LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1885

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Sauvages Moïs.

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS.

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur et des photographies.

I

Premiers voyages en Indo-Chine chez les sauvages Moïs. — Préparation du voyage dans le haut Laos. — Mes instructions. Composition de ma petite troupe. — De Phnompenh à Bassac.

Envoyé au commencement de 1880 comme médecin de la marine à Saïgon, je pus pendant cette année et la suivante utiliser les quelques loisirs que me laissa mon service pour faire diverses excursions chez les sauvages Moïs. Grâce au bienveillant appui de M. Lemyre de Vilers, alors gouverneur de la Cochinchine, je parvins à nouer des relations amicales avec les tribus indépendantes situées au nord-est de nos frontières chez lesquelles on n'avait pas encore pénétré, et l'un des principaux chefs, appelé Patao, vint à Saïgon, en janvier 1881, demander l'amitié et la protection du gouvernement français.

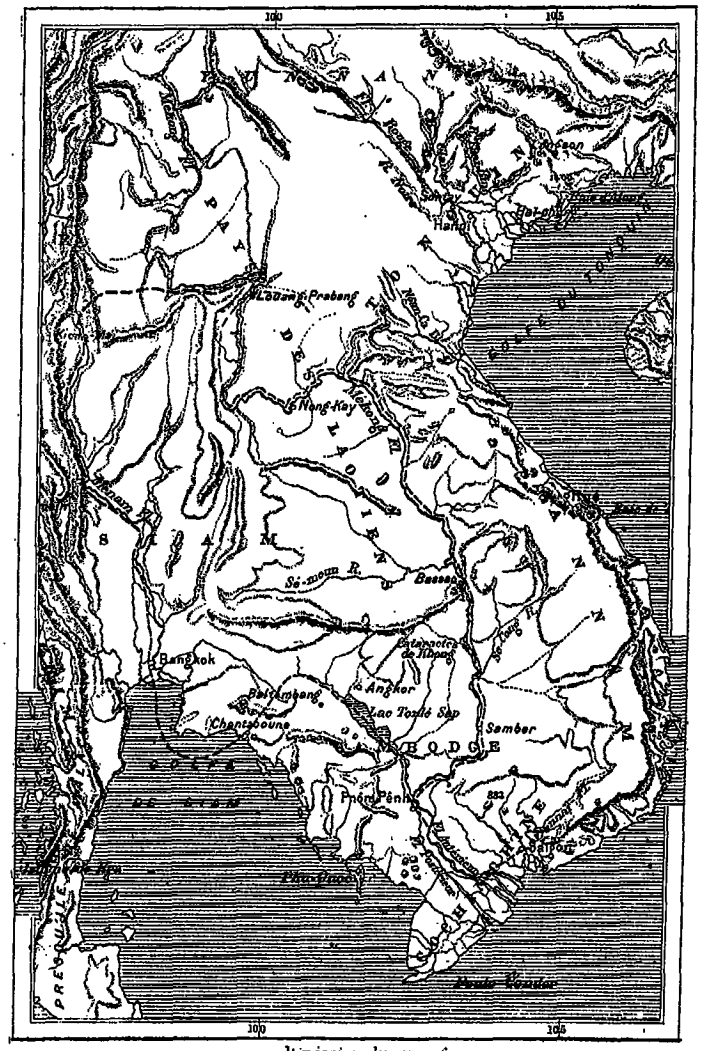
Conduit par Patao et accompagné cette fois par M. Septans, lieutenant d'infanterie de marine, qui se chargeait de la partie topographique du voyage, je repartis au commencement de février. Nous parcourûmes pendant trois mois le vaste plateau accidenté que traverse le douzième parallèle, remontant jusqu'aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sources du Donnaï, puis redescendant sur la Cochinchine en suivant le cours de ce fleuve.

Quand je revins en France en avril 1882, je rapportais, outre des collections et des observations anthropologiques et ethnographiques, diverses cartes et itinéraires nouveaux; mais surtout j'avais contracté un vif désir de continuer ces voyages d'exploration. Durement éprouvé par la fièvre des bois, les jambes couvertes d'ulcères causés par les piqûres des sangsues qui pullulent dans toutes les forêts de l'Indo-Chine, je m'étais promptement remis, et, après m'être préparé de mon mieux à un nouveau voyage, je quittais la France en septembre 1882, chargé d'une mission scientifique par le Ministre de l'Instruction publique.

Je n'avais pas à ce moment l'ambition de suivre jusqu'au nord du Laos les traces de Mouhot, ni celles du commandant de Lagrée, de Francis Garnier et de leurs compagnons. En 1877, le docteur Harmand, dans une exploration célèbre, s'était rendu de Bassac à Hué, montrant pour la première fois la possibilité de se rendre des rives du Mékong à l'Annam; mais au sud de l'itinéraire du docteur Harmand jusqu'aux frontières de la Cochinchine, dans cette vaste région située entre le Mékong et l'Annam, on ne connaissait et l'on ne connaît encore que quelques points, Attopeu, Saravane, le plateau des Bolovens, parcourus par le commandant de Lagrée ou par le docteur Harmand; je partais de France avec l'intention d'explorer cette région.



Itinéraire du voyage du docteur P. Neis dans le haut Laos.

A Singapoure je trouvai une lettre du gouverneur de la Cochinchine me représentant que nous avions en ce moment un intérêt bien plus grand à connaître le royaume de Luang-Prabang et les régions situées entre ce pays et le Tonkin et me proposant d'entreprendre ce voyage. J'acceptai avec enthousiasme cette mission bien plus longue et plus importante que celle que je voulais accomplir, et je me rendis à Bangkok pour me procurer des passeports siamois, mais surtout pour conférer avec notre consul, le docteur Harmand, que ses longs voyages dans le Laos et sa haute compétence en tout ce qui regarde l'Indo-Chine mettaient à même de me donner des conseils précieux.

Il me conseilla de partir de Saïgon pour me rendre à Luang-Prabang en remontant le Mékong, suivant l'itinéraire de la commission de Lagrée, au lieu de partir de Bangkok et de traverser le royaume de Siam. Il m'eût été fort difficile de former ma petite troupe à Bangkok; je partis donc pour Saïgon, où je reçus les instructions du gouverneur. Mon retour devait s'effectuer par le Yunnan et le fleuve Rouge si le passage était possible, soit par le sud du Tonkin si l'état de nos relations avec l'Annam le permettait. Dans le cas où je ne pourrais suivre ces voies, je devais redescendre par le Ménam à Bangkok, en suivant l'itinéraire de Mouhot ou tout autre à mon choix (voy. la carte ci-dessus).

Instruit par l'expérience, je voulais partir avec le moins d'hommes possible, mais je ne pus pas trouver un interprète parlant suffisamment le siamois et le français, et je dus m'adjoindre un second interprète annamite-français; je pris en outre deux gardes indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le voyageur et ses compagnons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gènes civils ou miliciens, auxquels je fis laisser leurs armes. Ma petite troupe se composait donc de quatre hommes, que j'ai ramenés en bonne santé au bout de dix-neuf mois, après avoir plusieurs fois craint de les perdre les uns après les autres.

Le premier, mon homme de confiance, un grand Annamite de vingt ans, d'une intelligence peu ouverte, mais d'une grande honnêteté et d'un dévouement qui ne s'est jamais démenti, était Phŭŏc ou plutôt Nguyên văn Phŭŏc, mon interprète annamite-français; il apprit assez rapidement le laotien et même à écrire le siamois. Le second, Rô[1], l'interprète siamois-annamite, était un enfant de seize ans et demi que son père, Annamite habitant Bangkok, ancien compagnon de voyage de Mouhot, avait envoyé au collège Chasseloup-Laubat à Saïgon; il connaissait fort peu le français; il l'apprit très vite; intelligent, mais possédant à un haut degré tous les défauts de la race annamite, il me causa parfois de grands ennuis. Des deux miliciens qui me servaient de domestique et de cuisinier, l'un m'avait déjà accompagné dans une de mes excursions chez les Moïs; il était venu sur sa demande remplacer un de ses camarades que j'avais perdu en route de la fièvre des bois; cette fois encore il s'était offert spontanément pour m'accompagner; l'autre était un petit homme de moins d'un mètre cinquante de haut, plein d'énergie et de bonne volonté.

Mes bagages, mes provisions, ma pacotille et mes munitions étaient répartis dans quarante petites caisses de trente kilogrammes chacune environ, facilement maniables. J'emportais fort peu de provisions de bouche, sachant que dans peu il faudrait bien m'en passer et décidé à vivre suivant la mode du pays.

Le gouverneur mit à ma disposition la canonnière l'*Éclair*, qui faisait à ce moment ses essais avant de se rendre au Tonkin, et le 12 décembre nous partions de Saïgon pour nous rendre à Phnompenh. En route, à Mytho, j'adjoignis à ma troupe un beau chien braque dont me fit cadeau un de mes amis et qui fut mon compagnon fidèle pendant tout le voyage.

Je profitai de mon séjour à Phnompenh pour compléter ma pacotille et pour changer chez les négociants chinois mes piastres mexicaines contre des ticaux et des barres d'argent. La barre d'argent, qui pèse trois cent quatre-vingt-trois grammes et vaut environ quinze piastres, est la seule monnaie qui ait un cours facile dans toutes les parties de l'Indo-Chine. Le 19, nous partions de Phnompenh, l'*Éclair* devant venir me conduire jusqu'au village de Kratieh.

Le 23 décembre 1882, à six heures du matin, mes gens et mes bagages étaient embarqués sur les trois barques fournies par le gouverneur de Kratieh. Après avoir serré une dernière fois la main de mes amis de Phnompenh qui avaient voulu m'accompagner jusque-là, et ayant donné rendez-vous au lieutenant de vaisseau Thesmar, commandant de l'*Éclair* sur le Song-Coï, où nous espérions tous deux arriver par des routes différentes, je fis hisser mon pavillon et me mis en route pour le haut Mékong. Quelques minutes après, l'*Éclair* appareillait; désormais je me trouvais seul avec mes quatre Annamites, livré à mes propres ressources et ne pouvant avoir avant de longs mois aucune relation avec le monde civilisé. Habitué dès longtemps aux voyages, aux départs, aux adieux, ce ne fut cependant pas, je l'avoue, sans émotion que je vis disparaître au tournant du fleuve le panache de fumée de la canonnière; il me semblait que désormais une distance immense me séparait non seulement de Saïgon où je laissais tant d'amis et de camarades, mais aussi de la France et de ma famille. Cette émotion ne dura qu'un instant, car à partir de ce moment mon voyage commençait réellement; les observations à faire, les dispositions à prendre, les ordres à donner me remirent bien vite de cet accès de sensibilité inutile, et si je le relate, c'est que, dans les conjonctures les plus difficiles, quels qu'aient été les périls, les fatigues ou les maladies auxquels j'aie été exposé, je n'ai jamais ressenti aussi vivement ce sentiment de solitude et d'abandon.

Je n'entreprendrai pas ici la relation de mon voyage sur le Mékong, la lutte continuelle contre les rapides, les campements journaliers sur les bords du fleuve, les réceptions chez les gouverneurs laotiens, l'aspect si variable mais toujours si grandiose de cet immense torrent qui traverse l'Asie des plateaux du Tibet à la Basse-Cochinchine : tout cela a été trop bien décrit par Francis Garnier pour que je me sente tenté d'en recommencer le récit[1].

Au-dessus de Stung-Treng le pays est plus sûr, mais la navigation devient de plus en plus difficile jusqu'aux cataractes de Salaphê, près de l'île de Khône, où elle est absolument arrêtée.

Passant rapidement de l'île de Khône à l'île fertile de Khong, laissant là le vieux gouverneur de cette province et ses habitants si hospitaliers, nous arrivions le 15 janvier à Bassac, notre première étape sérieuse dans le Laos.

II

Bassac. — Les esclaves annamites. — Kemarat. — Bane-Mouc. Saniaboury. — Une épidémie de choléra dans le moyen Laos.

La province ou plutôt le royaume de Bassac forme l'État le plus puissant du bas Laos; la mission du commandant Doudart de Lagrée et plus tard le docteur Harmand y ont longtemps séjourné et ils y ont laissé les meilleurs souvenirs. Le roi me parla longuement de chacun d'eux et voulut bien faciliter mes excursions dans les montagnes de Bassac et aux belles ruines Khmer de Wat Phou, où je séjournai quelques jours pour en lever le plan.

Je logeais dans la maison commune, ou sala, qu'avaient habitée autrefois le commandant de Lagrée et ses compagnons. Pendant les hautes eaux le fleuve vient

1. N'ayant point la photographie du jeune Rô, il ne se trouve pas parmi mes compagnons de voyage à la page précédente.

1. Voyez les années 1870, 1871, 1872 et 1873 de notre collection.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

baigner le pied du sala et, au moment où je m'y trouvais, il était à plus de quinze mètres au-dessus du niveau du fleuve.

Malgré les amitiés que me faisait le roi, je ne tardai pas à m'apercevoir que je n'étais guère populaire dans le pays; la présence de nombreux esclaves annamites et la peur qu'avaient le roi et les grands mandarins possesseurs de ces esclaves, que je ne voulusse les délivrer, me rendaient suspect. Le roi m'avait affirmé qu'il n'y avait pas dans tout son royaume un seul esclave annamite, mais mes hommes m'avaient assuré en avoir aperçu et je ne tardai pas moi-même à en rencontrer. Voici une page de mon carnet de voyage sur ce sujet; je l'adressai en France de Bassac :

« .... Pour toi, Annamite, Cambodgien, Siamois ou Laotien, cela t'importe peu; mais pour moi ici, perdu dans le Laos, un Annamite est un sujet français, presque un compatriote! L'autre jour je flânais seul aux environs de la ville, le fusil sous le bras, comme je le fais souvent, songeant à toute autre chose qu'à la chasse, quand je m'entends interpeller en annamite : « Où vas-tu? » Je m'attendais si peu à entendre parler cette langue, que je fis répéter la question; celui qui m'interpellait ainsi était un petit vieillard qui portait



Sala à Bassac.

le toupet laotien et le langouti, mais je l'aurais dès l'abord reconnu pour un Annamite si je l'avais regardé plus attentivement.

Après avoir causé un instant ensemble : « Grand chef français, me dit-il, tu comprends bien l'annamite, je voudrais causer avec toi, j'ai beaucoup de choses à te dire. »

Je lui répondis que je comprenais fort peu l'annamite, mais que j'avais des interprètes, et je l'invitai à venir au sala pour s'expliquer. Il ne vint que plusieurs jours après, vers dix heures du soir, en se cachant; il me raconta qu'après avoir été esclave pendant bien des années il était parvenu à se racheter et s'était marié à une Laotienne, mais on lui avait interdit de retourner dans son pays et même de reprendre le costume et la chevelure annamites; il était dans une position aisée et s'efforçait de secourir et de protéger suivant ses moyens ses compatriotes.

« La plupart des esclaves annamites sont volés par les Khas (sauvages de la montagne) sur les frontières de l'Annam. On m'a affirmé que la petite troupe que le roi de Bassac entretient sur les confins du plateau des Bolovens pour chasser l'éléphant faisait aussi la chasse aux Annamites. Un Annamite adulte se vend quatre barres d'argent à Bassac, tandis qu'un Khas ou même un Laotien esclave ne vaut que deux barres; les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes annamites se vendent de une à quatre barres.

« Depuis ce jour, chaque soir je reçois la visite de quelques-uns de ces pauvres gens qui viennent me supplier de les laisser m'accompagner. Je n'ai pas besoin de faire interpréter leurs paroles, leur discours est toujours le même : « Grand chef français, laisse-moi entrer à ton service, les Khas m'ont pris dans les bois et m'ont vendu aux Laotiens; on m'a déjà plusieurs fois vendu comme un buffle au marché; nous savons que les Français sont les maîtres des Annamites, je me mets sous ta protection, tu as un grand cœur, tu ne me refuseras pas », ou encore : « Les Français sont comme les pères des Annamites : est-ce qu'un père laisse vendre ses enfants ! » Je puis malheureusement fort peu de chose pour ces pauvres gens, je leur donne de bonnes paroles et quelques menus cadeaux; j'ai pris les noms de quelques-uns et je les envoie au gouverneur de la Cochinchine, mais je doute qu'il puisse rien pour eux, les communications avec Bassac sont trop rares, et les Laotiens nieront toujours qu'il existe un seul esclave annamite alors qu'autour de Bassac même il y en a plus de trois cents.

« Mes hommes pleurent parfois en les entendant; les Annamites, tu le sais, pleurent très facilement; si je n'y prenais garde, ils se dépouilleraient de tous leurs vêtements de rechange pour leurs malheureux compatriotes. Il me paraît impossible quand nous serons maîtres de l'Annam, ce qui ne peut tarder et ce qu'ici tous les Indo-Chinois croient déjà chose faite, il me paraît, dis-je, impossible de laisser esclaves des individus sujets de la France auxquels en Cochinchine on donne le droit de vote et même, par la loi de janvier 1881, le droit de devenir citoyens français. Ce sera là une belle et difficile mission pour celui qui entreprendra de délivrer ces esclaves; mais avec de la patience, beaucoup d'adresse et un peu d'argent, je crois qu'on pourra réussir.

« En attendant, ces allées et venues de chaque soir m'ont rendu suspect et antipathique aux mandarins du pays. Le roi me fait bonne figure, me demande des services, que je lui rends quand je le puis (j'ai soigné ses malades, raccommodé ses pendules et lui ai fait sa photographie !), mais il ne sera pas fâché de me voir partir. Moi non plus je ne regretterai pas ce beau pays de Bassac, car rien n'est triste comme de voir des gens intelligents et relativement civilisés esclaves d'une population à demi sauvage.... »

Partis de Bassac le 9 février, nous continuons à remonter le Mékong lentement, péniblement, mais sans encombre, constatant et vérifiant partout avec une profonde admiration l'exactitude rigoureuse des itinéraires de la mission du commandant de Lagrée, tracés par MM. Francis Garnier et Delaporte. Avec la carte qu'ils ont dressée, on ne se trouve pas plus dépaysé sur le Mékong qu'on ne l'est sur un de nos fleuves de France, un guide Joanne à la main. Il me restait peu de chose à glaner, je hâtai ma marche le plus possible et ne m'arrêtai que cinq jours à Kemarat, où je trouvai cependant chez le vieux gouverneur une hospitalité plus cordiale et plus franche qu'à Bassac.

S'étant aperçu que je n'avais pas de gong, il me força à en accepter un fort beau, m'assurant qu'un mandarin ne devait jamais voyager sans cet instrument. Je vis bien par la suite qu'il ne m'avait pas trompé : chaque fois que j'approchais d'un village où je devais prendre des vivres ou, ce qui arrive souvent, adjoindre à mes bateliers un supplément d'hommes pour passer un rapide, je faisais battre le gong, et aussitôt le chef de village et les notables venaient se mettre à ma disposition, avertis qu'un mandarin voyageait sur le fleuve; je n'étais plus comme auparavant obligé d'envoyer le chef de barque et l'un de mes interprètes courir dans les villages à la recherche des notables, et j'économisais ainsi un temps précieux.

En arrivant près de Bane-Mouc, je remarquai avec étonnement un assez grand nombre de petits radeaux descendant le fleuve. Ces radeaux en bambous portaient de petites maisons d'un pied de haut à peine, fabriquées avec des fragments de troncs de bananiers. Les maisons étaient remplies de riz, de bananes, de morceaux de porc et de volailles; aussi étaient-elles accompagnées de nombreux corbeaux qui se disputaient ces victuailles. Les Laotiens interrogés me répondirent : « Ceci est un mauvais signe; il y a une maladie épidémique sur le haut du fleuve, et ces radeaux portent les maisons des Pi (génies) que les habitants ont mis à l'eau. »

Quand une maladie épidémique se déclare dans un village, on bâtit près de l'habitation des malades des maisons semblables à celles dont je viens de parler, on les garnit de provisions, puis le soir, quand on suppose que le Pi, attiré par le repas, s'est installé dans cette nouvelle demeure, on les place sur des radeaux de bambous et on les laisse aller au courant du fleuve. Toutes les maladies sont produites par des Pi ou génies qui s'introduisent dans le ventre des individus, et l'on espère se débarrasser ainsi de ceux qui causent l'épidémie, et les éloigner du village.

Quelques heures plus tard, je m'aperçus que les craintes de mes bateliers étaient fondées; pendant cette journée trois cadavres empaquetés dans des bambous passèrent le long de notre barque, entraînés par le courant. Devant les villages échelonnés le long de la rive pendaient des écriteaux gravés sur des bambous, avertissant les voyageurs, commerçants ou mandarins que le village était contaminé et leur en interdisant l'entrée sous peine d'une forte amende.

A Bane-Mouc la ville était dans la consternation : cinq personnes étaient mortes le matin même, et le gouverneur, un gros homme que je trouvai affolé de peur et déjà en train de déménager, avait décidé qu'on abandonnerait les malades et que tous les habitants se disperseraient dans la forêt. Il me supplia de ne pas m'arrêter et d'aller jusqu'au prochain meuong (chef-lieu de province), qui ne se trouvait qu'à six heures de Bane-Mouc et qui était épargné par l'épidémie. Je visitai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques malades et je pus m'assurer que je me trouvais au milieu d'une épidémie de choléra.

Les bateliers de Kemarat voulaient à tout prix retourner chez eux, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à me faire conduire à Panokakolakoum, nouveau chef-lieu de province, qui, après s'être longtemps appelé Meuong-Maï ou la Ville-Neuve, vient d'être, sous le premier nom, érigé en gouvernement par le roi de Siam. Ici point de choléra; mais, comme dans cette nouvelle capitale qui est un village d'une trentaine de cases il n'existe pas de sala, ou maison commune destinée aux voyageurs, je dus camper sur le sable devant le village; les cadavres et les maisons des Pi que je vis passer sur le fleuve me prouvèrent que je retrouverais la maladie en remontant le fleuve. Elle sévissait en effet avec intensité dans la province suivante, celle de Penom, où j'arrivai le 9 mars.

Cette charmante ville possède un des plus beaux wat ou pagodes de tout le Laos; ombragées de cocotiers et d'aréquiers, les rues sont bordées d'orangers, de citronniers, de jasmins et de frangipaniers, couverts de fleurs à cette époque de l'année. En temps ordinaire, rien n'est gai comme l'aspect d'une ville laotienne : les habitants ont tous l'air heureux de vivre et passent une bonne partie de leur temps à rire et à chanter ; ici tout est désert et silencieux; devant la plupart des maisons je vois planté un pieu supportant la marmite renversée, triste symbole qui indique qu'on ne fait plus cuire le riz dans cette maison; les gens valides l'ont désertée, laissant près du mourant un peu de riz cuit, et un vase rempli d'eau; sous la marmite est attachée une grande étoile de bambou, qui signifie que la maison est contaminée.

Après avoir longtemps cherché, je trouve le gouverneur dans l'un des nombreux édicules qui entourent le bâtiment principal du wat, et où il passe son temps en prières; il est heureux de me voir, mais bien embarrassé pour me fournir des hommes afin de continuer mon voyage. Il me raconta que, profitant de la terreur des habitants, une bande de brigands dévastait le pays; on avait mis le feu à plusieurs maisons dans la ville, et entre autres à la sienne; il avait tout perdu et il ne lui restait même plus un fusil. Dans ces conditions, je dus me résigner à séjourner quelque temps à Penom; je rassurai de mon mieux le gouverneur, je lui fis cadeau d'un fusil à pierre et de quelques livres de poudre, et lui déclarai que j'étais prêt à soigner les malades qui ne seraient pas abandonnés par leurs parents. Cette journée et le lendemain je vis plusieurs malades, mais je n'y pouvais rien, ils mouraient tous dans la période algide sans avoir pu se réchauffer; j'étais d'ailleurs mal secondé par les parents et je n'osais faire rentrer avec moi près des cholériques mon jeune interprète, de peur de la contagion. La nuit il fallait veiller avec soin, car le gouverneur m'avait recommandé de tirer sans pitié sur tout homme qui s'approcherait de mon sala après le coucher du soleil sans être muni d'une lanterne.



Entrevue avec les esclaves annamites.

Pendant ce séjour j'eus la satisfaction de soigner et, je l'espère, de contribuer à la guérison de deux des filles du gouverneur, l'une âgée de dix-huit ans et l'autre de vingt. Elles avaient été atteintes toutes deux en même temps, ainsi qu'une de leurs nièces, âgée de quatorze ans. Quand je les vis, la nièce était déjà dans un état algide qui ne laissait plus d'espoir, mais, bien que prises de crampes et de vomissements caractéristiques, les deux filles du gouverneur purent être sauvées, grâce à une médication énergique.

Je profitai de l'ascendant que j'avais pris sur le gouverneur pour essayer de lui faire ordonner d'enterrer les morts, au lieu de les jeter au fleuve; mais ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut peine perdue, il me répondit toujours : « C'est la coutume, on nous a envoyé le choléra du haut du fleuve, nous le renvoyons plus bas. »

Les Laotiens ne brûlent que le corps des grands mandarins, ils enterrent ordinairement tous les autres; mais le corps de tout homme, mandarin ou autre, mort d'une maladie épidémique est invariablement jeté au fleuve; on agit de même pour les femmes mortes en couches. Le corps est entouré de lattes de bambou retenues par des liens de rotin, et le tout est attaché à un gros bambou creux qui sert de flotteur. Chaque matin des hommes désignés pour cette corvée passent dans les maisons et enlèvent les morts; après les avoir ficelés comme nous l'avons dit, ils les mettent dans une barque et les abandonnent au milieu du courant. Cette pratique est d'autant plus déplorable que l'on ne boit que l'eau du fleuve; heureusement les crocodiles, très communs dans certaines parties du fleuve,



Le roi de Bassac (voy. p. 4 et 6).

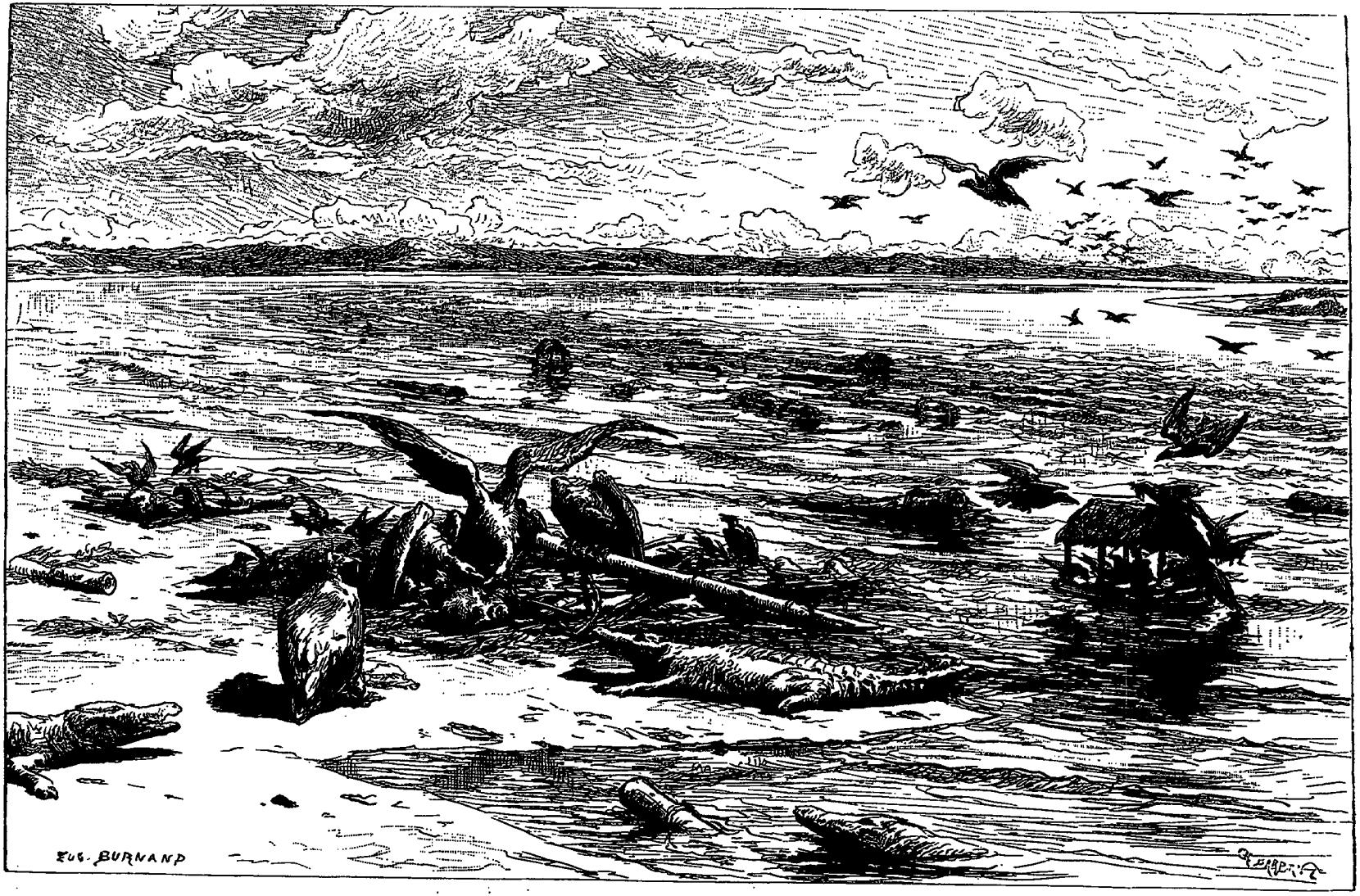
dévorent bien vite les cadavres, et les corbeaux et les vautours les aident dans cette utile besogne.

Il fallait cependant bien songer à continuer mon voyage, et je le fis comprendre au gouverneur; il me demanda de lui prêter mes deux miliciens pour accompagner ses kromakanes (petits mandarins) et il organisa une véritable chasse à l'homme dans les villages environnants dépendant de Penom. Quand on avait pris un ou deux hommes, on me les amenait au sala; au bout de quatre jours j'eus réunis les douze hommes qui m'étaient nécessaires pour conduire mes barques et je pus me mettre en route pour Lakône.

A Lakône et à Houtên le choléra avait disparu, mais, en débarquant à Saniaboury, j'aperçus le long de la berge de nombreux écriteaux de bambous défendant aux voyageurs d'entrer dans le meuong sous peine de mort. Il était midi et la chaleur était accablante.

Je débarque seul, faisant marcher derrière moi mon interprète, et je parcours, sans apercevoir un habitant, les rues ombragées et embaumées de ce beau meuong

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Mékong pendant le choléra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

placé au confluent du Soum Cam ; presque toutes les maisons ont devant leur porte les marmites renversées et les étoiles de bambous, plusieurs sont en outre entourées de fils blancs de coton destinés à empêcher les Pi de s'introduire. Enfin je vois déboucher, de derrière un bosquet de jasmins en fleurs, deux Laotiens armés d'arbalètes moïs et portant dans leur carquois autant de flèches que s'ils partaient en guerre. Je m'avance vers eux et leur demande à voir le gouverneur. Ils me répondent que le gouverneur et tous les habitants ont fui dans les bois, abandonnant les malades ; chaque matin deux hommes désignés viennent enlever les morts dans les maisons et les jeter à l'eau, puis ils s'en retournent coucher dans la forêt. Saniaboury se trouve à plus de dix journées de barque du meuong le plus rapproché, qui est Pone-Pissaye ; je ne pouvais songer à forcer les bateliers de Houtên à me conduire jusque-là, c'eût été absolument contraire aux habitudes du pays ; je ne pouvais pas non plus revenir sur mes pas : il me fallait donc absolument trouver le gouverneur et le forcer à me fournir des hommes et des barques.

J'explique à mon chef de barque qu'il faut qu'il m'amène le gouverneur ou qu'il me conduise lui-même jusqu'à Pone-Pissaye, et je l'envoie avec l'un des deux gardiens de Saniaboury à la recherche de ce gouverneur. Au bout de deux heures, le chef de barque revient tout heureux accompagné du fils du Hatsaon [1] ; il m'apprend que le gouverneur a promis de venir dans la soirée et qu'il envoie en avant le meuong Thiane pour me recevoir. Je fais immédiatement débarquer mes caisses pour m'installer dans le sala, où je m'allonge sur ma natte, vomissant des flots de bile, en proie à un accès de fièvre bilieuse.

A six heures le gouverneur me fit avertir qu'il était arrivé, et, comme les vomissements avaient cessé et que je tenais à peu près debout, je me rendis immédiatement chez lui. Je lui portai un riche cadeau, mais j'étais indigné de sa manière d'agir, et, après avoir causé pendant quelque temps de Bangkok, de la France, de l'Annam, etc., je lui reprochais durement d'avoir déserté son poste, laissant les malades abandonnés sans soins et d'envoyer le choléra à ses voisins en faisant jeter les cadavres au fleuve. A chaque phrase, il me répondait humblement : « Korâp », formule d'assentiment dont on ne se sert qu'avec ses supérieurs, et, quand j'eus fini, il me dit : « J'ai peur du choléra ! » Je lui proposai alors de soigner les malades dont les parents voudraient m'aider, mais, sans répondre à cette proposition, il me demanda la permission de retourner coucher dans la forêt, sous prétexte qu'il n'avait pas averti sa femme et qu'elle serait inquiète si elle ne le voyait pas revenir ; il m'assura qu'il allait faire préparer des barques et assembler des hommes pour que je puisse partir dès demain.

Le 16 au soir, je n'ai pas encore pu rassembler un nombre de bateliers suffisant pour partir. Ce soir, Rô et Thoï ont de violents accès avec vomissements bilieux ; Phiôc a une forte bronchite ; Long, que je soupçonne avoir été fumer de l'opium dans le quartier chinois, a un air ahuri, et moi j'ai encore un peu de fièvre ; aussi personne n'a songé à faire cuire le riz, aucun de nous n'aurait pu dîner. Que je suis pressé de quitter cet air empesté et cependant si embaumé par les frangipaniers et les jasmins en fleurs !

De même qu'à Penom les brigands profitent de la terreur générale pour dévaster le pays ; hier soir le gouverneur, avant de quitter le meuong, m'envoya un kromakane avec quatre hommes pour garder le sala pendant la nuit. J'avertis le kromakane qu'il eût à distribuer ses veilles de telle sorte qu'il y eût toujours un homme éveillé et une torche allumée, puis je me mis à écrire quelques notes.

A neuf heures et demie, plus de torche allumée, les quatre hommes dormaient ; je les réveille et menace le kromakane de lui donner une correction si cela se renouvelle ; à dix heures et demie, pendant que j'écrivais encore, tous les hommes étaient rendormis et avaient laissé éteindre la torche ; je fais semblant de me mettre en colère, je crie bien fort, peine inutile ; à onze heures et demie, au moment où je venais d'éteindre ma lumière, le même phénomène se reproduit. Il fallait cependant bien que l'on veillât, et depuis mes accès de fièvre je ne me sentais pas capable de passer toute la nuit aux aguets ; je rallumai donc ma bougie, et, la lumière d'une main, la canne de l'autre, je me mis à frapper de toutes mes forces sur le kromakane, qui dormait profondément, étendu sur le ventre ; au deuxième ou troisième coup, oubliant entièrement le sabre qui était près de lui, il était à genou, les mains jointes. Je lui donnai alors ma canne, lui montrant la torche éteinte et les hommes endormis, je lui ordonnai de frapper sur ses hommes ; il le fit, mais pas avec autant de conviction que moi. Quoi qu'il en soit, la torche ne s'éteignit plus de la nuit.

Ce matin, vers neuf heures, le gouverneur me fait dire qu'il est revenu de la forêt ; je lui fais répondre que je l'attends, et je m'apprête à le recevoir ; à onze heures et demie il envoie un kromakane me dire qu'il m'attend chez lui ! Je lui réponds qu'il pourra m'attendre longtemps, car moi je l'attends au sala. Dix minutes après il arrivait tout souriant, me disant qu'il venait me rendre ma visite ; il était accompagné d'une nombreuse suite et de sa fille aînée, suivie d'une domestique portant un plateau rempli d'oignons, d'échalotes et d'œufs, présents qui m'étaient destinés. Ce ne fut qu'après avoir longuement causé ensemble qu'il me présenta sa fille, une grosse paysanne joufflue en grande toilette, c'est-à-dire le torse nu, une chaîne d'or et une légère écharpe de soie rose passant en bandoulière entre les deux seins, des guirlandes de fleurs odorifé-

1. Le gouverneur d'une province porte en général le titre de Phya ou Thiao Phya. Les grands mandarins sous ses ordres, pris tous dans la même famille et nommés par Bangkok, sont le Oumpalat, le Hatsaon et le Hatsabout (les Siamois disent : Oumparat, Rasaon et Rasabout). Au-dessous d'eux sont les membres du tribunal ou séna, dont les trois principaux sont : le Meuong Thiane, le Meuong Sên et le Meuong Kran.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rantes tressées dans la chevelure et suspendues aux oreilles ; je lui fis cadeau de quelques mètres de galon d'or, et, après le départ de son père et de sa suite, elle envoya une vieille femme me demander de sa part de l'alun et une savonnette. L'alun sert aux Laotiennes de mordant pour teindre les étoffes.

Le gouverneur est un homme assez intelligent et il a pu me donner d'utiles renseignements sur la route de Saniaboury à Bangkok ; il était encore plus humble et aussi peu rassuré que la veille. A quatre heures il est revenu me faire visite et me demander l'autorisation d'aller une dernière fois coucher dans la forêt ; il m'a affirmé que demain je pourrai partir, et je le crois, car il a ajouté qu'il reviendrait dans son meuong pour donner le bon exemple et qu'il empêcherait désormais de jeter les cadavres au fleuve ; en réalité il est pressé de se débarrasser de moi. Ce soir je fais battre le gong tous les quarts d'heure, les gardiens ont l'air plus éveillé que ceux d'hier et je vais reposer en paix, le revolver chargé sous la main.

Je pus partir le lendemain sur deux belles barques qui devaient me conduire jusqu'à Pone-Pissaye, mais plus j'approchais du grand coude que fait le Mékong vers l'ouest au-dessus du dix-huitième parallèle, plus



Entrevue avec la sœur du roi des Phoueuns (voy. p. 12).

j'entendais parler du pays des Phoueuns, des routes faciles pour aller en Annam, et j'interrogeais avidement tous les mandarins, les commerçants chinois et les voyageurs.

Trois affluents navigables du Mékong coulent non loin les uns des autres, venant du pays des Phoueuns : ce sont le Hineboune, le Pakkadine et le Chane ; ce dernier, situé plus au nord, me fut signalé comme la route habituelle pour se rendre en ce pays mystérieux. Nous continuions à ne rien voir qui ne fût déjà noté sur la carte du commandant de Lagrée ; d'un autre côté le fleuve charriait toujours des cadavres, et je devais m'attendre à retrouver le choléra à Pone-Pissaye ou plus haut ; je pris donc la résolution d'abandonner le Mékong pour atteindre Luang-Prabang par une route nouvelle, à travers un pays inconnu.

Nos barques étaient trop grandes pour remonter le Nam Chane, et en principe on ne peut changer d'hommes et de barques que dans les chefs-lieux de province ; c'était là une difficulté sérieuse. Je m'arrêtai en face du confluent, dans un grand village appelé Bouncang ; j'établis mon campement sur l'immense banc de sable qui s'étend pendant la saison sèche devant le village, et je fis frapper le gong pour avertir les notables.

Avant l'arrivée des notables, je vis venir à moi, d'un campement peu éloigné du mien, un jeune Laotien ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chement habillé, portant un langouti et une écharpe de soie, de nombreuses bagues et des pendants d'oreilles en or; il me dit qu'il était le fils du Hatsaon de Pone-Pissaye et me combla d'amitiés. Je vis immédiatement le parti que je pourrais tirer de cette rencontre; je lui racontai mes projets, et, m'excusant de ne pas pouvoir aller jusqu'à Pone-Pissaye, je le chargeai de porter pour moi un cadeau au gouverneur et à son père. Ma cause était dès lors gagnée; le chef de village de Bouncang essaya bien, comme je m'y attendais, de me refuser des barques, parce que ce n'était ni la loi ni la coutume de changer de barque en dehors du meuong, mais le jeune mandarin de Pone-Pissaye leva toutes les difficultés. Il me rendit en outre un service inappréciable dans ma position : il voulut bien se charger de faire acheminer par le fleuve à Luang-Prabang une partie de mes bagages; je lui laissai six de mes caisses les plus lourdes et les plus encombrantes et mon matelas cambodgien, qui ne pouvait plus trouver de place dans les petites pirogues sur lesquelles je devais voyager désormais. Je ne gardai pour me coucher qu'une natte et une couverture.

Que de fois depuis j'ai regretté de n'avoir pas confié à ce brave jeune homme les trois quarts de mes bagages! Ils seraient parvenus sans encombre à Luang-Prabang.

III

Je quitte le Mékong pour remonter son affluent le Nam Chane. Rencontre de la sœur du roi des Phoueuns.

Le 23 mars, j'entrais dans le Nam Chane à sept heures du matin. Large de deux cents mètres environ et d'un courant peu rapide à son confluent, cette rivière ne tarde pas à se resserrer et son courant à se précipiter à mesure qu'on la remonte. C'était pour moi un véritable bonheur de voyager entre ses rives resserrées où la vue pouvait se reposer de tous côtés sur une végétation luxuriante; la chasse, presque impossible sur le Mékong, devenait facile ici; dès cette première journée j'abattis plusieurs oiseaux aquatiques, entre autres une espèce de cormoran que nous appelons à Saïgon l'oiseau à cou de serpent, et dont la chair ne le cède en rien à celle du canard. Je ne devais plus connaître l'ennui des longues journées de marche sur ce vaste Mékong. Le Nam Chane était inexploré, je tenais à en rapporter un levé exact; aussi, la boussole sous les yeux, je notais à chaque instant avec soin les moindres sinuosités de ce cours d'eau : c'est là un travail pénible; le soir je suis arrivé bien souvent à l'étape avec un violent mal de tête et les yeux brûlés par la réverbération.

Au bout de six heures et demie d'une marche peu rapide, j'arrivai au meuong Patsoum, petit chef-lieu de province, où je devais par conséquent changer mes hommes et mes barques. Le gouverneur, atteint d'hémiplégie, me supplia de le guérir et parut croire que j'y mettais de la mauvaise volonté en ne lui rendant pas immédiatement l'usage de ses membres paralysés : il me dit qu'il ne savait pas s'il pourrait me trouver des barques; mais je m'aperçus heureusement que sa femme commandait absolument dans le meuong : je lui fis quelques cadeaux, et elle me promit de s'occuper activement de trouver des hommes et des barques.

A peine revenu sur ma barque, où je devais passer la nuit, la ville de Patsoum ne possédant pas de sala convenable, je vis sortir d'une barque située non loin de la mienne et se diriger vers moi une jeune femme de vingt-cinq ans environ, couverte de bijoux et les cheveux entremêlés de guirlandes de fleurs; trois suivantes venaient derrière elle, portant un vaste plateau contenant des fleurs, des fruits, des cigarettes et de la cire. Je la reçus sur le devant de ma barque, et, comme la place était trop petite pour tant de monde, les suivantes restèrent sur la rive. Elle m'offrit les cadeaux, puis me demanda ce que je vendais. Je lui fis expliquer que je n'étais pas un marchand, mais un savant français voyageant pour étudier et pour connaître le pays; elle se mit à rire et me répondit : « Je savais bien que vous n'étiez pas un marchand, sans cela je ne serais pas venue la première vous porter des cadeaux; j'avais entendu frapper le gong à votre arrivée et j'ai bien vu que vous étiez un grand mandarin. » Elle se mit alors à me raconter son histoire et me donna une foule de renseignements précieux; elle est sœur du roi actuel des Phoueuns et s'appelle Nansivaï.

Le pays des Phoueuns ou royaume de Phoueun était riche et florissant il y a seulement douze ans; sa capitale, appelée Xieng Kouang, était une grande ville fortifiée; c'était le grand marché où se donnaient rendez-vous les populations du moyen Laos, du royaume de Luang-Prabang et d'une partie de l'Annam; il n'y eut jamais de ville du nom de Phoueun ou Poueun.

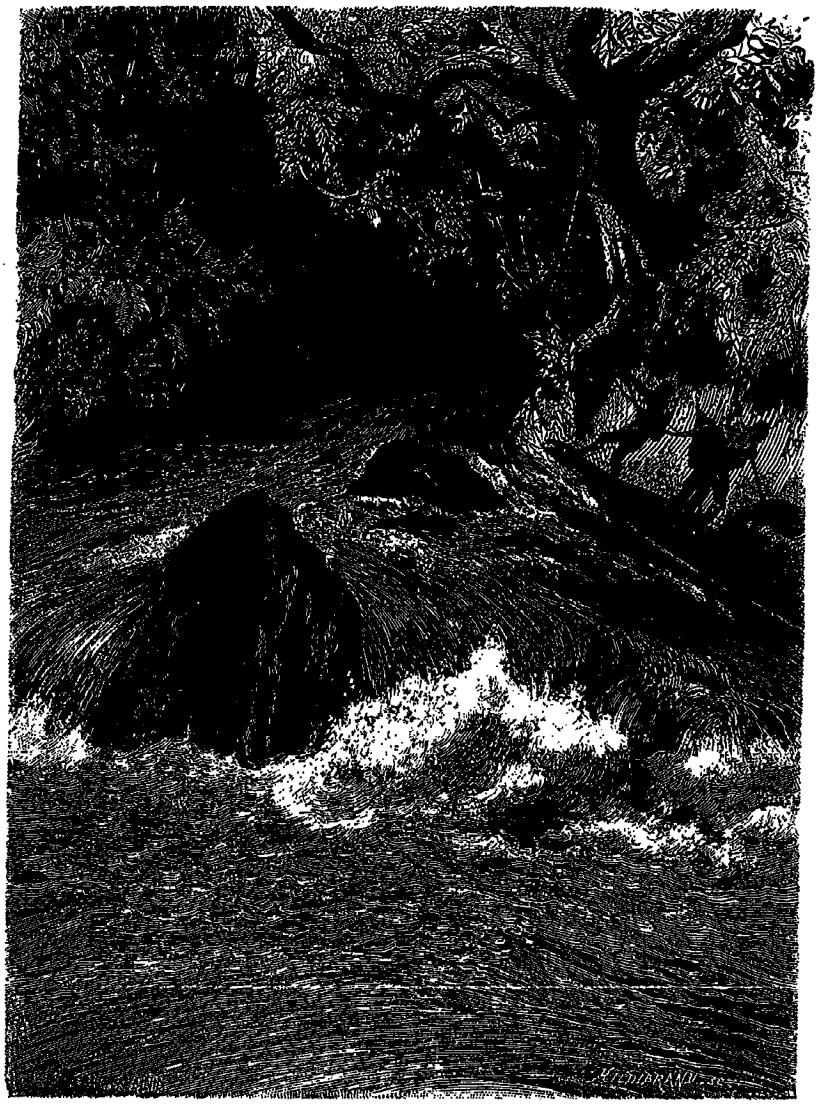
Vers 1870 commencèrent les incursions des Hôs ou pirates chinois, qui, descendant entre le Tonkin et le royaume de Luang-Prabang, s'avancèrent d'année en année, pillant le pays des Phoueuns. Ceux-ci, peu guerriers de leur naturel, s'adressèrent pour trouver des défenseurs tour à tour aux Siamois, au royaume de Luang-Prabang et aux Annamites, car ils se reconnaissaient tributaires de ces trois royaumes. Les Annamites et les Siamois envoyèrent quelques troupes, qui dévastèrent le pays, se battirent entre elles, mais n'empêchèrent pas vers 1874 la capitale Xieng Kouang de tomber entre les mains des Hôs. Peu après, le roi des Phoueuns se fit tuer en essayant de reprendre sa capitale; son fils se réfugia à Thathome, puis dans une citadelle appelée Meuong Ngan, près des sources du Nam Chane; c'est là que je devais rencontrer les restes du royaume de Phoueun.

Depuis ce temps les Hôs rançonnaient tout le pays; la famille royale seule et un petit nombre de villages restés fidèles essayaient d'organiser la résistance; le mari de Nansivaï avait été tué dans une rencontre avec les Hôs. Cette brave femme me disait, les larmes aux yeux : « Les hommes de mon pays ont le cœur mauvais; quand mon père est rentré dans Xieng Kouang, il s'est trouvé seul dans la ville, ses soldats ne l'ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas suivi; et il a été tué; mon mari aussi a été entouré d'ennemis et s'est trouvé abandonné de ses soldats »; et elle ajoutait : « je ne me marierai jamais qu'avec un homme qui aura tué beaucoup de Hôs ». Elle me félicita vivement d'avoir le courage d'aller dans ce pays que tout le monde fuyait en ce moment, et m'avertit que deux Européens, portant comme moi une grande barbe, mais vêtus de longues robes noires comme les Annamites, habitaient Meuong Ngan depuis plus d'un an; ils ne faisaient aucun mal dans le pays, ne s'occupaient pas de commerce, et l'on ignorait absolument ce qu'ils étaient venus faire chez les Phoueuns; ils arrivaient du côté de l'Annam.

J'étais donc, à n'en pas douter, devancé dans le pays



Rapides de Nam Chane (voy. p. 14).

par deux missionnaires catholiques, faciles à reconnaître à ce signalement. Ma première impression fut, je l'avoue, une déception; mais je réfléchis bien vite à tous les avantages que le séjour de deux Français dans ce pays inconnu allait me donner et aux nombreux et précieux renseignements que j'allais pouvoir prendre près d'eux; puis, leur présence à Meuong Ngan était un bon prétexte pour forcer les mandarins des bords du Nam Chane à me conduire en cette ville.

Après cette longue visite, je fis cadeau à Nansivaï de quelques mètres de galon d'or, et je lui demandai l'autorisation d'aller le soir même lui rendre sa visite.

Vers huit heures je me rendis dans sa barque avec mon interprète. Elle avait fait venir des musiciens du village et elle me proposa de faire chanter ses femmes. J'avais un léger accès de fièvre et ne me sentais pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la force de subir un semblable concert; je préférais beaucoup faire causer la sœur du roi des Phoueuns, dont la conversation était si intéressante pour moi.

L'un de ses frères s'était réfugié, depuis la prise de Xieng Kouang, sur le Nam Chane avec quelques centaines de personnes; il s'était mis sous la protection du roi de Siam, avait fondé une ville, et le roi de Siam venait de le nommer gouverneur de cette nouvelle province, qui avait pris le nom de Molican et s'augmentait chaque année de nouveaux habitants chassés et dépouillés par les Hôs. Je devais passer par Molican, et c'est là qu'il me fallait trouver les hommes et les barques nécessaires pour parvenir à Meuong Ngan, la nouvelle capitale des Phoueuns. Vers dix heures je rentrai dans ma barque, laissant mes deux interprètes assister au concert préparé pour moi; avant de me quitter, Nansivaï me promit de me donner le lendemain matin une lettre pour ses frères.

J'écrivis, cette nuit-là, fort longtemps et je ne dormis guère; les renseignements que j'avais recueillis ne pouvaient modifier mes intentions, et cependant j'étais désormais à peu près certain que la route de Luang-Prabang par terre m'était fermée. Je décidai que, quoi qu'il arrivât, j'irais en avant jusqu'à ce que je fusse matériellement arrêté. Je voulais à tout prix savoir ce que c'était que ces Hôs, ces pirates chinois qui prenaient des provinces et s'y installaient sur les frontières de l'Annam, au sud du Tonkin, à plus de cinq cents kilomètres des frontières de la Chine.

IV

Le Nam Chane. — Molican. — Arrivée dans le pays des Phoueuns.

Avant le jour j'étais debout, réveillant mes hommes, faisant décharger les pirogues pour nous aménager sur celles de Patsoum, activant les préparatifs et le zèle des gens de Patsoum. Une visite au gouverneur paralysé et à son active mais trop bavarde épouse, une entrevue sur la plage avec Nansivaï, qui vient m'apporter la lettre promise et qui veut signer son nom sur mon carnet de voyage, et je parviens non sans peine à être en route à huit heures et demie du matin.

L'étape est longue et rude, les rapides ne sont pas dangereux, mais le courant est partout rapide; le thermomètre monte à trente-deux degrés dans l'après-midi. Un ennemi que je n'avais pas encore rencontré en Indo-Chine, du moins en aussi grande quantité, les taons, s'abattent par nuées sur nos barques et nous font de cruelles piqûres; le soir, aussitôt que le soleil se couche, ils sont remplacés par les moustiques.

Quelques incidents viennent nous distraire pendant la route : nous nous arrêtons pour tuer un calao à casque, l'oiseau à deux becs, comme l'appellent les Laotiens, et à chaque instant nous mettons en fuite de nombreuses bandes de singes qui s'ébattent sur les arbres de la rive; j'aperçois même de loin et sans pouvoir les tirer quelques gibbons blancs qui s'enfuient en poussant leur hou-hou plaintif. Je refuse de tirer sur les autres singes, qui sont d'espèce commune; quand ils ne meurent pas immédiatement, leurs plaintes, leurs grimaces de souffrances qui leur donnent l'air d'enfants blessés, m'ont toujours péniblement impressionné.

En approchant de Molican, le pays devient plus accidenté : le Pou Ngou envoie des contreforts jusqu'au Nam Chane, et dans le lointain on aperçoit les hautes montagnes qui bordent le plateau des Phoueuns; les villages sont rares, la végétation d'une telle puissance que souvent on n'aperçoit pas les rives cachées par de véritables rideaux de verdure formés de lianes entrelacées.

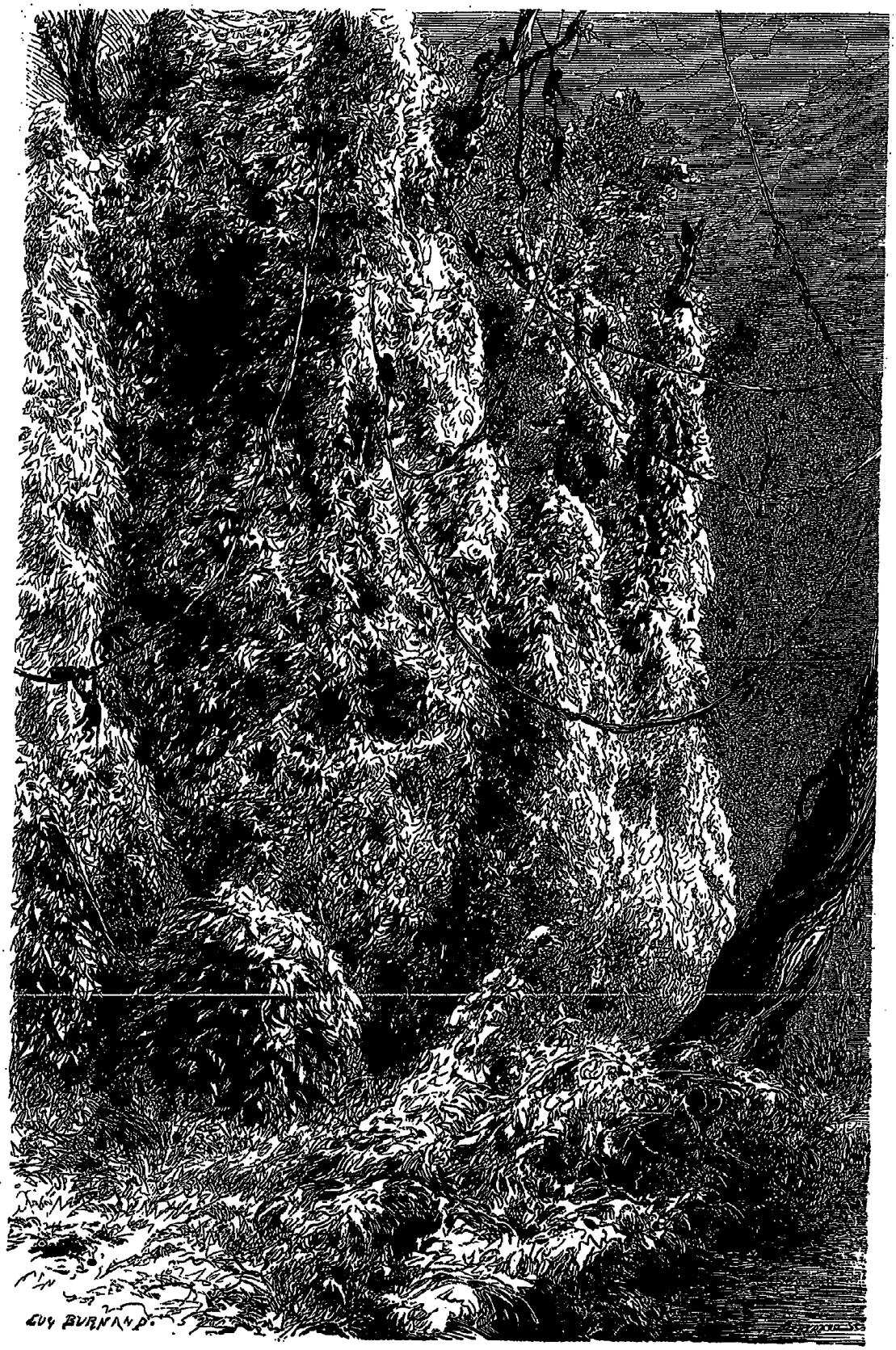
Nous n'arrivons à Molican qu'à huit heures et demie du soir; il est inutile de songer à partir le lendemain matin; ici encore il faut changer les hommes et les barques, puis je tiens à prendre la latitude exacte de Molican. Je veux me rendre au sala pour y passer la nuit, je le trouve absolument délabré et encombré de détritus, parmi lesquels je vois courir des scorpions et des mille-pieds; je préfère encore coucher dans mon étroite pirogue, après avoir fait avertir le gouverneur de mon arrivée et lui avoir envoyé demander de faire préparer le sala pour le lendemain; mes hommes allument de grands feux et se construisent sur la plage un abri avec quelques branchages.

Le lendemain, 25 avril, nous faisons porter les bagages au sala, et, aussitôt installé, j'en fais informer le gouverneur, qui vient me recevoir. C'est un grand jeune homme doux et timide, qui ne me rappelle en rien sa sœur; il est atteint d'une dysenterie chronique causée par l'abus de l'opium. Ma présence le met dans le plus grand embarras. Après avoir lu mon passeport, il entame un long discours où le mot « yâne », peur, revient sans cesse. Quand il vit qu'il ne pouvait me convaincre, il mit la plus grande bonne volonté pour faire disposer les quatre petites pirogues qui m'étaient nécessaires; les hommes furent difficiles à trouver, la peur de rencontrer les Hôs les faisait tous trembler.

Le 28 je me remis en route. Au-dessus de Molican la rivière, qui conserve longtemps une largeur de soixante mètres environ, continue à être encaissée entre des rives rocheuses couvertes d'arbres élevés. Chaque jour nous passons trois ou quatre rapides plus ou moins dangereux.

Quand un rapide ou keng est très dangereux, les quatre barques s'arrêtent, on les décharge, et tous les hommes s'attellent pour les hisser une à une; mais, avant d'entreprendre une semblable opération, le chef de barque fait une invocation et un sacrifice au Pi ou génie du rapide. Il a soin à chaque repas de mettre en réserve une petite quantité de riz et de viande pour cet usage; le sacrifice consiste à allumer une bougie de cire, puis, l'invocation faite, à jeter dans le rapide quelques grains de riz cuit et quelques parcelles de viande; après cela on peut passer avec confiance. Ces rapides sont surtout dangereux à la descente. Le 30, dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Végétation du Nam Chane.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

matinée, la barque que je montais fut plus d'à moitié remplie en passant le Keng-kê, qui est loin d'être l'un des plus dangereux.

Le 31 mars, vers quatre heures, nous arrivons à un confluent où la rivière paraît se diviser en deux branches presque égales. L'une vient du nord et passe à Thathome : c'est le Nam Chane proprement dit, près des sources duquel se trouve Meuong Ngan que nous désirons atteindre; l'autre, un peu moindre, est le Nam Nhiam, qui passe dans le village de ce nom. Notre chef de barque m'apprend que, Thathome étant à peu près abandonné, nous ne pourrions y trouver de porteurs pour conduire nos bagages à Meuong Ngan; je me décide à me rendre à Meuong Nhiam, qui est beaucoup plus peuplé, et d'où nous pourrons ensuite atteindre Meuong Ngan.

Nous discutions sur la route à prendre, après avoir dressé notre campement pour la nuit au confluent des deux cours d'eau, quand j'entendis à quelque distance les cris sonores de plusieurs paons; je saisis mon fusil de chasse et j'aperçus à quelques centaines de mètres en amont de l'autre côté du Nam Chane une compagnie d'une douzaine de paons perchés sur un grand arbre. Mettant ma cartouchière garnie autour de ma tête, j'entrai dans l'eau, espérant malgré un fort courant pouvoir traverser la rivière, qui ne me paraissait pas profonde; vers le milieu je perdis pied tout à coup, et, alourdi par le poids de ma cartouchière et de mon fusil que je ne voulais pas lâcher, je me sentis entraîné dans un tourbillon; cependant par quelques brasses vigoureuses je parvins à prendre pied sans perdre mon arme, mais j'avais été entraîné par le courant à près de cent mètres



Campement sur le sable (voy. p. 12)

de mon point de départ, à peu de distance d'un rapide dangereux. Je renonçai ce soir-là à la chasse aux paons et, après m'être débarrassé de mes vêtements et de mes armes, je continuai à prendre un bain qui dans ces conditions n'offrait plus pour moi le moindre danger.

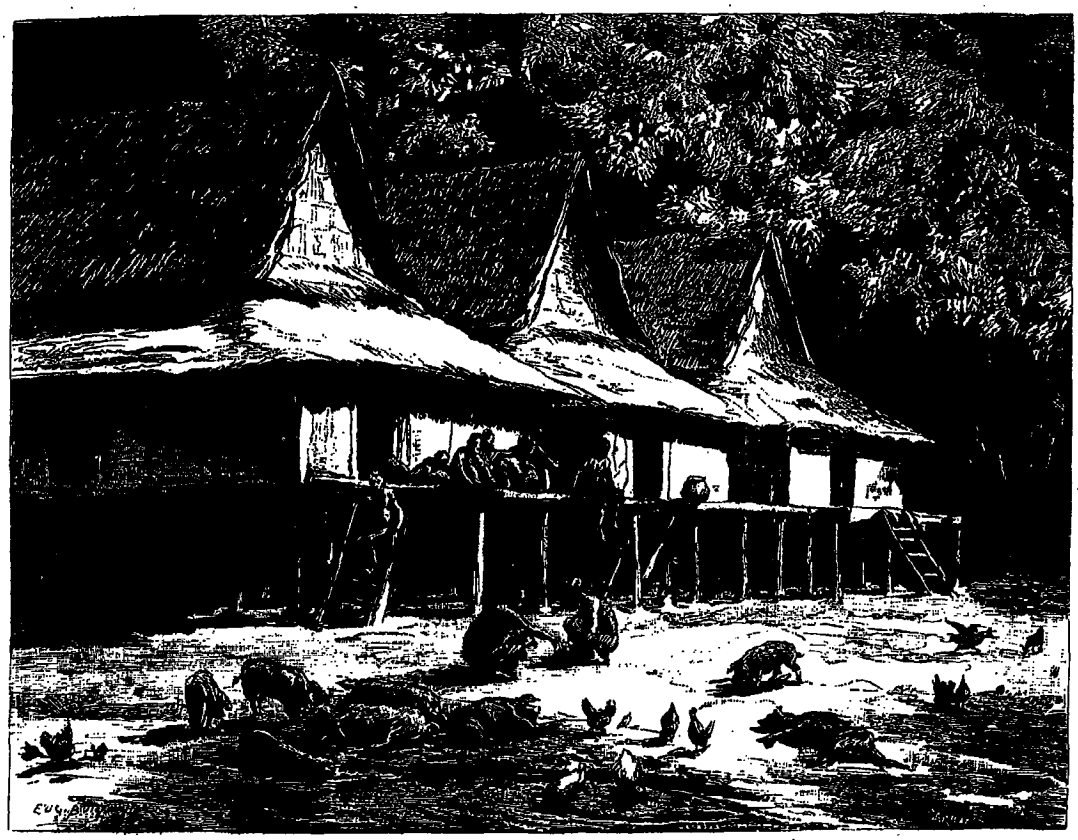
Le lendemain nous remontons le Nam Nhiam jusqu'à deux heures de l'après-midi. Nous sommes ici au pied des hautes montagnes que nous voyions à l'horizon depuis plusieurs jours. Arrivés à un barrage servant de pêcherie qui arrête à cette époque la navigation du Nam Nhiam, le chef de barque me dit que nous sommes tout près de Meuong Nhiam, et m'engage à attendre dans la barque qu'il soit allé avertir les autorités. Dans l'après-midi il revint accompagné de quelques notables. On me dit que l'on voulait bien me recevoir et me conduire à Meuong Ngan, mais on me demandait d'attendre au lendemain pour entrer dans le village de Meuong Nhiam, afin que l'on pût me construire un sala convenable pour me recevoir.

Les gens de Molican étaient si pressés de s'en retourner, dans la crainte d'une attaque des Hôs, qu'ils se mirent en route le soir même, bien que la nuit fût obscure. C'était une insigne imprudence, et j'appris plus tard que, vers le milieu de la nuit, l'une des barques, lancée dans un des grands rapides, s'était broyée contre un rocher et que les deux hommes qui la montaient s'étaient noyés. « Ils avaient une si grande hâte de s'enfuir, qu'ils n'avaient même pas pris le temps de faire un sacrifice au Pi de ce rapide avant de partir », concluait le Laotien qui me donna ces mauvaises nouvelles.

Docteur P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Meuong Nhiam.

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS [1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur et des photographies.

V

Meuong Nhiam. — Traversée du Pou-Some.

Le 2 avril au matin, le Thiao Meuong (chef de la ville) vint avec les notables et une douzaine d'hommes me chercher près de la rivière où j'avais passé une mauvaise nuit, mangé par les moustiques et inquiété par les hurlements de mon chien Tambô. Au réveil mes Annamites m'avaient montré les traces d'un tigre qui avait rôdé autour de nos feux de bivouac pendant la nuit; mon chien seul s'était aperçu de sa présence.

Après un quart d'heure de marche nous arrivons à Meuong Nhiam, traversant à gué le Nam Kim, qui contourne le village. Ce village, qui ne datait que d'un an environ, se composait d'une trentaine de maisons grandes et bien rangées; fondé par l'un des frères du roi des Phoueuns, l'Atgna Tho, au centre d'une vaste plaine entourée de hautes montagnes, excepté au sud-ouest, il n'avait pas encore d'enceinte de fossés ni de palissades, et partout, sauf au nord, la forêt commençait à moins de cent mètres des dernières maisons.

Le Thiao Meuong, qui commandait en l'absence de l'Atgna Tho, me fit traverser le village, puis, repassant le Nam Kim, il me conduisit à une hutte de feuillage assez bien construite sur la rive droite du cours d'eau,

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une plaine sans arbres qui s'étend au nord de Meuong Nhiam jusqu'au pied des hautes montagnes qui limitent le plateau des Phoueuns.

Je n'étais plus dans le royaume de Siam; les gens chez qui je me trouvais ne savaient même pas lire mon passeport de Bangkok, bien que l'écriture et surtout la langue des Phoueuns diffèrent bien peu du siamois. Ce ne fut donc pas sans une certaine inquiétude que je remarquai cette précaution défiante qui me faisait loger en dehors du village, de l'autre côté de la rivière. Peu à peu, dans la journée, les gens de Meuong Nhiam, attirés par de menus cadeaux, vinrent entourer ma case et m'apporter des vivres. Le Thiao Meuong me faisait les plus grandes démonstrations d'amitié et me promettait de faire son possible pour me procurer des porteurs.

Il faisait une chaleur intense, le thermomètre monta à trente-cinq degrés à l'ombre; je dus cependant sous un soleil de plomb, la tête couverte d'un linge mouillé, prendre la hauteur méridienne pour déterminer la latitude exacte de Meuong Nhiam, puis faire un tour d'horizon au théodolite pour avoir la position relative des hautes montagnes qui dominent cette plaine.

Quand j'avais parlé de partir le lendemain, le Thiao Meuong s'était récrié, me disant qu'il ne pouvait me fournir que six porteurs; il voulait faire venir les autres de Meuong Ngan.

Vers le soir, la première femme de l'Atgna Tho, qui était absent en ce moment, vint me rendre visite. C'est une femme de trente ans, ayant une figure énergique et de beaux yeux noirs; elle commandait en l'absence de son mari; le Thiao Meuong n'était guère que son homme d'affaires. Elle resta longtemps dans ma hutte, et je ne pus en tirer que peu de paroles; de même que toutes les personnes de sa famille, sans en excepter Nansivaï, elle est adonnée à l'opium; elle avait passé son après-midi à s'enivrer de son poison favori, et elle était encore dans un état d'abrutissement presque complet. Elle voulut bien cependant dire au Thiao Meuong qu'elle désirait, pour m'être agréable, faciliter le plus tôt possible mon départ pour Meuong Ngan; elle m'avertit aussi que je trouverais son mari dans cette ville.

Après cette entrevue je pressai vivement le Thiao Meuong de me faire partir le lendemain matin. Il retourna au village et revint dans la soirée avec douze hommes, m'affirmant qu'il n'y avait pas un homme valide de plus dans Meuong Nhiam. Le nouveau Meuong ne possédait pas encore de rizières inondées, et tous les gens capables de travailler, hommes et femmes, étaient occupés en ce moment à couper avant la venue de la saison des pluies une partie de la forêt éloignée du village pour y planter du riz.

Cette manière de cultiver le riz, que l'on appelle *faire des ray* dans toute l'Indo-Chine, est surtout usitée par les sauvages des montagnes, mais en certaines circonstances les Laotiens ne dédaignent pas d'y avoir recours. Dans un terrain argileux on abat une partie de la forêt pendant la saison sèche; une fois le bois sec, on y met le feu, le menu bois et les branchages brûlent, et les gros troncs restent à demi carbonisés sur le sol. Entre ces troncs, après les premières pluies abondantes, on pratique avec un pieu des trous réguliers dans lesquels on met quelques grains de riz que l'on ne se donne pas la peine de recouvrir. Ce riz ne se repique pas, et ce mode de culture donne parfois de belles récoltes, particulièrement pour le riz gluant qu'affectionnent les Laotiens.

Je me décidai à partir quand même le lendemain matin; la montagne était, me disait-on, très élevée et les chemins difficiles; il me fallait cinquante hommes au moins pour transporter mes bagages en une seule fois; je déclarai au Thiao Meuong que je lui confiais mes bagages, que je ferais prendre lorsque je serais arrivé à Meuong Ngan, et que je partirais dès le point du jour avec les douze porteurs qui étaient disponibles. Un ancien chef de village consentit à me servir de guide et, le lendemain matin, nous étions en marche, n'emportant que les bagages les plus indispensables.

Il n'y avait à Meuong Nhiam aucune bête de somme, pas même de buffles; d'ailleurs le sentier qui conduit au sommet de la montagne ne serait praticable à aucun animal chargé; il faut parfois s'aider de ses mains pour gravir certains passages, ou bien marcher plié en deux, presque à quatre pattes, pendant des centaines de mètres sous une épaisse voûte de bambous morts et abattus par la tempête.

Depuis quatre mois je n'avais guère marché à pied; voyageant constamment en pirogues, je passais des journées entières assis à l'orientale sur ma natte. Constamment pieds nus pour pouvoir débarquer plus facilement, j'avais perdu l'habitude des chaussures. Je crus bien faire en me chaussant de forts souliers de chasse, et ce fut en effet avec une véritable satisfaction que je me mis en route à pied à la tête de ma petite caravane. C'est là certainement, à mon avis, la manière la plus agréable et la plus profitable de voyager, j'ajouterai même la moins fatigante dans bien des cas si l'on se porte bien.

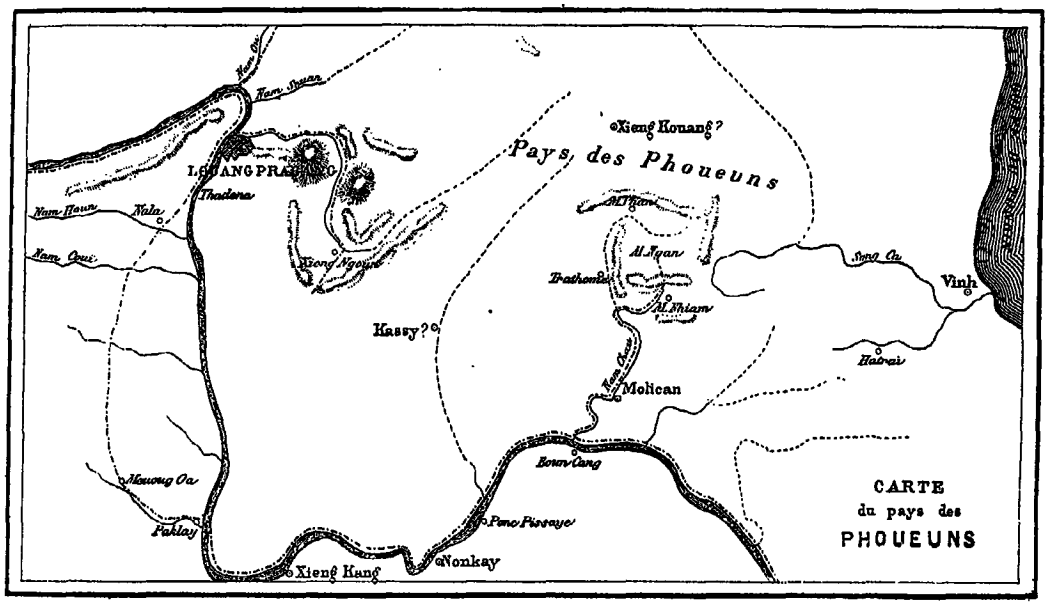
A huit heures et demie nous arrivons au pied de la montagne, sur les bords du Nam Pheua, torrent qui forme un des principaux bras du Nam Nhiam; nous allions suivre son cours jusqu'au sommet du col du Pou-Some que nous devions franchir. Passant et repassant à gué le torrent, suivant parfois son lit pendant plusieurs centaines de mètres, puis grimpant à pic le long de ses berges à trente et quarante mètres de hauteur pour redescendre un peu plus loin sur ses bords, il était inutile de songer à se chausser et à se déchausser à chaque instant; au bout de quelques heures j'avais les pieds couverts d'ampoules. La chaleur était intense, et sur la plus grande partie du chemin, taillé en corniche au-dessus du Nam Pheua, il faut descendre trente mètres quand on en a monté cinquante. Quand nous nous trouvions dans le torrent, nous étions har-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celés par les taons et par une sorte de guêpe qui nous piquait et nous suçait le sang comme les taons. Si on les laissait faire, elles ne se servaient pas de leur aiguillon; mais, si on ne voulait pas se laisser manger par ces guêpes d'enfer et qu'on ne les chassât pas adroitement et d'un seul coup, elles vous piquaient de leurs dards, et la blessure était fort douloureuse.

Quand on entrait sous bois, les moustiques remplaçaient les guêpes, et je trouvais là aussi mes anciennes ennemies qui m'avaient autrefois tant tourmenté dans les forêts des Moïs, je veux parler des sangsues des bois. On les trouve dans presque toutes les forêts de l'Indo-Chine; variant de la grosseur d'une petite épingle à celle d'un chaume de blé, ces bestioles habitent sous les feuilles, dans les bois humides; aussitôt qu'elles sentent ou qu'elles entendent approcher un animal, elles accourent de tous côtés avec une vitesse incroyable, et ces animaux sans yeux se dirigent avec une grande précision vers leurs victimes; parfois elles grimpent sur les arbustes et s'accrochent aux personnes et aux animaux qui passent à leur portée. Elles s'introduisent par les interstices des vêtements, et leur piqûre n'est d'abord pas douloureuse; on ne s'aperçoit souvent de leur présence qu'au sang qui coule après qu'elles se sont gorgées; mais, quand elles sont nombreuses et qu'elles piquent dans la même blessure, la douleur devient cuisante, et au bout de quelques jours il se forme, particulièrement au bas des jambes, des ulcères dont la guérison est fort lente.

Nous ne fîmes ce jour-là que peu de route; à deux heures un quart de l'après-midi nous n'étions qu'à quatre cents mètres d'altitude au-dessus de la plaine de Meuong Nhiam, les porteurs étaient harassés de



fatigue, et je consentis à m'arrêter jusqu'au lendemain sur les bords du Nam Pheua, dans un endroit qui me parut commode pour y établir le campement de nuit.

En général, il ne faut pas trop compter sur l'après-midi pour faire du chemin; les Laotiens partent facilement avant le jour, mais ils s'arrêtent de bonne heure; quelque pressé que l'on soit, il faut toujours s'arrêter au moins une heure avant la nuit pour couper les branchages, afin de faire l'abri de nuit, construire cet abri et ramasser une quantité de bois assez grande pour entretenir plusieurs feux pendant toute la nuit; c'est le seul moyen de se garantir des atteintes du tigre ou de la panthère, plus commune que le tigre à cette altitude. J'avais pris pour logement une grotte, dans laquelle j'avais fait construire une claie en branchage pour y étendre ma natte; malgré cette précaution une invasion de fourmis et d'une quantité d'autres animaux ailés ou rampants m'empêcha de goûter cette nuit un repos que j'avais cependant bien mérité.

Le lendemain 4 mars, à six heures du matin, nous recommencions notre ascension, après avoir pris un bain dans le torrent. Les ampoules s'étaient ulcérées, et il fallait bien marcher quand même; la douleur n'est bien vive qu'au départ et dans les arrêts, aussi je forçais mes porteurs à marcher jusqu'à onze heures et demie sans s'arrêter. Là nous faisons cuire le riz pour trois repas; nous abandonnons le Nam Pheua et nous ne rencontrerons plus d'eau jusqu'au sommet de la montagne; chacun doit emporter avec soi comme supplément de bagage un bambou creux contenant deux ou trois litres d'eau pour le repas du soir et celui du lendemain matin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avant d'arriver à cette halte, dans un endroit où nous suivions le lit du Nam Pheua, j'entendis sans l'apercevoir encore une petite troupe d'hommes qui descendait la montagne ; j'élevai la voix en parlant à l'un des hommes qui me suivaient afin que les nouveaux venus fussent avertis de notre présence, et je me disposai à me dissimuler derrière un rocher. Je m'attendais à rencontrer des Khas, sauvages montagnards, et je savais qu'à ma vue ils seraient pris de terreur; je voulais donc parlementer et les faire rassurer par mes porteurs avant de me montrer. Nous nous étions arrêtés ; les nouveaux venus, encore dissimulés dans le feuillage, s'arrêtèrent aussi, et j'entendis distinctement le bruit caractéristique de cinq ou six fusils qu'on armait en même temps; nous n'avions donc pas affaire à des Khas, lesquels n'ont d'autres armes que l'arbalète; peut-être étaient-ce des Hôs? En tout cas il n'y avait plus à reculer, j'armai ma carabine et je fis héler les arrivants par mon guide. Ils répondirent immédiatement; c'étaient des gens de Meuong Nhiam qui revenaient de Meuong Ngan, d'où ils ramenaient deux jeunes enfants de l'Atgna Tho, Meuong Ngan ne paraissant plus un séjour assez sûr. On s'assit sur les cailloux pour fumer une pipe et causer ensemble; ils ne pouvaient s'empêcher de rire de leur frayeur en désarmant leurs fusils à pierre ; ils s'excusèrent en m'expliquant que depuis les invasions des Hôs les voyageurs ne s'abordaient jamais sans les plus grandes précautions.

Dans l'après-midi du 4 nous continuâmes à grimper un sentier à pic, pour nous arrêter à trois heures et demie sur un palier assez vaste, où nous installons notre campement; le baromètre est descendu à six cent trente-cinq millimètres; nous avons monté d'environ neuf cents mètres dans cette journée. La température nous paraît très fraîche; la veille, le thermomètre marquait vingt-huit degrés le soir, et cette nuit il descend à quinze degrés.

La forêt a changé d'aspect; les arbres résineux deviennent communs, les palmiers et les bananiers sauvages, avec lesquels on fait si vite et si facilement des abris imperméables, sont introuvables à cette hauteur; nous sommes obligés de nous contenter de menus branchages. Dans la soirée un violent orage éclate au-dessus de nos têtes, et en quelques minutes nous sommes trempés; nous avons mille peines à empêcher nos feux de s'éteindre. La pluie continuant toute la soirée, nous ne pouvions guère songer à dormir; enveloppés dans nos couvertures mouillées, nous nous serrions auprès des feux en grelottant, et malgré cela mes Annamites, entraînés par l'exemple des Phouéuns, riaient et causaient entre eux en recevant philosophiquement la pluie sur leurs épaules.

Le vieux guide, qui plaisantait sans cesse et faisait tous ses efforts pour égayer les hommes, passait dans le pays pour un sorcier habile; il était expert dans la science de Desbarolles et il proposa à mes hommes de rire dans leurs mains. Il avait dû les interroger adroitement pendant la journée, car il les étonna profondément, en déclarant à Long, qu'il ne devait pas savoir marié, que sa femme et son fils se portaient bien ; à Phuôc, que sa fiancée l'attendait toujours, etc., etc. Je lui donnai alors ma main en lui demandant le résultat de mon voyage ; il refusa d'abord, puis, après avoir longtemps contemplé les lignes de la main à la lueur du feu, il prit un air inspiré pour me dire : « Je vois dans sa main que le grand chef arrivera à Luang-Prabang, mais pas par le chemin qu'il désire suivre : il sera forcé de retourner et prendre la route de Mékong, qu'il aurait mieux fait de ne pas quitter. » Ce pronostic, hélas ! n'était que trop facile à faire et je le félicitai sur son intelligence.

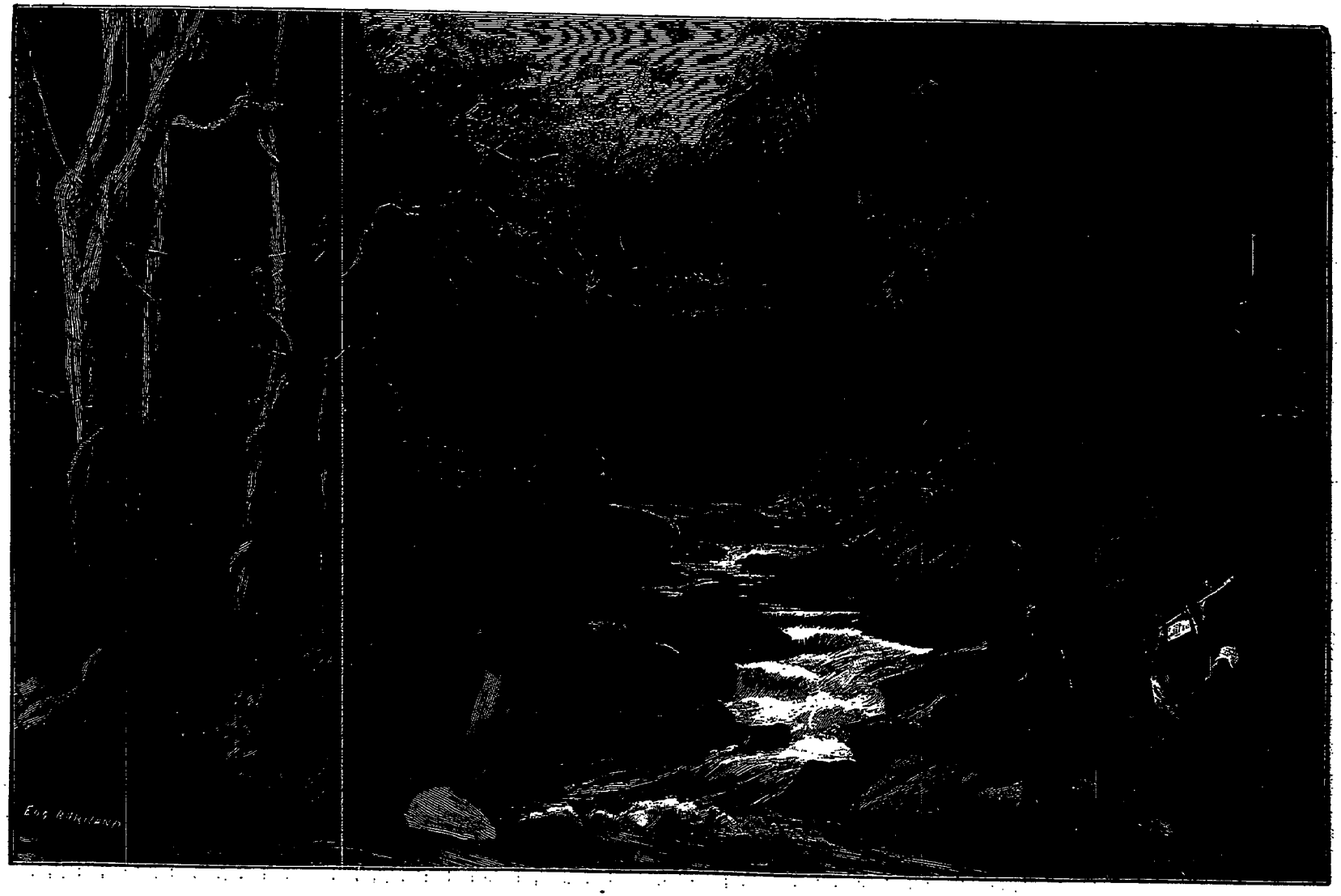
Vers le milieu de la nuit, la pluie ayant cessé, chacun essaya, malgré le froid, de s'endormir dans ses couvertures mouillées, et le lendemain, à six heures du matin, nous reprenions notre ascension. Je crus ce matin-là que je ne pourrais pas aller plus loin, tant les souffrances causées par les ulcères aux pieds étaient vives; malgré le froid, la sueur me perlait à la racine des cheveux, et il me fallut faire appel à tout mon courage et à toutes mes forces pendant la première demi-heure de marche ; au bout de ce temps, comme je l'espérais, les souffrances devinrent supportables. Je pus même, quand nous nous arrêtâmes, vers huit heures du matin, près du sommet de la montagne, déjeuner de bon appétit en admirant le magnifique paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Nous étions au milieu d'un véritable chaos de montagnes, dans un col ouvert au sud-ouest; vers l'est, les montagnes s'élevaient à bien des centaines de mètres au-dessus de nos têtes, et devant nous la vallée du Nam Pheua, que nous venions de quitter, ressemblait à un immense précipice. Les sommets les plus élevés étaient couverts d'arbres résineux, pins, sapins ou mélèzes, et dans la vallée on apercevait la forêt tropicale encombrée de bambous, de lianes et de rotins.

A neuf heures nous étions au sommet de la montagne; le baromètre marquait cinq cent quatre-vingt-dix-huit millimètres; nous devions être à deux mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer, à dix-huit cents mètres au-dessus de Meuong Nhiam.

La descente fut rapide et facile; à dix heures nous rencontrons le premier ruisseau, coulant vers le nord-ouest pour aller former le Nam Chane, et, deux heures après, nous débouchions sur un vaste plateau ondulé, déboisé, où l'on aperçoit un assez grand nombre de villages; nous n'avions guère descendu que six cents mètres. Le guide me demande de m'arrêter au pied de la montagne pendant qu'il ira avertir de mon arrivée les autorités du pays. J'en profite pour faire un peu de toilette; j'ordonne à mes hommes de changer de vêtements et tire de l'une de mes caisses un pantalon blanc et un veston d'uniforme, ne voulant pas paraître devant des compatriotes en trop piteux équipage; puis je me remets en route, faisant battre le gong devant moi à intervalles réguliers et déchargeant en l'air, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre dans la montagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps en temps, un coup de revolver ou un coup de fusil, ainsi que me l'avait recommandé le guide.

VI

Arrivée à Meuong Ngan. — Les missionnaires. — Le plateau des Phoueuns.

A un kilomètre du premier village, nous voyons arriver vers nous notre guide accompagné d'une douzaine de Phoueuns, marchant à la file sur le talus de rizière; c'est la suite du Thiao Meuong, maire de la ville et chef en l'absence du roi. Il demeure dans un village éloigné de trois kilomètres de Meuong Ngan, et c'est chez lui qu'il me conduit d'abord. Après de longs pourparlers, pendant lesquels j'essaye en vain de lui faire comprendre ce que je suis venu faire chez les Phoueuns, il finit par conclure avec le Meuong Sen, qui commande à tous les villages en dehors de la citadelle de Meuong Ngan, que, puisqu'il ne sait ce que je viens faire chez eux et qu'il ne sait pas non plus ce que sont venus faire les missionnaires, nous devons probablement être venus dans le même but! D'ailleurs il est convenu dès ce moment qu'on enverra chercher le reste de mes bagages à Meuong Nhiam, et qu'on fera son possible pour m'aider à continuer mon voyage par terre jusqu'à Luang-Prabang. En attendant, je dois loger dans la citadelle, en face des missionnaires.

Nous nous remettons en route, et à quatre heures j'entrais à Meuong Ngan, petite forteresse située sur un mamelon assez escarpé et entourée d'une double enceinte. La première est une simple claie de bambous, séparée de la seconde par un espace semé de chausse-trapes; la seconde est formée par un gros talus en terre percé de meurtrières et surmonté d'une forte palissade composée de troncs d'arbres. Les portes sont dominées par des miradors élevés et que défend un petit ouvrage avancé. La ville se compose d'environ deux cents maisons ou plutôt cabanes de bambous couvertes de chaume, ne ressemblant en rien aux autres maisons laotiennes. Elles ne sont pas élevées de terre et n'ont pas de plancher de bambous; une simple claie placée le long de la cloison sert à la fois de siège, de lit et de table; ce fut dans une cabane semblable que l'on me conduisit.

Je cherchais des yeux dans la ville une chapelle, ou au moins une croix; rien n'indiquait la présence de missionnaires catholiques; toutes les cases étaient semblables à la mienne, et ces messieurs, ignorant la nationalité du voyageur qui arrivait, s'étaient retirés chez eux, attendant ma première visite. Sans prendre le temps de panser mes plaies aux pieds, ni même de me rendre compte de la gravité de mes blessures (je n'avais pas ôté mes chaussures depuis trois jours, même pour me baigner), j'envoyai mon interprète porter ma carte aux missionnaires et leur demander s'ils pouvaient me recevoir. Leur réponse ne se fit pas attendre, et, une fois les présentations faites, leur accueil fut très cordial.

Cette mission, qui dépendait de l'évêché de Vinh en Annam, avait été fondée dix-huit mois auparavant par les PP. Blank et Sastre, auxquels était venu six mois plus tard s'adjoindre le P. Coudrey. Au moment de mon arrivée le P. Blank était en Annam, et ce furent MM. Coudrey et Sastre qui me reçurent à Meuong Ngan.

J'acceptai leur modeste repas et ils débouchèrent en cette circonstance la dernière bouteille de vin rouge qui leur restait; pour moi, depuis plus d'un mois déjà je ne buvais que de l'eau.

Nous nous efforcions pendant ce repas de manger à la manière de gens civilisés, sans pouvoir y réussir beaucoup; assis à l'orientale sur une natte, ayant d'un côté nos assiettes bien près de nos pieds nus, et de l'autre un petit panier de rotin rempli de riz gluant, ce repas ne rappelait que de loin un dîner européen. Nous avions d'abord essayé de nous servir de fourchettes et de cuillers, mais le riz gluant des Laotiens ne peut même pas se manger avec des bâtonnets. Tout en riant des excuses réciproques que nous nous faisions, nous nous mîmes à manger comme chaque jour, à la manière des Laotiens. On enfonce le bout des doigts dans le riz, et, après avoir détaché un fragment de la masse, on le roule entre les deux mains pour en faire une boulette de la grosseur d'une noix.

Malgré la fatigue je prolongeai ma visite jusque bien avant dans la nuit: j'avais tant de choses à demander! Ils me confirmèrent tout ce que m'avait dit Nansivaï, mais en outre ils me dirent qu'en cas d'attaque de la part des Hôs, le pays de Meuong Ngan ne pouvait guère compter sur la fidélité des Khas: ils étaient très nombreux et soumis à Meuong Ngan; mais le vice-roi et toute sa famille s'étaient aliéné ces pauvres gens en en vendant chaque année plusieurs familles. Des Birmans qui venaient vendre l'opium aux mandarins recevaient en échange des esclaves. De peur d'être dénoncés en Annam par les missionnaires, les mandarins se cachaient d'eux et niaient cet infâme commerce; pour la même raison ils faisaient leur possible afin d'entraver l'action des missionnaires et les dégoûter de séjourner dans le pays. Non content de vendre les Khas, le Thiao Kanti ou vice-roi et les mandarins de sa famille prêtaient à gros intérêts aux Phoueuns, puis au bout de peu de temps les vendaient aux Birmans pour rentrer dans leurs fonds. Plusieurs fois déjà dans ces circonstances les missionnaires avaient payé les dettes de pauvres gens et déjoué ainsi les projets des mandarins; aussi avaient-ils bien des partisans dans le peuple, mais ils étaient craints et haïs des chefs, qui cependant, par frayeur du gouvernement annamite, n'osaient les expulser.

En résumé ils menaient là une bien triste vie; ils n'avaient encore fait aucun prosélyte et n'osaient fonder un établissement définitif dans un pays qu'on s'attendait chaque jour à voir envahir par les Hôs. Quelques jours avant mon arrivée le vice-roi était parti pour Vinh en Annam afin de demander des secours, mais nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

savions que les relations entre l'Annam et la France étaient trop tendues pour que le gouvernement de Hué se décidât à envoyer des troupes contre les Chinois afin de protéger un vassal éloigné.

Le lendemain matin, je m'aperçus que si je voulais être en état de continuer ma route dans peu de jours, il fallait me résigner à un repos absolu; les ulcères que j'avais aux pieds étaient profonds et enflammés. Je passai ce jour et les suivants à recevoir les visites des mandarins et aussi des petits chefs de village des environs et à me faire raconter des histoires de Hôs. L'un de mes visiteurs était bien curieux à plus d'un titre; il me raconta que neuf mois auparavant, dans une escarmouche contre les Hôs, il avait été pris



Case des missionnaires à Meuong Ngan.

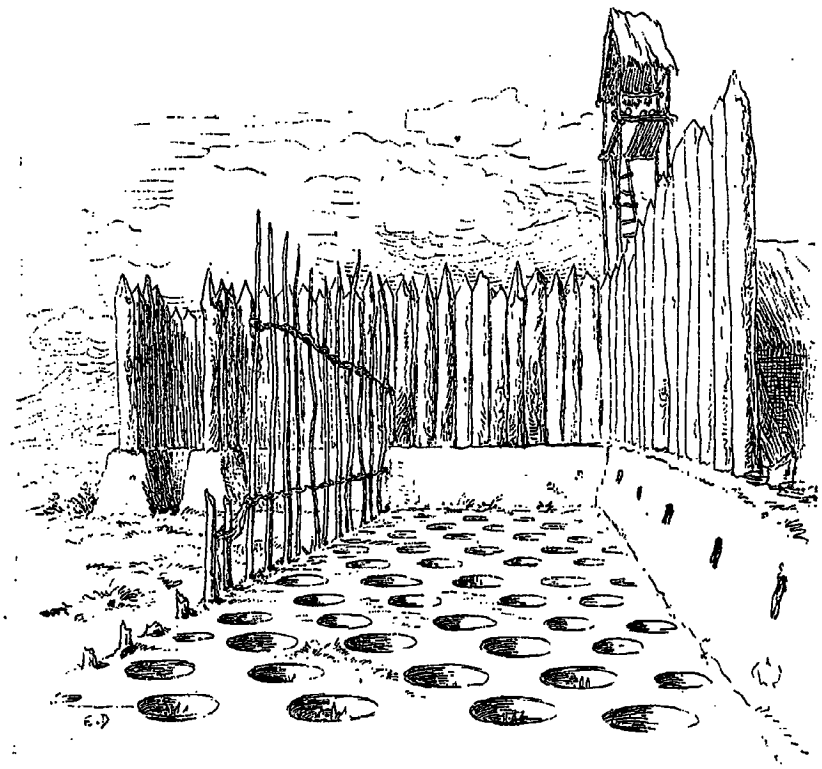
et que deux ennemis avaient en même temps déchargé leurs revolvers sur sa figure, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, puis qu'on l'avait laissé pour mort. La mâchoire avait été brisée, les joues et la lèvre inférieure coupées, et ces organes lui pendaient sur la poitrine; prenant alors son sabre, il avait tranché le tout et s'était ensuite traîné jusque chez lui, à plusieurs kilomètres du lieu du combat; il était resté trois mois sur le dos, nourri de boulettes de riz qu'on lui introduisait jusque dans la gorge, et cette plaie affreuse s'était cicatrisée. La langue, n'ayant plus d'attaches antérieures, pendait sur le cou; l'argentier du vice-roi avait imaginé une sorte de menton, ou plutôt de plancher de la bouche en argent, retenu à sa place par deux attaches passant sur les oreilles, et grâce à cet appareil aussi simple qu'ingénieux son infirmité était très supportable et son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aspect pas trop hideux. Il fumait sa cigarette entre la lèvre supérieure et la lèvre d'argent, mais il ne pouvait plus chiquer le bétel, ce qui le rendait malheureux; je lui fis ôter son appareil et constatai en effet qu'il ne lui restait plus du maxillaire inférieur que les deux branches montantes et, du côté gauche, un petit morceau du fer à cheval supportant deux molaires.

Les vivres étaient chers et rares chez les Phoueuns; personne ne veut plus élever de bétail, de peur de le voir enlever par les Hôs; il y a peu ou point de poissons dans le petit cours d'eau de ce plateau, et les volailles et les porcs sont moins abondants que dans le reste du Laos. Pour les habitants tout est comestible; les reptiles et les insectes entrent dans la nourriture habituelle; il y a particulièrement une sorte de gros bousier qui est très apprécié; l'homme au menton d'argent m'en avait apporté une cinquantaine en cadeau, mais je ne voulus pas l'en priver.

Pour mettre le riz à l'abri des Hôs on le conserve dans des silos absolument semblables à ceux qu'on trouve en Algérie. En forme de gourde, creusés dans un sol argileux, ces silos ont environ deux mètres cinquante de profondeur; pour dissimuler l'ouverture, qui n'a guère que cinquante centimètres de diamètre, on a découpé avec soin la motte de gazon à la place où l'on va creuser le silo et on la replace exactement de



Detail des fortifications de la citadelle de Meuong Ngan (voy. p. 26).

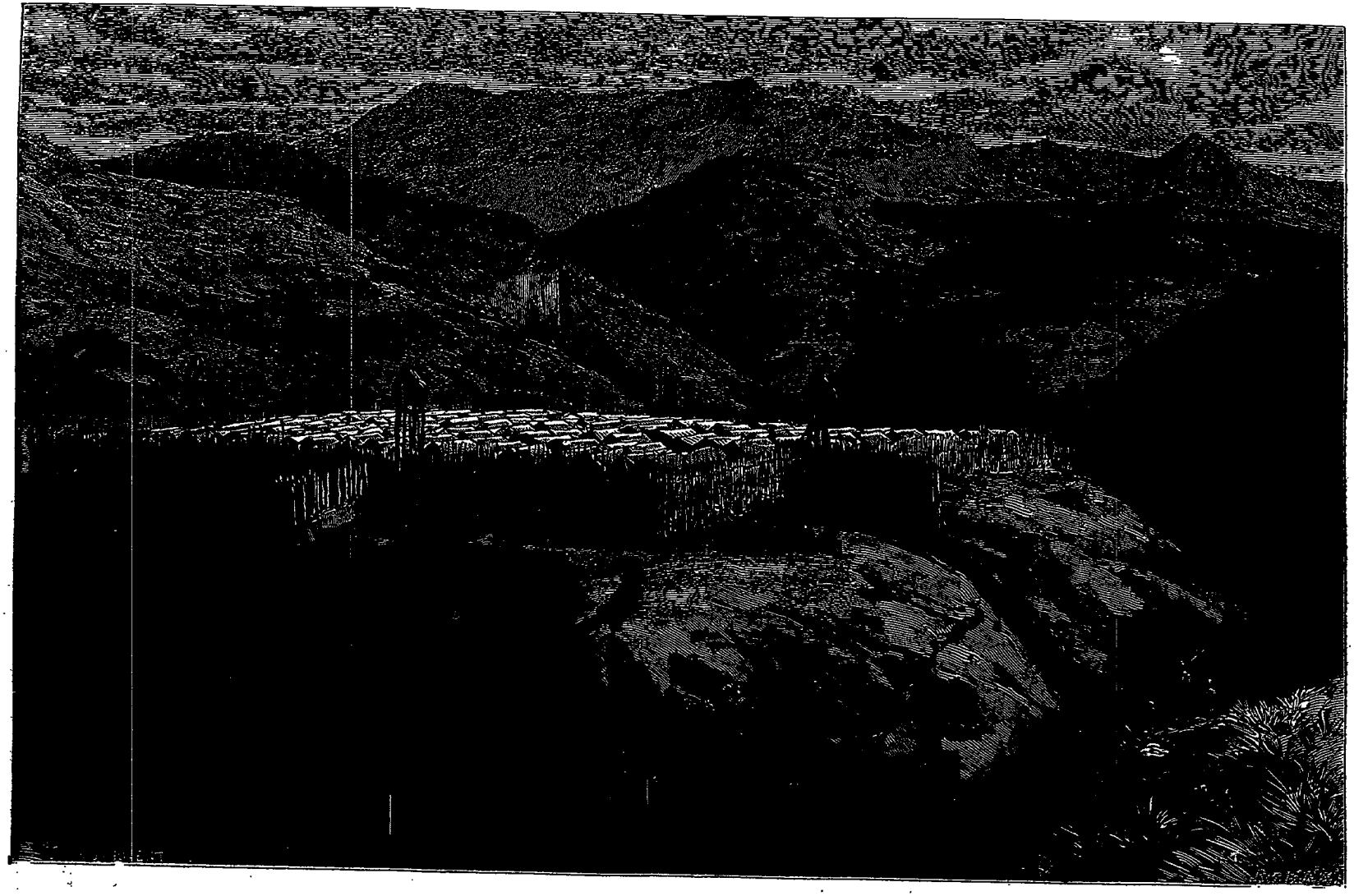
la même manière quand le silo est rempli de grains recouverts de paille, puis d'argile battue. Pour retrouver la place d'un silo, les habitants ont soin de prendre des alignements sur des arbres ou d'autres points faciles à trouver, puis ils percutent le terrain, qui sonne un peu creux au-dessus du silo.

Au bout de cinq jours je pus reprendre mes promenades et parcourir en compagnie des missionnaires tout le plateau de Meuong Ngan. J'avais renoncé aux chaussures; pendant les quatorze mois que devait encore durer mon voyage je ne m'en suis plus servi et je m'en suis toujours bien trouvé.

Le plateau de Meuong Ngan, presque entièrement déboisé, était naguère couvert d'immenses troupeaux de bœufs, de buffles et de chevaux; il y restait à peine quelques centaines de bœufs et une vingtaine de chevaux. La végétation ne présente pas le caractère tropical. Ce qui indique partout en Indo-Chine l'approche d'un village, c'est la présence des palmiers et surtout des cocotiers et des aréquiers; ici ces arbres ne poussent pas, à peine voit-on quelques maigres bananiers qui gèlent chaque hiver. Pendant notre séjour la température se maintint entre quinze et vingt-cinq degrés, et il tomba de la pluie presque chaque jour.

Les chênes, particulièrement celui à glands doux, ne sont pas rares sur le plateau; on y rencontre d'immenses pommiers sauvages, des ceps de vigne et des framboisiers; la florule aussi a changé d'aspect, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Citadelle de Meuong Ngan (voy. p. 22 et 27).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre est couverte de gazon et de mousse, chose presque inconnue en Indo-Chine sous cette latitude; les renonculacées, les composées et les labiées, relativement rares sur les bords du Mékong, abondent sur le plateau. Ce serait là un sanitarium précieux; malheureusement il y pleut sans relâche pendant huit mois de l'année, et le voisinage de la forêt rend la fièvre très commune. Les deux missionnaires avaient failli mourir de la fièvre pendant la précédente saison des pluies, et le P. Sastre avait conservé pendant de longs mois un œdème de tout le corps qui avait failli l'étouffer.

Le 13, la plus grande partie de mes bagages arriva de Meuong Nhiam, portés par des Khas. Je les récompensai généreusement, et malgré cela je ne pus décider les mêmes hommes à retourner prendre les six caisses qui restaient encore en arrière; il fallut que les mandarins envoyassent réquisitionner un autre village khas pour faire ce voyage.

En possession désormais de mon théodolite et de mon appareil photographique, je pus déterminer la latitude de Meuong Ngan et prendre quelques vues; mais les bruits devenaient menaçants; on nous annonçait que les Hôs étaient sortis en armes de Xieng-Kouang, leur capitale, et qu'ils marchaient sur Meuong Ngan. Les missionnaires nous disaient toutefois que trois ou quatre fois on avait annoncé cette nouvelle depuis un an et qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter.

Avant d'arriver à Meuong Ngan, les Hôs devaient prendre la petite citadelle de Meuong Phan, située à seize kilomètres au nord et commandée par un jeune neveu du vice-roi, le Thiao Xay. Ce jeune homme n'avait que dix-huit ans, et les missionnaires en disaient le plus grand bien; il ne fumait pas l'opium, ne vendait pas d'esclaves et ne faisait pas de fausse monnaie comme son oncle; aussi était-il très populaire, et par contre très jalousé par le vice-roi. Autant pour avoir des nouvelles que pour faire connaissance avec ce modèle des mandarins, je résolus d'aller lui rendre visite. Il y a quatre heures de route en montagne pour aller de Meuong Ngan à Meuong Phan. Je demandai au Thiao Meuong, qui me le promit, de me procurer le 14, dès le point du jour, un guide et deux chevaux sellés, un pour moi et un pour mon interprète.

Dès cinq heures du matin, je suis réveillé par le Thiao Meuong affolé qui vient m'avertir que Meuong Phan a été pris pendant la nuit par surprise, que les Hôs ont massacré une partie de la population, mais que les hommes de Meuong Phan, conduits par le Thiao Xay, tiennent dans les bois.

VII

Une invasion de Hôs. — Fuite dans la montagne. — Retour sur le Mékong.

Les Hôs, arrivés dans la nuit, avaient saisi un buffle, qu'ils avaient attaché fortement à un arbre, puis ils l'avaient lardé de coups de lance sans le tuer pour lui faire pousser des cris lamentables. En entendant ces cris, les gens de Meuong-Phan avaient cru à une attaque de leur troupeau par le tigre; le Thiao Xay et la plus grande partie des hommes valides étaient sortis en armes pour défendre les buffles, et pendant ce temps les Hôs s'introduisaient par une autre porte et commençaient le massacre. Le Thiao Xay avait perdu en cette nuit sa mère, sa fiancée et son jeune frère; il s'était, disait-on, battu comme un lion et tenait les Hôs assiégés dans sa propre forteresse. Cette circonstance d'ailleurs ne nous indiquait pas la force de l'ennemi; nous savions en effet que les Hôs attaquent bien rarement de jour, et nous nous attendions bien à ne pas être attaqués dans la journée. Pendant que les mandarins délibéraient pour savoir s'ils enverraient au secours du Thiao Xay, nous délibérions aussi, les deux Pères et moi, sur la conduite à tenir. Il n'était pas douteux que Meuong Ngan ne fût attaqué la nuit prochaine ou la suivante, mais il y avait trois cents fusils et des munitions dans la place; la bande des Hôs se composait au plus de cinq cents hommes, en y comprenant les Phoueuns soumis, qu'ils forçaient à marcher avec eux. Les missionnaires crurent qu'avec notre aide Meuong Ngan pourrait résister à un coup de main. C'était tout ce qu'il fallait, car les Hôs, armés de revolvers et de sabres, avaient peu de fusils et ne pouvaient avoir beaucoup de munitions; il leur était impossible d'entreprendre un siège de plus de deux ou trois jours; ils ignoraient d'ailleurs l'emplacement des silos. Les mandarins furent très heureux quand ils nous virent décidés à rester et nous promirent de nous aider de leur mieux. La matinée se passa à réunir des approvisionnements. On fit rentrer les gens des villages environnants, mais en les forçant à apporter avec eux un approvisionnement de riz pour six jours; les femmes et les enfants furent employés à porter dans la citadelle une provision d'eau suffisante. En même temps on faisait rapprocher les troupeaux et l'on envoyait des émissaires dans les montagnes pour essayer de rassembler quelques centaines de Khas. Les hommes sous notre direction travaillaient aux murailles, complétant ou réparant les palissades et pratiquant de nombreuses chausses-trapes garnies de bambous pointus, défense excellente contre des ennemis pieds nus qui attaquent de nuit.

Dans la soirée tous trois, accompagnés des notables, nous faisons le tour de la citadelle à l'intérieur et à l'extérieur, plaçant les postes, les sentinelles et désignant le parcours des patrouilles. Le P. Coudrey, trop myope, ne pouvant nous être d'un grand secours, le P. Sastre et moi nous nous partageâmes la garde; je devais veiller jusqu'à deux heures du matin, et lui de deux heures au jour.

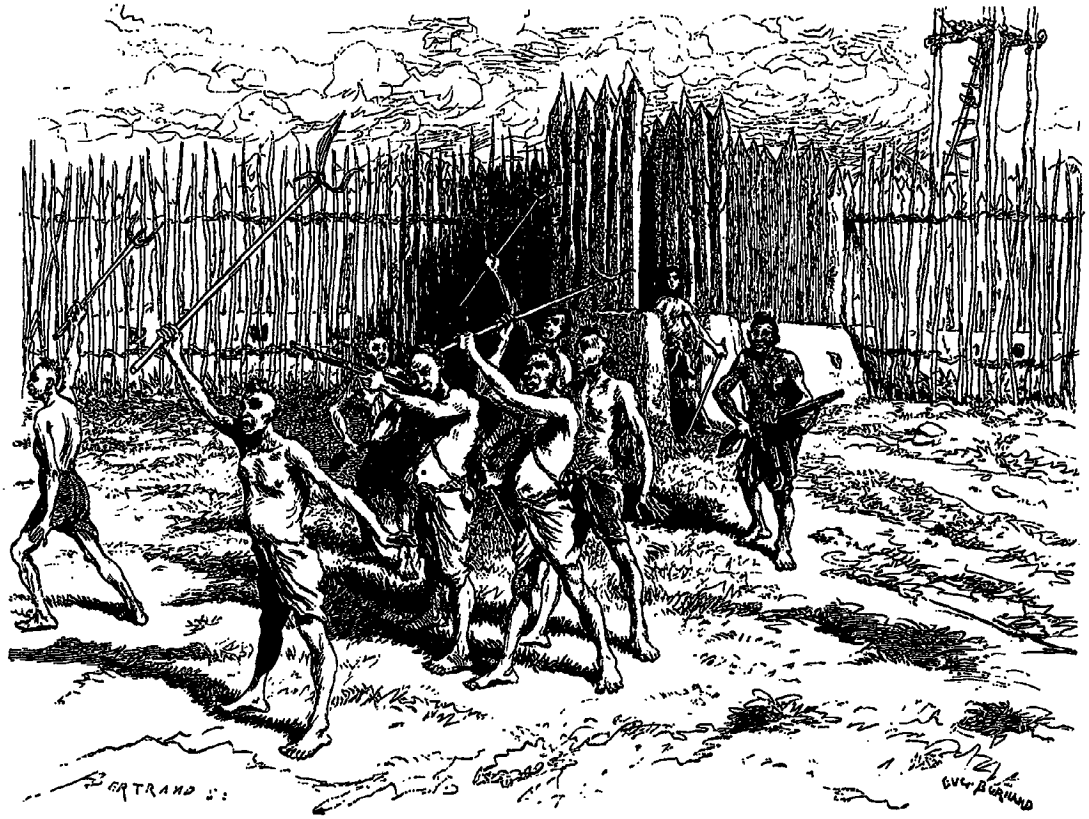
Le soir arrivent deux mauvaises nouvelles : une autre bande de Hôs vient du côté de Thathôme; puis les Khas Pouthangs qu'on avait appelés dans la journée se sont révoltés contre Meuong Ngan et se sont joints aux Chinois.

A ces tristes récits, les notables arrivent chez moi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et me supplient de prendre le commandement de la citadelle. J'avais une bien faible confiance dans le courage des Phoueuns, mais, en fait, les missionnaires et moi avions déjà pris le commandement depuis le matin; puis je m'attendais à une attaque pendant la nuit et je ne voulais cependant pas me laisser tuer sottement sans essayer de défendre la citadelle; je leur répondis donc : « J'accepte le commandement pour cette nuit seulement. Faites dire à tous les hommes qu'on ait à m'obéir exactement sous peine de mort. Demain matin vous assemblerez tout le conseil chez moi, et je vous donnerai une réponse définitive. »

Cette nuit de commandement suffit à me prouver l'impossibilité de défendre la ville. Accompagné alternativement de l'un de mes deux miliciens, je fis des rondes continuelles jusqu'à deux heures du matin. Je faisais tantôt le tour de la colline, tantôt celui de la forteresse pour surveiller les postes et les patrouilles, mais, aussitôt que j'avais tourné le dos, les patrouilles s'arrêtaient et s'endormaient, les sentinelles placées en dehors des portes rentraient s'allonger sur leurs nattes. et, quand je les surprenais et que je les ramenais à leur poste à grands coups de canne, elles ne revenaient que pour rentrer aussitôt que j'avais passé.



Une alerte (voy. p. 28).

Deux fois le poste de quinze hommes que j'avais placé en dehors de l'angle nord-est de la place qui était notre point faible alla s'établir au sud-ouest, sous prétexte que le vent était trop froid là où je les avais placés! Pas un des notables n'osa cette nuit sortir des portes pour faire une ronde; ils passèrent comme d'ordinaire une bonne partie de la nuit à fumer l'opium.

A deux heures du matin, quand je rendis le service au P. Sastre, j'étais profondément découragé et exaspéré. A cinq heures le P. Sastre vint me dire que sa veille avait été semblable à la mienne, mais de plus il s'était aperçu que les mandarins de la famille royale avaient fait partir leurs femmes et leurs objets précieux pour la montagne, ce qui n'indiquait pas une bien grande résolution de tenir dans la citadelle.

Le P. Coudrey, chef de la mission, me déclara alors que son parti était pris : il allait abandonner la mission et essayer de se réfugier en Annam, en passant par Meuong Nhiam, Cam-Keût et Hatraï, route qu'avait déjà suivie le P. Sastre. Pour moi, la seule raison que je pus avoir de me mêler des différends entre les Phoueuns et les Hôs était la présence chez les premiers de deux compatriotes : du moment qu'ils s'en allaient, mon devoir était de faire comme eux, sous peine de mériter le reproche d'aventurier. Je voulus cependant faire une retraite honorable; j'assemblai le conseil et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je fis le discours suivant, qui fut traduit mot à mot : « Je suis venu de la part du gouverneur français de la Cochinchine pour étudier votre pays et faire amitié avec vous. J'aurais voulu vous rendre service en cette circonstance, mais je ne puis faire la guerre avec vos soldats. Il me faudrait d'abord faire fusiller bon nombre de vos hommes pour apprendre aux autres à m'obéir et à me craindre, en commençant par plusieurs des mandarins qui sont ici et qui tremblent de peur, au lieu de donner le bon exemple. Je pars avec les deux missionnaires; nous ne vous demandons aucun porteur et nous vous confions nos bagages. »

Les principaux chefs essayèrent d'insister, en me disant : « Vous, vous savez vous faire obéir, nous, nous ne le pouvons pas; si vous restez, nous nous battrons jusqu'à la mort; mais si vous nous abandonnez, nous allons fuir dans la montagne. » Je fus inébranlable, et, bien qu'il m'en coûtât d'abandonner mes bagages, mes collections, mon appareil photographique, mes clichés, etc., je commençai mes préparatifs de départ.

Pour les missionnaires, c'était un véritable désastre. Je mis dans leur maison tous les bagages qu'il me fallait abandonner, et l'un de leurs serviteurs annamites écrivit deux lettres en caractères chinois que l'on afficha dans la case pour avertir les Hôs, quand ils arriveraient, que tout ce qui était là appartenait à des mandarins français. Inutile de dire que nous n'avons jamais entendu parler de ces bagages.

Au moment où nous faisions nos préparatifs, vers huit heures du matin, nous entendons des clameurs, et deux notables viennent me dire que les Hôs arrivent. Le P. Coudrey, qui ne voulait pas compromettre la vie des six jeunes Annamites qui lui étaient confiés, me dit : « Nous sommes prêts, partons, nous gagnerons la montagne avant leur arrivée ici. » Mais une attaque de jour de la part des Hôs me paraissait peu à craindre, c'était aussi l'avis du P. Sastre; nous suivons donc les habitants en dehors des portes pour nous rendre compte du péril.

Sur la route du Meuong Phan, à plus de quatre kilomètres, on voyait arriver une foule débandée; en regardant attentivement avec mes jumelles, je vis qu'il y avait des blessés et des enfants; je pus affirmer que c'étaient des fuyards de Meuong Phan et non des Hôs. Pendant ce temps les guerriers de Meuong Ngan tiraient des coups de fusil en l'air et me demandaient d'en faire autant pour effrayer les ennemis attendus; d'autres, armés de lances et de piques, les brandissaient en l'air en poussant des hurlements.

Je rentrai décidé cette fois à me mettre en route, mais avant mon départ je dus panser deux jeunes femmes arrivées la nuit de Meuong Phan; elles avaient toutes deux exactement la même blessure. En détournant le revolver qu'on déchargeait sur elles à bout portant, elles avaient eu la main droite traversée par la balle. Cette occupation de la dernière heure me fit faire deux oublis importants, un chronomètre et ma casquette d'uniforme.

Nous emportions chacun nos couvertures et une provision de riz pour quatre jours. Je sauvais en outre mes armes avec quelques munitions, mon théodolite, mes notes, mon argent et quelques vêtements, tout le reste était abandonné.

Chargés comme des gens qui regrettent tout ce qu'ils ne peuvent emporter, nous marchions assez lentement. A midi nous arrivions au pied de la montagne. J'étais pris depuis le matin d'un accès bilieux intense. Nous avions à peine commencé l'ascension de la montagne, qu'un violent orage éclata qui nous força à nous mettre à l'abri sous un rocher; je vomissais des flots de bile, et, quand j'essayai de me remettre en route, il me fut impossible de me tenir debout. J'engageai ces messieurs à continuer leur route pour se mettre à l'abris des Hôs, mais ils ne voulurent pas m'abandonner. Pendant que l'on construisait un abri de feuillage, je perdis connaissance et ne repris mes sens qu'au milieu de la nuit. Les nuits sont froides dans la montagne, et mon premier mouvement fut de m'étonner de me trouver chaudement enveloppé dans deux couvertures, quand je vis près de moi le P. Sastre qui grelottait, n'ayant pour tout vêtement qu'une mince soutane de coton; il s'était dépouillé pour moi de sa couverture. Je la lui rendis immédiatement en le grondant fortement et en lui prédisant pour lui-même un accès de fièvre pour le lendemain. J'avalai quelques boulettes de riz gluant et une forte dose de quinine, et au point du jour nous nous mettions en route.

Cette journée du 17 avril fut d'ailleurs bien pénible, et ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes en haut de la montagne; comme il était facile de le prévoir, le P. Sastre payait par un accès de fièvre le service qu'il m'avait rendu la nuit précédente. Le P. Coudrey, moins vigoureux que nous deux et mauvais marcheur, souffrait de la fatigue, et moi, encore sous l'influence de l'accès de la veille, j'étais à chaque instant pris de nausées. Nos hommes ne se portaient guère mieux que nous. Cependant notre route se faisait presque gaiement et nous trouvions moyen de plaisanter sur notre dénûment et sur les velléités guerrières que nous avions eues, eux prêtres et moi médecin, de vouloir jouer aux soldats et défendre une citadelle!

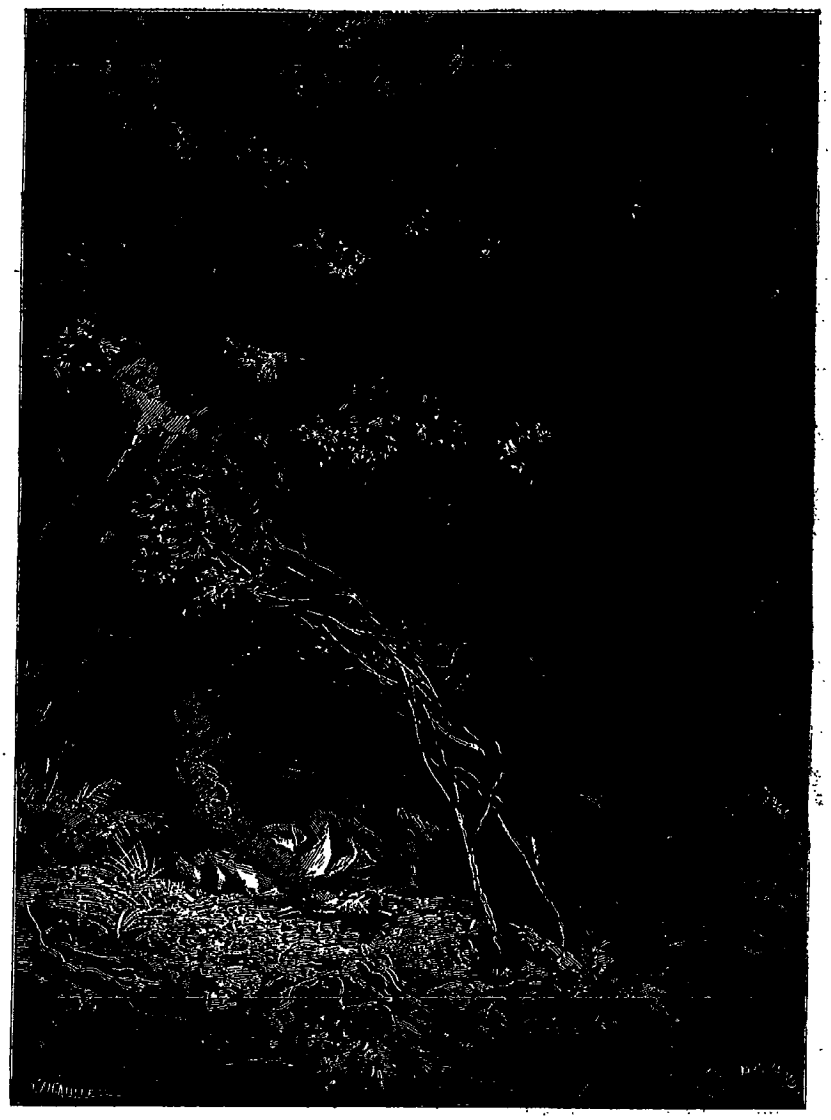
Mais je ne veux pas raconter jour par jour cette fuite dans la montagne. Je retrouvai les taons, les guêpes et les moustiques. En outre les dernières pluies avaient fait sortir de terre des myriades de sangsues et rendaient le terrain glissant et la descente parfois dangereuse. Pour la seule fois pendant tout mon voyage, mes observations météorologiques furent ici interrompues pendant quatre jours.

Il nous fallut coucher trois nuits dans la montagne avant d'arriver à Meuong Nhiam, où nous rentrâmes le 20 après midi. J'y retrouvai quatre de mes caisses les plus lourdes, qui par bonheur n'avaient point encore été expédiées à Meuong Ngan.

Le village était à peu près désert, les habitants étant occupés à déménager et à transporter dans la forêt tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce qu'ils voulaient mettre à l'abri des Hôs. Il fut impossible de voir le Thiao Méuong; la femme de l'Atgna Tho, en l'absence de son mari, avait pris le commandement du village et elle avait confié ses enfants et ses objets précieux au chef de village qui devait rester à les garder dans la forêt. Elle nous apprit cela elle-même, le soir, quand elle rentra au village en compagnie d'une partie des habitants de Meuong Nhiam. Ce n'était plus la femme abrutie par l'opium que j'avais vue quelques jours auparavant; le danger lui avait rendu l'énergie commune aux femmes de cette race, qui m'ont toujours paru plus braves que leurs maris; elle donnait des ordres et prenait des résolutions avec beaucoup de décision et de sang-froid.



Une nuit dans la montagne.

Les Hôs pouvaient arriver d'un moment à l'autre, car nous avions perdu au moins une journée dans la montagne, et ils pouvaient venir soit par le chemin que nous avions suivi, soit par Thathôme en remontant le Nam Nhiam; il fallait donc continuer au plus vite notre fuite. Pour cela les missionnaires, qui retournaient en Annam à pied par le sud-est, avaient besoin d'au moins deux hommes pour porter la provision de riz nécessaire pour huit jours; quant à moi, n'ayant presque plus de bagages, une seule barque et deux hommes me suffiraient pour redescendre le Nam Chane, mais encore fallait-il les trouver.

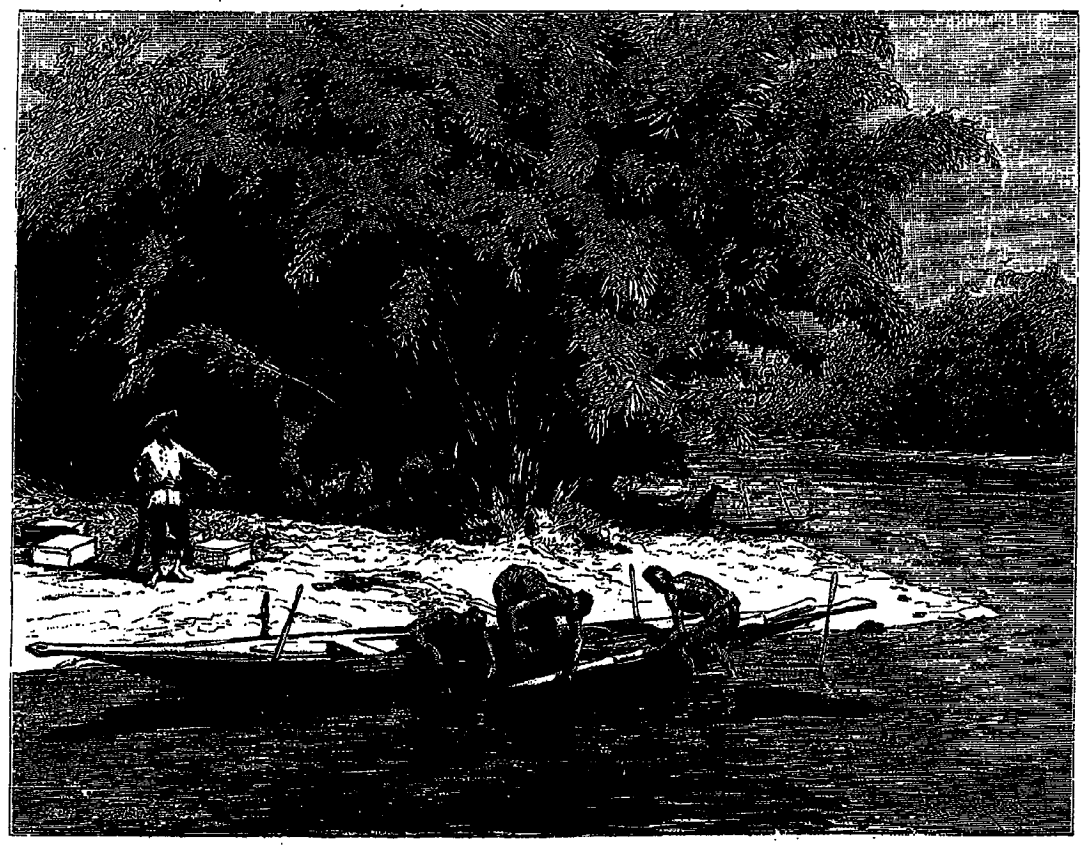
La femme de l'Atgna Tho commença par nous refuser tout ce que nous demandions, même les vivres. « Notre récolte est perdue pour cette année, nous disait-elle, nous ne pouvons vendre de riz à des étrangers! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'appréciais ses raisons, mais nous ne pouvions cependant pas mourir de faim : je fis forcer une maison abandonnée où il y avait une bonne provision de riz et prendre la quantité suffisante pour les missionnaires et moi, en protestant que nous étions prêts à payer. Quand elle vit cela, elle se décida à venir nous trouver pour débattre des prix; elle consentit même à nous vendre un porc et quelques poulets; c'étaient les vivres assurés pour notre route.

Pendant la nuit j'écrivis au gouverneur de la Cochinchine une longue lettre que je devais donner le lendemain aux missionnaires au moment du départ. Cette lettre arriva à bon port et voici l'idée que je me faisais cette nuit-là de la situation :

« .... Je suis à un kilomètre du point navigable de la rivière, mais pas un porteur, pas une barque; presque tous les hommes valides ont fui, et ce soir nous apprenons que Meuong Ngan a été attaqué par les deux bandes de Hôs réunies aux Khas Pouthangs; ils peuvent faire en deux jours ce voyage qui nous en a demandé quatre, et se trouver ici dans la journée de demain ; un autre danger qui n'est pas moins à craindre, c'est que je vais embarquer avec mes caisses sur de simples paquets de bambous que nous assem-

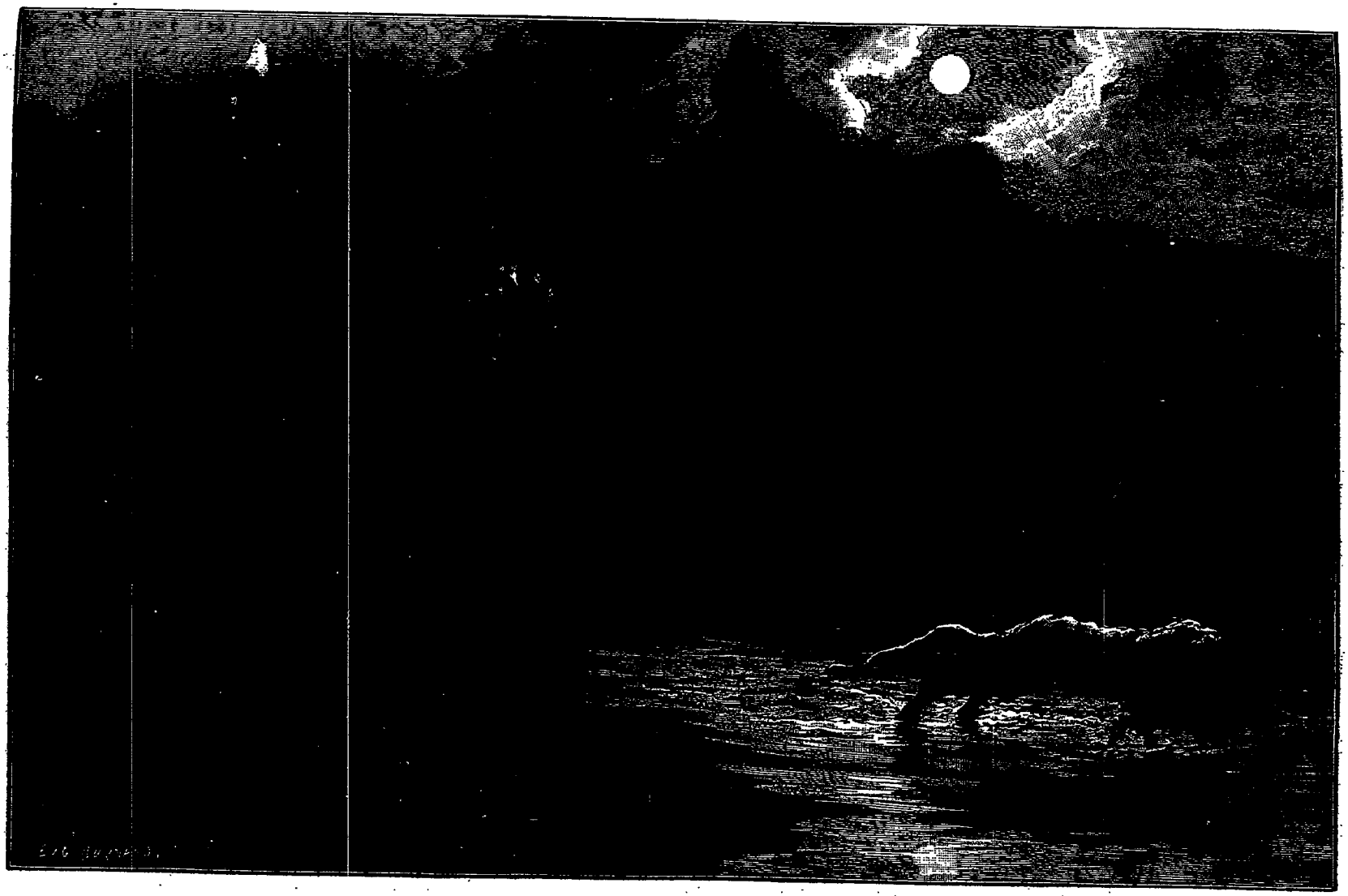


Préparatifs pour la descente du Nam Chane (voy. p. 32).

blerons à la hâte demain matin, et il me faudra traverser ainsi un grand nombre de rapides dangereux, sans un homme qui sache conduire une barque; je connais ces rapides, puisque je viens de les remonter, et je ne sais réellement pas comment nous pourrons les descendre sans briser nos radeaux, nos caisses et nos têtes contre les rochers.... Je n'écris pas à ma famille, trouvant ma position actuelle trop incertaine pour l'en informer; je vous prie donc, monsieur le Gouverneur, de vouloir bien ne pas publier cette lettre. Je vous écrirai aussitôt que je le pourrai pour vous dire comment va se dénouer ma situation.... »

J'écrivais encore à une heure du matin quand j'entendis des cris d'hommes mêlés aux hurlements des chiens et des porcs, puis aussitôt deux coups de fusil près de notre case. Je jette la plume pour saisir mon revolver et ma carabine, toujours à portée de ma main, et je me précipite en bas de la maison pour voir ce qui se passe. Je fus presque immédiatement suivi par les missionnaires et par mes hommes. Ce n'étaient heureusement pas les Hôs. Une panthère profitant de la fuite des habitants venait d'enlever un porc dans la maison voisine de la nôtre et avait causé tout ce tapage. Les hommes qui veillaient sur la maison de la femme de l'Atgna Tho avaient tiré dans la nuit sans atteindre le hardi voleur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



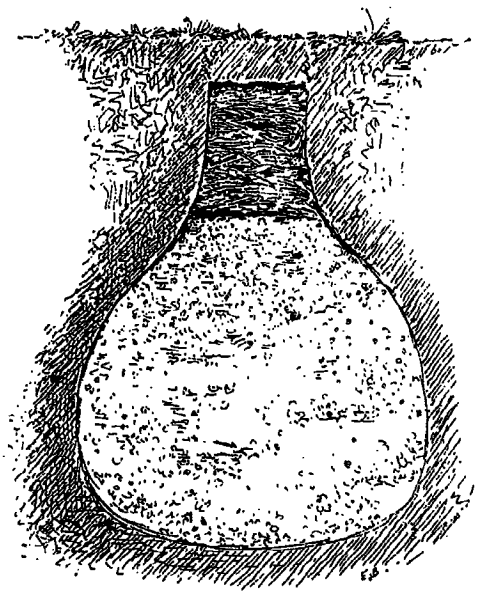
Un voleur audacieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 21, au point du jour, je partis seul pour explorer les bords de la rivière et vérifier par moi-même s'il n'y avait aucune pirogue cachée le long des berges. Au bout d'une heure de recherches, en marchant dans le lit même de la rivière, je finis par trouver une barque coulée sous des bouquets de bambous. Je revins tout heureux au village avertir les missionnaires et mes hommes de la découverte que je venais de faire; pendant ce temps mes compagnons n'étaient pas non plus restés inactifs et ils avaient fini par obtenir deux porteurs pour eux et deux bateliers pour moi.

Nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre; on vida la barque, on l'allégea en lui faisant un fort soufflage avec de gros bambous, et à trois heures de l'après-midi nous nous lancions dans le courant. Les PP. Sastre et Coudrey se mettaient en route au même moment, mais, bien que cela les détournât de leur chemin et que le thermomètre marquât trente-cinq degrés à l'ombre, ils voulurent me conduire jusqu'au lieu d'embarquement. Nous nous séparâmes après de chaleureuses poignées de main, n'étant bien certains ni les uns ni les autres d'arriver à bon port.

Du côté des Hôs, je devais craindre qu'ils n'eussent l'idée de descendre de Thathôme par le Nam Chane pour remonter le Nam Nhiam : en ce cas nous nous serions rencontrés inévitablement. Ce fut avec un grand soulagement que je passai ce confluent et que je continuai à descendre le Nam Chane. Je n'étais pas seul à éprouver ce sentiment. Mon petit interprète, qui cependant avait fait comme mes autres hommes fort bonne contenance pendant tout ce temps, ne se tenait pas de joie le soir au campement en répétant dans son français naïf : « Maintenant, fini malade la peur. » Et comme je lui demandais s'il avait eu réellement peur, il me répondit : « Oh oui, j'étais malade de peur, mais je ne voulais pas le montrer. » Je le félicitai, car le vrai courage ne consiste pas à ne pas avoir peur, ce qui est une affaire de nerfs et d'habitude, mais à agir comme si l'on n'avait pas peur.



Coupe d'un silo (voy. p. 24).

La descente du Nam Chane s'opéra assez heureusement. Deux fois notre barque fut submergée dans les rapides, mais elle flotta grâce aux bambous. Il faut de la part des bateliers une adresse et un sang-froid merveilleux dans ces rapides où l'on passe comme une flèche entre d'énormes rochers qui encombrent le lit de la rivière.

Je n'avais plus de cadeau à faire, je n'avais même plus de gong pour annoncer mon arrivée, mais, partout où je m'étais arrêté en montant le Nam Chane, je fus reçu avec les plus grands témoignages de sympathie; on venait m'apporter du poisson, des œufs et des fruits, et l'on refusait tout payement.

Je passai la journée du 25 avril à Molican, où je retrouvai mon amie Nansivaï, qui n'avait pas fait un long voyage sur le Mékong; la peur du choléra lui avait fait rebrousser chemin avant d'arriver à Pone-Pissaye; elle retournait à Meuong Ngan quand elle avait appris la prise de cette ville, et elle était décidée à s'établir à Molican, dans la province de son jeune frère.

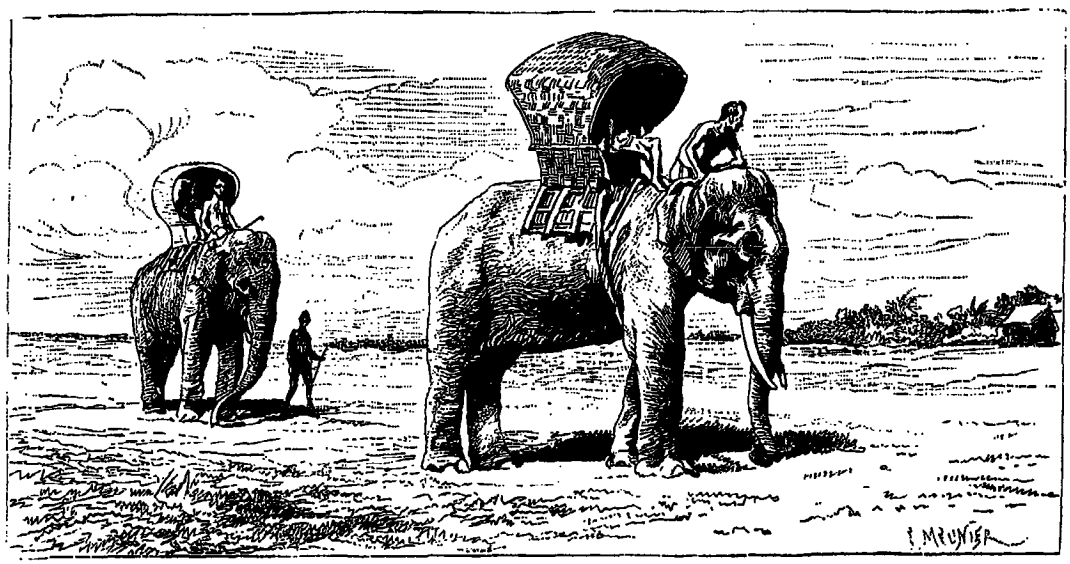
J'assistai à Molican à la fête étrange qui consiste, au moment des plus basses eaux, à baigner ou à donner à boire aux statues de Bouddha. Le soir, les jeunes gens et les jeunes filles s'aspergent réciproquement avec des baquets d'eau; toute la population est en fête, les femmes ont les cheveux ornés de guirlandes de fleurs, et ce sont toute la nuit des chants joyeux et des rires sans fin. On n'aurait guère pu se douter qu'à quelques jours de marche leurs frères étaient chassés de leurs demeures et massacrés par des ennemis impitoyables.

Enfin le 27 avril je me retrouvai à Boun-Cang sur le Mékong, ayant chèrement payé la connaissance que j'avais acquise du pays des Phoueuns, et heureux cependant des résultats acquis dans cette expédition.

Docteur P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Éléphants du Laos avec leur harnachement (voy. p. 36).

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS [1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur.

VIII

Séjour à Nonkay. — Le chemin de fer de Xieng-Cang.

Je me remis donc à remonter le Mékong en suivant l'itinéraire du commandant de Lagrée, et le 1er mai j'arrivai à Pone-Pissay. Le choléra avait disparu. On venait de brûler en grande pompe le corps du gouverneur, qui était mort de cette maladie, et les mandarins, supposant que je devais avoir un grand crédit auprès du roi de Bangkok, vinrent les uns après les autres me prier d'user de mon influence pour leur faire obtenir le titre de gouverneur. J'en profitai pour me faire donner dès le lendemain matin les barques et les hommes nécessaires à la continuation de mon voyage. Il n'y a à Pone-Pissaye ni marché, ni commerçants chinois ou birmans, et j'étais pressé d'arriver à Nonkay pour me ravitailler un peu. Je n'avais plus de nattes, de vaisselle ni d'ustensiles de cuisine; j'avais dû tout laisser à Meuong Ngan, même mon gong, qui me manquait d'autant plus qu'ici la coutume est de changer les hommes des barques à presque tous les villages.

Nonkay est le plus grand marché du Laos; on y trouve de nombreux marchands chinois et birmans vendant des denrées européennes et chinoises qui leur viennent presque toutes de Bangkok par Korat.

Le gouverneur et les grands mandarins connaissaient déjà mes mésaventures au pays des Phoueuns; ils tremblaient que le roi de Siam ne les en rendît responsables et j'eus de la peine à les rassurer. Le gouverneur insista malgré tout pour me rendre en nature ou en argent ce que j'avais perdu; je refusai et pus même trouver encore dans une des caisses échappées au désastre de Meuong Ngan un porte-cigares à musique qui lui fit d'autant plus de plaisir qu'il était aveugle, atteintd'une cataracte double.

Les mandarins rivalisaient à qui me ferait le plus d'amitiés. J'acceptai à dîner chez deux d'entre eux, et chaque jour je voyais arriver à l'heure des repas, de la part du gouverneur ou même de la part de plusieurs des mandarins à la fois, des files de serviteurs portant des plateaux d'argent sur lesquels étaient servis les mets laotiens les plus variés et les plus recherchés. Quand on en a pris l'habitude, la cuisine des riches

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Laotiens, compliquée comme la cuisine chinoise, est loin d'être à dédaigner, surtout quand on a pendant quelque temps mangé son riz sec.

Le troisième jour, je fus pris d'une fièvre légère et ne pus me rendre au dîner du gouverneur; aussitôt qu'il l'apprit, il envoya me demander de permettre à dix talapoins de sa pagode de venir prier chez moi pendant la nuit pour chasser le Pi qui me rendait malade. J'eus toutes les peines du monde à empêcher ces prêtres hurleurs de venir m'abasourdir de leurs chants. En compensation, le gouverneur me fit avertir qu'il avait ordonné de veiller dans toutes les pagodes pour chasser le génie de la fièvre. Aussi, l'accès fini, je terminai une lettre à ma famille par ces mots : « Étrange destinée que celle d'un voyageur dans le Laos! Il y a peu de jours j'étais le commandant d'une citadelle que je m'attendais à voir attaquer d'un instant à l'autre, puis fugitif dans la montagne, sans une natte pour m'étendre, n'ayant comme nourriture que quelques poignées de riz gluant. Aujourd'hui, par contraste, je suis servi dans de la vaisselle plate; des mandarins en langoutis de soie se traînent devant moi sur les genoux et les coudes; quand je veux sortir, un cheval richement harnaché et orné de queues de paon m'attend devant le sala; enfin des centaines de talapoins passent cette nuit en prières parce que j'ai été indisposé ce soir!.... »

Malgré les instances du gouverneur, je ne pouvais pas prolonger mon séjour à Nonkay; les pluies commençaient à tomber et j'étais encore à plus d'un mois de route de Luang-Prabang, où mes instructions me disaient d'hiverner.

Le cinquième jour, je partais pour visiter la ville ou plutôt les ruines de Vien-Chan, l'ancienne capitale du moyen Laos; j'étais accompagné par les principaux mandarins de Nonkay; le gouverneur, malgré son infirmité, s'était fait conduire jusque sur la berge pour assister à mon départ.

Je consacrai trois jours à visiter ces ruines et, après avoir remonté pendant six jours des rapides plus dangereux qu'en aucune partie du Mékong, j'arrivai à Xieng-Cang, au rivage du fleuve le plus rapproché de Bangkok.

Cette position a fait parfois songer à prendre Xieng-Cang comme point d'arrivée du chemin de fer de Bangkok au Mékong. Sans discuter la question, remarquons seulement que Xieng-Cang et ses environs sont des pays pauvres et peu peuplés, que le Mékong, qui est partout une assez mauvaise voie commerciale, n'est nulle part aussi peu praticable qu'au-dessus et au-dessous de Xieng-Cang, et enfin que cette voie ferrée aboutirait à une impasse, ne pouvant être continuée ni au nord vers Luang-Prabang, où l'on se butterait contre un massif inextricable de montagnes, ni à l'est, vers le riche pays de Nonkay, où les nombreux affluents du Mékong et surtout les profonds marécages rendraient bien difficile l'établissement d'une voie ferrée.

IX

De Paklay à Luang-Prabang. — Voyage à éléphant.

Le 22 mai, à trois jours de marche au-dessus de Xieng-Cang, nous trouvons le village de Paklay, le premier du royaume de Luang-Prabang. Le chef du canton, qui porte le titre de Thaséan, nous déclare qu'il ne peut pas prendre sur lui à cette époque de l'année de nous laisser continuer notre voyage en barque, parce que les rapides sont trop dangereux; il m'affirme d'ailleurs que je mettrais trois fois plus de temps en pirogue qu'en me servant des éléphants que je trouverai à Mounoa, grand village situé à un jour de marche à l'ouest de Paklay. Je savais bien qu'il mentait et que le voyage par eau était possible, puisque le commandant de Lagrée y avait passé presque à la même époque de l'année; mais la route de terre était encore peu connue et je crus devoir la préférer.

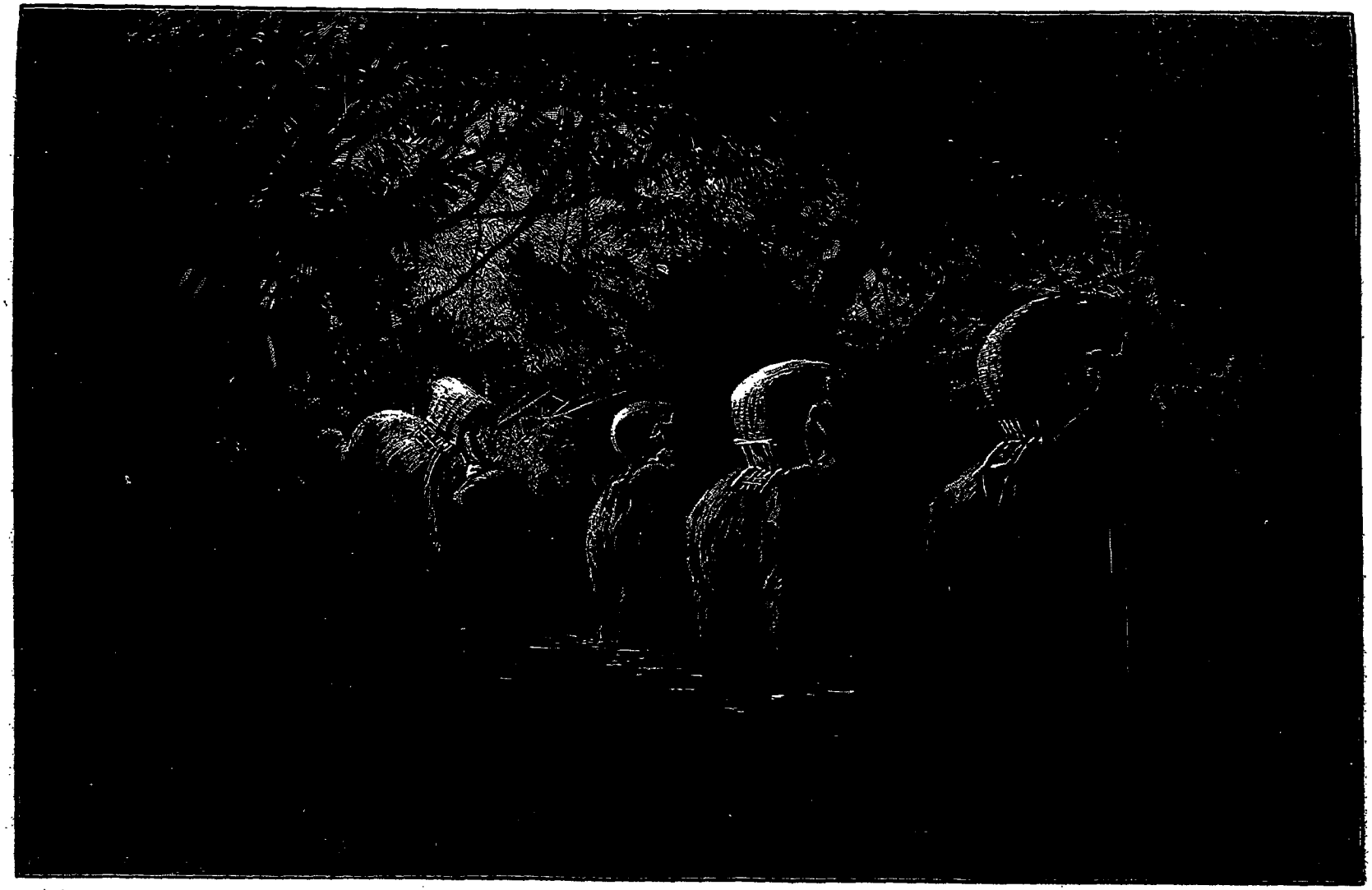
Mouhot[1] l'avait parcourue en se rendant de Bangkok à Luang-Prabang, mais il n'en dit que quelques mots, et ses notes sur cette partie de son voyage se ressentent trop souvent de sa mort prématurée; il n'eut pas le temps de les publier, ni de les mettre en ordre lui-même.

La ligne de partage des eaux entre le Ménam et le Mékong est fort élevée, et ses contreforts s'étendent jusque sur les rives du Mékong; entre ces contreforts, que l'on monte et descend continuellement, coulent des affluents du Mékong, parfois encaissés entre les montagnes, parfois serpentant au milieu de riantes vallées où s'élèvent de nombreux villages. Dès le premier jour je remarquai que ces villages paraissaient plus propres et les maisons plus spacieuses que dans le reste du Laos; les habitants sont plus grands et mieux faits que les autres Laotiens; parmi les femmes, on en trouve de réellement jolies; malheureusement les goitres sont communs. Tout ce pays a été peuplé, il y a deux ou trois générations à peine, par des Laotiens à *ventres noirs* (Lao Kôn dâm) chassés du nord de Xieng-Maï par une invasion birmane. Ils ont conservé l'étrange habitude qui leur a valu leur nom : dès l'âge de quinze ans, tous les hommes sont tatoués des genoux à la ceinture. Comme tous les Laotiens ils parlent un siamois légèrement modifié.

Les villages sont échelonnés le long des affluents; aussi, quand on voyage parallèlement au Mékong, on n'en rencontre qu'un ou deux par jour. Chaque village possède un certain nombre d'éléphants, presque tous de petite taille et mal dressés; quand les habitants capturent et se donnent la peine de dresser de beaux éléphants, ils les vendent bien vite ou se les voient réquisitionner pour le service du roi de Luang-Prabang ou celui du roi de Bangkok. Il en est de même quand ils élèvent de petits éléphants en captivité.

1. Voy. le voyage de Mouhot dans le volume VIII (1863, second semestre), du *Tour du Monde*, p. 219 à 352.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En route dans la forêt (voy. p. 36)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une fois en marche, les éléphants ne s'arrêtent plus; nous partions le matin au lever du jour pour ne nous arrêter que le soir; en route je mangeais avec mon cornac du riz et un peu de venaison fumée; au moyen d'un petit seau en bambou nous puisions de l'eau en passant les rivières. Je ne descendais que lorsqu'il m'était impossible de faire autrement, car il est plus facile de descendre que de remonter. Ces animaux à moitié sauvages et encore mal dressés n'avaient jamais vu de blanc; ils ne me présentaient pas le genou pour m'aider à monter, comme doit le faire tout éléphant bien élevé et ce qu'ils faisaient toujours pour le cornac : il fallait me dérober à leur vue, et malgré cela ils poussaient, lorsque je me hissais sur eux, des grognements peu rassurants qui faisaient trembler mon étroite cage.

Je ne sais ce que peut être un voyage dans l'Inde sur de grands éléphants bien dressés et bien harnachés; mais dans le Laos, quand on n'a que les petits éléphants des villages, c'est réellement la plus incommode, la plus fatigante et la plus lente de toutes les manières de voyager. On ne peut se tenir couché ni assis; on est continuellement secoué et contusionné par les rudes secousses communiquées à la cage, dont la toiture, très basse, empêche de voir à plus de quelques pas devant soi; on est mangé par les taons; en outre, si la route est difficile, on peut ajouter à tous ces agréments celui de faire à peine trois à quatre kilomètres à l'heure.

Aussi ai-je gardé de mes voyages une certaine rancune contre ces animaux, les plus peureux de toute la création; c'est du reste à cause de cette lâcheté que l'on peut les utiliser. Les cornacs ne se font obéir que par la crainte qu'ils inspirent; ils sont armés d'un instrument ayant quelque analogie avec les outils des couvreurs, ayant un marteau d'un côté et un pic aigu de l'autre; au moindre faux pas, à chaque mouvement brusque qui manque de faire tomber la cage, mal sanglée par un simple lien de rotin, le cornac frappe à tour de bras avec le marteau sur les bosses frontales de l'éléphant, qui pousse des hurlements plaintifs; si l'animal refuse d'obéir, s'il veut se détourner de sa route, ou s'il est effrayé, le cornac enfonce le pic dans la peau du front, ou même lui déchire le coin de la bouche. La vue de mon chien, qu'ils prenaient pour un tigre à cause de sa couleur blanche et brune, celle de mon petit singe Hoï, qui m'accompagnait depuis Nonkay, suffisaient pour jeter le trouble dans la caravane, et j'étais obligé de faire attacher ces deux compagnons, que l'on conduisait fort loin devant ou derrière nous.

Il faut cependant rendre justice à l'adresse et même à l'intelligence de ces animaux; quelle que soit la déclivité du terrain en montant comme en descendant, ils parviennent à maintenir les cages sur leur dos; pour cela il leur faut parfois laisser traîner leur train de derrière ou se mettre à genoux sur leurs jambes de devant, ce qu'ils font toujours avec les plus grandes précautions, mais aussi avec la plus grande lenteur qu'on puisse imaginer.

Ils savent se rendre compte de la hauteur de la cage qu'ils portent, et brisent avec leur trompe et leurs défenses les grosses branches qui pourraient s'accrocher à la toiture. Parfois aussi il est amusant de suivre les ébats d'un des jeunes éléphants qui suivent leurs mères en voyage; sans s'arrêter, celles-ci appellent leur petit, le grondent et parfois même, s'il n'est pas arrivé assez vite à leur appel, le corrigent à coups de trompe. Quand il fait chaud, l'éléphant cueille un rameau feuillu et s'en sert comme d'éventail pour s'émoucher; il rend le même service à son petit; d'ailleurs, quelque fastidieux que soit ce mode de locomotion, il faut reconnaître qu'aucune autre bête ne pourrait se tirer de ces *chemins du diable*, comme les appelle Mouhot.

Je suis resté jusqu'à treize heures de suite sans descendre de ces petites cages; le soir nous arrivions moulus et contusionnés, et trop souvent les miasmes que soulevaient les éléphants en traversant les marécages, et que l'on respirait toute la journée, nous ôtaient l'appétit et nous donnaient des accès de fièvre.

Je jouissais cependant de bons moments, au moins par les yeux, pendant cette route pénible, tantôt suivant des crêtes de collines d'où l'on découvrait un paysage splendide, ou bien cheminant des heures entières dans de petites rivières au-dessus desquelles la végétation formait une voûte épaisse; plus loin je voyageais au milieu de riches rizières et de plantations d'aréquiers et de cocotiers aux environs des villages, mais au delà je retrouvais ces bas-fonds fangeux des forêts où l'on sent que le végétal règne en maître, d'où les oiseaux même n'approchent pas, où les arums et les orchidées bizarres remplissent l'air d'un parfum pénétrant qui me faisait dire, par expérience, hélas! que *cela sentait la fièvre*.

Chaque soir nous étions accueillis en amis dans les beaux villages des Ventres-Noirs. Je ne me faisais plus faire de cuisine, mes hommes arrivant trop fatigués à l'étape. Je mangeais avec les chefs de village des mets pimentés à faire reculer plus d'un Européen; notons, parmi ce qu'on me présentait de plus étrange, les nymphes de ver à soie retirées des cocons et frites dans la graisse, puis une sorte de gros grillon appelé *tinaï* par les Laotiens, qui vit dans les sables des rivières : ce sont là des mets du reste assez rares et qui heureusement ne font pas la base de la nourriture.

Partout les vieillards se rappelaient Mouhot et m'en parlaient avec éloge. Ai-je pu laisser derrière moi un aussi bon souvenir que lui? Je ne sais; ma pacotille était bien réduite, mes finances restreintes, mais chez ces braves gens il n'est point nécessaire d'être riche; les chefs de village s'offensaient quand je leur offrais de l'argent, et j'étais obligé d'insister pour faire accepter aux cornacs une juste rémunération. Nous couchions dans des pagodes vastes et bien propres, où le seul inconvénient était l'insupportable psalmodie des talapoins, qui dure souvent toute la nuit.

Les pluies commençaient à tomber régulièrement, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

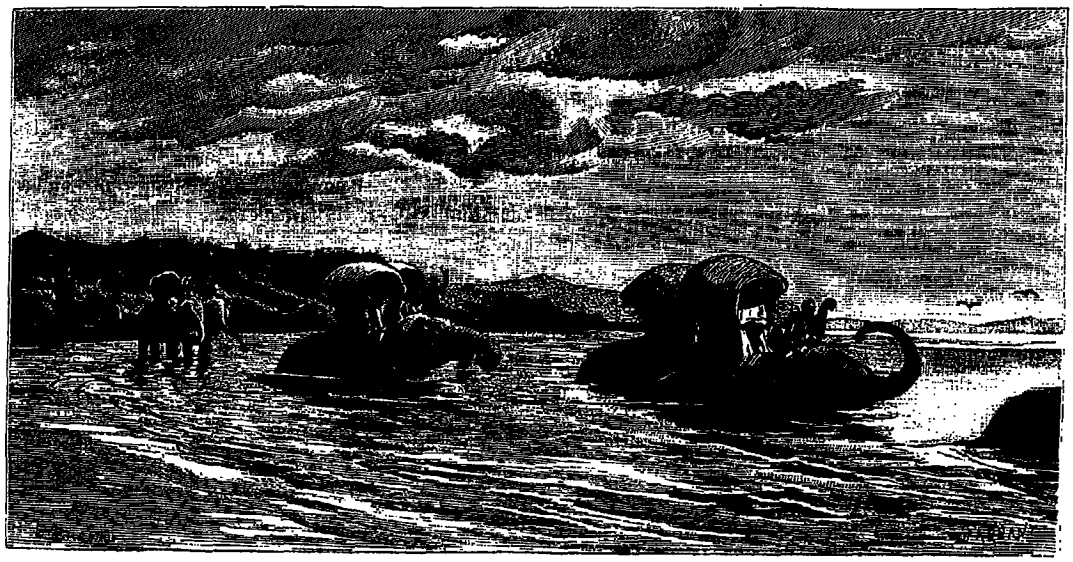
les affluents du Mékong devenaient difficilement guéables. Une fois, en traversant le Nam Houng, nos éléphants perdirent pied et durent nager pendant une vingtaine de mètres dans un fort courant, au risque d'être entraînés.

Après dix journées de marche nous nous retrouvions près du Mékong, dans le petit village de Thadeua, à quelques heures du vaste et riche village de Nala. Là nous laissâmes nos éléphants pour reprendre des barques, et, le 8 juin 1883, nous débarquions à Luang-Prabang dans la matinée.

X

Séjour à Luang-Prabang. — La fête du 14 juillet. — Visite au tombeau de Mouhot.

Vue du fleuve ou même de la petite colline qui s'élève au centre de la ville, Luang-Prabang paraît un séjour enchanteur; les maisons et les nombreuses pagodes aux toits pointus et dorés apparaissent au milieu d'une véritable forêt de cocotiers et d'aréquiers; mais quand on débarque pendant la saison des pluies, on enfonce jusqu'à mi-jambe dans une boue noirâtre et infecte. L'enceinte des fortifications a bien pu contenir les cinquante mille habitants que lui donne Mgr Pallegoix, vers 1830; mais depuis bien des années la partie la plus voisine du confluent du Nam Kan est seule habitée; le reste retourne à l'état de forêt, au milieu de laquelle on rencontre quelques pagodes en ruine, ou de vastes marécages dans lesquels on cultive les macres; d'après notre estimation la population ne dépasse pas vingt mille habitants en dedans des fortifications; il est vrai que les environs sont fort habités et contiennent peut-être une population double, car chaque



Passage à gué du Nam Houng.

matin on ne compte pas moins de cinq à six mille personnes au marché.

Mon arrivée était déjà annoncée au roi. Les caisses dont s'était chargé le mandarin de Pone-Pissaye étaient parvenues depuis longtemps à Luang-Prabang, et les membres du tribunal qui vinrent me recevoir me dirent que le roi demandait chaque jour de mes nouvelles; il était disposé à me donner audience aussitôt que je le voudrais. Je fixai la réception à cinq heures de l'après-midi, et l'on m'installa en attendant dans une vieille pagode au centre de la ville.

Je décrirai ailleurs mon séjour de huit mois à Luang-Prabang, mes relations avec les mandarins, les mœurs si curieuses des Laotiens, que je pus étudier tout à loisir. Je ferai connaître aussi l'importance commerciale et politique de ces contrées limitrophes du Tonkin; mais tout cela sortirait ici de mon cadre.

Malgré les amicales relations que j'entretins continuellement avec tous les mandarins, et en particulier avec le bon vieux roi, qui m'avait pris en amitié, ce séjour à Luang-Prabang, surtout pendant les quatre premiers mois, doit compter parmi mes épreuves les plus pénibles. Pris peu de jours après mon arrivée de violents accès de fièvre des bois, je ne pus m'en débarrasser tant que dura la saison des pluies. Chacun de mes hommes eut aussi à subir plusieurs accès graves.

Les symptômes caractéristiques de cette fièvre sont, outre une chaleur dévorante qui semble vous brûler jusqu'à la moelle des os, des vomissements bilieux continuels et incoercibles; l'accès qui a commencé sans frissons se termine souvent sans sueurs; de fortes doses de quinine en préviennent le retour pendant quelque temps, mais les nausées et le dégoût des aliments persistent plusieurs jours après la fièvre, et l'anémie augmente à chaque accès.

Dans un des endroits les moins malsains, choisi par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moi, le roi m'avait fait construire une maison assez confortable, et, bien qu'il eût mis à ma disposition un de ses meilleurs chevaux, je suis resté souvent des semaines sans pouvoir sortir de mon enclos, me tenant à peine debout, aussi incapable de travail intellectuel que d'activité corporelle, passant oisivement mon temps au milieu de ma ménagerie, composée de mon chien, de trois singes, dont l'un m'a accompagné depuis Nonkay jusqu'en France, où je le possède encore, et d'un grand marabout qui était devenu parfaitement familier.

Malgré mon état de faiblesse je voulus fêter dignement la France le 14 juillet. J'invitai à dîner quarante des principaux mandarins; la veille j'avais assisté à l'incinération de la fille aînée du roi, lequel s'excusa de ne pouvoir venir, mais le second roi et deux autres membres de la famille royale acceptèrent mon invitation.

Depuis la veille au soir on cuisinait dans tous les coins de mon enclos; il fallait faire cuire et apprêter un porc gras, trente poulets, quinze canards, cent cinquante œufs, quarante kilogrammes de riz et des monceaux de poissons, de légumes et de piment. J'avais emprunté aux mandarins des ustensiles de cuisine, de la vaisselle et des domestiques en quantité suffisante.

Ma grande salle était toute tendue de pavillons français fabriqués à la hâte avec les cotonnades débris de ma pacotille, et j'aurais désiré que tout le monde mangeât démocratiquement, non pas à la même table, nous ne nous en servions pas, mais sur la même natte. On me fit comprendre que c'était impossible, les membres de la famille royale ne pouvant pas manger dans la même chambre que leurs sujets; nous étions donc quatre seulement dans la chambre à coucher. Au moment où l'on apporte le riz, autre ennui : le Hat Sabout, fils du premier roi, en voyant les bols en porcelaine, s'excuse, et m'explique que la coutume s'oppose formellement à ce qu'un membre de la famille royale mange le riz autrement que dans un vase d'argent. Le second roi n'y mettait pas tant de façons, mais, voyant mon embarras, il envoya chercher chez lui quatre corbeilles d'argent, et alors enfin on put commencer le repas.

Suivant l'usage du pays, j'avais envoyé mon interprète accompagner chez le roi un grand plateau chargé de victuailles, afin qu'il prît part à la fête, bien que n'y assistant pas.

Chez moi, on mangeait partout, les mandarins dans la grande salle, leur suite au dehors et dans la salle de bain, les hommes de corvée dans la cuisine. J'avais de plus donné l'ordre de servir les restes à tous les gens du peuple qui se présenteraient; aussi mangeait-on dans la cour et jusqu'en dehors de l'enclos.

A neuf heures et demie, je fis donner par le second roi le signal du feu d'artifice. Cette partie de la fête, indispensable d'ailleurs, m'avait donné bien des inquiétudes, car huit artificiers du roi y avaient travaillé chez moi depuis une semaine, tout en fumant leurs cigarettes au milieu de la poudre, du pulvérin, du salpêtre et du soufre.

Pour les Laotiens, toute fête doit avoir un but religieux; aussi furent-ils persuadés que c'était un sacrifice que je faisais au Pi de mon pays, et le lendemain je vis derrière la maison, près de l'écurie, une petite maison faite de troncs de bananiers et garnie de victuailles; les domestiques laotiens, persuadés que ce devait être un oubli de ma part, avaient sans m'en avertir fait cette offrande à la divinité ; mes Annamites, assez sceptiques en fait de religion, ne s'y étaient pas aperçus.

Ce n'avait pas été sans peine que j'étais resté debout jusqu'à la fin de la fête; je fus pris dans la soirée d'un accès grave, et pendant huit jours je ne pus guère quitter ma natte. Chaque jour, ou même plusieurs fois par jour, les deux rois et les membres du tribunal envoyaient prendre de mes nouvelles, et m'apporter des compliments de condoléance. Je n'avais d'autres médicaments que la quinine; j'acceptai donc les soins du médecin du roi, chef des talapoins de Luang-Prabang; ce confrère laotien, qui connaissait fort bien les simples, put me procurer quelques médicaments utiles : nous sommes restés depuis de fort bons amis.

A peine remis, je résolus de me rendre au tombeau de Mouhot, pour voir ce qu'était devenu le monument élevé par la mission de Lagrée à notre compatriote, et le faire réparer au besoin.

Le 27, au point du jour, je pars à cheval, accompagné de mon jeune interprète et de deux petits mandarins. Après avoir traversé de belles rizières étagées sur le flanc de la chaîne de montagnes qui suit le Nam Kan, nous arrivons, au bout d'une heure et demie de marche, à un grand et riche village appelé Ban Penom. Là nous réquisitionnons le chef de village ainsi que trois ou quatre Laotiens pour nous servir de guides et nous ouvrir la route. A partir de ce village il n'y a plus que des sentiers à peine tracés, et ces hommes nous précèdent pour couper avec leurs sabres les branchages qui nous barrent la route.

De nombreux torrents assez encaissés et grossis par les dernières pluies descendent des montagnes pour se jeter dans le Nam Kan, ce qui me donna l'occasion d'admirer la vigueur et la sûreté de pied de nos petits chevaux laotiens; pour arriver dans ces torrents, ils se laissaient glisser le long des berges argileuses escarpées, puis sautaient courageusement dans le courant, où il leur fallait souvent nager pendant plusieurs mètres; nous prenions chaque fois un bain presque complet.

Sur la rive opposée ce fut plaisir de voir mon petit cheval portant sa lourde charge grimper presque à pic, s'accrochant au sol en enfonçant ses petits pieds non ferrés aux moindres anfractuosités et s'enlevant avec une force et un entrain merveilleux. Dans un des torrents, un peu plus encaissé que les autres, le cheval du jeune Rô glissa en remontant à moitié de la berge, et ils roulèrent l'un sur l'autre dans l'eau, heureusement assez profonde; Rô en fut quitte pour un plongeon et une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

légère contusion causée par un coup de pied du cheval.

Après avoir suivi le Nam Kan pendant une heure depuis le départ de Penom, nous arrivons au pied d'une montagne assez élevée, le Pou Soûan, près d'un grand rapide appelé le Keng Noun, et nous faisons halte dans une petite case laotienne bâtie près de la rivière; le propriétaire me raconte qu'il a aidé les hommes de Mouhot à l'enterrer et me propose de me conduire vers son tombeau.

Ici nous laissons nos chevaux; on nous ouvre à coups de sabre un chemin à travers les lianes et les rotins; après vingt minutes de contremarches et de tâtonnements, le guide m'indique un fourré plus épais en me disant : « Voilà le tombeau du Phalang. » On attaque le fourré à coups de sabre et je ne tarde pas en effet à trouver quelques briques éparses sur le sol : c'étaient les seuls vestiges du monument élevé par M. Delaporte. Bâti dans une forêt humide, pendant la saison des pluies, le tombeau n'a jamais dû sécher, et la mauvaise chaux du pays a été enlevée immédiatement par les pluies diluviennes ordinaires à cette époque. Au-dessus de la fosse le terrain s'était affaissé; les briques n'étant plus retenues tombèrent les unes à côté des autres; peut-être aussi les habitants du voisinage



Ma case à Luang-Prabang.

ou les bateliers du Nam Kan sont-ils venus enlever une partie des briques pour faire leurs fourneaux de cuisine.

Je ne pus malgré mes recherches retrouver la plaque de grès qui portait l'inscription.

Je fis débroussailler et déblayer le sol avec soin; je rassemblai les briques; puis, me souvenant que Mouhot était bon catholique, je fis couper deux jeunes arbres et fabriquer une croix sur laquelle je gravai son nom; plantée profondément en terre et assujettie par des briques, elle indiquera du moins pendant quelques années encore le lieu où est enterré le premier Européen qui soit arrivé à Luang-Prabang.

J'avais passé deux heures dans ce lieu empesté, où le soleil ne luit jamais; pas de gazon, pas une fleur sur le sol recouvert de broussailles, de feuilles ou de troncs d'arbres pourris; déjà je me sentais pris de fièvre. C'est là cependant que ce bon et brave Mouhot a vécu trois mois de la saison des pluies, couchant le plus souvent dans un hamac suspendu aux branches, et passant ses journées à décortiquer des arbres morts et à fouiller les troncs d'arbres pourris pour y découvrir des insectes rares, en particulier des longicornes, dont il s'occupait particulièrement en ce moment.

Est-il étonnant que les mandarins laotiens, qui n'osent pas en cette saison entrer dans la forêt à moins d'y être absolument forcés, n'aient rien pu comprendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à un tel amour de la science, et soient restés persuadés que Mouhot recherchait volontairement la mort!

XI

La saison des pluies à Luang-Prabang. — Un vol audacieux.

Les mois d'août et de septembre furent particulièrement pénibles. Je n'ai pas compté moins de vingt-neuf jours de pluie pendant le premier de ces mois et vingt-six dans le second. Je luttai pied à pied contre la maladie, mais l'anémie devenait profonde et je fus atteint d'un œdème généralisé; dès que je restais quelque temps debout ou assis, mes jambes enflaient, et le matin, quand je me levais de dessus ma natte, je pouvais difficilement



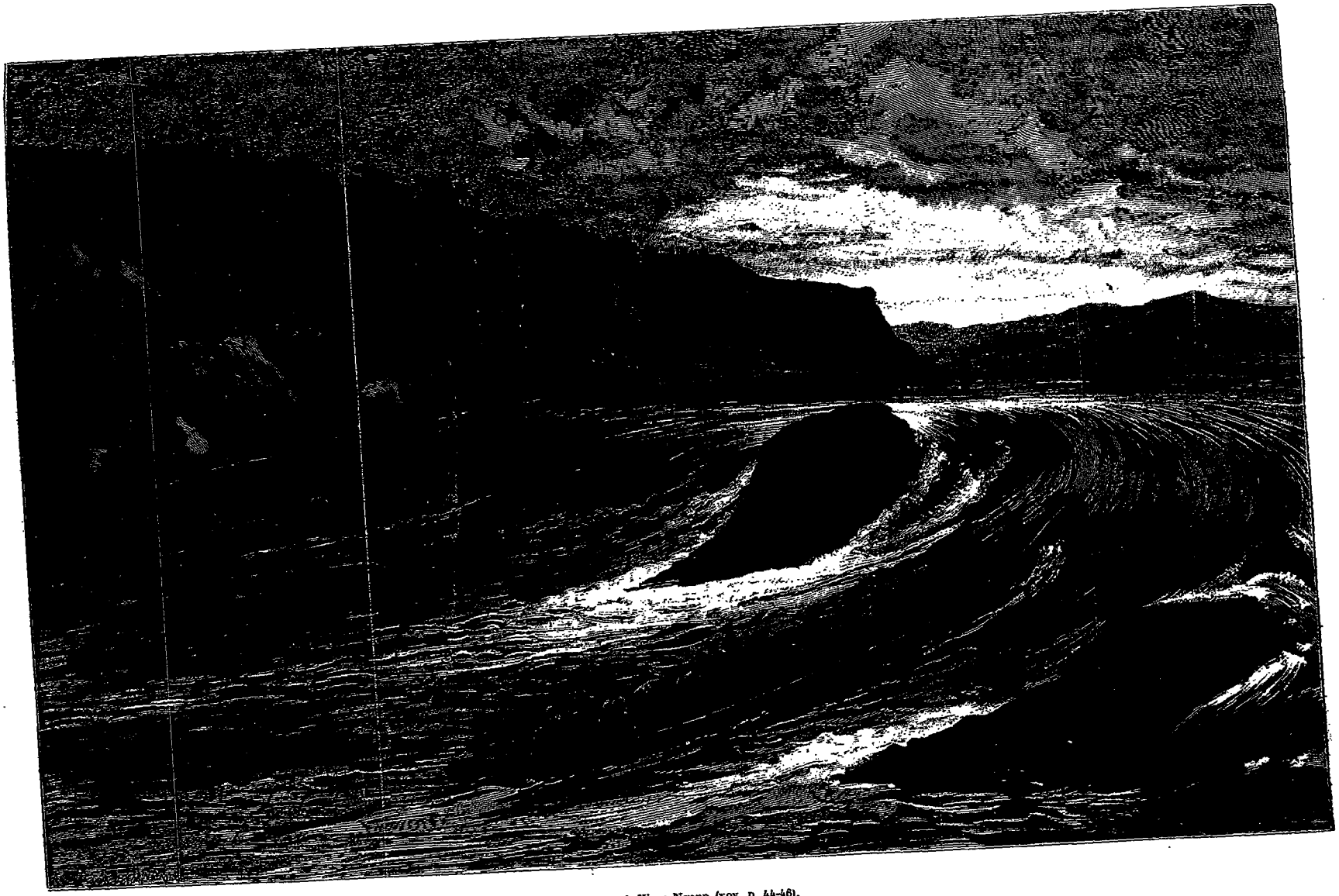
Le tombeau de Mouhot (voy. p. 39).

ouvrir les yeux, tant mes paupières étaient œdématiées.

Je tenais par-dessus tout à explorer le Nam Ou, à m'avancer le plus que je pourrais du côté de la Chine et à me renseigner exactement sur les pays situés entre le Nam Ou et le Tonkin; j'avais appris par des lettres de Bangkok la catastrophe du commandant Rivière, mais je ne songeai pas à une intervention de la Chine et je croyais comme tant d'autres qu'une expédition au Tonkin serait bien vite finie. Je ne renonçai donc pas encore à revenir par le fleuve Rouge, et, malgré le pauvre état de ma santé, j'étais décidé à attendre patiemment pour laisser aux affaires le temps de s'arranger, avant d'essayer de passer la frontière annamite.

Pendant ce triste mois de septembre, où je ne me levais guère de ma natte que pour soigner mes Annamites, presque aussi malades que moi, je m'aperçus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Régates à Xieng-Ngoun (voy. p. 44-46).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

successivement qu'un grand nombre de petits vols se commettaient dans ma maison ; mes derniers ustensiles disparaissaient, les boîtes de poudre diminuaient et je soupçonnai les trois Laotiens de garde que le roi me fournissait et qui se relayaient de huit jours en huit jours. J'avais fait au tribunal de nombreuses plaintes, restées sans résultat, et j'en avais témoigné mon mécontentement au second roi. Mes hommes étaient pour moi au-dessus de tout soupçon. Qu'auraient-ils pu faire de leur argent? Enfin par une nuit noire et pluvieuse un voleur parvint, en faisant un trou dans la mince cloison de bambou qui servait de muraille à ma case, à enlever la sacoche qui contenait mes barres d'argent, laquelle se trouvait près de moi dans une caisse non fermée à clef. J'avais toujours sous la main pendant la nuit un revolver chargé, et mon chien Tambô était couché à mes pieds. Les nuits précédentes il avait aboyé et s'était levé plusieurs fois en grondant; cette fois, il avait dormi profondément. Moi-même je ne me réveillai qu'en entendant se refermer la caisse. L'individu, qui avait passé le bras par un trou pratiqué dans la muraille, courait déjà, et je ne pus que tirer sans résultat deux coups de revolver dans la direction où il s'enfuyait. Puis je vérifiai que les trois Laotiens de garde et mes quatre hommes étaient dans leurs chambres. Cependant celui qui avait accompli ce vol audacieux devait bien connaître les êtres et les habitudes de la maison.

Je m'aperçus que mon chien était empoisonné, par l'opium probablement ; j'eus beau le secouer, il dormit encore pendant toute la journée du lendemain. N'avait-il pas fallu que je fusse moi-même narcotisé à mon insu pour laisser s'accomplir si près de moi un vol qui avait dû demander des efforts et quelque temps?

Cette fois je ne voulus pas me payer de mots. J'exigeai que l'enquête fût menée rigoureusement et qu'on me tînt chaque jour au courant des recherches; je ne tardai pas, hélas! à me convaincre que le milicien Long, l'un de mes hommes, était au moins complice du vol, et ce fut là une des plus grandes contrariétés de tout mon voyage. Le second roi me dit qu'il soupçonnait depuis longtemps le milicien Long, qui fumait de plus en plus l'opium et avait fait d'assez fortes dépenses pour s'en procurer; trois ou quatre des objets disparus avaient été retrouvés par la police, vendus par lui ; on n'avait pas voulu m'en avertir pour ne pas me faire de peine, parce qu'on savait que j'aimais beaucoup mes hommes.

J'arrivai en effet, en rapprochant beaucoup de petits faits, à la certitude absolue que Long était coupable. Cette fois il n'avait pas dû avoir pour but de se procurer de l'argent, mais de connivence, je le crains, avec un autre de mes hommes, il avait cru que dépouillé de mon argent je serais bien obligé de hâter mon retour; ils ne voyaient pas finir cette interminable saison des pluies et savaient que j'avais l'intention de faire encore plusieurs explorations avant de songer à revenir en Annam.

En bon Annamite qu'il était, il nia toujours énergiquement même les vols les plus évidents; il comptait sur ma faiblesse pour ne pas le livrer entièrement à la justice laotienne. Je ne pouvais pas être si indulgent. Il avait à plusieurs reprises accusé les hommes de garde d'être les auteurs des vols dont il était convaincu. Je le fis mettre dans la prison du roi, où on lui passa à la jambe une bille de bois de vingt kilogrammes, comme aux autres prisonniers. Deux fois je le laissai attacher au poteau d'exécution, sur les instances des membres du tribunal, mais sans vouloir qu'il fût frappé, et deux fois il refusa énergiquement d'avouer et de dénoncer ses complices.

Le supplice du rotin est plus cruel dans le Laos qu'en Annam ; le patient, assis sur un billot, a les deux pieds et les deux mains fortement liés en avant à un poteau ; sa ceinture est attachée à un autre poteau placé derrière lui, et la tête est prise dans une cangue; le corps est ainsi immobilisé, étiré entre ces trois points, et le bourreau, muni de deux rotins, placé derrière, frappe alternativement avec les deux mains sous les aisselles et sur les flancs. C'est peut-être là un moyen d'instruction commode, mais je ne pus jamais me résoudre à l'autoriser. Je me bornai à annoncer à mon homme que je partirais sans lui, en l'abandonnant dans la prison de Luang-Prabang.

Ce milicien était père de famille et parlait souvent les larmes aux yeux de sa femme et de son jeune fils, qu'il connaissait à peine ; ce n'était pas la première fois qu'il m'accompagnait ; deux ans auparavant, après une excursion chez les Moïs, on nous avait transportés tous deux mourants dans le port de Binh-Thuan sur une jonque annamite. En dernier lieu, pendant le voyage jusqu'à Luang-Prabang, il m'avait rendu de grands services, et pendant notre campagne chez les Phoueuns il avait montré autant de courage que de dévouement; on comprendra donc combien cette affaire dut m'être pénible.

La perte matérielle n'était pas considérable : je fus obligé cependant d'emprunter au roi de Luang-Prabang dix barres d'argent, qui pouvaient me suffire pour vivre pendant six mois. Le roi ne voulut pas entendre parler d'intérêts, et ce ne fut même qu'avec peine et en lui persuadant (contrairement à la vérité) que c'était le gouvernement français qui payerait, qu'il consentit à accepter un billet payable au consulat de Bangkok.

Enfin avec le commencement d'octobre revint le beau temps, et avec le soleil la santé; la fièvre disparue, mes forces se rétablirent rapidement, et, ne pouvant encore songer à explorer le Nam Ou, je résolus de mettre mon temps à profit pour remonter le Nam Kan, rivière au confluent de laquelle est bâti Luang-Prabang. Je voulais n'emporter avec moi que très peu de bagages et ne pas abandonner entièrement mes animaux et ma maison, où je ne pouvais laisser un de mes hommes seul; je confiai donc la garde du logis à Phûôc en lui laissant le seul milicien qui me restât; j'emmenai pour tout compagnon le jeune Rô. Le roi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décida de me faire accompagner par un des mandarins du séna, le vieux Synkerk, qui aurait avec lui trois de ses fils, et le 11 octobre nous partions sur deux barques légères qui pouvaient facilement faire quatre à cinq kilomètres à l'heure contre le courant.

XII

Exploration du Nam Kan. — Comment voyagent les mandarins. Les Khas Thié. — Fêtes et régates à Xieng-Ngoun.

Le premier jour, tout se passa bien. On ne s'arrêta que quelques minutes dans les villages, pour changer les hommes; le Synkerk m'avait averti que la coutume exigeait que l'on changeât les hommes des barques dans tous les villages.

Dès le second jour, je vis que j'étais tombé dans un guet-apens; sous prétexte que les villages devaient nous fournir des vivres, mon mandarin en réquisitionnait partout; ce vieux Synkerk devait ainsi ramasser dans le cours du voyage assez de riz et de provisions pour nourrir sa nombreuse famille pendant un an; je compris alors que ce n'était pas seulement son amitié pour moi, ni son amour des voyages qui l'avaient engagé à tant insister afin d'obtenir du roi de le choisir pour



Village de Khas Thié (voy. p. 44).

m'accompagner. J'aurais voulu payer au moins aux villages les vivres que je consommais, mais ma nourriture personnelle et celle de mon interprète étaient de si peu de valeur que je me contentai de faire quelques cadeaux dans les principaux villages.

Le plus grave inconvénient de cette manière de voyager est l'énorme perte de temps qu'il fallait subir à chaque village. En frappant d'avance le gong, on arrivait bien parfois à se procurer assez vite des hommes, mais les vivres étaient plus longs à trouver; puis il fallait discuter sur leur quantité, car le Synkerk n'avait qu'un but, celui d'en recueillir le plus possible. Partis de bonne heure le matin pour ne nous arrêter définitivement que le soir assez tard, nous arrivions à peine à faire cinq ou six heures de marche dans la journée, ayant stationné des heures entières devant les villages sous un soleil de plomb.

Malgré toute la patience que je puis avoir et qu'avait développée en moi l'habitude des mœurs indochinoises, je finis par me fâcher complètement. Le Synkerk fit tout ce qu'il put pour me calmer et me démontrer qu'il était impossible d'aller plus vite. Nous faisions, disait-il, trois fois plus de route que n'en font d'ordinaire les mandarins laotiens; je ne me laissai pas convaincre. Le troisième jour, au milieu de la journée, exaspéré de tant d'arrêts interminables, je déclarai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au Synkerk que je renonçais au voyage, et je lui ordonnai de revenir à Luang-Prabang, où je voulais me plaindre au roi. Ce fut alors une véritable scène de désolation. Le Synkerk et ses trois fils se mirent à genoux pour me supplier de ne pas donner suite à ma menace, et ils finirent par me promettre de marcher plus vite, de s'arrêter moins souvent et d'exiger moins de provisions des villages. Je me résignai, persuadé d'ailleurs qu'il en serait de même avec un autre mandarin, et n'étant point assez riche pour louer à mes frais des barques et des bateliers que je pusse mener à ma guise.

Après une vingtaine de kilomètres à l'est, le Nam Kan se dirige constamment sud et sud-est jusqu'au pays des Phoueuns, où il prend sa source non loin du plateau d'où descendent aussi le Nam Chane, le Nam Ngoun et tant d'autres. La navigation sur le Nam Kan est assez semblable à celle du Nam Chane, mais le pays est plus peuplé, les villages sont fort rapprochés les uns des autres, trop rapprochés, hélas! quand on voyage suivant la coutume des mandarins.

Les Laotiens possèdent peu de rizières, et, ne s'occupant que d'un peu de commerce et de pêche, ils mènent une vie assez paresseuse et n'en sont pas moins riches et insouciants malgré de forts impôts.

Ils n'habitent que le long des cours d'eau navigables. Tout le reste du pays est occupé par les Khas, qui cultivent et récoltent en abondance le riz, le coton, le stick-lak, et viennent apporter ces denrées aux Laotiens, soit comme tribut, soit en échange de quelques étoffes tissées et d'instruments aratoires.

Les villages n'ayant que peu ou point de cultures, on se trouve à très peu de distance des habitations en pleine forêt vierge, en sorte que les rives du Nam Kan ne sont pas moins pittoresques que celles du Nam Chane. En passant dans les rapides entre ces hautes collines boisées, nous apercevions à leur sommet les petites cabanes des Khas au milieu de leurs *rays*, des troupes de singes le long des rives, et parfois même des loutres; nous aurions pu supposer que nous étions à cent lieues de tout pays civilisé, alors que nous n'étions réellement qu'à quelques centaines de mètres d'un village important. Je remarque que j'appelle les Laotiens des gens civilisés.

Les villages n'ont pas de sala, et, bien que la plupart possèdent des pagodes très confortables, le vieux Synkerk, qui se piquait d'être bon bouddhiste, ne voulait jamais consentir à s'établir pour la nuit dans ces lieux sacrés.

Les Laotiens sont en général peu fanatiques, et leurs talapoins eux-mêmes ignorent les préceptes de leur religion ou ne les observent qu'en partie; mais le Synkerk, plus rigoureusement fidèle, ne pouvait souffrir que l'on tuât les poulets, ou même que l'on mangeât de la chair d'animaux dans l'enceinte des pagodes.

Nous couchions le plus souvent sur la plage sous des abris improvisés; c'est ainsi que nous campâmes, le 14 au soir, près du village de Banmut, sur une petite éminence dominant la rivière et couverte d'une végétation étrange. Pour déblayer le sol et construire notre abri, on dut couper de grands daturas, des crotons, des ricins et d'autres euphorbiacées vénéneuses, des rues à odeur forte, pendant qu'à quelques pas de nous, le long d'un ruisseau limpide, de grandes strichnées laissaient pendre leurs belles oranges rouges remplies de noix vomiques; on eût pu se croire au milieu d'un jardin botanique où l'on se serait plu à accumuler les espèces les plus toxiques, les poisons les plus subtils du règne végétal.

Cinq jours après notre départ nous arrivions au grand village de Pakkan, en face du chef-lieu de canton qui porte le nom de Xieng-Ngoun. Nous avions fait à peine cent kilomètres en ces cinq jours, et le Synkerk me déclara qu'on ne pouvait me conduire plus loin. La rivière était encore navigable, mais les villages devenaient rares et le roi avait défendu, dit-il, de me laisser aller au delà.

Je m'établis donc à Pakkan, centre important où les Khas viennent apporter leurs denrées, et, grâce à la bonne volonté du Thaséan, je pus en *mesurer* un assez grand nombre. Moyennant une distribution suffisante d'étoffe et de fil de cuivre, ils se prêtaient facilement à l'opération.

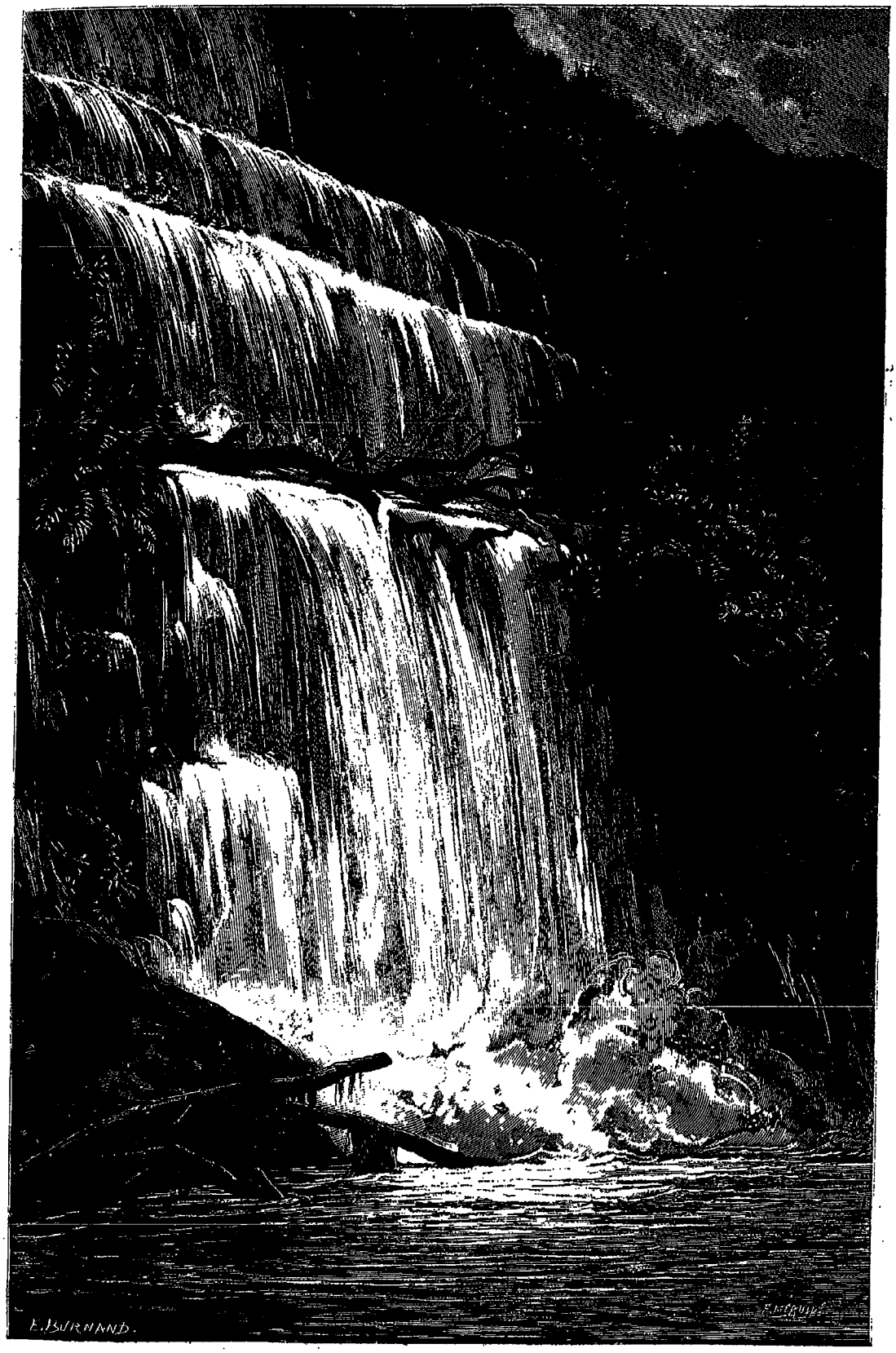
Pendant mon séjour à Pakkan on célébra la fête des eaux dans ce village et dans celui de Xieng-Ngoun; on me réserva lors de la cérémonie la meilleure place. Avant mon arrivée, les chefs des villages avaient annoncé ma présence à la population et l'avaient fait avertir de ne rien craindre, que ni moi ni mon chien n'étions dangereux.

Plusieurs milliers de personnes arrivèrent de tous côtés pour porter des cadeaux aux pagodes et assister aux régates, qui sont la grande attraction de la fête.

Les cadeaux consistent en argent, en cire et en coton, et ces dernières denrées sont offertes sous des formes originales; on fabrique des fleurs de cire de diverses sortes et l'on en garnit de grands baldaquins. Le coton se donne sous l'apparence d'animaux, porcs, buffles, chevaux ou éléphants, plus ou moins bien imités, dont la charpente est en bambou et la surface recouverte d'une épaisse couche de coton.

En échange, les fidèles reçoivent des talapoins de la pagode la bénédiction d'une sorte de reçu qu'ils confectionnent eux-mêmes sur une petite latte de bambou, et où est inscrite l'énumération de leurs cadeaux. Comme tout le monde, j'avais fait confectionner des fleurs de cire et de petites bougies, et le chef des talapoins vint lui-même m'apporter le reçu, qui me coûta quelques roupies; il faut bien que partout le prêtre vive de l'autel. C'était d'ailleurs un grand privilège pour moi, car tous les autres reçus, au nombre de plusieurs centaines, sont mélangés et brassés dans de grands paniers, puis jetés du haut d'une estrade pêle-mêle sur la place de la pagode; il faut une recherche de plusieurs heures avant que chacun ait retrouvé son amulette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute du Nam Sé (voy. p. 46).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Entre toutes, les régates de Xieng-Ngoun sont particulièrement intéressantes; elles se donnent dans un grand rapide, peu dangereux pour des barques qui ne sont pas trop chargées, et qui se halent péniblement le long des bords, mais bien difficiles à franchir avec l'aide seule des pagaies.

Les barques qui ne servent qu'à ces courses ont de vingt-cinq à trente-cinq mètres de long et portent de quarante à soixante pagayeurs. Des quinze barques qui coururent, six seulement arrivèrent du premier coup au haut du rapide, les autres furent entraînées et quelques-unes coulées; il me paraissait impossible, en voyant cette grappe d'hommes roulés dans le rapide entre les rochers, qu'il n'y eût pas quelques noyés, mais la population s'en préoccupait peu. On applaudissait avec frénésie les arrivants, qui dansaient et hurlaient pour célébrer leur victoire; les vaincus finirent presque tous par aborder, quelques-uns après avoir été entraînés deux et trois fois par le courant et avoir remis leur embarcation à flot; ceux qui ne purent franchir le rapide n'osèrent point reparaître à la fête.

Je fis, en compagnie du Thaséan, deux excursions instructives dans les montagnes environnantes, chez les Khas Thié qui les habitent. Je pus me convaincre, comme je le pensais déjà d'après les mensurations prises, qu'il existe bien peu de différences entre tous les Khas ou Moïs, habitant les montagnes du sud au nord de la Cochinchine. Les maisons sont les mêmes, les ustensiles, les armes ne diffèrent pas; les mêmes mœurs, les mêmes usages se retrouvent chez tous. Ici, de même que lorsque je parcourais autrefois le plateau des sources du Dongnaï, en compagnie de mon ami Septans, il fallait, en arrivant dans un village, boire avec un chalumeau de bambou la bière de riz fermentée. Le chef de village khas faisait d'abord une invocation les mains jointes pour me souhaiter la bienvenue, puis aspirait le liquide assez nauséabond par le bambou, qu'il passait à deux ou trois jeunes gens de la case avant de venir me l'offrir à deux mains. On a soin de faire boire d'abord les jeunes gens, car les personnes de la maison qui boivent avant l'étranger doivent mourir avant lui; c'était donc m'assurer une grande longévité.

Les goitres sont très communs chez tous ces Khas, mais ce n'est pas là une affaire de race; en Indo-Chine, partout où les habitants boivent l'eau des petits cours d'eau des montagnes, ils sont atteints de goitres; très rares sur le Mékong, peu communs sur ses grands affluents, les goitres deviennent extrêmement fréquents le long des ruisseaux qui s'y jettent, et c'est pourquoi l'on trouve plus de Khas que de Laotiens atteints de cette affection.

XIII

Le Nam Sè. — Pêcheries sur le Nam Kan. — Retour à Luang-Prabang.

Le retour à Luang-Prabang devait s'effectuer, non sur des barques, mais sur un vaste radeau de bambou, où l'on me construisit une véritable maison. Il fallut plusieurs jours pour cet ouvrage, et je ne pus partir que le 25 octobre.

Du village de Ban Pak Hên, où nous nous arrêtons le 25 au soir, on entend gronder les chutes du Nam Sé, près duquel nous avions passé en montant. Le chef du village me montre un mamelon élevé et me dit que le Nam Sé sort d'une crevasse située au sommet de cette montagne, qui n'a pas moins de trois ou quatre cents mètres. Les eaux s'échappent en bouillonnant d'une espèce de cratère. Un village de Khas Phouthangs est situé sur la hauteur; ses habitants boivent l'eau fortement minéralisée de cette source.

Ne pouvant décider le chef de Pak Hên à me conduire à ce village, et peu désireux d'ailleurs de consacrer une journée à cette excursion, j'avertis le Synkerk que je partirais le lendemain, dès le jour, à pied, accompagné de Laotiens de Pak Hên, pour aller visiter la cascade; je rejoindrais le radeau près de la chute.

Le lendemain, après une marche de vingt minutes sur un chemin en corniche qui surplombe le Nam Kan, nous arrivions au Nam Sé; le cours d'eau descend du sommet de la montagne en suivant une pente extrêmement rapide, et une série de cascades forme un bruit assourdissant. Une épaisse végétation dérobe aux regards la partie supérieure du cours d'eau, mais à trente mètres au-dessus du Nam Kan nous passons sur un pont naturel formé par un tronc d'arbre, d'où le spectacle est vraiment splendide. Les eaux s'étalent au flanc de la montagne entre les rochers sur une largeur de plus de cent mètres; le centre de la chute forme une nappe de quinze à vingt mètres de largeur, se précipitant en cinq ou six bonds dans les eaux tranquilles et encaissées du Nam Kan. Tout le lit du Nam Sé, les rochers, les troncs d'arbres et les branches qui y plongent sont recouverts d'une épaisse couche de concrétions calcaires d'une blancheur éclatante; les eaux sont limpides, un peu plus chaudes que celles du Nam Kan et ont un goût alcalin très prononcé; elles sont assez abondantes pour changer notablement le goût des eaux du Nam Kan après s'y être mélangées. Les personnes qui font usage de ces eaux ne sont, dit-on, jamais atteintes de goitre.

Pendant la saison sèche, vers la fin de janvier, la source se tarit, le cratère reste béant et la rivière est à sec. Les Khas sont forcés de descendre au Nam Kan pour s'y approvisionner d'eau.

Quelque temps après les premières pluies, vers le commencement de juillet, on entend dans l'intérieur de la montagne de violentes détonations, et les eaux se précipitent en bouillonnant hors du cratère, entraînant parfois des branchages et des poissons, souvent de forte taille et de même espèce que ceux du Nam Kan; les Laotiens disent que ces poissons conservent le goût particulier et désagréable des eaux du Nam Sé.

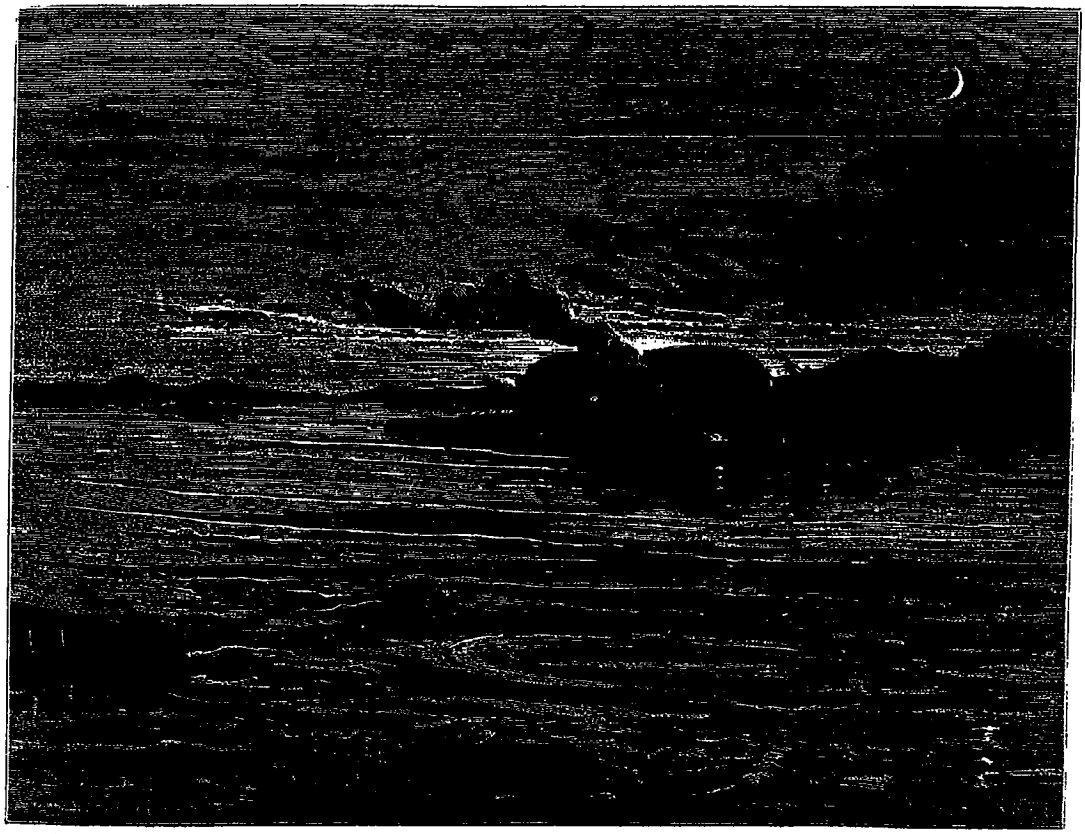
Depuis notre dernier passage le Nam Sé a déjà di-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minué de volume; le Nam Kan aussi baisse rapidement, et nous trouvons à chaque instant, en descendant la rivière, les Laotiens occupés à établir des pêcheries qui nous rendent la navigation bien difficile. Situées généralement au-dessous des rapides, ces pêcheries se composent de barrages ouverts seulement au milieu de la rivière pour donner un passage aux barques.

Le barrage est maintenu par d'énormes trépieds, formés de trois pieux profondément enfoncés dans le sol et fortement réunis à leur partie supérieure par des liens de rotins; à l'intérieur de chacun de ces trépieds on construit un plancher de bambous que l'on charge de lourds cailloux pour donner encore plus de solidité à l'édifice et l'empêcher d'être entraîné par le courant. De simples claies de bambous réunissent entre elles ces sortes de piles; les claies, percées à leurs centres, reçoivent des nasses assez semblables à celles de nos pêcheurs de homards. Quand l'eau est profonde et le courant peu rapide, on donne à ces nasses des proportions énormes; elles n'ont pas moins d'un mètre cinquante à deux mètres de diamètre.

Chaque année les barrages sont emportés par les



Radeau de bambous.

eaux pendant les saisons des pluies, et, aussitôt que les eaux baissent, les villages s'assemblent pour les reconstruire et fabriquer de nouvelles nasses. Le poisson pris pendant la saison sèche est salé, fumé et distribué entre les différentes familles; une partie en est réservée pour payer l'impôt du village.

Les deux piles placées au milieu de la rivière, de chaque côté de l'espace laissé libre, sont surmontées de branchages ou de sortes de balais formés de bambous effilochés destinés à indiquer de loin le passage aux barques et aux radeaux qui descendent le rapide et qui doivent manœuvrer avec une grande précision pour ne pas se briser contre la pêcherie.

Le 26 octobre nous passions le Keng Noun, rapide dangereux, près duquel est le tombeau de Mouhot; je passai outre, car il eût été trop difficile d'arrêter en ce lieu notre lourd radeau; puis j'étais pressé de revenir à Luang-Prabang, où je m'attendais à trouver des lettres de France; j'avais hâte de voir ce qu'étaient devenus depuis un mois mes hommes et ma maison, et surtout le pauvre Long, que j'avais fait enfermer dans la prison de Luang-Prabang.

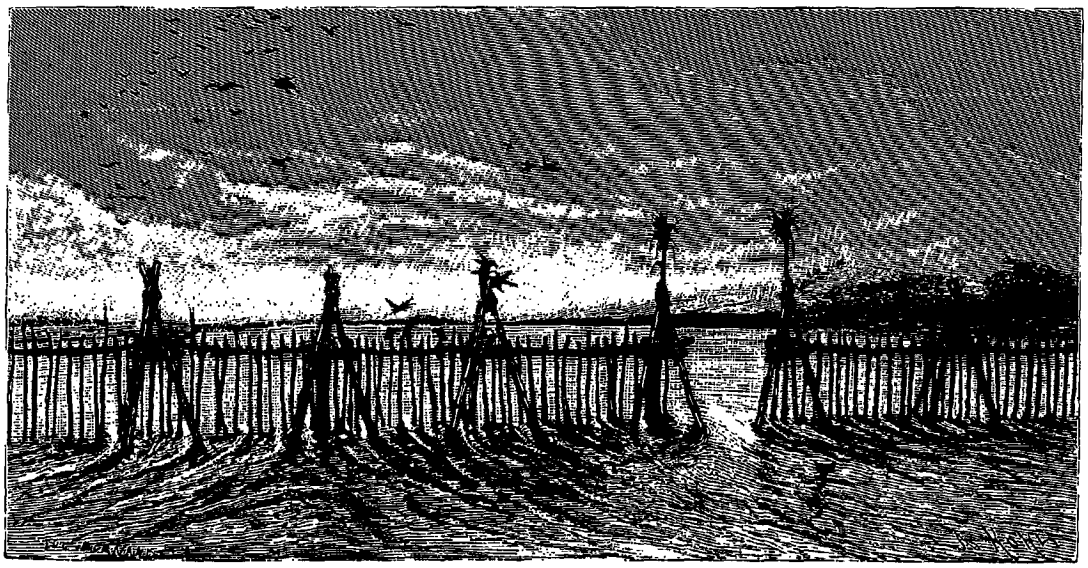
La descente du Keng Noun faillit être fatale à notre radeau; à l'un des points où le courant est le plus rapide il toucha sur un rocher, l'eau passa par-dessus, et je crus qu'il était brisé; nous en fûmes quittes heu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reusement pour un bain et une inondation complète de nos bagages. Le 27 octobre nous arrivions sans encombre à Luang-Prabang.

J'avais profité de mon séjour sur le haut du Nam Kan pour acheter quelques provisions, les denrées y étant bien meilleur marché qu'à Luang; elles consistaient en un porc, des volailles, des œufs salés et quelques kilogrammes de tabac pour mes hommes. J'avais confié le tout au Thaséan de Xieng-Ngoun, que j'avais invité à venir passer huit jours chez moi à l'occasion de la grande fête des eaux, qui approchait. Quelques jours plus tard, il s'embarqua sur un grand radeau, apportant ses plus beaux effets, mes provisions et tout un chargement de l'écorce astringente que les Laotiens mâchent avec le bétel. Cette écorce fait l'objet d'un grand commerce, et le Thaséan n'en avait pas pour moins de cent ticaux, qu'il comptait vendre à Luang-Prabang. En passant le Keng Noun, là même où nous avions touché, le radeau fut brisé et le pauvre Thaséan perdit toutes ses marchandises; il faillit lui-même être noyé en s'efforçant de sauver au moins le porc qui m'appartenait et il arriva chez moi en un assez piteux état, pleurant à chaudes larmes et conduisant l'animal, qui ne criait pas moins fort que lui.

En arrivant à Luang-Prabang, je reçus des nouvelles de France et de Bangkok. On m'avertissait qu'il ne fallait pas tenter de passer au Tonkin et m'avancer trop près des frontières de Chine; en même temps,



Pêcheries sur le Nam Kan (voy. p. 47).

sur les instances du gouverneur de la Cochinchine et du consul de Bangkok, le roi de Siam avait envoyé au roi de Luang-Prabang l'ordre de veiller à ma sécurité.

Les nouvelles des Hôs étaient mauvaises. Ils continuaient à occuper le pays des Phoueuns et toute la région située au-dessus, à l'ouest du Tonkin. Cette contrée, habitée par des Laotiens, était il y a peu d'années divisée en petites principautés, dépendant à la fois de Luang-Prabang et du Tonkin; elle fournit à elle seule tout le benjoin et la plus grande partie du stick-lak que le marché de Luang-Prabang envoie à Bangkok. Les principautés du nord se reconnaissaient dépendantes de la Chine et payaient ainsi un triple impôt, qui ne les empêchait pas d'être sans cesse dévastées par les bandes chinoises irrégulières que l'on connaît en ce pays sous ce nom de Hôs.

Je déclarai toutefois au roi qu'il me fallait absolument remonter le Nam Ou. Je me plaignis amèrement du voyage si court que je venais de faire sur le Nam Kan, et, après bien des pourparlers, il fut convenu qu'après la célébration de la fête des eaux à Luang-Prabang le roi prendrait les dispositions nécessaires pour me rendre possible l'exploration du Nam Ou.

Docteur P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement à la porte d'une pagode (voy. p. 50).

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur

XIV

Départ pour le Nam Ou.

La fête des eaux fut célébrée à Luang-Prabang du 12 au 17 novembre avec un éclat inaccoutumé : depuis plus de dix ans, au dire des mandarins, la fête n'avait été si belle. Au troisième jour, le cortège du roi était réellement imposant, composé de plus de dix mille personnes de races différentes, venues des diverses parties du royaume. Le roi m'avait réservé une place près de lui et il ne contenait pas sa joie en me voyant prendre des notes. Plusieurs fois il me demanda si j'avais l'intention de raconter en France les splendeurs de la fête de Luang-Prabang, et je le lui promis; ce ne sera pas cependant dans cette relation : beaucoup de pages n'y pourraient suffire.

Pendant quatre jours, du matin au soir j'assistai à des régates, des joutes, des combats simulés, des pièces de théâtre, des feux d'artifice, etc. Tous ces exercices, accompagnés des danses et de la musique des différentes peuplades des royaumes laotiens à *ventre blanc* ou *noir*, Thaï Neua, Leues et Khas, offraient une grande variété et une véritable originalité.

Lorsque les fêtes furent achevées, après avoir laissé au roi quelques jours pour se reposer, j'allai lui dire

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que j'attendais avec impatience le moment de partir pour le Nam Ou.

Je refusai cette fois de me faire accompagner par le Synkerk et je choisis un mandarin d'un grade un peu plus élevé, le Phya Hokong, plus jeune et sur lequel je pouvais avoir plus d'influence.

Le roi donna des ordres pour que je ne fusse forcé de changer les bateliers qu'à chaque chef-lieu de canton.

Je laissai encore la plus grande partie de mes bagages à la garde de Phŭöc et de Thoï. Je fis sortir de prison le malheureux Long, qui, les pieds entravés, y dépérissait depuis deux mois et demi : il m'accompagna avec le petit Rô.

Un trait caractéristique du caractère annamite, c'est que Long, qui ne fut jamais pour moi plus attentionné et plus dévoué que depuis sa sortie de prison, ne voulut jamais, malgré l'évidence absolue et mes instances, avouer, même après notre arrivée à Saïgon, qu'il était l'auteur des vols dont j'avais été victime, ni me nommer ses complices.

Le 26 novembre, nous étions en route à une heure de l'après-midi pour remonter le Mékong.

Nous nous arrêtâmes vers cinq heures au confluent d'une rivière assez importante, le Nam Seuan, au village de Pak Seuan. Près de ce confluent, l'un des endroits les plus pittoresques du Mékong, le fleuve s'élargit considérablement, et sur une île charmante s'élève une jolie pagode ombragée de palmiers à sucre et de cocotiers. Cette île partage le fleuve en deux branches. Celle de droite, en remontant, est barrée presque complètement par un banc de rochers qu'il faut contourner pour entrer dans le Nam Seuan. Quand on ne s'arrête pas à Pak Seuan, on passe par la branche gauche du Mékong et l'on n'aperçoit pas l'entrée de l'affluent. Cette circonstance explique pourquoi la mission de Lagrée, dont le travail est partout si complet, mentionne à peine ce Nam Seuan dont l'importance me paraît considérable.

Le Nam Seuan vient directement de l'est; il est navigable en pirogue pendant plus de huit jours et traverse un pays peuplé et commerçant. C'est là peut-être dans un prochain avenir une des routes commerciales entre le Tonkin et le Haut Laos. Un de mes grands regrets est de n'avoir pas pu l'explorer; à chacune des trois fois que j'ai passé à Pak Seuan, j'ai vu sortir de la rivière de nombreux radeaux chargés de produits du pays.

Le lendemain nous arrivions à Pak Ou, au confluent du Nam Ou, après avoir visité deux belles grottes en face de ce confluent. L'une d'elles a été décrite par Francis Garnier; l'autre, d'un accès plus difficile, est située à cinquante mètres au-dessus, dans le flanc de la montagne. L'entrée, située entre deux énormes stalactites formant piliers, est fermée par une porte; on entre d'abord dans un vaste et long couloir de quarante mètres de long sur sept de large, dont la voûte s'élève à mesure que l'on avance; le sol est assez bien nivelé et les parois sont couvertes de stalactites. On débouche ensuite dans une vaste chambre de trente mètres de profondeur, dont nous ne pouvons apercevoir la voûte, malgré les six bougies de cire que nous avons allumées. De tous côtés, à terre, dans les anfractuosités des rochers et sur un étage supérieur formant un vaste autel, on aperçoit des statues du Bouddha de toutes les formes et de toutes les tailles, les plus grandes en briques et mortier, les autres en bois, en bronze ou en argent.

La température était délicieuse dans cette grotte, et nous y passâmes quelques bons moments en faisant retentir de notre voix les échos. Nous y restâmes probablement trop longtemps, car le soir, en arrivant à Pak Ou, je fus pris d'un violent accès de fièvre.

Si je note encore ici cet incident, trop banal, hélas! dans tout voyage au Laos, c'est que le Phya Hokong, de concert avec le Thaséan de Pak Ou, décidèrent que cette fois c'était assurément l'un des Pi de la grotte qui m'était entré dans le ventre pour me punir d'avoir chanté; aussi, le lendemain matin, ils traversèrent tous deux le Mékong et retournèrent à la grotte avec un poulet et du riz cuit, afin de faire un sacrifice qui devait apaiser cette divinité irritée. Grâce à ce sacrifice et peut-être aussi à une dose massive de quinine, je pus me mettre en route vers midi sur le Nam Ou.

XV

Le Nam Ou. — Les rochers sculptés.

A son confluent, le Nam Ou coule entre des berges à pic qui s'élèvent à plus de deux cents mètres sur la rive droite; l'eau est calme, noirâtre, et, si l'on ne se rendait pas compte de sa grande profondeur, la lenteur du courant et son peu de largeur pourraient faire croire que ce n'est là qu'un affluent peu considérable du Mékong; mais, à quelques kilomètres au delà, la rivière s'élargit, son lit s'encombre de rochers, son courant se précipite et la masse d'eau est telle, que l'on se figurerait être encore sur le grand fleuve.

Le commandant de Lagrée, on le sait, avait compris l'importance de ce cours d'eau et avait résolu de pénétrer en Chine par cette route. Ce ne fut que sur les instances de Francis Garnier qu'il consentit, à regret, à laisser le Nam Ou pour continuer à remonter le Mékong, moins intéressant peut-être au point de vue commercial, mais que la commission avait pour mission spéciale de reconnaître le plus loin possible.

Malgré quelques rapides, nous fîmes le 28 une bonne journée de marche. Les villages sont assez éloignés les uns des autres.

Nous nous sommes reposés la nuit sur un banc de sable.

Le 29, nous avions passé presque toute la matinée à remonter le Keng Luang, grand rapide formé de deux véritables chutes séparées par un vaste bassin. A chaque chute il avait fallu décharger complètement les barques,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ensuite atteler les hommes pour les hisser péniblement une à une.

La rivière coule entre des rives rocheuses, et son lit est encombré de grands rochers aux formes tourmentées, de l'aspect le plus pittoresque.

A midi et demi, nous arrivons à un rapide moins dangereux, le Keng Phê.

En ce moment il me parut que tous les rochers qui émergent du milieu du torrent ressemblaient à des statues cyclopéennes d'animaux.

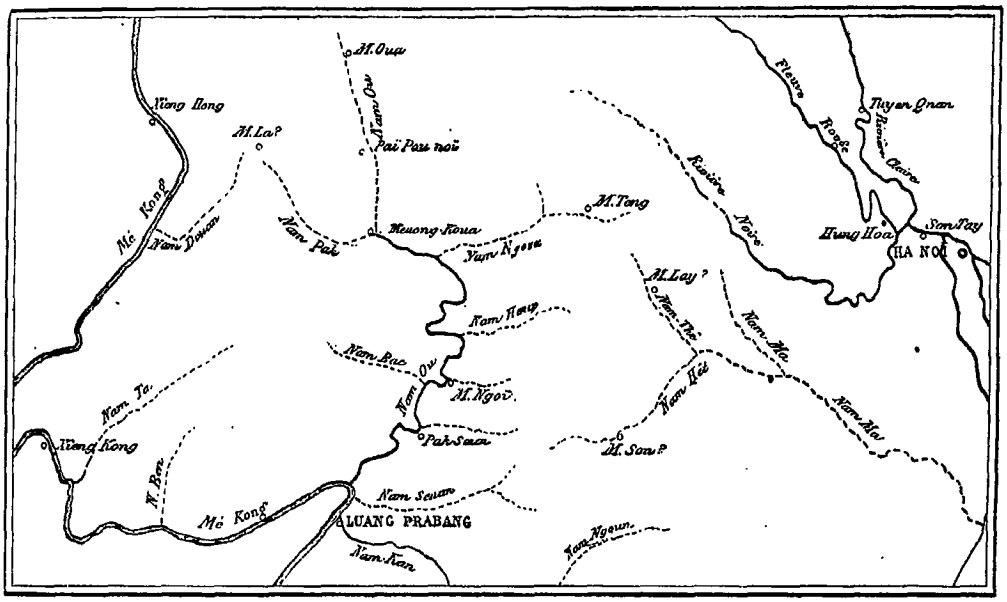
Je me figurai d'abord que j'étais en proie à une illusion.

J'avais eu les jours précédents de forts accès de fièvre; pendant la route j'avais travaillé sans relâche sous un ciel de plomb, afin de rapporter le tracé aussi exact que possible de ce grand cours d'eau qui n'avait encore été remonté par aucun Européen. Mon esprit pouvait donc ne pas être dans son état normal. Je me défiai d'abord de mon imagination. C'était elle sans doute qui devait prêter des formes si étranges à ces amas de roches, de même qu'en contemplant vers le coucher du soleil les nuages amoncelés à l'horizon on croit souvent reconnaître les silhouettes de personnages et d'animaux imaginaires.

Je me recueillis, je redoublai d'attention. Non : c'étaient bien des espèces de sculptures que j'avais sous les yeux; le travail de l'homme sur les contours de ces rochers ne pouvait être mis en doute.

On avait tiré parti de la forme accidentée des récifs pour essayer de représenter les animaux du pays et aussi des animaux fantastiques.

Les figures humaines étaient beaucoup plus rares;



Carte du Nam Ou.

Pendant tout le reste de la journée, c'est-à-dire sur une longueur de plus de douze kilomètres, je vis encore avec étonnement des milliers de rochers taillés ainsi, avec les configurations les plus diverses.

Le plus souvent l'animal que l'on s'était proposé de figurer apparaissait nettement, vu de loin, puis, en approchant, les lignes se confondaient, et bientôt c'était avec peine que l'on reconnaissait dans le rocher brut que l'on avait devant soi la sculpture que l'on distinguait si bien quelques minutes auparavant.

Les artistes qui ont accompli cette œuvre de Titans ont eu visiblement la préoccupation constante de dissimuler leur travail, de manière à laisser croire que les rochers sont ce qu'ils ont été de tout temps selon les caprices de la nature.

Après la fête célébrée quelques semaines auparavant, les eaux avaient baissé, et la plupart de ces sculptures venaient d'émerger; d'autres étaient encore complètement immergées. Toutes celles dont les yeux n'étaient pas formés d'un creux bien visible avaient eu depuis peu les yeux peints en blanc ou en rouge; mais là aussi les artistes indigènes qui s'étaient livrés à ce travail récent avaient essayé de donner à leurs grossières retouches un aspect naturel et fortuit. Les yeux blancs, peints à la chaux, affectaient les formes et l'aspect d'une fiente d'oiseau de rivage; les yeux rouges étaient produits par un crachat de chique de bétel.

Je demandai des explications à mes bateliers : ils m'affirmèrent hardiment qu'ils ne voyaient là rien d'extraordinaire; mais leurs manières embarrassées et leur air effaré en me voyant insister me prouvaient bien qu'ils comprenaient ce que je voulais dire.

Dans l'après-midi, mon étonnement redoubla : ce ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent plus seulement les rochers, mais les arbres de la rive, les berges d'argile, le gazon du rivage qui présentaient à mes yeux des formes d'animaux bizarres!

Décidément je n'étais pas halluciné : ces derniers travaux ne dataient que de la fin de la saison des pluies. Des branches déviées et attachées par des rotins, des pieux et de longs bambous, que la verdure ne dissimulait pas toujours, avaient servi à donner des formes variées aux arbres de la rive.

Les voyageurs qui, en passant à Singapour, ont visité le beau jardin du Chinois Wampo, peuvent se faire en petit une idée de la végétation des rives du Nam Ou près de Kok Han à cette époque de l'année.

Arrivé à quatre heures et demie au village de Kok Han, j'attendis avec impatience le Phya Hokong, resté en arrière avec sa barque; j'avais hâte de lui demander des explications : en attendant, j'essayai de tirer quelques éclaircissements du chef du village, mais celui-ci prit un air effrayé et refusa de répondre. Le Phya Hokong lui-même, lorsqu'il fut près de moi, et que je le pressai de mes questions, commença par me dire qu'il ne voyait rien d'extraordinaire, et que les rochers et les arbres qui nous entouraient lui paraissaient semblables à ceux des autres pays.

Cet air d'assurance était intolérable : je le menai sur la berge et je lui montrai à cent mètres de nous, au milieu du fleuve, un groupe remarquable composé de sept personnages dans des postures licencieuses : le rocher à deux têtes représenté sur notre gravure faisait partie de ce groupe. Le Phya Hokong fut bien obligé d'avouer qu'il distinguait là des personnages; mais il m'affirma que c'était le Bouddha qui avait créé les rochers avec ces formes, et que la main de l'homme n'y était pour rien.

Je lui montrai encore, sur la rive opposée, un immense singe dessiné sur la berge ou plutôt taillé dans le gazon; non loin de là, un éléphant formé de trois arbres, puis un buffle, et je lui demandai si c'était aussi Bouddha qui depuis la dernière saison des pluies avait taillé le gazon et avait disposé les supports et les liens pour donner aux arbres ces formes d'animaux. Alors il se troubla et me pria de ne pas lui en demander plus long, disant que cela portait malheur de parler de ces choses; il me promit du reste de me donner des explications dans quelques jours, quand nous serions loin de ces lieux. Il me fit toutefois remarquer vers le nord-est une montagne, appelée le Pou Xan (Montagne de l'Éléphant), qui affecte assez bien la forme d'un de ces animaux couché; or la montagne a deux cent cinquante à trois cents mètres de haut, et plus d'un kilomètre de long; il semble donc en effet assez manifeste que ce n'est pas le travail de l'homme qui lui a donné cette forme bizarre; malgré cela, il me parut certain qu'ici encore, chaque année, l'art vient en aide à la nature pour contribuer à une illusion. Ainsi, la montagne étant couverte de forêts, la place de l'œil est indiquée par un vaste espace dénudé, entretenu avec soin par les habitants.

Peut-être est-ce l'apparence naturelle de cette montagne qui a donné l'idée de tirer parti des formes tourmentées des rochers du fleuve.

Je ne parvins d'ailleurs, plus tard, à obtenir, ni du Phya Hokong ni des autres mandarins ou talapoins, aucune explication satisfaisante de cette étrange coutume; j'appris seulement que ce sont les talapoins qui façonnent les arbres et retouchent chaque année les yeux des statues au moment de la fête des eaux. Le vieux roi de Luang-Prabang, aussi bien que son médecin le chef des talapoins, ignore l'origine de ces travaux sur les rochers. Ils sont tous d'accord pour déclarer que ce n'est pas l'œuvre des Laotiens, et ils les attribuent aux Birmans, aux Annamites ou aux Chinois. Cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable, tant à cause du caractère lubrique de certaines statues que de la tradition qui fait donner en Chine aux arbres et au gazon des formes d'animaux. Mais malgré nos recherches nous n'avons pu trouver aucun vestige de monuments chinois sur tout le cours du Nam Ou.

Il a fallu des centaines d'années pour façonner ces milliers de rochers, dont quelques-uns ont dix ou quinze mètres de hauteur au-dessus de l'eau pendant la saison sèche.

XVI

Meuong-Seun. — Le Nam Bac.

Le 30 novembre, vers midi, nous arrivons à la ville de Meuong Seun, appelée aussi Pak Seun à cause de sa position au confluent du Nam Seun et du Nam Ou; c'est un joli village, composé de cinquante à soixante maisons, propres et bien bâties.

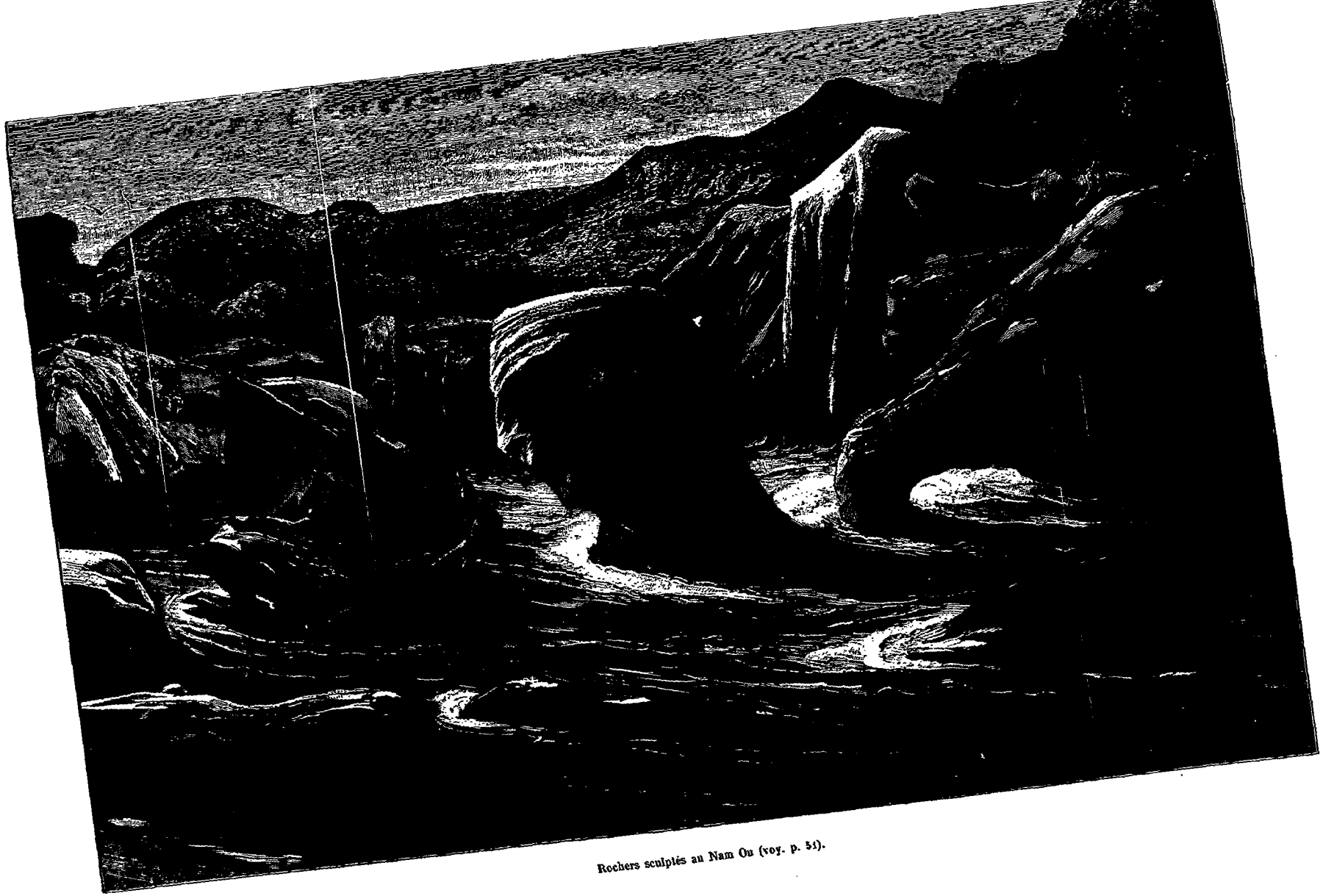
Les Hôs n'avaient pas encore visité ces pays, et déjà la population, effrayée par les bruits de guerre, avait émigré en partie vers le sud; le village était à moitié désert, et ce ne fut pas sans difficulté que je pus me pourvoir de bateliers pour continuer mon voyage.

Je profitai de mon séjour à Nam Seun pour en prendre la latitude exacte et essayer de nouveau d'obtenir des talapoins chez qui je logeais quelques renseignements sur les roches taillées; si je n'appris rien, je ne crois pas que ce fut la faute des talapoins : ces braves gens n'en savaient pas plus que les autres.

Ils me reçurent d'une façon toute cordiale, m'apportèrent leurs meilleurs fruits, du tabac et du thé, denrée qu'il est difficile de se procurer à Luang-Prabang depuis que les caravanes qui descendaient, il y a peu d'années encore, deux ou trois fois par an du Yunnan, n'osent plus s'aventurer à l'est du Nam Ou, à cause des incursions des Hôs.

Les principaux habitants et la plupart des chefs de pagodes, sur le Nam Ou, avaient assisté, à Luang-Prabang, aux fêtes de novembre; ils m'avaient vu tous les jours dans la loge du roi en sa compagnie, et cette circonstance leur ôtait la défiance naturelle qu'ils auraient pu éprouver en apercevant un Européen pour la première fois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rochers sculptés au Nam Ou (voy. p. 51).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 2 décembre, nous partons de Meuong Seun. A partir de cette ville les montagnes s'élèvent; nous voyageons entre des rives profondément encaissées et nous recommençons à voir des rochers grossièrement sculptés. Il y a cependant une différence entre ces rochers et ceux que nous avions vus en aval de Kok Han : ces derniers sont plus grandioses; ils sont aussi taillés ou plutôt modifiés avec beaucoup plus d'art; dans ceux que nous rencontrons maintenant, l'artiste ne s'est pas donné la peine de dissimuler son intervention; ils sont aussi reconnaissables de près que de loin; ce ne sont que de mauvaises copies ou des caricatures des premiers; en outre, près de Kok Han, tous les rochers sans exception avaient été taillés, tandis que plus haut on n'en trouve plus qu'un petit nombre.

Les rives sont bien moins habitées; pendant les journées du 2 et du 3 nous ne rencontrons que quelques villages de Leues réfugiés dans ces montagnes.

Le 3 au soir, nous nous arrêtons au confluent du Nam Bac, affluent de droite, sur un banc d'argile où nous dressons notre campement. Le Nam Ou est ici profond, encaissé entre des montagnes élevées; son courant est presque nul, et ses eaux paraissent absolument noires. Son affluent, peu large, mais profond et peu rapide, peut être remonté pendant plusieurs jours; il semble s'enfoncer entre les montagnes dans un couloir obscur. La région qu'il traverse est peuplée. Le Thasèan (chef du canton) du Nam Bac peut, m'affirme-t-on, fournir en cas de guerre deux mille hommes armés à Luang-Prabang. En tout cas, les échanges ne doivent pas être très actifs, car ce confluent a un aspect imposant de solitude et de sauvagerie.

Je me souviens de cette station du 3 décembre comme de l'un des bons moments de mon voyage. Tout marchait à souhait, je me portais bien depuis trois jours, les renseignements que j'obtenais, les observations que je faisais pouvaient avoir une certaine importance et, tout au moins, étaient absolument nouveaux. Je me laissai aller avec bonheur au charme de cette belle nuit, auquel rien ne manquait, pas même l'attrait d'un certain danger, car il pouvait nous arriver d'être attaqués par quelque bande de Hôs descendant le Nam Ou sur des barques ou des radeaux. Mais ma pensée ne s'arrêtait pas à cette appréhension : elle avait mieux à faire.

J'écoutais depuis longtemps tous les bruits de la forêt : ils sont à peu près les mêmes dans toute l'Indo-Chine; je pouvais sans peine nommer tous les animaux dont j'entendais les voix; nulle part ils ne m'avaient paru si variés et si nombreux. Ce sont d'abord jusqu'à la nuit close les bruyantes disputes des perroquets qui s'abattent par bandes sur le même arbre, le chant des coqs sauvages et les cris retentissants des paons; plus tard, les gémissements continuels, les houhou lugubres des gibbons qui ne cessent qu'au matin, puis de temps en temps l'espèce d'aboiement clair et bref du tigre en chasse : tout ce concert accompagné des grognements sourds des crocodiles, singulièrement nombreux en ce point du fleuve.

J'avais souvent lu ou entendu dire que le crocodile était muet; son cri est cependant bien connu de tous ceux qui ont passé la nuit dans les lieux qu'il fréquente d'habitude; il ressemble au grognement de l'éléphant en colère, seulement il est plus sourd, moins retentissant et a quelque chose de plus sauvage.

Je ne dois pas oublier le chant assourdissant des criquets, et surtout celui des cigales, bruit tellement continu et monotone, qu'on ne s'en aperçoit guère que de temps en temps, lorsque tous les insectes, on ne sait pour quelle cause, se taisent à la fois pendant quelques secondes pour reprendre ensuite en chœur leur interminable chanson.

XVII

Meuong Ngoï. — Un mandarin malade.

Le 4, nous continuons à voyager entre des montagnes. Le pays devient plus peuplé, les villages laotiens sont plus rapprochés.

Vers trois heures de l'après-midi nous débouchons dans un élargissement du fleuve qui forme un véritable petit lac.

Entouré de hautes montagnes couvertes de végétation, le fleuve, peu profond, est divisé en cet endroit par un large banc de sable; on y voyait un grand nombre de barques et de radeaux, qui nous annonçaient une véritable ville.

Nous étions en effet à Meuong Ngoï, où nous devions trouver le Meuong Kran, pour lequel j'avais une lettre du roi. Le Meuong Kran avait été envoyé de Luang-Prabang avec la mission de surveiller les agissements des Hôs et d'essayer de retenir chez eux les habitants du Nam Ou, puis d'organiser la résistance.

C'était un vieillard malade et peureux, que j'avais déjà soigné à Luang-Prabang. Depuis son arrivée à Meuong Ngoï il n'était pas descendu deux fois à terre, vivant sur un radeau au milieu du fleuve, prêt à couper l'amarre en rotin et à se laisser aller au courant si l'on annonçait l'arrivée des Hôs.

La seule résistance qu'il eût organisée avait consisté à engager les habitants à faire comme lui; de là provenait cette multitude de radeaux sur le fleuve. Pendant le jour les gens de Meuong Ngoï allaient à terre pour vaquer à leurs occupations: la nuit venue, ils retournaient coucher sur leurs radeaux, où ils avaient eu soin de porter leurs objets les plus précieux.

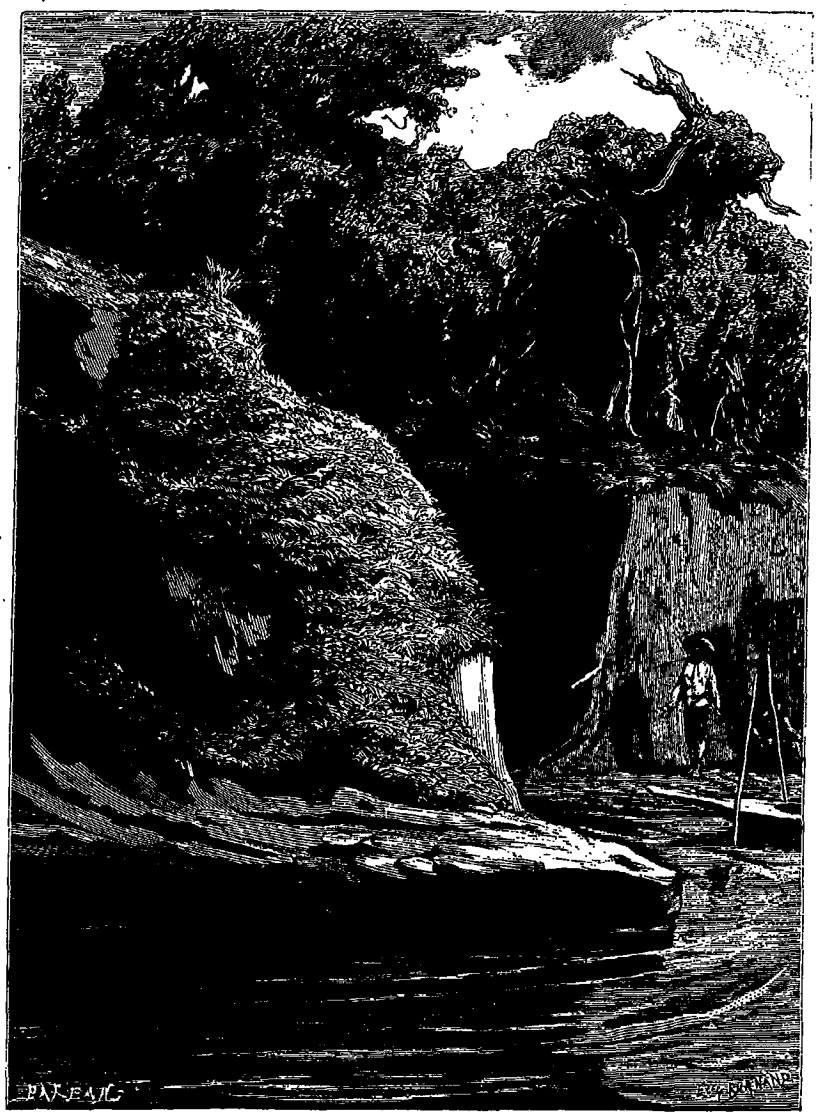
Ils étaient résignés à abandonner leur ville d'un jour à l'autre pour émigrer vers le sud. On n'aurait guère pu se douter de la situation précaire de tous les habitants à voir leur air d'insouciance et de gaieté. Cette résignation s'explique. La terre, au sud, ne manque pas et elle est partout fertile; une maison laotienne est bien vite construite. Pendant les deux ou trois premières années une nouvelle colonie est exemptée d'impôts. Quand il faudra partir de Meuong Ngoï, c'est à peine si quelques vieilles femmes ou quelques vieux talapoins regretteront leur antique pagode en ruine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'où l'on aura enlevé les Bouddhas les plus précieux pour les emporter dans le nouveau village; quelques chefs de famille jetteront sans doute un coup d'œil de regret sur les plants d'aréquiers et de cocotiers, qu'il faudra bien des années pour remplacer, mais en attendant on rit, on chante et l'on s'amuse, comme si l'on jouissait de la plus grande sécurité.

Cette parfaite insouciance est un des caractères qui me faisaient aimer et apprécier ces bons Laotiens; il m'a toujours paru impossible de me trouver malheureux tant que j'ai habité parmi ces gens heureux que je voyais toujours gais et contents de leur sort.

Cet état de choses durait depuis plusieurs mois déjà, et les nouvelles des Hôs étaient tout à fait contradic-



Arbres ayant des formes d'animaux (voy. p. 52).

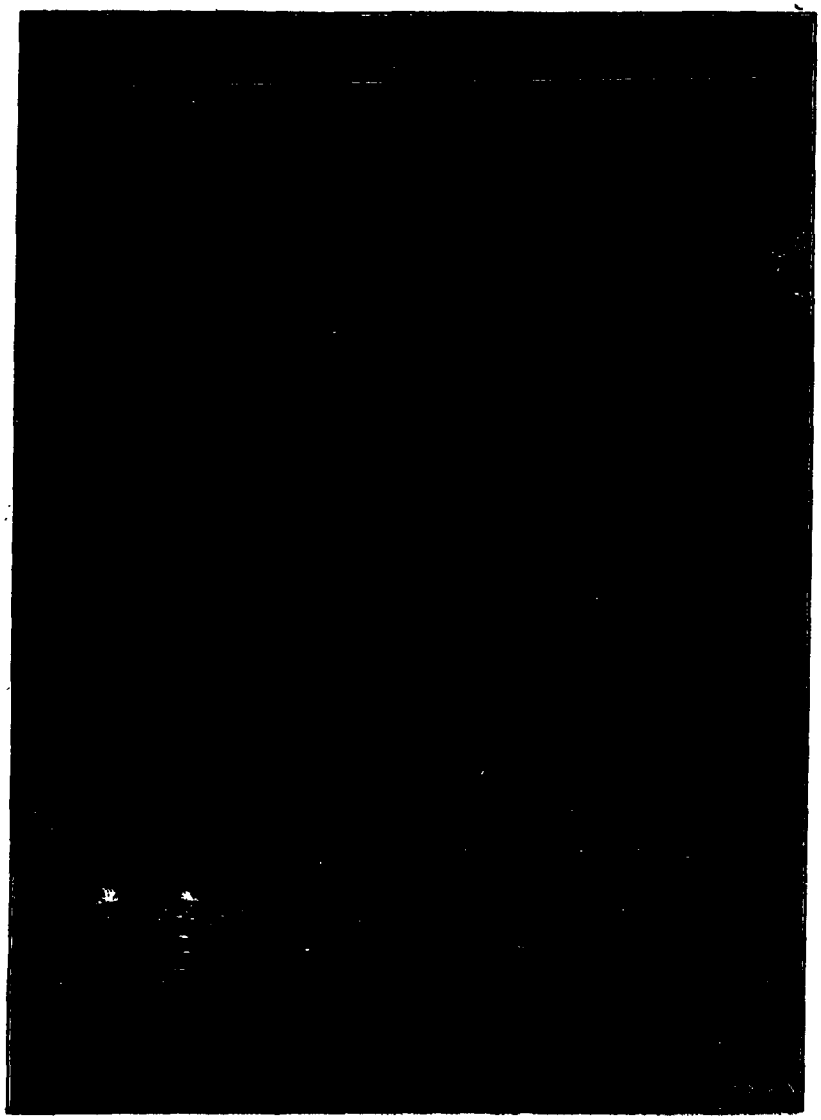
toires; le Meuong Kran, après avoir pris connaissance de la lettre du roi, qui lui recommandait de ne pas me laisser aller plus loin s'il y avait quelque danger, me déclara qu'il me serait impossible de remonter plus haut le Nam Ou. Pour me faire prendre patience, il me proposa des excursions dans les montagnes aux environs de Meuong Ngoï et de faire venir des Khas des villages environnants pour que je pusse les mesurer.

Pendant qu'il me parlait, allongé sur sa natte, je voyais à ses grimaces qu'il devait souffrir horriblement; il me demanda en effet de lui donner mes soins. Il était atteint d'une hernie volumineuse, pour laquelle je lui avais autrefois fabriqué tant bien que mal un bandage, et depuis deux jours la hernie était engouée et déjà fort enflammée. Ce ne fut qu'après un taxis pénible et prolongé que je parvins à réduire la tumeur;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il resta persuadé, non sans raison, qu'il me devait la vie et il me témoigna la plus vive reconnaissance. Comme la reconnaissance des malades, on le sait, ne dure guère en aucun pays, j'en profitai immédiatement en insistant pour qu'il me laissât continuer mon voyage au moins jusqu'à Meuong Koua, qui, je le savais, n'avait pas encore été envahi par les Hôs.

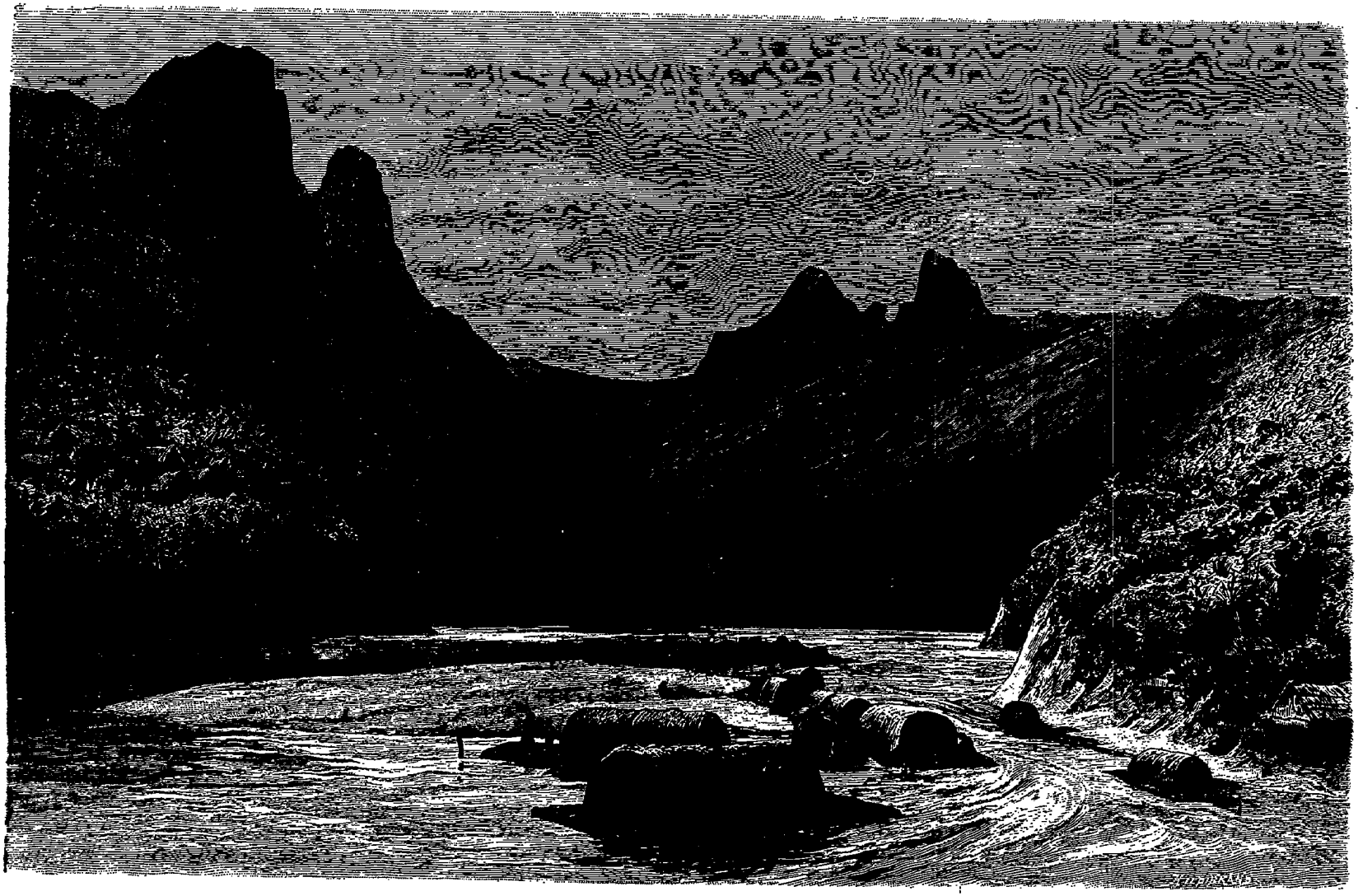
Je l'engageai, puisqu'il craignait tant pour moi, à envoyer en avant un mandarin jusqu'à Meuong Koua. Je suivrais ce mandarin, lui dis-je, à un jour de distance, et ainsi je ne pourrais pas être surpris par les Hôs. Il n'osait ni me refuser ni m'accorder ma demande, partagé qu'il était entre sa reconnaissance et sa frayeur, car le roi le rendait responsable de ma tête



Une nuit près du Nam Bac (voy. p. 54)

sur la sienne, et mon moyen ne lui paraissait pas aussi infaillible que je le croyais. La ville de Meuong Koua, en effet, est située en amont d'un gros affluent de gauche du Nam Ou, le Nam Ngoua, sur lequel se trouve la ville de Meuong Teng (voir la carte), qui était alors entre les mains des Hôs. Si donc il prenait fantaisie à ces derniers de descendre le Nam Ngoua et le Nam Ou pendant que je serais à Meuong Koua, j'aurais la retraite coupée, et lors même que j'aurais pu m'éloigner par terre vers l'ouest pour gagner le Mékong, le Meuong Kran aurait probablement payé mon imprudence de sa tête avant ma rentrée à Luang-Prabang. Ce ne fut qu'au bout de six jours que je parvins à décider le vieillard à me laisser libre, grâce à l'intervention d'un jeune mandarin de Luang-Prabang qui l'accompagnait et qui lui proposa d'aller en avant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Meuong Ngoï (voy. p. 58).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour éclairer ma route avec deux barques chargées d'hommes armés.

Je mis ces six jours à profit pour faire des excursions dans les montagnes des environs et visiter plusieurs grottes fort curieuses, toutes converties en pagodes. L'une d'elles, la grotte de Tâm Krung, située à quelques kilomètres de Meuong Ngoï, abrite une belle source limpide de plusieurs mètres de profondeur; la transparence de l'eau est telle, que l'on voit se promener au fond et sortir des anfractuosités des rochers de longs poissons noirs qui passent pour sorciers. On n'a jamais pu réussir, dit-on, à en prendre un seul.

Une petite pièce d'eau située en avant de la grotte sert de bain et aussi, m'a-t-on dit, de lieu de rendez-vous aux femmes de Meuong Ngoï. Cette grotte est d'ailleurs le sujet d'une superstition bien étrange : on la croit habitée par un génie femelle; or il arrive parfois que ce Pi enlève et attire sous l'eau dans une caverne souterraine un des jeunes hommes mariés de Meuong Ngoï; elle le garde quelque temps. Quand, après plusieurs jours, le mari revient chez lui, il ne peut ou ne veut pas dire comment il a vécu pendant son absence.

Le vieux mandarin qui me racontait cette légende n'avait pas l'air d'être bien convaincu que l'on fût obligé d'y ajouter foi, mais l'essentiel est que les jeunes femmes dont les maris disparaissent sans autre explication pendant quelques jours aient confiance.

XVIII

Excursion chez les Khas. — Les Méos. — Les Leues.

A Meuong Ngoï, de même que sur le Nam Kan, je pus mesurer un assez grand nombre de Khas. Je me rendis dans un de leurs villages, à dix kilomètres à l'est de Meuong Ngoï. Pour y arriver nous suivîmes pendant sept ou huit kilomètres une large vallée qui ne formait il y a peu d'années qu'une immense rizière ; depuis, les herbes y ont poussé et elle sert d'abri aux connaïs et aux autres animaux sauvages.

« Pourquoi se donner la peine de cultiver, me disaient les Laotiens, alors qu'on n'est jamais sûr de pouvoir récolter, la présence de belles rizières ne pouvant qu'attirer plus vite et plus sûrement les Hôs chez nous? »

Les Laotiens n'auraient garde de négliger un aussi bon prétexte pour ne rien faire. Les Khas sont toujours là pour les empêcher de mourir de faim et leur fournir des objets d'échange.

Le village khas de Ban Xeng Nam que je visitai ce jour-là ne possède pas moins de cinquante maisons. Il est entouré de palissades, et l'on y entre par une porte semblable à celle qu'on trouve chez les Moïs Stiengs au sud de l'Indo-Chine. Ce sont d'ailleurs toujours mêmes maisons, mêmes armes, mêmes vêtements, mêmes mœurs. Aussitôt après notre arrivée, on a mis le riz à cuire, et préparé le pot de bière de riz qu'on hume avec un bambou; ce sont bien ici encore les mêmes Khas ou les mêmes Moïs que dans le reste de l'Indo-Chine. A plus de mille kilomètres des Moïs du Dongnaï, chez des peuplades dont le plus hardi voyageur ne s'est jamais éloigné à plus de trente kilomètres de son village, je note un grand nombre de mots de leur langue semblables à ceux dont se servent leurs frères du plateau des sources du Dongnaï; les verbes, il est vrai, sont absolument différents, mais les noms des animaux de la forêt restent à peu près les mêmes.

J'aperçus aussi pendant mon séjour à Meuong Ngoï douze individus d'une tribu à laquelle on a donné le nom de Méos : ce sont de véritables Chinois, établis dans le pays seulement depuis trois ou quatre générations; ils ont conservé la langue et l'écriture chinoises, et portent la queue, mais non tressée. Ils habitent des montagnes élevées à l'est de Meuong Ngoï. Une autre tribu de même race se trouve chez les Phoueuns, dans les montagnes situées au nord-est de Meuong Ngan. Dans les deux pays ils ont conservé des rapports pacifiques, à la fois avec les Hôs envahisseurs, les Annamites et les Laotiens; retirés dans leurs montagnes ils sont inattaquables, et passent d'ailleurs pour de bons voisins; ils cultivent le pavot et inondent tout le pays de leur opium de basse qualité, qu'ils vendent bien meilleur marché que l'opium du Yunnan. Ce seront là de rudes contrebandiers pour notre future régie d'opium du Tonkin. Ils s'adonnent aussi à la chasse; hommes, femmes et enfants possèdent des fusils, qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Ils savent extraire le fer, le forger en barres, et forer ces barres en canons de fusil; la gâchette et le bassinet sont d'une forme bien primitive; la crosse ressemble à une crosse de pistolet. Pour charger ces armes ils les remplissent à moitié d'une poudre fabriquée par eux; puis, sans se servir de baguette, ils font glisser directement sur la poudre, sans intermédiaire de bourre, une sorte de flèche formée d'un court bambou portant une pointe de fer, d'os ou de pierre. Les Laotiens prétendent qu'ils se servent très adroitement de cette arme si imparfaite.

Les douze Méos qui étaient arrivés à Meuong Ngoï n'y séjournèrent d'ailleurs que quelques heures et se débarrassèrent en toute hâte de leurs marchandises pour s'enfuir aussitôt. Les Laotiens me racontèrent, en riant bien fort, que les Méos avaient pris la fuite parce qu'ils avaient entendu chanter les grenouilles et qu'ils ne reviendraient plus de plusieurs mois sur les bords du Nam Ou, dans la crainte d'entendre encore ce cri redoutable pour eux. Ils sont absolument persuadés que le chant des grenouilles leur porte malheur et que le lieu où ils l'entendent est mortel pour eux; les grenouilles n'existent pas dans leurs montagnes, et les Méos ne descendent ordinairement sur le Nam Ou que vers le milieu de la saison sèche, quand ils sont certains de ne pas entendre les batraciens. Les habitants de Nonkay sur le Mékong m'avaient affirmé que les Phoueuns, qui habitent aussi un plateau élevé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient le même préjugé. Nous devons voir là une crainte bien naturelle des populations montagnardes pour les vallées pendant la saison des pluies, qui peut leur être mortelle; or c'est en ce temps que chantent les grenouilles.

Les Méos possèdent une espèce de chien à poils doux et soyeux, beaucoup plus grande et plus belle que la race des chiens laotiens, laquelle ne diffère pas des affreux roquets qui pullulent dans tous les villages indo-chinois, aussi bien en Annam qu'au Cambodge ou au Siam. Ils consentirent non sans peine à me céder un couple de leurs jeunes chiens, que je voulais emmener en Europe et qui moururent malheureusement en route avant d'arriver à Bangkok.

Le 11 décembre, vers midi, nous continuons notre route vers le nord sur deux barques légères, une pour le Phya Hokong et l'autre pour moi.

Au-dessus de Meuong Ngoï la rivière continue à couler entre des montagnes à pic; les Pi et d'autres génies chinois bien plus méchants encore, les Araks, habitent les cavernes, et il me fallut promettre de ne tirer aucun coup de fusil, même sur les gibbons, qui se laissent approcher bien plus facilement dans ces endroits sacrés, où ils se savent en sûreté; les détona-



Grotte de Tam Krung

tions, me disait-on, pourraient irriter les Pi. Ce n'est même qu'avec difficulté que je réussis à garder le pavillon français déployé sur ma barque, la vue de la couleur rouge pouvant aussi mettre en fureur ces irritables divinités. L'une de ces grottes ou cavernes, située sur le flanc d'une montagne appelée le Pou Phavi, est taillée, dans la paroi à pic, à plus de trente mètres au-dessus du fleuve; on y aperçoit plusieurs statues du Bouddha, et il est difficile de comprendre par quel prodige de gymnastique on a pu arriver à les placer si haut.

Le pays était assez peuplé, mais bien des villages étaient déjà abandonnés. Toutes ces montagnes, malgré leur aspect sauvage, nourrissent une population assez nombreuse de Khas. Partout où il y a un ruisseau, on est certain en le remontant de trouver plusieurs villages de Khas. Les moindres cours d'eau peuvent avoir ici leur importance. Près du confluent de chacun d'eux, sur le banc de sable qui émerge à la saison sèche, les Laotiens de Meuong Ngoï, de Meuong Seun et même de Luang-Prabang viennent s'établir et forment ce qu'ils appellent un marché pour les Khas. Ils apportent des étoffes, des instruments aratoires, des boîtes laquées, de l'eau-de-vie de riz, et avec des bambous ils bâtissent de grands radeaux en attendant que les Khas viennent leur apporter en échange du riz, du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coton, de la soie, du tabac, des écorces astringentes et du stick-lak. Devant un seul de ces marchés nous avons compté dix radeaux chargés chacun de trois à quatre tonneaux de marchandises. Les denrées qui forment les principales bases du commerce du Nam Ou sont le coton et le stick-lak.

Ce dernier produit, que les Laotiens appellent ki-krang ou excrément de fourmi, est en effet fourni par un coccus qui vit sur différents arbustes. Les Khas cultivent dans des *rays* les arbustes préférés de ces insectes, puis vont dans la forêt chercher un certain nombre de coccus, qui, se trouvant dans un milieu favorable, pullulent très vite, et toutes les petites branches sont bientôt recouvertes de stick-lak. La récolte ne consiste pour les Khas qu'à briser les menus branchages des arbustes et à les lier en bottes; les Laotiens en retirent ensuite, avant de les expédier, une belle teinture rouge et la gomme laque peu raffinée qui est expédiée en presque totalité en Chine, par Bangkok. La plus grande partie est employée sous cette forme grossière au calfatage des jonques; une autre subit divers traitements pour être convertie en gomme laque de qualité supérieure.

De loin en loin nous apercevons aussi des villages de Leues, reconnaissables à la forme particulière de leurs maisons, dont le toit avance au-dessus d'un vaste balcon formant véranda.

Le Phya Hokong ne voulut jamais aborder dans aucun de ces villages.

Les Leues, qui, à la suite de guerres, sont venus des environs de Xieng-Tong s'établir dans le royaume de Luang-Prabang, sont à peu près exempts d'impôts et ne doivent pas la corvée; comme race, ils ne me paraissent guère différer des autres Laotiens; ils ne portent pas le langouti, mais un veston et un pantalon de coton bleu. Les Leues ont introduit sur le Nam Ou des troupeaux de bœufs, les premiers que j'eusse aperçus depuis Bassac, à part un petit troupeau appartenant au second roi de Luang-Prabang. Les bœufs servent uniquement de bêtes de somme pour le labour. On ne trait pas les vaches, et bien rarement on les tue pour les manger.

Le 12 décembre, nous partons avant le jour, et toute la journée nous marchons de rapide en rapide. Le Phya Hokong désire maintenant voyager le plus vite possible, il ne se sent pas en sûreté; dans la matinée nous passons devant un affluent de gauche navigable, le Nam Heup, que l'on peut remonter pendant trois jours vers l'est jusqu'à la ville de Meuong Heup.

Combien je désirerais, lorsque je vois une rivière venant de l'est, la remonter le plus haut possible! Chacun de ces cours d'eau est peut-être la meilleure route pour aller au Tonkin ou au moins une des routes bientôt utilisables; mais pour le moment je ne puis songer à explorer que le cours d'eau principal, le Nam Ou, laissant pour plus tard la reconnaissance de ses affluents.

Le 13, après cinq heures de marche, nous arrivons au confluent du Nam Ngoua, grand affluent qui vient de l'est; on peut le remonter pendant neuf jours à la saison sèche : au bout de ce temps on arrive à la ville de Meuong Teng, qui était alors, comme nous l'avons dit, au pouvoir des Hôs.

Des bandes de Hôs avaient déjà depuis plusieurs années fait des incursions sur le Nam Ou en descendant le Nam Ngoua. Ils avaient pillé plusieurs villages, mais ils n'étaient jamais remontés jusqu'à Meuong Koua, qu'ils jugeaient trop peuplé pour oser l'attaquer. Aussi depuis deux jours nous avons rencontré un certain nombre de villages abandonnés.

Les marchés de Khas sont de plus en plus nombreux.

XIX

Meuong Koua. — Les Paï Pou noï. — Retour à Luang-Prabang.

Vers cinq heures nous arrivons à Meuong Koua, au confluent du Nam Pak, véritable bifurcation du Nam Ou. Cette rivière coule de l'ouest et est une route suivie par les voyageurs qui viennent du Haut Mékong et de la Birmanie en passant par Meuong La. A partir de cet endroit le Nam Ou, qui vient du nord, peut être encore remonté pendant six semaines, au dire des Laotiens. Les rapides sont, il est vrai, nombreux et difficiles, mais un Européen arriverait probablement à faire en moins de trois semaines cette route qui prend six semaines aux Laotiens. En toute hypothèse on voit quelle est et surtout quelle peut devenir l'importance du Nam Ou comme voie commerciale.

Nous sommes persuadé que les seuls moyens de transport possibles en ces pays seront très longtemps ceux dont on se sert maintenant : les pirogues, les radeaux, les bœufs porteurs et en certains cas les éléphants.

Dans ces dédales de montagnes qui s'étendent sur tout le nord de l'Indo-Chine, la construction de voies ferrées serait aussi difficile qu'onéreuse, et l'amélioration de la navigation des grands cours d'eau qui descendent de ces montagnes est un souhait peu réalisable. Est-on bien certain d'ailleurs que la production et la consommation du Yunnan soient assez considérables pour alimenter une voie ferrée aboutissant à Xieng-Maï ou à Hanoï? Et est-ce le défaut de moyens de communication qui empêche les échanges, plutôt que l'hostilité des peuples entre eux, le brigandage et les droits de douanes exagérés!

Meuong Koua, pittoresquement situé au confluent de ces deux cours d'eau, sur une colline, au pied d'une montagne élevée appelée le Pou Thion Than, était, il y a peu d'années, un vaste et riche meuong où se croisaient les caravanes de bœufs porteurs des Hôs venues du Haut Mékong, les commerçants qui descendaient le Nam Ou sur des radeaux, et ceux qui allaient vers les frontières du Tonkin, dans le pays de Hophathan-hathanhoc, portant leurs marchandises dans des hottes. Là venaient aussi se réunir les produits des nombreux Khas du Nam Ou, et particulièrement le coton que l'on tissait à Meuong Koua. En ce moment, près de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moitié de la population a fui vers le Mékong ; les caravanes n'y sont pas venues cette année, et nous rencontrons à peine quelques radeaux chargés de marchandises.

Le froid continuait à sévir. Dans la nuit du 14, le thermomètre tomba à onze degrés centigrades. Le soir, pendant que nous grelottions près de notre feu, nous voyons arriver près de nous, pour nous saluer, une demi-douzaine d'hommes sortant d'une barque voisine, chaudement habillés de vêtements de laine : ce sont des Païi Pou noï, habitants, me disent-ils, des montagnes élevées au confluent du Nam Léang, à huit jours de marche au-dessus de Meuong Koua. Ils comprennent le laotien, mais ils parlent une langue particulière ; ils sont tributaires de Luang-Prabang et se rendent en ce moment dans cette ville pour y porter le tribut. Ils me racontent qu'ils n'avaient pu arriver à temps pour la fête des eaux parce qu'ils étaient en guerre avec les Leues leurs voisins. Ils entretiennent surtout des relations commerciales avec le Yunnan, d'où ils tirent leur sel et les étoffes chinoises qu'on leur apporte à dos de mulet.

Leur chef resta longtemps à causer avec moi et me traça la carte du haut Nam Ou, qu'il connaissait



Marché des Khas (voy. p. 69).

parfaitement. Il me fit aussi un cadeau précieux en me donnant un demi-kilogramme de thé, substance dont j'étais privé depuis plusieurs mois.

Le pays des Païi Pou noï est situé sur le Nam Ou, à huit journées de pirogue au-dessus de Meuong Koua. On met trois semaines pour aller à Meuong Oua et six semaines pour aller à Meuong Hin, dernier des points au nord du Nam Ou sur lequel j'aie pu avoir des renseignements. J'avais connu assez particulièrement à Luang-Prabang un mandarin de Meuong Hin. Son père, gouverneur de Meuong Hin, après avoir longtemps lutté contre les Hôs, avait essayé de se rendre indépendant de Luang-Prabang et avait eu la tête tranchée. Son frère aîné, qui avait succédé à son père, s'était aussi distingué en se battant contre les Hôs et avait acquis sur tout le haut du fleuve la réputation d'être invulnérable : les balles s'aplatissaient sur sa peau, les sabres et les lances se brisaient sur son corps. Le roi de Luang-Prabang, jaloux de son autorité, l'avait condamné à mort et avait envoyé un mandarin porteur de la sentence ; mais le jeune gouverneur, averti à temps, avait fui de son pays et s'était mis, m'assura-t-on, à la tête d'une bande de Hôs. Le second frère, trop confiant, était venu à Luang-Prabang pour demander à être nommé à son tour gouverneur ; il fut emprisonné peu après, mis aux fers par ordre du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roi, sous prétexte de dettes, et je dus renoncer au projet de me faire conduire par lui à Meuong Hin.

Ayant pu prendre dès le lendemain la méridienne et par conséquent fixer la latitude de Meuong Koua, je cédai aux instances de mes mandarins et je me remis en route pour descendre le Nam Ou le 15 à midi. Le 16 au soir j'arrivai à Meuong Ngoï, où je séjournai quatre jours. Le Meuong Kran se portait mieux, mais les nouvelles des Hôs étaient alarmantes. Le gouverneur de Meuong Lay avait non seulement pris parti pour les Hôs, mais il appelait à lui tout le pays de Hophathanhathanhoc, et plusieurs gouverneurs voulant rester fidèles au royaume de Luang-Prabang étaient venus se réfugier à Meuong Ngoï. Le Meuong Kran me déclara qu'il ne resterait pas plus longtemps sur le Nam Ou si on ne lui envoyait pas de troupes; il me pria d'informer le roi de sa situation, et d'insister surtout sur son état de santé pour le faire rappeler à Luang-Prabang.

Le 20 décembre, je partis de Meuong Ngoï, et le 22 j'étais de nouveau à Kok Han, le pays des rochers sculptés. Je m'aperçus que partout on avait effacé avec soin les yeux des animaux que j'avais remarqués en allant, ce qui, sans les rendre méconnaissables, les rendait moins distincts.

Le voyage s'accomplit rapidement et j'arrivai à Luang-Prabang dans la nuit du 24.

Dès le lendemain j'allai voir le roi et je lui rendis compte de ce qui se passait sur le Nam Ou; je lui racontai la panique des habitants et lui représentai combien il serait facile, s'il voulait y envoyer un mandarin sérieux et quelques centaines d'hommes bien armés, de rassurer la population du Nam Ou et d'arrêter absolument toute invasion des Hôs de ce côté. Le moindre barrage dans un rapide et cent hommes postés derrière les rochers empêcheraient de passer une armée.

Je trouvai à mon retour des nouvelles de Bangkok datant déjà de plusieurs mois et m'annonçant la guerre du Tonkin. J'avertis le roi qu'il était fort probable que les bandes irrégulières chassées des frontières du Tonkin se rejetteraient sur le royaume de Luang-Prabang. Je m'attendais à voir bientôt arriver les Français sur les confins de son royaume, et j'ajoutai que, comme les Meuongs (nom que les Annamites donnent aux peuplades des frontières du Tonkin) avaient été contraints par les Hôs à faire cause commune avec eux, et que ces Meuongs sont des Laotiens qu'on ne peut guère distinguer des gens de Luang-Prabang, on pouvait craindre, à la première rencontre, de voir les Français prendre les soldats du roi pour des ennemis. Je lui proposai donc d'accompagner le corps d'observation qu'il se décidait à envoyer sur le Nam Ou, afin d'éviter par ma présence un malentendu fâcheux. Le roi ne refusa pas mon offre, mais il me pria d'attendre l'arrivée très prochaine à Luang-Prabang des gouverneurs des deux provinces siamoises de Phyxay et de Socatay, qui devaient être accompagnés chacun de cinq cents hommes. Il ne me cacha pas du reste ce que cette intervention des Siamois lui causait d'inquiétude, et il me demanda d'assister au grand conseil que l'on tiendrait chez lui dès l'arrivée de ces gouverneurs.

Je pouvais ainsi espérer encore une fois de revenir par le Tonkin, car je ne prévoyais pas l'intervention de la Chine dans les affaires de ce pays et les immenses difficultés que rencontreraient nos troupes! Mais je dus perdre toute illusion dès l'arrivée des gouverneurs siamois : ils s'établirent dans la ville comme en pays conquis, donnèrent des ordres aux mandarins et refusèrent d'admettre le roi dans leur conseil.

Ils construisirent une sorte de camp retranché en face de Luang-Prabang, sur la rive droite du Nam Kan; un pont léger jeté sur la rivière ne mettait que trop facilement leurs hommes en relation avec la ville. Matin et soir des bandes de Siamois parcouraient le marché, choisissant les denrées qui leur convenaient, les prenant sans les payer ou les payant à un prix dérisoire. Après peu de jours, les marchands d'étoffes et de denrées européennes fermèrent leurs boutiques, les marchands de victuailles eux-mêmes ne vinrent plus qu'en tremblant au marché, et les Khas n'osèrent plus s'y montrer. J'avais donné ordre à mes hommes d'éviter toute querelle avec les Siamois; malgré cela je crus prudent de les consigner et de demander au roi de Luang-Prabang de faire accompagner chaque matin par un mandarin du séna celui de mes miliciens que j'envoyais au marché.

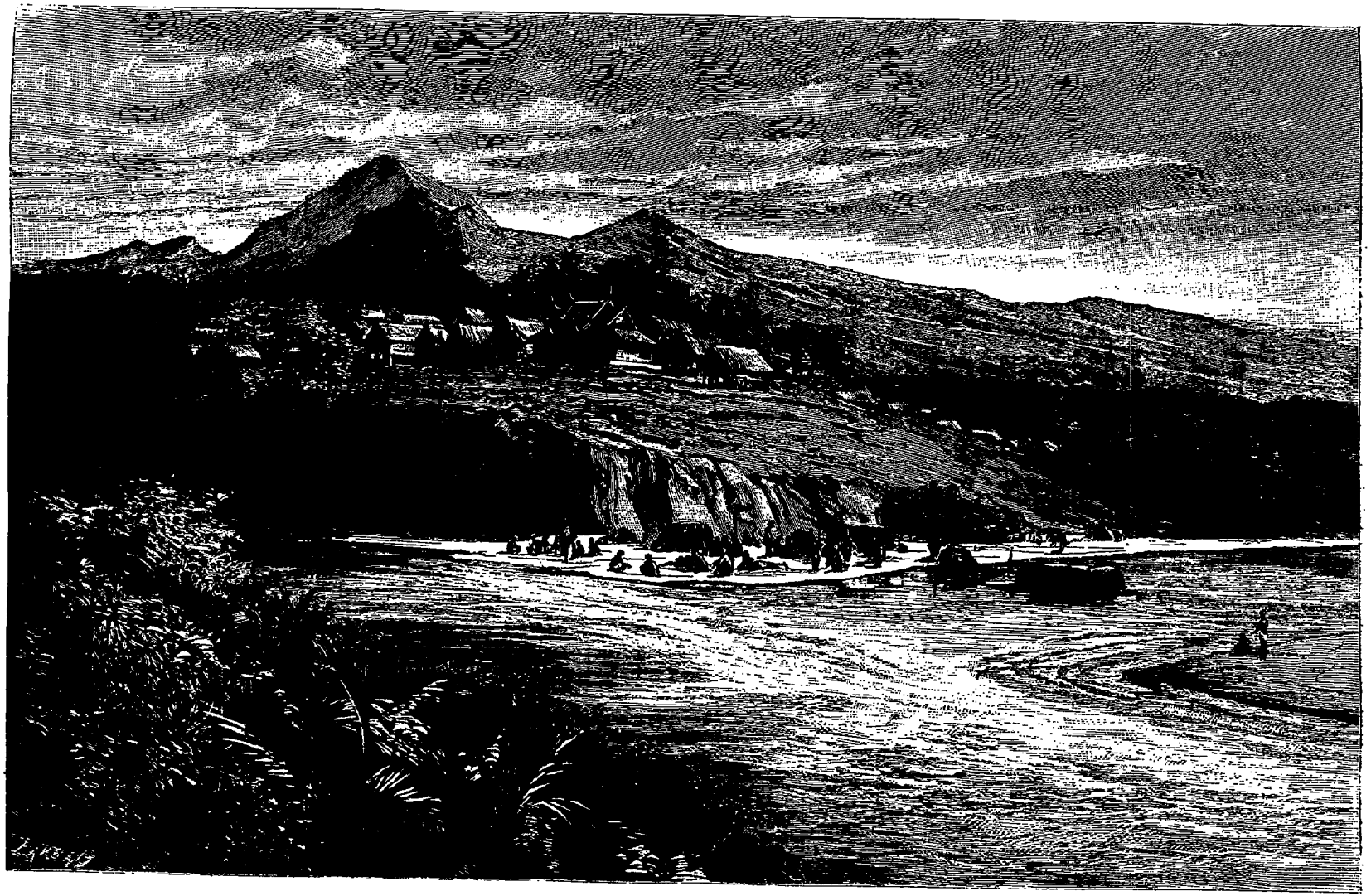
Pendant huit jours j'attendis inutilement la visite des deux gouverneurs. Enfin ils m'envoyèrent un de leurs principaux mandarins pour me présenter leurs amitiés et je me décidai à leur rendre visite.

Les deux chefs siamois furent d'ailleurs avec moi de la plus grande politesse. Ils firent afficher dans leurs camps un ordre à leurs soldats d'avoir à me respecter, moi et mes hommes, mais ils firent la sourde oreille quand je leur proposai de les accompagner sur le Nam Ou. Le plus jeune, de beaucoup le plus riche et le plus puissant, le Thiao Phya de la province de Phyxay, laquelle, s'il faut l'en croire, peut facilement mettre dix mille hommes sur pied, se fût peut-être laissé persuader, mais le vieux Thiao Phya de Socatay, individu rapace, qui peu d'années auparavant était déjà venu à Luang-Prabang et avait affamé le pays par ses exactions sous prétexte de le défendre, ne voulut rien entendre.

Ma présence le gênait pour réquisitionner à son aise, piller le pays et l'affamer; il craignait que je ne rendisse compte de sa conduite à Bangkok et, malgré tout ce que je pus lui dire pour lui prouver que les Français et les Siamois avaient en ce moment un même intérêt à combattre les Hôs, il me fit comprendre fort poliment que, n'ayant pas de mission officielle de mon gouvernement pour m'occuper de ces questions, je n'avais pas à m'inquiéter de ce qu'ils venaient faire à Luang-Prabang.

Le second roi, élevé à Bangkok et Siamois de cœur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



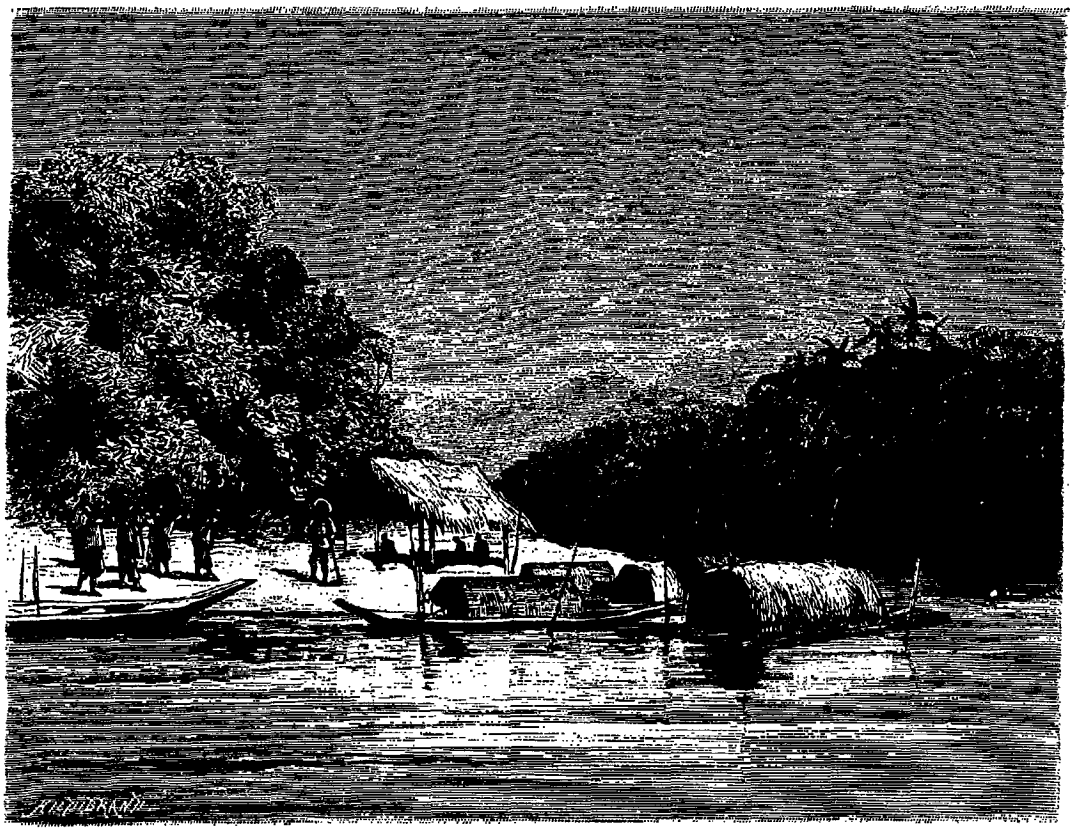
Meuong Koua (voy. p. 60-62).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'avait toujours comblé de protestations d'amitié, mais je sentais que de même ma présence n'était pas sans l'inquiéter un peu; il me laissa souvent deviner qu'il était jaloux de la préférence marquée que je témoignais pour le premier roi et son fils aîné le Hat Saon. En cette occasion il ne manqua pas d'affecter de me demander quand je comptais partir et ce que je voulais encore faire dans le pays, puisque j'avais exploré le Nam Ou, etc. De plus je m'aperçus aussi bientôt du mauvais vouloir manifeste à mon égard des mandarins du séna inféodés au parti du second roi.

Qu'aurais-je pu faire sans argent, obligé d'emprunter sans cesse au roi de Luang-Prabang, qui n'était plus maître chez lui, sans mission, sans instructions spéciales du gouvernement, sans nouvelles du Tonkin!

En croyant être utile on peut dans de semblables conditions rendre de très mauvais services à son pays. J'avais été envoyé pour explorer le royaume de Luang-Prabang jusqu'aux frontières de la Chine, ce que j'avais fait dans la mesure du possible; mais le retour



Entrevue avec les Païi Pou noï (voy. p. 61).

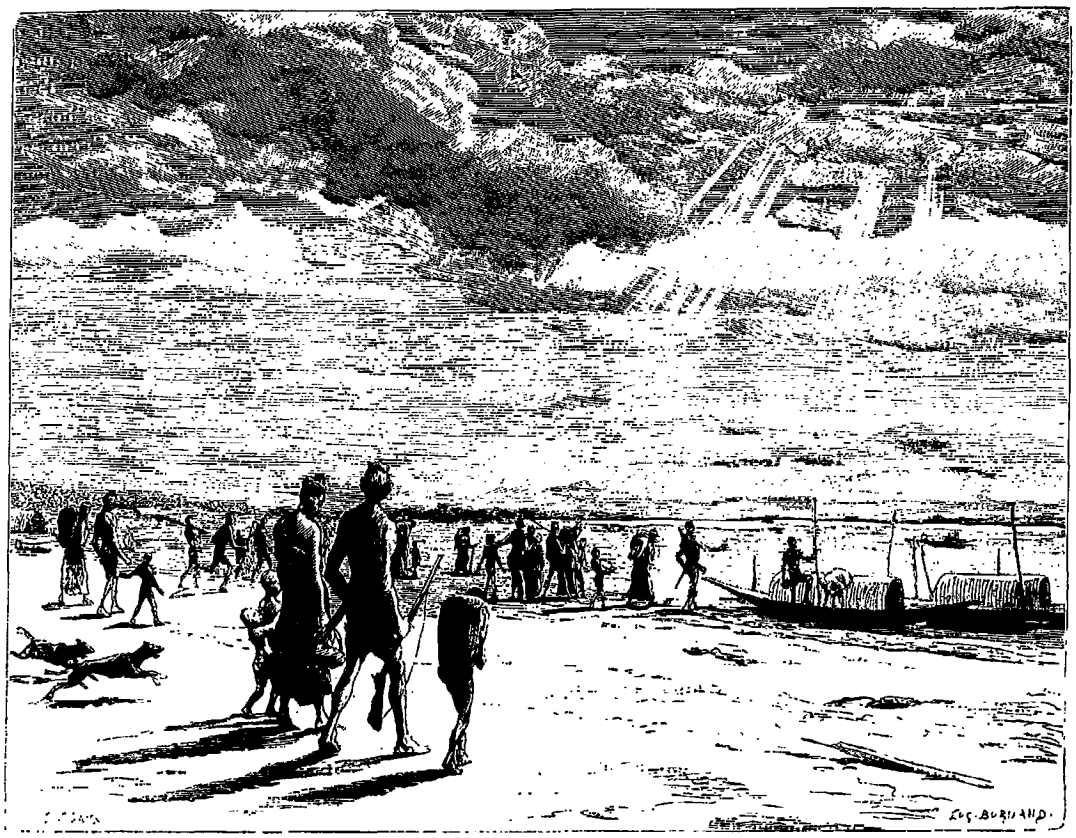
par le Tonkin m'était absolument interdit, ne pouvant me faire suivre d'une armée laotienne. Je me résignai donc à revenir par le royaume de Siam.

Mes instructions, tout en me laissant une grande latitude, m'indiquaient de suivre au retour, si les routes de la Chine et du Tonkin m'étaient coupées, l'itinéraire de Mouhot quand il s'était rendu de Bangkok à Luang-Prabang; mais cette route me faisait revenir sur mes pas jusqu'à Paklay. D'autre part, depuis mon arrivée à Luang-Prabang j'avais beaucoup entendu parler de Xieng-Maï comme d'une grande ville; c'est de là que venaient toutes les denrées européennes qui se vendent sur le marché de Luang-Prabang et dans tout le Haut Laos. Les Anglais, me disait-on, allaient même installer un consul dans cette ville, à cause de sa grande importance commerciale. Je crus donc utile de passer en revenant par cette ville assez inconnue des Européens et je modifiai mon itinéraire en ce sens.

Docteur P. Neis.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ des hommes de Pak Ta (voy. p. 66).

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur.

XX

Départ de Luang-Prabang. — De Luang-Prabang à Xieng Kong.

Le roi comprit qu'il ne pouvait pas me retenir plus longtemps et je fis tout disposer pour mon départ. Le 23 janvier j'allai lui faire mes adieux. Il avait les larmes aux yeux en me souhaitant un bon voyage. Il me prit les deux mains et me fit promettre de revenir bientôt.

« Ne tardez pas si vous voulez me revoir, me dit-il, car je suis bien vieux et n'ai plus longtemps à rester sur la terre, mais souvenez-vous que j'ai des fils qui seront rois après moi et qui vous connaissent. N'importe quand vous viendrez, vous ou tout autre Français, vous serez les bienvenus à Luang-Prabang. »

Je l'assurai que si cela dépendait de ma volonté, je reviendrais bientôt, mais qu'en tout cas, si je ne le pouvais pas, il verrait dans peu de temps d'autres Français venir de l'est, du Tonkin, pour lui demander de les aider à établir des relations commerciales entre ce pays et le sien.

Dans l'impossibilité où j'étais, en le quittant, de lui faire aucun cadeau de prix, je lui donnai mon chien Tambo, mon fidèle compagnon, que je ne pouvais songer à ramener en France ; le roi l'aimait beaucoup : à chacune de mes visites il me demandait de le faire entrer pour le caresser, et il me dit qu'il appréciait

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autant plus ce cadeau, qu'il savait qu'il m'était pénible de m'en séparer.

Après avoir distribué à divers mandarins tous les objets qui ne m'étaient pas indispensables, je m'embarquai le 25 janvier 1884 vers midi pour remonter le Mékong.

Bien des fois depuis huit mois j'avais aspiré au bienheureux moment où je quitterais cet air empesté et où je pourrais songer au retour, et cependant ce ne fut pas sans regret que je quittai Luang-Prabang. Je n'avais point réussi à faire tout ce que j'avais entrepris. Ce retour par le Siam était en somme une retraite, un demi-échec. Il me fallait renoncer cette fois à l'honneur d'ouvrir la route entre le Tonkin et le Haut Laos. Je me disais que dans des circonstances semblables ce qui est différé est trop souvent perdu et que j'avais à craindre qu'il ne fût réservé à un autre, peut-être même à un étranger, de rendre ce service insigne à notre nouvelle colonie.

Mes hommes aussi virent arriver sans enthousiasme l'heure du départ; ils ne comprenaient guère comment nous allions retourner vers l'Annam en lui tournant le dos et en remontant le Mékong.

Pendant seize jours, sans nous arrêter, nous suivîmes l'itinéraire du commandant de Lagrée, jusqu'à la ville de Xieng Kong, qui ne dépend plus du royaume de Luang-Prabang, mais de la province de Meuong Nan.

Dans ce trajet le fleuve coule presque directement de l'ouest à l'est, les rapides sont nombreux, les villages peu rapprochés, surtout au sud du Mékong, où le pays, couvert de hautes montagnes, paraît être principalement habité par des Khas.

Pendant la nuit nous campions le plus souvent sur des bancs de sable, en ayant soin d'entretenir avec soin de grands feux, les tigres étant plus communs en cette contrée qu'en aucune partie du Laos.

Du 1er au 2 février, par une nuit noire, nous dormions tous sous un abri de feuillage, quand vers deux heures du matin je fus réveillé par de véritables hurlements que poussait un de mes canotiers laotiens; je saisis ma carabine, toujours à portée de ma main, et en un clin d'œil je fus en avant des feux, ne doutant pas que l'un des hommes n'eût été enlevé par un tigre. Il n'en était rien heureusement, mais les Laotiens me montrèrent à moins de vingt pas une masse noire qui se détachait sur le banc de sable blanc. Je fis feu encore à moitié endormi, et l'animal prit la fuite, sans que je pusse savoir si je l'avais touché; il nous laissa d'ailleurs en paix le reste de la nuit.

Le lendemain matin nous reconnûmes la trace d'une grande panthère; elle était venue à cinq pas de nos feux, et c'est à ce moment que le Laotien de veille, qui s'était assoupi un instant, l'avait aperçue et s'était mis à hurler.

Le 8 février, non loin des frontières du royaume de Luang-Prabang, nous arrivons vers neuf heures du matin auprès du village de Pak Ta, au confluent du Nam Ta, grand affluent que l'on peut remonter pendant douze jours au moins à la saison sèche. J'y trouvai l'un des petits mandarins du séna de Luang-Prabang, que je connaissais depuis longtemps, un de mes convives du 14 juillet. Il me raconta qu'il était venu de la part du roi pour réquisitionner des hommes et les amener à Luang. Il demandait cent hommes à Pak Ta; trente devaient partir avec lui le jour même. Par suite, le Thaséan vint me demander de l'excuser d'être obligé de me retenir un jour avant de me fournir les hommes de barques qui m'étaient nécessaires.

Je passai donc la journée au confluent de cette jolie rivière, et j'assistai aux préparatifs de départ de ces braves gens. Cinq ou six hommes d'un âge mûr les accompagnaient comme chefs, tous les autres pouvaient avoir de vingt à vingt-cinq ans. Ils paraissaient partir tranquillement, sans enthousiasme et sans grand regret. Toute la famille, les femmes, les sœurs, les fiancées, les accompagnaient, apportant les bagages, qui étaient fort encombrants. Chaque homme, outre son fusil, son sabre et une bonne provision de munitions, emportait une natte, un petit matelas et des provisions pour plusieurs jours. Pas de joie bruyante en ce moment où l'on quitte sa famille pour partir en guerre; pas de gémissements de la part des femmes ni de celle des parents. Les Laotiens ne s'embrassent pas en public, les femmes ne serrent même pas la main de leurs maris; tout se passa dans le plus grand calme.

Vers deux heures, quand les femmes eurent chargé sur les barques, après les bagages, des bananes et d'autres fruits, et aussi un peu d'eau-de-vie de riz, le mandarin donna l'ordre du départ; il vint me serrer la main, puis, rassemblant ses hommes, il fit d'une voix grave une prière dans laquelle il demandait à la divinité que chacun des hommes pût retourner chez lui après avoir fait son devoir. A la suite de cette prière on s'embarqua en silence.

Au milieu du fleuve les guerriers déchargèrent en l'air leurs fusils; puis, sur chacune des six barques qui les emportaient, ils entonnèrent un chant monotone, accompagné des sons doux et harmonieux des orgues laotiens.

Ils allaient à Luang-Prabang bien persuadés qu'on les mènerait se battre contre les Hôs, nos propres ennemis, et il me semblait que des gens qui savent partir ainsi pouvaient aussi savoir se battre en ce pays de montagnes même contre les Pavillons-Noirs, s'ils étaient conduits par un chef qui eût leur confiance. Que n'aurais-je pas donné pour retourner avec eux!

XXI

Xieng Kong. — Xieng Sen. — Le Nam Kok.

Le 10 au matin nous arrivons à Xieng Kong. L'aspect de cette ville, vue du fleuve, nous rappelle beaucoup Bassac; le fleuve lui-même, malgré ses nombreux et importants affluents, nous paraît toujours aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaste et aussi grandiose, bien que nous soyons à plus de douze cents kilomètres de Bassac.

En débarquant on s'aperçoit que Xieng Kong a été autrefois une ville forte. Du côté du fleuve il n'existe plus aucune trace de fortification; mais du côté de la terre on retrouve encore des restes assez imposants de murailles et de fossés. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un gouvernement secondaire dépendant de Meuong Nan; toutefois le gouverneur est directement nommé par Bangkok sur la proposition du gouverneur de Meuong Nan.

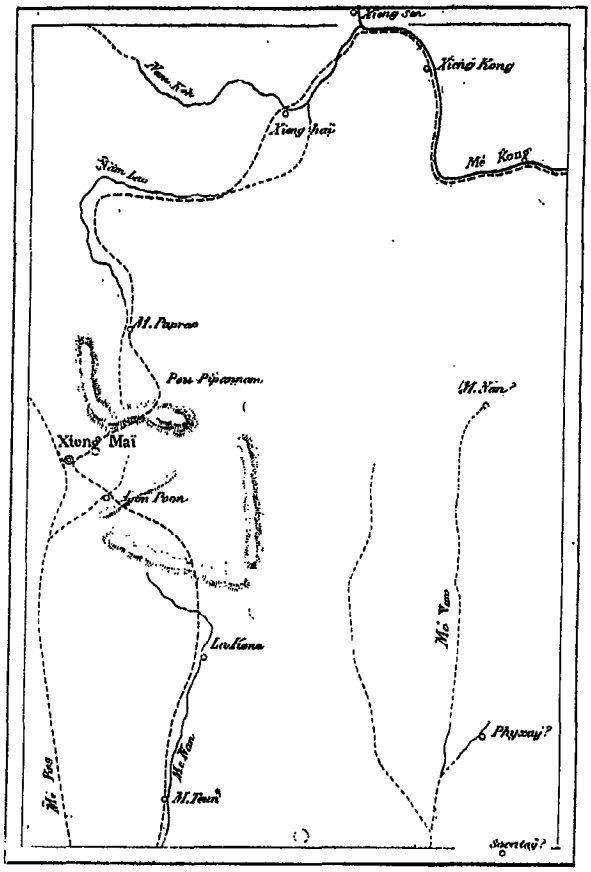
A mon arrivée j'appris que le gouverneur était mort depuis plusieurs mois; il n'avait pas encore été remplacé; son fils, le Hatsaon, faisait en ce moment de grands sacrifices en l'honneur de son père. La principale pagode était encombrée d'animaux en bambous de toute espèce recouverts de coton, de pirogues à jour fabriquées avec des cordons de cire, de bananes, de volailles, de porcs et de cadeaux de toute sorte. Des centaines de bougies brûlaient de tous côtés; des escouades de talapoins hurlaient sans relâche leurs prières, et des orchestres composés de gongs et de tam-tams achevaient de faire de cette fête un immense charivari.

Malgré ses occupations religieuses, le jeune Hatsaon, qui devait encore habiter pendant trois jours dans la cour du wat où il s'était fait bâtir une cabane pour lui et ses quatre femmes, me reçut fort bien; il s'engagea à me fournir des barques et des hommes pour me conduire à Xieng Haï, me demandant seulement d'attendre qu'il eût fini son sacrifice. Il y avait bien un deuxième gouverneur ou Oumpahat, qui lui était hiérarchiquement supérieur, mais il me fit entendre que c'était un vieillard abruti qui n'avait aucune chance d'être nommé gouverneur, et que la population le considérait déjà comme le successeur de son père.

Je séjournai quatre jours à Xieng Kong, pendant lesquels je me rendis plusieurs fois à la pagode pour faire visite au Hatsaon et à ses femmes; j'assistai aussi plusieurs fois dévotement aux cérémonies religieuses.

Le 14 nous partions pour Xieng Haï, où nous devions trouver des éléphants pour nous conduire à Xieng Maï.

Nous devions passer, mais sans nous y arrêter, devant les ruines de Xieng Sen. Tout ce pays, qui forme une vaste plaine, jadis fertile et peuplée, a été le théâtre de longues compétitions entre les Birmans et les Siamois; il est aujourd'hui presque désert et nous avançons pendant deux jours avant de rencontrer le premier village, celui de Ban Séo, non loin du confluent du Nam Kok.



Itinéraire du retour.

Le 17 au matin nous entrions dans le Nam Kok, appelé aussi Mékok, dont le confluent n'a pas moins de cinq cents mètres de large. Nous apercevions dans le lointain, à quelques kilomètres de nous, un grand village; de nombreux aréquiers et cocotiers, des barques nombreuses attachées le long de la rive nous prouvèrent que Xieng Sen n'était plus l'amas de ruines inhabitées qu'avait vu la commission de Lagrée en 1867. C'était maintenant un riche village, peut-être bientôt une ville importante. Le roi de Xieng Maï y a nommé un gouverneur, et la rive gauche du Mékok, ainsi qu'une grande étendue de la rive gauche du Mékong au-dessus de Xieng Kong, dépend de ce nouveau chef-lieu de province.

La navigation sur le Nam Kok est facile et agréable. Cette rivière écoule doucement ses eaux claires et limpides sur un fond de sable, au milieu d'une vaste plaine à peu près déserte, tantôt couverte de forêts de tek, que nous apercevons pour la première fois dans le Laos, tantôt de hautes herbes, qui semblent remplacer d'anciennes rizières et où abondent les gibiers de toute espèce.

La rencontre de quelques rares pirogues et la présence de pêcheries qui barrent de temps en temps le Nam Kok nous démontrent seules que le pays n'est pas entièrement désert; en ce pays frontière, continuellement exposé aux invasions, les villages sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous bâtis, prudemment, à un jour de marche ou deux de la rivière.

Comme les plus nouvelles cartes signalent encore le chef-lieu de cette province sous le nom de ruines de Xieng Haï, ce ne fut pas sans étonnement que, le 20 au matin, nous débarquâmes devant une véritable ville forte. Les fortifications, un peu délabrées en certains endroits, sont encore imposantes et n'ont pas moins de huit kilomètres de tour; il est vrai qu'en y entrant on s'aperçoit que la plus grande partie de la ville est occupée par des pagodes en ruine et par de grands jardins.

Le marché est assez bien approvisionné, et l'on y compte chaque matin de trois à cinq cents personnes; mais, à part le marché, toute la ville a un air de désolation et de solitude qui attriste; nous y rencontrons des chiens errants et de loin en loin un éléphant conduit par son cornac et traînant une bille de tek.

Le Thiao Luong, ou gouverneur de Xieng Haï, me logea dans un petit sala assez délabré, mais il me traita avec une grande bienveillance et me promit de me procurer le plus tôt possible les éléphants nécessaires à la continuation de mon voyage.

XXII

Xieng Haï. — Les Ventres-Noirs. — La chique de mian.

Le Oumpahat ou sous-gouverneur s'installa près de moi et ne me quitta guère pendant mon séjour à Xieng Haï. Très empressé et très loquace, il m'accompagna dans toutes mes promenades, me procura des chevaux et me donna tous les renseignements que je désirais. Il me raconta qu'il était l'ami des Européens et que, quelques mois auparavant, deux Phalangs venant de Xieng Maï avaient logé successivement chez lui : le docteur Cheek, chef de la mission américaine de Xieng Maï, qui était venu à Xieng Haï pour chasser, mais aussi pour poursuivre et faire rentrer chez lui un domestique (le Oumpahat disait un de ses esclaves) qui s'était réfugié à Xieng Sen. Il avait donné de même l'hospitalité à M. Carl Bock, un naturaliste norvégien, qui s'était attiré quelques désagréments en s'appropriant des statues du Bouddha trouvées dans une pagode en ruine.

Depuis son arrivée en Europe, M. Carl Bock s'en est vengé en disant le plus grand mal de ces pauvres Ventres-Noirs.

A partir de Xieng Haï, je me retrouvais en effet chez les Laotiens à ventre noir, et, bien qu'arrivant chez eux sans cadeau, sans pacotille, presque sans argent et en assez piteux équipage, je dois dire que jusqu'à Xieng Maï je n'ai eu qu'à me louer du bon accueil, je dirai même de la générosité, des habitants.

La position frontière de Xieng Haï et la difficulté des communications avec Xieng Maï ont forcé le roi de ce pays à laisser au gouverneur de la province une grande autorité au point de vue judiciaire. Le Oumpahat compose à lui seul le tribunal; il existe une prison, mais elle est ordinairement vide, car la peine de mort est appliquée pour les vols importants, et le rotin pour la plupart des délits moins graves.

« Quand on m'amène une bande de pirates, me racontait le Oumpahat, je me rends immédiatement au tribunal, puis, après les avoir interrogés, je les condamne à mort; le kromakane (greffier) inscrit la sentence de chacun d'eux, et en sortant du tribunal je les exécute moi-même, puis je vais en rendre compte au gouverneur. »

Comme je lui représentais que ce n'était pas là dans les autres pays l'office d'un grand mandarin, il parut étonné de mon observation et me répondit du ton le plus convaincu :

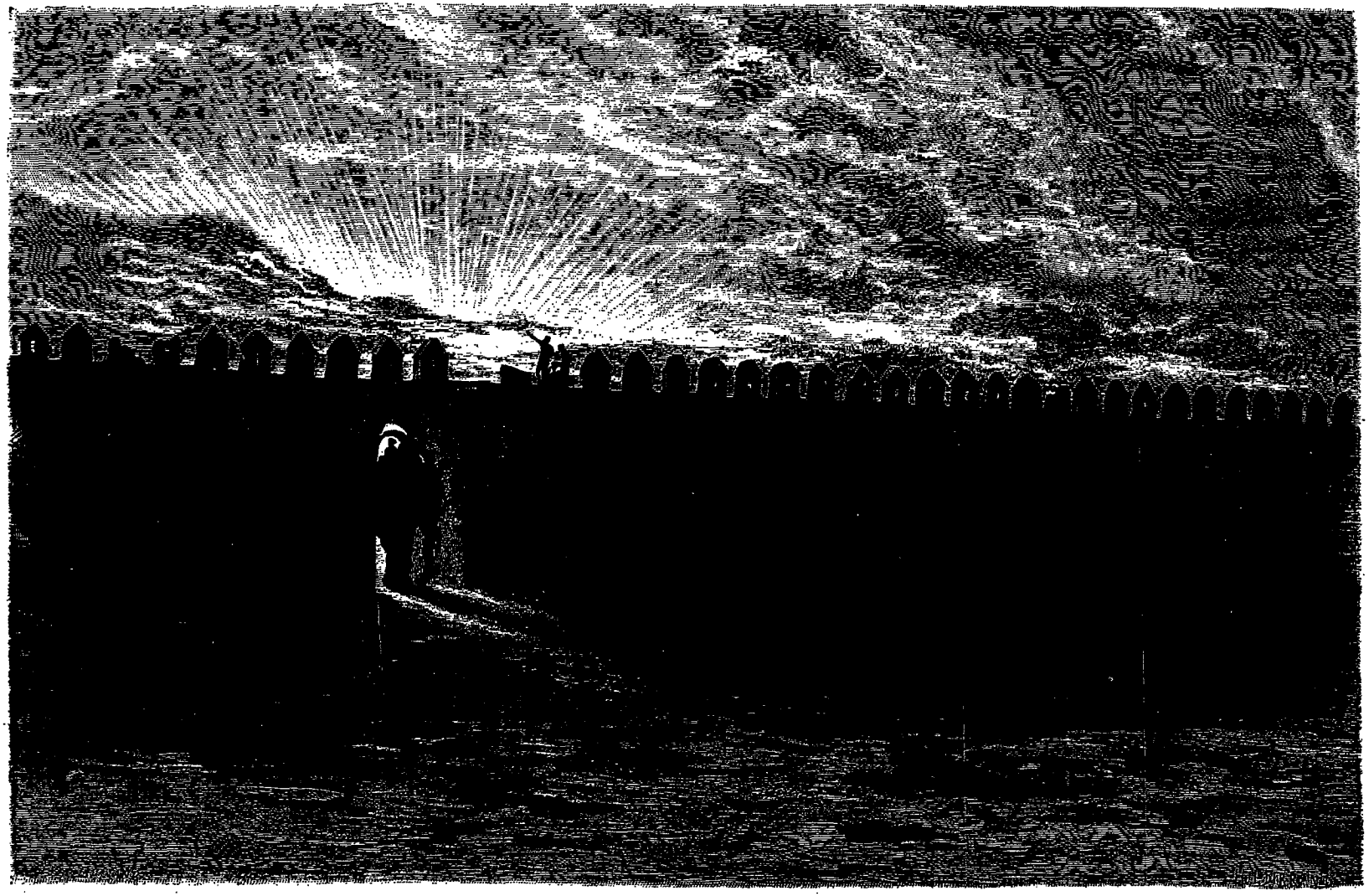
« Quand il s'agit de donner le rotin, je laisse ce soin à de petits mandarins, mais, pour la peine capitale, je préfère opérer moi-même; je suis certain ainsi que l'opération sera bien faite. »

Il entra ensuite dans de minutieux détails, qui me parurent fort judicieux, sur sa manière de pratiquer la décollation : il devait certainement avoir une grande pratique de cette opération chirurgicale. Il me fit aussi cadeau de l'un des sabres qui lui servaient d'ordinaire; c'est une bonne lame de quatre-vingts centimètres, légèrement recourbée, assez mince et légère; il paraissait vraiment regretter de ne pas avoir sous la main quelques pirates, pour me donner une démonstration pratique de son adresse.

La rage, mal tellement rare en Cochinchine qu'on l'a longtemps cru inconnu, paraît fort commune en ce pays. En revenant du tribunal par la principale rue de la ville, suivi du Oumpahat et d'autres mandarins, marchant à la file indienne, comme on le fait toujours, je me sentis brusquement tiré par mon veston; le Oumpahat me montrait au milieu du sentier un chien à moitié mort, sur lequel j'allais mettre le pied par mégarde. Il me dit d'un air effrayé : « Un chien fou! » C'est le nom qu'ils donnent aux chiens enragés, et en effet la bête paraissait être à la dernière période de la rage; elle était couverte de bave et d'écume; je lui envoyai une balle de revolver dans la tête, de peur qu'elle n'eût encore la force de se relever, et nous continuâmes notre chemin. J'appris alors qu'il y avait en ce moment plus de dix chiens enragés dans la ville; on se contentait de ramasser le plus possible les autres chiens, sans se préoccuper de faire la chasse à ceux qui étaient déjà malades. Chaque année, pendant la saison sèche, on constate un grand nombre de cas de rage chez ces animaux, et les accidents de personnes ne sont pas rares.

Une des denrées les plus communes sur le marché de Xieng Haï est le *mian*, préparation que tous les habitants, hommes, femmes et enfants, chiquent continuellement et qui remplace avantageusement, à tous les points de vue, je crois, le bétel des autres Indo-Chinois. Le mian n'est autre chose que la feuille du thé, cuite à la vapeur le jour même où on l'a cueillie; une fois cuit, il a à peu près la même consistance que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ville de Xieng Hai.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les légumes que nous mangeons dans la soupe. Le thé est empilé et fortement serré dans des bambous creux, où il subit une sorte de fermentation. Au bout de huit jours on peut s'en servir; après deux ou trois mois au plus, le mian est pourri. Pour préparer la chique on prend trois à quatre feuilles, au milieu desquelles on met une forte pincée de sel, on roule le tout en boule et on le place entre la joue et les gencives. On ne crache point en chiquant le mian, on ne mâche point la chique, qui dure environ une heure; le seul inconvénient, outre la déformation du visage, est, pour les commençants, la fatigue douloureuse que produit la distension des muscles de la joue, et une légère parotidite, si l'on en abuse par trop.

La ville de Xieng Haï est entourée de bois de thé, que l'on dit très parfumé, mais les habitants n'en font guère sécher et ils le vendent ou le consomment en entier sous forme de mian. Tous les Ventres-Noirs, tous les Birmans, les Ngious et les Karyens chiquent le mian et se passeraient plutôt de manger que de chiquer.

Du reste, même pour les Européens qui voyagent en ce pays, cette préparation est bien agréable quand on peut s'habituer à conserver dans la bouche un corps aussi volumineux; il suspend la soif et la faim, fait trouver délicieuse l'eau la plus mauvaise, et est en outre un excitant cérébral très énergique. Si ce n'est pas une habitude, une ou deux chiques de mian produisent le même effet que plusieurs tasses de café fort; elles éloignent complètement le sommeil, excitent vivement l'imagination et donnent des idées gaies. Sous l'influence du mian, mes plus longues journées à éléphants passaient comme par enchantement, le travail m'était facile, mon esprit était toujours en éveil; il se peut bien que je doive en partie au mian de ne rapporter que des impressions agréables du pays des Ventres-Noirs.

Le 23, au jour et à l'heure dits, ce qui est bien rare chez les Laotiens, un train de sept éléphants de taille suffisante fut mis à ma disposition, cinq pour mes hommes et moi, et deux pour mes bagages. A deux heures trente, nous étions en route pour Xieng Maï.

XXIII

De Xieng Haï à Xieng Maï. — Les forêts de tek. — Meuong Paprao. — Les caravanes de bœufs.

Pendant quatre jours nous nous dirigeons au sud-sud-ouest, en traversant un pays de collines, parsemé de riches villages et en partie recouvert de magnifiques forêts de tek. Nous suivons constamment le cours du Nam Lao, fort affluent de droite du Mékok.

Les forêts de tek ne ressemblent en rien aux autres forêts que j'avais parcourues jusqu'ici en Indo-Chine. Ce ne sont plus les inextricables lacis de lianes et de rotins de la forêt vierge, où les différentes essences sont mélangées, où le spectacle change à chaque pas, mais où la vue pénètre rarement à plusieurs centaines de mètres : ici tout paraît régulier et l'on croirait ces forêts plantées par la main de l'homme. Les troncs, immenses et bien verticaux, s'élèvent à trente mètres et plus sans donner une branche, puis la frondaison s'étale horizontalement, formant une voûte épaisse et continue; on voyage dans ces forêts comme entre les piliers d'un temple gigantesque. Les feuilles de tek, larges, lourdes et luisantes, qui servent dans le pays à faire des toitures résistantes, tombent toute l'année et recouvrent le sol, en sorte que pas un buisson, pas un brin d'herbe ne pousse en ces forêts, ce qui contribue à leur donner un aspect tout particulier.

Les forêts qui se trouvent dans le bassin du Mékong sont et resteront malheureusement inexploitables, car la ligne de partage des eaux entre le Mékong et le Ménam est trop élevée pour que l'on songe à employer cette voie, et, d'un autre côté, il y aurait folie à essayer de flotter un train de bois de tek dans les rapides du Mékong, du Mékok à Phnompenh, point le plus rapproché où l'on puisse trouver à le vendre. Elles pourront cependant être utiles aux Européens qui s'établiront plus tard dans le Haut Laos, et en particulier à Luang-Prabang; il est possible et même facile de flotter jusqu'à cette ville quelques billes de bois de tek, par le Mékok et le Mékong.

Le 27 nous débouchions sur un plateau fertile, parcouru par le Nam Lao, et, après avoir traversé pendant deux heures de belles rizières, nous arrivions en face de Meuong Paprao, où nous devions changer nos éléphants.

Nos cornacs étaient aussi joyeux que s'ils eussent terminé un voyage de plusieurs années. Ils avaient espéré nous faire changer d'éléphants deux jours plus tôt, à Ban Nonkouan, de manière à pouvoir s'en retourner chez eux, et leur déception avait été telle en ne trouvant pas d'éléphants préparés dans ce village, que mon cornac, particulièrement, qui paraissait cependant être un jeune homme intelligent, pleura une partie de la soirée. Je le fis interroger et il répondit, tout en éclatant en sanglots, qu'il était désolé parce qu'il ne reverrait pas sa femme de six jours encore; jamais depuis son mariage il n'avait fait une si longue absence. Je crus d'abord que sa jeune femme était seule dans sa maison et qu'il craignait une attaque de pirates en son absence, mais elle habitait chez ses parents et n'avait par conséquent rien à craindre.

Le caractère des Laotiens à ventre noir diffère beaucoup sous ce rapport de celui des Ventres-Blancs; ceux-ci quittent bien facilement leurs femmes, et sitôt qu'ils sont riches ils ont soin d'en avoir plusieurs.

Parmi les Ventres-Noirs la polygamie ne se pratique guère que chez les grands mandarins; chez le peuple, la femme est la maîtresse absolue de la communauté, l'homme travaille, rapporte, mais ne possède jamais. En se mariant, il entre dans la famille de sa femme; il a dû apporter à celle-ci une certaine somme d'argent, et tout ce qu'il gagnera désormais appartiendra à sa femme ou plutôt à sa belle-mère, car, tant

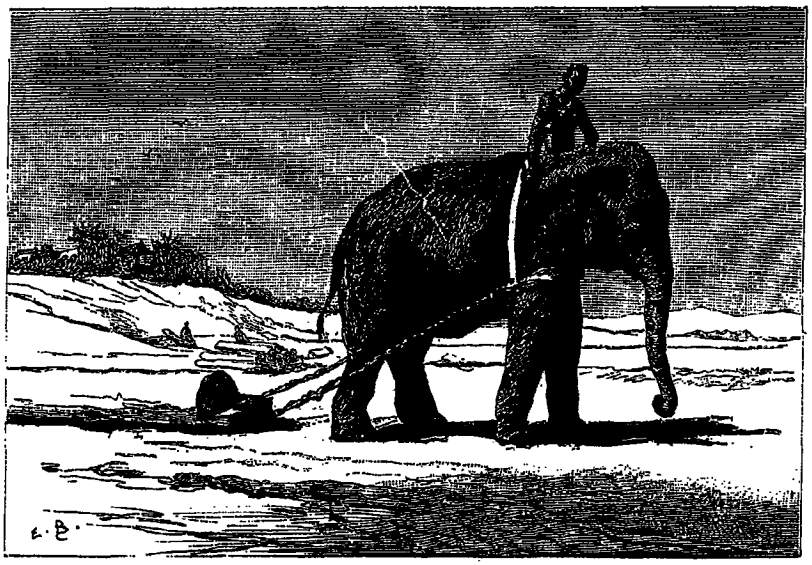
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que celle-ci vivra, elle sera le chef de la communauté. A la mort de la belle-mère ce sera la femme qui héritera avec ses sœurs; le mari pourra alors se séparer de la famille de sa femme et avoir une maison à lui, mais sa femme sera seule propriétaire et continuera à gérer les biens. Après avoir travaillé toute sa vie, l'homme se trouvera, dans sa vieillesse, s'il a perdu sa femme, sous la dépendance de ses filles et de ses belles-filles. Telle est d'après mes renseignements la constitution de la famille chez la plupart des Ventres-Noirs, coutume qui n'est pas, je le crois, réglée par une loi écrite, et qu'expliquent seulement la douceur et la faiblesse de caractère de ces pauvres gens, qui, comme on vient de le voir, ne peuvent rester plus de trois jours loin de leurs femmes sans verser des larmes de regret.

La petite ville de Meuong Prao ou Paprao est une ancienne forteresse qui ne contient maintenant que quelques centaines d'habitants; elle forme un carré de sept à huit cents mètres de côté, entouré d'un large fossé à demi comblé, d'un mur de terre et de fortes palissades en bois de tek, entretenues en bon état; les quatre portes se ferment régulièrement tous les soirs.

On me logea en dehors de la ville, dans un mauvais petit sala sous lequel un troupeau de bœufs avait élu domicile. Trois ou quatre caravanes de soixante à cent bœufs porteurs chacune, conduites par des Ngious, campaient autour de nous. Le gouverneur, que je trouvai atteint d'une attaque de rhumatisme polyarticulaire aigu, me pria de l'excuser de ne pas me loger mieux, m'assurant d'ailleurs que je n'avais rien à craindre, vu qu'il me donnerait des gardes pour la nuit.

Le Oumpahat se chargea de me conduire visiter la



Éléphant traînant une bille de tek (voy. p. 68).

ville, c'est-à-dire de nombreuses pagodes plus ou moins ruinées. Dans plusieurs wats les talapoins vinrent me recevoir et me montrer eux-mêmes les statues ou les ornements qui pouvaient m'intéresser.

En revenant au sala, j'y trouvai la femme du gouverneur et ses enfants, qui étaient venus me rendre visite et m'apporter en cadeaux des fruits et du mian; ils savaient bien cependant que je n'avais ni cadeau ni pacotille à donner en retour.

C'est à Meuong Paprao que se croisent les caravanes qui vont de Xieng Tong à Meuong Nan, de Xieng Maï à Xieng Haï et de là dans tout le Haut Laos, enfin celles qui vont de Xieng Maï à Xieng Sen et de là à Xieng Hong et Xieng Tong. Dans la matinée du 28 nous vîmes passer plusieurs centaines de bœufs ou plutôt de taureaux porteurs, et l'on nous assura que tous les jours, pendant la saison sèche, il en passe autant. Ceux qui allaient vers Xieng Maï étaient presque tous chargés de coton; ceux qui en venaient apportaient du sel, des noix d'arec, des étoffes et quelques denrées européennes.

Les caravanes étaient divisées en escouades de dix à douze bœufs, conduits par deux hommes, ou souvent par une famille composée de la femme, du mari et de plusieurs enfants.

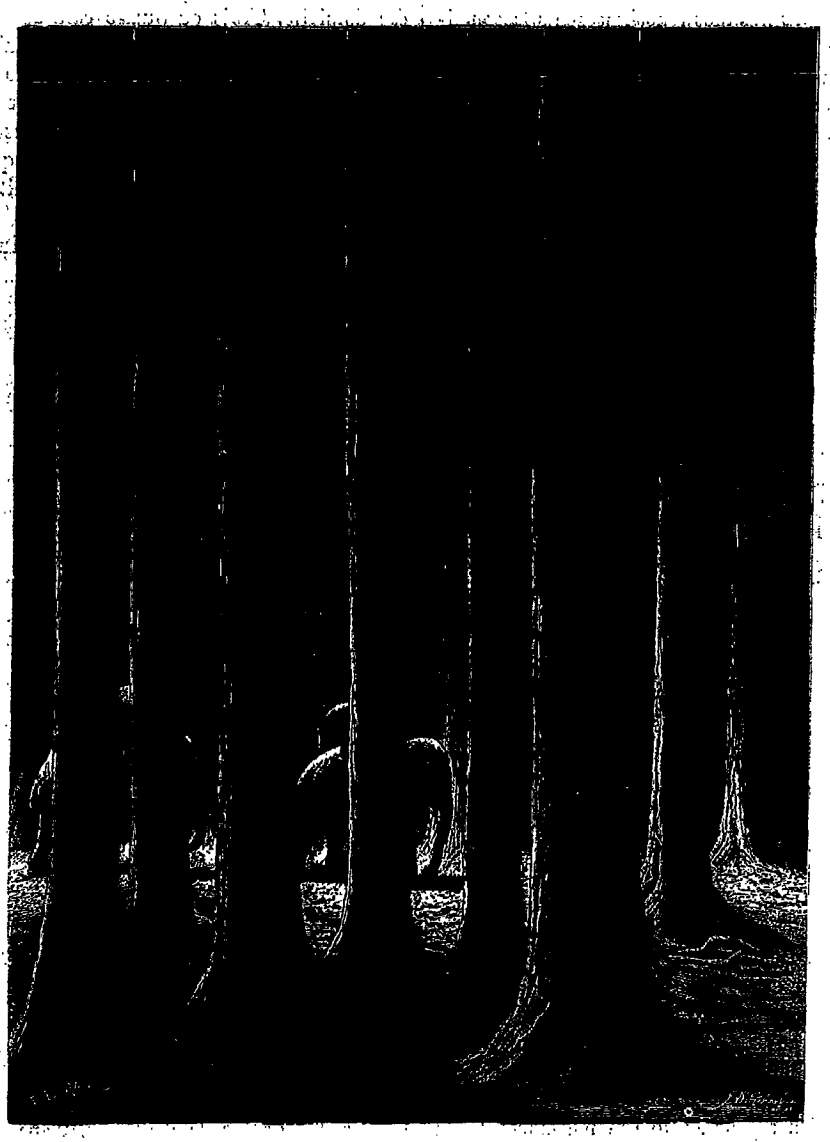
Le chef de file de chaque caravane est un taureau choisi et bien dressé. Il porte une sorte de masque bariolé; ses cornes, entourées d'un étui d'étoffe rouge, sont surmontées de pompons de laine ou de soie; entre ses cornes s'élève un haut panache de plume de paon, et sur son dos, au-dessus de sa charge, est suspendue une cloche, qui annonce de loin l'approche de la caravane.

Chacune des escouades est aussi conduite par un taureau porteur d'une cloche, mais moins richement orné que le chef de la caravane.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces petits taureaux, qui paraissent très doux, ne portent guère que trente ou quarante kilos. Les caravanes partent au point du jour et s'arrêtent entre dix et onze heures du matin auprès d'un cours d'eau. Le plus souvent elles ne se remettent en route que le lendemain. Il faut que les commerçants soient bien pressés pour faire en outre deux heures de route dans l'après-midi, de quatre heures à six heures; dans aucun cas ils ne voyagent pendant la chaleur. On décharge les animaux en arrivant à l'étape et on les laisse paître en liberté; avec les bâts on forme une enceinte dans laquelle on fait rentrer le troupeau le soir; elle suffit à le défendre des animaux féroces.

Le 28, vers dix heures du matin, le gouverneur



Forêt de tek (voy. p. 70).

nous fait amener, suivant sa promesse, six éléphants, et nous nous mettons en route immédiatement.

Nous remontons pendant toute cette journée la vallée du Nam Lao, qui va se rétrécissant, et le soir nous nous trouvons au village de Méthiédi, complètement entouré de montagnes, excepté du côté du nord-est, d'où nous arrivons.

Le lendemain devait donc commencer l'ascension de la ligne de partage des eaux entre les deux grands fleuves.

XXIV

Passage du Pou Pi Pannam. — Panique des éléphants. Arrivée à Xieng Mai.

Le 29 février, partis de bonne heure, nous rencontrâmes cinq ou six caravanes. Chaque fois que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre d'une caravane de bœufs (voy. p. 71).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entendions les cloches des taureaux il fallait nous détourner de la route et nous cacher dans le bois. Nos éléphants, encore mal dressés, n'auraient pu affronter la vue des bœufs porteurs tout harnachés, qu'ils doivent cependant bien connaître.

Vers midi, au milieu d'une vaste rizière, nous aperçûmes une caravane de mulets porteurs; ces animaux sont encore moins communs que les bœufs en ce pays, et les cornacs nous firent faire un grand détour pour les éviter; malgré cela les éléphants poussaient des grognements et tremblaient de tous leurs membres. Ce ne fut qu'en leur assenant de vigoureux coups de masse sur la tête que les cornacs parvinrent à les empêcher de se débander et de nous emporter dans la forêt, où nos cages n'eussent pas tardé à être broyées avec nous contre les branches. Un de nos éléphants surtout, une jeune femelle, était très difficile à maintenir; on ne lui avait confié que des bagages, mais sa présence était pour nous tous un véritable danger; si elle s'était dérobée, les autres éléphants auraient certainement suivi son exemple. Peu auparavant on l'avait lâchée quelques semaines en forêt, comme on le fait souvent; et en se défendant contre un éléphant sauvage mâle, elle avait reçu de ce brutal de profondes blessures qui étaient à peine fermées. Le cornac attribuait à cet accident le caractère ombrageux de sa bête, qui du reste faillit nous être funeste à tous quelques jours plus tard.

A partir d'une heure de l'après-midi nous montons rapidement. A trois heures et demie nous nous arrêtons près de l'origine du dernier cours d'eau qui coule vers le Mékong. Nous sommes à près de neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur l'aspect de la végétation change complètement. Nous n'apercevons plus de tek, mais nous rencontrons d'autres grands arbres des pays tempérés, entre autres des bouleaux et des conifères de différentes espèces; nous voyons aussi de nombreux cycas et des fougères arborescentes inconnues dans la plaine.

Ces forêts sont souvent incendiées par les voyageurs, dans le but de dégager le pied des arbres des broussailles qui les encombrent, de rendre ainsi les chemins plus praticables, et de détruire les repaires des tigres le long des routes fréquentées. Parfois un grand arbre résineux prend feu tout entier et brûle alors pendant plusieurs jours, inondant les passants de tisons enflammés et effrayant les éléphants. L'un de ces grands arbres morts flambait comme une immense torche à vingt pas de notre campement; je ne m'étais pas aperçu d'abord du danger, mais, en examinant l'arbre de plus près, je vis que le feu avait rongé plus de la moitié de la base du tronc et que nous pouvions craindre d'être écrasés pendant la nuit. Je le fis remarquer à mon cornac, chef de notre caravane; il l'examina avec soin; puis, avec cette admirable insouciance que l'on retrouve chez tous les Laotiens, il me dit que peut-être l'arbre ne tomberait pas avant le lendemain. « D'ailleurs, ajouta-t-il, s'il tombe, il ne tombera peut-être pas de notre côté! » Malgré ces rassurantes paroles, après m'être assuré qu'il était difficile de trouver un autre endroit commode pour établir notre campement, je fis travailler tous les hommes à éteindre l'incendie du bas de l'arbre, ce qui ne fut pas un travail facile, à cause de la pluie de tisons et de branches enflammées qui tombait au pied du tronc. Le reste de l'arbre continua à brûler pendant toute la nuit, éclairant la forêt et les rochers d'une lumière fantastique.

Le lendemain matin il faut plus de deux heures pour retrouver et ramener les éléphants. Le sentier devient de plus en plus difficile; taillé en corniche dans le flanc de la montagne, il côtoie pendant toute la matinée de véritables précipices, où les éléphants ont à peine la place nécessaire pour poser leurs énormes pieds. Aussi mettent-ils notre patience à une rude épreuve; ils marchent avec une lenteur désespérante, sondant le sol avec leur trompe, puis n'avançant un pied qu'avec précaution; une fois ce pied bien posé, après s'être assurés que le terrain est solide, ils se décident doucement à mettre un autre pied en avant. Nous ne faisons pas un kilomètre à l'heure. Comment s'étonner dès lors que l'éléphant ait le pied sûr?

Les accidents sont très fréquents dans ces passages dangereux. Les bœufs porteurs roulent souvent au fond des précipices, bien qu'on ait soin de prendre des précautions pour éviter la rencontre de deux caravanes allant en sens inverse. Une caravane de bœufs venant à nous dans ces conditions eût été notre perte à tous.

Le col que nous passons a reçu des Laotiens le nom caractéristique de Doë ou Pou Pi Pannam, c'est-à-dire *montagne du génie qui partage l'eau*. Le Pi de cette montagne est un génie femelle auquel on ne manque pas de faire un sacrifice avant de s'engager dans un passage difficile; tous les abords des sentiers sont jonchés de billes de bois de toutes les tailles, qui ne sont autres choses que des phallus grossièrement taillés, déposés là par les voyageurs pour s'attirer la protection du Pi Pannam.

Vers huit heures nous arrivons au sommet du col. Le baromètre est descendu à six cent soixante-dix-neuf millimètres: nous devons être à peu près à neuf cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelques minutes après, nous apercevons au fond d'une gorge profonde un torrent qui va vers le Ménam: c'est le Mécuong, affluent du Méping, l'une des branches qui forment le Ménam.

Pendant le reste de la journée nous descendons assez lentement, remontant parfois pendant des heures entières. Entre six et sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, les bois de tek reparaissent, et nous traversons quelques belles forêts.

Le 2 mars, nous continuons la descente et nous arrivons, vers une heure de l'après-midi, dans l'immense plaine où se trouve Xieng Maï, au village de Ban Pathoung, où nous nous arrêtons vers trois heures, après une chaude alerte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les éléphants effrayés par les chevaux (voy. p. 76).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En arrivant dans les immenses rizières qui entourent ce village, nous avions vu venir vers nous à fond de train deux cavaliers laotiens; les hommes de pied qui suivaient nos éléphants se portèrent immédiatement à la rencontre des cavaliers pour les faire détourner de notre route; en même temps les cornacs faisaient faire demi-tour à leurs animaux pour qu'ils ne pussent apercevoir les chevaux. Malheureusement ceux-ci, en approchant de nous, se mirent à hennir bruyamment; la petite femelle dont j'ai déjà parlé poussa un cri, l'éléphant que je montais et qui marchait en tête fut alors pris de tremblement, puis, après avoir poussé un formidable rugissement, prit la fuite au grand galop dans la direction opposée aux chevaux, suivi de trois autres éléphants; les deux derniers s'enfuirent dans une autre direction.

Je n'avais jamais vu galoper d'éléphants. Ce devait être un spectacle étrange que cette charge à fond de toute notre caravane se précipitant la trompe en avant, en poussant des hurlements de peur et aussi de douleur, car les cornacs avaient planté leurs pics aigus dans les têtes des éléphants et leur déchiraient la peau et le coin de la bouche pour essayer de les arrêter.

Je ne pouvais guère être attentif à ce spectacle, occupé à me maintenir dans la cage et à préserver mes instruments, toujours étalés près de moi, baromètre, boussole, etc., exposés en ce moment à être projetés par les violentes secousses que nous éprouvions. Au bout de quelques secondes, ma cage commença à se démolir et je dus faire tous mes efforts pour en maintenir les morceaux rassemblés. Si ma cage était tombée, je n'aurais pas tardé à la suivre; or, à cette époque, le sol argileux des rizières sur lequel nous galopions est aussi dur que la pierre. Après un kilomètre environ de cette course folle, mon cornac parvint à maîtriser son éléphant, qui avait la tête ensanglantée, et les trois autres s'arrêtèrent. Nous descendîmes aussitôt pour nous rendre à pied jusqu'au sala. Je remarquai dans cette circonstance que, malgré leur teinte foncée, on s'apercevait fort bien que les cornacs avaient pâli de peur; leurs lèvres particulièrement étaient devenues presque blanches.

Les deux éléphants qui avaient pris la fuite d'un autre côté étaient celui que montait le milicien Long et la jeune femelle qui ne portait que son cornac et quelques bagages. Je les avais vus disparaître dans une forêt de tek qui entoure la rizière, et je pouvais craindre que leur charge, hommes et caisses, ne fût broyée contre les arbres. J'envoyai aux informations, et peu après je vis apparaître l'éléphant de Long, qu'on avait pu arrêter très vite, mais ce ne fut qu'assez tard dans la soirée que l'on rapporta, blessé et contusionné, le cornac du jeune éléphant, dont les caisses et les bagages avaient été brisés; on m'en rapportait les morceaux. Le malheureux cornac n'était pas grièvement blessé, mais il pleurait sa cage à éléphant, ses instruments, son pic de cornac et son sac, qu'il avait perdus dans sa course en forêt; je lui donnai quelques roupies pour l'indemniser, mais je ne pus décider les autres cornacs à continuer leur route le lendemain jusqu'à Xieng Maï; ils craignaient trop de rencontrer d'autres chevaux.

Je ne tenais guère moi-même à faire une autre charge au galop à éléphant, et j'essayai de me procurer des porteurs et un cheval au village de Pathoung.

Le vieux Thaséan de ce village y mit assez de mauvaise volonté. Il me fit perdre toute la matinée du 3 mars, et ce ne fut que lorsqu'il me vit parfaitement décidé à abandonner tous mes bagages au sala pour me rendre à pied jusqu'à Xieng Maï me plaindre au roi, qu'il consentit à me chercher des porteurs, mais je ne pus trouver de cheval.

Vers trois heures de l'après-midi, sous un soleil de plomb et par une température de trente-deux degrés à l'ombre, nous nous mettons en route à pied pour faire les vingt kilomètres qui nous séparent encore de Xieng Maï. Sur cette route on suit constamment de vastes rizières, au milieu desquelles on trouve de temps en temps quelques maisons bâties au milieu de jardins ombragés, véritables oasis qui se détachent au loin sur le sol blanc et nu des rizières. Ces jardins sont soigneusement palissadés, mais à la porte de chacun d'eux, dans un lieu ombragé, on trouve un pot constamment rempli d'eau et un coco pour permettre aux voyageurs de se désaltérer sans déranger les habitants.

XXV

Xieng Maï. — Réception du roi. — Le marché. Une fête chez le roi.

Il était nuit lorsqu'à six heures vingt nous arrivâmes devant la ville, sur la rive gauche d'une forte rivière que l'on appelle le Nam Ping, le Mé Ping ou souvent le Ménam Ping; on la traverse d'ordinaire su, un pont de bois d'une centaine de mètres de longueurr mais le matin même une partie de ce pont s'était écroulée sous le poids d'une caravane de bœufs, et il nous fallut passer à gué la rivière avec de l'eau jusqu'à la ceinture pour aborder aux faubourgs de Xieng Maï. Ces vastes faubourgs contiennent quelques maisons chinoises construites en maçonnerie, et de nombreux bazars birmans et chinois, en sorte qu'il ne nous fallut pas moins de trois quarts d'heure pour nous rendre de la rivière à la première enceinte de la ville fortifiée.

Une double muraille de brique, un peu délabrée, mais ayant encore une apparence imposante, forme la première enceinte. Les deux murailles sont distantes de cent mètres environ, et cet espace, qui fait tout le tour de la ville, est occupé par des terrains vagues couverts de broussailles.

De nombreuses et belles pagodes, de vastes jardins au milieu desquels sont construites des maisons de bois de tek, couvrent la plus grande partie de la ville.

A un kilomètre de la première enceinte on en ren-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre une seconde, double comme la première et qui lui est toute semblable. Le palais du roi, qui est, me dit-on, au milieu de la ville, est encore à deux kilomètres de la deuxième porte. Enfin vers sept heures et demie nous arrivons au tribunal; il faisait heureusement nuit noire, car j'étais en bien piteux équipage, à pied, sans un éléphant, pieds nus, en langouti laotien! Les Anglais et les autres Européens qui avaient passé par Xieng Maï n'avaient pas dû s'y présenter de cette façon.

Malgré cela je fus accueilli ce soir-là d'une façon convenable; le roi envoya, pour me recevoir et vérifier mon passeport, un jeune mandarin siamois qui m'installa provisoirement dans un petit corps de garde et me fit servir un dîner succulent, auquel je fis largement honneur en dépit de ma fatigue. Pour la première fois depuis quinze mois, depuis mon débarquement de l'*Éclair*, je pus manger un morceau de pain, le roi en ayant par hasard fait fabriquer le jour même.

Le lendemain on me conduisit dans un grand sala, hors de la ville, non loin de la rivière et de la demeure des résidents siamois. Le roi de Bangkok entretient en effet trois résidents près du roi de Xieng Maï pour surveiller ses agissements et aussi les empiétements



Ville de Xieng Maï.

des Anglais, qui s'avancent davantage de jour en jour dans ce pays.

Une seule maison anglaise paye au roi de Xieng Maï une somme annuelle de quarante mille livres sterling (un million de francs) pour l'exploitation de forêts de tek, et lors de mon passage le roi venait de signer un autre marché semblable.

Le troisième jour de mon arrivée seulement, le roi me fit dire qu'il pouvait me recevoir.

Je me rendis au palais, si toutefois on peut appeler ainsi une construction neuve, basse et informe entourée d'une petite muraille crénelée, blanchie à la chaux et flanquée de petites tourelles aux quatre coins; le tout a un air à la fois prétentieux, mesquin et ridicule.

Après s'être longtemps fait attendre, le roi arriva enfin, me tendit la main à l'européenne et nous nous mîmes à causer. C'est un vieillard rusé et intelligent, qui excelle à prendre l'air idiot quand il ne veut pas répondre. Trois fois de suite je lui fis demander de me faire avoir des moyens de transport pour aller à Bangkok, et j'eus beau y mettre de l'insistance, non seulement il ne me répondit pas, mais il eut absolument l'air de ne rien comprendre et continua chaque fois à parler d'autre chose.

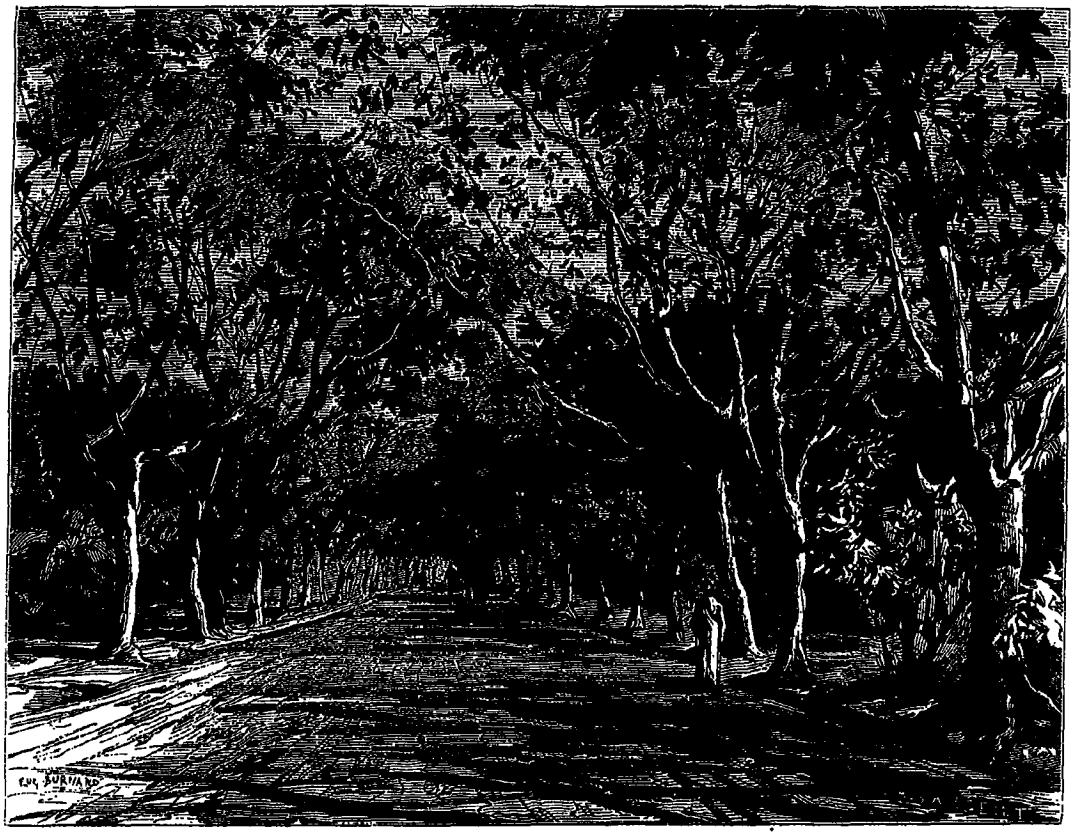
Vers la fin de notre entretien entra un négociant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

anglais, représentant d'une grande maison de commerce de Maulmeïn, en ce moment de passage à Xieng Maï; c'était le seul Anglais qu'il y eût dans la ville, le médecin qui y est établi depuis longtemps et qui est maintenant vice-consul anglais à Xieng Maï étant absent pour le moment. M. Annan Brice, avec lequel j'ai eu pendant mon séjour à Xieng Maï les meilleures relations, avait apporté au roi de riches cadeaux; ils étaient en affaires, pour le commerce des bœufs, je crois, qui se fait en grand entre Xieng Maï et Maulmeïn, et je dus me retirer sans savoir quand ni comment je pourrais quitter la ville. Le roi m'avait invité ainsi que M. Brice à une grande fête qu'il devait donner trois jours après.

Les jours suivants je fis visite aux résidents siamois, qui me promirent de me fournir des moyens de transport si le roi continuait à faire la sourde oreille. J'allai aussi voir le révérend Wilson, chef de la mission presbytérienne américaine établie sur la rive gauche du Mé Ping en face de Xieng Maï; il me procura ainsi que M. Brice des journaux anglais relativement récents; mes dernières nouvelles dataient de plus de six mois.

Chaque matin je visitais le marché qui se tient



Chaussée de Xieng Maï à Lam Poun (voy. p. 79).

dans la principale rue de Xieng Maï depuis la première porte jusqu'auprès du palais du roi; plus de dix mille personnes de races différentes se pressent à ce marché; on y rencontre des Laotiens de toute espèce, des Birmans, des Karyens, des Ngious et des Chinois, vendant des denrées variées, victuailles ou étoffes, armes ou ornements, mais les marchandises les plus abondantes sinon les plus importantes sont les fleurs. Des boutiques de fleurs odoriférantes se rencontrent à chaque pas; toutes les femmes, même les plus pauvres, portent des fleurs aux oreilles et dans les cheveux, et les jeunes gens, souvent même les hommes d'un âge mûr, ne dédaignent pas cet ornement.

La fête à laquelle j'assistai en compagnie de M. Brice chez le roi de Xieng Maï se donnait en l'honneur de l'anniversaire de la crémation du second roi, mort l'année précédente.

Elle consista en luttes et en joutes, qui durèrent toute la journée, avec accompagnement de musiques, puis en un grand repas où chacun fut servi à part sur un plateau.

Avant le repas le roi nous avait fait apporter, ainsi qu'aux mandarins, une corbeille pleine de petits citrons verts; dans l'intérieur de chaque citron étaient logées trois pièces d'argent de la valeur d'un quart de roupie chacune, et l'on se mit à faire *largesse au*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuple. Les mandarins lançaient les citrons à tour de bras dans la foule, et l'individu atteint et parfois contusionné n'était ordinairement pas celui qui ramassait la somme. On jeta ainsi par les fenêtres plusieurs milliers de francs, qui ne furent pas perdus pour tout le monde.

Les jours suivants je tentai vainement de voir le roi; il me fit dire qu'il était malade. J'appris que M. Brice avait enfin pu se procurer une barque, mais après bien des difficultés. J'eus encore recours aux résidents siamois; ils me dissuadèrent de descendre le Mé Ping, difficilement navigable à cette époque, et m'engagèrent à me rendre à Lam Poun; le gouverneur m'y donnerait les moyens de me rendre à Lakone sur le Mé Van, où je pourrais me procurer une barque qui me conduirait jusqu'à Bangkok. Ils m'avertirent que le roi était très avare et que, comme je n'avais pas de grands cadeaux à faire et que je n'étais pas commerçant, je ne devais pas compter sur ses bons offices pour m'aider à trouver des moyens de transport. Ils me fournirent quelques porteurs et deux éléphants de charge, et, le 16 mars après midi, par une température de trente-cinq degrés à l'ombre, je partais à pied de Xieng Maï comme j'y étais venu.



Un train de bois de tek (voy. p. 80).

XXVI

De Xieng Maï à Bangkok.

La route suit, sur une grande partie de son parcours, une belle chaussée de plus de cinquante mètres de large, ombragée de grands arbres et bordée de nombreuses pagodes riches et bien entretenues. Cette chaussée, œuvre des Birmans probablement, est délabrée en maints endroits; les murs de soutènement en briques sont en ruine, et les aqueducs se sont presque partout effondrés.

Le second jour nous traversons des rizières immenses, et, après cinq heures et demie de marche forcée, nous arrivons vers midi à Lam Poun sous un soleil ardent.

Lam Poun, capitale d'une province peu étendue mais très fertile et fort peuplée, est une petite ville fortifiée située sur les bords du Nam Kouang, petit affluent de gauche du Mé Ping. Le gouverneur a les mêmes pouvoirs que le roi de Xieng Maï et n'est tributaire que de Bangkok; je le trouvai dans sa cour, en train de tresser des cordes de buffle pour entraver ses éléphants. C'est un petit homme de cinquante ans environ, d'une laideur repoussante, sans cheveux, ni barbe, ni dents; il me reçut fort amicalement, et dès l'abord il me déclara qu'il avait la plus grande considération pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les gens qui portaient une longue barbe. Il me montra quelques-uns de ses serviteurs qu'il avait choisis dans toute sa province et qui portaient en effet une barbe assez fournie pour des Laotiens; il me pria de lui permettre de passer sa main dans ma barbe, et pendant toute notre entrevue il abusa de cette permission.

Ce ne fut cependant pas sans me louer assez cher les hommes et les éléphants nécessaires pour me rendre à Lakone, où j'espérais enfin trouver une barque. Au bout de trois jours d'une marche fatigante à travers une série de collines élevées recouvertes de forêts de tek, nous arrivons sur le Mé Van, et le 21 au soir nous entrons dans l'ancienne capitale des Ventres-Noirs, qui a été détrônée depuis par Xieng Maï.

Lakone est encore une ville importante, et son gouverneur possède d'immenses forêts de tek, exploitées par des Birmans et déjà aussi par quelques maisons anglaises, qui augmentent d'année en année l'étendue de leurs concessions.

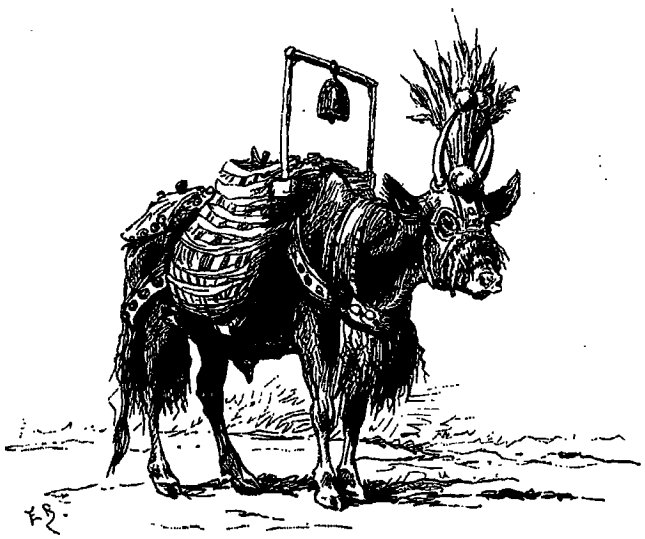
Le port contient des centaines de barques, presque toutes à sec à cette époque de l'année, où la navigation est à peu près interrompue. Les barques, plus grandes et plus confortables que les pirogues laotiennes, ne sont pas comme celles-ci creusées dans un tronc d'arbre; elles ont un warf en bois de tek bien construit et ayant plusieurs compartiments; la plupart sont munies d'une voile, qui ne sert que vent arrière. Nous pûmes fréter l'une de ces barques jusqu'à Bangkok et nous partîmes le 25 mars de Lakone.

La route de Lakone à Bangkok fut longue et souvent pénible; le Mé Van est encombré de bancs de sable et de trains de bois de tek qui entravent la navigation pendant la saison sèche. Le cours du Mé Van est peu habité, et la seule ville importante que nous rencontrons en treize jours de marche est Meuong Teun : nous ne nous procurons que bien difficilement des provisions. Le riz a manqué dans beaucoup de villages, et les habitants se nourrissent de graines de bambous; pendant trois jours nous sommes réduits à faire comme eux.

Si les villages sont rares sur le Mé Van, les bûcherons birmans qui exploitent les forêts de tek se rencontrent à chaque pas, et les actes de piraterie sont très communs dans les environs de Meuong Teun; il fallait chaque nuit veiller avec soin.

Le 7 avril nous débouchons dans le Nam Ping, et aussitôt le pays change d'aspect. Les deux rives sont couvertes de villages et de pagodes; on aperçoit de vastes rizières et des plantations de cocotiers et d'aréquiers.

Le 8, nous arrivons dans la grande ville de Raheng, appelée Laheng par les Laotiens; désormais nous sommes dans le royaume de Siam.



Un bœuf porteur (voy. p. 71).

Le 19 nous rencontrons le Nam Poh, dans lequel se jette le Nam Ping; la réunion de ces deux fleuves forme le Ménam proprement dit.

Le 25 nous arrivons à Ajuthia, où nous recevons à la mission catholique la plus cordiale hospitalité; après avoir visité les ruines de l'ancienne capitale de Siam, en compagnie du capitaine Aymonnier que j'y rencontrai, j'en repartis le soir même, et le 27 avril au matin je débarquais au consulat de Bangkok.

Je pouvais considérer mon voyage comme achevé; cependant, désirant ne pas quitter l'Indo-Chine sans visiter les ruines d'Ongkor, je me fis débarquer quelques jours après à Chantaboun; je retraversai à pied le royaume de Siam de l'ouest à l'est en passant par la plaine des Saphyrs, puis, après m'être reposé quelques jours à Battambang et à Ongkor, je traversai le grand lac cambodgien et débarquai à Phnompenh, capitale du Cambodge, le 1er juin 1884; j'en étais parti le 19 novembre 1882.

Docteur P. Neis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Colmar vu de la Lauch (voy. p. 82). — Dessin de Lancelot, d'après une aquarelle de Hertrich.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIX

Colmar aujourd'hui et autrefois.

Colmar est une ville ouverte, agréablement située. A égale distance de Bâle et de Strasbourg, elle s'élève tout près des bords de l'Ill, avec vue sur les montagnes des Vosges. Ses anciens monuments, ses souvenirs historiques, ses fraîches promenades fixent l'attention du passant et donnent à son séjour un charme particulier. Le Conseil souverain d'Alsace y avait son siège au dernier siècle. Aujourd'hui encore, la première cour de justice du pays y reste, malgré la centralisation des principaux services administratifs à Strasbourg, sous l'effet de l'annexion allemande. Peuplée de magistrats, comptant vingt-six mille cent six habitants au dernier recensement du 1er décembre 1880, la ville de Colmar offre à ses rentiers comme à ses visiteurs une résidence paisible. Une partie de la population s'adonne à l'agriculture, aussi calme que la justice, moins remuante que les ouvriers des manufactures textiles relégués dans les faubourgs ou le long du Logelbach. Pourtant les chemins de fer qui mettent Colmar en communication non seulement avec la Suisse et la France, mais encore avec la Forêt-Noire par-dessus le Rhin, sans compter les embranchements détachés dans les vallées de Munster et de Kaysersberg, contribuent au développement de son industrie, de son commerce.

Trop à l'étroit dans son ancien mur d'enceinte, Col-

1. Suite. — Voy. t. XLVIII, p. 145, 161, 177, 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

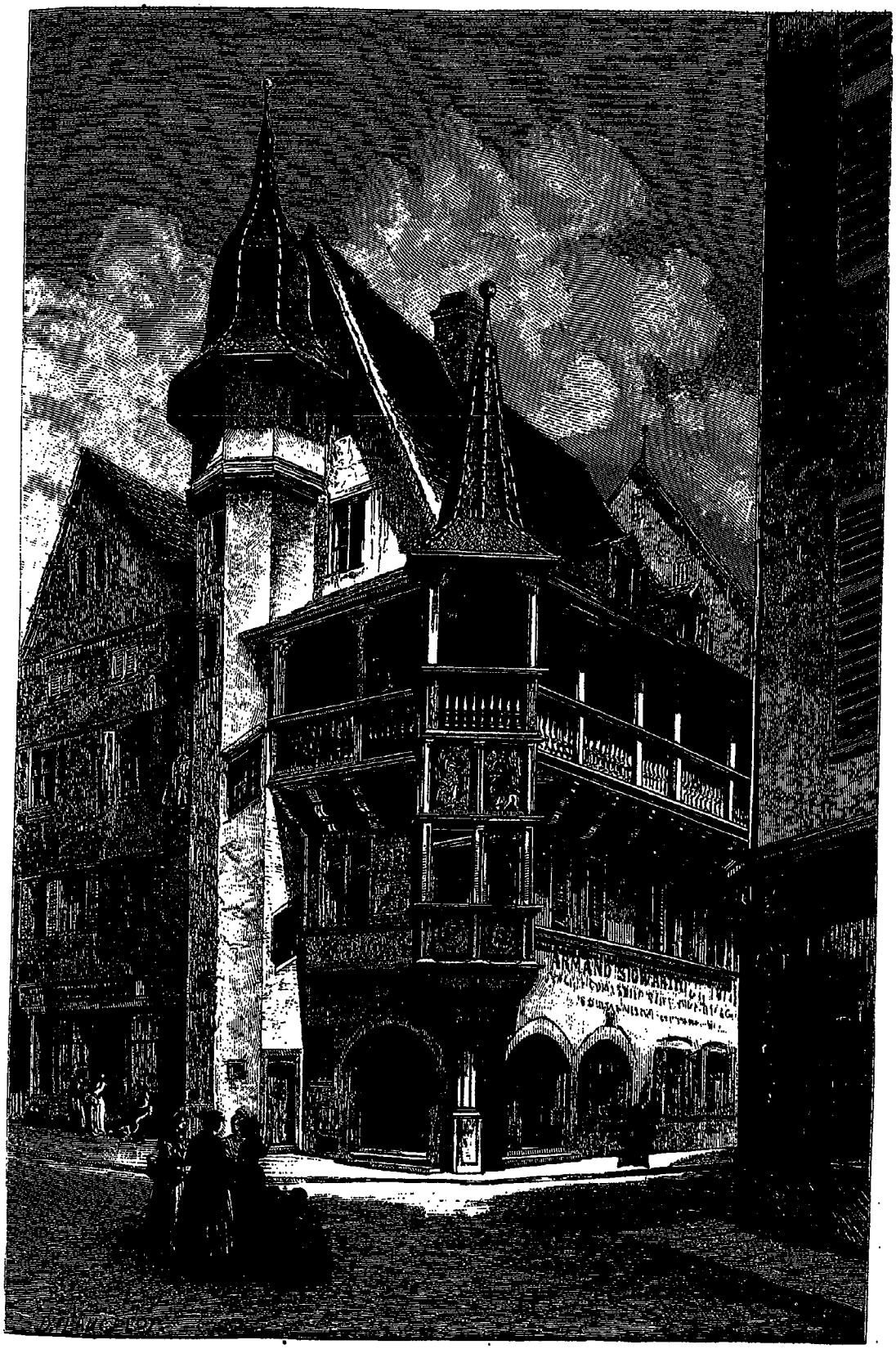
mar renverse ce mur, un pan après l'autre, pour se répandre au dehors et se donner de l'air. Vous diriez une cité en travail pour faire peau neuve ou qui se métamorphose. Partout de nouvelles percées de rues, au lieu des trois seules portes, où aboutissaient autrefois les routes de Bâle, de Brisach et de Rouffach. Peu à peu les maisons, qui empiétaient sur le passage à chaque étage, reculent leur façade en s'alignant au cordeau. La fièvre des démolitions tend à faire tomber, bien au delà du nécessaire, les parties encore debout des vieux remparts d'autrefois. Les arbres des boulevards sont menacés eux-mêmes dans leur existence. Ne portent-ils pas ombrage aux spéculateurs avides, propriétaires de terrains avoisinants, plus encore qu'aux promeneurs? Si l'hygiène gagne peut-être à ces transformations, le pittoresque y perd certainement. Quand le dernier fossé sera comblé avec les décombres du dernier mur, quand tous les abords de la place seront aplanis sous un commun niveau, non sans lourdes charges pour les contribuables soumis à l'impôt d'octroi, Colmar aura quelques commodités de plus, avec les aises des villes modernes, mais aussi avec leur aspect monotone, uniforme comme une existence bourgeoise, sans caractère propre, sans originalité, sans cachet, parfaitement insignifiante et ennuyeuse tout autant.

Ce que nous redoutons pour l'avenir n'est cependant pas encore réalisé. Une administration intelligente peut réussir à concilier le confort offert par les progrès de l'industrie contemporaine avec le respect des constructions du passé. La bonne ville de Colmar, malgré les velléités de ses niveleurs, continue à présenter assez d'intérêt pour retenir un visiteur curieux. Que l'on vienne du chemin de fer ou par la route du Logelbach, le regard est attiré tout d'abord par la magnifique promenade du Champ de Mars, avec ses grands arbres et ses statues. Ancien fossé de ville comblé et arrangé en boulingrins sur la majeure partie de son étendue, le Champ de Mars ne sert plus guère aux exercices militaires, dont il a tiré son nom. Au centre de la place carrée où la garnison est passée en revue, les jours de parade, se dresse la statue du général Rapp. Le monument de l'amiral Bruat occupe le milieu de la grande allée qui conduit de la place à travers la promenade devant l'hôtel de la préfecture, véritable palais, de construction récente, plus somptueux que mainte résidence princière. Sous le soleil de mai, les vieux tilleuls en fleurs du Champ de Mars prodiguent l'ombre et la fraîcheur dans leurs verdoyants massifs, mêlant à leurs senteurs le parfum pénétrant des haies de jasmins. Combien d'heures j'ai passées là, pendant mes années de collège, à deviser avec les camarades de la campagne sur des projets de voyages d'outre-mer devant la statue de Bruat. Nous y venions à l'heure du dîner, sans dîner, contents d'un morceau de pain sec, afin d'économiser quatre sous par jour. Les quatre sous servaient à acheter les livraisons du *Tour du Monde* et celles des *Voyageurs anciens et modernes* d'Édouard Charton. Chaque matin et chaque soir nous faisions à pied le trajet de Colmar à Turckheim, sac au dos, sans souci de la pluie, du froid ni du soleil. Ah! quel bon temps, plein d'illusions juvéniles.

La promenade du Champ de Mars touche les allées de marronniers et de tilleuls des boulevards. Ces boulevards font le tour de la ville, tracé par un mur d'enceinte. En fait, les plantations d'arbres n'existent plus qu'entre les portes de Rouffach et de Bâle, ou entre l'emplacement de ces portes, pour parler juste. Toutes les portes ont disparu. Dans l'ancien système de fortifications, construit vers 1220, les portes étaient formées par de grosses tours carrées, comme celles encore debout à Turckheim. Elles ont été déplacées par suite de l'extension du mur d'enceinte. A la place des tours, on a établi au commencement de ce siècle des grilles de fer à claire-voie, dont la dernière est reléguée à l'entrée de l'hospice civil, par suite de nouvelles démolitions. Partout la ville s'étend au delà des boulevards, dans toutes les directions. Le nouveau quartier aristocratique, où nous voyons des villas entourées de jardins, se développe derrière la préfecture le long de la route de Rouffach. Le mur d'enceinte, qui a remplacé à partir de 1682 les anciennes fortifications rasées en 1673, présente seulement quelques tronçons mal entretenus, mais d'un effet pittoresque sur le parcours de la Lauch. Rien de plus curieux que le coup d'œil sur la Lauch, au point où cette petite rivière, affluent de l'Ill, pénètre dans la ville et rencontre à la Poissonnerie, au Staden, pour l'appeler de son nom allemand, une des branches du canal du Logelbach. Vous diriez un canal de Venise, où des toits à haut pignon remplacent les coupoles des tours, où les bateaux des maraîchers manœuvrés avec des gaffes passent entre des rangées de lavoirs, au milieu du babil des laveuses battant leur linge à coups vigoureux. Sur les bords se pressent et s'allongent de petits jardinets, en bandes étroites, avec leurs arbres fruitiers, avec leurs treilles de vignes cramponnées aux murs gris. Au fond du couloir dessiné par le canal pointe la tour de la cathédrale. Les eaux ont une couleur chocolat et paraissent épaissies malgré leur courant rapide. Avancez un peu en suivant une partie encore intacte du mur d'enceinte à tons gris. Vous voyez la scène changer avec une échappée sur le pont du marché couvert et les nouvelles écoles municipales d'une part, de l'autre sur les bâtiments de l'hospice civil dont les lignes magistrales se dressent derrière et au-dessus des murailles tapissées de lierre.

Assez larges pour suffire aux besoins de la circulation, les principales rues de Colmar ne suivent pas des alignements droits sur de longs parcours. Une des plus jolies perspectives de l'intérieur est celle de la Grand'Rue, depuis le temple protestant et la maison des Arcades jusqu'à la Cour d'appel. Quantité de maisons, celle des Arcades comprise, montrent aux angles de gracieuses tourelles en encorbellement. Après les monuments, tels que l'église collégiale de Saint-Mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison Pfister (voy. p. 84). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de Meyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tin, le cloître des Unterlinden, la halle aux blés, le bâtiment du Kaufhaus, l'hôtel de la préfecture, l'attention se porte sur les maisons antiques plus remarquées des étrangers que des habitants de la ville. Ce que l'on voit tous les jours frappe moins le regard, un peu indifférent à l'aspect des scènes accoutumées. Notons entre autres la maison des Têtes, dans la rue du même nom, avec sa façade à pignon et sa tourelle en pierres de taille, ornées de têtes grimaçantes, la maison Pfister, avec cage d'escalier en saillie, avec tourelle en encorbellement, avec galerie extérieure en bois, avec fresques fraîchement restaurées, le joyau des habitations bourgeoises du vieux Colmar, au carrefour de la rue des Marchands et de la rue des Orfèvres, derrière l'église. Cette rue des Marchands, étroite, bordée de bâtiments faisant saillie à chaque étage, passe pour avoir été au moyen âge la principale artère de la ville. Sur la droite, en descendant, une encoignure marque l'endroit où jadis une herse servait à barrer le passage à certains moments. A la sortie, près de la Grand'Rue et de la Cour d'appel, une autre maison à tourelle massive porte à l'intérieur du porche une inscription en vieil allemand rappelant comme quoi elle a été rasée en punition d'un soulèvement contre les autorités de l'empire.

« L'an de la Nativité 1358, le lundi après la Sainte-Agnès, le sérénissime prince Rodolphe, duc d'Autriche, étant vicaire de l'empire dans toute l'Alsace, jugea et prononça condamnation au sujet du soulèvement qui a eu lieu contre le landvogt, le bourgmestre et le conseil de Colmar, et, pour ce, fit abattre cette maison, qui ne devra plus jamais être reconstruite, en éternelle commémoration. »

In. dem. iar. do. mā. zalt. vō. gotz. gebort. drvzehen. hvndert. ehtwe. vn. fvnfzig. iar. an. dem. mentag. nach. sāt. Agnesen. tag. was. der. dvrlvhtig. forst. herzog. Rvdolf. von. Oesterrich. phleger. des. richs. in. allem. elsz. vnd rihtet. vnd. rach. den. vberlovf. der. dem. lantvogt. dē. meister. vnd. dem. rat. ze. Colmer. geschah. vnd. berach. dar. vmb. dis. hvs. vnd. soll. niemer. mē. wider gebvwen werden. zv. einer. ewiger. gedenknist.

Amère ironie que cette inscription conservée dans les murs de la maison reconstruite malgré l'édit souverain qui ordonnait une destruction à perpétuité. Elle apprend aux autorités enclines à faire acte de violence que dans notre pays les pouvoirs souverains, entre les mains d'une dynastie, durent moins qu'une maison bourgeoise. Aussi bien ne nous attarderons-nous pas à relater l'histoire de l'événement dont l'inscription ci-dessus conserve le souvenir. D'autres maisons, trop nombreuses pour être marquées toutes sur nos tablettes de touriste, nous présentent, à côté de leurs sculptures décoratives au-dessus de la porte d'entrée, des devises religieuses, témoignage des sentiments du temps passé. Ordinairement le propriétaire a mis sa demeure sous la garde de Dieu : *Deus dedit incrementum*, dit une de ces inscriptions, *Deus quoque custodiet.* Ailleurs la famille se confond avec la maison : *Accrescat domui res simul et decus!* « Puisse cette maison croître en force et en honneur! » Voilà bien la vraie sagesse du père de famille, fait remarquer Saint-Marc Girardin, dans une note sur sa visite à Colmar. L'honneur sans fortune, chose triste; la fortune sans honneur, chose infâme. *Res et decus!* Honneur donc et fortune. Plus loin l'inscription s'adresse au passant : « Tu m'admires, dit-elle, pour la maison, moi et ceux qui m'ont bâtie; fais pour moi plus qu'ils n'ont fait encore, prie Dieu qu'il me conserve. » Une maison sensée, n'est-ce pas, et qui a de l'expérience? Que de voisines aussi vieilles qu'elle, aussi riches en sculptures, peintures et devises, elle a vu tomber chaque jour sous le marteau des démolisseurs. Désireuse de se loger à sa guise et selon ses usages, la génération actuelle renverse les habitations de ses pères pour en édifier de nouvelles plus commodes, plus chaudes, mieux distribuées. Certes, une bonne distribution d'eau à tous les étages, un brillant éclairage au gaz, l'électricité appliquée aux besoins domestiques, constituent des innovations dont il faut apprécier les mérites, mais qui s'appliquent aussi sans inconvénient à l'intérieur de nos maisons gothiques.

Par un beau clair de lune, dessinant en vigueur les grandes masses et noyant dans l'ombre les détails modernes d'effet disparate, le promeneur qui s'arrête au carrefour de l'ancienne rue des Marchands, en face du marché aux légumes, entre le Kaufhaus et le bâtiment de la Cour d'appel, peut se croire transporté ici à quelques siècles en arrière. Devant lui, il aperçoit une maison au pignon renaissance, décorée de pilastres à cannelures, à gauche de laquelle se dresse, avec sa rampe à lourds balustres de pierres, avec son auvent en écaille de tortue, l'escalier extérieur du Kaufhaus, dessinant sur le vide la gracieuse balustrade à jour qui borde son toit. Sur la place même du Marché, à droite, l'Edelhof étale complaisamment son haut pignon découpé en marches d'escalier, dont chacune porte un pinacle et une sorte d'éperon. Plus à gauche, la perspective est fermée par le pignon semblable de la maison aux arcades, que nous avons déjà regardée depuis la Grand'Rue, devant le temple protestant, non sans admirer ses sveltes tourelles octogones, bordées d'arabesques et couronnées d'un toit aigu, s'élançant vers le ciel avec une hardiesse, une élégance de formes et de proportions que nous ne retrouvons pas dans les constructions plus récentes de la ville. Le bâtiment du Kaufhaus, aujourd'hui âgé de plus de quatre siècles, a souvent changé de destination et d'usage. Construit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en 1480, il a d'abord servi de douane pour remiser les vins, les grains, les diverses marchandises sur lesquelles les empereurs Louis de Bavière et Charles IV ont concédé à la ville de Colmar le droit de prélever un impôt. Plus tard le magistrat y a établi son siège, avec la chambre de torture au rez-de-chaussée, transformée maintenant en salle de gymnastique, tandis que la chambre de commerce occupe l'étage supérieur.

L'ancien marché aux légumes ou le marché vert, tenu naguère sur la place du Kaufhaus, a été transféré dans les halles d'un marché couvert, où nous allons voir la fontaine du Vigneron. Cette fontaine, ménagée dans une niche, à l'angle du marché couvert, mérite un regard, même des gens pressés. Son principal motif représente un jeune vigneron après le travail. La chaleur a fait relâcher au vigneron ouvrier son vêtement et détendre ses muscles. Tout ce que le rude piocheur conserve de force, il l'emploie à soulever, pour boire, son loyelé, le barillet en usage chez les cultivateurs du pays. A côté de lui, son roquet, compagnon obligé comme le loyelé, dans l'attitude de la vigilance. Cette statue en bronze, don du gouvernement français, est l'œuvre de M. Auguste Bartholdi, un enfant de Colmar, l'auteur des monuments Rapp et Bruat, dont le ciseau hardi a sculpté pour les États-Unis d'Amérique la statue gigantesque de la Liberté éclairant le monde. A ma dernière visite, le Vigneron du marché couvert ne tirait de son barillet pas le plus mince filet de vin ni d'eau. Est-ce pour cela qu'il élève le vase si haut au-dessus de sa tête? N'importe, cet ouvrage reste une des meilleures productions de l'artiste. La statue du général Rapp au Champ de Mars ne satisfait pas au même point les juges sévères. En la modelant, à vingt ans, M. Bartholdi était pénétré de l'idée que sous la main du sculpteur le marbre et le bronze doivent exprimer une pensée. Si son Rapp au siège de Danzig paraît mettre trop de brusquerie à affirmer la valeur de la parole donnée, l'attitude de l'amiral Bruat est plus calme et rappelle davantage les beaux modèles de l'art grec. Comme le Vigneron du marché, comme le Schœngauer du préau des Unterlinden, la statue en bronze de l'amiral Bruat, dans la grande avenue du Champ de Mars, surmonte une fontaine. Ce monument a obtenu un grand succès, lors de son exposition au salon de Paris en 1863. Dans l'ombreuse allée de tilleuls où elle se trouve placée définitivement, cette allée où j'ai appris mes premières leçons de géographie, la statue de Bruat, campée fièrement, surmonte un piédestal superbe en grès, remarquable à la fois par l'élégance des proportions et par quatre grandes figures allégoriques représentant quatre parties du monde. Rajeunissant ce vieux sujet en le traitant autrement que ses devanciers, notre éminent artiste colmarien représente chaque partie du monde avec un caractère moral, au lieu de s'attacher aux seuls traits physiques. Ainsi le monument Bruat nous montre l'Asie endormie sur les antiques Védas laissant tomber le flambeau de la civilisation, l'Afrique en colosse aux muscles puissants avec l'expression d'une force brutale qui cherche son avenir, tandis que l'Amérique apparaît comme un jeune homme tenant de l'Européen et du sauvage, et que l'Océanie, étendue sur un banc de corail, regarde l'horizon d'où lui vient la fortune et une vie nouvelle.



Statue du Vigneron, de Bartholdi. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de Koch.

Rapp et Bruat sont tous deux nés à Colmar, comme Pfeffel et Schœngauer dont nous verrons tout à l'heure les monuments aux Unterlinden. Rapp, commandant en chef de l'armée du Rhin sous le premier Empire, puis pair de France, célèbre par la défense de Danzig, vit le jour au Kaufhaus, où son père était portier, le 27 avril 1771. Engagé volontaire dans un régiment de cavalerie à l'âge de seize ans, il prit une part active aux campagnes de Napoléon, qui se l'attacha comme aide de camp après la victoire de Marengo. Aucun général de l'Empire n'a montré plus de bravoure ni une égale indépendance de caractère. Il remplit plusieurs missions importantes et reçut sur le champ de bataille vingt-deux blessures. Plus jeune que le général Rapp, l'amiral Bruat, mort comme commandant de l'armée navale en Orient, après la prise de Sébastopol, entra au service en 1811. Son intrépidité et son audace

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui ont fait une réputation devenue légendaire dans les annales de la marine française. Tour à tour engagé à la bataille de Navarin, sur la côte d'Afrique, dans le Levant, aux îles Marquises, dans les Antilles, la France lui doit l'acquisition ou le protectorat des îles Taïti, puis la direction et la réussite des brillantes expéditions dans la mer d'Azow, à Kertsch et à Kinburn, pendant la guerre d'Orient. Aux qualités du soldat et du marin, Bruat et Rapp ont également uni le mérite de diplomates et d'administrateurs distingués, dont le nom restera attaché à l'histoire de leur époque, dignes aussi d'exciter l'émulation par l'exemple de leur vie.

Comme toutes les villes des bords du Rhin, Colmar a eu un grand nombre d'édifices religieux, la plupart désaffectés maintenant de leur destination primitive. Outre la collégiale de Saint-Martin, son église paroissiale, nous y voyons le prieuré de Saint-Pierre, le cloître des Unterlinden, le couvent des Franciscains, l'église des Dominicains; les couvents des Catherinettes, des Capucins, des Augustins, la commanderie de Saint-Jean; les cours des abbayes de Paris, de Munster, de Marbach, d'Arlesheim et d'Alspach. Le prieuré de Saint-Pierre, avec une église ouverte au culte catholique, est devenu le lycée, beau bâtiment construit au siècle dernier, mais qui ne reçoit plus de pensionnaires sous le régime allemand. Le couvent des Franciscains, fondé au milieu du treizième siècle, puis dépeuplé par la peste en 1541, sert d'hospice communal : tous les religieux étant morts, à la seule exception du Père gardien, la municipalité en a fait l'acquisition avec tous les biens en dépendant, au prix de deux mille sept cents florins, plus la charge de fournir à perpétuité l'hospitalité ou deux batz en argent aux religieux passant à Colmar. Un orphelinat et une école départementale de sages-femmes, dus tous deux à des fondations charitables, se rattachent à l'hospice civil. Une autre maison de retraite, tenue par des sœurs de Niederbronn, se trouve également dans l'ancien couvent des Capucins, tandis que le couvent des dames Catherinettes est devenu depuis 1792 un hôpital militaire. Dans le couvent des Augustins le gouvernement a établi à la même époque des prisons; la gendarmerie, dans le couvent des Dominicains, dont l'église sert de halle aux blés. Vicissitudes des choses humaines, transformation continue des œuvres les plus aptes à durer.

Relater les changements survenus dans l'affectation de ces établissements, c'est attester la nécessité de modifications correspondantes dans leur aménagement. La plupart des églises attachées aux couvents d'autrefois sont restées ouvertes au culte. Telle notamment celle des Franciscains, dont la nef et le chœur, séparés par un simple mur de refend, ont été affectés l'une au service de la bourgeoisie protestante, l'autre à l'usage des pensionnaires catholiques de l'hospice civil. Aucune de ces églises conventuelles ne mérite l'attention comme modèle d'architecture. Pourtant l'ancienne chapelle des Dominicains, convertie en halle aux blés, à la suite de l'expulsion des religieux, se fait remarquer par la hardiesse de son abside, l'harmonie de ses proportions, l'élégance de ses ogives trilobées, la sobriété de son ornementation intérieure. Les colonnes actuelles de la nef ont remplacé des piliers du treizième siècle, et les arcades du siècle dernier qu'elles supportent ont masqué les ogives, encore reconnaissables à travers le plâtre des murs. Arcades et colonnes jurent toutefois avec le style général de l'édifice comme un anachronisme.

L'ancienne collégiale de Saint-Martin, église paroissiale, ferait bonne figure comme cathédrale, si Colmar avait un évêque. Élevée au centre de la ville, imposante et correcte dans son ensemble, elle relie sans disparate des parties d'époques de construction différentes, sans les anachronismes d'ornementation choquante, si fréquents ailleurs. On peut y suivre le développement de l'art gothique, depuis les tours du portail occidental, avec leurs ogives à lancettes, jusqu'à l'abside au pourtour percé d'ogives à trois lobes et à meneaux prismatiques. Rien qui nuit à l'harmonie, point de transition criarde blessant le regard. Une décoration sobre et de bon goût laisse courir les lignes qui s'agencent en liberté. Même le clocher en chapeau chinois qui a remplacé le sommet de la tour détruit en 1572 par un incendie ne fait pas mauvais effet. Les portes primitives des transepts ont été bouchées. Au milieu des figures qui remplissent les voussures de l'arcade gauche du portail de Saint-Nicolas, sur le transept méridional, partie la plus ancienne de l'édifice, se trouve, entre autres détails curieux, la statuette de l'architecte. Celui-ci s'est représenté lui-même, reconnaissable à l'équerre qu'il tient appliquée à une planchette posée sur ses genoux. Pour plus de sûreté, son nom a été gravé dans la pierre, à sa gauche, écrit en français : Maistrés Humbret. Ainsi le constructeur de l'église de Saint-Martin, comme celui du grand portail de Saint-Thiébaut à Thann, était Français ou peut-être Lorrain. Le chœur, construit un siècle après la nef et les transepts, est attribué à Guillaume de Marbourg, mort le 12 février 1366.

Au moyen âge, où notre bon peuple d'Alsace, comme d'ailleurs tous les peuples contemporains, avait plus de foi que d'argent, l'achèvement d'une œuvre considérable comme la collégiale de Colmar, dans une localité encore peu peuplée, devait nécessairement exiger beaucoup de temps en raison des ressources disponibles. Quoi d'étonnant que des monuments édifiés dans de pareilles conditions par des architectes d'origines diverses, formés successivement à différentes écoles, ne présentent pas l'unité de style propre aux constructions parfaites. Une humble chapelle bâtie au neuvième siècle par les moines bénédictins de Munster, près de leur cour colongère, a été l'origine de l'église de Saint-Martin. La construction de la nef actuelle, entreprise au moyen de dons recueillis de toutes parts, date du milieu du treizième siècle. Elle n'a pas pris moins de cinquante ans. Primitivement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux grandes chapelles tenaient lieu de chœur. Pour bâtir celui-ci, il fallut recueillir de nouvelles offrandes à l'étranger. Dès l'année 1284, l'évêque Henri de Bâle invita les fidèles à ne pas laisser inachevée l'église de Colmar, mais d'avoir soin d'en faire une œuvre somptueuse. Son vicaire Albert sollicita des contributions de tous les Bâlois, parce que les revenus de la fondation particulière de Saint-Martin ne suffisaient pas. Le second clocher qui devait flanquer le portail principal du côté nord n'a jamais été achevé et ne dépasse pas la hauteur des combles de la nef. Le dôme avec le campanile qui domine la tour du sud a été reconstruit à la suite de l'incendie du 23 mai 1572. Fermée et pillée en 1793, l'église a été rendue au culte catholique, après avoir vu la déesse Raison hissée sur ses autels en la personne d'une courtisane nue. Pfeffel, le fabuliste colmarien, dont nous irons voir tout à l'heure la statue devant la façade des Unterlinden, envoya à un ami qui lui avait annoncé le décret pour le culte de la Raison, cette piquante épigramme :

A la Raison chaque ville de France
Doit consacrer un temple, me dit-on :
J'applaudis au décret, mais sans irrévérence,
Ne pouvait on d'abord décréter la raison ?

Et plus tard le poète aveugle, passant devant l'église et ayant entendu à l'intérieur un grand bruit de marteaux, demanda la cause de ce tapage ? On lui dit que l'administration y faisait des préparatifs pour célébrer la fête de l'Être suprême. Sur quoi il répliqua par une improvisation pétillante de malice :

Darfst, lieber Gott, nun wieder sein;
So wills der Schach der Franken.
Lass flugs durch ein paar Engelein
Dich schön bei ihm bedanken [1].

1. O Dieu on te rend l'existence,
Le chef des Francs le veut ainsi.
Vite qu'un chérubin s'élance
Et lui apporte un grand merci.

Dans le texte allemand original (*Poetische Versuche von Gott-*



Statue de Bruat (voy. p. 85). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

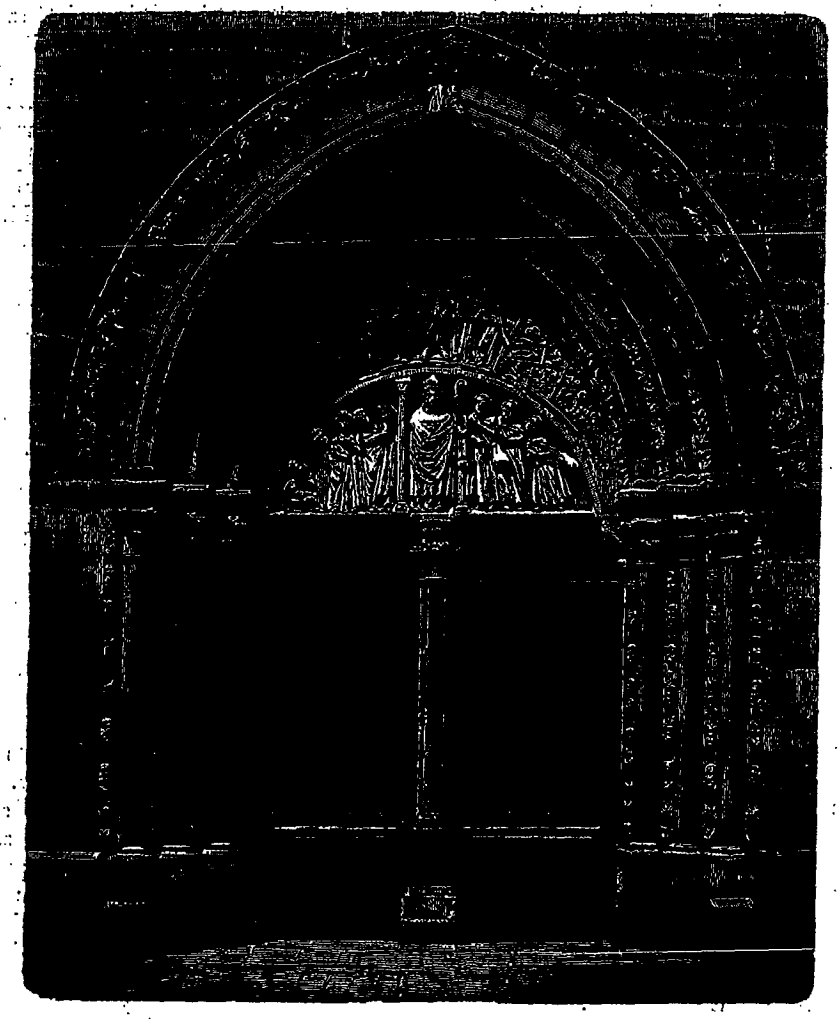
A l'intérieur l'église est fort simple. Les murs en pierre de taille sont nus, sauf dans la chapelle de la Vierge à la droite du chœur. Restaurée récemment dans le style du treizième siècle, cette chapelle présente sur les murs des peintures polychromes d'un bel effet. On a peint dans le même style la statue de la Madone placée sur l'autel, charmante de pose et d'exécution. Cette statue offre un détail assez rare : la Vierge porte l'Enfant Jésus sur son bras droit et le sceptre de la main gauche. Ordinairement, c'est l'inverse. Le maître-autel en bois sculpté sans peinture aucune s'harmonise bien avec la lumière diffuse de l'édifice, de même que ses sculptures se marient parfaitement avec son style architectonique. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste colmarien, M. Klem, dont les remarquables travaux ornent beaucoup d'églises d'Alsace. Un moment il a été question de dorer ou de polychromer cet autel. On a mieux fait d'y renoncer, en l'absence de panneaux peints. Toutes les figures sont en relief et en ronde bosse. Six faisceaux en colonnettes à chapiteaux fouillés soutiennent la table. Les deux baies des deux côtés de la niche, ménagée en dessous pour recevoir une châsse avec les reliques de saint Martin, portent les attributs des quatre évangélistes. Les gradins de l'autel sont décorés d'une frise sculptée avec une rare perfection, représentant une guirlande de feuilles de vignes mêlées de raisins et de gerbes de blé, symbole de l'eucharistie. Au milieu des gradins s'élève le tabernacle, que ferme une petite porte en bronze doré, avec un agneau de Dieu en saillie. De chaque côté du tabernacle, un ange agenouillé dans l'attitude de l'adoration. Des pilastres, réunis entre eux par une galerie à jour, forment à la hauteur du tabernacle quatre panneaux, et divisent

lieb-Conrad Pfeffel, Colmar, 1834, t. III, p. 35 et 37), le premier quatrain se lit ainsi :

Ein Tempel der Vernunft soll unsere Städte zieren
Recht schön; doch macht ich gern in Unterthänigkeit
Die kleine Motion : eh man ein Haus ihr weiht,
Erst die Vernunft zu decretiren.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en trois parties d'inégale grandeur une niche voûtée, qui règne sur toute la longueur de l'autel. Cette niche, magnifiquement décorée de frises feuillées, renferme l'image de la Cène, dont les figures à mi-grandeur naturelle reproduisent la physionomie traditionnelle des apôtres et se détachent bien sur l'obscurité du fond. Dans la moitié supérieure de l'autel, à laquelle la niche de la Cène sert en quelque sorte de soubassement, le motif principal de l'œuvre, celui qui attire et fixe le regard tout d'abord, représente le Christ la tête légèrement inclinée, les mains étendues, entouré d'un groupe de saints alsaciens, tandis que deux autres niches latérales, situées un peu plus bas, mais surmontées comme la niche supérieure d'une couronne de frontons et de clochetons effilés à jour, contiennent des scènes tirées de la vie de saint Martin, patron de l'église, et de saint Arbogast, patron du diocèse. Dans le groupe de gauche on voit saint Arbogast rappeler



Portail de Saint-Nicolas (voy. p. 86). — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de Koch.

à la vie, par ses prières, Sigebert, fils du roi Dagobert. Dans le groupe de droite saint Martin, partage en deux son manteau d'un coup d'épée, afin de vêtir un malheureux qui implore son assistance. Les personnages disposés autour du Christ, dans la niche centrale, figurent saint Fidèle de Sigmaringen, d'abord avocat à Colmar, puis capucin et martyr; saint Firmin, évêque, fondateur de l'abbaye de Murbach, tenant sur ses bras un modèle de son église abbatiale; sainte Odile, la vierge de Hohenburg, à genoux, revêtue du voile de religieuse, ouvrant le livre sur lequel sont figurés deux yeux en témoignage du miracle qui lui rendit la vue; sainte Richarde, épouse de l'empereur Charles le Gros, couverte d'un manteau d'hermine et déposant sa couronne aux pieds du Sauveur; saint Materne, premier apôtre de l'Alsace, qui porte une église à trois tours, symbole de sa fondation des trois évêchés; saint Morand, l'apôtre du Sundgau, avec un sarment de vigne dans les mains, en souvenir de la légende qui lui attribue l'introduction de la vigne en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cathédrale de Colmar (voy. p. 86). — Dessin de Deroy, d'après une photographie de Meyer.

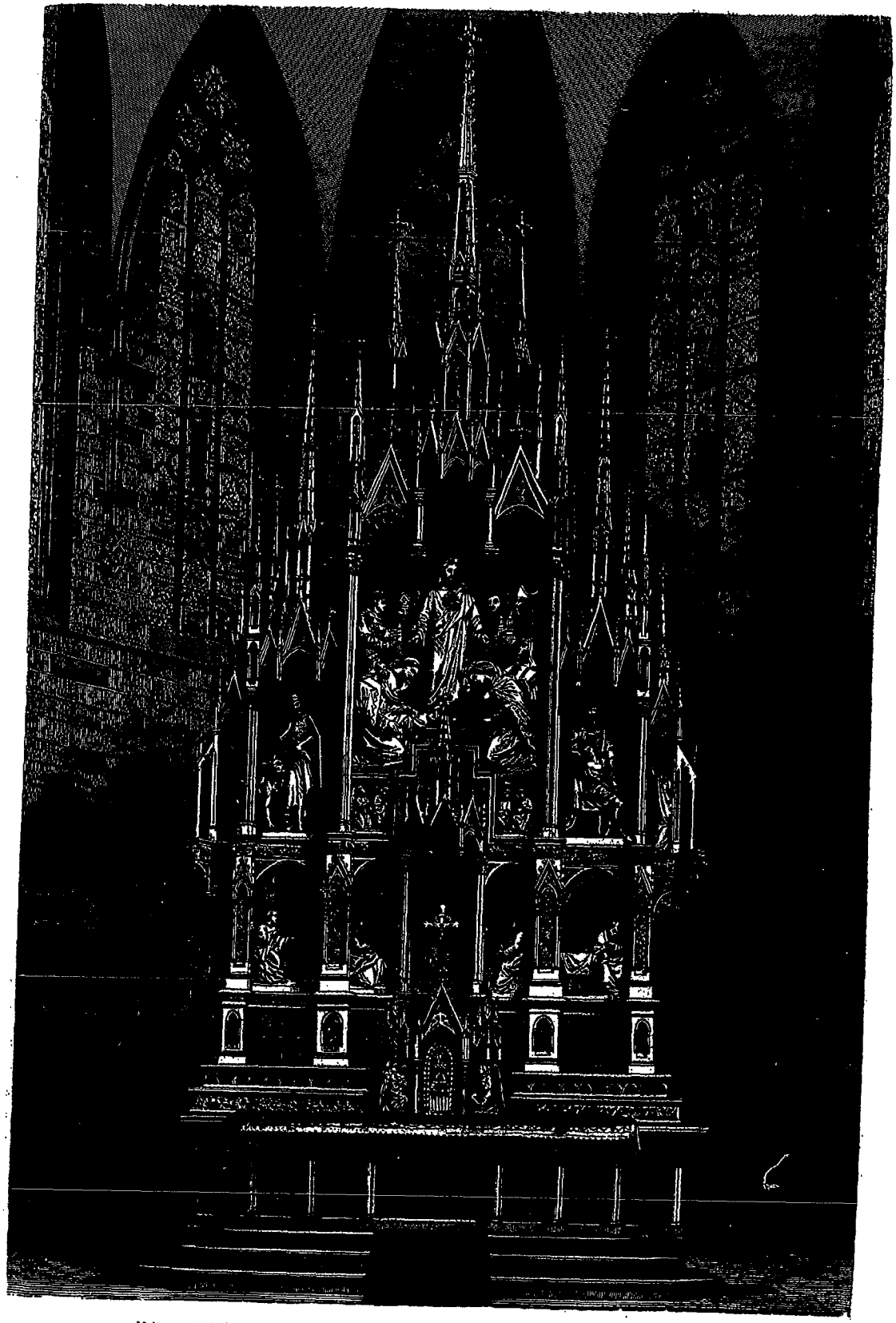
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alsace; sainte Huna, la pieuse châtelaine de Hunawihr, agenouillée dans l'attitude de la prière; enfin saint Léon IX, le grand pape, au front ceint de la tiare, en face de sainte Richarde sur le premier plan, offre au Christ un écusson aux armes de Colmar, comme pour implorer la faveur divine sur la cité voisine de son foyer natal. Entièrement sculpté en bois, dans le style du quatorzième siècle, pour cadrer avec le style du chœur, dont la construction date de cette époque, le maître-autel de l'église Saint-Martin mesure seize mètres d'élévation et constitue par la richesse et le fini de ses détails, par l'expression et le sentiment des figures, avec l'autel des Antonites d'Isenheim, conservé aux Unterlinden, un ouvrage tout à fait remarquable, le meilleur en son genre que nous ayons dans le pays, ouvrage dans lequel un critique d'art amoureux des proportions ne trouvera à redire qu'aux dimensions du retable, peut-être trop fortes par rapport aux proportions de l'autel en lui-même.

Avant de considérer Colmar dans le passé par un rapide coup d'œil sur son histoire, jetons encore un regard sur la ville du haut de son clocher, vue à vol d'oiseau. Vue fort belle, celle-là, allez, valant bien l'ascension des deux cent quarante-trois marches de l'escalier tournant qui mène à l'intérieur de la tour sur la plate-forme. Une tradition locale fait de la plate-forme un ancien rendez-vous de sorcières, en foi de quoi lui est resté le nom de Hexenplatz. Pour la sécurité des simples curieux, pas assez sorciers pour se tenir en équilibre à cette hauteur, il a fallu entourer la plate-forme d'une balustrade en pierre, appliquée l'an de grâce 1766. L'altitude de notre point d'observation ne dépasse pas quarante-huit mètres au-dessus de la place de l'église : assez pour reconnaître autour de nous, dans le vieux Colmar, les principaux édifices apparents sur le plan cavalier de Merian dessiné en 1643; assez également pour constater comme quoi la tour ronde du Château d'eau, nouvellement construite derrière l'hôtel de la préfecture, atteint une hauteur de soixante mètres. En fait de perspective, nous voyons se déployer devant nous toute la chaîne des Vosges d'une part, le massif du Kayserstuhl, entre les deux la plaine de l'Ill et du Rhin, sans découvrir pourtant la nappe du Rhin ni celle de l'Ill, voilés l'un et l'autre par la végétation de leurs rives, tandis que les montagnes de la Forêt-Noire, ordinairement bien visibles, s'estompent à peine dans la brume en ce moment, à l'heure de midi. Pas un nuage au ciel, mais l'ardent soleil de juin dont les rayons excitent l'exubérance de la campagne, stimulée par les ondées fécondes du mois précédent. Quelle vigoureuse verdure montrent les bosquets du Champ de Mars, comme les jardins et les cultures maraîchères de l'Aue dans leurs bas-fonds humides le long du cours de la Lauch! En arrière des jardins s'étendent des bois confinés sur les surfaces de graviers trop arides pour se prêter au labour. Les terres de labour, particulièrement fertiles dans la plaine de l'Ill, en ce moment couvertes d'épis blonds, interrompues par des vignes là où les gelées printanières ne sont pas trop fréquentes, cèdent la place au vignoble au bas des coteaux sur toute la largeur du val de la Fecht, en arrière du Logelbach, dont les grandes manufactures cotonnières forment en quelque sorte un faubourg de Colmar. Riantes et gracieuses, avec leurs flancs arrondis, découpés agréablement, aux pentes ni trop raides ni trop molles, revêtues de bois jusqu'aux pâturages du faîte, depuis les vignobles des gradins inférieurs, les Vosges dessinent à notre panorama un magnifique cadre, avec la large ouverture de la vallée de Munster en amont des deux Hohnach, avec le profil accentué du Galls, du Taennichel, du Hohkœnigsburg, du Brezouard et du plateau de Sainte-Odile vers le nord. Un contrefort du Hohlandsberg semble fermer la vallée de Munster au-dessus de Turckheim avec la cime neigeuse du grand Hohneck à l'arrière-plan, le Rossberg de Thann et le ballon de Guebwiller plus au sud. Le Letzenberg avec sa chapelle blanche, les ruines de la Hohlandsburg, les trois tours d'Eguisheim, le pèlerinage des Trois-Épis, le château de Hageneck, avec les hardis lacets de sa nouvelle route, sont nettement visibles dans le voisinage immédiat autour du champ de bataille où Turenne a battu les Allemands. Dans toutes les directions des villages ou des bourgs populeux avec leurs clochers, les uns tout près, les autres plus loin, pointant à l'horizon, entre le Rhin et les montagnes, de Schlestadt à Rouffach et même au delà. Alsaciens, croyez-le, le monde n'offre nulle part ailleurs un plus charmant pays.

Peu importe, dès lors, si tout le monde ne trouve pas de son goût le campanile du clocher de Colmar. Le veilleur, qui y reste à demeure, avec la tâche de sonner le tocsin quand un incendie éclate en ville ou dans le voisinage, est content de sa haute position. Non sans un sentiment de satisfaction intime, il nous énumère les noms des villages environnants, avec les noms des montagnes et des rivières. Pas un détail de la géographie locale ne lui échappe. En homme qui s'y connaît, il vous expliquera que la façade de son église serait moins nue ou plus richement ornementée si les constructeurs avaient eu assez d'argent. Les cloches confiées à sa garde datent la plupart de l'année après l'incendie de la tour et portent comme armoirie l'ancien aigle à double tête de l'empire d'Allemagne. Une d'entre elles avait pour destination d'être sonnée à sept heures du soir depuis la Toussaint jusqu'à la Saint-Mathias, en vertu d'un mandat de magistrat de l'année 1638 ordonnant qu'aucun aubergiste, pâtissier, ne retienne plus longtemps ses clients, sous peine d'amende sérieuse et de honte : *bey Vermeidung ernstlicher Strafe und schande länger behalten*. Personne ne nous prouve l'exécution de cet arrêt des honnêtes autorités de Colmar au temps jadis. Bien au contraire les statuts de la société de Waagkeller, instituée « pour boire, manger et s'amuser ensemble », laisse croire qu'autrefois comme aujourd'hui les règlements de police comportaient certaines exceptions. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maître-autel de la cathédrale (voy. p. 87). — Dessin de Chapuis, d'après une photographie de Meyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veilleurs de la tour et les cigognes, leurs voisines, hôtes ou locataires du grand nid dressé à l'angle du toit, sauraient au besoin attester le fait.

Puisque nous parlons de cigognes, regardons aussi un peu ces intéressants échassiers, objet d'un respect particulier en Alsace, à Strasbourg surtout. Celles de l'église Saint-Martin reçoivent justement la visite de leurs amies logées au faîte de la brasserie du *Griffon*, en face. Les unes et les autres se promènent gravement sur le toit. Comme leurs petits commencent à prendre des forces, les parents s'appliquent à faire en commun l'éducation de la génération nouvelle. Voyez-les donc se balancer gracieusement au-dessus de la place pour apprendre aux jeunes à se servir de leurs ailes. Prenant leur élan après mainte hésitation, ceux-ci essayent gauchement de les imiter. Une voyageuse de distinction, la baronne d'Oberkirch, raconte dans ses Mémoires, que lors de son passage à Colmar avec l'empereur Paul Ier de Russie, encore czaréwitch, logeant à l'hôtellerie du *Griffon*, un matin, en prenant l'air à la fenêtre avec l'épouse du prince, elle a aperçu un oiseau de proie planer au-dessus du nid de cigognes de l'église. Encore trop jeunes pour voler, les petites cigognes frétillaient dans leur couchette à la vue de l'ennemi rapace. Le père et la mère avolés au-devant de l'agresseur s'efforçaient de l'éloigner par l'agitation de leurs ailes, par le cliquetis de leur bec, par leurs cris. En dépit de leurs efforts désespérés, l'oiseau de proie descendait toujours par des spirales de plus en plus rapprochées, tandis que les cigognes reculaient tout en tenant tête. Au moment où le ravisseur allait fondre sur les petits inoffensifs, les parents, d'un vigoureux coup de patte, renversèrent leur nid, aimant mieux sans doute voir leur progéniture se briser sur le sol que déchirée entre les serres de l'épervier. Depuis, le veilleur de la tour prétend avoir observé une autre scène plus curieuse, sinon aussi pathétique. Dans la couvée d'une des dernières années a dû se trouver un oiseau d'espèce différente sorti d'un œuf pondu par un hôte de passage. La cigogne mâle, en découvrant dans son nid ce produit étranger à sa lignée, non seulement n'a pas voulu le reconnaître ou l'adopter, mais elle l'a rejeté avec les signes d'une mauvaise humeur indubitable, pour appliquer ensuite force coups de bec à la femelle, apparemment suspecte d'infidélité!

XXX

Anciennes institutions.

Chaque édifice du vieux Colmar, les maisons bourgeoises y comprises, raconte ou rappelle une page de l'histoire de la ville. En examinant les curiosités archéologiques, les souvenirs du passé nous reviennent un à un. Témoins des temps écoulés, ces monuments se dressent devant le passant comme l'impression des événements dans leur ordre de succession. Un archiviste patient serait en état de refaire l'histoire de la plupart des maisons de la cité! Nombre d'entre elles remontent au plein moyen âge, alors que le droit de bourgeoisie dans l'ancienne ville libre se rattachait à la possession du pignon sur rue. Telle est notamment la maison gothique sur la place d'Armes, en face du portail Saint-Nicolas de l'église paroissiale, restaurée à nouveau par le passementier Adolph avec une minutie d'antiquaire. A côté, le local de la police se pare d'un joli balcon en encorbellement, au-dessus d'un portail avec la date de 1597. La renaissance allemande n'a rien produit de plus beau en ce genre. Du haut de ce balcon, le magistrat de Colmar et le grand bailli d'Alsace prêtaient serment à la bourgeoisie de maintenir ses franchises municipales. Autrefois s'élevait à la place de cette construction une chapelle sous l'invocation de saint Jacques et dont la crypte, qui servait d'ossuaire, existe encore. A droite, sous la grande arcade ogivale, qui livre passage dans la rue des Marchands, le prévôt rendait la justice. La porte cochère, sur l'axe de cette arcade, donnait entrée dans le poêle des cordonniers, où le poète Georges Wickram fonda son école des maîtres chanteurs, dont provient le manuscrit des Minnesinger et des Meistersinger, conservé à la bibliothèque royale de Munich. Toutes les corporations d'arts et métiers avaient chacune un poêle ou lieu de réunion, désigné par une enseigne particulière, comme les corporations religieuses, celles du dehors y comprises, avaient leur cour colongère ou leur maison en ville, servant à la remise de leurs dîmes et de leurs récoltes, ainsi qu'au logement de leur intendant. Ces sortes de bâtiments se distinguaient ordinairement par des détails d'architecture particulièrement soignés. Telles les sculptures de la maison des Têtes, ancien logis des hôtes du couvent des Dominicains; tel le portail du poêle des laboureurs, où les juifs ont célébré leur culte depuis la Révolution jusqu'à la construction de leur synagogue actuelle. Le portail des laboureurs porte le millésime de 1626 avec l'inscription: *Eh veracht als gemacht.* « Plutôt méprisé que parfait ».

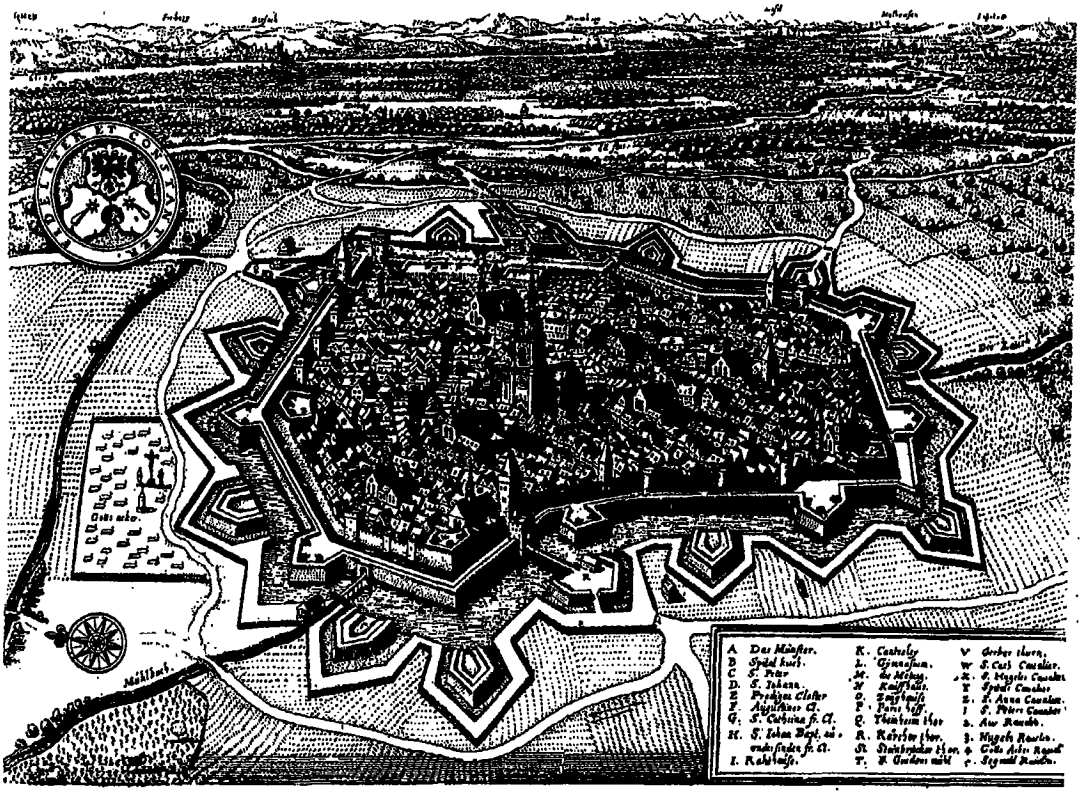
Modeste chef-lieu de département, depuis la réorganisation administrative de l'ancienne France, Colmar se vante d'avoir eu sous le régime du Saint-Empire la qualité de ville libre avec un gouvernement autonome. Son origine remonte à une ferme dépendante du domaine des premiers rois francs; mais la découverte de briques, de poteries et d'ornements de l'époque romaine indique l'existence d'habitations plus anciennes sur son emplacement. Une charte de 823 paraît en faire mention pour la première fois dans la donation de Louis le Débonnaire à l'abbaye de Munster, datée *ad fiscum nostrum nomine Columbarium.* Avec plus de temps à perdre, que celui dont nous disposons, nous pourrions exercer notre sagacité à rechercher si le nom de Columbaria est une latinisation de l'allemand Kohlmarkt, *marché au charbon*, ou s'il vient simplement du colombier, qui accompagne une exploitation rurale, comme celui de Coulommiers, de Coulombiers ou de Coulombes. Le moine de Saint-Gall dans sa chronique, du temps de Charlemagne, raconte comment le grand empereur, dans une de ses guerres contre les Saxons,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ayant remarqué la bravoure de deux jeunes soldats, apprit de ceux-ci qu'ils étaient des bâtards originaires du gynécée de Columbra. On a déduit de ce fait que la ferme royale de Colombarium, *fidei regii* ou *fisci dominici*, avait pour dépendance un gynécée. Le gynécée du domaine royal était un atelier de femmes employées à préparer, filer, tisser la laine et le chanvre, à confectionner les vêtements du personnel de la maison. En 884, l'empereur Charles le Gros y tint vers la fête de la Purification une assemblée générale de la noblesse et du clergé de ses États, une sorte de Reichstag, afin d'aviser aux mesures pour combattre les Normands. Suivant nos historiens, le domaine, berceau de la ville à venir, comprenait alors deux fermes, l'Oberhof et le Niederhof, situées l'une sur l'emplacement actuel du lycée, l'autre dans l'espace compris entre la place d'Armes et la Grand'Rue. Un incendie détruisit la localité en 1106 : *Columbaria villa combusta*, disent les annales du couvent de Munster.

Cet incendie fit plus de bien que de mal. Non seulement la ville brûlée se releva de ses décombres, mais elle grandit assez pour être érigée au rang de cité avec un mur d'enceinte un siècle après. Réunis à des artisans, serfs affranchis ou fugitifs, réfugiés auprès d'eux

COLMARIA.



Colmar au dix-septième siècle, d'après une gravure de l'époque.

et dont l'industrie leur était utile, les paysans libres, tenanciers des menses isolées, dont se composait Colmar, durent songer à se défendre et à soutenir leurs intérêts communs contre les agressions des seigneurs des environs. Au bon temps d'alors, personne n'était en sécurité chez soi. Pour garantir hommes et biens contre des coups de main fréquents, il fallait, à l'exemple des barons voisins, se mettre à l'abri derrière de fortes murailles. Le landvogt Wœlfelin autorisa donc la construction de fortifications autour de la ville de 1214 à 1226. Partant du prieuré de Saint-Pierre, la première enceinte de Colmar suivait la Lauch jusqu'à l'emplacement de l'hospice civil, où elle prenait le long du Muhlbach, le canal des moulins, pour se diriger sur la porte de Rouffach à partir de la halle aux blés et rejoindre ensuite le point de départ. Ainsi délimitée, la place se réduisait, au commencement du treizième siècle, aux quartiers est et sud actuels. Encore tout le terrain enclos de murs n'était pas entièrement couvert d'habitations. L'établissement postérieur de la commanderie de Saint-Jean, du couvent des Dominicains et du couvent des Récollets, indique l'existence de vides considérables à la disposition du premier occupant, désireux d'en prendre possession.

Gratifié en 1226 d'une charte d'affranchissement par l'empereur Frédéric II, avec le titre de ville libre et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

impériale, Colmar prit les armes pour ce prince dans la grande lutte des investitures. La commune affranchie resta fidèle à son bienfaiteur, au point de suivre la bannière d'un aventurier qui se faisait passer pour lui après sa mort, ce qui valut aux bourgeois une amende nominale de quatre mille marcs d'or, équivalent de quinze millions de francs en notre monnaie actuelle, imposée par l'empereur vivant, Rodolphe de Habsbourg. Dans l'intervalle, l'évêque de Bâle avait institué un chapitre adjoint au curé pour l'administration de l'église Saint-Martin. A la tête de ce chapitre, confirmé par deux bulles du pape Grégoire IX, en juin 1234, était le prévôt, élu par les chanoines, mais qui recevait l'investiture de l'abbé de Munster. Un doyen, nommé par l'abbé seul, remplissait les fonctions curiales, tandis que le chanoine chantre avait la direction du chœur. Recrutés par l'élection, les chanoines ordinaires n'étaient pas soumis à la communauté! Ils recevaient certaines distributions en nature, à charge de résider à Colmar, mais avec la faculté de suivre les cours d'une université au dehors dans l'intérêt de leurs études, sans préjudice pour le revenu de leur prébende. Par un acte du 15 décembre 1283, l'un des chanoines du chapitre, maître Jacques, qui avait rempli pendant de longues années gratuitement les fonctions d'écolâtre, fit un don de quarante livres, auquel le chapitre ajoute dix autres livres, somme dont la rente annuelle de cinq livres servit à rétribuer le nouvel office d'écolâtre. La première école avait surgi sous les auspices de l'église. Un sceau d'un écolâtre de Saint-Martin représente ce dignitaire assis devant son pupitre et expliquant un auteur aux élèves accroupis à terre autour de lui avec une religieuse attention. A cette époque, la construction de l'église collégiale était en train, quoique entravée par des luttes intestines et des conflits entre les partisans de l'évêque de Strasbourg et ceux de l'empereur. Colmar se trouvait alors engagé dans la ligue des villes du Rhin, mentionné au dixième rang dans le récit de la diète de Worms, du 14 octobre 1255, à la tête de toutes les cités secondaires de l'Alsace. Son prévôt figure avec ceux de Francfort, d'Oppenheim et de Haguenau parmi les arbitres nommés par Guillaume de Hollande pour juger les différends survenus au sein de la ligue. L'alliance de la Décapole d'Alsace, dont l'acte constitutif est encore aux archives de la ville, a été conclue le 23 septembre 1354, un siècle plus tard.



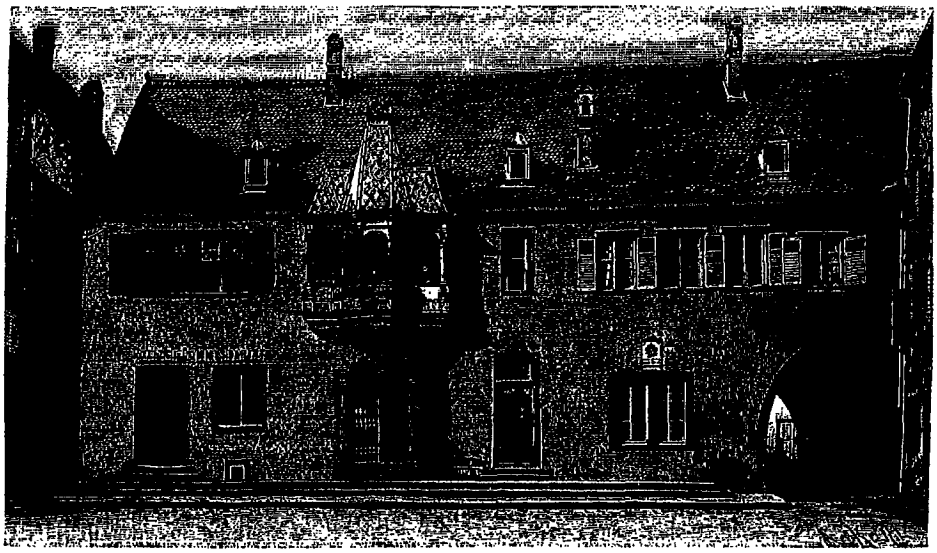
Balcon du commissariat de police (voy. p. 92). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

Quelle époque agitée plus encore que la nôtre! Ni les franchises des villes, ni la liberté individuelle, fort restreinte d'ailleurs, ne sauvegardaient l'ordre. La ligue des villes du Rhin, assez forte un moment, à la chute des Hohenstaufen, pour dicter la loi aux grands dignitaires de l'empire, ne se maintint pas, quoique Guillaume de Hollande ait salué son avènement en disant que : « Dieu, auteur de tout bien, avait prêté une oreille paternelle aux plaintes des pauvres opprimés par la tyrannie des méchants, et que par les efforts et les entreprises des faibles il voulait rendre au monde la paix et la sécurité ». Par la force des choses, les luttes des princes qui se disputaient l'empire eurent leur retentissement à Colmar, où l'anarchie régna longtemps. Deux partis divisaient la ville, l'un tenant pour l'évêque de Strasbourg, l'autre pour l'empire. Ce dernier parti, conduit par le prévôt Jean Rœsselmann, fils d'un simple artisan de Turckheim, livra la place au comte Rodolphe de Habsbourg, au prix de sa vie, longtemps avant l'avènement de Rodolphe au trône impérial. Après son élection comme roi des Romains, le chef de la maison de Habsbourg octroya de Vienne, le 29 décembre 1278, aux bourgeois de Colmar une constitution municipale, qui devint la base de leur droit et qui servit plus tard de code à d'autres cités. Malgré cette constitution, la paix ne régna pas. Un passage du premier article de l'acte de Rodolphe de Habsbourg indique une première tentative pour subroger subrepticement à Colmar la maison d'Autriche aux droits de l'empire, d'où s'ensuivirent des entreprises contre lesquelles la ville se souleva deux fois, peu d'années après.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir affirmé en manière de déclaration de principes que « les réflexions et la prévoyance de la majesté royale, d'où découle et sur laquelle repose tout droit, doivent tendre à établir des lois telles que les hommes de bien et innocents puissent vivre en paix, et les méchants et les dangereux atteints de la vengeance des lois, suivant les crimes qu'ils commettent », le code municipal de Rodolphe de Habsbourg stipule à l'article premier qu'en cas de guerre entre les bourgeois, ni le seigneur de la ville ni le prévôt ou schultheis ne pourront contraindre l'une ou l'autre partie à en porter plainte ni exercer aucune action publique de leur chef. En plaçant le prévôt, grand justicier, après le seigneur, l'auteur de la charte semble, en tant qu'empereur électif, se viser lui-même comme landgraf héréditaire de la haute Alsace et soumettre à l'ingérance de sa maison la ville de Colmar affranchie, en vertu de ses prérogatives antérieures, de toute autre supériorité que celle de l'empire. Par contre, l'empereur promettait à la ville de ne lui donner pour prévôt qu'un de ses bourgeois résidants, l'autorisant d'ailleurs à admettre au droit de bourgeoisie qui bon lui semblerait, même des serfs avec conservation de leurs privilèges si leur seigneur ne réclamait pas dans l'année. Les bourgeois étaient autorisés à posséder des fiefs; les nobles dispensés des contributions ordinaires, en raison de leurs services spéciaux dus à l'empire.

A côté du schultheis ou prévôt nommé par l'empereur ne tardèrent pas à apparaître le bourgmestre et les représentants des corps de métiers. Le bourgmestre, chef de la municipalité, ne paraît avoir été d'abord qu'un délégué des corps de métiers auprès de l'administration. Approuvé par la population, sinon élu formellement dès l'origine par une majorité reconnue, afin de faire contrepoids à l'autorité du prévôt impérial, ce magistrat vit ses attributions grandir dans le cours de l'évolution politique de Colmar. Grâce aux progrès de l'esprit démocratique, sous l'influence des corporations ouvrières, le pouvoir ou la direction des affaires passa des mains du prévôt à celles du conseil de la ville et de son chef électif. Par une première concession mentionnée dans la charte du 29 décembre 1278, l'empereur avait consenti de ne confier la charge de prévôt qu'à un bourgeois résidant. Par voie de rachat, cette fonction devient plus tard une simple fonction municipale. La prépondérance appartint dès lors à la bourgeoisie. Est-ce à dire que les changements survenus assurèrent à la ville la paix, le repos, la prospérité, comme la République idéale les fait rêver? La lecture de nos archives, où nous suivons pas à pas la succession des événements, nous montre ici, comme partout, la liberté engagée dans d'incessants conflits, dans la lutte des passions et des intérêts contraires. Être libre, pour une société humaine, ne signifie pas rester calme! Vivre c'est agir. Point d'action ni de bien sans liberté. Point de liberté sans effort. Le peuple de nos villes libres d'Alsace a toujours dû lutter pour l'existence et la justice. Pour comprendre son état présent, il faut suivre son histoire dans le passé.

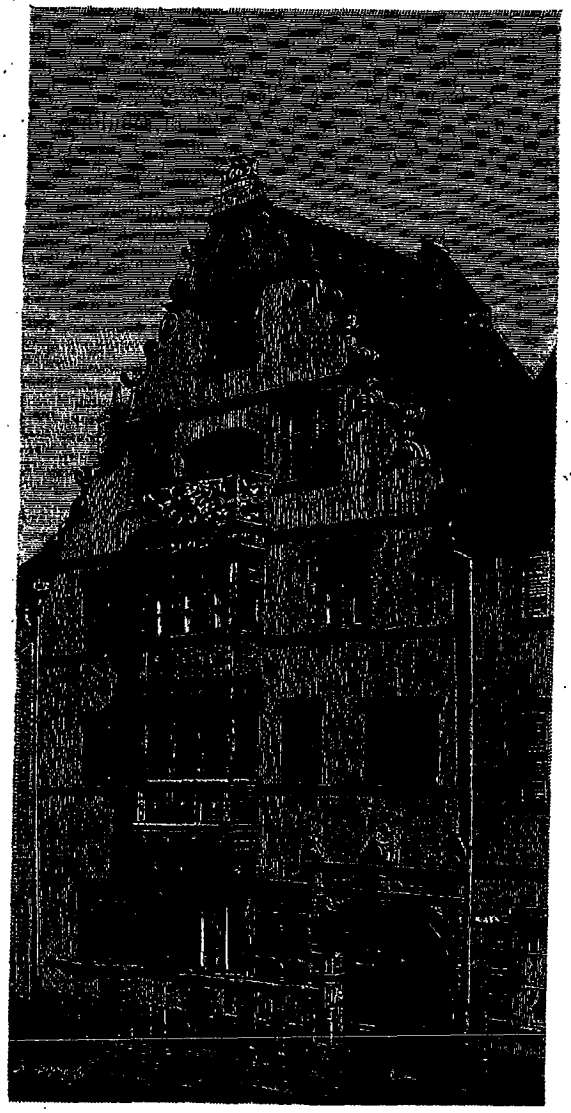


Commissariat de police (voy. p. 92). — Gravure de Kohl, d'après une photographie

En ce qui concerne les institutions de Colmar, la chronique des Dominicains signale la présence des chefs des corporations d'arts et métiers à propos du serment que le prévôt Walter Rœsselmann, mort plus tard enfermé dans le donjon de Schwarzenburg, fit prêter en 1293 par la population à son allié Anselme de Ribaupierre. En 1304, un acte de vente du 26 mai, fait au nom de la ville, mentionne la participation des élus des corporations aux délibérations du conseil municipal. La population ou la bourgeoisie était divisée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en un certain nombre de tribus, *Zünfte*, d'abord vingt, plus tard dix, formées par les corps de métiers, à côté desquelles les familles nobles, une trentaine environ, composaient deux curies. Walther de Sleztat figure le premier, comme *magister burgensium* en 1296, sur la liste des bourgmestres donnée par le savant archiviste de la ville, M. Mossmann, dans ses *Recherches sur la constitution de la commune de Colmar*. Une sentence rendue le vendredi après la Saint-Nicolas, en 1323, dans un procès des religieuses d'Unterlinden contre les nobles de Nortgasse, montre l'organisation de la justice à deux degrés. Au bas, il y avait le tribunal présidé par un délégué du prévôt impérial; en haut, le conseil municipal, où se portaient les appels du tribunal. La jurisprudence du conseil municipal faisait loi. A ses pouvoirs judiciaires s'ajoutaient des attributions politiques, législatives et administratives.



Maison des Têtes (voy. p. 84 et 92). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Par la force des choses, le gouvernement autonome de l'ancienne ville libre ne pouvait se maintenir après l'annexion à la France. Colmar vit son magistrat subordonné à l'autorité du conseil souverain transféré dans ses murs. Déjà auparavant Louis XIV y avait établi un préteur royal, représentant civil du gouvernement français auprès de la cité. Les attributions de ce préteur rappellent celles du prévôt impérial ou schultheis d'autrefois. Au lieu de se renouveler par des élections périodiques, les magistrats municipaux devinrent inamovibles en vertu d'un arrêt du Conseil d'État français. La grande Révolution enfin eut pour effet d'assimiler l'Alsace à la France plus complètement par l'organisation des départements, mais surtout par une participation active au mouvement d'idées, qui aboutit à la proclamation de l'égalité civile et de la liberté politique dans le pays tout entier. Les principes libéraux de la grande Révolution avaient trouvé un champ bien préparé dans les institutions républicaines de nos villes libres d'autrefois. Pendant le dix-huitième siècle, Colmar subit d'ailleurs aussi des transformations considérables dans ses constructions. Plusieurs de ses couvents furent restaurés à cette époque et l'hospice civil rebâti dans son état actuel, après avoir été détruit par un incendie. Voltaire vint s'établir à Colmar le 2 octobre 1753, dans une maison de la rue des Juifs, après sa fuite de Potsdam. Dans sa correspondance le célèbre écrivain qualifie Colmar une ville « moitié allemande, moitié française et tout à fait iroquoise ». Ailleurs il traite les Colmariens de « Hottentots », après avoir écrit : « J'habite une vilaine maison dans une vilaine ville ». Appréciation injuste, car la maison habitée n° 10 de la rue des Juifs n'est pas vilaine du tout, ni la ville non plus. Peut-être Voltaire a-t-il tenu son méchant propos sous l'impression de l'autodafé des œuvres de Bayle fait publiquement à Colmar quelques années avant son arrivée, mais dont le récit était nouveau pour lui. Treize mois durant il demeura dans cette retraite occupé de la rédaction des *Annales de l'Empire*, travail pour l'achèvement duquel Schœpflin lui avait conseillé de consulter les jurisconsultes du conseil souverain. Ceux-ci l'initièrent aux œuvres des publicistes allemands Vitrarius, Struvius, Spenner, Goldast et autres messieurs du bel air, comme Voltaire les appelle avec sa verve caustique.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halle aux grains. — Dessin de Lancelot, d'après une aquarelle de Hertrich.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXI

Le musée des Unterlinden.

Parmi les monuments de l'ancienne ville, nous avons indiqué le cloître des Unterlinden. C'est une construction sans prétention, sans apparence extérieure, située entre le théâtre et le marché de bric-à-brac, non loin de la Halle aux grains, installée dans l'ancienne église des Dominicains. Le canal du Logelbach passe derrière ses murs, du côté opposé à la nef de l'église conventuelle. Devant la façade donnant sur la place du Marché s'élève la statue de Pfeffel, due au ciseau de Friedrich. On entre au musée par la ruelle qui longe le théâtre, fermée aux extrémités par des grilles en fer. Plus de tilleuls visibles, quoique le nom d'Unterlinden signifie « sous les tilleuls ». Au-dessus de la porte d'entrée, vous remarquez le blason de l'ordre de Saint-Dominique : un chien tenant dans la gueule un flambeau qu'il approche du globe terrestre. Outre une galerie de tableaux de l'école de Schœngauer, fort importante pour l'histoire de l'art en Allemagne, le musée renferme de riches collections d'antiquités, de médailles, d'ethnographie et d'histoire naturelle, plus une bibliothèque considérable avec une entrée spéciale du côté de l'eau. A lui seul l'intérieur du cloître mérite une visite comme œuvre d'architecture.

En entrant vous découvrez une élégante galerie à arcades courant autour d'un préau carré. Au centre du

1. Suite. — Voy. t. XLVIII, p. 145, 161, 177, 193; t. XLIX, p. 161, 177, 193; t. L, p. 81.

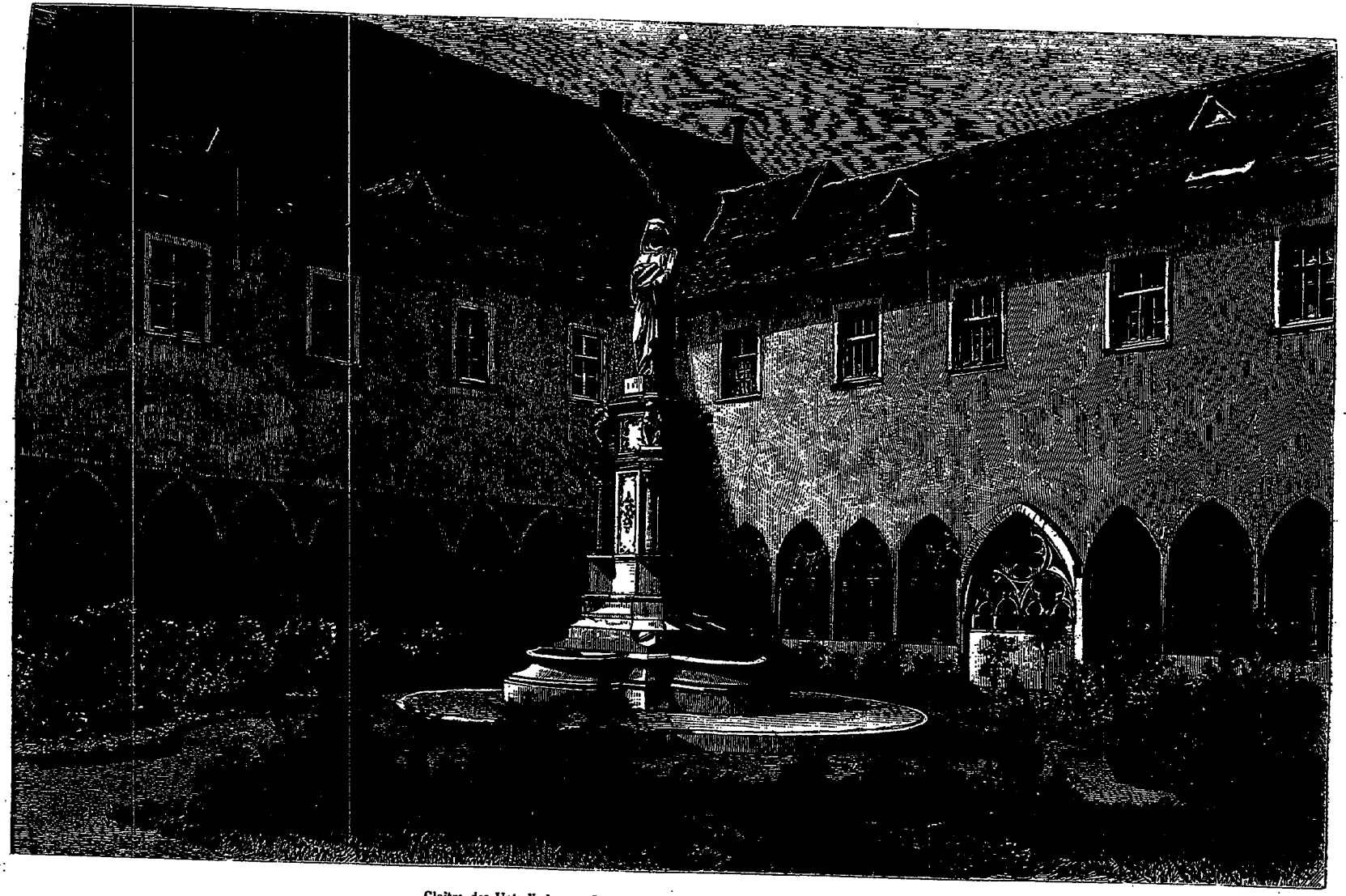
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

préau la statue en pierre du peintre-graveur Martin Schœngauer sur un piédestal destiné à servir de fontaine. Une des faces du corps de bâtiment autour du cloître est formée par la nef de l'ancienne église, les trois autres par les locaux d'habitation et de service. La nef a subi dès avant la Révolution des changements qui ne permettent pas de juger de son aspect primitif. En revanche le chœur est très pur de style et d'une simplicité d'excellent ton. Malgré cela l'intérêt capital de l'ensemble se concentre sur le cloître. Avec ses ogives trilobées, ses colonnettes, ses roses à jour, ce cloître se manifeste comme un joyau de la première et de la plus belle époque de l'introduction en Allemagne du style ogival français. Peut-être est-ce le seul spécimen de ce genre de construction dans le style du treizième siècle qui nous soit parvenu aussi complet. Trois arcades doubles à plein cintre, avec chapiteaux fleuronnés de la galerie ouest, proviennent d'une construction plus ancienne que le reste et sont à reporter en tout cas à la première moitié du treizième siècle. Des traces de petites baies ogivales et de grandes arcades trilobées, masquées après coup, apparaissent encore dans le mur extérieur, tandis que les énormes croisées carrées pratiquées dans la façade occidentale près du théâtre pour l'aménagement d'une salle d'antiquités jurent avec l'ordonnance de l'ensemble comme des mutilations barbares. Par contre, la statue de Schœngauer, sculptée par M. Bartholdi, cadre bien avec le caractère général du cloître. Elle représente, en pied et en costume de l'époque, un artiste du moyen âge feuilletant un album. Son piédestal est décoré de quatre charmantes figurines : un peintre mélangeant des couleurs sur sa palette, un graveur appliqué à promener son burin sur la planche, un sculpteur qui termine un encensoir richement décoré, enfin un savant absorbé par la lecture personnifiant l'étude, tandis que les trois autres sujets représentent les arts décoratifs. Sous l'effet du demi-jour qui règne habituellement à l'intérieur des galeries, et des ombres projetées sur le préau par les hautes murailles, au milieu d'un calme profond, l'esprit recueilli se laisse aller à la méditation.

La fondation du couvent des Unterlinden remonte aux premières années du treizième siècle. Deux nobles dames, Agnès de Mittelheim et Agnès de Herckenheim, s'établirent ensemble sur l'emplacement du cloître actuel, où l'une d'elles possédait une maison, près d'une plantation de tilleuls. Sur le conseil de quelques autres dames pieuses, qui s'étaient jointes à elles pour former une communauté religieuse, elles allèrent demeurer hors ville au lieu dit *Uff Muhlin*, à côté d'une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste. Frère Walter, lecteur des Dominicains de Strasbourg, leur fit prendre lui-même l'habit le jour de saint André en l'année 1232. Toutefois le manque de sécurité hors de l'enceinte de Colmar engagea les nonnes à rentrer, vingt ans après, dans leur demeure primitive, derrière les murs, à la suite d'une vision de leur patron qu'elles eurent toutes pendant la nuit. Suivant la légende ou la tradition, au moment de quitter *Uff Muhlin*, les religieuses entendirent une voix leur demander : « Prenez-moi avec vous ». Ayant cherché d'où venait cet appel, elles trouvèrent une statuette représentant saint Jean-Baptiste. Inévitablement la statuette fut emportée. Placée maintenant dans la sacristie de l'église Saint-Martin, vous pouvez encore l'y voir comme un des rares monuments de la sculpture en bois de son époque. Les dames d'Unterlinden, avant de s'installer à nouveau, durent agrandir leur couvent, non sans utiliser les constructions anciennes, dont il reste encore des traces. La dédicace de l'église se fit en 1269 par Albert le Grand, évêque de Ratisbonne. Par la belle exécution du cloître et l'importance des bâtiments conventuels, on peut juger de la prospérité de la communauté. En peu de temps l'établissement des religieuses dominicaines de Colmar acquit un grand renom, célèbre dans l'histoire du mysticisme en Allemagne. Pez a publié un manuscrit composé aux quatorzième et quinzième siècles par l'une des sœurs du couvent. Cet ouvrage renferme la légende des religieuses les plus illustres par leur piété. Plusieurs historiens de l'ordre de Saint-Dominique ont recueilli la vie de ces pieuses femmes, dont le cardinal dom Pitra a fait aussi l'objet de sérieuses études, publiées sous forme de lettres au P. Lacordaire. N'oublions pas non plus le récit des événements miraculeux survenus dans le couvent et qui donnent à son histoire le caractère d'un merveilleux rempli de grâce. Ce manuscrit inédit se trouve à la bibliothèque municipale, installée dans les bâtiments mêmes du couvent.

Longtemps le monastère des Unterlinden, enrichi par des dotations et les apports des religieuses, forma tout un quartier de la ville, avec ses dépendances de l'Ackerhof, construites pour son exploitation agricole. La tourmente révolutionnaire amena sa sécularisation, comme celle des autres établissements religieux. Un arrêt du directoire départemental fit enlever, le 2 mars 1792, les cuivres du clocher de l'église, malgré les pleurs des nonnes, dit le pasteur Billing. Soixante gardes nationaux en armes protégèrent cette opération. Lors de l'expulsion des Capucins, qui s'étaient fait aimer pour leurs services, le 21 mai de l'année auparavant, il avait fallu une charge de cavalerie, pour disperser les bourgeois accourus pour défendre leur couvent. Devenus propriété de l'État, les bâtiments des Unterlinden servirent de caserne jusqu'en 1842, époque à laquelle la ville les reçut, en échange de sa contribution pécuniaire pour la construction d'un nouveau quartier de cavalerie. Une partie des locaux a été démolie ensuite, l'autre affectée aux usages les plus variés, sinon les plus grossiers. Sur l'emplacement du parloir et du portail d'entrée du couvent se trouve maintenant le théâtre. L'église devint un magasin de bois, l'ancien réfectoire un dépôt de marchandises. Des écoles, des cours de dessin, de répétitions de musique, un atelier, un arsenal de pompiers, que sais-je encore? occupèrent successivement les salles et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cloître des Unterlinden. — Dessin de Deroy, d'après une photographie de Meyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cellules disponibles, dégradées de plus en plus, lorsque des conseillers bien avisés proposèrent d'y installer la bibliothèque de la ville et un musée. Idée excellente, véritable inspiration, l'affectation du couvent des Unterlinden à la conservation des collections artistiques et scientifiques de la Haute Alsace a beaucoup servi à provoquer et à stimuler dans le pays un mouvement intellectuel digne d'attention.

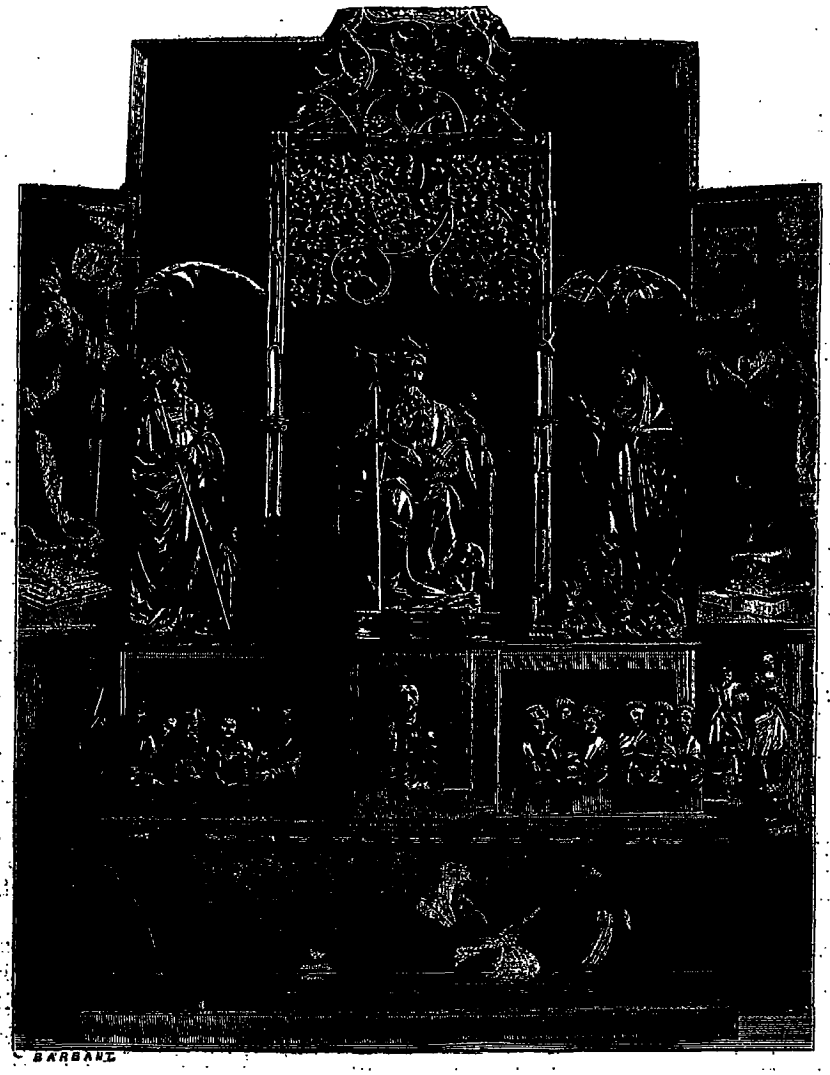
Et d'abord le musée de peinture attire les connaisseurs par des tableaux de maîtres allemands précurseurs d'Albert Dürer et de Holbein. Ces tableaux sont exposés dans la nef de l'église conventuelle. Un peu exiguë, l'église présente pourtant des proportions heureuses. D'étroites fenêtres ogivales, alternant au dehors avec des contreforts, laissent pénétrer à l'intérieur un jour suffisant. Au fond de l'abside, vous avez l'autel des Antonites, en bois sculpté, enlevé d'une église d'Isenheim. Deux diptyques de la même provenance, et qui recouvraient les statues de l'autel, séparent dans l'église des Unterlinden les tableaux de la nef de ceux du chœur. Le chœur est occupé par les peintures de l'école primitive allemande, tandis que les œuvres plus modernes disposent de la nef. Les deux diptyques représentent, l'un le Christ en croix, l'autre la Vierge et l'Enfant; ils ont pour revers une Annonciation et une Résurrection, une Tentation de saint Antoine et une Visite de saint Paul à saint Antoine. D'après une ancienne tradition, ces peintures seraient d'Albert Dürer; mais les critiques d'aujourd'hui les attribuent soit à Hans Baldung Grün, soit à Mathias Grünewald d'Aschaffenburg, sans preuve décisive pour l'une ou l'autre hypothèse. Sur le côté gauche du chœur, une suite de scènes de la Passion, peintes sur fond d'or avec une rare minutie, porte au revers la date de 1465. Les scènes de la Passion provenant de l'école de Schœngauer sont d'un style différent, d'un dessin plus expressif et d'une facture bien supérieure, ainsi que la Pieta tant admirée, la Vierge adorant l'Enfant et l'Ange de l'Annonciation, le saint Antoine et la Vierge de l'Annonciation, autant de compositions merveilleusement conservées. On n'est pas d'accord sur les auteurs de ces panneaux, et l'examen des gravures de Schœngauer semble bien indiquer une touche différente. Nous en reparlerons tout à l'heure, après un coup d'œil sur la galerie des peintres modernes, dans laquelle quelques charmants ouvrages d'artistes alsaciens contemporains attirent l'attention des amateurs et enlèvent leurs suffrages. Notons entre autres, au hasard, les tableaux de genre et les scènes alsaciennes de Pabst, de Jundt, de Brion, les paysages des deux Salzmann et de Bernier, l'Escalier de Capri de Benner, le Baigneur endormi et une Madeleine de Henner, le Char de la Mort de Schuller et surtout ses Schlitteurs des Vosges, enfin les miniatures de Michel Hertrich, dont nous reproduisons quelques vues de Colmar.

Le parvis du musée de peinture renferme dans le chœur des fragments d'une magnifique mosaïque romaine trouvée à Bergheim, aux environs de Colmar. Les galeries du cloître servent de musée lapidaire avec des fragments de sculptures de toutes les époques, depuis les tombes gallo-romaines du Kempel, les pierres appareillées à queue d'aronde du mur païen de Frankenbourg, les autels votifs de la forêt de Hatten, les stèles et les cippes de Horbourg, jusqu'aux bas-reliefs romans et aux gargouilles d'églises du moyen âge provenant de toutes les parties de l'Alsace. La statue de Schœngauer, érigée au milieu du préau, comme l'œuvre d'un de nos contemporains, M. Auguste Bartholdi, digne de figurer parmi les maîtres de tous les temps, semble veiller sur ces restes de l'art sculptural des âges écoulés. Toutes les richesses lapidaires données au musée des Unterlinden ne trouvant plus place dans les galeries du cloître, une partie en a été mise au dehors, dans le square autour du monument de Pfeffel. Une salle spéciale a reçu les moulages en plâtre des chefs-d'œuvre de la statuaire classique. A part les arcades du cloître, les bâtiments mêmes du musée ne présentent guère de sculptures autres que le blason de l'ordre des Dominicains au-dessus de l'entrée primitive dans la ruelle du Théâtre, moins remarquable comme œuvre d'architecture que le portail de la tribu des Laboureurs, signalé déjà dans un chapitre précédent. Ce blason est une allusion à la légende de saint Dominique, rapportant que sa mère, avant de lui donner le jour, eut un songe mystérieux où elle mettait au monde un chien qui éclairait l'univers d'un flambeau qu'il tenait à la gueule. Au couvent de *Santa Maria del Fiore* à Florence, qui appartient aux Dominicains, une ancienne fresque représente le pape entouré de cardinaux et de dignitaires, avec la communauté des fidèles couchés à ses pieds, sous la figure d'un petit troupeau de brebis, que des chiens représentant les moines dominicains défendent contre les loups hérétiques. Quoi d'étonnant, si ces religieux ont fait du chien des armes parlantes, et du flambeau de la foi une torche pour les bûchers, que de spirituels mécréants aient appelé leur congrégation, par un jeu de mots mordant, l'ordre des chiens du Seigneur : *domini canes!*

Œuvre de la Société Schœngauer, instituée à la fois dans le but de répandre le goût des arts et de favoriser les études d'archéologie, le musée lapidaire et la galerie de tableaux se complètent par une collection d'antiquités, une collection de médailles. Toute l'existence de nos devanciers ou de nos ancêtres sur le territoire de l'Alsace revit dans ces galeries, libéralement ouvertes à tout le monde. Aussi chacun s'y intéresse, et pas une trouvaille curieuse ne se fait en ville ou à la campagne sans prendre aussitôt le chemin du musée régional. Une série de vitrines, dont le nombre s'accroît d'année en année, renferme des objets de parure, des ustensiles, des armes, autant que possible classés par ordre géographique, suivant leur lieu de provenance. Il y a là des spécimens de toutes les civilisations, de toutes les races qui ont paru en Alsace

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

depuis les temps préhistoriques et l'occupation des Celtes. Il y a des costumes anciens et des ouvrages de tapisserie, de jolis vitraux peints, des meubles en bois de chêne sculpté susceptibles de servir de modèles à nos artistes. Prenez donc la mesure des bahuts et des superbes armoires dont les vastes flancs suffiraient presque à loger un petit ménage et d'un magnifique travail! Sur les verrières, des portraits de bourgeois notables de Colmar en costume d'autrefois, et les armoiries des villes de l'union de la Décapole, provenant des fenêtres de la grande salle du Kaufhaus, où elles auraient dû rester en place, malgré tout le zèle pour l'enrichissement du musée des Unterlinden. Un amateur de goût, autant que collectionneur infatigable, M. Fleischhauer, président actuel de la Société Schœngauer, a fort bien disposé ces objets de manière à pré-



Autel des Antonites (voy. p. 100 et 103). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

senter autour de la cheminée du Waagkeller une sorte de salle avec mobilier antique. Seulement les grandes croisées ouvertes dans les murs lors de l'aménagement de cette salle jurent avec le reste et font peine à voir dans un monument gothique. Combien la restauration de la maison de la rue Corberon, qui abrite une succursale des mêmes collections, a été faite sous une inspiration meilleure!

Quitterons-nous là-dessus le musée des Unterlinden sans mettre le pied dans les galeries d'histoire naturelle et dans la bibliothèque? La bibliothèque occupe avec la Société d'histoire naturelle l'étage supérieur de l'édifice. Un jurisconsulte distingué, et qui a aimé Colmar par-dessus tout, Ignace Chauffour, mort en 1879, a légué à la bibliothèque de la ville la collection la plus complète des ouvrages ou des livres publiés sur l'Alsace, commodément réunis dans une même salle. Je voudrais en dire autant pour les spécimens de l'his-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire naturelle du pays. Certes nos amis de la Société d'histoire naturelle de Colmar rendraient à la science et aux chercheurs étrangers un signalé service en réunissant dans une même salle, la plus vaste possible, les animaux et les échantillons disséminés dans les collections générales. Dans cette salle nous voudrions voir quelques groupes d'animaux des espèces les plus intéressantes, disposés comme à l'état vivant, dans la nature, de manière à frapper l'œil du visiteur pour instruire mieux en amusant. Autour de ces groupes se placeraient les collections complètes de sujets alsaciens : mammifères, oiseaux, poissons, reptiles, insectes et mollusques. Puis les fossiles, les herbiers, les roches et les minéraux à grand nombre d'exemplaires, de manière à présenter toutes les variétés locales. Le docteur Faudel et M. Hirn, principaux promoteurs de l'Association colmarienne, bien connus tous deux dans le monde savant, celui-ci par ses recherches sur la théorie mécanique de la chaleur et ses traités sur la philosophie de la nature, celui-là par sa découverte des fossiles humains d'Eguisheim, les plus anciens dont l'authenticité ne laisse pas de doute, ces travailleurs intrépides, auxquels les intérêts scientifiques de l'Alsace tiennent tant à cœur, n'oublieront pas nos vœux pour l'organisation à Colmar d'un musée alsacien spécial d'histoire naturelle. Dès maintenant les bulletins de la Société, publiés sous leurs auspices, présentent un important recueil de mémoires et d'études sur toutes les questions touchant la nature de la région de l'Alsace et des Vosges, si variée et si intéressante à tous égards.

La bibliothèque de la ville compte actuellement environ soixante mille volumes. Riche en manuscrits et en incunables, elle représente depuis l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg la marche des études dans le pays couche par couche, en quelque sorte, depuis le huitième siècle. Citons notamment parmi les manuscrits : une Bible latine du dixième siècle avec initiales enroulées dans le goût irlandais, longtemps en vogue chez nos calligraphes; la règle de Saint-Benoît, du treizième siècle, avec miniatures et initiales; un psautier et divers ouvrages de liturgie illustrés de miniatures; un missel du quinzième siècle avec gravures sur bois, œuvre présumée de l'école de Schœngauer; la chronique de Rodolphe de Hohenems, avec plus de cinq cents illustrations exécutées par Jean Schilling de Haguenau. Parmi les incunables : le *Tractatus rationis et conscientiæ* de Mathieu de Cracovie, attribué à Gutenberg; *De vita christiana* de saint Augustin, avec la marque de Faust et de Schœffer; la première Bible allemande de Henri Eggenstein ; le *Heldenbuch* de 1477 ; *La louange et vertu des nobles dames* de Boccace, imprimé en 1493. Si vous désirez sur l'histoire de Colmar des détails plus complets que les informations recueillies dans le cours de notre promenade à travers la ville, l'excellent bibliothécaire, M. Waltz, dont nous avons souvent mis la complaisance à l'épreuve, se fera un plaisir de vous confier tous les documents désirables. Demandez-lui entre autres : *Les annales et la chronique des Dominicains*, traduites du latin par Gérard et Liblin en 1854; *Topographiæ Alsatiæ* de Mérian, imprimé à Francfort en 1644; *Das seelzagende Elsass*, publié à Nuremberg en 1676; *Histoire des dix villes libres impériales de la préfecture d'Haguenau*, par Chauffour, Colmar, 1825-1829; *Geschichte der Stadt Colmar und Umgebung*, de Hunckler, Colmar, 1838; *Musée pittoresque et historique de l'Alsace*, lithographies de Rothmuller, in-4°, Colmar, 1863; *Notice rétrospective et recueil de souvenirs sur Colmar*, par Félix Chauffour, Colmar, 1869; *Les chroniques d'Alsace* publiées par Julien Sée, Colmar, 1871 à 1882; *Journal d'un habitant de Colmar*, en juillet-novembre 1870, par Julien Sée, Paris, 1883; *Colmar entre deux trains*, imprimerie Jung, 1885.

XXXII

Galerie Schœngauer : l'art allemand au moyen âge.

Tout à l'heure nous avons promis de revenir sur les anciens tableaux de la galerie des Unterlinden. Ces peintures sont trop précieuses pour ne pas nous arrêter davantage au point de vue de l'histoire de l'art. N'auraient-elles d'autre mérite que leur brillant coloris, avec sa fraîcheur première, inaltérée malgré le temps, encore tout chaud des caresses du pinceau, cette qualité suffirait à elle seule pour les signaler. Durer quatre siècles sans se ternir, quand tant de toiles modernes suspendues contre les mêmes murs subissent les injures du temps au point de changer complètement de ton dans le cours restreint d'une vie d'homme, n'est pas un faible témoignage en faveur de l'artiste d'autrefois. Les perfectionnements de la chimie, dont l'industrie de nos jours se fait honneur à juste titre, n'ont donné à nos peintres contemporains rien de comparable aux procédés de l'école de Schœngauer. Positivement la pâte qui compose les couleurs de cette école semble avoir figé dans les chairs leurs tons d'ambre et de rose inattaquables à la lumière. Solide comme l'émail, elle défie les siècles. Pour la correction du dessin, les tableaux attribués au maître colmarien peuvent donner prise à la critique. La conservation de leur coloris intact excite une admiration justifiée au-dessus de tout éloge.

En attribuant à Schœngauer les tableaux anciens du musée de Colmar, nous suivons la voix de la tradition ou l'opinion en cours. La critique savante, ou prétendue telle, soulève des doutes, non seulement sur leur auteur, mais encore sur le nom même de Schœngauer et sur les dates de sa vie. A lire tout ce qui a été écrit sur ce sujet, on ne peut se défendre de considérer la critique pratiquée de cette façon autrement que comme un moyen de dire peu de choses raisonnables avec beaucoup de mots : *l'arte onde in parole molte poco senso si chiudo*. Et de fait, l'étalage d'érudition mis sur le papier, au lieu de jeter le jour sur des questions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

simples, semble plutôt les avoir embrouillées à plaisir. C'est là du moins l'impression finale des appréciations contradictoires des critiques d'art les plus en renom sur l'œuvre de Schœngauer et des peintres de son école. Ni le maître ni ses élèves, plus ou moins authentiques, n'ont pris la peine de signer les tableaux dont l'origine est l'objet de tant d'appréciations diverses. Le mérite de ces peintures subsiste indépendamment du nom de leur auteur. Il consiste dans leur âge comme monuments de l'art de leur époque et dans l'admirable con-



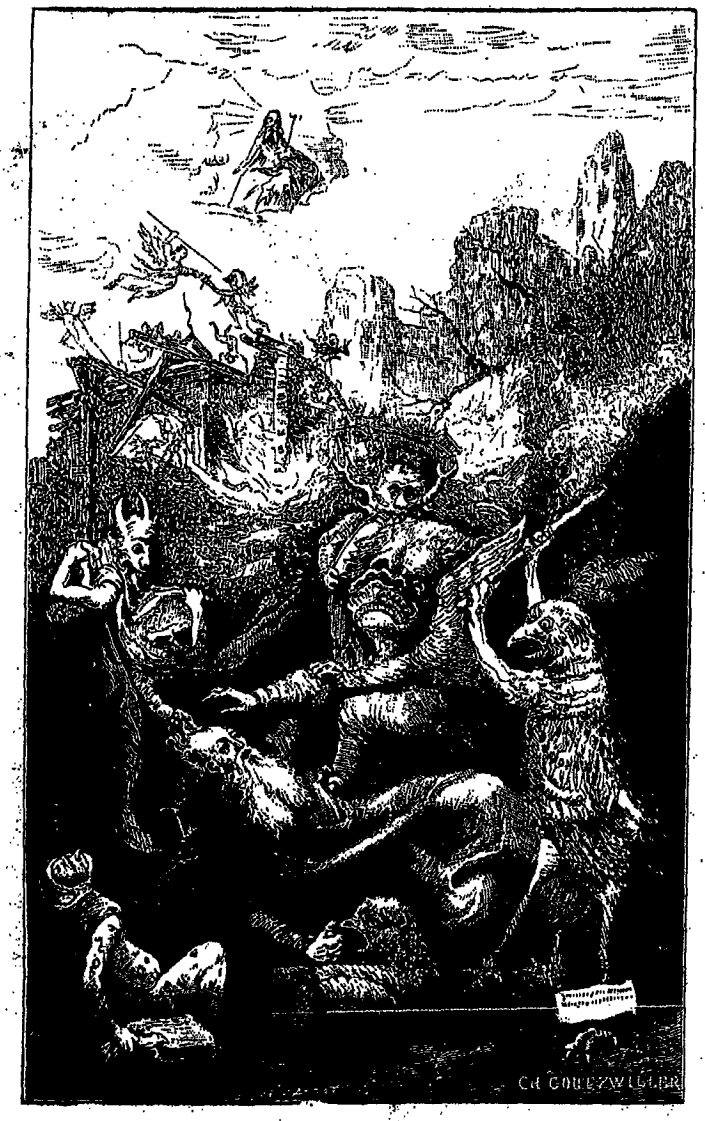
Vierge adorant l'Enfant (voy. p. 104). La Nativité (voy. p. 107).
Musée des Unterlinden à Colmar, galerie Schœngauer. — Dessins de Froment, d'après une photographie.

servation de leur coloris. Quelques-uns ont de l'expression et du sentiment. Abstraction faite de la fraîcheur des couleurs et de la date, la plupart cependant sont des médiocrités qu'un jury tant soit peu sévère n'admettrait pas à l'honneur de l'exposition du salon annuel.

Faute d'une signature et de témoignages authentiques, les critiques les plus pénétrants en sont réduits à des conjectures sur les auteurs des tableaux de l'école colmarienne. Aussi bien les contradictions des juges compétents doivent nous servir d'avertissement pour ne pas avancer mal à propos une opinion tranchée. Dans son livre sur le *Musée de Colmar*, édition de 1875,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Charles Goutzwiller, après avoir passé en revue les idées et les appréciations émises sur la galerie des Unterlinden, attribue à Schœngauer une dizaine de tableaux conservés dans cette galerie et à l'église de Saint-Martin. A l'église de Saint-Martin, dans la sacristie, nous avons la *Vierge aux rosiers*, fort admirée par les enthousiastes et citée souvent dans les fastes de la peinture. Marie, presque de grandeur naturelle, tient l'Enfant Jésus entre ses bras, assise sur un banc de verdure, entourée de fleurs, avec un buisson de roses. Des oiseaux, aux brillantes couleurs, chantent dans le feuillage, tandis que deux petits anges, vêtus de bleu, planent sur sa tête en tenant une couronne. Un fond d'or relève l'éclat du coloris, où dominent diverses nuances de rouge. La robe de la Vierge est peinte en laque, son manteau en écarlate. Teintées moins chaudement, les carnations tournent au gris dans les ombres, peut-être par suite d'un nettoyage qui aura fait disparaître les glacis légers. L'expression, pleine de pureté et d'onction, dans la tête et dans toute l'attitude de la mère, la vivacité de l'enfant et les charmants petits anges dépassent tout ce qui a été produit dans ce genre par les contemporains. Pourtant le visage de Marie n'atteint pas l'éclat des madones de Raphaël ou de Murillo. On dirait une bonne bourgeoise flamande au teint frais et à la large face peu faite pour ravir. L'artiste a dû choisir son modèle dans le milieu où il a vécu. Schœngauer a gravé beaucoup de figures de Vierges. Elles charment par leur maintien religieux et manifestent une touche plus gracieuse que le dessin des tableaux. Au musée des Unterlinden nous avons une *Vierge adorant l'Enfant* et une *Annonciation* sur deux volets de retable peints des deux côtés et qui portent en outre un *Ange de l'Annonciation* et *saint Antoine*, patron des Antonites. Ces peintures faisaient partie de l'autel d'Isenheim exposé dans le chœur. Parmi les autres tableaux de la galerie attribués au même maître avec plus ou moins de vraisemblance, signalons : une *Descente de croix;* une *Mise au tombeau;* la *Vierge et saint Joseph devant l'Enfant Jésus;* la *Vierge et saint Jean sous la croix;* le *Christ en croix; saint Jean-Baptiste et saint Georges.*



Saint Antoine tourmenté par les démons (voy. p. 106). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après un tableau du musée de Colmar.

La série de seize tableaux, réunis deux par deux dans un même cadre, provenant de l'ancienne église des Dominicains et représentant des sujets tirés de la Passion, ne peut être sérieusement mise sur le compte de Schœngauer. On a bien voulu reconnaître le souffle de son inspiration et la touche de son pinceau sur les principales figures. Attribuer au maître des compositions aussi peu réussies que celles de ces panneaux dénote en vérité plus de zèle que de pénétration ou d'intelligence. Sur tous les sujets de la série un trait sec et grossier circonscrit les contours de la tête et des parties nues. C'est un indice irrécusable de l'impossibilité dans laquelle était l'artiste de dessiner et de faire ressortir ces figures par le modelé, malgré certains morceaux d'une belle carnation, d'un fini réel. Tout au plus peut-on admettre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Vierge aux rosiers. — Dessin de Froment, d'après un tableau attribué à Schœngauer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des retouches du maître sur certaines parties des essais des écoliers ou de la besogne des compagnons, qui ont pris ses compositions pour modèles, comme par exemple dans le tableau représentant *Jésus et Madeleine*, où le treillage du fond, avec les oiseaux au milieu des feuilles, rappelle le fini et la manière de la *Vierge aux rosiers*. Une certaine parenté entre ces peintures et les gravures de Schœngauer paraît peut-être dans l'expression des figures, la forme émaciée des membres, l'agencement des groupes, l'accentuation originale de l'ensemble. Tandis que les peintures attribuées à Schœngauer sont dépourvues de signature, les gravures du maître exposées au cabinet des estampes portent toutes son monogramme. Le musée de Colmar ne possède pas beaucoup d'originaux de l'œuvre gravé du célèbre artiste; à peine s'il exhibe quelques estampes revêtues du monogramme. Par contre, la photographie, qu'un autre maître alsacien, Braun, de Dornach, a portée au degré de perfection voulu, a reproduit les dessins et les gravures de toute provenance au point que les copies ressemblent à s'y méprendre aux originaux. M. Amand-Durand a publié à Paris en 1881 une collection complète de toutes les estampes de Schœngauer en phototypie, qui permet d'étudier et d'admirer sans déplacement ni aucune peine les pièces authentiques de notre peintre-graveur. Ces pièces sont au nombre de plus d'une centaine, représentant la plupart des sujets religieux, dont beaucoup de chefs-d'œuvre, notamment le *Portement de croix;* la *Mort de la Vierge;* la *Fuite en Égypte; saint Antoine tourmenté par les démons; les Vierges sages et les vierges folles*. Albert Dürer, le grand maître allemand, s'est inspiré plus d'une fois des modèles de Schœngauer, à qui il a emprunté entre autres son plus beau type de Vierge pris sur l'estampe de la *Fuite en Égypte*. Au témoignage de Vasari, Michel-Ange aurait aussi apprécié l'estampe de *saint Antoine tourmenté par les démons* au point de la reproduire dans un dessin colorié. Placez les dessins et les gravures du maître colmarien en regard de ses peintures supposées, et voyez quelle supériorité d'expression, quelle correction plus grande, quel mouvement, quel souffle! Si le coloris des tableaux est d'une conservation surprenante, les figures des gravures et des dessins à la plume semblent animées du souffle de la vie.

Comme tous les grands artistes, Schœngauer a subi l'action de modifications successives qui se reflètent dans les œuvres des différentes époques de sa carrière. Les œuvres de sa jeunesse se ressentent des influences d'école, où domine le goût flamand : elles sont plus froides que celles de l'âge mûr, où le burin, conduit par une main plus libre et un sentiment plus personnel, affirme nettement l'individualité de l'artiste maître de son procédé. Réaliste de sa nature, habitué à reproduire à la plume et au burin des observations positives accessibles aux sens, il n'en a pas moins traduit dans plusieurs de ses meilleures compositions les caprices d'une imagination fantastique. Témoin le diable vert du tableau de la Descente du Christ aux enfers et les figures des démons tourmentant saint Antoine. Ceux-ci se retrouvent dans la Tentation de saint Antoine des diptyques des Antonites d'Isenheim, qui ornaient le maître-autel en bois sculpté placé dans le chœur des Unterlinden. C'est une curieuse peinture que celle de cette tentation, avec son grouillement de monstres sataniques, ses larves, ses vampires, ses êtres hybrides, produit d'un rêve délirant, acharnés sur le pauvre anachorète pour mortifier sa chair plutôt que pour séduire ses sens. Vous diriez un sabbat infernal, un horrible mélange de formes impossibles où le grotesque dispute la place à la laideur : des démons couverts de pustules et suintant la morve, des animaux imaginaires comme la faune des âges géologiques n'en a pas fait apparaître. Saint Antoine avec sa longue barbe blanche est étendu, exténué au milieu de ce hideux fouillis, le corps criblé de coups et de morsures, recevant des coups de gourdin d'un démon transformé en oiseau de proie. Dans le fond de la scène, une cabane en ruine avec des lutins gambadant sur les poutres; au ciel, la figure bienveillante du Père éternel qui sourit au saint homme et l'encourage à la confiance, en dépit de l'acharnement des génies malfaisants. Peinte avec une vigueur d'imagination singulière, toute la composition produit l'effet d'un cauchemar vivant, qui charme, malgré son caractère étrange, par le fini merveilleux du travail, par l'éclat incomparable du coloris. L'artiste a-t-il voulu nous représenter dans cette scène, sous une forme symbolique, les peines, les misères, les épreuves douloureuses par lesquelles doit passer l'âme d'un élu pour arriver au salut? Cruelle énigme, difficile à deviner, mais qui s'explique par les préoccupations de l'époque, au milieu des traditions vivaces du moyen âge, où le diable apparaît partout!

Pour faire contraste avec l'expression singulière de la Tentation de saint Antoine, le panneau à côté montre une image d'un calme ravissant dans l'Entretien de saint Paul avec saint Antoine dans la solitude. Devant cet autre tableau, évidemment émané du même pinceau, et attribué également à Grün, à Grünewald ou à Albert Dürer, le regard plonge, entre les rochers moussus du premier plan, dans une campagne riante où un ruisseau serpente à travers des prés semés d'arbustes. Les deux vieux ermites sont assis au bord d'une source : saint Antoine vêtu d'une longue tunique violette, saint Paul demi-nu, couvert seulement d'un tissu de joncs. Pendant qu'ils discourent sur les choses éternelles, une biche, peinte en raccourci, se tient à leurs pieds, et un corbeau avolé apporte deux petits pains pour les nourrir. Autour de la source, des plantes en fleurs d'un fini minutieux; dans les rochers, un palmier. Ici, comme dans le tableau précédent, une tonalité chaude et brillante se dégage de l'œuvre entière, supérieure, comme exécution, aux peintures attribuées à Schœngauer ou à son école. On sent un novateur versé dans les règles de l'art, dont le talent d'expression faiblit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutefois un peu quand il touche à la figure humaine. En effet, suivant la remarque de M. Goutzwiller, les traits des personnages de cet autre maître inconnu sont loin d'être beaux. Même ses types de Vierges deviennent vulgaires, comme dans la *Nativité* sur le revers du panneau de la *Tentation*. Néanmoins l'intensité de vie qui circule dans ces compositions, leur sûreté de dessin et leur puissance de coloris les font admirer malgré leurs imperfections, atténuées déjà par quatre siècles d'ancienneté. Et en y regardant bien, si la



Saint Antoine (voy. p. 104). L'Annonciation (voy. p. 104).

Musée des Unterlinden, galerie Schœngauer. — Dessins de Froment, d'après une photographie.

figure de la Vierge laisse à désirer, ce défaut est racheté par les qualités d'exécution qui éclatent dans la figure de l'Enfant. Celui-ci semble formé d'une substance éthérée rayonnante, dont le reflet illumine les objets d'alentour et rend diaphanes les doigts de la mère. Au-dessus des nuages, dans une perspective très éloignée, Dieu le Père trône au milieu d'une légion d'anges. Des chœurs d'anges, jouant de divers instruments, glorifient le Père céleste d'avoir donné un Sauveur au monde. Cette scène du ciel opposée à la scène

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrestre frappe par sa facture originale. Un rideau les sépare l'une de l'autre, peint sur la jonction des deux battants du tableau en diptyque.

En face de ces images toutes riantes, le second diptyque d'Isenheim porte d'un côté le Christ en croix et sur le revers une Annonciation et une Résurrection. Dans la pensée du peintre, la scène du crucifiement devait exciter chez les fidèles la foi en la vie éternelle par la résurrection. Le Christ sur la croix est de grandeur naturelle, avec la bouche déformée par le rictus de l'agonie, dont les dernières crispations se prolongent jusqu'à l'extrémité des doigts. Ce détail révèle une science anatomique rare chez les peintres du moyen âge. Des plaies en partie saignantes, en partie tuméfiées, sillonnent le corps livide du divin supplicié où les tons verts dominent. Sous la croix Marie-Madeleine est à genoux, les mains élevées et jointes. A sa droite la Mère de Dieu tombe dans les bras de saint Jean, raidie par la douleur. A gauche saint Jean-Baptiste et l'agneau du sacrifice. L'œil est choqué par les défauts de proportion des personnages. Mais quel pathétique dans l'expression de Madeleine et dans l'affaissement douloureux de la Vierge, tombant tout d'une pièce, comme un corps inanimé :

E cadi come corpo morto cade!

Détail à retenir dans ce tableau du Christ en croix : le mouvement noble des draperies, au jet simple et large, ne rappelle ni de près ni de loin le fouillis maniéré des peintres allemands et flamands de la même époque. Sur le revers du panneau, l'ange de l'Annonciation est peu séraphique par l'expression et la figure, et la Vierge, à physionomie vulgaire, semble accueillir son message d'un air revêche. Par contre, le tableau de la Résurrection, qui fait pendant, atteste de nouveau des qualités magistrales. Tout y est lumineux, éblouissant. Le Christ sorti du tombeau se transfigure, s'élève glorieux au milieu de l'éther rayonnant, comme dégagé de toute substance matérielle. De même le tableau de la Mise au tombeau et les peintures en pied de saint Antoine et de saint Sébastien qui complètent l'œuvre de l'artiste inconnu, devenu le plus intéressant joyau de la galerie des Unterlinden, se distinguent également par une coloration magnifique, aux tons nacrés. Saint Sébastien et saint Antoine sont peints sur deux volets oblongs qui décoraient, ainsi que la Mise au tombeau, le superbe autel des Antonites d'Isenheim. Sur tous ces tableaux le coloris conserve sa fraîcheur primitive, et la patine du temps lui a donné la consistance de l'émail. Par son merveilleux fini, la tête de saint Antoine rappelle la manière de Holbein : l'attitude du corps et la draperie attestent la touche d'un dessinateur habile. La figure de saint Sébastien, moins noble pour l'expression, répond à un type vulgaire, mais elle est faite d'après le modèle vivant, remarquable par la vérité du rendu, sinon par le sentiment esthétique, de même que l'anatomie paraît bien entendue. Dans la scène de la Mise au tombeau, le dessin laisse à désirer davantage.

L'autel en bois sculpté dont proviennent les panneaux qui représentent saint Antoine, le Christ en croix, l'Annonciation et la Résurrection, a été enlevé du couvent des Antonites d'Isenheim, lors de sa fermeture à la grande Révolution. Longtemps il a passé pour un des plus riches monuments de son espèce dans la chrétienté entière. Au dernier siècle, des voyageurs et des artistes venaient de loin pour le voir. En Alsace nous n'avons à lui comparer aujourd'hui que le chef-d'œuvre de M. Klem, notre sculpteur colmarien, dans l'église de Saint-Martin. Ce que nous en voyons encore dans le chœur du musée des Unterlinden représente seulement une faible partie de ses richesses d'autrefois. Deux chariots de sculptures peintes et dorées, provenant de l'autel, ont dû être vendus, à une époque déjà éloignée, dans une province voisine, au témoignage de M. Hugot, l'ancien archiviste de Colmar. Les restes conservés, tout en ravivant le regret de son démembrement, suffisent pour faire apprécier la magnifique ordonnance de l'ensemble. Tel qu'il est maintenant, l'autel de Colmar, comme celui de l'ancienne abbaye de Blaubeuren, en Würtemberg, présente dans trois niches, immédiatement au-dessus de la table, le buste du Christ et ceux des douze apôtres. Plus haut, au centre du retable, la statue de saint Antoine, le patron de l'ordre, avec saint Augustin à sa droite et sur sa gauche saint Jérôme, tous deux debout de grandeur naturelle en haut relief. Saint Antoine est représenté assis, vêtu d'une tunique et d'un ample manteau, tenant d'une main le tau des Antonites, dans l'autre un livre fermé, la règle de l'ordre. Un petit personnage, portant l'habit des religieux, à genoux devant saint Augustin, doit être le donateur de l'autel. Toutes les figures, peintes en polychromie, sont en bon état de conservation. Elles appartiennent aux créations les plus considérables de l'art allemand de la période où l'idéal du moyen âge règne et agit encore, avec sa profondeur et sa naïveté candide, mais où l'influence d'une époque nouvelle plus réaliste commence à se faire sentir, pour unir ou substituer au pur sentiment un puissant pouvoir d'individualisation. Considérez bien l'expression de grandeur et de calme qui caractérise la statue de saint Antoine trônant au milieu de l'autel. La figure du patron des religieux d'Isenheim est celle d'un vieillard chargé d'années, mais encore plein de force, dont la barbe superbe descend noblement sur la poitrine en deux longues ondes, tandis que des mèches de cheveux flottants apparaissent sous sa coiffure. Saint Augustin est revêtu des vêtements et des insignes épiscopaux, la mitre, le pluvial, la crosse, tout aussi finement traité que la statue du milieu, tout aussi vivant. La tête de saint Jérôme doit être particulièrement désignée comme une œuvre qui cherche son égale dans l'art de son époque pour la profondeur et la puissance de l'expression. Vêtu du costume de cardinal romain, sous lequel on le représente habituellement, avec le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chapeau sur la tête, le fameux Père de l'Église élève au ciel son regard suppliant et sévère : le visage amaigri, émacié, avec ses traits énergiques, mais adouci par de longues pratiques, témoigne d'une vie remplie d'âpres combats et d'abnégation. Dans la main gauche le livre sacré dont la traduction et l'explication ont occupé la plus grande partie de son existence, tandis que la main droite se lève, pour prêcher ou exhorter l'auditoire. Le lion, compagnon de l'anachorète, dort à ses pieds, de même que saint Antoine tient le cochon traditionnel entre les plis de sa robe.



Saint Jérôme : sculpture de l'autel des Antonites. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Quel sculpteur de génie a bien ciselé les magistrales figures de l'autel des Antonites d'Isenheim? Ce n'est pas ce Desiderius Beychel, dont le nom se trouve écrit au pinceau en caractères allemands du seizième siècle derrière le groupe des apôtres saint Jacques et saint Thaddée. Les statues de la partie supérieure du retable portent certainement l'empreinte d'une main plus habile que celle de l'auteur des bustes placés dans les niches du bas. Oh! ne demandez pas à la critique de nous donner sur ce sujet controversé des renseignements précis, impossibles à tirer de ses investigations. Ces investigations, plus elles se multiplient, plus elles soulèvent de doutes. Si la critique a pour objet de séparer le vrai du faux, si l'attention constitue son essence, les historiens de l'art, qui ont pris à tâche de fixer l'opinion sur la date et les auteurs des sculptures et des tableaux anciens des Unterlinden, semblent avoir manqué à la fois et d'attention et de sens critique. Tour à tour les tableaux du maître inconnu que nous venons de décrire ont été attribués à Baldung Grün, à Grünewald d'Aschaffenburg, à Albert Dürer. En ce qui concerne Albert Dürer, l'auteur de l'*Histoire de la peinture flamande*, M. Alfred Michiels, affirme comme quoi les diptyques de l'autel d'Isenheim sont l'œuvre du grand peintre de Nuremberg : « Le dessin, la couleur, le millésime et le chiffre du peintre ne laissent aucun doute à cet égard. La tradition confirme leur témoignage, et, si la plupart du temps elle est menteuse, on peut se fier à sa véracité dans le cas présent. » Dans le cas présent, hélas, quiconque veut y regarder de ses yeux ne peut découvrir sur aucun des tableaux en question la moindre trace d'un chiffre, d'un millésime ou d'une signature. Pas davantage la tradition, sujette à varier sur la foi des on-dit sans examen, ne s'accorde à indiquer dans le cas présent quelque chose de positif. Un conservateur du musée de Dresde, M. de Quandt, également savant de réputation et qualifié de connaisseur éminent, trouve « ces tableaux conçus et traités dans un sens tout opposé à la manière de Dürer », pour y voir au contraire, dit M. Goutzwiller, page 89 de son ouvrage déjà cité, « celle de Baldung Grün par la vigueur, la liberté de l'exécution, la puissance du coloris ». De son côté M. de Hefner-Alteneck, conservateur de la galerie des dessins du musée de Munich, à la suite d'une visite faite à Colmar en 1866 dans le but d'élucider la question pendante, après une étude spéciale des œuvres de Mathias Grünewald, prétend reconnaître dans le panneau de la Tentation de saint Antoine et dans les autres peintures de l'autel d'Isenheim la touche de Grünewald pour le type des figures, le mouvement des draperies, l'effet original de l'ensemble. Enfin, M. Woltmann, professeur à l'université de Strasbourg, qui a publié en 1876 une *Geschichte der deutschen Kunst im Elsass*, après avoir d'abord mis les mêmes tableaux sur le compte de Hans Baldung Grün, peintre alsacien et bourgeois de Strasbourg, parce qu'ils n'offraient pas la moindre analogie avec les œuvres jusqu'alors connues de Mathias Grü-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

newald, est revenu déclarer celui-ci « le créateur du retable d'Isenheim », quitte à ajouter que : « ce prétendu Grünewald tel qu'il apparaît dans nos livres traitant de l'histoire de l'art comme un maître absolument apparenté par son style à Lucas Cranach, bien qu'il lui soit supérieur par le goût et la grandeur de la conception, est une figure complètement mythique ».

Pardon pour la longueur de cette dernière phrase et des appréciations alignées avant de l'amener. Au risque de paraître ou de devenir prolixe, j'ai voulu y condenser la quintessence de ce que la science et la critique allemande nous ont appris sur des œuvres d'une importance capitale pour l'histoire de l'art en Allemagne. Les tableaux du musée de Colmar marquent les premiers étages de l'art allemand à ses débuts, vers la fin du quinzième siècle, cet art dont Albert Dürer et Holbein le jeune sont devenus des plus glorieuses personnifications. Cela étant, nous ne pouvons que regretter d'entendre la critique, dont nous attendions la lumière sur l'origine des neuf panneaux qui sont le trésor de notre galerie des Unterlinden, nous présenter, pour son dernier mot, l'auteur de ces peintures comme un mythe. N'est-ce pas à désespérer de la science que d'aboutir au doute, comme résultat d'investigations opiniâtres, de persévérantes recherches? En somme, la beauté et le mérite des œuvres soumises à notre appréciation nous consolent d'en ignorer la provenance exacte.

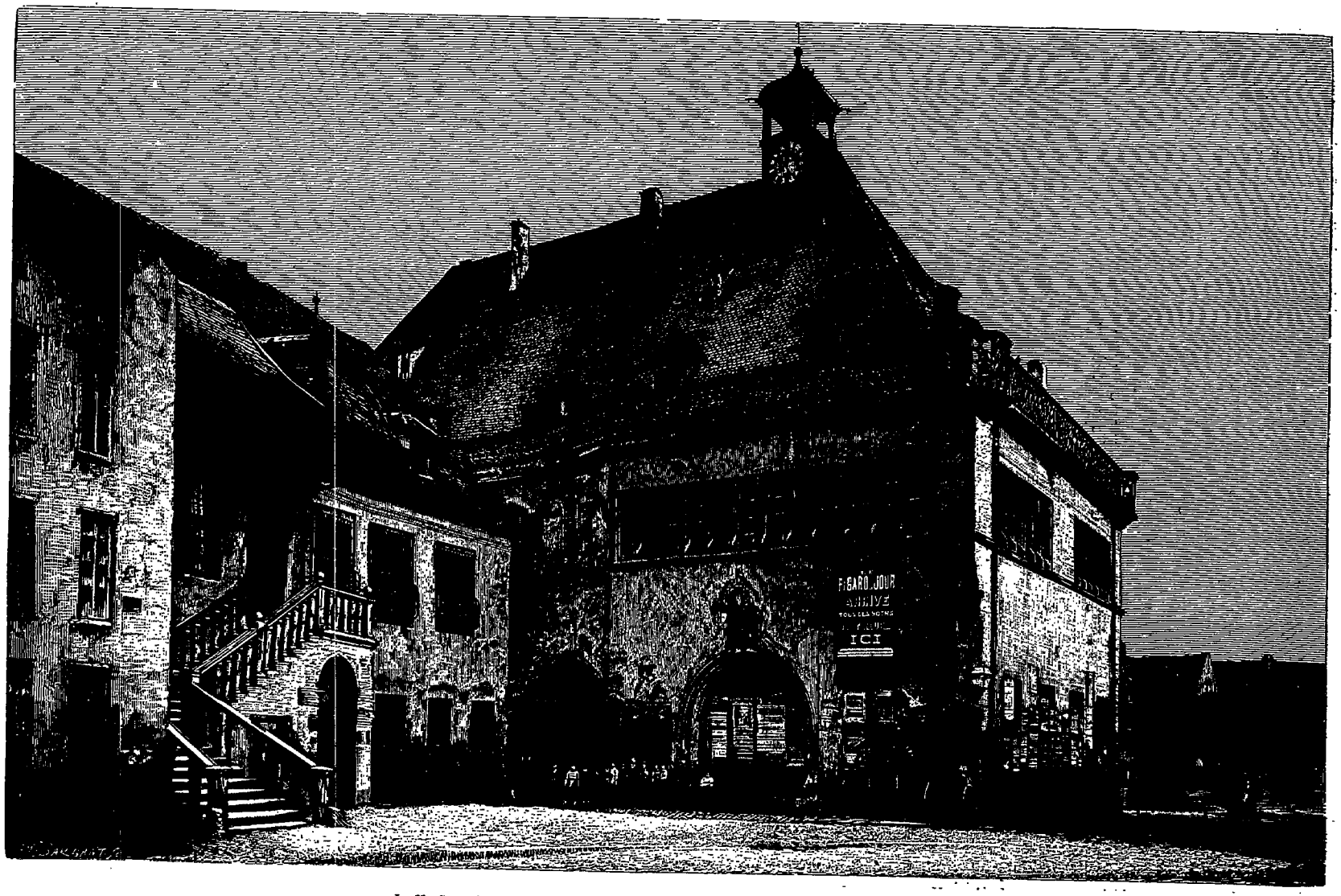
Mathias Grünewald, appelé par Woltmann le Corrège allemand, pour sa paternité présumée des tableaux conservés à Colmar, a cela de commun avec le peintre-graveur colmarien Martin Schœngauer que nous ne sommes pas fixés d'une manière certaine sur les dates de sa naissance et de sa mort. D'après Malpe, il serait né à Aschaffenburg en 1450; suivant Passavant, il vivait encore en 1529. Dans le livre de Jobin, bourgeois de Strasbourg, imprimé en 1573 sous le titre *Accurator effigies pontificum maximorum*, le village d'Isenheim, où ces œuvres décoraient le fameux autel des Antonites, est devenu Isna, conformément à la prononciation locale d'Isena, dont Sandrart, cité par Passavant, a fait Isenacé ou Eisenach, la poétique ville de la Wartbourg en Thuringe. En ce qui concerne Schœngauer, les critiques continuent à se disputer sans arriver à s'entendre sur les époques de son existence et sur la forme de son nom, autant que sur la valeur de ses œuvres. Sans prétendre nullement faire acte d'autorité ni trancher les questions en suspens, nous avons dit sur les œuvres de notre vieux maître de Colmar ce que nous avons pu en apprendre. Sur la date de sa mort nous nous en tiendrons à l'indication d'un relevé manuscrit des anniversaires fondés à l'église paroissiale de Saint-Martin découvert par M. Hugot et conservé aux archives de la ville. A la page 29 de ce registre on lit : *Martinus Schongouwer Pictorum gloria lequait V s p anniver° suo et addidit* 19 *s* 7 *d ad an^m paternum a q° habuimin. a. Obijt in die Purification Marie, anno MCCCCLXXXVIII.* « Martin Schœngauer, la gloire des peintres, légua V sols pour son anniversaire et y ajouta 19 sols 7 deniers pour l'anniversaire de son père, d'où il obtint un anniversaire sans vigiles. Il mourut le jour de la Purification de la Vierge, l'an 1488. » Au lieu du jour de la Purification en 1488 un écriteau collé sur le portrait de Schœngauer placé à la Pinacothèque de Munich, et provenant de la main de Hans Burgkmair, rapporte la mort du vieux maître au 2 février 1499 : *Mayster Martin Schongauer, Maler genent Hipsch Martin von wegen seiner Kunst, geboren zu Kolmar, aber von seinen Aeltern ein Augsburger Bu(rger) des Geschlechts vo Her Caspar̃ und ist (gesto)rben zu Kolmar anno* 1499 *(aus den) 2t(en tag) Hornings dem Got Genad. — Ich sein Jünger Hans Burgkmair, im Jar* 1488[1]. A part ces deux indications, dont il résulte que Martin Schœngauer ou Schongouwer, né à Colmar, est mort dans cette ville vers la fin du quinzième siècle, les particularités de sa vie restent inconnues.

La tradition locale et d'anciens livres de comptes désignent comme ancienne propriété de Schœngauer en 1482 la Maison du Cygne, *Zum Schwanen*, dans la petite rue des Augustins, derrière l'église de Saint-Martin. Par ses portes dessinées en accolades et surmontées de choux frisés, par ses fenêtres qui présentent encore quelques vestiges de meneaux prismatiques, cette maison constitue un des rares spécimens de l'architecture civile du quinzième siècle à Colmar, malheureusement mutilé pour satisfaire au goût moderne. A en juger par son portrait de la Pinacothèque de Munich, daté de 1453, Schœngauer, qui paraît avoir sur ce tableau une trentaine d'années, serait né vers 1420. Albert Dürer, venu à Colmar en 1492 pour étudier dans son atelier, ne le trouva plus en vie, au témoignage de Christian Scheurl dans sa *Vita Antonii Kressen*, imprimée en 1515. Schœngauer lui-même fut élève de Rogier de la Pasture ou Van der Weyden, natif de Tournai. Créateur de l'art allemand, avec Albert Dürer[2] il a répandu en Allemagne les procédés des peintres de l'école flamande par ses nombreux disciples et ses imitateurs. Avant lui aucun artiste allemand n'a exprimé au même degré le sentiment de la beauté des physionomies. Ses peintures, particulièrement répandues dans les villes de la vallée supérieure du Rhin, étaient recherchées en Italie et en Espagne, en Angleterre et en France, comme l'atteste Wimpheling dans son *Epitome rerum germanicorum*, dont la première édition a paru à Strasbourg en 1505. Parmi les œuvres qui lui sont attribuées, j'ai vu hors d'Alsace et bien loin du Rhin : au musée de Madrid, un retable à trois arceaux de style gothique représentant le Sauveur, la Vierge et saint Jean; dans la galerie du palais

1. « Maître Martin Schœngauer, peintre, surnommé le Beau Martin (à cause de son art), né à Colmar, mais par ses ancêtres citoyen d'Augsbourg, fils du sieur Caspar, décédé à Colmar (?) l'an 1499 le 2 février. Dieu lui fasse grâce. Moi, son élève, Hans Burgkmair, en l'an 1488. »

2. Sur Albert Dürer, voy. dans le *Tour du Monde*, 1864, t. IX, p. 42, l'étude de M. Édouard Charton sur Nuremberg.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

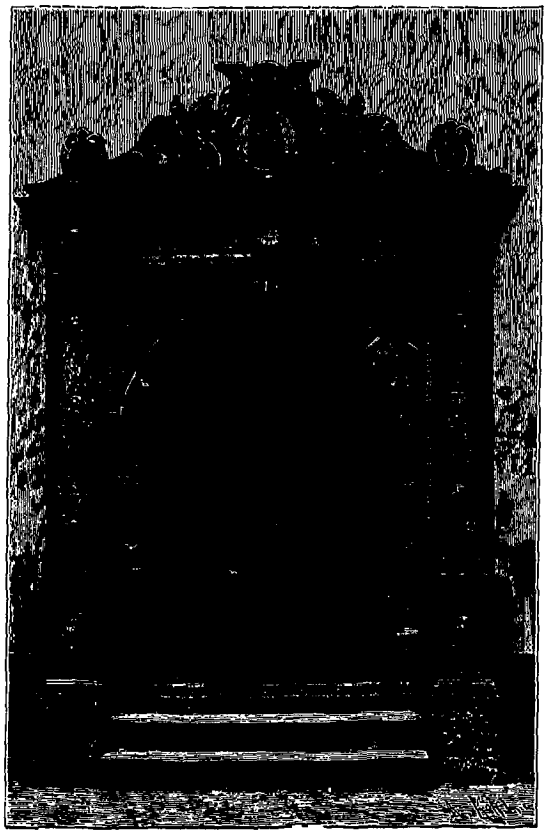


Le Kaufhaus (voy. p. 84, 85 et 101). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sciarra Colonna à Rome, une Mort de la Vierge; à la Pinacothèque de Munich, l'Entrée triomphale de David à Jérusalem avec la tête de Goliath; à la National Gallery de Londres, une autre Mort de la Vierge, de dimensions beaucoup plus petites que nos tableaux de Colmar, d'une facture supérieure aussi, d'une finesse d'expression et d'un sentiment auxquels Schœngauer n'a su atteindre que dans ses gravures.

Aux personnes qui recherchent dans nos anciens tableaux des informations sur le costume et sur la vie intime du moyen âge en Alsace, la galerie des Unterlinden offre, à côté des peintures plus ou moins contestées de Schœngauer et de Grünewald, des morceaux tout à fait authentiques. Telle est notamment une série de sept panneaux, peints sur bois avec fond d'or aussi, représentant des sujets de la Passion et exécutés par Gaspar Isenmann, de son vivant bourgeois de Colmar. Deux de ces panneaux portent, au revers, la date de 1465. Ils proviennent de l'église Saint-Martin et paraissent avoir fait partie d'un polyptyque formant une décoration d'autel. Les archives de la ville renferment un traité de l'année 1462 conclu entre le peintre Gaspar Isenmann et le chapitre de Saint-Martin, qui fixe le prix de cinq cents florins pour peindre et exécuter les tableaux du maître-autel de l'église. Ce « traité de bonne foi » prescrit à l'artiste de « peindre sur les surfaces planes, de la manière la plus gracieuse et avec les meilleures couleurs à l'huile, les figures et images qui lui seront désignées », puis de « dorer avec l'or le plus fin lesdits tableaux, intérieurement depuis le bas jusqu'au sommet ». Afin de garantir la bonne exécution de l'ouvrage, l'« honorable Gaspar Isenmann, peintre bourgeois à Colmar », a dû « donner caution et répondre pour lui et ses hoirs dans le présent comme dans l'avenir, de toutes les détériorations qui seraient reconnues provenir du fait de la peinture ou de la dorure et de tout ce qui s'y rapporte, avec cette clause particulière, que maître Gaspar et ses héritiers seront tenus envers la fabrique de Saint-Martin, pour le présent et pour l'avenir, de réparer et de changer toutes les parties défectueuses de l'œuvre ». Voilà bien des précautions, n'est-ce pas, auxquelles nos artistes modernes ne souscriraient pas avec un égal empressement. Or les sujets exécutés par maître Isenmann et déposés maintenant aux Unterlinden représentent : l'Entrée de Jésus à Jérusalem, la Sainte Cène, la Trahison de Judas au jardin des Oliviers, le Couronnement d'épines, la Flagellation, la Mise au tombeau, la Résurrection. Dans cette imagerie de convention faite par un entrepreneur de peinture religieuse, ayant atelier et travaillant pour les églises, il ne faut pas rechercher de spéculation idéale. L'étude consciencieuse de la nature, la vérité des situations n'ont rien à voir dans ses patrons taillés d'avance. Ses figures bibliques étaient prises dans la foule, coiffées, vêtues à la manière des bons bourgeois de l'époque. C'est par ce côté naïf, vraiment humain, que ces tableaux nous intéressent particulièrement, en nous fournissant des détails précieux pour l'histoire du costume, en nous donnant la forme et la couleur des ustensiles, des meubles, des ornements, des intérieurs d'habitation de leur temps. Ainsi le tableau de la Naissance de saint Jean, peint par un des élèves ou des compagnons ouvriers de Schœngauer, nous met en présence d'un intérieur bourgeois du quinzième siècle à Colmar. Couchée dans un lit en sapin, recouvert d'un plumeau à ramages coloriés, la mère présente son enfant à un ange qui lui offre en manière de rafraîchissement un plat de cerises et de fraises, pendant qu'à côté une servante lessive le linge de l'accouchement dans un vulgaire baquet de bois. Les promoteurs de l'école naturaliste moderne ne peuvent pas vraiment demander plus de scrupuleuse fidélité que celle qui est mise à jour par le vieux peintre colmarien!

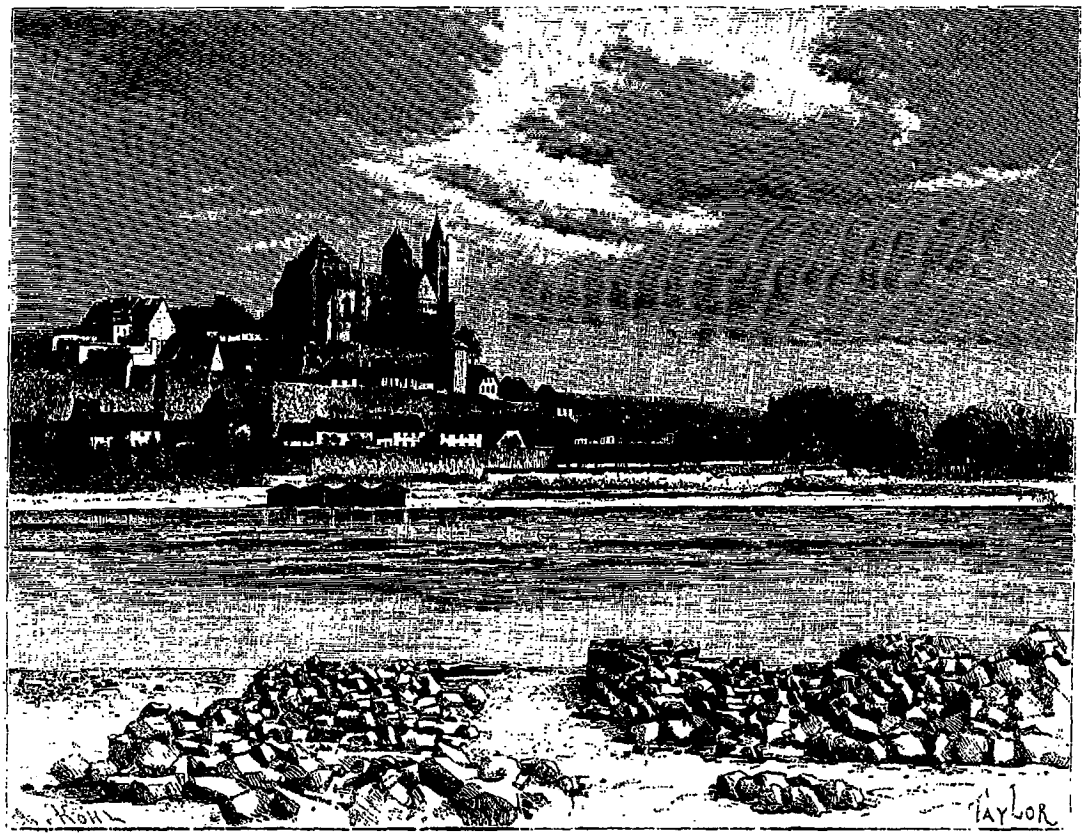


Portail de la tribu des Laboureurs (voy. p. 100). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vieux-Brisach (voy. p. 126). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Larmoyer.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXIII

Comment on mange en Alsace.

Après les arts décoratifs, l'art culinaire. La cuisine, convenez-en, occupe dans notre existence plus de place encore que la statuaire ou la peinture. Reconnaître cette vérité, hors de conteste, ce n'est pas abaisser les choses de l'intelligence et le goût du beau au-dessous des appétits matériels, ni affaiblir l'action des spéculations élevées de la pensée dans la conduite de la vie. Hommes graves, gens sérieux de toute condition, insensibles à l'agrément d'un bon dîner, vous tous qui vivez exclusivement dans les pures régions de l'idéal, sans avoir jamais daigné goûter un repas de choix, au milieu de votre régime austère, ne criez pas au scandale!

Ayez assez d'indulgence pour m'excuser de dire à mes amis, curieux d'apprendre un peu de tout ce qui touche notre bonne et chère Alsace, comment et quoi on y mange! Je ne veux pas mettre la cuisine au-dessus de la gloire. Pourtant la fumée de celle-ci fait moins d'heureux que la fumée de celle-là. En vous offrant de vous conduire à travers le pays, pour vous montrer tout ce qu'il a de remarquable et d'intéressant, de beau et de généreux, je me suis imposé l'obligation de dire simplement la vérité! La vérité est que dans les mœurs, les us et coutumes des Alsaciens d'autrefois et d'aujourd'hui, la manière de se nourrir a toujours eu une certaine importance. Travailleur, intelligent, brave quand il faut l'être, fidèle dans ses affections,

1. Suite. — Voy. t. XLVIII, p. 145, 161, 177, 193; t. XLIX, p. 161, 177, 193; t. L, p. 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attaché à ses croyances, capable de tous les sacrifices pour soutenir sa foi, sa patrie et son honneur, ce peuple s'abandonne aussi à la joie de bien vivre.

Sous un climat tempéré, le sol de l'Alsace permet la culture de tous les végétaux des latitudes moyennes. Ses plaines chargées de blé sont depuis longtemps fameuses; ses vergers et ses potagers ont été les plus riches et les plus beaux de l'Allemagne; ses vignobles en renom ont alimenté les meilleures caves jusqu'en Angleterre et en Suède. Écoutez plutôt comment les anciens cosmographes relèvent les mérites et louent les agréments de cette contrée. « De tous temps, dit Doppelmeyer, page 4 de la *Beschreibung des Elsasses*, l'Alsace a été la cave à vin, la grange à blé, le garde-manger des pays environnants. » Et Ursenson d'ajouter page 28 de son *Elsasz* : « Les écrivains d'autrefois parlent déjà de l'Alsace comme d'un paradis et d'un jardin richement propice à la bonne chère. » Puis Munster, *Cosmographie*, page 806 : « L'Alsace est une des plus heureuses contrées de l'Allemagne. Elle ne le cède à aucun autre pays pour la richesse des productions alimentaires; le blé, les vins, les fruits délicieux y croissent abondamment. » Silhon, un Français celui-là, secrétaire du cardinal Mazarin, page 63 des *Éclaircissements de l'administration*, compare la beauté et la fertilité de la province à celles de la Touraine et de la Lombardie. Enfin la *Géographie française* de Duval, page 24, constate qu'il n'y a pas de contrée où il y ait ensemble « tant de commodités pour la vie de l'homme ». Gibier et poissons de toutes espèces complètent et varient la liste des produits alimentaires de l'industrie humaine. Quoi d'étonnant que les Allemands n'aient jamais cessé de convoiter ni de revendiquer la possession d'une contrée si favorablement douée par la nature!

Avec les progrès de la culture, l'abondance du gibier comme celle du poisson a dû diminuer. Les occasions ne nous manqueront pas pour énumérer les espèces disparues et étudier les espèces encore vivantes. En ce qui concerne les animaux domestiques, le pays n'en a jamais nourri autant que maintenant, ni de meilleure qualité. Pour les légumes, les capitulaires de Charlemagne mentionnent déjà la plupart des espèces portées sur la carte de nos jours, variées suivant les saisons. Comme aujourd'hui, le printemps d'alors donnait les épinards, la bette, le jeune chou frisé, la buglosse, la bourrache, la laitue, l'oseille, les chicorées, l'acanthe, le pissenlit, dont les feuilles ainsi que celles du pavot et du navet d'hiver étaient comestibles. Un mets délicat au moyen âge, pour nous étrange, était la feuille de la violette de mars mêlée avec la jeune ortie, les laiterons et les premières pousses de houblon sauvage, moins estimées pourtant que la raiponce et l'asperge. Avec l'été venaient les racines de persil, les carottes, les chervis, les navets doux, les raves et radis, les pois verts en cosses ou écossés, les jeunes haricots verts, le seigle et l'épeautre dont on mangeait les grains verts en légumes. A son tour l'automne apportait les choux blancs, les gros navets, les concombres, les citrouilles, auxquels s'est ajoutée depuis la fin du quinzième siècle la pomme de terre, pain du pauvre, puis le chou-fleur, l'artichaut, la tomate, le melon. L'hiver complétait et complète encore cette nomenclature par la famille des légumes secs, tels que pois, vesces, lentilles, fèves, haricots, avec les compotes de fruits frais ou séchés et l'inévitable choucroute. A quelques exceptions près, ces légumes continuent à entrer dans l'alimentation ordinaire du peuple. Quelques-uns des plus grossiers ont été abandonnés, quelques-uns des plus fins sont devenus accessibles à tout le monde. La plupart des variétés acclimatées se trouvent dans les potagers des familles rurales.

Interrogez nos fines bouches d'Alsace et de Lorraine! Les mangeurs les plus répandus, ceux qui ont goûté des meilleures tables d'un bout à l'autre de notre territoire, avoueront en conscience la présence ou l'existence de bons endroits exceptionnels, particulièrement recommandables, soit pour la supériorité de leur cuisine en général, soit pour la valeur de certains plats spéciaux. Malgré le régime de l'instruction obligatoire, malgré la diffusion des enseignements du *Bon cuisinier français*, malgré la rapidité des trains express qui permettent de nous servir une sole frite de la mer du Nord ou des conserves d'Amérique à l'hôtel du Lac Blanc, aussi bien qu'aux tables d'hôte de Colmar ou de Metz, nous savons tels petits coins disséminés un peu de tous côtés où tels mets de marque s'accommodent mieux que partout ailleurs. C'est avec componction que nos gastronomes invoquent les merveilles du père Jundt en son restaurant du *Poêle-des-Vignerons*, à Strasbourg, ou bien encore la célébrité des *Deux-Clefs* de Colmar, au temps de M. Rieffenach. Dans ces deux maisons, où le luxe moderne et les nouveautés avaient peu d'accès, l'attention du maître se concentrait sur la cuisine, « formée à la fois et d'une façon originale sur les traditions de l'ancien régime et sur les découvertes des temps présents ». Nulle part on ne dînait aussi bien, nulle part une table aussi exquise ni des vins de meilleur choix que dans ces « lieux de plaisance, où l'âme était aussi contente que le corps était bien traité », au compétent aveu du spirituel historien de *l'Alsace à table*. A l'époque de la Restauration, avant l'an de grâce 1830 après Notre-Seigneur, l'*Hôtel des Deux-Clefs* de Colmar devint, en raison de sa cuisine, un des foyers de l'opposition alsacienne : le général Foy, Benjamin Constant, Marcel Barthe, Voyer d'Argenson, en qualité de convives du futur pair de France Hartmann, y ont tenu les grandes assises du libéralisme français autour de la choucroute et des pâtés de foie gras arrosés de kitterlé et de riesling indigènes.

Aujourd'hui lundi 29 juin 1885, le menu ordinaire de la table d'hôte de midi aux *Deux-Clefs* porte : potage tapioca; bœuf bouilli, avec hors-d'œuvre composé de concombres et de radis; truites au bleu; choux-raves avec saucisson; canard en salmis; rôti de che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Haute Alsace, d'après la carte de France au 1/500 000e dressée au Dépôt des fortifications sous la direction du commandant Prudent (voy. p. 119.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vreuil et salade romaine; gâteau de cerises, fromage, fruits et bonbons : tout cela au prix par tête de deux marcs quatre-vingts pfennigs ou trois francs cinquante en monnaie française, y compris une demi-bouteille de vin d'Alsace. Peut-être ce détail de statistique aura quelque intérêt plus tard ou ailleurs comme terme de comparaison. Au cercle de la Stubengesellschaft de Schlestadt, analogue du Waagkeller de Colmar, les clients payaient en 1520 de sept à huit deniers pour un bon repas, avec le vin, au témoignage du chroniqueur Jérôme Gebwiler. Dans ces repas à huit deniers la qualité du vin était parfaite, les mets « copieux et délicieusement préparés », dit l'honnête chroniqueur, sans toutefois nous en transmettre la composition. Pour l'agrément des amateurs de menus anciens, nous tirons de l'*Edelsassische Chronick*, imprimée à Strasbourg par Herzog en 1592, les indications que voici sur le festin servi le mardi avant la Saint-Valentin, en 1449, à l'évêque Robert de Bavière lors de son entrée dans sa résidence. Ledit festin, auquel assistaient plus de trois cents prêtres, se composait de trois services, chacun à cinq plats. — *Premier service :* 1° un plat de choux; 2° bœuf bouilli; 3° ragoût d'amandes blanches garnies de poules; 4° poissons dans une gelée noire; 5° pâté de flans. — *Second service :* 1° civet de sanglier; 2° pâté de cerf; 3° bouillie de gruau au caramel; 4° une pâtisserie enluminée; 5° blanc-manger. — *Troisième service :* 1° riz saupoudré de sucre; 2° chapons, poules et cochons de lait rôtis; 3° gelée de volaille et de veau, avec une sauce sur le tout; 4° pâtisserie ayant l'aspect de poires; 5° compote de pruneaux. Parmi les plats montés placés sur la table même de l'évêque, on cite un château de pâtisserie fine, d'où s'échappa une joyeuse volée d'oiseaux vivants et avec un vivier où nageaient de petits poissons. Deux autres pièces de choix consistaient en un cochon de lait rôti doré d'un côté, argenté de l'autre, et un paon rôti couvert de son beau plumage. Un dîner offert le 19 novembre 1705 à l'hôtel de ville de Mulhouse par des bourgeois au nombre d'une trentaine, admis nouvellement dans la cité républicaine, présenta le menu suivant : 1° soupe garnie d'une poule, bœuf bouilli, pâté de jeunes coqs, un dindon, un plat de légumes non dénommés, un plat de choux-fleurs; 2° rôti de veau avec son rognon, rôti de lièvre, filet de chevreuil, chapons, pigeons, bécasses, alouettes, oies, canards, compotes de poires et de prunes; 3° deux plats de beignets, tarte, gâteau feuilleté, confitures, gaufres, oublies et des hurenschenkeler, pâtisserie locale, dont les lecteurs français me dispenseront de traduire la dénomination trop libre. A cette agape démocratique, nous apprend Mieg (*Geschichte der Stadt Mulhausen*, t. II, p. 313), assistaient soixante-cinq convives : les bourgeois récipiendaires, qui faisaient les frais du repas, avaient traité avec l'hôtelier du *Sauvage*, à raison de huit pfundstäbler, soit dix livres quarante sous tournois par tête, dont quarante pfundstäbler à prendre sur le total pour les vins.

Les rapports des visiteurs étrangers s'accordent avec les observations des moralistes du cru à constater le développement de la convivialité parmi toutes les classes de la population alsacienne. Dans le passé, plus encore que de nos jours, le penchant naturel au plaisir de la table paraît avoir été entretenu par l'abondance des moyens propres à le satisfaire. Toute circonstance un peu notable de la vie domestique, toute occasion civile, militaire ou religieuse produisant un contact entre les hommes était et se trouve encore mise à profit pour une vaillante mangerie. On baptise un enfant : un joyeux banquet salue le nouveau chrétien et le jeune héritier. On unit des fiancés : un festin, trois festins, six festins célèbrent la formation de la famille à venir. On enterre un parent ou un ami : un grand repas servi aux vivants console les mânes du mort. Une réunion ou une solennité politique se tient : les participants organisent un banquet. Un haut fonctionnaire vient à passer : les administrés le fêtent, qu'il soit évêque ou préfet. Institue-t-on un curé ou un pasteur : les paroissiens ne peuvent rester indifférents; si c'est un nouveau maire qui prend en main les affaires de la commune, il régale les notables pour son entrée au service. Aujourd'hui c'est fête patronale, demain jour de tir; voici la bénédiction d'une cloche ou le placement d'un nouvel orgue; plus tard c'est la reddition des comptes communaux, ou une enchère publique, ou une noce d'or ou une noce d'argent, ou la fête des moissonneurs ou la clôture des vendanges. Tous ces petits événements, parfaitement prévus, périodiques, réguliers, à l'énumération desquels il nous faudrait ajouter pour être plus complet tels anniversaires consacrés par la tradition locale, l'oie de la Saint-Martin, la veillée de Noël, la Saint-Sylvestre, les gâteaux des rois, le carnaval, les brandons, les feux de la Saint-Jean, les jours de pêche, les bombances réciproques qui signalent le sacrifice d'un ou de plusieurs porcs pour le service de la maison, sont autant de prétextes que l'appétit actif des paysans et des bourgeois met à profit pour en tirer un long et solide repas, une puissante collation, en compagnie plus ou moins nombreuse, mais toujours gaie, où la bonne humeur, les rondes chansons et cette pointe de gros sel commune à nos joyeux compatriotes se donnent libre cours.

Un satirique du seizième siècle, Jean Fischart, le Rabelais de Strasbourg, qui a accommodé un Gargantua aux idées germaniques ou alsaciennes d'alors, nous a laissé la nomenclature des fêtes familiales et publiques, occasions de bonne chère. Le tableau esquissé dans son livre est une vive image des mœurs du pays à son époque. Il ne signale pas moins de cinquante-trois occasions que l'esprit inventif de nos ancêtres s'est ingénié à convertir en bombance. Gérard reproduit la longue liste de Fischart avec un commentaire animé, plein d'entrain mordant, d'humeur incisive. Est-ce pour mettre un frein aux abus réels ou pour établir une séparation entre les classes de la société, entre les privilégiés jouisseurs et la masse des corvéables peinant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt de la Hart (voy. p. 118). — Dessin de Niederhaeuser-Kœchlin, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que sont intervenues les lois somptuaires? Le recueil des *Polizei Ordnungen* des villes libres impériales d'Alsace nous offre en tout cas de curieux indices sur les dérèglements constatés dans les mœurs et sur le zèle réformateur mis en œuvre pour les corriger. A Strasbourg, le règlement de police édicté en 1628 sous la régence du stettmeister Bœcklin de Bœcklingshausen interdit à propos des noces d'inviter plus de vingt personnes étrangères à la famille. « Pour remédier aux abus de la magnificence ruineuse qui s'est répandue partout et jusque chez les gens de basse condition », il n'était pas permis aux personnes de la bourgeoisie de présenter sur la table du banquet plus de huit plats, et les réjouissances devaient être limitées à deux journées.

Imposer des règlements contre les abus de table, énumérer les ressources offertes à la bonne chère, cela ne prouve pas que la population entière du pays vit ou a vécu dans l'abondance de tous les biens. Lors de la construction de l'église de Saint-Léger à Guebwiller, les ouvriers employés recevaient pour nourriture pendant toute la semaine « de l'ail et du pain à discrétion; mais le dimanche ils avaient de la viande et toute autre chose en abondance », lisons-nous dans la chronique des Dominicains. De l'ail toute la semaine avec du pain noir, à la bonne heure, voilà une simplicité qui n'exige point de loi somptuaire, en un temps qualifié d'excellent, car le chroniqueur de l'an 1182 nous dit : *Gott lob, es war eine gute Zeit.* Encore au dix-huitième siècle, les montagnards du Ban-de-la-Roche mangeaient le pain violet que donne le sarrasin, et le pain de seigle était pour eux un régal, dont les pauvres usaient seulement de temps à autre. A la campagne, les cultivateurs ont maintenant tout au moins du pain de méteil, les ouvriers des villes du pain blanc de froment. Ceux-ci et ceux-là ne font plus guère de repas sans viande de bœuf ou de porc. L'alimentation des uns et des autres s'améliore avec le temps. Un paysan alsacien, laboureur ou vigneron, fait régulièrement ses quatre repas en été, trois en hiver : déjeuner à sept heures du matin, dîner de onze heures à midi, goûter à quatre heures et souper après sept heures du soir. Généralement le dîner à onze heures ou à midi constitue le repas principal. A la table des bourgeois les mêmes mets apparaissent par séries périodiques suivant le jour de la semaine, avec quelques variantes sans importance, suivant les saisons ou des caprices accidentels. Avant l'introduction de la pomme de terre, c'étaient à Strasbourg : lundi, des schnitz; mardi, des navets; mercredi, des fèves ou des pois; jeudi, du riz ou de l'orge; vendredi, des épinards ou des haricots; samedi, des lentilles; dimanche, de la choucroute. Récemment encore, l'usage généralement établi dans les cuisines colmariennes faisait servir : le lundi, des pommes de terre; le mardi, de la choucroute; le mercredi, des carottes, des navets ou des choux-raves; le jeudi, des légumes secs, du riz ou de l'orge; le vendredi, des farinages; le samedi, des navets; le dimanche, de la choucroute, dont les restes revenaient réchauffés le mardi suivant.

Voilà, en résumé, comment on mange en Alsace. Pour être assez complet, il conviendrait d'ajouter des détails sur les mets propres au pays. Qui pourtant ne connaît pas déjà la choucroute, les nouilles et les farineux apparentés, les schnitz de poires ou de pommes séchées, les pfannenkuchen ou omelettes de diverses sortes, les bouillies au riz et au gruau, les purées de légumes secs, les pâtés de foie gras, les leberknœpflé ou quenelles de foie de veau, les quenelles de carpes ou karpfenkrœpflin, les pâtisseries d'espèces multiples, les brestelles et les pains d'épice? Dès le quinzième siècle, Anne Keller, femme de Wecker, médecin à Colmar, a publié un traité de l'art culinaire dédié à la princesse d'Orange pour apprendre à ses contemporains la manière de préparer les aliments en usage de la façon la plus convenable. Une autre grammaire gastronomique, imprimée à Molsheim en 1671 sous le titre de *Kochbuch so für geistliche als auch weltliche Haushaltungen*, porte la signature de Bernardin Buchinger, de son vivant abbé de Lucelle, chevalier d'église au conseil souverain d'Alsace, homme grave et docte en toute matière, qui a écrit son livre de cuisine pour les ménages religieux et pour les laïques tout à la fois. En 1811, Mme Spörlein, épouse d'un pasteur protestant, a fait paraître l'*Oberrheinisches Kochbuch*, catéchisme particulier de la cuisine réformée, arrivé à sa huitième édition allemande, outre plusieurs françaises. Le dernier manuel culinaire alsacien, ou plutôt le plus récent, est la *Feinere Kochkunst*, autrement dit l'art de cuire finement, écrit par Louis Brauer et publié à Mulhouse en 1862. Suis-je assez pédant ou vous ai-je trop fatigué? Dans l'un et l'autre cas vous aurez l'indulgence d'excuser mon verbiage ou fastidieux ou frivole sur les choses de la cuisine. Amen!

XXXIV

La plaine de l'Ill.

A la sortie de Colmar s'étend la plaine. C'est la plaine de l'Ill, unie, égale, fertile. C'est la grande plaine d'Alsace, que la belle chaîne des Vosges encadre au couchant et qui est limitée du côté opposé par le Rhin aux flots rapides. Alsace, Elsass en allemand, signifie le séjour ou le pays de l'Ill. L'Ill et le Rhin ont formé son territoire de leurs alluvions. Les alluvions du Rhin sont plus arides, celles de l'Ill d'une productivité merveilleuse. Toutes les cultures arables prospèrent sur les puissants dépôts de limon le long de l'Ill, au point d'en faire un grenier d'abondance. Sur les graviers arides déposés par le Rhin apparaît la forêt de la Hart, accompagnée de bouquets de bois ou de massifs forestiers moins étendus, partout où l'humidité manque pour les prairies et la terre végétale au blé. Aussi les cantons riverains de l'Ill ont, à surface égale, une population double des cantons de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la zone du Rhin, quoique ceux-ci, comme ceux-là, vivent de l'agriculture. Ni les uns ni les autres ne présentent un développement considérable de l'industrie manufacturière. Mulhouse retient ses fabriques sur les confins de la plaine et des collines du Sundgan. Hors des agglomérations industrielles placées à l'entrée et à l'intérieur des vallées, le nombre des habitants diminue avec la pauvreté du sol. Ce sol, sans accident qui interrompe l'uniformité de sa surface, n'ouvre pas aux regards de vastes horizons. Des massifs boisés se dressent de distance en distance entre les villages au clocher blanc ou le long des cours d'eau. La rencontre des eaux et des arbres ménage au passant une succession de sites gracieux. Avec la végétation des forêts point de monotonie dans le paysage.



Paysanne de la plaine de l'Ill (voy. p. 122). — Dessin de Lix, d'après un tableau de Pabst.

Précisons un peu la géographie du pays qui se découvre devant nous, avant d'aller plus loin sur les routes poudreuses. Pour nous guider nous avons la carte du dépôt des fortifications à l'échelle de 1/500 000e dessinée par le commandant Prudent, notre collègue du Club Alpin français. Cette carte, dont nous sommes autorisé à reproduire ici les parties relatives à l'Alsace-Lorraine, n'est-elle pas une merveille, un petit chef-d'œuvre de topographie, pour le modelé du terrain, la précision et la clarté ? Ses traits caractéristiques sont formés par la ligne de faîte des Vosges et par le cours du Rhin. Tous deux, le fleuve et le massif des montagnes, se dirigent du sud-ouest au nord-est. Issue du Jura, sur la frontière de la Suisse, l'Ill décrit une ligne sinueuse à travers les collines et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

région ondulée du Sundgan, pour se diriger parallèlement au Rhin à partir de Mulhouse jusqu'à Strasbourg. La rivière mesure une longueur totale de cent quatre-vingts kilomètres, dont cent vingt de Mulhouse à son embouchure. Son embouchure dans le Rhin à la Wanzenau se trouve à cent trente-cinq mètres d'altitude, sa source derrière Winckel à cinq cent vingt-sept mètres. Mulhouse est à l'altitude de deux cent quarante mètres, Strasbourg à cent quarante, Colmar à cent quatre-vingt-dix, Altkirch à trois cent vingt-trois. A Altkirch l'Ill se réunit avec la Largue, venue comme elle des premières pentes du Jura; puis elle reçoit successivement la Doller, la Thur, la Lauch, la Fecht, la Liepvrette et le Giesen, la Bruche enfin, autant d'affluents descendus par les vallées des Vosges. Tandis que les Vosges atteignent leur point culminant au Grand Ballon avec une altitude de mille quatre cent vingt-six mètres, le cours du Rhin, qui a une étendue de deux cents kilomètres d'une extrémité à l'autre de l'Alsace, est à deux cent quarante mètres au-dessus de la mer près de Bâle et à cent quatre à Lauterbourg. La superficie totale de l'Alsace équivaut à huit mille deux cent quatre-vingt-six kilomètres carrés ou huit cent vingt-huit mille six cent soixante-sept hectares,



Traque aux lièvres (voy. p. 123). — Dessin de Lix, d'après un tableau de Jundt.

la superficie du bassin de l'Ill à quatre mille cinq cent quatre-vingt-quatre kilomètres carrés. Entre Cernay et Ottmarsheim, dans le sens de sa plus grande largeur, la plaine d'Alsace mesure vingt-huit kilomètres, contre vingt kilomètres à la latitude de Colmar ou de Strasbourg.

Que l'on suive la route de Colmar à Ensisheim, pour gagner la Hart, ou bien la route du Rhin par Horbourg et Brisach, le caractère de la plaine se montre également avec ses particularités propres. Point de paysage grandiose, comme les sommets et les vallées des Vosges nous en ont tant offert, point de monuments remarquables non plus; mais le spectacle de la vie des champs, toujours laborieuse, sinon agréable et riante. La première agglomération rurale sur la route de la Hart est Sainte-Croix-en-Plaine, gros village de mille huit cents habitants, formé autour d'un ancien couvent de femmes. A dix kilomètres plus loin vient Meyenheim, où la route franchit l'Ill sur un beau pont en pierre. Niederhergheim, Oberhergheim, Biltzheim, Niederentzen et Oberentzen font pointer leurs clochers sur la gauche le long de la rivière. Puis se montrent sur l'autre rive de l'Ill Reguisheim et Ensisheim. Avant les chemins de fer, ces localités, anciens relais de poste, étaient traversées journellement par douze ou quinze diligences, par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chevreuils et jeunes filles dans les îles du Rhin (voy. p. 126). — Gravure de Barbant, d'après un tableau de Jundt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nombreuses voitures de roulage. Maintenant la route paraît déserte et sert seulement pour l'exploitation rurale. La population n'en jouit pas moins d'une bonne aisance, grâce à la fécondité du sol. La terre végétale est formée d'un puissant dépôt de limon. Peu ou point d'arbres sur de grandes étendues, ce qui rend le parcours monotone. N'étaient de jeunes plantations de saules et d'acacias faites lors du redressement du cours de l'Ill, les bords mêmes de la rivière apparaîtraient dénudés. Avant les travaux de correction entrepris depuis une dizaine d'années, la rivière changeait souvent de lit et suivait un cours désordonné, modifié à chaque crue, au grand préjudice des cultures. Telle est la mobilité du limon dont se composent les terrains riverains, que, lors des grandes crues, le courant d'eau entame et creuse ses berges en quelques heures, au point de tourner les ponts qui le traversent, en s'ouvrant un lit nouveau, par de brusques circuits, comme nous l'avons vu à Biltzheim il y a quelque vingt ans.

Horbourg se présente comme une sorte de faubourg de Colmar, pareillement au Logelbach. Au-dessus de son superbe pont en pierre, l'Ill reçoit la Thur, un peu plus bas la Lauch, deux affluents venus des vallées de Thann et de Guebwiller, dont les eaux réunies rendent la rivière navigable au bas du Ladhof. Le Ladhof, littéralement *Cour de chargement*, servait de port à la ville pendant le moyen âge, alors que la navigation de l'Ill était très active faute de voies de communication plus faciles. Peuplé de dix-huit cent quatre-vingt-cinq habitants, le village de Horbourg fait partie du canton d'Andolsheim, avec dix-huit autres communes toutes exclusivement agricoles, disséminées entre la route du Rhin et l'Ill. La population totale du canton s'élevait à douze mille six cent quarante-deux individus en 1880, contre treize mille six cent trente-cinq vingt ans auparavant. La diminution numérique des habitants de la campagne est un fait constant dans les cantons sans industrie manufacturière. Pourtant les communes riveraines de l'Ill, Andolsheim, Wihr-en-Plaine, Houssen, toutes les autres dont la banlieue touche la rivière, ont d'excellentes terres à froment, d'une fécondité naturelle surpassée nulle part ailleurs. Bien que les rendements de la culture augmentent en quantité, le nombre d'hommes vivant de l'agriculture diminue : fait à attribuer autant aux exigences croissantes des ouvriers qu'à l'emploi plus fréquent des machines.

L'entrée de Horbourg, ombragée d'énormes tilleuls au lieu de porte, à l'extrémité du grand pont sur l'Ill, ne manque pas d'un certain cachet. On y vient manger d'excellentes asperges, dont les maraîchers de la localité font un commerce important et que nos paysannes de la plaine de l'Ill accommodent à merveille, au dire des connaisseurs, quand le rouet à filer le chanvre est mis de côté pour faire bouillir la marmite. Pendant six à huit siècles, Horbourg a formé un comté dépendant des princes de Würtemberg. Son château fort a été à diverses reprises détruit et reconstruit. Des fouilles pratiquées dans la localité y ont mis à découvert les restes d'un castrum romain avec de nombreux objets de la même époque. Beatus Rhenanus et d'autres historiens de l'Alsace placent ici l'antique Argentovaria, près de laquelle les légions de l'empereur Gratien, plus heureuses que la garde nationale de Colmar en 1870, ont repoussé une invasion des Alemans, après l'éclatante victoire dont Ammien Marcellin nous a transmis le récit émouvant. Pour la commission de la carte historique des Gaules dressée par ordre de l'empereur Napoléon III, Argentovaria doit au contraire être cherché à Grussenheim, tandis que d'Anville et Walckenaer l'identifient avec Artzenheim. Il y a bien longtemps depuis les années 377 ou 380 de notre ère, assignées pour la date de la grande tuerie, dont les Alemans sauvèrent à peine la dixième partie de leurs gens sur la rive badoise du Rhin. A défaut de preuves décisives, et pas assez expert dans l'art de deviner les rébus étymologiques, nous nous abstiendrons de nous prononcer entre les archéologues qui ont tour à tour placé la bataille en question à Artzenheim, à Grussenheim et à Horbourg. Ces trois localités peuvent être considérées comme les sommets d'un triangle dont l'aire ne dépasse pas celle du champ de bataille de Frœschwiller-Wœrth-Reichshoffen, le 6 août 1870. La distance de Horbourg à Artzenheim et à Grussenheim est d'environ dix kilomètres en ligne droite. Comme les envahisseurs germains battus par Gratien ont été évalués à soixante mille, les Romains à la moitié ou au tiers, les combattants des deux armées en présence ont pu occuper une étendue de pays assez considérable pour donner le nom d'Argentovaria au champ de bataille développé de manière à embrasser l'emplacement des trois localités en concurrence. Ainsi les opinions différentes mises en avant peuvent être conciliées sans trop de peine ni d'invraisemblance, plus aisément que les divergences manifestées sur l'étymologie même d'Argentovaria et la façon dont est dérivé ou doit être dérivé de ce nom l'allemand Horburg. Beatus Rhenanus écrivait au seizième siècle que les Allemands avaient supprimé les dernières syllabes de *Argentovaria*, et ajouté à la syllabe restante *ar* leur vocable *burg*, qui signifie forteresse ou château, de même que par un procédé inverse ils avaient fait de *Argentoractum* d'abord *Storatiburgum*, par la suppression des premières syllabes, complété ensuite par l'abandon des voyelles *o* et *i* pour arriver à Stratburgum, d'où est enfin sorti Strassburg ou Strasbourg! Moins ingénieux dans ces manipulations, Schœpflin reconnaît dans Argentovaria un nom formé de mots celtiques signifiant *lieu fermé du pays*, accordant toutefois « si quelque critique le fait dériver de *ar, gen, tuar*, ce qui signifierait *ville sur le passage du pays*, il ne me trouvera pas hostile à son opinion ». Enfin le P. Bach, un savant jésuite, traduit Argentovaria, Argontarat, par *le passage* ou *le séjour des oies*, car en celtique *rat* veut dire passage, *ari* séjour, et les Gaulois appe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laient les oies sauvages *gantae, gantes,* la syllabe *ar* représentant d'ailleurs simplement notre article *la* ou *les.*

XXXV

Traque au lièvre : loi sur la chasse.

Chaque hiver les oies sauvages repassent en Alsace. Tous les villages de la plaine de l'Ill élèvent aussi en quantité des oies domestiques. Celles-ci nous fournissent leur foie pour des pâtés, et nous nous donnons le plaisir de chasser celles-là. La chasse attire même plus d'amateurs sur l'emplacement du champ de bataille d'Argentovaria que les curiosités archéologiques signalées à Grussenheim ou à Horbourg. Par le caprice des événements une loi récente votée par le Landesausschuss siégeant à Strasbourg a eu pour effet de multiplier les lièvres dans les campagnes, où les recensements actuels indiquent une diminution de la population humaine. Fort appréciée des chasseurs qui jouissent de ses avantages, la loi du 7 février 1881 ne satisfait pas au même point les paysans propriétaires. Dans une de mes réunions électorales, un électeur campagnard m'a demandé des explications sur cet acte législatif. Rien n'est plus simple, je n'ose



Départ pour la chasse (voy. p. 124). — Dessin de Lix, d'après une photographie.

dire plus juste. Pour favoriser la multiplication du gibier, les chasseurs légistes de notre diète provinciale ont mis à profit la faculté de l'initiative parlementaire afin de confisquer pour leur plaisir le droit de propriété. Vous cultivez un arpent de choux : les lièvres mangent vos légumes en croissance. Si pour garder la récolte il vous arrive d'assommer un des rongeurs surpris en flagrant délit de maraudage, le garde-chasse dresse procès-verbal et vous payez l'amende de circonstance, après avoir eu votre champ ou votre plantation ravagée. Voilà l'économie de la loi en vigueur, dans l'intérêt de la chasse, qui dispose de la location de toute la banlieue, avec droit exclusif de chasser le gibier sur toutes les parcelles de terrain non closes, sauf le cas où une propriété particulière atteint au moins une superficie de vingt-cinq hectares d'un seul tenant.

Petits propriétaires, nos paysans alsaciens, pénétrés de l'idée que la Révolution a aboli les droits féodaux et les privilèges de toute espèce, se plaignent amèrement de cette loi nouvelle. Sans nulle conteste, les paysans ont raison. A eux de décider s'ils veulent réformer ou abroger une législation aussi vexatoire, pas démocratique du tout, en choisissant d'autres représentants. En attendant, lièvres, faisans, chevreuils, perdrix et cailles pullulent dans la plaine de l'Ill au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rhin, au point d'obliger les locataires de chasses communales à faire des battues périodiques pour garantir les cultures contre une multiplication excessive du gibier. Dans ses *Souvenirs d'Alsace*, M. Engelhard, un de nos émigrés éloignés du pays par l'annexion allemande, rappelle avec enthousiasme ces traques après lesquelles on voit « sur le carreau et tout ensemble pêle-mêle, quatre cents lièvres, trente chevreuils, tous brocards, et quatre-vingts faisans, tous coqs ». Abattre et ramener après un seul jour de battue trois ou quatre voitures chargées de gibier, où voyez-vous cela de l'autre côté des Vosges? Applaudissez donc, chasseurs, à de pareils exploits!

Ah! ce sont de joyeuses parties, entraînantes, remplies d'émotion. Sortir le matin au lever du jour; arriver par petits groupes d'amis au rendez-vous fixé; prendre position en s'échelonnant, vingt ou trente tireurs, le long d'un fossé ou d'un chemin, caché derrière les arbres et dans les replis du sol; voir le gibier affolé fuir devant une autre ligne d'hommes et de gamins, qui chassent sur votre front lièvres et chevreuils, criant, hurlant, frappant à coups de bâton les arbres et les pierres; tirer sus aux bêtes qui arrivent et courent à qui mieux mieux : pif, paf, boum, boum, boum.... Et les lièvres de rouler, et les chevreuils de bondir sous un feu de file tonnant, au milieu des bravos et des sifflets qui applaudissent aux beaux coups, qui signalent les coups maladroits. La fumée, les détonations, l'odeur de la poudre, la vue du sang, les cris de détresse des animaux atteints, le compte des pièces abattues après chaque tour de traque, les joyeux propos, le récit des prouesses accomplies ou affirmées par gloriole, les surexcitations d'amour-propre, ce mouvement et ce bruit font circuler dans vos veines



Iles du Rhin, près Biesheim (voy. p. 126). — Dessin de Schefer, d'après une photographie de M. Larmoyer.

une vie plus intense, vous transportent et vous ravissent. Au sentiment d'une existence plus libre, à la jouissance de l'exercice au grand air, ajoutez le spectacle de paysages et de scènes variées suivant le temps, les lieux, le jour et l'heure, au soleil, dans la brume ou sur la terre gelée, sous bois, dans une clairière au milieu des arbres ou en face de la plaine aux champs dénudés avec le décor reculé jusqu'à l'horizon. Dites s'il en faut davantage pour expliquer que ce plaisir de la chasse une fois goûté devienne une passion?

Une battue de lièvres se fait ordinairement dans une plaine d'une demi-lieue carrée. Les chasseurs cernent l'enceinte fermée par la ligne des rabatteurs conduits ou dirigés par quelques gardes. Aux premiers coups de feu, les lièvres les plus méfiants, repoussés par le bruit des rabatteurs, qui s'avancent vers les tireurs, cherchent à forcer l'enceinte meurtrière et tombent victimes de leur témérité. D'autres plus prudents se hâtent moins et se mettent sur leur séant pour juger de la position. Debout à la façon des caniches posés en faction, ils piétinent des jambes de derrière, agitent les pieds de devant à droite et à gauche, probablement pour distinguer parmi les ennemis qui les entourent les tireurs maladroits. Parfois ils devinent juste et cherchent à forcer l'enceinte du côté des novices, d'où vient peut-être le proverbe : Aux innocents les mains pleines. Leur perspicacité se trouve-t-elle prise en défaut, ils reculent ne sachant quel chemin prendre, retournent en arrière, courent six ou sept à la file, se dressent de nouveau, jusqu'à ce que, croyant avoir reconnu une issue libre, un point non gardé, ils se précipitent dans cette direction, où le plus souvent les atteignent les plombs inattendus d'un praticien émérite. L'émotion et l'épouvante du gibier arrivent à leur comble quand les rabatteurs qui agitent leurs bâtons et poussent des hurlements

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

répétés parviennent à quelque cent pas de la ligne des chasseurs. C'est le moment du massacre final, exécuté sur une centaine de lièvres en vue, acculés sur un petit espace. Pas moyen de reculer sans risque de mourir assommé à coups de bâton impitoyables. Pauvres victimes, la terreur les pousse à franchir le cercle fatal. Sous un feu convergent des chasseurs qui, sans interruption, chargent, tirent, rechargent, font volte-face au moment où les traqueurs sont trop près, la plupart tombent sur le coup ou vont mourir à quelque distance. Une nouvelle battue recommence dans une autre direction dès qu'on a ramassé les morts.

Tous les tours de traque pourtant ne produisent pas quelques centaines de pièces, mises en tas et donnant plusieurs chargements de voitures, amenés le soir devant la troupe des chasseurs. Les traqueurs parfois rentrent aussi au logis bredouille, même dans la plaine du Rhin. C'est ce qui m'est arrivé, lors de la première battue à laquelle j'ai pris part, dans la chasse de Widensohlen, d'ailleurs réputée bonne. Au dire de mes compagnons, les lièvres s'étaient retirés sous bois, et, ce jour-là, nous ne pouvions faire battre la forêt, encore parée de ses feuilles. Pour garnir ma gibecière, je dus tirer un dindon dans une cour du



Batelière du Rhin (voy. p. 126). — Dessin de Lix, d'après une peinture de Schützenberger.

village, non sans payer au propriétaire, cela va sans dire, une juste indemnité.

XXXVI

Dans les îles du Rhin. Brisach.

Plus encore que la plaine, les îles du Rhin attirent le chasseur comme le naturaliste. Le fleuve, en reliant la mer du Nord aux grands lacs de la Suisse, offre une voie naturelle aux migrations des oiseaux d'eau. Palmipèdes, voiliers à grande envergure, coureurs de rivages hauts sur jambes, toutes les espèces, petites et grandes, de la gent emplumée que les glaces de la zone arctique obligent à la retraite vers un climat moins rigoureux s'abattent sur le Rhin alsacien. Impossible de trouver une ligne de passe plus favorable aux innombrables canards, aux oies sauvages, aux macreuses, aux sarcelles venues du golfe de Finlande et des écueils de l'océan Glacial. Sur son tracé apparaissent, aussi quoique plus rarement, le magnifique cygne noir, l'orfraie scandinave, l'aigle pêcheur, le cormoran, espèces rares, accidentelles, égarées ou dépaysées, sous l'effet de grandes tourmentes de l'atmosphère, mais qui reprennent leur route en se guidant sur le courant des eaux vertes du thalweg. Les eaux stagnantes des anciens bras du fleuve, oblitérés par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

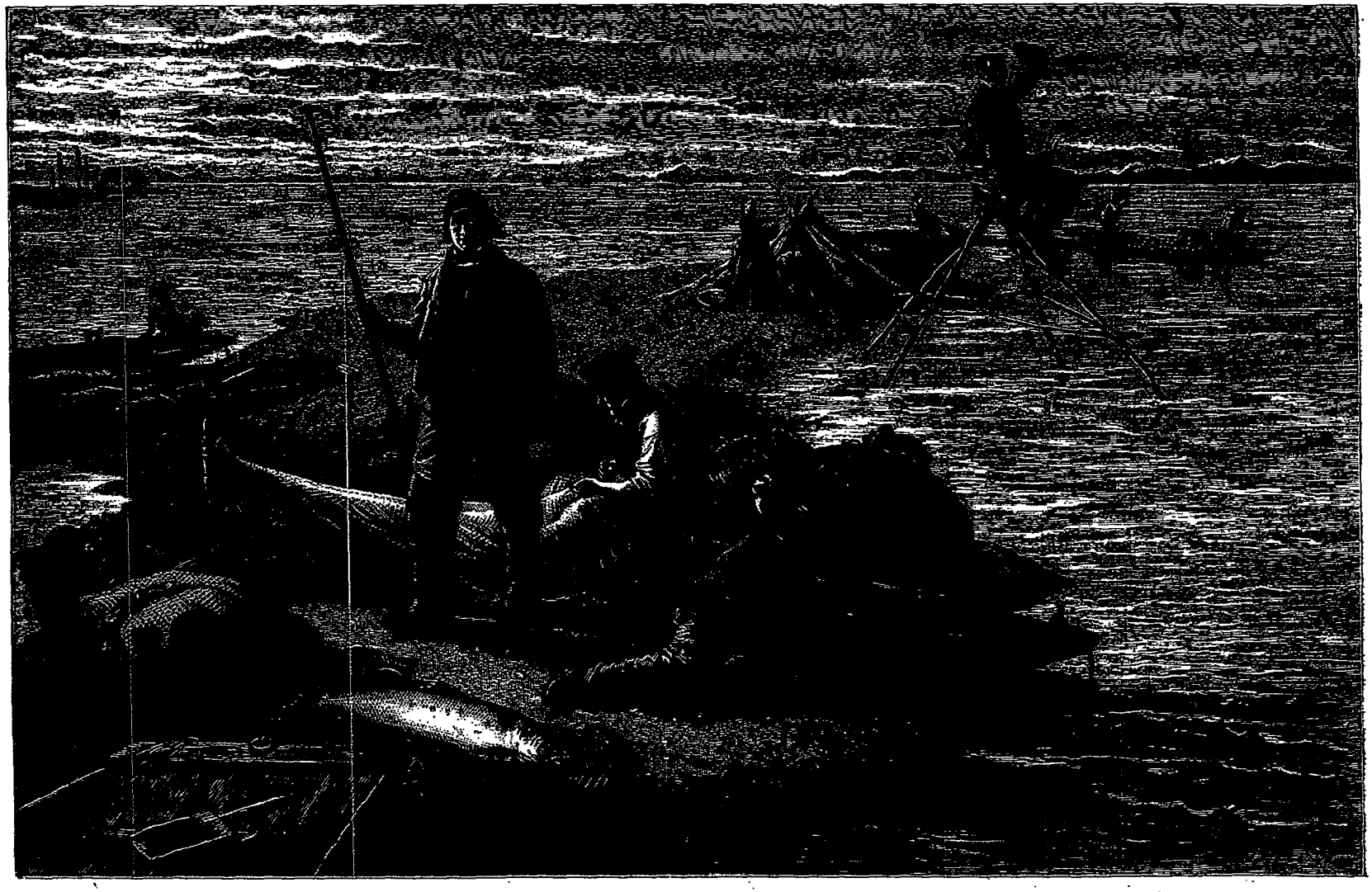
travaux de correction, changés peu à peu en marais touffus, impénétrables, offrent un asile plein de confort aux échassiers : bécassines, butors, hérons, maronettes, foulques, râles, poules d'eau, tous oiseaux palustréens aux longs doigts faits pour marcher sur la boue. En hôtes complaisants, les échassiers partagent aussi leur domaine avec les barboteurs, les familles aux pattes palmées. Lorsque l'angélus du soir sonne, les canards quittent les grandes nappes des parties profondes et des prairies submergées, leur résidence du jour, où ils se croient inabordables, pour venir s'abattre en sifflant sur les mares boueuses. De leur côté, les vanneaux, par centaines, tournoient, soir et matin, sur les champs labourés les plus voisins, mais se prélassent pendant les heures chaudes du jour sur les bancs de sable et sur les galets au milieu du lit rectifié. Les pluviers à collier, qui nichent sur le sable nu, sont aussi très nombreux, ainsi que les étourneaux dans les roseaux. Deux ou trois espèces de sternes, ces gracieuses hirondelles marines, de passage seulement pour élever leurs jeunes couvées, décrivent pendant la belle saison le long des rives leurs courbes sans fin.

Le Rhin a été longtemps un grand infidèle, capricieux comme une jolie femme, changeant souvent de lit, passant sans vergogne ni pudeur d'une rive à l'autre, courant de la terre alsacienne à la terre badoise, allant alternativement de celle-ci à celle-là, en les laissant à sec ou en leur prodiguant ses faveurs selon sa fantaisie, sans règle et sans principe. Le Vieux-Brisach, perché sur son rocher volcanique, s'est ainsi trouvé tour à tour sur la rive gauche et sur la rive droite du fleuve, au gré de son caprice mobile. Afin de réprimer ces désordres, intolérables avec un état de culture avancée, les gouvernements des pays limitrophes se sont entendus pour imposer au fleuve la correction qui le retient maintenant dans un lit artificiel, dont il ne doit ni ne peut plus sortir. Avant les travaux de correction, près d'être terminés sur toute la longueur de l'Alsace, le courant principal a jeté sur toute l'étendue de son trajet, à droite et à gauche, une foule de petits cours d'eau accessoires, comme autant d'enfants perdus, qu'on appelle, non pas les fils, mais les bras du Rhin. Or ces petits Rhin, que leur père s'applique à faire disparaître, sous l'effet de son redressement, en jetant dans leur lit des pierres et de la boue, ces enfants illégitimes, par suite des décisions du droit moderne, forment encore un réseau d'îles, habitat des oiseaux signalés ci-dessus. Condamnées à disparaître, à mesure de l'oblitération ou du colmatage des anciens bras du fleuve, les îles tendent à se réunir et grandissent d'année en année, non sans regret pour les chasseurs de l'avenir. Quelques-unes de ces îles ne sont que de simples bancs de cailloux, souvent recouverts par les hautes eaux, sans végétation. D'autres plus étendues, séparées par des nappes d'eau larges et profondes, présentent des berges élevées et des plages de sable fin, de vieux saules séculaires aux souches rongées par les inondations, des bois touffus de chênes, des prairies dans les dépressions, des champs cultivés sur les hauteurs inaccessibles aux débordements. Les chevreuils se délectent par groupes à l'intérieur des clairières et derrière les rideaux de hautes herbes, où les jeunes paysannes, sorties du bain, les épient en été. Le sanglier recherche ses bauges favorites dans les parties basses, au milieu de fourrés d'épines, où le lièvre trouve une quiétude inconnue dans la plaine. En automne, quand l'eau manque ailleurs, dans les grands bois entre l'Ill et le Rhin, le faisan abonde à l'abri de ces retraites, et la perdrix leur demande un asile à ses yeux inviolable. Aux jours de battue, cette zone oppose au chasseur beaucoup de difficultés, à cause de la multitude de petits cours d'eau à travers dans toutes les directions. Éprouvez-vous le désir de passer d'une île à l'autre, par-dessus les eaux trop profondes, vous pouvez vous faire conduire par une de ces vigoureuses batelières, dont nos peintres alsaciens Jundt et Schützenberger ont fixé le type.

Ici le plaisir de la pêche peut être uni aux agréments de la chasse. Malgré les progrès du colmatage, accélérés par les travaux de correction du fleuve, les anciens bras d'eau cachent encore mainte excavation insondable. Des poissons centenaires vivent au fond de ces trous dans un fouillis d'herbes épaisses et de branches vermoulues. Impossible d'y traîner un filet pour prendre les carpes au dos moussu et les vieilles lottes. Par contre, de jolies perches, des brochets énormes mordent à l'hameçon. Au mois de mai, on voit apparaître l'alose, espèce de passage comme le saumon et l'esturgeon. L'esturgeon est rare dans le Rhin supérieur ; mais le saumon continue à donner de belles pêches entre Strasbourg et Brisach, malgré la difficulté de frayer dans un lit rétréci au courant trop rapide. Doué de la faculté de vivre indifféremment dans l'eau salée et dans l'eau douce, le saumon quitte la mer du Nord en été pour remonter le Rhin jusqu'à la chute de Laufenburg. Sa pêche se pratique surtout du mois de juin au mois de décembre, époque du frai. C'est à son arrivée de la mer que sa chair rouge a le plus de délicatesse. Pendant son séjour dans l'eau douce le poisson maigrit. Au moment de frayer, la femelle, avec sa tête, creuse un trou dans le gravier et pond ses œufs dans cette sorte de nid. Le mâle suit et féconde les œufs avec sa laitance. Sept à huit semaines après, les petits saumoneaux sont éclos. Ils restent dans le Rhin pendant quinze à seize mois, et se rendent à la mer par bandes au mois d'avril de l'année après leur naissance.

« La pêche du saumon dans le Rhin, dit Maurice Engelhard, se fait au moyen de filets, mais elle est pratiquée, selon les localités, de diverses façons. L'engin ordinaire consiste dans un grand filet carré muni d'une longue perche. Ce carrelet est disposé au fond de l'eau, et au-devant est tendu verticalement un autre filet aux mailles très larges. Le saumon peut y passer facilement, mais il frôle toujours plus ou moins le filet, qui, au moyen de ficelles, fait retentir une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

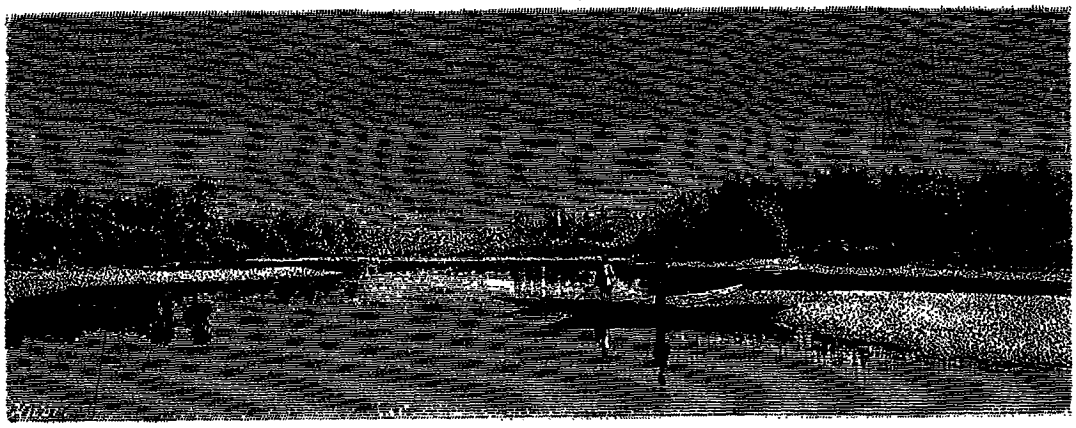


Pêche au saumon. — Dessin de Lix, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonnette. Aussitôt le pêcheur accourt, fait jouer le balancier du carrélet, et le saumon est pris. D'autres fois les pêcheurs s'en vont passer la nuit sur un banc de sable du Rhin. Ils ont soin de choisir un ciel sans nuages et un beau clair de lune. A quelques mètres du banc de sable est dressé avec des perches un petit échafaudage de trois mètres de haut qui se termine par une espèce de siège. Là s'installe le guetteur. Il surveille le fleuve, et, comme le saumon en remontant le Rhin nage à fleur d'eau, un sillage décèle son approche. Aussitôt le guetteur agite son chapeau; à ce signal une barque se détache en amont du banc de sable, et la capture est faite.... à moins cependant que le guetteur n'ait été trompé par les effets ondoyants de la lune. La bonne et la mauvaise chance varient selon la bonne ou la mauvaise lune. »

C'est à l'époque du frai que se font les prises les plus abondantes. Quand les eaux du fleuve baissent en automne, après la fonte des neiges, nos pêcheurs d'Artzenheim vont construire une petite hutte pour un séjour prolongé au bord de l'eau. Ils choisissent dans le lit du Rhin un petit courant d'eau claire et rapide, pas trop large ni trop profond, où les cailloux reluisent et forment une cuvette appropriée pour recevoir les œufs du saumon. Les brouillards du mois d'octobre se sont étendus le long des rives. On dispose dans l'eau deux filets, l'un tendu en travers du ruisseau perpendiculairement au courant, l'autre, d'une surface de trois mètres carrés, placé au fond en avant du premier. Les deux engins, attachés ensemble, forment un angle droit, le filet perpendiculaire étant fixe, le filet immergé mobile de manière à pouvoir être soulevé et replié contre le filet perpendiculaire, au moyen de cordes qui aboutissent à la hutte. Un



Iles du Rhin. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Larmoyer.

saumon mâle retenu par une corde sert d'amorce. Il circule au milieu des engins avec la corde sous les narines, fixée à la place de deux dents cassées, tandis que l'extrémité communique avec une sonnette à l'intérieur de la hutte, où les pêcheurs aux aguets fument tranquillement leur pipe. Après une attente plus ou moins longue survient une saumonne suivie d'un ou deux mâles. Ceux-ci se querellent bien un peu en tenant compagnie à leur dame; mais à la longue ils finissent par s'entendre. Arrivée près des pièges, la grosse saumonne est séduite par la limpidité de l'eau : elle ne résiste pas au plaisir de déposer ses œufs sur cette couche de brillants cailloux. Ses deux compagnons de voyage s'apprêtent à glisser dans le nid choisi par leur bonne amie. Pas si vite cependant, car le saumon captif veut se mettre de la partie. Ce nouveau rival sera chassé. Être deux, c'est déjà beaucoup; être trois, c'est trop! Lancé comme un trait, un des associés fond avec fureur sur le nouveau venu. Le malencontreux poisson, qui a la corde au cou et des dents cassées, ne peut se défendre et s'enfuit. Le saut de carpe qu'il fait pour échapper tend violemment la corde et met en branle la sonnette à l'intérieur de la hutte. Sur quoi les pêcheurs d'accourir. L'un saisit la corde attachée aux narines du fuyard pour le diriger vers le filet, où le saumon jaloux s'élance à sa suite. De son côté l'autre pêcheur tire sur le filet horizontal, qui se relève contre le filet vertical, et la jalousie compte une victime de plus. Ainsi le plus beau poisson du Rhin, comme le superbe coq de bruyère des hautes Vosges, succombe aux imprévoyances de la passion.

Charles GRAD.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Coiffures des gens d'une noce à Guélidi (voy. p. 132). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après les photographies et des documents fournis par l'auteur.

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS,

PAR M. G. RÉVOIL [1],

EN 1882 ET 1883.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Cantonnement forcé. — Les *tarches*. — Études dans Guélidi. — Scènes d'intérieur. — Les esclaves. — Conciliabules en vue de notre départ. — Nouveaux déboires. — Révélation du caractère du cheik des Gobrons.

La résignation et la patience étaient désormais notre lot [2]; toutefois nous essayâmes d'utiliser les loisirs que nous faisait cet arrêt forcé d'un mois dans le Guélidi pour récolter sur les bords de la Ouébi quelques intéressants documents d'histoire naturelle.

L'industrie et les mœurs des habitants de la région fournissaient aussi une ample matière à nos observations. Mais nous ne jouissions que d'une liberté fort restreinte, et même pour sortir de notre hutte il me fallait en référer à Omar Yousouf et entamer avec lui des discussions sans fin sur l'opportunité de cette sortie. Heureux encore quand il ne trouvait pas un bon prétexte de refus et quand il me laissait sortir flanqué de quelques *Abeuches* qui avaient ordre de limiter le champ de mes courses!

Cette situation était intolérable, et pour la faire cesser je résolus d'obtenir du cheik des Gobrons l'autorisation de prendre à mon service deux ou trois de ces hommes.

Il y consentit volontiers; mais quand je lui demandai très catégoriquement s'il comptait, oui ou non, nous garder comme prisonniers jusqu'au moment de

1. Suite. — Voy. t. XLIX (1885), p. 1, 17, 33, 49 et 65.

2. Après le pillage de la caravane sur les rives d'Afgoï par les Ouadans, le voyageur, abandonné par ses serviteurs, était retenu à Guélidi par Omar Yousouf, cheik des Gobrons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre départ pour Gananeh, je me heurtai sans succès à l'opiniâtreté astucieuse de l'Oriental.

Ce n'étaient certes pas les raisons qui manquaient à Omar Yousouf; il en avait de bonnes, d'excellentes, de meilleures encore!

Il me démontra que c'était pour rendre sa protection plus efficace qu'il nous gardait ainsi sous son toit. Il me dépeignit les luttes qu'il avait à soutenir avec son entourage pour me faire restituer mes chameaux et tout mon matériel volé. Enfin il prétendit que les esprits n'étaient point encore calmés, et que notre présence dans le Guélidi soulevait toujours une vive effervescence. Ainsi, des courriers de l'intérieur arrivés de chez les Ellaï et de chez les Dafit, tribus voisines qui se trouvaient sur la route de Gananeh, venaient de lui apporter de mauvaises nouvelles.

Un chef bimal de Meurka, que j'avais cependant hébergé à Zanzibar avec tant d'autres, faisait déjà avec un de ses parents, Hamed Schaëb, une active propagande dans la région que nous allions traverser, afin qu'on nous barrât le passage et qu'on pillât notre caravane. Omar ajoutait en soupirant : « Tout cela est un défi de mes ennemis les Bimals à mon autorité pour détruire ma réputation auprès de Saïd Bargasch; c'est aussi une grave menace contre toi et ton compagnon. »

Le défi à l'autorité du cheik des Gobrons me donnait plus d'espoir que les menaces des Bimals ne me causaient de craintes; car peut-être, me disais-je, connaissant l'orgueil et la vanité de certains Çomalis, le sultan de Guélidi, dont l'amour-propre était froissé, se piquera d'honneur de tenir ses engagements et s'efforcera de nous faire atteindre les régions du Haut Djoub.

Réconforté par cette pensée, j'affectai d'ajouter foi pendant quelques jours aux appréhensions du cheik, et, au lieu d'insister pour courir sur les bords de la Ouébi, je m'assis, chaque matin, devant la porte de ma hutte, sous un jujubier sauvage, et je passai le temps à tuer quelques oiseaux qui y avaient élu domicile.

Puis, avec l'aide de Julian, et toujours obsédé par les importuns qui nous suivaient partout en se bouchant le nez, je préparai la peau de mes sujets, tout en montrant bien aux indigènes que nous ne mangions pas cette viande. Cependant il ne nous aurait pas été désagréable de substituer une brochette de petits oiseaux à l'affreux cataplasme de millet bouilli que nous avalions chaque jour avec une conscience vraiment méritoire. Parfois nous l'arrosions d'un peu de lait quand nous l'avions vu traire; de temps en temps, nous avions la bonne fortune d'y ajouter un morceau de viande, quand on tuait une bête saine dans le voisinage; mais c'était rare, car une épidémie épouvantable de bêtes à cornes désolait le pays.

La femme d'Omar Yousouf se chargeait de nous fournir nos provisions journalières, que Julian accommodait.

Il ne fallait, en effet, fournir à personne l'occasion de nous servir le poison des Gobrons, ainsi que fit Ackmed Yousouf à l'égard de notre prédécesseur, l'infortuné Kingelbach[1].

Nous possédions bien encore dans notre matériel quelques maigres provisions échappées au pillage et soigneusement emballées; malgré notre détresse, nous n'avions garde d'y toucher et nous les réservions pour le grand jour du départ.

Les jours se passaient donc tristes et monotones sans qu'aucun incident vînt améliorer notre situation. Mais le gouverneur de Moguedouchou, cheik Sala, n'était pas homme à ne point pousser le cheik des Gobrons dans ses derniers retranchements, et il lui adressait de fréquentes lettres qui motivaient la réunion du conseil des vieillards. Puis, impatienté à la fin par les réponses évasives qu'il en recevait, cheik Sala nous envoya deux de ses *tarches*. Ce sont des soldats arabes, servant de courriers et qui, chaque trois mois, à défaut du passage des vapeurs ou du départ des boutres retenus par les moussons contraires, se détachent des garnisons et descendent à pied le littoral jusqu'à Lamô ou Tanga, en face de Zanzibar, pour faire parvenir au sultan les plis qui lui sont adressés et qu'ils ont recueillis sur leur parcours.

Les *tarches* avaient ordre de remettre un message à Omar Yousouf et, en retour, devaient rapporter à Saïd Bargasch une réponse explicite, en même temps que mes lettres.

Tout autre que le cheik des Gobrons se serait trouvé dans une situation quelque peu embarrassante, et n'aurait su comment s'en tirer. Mais l'excellent Omar Yousouf est un homme de ressources : il reçoit les courriers du sultan, le sourire sur les lèvres, et se répand en salutations et en compliments. Puis, en signe de grande liesse, il fait égorger un mouton étique, « tout heureux, assurait-il, d'avoir une occasion de plus de témoigner à Saïd Bargasch l'expression de sa fidélité et de son dévouement ».

En grande hâte on envoie querir le vieux secrétaire Hamed Galouine, ce rusé compère qui avait es-

. . . . . .

1. Voici les détails que j'ai pu recueillir sur la mort de l'explorateur allemand :

Kingelbach, afin d'éviter la rencontre des Bédouins, partit furtivement la nuit de Meurka pour arriver à Guélidi, qu'il atteignit sans encombre. Il avait eu soin, du reste, de se faire accompagner seulement de deux chameaux chargés et de quatre hommes, qu'Ackmed lui avait envoyés comme guides.

Quand il arriva auprès du cheik des Gobrons, après avoir exposé le but de sa mission, consistant à s'informer du sort de l'expédition de Deckens, massacrée à Bardera, dans le Djoub, il eut l'imprudence de faire de somptueux cadeaux et d'ouvrir devant un indigène, parent d'Ackmed, une caisse contenant une grosse somme en livres sterling.

Quarante-huit heures après, Ackmed le faisait empoisonner avec du lait, et, afin de dissimuler son crime, le chargeait mourant sur un chameau pour rendre son corps au gouverneur de Moguedouchou. Kingelbach expira en route, et par les soins du gouverneur fut enterré dans le sable, près la tour d'Abdul-Aziz. Au préalable, me dit le fossoyeur lui-même, un des porteurs prit l'anneau d'or que le malheureux portait au doigt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sayé déjà, à Moguedouchou, de me soutirer un bakchich au moyen d'une fausse lettre d'Omar Yousouf.

Il arrive en trottinant, suivi bientôt des parents du cheik des Gobrons, qui, avec une touchante unanimité, voulaient tous adresser à leur frère *Bargasch* (tout court) leurs vœux les plus sincères et l'assurer de leur dévouement empressé pour son protégé.

Cette façon cavalière de désigner le sultan de Zanzibar me parut tout au moins présomptueuse, pour ne pas dire impertinente : mais il y avait longtemps que la duplicité de mes hôtes *quand même* avait dépassé les bornes de tout étonnement.

Je ne songeais pas sans une vague inquiétude au sort des lettres que j'allais confier aux soldats; non pas que je doutasse de leur fidélité envers leur maître, ni de leur désir de recevoir un bon bakchich à leur arrivée au consulat de France, mais je soupçonnais Omar et les siens d'être fort capables, en dépit de toutes leurs protestations, de faire disparaître ces deux malheureux aussitôt après leur départ du Guélidi.

Les bois étaient pleins d'embûches, les fourrés épais et discrets, et les *frères* dévoués de Saïd Bargasch n'en étaient pas à leurs coups d'essai. Aussi, après avoir fait coudre en cachette par Julian mon paquet de



Toilette du café (voy. p. 134). — Dessin de Riou, d'après les photographies et des documents fournis par l'auteur.

lettres dans la doublure de la veste de l'un d'eux, je déclarai hautement aux Gobrons réunis que, désormais plein de confiance dans leurs promesses au sultan de Zanzibar, je ne voulais point porter atteinte au prestige de leur chef en me plaignant des mauvais traitements qu'il n'avait pu empêcher....

En échange, j'étais en droit d'attendre d'eux toute la protection et toute la liberté nécessaires à la continuation de mes travaux, et j'espérais bien qu'à l'époque où les courriers arriveraient à Zanzibar, c'est-à-dire dans un mois et demi, nous serions aux portes de Gananeh.

« Tiens, ajoutai-je en remettant un rouleau de cinquante piastres (deux cent cinquante francs) à Omar Yousouf, voilà pour tes prières. *Aga el-fata !* » Et j'entonnai moi-même le *bismillé errahman errahîm*, qui indique la conclusion de toute discussion.

Les deux courriers partirent pour Zanzibar — viâ Braoua — et à peine avaient-ils traversé la Ouébi et salué une dernière fois la population du Guélidi par deux coups de feu, que le cheik des Gobrons me mandait près de lui.

Il sollicitait de ma part une lettre pour le gouverneur de Moguedouchou, déclarant que nous quitterions Guélidi quarante-huit heures après le Rhamadan.

Il me fallait alors oublier le pillage d'Afgoï et re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noncer avec magnanimité à la poursuite des coupables; il me fallait surtout demander à Salem de me ravitailler pour réorganiser rapidement ma caravane.

Nous devions nous mettre en route pour Gananeh le 6 juillet, et cette date était si sérieusement fixée et avec une bonne foi si déguisée que nous écrivîmes tous deux au chef des Guécerkoudeh, Osman Asseno, pour lui demander d'envoyer ses propres fils à ma rencontre jusqu'à la station de Beïdaoua, aussitôt qu'il me saurait en route. Le passage de la région habitée par les Ellaï et les Rahouïne n'était point sans danger, et quelques cavaliers guécerkoudeh venant grossir notre escorte nous seraient d'un grand secours.

D'autre part, pour ne plus tenter à l'avenir la cupidité des Bédouins, qui se figurent que toute malle à serrure contient de l'argent, il fallait aussi nous résoudre à n'emporter que les bagages strictement nécessaires à nos travaux. Le reste, enfermé soigneusement dans des peaux ou dans des nattes solidement cordées, devait être marqué au chiffre du cheik des Gobrons, ainsi que mes bêtes le furent plus tard.

Tous ces beaux projets et toutes ces prévenances de notre hôte étaient confirmés par les fréquentes visites de Jibraïl Mouça et d'Osman Hadji, tous deux fils du vieux cheik Mouça qui avait hébergé Guillain en 1848 [1].

Ils firent si bien que je repris peu à peu confiance, et que je finis par croire à la sincérité d'Omar Yousouf et des Gobrons : tant il est vrai qu'on se persuade aisément ce que l'on désire!

Quand il m'arrivait même de retrouver entre les mains des Gobrons quelqu'une des bêtes qui m'avaient été volées à Afgoï, je m'en félicitais comme d'un commencement de restitution.

J'étais bien loin de me douter que mon excellent hôte avait lui-même pris soin de les distribuer à ses gens, le lendemain même du pillage d'Afgoï, auquel, du reste, les Gobrons avaient pris autant de part que les Ouadans!

Décrire le piteux état dans lequel se trouvaient ces malheureux chameaux, après trois semaines de traitements subits de la part des Gobrons, serait assez difficile. Jibraïl Mouça lui-même, qui se gardait bien de m'en prévenir, avait un de mes ânes, dont le corps n'était plus qu'une plaie. Il m'assurait qu'il l'avait repris aux gens d'Afgoï afin de pouvoir le soigner dans son *min* et de le guérir avant mon départ.

J'appris plus tard que tout le traitement consistait à envoyer chaque nuit mon malheureux baudet chercher de lourdes bottes d'herbes, à plusieurs kilomètres de distance, pour la nourriture du troupeau de Jibraïl.

Mais, je le répète, je ne voyais dans tous ces vols et ces supercheries que des pertes matérielles encore réparables, à cause du voisinage de Moguedouchou, et je conservais quand même l'espoir d'arriver au but proposé et de triompher de toutes les difficultés.

Aussi, abandonnant à Omar Yousouf le soin de tous les préparatifs, je m'empressai de mettre à profit la demi-liberté qui nous était accordée, pour explorer avec Julian les environs du village et la plaine de Segalat.

Le peu d'habitude que Julian avait des indigènes et son ignorance de la langue çomali l'obligeaient encore à se faire accompagner d'une faible escorte, et, malgré cela, il fut tellement abasourdi dès sa première sortie par les cris des gamins et les importunités de la population, qu'il lui fallut renoncer, à Guélidi comme à Moguedouchou, à toute excursion hors de notre case. La garde de notre matériel et la mise en ordre des collections étaient plutôt de son fait; à moi seul incomba désormais le soin des recherches.

L'Arabe Kassadi, marié à une Çomali, nous continuait ses bons offices. La hutte qu'il habitait était précisément sur les bords de la Ouébi. Il y exerçait un petit commerce qui amenait chez lui bien des types curieux et le mettait en rapport avec tout le monde. Il usa de l'influence dont il jouissait dans le quartier de Rareïlé pour me conduire chez l'un et chez l'autre, et pour me guider dans mes investigations. On le prenait très souvent pour arbitre dans un différend, ou bien on lui offrait, comme à un personnage de distinction, la première place dans les fêtes organisées à son quartier.

C'est ainsi que j'assistai un jour, à ses côtés, aux danses d'une noce, empreintes du même caractère que celles décrites précédemment.

Seulement les hommes qui les exécutaient portaient une série de coiffures étranges et excentriques autant par leur forme que par leur couleur.

Les uns avaient les cheveux crêpés avec soin et uniformément arrondis en forme de boule; les autres portaient au contraire les cheveux fort ébouriffés.

D'autres encore donnaient à leur chevelure crêpée la forme soit d'un cœur allongé, la pointe en l'air, soit d'un miroir à alouettes ou bien d'un tricorne de gendarme.

Aucune description ne saurait remplacer les dessins pour donner une idée exacte de ces coiffures bien empoissées de pommade, faite toujours avec de la graine de *oulbò* et avec de la graisse mélangée à des sucs de garance, de carthamine, ou de basilic sauvage qui coloraient ces têtes bizarres, surmontées encore d'une plume d'autruche blanche, de toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

La plus exagérée de ces perruques qu'il me fut per-

1. Je ne saurais trop engager mes lecteurs à se reporter à l'ouvrage intéressant relatant les faits de la mission Guillain, dont j'ai parlé au commencement de mon récit. Entre l'accueil que reçurent autrefois nos marins sur les bords de la Ouébi, après une course pénible et aussi accidentée, et celui dont on nous gratifia dans la même région, il y a une différence curieuse à noter. Il est vrai qu'à cette époque le fanatisme musulman sommeillait, tandis que nous arrivions chez les Çomalis à l'époque des prédictions que j'ai signalées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mis de mesurer exactement à l'aide d'un crayon gradué avait une envergure de soixante-sept centimètres. Que n'aurais-je pas donné alors pour remplacer les quelques croquis que je prenais discrètement par une série de clichés photographiques? Mais je n'avais plus les facilités dont je jouissais à Moguedouchou.

La précaution de ne pas me dessaisir des petits colis le soir même de mon arrivée à Guélidi m'avait permis de sauver mes instruments, mes chronomètres et mon argent; mais jusqu'alors mes appareils étaient restés dans les caisses.

Grâce au concours de Kassadi, dont le *min*, un peu surélevé, avait vue sur divers quartiers de Guélidi, j'essayai de m'en servir et, malgré tous mes soins, ce ne fut pas sans ennuis.

Le frère d'Omar Yousouf lui-même ne se fit pas faute de venir m'inquiéter; puis ce fut la foule qui envahit la petite cour du *min* de l'Arabe et qui était fermement persuadée que cette machine, montée sur trois pieds, devait être quelque appareil magique destiné à évoquer des génies malfaisants.

Il m'arriva même, deux ou trois fois, d'entendre dire que mon objectif était l'instrument de sorcellerie qui me permettait de découvrir dans les huttes voisines,



Fumigations et toilette des femmes (voy. p. 134). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis de l'auteur.

et même dans celles situées de l'autre côté de la rivière, les receleurs de mes bagages volés.

Malgré ces tracas j'avais pris, tant bien que mal, une série de douze plaques instantanées.

Je fis, une autre fois, quelques essais dans le périmètre de ma propre demeure, mais je dus bientôt y renoncer pour ne plus éveiller les susceptibilités des fanatiques.

J'étais encore heureux que le champ de la petite cour de notre hutte fût suffisant pour nous permettre d'observer de temps à autre nos chronomètres, avec un horizon artificiel, sans trop éveiller les soupçons de nos geôliers.

L'aridité du sol argileux du Guélidi, accrue encore par une affreuse sécheresse, était cause de la pauvreté de nos récoltes botaniques et entomologiques[1].

D'un autre côté, les gamins du village, aussi espiè-

1. Plusieurs espèces de *Boerhavia*. Nombreuses *Acanthacées*, appartenant surtout aux genres *Blepharis*, *Thumbergia*, *Hypoestes*. *Acridocarpus* à nombreux fruits pourvus de deux ailes qui le font ressembler à une petite cigale. *Poivrea* à fleurs délicates formant de larges bouquets. Trois *Acalypha*, dont l'un, à très petites feuilles, paraît être une espèce nouvelle. *Dalechampia* dont les feuilles ressemblent à celles du houblon. *Commelyna* à fleurs d'un bleu d'azur. *Carthamus tinctorius*, cultivé en grand pour la teinture. *Solanum*, couvert d'épines, semblables à celles de nos rosiers sauvages. Une grande variété d'espèces de *Caparidées* appartenant aux genres *Cadaba*, *Combretum*, remarquables par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gles que les gamins de Paris, passaient plus volontiers leur temps à nous faire des niches qu'à nous aider dans nos recherches.

Du reste, pour former une escouade de petits auxiliaires, il nous aurait fallu un laps de temps plus long que celui fixé par Omar Yousouf.

Le sultan semblait en effet s'occuper activement de notre départ, et sur mes vingt-cinq bêtes de charge il en avait déjà retrouvé onze aux mains des indigènes; mais dans quel état!

A bout de forces et couverts d'ulcères, mes chameaux avaient besoin d'être confiés à un berger, de façon à leur donner quelques semaines de repos absolu.

Mais les détenteurs de ces pauvres bêtes ne paraissaient pas du tout être décidés à s'en dessaisir; ils pensaient sans doute que ce qui avait été bon à prendre était bon à garder, et malgré toute son éloquence le cheik des Gobrons, qui réunissait conciliabules sur conciliabules, n'aboutissait à aucun résultat.

Quant à moi, je ne cessais de poursuivre régulièrement mes récriminations, auxquelles le cheik répondait invariablement :

« Tais-toi, ton troupeau est comme toi-même sous ma sauvegarde; s'il le faut, je donnerai mes propres chameaux pour former ta caravane. »

On verra plus loin de quels effets ces belles promesses furent suivies.

Enfin, fatigué de me plaindre sans résultat, je résolus d'attendre les événements, espérant que patience et longueur de temps feraient plus que force ni que rage.

Mais si je n'assistais plus aux réunions quotidiennes qui se tenaient dans la case d'Omar, voisine de la mienne, mon hôte n'oubliait pas de me faire entendre que je n'en devais pas moins fournir le café en coque, le miel de sucre et le *dingo* nécessaire aux agapes qui sont l'inévitable prélude de toute discussion. Aussi je n'aurai pas besoin d'insister auprès de mes lecteurs pour leur faire comprendre l'empressement des habitants de tous les quartiers de Guélidi à venir écouter la parole du cheik des Gobrons.

Il n'est pas inutile de décrire ici la façon de prendre le café chez les Çomalis et les Bénadirs de la région du Haut Djoub, du bassin de la Ouébi et même, s'il faut en croire les indigènes, jusque dans les pays gallas.

Depuis le commencement de ma relation, j'ai eu souvent l'occasion de parler du café en cerise frit dans de la graisse, comme d'une friandise chère au Çomali. En effet il adore ce mets au point de se priver de toute autre nourriture, quand il est en voyage, pour pouvoir prendre son café à sa manière.

Dans tous les ménages, même les plus pauvres, dès le lever du soleil la femme allume un réchaud en terre, et elle active son feu avec un éventail. Puis elle fait chauffer dans une petite marmite exclusivement réservée à cet usage, afin de bien conserver l'arome, une cuillerée de beurre ou d'huile de sésame. Quand la friture est bouillante, elle y jette une poignée de cerises de café, non sans avoir eu soin tout d'abord de les entamer d'un coup de dent, pour crever la coque de la cerise et laisser l'huile bien rissoler le grain. La marmite est ensuite bien hermétiquement fermée avec un couvercle en terre ou en bois, tant pour éviter les éclaboussures de la friture chaude que pour concentrer le parfum du café et l'empêcher de s'évaporer.

Ainsi rissolé, le café est versé avec l'huile dans un plat en bois et circule au milieu des convives. Chaque assistant, qui a eu soin de nouer son linge autour de sa taille, prend quelques gouttes de l'huile parfumée, au moyen d'une cuiller en forme de spatule, et se les verse dans le creux de la main droite.

Au moyen d'un doigt il s'oint les oreilles et le nez, puis il se frictionne tout le corps, appelant le voisin à son aide pour oindre les parties qu'il ne peut pas atteindre lui-même. On se figure aisément le grotesque spectacle que présente toute une société se frictionnant ainsi réciproquement et accompagnant ces exercices d'assouplissement de sons gutturaux peu convenables.

Puis le plat retourne à la marmite, et l'on y verse encore du beurre fondu, puis du miel de canne à sucre (*maleup kassab*) ou du miel d'abeilles (*maleup chiné*).

Un autre grand plat est plein de maïs (*dingo*) ou de dourah, cuits dans la même marmite.

L'invité remplit de café et de miel sa main droite, dont il sait faire un large godet; de la gauche il prend une poignée de *dingo* et s'en remplit la bouche. Une fois le tout avalé, il a recours à sa chevelure en guise de serviette.

Il paraît superflu d'ajouter que les plats, même les plus chargés, retournent toujours vides entre les mains de la femme chargée de la préparation.

Mais ces dames ont soin de ne pas s'oublier dans la distribution. Elles procèdent comme les hommes à la toilette préparatoire et paraissent très friandes de ces douceurs. Mais ce qu'elles préfèrent par-dessus tout, ce sont les fumigations avec des bois de senteur de diverses espèces; et du reste cet usage est répandu dans tous les pays çomalis et apprécié des hommes aussi bien que des femmes.

Les écorces et les bois odoriférants qui servent à ces fumigations appartiennent à des essences différentes et sont apportés des régions de l'intérieur sur les marchés par des Bédouins misérables.

Le *ounço*, c'est ainsi qu'on désigne le mélange préparé pour les fumigations, le *ounço* est débité sur le marché en échange de quelques grains de verroteries, de barrettes de fer (*bir-lop*) ou encore de ces écheveaux de coton rouge dont les femmes se servent,

ses larges fruits discoïdes, et qui constitue probablement une espèce nouvelle.

Psoralea corylifolia, avec ses larges feuilles arrondies et visqueuses. Plusieurs espèces de *Convolvulacées* à jolies fleurs roses en bouquets. Le *Sesbania ægyptiaca* à longs fruits linéaires articulés, et un autre *Sesbania* à tige épineuse et qui est peut-être le *Sesbania acubata*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Supplice des esclaves chez les Mombelines (voy. p. 138). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à défaut de bijoux, pour orner les nombreux trous des lobes de leurs oreilles. Mais les meilleurs parfums sont importés par les Arabes trafiquants, sous forme d'encens, de benjoin, de santal et d'un mélange de roses et de feuilles de chrysanthème. Avec ces derniers produits les femmes se confectionnent une pâte dont elles se barbouillent la figure, en se faisant sur le front une grande raie jaune qui s'épanouit en accroche-cœur sur les pommettes. Ce maquillage est le complément indispensable de la peinture des yeux, qui se fait, selon la mode arabe, avec de la mine de plomb pulvérisée.

Comme à Moguedouchou, surtout depuis l'abolition de la traite, les Abeuches représentent la majeure partie de la population, et ce sont précisément ceux-là mêmes dont les pères ont été si durement traités jadis qui se montrent les plus cruels pour leurs esclaves. Presque tous sont chargés de lourdes entraves, formées de deux anneaux en fer serrant le dessus de la cheville et reliés par une barre de fer. Les mouvements sont donc difficiles. Au moyen d'une corde nouée à la ceinture ils allègent le poids de leurs entraves. C'est ainsi qu'ils se traînent péniblement aux champs, dès l'aube, pour cultiver le maïs ou le *dourah*, et qu'ils en re-



Esclaves enchaînés revenant des champs. — Dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.

viennent au coucher du soleil chargés comme des bêtes de somme.

A eux aussi incombe le soin de laver le linge de leurs maîtres, en le frappant à coups redoublés sur une planche, après l'avoir trempé dans un mélange d'eau et de fiente de chameau; à eux enfin tous les rudes travaux de l'intérieur des *mins*. Comme nourriture, ces pauvres affamés n'ont que du maïs cru; heureux encore quand ils peuvent racler le fond des marmites pour dévorer avidement quelques bribes de bouillie de dourah, principale nourriture du Çomali.

Il ne se passait guère de jours où quelques-uns de ces pauvres diables ne vinssent nous rendre visite; mais nous dûmes bientôt renoncer à leur donner, même un lambeau d'étoffe, car leurs maîtres s'empressaient de les dépouiller, et notre compassion ne leur attirait que des désagréments.

Ce bétail humain, jadis fourni par les marchés du littoral, est devenu heureusement plus rare aujourd'hui. Il vient bien parfois dans le Guélidi des esclaves gallas, amenés par les caravanes de Gananeh, mais ils sont en très petit nombre. Aussi profite-t-on des moindres occasions pour se livrer à la chasse à l'esclave dans les régions de l'intérieur, et tout différend entre particuliers ou entre clans se règle-t-il au moyen de têtes d'esclaves (*andon*), ce qui devient une sorte d'unité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre désagréable dans les jungles (voy. p. 138). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monétaire dont la valeur varie entre cent vingt et cent cinquante thalaris. Du reste je n'ai pu m'empêcher de remarquer que dans toutes les réceptions d'Omar Yousouf, soit qu'il rendît la justice, soit encore qu'il discourût avec les envoyés des peuplades environnantes, il était toujours question du rapt d'un ou de plusieurs esclaves.

Cependant, si les esclaves de Guélidi excitaient notre compassion, bien plus à plaindre, de leur aveu même, étaient ceux de la tribu des Mombelines dans la Haute Ouébi.

Un soir que j'avais accueilli pour partager notre maigre pitance un esclave de Moudé Yousouf, volé à cette tribu, il me raconta les détails suivants, qu'il me fut difficile d'écouter sans frémir.

D'abord, aussitôt que les Chebeli acquièrent un esclave, son maître lui demande ironiquement combien il désire avoir de femmes, et, comme le malheureux en demande plutôt deux qu'une, on lui rive immédiatement aux jambes deux entraves, dans le but de l'apprivoiser et de lui enlever toute envie de retourner vers la famille qu'il vient de quitter.

Puis, quand on lui rend la liberté de ses mouvements, s'il en profite pour fuir, la population tout entière prend les armes, se met à sa poursuite et se livre dans les environs à une véritable chasse à l'homme.

Ensuite, dès que le fugitif est rattrapé, on le promène dans les rues du village en exécutant un *lab* d'allégresse. La foule ne manque pas de le couvrir d'ordures et ne lui ménage pas ses billevesées ; les femmes et les enfants l'injurient à qui mieux mieux : bref, c'est une fête générale. Puis on le coud dans un sac en peau qui ne laisse passer que sa tête, et on l'expose aux rayons du soleil ardent.

Sous l'action de cette chaleur excessive une sorte de cuisson à l'étuvée se produit dans le sac, et les chairs du patient se ramollissent peu à peu.

Alors le sac est enlevé et l'esclave est fustigé d'importance, avec des verges qui lui arrachent des lambeaux de peau à chaque coup. Mais ce n'est pas tout : quand le corps de ce malheureux n'est plus qu'une plaie vive, on le porte dans une civière à travers les rues du village, pendant que la foule, qui l'accompagne en hurlant, s'amuse à saupoudrer de sel sa chair pantelante, pour empêcher ses cris de souffrance de se ralentir.

Je ne veux pas insister davantage sur ces excès d'une cruauté raffinée dont le but est d'inspirer une terreur salutaire à ses compagnons d'infortune qui seraient tentés d'imiter son exemple. Il est ensuite remis aux fers pour le reste de ses jours.

« Il n'est pas rare, me disait le pauvre hère qui me faisait ce récit, de voir les esclaves se suicider, parce qu'ils ne se sentent même plus la force de porter leurs entraves. »

Mais détournons nos regards de ces spectacles désolants dont les pays çomalis ne sont pas avares.

Les effets de mes balles explosibles sur les crocodiles lors de ma première course sur les bords de la Ouébi avaient engagé les Çomalis à venir me chercher chaque fois qu'un de ces sauriens malfaisants s'allongeait au soleil sur les berges du fleuve. Je n'hésitais pas à me rendre à cette invitation, qui me procurait aussi le plaisir de tirer quelques-uns des beaux échassiers qui prenaient leurs ébats aux alentours et parfois même jusque sur le dos des crocodiles. Quoique le périmètre qu'Omar Yousouf m'avait fixé pour mes promenades fût assez restreint, cette chasse m'offrait plus de ressources que d'attendre un gibier de passage, assis sous le jujubier qui était devant ma porte. Toutefois j'avais soin de ne pas m'écarter seul en amont ou en aval du village.

J'invitais aussi, moyennant récompense, quelques indigènes à m'accompagner, car, avant de quitter notre résidence forcée, je tenais à réunir tous les spécimens que la gent aquatique pouvait me fournir. Ces petites excursions provoquaient de curieuses observations et donnaient lieu parfois à des aventures désagréables.

Ainsi, un jour que je venais de tirer une superbe aigrette blanche, au moment où elle s'élevait majestueusement du milieu des hautes herbes, comme je m'élançais pour aller ramasser mon butin au milieu des roseaux qui m'arrivaient à mi-corps, je me trouvai bientôt nez à nez avec un énorme crocodile qui bâillait sur les bords du fleuve, isolé sur un bas-fond. Je n'eus que le temps d'opérer un brusque mouvement en arrière pour lui échapper.

Une autre fois, la situation fut plus critique.

Je venais d'abattre, à la grande joie de ceux qui m'accompagnaient, un aigle pêcheur (*Falco vocifer*) — en çomali *koïlé*, à cause de son cri — juché sur un des gros arbres qui ombragent les rives de la Ouébi, du côté de Belgouri.

L'oiseau, tournoyant dans l'air, était tombé dans le fleuve, et le courant l'entraînait déjà, lorsque, sur la promesse d'une piastre, deux Abeuches se jetèrent à l'eau et me ramenèrent mon aigle, en ayant soin de le tenir délicatement, les ailes étendues, pour éviter les coups de bec et d'ongles.

Craignant fort que le sang qui s'échappait de sa blessure ne salît sa belle collerette blanche, et pour éviter d'autre part qu'il ne traînât dans la vase au moment où les nageurs prenaient terre, je saisis l'aigle de la main droite pour le retirer de l'eau, tandis que ma main gauche était encore embarrassée de mon fusil.

Mais au même instant les serres de l'oiseau m'entrèrent profondément dans les chairs, et deux de ses ongles m'enveloppèrent complètement l'artère à la jointure du coude.

Pendant ce temps-là mes Çomalis avaient abandonné les ailes et riaient aux éclats de ma mésaventure.

Je n'avais garde de lâcher le cou de mon adversaire dont le bec crochu menaçait en plein ma figure, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autre part, je ne pouvais pas dégager mon bras, déchiré par les serres puissantes. J'étais donc réduit à raidir mon bras, qui me causait une horrible souffrance, et à étouffer l'aigle avec les deux mains. Son agonie ne dura pas moins de dix minutes, dix siècles! pendant lesquelles la foule qui m'entourait témoignait la joie que lui causait ce spectacle en exécutant une sorte de *lab* folâtre, qui m'aurait fort diverti à un autre moment.

Il faut ajouter encore que je serrais mon fusil entre les jambes, car un de ces mécréants ne se serait pas fait faute de profiter de mon embarras pour s'esquiver avec mon arme.

Dans mes promenades il m'arriva parfois d'avoir maille à partir avec les indigènes; car autant les uns me montraient de bonhomie, autant les autres me témoignaient d'aversion.

J'étais allé une fois avec quelques enfants au bord de la rivière pour leur faire pêcher quelques spécimens de poissons. Je descendis avec eux sur la place de Rareïlé, sur laquelle était installée une boucherie en plein vent. Les quartiers de viande, accrochés aux branches d'un vieil arbre mort qui servait d'étal, donnaient à cet endroit un aspect assez pittoresque, qu'animait encore la foule des acheteurs.

Je m'arrêtais pour examiner la scène, lorsque sans aucune provocation je me sentis vigoureusement saisi par derrière et entraîné par le bras. Un homme d'un certain âge, armé d'une lance, m'intimait l'ordre de rebrousser chemin, comme si ma personne ou mon mauvais œil influençait les acquéreurs ou hâtait la décomposition de la viande qui rôtissait au soleil.

Porter la main sur quelqu'un dans de telles conditions est considéré comme une insulte chez les Çomalis, et certes je n'étais pas disposé à la subir sans répondre.

Cependant, après une brève réflexion, je haussai les épaules et j'allais continuer mon chemin, non sans prendre mon fusil à la main, quand mon homme, bondissant à quelques pas devant moi, se campa la lance en avant et l'œil menaçant.



Mésaventure avec un aigle pêcheur. — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Mon arme s'abattit en même temps que la sienne, et nous restâmes ainsi à nous regarder pendant une seconde à peine.

Ce temps suffit cependant pour que quelques témoins s'interposassent aussitôt, et sans hésitation je demandai qu'on me conduisît immédiatement devant Omar Yousouf pour le rendre juge du procédé inqualifiable dont cet homme avait usé envers son protégé.

La foule m'escorta jusqu'à la case du cheik des Gobrons, qui, dans sa haute équité, n'hésita pas à me condamner à payer vingt *goursis*, soit vingt livres de café, à mon insulteur.

Ce beau jugement fut du reste accompagné d'une harangue dans laquelle il avait la magnanimité de me recommander à la bienveillance de ses sujets.

Il paraît que, d'après ce nouveau Salomon, j'étais digne au moins du bénéfice des circonstances atténuantes.

Après un pareil arrêt je pouvais m'attendre à ce qu'un pareil fait se renouvelât souvent; j'avais déjà eu trop souvent l'occasion d'apprécier l'aménité et le désintéressement de mes hôtes pour douter un seul instant de leur empressement à m'injurier à un pareil taux, et je ne dissimulai pas à Omar Yousouf combien sa manière de rendre la justice me paraissait au moins bizarre.

Mais d'autres complications beaucoup plus graves surgissaient déjà.

Mes excursions et mes travaux ne me faisaient pas perdre de vue la date fixée pour notre départ; une semaine à peine nous en séparait.

Où étaient mes bêtes? Où était mon personnel?

A quoi aboutissaient les conciliabules du cheik des Gobrons qu'il fallait toujours alimenter?

A toutes mes questions il montrait avec impassibilité le dessus de sa tête, ce qui signifiait : « c'est mon affaire, sois tranquille », et parfois, devant mon impatience et mes récriminations, sa mine se renfrognait, et un éclair sinistre traversait son regard.

C'est ainsi que j'attendis jusqu'au 2 août, dévoré d'impatience et d'ennui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Omar me fit mander chez lui vers le soir.

Il venait, disait-il, de s'entretenir longuement avec son entourage et de modifier, entre compères, le plan de notre caravane et tout notre itinéraire.

Au lieu de nous laisser emmener tout notre matériel, il avait imaginé de former deux caravanes.

L'une, composée de quinze chameaux et dirigée par un vieillard gobron, muni d'une solide escorte, devait prendre les devants.

Quant à nous, nous suivrions à cinq ou six jours d'intervalle avec une dizaine de bêtes, aussitôt que nous aurions reçu avis du passage du premier convoi à travers la tribu des Ellaï.

Notre escorte devait être composée d'hommes pris dans les différents clans du Guélidi, de façon à moins éveiller la cupidité des Bédouins.

Nous pourrions ainsi éviter d'être attaqués et atteindre le Haut Djoub et même Gananeh sans encombre.

Cependant le beau plan d'Omar me suggérait pas mal de réflexions.

Il m'était difficile de croire à la sincérité de ses propositions, et j'étais tout porté à craindre le pillage de mon matériel par ses propres sujets, avec sa complicité occulte. Dans cette triste expectative j'étais dans l'impossibilité absolue de sortir de Guélidi.

Si nous devions être attaqués en route, mieux valait, à tout prendre, défendre notre bien en même temps que notre vie. Mais si, d'autre part, Omar Yousouf était sincère, je perdrais là, en refusant ses offres, un moyen d'arriver sans difficultés à Gananeh.

Le cheik des Gobrons, du reste, me laissa peu le temps de peser l'une et l'autre de ces deux alternatives.

En présence de mon anxiété, qui se traduisait facilement sur mon visage, il ajouta d'un ton d'autorité :

« Tu es ici à ma merci ! Tu m'as laissé libre de mes décisions quand, sur ma tête, je me suis engagé à te faire atteindre Gananeh.... Tu n'as aucun droit de discuter mes propositions. Ta caravane, tes bagages, ton matériel, tout ce qui t'appartient est à moi : c'est à prendre ou à laisser. »

Les quelques témoins de notre entrevue opinèrent du bonnet et louèrent la sagesse de cette décision. Après avoir prié selon l'usage, le cheik des Gobrons se mit en devoir de conjurer le sort et de chasser les mauvais esprits qui pouvaient influencer l'auditoire.

De longtemps le souvenir de cette séance ne sortira de ma mémoire. Le vieil Omar, encapuchonné dans son pagne et toujours accroupi sur son tabouret, la jambe au port d'arme, ainsi que je l'ai déjà représenté, avait mis ses lunettes, auxquelles il manquait un verre.

A la clarté d'une lampe fumeuse il écrivit au fond d'un plat de bois un verset du Coran et le délaya ensuite avec de l'eau; puis, au milieu d'un profond silence, il passa la coupe à chacun des assistants, qui dut boire à son tour une gorgée du liquide.

Lorsque la coupe arriva à moi, j'avoue que mon fanatisme ne put guère triompher de ma répugnance, et je me contentai de faire seulement le simulacre de boire, en m'empressant de passer le plat à mon voisin.

Au fond, le résultat de la décision du cheik des Gobrons était une prolongation de séjour à Guélidi en perspective.

Le laps de temps entre le départ des deux convois, fixé à cinq ou six jours, atteindrait au moins plusieurs semaines. Mes conversations avec Abdi Abdikero et Birkan confirmaient mes appréhensions.

Ces deux hommes, on se le rappelle, m'avaient été désignés par Omar Yousouf dans ses messages à Moguedouchou.

Ils trouvaient nécessaire que la première caravane atteignît Beïdaoua où les Guécerkoudeh ne manqueraient pas de se porter à sa rencontre.

Aussitôt ils devaient m'envoyer l'un d'eux pour m'apporter cette nouvelle. Le calcul des étapes, facile à établir, me donnait donc une bonne quinzaine d'expectative.

J'appris aussi par eux que les gens mêmes de l'entourage du cheik des Gobrons, qui avaient déjà reçu des avances sur les sommes versées par moi, refusaient leur escorte pour un nouveau voyage.

Le dénouement de toute cette comédie devait être un nouveau versement d'argent.

Enfin, le jour du *Id*, grande fête musulmane qui clôt le Rhamadan, arriva sans motiver de grandes réjouissances; et je fus le seul à saluer par quelques coups de feu l'apparition de la nouvelle lune qui marquait notre quarantième jour de cantonnement.

Si j'avais ignoré que le jour du Id était consacré à la distribution de cadeaux, je n'aurais pas été longtemps à l'apprendre, car des mendiants de toute classe assiégeaient ma porte avec un empressement qui me causait une joie modérée.

Mais comment refuser à ces quémandeurs opiniâtres que rien ne rebutait? En revanche je n'eus point d'embarras pour recevoir des présents, car aucun des malades que j'avais guéris, comme aucun membre de la famille des Gobrons, ne trouva le moyen de nous offrir même un verre de lait, en témoignage de reconnaissance et d'amitié.

Lorsque, paré de mes plus beaux habits, je vins selon l'usage souhaiter bonne fête et longue vie au cheik, je trouvai tous les personnages influents du Guélidi en train de prendre le café, selon l'usage, avec grand renfort de miel. Les esclaves, enchaînés par les pieds, égorgeaient un bœuf étique et quelques moutons qui ne valaient guère mieux. Chaque quartier était ensuite porté au domicile de chaque personnage; mais, au préalable, un Abeuche avait promené dans toutes les cours des maisons un rameau trempé dans le sang des animaux, en ayant bien soin d'en laisser une petite branche à la maîtresse ou au maître du logis.

On la conserve jusqu'au *Id* suivant, comme nous conservons les lauriers bénits du dimanche des Rameaux.

Tout ce monde faisait bonne chère, et personne ne songeait à délivrer de ses fers un ou deux des malheureux esclaves.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

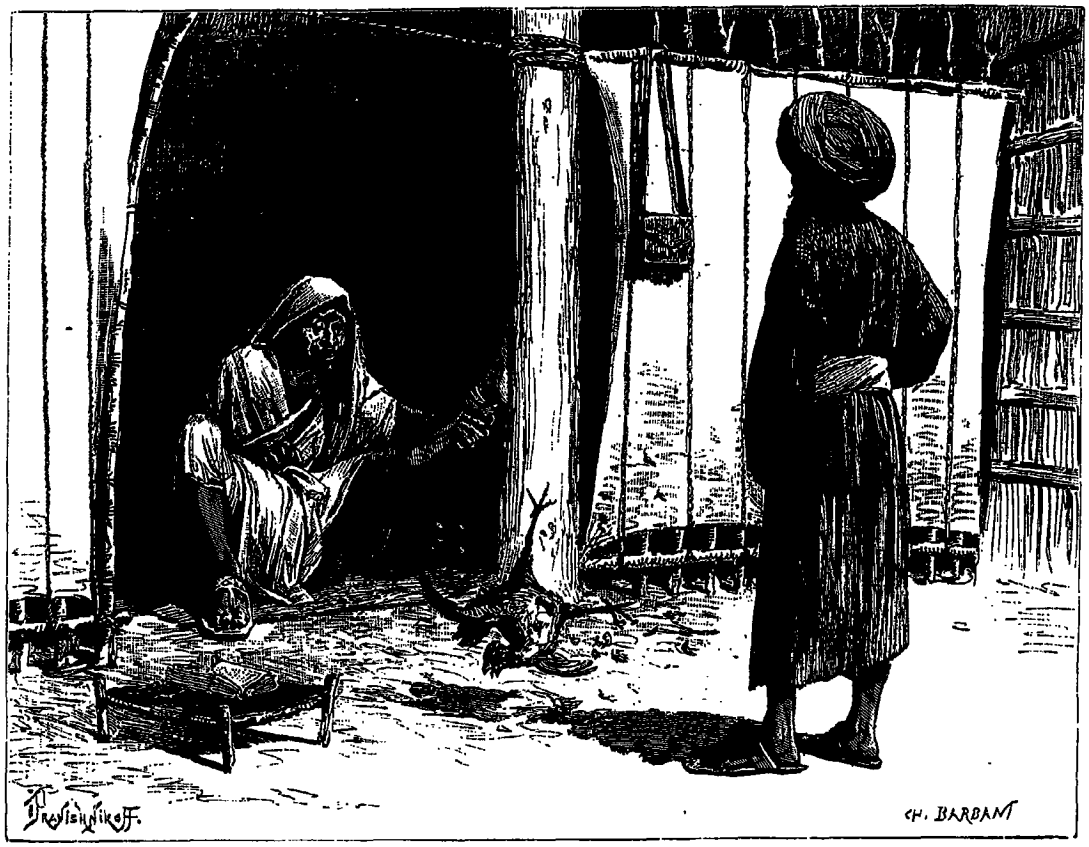
Je sollicitai cette faveur d'Omar Yousouf, m'appuyant sur l'exemple de Saïd Bargasch, qui, en pareille fête, ne manquait jamais de gracier quelques prisonniers. Elle me fut brutalement refusée et sembla même provoquer le mécontentement de l'auditoire. Toute insistance était inutile, et je changeai vite le thème de ma conversation.

Après le cortège des mendiants et des solliciteurs plus ou moins humbles, était arrivé celui des importuns d'un autre genre.

Puisque j'avais pris le plumage d'un musulman, il me fallait maintenant montrer mon ramage; et le jour du *Id* je ne pouvais faire autrement que d'aller à la mosquée de mon quartier écouter la lecture du Coran et assister à la grande prière.

Je m'y rendis, heureusement accompagné de Kassadi. J'y trouvai une foule nombreuse, composée de Bédouins de toutes les localités. En me voyant pénétrer avec assurance au milieu d'eux, ils parurent fort étonnés, et plusieurs appartenant aux Ellaï se demandaient si la missivè du chef bimal Ali Esa, qui me désignait à leur mépris sous le nom de *chien de chrétien*, avait bien sa raison d'être.

On comprendra avec quel soin je m'observai pour mes ablutions, pour mes prières, enfin pour répondre



Comédie du poison (voy. p. 142-144). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

à l'interrogatoire du catéchisme que me fit un vieux *padri* ou *moqqadem* appartenant à ce même clan des Ellaï.

En les voyant se retirer la physionomie toute souriante, j'en tirai un heureux augure et je les conviai aussitôt à venir jusque chez moi chercher chacun un vêtement. J'y joignis un chapelet pour le cheik, et ce présent parut lui faire grand plaisir....

Je ne m'appesantirai pas davantage, pour ne pas fatiguer le lecteur, sur mes discussions continuelles avec Omar Yousouf. Non seulement la date du 6 août se passait sans voir même partir notre premier convoi; mais encore, soit faiblesse, soit mauvaise volonté du chef çomali, mes bêtes de somme ne m'étaient aucunement rendues. Je n'en avais même plus de nouvelles, et les dépenses ainsi que les bakchich allaient toujours bon train.

Salem et le gouverneur m'encourageaient néanmoins à la patience et à la persévérance. Je n'avais que bien peu de moyens pour leur faire parvenir de mes nouvelles, car il me fallait recourir à un scribe d'une discrétion douteuse.

Peu à peu et un à un, je voyais disparaître les personnages qui me jouaient avec la complicité du cheik des Gobrons. Une fois pourvus d'un bakchich, ils s'éclipsaient sans cérémonie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un seul cependant, qui ne me rendait visite qu'à de rares intervalles, incriminait d'une façon énergique la conduite du cheik des Gobrons. Sa façon de désigner son propre cousin mérite d'être soulignée :

« Ackmed Yousouf est mort au combat d'Agarem, disait-il dans son langage métaphorique. Le grand figuier (*berdé*) (*Ficus indica*) plein de force est remplacé maintenant par un arbre végétant sans feuilles et sans vigueur, sur lequel viennent percher et déposer leurs excréments plus de cent vautours affamés. »

C'était une habile entrée en matière que ces quelques mots, sur lesquels me laissa Osman Hadji, que nous ne tarderons pas à retrouver plus loin, organisant lui-même un complot contre ma vie.

Finalement mes plaintes comme mes violences n'excitaient plus que les rires d'Omar Yousouf et de tous les siens.

Tous nos bagages étaient soigneusement emballés dans des peaux ; j'y avais joint encore des balles d'étoffes que j'avais pu me procurer au moyen d'un bon de Salem chez un trafiquant du Guélidi, en les payant un bon tiers en plus de leur valeur. Et il ne nous restait plus sous la main même ce qui était strictement nécessaire à notre misérable existence....

On comprendra facilement combien notre déception fut cruelle quand le cheik des Gobrons me déclara que l'approche de la récolte du maïs l'obligeait à reculer notre départ d'un mois encore. C'était à désespérer de tout ; mais nous casser la tête contre les murs n'aurait pas beaucoup amélioré la situation.

Le plus sage était encore de faire voir à Omar Yousouf qu'il ne lasserait pas notre patience. Toutefois les pourparlers furent rompus.

Je restai donc douze jours sans mettre les pieds chez le sultan, trouvant bien inutile d'aller le saluer chaque matin dans son antre nauséabond pour entendre de nouveaux mensonges et pour être accueilli par de nouvelles demandes d'argent. Je préférai rester enfermé pendant tout ce temps-là dans notre logis, et je ne consentis à me réconcilier que sur les instances des vieillards gobrons, qui me conduisirent auprès de leur chef.

Mais quand je m'approchai de lui pour lui tendre la main, en prononçant, selon l'usage, le mot *kounradi!* « faisons la paix », il retira sa main, s'encapuchonna dans son pagne et, de son air le plus renfrogné, recommença une fois de plus son long réquisitoire contre moi, sans trouver une seule phrase pour excuser sa conduite et admettre que j'avais quelque raison de me plaindre de notre réception dans le Guélidi. A l'entendre, on eût dit vraiment qu'il nous avait toujours traités en magnanime souverain et que lui seul était la victime.

A un moment donné, son attitude devint tellement insolente que je rentrai brusquement dans ma case, le laissant continuer tout seul son homélie.

Les Gobrons n'eurent garde de ne pas revenir à la charge et, tant bien que mal, ménagèrent une réconciliation. Au seul jeu des physionomies je pouvais deviner la valeur des promesses nouvelles qui m'étaient faites de part et d'autre.... C'était toujours fixé pour la fin des moissons, et l'on s'étendait longuement sur ce fameux départ qui, de plus en plus, semblait toucher à la légende.... Seulement le plan de ma caravane était encore une fois changé : maintenant il n'y avait plus qu'un seul convoi....

La définition qu'Osman Hadji m'avait donnée du cheik des Gobrons était bien exacte et me revenait fréquemment à l'esprit. Il l'avait nommé « arbre vénéneux », et c'était vrai. Au fond, sous ses dehors trompeurs et avec son air maladif, Omar Yousouf n'était qu'un vieux scélérat. Un trait de plus dissipera tous les doutes, s'il en reste encore.

Peu de temps après les incidents que je viens de raconter, Omar, qui avait appris que je me servais d'un poison violent pour tuer parfois de gros oiseaux sans endommager leur plumage, me fit demander si je possédais réellement ce moyen de brusque et silencieuse destruction.

Sur mon affirmative, et après m'avoir fait soigneusement fermer la porte de sa hutte, il me pria de me rapprocher de lui et, à voix basse, il me supplia de lui donner un flacon de sublimé corrosif. Pour m'amadouer, il ne craignit pas de prétexter la nécessité de se débarrasser de quelques personnes encombrantes qui l'empêchaient de tenir ses engagements à mon égard. Il avait eu soin aussi de se faire minutieusement expliquer l'emploi du bichlorure de mercure et de me faire affirmer plusieurs fois ses terribles effets. Je promis évasivement, comptant bien *in petto* ne pas tenir ma promesse. Après tout, le poison demandé pouvait bien être pour moi, et l'attitude du cheik des Gobrons n'était pas de nature à me donner grande confiance. Remettre du poison à Omar était lui fournir assurément une arme contre moi, et puis il me répugnait de me faire complice d'un empoisonneur, même au prix de ma liberté.

Il fallait cependant satisfaire Omar, et je résolus d'user d'un stratagème.

Je remplis une boîte de fer-blanc de bicarbonate de soude, poudre tout à fait inoffensive, et j'enfermai une pincée de bioxyde de mercure dans un morceau de papier dissimulé dans ma ceinture. La femme d'Omar possédait quelques malheureux poussins étiques, elle en remit un à son mari.

Elle se retira sur l'ordre du cheik, qui voulait être seul à voir les terribles effets de mon *ouganga* ou sortilège sur le pauvre volatile.

J'eus soin de m'étendre avec un grand sérieux sur les effets du poison et sur mes appréhensions personnelles. Puis je lui remis la fameuse boîte.

« Prends garde, lui dis-je, que tes enfants ne viennent à la découvrir. »

Et je lui conseillai de cacher la boîte dans un trou, sous un des coffres en bois grossier où il empilait ses lettres, chapelets, Coran, etc.

Je procédai moi-même à cette opération, que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Terreur des Çomalis devant le soleil rouge (voy. p. 144). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheik suivait avec un sourire diabolique sur les lèvres.

Puis, prenant dans ma ceinture la pincée de bichlorure de mercure que j'avais mise en réserve, je la fis avaler à la poule.

A ce moment Omar Yousouf, au comble de la joie, suivait les dernières convulsions de la bête avec la plus vive attention. Quand il la vit expirer, il me remercia avec effusion, paraissant avoir déjà hâte de se rendre compte sur un des siens du pouvoir de ma poudre.

J'avoue que quelques instants après, avec Julian, nous nous tordions de rire du bon tour joué au vieux brigand. Ce fut un des petits bonheurs de notre captivité.

Les fêtes allaient recommencer, et les habitants de Guélidi se disposaient à les passer au milieu des réjouissances dont nous allons parler, lorsque leur superstition fut profondément troublée par un phénomène solaire qui dura toute une journée.

Au milieu d'une atmosphère épaisse et chargée de brouillards, le soleil se montra, depuis son lever jusqu'au soir, sous la forme d'un disque rouge, comme nous le voyons quelquefois en Europe pendant l'hiver.

Ce phénomène était, pour les Çomalis, de très mauvais augure. Déjà le pays souffrait d'une épizootie qui décimait les troupeaux. Des myriades d'oiseaux détruisaient les champs de dourah, d'où les esclaves et les enfants cherchaient à les écarter à grand'peine, en faisant claquer de longs fouets du haut de vigies improvisées. La rougeur du ciel était le signe fatal d'une guerre prochaine.

Aussi partout des groupes inquiets, aux visages sombres, se formaient. Les Bédouins, plus timorés, campaient sur le marché, agenouillés, le chapelet en mains, priant sans se lasser. D'autres élevaient les bras au ciel, implorant la clémence d'Allah. Les mosquées étaient encombrées de fidèles.



Mon arme s'abattit (voy. p. 139). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Naturellement on venait me consulter de tous côtés pour savoir si je pouvais tirer quelque présage. J'essayai, sans grand espoir de réussir, de faire tourner les choses à notre avantage, et cela d'accord avec Omar Yousouf, dont la case ne se désemplissait pas d'importuns.... A côté de toutes mes explications, je dus aussi distribuer de nombreuses mesures de café et des bakchich aux mendiants, qui me firent désirer bien vite que le soleil voulût bien, comme la foule.... aller se coucher.

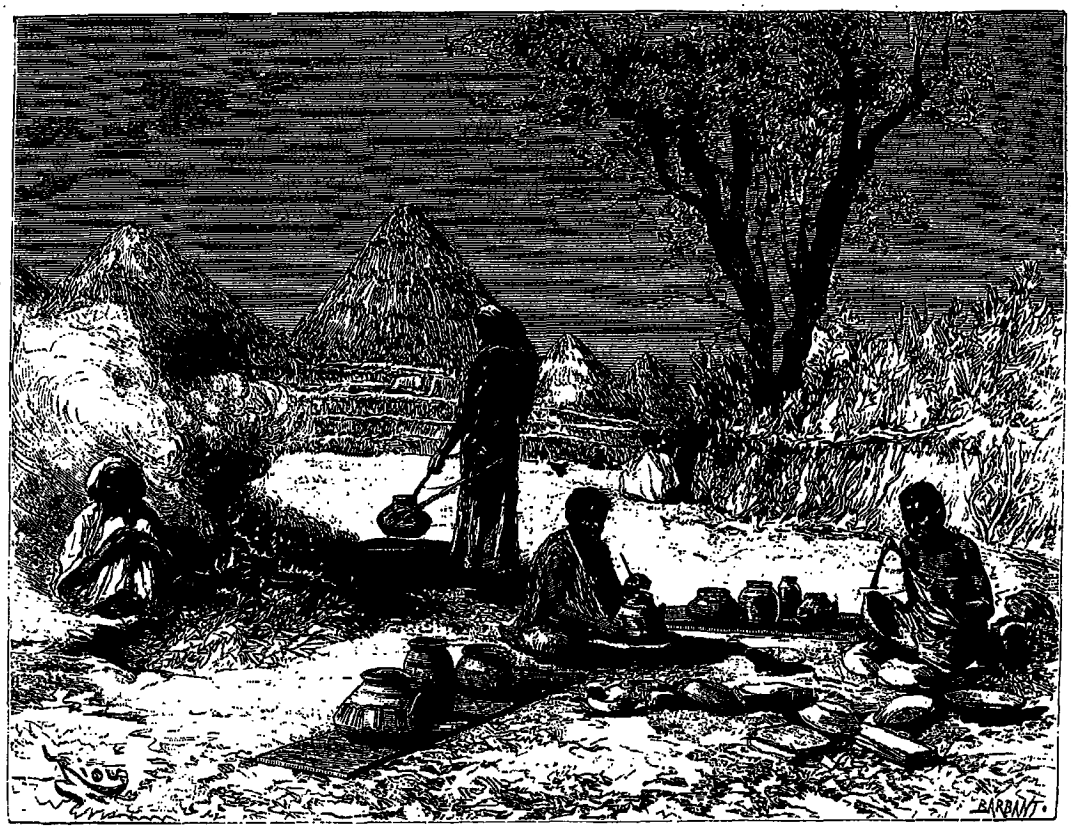
Cependant l'inquiétude persista pendant plusieurs jours encore, jusqu'au moment où les caravanes des Oughadines apportèrent des nouvelles de la guerre du Soudan, en même temps qu'un message de la tribu de cheik Hussein Ballial à l'adresse d'Omar Yousouf.

Était-ce un mot d'ordre émanant de cette curieuse tribu, composée exclusivement de fanatiques zélés et de prédicateurs en renom ? Je ne pus le savoir. Un vieillard que j'interrogeai me révéla seulement la coutume étrange qu'avaient les membres de cette tribu, de construire leur mosquée au pied de grands arbres, afin d'utiliser leurs branches et leur faîte comme de minarets élevés d'où leur voix, portant au loin dans les plaines, invitait les fidèles à la prière.

G. Révoil.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bédouins potier et sculpteur (voy. p. 148). — Dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS,

PAR M. G. RÉVOIL [1],

EN 1882 ET 1883.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Fêtes du Id Neyrouse. — Menaces d'Hadji Ali. — Nouvelles exigences d'Omar Yousouf. — Fourches caudines. — Courrier d'Europe. — L'*Émile-Héloïse* sur rade de Moguedouchou. — Chasse nocturne. — Obsessions constantes. — Révélation d'un complot. — Une légende çomali.

Le 19 août, vers quatre heures du soir, les guerriers de Guélidi prirent les armes pour inaugurer, par une grande fantasia, l'ouverture des fêtes du Neyrouse, qui viennent après le Rhamadan. Lorsque chaque phalange, sous la conduite de son chef respectif, eut parcouru son quartier en exécutant une sorte de *lab* semblable à celui que j'ai eu l'occasion de décrire pendant mon séjour à Moguedouchou, les Çomalis vinrent se ranger en ligne de bataille dans la plaine qui s'étend derrière l'habitation du sultan, tout près de notre camp. Puis, au son des trompettes çomalis, faites d'un long tube en bois recouvert de baudruche et imitant le cri aigu des trompettes d'Aïda, ils exécutèrent jusqu'au coucher du soleil des manœuvres d'ensemble et des simulacres de combats.

Au moment où le soleil s'enfonçait au ras des plaines qu'il empourprait de ses derniers rayons, la foule compacte s'assembla autour d'un vieillard qui, lentement, s'avança vers un bouc gisant à terre, garrotté dans des liens solides. D'une main ferme il égorgea la bête. Ce sacrifice fut le signal d'applaudissements et de hourras frénétiques; Guélidi était en liesse.

De tous côtés des danses s'organisaient.

Des groupes de chanteurs, orphéons ambulants com-

1. Suite. — Voy. t. XLIX (1885), p. 1, 17, 33, 49, 65; t. L, p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posés de guerriers et de jeunes filles, allaient de porte en porte, chantant des louanges à l'adresse de leurs auditeurs.

Lorsqu'ils furent arrivés devant nous, ils nous prodiguèrent des éloges; s'apercevant que nous restions muets, sans leur faire de cadeaux, ils changèrent vite de ton, et leurs cantates se terminèrent par cette agréable promesse qu'on nous couperait le cou dans notre voyage vers Gananeh!

Sur ces entrefaites, mon chef de caravane, Hadji Ali, qui nous avait abandonnés la veille du Rhamadan, revint de Meurka où il s'était retiré sur une lettre pressante du gouverneur de Moguedouchou qui le menaçait de le poursuivre. Sa conduite, depuis les quelques jours qui avaient précédé notre départ de Moguedouchou, ses propos incohérents et même inconvenants à mon égard, les conseils donnés aux gens de Guélidi de me rançonner durement, conseils qui, d'ailleurs, avaient été suivis, tout me faisait un devoir de le congédier en le considérant comme un homme plutôt dangereux qu'utile, quitte à lui abandonner une partie des sommes qu'il avait entre les mains.

Un matin, il se présenta chez moi, l'air satisfait, et me fit une longue énumération des causes qui l'avaient détourné de son service. Je lui fis comprendre, avec le plus grand calme, que je me passerais désormais de son dévouement, ne voulant pas entrer dans la discussion des griefs que j'avais contre lui.

Il me quitta sans rien dire et se rendit chez Omar Yousouf, qui le reçut fort mal, puis disparut dans Guélidi pendant vingt-quatre heures. Il revint ensuite chez moi pour solliciter, inutilement, sa grâce. Mon opinion était faite sur la confiance que je devais avoir en lui.

En sortant de notre case, il ne nous épargna pas les menaces.

Il savait de source certaine que nous n'atteindrions pas Gananeh, où il serait, du reste, *pour nous recevoir*. Les Gobrons eux-mêmes, si je sortais de Guélidi, nous dévaliseraient et nous assassineraient en route. A Dafit, à Boûr, à Beïdaoua, les Bédouins informés nous attendaient, prêts à nous assaillir, etc., etc. Tout cela m'émut fort peu et il s'en alla tout honteux, car Julian, comme moi, lui refusa la main qu'il nous tendait d'un air hypocrite.

Cette décision du congé d'Hadji Ali arriva fort à propos et ne manqua pas de réjouir Omar Yousouf, car, au moment même où il nous quittait, le cheik des Gobrons recevait de Dafit un message dans lequel on accordait l'*aman* à ma caravane, à la condition que Hadji Ali ne serait pas des nôtres. La vendetta çomali le poursuivait; deux ans auparavant, il avait assassiné et volé un indigène et n'avait dû son salut qu'à la fuite. On nous prévenait donc que, si nous voulions obtenir libre passage, nous eussions à nous débarrasser de lui.

Omar était-il de bonne foi? Nous eûmes plus tard des raisons de croire le contraire, mais nous sûmes aussi combien le choix d'Hadji Ali nous avait été funeste, car il avait sur nous les plus terribles projets. Il était inspiré par le cheik Aouès que nous avions pris à notre bord à Meurka.

Ce cheik, affilié à la secte d'Abd-el-Kader el-Ghilani, de Bagdad, ramification de la secte sénousienne, avait payé Hadji Ali pour compromettre la marche de notre expédition et violer le serment de fidélité qu'il nous avait prêté lorsqu'il s'engageait à notre service à Zanzibar.

Ce même Aouès n'était pas étranger, soit par ses visites à Meurka, à Braoua et sur le littoral, soit par ses correspondances dans l'intérieur, aux sourdes menaces qui commençaient à prendre corps autour de nous et à préparer notre perte.

Omar Yousouf, malgré ses engagements, tournait sans cesse près de moi pour obtenir de l'argent. Il finit par me faire mander auprès de lui par deux voisins à qui cette corvée paraissait répugner. Il voulait encore une centaine de piastres, que je lui aurais données volontiers et de bon cœur si j'avais vu faire les moindres préparatifs de départ et si réellement la date de notre mise en route avait été fixée. Mais tout l'argent qui sortait de mes mains n'avait d'autre résultat que d'augmenter les besoins toujours nouveaux de ce pauvre hère de sultan. Je refusai donc carrément, car je ne pouvais, avec sagesse, gaspiller à ma première étape les ressources destinées aux besoins d'un long voyage.

Mais Omar savait bien que nous étions en son pouvoir, et il ne me laissa pas de repos que je n'eusse versé cette nouvelle somme en prenant, bien entendu, comme par le passé, l'engagement formel de ne plus rien me réclamer en fait d'argent.

Je dis « en fait d'argent », car mes étoffes, mes provisions, tout ce que je possédais était journellement mis à contribution et, déjà, peu à peu, le chiffre de mes dépenses dans le Guélidi augmentait dans des proportions effrayantes.

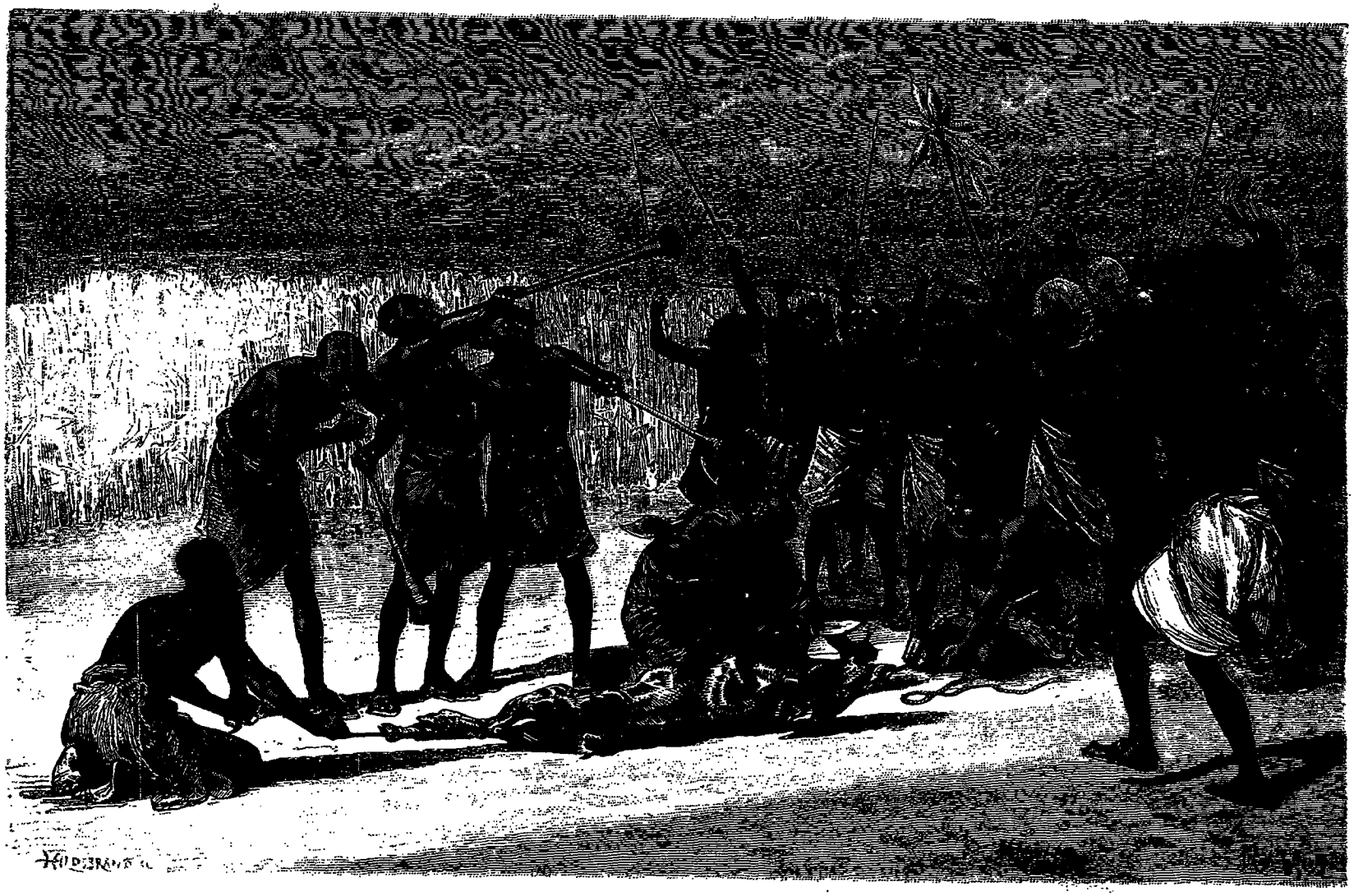
Une fois son désir satisfait, le cheik des Gobrons me déclara que nous partirions du 25 au 30 septembre seulement. Nous avions donc encore près d'un mois à attendre!

Je passais de longues heures à chercher, dans les moindres détails, matière à renseignements. Chaque fois que j'en avais l'occasion, j'invitais quelque personnage à me rendre visite et tâchais de lui délier la langue avec des cadeaux. Mais la sagacité et la ruse du Çomali ne le laissent jamais à court d'inventions et de mensonges, et la plupart des récits, tout en paraissant vraisemblables, peuvent bien ne pas être vrais.

Depuis notre arrivée dans le Guélidi et nos mésaventures d'Afgoï et de Lafole, les vieillards des Ouadans qui nous avaient escortés n'étaient pas venus me rendre visite.

En outre, de tout ce que leur tribu m'avait pillé et volé, ils détenaient encore quelques chameaux tout harnachés. Mes instances pour ravoir mes bêtes n'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une scène de la fête du Id Neyrouse à Guélidi (voy. p. 148). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des photographies et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient pas plus réussi que les négociations d'Omar Yousouf, qui paraissait être dans de fort mauvais termes avec eux.

Au lieu de faire droit à mes réclamations, ils se bornèrent à m'expliquer pourquoi ils étaient brouillés avec le cheik des Gobrons. Il paraît que ce dernier, ne reconnaissant aux Ouadans le droit de suivre la route de Moguedouchou à Afgoï que jusqu'aux rives de la Ouébi, les écartait de la caravane nouvelle que j'étais obligé de former et leur interdisait de faire partie de mon escorte de Gananeh.

C'est pour ces motifs qu'ils refusaient de me rendre mes bêtes, afin de se venger sur moi des Gobrons et de leur cheik, dont j'étais le protégé, hélas! bien par hyperbole! D'ailleurs ils les narguaient et ne manifestaient aucune crainte devant les démonstrations à main armée que nous faisions pour reprendre ma propriété. Il ne me resta donc qu'à faire mon deuil de la majeure partie de mon troupeau, que je considérai désormais comme perdue.

Des mésaventures de ce genre n'étaient pas faites pour amener la gaieté dans notre intérieur. Julian faisait pourtant tous ses efforts pour me dérider. Il avait toujours dans son bissac de matelot quelque vieille histoire bien drôle qui finissait par me faire sourire, et nous nous remettions au travail.

Le marché avait toujours la même physionomie et s'animait parfois les jours de rixe, où le bâton jouait un plus grand rôle que le poignard. Quelquefois on assistait à la vente au plus fort enchérisseur d'un esclave galla volé ou acheté dans l'intérieur.

Entre-temps, au moment de l'arrivée des caravanes des Ellaï et d'Armedo, on installa un petit marché de poteries et d'objets en bois sculpté, confectionnés sur place par les Bédouins. Je m'arrêtai à diverses reprises devant ces industriels qui, assis à l'ombre des grands arbres, fabriquaient avec des outils très primitifs des objets pleins de finesse et de goût. L'un d'eux surtout, muni d'une simple planche percée d'un trou et tournant sur pivot, modelait des vases et des marmites de forme élégante qu'il décorait de côtes ou de stries au moyen d'une spatule servant aussi de polissoir. Tout cela était fait avec une dextérité vraiment remarquable.

Les objets, une fois façonnés, étaient alignés au soleil, sur une planche, attendant la cuisson, qui était confiée à une Bédouine. On activait le feu au moyen de tuyaux de paille de maïs; on enterrait les poteries dans la cendre chaude et, au moment voulu, on les retirait pour les tremper encore brûlantes dans une décoction d'écorce d'arbre qui leur donnait une teinte marron.

Quant au sculpteur, il n'a que deux outils : la hachette, avec laquelle il façonne les plats, et son couteau, qui lui sert à les décorer. Malgré l'habileté de certains sculpteurs, je n'ai vu que quelques rares pièces aussi élégantes que les poteries.

Cependant, pour finir dignement les fêtes du Id Neyrouse et aussi pour se reposer des fatigues de la moisson, les Çomalis continuaient leurs *ziyaras* ou réjouissances. Chaque village de Guélidi exécutait tour à tour son *lab* au coucher du soleil. A Belgouri la danse des *abeuches* ou serviteurs libres semblait attirer le plus de spectateurs. Dans une cabane en roseaux construite pour la circonstance se tenaient une dizaine d'enfants, faisant vibrer des tiges d'osier reliées à de gros tambours comme ceux de l'Ounyamouési : ce qui produisait un son assez semblable à celui de la contrebasse.

Au dehors, les danseurs s'agitaient dans un grand cercle, les hommes faisant vis-à-vis aux femmes. Les premiers, tenant d'une main une raquette en peau et de l'autre un petit balai fait de baguettes de bois flexibles, s'escrimaient à faire le plus de bruit qu'ils pouvaient, en frappant sur leur instrument. En face d'eux, les femmes, la figure uniformément barbouillée de *beufsad* et de girofle, se balançaient nonchalamment sur place, chantant sur un rythme plaintif, en tenant leur jupe relevée comme un tablier. Au milieu, quelques couples excités par cet orchestre bizarre exécutaient les entrechats les plus grotesques, se démenant comme singes en foire. Tout à coup je fus aperçu par ces dames parmi les spectateurs : elles échangèrent aussitôt quelques phrases que les Çomalis comprirent et, trouvant la plaisanterie bonne, vinrent grossièrement étaler devant moi leurs grâces peu engageantes. Il me fallut jouer vigoureusement des coudes pour me soustraire aux amabilités de ces laiderons qui auraient fait reculer les moins délicats.

J'espérais enfin que Omar Yousouf me laisserait un peu de calme. Près de quinze jours s'étaient déjà passés et je n'avais pas eu à me plaindre d'exigences nouvelles de la part du cheik des Gobrons. Malheureusement je ne perdais rien pour attendre, car, le 13 septembre, il me réclamait, en sus de tout ce que j'avais déboursé déjà, la somme de *mille piastres* pour me mettre en route à la date du 25, fixée par lui.

Avant que j'eusse le temps de répondre et de me retrancher derrière le sultan de Zanzibar, du gouverneur, etc., etc., il me déclara qu'il se moquait d'eux, qu'il était le maître chez lui et qu'il voulait de l'argent, beaucoup d'argent, sinon je n'aurais pas d'escorte et je ne partirais pas.

Je compris qu'un acte nouveau de l'odieuse comédie du cheik des Gobrons allait se jouer et qu'il fallait me tenir sur mes gardes, sinon passer sous les fourches caudines. Je supportai, avec le calme que me laissait le mépris, toutes les insolences, les injures et les grossièretés dont il m'accabla. En ce moment, seul avec lui, avec cet être estropié que je pouvais faire taire d'un seul coup, si je n'avais écouté la voix de la sagesse, je l'aurais étranglé sur-le-champ pour me venger de tous les maux qu'il nous avait causés.

Je le laissai sur son grabat, sans mot dire. Je ne répondis pas non plus aux sollicitations de son frère, qu'il dépêcha vers moi, d'autant plus que tous deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désiraient obtenir les mille piastres à l'insu des autres Gobrons.

Je n'avais certes pas à cacher les exigences d'Omar Yousouf.

J'en fis part à Osman Hadji Ibrahim et à Abdi Abdikero, dont je souligne ici les noms, à cause de la différence de leur conduite au cours de mon voyage. Tous deux me conseillèrent de ne pas m'émouvoir des menaces du cheik des Gobrons et de ne pas être inquiet à son sujet. Ils s'offraient pour me constituer une bonne et solide caravane, ils me juraient fidélité et se mettaient à mes ordres. Quand le moment d'agir serait venu, ils sauraient se montrer; et, pour commencer, ils allaient reprocher à Omar Yousouf son odieuse conduite.

Réussirent-ils? Je ne sais. Mais j'avoue que ma surprise fut grande lorsqu'on m'apprit que le cheik des Gobrons avait fait appeler mon chamelier pour s'enquérir de l'état de mon troupeau et qu'il avait convoqué les Ouadans pour régler la restitution de mes bêtes. En même temps il me présentait à des chefs ellaï, arrivés du jour même. Jamais Omar ne s'était montré si doux et si aimable. Je répondis avec froideur à ses aménités, et je lui fis sentir que, quoique



Poteries et objets en bois faits par les Bédouins — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après nature.

prisonnier, je n'oublierais pas toutes ses insolences.

Depuis lors, notant d'heure en heure sur mon journal tout ce qui se passait autour de nous, nous redoublions, Julian et moi, de vigilance et de fermeté.

Un trafiquant arabe avait informé verbalement le gouverneur de Moguedouchou de nos misères. Cet excellent homme m'écrivit pour approuver mes résolutions.... Il terminait son message, rempli de bons souhaits, par cette phrase : « Les Gobrons sont obligés, par amour-propre, de te conduire à Gananeh.... Tu as de quoi te nourrir.... *Surveille tes vivres.* »

C'était une allusion à l'empoisonnement de notre prédécesseur Kingelbach par Achmed Yousouf.

Dans une pareille situation, nous éprouvâmes une grande joie et aussi une grande anxiété au reçu du courrier de Moguedouchou, par lequel Salem nous annonçait la présence d'un vapeur français sur rade.

Le messager n'avait en main aucune lettre ; les plis avaient été confiés à un autre courrier, parti après lui. On comprendra combien furent longues pour nous les quelques heures d'attente qui suivirent.

Par une étrange coïncidence de dates, ce vapeur n'était autre que l'*Émile-Héloïse*, commandé par mon ami le capitaine Bonnet, le même qui, il y avait trois ans, jour pour jour, m'avait transporté d'Aden à la côte des Çomalis Medjourtines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 18 septembre 1880, il m'avait laissé seul à Bender Meraya.

Le 18 septembre 1883, il revenait aux Bénadirs nous apporter des nouvelles d'Europe, et nous offrait l'occasion inespérée de faire parvenir rapidement en France nos collections.

Il avait touché à Zanzibar et en rapportait des lettres pour le cheik des Gobrons, qui les reçut avec une inquiétude visible.

Combien nous regrettâmes alors, quoique nous fussions si peu éloignés de Moguedouchou, de ne pouvoir nous rendre auprès de nos compatriotes! Mais ce projet eût été trop téméraire et, malgré tout, la prudence nous commandait impérieusement de nous priver de ce bonheur.

D'un autre côté, il nous restait à tirer parti de la situation nouvelle qui était faite à Omar Yousouf par le voisinage d'un bâtiment français dont on exagérait le tonnage et surtout le nombre de l'équipage. Mais, loin de l'aborder avec des menaces sur les lèvres, comme son entourage le faisait, je l'invitai à sauvegarder son amour-propre, son orgueil musulman et sa réputation enfin auprès de ses compatriotes. S'il voulait être de bonne foi, j'écrirais au sultan de Zanzibar que j'étais satisfait de mon séjour ici et de la conduite du chef de Guélidi. Cette lettre, écrite en arabe sous ma dictée, arriverait sûrement à son adresse, et je pourrais, grâce à cette occasion unique, joindre à la lettre le pli qui contenait le récit réel de nos misères et de tous nos ennuis.

Ma proposition fut acceptée avec joie. Omar me supplia, avec sa plus grande bassesse, d'écrire ce courrier, me promettant monts et merveilles pour l'avenir.

Tout d'abord j'exigeai qu'on expédiât à l'avance au gouverneur de Moguedouchou les quelques colis de documents que j'avais déjà recueillis, et qu'on les mît sous la surveillance d'Abdi Abdikero, voulant, par cela même, donner une mission de confiance à cet homme, qui me servit plus tard si loyalement.

Le 19 au soir, j'expédiai donc au commandant Bonnet mon courrier pour la France, ainsi que mon petit trésor de collections si laborieusement amassé[1].

En nous voyant emballer avec tant de soin des peaux d'oiseaux et des objets d'ethnographie qui servent à la vie ordinaire du Çomali, ils ne purent s'empêcher de nous traiter de *dabal*, c'est-à-dire de fous, surtout lorsque je m'empressai de leur répéter que nous n'avions pas d'autre but à réaliser durant notre voyage.

Les colis furent ensuite serrés dans des peaux de bœuf, et je suivis le convoi jusqu'au delà de la Ouébi, le cœur un peu gros de ne pouvoir accompagner ces hommes pour saluer les couleurs de mon pays et embrasser mes compatriotes.

Cette impossibilité nous montrait, bien mieux que n'importe quel autre fait, les difficultés que nous offrait la région dans laquelle nous nous trouvions.

Et précisément, dans le courrier qui nous arrivait de France, se trouvait une lettre d'un homme qui m'honorait de sa bienveillante amitié et dont la touchante sollicitude me suivait pas à pas dans mes expéditions, m'éclairant de ses conseils aussi sages que précieux : je veux parler de M. Henri Duveyrier, bien connu par ses explorations dans le pays des Touaregs et par ses remarquables travaux sur l'Afrique.

Depuis le commencement de ma narration, le lecteur est suffisamment initié au milieu dans lequel nous vivions pour que je puisse citer textuellement le passage de la lettre que je recevais, dans lequel M. Duveyrier m'engageait à me mettre en garde contre la secte sénousienne et ses ramifications. J'ajouterai qu'elle aida en grande partie mes observations, et me permit plus tard d'avoir l'explication de toutes les menées odieuses dont nous fûmes l'objet.

« .... Je suis très heureux, écrivait mon honorable ami, des nouvelles que vous me donnez et des dispositions des gens de l'intérieur et de la côte (allusion à une lettre que j'écrivais de Zanzibar au moment où je nouais des relations avec les Çomalis présents sur le marché de cette ville, avant notre départ pour Moguedouchou). S'il faut s'en rapporter à votre manière de voir, — et certes vous êtes le mieux placé pour en juger, — votre voyage s'annonce comme moins difficile que je ne le pensais tout d'abord. Mais, il y a un mais, vous avez fini par trouver que mes prévisions étaient justifiées relativement à la confrérie de Sidi Mohamed ben Ali-el-Sénousi. Rappelez-vous que, bien avant votre précédent voyage, je vous avais dit que probablement le fanatisme du Çomali du sud provenait de son affiliation à cette confrérie.

« Je n'ai pas osé être aussi affirmatif en 1873, en ren-

1. *Mammifères :* (Xerus) Sciurus flavus, Sciurus, Erinaceus, Heterocephalus glaber (Rüpp.).

Oiseaux en peau : Haliaetus vocifer (Daud.). — Circaetus cinereus (V.). — Melierarx polyzonus (Rüpp.). — Milvus ægyptius (Gm.). — Pernis apivorus (L.). — Bubo lacteus (Tem.). — Strix flammea (L.). — Chrysococcyx cupreus (Bodd.). — Indicator minor (Steph.). — Colius macrurus (L.). — Colius leucotis (Rüpp.). — Ceryle rudio (L.). — Halcyon chelicutensis (Stanl.). — Halcyon semicærulea (Forsk). — Merops nubicus (Gm.). — Merops superciliosus (L.). — Merops minutus (V.). — Zosterops tenella (Hartl.). — Drymœca marginata (Heugl.). — Myrmecocichla fuscicaudata (Blanf.). — Cichladusa guttata (Heug.). — Crateropus rubiginosus (Rüpp.). — Pycnonotus nigricans (V.). — Saxicola œnanthe (L.). — Saxicola morio (Ehr.). — Macronyx tenellus (Cab.). — Alauda arvensis (L.). — Pyrrhulauda (Coraphites). — Telophonus. — Lanius dorsalis (Cab.). — Eurocephalus Rüpelli (Bp.). — Hirundo albigularis (Smith.). — Hirundo var. æthiopica (Blanf.). — Ptyoprocne cincta (Scop.). — Corvus umbrinus? (Sund.). — Notauges superbus (Rüpp.). — Notauges. — Hyphantornis textor (Gm.). — Hyphantornis var. abyssinicus (Gm.). — Hyphantornis ocularis (Smith.). — Hyphantornis aureoflavus (Smith.). — Pyromelana franciscana (Isert.). — Vidua (Linura) Fischeri (Reichenow.). — Vidua paradisea (L.). — Hypochera nitens (Gm.). — Estrilda (Lagonisticta) minima. — Serinus meridionalis (L.). — Coryphognathus albifrons (V.). — Passer swainsoni (Rüpp.). — Œna capensis (L.). — Leptoptilus crumeniferus (Cuv.). — Tantalus ibis (L.). — Ardea melanocephala (Vig. et Child.). — Egretta. — Ibis hagedash (Lath.). — Platalea tenuirostris (Tem.). — Porphyrio chloronotus (V.). — Chettusia coronata (Gm.), etc. *Herbiers, Reptiles et poissons, Coléoptères,* etc.

Ces collections, comme celles recueillies dans la suite, et heureusement arrivées à bon port, seront décrites plus tard dans un ouvrage spécial.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant compte de l'ouvrage du baron Von der Decken.... mais vous pourrez entrevoir, dans la brochure ci-jointe, que je soupçonnais déjà l'affaire. Ceci est un détail.

« L'essentiel est que vous arrangiez désormais vos batteries pour échapper au danger *qui existe de ce côté*.

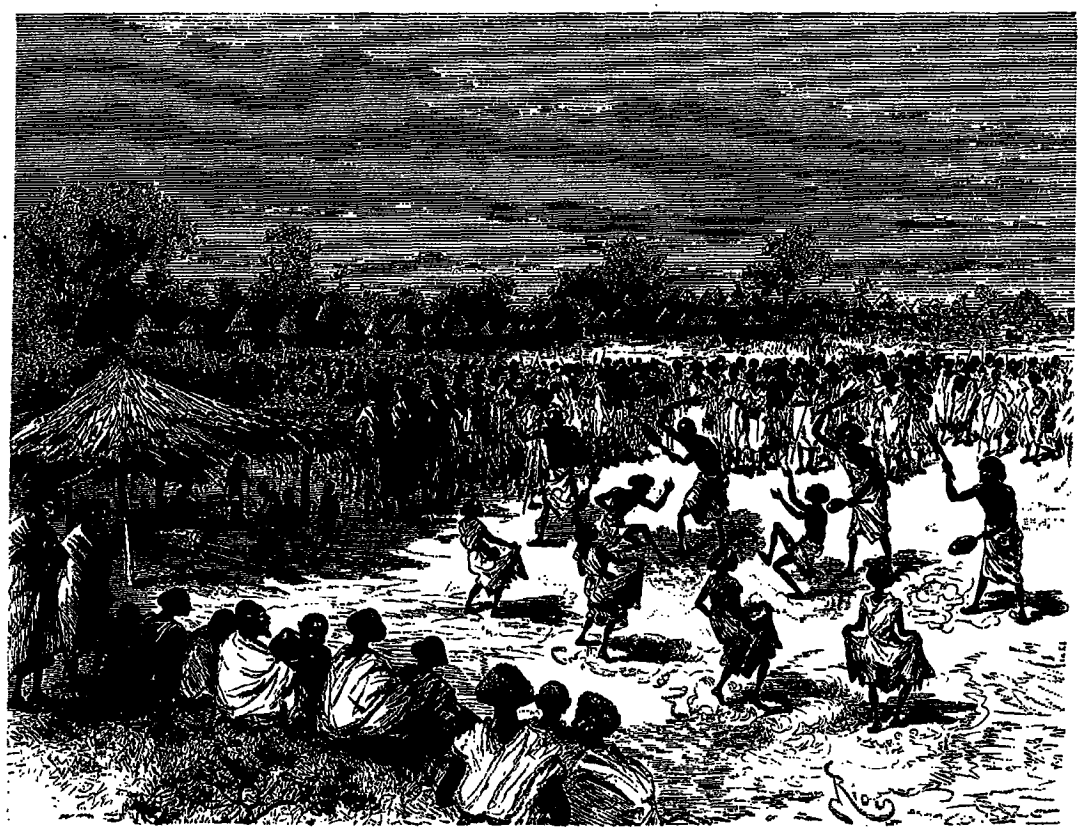
« Soyez-en persuadé, Moguedouchou (Mougdicho) est peut-être même un centre d'action de la confrérie. Je souhaite que cette lettre vous y trouve encore.

« S'il y a à Moguedouchou un moqqadem ou cheik des Sénousiens, faites-lui visite en le préparant à l'avance par l'entremise de personnes amies de ce religieux. Tâchez d'obtenir de lui un mot de recommandation à l'adresse de tous les frères. S'il se montre trop réservé, trop diplomate, attention! (c'était, on se le rappelle, l'attitude que prit envers moi le cheik Aouès).

« Il faudra alors chercher à passer ailleurs que par sa paroisse, ou bien trouver des gens de l'intérieur indépendants et assez forts pour faire contrepoids à son influence.

« La question des Sénousiens est désormais aussi intéressante pour vous qu'elle l'était pour moi, si elle ne l'est plus aujourd'hui.

« Et comme je ne veux pas que vous soyez tout à fait



Danse des abeuchos (voy. p. 148). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur

désarmé envers les Sénousiens, voici une recette dont vous pourrez faire usage, en cas de crise. Ce serait surprendre agréablement les Sénousiens, j'imagine, que de leur réciter leur propre prière.... »

J'avais en main les moyens de sonder Omar Yousouf pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte.

Aussi je m'empressai d'apprendre immédiatement la prière en question et de retenir les versets du Coran que me citait M. Duveyrier pour éveiller tout au moins la curiosité du cheik des Gobrons. Une fois prêt, je me rendis chez lui le lendemain matin, à la première heure.

« Je te remercie, lui dis-je, de tes bonnes dispositions à mon égard.... J'espère qu'elles se continueront. D'autant plus que j'ai pour toi une commission de l'un de tes frères d'Orient. Il m'a chargé de te saluer le serviteur de Dieu et du Prophète qui, après sa prière, dit.... »

Et je lui récitai, sans sourciller, les versets et les strophes usités.

La physionomie d'Omar Yousouf se transforma tout à coup : il se releva sur son séant et me fit recommencer à diverses reprises. Il voulait absolument voir la lettre.

« Mais, lui dis-je, tu sais que je ne sais pas lire l'arabe : c'est donc une traduction dans ma propre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

langue que le cheik a eu la bonté de me faire parvenir. »

Alors il se ravisa, se défendit d'appartenir à la secte sénousienne. Il relevait, disait-il, de celle du cheik Hansar. Je n'ai jamais pu savoir la véritable origine de ce cheik. Mais, ce dont j'étais désormais convaincu, c'est que Omar connaissait les préceptes et la doctrine de la secte sénousienne, quoiqu'il ne voulût pas l'avouer!

Dans la nuit du 20 septembre je fus brusquement réveillé par les Çomalis qui, au nombre de quinze environ, frappaient à coups redoublés à la porte de ma case. Je les entendais crier à tue-tête : « Ghias! ghias! (Crocodile! crocodile!) » et en même temps ils me disaient de prendre mes armes et de les suivre.

J'obéis à leurs désirs, non sans m'être fait prier un peu, après avoir constaté la présence du propre fils d'Omar Yousouf.

La nuit était superbe, éclairée par une lune qui répandait ses flots d'éclatante lumière. J'avais pris mon mousqueton Gras et quatre ou cinq cartouches seulement, avec l'idée de débarrasser la Ouébi d'un caïman et de retourner me coucher.

En route, je me faisais répéter le mot de *ghias*, et grande fut ma joie lorsqu'il se transforma en celui de



Un heureux coup de fusil (voy. p. 154). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

ghier, qui signifie hippopotame. La consonance analogue des deux mots çomalis ne m'avait pas permis de saisir tout d'abord le vrai sens.

Je croyais dès lors que mes hommes allaient me conduire hors du village, et je me souciais peu, à cette heure, d'aller m'aventurer dans la campagne. A mon grand étonnement, ils m'emmenèrent à travers les rues du quartier de Rareïlé, jusque sur les bords de la Ouébi, en face de la prairie d'Afgoï, où s'était arrêtée ma caravane, lors de notre arrivée dans le Guélidi.

En contrebas sur la rive opposée, trois hippopotames broutaient paisiblement, faisant reluire leur dos à la lumière blanche de la lune.

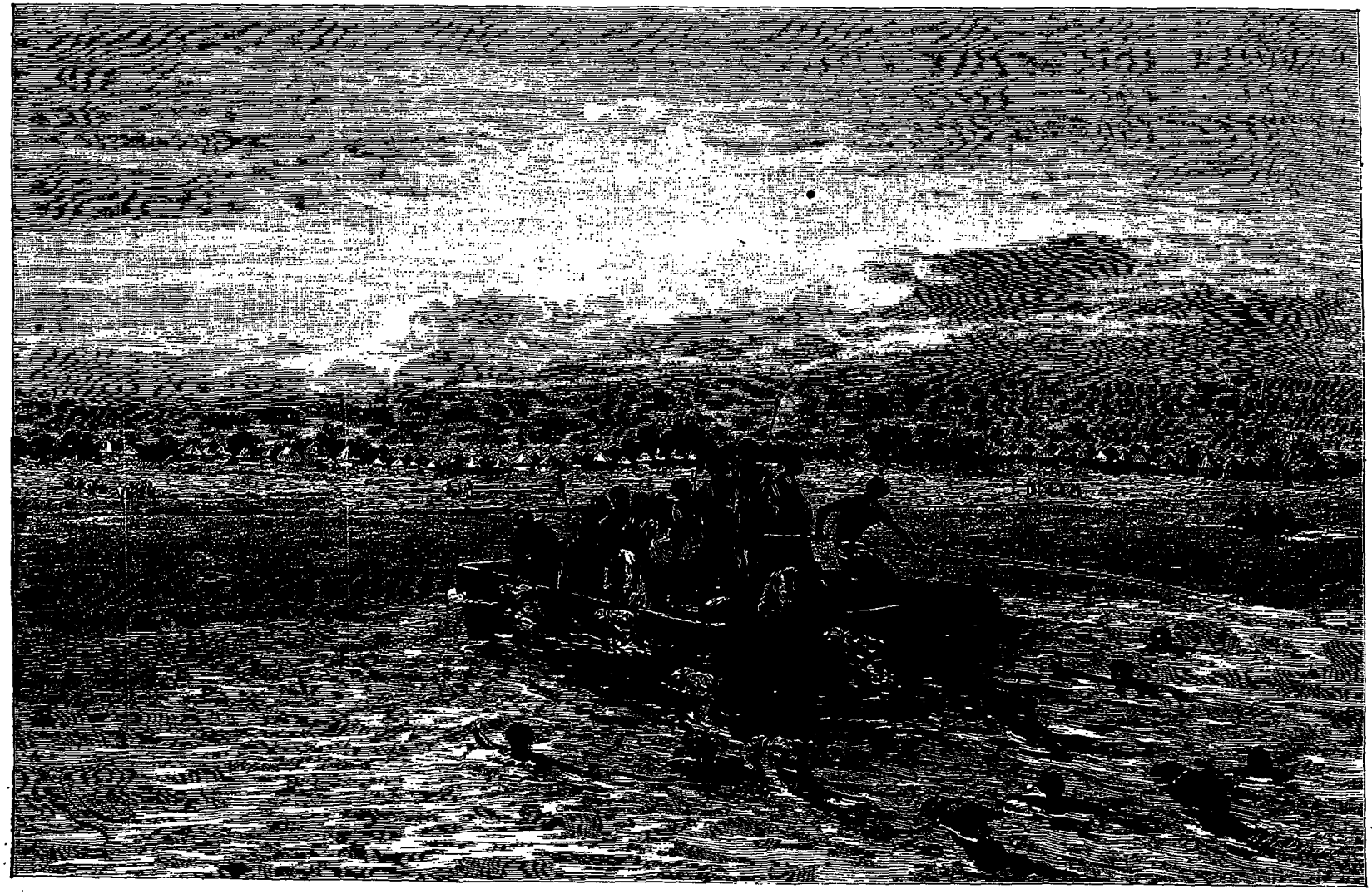
De temps à autre les eaux de la rivière bouillonnaient sourdement, des masses noires émergeaient au-dessus de la nappe liquide, et de nouveaux hippopotames apparaissaient, rejetant bruyamment l'eau de leurs narines.

Les Çomalis restaient silencieux.

Cent mètres à peine me séparaient de la bête la plus proche. Par moments, les reflets de sa peau m'offraient une cible assez distincte.

Je m'adossai contre un des jujubiers sauvages de la berge et je fis feu. Les hippopotames bondirent en poussant des grognements et disparurent en plongeant dans la Ouébi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caravane passant la Ouébi à Guélidi (voy. p. 155-156). — Dessin de Riou, d'après des photographies et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Tu l'as touché ! disaient les uns ! — Ce n'est pas vrai ! » disaient les autres.

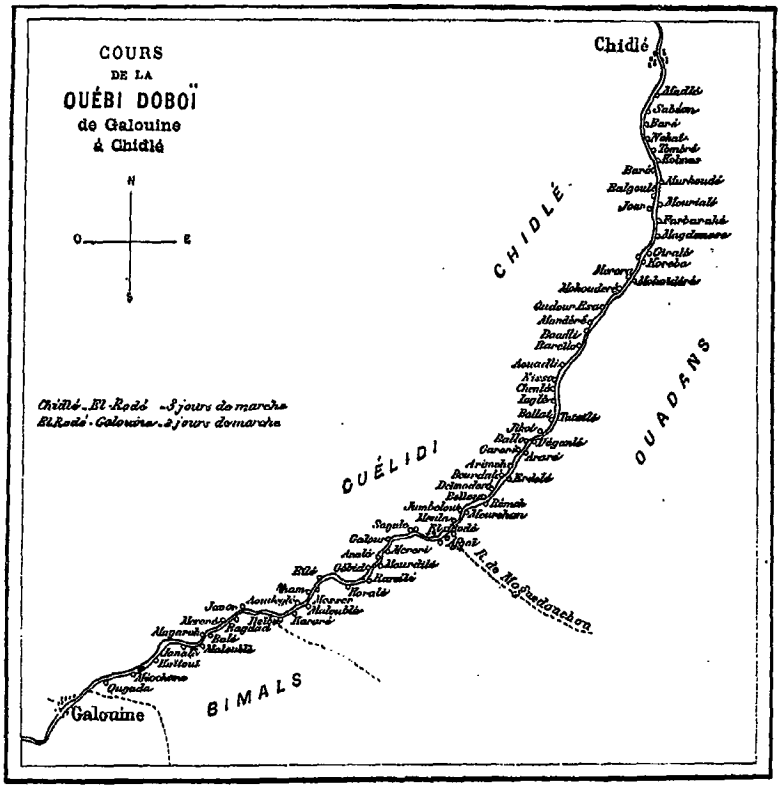
Pendant que nous discutions, un enfant vint nous prévenir que deux hippopotames venaient encore de sortir de l'eau, un peu plus en aval du fleuve, près du bac du même quartier.

Nous nous y rendîmes. Les deux bêtes pataugeaient dans la vase à la même distance, à peu près, que celles auxquelles j'avais envoyé ma première balle. Mais là les deux rives se trouvaient au même niveau, et je craignais, en faisant feu de plus près, que le projectile, soit directement, soit par ricochet, n'allât se loger dans les cases voisines et ne causât quelque accident. Nous revînmes sur nos pas. Grâce à un petit monticule, le tir, quoique plus éloigné, n'offrait plus ces inconvénients. Mon second coup de feu partit : les hippopotames disparurent et je laissai les Çomalis à leurs commentaires pour regagner ma case.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire.

Je racontais à Julian les épisodes de cette chasse nocturne, lorsque les Çomalis revinrent me chercher de nouveau. Ils affirmaient que j'avais tué les deux bêtes et me pressaient d'aller voir l'une d'elles qui était venue mourir sur le marché de Belgouri, dans la vase, en aval de Rareïlé.

J'avoue que je crus un moment à une plaisanterie de la part des Çomalis. Néanmoins je les accompagnai



et je ne me rendis à leurs affirmations que lorsque j'eus touché moi-même l'hippopotame, dont la masse énorme me paraissait être le cadavre d'un de ces animaux morts de l'épidémie, que la rivière charriait quotidiennement.

Pendant que la foule, qui augmentait à chaque instant, halait le corps de l'hippopotame sur la berge, le deuxième animal se tordait, tout près de là, dans les transes de l'agonie. Peu à peu il disparut, entraîné par le courant, et, deux jours après, on nous apportait un morceau de sa peau fraîche et ses défenses.

Bien que mon étonnement fût grand, celui de la foule l'était davantage. Le sang qui coulait du flanc de l'hippopotame indiquait l'endroit où il avait été frappé, et le trou de la balle donnait à peine passage au petit doigt. Il fallait, disaient les curieux, que le poison des projectiles fût bien subtil pour produire des effets aussi rapides.

Je me gardai bien, tout heureux que j'étais de l'impression produite, de détruire les illusions des Çomalis, auxquels je faisais croire, en leur montrant souvent et des cartouches et la portée de mes armes, que la cire dont mes balles étaient enduites était un poison presque foudroyant.

Il fut convenu que, moyennant rétribution et en faisant abandon de la graisse, les esclaves me dépouilleraient l'animal dès le lendemain matin. Je comptais faire parvenir la peau de la bête à l'*Émile-Héloïse*,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui m'offrait une occasion superbe de transport. Malheureusement les Çomalis se querellèrent pour avoir la graisse, et l'opération du dépouillement s'effectua si mal qu'il ne me resta rien de convenable d'une aussi belle pièce.

Pour comble d'infortune, j'avais tué une femelle pleine, et depuis le pillage d'Afgoï il ne me restait plus assez d'alcool pour conserver cet embryon. Bien que la peau ne fût pas entière, il fallut six hommes robustes pour la traîner jusque devant ma case, où je la fis exposer au soleil. Quand je voulus l'expédier à Salem, nous fûmes obligés de la couper en trois morceaux : aucun chameau, bien que leur charge habituelle soit de trois cent cinquante livres au minimum, ne put la porter en entier.

Je profitai de la présence sur rade du bateau français pour encourager Omar Yousouf dans les bonnes résolutions qu'il formulait chaque fois que j'écrivais au commandant Bonnet. Il était toujours décidé que nous nous mettrions en route à la fin du mois. Après des explications nouvelles il m'avoua humblement qu'il avait gaspillé les fonds que je lui avais donnés et il me réclamait encore une somme de quatre cents piastres pour solder les gens de mon escorte.

Je voulus mettre la sincérité d'Omar Yousouf à l'épreuve une fois de plus. Je lui offris d'accéder à ses désirs, à la seule condition de faire prendre par Salem et le gouverneur l'engagement écrit de lui solder non pas quatre cents piastres, mais mille, le jour où j'aurais atteint Gananeh avec ma caravane.

Inutile de dire qu'il refusa : il voulait des espèces sonnantes.

Jusqu'à ce jour, Osman Hadji Ibrahim, celui qui m'avait si bien défini Omar « un arbre vénéneux chargé de vautours », et son frère Jibraïl, aux mains duquel j'avais confié quelque temps mon pavillon au sortir de Moguedouchou, ne m'avaient pas trop importuné.

Ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour surprendre ma bonne foi.... Ils vinrent tous deux solliciter un prêt de cent piastres qui devait, disaient-ils, les aider à acheter un chameau et une pacotille qu'ils joindraient à ma caravane, afin de la vendre avec bénéfice au marché de Gananeh, où ils me rembourseraient. C'était une condition *sine qua non* de leurs services futurs. Ils insistèrent tellement que je devinai leurs mauvaises intentions, et je me gardai bien de les satisfaire.



Type de Guecerkoudeh. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

J'appris plus tard que, pendant qu'ils me parlaient de dévouement et de fidélité pour obtenir l'argent, ils engageaient Omar Yousouf, sur le compte duquel ils déblatéraient, à m'extorquer non pas quatre cents piastres, mais huit cents.

Je n'insiste pas sur l'odieux de cette comédie, dont mes lecteurs vont voir plus loin les différentes péripéties. Je suis obligé de raconter mon odyssée dans ses moindres détails pour faire entrer en scène, avec raison, chacun des personnages qui y vont jouer un rôle.

Au milieu de tous ces ennuis je restais calme, et pourtant anxieux.

Le 29 septembre arriva, et il n'était plus question de notre départ. L'*Émile-Héloïse* avait pris le large, et le commandant Bonnet, un peu alarmé par les bruits sinistres que les populations de Moguedouchou faisaient circuler sur notre sort futur, nous écrivit sa dernière lettre avec tant d'émotion, qu'il n'eut pas le courage de l'achever.... Les larmes de ce brave ami avaient effacé ses derniers adieux et sa signature....

Sur ces entrefaites, une caravane de Guecerkoudeh et de Ellaï arriva de Gananeh, sur le marché de Guélidi, se rendant à Moguedouchou. Elle apportait un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lourd chargement d'ivoire destiné au cheik Moumen.

Je m'empressai d'entrer en relations avec les gens qui la composaient, et, tout en m'arrêtant à l'examen des types étranges des Gogohouine — abeuches et des esclaves de Gananeh — aux coiffures bizarres, après avoir regardé la manière curieuse dont leur convoi traversait la rivière, au moyen des bachots du pays, je m'abouchai immédiatement avec les chefs. Ils m'apprirent qu'ils comptaient retourner bien vite dans leur pays.

J'avais ainsi l'occasion de mêler mon convoi au leur. J'informai aussitôt le gouverneur de Moguedouchou pour qu'il réservât à ces personnages son meilleur accueil et les engageât à me prendre avec eux.

En même temps j'entamai avec Omar Yousouf de nouveaux pourparlers, espérant qu'il serait tout heureux de cette occasion pour pouvoir nous mettre en route.

Tout d'abord, et outre mon dernier versement, il me demanda de nouvelles sommes! Nouvelles fourches caudines, sous lesquelles j'allais être obligé de passer, car il me dépêcha son propre frère pour me démontrer la légitimité de sa demande. Le plaidoyer ne manquait pas de métaphores. D'après son avocat, le cheik des Gobrons s'efforçait de me préparer les voies vers le Haut Djoub. La route de Guélidi à Gananeh était jonchée d'épines cachées sous des feuilles vertes. Chaque jour, son frère les enlevait une à une, de sorte que, lorsque le moment serait venu, je marcherais sur les fleurs pour ne respirer que leur parfum (*sic*).

Avant de sortir de ma case, il me demanda de lui donner un fusil, que je lui refusai en le priant de vouloir bien me laisser à mes réflexions.

Nous nous concertâmes avec Julian. Que faire? Coûte que coûte, il faudrait en finir, et je consentis à verser quatre cents piastres dans les quarante-huit heures.

Le 10 octobre, Guecerkoudeh et Ellaï revinrent de Moguedouchou. Le sultan du Guélidi laissa naturellement la réception des nouveaux venus à ma charge. Je fis de mon mieux et avec plaisir.

Le chef des Guecerkoudeh était plus aimable que son compagnon ellaï. Informé par le gouvernement de Moguedouchou et par Salem des misères que nous avions subies, il nous assurait meilleur accueil chez son sultan, qui était, disait-il, l'ami intime du chef voisin des Gallas Arrousis, chez lesquels nous parviendrions sans encombre. Le tout était de sortir du Guélidi et de franchir un mauvais pas, la tribu des Rahouïne séparant celle des Ellaï de Gananeh. Si nous réussissions, il nous serait facile d'atteindre le Harrar, marché sur lequel les caravanes de Gallas Arrousis allaient, d'après lui, porter leurs cafés et leurs ivoires.

Ma case était porte à porte avec celle du cheik des Gobrons, que j'obsédais sans cesse pour qu'il donnât enfin ses ordres de départ et s'entendît avec les chefs guecerkoudeh et ellaï. Il finit par convenir avec eux que nous nous mettrions en route après les fêtes du grand Id qui allaient commencer dans quelques jours. En même temps il invitait nos nouveaux guides à se rendre à Mereri, à quelques heures de Guélidi, en aval de la Ouébi, pour rassembler le personnel de leur caravane qui s'y trouvait provisoirement cantonné et le ramener à Guélidi afin d'organiser notre départ définitif.

Enfin, l'heure de la délivrance allait sonner!

Pour faire contre mauvaise fortune bon cœur, j'achetai, en présence de tous, un superbe taureau et un mouton énorme qui devaient servir au repas d'adieu de mon escorte, après lequel, selon l'usage çomali, devait avoir lieu le serment de fidélité prêté sur le Coran.

Avec Julian nous passâmes encore en revue notre matériel pour que rien ne manquât au moment du départ. Nous seuls pouvions faire cette besogne, n'ayant plus un serviteur sous la main, et obligés, en outre, de prévoir tout ce qui serait nécessaire à une escorte de plus de cent Çomalis!

Madi Nour, l'ancien chauffeur des Messageries, qui parlait assez bien le français et que j'avais engagé, on se le rappelle, pour servir de compagnon à Julian, avait déserté avec les avances que je lui avais faites, et il me fallait le remplacer auprès de mon second par un serviteur à tout faire.

Je pris à mon service Juma, un Souhaéli, ancien soldat du sultan de Zanzibar, qui avait combattu jadis contre le fameux Mirambô de l'Ounyamouési. Il connaissait fort bien et le çomali et l'arabe. Il pourrait à la fois servir d'interprète et de garde du corps. J'avais remarqué que sa maison servait de refuge aux pauvres esclaves, qui venaient chez lui mendier quelques bouffées de sa *ruchba* (narghilé) ou le résidu des marmites dans lesquelles il avait fait bouillir sa maigre pitance. Il faisait le bien autour de lui, et j'augurais bien des bons sentiments qu'il manifestait ainsi, sans ostentation.

Je saluai de quelques coups de feu le jour du grand Id.

Guélidi tout entier était en liesse. Le vacarme des trompettes et des tambours improvisés avec des bidons à pétrole était assourdissant. Comme aux dernières fêtes, je dus aller à la mosquée de Rareïlé assister à la grande prière, mais, sitôt que je le pus, je rentrai dans ma case, ayant en tête d'autres préoccupations que celles des réjouissances.

Les Gobrons et les habitants des autres quartiers du Guélidi s'étaient réunis en grand conseil chez Omar Yousouf, où s'agitait la grave question de notre départ.

On comprendra avec quelle anxiété j'attendais les nouvelles qu'on me transmettait au fur et à mesure qu'un orateur élevait la voix. Mais aucune décision ne fut prise dans cette séance, d'où les Çomalis sortirent reluisants de graisse et saturés du café.... que j'avais dû fournir, bien entendu.

Pour ajouter encore à mes misères, mon chamelier vint me réclamer ce qu'il appelait ses étrennes. Peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

satisfait de mon refus à sa demande de dix piastres, il alla chercher les bêtes confiées à sa garde, les amena devant notre case et leur donna la clef des champs. J'avais heureusement sous la main un esclave qui consentit à faire pendant quelques heures l'office de berger.

Mon chamelier, mandé chez Omar, ne voulut pas démordre et je dus céder, de peur de me créer de nouveaux embarras.

Combien de fois, en pareille circonstance, j'aurais voulu rosser d'importance ces brutes sur lesquelles la bonté, la douceur et la générosité n'avaient pas de prise !

La résignation et la patience sont des qualités nécessaires à celui qui voyage dans ces régions, sous peine de compromettre vingt fois par jour sa propre sécurité. Et on comprendra avec quelles angoisses je voyais toujours arriver de nouvelles déceptions. Mais nous étions loin encore d'être au bout de nos peines !

L'incident de mon chamelier était à peine réglé, que je vis entrer dans ma case, à ce moment encombrée par Ali Hamed Birkan, le frère d'Abdi Abdikero et deux ou trois autres personnages, un ancien esclave d'Achmed Yousouf, Hadji Robo, grand et solide abeuche, toujours coiffé d'un tarbouche, qui demandait à me parler.

La présence de mes visiteurs semblait le gêner pour ce qu'il avait à me dire, mais il se mit bien vite à son aise, et, après avoir posé la main sur ses lèvres pour demander le silence, il nous pria de l'écouter, et parla ainsi :

« Il y a quarante-huit heures à peine, Jibraïl Mouça me fait appeler chez lui.

— J'ai besoin, me dit-il, de quelques hommes dévoués et solides, comme toi. Tu es pauvre : veux-tu de l'argent ?

— Oui, répondis-je tout d'abord.

— En ce cas, Robo, sois des nôtres. Tu sais que j'accompagne la caravane des Français à Gananeh avec mon frère Osman Hadji. Elle ne doit pas aller bien loin. Notre plan est d'assassiner Cheik Akim et Zoulian (c'est ainsi qu'on prononçait le nom de Julian). Au premier moment, tout le monde perdra l'esprit. Il faudra profiter de cet instant d'embarras pour emmener les chameaux avec leurs charges. *Je frapperai moi-même.* A toi, comme à nos gens, le reste de la besogne et le partage du butin. »



Type de Gogohouine. — Dessin de Riou, d'apres une photographie de l'auteur.

Ali Hamed et les autres avaient presque pâli sous leur peau noire. Ils se regardèrent sans mot dire, suspendus comme moi aux lèvres de Robo, qui continua sans que le moindre trouble parût l'affecter.

« Je ne suis qu'un esclave, mais j'ai peur de Dieu ! J'ai refusé de prêter la main à un pareil crime dont l'origine est le refus d'un prêt de cinq cents francs. Je m'étais promis de le révéler quand le moment serait opportun.

« Les Français vont partir, escortés peut-être par vous qui m'écoutez. Croyez à la sincérité de mes paroles. Je suis prêt à jurer sur le Coran, devant Jibraïl Mouça et le conseil des vieillards gobrons, quoi qu'il puisse m'arriver de fâcheux.

« Au reste, ajouta-t-il, il n'est pas jusqu'au berger du troupeau qui n'ait reçu des avances analogues du propre frère du sultan Moudé Yousouf, parce que ce dernier s'est trouvé froissé de n'avoir rien touché des sommes que Cheik Akim a versées et que les autres se sont partagées. »

Hadji Robo était ému. Mon entourage était saisi, anéanti par cette révélation inattendue. Il fut décidé qu'Omar Yousouf serait immédiatement avisé.

Au moment où je l'abordai, il venait lui-même d'avoir une dispute, disait-il, avec les membres de son clan. Il était accroupi sur son lit, la tête entre les mains, l'air très affecté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il me fit signe de fermer la porte, et, lorsque je l'eus fait, il me déclara qu'il venait de rompre en visière avec les siens.

« Dès le début de ton arrivée ici, me dit-il, j'ai eu la faiblesse de remettre de grosses sommes à ceux qui viennent de sortir d'ici, sur l'argent que j'ai exigé de toi.

« Chaque fois que j'ai voulu te faire partir, on a prétexté le Rhamadan, la moisson ou tout autre motif.

« Si j'avais lieu de compter, aussi bien pour moi que pour toi, sur le dévouement de quelques personnes, c'était certes sur les membres de ma propre famille. J'ai tout supporté depuis quatre mois, et je sens que ma réputation de chef de Guélidi s'en va.... Vous n'êtes pas mes hôtes ici, mais mes prisonniers. A part quelques sujets fidèles, tous ceux qui vous entourent n'en veulent qu'à ce que vous possédez. Pour que le dernier argent que tu m'as versé ne soit pas dévoré, comme le précédent, j'ai mis comme condition de payement qu'on vous escorterait jusqu'à Gananeh. Je viens de subir un refus formel. Tous mes raisonnements ont été inutiles. Tout le monde veut de l'argent pour manquer encore de parole. Il ne sera pas dit que, bien qu'estropié, Omar Yousouf ne remplira pas ses engagements envers vous.

« Depuis douze ans je ne suis pas sorti de ma case. Eh bien! je monterai sur mon âne et j'irai moi-même jusqu'à Armedo te remettre aux mains des Guecerkoudeh venus pour te prendre de Gananeh. J'aviserai le sultan Osman Asséno par une lettre. De cette façon, si vous devez être pillés ou assassinés en route, le cheik des Gobrons subira, lui aussi, une mort honorable.

« Ne m'en veuille pas. Que ton âme soit sereine (koun rali). Je sais ce que tu souffres : laisse-moi agir. »

Belles phrases! on le voit. J'avoue que j'eus la naïveté de me laisser tromper encore par l'hypocrisie de cet homme, et j'usai de mille détours pour ne pas trop le chagriner, en lui révélant les intentions de Jibraïl.

« Je suis déjà informé, me dit-il. La conduite de Jibraïl, c'est Osman Hadji lui-même qui la lui a dictée. Les mêmes mains que l'on te tend *comme remplies de miel dissimulent le poison* (sic). »

La femme d'Omar Yousouf avait forcé la porte. Moins calme que son mari pour démontrer que Julian et moi étions sous sa protection, elle me crachait sur la tête en comprimant mon turban dans ses mains et soulevait ses seins en s'écriant : « Zoulian! akim! *gnagno!*... Julian, le docteur, mes bébés! »

Cette pantomime à la fois pathétique et grotesque m'aurait presque donné envie de rire; mais on comprendra que ce n'était pas le moment.

En somme, notre départ était encore retardé.

A quelque chose malheur est bon, pensai-je. Pour le moment, Omar Yousouf me paraissait lavé des soupçons que son entourage avait amoncelés sur sa tête. Si son amour-propre et son orgueil de Çomali ne lui avaient pas permis de les réduire à néant dès le début par des déclarations prématurées, il s'y était décidé après avoir été acculé dans ses derniers retranchements; et une confession de ce genre devait être dure au successeur d'Achmed Yousouf, devant lequel tout le monde courbait la tête, en tremblant.

La nouvelle de la rupture d'Omar Yousouf avec les Gobrons se répandit vite dans le Guélidi.

Jusqu'à une heure très avancée de la nuit, de même que dans la matinée du 14, les visiteurs affluaient chez le sultan, qui déclarait à tous qu'il était prêt à partir lui-même, en personne, etc., etc.

Et pendant ce temps un homme dont j'ai parlé au début de ma narration, Nour Mouça, l'assassin d'Hadji Indi, venait se mettre à mes ordres, voulant, disait-il, par son dévouement à ma personne, rentrer en grâce auprès du sultan de Zanzibar, du gouverneur et des chefs de Moguedouchou. Sa démarche ressemblait assez aux avances chevaleresques et pleines d'aménités d'un chef de bande, surtout après les incidents de Lafole que lui-même dirigeait.

Les Guecerkoudeh repartirent le soir même avec quelques gens du village de Mereri, pour lesquels cinq bêtes étaient prêtes. Je les escortai jusqu'à quelques centaines de mètres et me séparai d'eux avec tristesse, déçu encore dans les espérances nouvelles que leur venue à Guélidi, avait fait naître en moi.

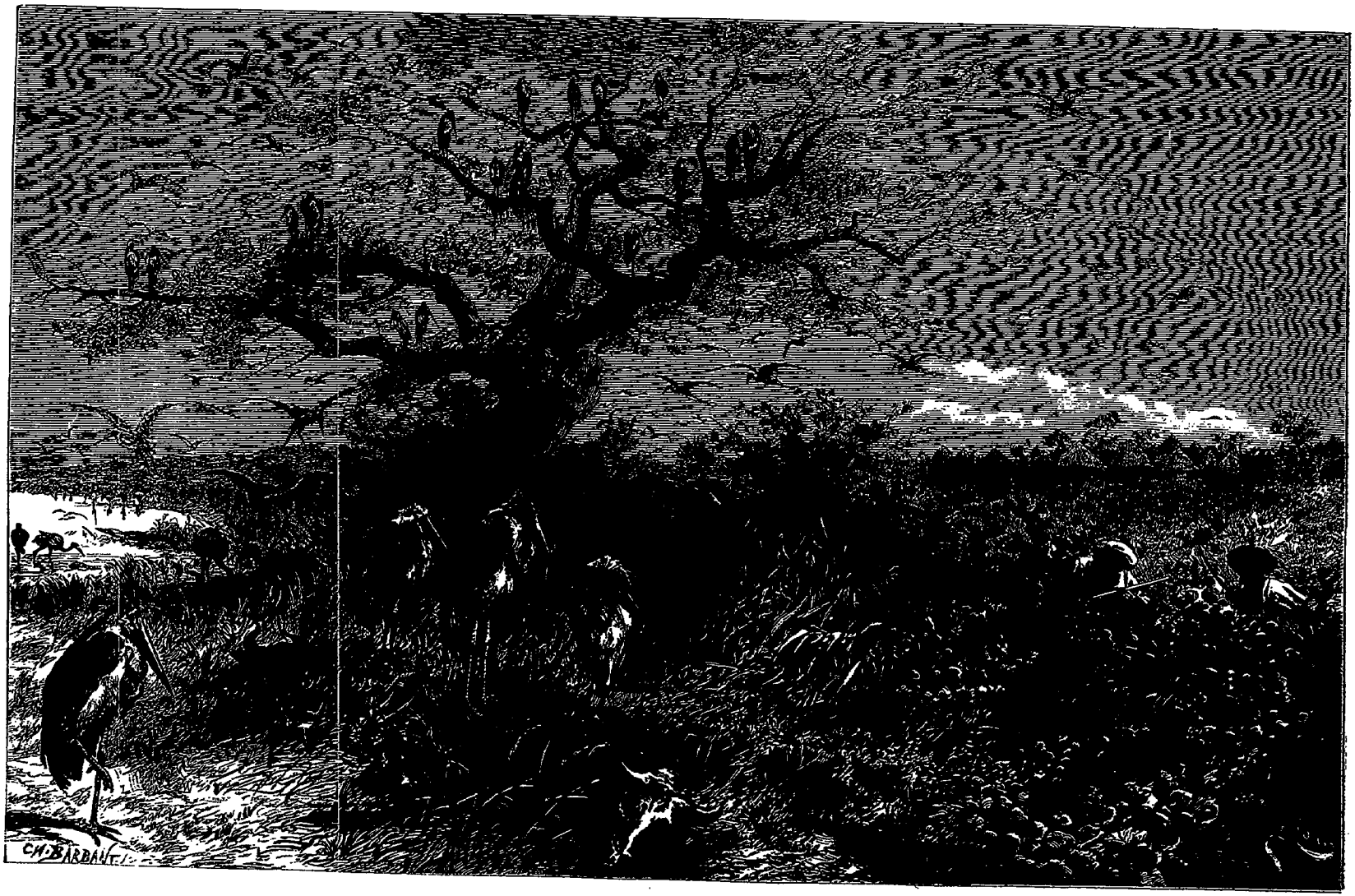
Quelle ne fut pas ma surprise, le lendemain, au point du jour, lorsque je vis de nouveau le chef des Guecerkoudeh et les siens campés aux abords de ma case. Ils n'avaient plus que quatre ou cinq bêtes. Je soupçonnais quelque fâcheux événement et je courus aux renseignements. Tout d'abord, les femmes prétendaient que quelques chenapans du clan des Aboukeros, quartier d'Aïtereh, avaient pillé la caravane, croyant qu'elle emportait clandestinement mes bagages.

La réalité était que deux trafiquants de Mereri, qui se rendaient à Gananeh, avaient jadis volé l'esclave d'un Çomali du clan d'Aboukero pour le vendre ensuite. Sentant qu'ils avaient une occasion de se venger, et de se rattraper, les Aboukeros avaient attendu la caravane près du village de Boullo, sur la route de Dafit, et avaient enlevé leur butin.

Ils avaient ramené leur prise à Guélidi. Mais l'affaire se compliquait. Quand les Guecerkoudeh rentrèrent, ils racontèrent aux Gobrons l'attaque dont ils venaient d'être victimes. Trois ou quatre partirent pour Aïterez, demander des explications; ils furent reçus à coups de triques et durent se replier en attendant le matin pour demander vengeance. Grand émoi dans le Guélidi. Pour la circonstance, on débarrasse les esclaves de leurs entraves. On va, on vient. Le combat aura lieu aux bâtons, puisque ce sont les seules armes employées la veille. Il va donc y avoir une forte bagarre et je vais pouvoir contempler un exemple de la bravoure des gens du Guélidi.

C'était beaucoup de bruit pour rien; les Aïterez reculèrent et payèrent aux Gobrons vingt bœufs d'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux marabouts (voy. p. 160). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mende, pour coups et blessures. Le soir même, on commença à faire ripaille, laissant les habitants de Mereri se débrouiller avec les Aboukeros. Les démêlés ne prirent pas moins de six jours de réunion chez Omar Yousouf, avant qu'on arrivât à une solution.

Cette deuxième partie de l'affaire ne m'intéressait pas et ne pouvait distraire les loisirs de ces longues journées, que nous cherchions vainement à remplir, Julian et moi.

Je repris donc mes chasses aux abords du Guélidi et je n'avais pas besoin d'aller bien loin de notre case pour tuer de belles pièces de gibier.

J'avais bien reçu, à diverses reprises, d'un homme réputé le meilleur archer de Guélidi, la proposition de le suivre dans la campagne pour tirer avec lui des gazelles et des antilopes.

Cet homme, à en juger par les dépouilles d'autruches et de guépards qu'il apportait sur le marché, ne devait pas démentir son titre; mais, d'un autre côté, vu l'état des choses, je ne pouvais me hasarder dans les environs et je dus me contenter de lui acheter les oiseaux et les diverses pièces qu'il tuait avec la plus grande adresse.

Était-il l'auteur d'un récit populaire qui courait le pays et dont on le disait le héros? Je ne sais; mais en tout cas son adresse, dont il nous donna maint échantillon, justifiait cette croyance. Voici l'histoire, qui n'est autre chose qu'une charmante idylle.

Une jeune fille çomali, des bords de la Ouébi, était si belle que tous les jeunes gens de son village l'entouraient et l'obsédaient de leurs sollicitations. Lasse enfin, elle promit sa main au chasseur assez adroit pour clouer, d'une seule flèche, la patte et l'oreille d'une gazelle.

La chose paraissait irréalisable. Mais notre homme trouva un ingénieux moyen de gagner le cœur de l'enfant.



Le premier archer du Guélidi. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

Il se mit à l'affût, au coucher du soleil, au moment où les gazelles allaient passer. Il avait en main son arc armé d'une flèche, mais d'une flèche sans fer. Il la décocha sur l'oreille droite d'une gazelle qui passait près de sa cachette. Au contact de la flèche qui lui frôla l'oreille, l'animal, instinctivement, releva la patte droite comme pour se débarrasser de l'objet qui l'avait touché sans bruit, en lui causant une si vive douleur. A ce moment, une deuxième flèche, habilement lancée, clouait la patte et l'oreille de la pauvrette.... Et la main de la jeune fille était au chasseur!

Comme je l'ai dit, je n'eus pas l'occasion de voir cet homme recommencer dans les bois du Guélidi pareil tour de force.

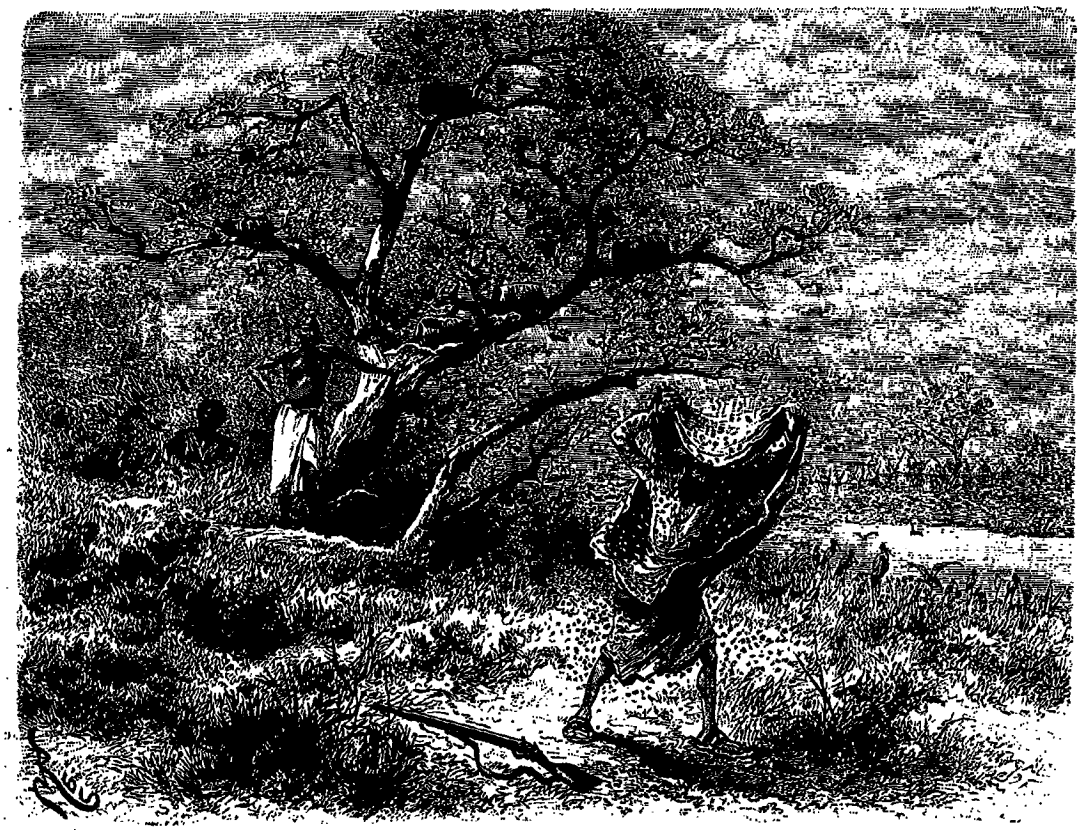
Les marabouts énormes qui dévoraient gloutonnement les charognes jonchant la plaine, à quelque distance de notre hutte, auraient sali et déshonoré les armes du conteur, s'il en avait abattu un seul.

Il me laissait me faire la main et tuer bon nombre de ces oiseaux étranges, d'aspect difforme, qui tournoyaient lentement dans les nues où ils planaient à des hauteurs infinies.

G. Révoil.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Poursuivi par les guêpes. — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS,

PAR M. G. RÉVOIL [1],

EN 1882 ET 1883.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Une aventure désagréable. — Commencement des pluies. — Les Héterocéphales. — Conciliabules interminables. — Menaces continuelles et stériles. — Faux départs. — Délicatesse d'Omar Yousouf. — Scènes de la dernière heure. — En route. — Alerte de Belgab. — Marche forcée pour atteindre Ouarman.

Mon aventure avec l'aigle pêcheur m'avait été désagréable, mais celle qui m'advint, un jour de chasse sur les bords de la rivière, me laissa des souvenirs encore plus pénibles.

Afin de ménager mes munitions et de ne pas mettre la population en éveil par de trop nombreux coups de fusil, je choisissais, au milieu des échassiers de toute espèce qui picoraient le long des berges, les oiseaux qui manquaient à nos collections.

Un beau grèbe me tentait. J'usai de tous les moyens possibles pour approcher de cet oiseau méfiant sans me montrer, et, pour cela, je me dissimulai derrière une haie, à l'abri d'un grand figuier.

Au moment où j'ajustais mon canard, je fus assailli par un essaim de guêpes que je venais de déranger et qui, s'acharnant aussitôt après moi, me couvrirent la figure, les yeux, le nez et les oreilles, en me faisant de douloureuses piqûres.

Affolé de douleur, je lâchai bien vite mon arme et, saisissant la chemise qui me servait de vêtement, je la ramenai brusquement sur ma tête, pour préserver mon visage.

Mais cette jupe était trop courte pour protéger toutes les parties de mon corps. En me couvrant d'un côté je

1. Suite. — Voy. t. XLIX (1885), p. 1, 17, 33, 49, 65; t. L, p. 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me découvrais de l'autre et me livrais sans défense aux aiguillons de mes adversaires.

Aveuglé, je m'éloignai de la berge en courant.

Les deux Çomalis qui m'accompagnaient se tenaient à distance respectueuse, riant à se tordre de ma mésaventure. Un moment, je fus obligé de m'accroupir, suffoqué par la souffrance, n'osant plus remuer. Enfin, lorsque je fus parvenu à me débarrasser des guêpes, j'étais abîmé, boursouflé, sourd, et c'est dans ce piteux état que je regagnai ma case.

Chemin faisant, une vieille femme s'apitoya sur mon sort. Elle me frotta le visage avec un peu de graisse, en me retirant du bout des doigts quelques aiguillons qui m'étaient entrés profondément dans la chair et surtout dans les lobes des oreilles....

Une forte bourrasque de quarante-huit heures ouvrit la saison des grosses pluies. Guélidi fut transformé en une vaste mare, au milieu de laquelle, à cause de la nature argileuse du terrain, hommes et bêtes pataugeaient en glissant. La Ouébi, grossie dans l'espace de quelques heures, débordait en charriant d'énormes troncs d'arbres que l'impétuosité du courant, brusquement accru, avait arrachés en amont du village.

La partie basse d'El-Rodé était inondée. De la partie haute un véritable torrent se précipitait à travers les rues du village, entraînant avec lui les détritus et le fumier qui les encombraient.

Cette toilette était nécessaire à ce quartier infect du Guélidi et ce premier déluge était bienfaisant pour un sol aride et desséché. Les Çomalis s'en réjouissaient; mais ils ne manifestaient pas leur joie de la même façon qu'à Meurka, où ils parcourent les rues en bande, armés de gaules et prenant plaisir à éclabousser les passants.

Ce qui pouvait leur être agréable n'était pas fait pour m'apporter la moindre gaieté, car pendant toute la durée de la saison dans laquelle nous allions entrer il était impossible de songer à charger une caravane. De Guélidi à Dafit, le terrain était le même, argileux et glissant, et aucune bête ne pouvait franchir cette étape avec le moindre fardeau.

Malgré tout, nous étions convenus avec le cheik des Gobrons, le 21 octobre, que mon convoi se mettrait en route par fraction, sous la surveillance d'Abdi Abdikero et d'Hali Hamed, et que je partirais en dernier lieu moi-même avec deux ou trois bêtes seulement et une bonne escorte. Malgré mes appréhensions sur le sort du matériel confié à des gens qui pouvaient ne pas nous être dévoués, il fallait en finir.

Le courage et la patience de Julian cédaient devant le spleen qui nous envahissait et je voyais mon brave compagnon s'affaiblir peu à peu, le sourire sur les lèvres. A cette date du 21 octobre, il comptait cent dix-sept jours de véritable détention dans notre hutte. Il avait seulement fait trois sorties de quelques heures, et, malgré mes prières, il s'obstinait à ne pas s'écarter de notre case, restant constamment de garde auprès de notre matériel, comme un vrai cerbère.

Il affectionnait tout particulièrement un laboratoire que nous avions improvisé dans un réduit attenant à la hutte sous laquelle nous couchions; et là, dépouillant le gibier que je tuais, au milieu des oiseaux empaillés et des collections de toute espèce, il surveillait la bouillie quotidienne qui nous servait de nourriture.

Les gamins, plus malicieux encore que ceux de Paris, lui faisaient toutes sortes de niches et s'amusaient à percer le torchis qui servait de murs au laboratoire. Le feu de notre théière et de notre cafetière intrigua si fort les Çomalis indiscrets qui épiaient nos moindres mouvements, que le bruit se répandit dans Guélidi que nous fabriquions de l'argent avec la terre du pays!

C'était peut-être pour cela que Omar Yousouf exigeait, exigeait toujours de nouvelles sommes! Et plus d'un vint dans ma hutte pour me demander mon secret!

Le mauvais temps interrompit pendant quelques jours nos occupations habituelles et les heures nous paraissaient d'une longueur désespérante. Nous ne savions comment nous ingénier pour inventer une distraction. Nous la trouvâmes dans la chasse aux rats énormes qui nichaient dans le chaume de notre toiture, dans la destruction des mille-pattes et des araignées qui prenaient avec nous trop de familiarités. Un matin même, Julian trouva dans le laboratoire une superbe vipère qui était venue s'y abriter de la pluie. Nous lui accordâmes une plus large hospitalité en la mettant dans un bocal qui contenait déjà quelques sujets semblables.

Tout près de notre habitation, Omar Yousouf possédait un moulin pour triturer le sésame et en extraire l'huile, du même genre que celui que j'ai eu l'occasion de décrire lors de notre séjour à Moguedouchou. Toutefois celui-ci était mis en mouvement par un chameau.

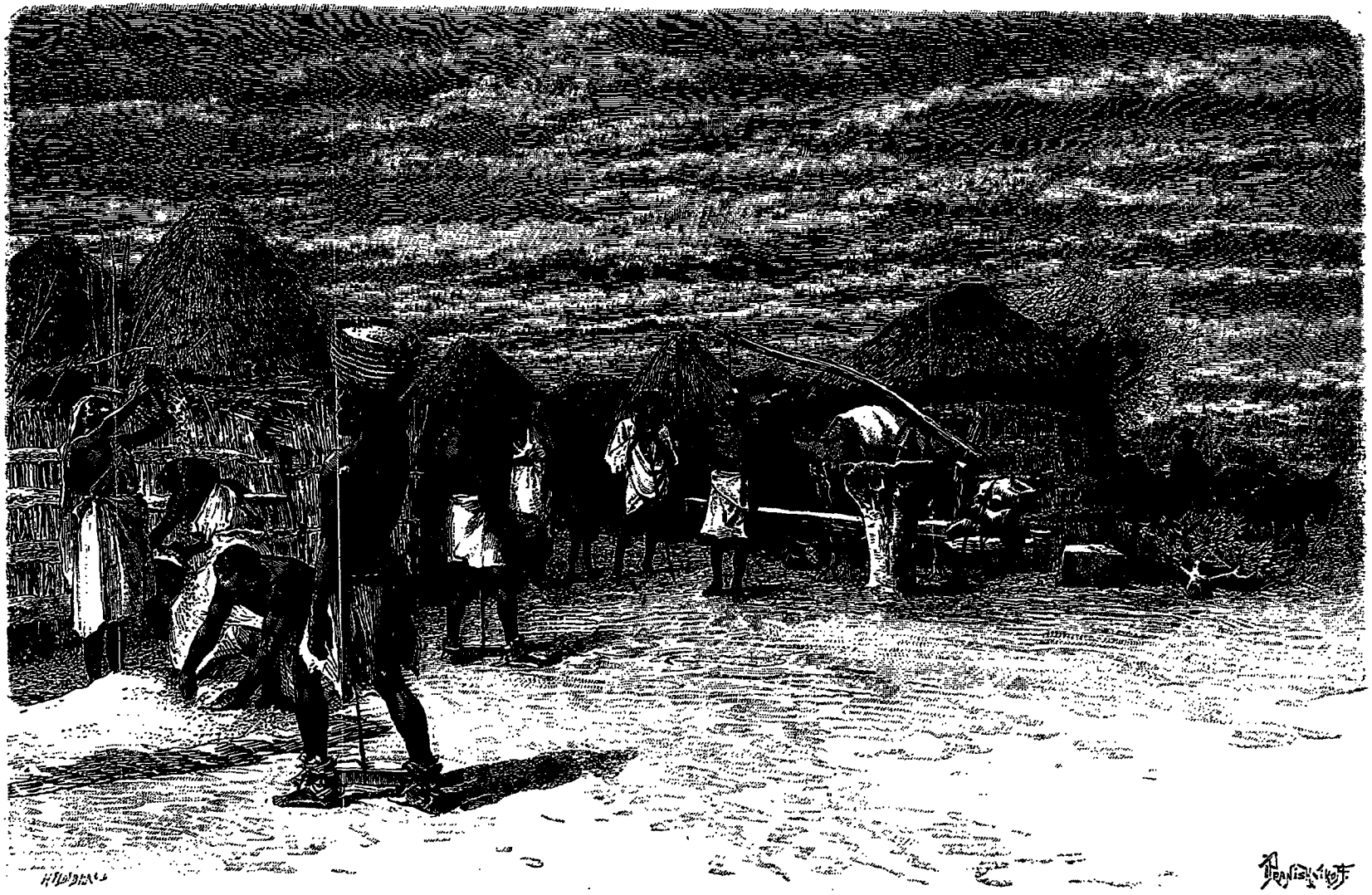
Les trois ou quatre huttes voisines servaient de greniers où s'entassaient le sésame et les graines que, de tous côtés, on offrait au cheik des Gobrons comme tribut ou comme présent. Quant au dourah et au maïs, on enterrait leurs graines, suivant l'usage, dans de grands trous, ou *eufra*, creusés profondément dans le sol et soigneusement garnis de roseaux, pour les préserver du contact de la terre.

Ces greniers attiraient naturellement beaucoup de rongeurs de toutes sortes, dont les plus curieux étaient les Héterocéphales.

Une quantité innombrable de petits monticules semblables à ceux faits par les taupes signalaient leur présence. Ces curieux animaux se frayaient un passage dans le sol avec leurs ongles et leur museau, émiettant l'argile. Nous ne pûmes jamais, soit de jour, soit de nuit, voir une seule de ces bêtes sortir de son refuge. Mais les gamins çomalis nous montrèrent comment il fallait nous y prendre pour nous en emparer.

Lorsqu'un Héterocéphale commençait à rejeter la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Moulin pour triturer le sésame. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre en dehors de son trou, armés de longues aiguilles pareilles à celles qu'on forgeait dans le pays pour filer le coton au rouet, nous nous mettions à l'affût à côté du trou. Dès que la petite bête se remettait à l'œuvre et arrivait à portée, nous la lardions d'un coup brusque et, dégageant un peu la terre, nous n'avions qu'à la saisir pour la mettre dans un bocal d'alcool.

Le 24 octobre, nous nous trouvions encore dans la même incertitude et toutes les décisions prises par Omar Yousouf furent annulées par l'arrivée d'un parent du cheik de Gananeh, Eden Asseno, qui venait se mettre à nos ordres.

Abdi Abdikero, effrayé sans doute des bruits sinistres qui avaient cours dans Guélidi, se refusait à prendre les devants avec une première fraction du convoi.

Cette fois le découragement triomphait de nos efforts. J'informai le cheik des Gobrons que si nous n'avions pas quitté sa résidence le 30 courant, Gananeh fût-il aux portes de Guélidi, je renoncerais à mon voyage.

Je renverrais à tout hasard Julian à Moguedouchou, avec mon matériel. Quant à moi, je resterais seul, jusqu'à ce que j'eusse obtenu, par un moyen ou par un autre, le remboursement de toutes les sommes qu'on m'avait volées. Je ne voulais pas continuer à être le jouet de Guélidi, pas plus qu'à être traité par lui comme un enfant.

Un sourire narquois répondit à cette sortie irréfléchie de ma part; car, en somme, j'étais à la merci du cheik des Gobrons et mes menaces devaient lui paraître bien ridicules. Il me demanda si je ne consentirais point, en présence d'un départ immédiat, à lui donner une partie de mes bagages qu'il aurait soin de me faire parvenir plus tard à destination? On comprendra la confiance que m'inspirait cette proposition, alors que les propres gens de l'escorte qui m'avaient accompagné de Moguedouchou à Guélidi m'avaient eux-mêmes dévalisé.

Je passe sur une foule de détails qui naissaient de mes entretiens incessants avec Omar Yousouf, qui finit par exiger de moi une réconciliation avec Jibraïl Mouça lui-même!

Enfin le 26 et le 29, les vieillards des divers clans du Guélidi furent convoqués de nouveau. Grâce à deux esclaves qui écoutaient aux cloisons de la case, j'avais à chaque minute le résumé des débats.

On reprochait au cheik des Gobrons le gaspillage de mon argent, dont la répartition avait été injuste.



Hétérocéphale (*Heterocephalus glaber*). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. (1/4 grandeur naturelle.)

On reconnaissait que, de notre côté, nous n'avions pas violé une seule fois l'aman depuis notre arrivée.

D'aucuns allaient même jusqu'à vanter notre courage et notre patience qui devaient faire honte aux Gobrons dont nous étions les hôtes. A cause du méfait de quelques-uns, les vieillards du Guélidi ne pouvaient se déshonorer aux yeux des Çomalis d'Hamarhouine et de Moguedouchou, qui se moquaient avec juste raison de leur faiblesse, puisque nous étions encore ici, alors qu'ils s'étaient vantés de pouvoir nous conduire sans encombre vers le Haut Djoub. Leur prestige disparaissait et on pouvait se passer aisément d'eux, puisqu'ils complotaient eux-mêmes notre perte et que seuls ils fomentaient les intrigues.

On enverrait à Dafit et chez les Ellaï deux taureaux avec un message d'Omar Yousouf pour demander passage, et on offrirait aux vieillards de Gananeh deux chameaux chargés d'étoffes comme cadeau des habitants du Guélidi.

Omar déclarait qu'il irait lui-même jusqu'à Armédo ou Bour-Heïbi, et qu'il se proposait de résider là jusqu'au retour des hommes qui m'auraient remis entre les mains d'Osman Asseno. Il s'efforçait surtout de faire bonne contenance afin de démentir les reproches de faiblesse que lui adressaient les vieillards des clans du Guélidi hostiles au sien pour blesser son amour-propre.... non pour servir nos intérêts.

Bref, après avoir écrit, séance tenante, à Salem, au gouverneur de Moguedouchou, pour lui demander quatre soldats comme garde d'honneur, deux barils de poudre pour tirer à blanc et lui faire les honneurs partout où nous passerions, il donna ordre à mon berger de tenir mon troupeau prêt pour le 3 novembre.

« *Es pa tro léou!* Ce n'est pas trop tôt! » Telles furent les seules paroles que put prononcer en provençal mon brave Julian à l'annonce de cette bonne nouvelle qui allait mettre un terme à sa captivité de quatre longs mois.

Nous nous mîmes donc en mesure pour que rien ne manquât au dernier moment.

Mon berger devait naturellement profiter de l'occasion pour me créer de nouveaux ennuis. Non seulement il me demanda encore des avances, mais il me vola plusieurs objets; entre autres une paire de sandales toutes neuves qu'il m'avoua m'avoir dérobées lorsque, plus tard, je les lui vis aux pieds. Mais c'était la moindre des choses, et il exerçait si bien sa surveillance que, dans la nuit du 2 au 3, on me volait ma meilleure bête!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

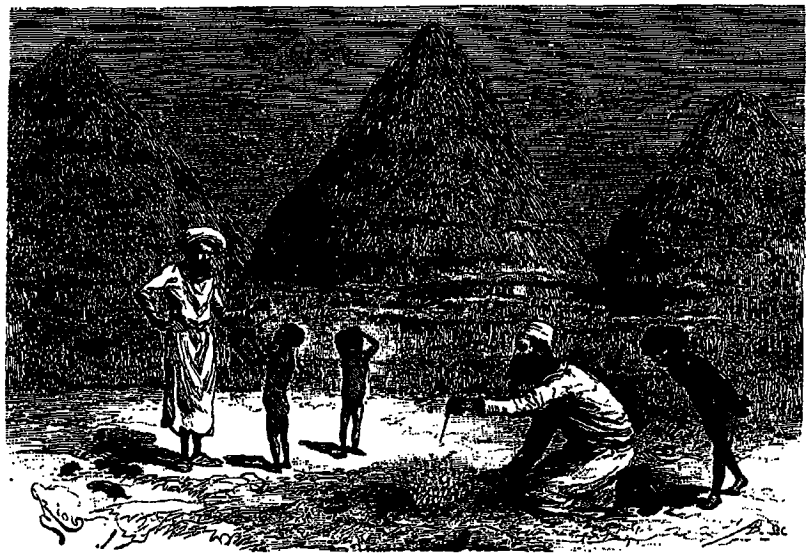
C'était là un motif suffisant pour Omar Yousouf de reculer notre mise en route, d'autant plus qu'il avait à discuter avec moi pour obtenir les deux chameaux chargés d'étoffes destinées aux Guecerkoudeh.

Tandis que le cheik des Gobrons recommençait ses exactions, Osman Hadji Ibrahim recrutait des gens pour organiser le pillage de notre caravane au sortir du Guélidi. Séparé de notre escorte, il mettait Omar Yousouf au défi de quitter le Guélidi avec nous. Il se chargeait, disait-il, de frapper le cheik de ses propres mains, laissant à ses gens le soin de nous expédier, Julian et moi.

Le plan d'Osman Hadji trouvait des adhérents. Toutefois il répugnait à la majorité de ceux à qui il demandait leur concours.

Finalement, il fut obligé de cesser ses prédications dans les mosquées des divers quartiers de Guélidi, de même que Hamed Ougaou, son complice.... et beau-frère d'Abdi Abdikero ! Était-ce le fanatisme qui poussait tout ce monde-là à proférer d'aussi stériles menaces? N'avaient-ils pas mille occasions de me frapper mortellement en pleine rue, lorsque je me promenais seul dans le village?

Comment s'expliquer, par exemple, l'attitude de ce même Hamed Ougaou qui avait juré, lorsqu'il fut question de notre venue dans le Guélidi, de répudier sa femme, s'il ne me poignardait pas de sa main au sortir de Moguedouchou? Le surveillant de très près, je me rappelai encore ses menaces au moment des révélations de notre affaire de Lafole, alors qu'il avait l'occasion de mettre son projet à exécution. On le tenait constamment à l'écart de nos personnes; mais depuis je l'avais rencontré plus de vingt fois chez son beau-frère, je lui avais serré la main sur le marché de



Chasse aux Hétérocéphales. — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Belgouri et il s'était toujours montré très affable. Aujourd'hui, ses mauvais instincts se réveillaient sous l'impulsion d'Osman Hadji.

Je ne sus que plus tard à quoi je devais attribuer ces fluctuations d'esprit. A côté de sa nature brutale et de ses instincts farouches, le Çomali possède une grande dose d'orgueil, il en est bouffi.

Sa suceptibilité s'enflamme au moindre froissement d'amour-propre.

Hamed Ougaou, qui se disait un personnage, avait été, dès le début, écarté de la première escorte qui vint nous prendre à Moguedouchou, parce que les Gobrons se jugèrent assez forts pour nous protéger à eux seuls, sous la conduite de Moudé Yousouf, frère du sultan. Hamed voulait me poignarder tout simplement pour se venger de Moudé Yousouf !

Ainsi agissaient entre eux les clans du Guélidi, et, chaque fois qu'il y avait réunion chez le sultan, il était rare que l'un d'eux ne sortît pas froissé en proférant des menaces à notre adresse.

Je devais me réconcilier avec Hamed comme avec Jibraïl Mouça. Sachant qu'il serait sensible à mon procédé, je lui rappelai le verset de la dissertation du Zeylay dans son traité du trésor des Paroles du Prophète :

« Tout perfide a sa punition le jour du jugement dernier. »

Cette phrase se trouvait en entier dans les lettres de recommandation à ses frères d'Orient que m'avait données le cheik Mohammed el-Kodja de Tunis. Désormais Hamed et son beau-frère Abdi étaient au nombre de mes dévoués, et, pour souder notre union, Hamed m'invita à aller le visiter sous son toit à Belgouri.

En traversant ce quartier, je m'arrêtai tout près de l'école, où les enfants apprenaient le Coran sous la surveillance d'un *maleum* ou maître, puis dans un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

carrefour, pour assister aux funérailles d'un des vieillards du quartier. Le corps, cousu dans un linceul blanc, reposait sur une civière recouverte elle-même d'un drap blanc. Le sol était jonché de peaux de bœufs enlevées aux lits des habitants et formant tapis pour recevoir le catafalque. Près de la dépouille du défunt se tenait debout, haranguant la foule accroupie, le maleum lui-même, qui racontait avec jactance la vie et les exploits du trépassé. Il proférait des imprécations chaleureuses, appelant le Prophète. D'aucuns qui passaient crachèrent à plusieurs reprises sur le catafalque; d'autres, plus occupés, se bourraient de café et de maïs. Chèvres et bêtes circulaient librement au milieu de cette foule. Puis, selon le rite musulman, chacun porta tour à tour un brancard de la civière.

Le 4 au matin, le taureau destiné à Dafit comme offrande des Gobrons n'était pas encore parti. Cela signifiait que notre départ n'aurait donc pas lieu encore ni ce jour-là, ni le lendemain. D'un autre côté, les récriminations continuaient à l'adresse d'Omar Yousouf et les gens de notre future escorte se plaignaient de n'avoir rien reçu des sommes versées au sultan.

Pour ajouter encore une pointe d'ironie à tous les ennuis dont nous souffrions, un barde çomali vint chanter, sur la place, devant notre case et celle d'Omar Yousouf, l'éloge des sultans de Guélidi, la complainte des Européens nos devanciers et nos louanges. Profondément contrarié de tous les contretemps que nous subissions, je le laissai s'égosiller sans mot dire pendant de longues heures.

Omar Yousouf, fatigué de l'entendre piailler, me pria de remettre un *tob* au chanteur pour le faire taire. Je trouvai cette dépense inutile et laissai à Yousouf lui-même le soin de payer la gloire de ses aïeux.

J'ai déclaré que j'étais peu effrayé des menaces stériles et que j'étais décidé à aller à Dafit avec mon pavillon comme ceinture et un *roumò* entre les mains — bois dont le Çomali se brosse les dents, — bien sûr que les gens du Guélidi tiendraient à garder le serment qu'ils m'avaient fait.

Mais, les pluies torrentielles continuant de tomber, le sultan me demanda si je ne voudrais pas patienter une quinzaine de jours encore. Il craignait pour notre matériel, si nous partions maintenant. J'avais envie de demander au cheik s'il se moquait de nous! Je me prononçai pour le départ immédiat. Nous avions trop souffert, Julian surtout. L'échafaudage construit avec tant de peine pour sortir de notre fâcheuse situation était presque construit, et, malgré tout, nous voulions en voir le couronnement.

Le 6, le 7 et le 8, les pourparlers continuèrent. Omar nous répondait toujours : demain. Ce qui me rassurait un peu, c'était de voir que le sultan retenait auprès de lui Eden Asseno et quelques Ellaï qu'il avait choisis pour se joindre à notre caravane.

En présence de l'envoi d'un courrier à Moguedouchou affirmant que nous partions le lendemain, plutôt que de voir reculer encore notre départ, je fis espérer, sans m'engager, que je donnerais deux balles d'étoffes à mon arrivée à Gananeh, si j'étais satisfait des bons offices de ma caravane et à la condition que la lettre au chef des Guecerkoudeh me serait remise et porterait que tout mon monde était payé. On n'ignorait pas à Gananeh ce que Guélidi m'avait absorbé, et si, en plus de tout ce que j'avais payé, on exigeait encore deux balles d'étoffes, les Guecerkoudeh pourraient en exiger autant à titre de solde et demander encore un cadeau en surplus.

Dans ces circonstances, la femme favorite d'Omar nous continuait toujours ses démonstrations amicales. Lorsque la pluie et les visites me retenaient dans ma case, elle venait m'apporter des nouvelles, calmait mes inquiétudes ou bien encore m'emmenait chez elle, où un groupe de commères auxquelles j'offrais, bien entendu, le café et ses accessoires, jasait sur nos infortunes dont la fin allait approcher. Comme elles venaient là de partout et que la plupart étaient des femmes de chefs influents, j'avais par leurs indiscrétions la note exacte des divers clans du Guélidi et des réflexions suggérées par les divisions des conseils quotidiens.

Elles me fournissaient en même temps un sujet d'observations intéressantes sur la physionomie typique de ces réunions : l'une cardait du coton, accroupie, l'autre concassait du café, la troisième filait, celle-ci tournait une calebasse, celle-là battait du *beurre*, tandis que deux esclaves tournaient le *chid* ou meule servant à triturer le maïs, décortiqué dans un mortier avec un pilon.

Les chèvres, les chats et les enfants pleuraient, grouillaient à qui mieux mieux dans ce milieu dont on me faisait les honneurs.

Le 9 au matin, je tuai le taureau que j'avais acheté; quant au mouton, Omar Yousouf avait jugé bon de se l'approprier. Tous les partants furent conviés au repas d'adieu, qui devait avoir lieu à cinq heures. Omar fit envoyer dans chaque case un esclave porteur d'un rameau trempé dans le sang de l'animal, dont il laissait un morceau aux invités. La nouvelle fut bientôt répandue et j'eus au festin les deux tiers de la population.

Pendant qu'on dépeçait le taureau, les vieillards de Boullo, village sur la route de Dafit, à deux heures de Guélidi, arrivèrent. Ils se plaignirent de n'avoir touché aucune partie des sommes que j'avais versées à mon arrivée, bien que leur clan appartînt à Guélidi. En conséquence, ils barreraient la route.

Omar Yousouf déclara qu'on passerait par la campagne, derrière Belgouri, sans tenir compte de ces menaces. Les Ouadans et les Gobians présents à la discussion prirent la mouche et ajoutèrent qu'ils mettraient cinq cents hommes sur pied s'il le fallait et que les Handad n'avaient qu'à se tenir tranquilles.

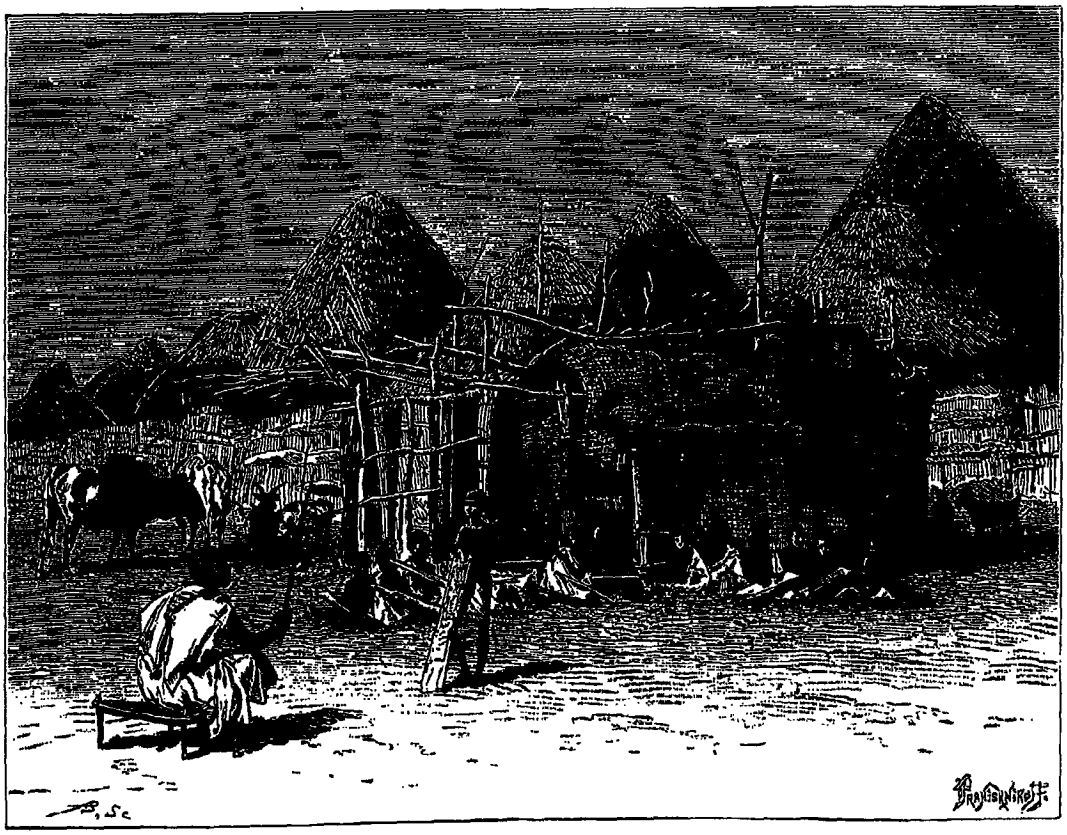
Après le repas, la prière. Après la prière, assemblée générale. On convient de ne pas s'embarquer à la légère : « Retardons d'un jour le départ s'il le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faut, disent quelques vieillards, informés de bruits sinistres; demain, chaque partant prêtera serment aux Français et on inscrira son nom. » La chose est convenue.

Soudain Osman Hadji, Jibraïl Mouça et Osman Mouça font irruption dans la case du sultan. Osman Hadji vient se plaindre hautement de l'insulte qu'Omar Yousouf leur a faite en ne les invitant pas au repas! Tollé général. « Les Gobrons nous fatiguent, dit un vieillard ouadan; qu'ils aillent tenir leur clan ailleurs : il est honteux que les Français, qui sont leurs hôtes, aient à supporter plus longtemps les insultes de deux ou trois factieux. Omar, les Ouadans, les Gobians, les Aïtereh, El-Rodé, etc., sont en majorité à tes ordres : les Français sont chez toi et sous l'aman de Guélidi. Il ne faut pas que l'on continue à dire que nous sommes incapables de les conduire à Gananeh. Ainsi donc, à demain le serment, à après-demain le départ. »

Dans la nuit du 10, la trompe donnait l'alarme. Une bande de vauriens de Belgouri et des villages voisins parcourait la campagne en proférant des menaces de mort contre nous. Ils arrivèrent en exécutant le *lab* près de notre case. Les Gobrons restèrent cois. On ne manqua pas, le lendemain, de les narguer, en leur



École du Coran. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

reprochant de n'avoir pas pu mettre à la raison ces polissons.

Les Gobrons alors se fâchent et prennent les armes. Leur cheik veut en finir. Il les convie à aller tuer un ou deux individus des villages voisins, Mursoudés ou Bimals, afin d'allumer la guerre aux quatre coins du Guélidi qui semble méconnaître son autorité. Mais les guerriers d'Omar ne paraissaient point se soucier d'une semblable commission. Pendant cette manifestation ridicule, on nous vole notre âne!

Omar réunit à nouveau son conseil dans une grande assemblée qui devait être la dernière. Je m'étais abstenu jusqu'à ce jour de me mêler des discussions qui agitaient ces assemblées presque quotidiennes, mais cette fois je demandai à être écouté. J'exposai à la foule, en m'adressant à Omar Yousouf, que je ne voulais point de sang versé pour moi, comme il semblait le redouter, pas plus que je ne convoitais rien de ce qui appartenait aux Çomalis. J'étais prêt à renoncer à jamais atteindre Gananeh et le Haut Djoub, à la condition que le chef de Guélidi attesterait que, après mes sacrifices, il ne se sentait point l'autorité suffisante pour me conduire ou me faire arriver auprès d'Osman Asséno, chez les Guecerkoudeh.

« Ce parti serait le plus sage, me dit en ricanant le cheik des Gobrons, et je te ferai rendre par Chingani

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Hamarhouine, les deux quartiers de Moguedouchou, tes pertes et tes débours! Au cas où ils refuseraient, nous barrerons ici la route des caravanes qui vont sur ce marché. »

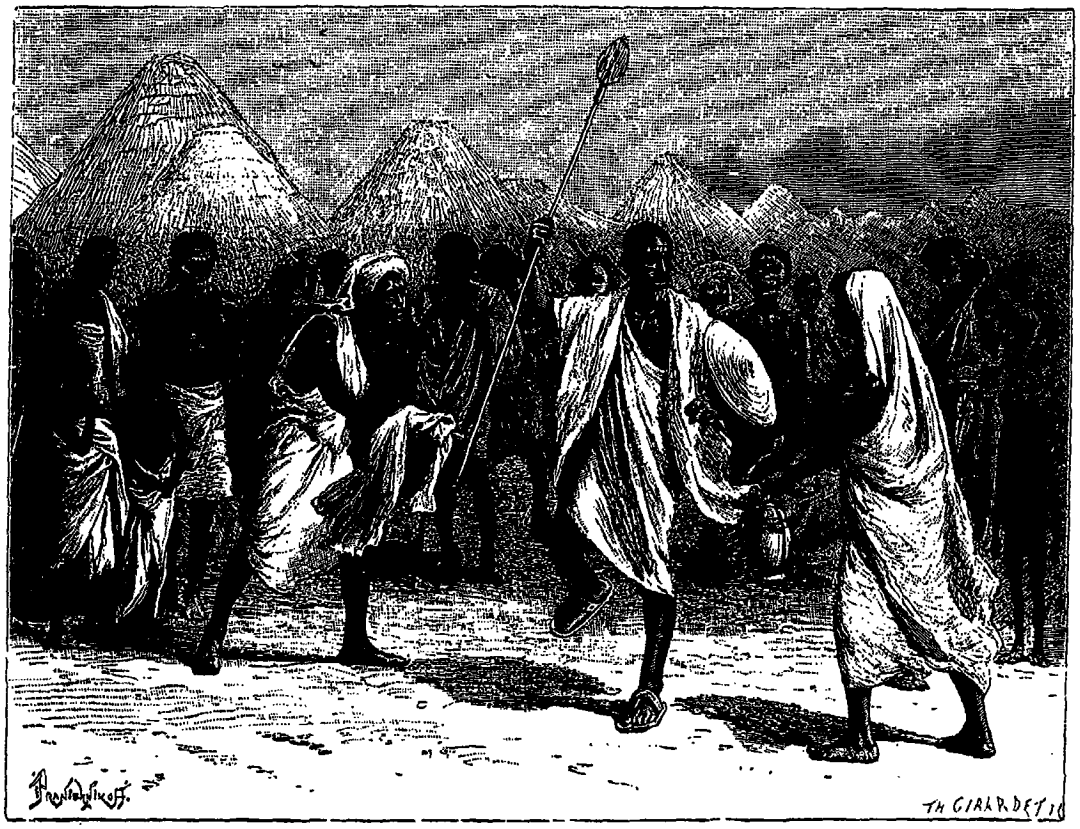
Cette phrase ironique confirmait en même temps, comme je l'ai déjà dit, à quel point les populations et les villes du littoral de cette région sont à la merci de l'arrogance des Bédouins.

Ma stupéfaction fut moins grande en entendant Omar me parler ainsi que lorsque je sus qu'il se proposait de me donner Jibraïl Mouça pour chef de la caravane!

Le 13 novembre au matin on amène mon troupeau. Il n'est pas au complet, car, malgré mes défenses formelles et réitérées, mon chamelier a loué quelques bêtes pour charroyer du maïs, et l'on a eu bien soin de ne pas me les restituer.

Sans serviteur, Julian et moi nous avons dû faire les derniers préparatifs. Quelques hommes salariés comme Hadji Osman refusent de rallier de Moguedouchou à cause des bruits sinistres qui circulent sur nous. Ils ont préféré se laisser mettre aux fers par le gouverneur.

Juma, à cette heure critique, me déclare qu'il s'arrêtera à Gananeh et ne nous suivra pas chez les Gallas.



Un barde çomali (voy. p. 166). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis et des documents fournis par l'auteur.

Récapitulons : Hadji Ali, Faghé, Madi Noûr, Madi Moudé, M'barak, Hadji Osman, etc.... tout notre personnel ancien a disparu depuis longtemps.

A dix heures du matin, pas un chameau n'est encore chargé. La foule envahit les abords de notre case, mais pas un guerrier, pas un esclave ne s'est dérangé.

Ce sont deux Ellaï aidés par Eden Asséno qui sortent et préparent les harnachements des bêtes. Mon chamelier court encore après celles qu'il a prêtées. Pas un homme de mon escorte n'est là.

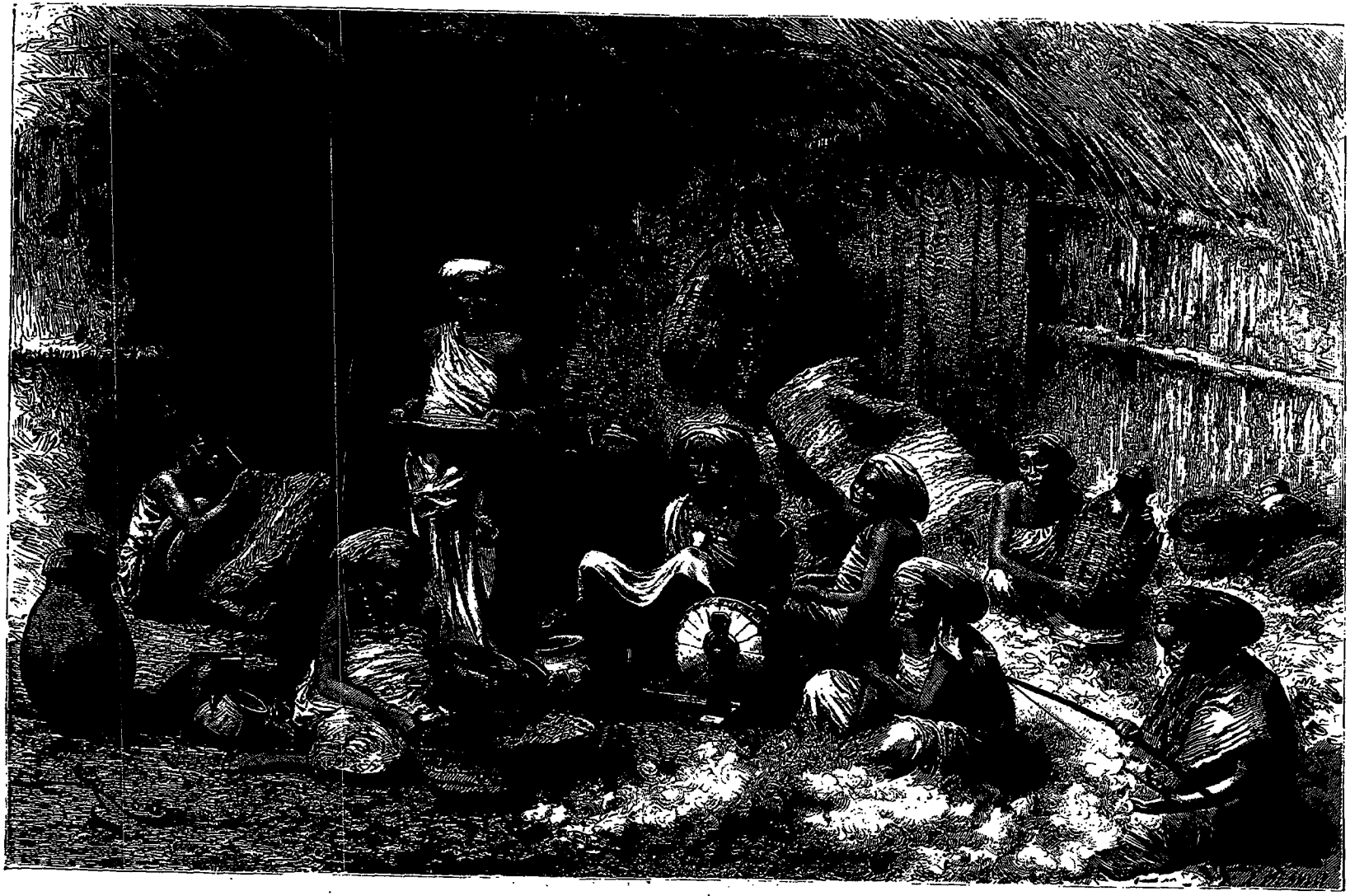
Les gamins taquinent les chameaux, qui s'échappent dans la campagne. On les attache, on les détache, et pendant toute cette comédie on me vole des cordes.

Omar, sans sortir de sa case, dicte des ordres de son grabat. Il s'irrite, il menace, personne ne lui obéit; ce sont des Bédouins, qu'il convie pour cette besogne, qui harnachent nos bêtes, mais pas un Ouadan, pas un Gobian, personne enfin n'obéit à ses injonctions.

Omar paraît humilié, il déclare qu'il ne veut plus rester dans le Guélidi. Vaines menaces. Les Gobrons font tout à coup irruption dans sa case et en rapportent l'ordre de déharnacher nos bêtes! On partira demain seulement.

Conservant autant que possible tout mon calme dans ce désarroi, j'avais bien vite compris pourquoi personne n'était à son poste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un après-midi chez la favorite du cheik des Gobrons (voy. p. 166). — Dessin de Riou, d'après des photographies et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Omar avait donné mon argent à tort et à travers et n'avait pas fait la solde des chargeurs et conducteurs. Personne de ceux qu'il désignait pour cet office ne répondait à son appel.

D'autre part maintenant, les Gobrons voulaient être de l'escorte. Ils exigeaient trois ballots d'étoffes au lieu de deux, une fois rendus à Gananeh. Un des leurs, le vieil Abou Idou, vint me traduire ce désir, auquel j'accédai.

Les vieillards se réunirent à nouveau, mais cette fois leur réunion fut absolument secrète. A son issue, j'appris qu'Omar Yousouf voulait aller jusqu'à Gananeh !

« L'épave, me disait Julian, sur laquelle nous allons naviguer est entourée de requins. Mais risquons tout ! Sortons d'ici. »

J'espérais comme lui voir, une fois la caravane partie, changer la situation compromise par quelques meneurs. Elle se modifierait devant l'attitude du parti ami que nous avions su nous créer par notre persévérance. Toutefois nous n'avions pas à nous faire d'illusions sur les difficultés de toute nature qui nous attendaient.

Le 14, dès l'aube, les chameaux arrivèrent, mais mon chamelier manquait toujours à l'appel et, en outre, je pus constater l'absence de deux chameaux et de mon âne.

Omar Yousouf fit transporter son lit hors de sa hutte et, accroupi, surveilla lui-même le paquetage. Grâce à l'heure matinale, mes préparatifs s'opérèrent cette fois avec un meilleur ordre.

Puis le cheik des Gobrons, pour ne pas perdre ses bonnes habitudes, me demanda une ombrelle.

Heureusement je m'en étais muni de plusieurs fort bariolées, pour les offrir aux indigènes, qui en raffolent.

Je m'exécutai, mais ce n'était pas tout : il lui fallut des nattes et l'un de mes chameaux pour circuler et donner ses ordres.

Il profita de cette dernière concession pour faire substituer, sans mot dire, une rosse à une de mes meilleures bêtes, et je ne découvris cette tromperie que bien plus tard.

Il devait me remettre au dernier moment la liste des gens de mon escorte pour la faire parvenir au gouverneur de Moguedouchou ; mais, me dit-il, elle ne pouvait être exactement dressée qu'à Dafit, d'où nous devions expédier un messager.

Je m'aperçus aussi que bien peu de guerriers s'étaient rendus pour nous faire escorte ; Gobrons, Gobians et d'autres encore étaient absents. Seuls les chefs ouadans, qui avaient fini par faire accepter leurs services, étaient à leur poste.

L'un d'eux me prend à l'écart et me dit confidentiellement :

« Nous te serons fidèles jusqu'au bout, car nous tenons à ce que Saïd Bargasch, que le meurtre d'Hadji Indi a aigri contre nous, nous pardonne. Aussi nous veillerons sur toi. »

Pendant que nous causions ainsi, Juma, que je cherchais en vain, arrive tout effaré.

Il se précipite aux genoux du cheik des Gobrons et déclare qu'il résilie l'engagement pris devant lui. En même temps, il remet les avances qui lui ont été faites.

C'était la peur qui le faisait parler ainsi : Osman Hadji l'avait menacé et d'autres esclaves venaient de lui confirmer les projets sinistres tramés contre nous.

Je n'insistai pas et relevai cet homme qui se traînait à mes pieds, en me suppliant de ne pas partir.

La foule s'amassait, impressionnée de ce spectacle.

« S'il est écrit de la main de Dieu, lui dis-je à haute voix, que nous devons succomber en route, tu sais qu'il n'y a rien à faire pour échapper à notre sort. Je n'ai peur que de lui-même. *Kof end Allah!*

Pendant qu'appuyé sur ma carabine je prononçais ces paroles de façon à être entendu de la foule, j'interrogeais en même temps la physionomie d'Omar Yousouf. Ce dernier se cachait le visage sous son manteau et évitait mon regard. Mais je ne pouvais perdre mon temps à lui demander conseil ; il me fallait surveiller le chargement de mes bêtes.

Quelques Gobrons arrivèrent, et parmi eux Jibraïl Mouça, associé de nouveau à Osman Hadji. Leur présence effraya-t-elle Omar Yousouf ? je n'en sais rien, mais du moins elle motiva sa rentrée immédiate dans sa case, où il se plongea dans la lecture du Coran.

A deux fois j'allai le prévenir que le convoi était prêt à se mettre en mouvement ; Omar me répondit que le soleil le fatiguerait et que je pouvais prendre les devants. Il m'assurait qu'il me rejoindrait pendant la nuit à notre première halte.

J'étais trop heureux de sortir enfin de Guélidi pour que l'attitude du cheik des Gobrons m'arrêtât ; du reste il était trop tard pour tergiverser, car mes premières bêtes chargées venaient de se mettre en route.

Baïonnette au canon, j'étais moi-même prêt au départ, et, n'ayant plus personne à qui confier mon drapeau, je m'en étais fait une ceinture, dans laquelle je passai mon poignard et mon revolver.

Je pris congé d'Omar et je cherchai vainement, au milieu des femmes qui levaient les bras au ciel, sa favorite pour lui faire mes adieux.

Presque au même moment, je me sentis si violemment tiré par ma chemise que des lambeaux en restèrent aux mains d'une femme âgée, qui se cramponnait à mon bras. « Ne pars pas, me dit-elle, ne pars pas. La mort vous attend, et ce n'est pas au milieu des Bédouins que vous la trouverez. » Je ne pus qu'à grand' peine me dégager de son étreinte.

Dix coups de feu rapidement tirés avec ma carabine Gras couvrirent les clameurs de la foule et saluèrent une dernière fois le Guélidi.

Puis je m'élançai avec Julian à la suite du convoi, accompagné de l'Arabe Omar Kassadi, dont j'ai parlé précédemment et qui, sollicité par Abdi Abdikero, nous offrait au dernier moment ses bons offices.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes lecteurs se demanderont peut-être comment ce départ, qui avait excité tant de menaces et tant de murmures hostiles, s'effectuait sans encombre sous les yeux mêmes de ceux qui s'y étaient le plus opposés.

Je fus moi-même surpris tout le premier, d'autant plus que je retrouvai au milieu de mon escorte, causant avec les chameliers, Osman Hadji et Jibraïl Mouça, qui nous accompagnèrent jusqu'à quinze cents mètres au moins du village.

Mais au moment où le plus ancien des vieillards, un des chefs ouadans qui se tenait à l'écart avec quelques vieux chefs, arrêta le convoi pour faire la dernière prière, Osman, Jibraïl et beaucoup d'autres s'éloignèrent pour ne pas y prendre part.

Je les dispensai volontiers de leurs souhaits de bon voyage et j'examinai, depuis la première jusqu'à la dernière, toutes mes bêtes pendant que les retardataires ralliaient le gros de la caravane.

Quel ne fut pas mon étonnement de retrouver à leur tête Madi Noûr, l'ancien chauffeur des Messageries, venu tout exprès du village de Mourdileh pour rentrer de nouveau dans mon personnel ! Les physionomies des gens de mon escorte étaient toutes nouvelles pour moi. Il s'y rencontrait beaucoup d'abeuches, car très peu



Juma se jetant aux pieds d'Omar Yousouf. — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

de guerriers avaient répondu à l'appel d'Omar Yousouf.

Peut-être les autres s'étaient-ils réservés de l'accompagner ; quoi qu'il en soit, quatre-vingt-quinze hommes seulement et vingt-deux bêtes formaient alors le convoi qui cheminait en serpentant dans la plaine.

Carnet et boussole en main, j'interrogeai partout l'horizon, mais je ne vis que des broussailles et quelques grands arbres émergeant isolément au milieu des champs moissonnés.

Après deux heures de marche, non sans quelques arrêts causés par des ballots à consolider, nous arrivons à Boullo et à Mogourto.

Ces deux villages sont précisément occupés par le clan des Handad. Nous avons été prévenus de leurs mauvaises intentions à notre égard ; mais nous ne nous y arrêtons pas et, par un détour, nous évitons de traverser ces localités hostiles.

Après quelques kilomètres parcourus dans la plaine, nous rentrons sous bois, à Lafo Galla (ossements gallas). Jadis un grand combat s'était livré à cet endroit entre les Çomalis et les Gallas Arrousis qui s'étaient avancés en conquérants jusqu'à la Ouébi. Refoulés par les Çomalis et obligés de revenir sur leurs pas, ils se cantonnèrent dans la région comprise entre le Harrar et le bassin du Haut Djoub.

A ce moment, Moudé Yousouf, le frère du sultan,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous rejoint pour prendre le commandement de la caravane et nous confirme l'arrivée du cheik des Gobrons pendant la nuit.

La route devenait de plus en plus pénible. Pendant cinq heures et demie, nous suivons un sentier étroit en nous avançant à la file indienne. Les ronces et les arbustes épineux mettent nos vêtements en morceaux, pendant qu'un soleil de plomb nous accable de ses ardeurs. La rapide allure des guides provoque des scissions dans la file de nos chameaux et il est bien difficile de se faire obéir en même temps à la tête et à la queue du convoi. Qu'une courroie vienne à se casser ou un ballot à se défaire, et voilà une nouvelle dislocation! On comprend que la surveillance devenait de plus en plus difficile, d'autant plus que l'excessive chaleur m'obligeait à ménager mes forces et à demeurer à côté des vieillards. Nous atteignons cependant Belgab, grande clairière parsemée de rares flaques d'eau de pluie, qui doit à cette dernière circonstance la présence de quelques Bédouins et de leurs troupeaux. Chacun se désaltère au passage, puis nous faisons halte sur un emplacement à découvert protégé par un maigre bouquet d'acacias.

Bien que j'eusse donné des instructions précises pour réunir tous les bagages en cercle et pour former ainsi un retranchement protecteur, on a déchargé les bêtes un peu partout et sans observer aucun ordre. Elles se sont empressées de gagner les taillis voisins et je les aperçois, çà et là, en train de se régaler des jeunes pousses des arbres. Nous nous débarrassions, Julian et moi, de nos armes, dont le poids nous avait beaucoup fatigués pendant le trajet, lorsque nos hommes demandèrent à prendre le café.

Chez les Çomalis en voyage, le café pris dans les



Deux Bédouines affolées se précipitent vers nous. — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur

conditions que j'ai déjà indiquées, est considéré comme un apéritif. Nous nous mettons à bouleverser tous les colis pour chercher les deux ballots de café emportés parmi nos provisions de route; c'est en vain. Alors, en pointant tous les bagages, je m'aperçois qu'il nous manque le chargement complet d'une de nos bêtes, comprenant, outre les ballots de café, mon grand coffre de pharmacie et une caisse d'armes.

Je me souviens que le chameau en question était confié à deux abeuches ouadans qui manquent à l'effectif de mon escorte. Bien plus, en comptant le personnel qui m'entourait, je m'aperçois que trente hommes, y compris le chauffeur Madi Noûr, avaient aussi disparu. Mon escorte se trouvait donc réduite à soixante-cinq hommes, dont quinze au plus m'étaient connus, sans m'inspirer pour cela plus de confiance.

J'étais très affecté de la perte de ma pharmacie et de ma caisse d'armes; quant à mes hommes, ils se lamentaient surtout de la disparition de nos ballots de café.

Leurs jérémiades étaient à peine apaisées, que nous entendîmes sous bois la tyrolienne aiguë et sauvage que les femmes ont l'habitude de pousser chaque fois qu'un danger approche ou que les guerriers courent aux armes. En même temps, des taillis qui bordaient la clairière s'élancent deux Bédouines affolées qui se précipitent vers nous.

Mais avant qu'elles soient à nos côtés, nos hommes ont pris leurs lances, leurs boucliers et ils ont bandé leurs arcs.

Près de nous, les vieillards se groupent avec Abdi Abdikero, l'Arabe Omar Kassadi et nous font prendre immédiatement nos armes.

Les femmes nous expliquèrent d'une façon plus ou moins intelligible qu'elles devançaient une bande de deux cents Çomalis de Guélidi, ayant à leur tête des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chefs du clan d'El-Rodé qui poursuivent notre caravane pour la dévaliser et nous mettre à mort.

A l'appui de ces explications, des clameurs sauvages, s'entremêlant à la tyrolienne des femmes, s'élèvent des bois. Les Bédouines qui nous avaient rejoint avaient envie de répondre à cette provocation, mais les vieillards les firent taire, tout en donnant des ordres pour se préparer au combat.

Les chameaux sont rapidement réunis et l'escorte placée en demi-cercle protège les bagages, au milieu desquels nous nous plaçons avec trois ou quatre hommes seulement. Quant aux vieillards, ils s'en vont parlementer avec l'ennemi, comme nous l'avons déjà vu au sortir de Moguedouchou et à Lafole.

Dès qu'ils se furent éloignés, Moudé Yousouf et quelques hommes sortirent des rangs des guerriers et vinrent se jucher sur les colis comme pour mieux suivre les opérations de nos ambassadeurs.

Cette manœuvre parut suspecte à Abdi, qui me fit part de ses craintes, et sur ses conseils, Julian et moi, suivis d'un esclave appelé Ja, nous nous portâmes à près de cent cinquante mètres en dehors de tout le monde, avec une musette remplie de cartouches, laissant à leurs postes Eden Asseno, Abdi et Omar.



Une femme s'accroche à mes vêtements (voy. p. 170). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

« Je vais me tenir à l'écart, dis-je à mes hommes, et je surveillerai la conduite de chacun de vous. S'il faut mourir, nous sommes prêts à tout, Julian et moi, mais nous saurons nous défendre. J'attendrai que vous engagiez la lutte ; malheur alors à quiconque sortira des fourrés ! c'est un homme mort. Je vous préviens que je ferai feu sur le premier qui touchera à une corde ou dépassera la ligne qui nous sépare. »

« Et maintenant, dis-je à Julian, prenons garde et faisons de notre mieux ; s'ils veulent nous tuer, ils sauront ce que ça leur coûte. »

Le moment était critique ; Ja se tenait entre nous deux pour nous passer des cartouches, dont nous bourrions nos ceintures et nos turbans. Nous attendions l'ennemi de pied ferme, appuyés sur nos armes et bien décidés à vendre chèrement notre vie. Les clameurs se rapprochèrent, et, à un moment donné, deux ou trois hommes sortirent des broussailles. Ils devaient être des nôtres, car ils vinrent se placer aussitôt à côté des gens de mon escorte.

Mais cette fois encore les vieillards eurent raison de ceux qui nous menaçaient. Ils leur reprochèrent vivement de violer l'aman vis-à-vis de nous, mais les autres répondirent qu'ils voulaient se venger de l'insulte qu'Omar Yousouf leur avait faite, en écartant de notre escorte le clan d'El-Rodé. Tout finit par s'ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ranger cependant, mais à la condition que douze d'entre eux se joindraient à mon personnel.

La clause fut acceptée par Moudé Yousouf, qui revint vers nous, accompagné de ses douze guerriers.

Les autres restèrent sous bois, aux abords de notre campement. Les vieillards se concertèrent de nouveau, car ils pensaient judicieusement que les autres clans du Guélidi, en apprenant les menaces du clan d'El-Rodé, allaient se porter au secours des membres de leur famille qui faisaient partie de notre escorte. La mêlée deviendrait donc inévitable, et il valait mieux pour tous quitter Belgab en toute hâte et s'éloigner le plus loin possible. Cette résolution prise, on recharge les bêtes avec la plus grande précipitation.

Dans le désarroi du départ, nos gens font main basse sur tout ce qui se trouve à leur portée; et c'est ainsi que Ja lui-même disparaît en emportant le sabre-baïonnette de Julian.

Malgré la fatigue de notre première étape, nous nous remettons en marche et nous nous enfonçons de nouveau dans les bois.

Bientôt le soleil disparaît; mais la lune se lève au milieu d'un ciel splendide et sa lumière amie éclaire notre marche dans le silence de la nuit. Ce n'était guère le moment de s'abandonner à des réminiscences poétiques; le chemin était affreux et à tout instant nous rencontrions de petites mares d'une boue argileuse dans laquelle nous enfoncions parfois jusqu'aux genoux. Tantôt nos bêtes refusaient d'avancer; tantôt elles trébuchaient et nous avions une peine inouïe à les remettre sur pied. Puis c'étaient les branches basses des arbres qui crevaient et labouraient nos paquetages, souvent même la peau de nos bêtes.

Ma caravane entièrement disloquée commence à présenter un assez piteux état, et il nous est absolument impossible d'en surveiller la marche.

All Allah! A la grâce de Dieu, me disent les fidèles qui sont à mes côtés; et c'est bien à la grâce de Dieu que nous cherchons, par des sentiers de gazelles, à nous frayer un passage à travers les ronces et les épines. Nos vêtements sont vite en lambeaux et à chaque instant nous en abandonnons quelque partie aux épines qui nous déchirent cruellement les chairs et nous blessent les jambes. Nos pieds sont en sang et Julian a renoncé à se déchausser chaque fois qu'il faut patauger dans la vase. Mes sandales me rendent cette besogne plus facile, mais permettent aussi l'accès des épines et des ronces.

Nous marchons ainsi pendant quatre heures et demie; les vieillards sont épuisés; les chameaux eux-mêmes s'agenouillent pour indiquer qu'ils ne peuvent aller plus loin.... N'importe; malgré de superbes emplacements pour camper que nous rencontrons sur notre chemin, notre escorte ne veut pas s'arrêter. Elle a décidé qu'elle atteindrait, coûte que coûte, Ouarman, où sont campés les habitants du Guélidi avec leurs troupeaux, et elle se préoccupe peu que nous nous traînions à peine, Julian et moi. L'état de nos bêtes la laisse aussi indifférente, tant elle est pressée d'arriver à ses fins et d'accomplir les sinistres projets de quelques-uns de ses chefs.

A Ouarman encore, malgré mes ordres et mes instances, on décharge les bagages en désordre. Les chameaux sont si harassés et si cruellement blessés, qu'ils ne songent plus à se relever et qu'ils restent étendus sur place. Il est impossible, au milieu de tout ce désarroi, de faire l'inventaire de nos colis. Abdi, qui souffre d'une plaie à la jambe convertie en abcès, a pu cependant se traîner avec nous. Omar et lui choisissent un coin pour installer notre couchette à la belle étoile, pendant que les vieillards, accroupis sur une natte autour de Moudé Yousouf, s'entretiennent à voix basse. Mais voilà que tout le monde crie famine, et, pour satisfaire ces affamés, il faut bouleverser tous nos ballots, au milieu desquels il n'est plus possible de se reconnaître.

Du riz, du miel, du sucre! voilà ce que réclament à grands cris de pauvres hères qui, dans leurs misérables cahutes, se contentent d'un peu de maïs bouilli arrosé avec du lait.

J'avais conservé bien précieusement pendant tout notre séjour dans le Guélidi deux sacs de riz et un petit ballot de sucre pour notre provision particulière, comptant nourrir nos gens de dourah, de lait et de viande fraîche, facile à se procurer en voyage.

J'avais pris à leur intention des bidons de *maleup* ou jus de canne à sucre, pour arroser parfois les cerises de café quand nous ne pouvions nous procurer du miel chez les Bédouins, qui devaient aussi nous fournir de la graisse.

Mais nos convoyeurs avaient flairé ces provisions et à présent ils me pressaient de les entamer.

Je soumis le cas aux vieillards et à Moudé Yousouf. Ce dernier ne manqua pas de faire chorus avec mon escorte et, séance tenante, riz et provisions furent entamés. Naturellement nos bons voisins de Ouarman, qui se répandent au milieu de notre campement, n'ont garde de laisser échapper la bonne aubaine, et toutes mes provisions auraient disparu dans cette première distribution, sans la complaisance de Kassadi, qui voulut bien remplir les fonctions pénibles de fourrier. Je le laissai faire, assistant soucieux à ce gaspillage de provisions que je ne pouvais empêcher.

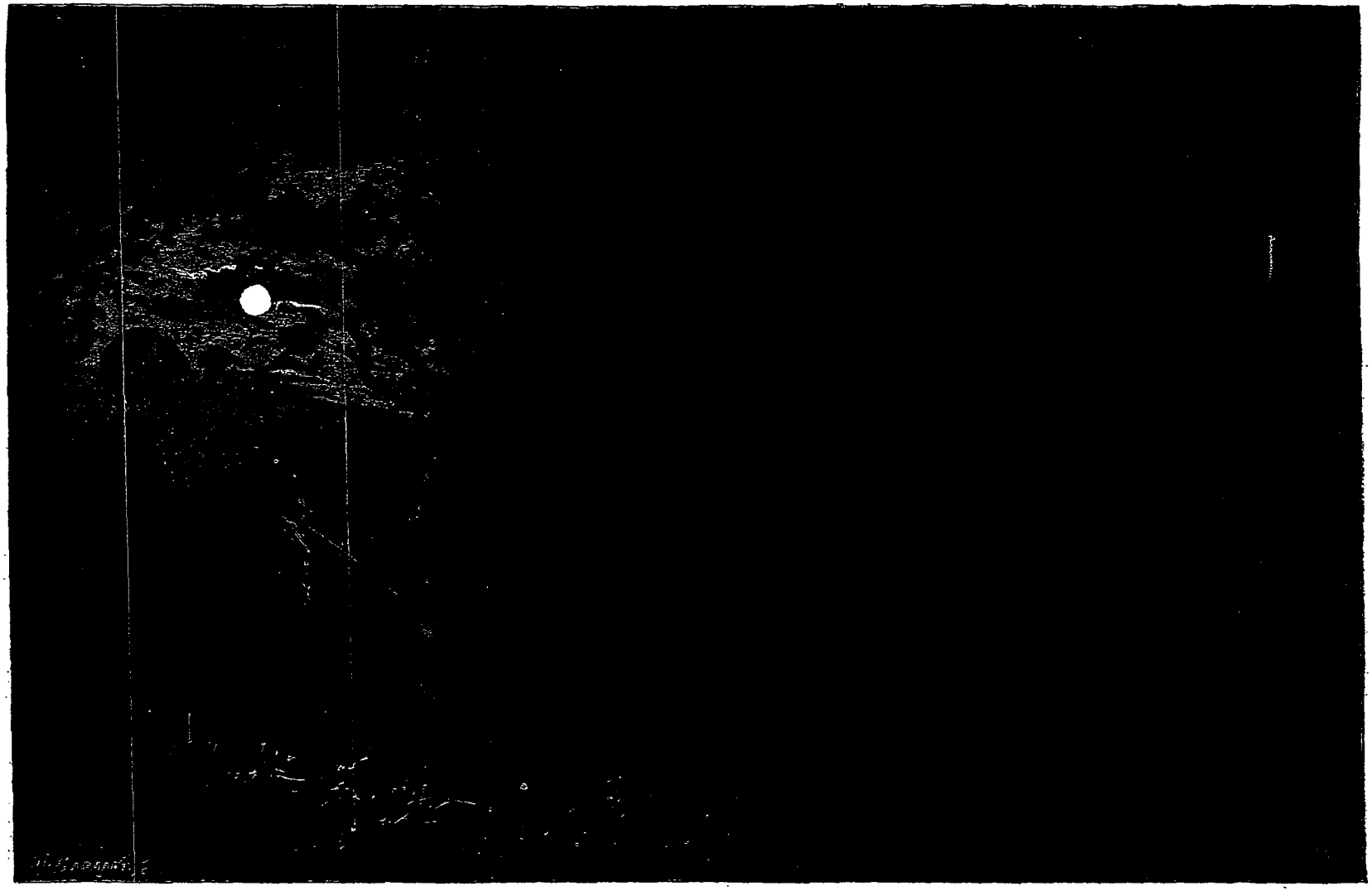
Avant notre départ, toutes les mesures avaient été prises pour que rien ne manquât dans le matériel de la cuisine.

Marmites, plats en bois, cuillers à pot, récipients pour l'eau, rien ne manquait, et deux chameaux avaient été exclusivement réservés pour le transport.

Mais en route les marmites s'étaient cassées, les récipients avaient été éventrés et nos hommes, au lieu de s'entendre, se disputaient les restes de notre batterie de cuisine.

L'amour-propre se mettait aussi de la partie : chaque clan voulait faire bande à part et s'approprier marmites et seaux; les abeuches conducteurs ne vou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



De Belgab à Ouarman ; la caravane dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laient pas manger avec leurs congénères esclaves; chacun avait une réclamation à faire et les exigences croissaient toujours; bref, nous nous trouvions dans un tohu-bohu inextricable.

Quant à Moudé Yousouf, incapable de prendre une résolution et d'en imposer à ses hommes, il prenait bien sa revanche avec moi.

Il alla même jusqu'à exiger ma couchette de voyage, petit cadre portatif et garni d'une toile, sous le spécieux prétexte que le frère du sultan ne devait pas coucher par terre sur les nattes des chameaux.

Après le lit vinrent les couvertures, et naturellement chacun, voyant le sans-façon avec lequel le chef se gobergeait, s'empressait de l'imiter.

« Enfin, voilà un jour passé! me disais-je en réfléchissant tristement avec Julian à notre situation. »

Il était facile de prévoir que nous n'irions pas loin, si ma caravane était chaque jour ainsi maltraitée.

Je me hasardai à soumettre ces réflexions à Moudé Yousouf, mais il me répondit avec un sourire ironique que cela n'était pas son affaire.

Quand les appétits furent satisfaits, chacun chercha à s'installer de son mieux pour passer la nuit. Avec des nattes, nous dressâmes un lit de camp assez large, un peu à l'écart de tout le monde.

Abdi, Omar Kassadi, Hamed Ougaou et Eden Asséno formèrent, à eux quatre, notre garde du corps.

Nous devions veiller à tour de rôle, Julian et moi, pendant trois heures chacun; nous avions nos armes sous la main et le magnifique clair de lune nous permettait de voir ce qui se passait autour de nous.

Bientôt, après la prière, le calme s'établit.

Enveloppés dans leurs grands manteaux blancs et serrés les uns contre les autres, à l'abri des faisceaux de lances plantées en terre, les Çomalis ressemblaient à de grands corps cousus dans leurs linceuls.



Bédouin gardant ses troupeaux. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Le spectacle que nous présentait notre campement était vraiment étrange et fantastique.

Les chameaux, dont les silhouettes osseuses projetaient des ombres bizarrement découpées, ruminaient avec des bruits sourds; les fauves nombreux rôdant autour des parcs à bestiaux voisins mêlaient leurs grognements discordants à cette basse profonde et continue.

Dans le lointain, les sonnailles en bois des troupeaux de chamelles claquetaient, accompagnant la chanson monotone du Bédouin qui les gardait, appuyé sur sa haute lance.

On comprendra quelles pensées d'espérance et d'angoisse pénible se partageaient alors mon âme. Nous étions maintenant sortis du Guélidi; jusqu'où pourrions-nous aller? atteindrions-nous le but? J'entrevoyais le sacrifice probable de tout le matériel de ma caravane; mais qu'importe, si nous pouvions arriver à Gananeh!

L'émotion me saisissait parfois à la gorge et me paralysait, s'ajoutant au froid et à l'humidité de la température dont un maigre feu nous garantissait insuffisamment.

Vainement j'essayai de m'endormir, laissant à Julian le premier tour de garde; les pensées qui m'agitaient et les Bédouins qui passaient et repassaient aux abords du camp me tenaient éveillé.

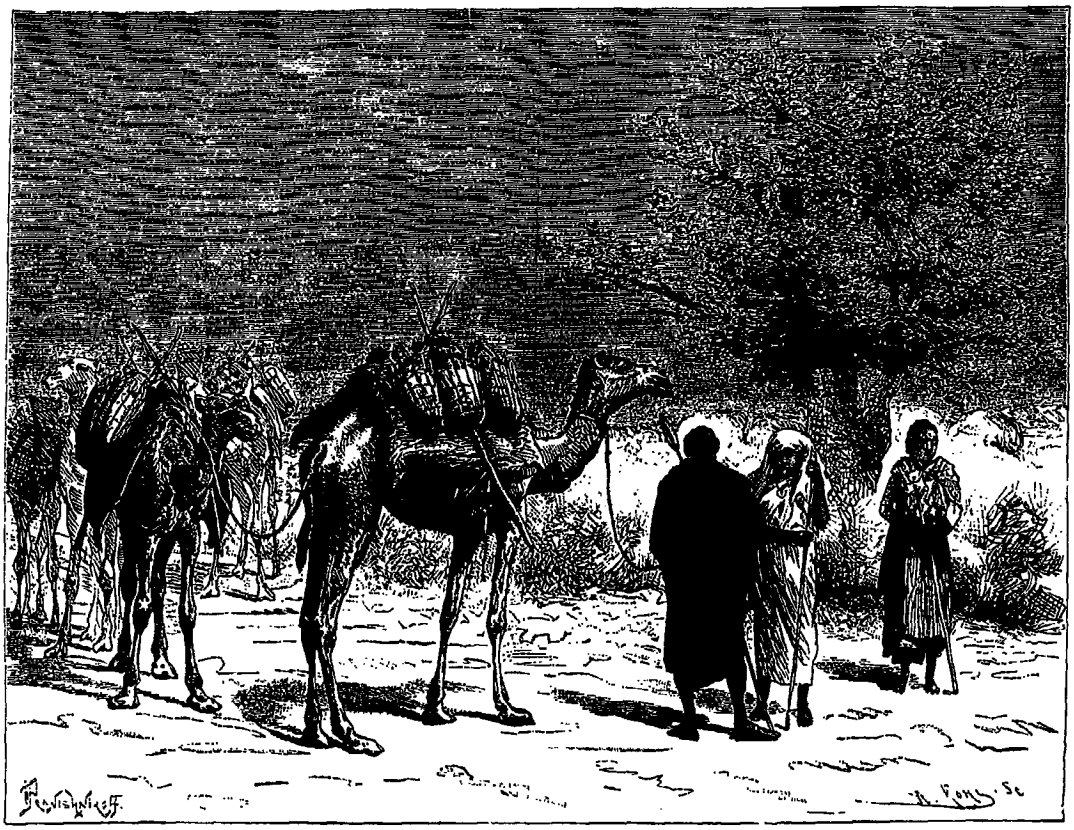
Plusieurs fois ils ne répondirent pas au mot d'ordre de nos sentinelles, qui, croyant le camp menacé, donnèrent trois alertes successives.

A la dernière, il fut décidé que personne ne fermerait l'œil, et Julian et moi nous nous mîmes à causer à voix basse de la patrie absente, sous le ciel étincelant de cette terre d'Afrique si dure à l'homme civilisé....

G. Révoil.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caravane venant puiser de l'eau, près Ouarman (voy. p. 178). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des documents et des photographies de l'auteur.

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS,

PAR M. G. RÉVOIL[1],

EN 1882 ET 1883.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Première nuit à Ouarman. — Attitude hostile des gens de Dafit. — Gaspillage des vivres. — Le *moôr* de Ouarman. — Les Bédouins menacent. — Murmures dans mon escorte. — Comment Omar Yousouf tenait ses promesses. — La discorde au sein de mon escorte. — Sourdes menées. — Tentative d'assassinat. — Les Bédouins marchent sur le camp. — Retraite forcée sur Guélidi. — Attitude révoltante d'Omar Yousouf. — Derniers jours dans le Guélidi. — Fuite de Guélidi. — Rentrée à Moguedouchou.

En vain pendant toute cette nuit, qui nous parut d'autant plus longue que nous étions tourmentés par la fatigue et le froid, en vain attendions-nous à chaque moment Omar Yousouf.

Deux coups de feu tirés dans le lointain nous firent supposer qu'il s'était rendu directement à Dafit, autre village semblable à Guélidi et dont nous étions peu éloignés. Deux routes y conduisaient et il était très probable que c'était bien le cheik des Gobrons qui passait en vue de notre campement.

Mais, dès la pointe du jour, des Çomalis du parc voisin ou *moôr* revenant de Dafit nous enlevèrent toutes nos illusions. En outre, ils apportaient des nouvelles qui étaient loin d'être satisfaisantes.

Dafit, paraît-il, était divisé en deux camps. Le parti des fanatiques surexcités par les prédications et obéissant aussi sans doute à quelque influence occulte ne voulait à aucun prix nous livrer passage. L'autre nous concédait la route, mais à des conditions exorbitantes. Le cheik des Gobrons s'était engagé publiquement à venir nous rejoindre; les vieillards l'attendaient toujours et espéraient que sa présence aplanirait les difficultés.

Suite. — Voy. t. XLIX (1885), p. 1, 17, 33, 49, 65; t. L, p. 129, 135 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils attribuaient les mauvaises dispositions des fanatiques à des mots d'ordre partis du littoral et dont nous avions déjà éprouvé les effets.

Mais, ajoutaient avec raison Abdi et quelques autres, les gens de Dafit ont besoin de traverser le Guélidi et la Ouébi pour se rendre aux marchés de la côte. Jamais ils n'oseront fermer la route du Djoub aux Gobrons et aux Ouadans, qui ne manqueraient pas, en revanche, de leur refuser la route de Moguedouchou et de Meurka. Ce dernier argument paraissait péremptoire et je comptais bien sur lui, si réellement Omar Yousouf voulait forcer le passage.

Immédiatement après la prière qui saluait le lever de l'aurore, il fut décidé que quatre vieillards prendraient les devants et iraient à Dafit consulter la population, en attendant l'arrivée du cheik des Gobrons, qui à présent ne pouvait tarder.

Aux premières lueurs du jour, le désordre de ma caravane apparut dans toute son horreur.

Bâts, harnachements, cordes, calebasses, ballots éventrés, tout était dans un pêle-mêle inextricable, et déjà les femmes et les enfants, arrivant du village, circulaient au milieu de mes bagages et augmentaient le désarroi. Moudé Yousouf daigna alors donner quelques ordres pour faire évacuer le camp et pour obliger les gens étrangers à l'escorte à ne pas dépasser un certain périmètre.

Des esclaves furent aussi chargés de la garde des chameaux qui s'étaient éloignés pour aller paître, et d'autres s'occupèrent de réunir les objets épars çà et là.

Cependant notre camp ne fut pas disposé d'une façon régulière, comme je l'aurais désiré.

Nous devions sans doute passer toute la journée à Ouarman et, dans cette expectative, mes gens me conseillèrent de dresser ma petite tente-abri, pour nous garantir des rayons du soleil, qui étaient déjà très ardents.

Elle fut installée sur le même emplacement où nous avions déjà passé la nuit et, échappant ainsi aux regards indiscrets, Julian et moi nous nous occupâmes à réparer le désordre de nos vêtements en lambeaux et à nettoyer nos armes attaquées par la rosée. A ce moment seulement nous pûmes nous préparer une tasse de thé, en attendant l'heure où l'on trairait les vaches du *moôr* voisin, et il serait difficile d'exprimer le plaisir que nous causa cette boisson chaude et réconfortante après les angoisses et les fatigues de la nuit.

Pour quelques mesures de riz, nos hommes se procurèrent du café dans le voisinage, et pendant toutes les cérémonies qui accompagnèrent son absorption, et que nous avons souvent décrites, nous eûmes le temps de prendre quelque repos; d'autant plus que Omar Kassadi se chargea encore de la distribution de la graisse et du miel.

De notre campement au *moôr*, il n'y avait qu'un pas. Laissant Julian à la garde des bagages, je priai Abdi de m'y accompagner, autant pour voir comment était disposé le *moôr* que pour assister à la traite du lait; car, si nous avions pris des précautions à Guélidi pour surveiller notre nourriture, elles n'étaient pas moins utiles dans les circonstances présentes.

Ouarman comme Belgab était une plaine couverte de pâturages et circonscrite par des bois de tous les côtés.

La végétation, sans être très luxuriante, commençait à se ressentir de l'action fécondante des pluies. Au milieu des hautes herbes émaillées de fleurs, des bouquets d'arbres et d'arbustes surchargés de lianes s'élevaient comme des îles vertes au sein d'un océan de verdure. Des oiseaux au plumage étincelant jouaient au milieu des fleurs humides de rosée et baignées dans la riante et claire lumière du matin.

A voir le joyeux essaim prendre son vol, on eût dit un nuage de pétales de fleurs emportés par le vent.

Accroupis à l'abri des bouquets d'arbres, des Bédouins Garès, réunis par groupes de dix à vingt, discutaient gravement.

Le *moôr* était placé auprès d'une grande mare où venaient s'abreuver les troupeaux. Elle avait peu d'eau en ce moment et l'on venait de bien loin, de Dafit même, pour y puiser. Une véritable caravane de chameaux, chargés chacun de quatre grands récipients, s'acheminait lentement vers la mare, sous la conduite de quelques femmes.

Le *moôr* était composé de gourguis allongés[1], disposés assez correctement en fer à cheval; une haie de branches épineuses reliait les gourguis et formait la clôture du *moôr*. Dans la grande place qui était au centre, le menu bétail, composé de moutons et de chèvres, était cantonné. Les chameaux et les bœufs étaient parqués à l'ouverture du fer à cheval, où deux ou trois huttes misérables servaient d'abri aux esclaves chargés de leur garde.

Aux alentours, le sol était jonché d'ossements et de détritus sur lesquels marabouts et vautours planaient et déjeunaient à qui mieux mieux, mêlant leurs glapissements aux bêlements des troupeaux et aux pleurs des enfants. Les habitants du *moôr* n'étaient pas heureux : des épizooties décimaient leurs troupeaux, qui cependant se composaient encore de plus de mille têtes de bétail.

A notre arrivée au *moôr*, tout le monde sortit des gourguis pour me voir et toutes les mains se tendirent vers moi. *Euchma issi!* (Donne-moi un cadeau), tel fut le premier salut qui m'accueillit.

Abdi avait un membre de sa tribu cantonné dans le *moôr*, il me conduisit tout de suite auprès de lui.

Mais en relevant la natte qui servait de porte à la hutte, la première personne que nous aperçûmes fut cet excellent Moudé Yousouf lui-même, qui, en dépit de sa dignité de frère du sultan, s'empiffrait de lait, de viande et surtout de mes provisions, en fort bonne compagnie. Mon arrivée, du reste, ne l'intimida point; il reprit son importante occupation, après m'avoir toutefois invité à partager mes propres provisions.

1. Cette forme allongée des gourguis de cette région du Çomal est caractéristique. Dans les parages de Guardafui et du golfe d'Aden les Bédouins campent sous des gourguis de forme arrondie

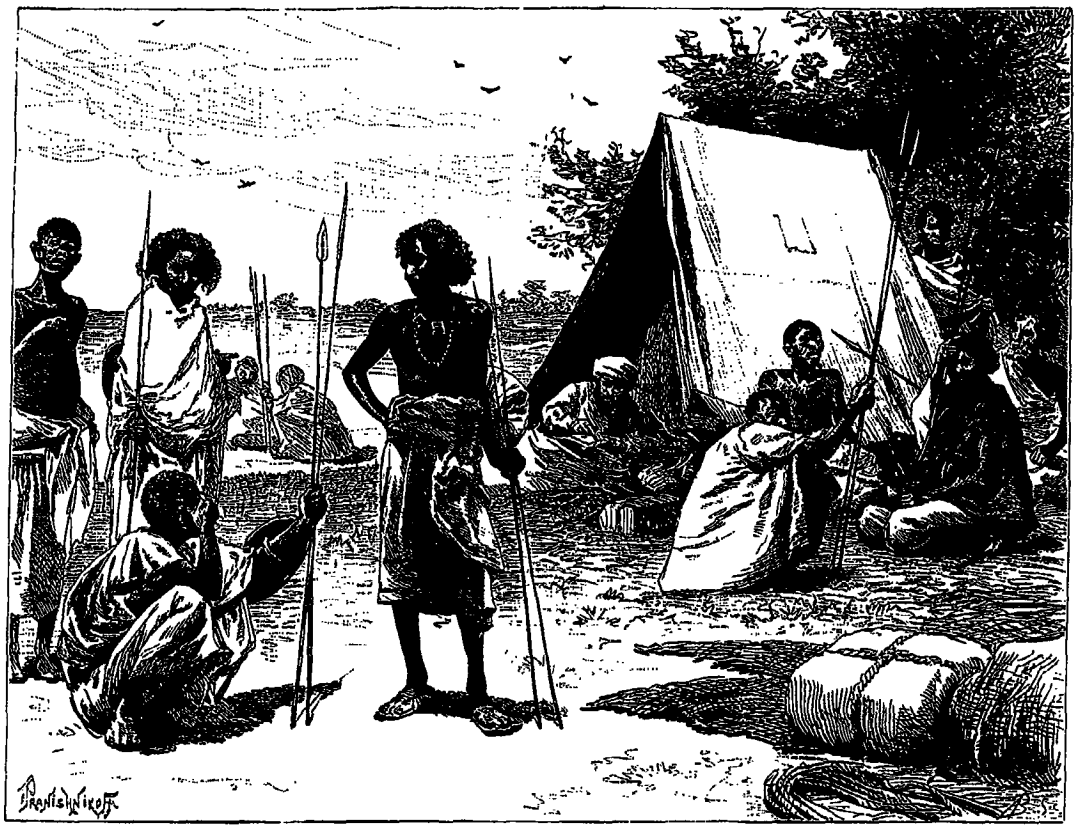
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'examinai cependant l'intérieur du gourgui, dans lequel je me tenais difficilement debout. Il était construit avec des peaux de bœufs tendues sur des cerceaux. D'autres peaux servaient de tapis et en même temps de couchette à toute la famille, qui y reposait côte à côte.

Aux parois du gourgui, des calebasses suspendues contenaient les provisions de graisse et de lait. Comme meubles, on n'apercevait guère que de rares tabourets. L'un d'eux servit à la femme de notre hôte, qui fit amener devant la hutte la bête qu'elle allait traire. Un enfant présentait à l'animal un morceau de peau de veau tendu sur un cadre. La vache le léchait tranquillement et, par ce procédé primitif, on obtenait sa tranquillité.

Je m'empressai d'aller partager avec Julian le lait que je m'étais procuré. Je le trouvai avec Kassadi et Hamed Ougaou, très occupé à écarter les curieux qui, malgré tous les ordres donnés, avaient envahi notre campement.

Un grand nombre s'étaient joints à mon escorte et s'étaient sans façon invités à déjeuner. On commençait déjà à préparer le repas ; mais la cuisine se faisait lentement, car dans le désordre de la nuit on avait cassé bon nombre de marmites et il en restait à peine



Notre tente et nos amis. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

assez pour préparer les aliments du quart de la troupe.

De là des récriminations sans fin, voire même des reproches, et, pour faire cesser toutes les plaintes, je dus prêter à mon entourage ma propre batterie de cuisine : c'était la dernière fois que je la voyais !

Mais le nombre des Bédouins Garès augmentait toujours et les groupes qui discutaient sous les arbres s'étaient accrus considérablement. Ils formaient maintenant autour de notre campement une ceinture d'environ quatre cents hommes. On crut prudent alors de rappeler nos gens épars dans le *modr*, de réunir nos bêtes et de nous tenir sous les armes en attendant les événements. Nous restâmes ainsi jusqu'à midi ; à cette heure revinrent les vieillards envoyés à Dafit en parlementaires.

Ils nous apprirent que, contre notre attente, Omar Yousouf n'y était point encore arrivé. D'autre part, le village était bien dans la disposition d'esprit qu'on nous avait signalée le matin. Des cheiks lisaient le Coran dans les mosquées et déclaraient *koufar* tous ceux qui escortaient les blancs. Quant au clan qui voulait bien nous laisser passer, il exigeait des sommes égales à celles que le cheik des Gobrons m'avait dévorées. Et du reste il affirmait qu'il en connaissait le chiffre exact, de source certaine.

Bour Heïbi, Armédo, Beïdaoua, en un mot tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

villages que nous allions rencontrer sur notre route avaient les mêmes prétentions que Dafit. Au sortir même de Ouarman, un fort parti de Bédouins se tenait sur la route et témoignait par son attitude qu'il allait aussi exiger un droit de passage.

Le reste de la journée s'écoula dans des réflexions pénibles et sans apporter aucune amélioration dans notre situation. Vainement nous attendions encore la venue du cheik des Gobrons.

A six heures du soir, il n'avait point paru et ne nous avait envoyé aucun message. Les Bédouins qui nous entouraient prenaient une attitude de plus en plus menaçante, et, malgré les ordres qui leur avaient été donnés de se disperser, ils persistaient à demeurer à une portée de fusil de nous.

Les vieillards nous firent démonter notre tente et se groupèrent près de nous.

« Regarde bien autour de toi et non loin de toi, » me dit l'un d'eux en se penchant à mon oreille.

Il me fallait donc encore me défier de ma propre escorte !

Eden Asséno surtout se montrait inquiet ; cependant nous avions pris toutes nos précautions.

Notre installation pour la nuit était adossée à un massif d'arbustes, auprès d'une flaque d'eau assez bourbeuse qui formait de ce côté une défense naturelle.

A droite et à gauche, nous avions Abdi, son beau-frère, Omar et les anciens. Quant à nos hommes, ils s'étaient groupés par clans autour des feux et se tenaient toujours en armes.

Sous prétexte de faire bonne garde, ils mirent au pillage le reste de nos provisions. On eût cru vraiment que nous étions au terme de notre voyage et que nos gens en fêtaient joyeusement le succès.

Les chameaux furent massés sur les côtés du campement, auquel, malgré mes efforts, je ne pus faire prendre la configuration d'un fer à cheval.

Eden, en compagnie de deux Ellaï, s'était isolé en sentinelle perdue, à cinquante mètres environ, pour veiller sur les abords du bouquet d'arbres qui nous abritait. Il allait et venait avec inquiétude, prêt à donner, en cas d'alerte, le signal convenu avec Abdi.

Quant à Julian et à moi, nous nous disposâmes à passer encore une nuit blanche, nos armes sous la main et bon nombre de cartouches dans nos turbans.

Un groupe de Bédouins qui allait rallier un troupeau vint à passer en vue de nos gens et quelques mots furent échangés.

Ce fut notre première alerte, sans aucune gravité, il est vrai, mais elle suffit à déconcerter notre chef de caravane, Moudé Yousouf, dont la couardise égalait l'orgueil et l'insolence.

« Voilà, répétait-il sans cesse aux anciens, dans quelle situation me met mon frère ! »

Il finit par avouer qu'il savait que le cheik des Gobrons ne viendrait pas et qu'il avait pris, lui seul, la responsabilité de conduire notre caravane à Gananeh ; mais il croyait avoir un tout autre personnel. Il faut reconnaître que ce personnel était singulièrement composé. Déjà de sinistres projets se tramaient à voix basse, et tel ou tel que Moudé connaissait bien ne nous avait suivis qu'en vue du pillage. Quelques moments auparavant, l'un des chameliers avait dit en montrant sa hache :

« Quand l'heure sera venue, voici la clef des malles. »

Puis, c'étaient les mécontents qui déclaraient n'avoir pas encore reçu un centime de solde.

« Si nous arrivons à Dafit, disaient-ils d'un ton menaçant, on verra bien comment tout ça tournera. »

Tout en nous transmettant ces réflexions, Moudé ne manquait pas de vanter son dévouement et de protester contre les agissements de son frère. Lui aussi ne rêvait qu'une chose, c'était de mourir à mes côtés, en me défendant jusqu'à son dernier souffle.

C'était attendrissant !

Abdi haussait les épaules en entendant ces rodomontades et il me chuchotait à l'oreille :

« *Moudé Yousouf melé ; Moudé dabi....* Ce n'est pas Moudé Yousouf, c'est Moudé la gazelle. »

Il m'indiquait ainsi qu'il savait apprécier sa vantardise.

Nous passâmes encore cette nuit entière les armes à la main et sans pouvoir fermer l'œil, car il faisait un froid de loup.

Quelques-uns de nos chameliers nous avaient montré déjà comment ces Bédouins remplacent les allumettes en frottant sur une baguette de bois tendre et bien sec horizontale une baguette de bois plus dur.

Aux alentours de notre campement, on apercevait dans la plaine de petits feux auprès desquels des Bédouins veillaient. De temps en temps, Eden Asséno et quelques hommes de garde se levaient et faisaient une ronde dans les taillis voisins.

En somme, je remarquais, non sans surprise, que chacun faisait bonne garde ; et, malgré les allégations de Moudé et les appréhensions des vieillards, mon escorte était réellement sur les dents.

Vers trois heures du matin, l'arrivée de mon chef chamelier et de quelques hommes du Guélidi nous procura des nouvelles du cheik des Gobrons.

Ce dernier avait fini par déclarer que, retenu par les siens, il ne viendrait pas. Il me confiait aux bons soins des vieillards et de Moudé Yousouf.

Quant au chameau qu'il s'était réservé et à l'autre bête qu'il avait échangée avec le plus impudent sans-gêne, il se gardait bien d'en faire mention. Cependant, comme il n'ignorait pas dans quelle situation nous nous trouvions à Ouarman, il avait envoyé un messager à Dafit et nous avait recruté quelques hommes de renfort que nous devions recevoir dans la matinée.

Les vieillards se réunirent de nouveau et décidèrent que quatre d'entre eux accompagneraient à Dafit le messager d'Omar et qu'ils feraient tous leurs efforts pour obtenir notre passage.

J'acceptai d'avance les conditions onéreuses que nous pouvions prévoir. Du reste, il nous fallait absolument

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quitter Ouarman, car nous avions à peine des vivres pour la matinée et nous comptions nous ravitailler de grains en passant à Dafit. Le *moôr* voisin nous offrait à vrai dire du lait et de la viande, mais était-ce suffisant pour les gloutons de mon escorte?

En outre, il était indispensable de savoir le plus tôt possible à quoi s'en tenir sur notre passage à travers Dafit, car le nombre des Bédouins croissait de moment en moment et nous causait de sérieuses inquiétudes.

Avant de s'éloigner d'Ouarman, les anciens firent enfin dresser le camp selon mes indications et tel qu'il aurait dû être dès le début.

Les ballots et les caisses furent disposés en forme de fer à cheval étroit et entassés par chargement de bête, le tout recouvert de nattes. Une ouverture étroite servait d'entrée au retranchement et il ne fut permis à personne autre que Moudé Yousouf ou les vieillards d'y pénétrer.

Nous devions, Julian et moi, nous tenir, entourés de nos fidèles, vers le sommet du fer à cheval adossé au bouquet d'arbres et à la petite mare dont j'ai déjà parlé.

En dehors du retranchement et le long de ses côtés, notre escorte devait se tenir, par clans; et quant aux chameaux, ils couchaient aux alentours et non loin de leur chargement.

De cette façon, nous étions assez fortifiés pour sup-



Manière de traire les vaches (voy. p. 179). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

porter une attaque nocturne, et les chameaux eux-mêmes nous servaient de sentinelles.

Il suffit, en effet, d'observer ces animaux pour être averti de la présence d'un fauve ou d'un étranger dans le voisinage.

Ils cessent immédiatement de ruminer sourdement et, allongeant le cou, ils se mettent à souffler avec force par les naseaux.

Quatre abeuches laissés à l'entrée du retranchement étaient impuissants à maintenir les importuns et les vieillards durent appeler les gens de l'escorte à leur secours. Mais ces derniers se dispersèrent bientôt et s'en allèrent reprendre sous les arbres leurs secrets conciliabules.

Pendant ce temps-là, le sommeil m'avait gagné. Julian veillait seul, en dépit de la fatigue qui l'obsédait aussi, et, tout en montant sa garde, il notait ses impressions sur son carnet.

Tout à coup une alerte me réveilla. On vient m'annoncer que les Bédouins massés sur la route de Dafit menacent notre campement, résolus à exiger tout de suite cinq cents piastres ou cinq cents vêtements, soit dix ballots d'étoffes.

Notre entourage s'effraye, et déjà il est question d'abandonner Ouarman et de se replier en toute hâte sur Guélidi, même avant le retour des vieillards parlementaires.

Pendant qu'on discutait l'opportunité de cette réso-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lution, à laquelle je m'opposai de toutes mes forces, une trentaine de gens de Guélidi arrivèrent, ce qui nous procura une heureuse diversion.

Parmi eux était Ali Hamed Birkan, frère d'Abdi Abdikero, que nous retrouverons plus tard, et le beau-père d'Omar Kassadi.

Le cheik des Gobrons, mû par un reste de pudeur, me renvoyait le chameau qu'il devait monter, mais sans les harnachements, puis encore mon coffre de pharmacie et un autre colis avec le chameau volé, que Ali Hamed avait retrouvés aux mains de deux abeuches ouadans; le tout, du reste, en fort piteux état.

Omar nous supposait alors à Dafit et, contrairement à l'avis apporté par mon chef chamelier, il nous faisait dire en secret de rester dans cette localité jusqu'à son arrivée.

Par la même occasion, nous apprîmes que tout Guélidi avait pris les armes l'avant-veille au soir pour se porter à notre secours jusqu'à Belgab et, mieux encore, on nous affirmait que le clan d'El-Rodé avait été condamné à une forte amende, à cause de son hostilité.

C'était charmant, du moins en paroles; cependant notre situation n'en était pas moins critique, et elle se compliquait d'heure en heure.

Cependant les conciliabules deviennent de plus en plus agités et la discorde est prête à éclater au sein même de notre escorte. Déjà, pendant le gaspillage de nos dernières provisions et le partage d'un bœuf que je venais de faire abattre, on manque d'en venir aux mains. Nos gardes les plus fidèles ne peuvent dissimuler leur anxiété et se serrent autour de nous; des menaces contre notre vie sont maintenant proférées à haute voix.

Abdi, Omar et nos fidèles nous proposent de quitter furtivement le camp, le soir même, et d'abandonner tout mon matériel à la responsabilité de Moudé Yousouf.

La situation est fort grave, paraît-il, car les anciens, troublés, causent entre eux à mots couverts et Abou Idou me donne à entendre que les bandits de mon escorte, voyant que la route de Dafit est fermée, ont résolu de mettre immédiatement à exécution le mauvais coup qu'ils méditaient.

« Veillez, me dit-il, et que le Prophète veille aussi sur vous! »

Ce dernier, du reste comme les autres, ne voyait d'autre expectative que la fuite. Sa confidence était peu rassurante, mais on nous réitérait les mêmes menaces depuis si longtemps, que nous finissions par nous y habituer et même par en être blasés.

Cette fuite n'était-elle pas une désertion en présence de l'ennemi? Nous nous révoltâmes, Julian et moi, contre une pareille proposition. Nous étions maintenant trop avancés pour reculer, et, advienne que pourra, il fallait faire face au danger.

Nous savions encore que, en dépit de notre isolement, nos armes à tir rapide inspiraient autour de nous un certain respect, et nous étions décidés à montrer jusqu'au bout aux Çomalis que notre courage était à la hauteur des épreuves.

Comme la veille au soir, nous nous contentâmes de nattes pour nous coucher. L'heureuse disposition de notre campement nous permettait de faire bonne garde. Abdi, Hamed, Ougron, Ali Hamed, Eden, Omar étaient assis à nos côtés, adossés aux colis, tandis que leurs lances étaient plantées à leurs pieds. Julian et moi, couchés sur nos caisses d'instruments, nous avions nos revolvers à la ceinture, nos cartouches à la main et nos fusils armés à notre portée.

Un faible espace séparait les caisses du bouquet d'arbres qui abritait les récipients pour l'eau.

Les anciens, placés au centre de notre retranchement, se roulèrent dans leurs manteaux. A notre gauche, mais en dehors, couchaient les chameliers ouadans, puis les Mursoudés, ensuite les Gobrons.

Les premières heures se passèrent sans autre incident qu'une légère alerte provoquée par l'approche de quelque guépard et bientôt tout le camp sembla plongé dans un profond repos. Les anciens eux-mêmes s'endormirent et nous restâmes seuls à veiller, contemplant le tableau pittoresque de ma caravane endormie par un magnifique clair de lune. Un peu tranquillisés, nous passâmes la garde à nos voisins; c'était alors le tour de Kassadi, puis nous nous endormîmes.

Nous étions plongés dans un lourd sommeil, lorsqu'une alerte nous mit soudainement sur pied. Chacun courut aux armes; je saisis, ainsi que Julian, mon fusil toujours à la portée de ma main et je me dressai sur un colis, pour mieux me rendre compte. Abdi me prit brusquement par le bras et me fit descendre, en me serrant avec tant de force, que j'en conçus quelque appréhension.

Les anciens et les guerriers, qui avaient cru à une attaque des Bédouins voisins, s'étaient mis aussitôt sur la défensive; mais les Bédouins se tenaient toujours au large.

Chacun se regarda, s'interrogea; puis, peu à peu, tout rentra dans le silence; cependant l'inquiétude ne nous permit plus de nous rendormir.

Le lendemain seulement je pus obtenir quelques éclaircissements; car la vérité nous avait été cachée pour ne pas nous alarmer outre mesure.

Abdi et un des anciens, Abou Idou, qui nous avaient donné l'éveil, faisaient semblant de dormir, leur manteau ramené sur leur tête, pour mieux épier les mouvements de chacun, quand ils aperçurent quatre hommes, un Mursoudé et trois Ouadans, se glisser en rampant derrière les colis jusqu'auprès de nous. Leurs intentions n'étaient pas douteuses; car leur linge était serré à la ceinture et un poignard luisait dans leur main. L'un d'eux même put se faufiler entre les caisses et le bouquet d'arbres et arriver à côté de Julian. Déjà il levait son poignard sur le matelot endormi, quand Abdi et Abou Idou se dressèrent et donnèrent l'alarme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'incident avait été très rapide, et nos assassins, se voyant découverts, profitèrent du premier moment d'émoi pour se relever et se mêler aux guerriers qui venaient de prendre leurs armes. Somme toute, l'attentat n'avait pas abouti; c'était le principal, et la dénonciation des assassins eût peut-être provoqué une mêlée générale.

Le 17, au matin, la tentative d'assassinat de la nuit ne fut plus un mystère pour personne. En présence d'une situation aussi grave, personne n'osait élever la voix, pas même Moudé Yousouf, pour nous donner un conseil et pour nous désigner les quatre meurtriers, que nous connûmes cependant plus tard. Quant à moi, sans être abattu par l'aventure de la nuit, je comprenais la difficulté de notre situation, et je me demandais comment nous en sortirions.

Il était évident que la tentative qui avait avorté par miracle, la nuit précédente, se renouvellerait certainement et que toute occasion serait bonne pour des gens décidés à nous faire disparaître afin de nous voler ou d'obéir à des ordres secrets.

En outre, des désertions se produisaient journellement dans notre escorte, qui ne se composait plus que de soixante-dix hommes.

Nous étions plongés dans ces pénibles réflexions, quand on nous annonça l'arrivée d'une vingtaine de guerriers, porteurs d'un message d'Omar Yousouf nous enjoignant de gagner Dafit coûte que coûte.

Nous ne demandions pas mieux, mais le cheik des Gobrons en parlait bien à son aise.

De son grabat, il ne comptait pas avec les Garès, qui nous barraient la route les armes à la main, et avec l'hostilité des gens de Dafit.

Si encore j'avais pu compter sur une poignée



Bédouins Garès allumant du feu (voy. p. 180). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

d'hommes bien résolus, je n'aurais pas hésité à courir les chances d'un combat avec les Garès. Il eût peut-être été possible de les tenir en respect comme les Ouadans de Lafole, comme les Abgals et les Mursoudés, lors de notre arrivée dans le Guélidi, car, comme les gens d'El-Rodé à qui nous avions eu affaire ces jours derniers, ces braves guerriers font toujours plus de bruit que de besogne quand on sait leur en imposer.

Une fois arrivés à Dafit, nous pourrions attendre patiemment l'occasion de continuer notre route. Mais là encore il nous fallait compter avec les bandits de notre escorte qui n'abandonnaient pas leurs desseins et qui auraient pu exécuter facilement leur coup de main. Le parti le plus sage était encore de nous confier à l'expérience de nos guides qui étaient plus aptes à juger la situation et à décider des résolutions à prendre. Les vieillards et les différents groupes se réunirent; mais, loin d'écouter les sages paroles des anciens et surexcités par les mutins, ils échangèrent bientôt des invectives et des injures et faillirent en venir aux coups. A ce moment nous pûmes compter les hommes qui nous restaient fidèles, car seize hommes vinrent résolument se placer à nos côtés les armes à la main et ne nous quittèrent plus. Mais voici qu'aussitôt s'avance une bande d'environ quatre-vingts Garès, marchant sur deux rangs et en bon ordre. A sa tête était un Bédouin portant comme turban un morceau de linge sale et qui appuyait une de ses mains sur son Coran pendu en bandoulière, tandis que de l'autre il tenait son arc et ses flèches. Les faits et gestes de cet énergumène étaient imités par les autres Bédouins, qui cependant restaient encore groupés sous les arbres. La bande s'approcha ainsi jusqu'à une cinquantaine de mètres de notre campement et s'arrêta en prenant une attitude provocante. En les voyant venir, toutes les discussions cessent,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et, à ma grande surprise, nos gens se placent à leur poste de combat derrière les colis ou en avant, la lance en arrêt, l'arc bandé.... Tout le monde est prêt au combat, mais l'intervention des vieillards empêche toute collision, non sans discussions et sans de violentes bousculades.

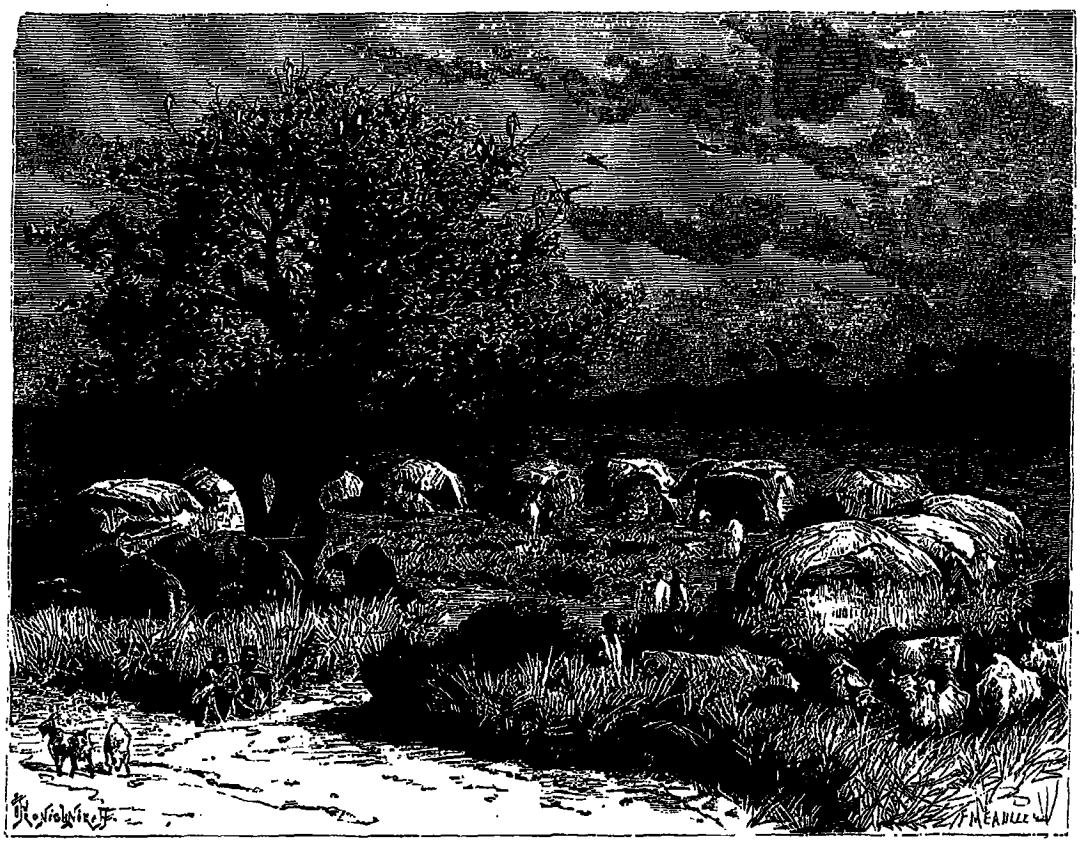
Ainsi que dans les affaires précédentes, je pus remarquer que l'audace, le courage et le sang-froid avaient une grande influence sur les Çomalis.

Je voulus toutefois pénétrer le secret de l'attitude des gens de mon escorte et, me dégageant d'Abdi et de nos fidèles, je franchis sans aucune arme les bagages qui formaient notre retranchement et m'avançai au-devant du cheik des Garès. D'un bond Julian me suit et, en me retournant, je l'aperçois juché sur nos ballots, son fusil à la main et me suivant des yeux malgré les instances de nos amis qui l'invitent à descendre.

Aux cris de *fitna, fitna,* combat! combat! que pousse mon escorte, je réponds avec les vieillards par le mot de *aman.*

Mais je les devance et finis par me trouver tout seul devant la bande des Bédouins et à quelques pas de leur chef.

Comment, à ce moment où je me trouvai entre les



Le *moôr* de Ouarman (voy. p. 178-180). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis de l'auteur.

deux partis, une flèche ne me frappa-t-elle pas, et comment devant mes deux bras étendus le calme s'établit-il soudain, il m'est difficile de l'expliquer. J'avouerai même qu'en ce moment où je retrace tous ces souvenirs bien vivaces, il m'est difficile d'en trouver la raison, car jamais meilleure occasion ne s'offrit à des bandits pour accomplir leurs desseins de meurtre et de pillage.

Mais, ainsi que dans un précédent voyage les Bédouins de la vallée du Darrar m'avaient écouté en me voyant devant eux sans défense, de même les Garès se tinrent coi, à mon grand étonnement.

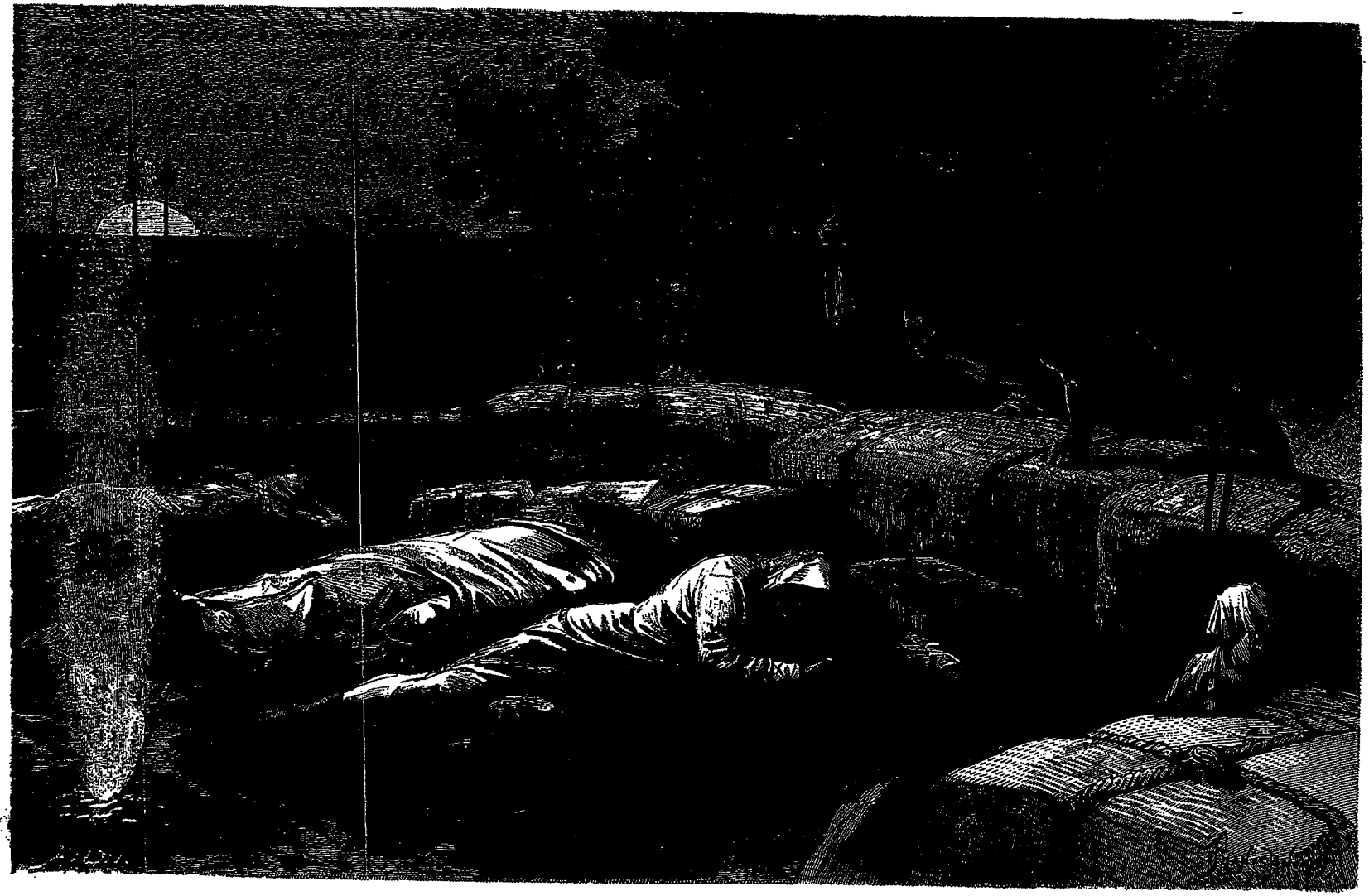
« Ce n'est pas à toi que nous en voulons, me dirent-ils, mais bien aux gens du Guélidi qui t'accompagnent et qui, après t'avoir dévoré une partie de tes richesses, veulent encore bénéficier du reste. »

C'est ainsi que la cupidité seule neutralisait les sinistres projets des uns et des autres!

Cependant, tout en me parlant, le Bédouin avait abandonné son Coran et ramenait un pan de son vêtement sur son visage, pour se boucher le nez et la bouche, tandis que de l'autre main, toujours armée de l'arc et des flèches, il me faisait signe de me retirer.

Toute cette scène n'avait duré que quelques secondes à peine; les anciens s'écartèrent pour parlementer encore avec les Garès, qui finirent par s'éloigner et se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tentative d'assassinat (voy. p. 182-183) — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grouper à quelque distance avec leurs compagnons.

En présence de ces faits, il fallait cependant prendre une résolution, car nous ne pouvions guère rester dans un *statu quo* exposés à des dangers toujours imminents.

Je priai donc les gens qui me semblaient les plus dévoués de s'aboucher avec les vieillards, leur promettant de m'en rapporter à leur décision si elle me paraissait reposer sur des motifs fondés.

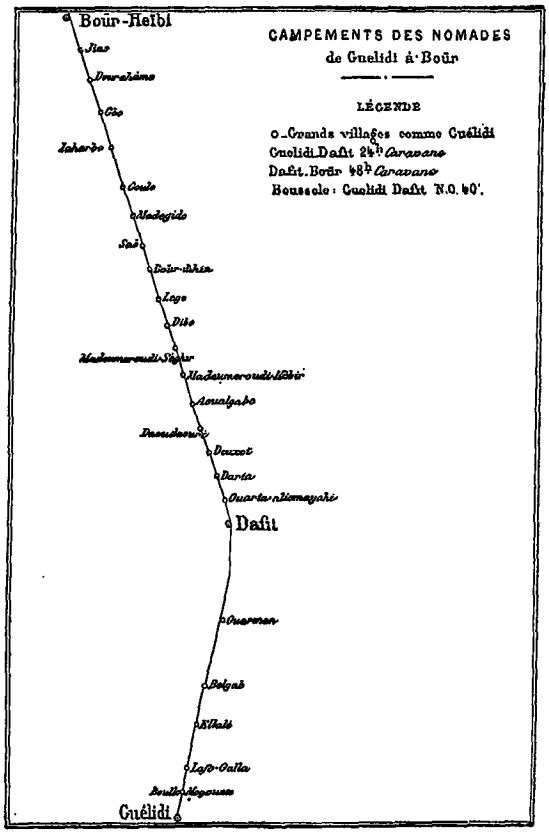
Dafit était trop voisin pour que quelques habitants de cette localité ne vinssent pas à tout moment surveiller nos mouvements. En effet, il s'en présenta quelques-uns à notre campement dans l'après-midi du 17, en compagnie de quelques personnages influents. Ils se faisaient fort de nous conduire au village en dépit des Garès, mais toujours à la condition de payer à Dafit les mêmes sommes que j'avais versées à Guélidi.

Les anciens, du reste, paraissaient se prêter à cette combinaison et ils ajoutaient qu'en attendant l'arrivée d'Omar Yousouf, ils fermeraient aux gens de Dafit la route du littoral avec de pareilles conditions.

Il fut donc stipulé, à mon insu, que je payerais d'abord dès notre arrivée à Dafit dix balles d'étoffes, dont les Garès toucheraient la moitié aux portes du village, et que le reste serait payé ensuite quand viendrait le cheik des Gobrons.

« Nous n'avons fait toutes ces promesses, me dirent nos fidèles et les vieillards en me prenant à l'écart, que pour mieux masquer notre retraite forcée sur Guélidi; car il faut que les gens mal intentionnés de l'escorte ignorent jusqu'au dernier moment les résolutions que nous avons prises. L'ordre du retour sera donc donné par le doyen des vieillards, dans le milieu de la nuit, sans que personne puisse s'y attendre, et comme si on avait reçu un message pressant du cheik des Gobrons. »

La réponse qui avait été faite aux gens de Dafit, ainsi qu'aux Garès, était donc une ruse pour ménager notre retraite. Les Bédouins alléchés par le gain iraient se masser à Dafit le soir même, attendant notre arrivée.... sous l'orme, tandis que nous nous dirigerions sans encombre vers le Guélidi.



Quant à aller plus avant, les vieillards étaient unanimes à trouver que c'était folie et que nous n'avions aucune chance de succès. En admettant même que, au prix des plus grands sacrifices, nous atteignissions Dafit, notre escorte ne manquerait pas de nous abandonner à la rapacité des gens du pays, non sans nous avoir préalablement dépouillés, puisque Omar Yousouf ne l'avait point soldée avant le départ.

Voilà donc comment le cheik des Gobrons entendait aplanir les difficultés et assurer notre succès! Voilà le beau résultat obtenu après cinq mois de promesses, d'attente et de tribulations de toutes sortes!

Et ces cinq mois auraient amplement suffi à réunir les chefs des tribus du bassin du Djoub et à traiter avec eux, si l'astucieux Omar n'avait voulu jouer au potentat.

Notre profond abattement nous empêchait, Julian et moi, de faire attention aux déprédations qui ne cessaient de se commettre autour de nous. Depuis que nos provisions étaient épuisées, tout ce qui pouvait tomber sous la main de nos hommes était échangé au *moôr* voisin contre des aliments. Nattes, hachettes, cordes, récipients pour l'eau disparurent ainsi; et quand on voulut rassembler les chameaux, on s'aperçut que trois d'entre eux, et non des plus petits, avaient été volés au pâturage par les Bédouins.

Vers dix heures et demie, Noûr Ali, le doyen des vieillards, donna brusquement l'ordre de charger les chameaux. Personne ne s'y attendait, et Moudé Yousouf, toujours pusillanime, accepta avec joie cet ordre de retraite et se joignit à nous.

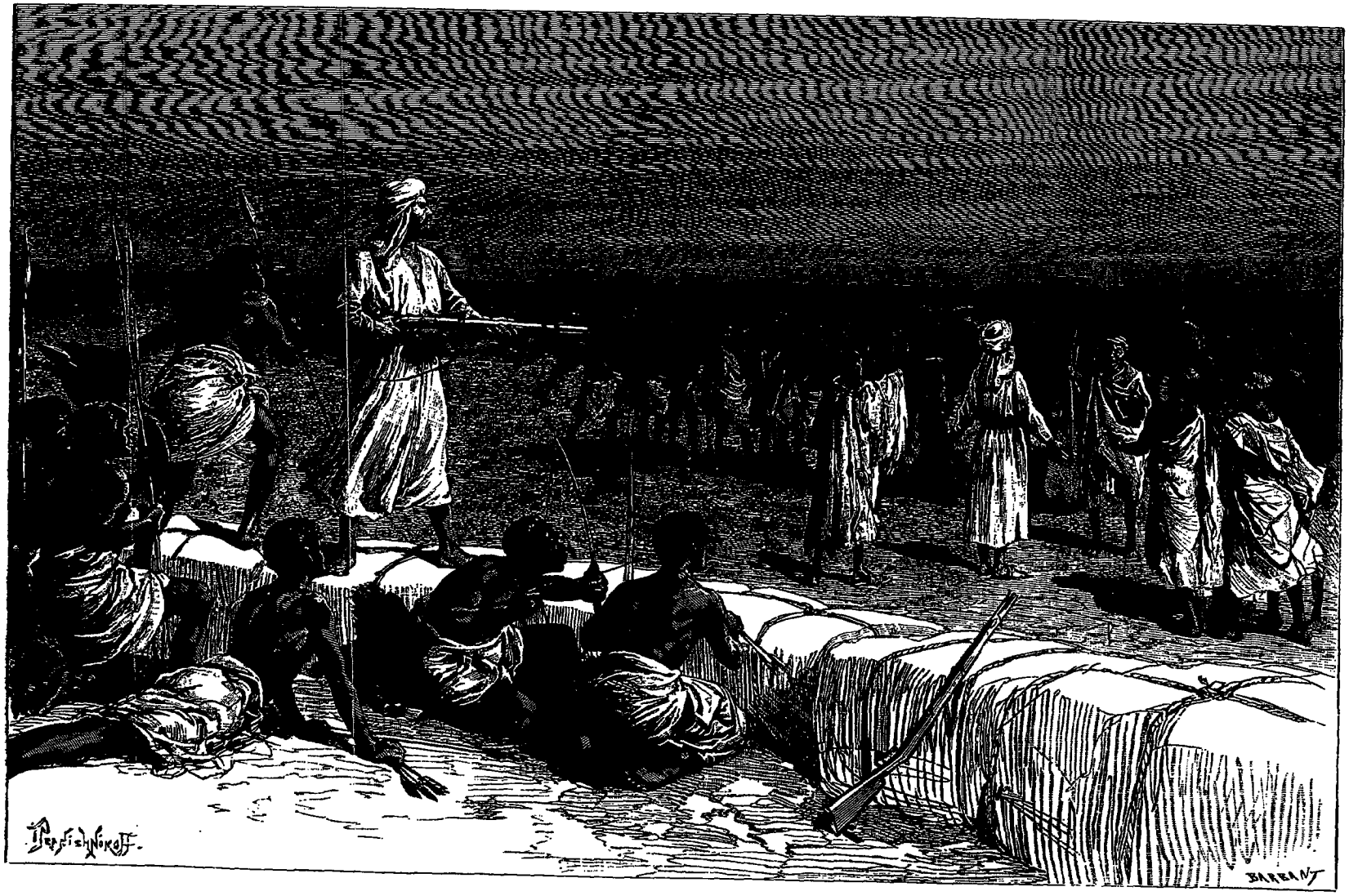
Une fois le convoi organisé à la diable, Noûr établit une sorte de service de surveillance et donne alors seulement l'ordre du retour sur Guélidi.

A ce moment des murmures éclatent : « Pourquoi retournons-nous? Il faut aller à Dafit!

— C'est l'ordre d'Omar Yousouf, » répondent les vieillards; et en même temps ils exhortent les chameliers à se mettre en route et entraînent eux-mêmes les bêtes par le licol.

Pendant tout le temps du chargement et jusqu'au moment du départ, nous étions restés à l'écart avec nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Garès menaçant le camp (voy. p. 184). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amis, afin de bien surveiller les faits et gestes de chacun.

Puis, une fois la colonne ébranlée, les anciens étant venus se grouper à nos côtés, nous suivîmes le convoi à quelques pas en arrière.

Le souvenir de cette longue et triste nuit restera longtemps dans ma mémoire. Si personnellement nous ne courûmes pas de dangers, combien ne me fut-il pas pénible d'assister à la perte presque entière de ma caravane, se fondant à chaque pas!

La route que nous suivions pour regagner Guélidi nous offrait les mêmes obstacles et les mêmes tribulations qu'à notre premier passage. Fondrières, mares boueuses, buissons épineux, il nous fallait franchir tout sans arrêt et avec la plus grande hâte, car nous craignions à tout moment d'avoir les Bédouins sur nos talons. Chaque chameau qui tombait, chaque ballot crevé par les branches était une proie offerte aux voleurs de l'escorte qui fuyaient ensuite à travers bois avec leur butin.

Je passe sous silence nos propres souffrances; quand nous atteignîmes la clairière de Belgab nos forces commençaient à nous trahir et cependant nous n'étions qu'à moitié chemin.

Abdi et Kassadi nous exhortaient de leur mieux, et les anciens, qui nous accompagnaient, nous donnaient l'exemple. Il est vrai qu'ils n'étaient pas comme nous chargés d'un fusil, de cartouches et d'une musette garnie d'accessoires; une lance et leur chapelet constituaient tout leur bagage.

Cependant toute halte était impossible et nous continuâmes notre course échevelée jusqu'à Lafo-Galla. A cet endroit, notre caravane disloquée fut obligée de s'arrêter un moment, et ceux qui n'avaient pas encore osé s'enfuir à travers bois avec quelques pièces d'étoffe comme payement, déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin, s'ils n'étaient soldés sur-le-champ.

« Ils ne voulaient pas, disaient-ils, être bernés au retour par les paroles fallacieuses d'Omar Yousouf, qui gardait tout pour lui. »

Je fus obligé de promettre que je compterais moi-même à chacun le prix de ses services et nous reprîmes clopin-clopant la route du Guélidi.

Nous marchions depuis près de douze heures.

Chemin faisant, dans le court intervalle qui séparait Boullo de notre ancienne résidence, un esclave me révéla tous les propos qui avaient été tenus à Ouarman dans différents groupes. Il n'y avait pas de doutes à conserver : un ou deux jours plus tard nous subissions un désastre inévitable.

En nous voyant revenir, la population de Guélidi se porta à notre rencontre et quelques Arabes seuls nous félicitèrent d'avoir échappé aux dangers qui nous attendaient. A peine répondîmes-nous à ces témoignages d'amitié, car il me tardait d'arriver auprès d'Omar Yousouf.

Le cheik des Gobrons était en proie à une vive émotion; il est probable qu'il s'attendait peu à me revoir.

Il eut cependant l'audace de me tendre la main. Je la lui serrai, mais nous n'échangeâmes aucune parole.

Adossé aux murs de notre case et sans répondre aux plaisanteries ironiques de la foule, je surveillai tout d'abord l'aménagement des malheureux débris de ma caravane dans le local que nous occupions antérieurement. Puis nous nous enfermâmes, anéantis par la fatigue de cette rude étape et minés par la fièvre.

Au dehors, la foule grossissait toujours et d'aucuns, pour mettre le comble à leur ironie, exécutaient le *lab* et dansaient joyeusement, tandis que des gamins lançaient des pierres contre notre habitation.

Cette attitude finit par exaspérer la favorite d'Omar Yousouf, car elle pressentait maintenant les responsabilités qui s'amoncelaient sur la tête de son époux.

Elle se voyait désormais privée des cadeaux annuels de Saïd Bargasch et du gouverneur de Moguedouchou; aussi, ne se possédant plus, elle arriva furieuse au milieu des danseurs. Les cheveux épars et les poings fermés, elle invectiva tous les braillards dans des termes peu choisis pour la femme d'un sultan; puis s'armant d'un long roseau, elle les pourchassa, avec des airs de sorcière échappée du sabbat, frappant à tour de bras les échines qui se trouvaient à portée de son bâton.

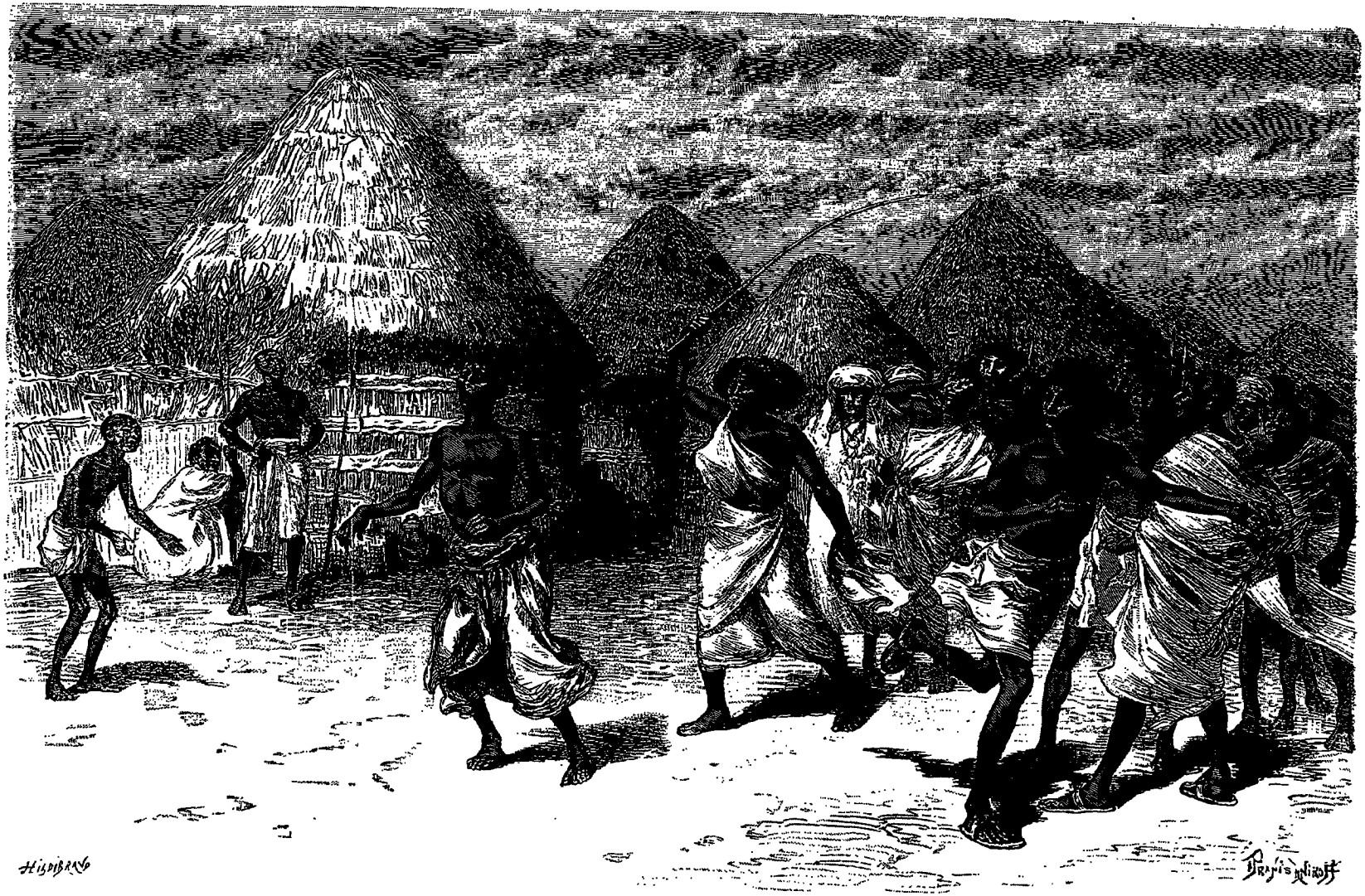
Quarante-huit heures seulement après mon retour j'eus une nouvelle entrevue avec le cheik des Gobrons; elle fut d'une extrême froideur, car, avant d'entrer dans sa hutte, je m'étais recommandé le plus grand calme. Du reste, la fièvre m'avait fortement éprouvé, me laissant dans un état de faiblesse qu'accroissaient encore mes souffrances morales.

Omar Yousouf m'informa tout d'abord qu'il avait donné des instructions à ses guerriers pour qu'ils répondissent à l'injure faite par Dafit à son protégé. Puisqu'on nous avait fermé la route de Gananeh, à son tour il barrerait celle de Moguedouchou. Ensuite il m'invita impudemment à me défaire de mes chameaux et du reste de mon matériel. Il se proposait, me dit-il, de renvoyer Julian à Moguedouchou accompagné d'une bonne escorte. Quant à moi, il me suffisait de dix hommes d'élite et d'un seul chameau pour gagner le Haut Djoub. En avançant sans prendre de notes et sans m'attacher à recueillir des observations, je n'éveillerais ni la méfiance des Bédouins, ni leur cupidité, et je pourrais ainsi atteindre le but de mon voyage.

Je laissai le cheik des Gobrons achever son discours sans me donner la peine de discuter avec lui, et tandis que je lui laissais croire que je n'étais pas éloigné d'accepter ses offres dérisoires, nous préparions déjà notre fuite.

A quel autre projet pouvions-nous, en effet, donner la préférence? La route des Ougadines par Chidlé ou Chebeli eût-elle été ouverte que je n'aurais trouvé personne pour m'y conduire, en admettant encore que j'eusse pu réunir une escorte. Les gens du Guélidi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maman Yousouf chasse la foule. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eux-mêmes n'osaient guère s'aventurer dans cette région maudite.

Si, au contraire, en rentrant à Moguedouchou, la mousson poussait les boutres vers le nord, il me serait peut-être possible d'atteindre les parages de Guardafui, et là j'aurais continué mes explorations antérieures.

Par Kismayo et le Djoub, on pouvait encore atteindre Gananeh, mais les Kablallahs bloquaient alors la garnison de Kismayo et commandaient l'estuaire du fleuve.

Nous nous trouvions donc dans une impasse qui ne nous laissait d'autre alternative que la fuite; mais que de difficultés pour sauver les débris du naufrage!

La pluie tombait à torrents; mes chameaux, placés dans le parc voisin de ma case, étaient sans nourriture.

Plusieurs d'entre eux avaient été si grièvement blessés pendant notre retraite à marches forcées, qu'ils étaient tout au plus bons à faire de la viande de boucherie.

Un marchand arabe m'en acheta trois ou quatre au prix de la peau.

Pour comble de malheur, Julian fut atteint d'un abcès dans l'oreille qui l'affola et moi-même je fus ressaisi par la fièvre.

Ce n'était pourtant pas le moment de nous laisser abattre, car le vieil Omar continuait à nouer ses odieuses intrigues.

Aussi, après quatre ou cinq jours de repos et de réflexion, nous nous adjoignîmes comme conseillers Abdi et Kassadi, qui nous avaient montré beaucoup de dévouement pendant toute notre expédition.

Renvoyer notre matériel à Moguedouchou, c'était presque le livrer aux Ouadans et aux Bédouins qui déjà nous avaient barré la route à notre arrivée dans le Guélidi. Il valait mieux, tout d'abord, ne risquer que la plus faible partie des bagages et par fractions de deux chargements de chameaux. Quant au reste, on pouvait l'écouler sur place.

Heureusement qu'une lettre de Salem et un message du gouverneur lui-même vinrent nous tirer d'embarras.

Ils avaient reçu de nos nouvelles par une caravane et ils enjoignaient à Omar Yousouf de nous renvoyer à Moguedouchou avec les plus grands ménagements.

Omar se garda bien de me communiquer cette lettre, car je le berçais toujours de l'espoir que j'allais accéder à ses propositions de partir pour Gananeh. Je profitai aussi des moindres occasions pour vendre à vil prix ma pacotille, ne gardant auprès de moi que les caisses d'armes, d'instruments et le matériel indispensable.

Mais il était facile de voir que le cheik des Gobrons était fort indécis. Tantôt il préparait mon départ pour le Haut Djoub avec un chameau, tantôt il m'affirmait que deux ou trois bêtes m'étaient nécessaires; un autre jour, il me conseillait de partir seul. Toutes ces tergiversations prouvaient une fois de plus son impuissance. Comment aurait-il pu me faire parvenir à Gananeh, quand il ne pouvait même pas obtenir la restitution des objets qu'on m'avait volés dans sa résidence!

Bien plus, on continuait à me voler mes chameaux dans son propre parc et tout son prestige ne pouvait prévaloir même aux portes de sa hutte.

Au moment même où j'avais le plus besoin de toutes mes forces, un nouvel accès de fièvre me cloua sur ma couchette. Il me saisit si brusquement, que Julian, déjà souffrant de violentes coliques, crut un moment que nous avions été empoisonnés.

Pendant quarante-huit heures je fus en butte à toutes les suggestions et à toutes les tortures du délire. Les Çomalis ne laissaient pas d'envahir ma case pour me voir étendu sur mon lit et Moudé Yousouf lui-même n'épargnait à Julian aucune de ses sinistres plaisanteries sur mon état :

« *Koukoufa Akim! Akim Koukoufa!* le Docteur va mourir, » disait-il en ricanant.

D'autres, tout en m'épargnant leurs railleries, ne se faisaient pas faute d'allonger la main à droite et à gauche pour saisir tout ce qui se trouvait à leur portée.

Aussitôt l'accès passé, je chargeai donc mon chef chamelier et deux parents d'Abdi de transporter sans bruit mes bagages à Moguedouchou, où ils devaient les remettre, ainsi que nos chameaux tout harnachés, aux serviteurs de Salem. Je leur promis cinquante piastres de récompense, en sus des dix piastres convenues pour les voyages.

Pendant tous ces préparatifs, je ne manquais pas d'entretenir les illusions du cheik des Gobrons; Julian allait retourner à Moguedouchou sous bonne escorte et alors je pourrais me diriger sur Gananeh au gré de ses désirs.

Mais quand j'eus appris que la majeure partie de mes bagages expédiés était bien arrivée à destination, je changeai mon thème de conversation.

De son côté, Omar me montrait un message qu'il prétendait avoir reçu de Dafit. Quelques heures après notre départ on avait cédé à ses instances et consenti à notre passage; bien plus, les vieillards du pays voulaient même se joindre à mon escorte.

Ces bonnes dispositions arrivaient un peu tard et elles étaient tellement inattendues et invraisemblables, qu'elles me laissèrent incrédule. Je savais que, en dépit de toutes les affirmations du cheik, on n'avait pas songé un seul instant à user de représailles en barrant la route aux caravanes de Dafit allant à Moguedouchou.

Le cheik des Gobrons était véritablement acculé dans ses derniers retranchements et à bout de fourberies. C'était le moment de se démasquer, car il sentait que sa proie allait lui échapper et que, d'un autre côté, il était menacé de perdre toute la faveur dont il pouvait jouir auprès du sultan de Zanzibar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

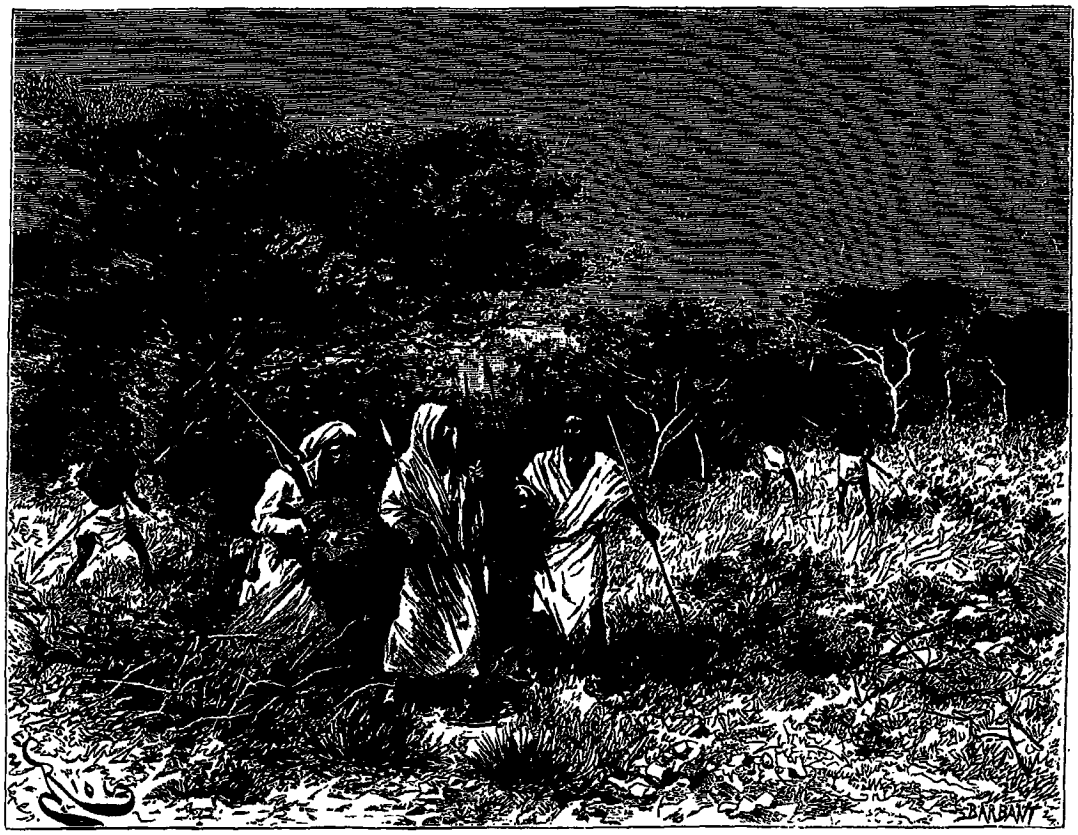
Aussi, devinant les intentions qui se dissimulaient sous mes déclarations, Omar exigea qu'avant de faire partir aucun colis pour Moguedouchou, je lui remettrais une lettre constatant mon refus d'accepter ses nouvelles propositions de départ pour Gananeh.

Mon refus était fondé sur des motifs assez sérieux pour que je lui fisse cette concession.

L'attitude d'Omar devint de plus en plus odieuse. Finalement non seulement j'étais accablé par la fièvre, mais j'étais son prisonnier.

Bien qu'habitant sous son toit, nous avions toutes les peines du monde à nous procurer les moindres ressources et Omar ne songea jamais à nous offrir quoi que ce fût. Sa femme, jadis fort prévenante, voyait avec un grand crève-cœur le restant des bagages s'en aller un à un de la résidence de son mari et elle venait dix fois par jour, au plus fort de mes accès, mendier quelque cadeau. Les visiteurs ne m'épargnaient pas non plus. Tout ce qui leur tombait sous la main leur était bon et les chameaux qui me restaient encore dans le parc du cheik disparurent.

Le 7 décembre au matin, me sentant un peu rétabli, je remis à Omar Yousouf la lettre qu'il me demandait et, à défaut de mes propres bêtes, je chargeai



Fuite du Guélidi (voy. p. 192). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

mes dernières caisses sur des chameaux de louage.

Cela fait, j'exprimai alors au sultan le désir de prendre congé de lui sans aucun bruit, sachant bien que les Bédouins de Lafole nous ménageaient un mauvais parti, si nous passions sur leur territoire.

Mais le cheik des Gobrons voulait nous donner une escorte de cent trente ou cent quarante hommes, qui n'auraient pas manqué, eux aussi, de venir à Moguedouchou se gorger à nos frais et ennuyer Salem, ainsi que le gouverneur.

Cette escorte me paraissait absolument inutile; je ne me souciais pas d'un aussi grand honneur.

Trois ou quatre hommes dévoués me suffiraient, et nous quitterions Guélidi pendant la nuit, afin d'éviter toute fâcheuse rencontre.

Le sultan s'y refusa en souriant ironiquement; et pour bien me prouver qu'il était le maître et que sans sa volonté je ne pouvais sortir de ses domaines, il frappa à plusieurs reprises sur sa joue droite gonflée d'air, comme un vrai gavroche parisien!

Le surlendemain, 9 décembre, vers le soir, j'insistai encore pour partir; Abdi Abdikero et Ali Hamed m'offraient leurs services; ils se doubleraient seulement d'un esclave et de Juma lui-même. Mais avant ils voulaient sonder le cheik des Gobrons pour savoir quels motifs il opposait à notre départ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le vieil infirme, sans rien répondre, demanda qu'on le laissât tranquille, car il éprouvait la nécessité de consulter les étoiles ! (*sic*).

Ali Hamed et Abdi furent si froissés, qu'ils jurèrent que, coûte que coûte, nous partirions le lendemain soir.

Nous passâmes la nuit sans sommeil, n'ayant même pas une simple natte pour nous reposer.

Enfin le 10, à six heures et demie du soir, je confiai Julian à Juma pour le conduire par des sentiers détournés à la case d'Omar Kassadi et, quelques instants après, je rejoignis Julian dans le plus grand secret.

Mes hommes arrivèrent, un à un, silencieux, et à neuf heures et demie, le batelier prévenu était à nos ordres auprès du bac.

Les instants sont précieux; il faut partir et au plus vite. Il est dix heures, Guélidi est endormi, et la lune, cette fidèle amie de toutes les entreprises hasardeuses, éclaire notre marche.

Je me suis drapé à la mode çomali, portant le bouclier et la lance; Julian, en tenue de serviteur, est vêtu d'une chemise arabe.

Quelques parents d'Omar Kassadi nous escortent à distance jusqu'en dehors d'Afgoï. Il faut hâter le pas; car un esclave vient de rencontrer, au sortir de la case d'Omar, un Çomali d'El-Rodé aposté, qui a déclaré qu'il allait donner l'éveil et se mettre à notre poursuite avec les hommes de son clan.

Mais nous sommes six, bien armés, et nous marchons rapidement, pleins d'espoir et de courage.

Enfin, après deux heures de marche, nous approchons du point dangereux. Nous entendons au loin des voix d'hommes mêlées au bruit des cloches en bois des troupeaux et aux bêlements des chèvres.

Nos guides s'arrêtent, se mettent en prières et préparent leur tenue de combat; le linge est serré à la taille et les lances sont en arrêt.

Nous ne soufflons pas un mot et nous nous glissons pieds nus, très vite, comme des ombres. Le sable amortit le bruit de nos pas et nous rasons les campements, en nous dissimulant dans les fourrés. Heureusement que nous ne rencontrons âme qui vive et, après trois quarts d'heure de marche, le passage est franchi. Nous pouvons respirer enfin !

Nous rentrons sous bois et nous rencontrons bien encore quelques Çomalis isolés, mais au moins tout danger du côté des Ouadans n'est plus à redouter et nous nous reposons une petite heure.



Abdi Abdikero, notre sauveur (voy. p. 177 et 182). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Nous passons ensuite inaperçus auprès des cantonnements abgals et mursoudés, et, au lever du soleil, nous atteignons les collines du sommet desquelles Moguedouchou nous apparaît baignée dans la lumière du matin.

Seulement, je sentis alors qu'une longue épine d'acacia m'avait cruellement blessé dans ma course folle.

Enfin, nous étions arrivés, sauvés des griffes du vieil Omar Yousouf; mais en quel état !

J'avais le cœur serré, et ce n'est pas sans une profonde émotion que je me retrouvai dans mon ancienne maison des Palmiers (Bet-Narghil). Je me rappelai les espérances que j'y avais conçues, six mois auparavant, alors que je faisais mes derniers préparatifs d'expédition; et, me rappelant aussi mes luttes, mes souffrances et mes déceptions, je me dis que l'ambition humaine doit savoir se borner et que le devoir de tout homme est limité par les bornes du possible.

Nous étions allés jusque-là.

G. Révoil.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mansour et les Abgals (voy. p. 194). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS,

PAR M. G. RÉVOIL[1],

EN 1882 ET 1883.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Arrivée du *Héros* sur la rade de Moguedouchou. — Mansour et les Abgals. — Moguedouchou en état de siège. — Honteuses négociations. — Recherches archéologiques. — Les habitations primitives du littoral. — La tête du Sphinx. — Bataille entre les deux quartiers de Moguedouchou. — Anniversaire de la mort du cheik Aouès el-Garni. — Les Etnachar. — Audace des Bédouins. — Nouvelles du Guélidi. — Départ de Moguedouchou.

Nous nous étions installés de nouveau, avec la même garde fournie par le gouverneur, dans notre ancienne habitation, et nous avions repris peu à peu notre existence d'autrefois.

Mais, quoique nous eussions conscience d'avoir accompli notre devoir et d'avoir fait tout ce qui était humainement possible de faire en présence de la perfidie d'Omar Yousouf, nous éprouvions, Julian et moi, une peine profonde de notre échec. Le travail nous restait pour faire diversion à notre tristesse et pour compenser les pertes énormes que notre expédition venait de subir.

Moguedouchou nous offrait encore un vaste champ d'études et de recherches, en attendant qu'une occasion favorable s'offrît pour continuer notre campagne.

Sur ces entrefaites, le *Héros*, voilier du port de Hambourg, affrété par la maison Hantzing de Zanzibar, vint mouiller sur rade. Il nous apportait un courrier d'Europe que l'on nous adressait, par les bons offices de Salem, à Gananeh, où l'on nous croyait sans doute déjà parvenus depuis longtemps, grâce aux lettres mensongères du cheik des Gobrons à Saïd Bar-

1. Suite. — Voy. t. XLIX (1885), p. 1, 17, 33, 49, 65; t. L, p. 129, 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gasch. Et, pour comble d'ironie, Omar Yousouf, déçu par notre fuite, m'écrivait de son côté pour me réitérer l'offre de me faire atteindre « seul et sans bagages » le bassin du Haut Djoub. Il promettait au gouverneur monts et merveilles, protestant, mais un peu tard, de sa fidélité et de son dévouement. Il eût beaucoup mieux fait de faire rendre gorge à ceux qui m'avaient volé et de me restituer ce qu'il m'avait lui-même extorqué.

Le capitaine et le subrécargue du navire, M. C. Wegener, eurent l'amabilité de nous réserver leur première visite en descendant à terre. Nos rapports furent des plus courtois, et toujours vêtu en musulman, je les escortai partout, à travers la ville, en leur faisant part de mes observations sur le vieux Moguedouchou.

Du reste, le capitaine n'en était pas à sa première visite dans ces parages. Depuis de longues années il fréquentait par intervalles les ports des Bénadirs, dont il connaissait fort bien les mouillages difficiles.

Le retour prochain de son navire à Zanzibar nous fournissait l'occasion d'expédier quelques colis d'échantillons d'histoire naturelle : nous n'eûmes garde de la négliger. Tout en prenant congé de nous, il eut la délicate attention, en vue des fêtes de Noël qui approchaient, de nous laisser une caisse de provisions, avec mention spéciale de ne l'ouvrir que le jour dit. Il y aurait volontiers joint aussi quelques bouteilles de vieux vin ou de cognac; mais depuis notre entrée en campagne nous nous en étions imposé la privation et nous voulions persévérer jusqu'à la fin.

Le passage du *Héros* avait apporté quelque diversion dans nos occupations. Une horrible sécheresse affligeait alors Moguedouchou, dont les environs offraient l'aspect de la plus désolante stérilité. Notre escouade de gamins et deux ou trois hommes suffisaient à nos récoltes d'histoire naturelle, comme par le passé, et chaque matin Julian ou moi, à tour de rôle, nous nous en allions battre la campagne, escortés de quelques soldats.

Un matin, j'étais parti de très bonne heure pour explorer les dunes de Bet-Fras quand nous vîmes accourir, tout effaré, un exprès du gouverneur qui nous enjoignait de rentrer au plus vite.

En même temps, nous entendions le son lointain des trompes donner l'alarme dans la ville et rappeler les esclaves qui travaillaient aux champs et aux carrières.

Que se passait-il donc de si grave?

Le gouverneur avait à son service un grand diable nommé Mansour, à la fois esclave et soldat.

Ce Mansour faisait partie de l'escorte du banian, fermier de la douane, et l'accompagnait avec quelques hommes, mèche allumée, quand ce dernier sortait pour aller faire ses ablutions à un puits situé en dehors des murs. Ce matin-là, Mansour, armé seulement d'un mauvais sabre, était sorti dès l'aube et tout seul. Il attendait tranquillement l'arrivée du banian aux alentours du puits, lorsque cinq Bédouins Abgals se dirigèrent vers lui. C'était pour ces maraudeurs une occasion superbe : en un tour de main ils s'empareraient de Mansour et l'entraîneraient ensuite dans l'intérieur pour le vendre comme esclave. Ils l'abordèrent donc avec des façons amicales, afin de ne pas exciter sa méfiance, et lièrent conversation avec lui; puis, tout à coup, se jetant sur lui, ils essayèrent de le garrotter.

Mansour, très alerte, se dégagea aussitôt et protesta vivement, en se déclarant soldat du gouverneur.

Mais les Bédouins ne lâchaient point leur proie et les coups commencèrent à pleuvoir.

Au moment où Mansour, qui hésitait à dégainer à cause des conséquences qu'il prévoyait s'il faisait usage de ses armes, élevait son sabre encore dans son fourreau, il reçut à la main gauche un coup de poignard qui lui entama le poignet. Dès lors Mansour était dans le cas de légitime défense; il tira son sabre et, fièrement campé sur ses deux jambes, il se démena comme un beau diable et coucha un Abgal à ses pieds d'un coup si rude que la lame se brisa. Avec le tronçon du sabre, il blessa encore deux autres Bédouins et finit par rester maître de la place.

N'écoutant que ma curiosité, je m'étais avancé vers le lieu du combat où le blessé gisait, horriblement atteint par le vigoureux soldat du gouverneur.

Puis Mansour rentra pour rendre compte au gouverneur de ce qui venait de se passer et, sans que personne se préoccupât de ses blessures, il fut mis aux fers.

C'était le prélude des honteuses concessions que l'impudence des Bédouins allait imposer et sur lesquelles je ne m'appesantirai pas.

Quelques heures après, les Abgals menaçants et pillards arrivaient aux portes de la ville et se livraient à mille déprédations, comblant les puits, arrêtant les caravanes qui se rendaient au marché, tuant les conducteurs et volant le bétail, pendant que leurs chefs négociaient avec l'Iman Mahmoud de Chingani et le gouverneur.

L'état de siège dura plus d'une semaine et aboutit au payement de deux cent cinquante thalaris, soit douze cent cinquante francs, à titre d'indemnité pour la famille du mort.

Quant au pauvre Mansour, que les chefs abgals demandaient à voir chaque jour, avant la fin des pourparlers, pour s'assurer de la solidité de ses entraves, on ne lui remplaça même pas le sabre dont il s'était si vaillamment servi. Cependant sa conduite méritait des éloges et une récompense. Outré de tant d'injustice, je tins à le récompenser moi-même, en demandant au gouverneur l'autorisation d'attacher ce brave garçon à mon service.

Cette attitude du gouverneur vis-à-vis de son soldat peut paraître surprenante; malheureusement je savais déjà par bien des exemples à quoi m'en tenir sur l'autorité de tous ces gouvernants. Du reste, tout le long de la côte, et surtout chez ces Bénadirs, le mot d'ordre était de transiger toujours avec les Bédouins. A chaque observation qu'on pouvait leur faire sur la honte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pareils procédés, ils ne manquaient jamais de répondre avec calme : « *Saïd i bara sella ma i bara fitna!* Saïd Bargasch veut la paix et non la guerre. »

C'était en effet le parti le plus sage à prendre, car ce sont les Bédouins qui ravitaillent les populations du littoral et il faut bien finir par transiger avec eux.

Pendant les hostilités nous dûmes forcément rester confinés dans Hamarhouine, où bien peu de documents nouveaux s'offraient à nos investigations.

Toutefois je mis ce temps à profit pour compléter mes observations antérieures sur les monuments, et je dois noter que, en raison de mes infortunes dans le Guélidi, la population semblait me témoigner plus de sympathie et prendre plaisir à faciliter mes recherches et mes travaux. Elle avait à cœur de se montrer plus hospitalière et plus affable que ses voisins du Guélidi. Au *barga* de Salem comme à celui du gouverneur, il n'était question, en dehors des affaires du jour, que de notre équipée, et j'avouerai avec orgueil que nous avions singulièrement grandi dans l'estime de tout le monde. On admirait notre courage, notre audace et notre persévérance malgré les périls et la perfidie des



Bracelets, plats, poteries, lampes, etc., trouvés à Moguedouchou (voy. p. 196). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après les originaux.

indigènes. Quant à Hadji Ali, il n'avait plus osé reparaître à Moguedouchou, il était resté dans l'intérieur; le cheik Aouès Abdel Kader s'était retiré à Braoua, où il dirigeait une importante zaoula; enfin, les Çomalis qui m'avaient escorté au sortir de Moguedouchou apparaissaient de temps en temps sur le marché, sans avoir l'air de redouter aucunement les sévérités du gouverneur.

Tout en conversant avec les chefs d'Hamarhouine, j'acquis la certitude de l'accord qui existait entre Hadji Ali et le cheik Aouès pour annihiler tous mes efforts.

Depuis notre arrivée sur la côte, une conspiration s'était tramée contre notre expédition, et le lecteur a pu juger si elle s'était démentie un seul jour. Il est évident que la proximité de Moguedouchou et de Guélidi avait seule empêché l'exécution des sinistres projets des fanatiques.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, je m'étais remis à mes études et le sol de la vieille cité musulmane m'offrait une mine féconde en documents. C'est, en effet, avec les pierres des maisons en ruine ou ensevelies dans les sables que l'on construit aujourd'hui les maisons à Moguedouchou et qu'on fabrique de la chaux, qui est à un prix élevé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le soin de leur extraction est confié à des esclaves, dont la besogne est d'autant plus pénible que leurs outils sont plus primitifs et que les sables poussés par les vents ou cédant aux éboulements obstruent continuellement les fouilles. Malgré ces difficultés, je cherchais à constituer une équipe sérieuse pour organiser des fouilles en règle, car le sol, composé en quelque sorte des stratifications des diverses civilisations qui se sont succédé sur cette côte, devait renfermer des trésors archéologiques.

Pour les mettre au jour, j'engageai, en attendant mieux, les esclaves occupés à l'extraction des pierres à ménager leurs coups de pioche, pour ne pas briser tout ce que leur fer rencontrait, et à m'apporter tout ce qu'ils pouvaient trouver, fragments de poteries, pièces de monnaie, etc. Je pus ainsi me procurer une série d'objets fort intéressants, et d'abord une collection complète de verres de couleur servant à la fabrication des bracelets et semblables à ceux déjà trouvés à Cheik Othman, aux environs d'Aden; puis des lampes en terre, de formes très primitives, des débris de bronze, des creusets d'orfèvre, etc. A côté de ces débris, je recueillis une statuette hindoue, un plat intact et une gargoulette, malheureusement détériorée, en céladon vert. La pâte était semblable à celle du vase qui couronnait la mosquée de Fekker-Eddine, et, à en juger par les nombreux fragments qui s'offraient un peu partout, cette faïence, appelée encore *Zeïtoun* et *Javaï* dans le pays, devait être autrefois très abondante. On découvrit aussi quelques sapèques chinoises, et leur présence dans ces sables africains me paraissait étrange; je ne les avais pas ramassées moi-même, et je doutai tout d'abord de la bonne foi de l'esclave qui me les avait apportées avec d'autres débris; mais j'ai su depuis qu'à Monfia, près de Quiloa, le consul d'Angleterre s'était procuré aussi une grande quantité de sapèques trouvées dans les sables et dans la vase. Cette collection est entre les mains du docteur Kirk à Zanzibar. Il y a, du reste, une corrélation entre la présence du céladon, de la statuette hindoue et de ces sapèques sur la côte orientale d'Afrique.

Il est probable que les poteries en céladon datent du onzième ou du douzième siècle et qu'elles ont été apportées par ces mêmes navigateurs arabes qui avaient établi une colonie à Canton. C'est également à la même époque que remonte la prédication de l'Islam en Chine.

En tout cas, la date de la mosquée de Fekker-Eddine relevée dans le Mehrab assignait au beau vase en céladon, qu'on peut voir encore sur le petit dôme de l'édifice, la date d'avril 1269. Comme je l'ai déjà dit, j'ai eu maintes fois l'occasion de recueillir de ces faïences, en descendant le long de la côte, et je me doutais vaguement de la valeur qu'elles pouvaient présenter.

En somme, dans ces divers documents, aucun n'appartenait à une époque très reculée, mais ils se rattachaient à la période de la conquête persane, dont j'ai parlé en décrivant les divers monuments de la ville. De même aussi, les pans de murs et les débris de maisons que la pioche des travailleurs mettait à découvert, pouvaient être rattachés au temps de la splendeur de Moguedouchou, signalée par Ibn Bathouta.

Dans sa narration, qu'il est intéressant de rapporter ici, il est question de l'apparat avec lequel il fut reçu par Aboubeker ben Abdallah, alors souverain de Moguedouchou.

« Lorsque les jeunes gens furent montés sur le vaisseau, l'un d'entre eux s'approcha de moi et mes compagnons lui dirent : « Cet homme n'est pas un mar-« chand, mais un jurisconsulte. »

« Alors le jeune homme appela ses compagnons et leur dit :

« Cet homme est l'hôte du Kadi. »

« Parmi eux se trouvait un des employés du Kadi, qui s'empressa d'aller lui porter la nouvelle. Le magistrat se rendit aussitôt sur le rivage avec un grand nombre d'étudiants et me dépêcha l'un d'eux.

« Je descendis à terre avec mes camarades et saluai le Kadi, qui m'invita à rendre visite au cheik.

« Quel est ce cheik? lui demandai-je.

« — C'est le sultan, me répondit-il, car ce peuple a l'habitude d'appeler le sultan un cheik. Et cette habitude s'est conservée encore dans l'intérieur du pays.

« Je répondis au Kadi que quand je serais logé, j'irais voir le cheik; mais le Kadi objecta qu'à son arrivée tout homme pieux et tout chef devait aller saluer le sultan avant de se reposer.

« Je me conformai à leur demande.

« Le sultan de Moguedouchou n'est appelé par ses propres sujets que du titre de cheik. Il s'appelle Aboubeker, fils du cheik Omar, et parle l'idiome de Moguedouchou, mais il connaît l'arabe.

. . . . . .

« Quand je fus arrivé au palais du sultan avec le Kadi, qui s'appelait Ibn Borhan Eddin et était originaire d'Égypte, un eunuque en sortait et salua le juge, qui lui dit :

« Apprends à notre maître que cet homme est arrivé « de l'Hedjaz. »

« L'eunuque s'acquitta de son message et revint portant un plat dans lequel se trouvait du bétel et des noix de *fofol* (noix d'areck). Il me donna des feuilles de bétel avec un peu de fofol et en donna une égale quantité au Kadi, puis il alla chercher une cruche d'eau de roses de Damas et en versa sur moi et sur le Kadi, en disant :

« Notre maître ordonne que cet étranger soit logé « dans la maison des étudiants. »

« Le Kadi me prit par la main et nous allâmes vers cette maison, qui est dans le voisinage de celle du cheik et qui est décorée de tapis et pourvue de tous les objets nécessaires.

« Plus tard le même eunuque apporta de la maison du cheik un repas.

« La nourriture de ce peuple consiste en riz cuit avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du beurre et qu'ils servent dans un grand plat de bois (comme il est en usage encore aujourd'hui) et au-dessus duquel ils placent des écuelles de *couchan*, ragoût composé de poulet, viandes diverses, poissons et légumes.

« Ils font cuire les bananes avant leur maturité dans du lait frais. Ils apprêtent aussi avec du lait caillé des citrons confits, des grappes de poivre confit dans du vinaigre et de la saumure, du gingembre vert et des pommes ayant un noyau (ce qui prouve les relations de Moguedouchou avec les marchés du sud et de Zanzibar, dès ce temps-là, pour avoir des fruits).

« Le quatrième jour, nous nous rendîmes à la mosquée et nous y priâmes derrière la tribune grillée. Lorsque le cheik en sortit, je le saluai avec le Kadi. Il s'arrêta près du tombeau de son père, il y fit une lecture et une prière. Ensuite tous les vizirs, les émirs et chefs des troupes s'approchèrent et saluèrent le sultan.

« Dans cette cérémonie on observe les mêmes usages que chez les habitants de l'Yémen : celui qui salue place son index sur terre, puis le pose sur sa tête en disant :

« Que Dieu perpétue ta gloire ! »

« Après cela, le cheik franchit la porte de la mosquée, chaussa ses sandales et ordonna au Kadi et à moi d'en faire autant. Il se dirigea à pied vers sa demeure, située dans le voisinage du temple ; quant aux assistants, ils marchaient nu-pieds.

« On portait au-dessus de la tête du cheik quatre dais de soie de couleur, dont chacun était surmonté d'une figure d'oiseau en or. Son costume consistait ce jour-là en une robe flottante de *kodsky*, sorte de drap vert, très fin, qui recouvrait de beaux et amples habits de fabrique égyptienne. Il était ceint d'un pagne



Restes de sépultures sur les collines de Bet-Fras. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de l'auteur.

de soie et coiffé d'un turban volumineux. On frappait des timbales devant lui, on sonnait de la trompette et les chefs de troupe l'entouraient.

« Les jurisconsultes et chérifs l'accompagnaient, et ce fut entouré de cet appareil imposant qu'il entra dans la salle d'audience. On étendit devant le Kadi un tapis, sur lequel nul autre que lui ne prit place.

« Les fakirs et les chérifs s'assirent, non loin de là, sur une estrade, et restèrent ainsi jusqu'à la prière de trois heures de l'après-midi.

« Après la prière dite en compagnie du cheik, les soldats se placèrent sur plusieurs files conformément à leur grade respectif ; puis les timbales, les clairons, les trompettes et les flûtes se prirent à entamer je ne sais quelle cacophonie.

« Pendant qu'on joue de ces instruments, personne ne bouge de sa place, et quiconque se trouve alors en marche s'arrête sans avancer, ni reculer.... »

J'ai choisi particulièrement ce passage de la traduction du voyage d'Ibn Bathouta par M. de Defrémery et le docteur B. R. Sanguinetti, parce qu'il relate certains traits saillants des coutumes encore en usage à Moguedouchou et sur la côte orientale, partout enfin où, depuis les conquêtes des Imans de Mascate, la civilisation arabe s'est peu à peu étendue.

Dans mes promenades sur les collines de Bet-Fras, je découvris à l'écart des autres sépultures monumentales, et tout auprès des vestiges d'une mosquée carrée, couverts d'inscriptions graphiques, la sépulture d'un chef, qui portait la date 645 de l'hégire et qui, par conséquent, était contemporaine de Fekker-Eddine.

Bien qu'on eût enlevé les pignons qui devaient couronner les quatre angles et que les sables en eussent obstrué les abords, ce qui restait du mausolée était d'un fini d'exécution remarquable et dont rien ne peut mieux donner une idée que la reproduction ci-dessus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Combien je regrettais la destruction de la mosquée voisine, qui avait moins de caractère sans doute, mais dont les murs devaient porter une page entière de l'histoire du vieux Moguedouchou, de cette ville superbe qu'Ibn Bathouta décrit avec enthousiasme et que signalaient peut-être même les traditions des temps les plus reculés!

Du reste, le port de refuge d'Arbou Hussein et la ville noyée par la mer sont les témoins incontestables de cette prospérité passée.

C'était surtout de ce côté que se portaient mes observations, et c'est ainsi que je parvins à retrouver les habitations du Moguedouchou primitif.

Après la saison des pluies et pour faire profiter leurs troupeaux des grands pacages qui s'étendent au sud de la ville, les Bédouins viennent se cantonner dans une série de grottes contiguës à la mer.

Vus à vol d'oiseau, les entassements énormes de roches qui forment ces réduits semblent n'avoir composé tout d'abord qu'une seule masse et s'être depuis disloqués peu à peu, par suite de l'affaissement du sol.

Les sables poussés par les vents ont lentement comblé ces excavations jadis très profondes, au milieu desquelles se dressent encore d'énormes piliers naturels qui soutenaient les voûtes.

J'examinai avec attention ces retraites, dans lesquelles, à défaut de l'ethnographie, l'humidité du moins m'offrait quelques documents. Mais, en furetant bien, je finis par découvrir, en maints endroits, des traces de la main de l'homme.

L'une d'elles ne me laissa plus aucun doute. La pierre, probablement entamée par le fer, avait été taillée par bandes verticales parallèles avec un léger ressaut.

Le dessin reproduisant ce travail primitif semble révéler dans ses profils une ébauche d'ogive reposant sur un pied-droit.

Comme ailleurs, les effondrements, l'usure du temps ont détruit l'ensemble de cette habitation souterraine dont il ne reste qu'une pièce intacte, assez étroite, avec une niche dans le mur. Le roc assez régulièrement entamé forme le sol de cette chambre encombrée par les sables et les déjections des chauves-souris.

Il y aurait eu là des fouilles intéressantes à faire, mais il ne fallait pas y songer, à cause des esprits superstitieux et de l'éloignement de la ville.

Pour cette excursion, le gouverneur nous avait donné trente hommes d'escorte sous la conduite d'un *Jemadar*, qui commandait d'habitude à vingt-cinq Beloutchis de la garnison de Moguedouchou et m'accompagnait volontiers dans mes courses un peu lointaines.

Le soir, nous nous retrouvions aux réunions de Salem et il se plaisait à y faire un cours d'archéologie et d'histoire en racontant nos promenades et en vantant à ses auditeurs le savoir de Cheik Akim.

Il ajoutait parfois : Quel malheur que tu ne sois musulman que du bout des lèvres; sans cela, je te donnerais si volontiers ma fille en mariage!

La proposition était flatteuse, et, à en juger par la superbe prestance du père, la jeune héritière du *Jemadar* devait être une fort belle personne.

J'aurais bien voulu tenter, avec lui et une poignée d'hommes résolus, la descente du littoral, au moins jusqu'à Meurka, pour visiter toutes les ruines qui subsistent encore dans ces parages.

Mais il ne fallait pas y songer. Dans ce petit trajet nous aurions été exposés aux mêmes dangers et aux mêmes tracas que dans le Guélidi.

Nous dûmes nous borner à pousser une reconnaissance jusqu'à Hamar-Hiérir, le petit Ḥamar (Hamar, abréviation d'Hamarhouine), situé à environ une heure de marche des grottes dont je viens de parler, sur la route de Moguedouchou à Némo.

Là existait jadis une petite ville dont on ne retrouve plus guère aujourd'hui que de rares vestiges enfouis au milieu des sables et des herbes.

Un arceau entier reste cependant encore debout au milieu de la solitude, comme pour protester contre l'injure des siècles, ainsi que deux grandes auges rondes régulièrement taillées dans un seul bloc de pierre et dont le diamètre mesurait deux longueurs de carabine.

Les ruines d'Hamar-Hiérir ont une grande analogie avec toutes celles que nous retrouvons sur le littoral, et particulièrement dans le pays des Bayouns.

Par leur construction, elles me paraissaient contemporaines des mosquées du vieux Moguedouchou et les traditions les faisaient remonter à la domination des Adjouranes.

Elles dateraient donc du quatorzième siècle et seraient aussi contemporaines des sépultures qui couvrent les collines derrière la ville, et sur lesquelles j'ai relevé plus tard toute une série de dates, de 660 à 1234 de l'hégire.

Je passe rapidement sur ces observations archéologiques, que je reprendrai plus tard avec de plus amples détails.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'attrait que pouvaient me présenter ces études qui me permettaient de remonter aux temps les plus reculés.

Déjà, comme je l'ai dit plus haut, j'avais acquis dans mes précédents voyages aux parages de Guardafui les preuves irrécusables de la domination phénicienne dans la Medjourtine et les régions limitrophes.

En outre des monuments et des différents objets recueillis dans les sépultures, j'en avais retrouvé des traces jusque dans l'idiome des populations, même jusque dans le port du costume et dans l'armement.

Éclairé par les précieux conseils du savant et excellent docteur Hamy, je cherchais maintenant à assimiler les régions où je me trouvais avec le pays de Poun, conquis jadis par les guerriers de la reine Atason. Mon séjour dans le Guélidi m'avait permis d'établir de nombreux rapprochements avec les bas-reliefs du temple de Deir el-Bahari, relatant les hauts faits des guerriers de la reine conquérante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au milieu des figures d'un archaïsme prononcé, l'influence de la civilisation égyptienne la plus reculée se révélait surtout dans la coiffure des femmes rappelant tout à fait la tête des sphinx, comme on peut en juger par la gravure de la page 208.

La passion et l'ardeur que je montrais dans mes investigations ne laissaient pas d'intriguer parfois les Bédouins, qui, en passant pour aller au marché, me voyaient rôder dans les terrains vagues, aux abords de la ville.

Un jour même, accompagné seulement de trois soldats, j'étais allé jusqu'aux puits où les Bédouins et les Abgals venaient abreuver leurs troupeaux. Pendant que j'examinais avec soin la taille de la pierre des auges et des margelles des puits, un de ces Bédouins intrigué courut à moi, l'arc bandé, et en appelant ses camarades.

En entendant ses menaces peu justifiées, mes trois soldats se placèrent près de moi et apprêtèrent leurs armes, afin de tenir en respect ces malheureux qui m'accusaient de jeter un sort (*ouganga*) pour empoisonner les puits et faire mourir leur bétail.

Cet incident avait attiré bon nombre de Çomalis et nous dûmes nous replier sur le marché de Chingani, toujours escortés des Bédouins, qui continuaient leurs menaces et leurs imprécations.

Le 16 janvier au soir, ce même terrain devenait le théâtre d'un véritable combat entre les gens de Chingani et ceux d'Hamarhouine.

Dans l'après-midi, les gamins des deux quartiers avaient commencé, selon leur habitude, à jouer à la petite guerre. Divisés en deux camps, armés de frondes et de pierres, ils se criblaient réciproquement de projectiles. Les tas de pierres et les détritus de maçonne-



Grottes à Moguedouchou. — Dessin de Riou, d'apres une photographie de l'auteur.

rie amoncelés pour faire de la chaux leur fournissaient d'amples munitions.

Petit à petit, cette bataille d'enfants avait pris de plus grandes proportions, et, en la suivant du faîte de notre maison, nous vîmes bientôt tous les toits voisins se garnir de curieux, et surtout de femmes, qui, très animées, encourageaient les jeunes combattants par leur tyrolienne bizarre.

Par suite, la lutte devint sérieuse, et deux ou trois d'entre eux tombèrent grièvement atteints.

C'était l'heure où les Bédouins quittaient le marché; ils s'empressèrent de s'éloigner du théâtre de la bataille; mais quelques hommes sortis des deux quartiers rivaux étant venus y prendre part, leur nombre s'accrut bientôt en de telles proportions que la trompette d'alarme sonna pour appeler les guerriers au secours des enfants.

A ce moment, toutes les terrasses des maisons de Chingani et d'Hamarhouine présentaient un singulier spectacle, avec leurs entassements de curieux, mêlant leurs clameurs aux cris des combattants. Des deux côtés, des coups de feu retentirent, et je crus un moment que les soldats de la garnison allaient intervenir. Mais un exprès vint nous avertir, ainsi que notre escorte et le poste voisin de notre habitation, que le gouverneur ordonnait aux troupes une neutralité absolue et qu'il nous suppliait de ne prêter à aucun des deux partis le secours de nos armes.

Nous étions bien placés pour suivre toutes les phases de l'action.

Vainement les vieillards, dont l'un fut mortellement frappé, essayèrent-ils de s'interposer.

Le sang avait coulé et il était trop tard pour arrêter la fureur des combattants. La mêlée serait devenue plus générale, si les esclaves d'un chérif de Chingani n'avaient réussi à tenir en respect, au moyen de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques mauvais fusils, les assaillants d'Hamarhouine qui n'en avaient qu'un à leur disposition.

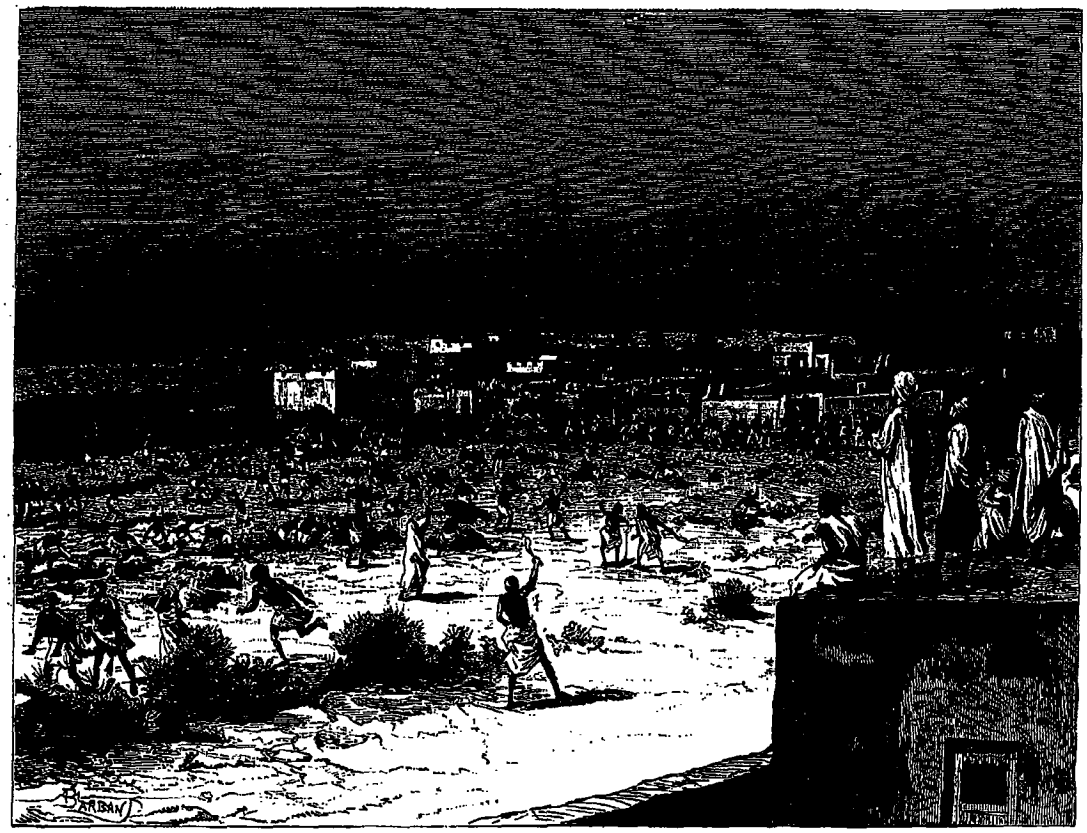
Il était intéressant de constater l'effet produit sur les Çomalis par le sifflement des balles et de voir la terreur instinctive que leur causait chaque décharge.

Blottis par groupes dans les trous des carrières ou derrière les ondulations du terrain, ils n'osaient avancer et se couchaient à chaque détonation, pour s'enfuir ensuite au plus vite ou se porter de quelques pas en avant avec tous les signes de la plus grande frayeur.

La nuit seule fit cesser le combat.

Trente blessés environ furent relevés de part et d'autre. Les portes des quartiers soigneusement barricadées, les guerriers restèrent sous les armes autour de grands feux allumés sur les places.

Le gouverneur ne pouvait guère agir plus sagement que de conserver une stricte neutralité, tandis que les vieillards allaient avoir à rendre compte de la conduite de leurs clans. Pendant la trêve forcée, on vint me chercher en toute hâte pour donner mes soins aux blessés. Je les prodiguai indistinctement aux gens d'Hamarhouine comme à ceux de Chingani, non sans me disculper auprès de ces derniers d'avoir fourni



Bataille de Chingani. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

aux habitants d'Hamarhouine le seul fusil dont ils s'étaient servis.

Cependant les marchés de Moguedouchou étaient redevenus déserts et les quartiers se tenaient sur une défensive menaçante, en attendant le jugement du gouverneur.

En pareil cas, le Ouali n'avait guère qu'un moyen de trancher le différend : imposer les deux quartiers en faveur de la garnison restée neutre. Il commença par exiger comme caution la mise aux fers de quatre esclaves d'Hamarhouine et de quatre esclaves de Chingani ; ils représentaient une valeur matérielle qui garantissait l'amende en cas de défaut.

Et, une fois de plus, je fus affligé du pénible spectacle de ces pauvres hères payant les fautes de leurs maîtres dans une dure prison préventive.

Malgré toute la diplomatie du gouverneur, la conciliation était chose délicate et il fallut plusieurs jours pour conclure un armistice. Enfin il fut convenu que les vieillards de Moguedouchou profiteraient de la mousson pour aller à Zanzibar soumettre le différend à Saïd Bargasch. Ce résultat ne fut pas obtenu sans peine ; encore fallut-il soudoyer le groupe d'Hamarhouine, dit les *Etnachar*, c'est-à-dire le groupe des douze.

Ces Etnachar sont les « barateros » d'Hamar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Etnachar. — Dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

houine. Presque tous sont de grands gaillards, solidement bâtis, et qui affectent de se distinguer par leurs armes exagérées, de même qu'à Paris les forts de la Halle se font remarquer par l'ampleur de leurs chapeaux.

Leur groupe, formé par un abeuche pris dans chaque clan, est entretenu pendant toute l'année par la population timorée, et il est d'usage de lui abandonner une cuisse de tous les chameaux abattus chaque jour.

Presque quotidiennement, surtout pendant les hostilités, je pouvais les voir tenir leurs réunions sur un monticule, non loin de la porte principale d'Hamarhouine. De là ils surveillaient les allées et venues des habitants et surtout la plage de Chingani. Leurs longues et fortes lances plantées en terre à côté d'eux, ils discutaient les coups à faire ou le partage des bakchichs extorqués.

Ces Etnachar n'étaient pas seulement la terreur des gens de Chingani : on les redoutait aussi dans leur propre quartier, à cause de leur humeur querelleuse et des complications que la moindre dispute pouvait entraîner. En échange des dîmes prélevées, ils se chargeaient pendant la nuit de la police des rues et de la poursuite des Bédouins.

Parfois leurs prétentions dépassaient toute mesure; mais on n'osait guère leur refuser, car ils avaient bientôt vengé un semblable affront. En voici un exemple, que Salem me raconta lui-même :

Un personnage influent dont un Etnachar avait exigé quelque rétribution, le congédia assez brutalement dans un moment de mauvaise humeur. L'abeuche froissé se retira sans mot dire, mais il en conféra avec ses camarades.

Le soir même, un des douze Etnachar, en rôdant autour de Chingani, rencontra un malheureux enfant de seize ans et le cribla de coups de lance. La population s'ameuta et on en vint aux mains.

Après un combat acharné, un grand nombre de morts et de blessés restèrent sur le terrain et Hamarhouine dut encore payer le prix du sang, dont le personnage influent versa la plus grosse part.

Avant l'établissement des garnisons de Saïd Bargasch chez les Bénadirs, les Etnachar étaient la terreur de Moguedouchou et commettaient toutes sortes de méfaits. A présent, bien qu'un peu tenus en respect, ils n'en continuent pas moins à faire parler d'eux de temps en temps.

Leur chef, qui seul entre tous était petit, trapu et bancal à la suite d'une balle reçue dans la cuisse, lors du conflit des Çomalis avec la garnison, avait tué de sa main *neuf* personnes : ce qui avait solidement établi sa réputation.

« Maintenant, disait-il avec arrogance, ma lance ne peut plus frapper que mon égal. »

Aussi cherchait-il une occasion d'étendre à ses pieds quelque chérif de Chingani ou tel autre honorable adversaire dont il donnait le nom.

Comme on le pense bien, ces étranges personnages ne manquèrent pas de me rendre visite maintes et maintes fois et surtout de s'adresser à ma libéralité.

Mais il me fut facile de constater qu'il était inutile d'attendre d'eux le moindre service en échange.

De plus, j'acquis bientôt la certitude que le gouverneur lui-même ne soudoyait ces bandits que par crainte et qu'il savait à quoi s'en tenir sur les services qu'ils pouvaient rendre.

Les fêtes en l'honneur du cheik Aouès el-Garni, qui sont les plus courues à Moguedouchou, me paraissaient une occasion de rapprochement pour les deux quartiers de la ville.

C'est en cette circonstance qu'a lieu une procession autour de la mosquée et que la foule se livre à un grand *lab*.

Déjà, en de semblables occasions, les questions d'ordre et de marche du cortège avaient amené des rixes sanglantes entre les différents clans, si bien qu'il parut prudent à chaque quartier de fêter Cheik Aouès en particulier.

Faute de pouvoir narguer de près ses adversaires, Chingani, qui savait combien le bruit des coups de feu et des espingoles pouvait les impressionner, salua le lever du soleil et annonça les réjouissances publiques par de véritables salves, qui se répétèrent d'heure en heure jusqu'au soir.

La garnison reçut les ordres les plus sévères pour rester dans ses cantonnements; les portes furent barricadées et les habitants d'Hamarhouine, où se trouvent la mosquée et le tombeau du cheik, se livrèrent alors à tous leurs ébats.

Je m'étais installé sur la terrasse d'une maison voisine pour assister à ce spectacle curieux, en même temps que pour faire quelques photographies, et j'avais pris soin d'établir un cordon de sentinelles pour empêcher les gamins de lancer des pierres sur mon appareil.

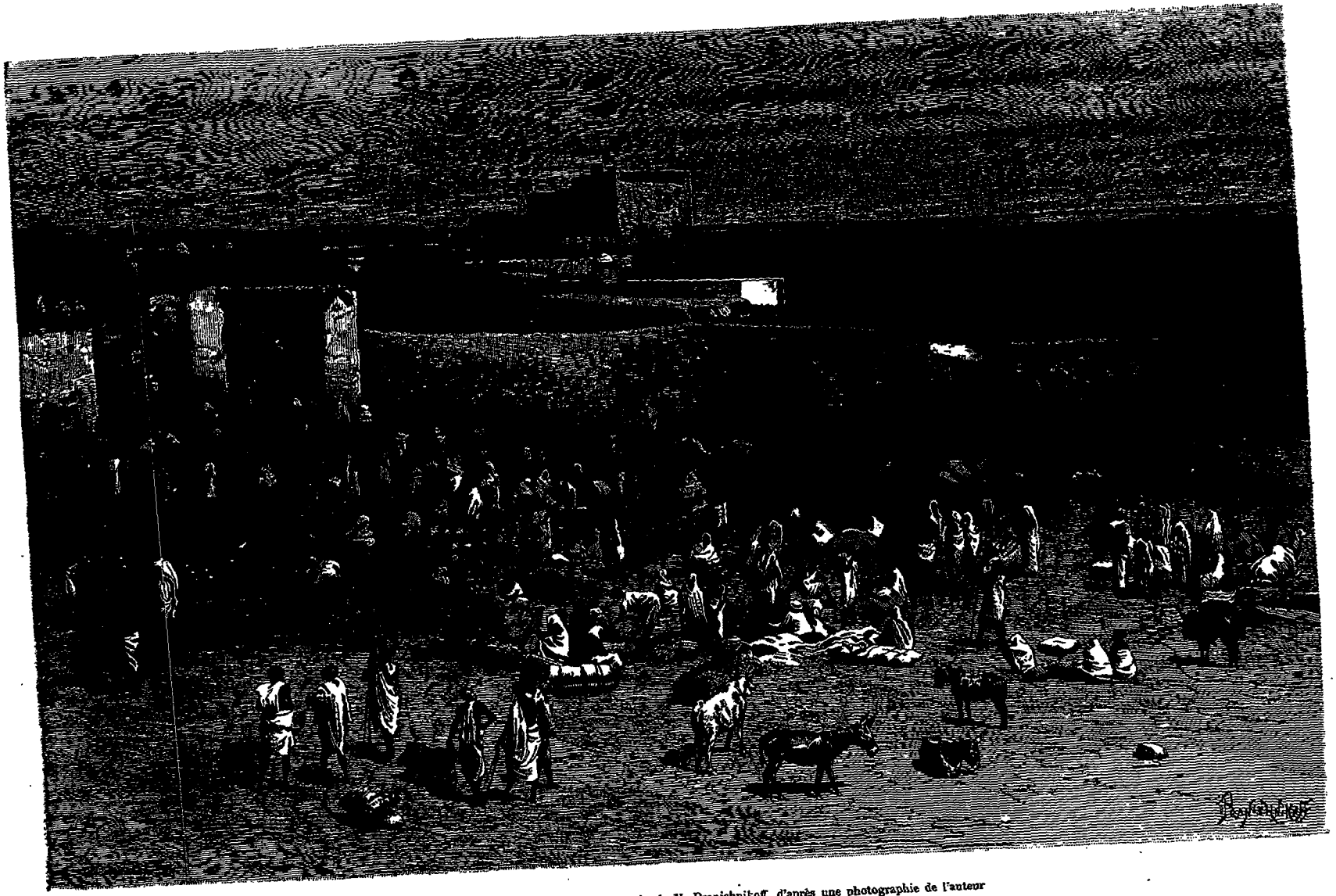
Vers onze heures, les terrasses voisines étaient couvertes de femmes parées de leurs plus beaux atours et, dans le flamboiement du grand soleil, les ombrelles multicolores et les robes aux couleurs vives formaient un tableau des plus pittoresques.

Tous les clans de guerriers en armes et drapés dans leur linge blanc irréprochable se tenaient groupés autour de leurs chefs, sur les hauteurs voisines de la mosquée bordant le littoral, tandis que, aux abords du tombeau du cheik, Cheik Sophi et ses adeptes invoquaient la mémoire du saint.

Une mélopée sourde, d'où s'élevaient souvent les noms d'Allah et du Prophète, se mêlait au bruit des vagues qui venaient se briser sur les roches et au cri strident des trompettes qui répondaient aux coups de fusil et d'espingole des gens de Chingani.

Sur le sol embrasé et couvert çà et là de gros tas de chaux blanche, des chemises et des manteaux verts, rouges, bleus, jaunes, apportés par la circonstance avec un grand nombre de petites oriflammes, papillotaient dans la lumière éclatante du soleil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marché d'Hamarhouine (voy. p. 204). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie de l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puis, les invocations terminées, les guerriers en bon ordre exécutèrent le *lab*, comme nous l'avons déjà décrit.

Ils firent à diverses reprises le tour de la mosquée et rentrèrent ensuite dans la ville, cédant la place aux femmes et aux enfants, qui, à leur tour, vinrent faire des invocations et des processions.

Je ne pus pas assister à cette seconde partie du spectacle, qui eut lieu sur les quatre heures, car mon appareil de photographie avait déjà excité des menaces.

Bien que j'eusse laissé sans réponse le message ridicule du cheik des Gobrons, il n'en continuait pas moins de me poursuivre de ses instances pour me faire revenir auprès de lui, mais toujours aux mêmes conditions dérisoires et inacceptables. Le retour de ce brave Abdi et de son frère à Guélidi, chargés des cadeaux du gouverneur, de Salem et de nous tous, n'avait pas été sans effet sur cet homme fourbe et cupide. Chose bizarre, la réputation de sorcier qu'on m'avait faite me suivait toujours. Omar et les vieillards de Guélidi, timorés et superstitieux, croyaient réellement que la peste bovine qui désolait la région, ainsi que la sécheresse qui faisait baisser les eaux de la Ouébi, étaient dues à mes sortilèges.

C'était, pensaient-ils, la punition de leur conduite à mon égard, et seul je pouvais lever l'*ouganga*. De plus, un drame de famille qui se passa chez Omar Yousouf mit le comble à ces inquiétudes.

A cette même place où nous avions vécu six mois, en butte à toutes les tracasseries des Gobrons, sur la même couchette où les perfidies d'Omar nous avaient plongés dans de si amères réflexions, Moudé Yousouf, Osman Mouça, le voleur de mon revolver, Mohamed Omar s'étaient battus à coups de poignard, à la suite d'une discussion insignifiante, et Moudé Yousouf, blessé grièvement, était maintenant dans un état désespéré.

Omar avait vu la punition de ses honteux agissements dans le malheur qui le frappait; et pour conjurer le sort, il avait fait égorger six bœufs à l'endroit même où le drame s'était passé, puis il avait fait badigeonner la case de leur sang. Mais nul autre que moi ne pouvait lever l'*ouganga* et il m'en faisait supplier, en même temps qu'il me rappelait auprès de lui : toutefois seul, sans mon compagnon.

Mon chamelier lui-même me faisait écrire et d'une façon assez originale, en débutant par une demande de trois piastres, de trois kilogrammes de dattes, de trois kilogrammes de *maleup* (miel de canne), le tout entremêlé de mille louanges çomalis, dont l'arabe même ne saurait donner une idée. La lettre se terminait ainsi :

« Écoute-moi, toi dont la ville a mille forts, chaque fort mille fusils, chaque fusil mille lances, chaque lance mille arcs, chaque arc mille flèches ! — toi qui es grand docteur, toi qui fais tout bien, qui es fakir et qui es notre frère.... »

C'est sur ce ton pompeux que le bandit chantait mes louanges, alors que lui-même, à l'instigation du cheik des Gobrons, s'était approprié, pendant les derniers moments de notre séjour à Guélidi, les chameaux qu'il prétendait avoir été volés dans le parc d'Omar Yousouf.

A vrai dire, l'impudence et la fourberie sont les moindres défauts des Çomalis ; les Bédouins ne venaient-ils pas aussi de pousser l'audace jusqu'à voler mes bêtes devant le palais du gouverneur où je les avais mises en vente à des prix dérisoires, à cause de leur état piteux et de la vermine qui leur dévorait les jambes.

Un après-midi même, vers les quatre heures, je dus me mettre avec mes hommes de garde à la poursuite de Bédouins, qui venaient de m'enlever la plus valide de mes bêtes, et nous ne pûmes rentrer en sa possession que grâce au concours de quelques Çomalis d'Hamarhouine.

Cette course échevelée aux alentours des collines avait tellement inquiété Salem et le gouverneur, que toute la garnison du fort s'était portée à notre secours et aussi pour empêcher d'exécuter dans ma colère un de ces pillards, à l'imitation de Mansour, ce qui n'aurait pas manqué d'amener de nouvelles complications dans Moguedouchou.

Depuis je dus restreindre le champ de mes promenades aux marchés de la ville et à un périmètre des murs ne dépassant pas une portée de fusil. C'est sur ces marchés, surtout sur celui d'Hamarhouine, où arrivaient les poteries faites à Gananeh et sur le littoral, que je complétais mes collections ethnographiques en faisant acheter par des tiers les objets que je convoitais. J'eus même l'occasion d'y trouver un aigle pygargue fort remarquable, qui est en ce moment au Jardin d'acclimatation de Marseille et qu'on avait amené à grand'peine, non sans lui avoir enlevé ses grandes plumes, qui servent à garnir les flèches.

Tout en me promenant, j'eus l'occasion de recueillir cette jolie réflexion d'un Çomali sur la condition des femmes bédouines, qui arrivaient de l'intérieur des terres pesamment chargées :

« Un Bédouin marié a toujours deux bêtes : son âne et sa femme. »

Alko Bedoui ki bellan arrousa labba damer. Kou damer alko bellan; damera, labba.

Chaque jour nos chasseurs augmentaient nos collections de curieux sujets d'histoire naturelle. Cependant les documents les plus importants sur la région nous manquaient encore : je veux parler des crânes.

Il ne fallait pas songer à me procurer tout seul des spécimens d'anthropologie, et, avant de confier mes désirs à qui que ce fût, il fallait être bien sûr que le secret de mes recherches ne serait pas divulgué. La plus grande prudence était nécessaire pour ne pas éveiller la susceptibilité religieuse des indigènes et pour ne pas compromettre le succès de mes travaux.

Je pensai alors à me servir de Juma, qui depuis notre fuite du Guélidi était resté à notre service et qui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malgré sa piété, me paraissait très accessible à la tentation de l'argent. Je le sondai adroitement pour savoir quelle importance il attacherait à me voir toucher les crânes que nous rencontrions souvent presque à fleur du sol au milieu des ruines et des éboulements.

Cette question ne parut pas beaucoup l'émouvoir et alors je lui fis voir des squelettes et des crânes figurés sur des ouvrages d'anatomie, en lui faisant comprendre, tant bien que mal, quels intéressants sujets d'étude ils pouvaient m'offrir. Juma avait néanmoins encore quelque répugnance à ramasser lui-même les crânes que nous trouvions aux portes de la ville, mais je ne lui demandais que de garder le silence et de faire le guet pendant mes recherches.

Le lendemain de cette conversation j'étais en possession d'une belle tête ramassée dans les éboulements d'Arbou Hussein, et Juma m'aida sans scrupules, comme il avait été convenu.

A partir de ce moment, deux autres esclaves, dont l'un d'eux, Petito, m'apportait chaque jour bon nombre d'insectes et de reptiles, se trouvèrent heureux de gagner de l'argent à si bon compte et m'offrirent volontiers leurs services.

A l'aide de mes jumelles, il m'était facile de les



A la recherche des crânes (voy. p. 206). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

suivre de ma terrasse. A la tombée de la nuit, ils se glissaient près des sépultures placées dans le voisinage de mon habitation et je pouvais être certain de la provenance des crânes qu'ils me rapportaient soigneusement enveloppés de broussailles et d'herbes fraîches. Ces recherches, faciles à opérer puisque les crânes étaient presque toujours à fleur de terre, leur valaient quelques piastres, sur lesquelles maître Juma prélevait sa part. C'est ainsi que, sans éveiller l'attention de mes gardes, je pus me procurer la plupart de mes crânes çomalis, et chaque matin je ne manquais pas de vérifier si la place indiquée par moi avait bien été fouillée.

Une nuit même, j'assistai à la prise de quatre de mes plus beaux spécimens, recueillis cette fois à une certaine profondeur. Pour cette expédition, j'avais revêtu des habits çomalis, comme à ma sortie du Guélidi. Sans prévenir ni mes gardes, ni même Juma, je passai par la porte de ma maison, qui donnait sur les terrains vagues, en dehors des murs, et je rejoignis Petito et son camarade, qui m'attendaient blottis dans les tamarins.

Tous trois, rampant derrière les broussailles ou rasant silencieusement les murs, nous arrivâmes auprès d'une carrière voisine de la mosquée d'Aouès el-Garni.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Là je me blottis dans un berceau de verdure, tandis que Petito et son ami se mettaient à l'œuvre. L'un était aux aguets, épiant le moindre bruissement des feuilles; l'autre, à genoux, et armé d'une petite pioche à manche court, grattait fiévreusement la terre et la rejetait avec les mains, puis il me la passait par tas hors de la sépulture.

Les étoiles éclairaient seules d'une lumière douteuse cette scène macabre, qui, au milieu du silence profond troublé de temps en temps par l'appel nasillard d'une sentinelle, avait quelque chose de saisissant.

Nous recueillîmes cette nuit-là quatre sujets : ce qui portait à douze le nombre de nos crânes. J'étais fort satisfait de ce résultat, quand ce diable de Petito nous causa une belle peur.

Selon l'usage du pays, il logeait dans une hutte dépendante de mon habitation, et ce misérable réduit, adossé à la maison des Palmiers, était si proche, que nous pouvions parler à l'esclave sans nous déranger.

Un jour que Petito m'avait exprimé ses craintes de se livrer à de nouvelles recherches, redoutant, disait-il, d'être poursuivi par les *djinni*, ou mauvais esprits, je le congédiai brusquement.

Vers les dix heures, alors que Julian et moi nous nous tenions étendus sur les nattes de notre terrasse, devisant de choses et d'autres, nous aperçûmes un long cortège de *moqqadem*, de *metsaoua*, accompagnés du *kadi* ou juge religieux et de quelques autres personnes qui se dirigeaient vers la case de Petito, où ils entrèrent.

Nous nous demandions ce que pouvait bien signifier la venue insolite de ces hauts personnages d'Hamarhouine chez cet esclave.

Le secret de nos recherches était-il divulgué et les craintes qu'il avait manifestées étaient-elles bien inspirées par les *djinni* ou plutôt par quelques indiscrètes rumeurs?

Quoi qu'il en fût, il fallait nous tenir sur nos gardes; aussi descendîmes-nous précipitamment dans ma chambre, prêts à faire disparaître dans le puits perdu où coulaient nos eaux sales, notre caisse de crânes, si par hasard notre habitation recevait quelque visite suspecte.

Par bonheur, ce n'était qu'une fausse alerte et la soirée se passa tranquillement, non sans nous causer de profondes inquiétudes.

Le lendemain matin, dès la première heure, sous prétexte d'envoyer chercher de l'eau à un puits éloigné, je mandai Petito, qui arriva le sourire sur les lèvres.

Je refermai soigneusement la porte et lui demandai des explications sur la visite de la veille. Il me raconta alors qu'il avait fait venir les *moqqadem* pour prier et conjurer les mauvais esprits qui hantaient sa case.

« Depuis que j'ai touché aux sépultures, me dit-il, le diable est chez moi. Hier, les deux seules poules noires que je possédais sont mortes et j'ai aperçu un serpent grimper le long des murs de ma hutte. J'ai eu peur et j'ai offert le café au *kadi* pour qu'il vînt m'exorciser.

— Mais au moins, repris-je, tu n'as pas révélé le motif de tes craintes?

— Je m'en suis bien gardé, répondit Petito, car ma tête comme la tienne aurait payé nos lugubres recherches. »

Cette réponse me tranquillisait à moitié; aussi je m'empressai avec l'aide de Julian de réunir les crânes en un colis qui, bien enveloppé dans une double peau, serait dirigé sur Zanzibar à la première occasion, en compagnie d'un autre colis de spécimens d'histoire naturelle.

On verra plus loin que nous eûmes la bonne fortune de retrouver ces précieuses caisses, échappées au naufrage du boutre qui les portait.

Désormais nous n'avions plus à espérer de nous procurer de semblables documents d'anthropologie, du moins à Moguedouchou.

Bien heureux de m'en être tiré à aussi bon compte, je renonçai par prudence à de nouvelles tentatives qui auraient pu avoir des suites fâcheuses.

Cependant la mousson du nord-est fraîchissait et les boutres commençaient à descendre le long du littoral.

L'un d'eux ramenait des pèlerins de la Mecque, qui annonçaient partout avec emphase la défaite des troupes anglaises dans les environs de Massouah et les succès du Mahdi, ainsi que l'établissement des Français dans la mer Rouge.

Ils faisaient sans doute allusion à notre récente colonie d'Obock.

Nous ne pouvions guère apprécier ce qu'il y avait de fondé dans ces nouvelles, qui concordaient cependant avec celles apportées par les Ougadines sur le marché de Moguedouchou.

Ici la défaite des Anglais provoquait une certaine satisfaction, parce qu'on se plaignait qu'ils entravaient le trafic des esclaves, et, dans l'espoir de les voir anéantir par le Mahdi, les Çomalis se réjouissaient de reprendre en toute liberté l'odieux trafic de la chair humaine.

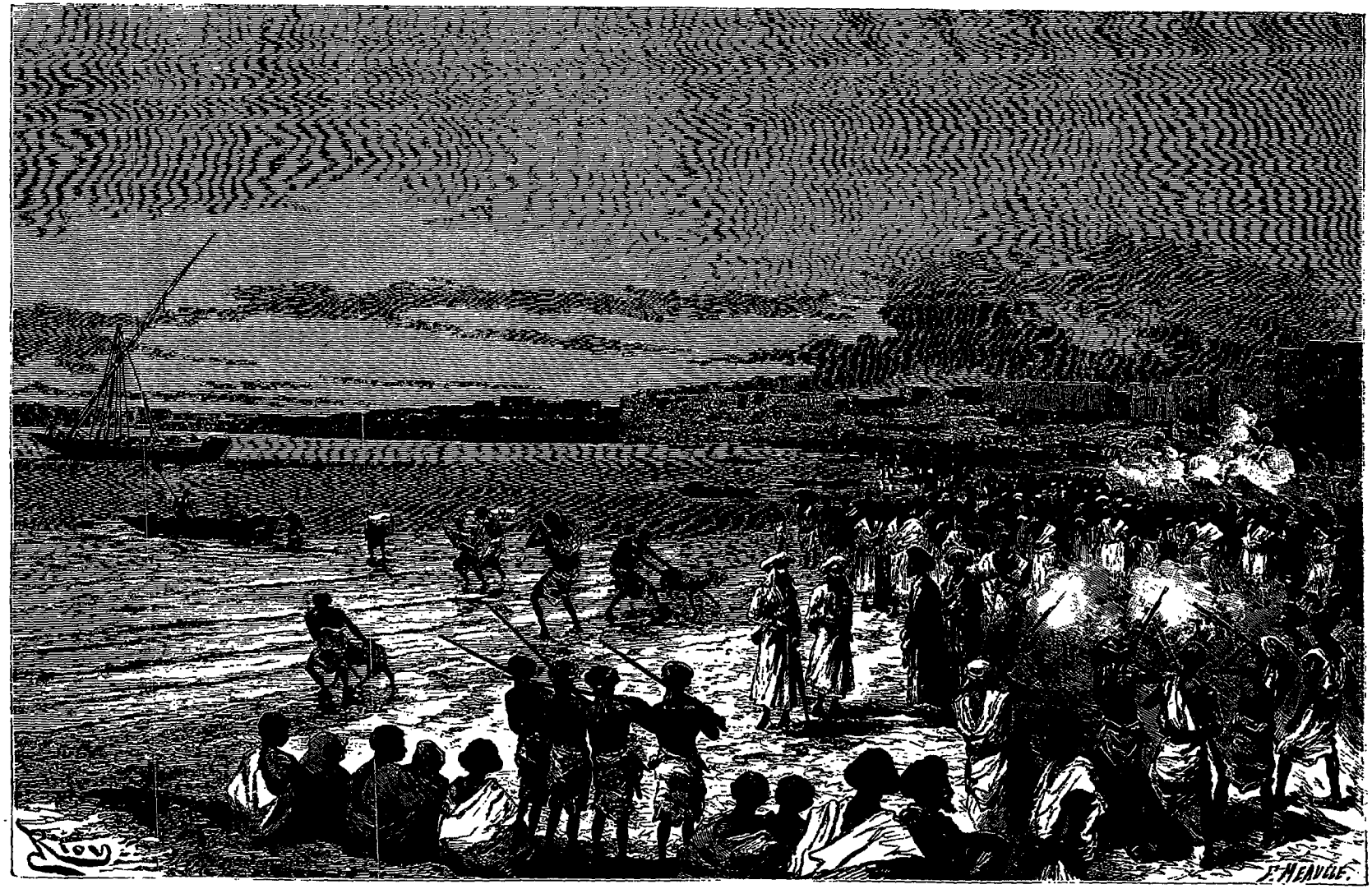
Dès lors les nouvelles du Soudan servirent de thème à presque toutes nos conversations avec les Arabes et les indigènes dans les autres régions que je visitai plus tard en quittant Moguedouchou.

L'espérance de voir un jour la liberté de la traite réchauffait le fanatisme des partisans des faux prophètes.

Selon les bons et précieux conseils de mon excellent ami M. Duveyrier, je suivais avec le plus grand soin les agissements quotidiens des prédicateurs et le résultat de leurs efforts au milieu des populations surexcitées.

Chaque boutre qui prenait barre à Moguedouchou amenait trois ou quatre chérifs de la Mecque, qui stationnaient à peine quarante-huit heures dans la ville pour donner des nouvelles de la ville sainte et équiper rapidement une caravane. Ils repartaient en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre départ de Moguedouchou (voy. p. 208). — Dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suite pour l'intérieur, bannière en tête, afin de répandre les nouvelles et d'apporter sans doute aussi quelque mot d'ordre de la secte senoūsienne ou des Ouāhabites.

Cette effervescence religieuse n'était point de nature à m'inspirer beaucoup de sécurité, et la prudence la plus élémentaire me conseillait de ne pas accorder la moindre confiance aux promesses dont m'accablait Omar Yousouf. Je ne pouvais oublier que le massacre de l'expédition de Deckens par les Kablallahs, l'assassinat d'Hagemackers chez les Dolbohantes, ainsi que l'empoisonnement de Kingelbach étaient l'œuvre des Senoūsi, et des Ouāhabites hostiles à tout Européen.

Malgré le vif chagrin que mon échec me faisait éprouver, je n'avais plus qu'un parti à prendre : frēter une petite embarcation et visiter la côte dans ses moindres recoins en descendant vers Zanzibar. Il y avait lieu d'espérer que cette exploration minutieuse du littoral apporterait quelques documents complémentaires à mes études sur le vieux Moguedouchou.

Cette résolution prise, j'en informai Omar Yousouf, pour qu'il écrivît à Saïd Bargasch, s'il jugeait à propos de se disculper des graves accusations qui pesaient sur sa tête.

Je tenais à assurer une fois de plus le chef çomali de la franchise qui avait toujours existé dans mes relations avec lui, en dépit de tous mes griefs :

« Un ennemi même, lui disais-je, doit toujours être frappé en face, quoique ce ne soit pas toujours l'usage de ton pays. »

Il n'était pas facile de se procurer un boutre de faible tirant d'eau qui pourrait mouiller à tous les points de la côte et passer dans l'étroit chenal qui existe entre les îles et le littoral depuis l'estuaire du Djoub jusqu'à Lamô.



Coiffure des femmes de Moguedouchou rappelant la tête du sphinx (voy. p. 199).
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur.

Cependant il fallait se hâter, car la mousson ne nous laissait que peu de temps pour notre descente.

Nous finîmes par arrêter notre choix sur une grande barque, munie d'une misérable dunette abritant un réduit qui devait nous servir de chambre.

L'équipage était composé de douze hommes du port de Shere, au sud de l'Arabie.

Après qu'il se fut débarrassé sur le marché même d'un chargement d'orseille, recueillie à Ouarcheik et à M'routi où cette plante tinctoriale croît en abondance, notre petit matériel fut installé tant bien que mal, avec notre ménagerie d'animaux vivants, composée d'un aigle, de rats et surtout de quelques belles pintades vulturines.

Le matin de notre départ, qui eut lieu le 6 février, de nombreux témoignages de sympathie nous accompagnèrent jusqu'au dernier moment.

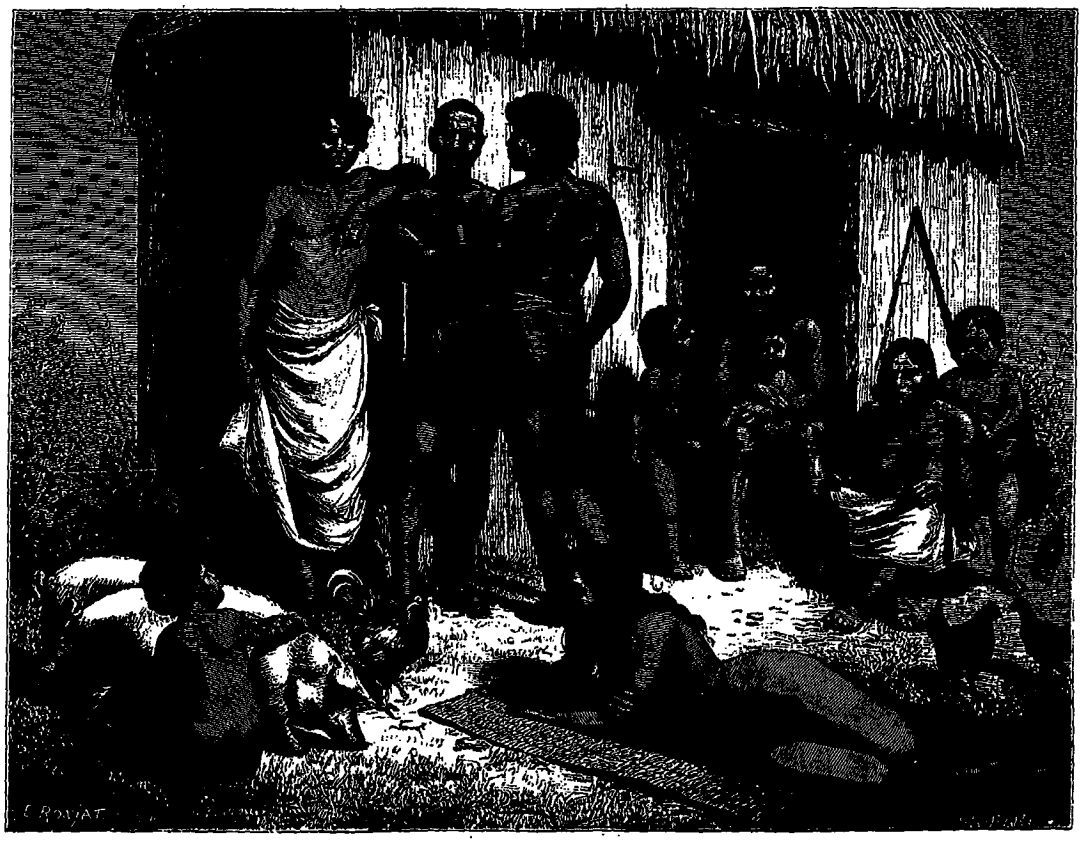
Le gouverneur et ses soldats tinrent à nous conduire sur la plage de Chingani jusqu'à la petite pirogue remplie de moutons, de volailles, d'œufs et de toutes sortes de provisions fraîches qui nous étaient offertes en cadeaux d'adieu par les chérifs et les Arabes, avec lesquels nous avions eu toujours d'excellents rapports.

Lorsque les bras de robustes esclaves nous enlevèrent pour nous porter jusqu'à notre pirogue, forcée par la violence des vagues à se tenir au large, des salves de mousqueterie éclatèrent, se mêlant aux *fi aman illah !* (que Dieu vous protège !) des bons amis que nous laissions heureux de nous voir abandonner nos projets d'exploration dans les régions maudites du Çomal, de la Ouébi et du Djoub.

G. Révoil.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Naturels des Tubuaï (voy. p. 210). — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de l'auteur et des photographies

PROMENADES EN OCÉANIE.

LES TUBUAÏ ET L'ARCHIPEL DE COOK,

PAR M. AYLIC MARIN.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

LES TUBUAÏ.

L'archipel Tubuaï. — Parages dangereux. — Rurutu. — Visite dans la case royale. — Les indigènes et leur village. — Rimatara. Pandore moralisateur. — Tubuaï. — Une race qui s'en va.... Laïvavaï. — Un chef canaque et ses administrés.

Nous étions à Tahiti depuis quinze jours à peine, quand le contre-amiral commandant en chef la division de l'océan Pacifique donna l'ordre au *Manua* d'aller visiter le groupe des Tubuaï et de faire une tournée générale dans l'archipel de Cook.

Les îles Australes ou Tubuaï sont au nombre de quatre : Vavitu, Tubuaï, Rurutu et Rimatara ; les deux premières font partie de nos possessions océaniennes, les deux autres sont encore indépendantes et gouvernées, pour la forme, par des roitelets soumis eux-mêmes aux lois draconiennes que les missionnaires wesleyens ont l'habileté de leur imposer.

Rurutu ne présente pas aux yeux du voyageur cet aspect enchanteur de Tahiti, dont le panorama vu de la mer est saisissant ; les sommets dénudés de cette île la font paraître de prime abord absolument aride. Ses falaises sont assez élevées pour qu'on puisse les distinguer à vingt milles au large par un temps clair ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenter de s'en approcher de trop près serait courir au-devant des plus grands dangers : de toutes parts, cernant la côte comme pour la défendre contre les entreprises de l'étranger, s'élève une chaîne de récifs, véritable muraille, sur laquelle l'Océan furieux roule des flots d'écume.

L'embarcation dont je profitai pour descendre à terre eut quelque peine à trouver sa route à travers les brisants dont l'île est entourée. Le passage dans lequel elle s'engagea au milieu des hauts-fonds était formé par l'écoulement des eaux douces d'une petite rivière qui va se perdre dans la mer; cet étroit couloir, qui se dessine en ligne plus foncée à travers les coraux aux reflets d'émeraude, serpente en zigzag jusqu'au rivage, où la baleinière dirigée par une main habile aborda heureusement.

A mesure que j'approchais de terre, la végétation, qui ne couvre à Rurutu que la plaine et le bas des collines, se développait peu à peu devant moi. Entre les arbres de fer au tronc noir et au feuillage grêle, les pandanus étalant capricieusement leurs branches tordues, les cocotiers empanachés, m'apparurent les maisonnettes du village, entourées de palissades aux vives couleurs.

On voit tout de suite que la température est moins élevée ici qu'à Tahiti. Les volières de l'île de Cythère, ces cases si gracieuses faites d'un treillis de bambous pour laisser libre passage à l'air, ne pourraient abriter suffisamment les habitants de Rurutu. Il leur faut des maisons en planches, et, luxe inouï ! toutes les fenêtres sont garnies de vitres. Ces constructions, si simples qu'elles soient, ont certainement coûté beaucoup de peine aux naturels. Des Polynésiens qui travaillent !... c'est une exception bien rare ! aussi dois-je la noter comme un trait qui établit une différence essentielle entre les habitudes des autochtones de Rurutu et celles de leurs congénères de l'archipel de la Société.

J'ai visité dès mon arrivée le village le plus important de l'île, qui m'a paru peu peuplée : d'après les renseignements pris par l'interprète que nous avons emmené de Tahiti, un recensement effectué par les missionnaires protestants, il y a deux ans, accuserait de cinq à six cents âmes pour tout le *royaume* de Rurutu.

J'ai pu constater, en me promenant dans les campagnes qui entourent le village, que beaucoup d'habitations étaient abandonnées depuis longtemps ; là où jadis vivaient de nombreuses familles, le regard ne rencontre plus que d'épais buissons de goyaviers et parfois un tombeau abrité par des arbres aux puissantes ramures, le tomana (*calophyllum inophyllum*), le miro (*thespesia populnea*) et surtout l'aïto (*casuarina equisetifolia*), géant de la forêt. L'épaisse frondaison de ce bois des morts s'harmonisait singulièrement avec les sépultures primitives où reposaient les ancêtres de la tribu, au centre de la brousse.

Un peu en dehors du village et à peu de distance l'un de l'autre, se trouvent le palais du roi et le temple protestant. A Rurutu, roi et pasteur, par extraordinaire, ne font qu'un ; Teuruarii, le plus bel homme de son île, est à la fois, dans une sphère bien modeste, souverain spirituel et temporel. Les missionnaires européens, après avoir converti les habitants des Tubuaï, y ont laissé des catéchistes indigènes, auxquels ils confièrent le soin de continuer leur œuvre.

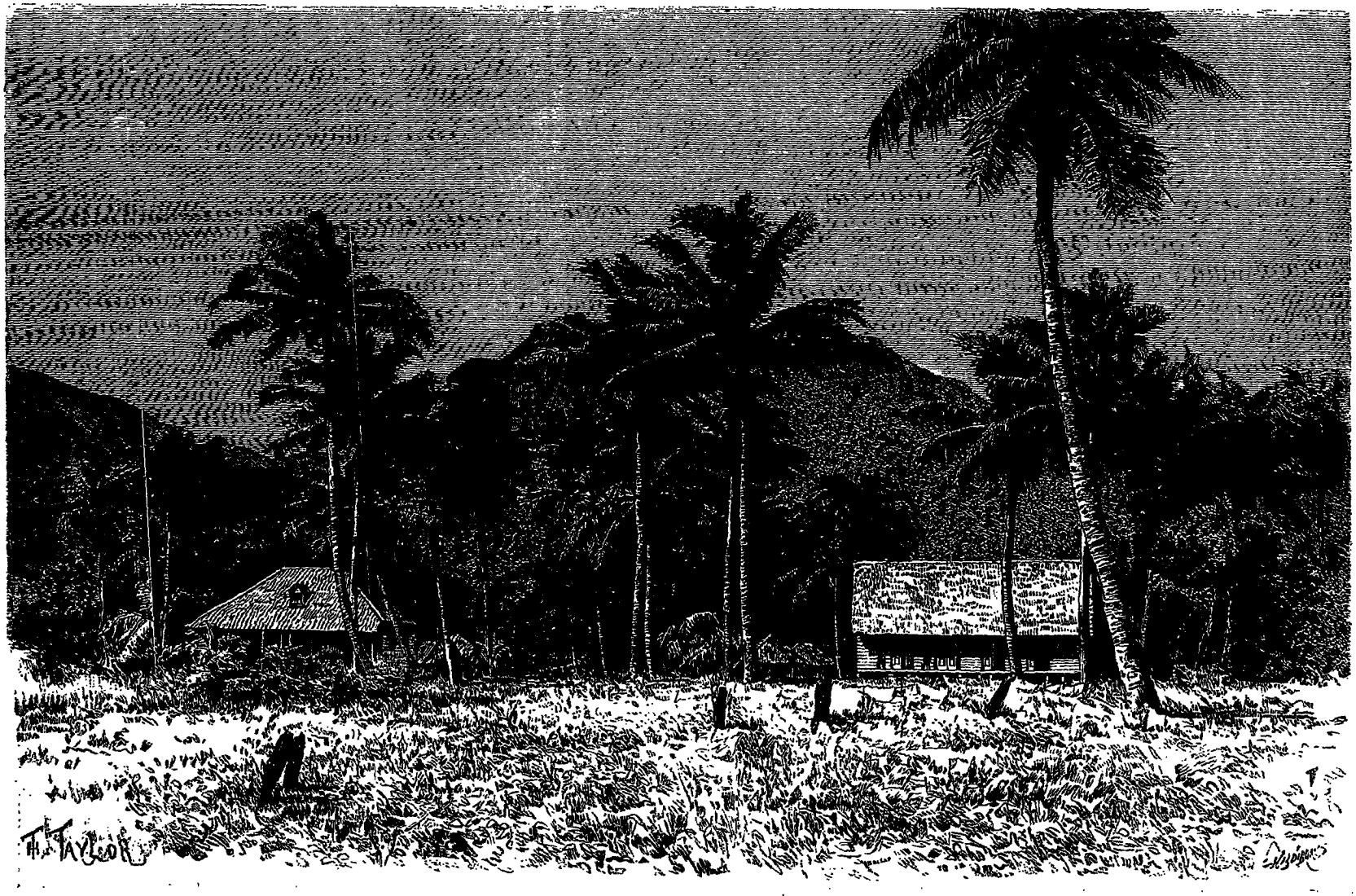
Le temple, construit en bois du pays, ne présente rien de particulier : c'est une *case commune* où le peuple se réunit pour dire des prières, chanter des hymnes et entendre l'universel Teuruarii interpréter la Bible en ses sermons. La maison du roi est simplement meublée : des nattes de pandanus couvrent le sol ; dans une des pièces je trouvai des marmites et autres ustensiles de cuisine dénotant une civilisation assez avancée. Je remarquai surtout le lit du couple royal, en planches de *tamanu*, recouvertes en guise de matelas de plusieurs couches de nattes empilées les unes sur les autres. La reine, une nourrice superbe, donnait à téter à l'héritier présomptif quand je pénétrai dans la case. L'étiquette de la cour de Rurutu est assez peu sévère et témoigne des idées libérales de Teuruarii, monarque constitutionnel et sans vergogne : une de ses parentes, dans le déshabillé le plus complet, dormait étendue aux pieds de la reine. De gardes du corps point.... à moins qu'il ne faille considérer comme tels les deux canaques pansus que je dérangeai devant la porte où ils fumaient en rêvant.

Leurs Altesses me reçurent aussi gracieusement que possible ; Sa Majesté, qui cueillait des cocos, m'en offrit un, dont je déclarai, sans flatterie, le contenu excellent. Voulant répondre aux amabilités de l'amiral qui avait chargé le *Manua* de lui porter quelques cadeaux utiles, des pièces d'étoffe entre autres, le bon Teuruarii s'efforçait de réunir les plus beaux spécimens des produits de son jardin pour en faire présent au bâtiment français. Générosité vraiment royale, il joignit même à ces fruits deux poules et deux cochons !

Ces suppléments inattendus de vivres frais devaient être reçus avec enthousiasme par nos matelots auxquels ils furent distribués, tous Bretons bretonnants et fort *canaquophiles*. A la fin de notre campagne dans le Pacifique cet équipage était vraiment curieux à voir ; les loustics parlaient couramment le *tahitien de la plage*, les plus lourdauds savaient tous quelque refrain mahori. Quoique le *Manua*, lors de son premier voyage aux îles Tubuaï, ne fit qu'arriver en Océanie, le maître-coq, un *Brézennec* qui ne doutait de rien, prétendait se faire comprendre des marchands de légumes du cru. Notez que le fat parlait à ses fournisseurs le plus pur breton du Finistère. Voilà un sujet d'étude bien fait pour exercer la sagacité de MM. les professeurs de linguistique, un problème capable de leur mettre martel en tête....

Les indigènes que j'ai vus à Rurutu se rapprochaient tous beaucoup, au point de vue anthropologique, des Tahitiens, dont la race est si remarquable. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ile Rurutu : la case du roi et le temple. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes, aux Tubuaï, ne mesurent guère cependant que un mètre soixante-dix centimètres au maximum, tandis que la taille moyenne dans l'archipel de la Société est de un mètre sept cent trente-cinq pour le sexe fort.

Quand je parle des Tahitiens dans le sens esthétique, je ne considère que les hommes; car l'admiration exagérée des voyageurs pour des femmes souvent avenantes sans doute, mais rarement jolies, n'est en réalité qu'un effet d'imagination, une illusion très explicable après de longues traversées.

La forme du vêtement est invariable aux îles Tubuaï et n'a rien du charme artistique des anciennes draperies de tapa jetées sur les épaules à la manière grecque. La toilette habillée des femmes consiste en un peignoir; à la maison et quand elles travaillent, même dehors, leur unique parure est le *paréo*. Cette manière de pagne se compose simplement d'un morceau d'étoffe, assez grand pour faire le tour de la taille, se fixer sur une des hanches et retomber à mi-jambes, en couvrant le bas du corps.

Les hommes portent aussi le paréo et même la chemise européenne, dont les pans flottent librement à l'air sur un pantalon de toile.

Rimatara, où j'allai après avoir visité Rurutu, en est éloignée de trente lieues et ne mesure guère qu'un mille et demi de longueur sur un mille de largeur. Une ceinture de coraux se déroule autour de cette île de même formation que celle dont nous venons de parler; on voit de loin les volutes énormes qui viennent s'y briser avec fracas, toutes blanches sous le soleil.

Le point culminant de Rimatara ne dépasse pas cent mètres d'élévation; un bouquet de manguiers couronne cette hauteur et s'aperçoit de tous côtés quand on fait le tour de l'île en bateau. Des bois de cocotiers et d'aïtos poussent sans culture jusque dans les coraux qui bordent le rivage.

Le sol de Rimatara est fertile; les navires pourraient facilement s'y ravitailler; malheureusement ces côtes inhospitalières ne leur offrent pas un refuge où l'ancrage soit sûr. Des goélettes de Tahiti portant pavillon français font le commerce entre Rurutu et Rimatara, mais sans y mouiller. Les Rimatariens, au nombre de cent cinquante environ, peuvent en moyenne exporter annuellement une centaine de tonneaux de marchandises, coton et arrow-root notamment.

Le *Manua* a lentement contourné les côtes de Rimatara de forme arrondie, et j'ai pu en voir tous les détails de mon poste d'observation ordinaire, la cage à poules de la passerelle.

Que de causeries elle me rappelle cette cage à poules et aussi que d'heures de rêverie! Il me suffisait pourtant d'en regarder l'intérieur pour assister parfois à des drames émouvants entre volatiles, par leur tempérament bien innocents, mais devenus féroces par nécessité!... Que de plumes arrachées avec rage, que de cruautés chez ces codétenus souvent réduits à s'entre-dévorer! Qui ne connaît pas l'existence anormale du *poulet maritime*, a peine à s'imaginer la vie de bord.... et toutes les angoisses du chef de gamelle responsable de la basse-cour.

L'accostage était difficile pour les embarcations et les naturels ne purent réussir à mettre leurs pirogues à la mer afin de nous faciliter la descente à terre. Le commandant partit seul faire sa visite officielle à la reine Tamaëva. On comptait à bord sur les largesses de cette souveraine.... vain espoir! les baleiniers ne rapportèrent de leur voyage que quelques fruits et un vieux coq. La plus jolie reine du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Ces Rimatariens, menés à la baguette par leur pasteur anglais, conseiller intime de Tamaëva, n'en sont pas moins en d'excellentes relations avec les *Farani*. En supposant que des colons sérieux veuillent exploiter ces terres, Tahiti deviendrait le centre commercial où les productions principales, coprah et coton, trouveraient leur débouché le plus avantageux. Les navires marchands relâcheront toujours de préférence dans le beau port de Papéete.

J'ai eu l'occasion de visiter nos deux possessions Tubuaï et Vavitu ou Laïvavaï, dans un second voyage entrepris très peu de temps après celui-ci. Le *Manua* avait alors à son bord deux passagers représentant à des titres différents le principe de l'autorité : un gendarme qui allait en qualité de résident prendre son poste à Tubuaï et un chef indigène de Laïvavaï qui revenait au pays.

Le gendarme personnifiait le type du vieux serviteur du cadre colonial; il avait déjà passé plusieurs années consécutives aux Marquises et parlait le *mahori* comme un canaque. Le chef, joli homme aux traits réguliers et fins, au demeurant bon prince, causait volontiers avec Pandore ; il pouvait avoir vingt-deux ans. La moitié de la population de Laïvavaï était sous sa dépendance. Le gouvernement français n'ayant pas eu jusqu'alors de résident dans cette île, ce chef et celui qui domine sur l'autre partie du territoire étaient chargés de la garde du pavillon, du maintien de l'ordre, de la justice, etc.... Depuis, la surveillance des Tubuaï françaises a été spécialement confiée à un lieutenant de vaisseau, commandant une goélette de la station locale de Tahiti.

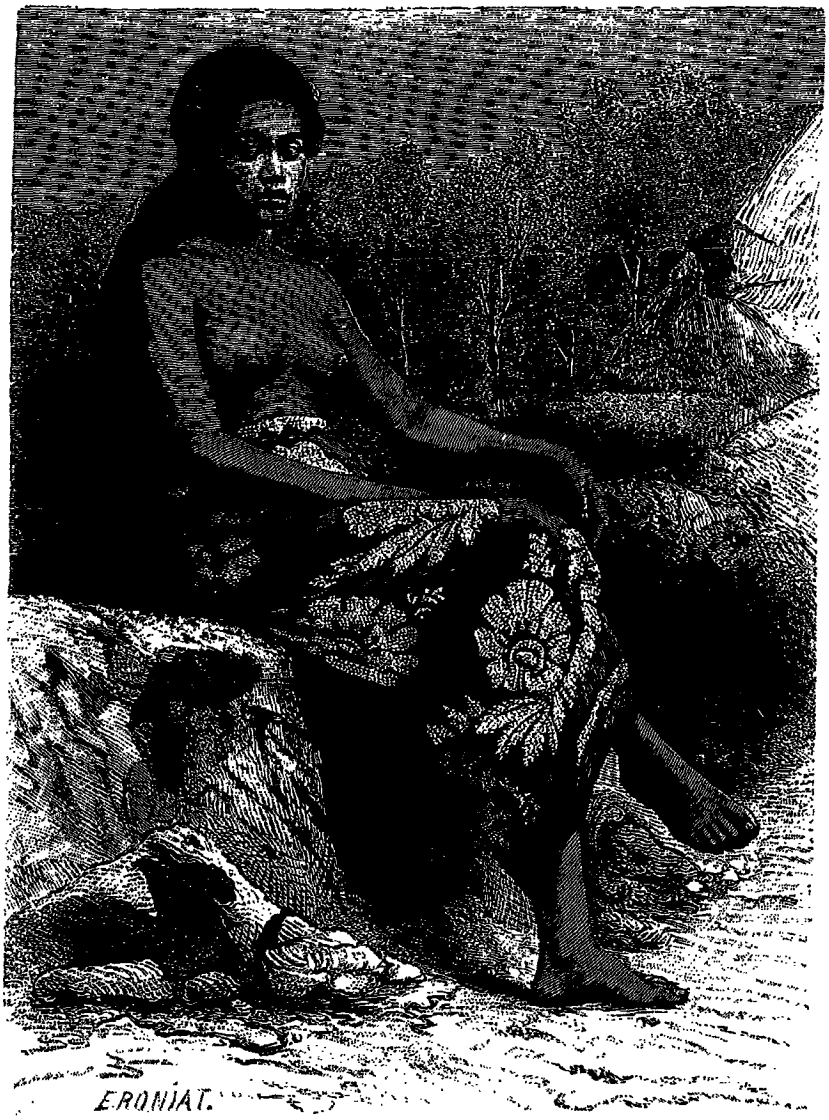
L'accès de l'île Tubuaï, qui donne son nom à l'archipel, est malheureusement périlleux pour les grands bâtiments.

Force fut donc au *Manua* de s'arrêter à une respectueuse distance de terre et de se dandiner sur la mer houleuse pour laisser le temps au gendarme de débarquer. Tout son bagage, composé d'une demi-douzaine de grosses malles, de quelques meubles, de fusils, de chapeaux, sans oublier l'imposante paire de bottes traditionnelle, fut chargé sur le canot de service. Comme j'avais pour habitude de profiter de toutes les occasions de voir des pays nouveaux, de rompre pour quelques heures la monotonie de la vie de bord, je me glissai dans cette lourde embarcation. Nous avions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent debout; le trajet à l'aviron dura deux heures.... J'attrapai un coup de soleil et un mal aux yeux, la réverbération sur l'eau étant insupportable. Enfin tout est bien qui finit bien ! je mis pied à terre avec un certain plaisir. Je m'attendais à trouver à Tubuaï un établissement français en pleine activité et un village fraîchement niché sous les ombrages comme à Rurutu. Amère déception ! Le pays n'est plus guère habité que par trois cent quarante indigènes, et la bourgade principale, réunion de quelques cases de piteuse apparence, n'a pas même le charme de la propreté. Les insulaires, paraît-il, passent deux jours de la semaine à faire du vin d'oranges et cinq autres à le boire.

Une route au bord de laquelle je remarquai les



Jeune fille de l'île Rimatara. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

mêmes essences qu'à Rurutu, surtout l'aïto, fait le tour de l'île.

J'entrai au hasard dans une case dont la porte se trouvait ouverte. Trois femmes absolument ivres fumaient la cigarette de tabac sauvage roulé dans une feuille de pandanus, tout en se vautrant sur un lit de bois couvert de misérables nattes; je sortis immédiatement de ce repaire, édifié sur les mœurs du pays. Plaignons le gendarme appelé à régénérer les naturels de Tubuaï ! Ce brave homme arrivait là ayant sous le bras un code imprimé en langue tahitienne. A quels résultats parviendra-t-il? Peut-être, pour prendre possession de sa résidence et affirmer son autorité par un coup de maître, fera-t-il afficher sur les bambous du temple ou de la *case commune* des placards foudroyants contre l'ivrognerie; mais quelles sanctions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pratiques apporter à ces lois qui sembleront vexatoires aux indigènes? quelle réforme réelle pourra en découler? Cette race abâtardie ne peut être relevée.

Quand nous eûmes officiellement installé notre passager à Tubuaï, nous songeâmes à regagner le bord, à la voile cette fois. J'aperçus avec satisfaction à l'avant du canot le maître d'hôtel, qui, stimulé par les exhortations bien senties de l'état-major, était parvenu à se procurer pour une piastre ce qu'il appelait pompeusement des vivres frais.... un panier de petits oignons, la production la plus renommée de Tubuaï. « C'est le pays de la ciboule, je m'en pourlèche les babines d'avance, » nous disait le bon gendarme. Puisse cet humble légume consoler le fonctionnaire des soucis du gouvernement!

De Tubuaï nous nous sommes dirigés vers Laïvavaï, également nommée Vavitu ou Raivavaë, et même par les Anglais High-Island, parce que cette terre est la plus élevée de l'archipel. La position de l'île était mal déterminée sur les cartes marines, de plus un courant violent nous rejetait à l'ouest; nous ne sommes arrivés à destination que le lendemain soir, trop tard pour aller à terre. Il fallut donc attendre que la nuit fût passée. Je causai toute la soirée avec le chef canaque, qui était monté sur la passerelle pour voir sa chère île; il m'invita à visiter le lendemain son district. Dès six heures du matin, nous partîmes avec le commandant et l'officier chargé des montres, mon ami L..., qui se proposait de faire les observations nécessaires pour rectifier la position de Laïvavaï.

Le chef canaque, bien parfumé de monoï (huile de coco dans laquelle a séjourné de la poudre de santal) et tout pimpant dans ses habits de fête, ne se possédait pas de bonheur en rentrant au logis. Les Océaniens voyagent facilement, l'amour du sol natal est pourtant profondément enraciné dans leur cœur; quand ils voient la silhouette de leur île s'esquisser en lignes bleues à l'horizon, du pont du navire qui les y ramène, ils manifestent toujours une joie naïve. A deux milles du port, nous nous avisâmes de dire à notre passager que nous allions à Rapa sans nous arrêter devant son pays : il ôta alors tranquillement sa chemise, en nous faisant comprendre qu'il irait à la nage.

J'ai gardé le meilleur souvenir de cette jolie terre de Laïvavaï aux falaises superbement sauvages, aux montagnes accidentées et verdoyantes. Le milieu volcanique est entouré de couches madréporiques; entre le récif et la côte s'étend un lac intérieur large de trois à quatre milles sur certains points. Nous pourrions avoir là une rade magnifique en faisant sauter quelques roches.

Une musique qui rappelait les parades des cirques ambulants salua l'arrivée du chef et la nôtre. Une demi-douzaine de mutoïs (agents de police indigènes) frappaient à qui mieux mieux sur une grosse caisse d'importation américaine et sur deux tambourins, suivis des habitants du village qui arrivaient en masse. Le chef nous fit les honneurs de sa case; des fauteuils en rotin furent rangés devant une table où les plus jolies filles du pays déposèrent des calebasses remplies de bananes et d'oranges pelées.

Pendant que le commandant entrait en relations avec un Portugais, seul Européen résidant dans le pays, le chef, devenu mon ami, me présenta cordialement aux notables et aux nombreuses beautés du district qui étaient accourues pour le féliciter de son heureux retour. Les Laïvaviennes ont une démarche un peu balancée singulièrement gracieuse. Le sourire aux lèvres, la taille cambrée, la main droite relevant avec un geste plein d'ampleur la longue traîne de leur peignoir, elles vinrent nous offrir des cigarettes de pandanus faites de leurs doigts effilés, et pour la plupart à moitié fumées. On m'apprit qu'accepter la cigarette commencée était une politesse du meilleur goût.

Malgré la chaleur, ma promenade dans l'avenue merveilleusement encadrée de verdure qui longe la mer fut charmante. Cette île diffère complètement de Tubuaï, à son avantage. L'arbre à pain n'y pousse pas, mais le taro suffit à la consommation des indigènes, au nombre de deux cent cinquante environ.

Autant on se sent dans un milieu pauvre à Tubuaï, autant ici on est vite édifié sur le bien-être dont jouissent les naturels; il est vrai que l'eau de coco suffit à leur gosier altéré. La sobriété est le secret même de leur prospérité.

II

L'ARCHIPEL DE COOK.

Conversions au protestantisme. — Le *gorui*. — Mangia; ses cultures. — Habitation d'un pasteur wesleyen. — Lois bizarres. — Rarotonga; promenade sur la côte. — Les chevaux du pays. — Un catéchiste du sexe faible. — Cimetières. — La Société allemande océanienne. — Uaïtutaté et les autres îles de l'archipel.

C'était pour moi une véritable bonne fortune que ce voyage aux îles de Cook, car les bâtiments de la division navale du Pacifique ont bien rarement l'occasion d'y aller.

Deux navires de guerre français, à de longs intervalles, avaient eu, avant nous, à remplir des missions dans ces parages. L'*Ariane* en 1842 sous le commandement d'un marin distingué, M. Dutaillis, et l'*Hamelin* ont traversé l'archipel en s'arrêtant quelque peu devant les îles principales Rarotonga et Mangia, mais sans que leurs officiers aient pu prendre des renseignements détaillés sur le pays et les mœurs des habitants. A notre *Manua* était réservé l'honneur de montrer les couleurs françaises à ces Océaniens, qui pour la plupart ne les avaient jamais vues d'aussi près à la corne d'un croiseur.

Les îles Rarotonga, Mangia, Mauti, Watiu, Mittiero, Hervey, Fenua-iti et Uaïtutaté qui composent l'archipel, sont encore indépendantes, malgré l'active pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagande de la mission anglaise fondée dès 1821 par l'intrigant John Williams.

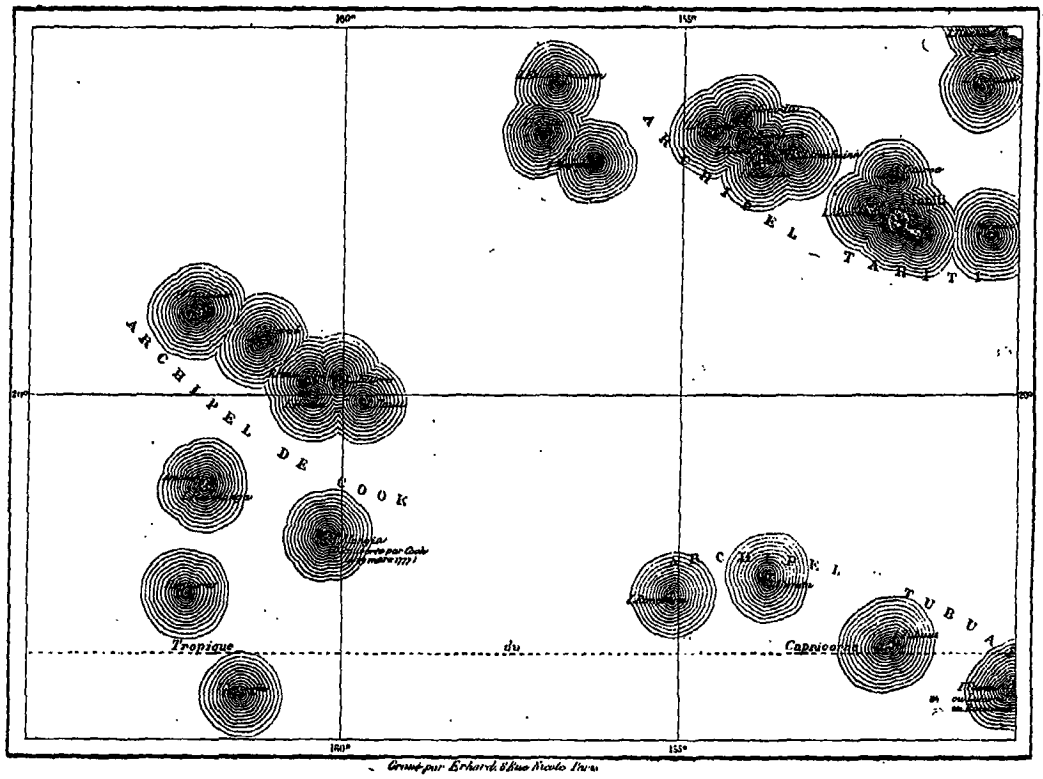
A entendre les successeurs de cet aventurier, les wesleyens auraient si promptement converti à leur doctrine les peuplades anthropophages de ces îles, grâce à « leur indomptable énergie », que les missionnaires catholiques n'auraient pu songer à combattre leur influence. Tout ce que disent ces évangélistes n'est pas parole d'Évangile. Pour eux d'ailleurs, la religion n'est le plus souvent que l'auxiliaire puissant de la politique anglaise; l'interprétation si large de la Bible leur permet d'accaparer tous les pouvoirs en même temps que la conscience des chefs indigènes. L'esprit mercantile de ces sectaires est trop connu pour que j'en parle ici. Le célèbre missionnaire-apothicaire Pritchard en a été la personnification la plus accomplie.

. . . . . .

. . . . . .

Nous étions partis de Rimatara depuis deux jours, quand le gabier de vigie annonça la terre; la brume l'avait jusqu'alors dérobée à nos yeux, mais le soleil commençait à percer les nuages, jetant ses reflets d'or sur *la mer jolie*.

Je découvris bientôt à l'horizon les montagnes de Mangia hautes de deux cents mètres et ses côtes abruptes; un trois-mâts-barque, le *John Williams*, louvoyait par bâbord. C'était le premier voilier que nous rencon-



Carte de l'archipel de Cook.

trions depuis notre départ de Valparaiso.... Il faut avoir vécu en Océanie pour se figurer cette imposante solitude du Pacifique.

A plusieurs milles de terre nous aperçûmes des pirogues montées par des indigènes qui poursuivaient une baleine. Plusieurs d'entre eux tenaient en guise de harpons de longues lances en bois de fer, à la pointe garnie de métal. La hardiesse de ces insulaires est étonnante : ils s'aventurent souvent en pleine mer dans leurs grossières embarcations faites de troncs d'arbres creusés et soutenues par un balancier.

Une des pirogues des baleiniers se détacha de la flottille et se mit à tourner autour du *Manua* avec une vélocité merveilleuse, grâce à sa grande voile triangulaire que le vent gonflait ainsi qu'une outre pleine. Mais comme nous ralentissions notre marche pour nous garer contre les hauts-fonds dont Mangia est bordée sur toute sa circonférence, les canaques nous dirent adieu en poussant de grands cris, et la légère embarcation cingla franchement vers la ligne des brisants. Je la suivis avec une bonne longue-vue et assistai à un curieux spectacle, le *gorué*, divertissement dont la vue seule fait frémir.

La pirogue fut mise à sec sur le récif et plusieurs des jeunes gens qui s'y trouvaient plongèrent dans l'ouverture même de la chaîne des coraux, à l'endroit où la mer semblait mugir avec le plus de violence. On m'expliqua plus tard en quoi consistait le *gorué*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les plongeurs sont munis d'une planche de trois à quatre pieds de longueur et, tranquillement couchés sur leur soliveau, attendent qu'une vague de belle dimension vienne les soulever. Au moment où la lame les aborde, un mouvement brusque leur en fait atteindre le sommet et on les voit en un clin d'œil emportés jusqu'auprès du rivage. Des Européens se mettraient en morceaux à ce jeu-là; les canaques, comme des marsouins qu'ils sont, se détachent à propos du rouleur quand il va se briser et regagnent le large pour recommencer le même exercice. Il n'est pas rare, paraît-il, de surprendre des femmes et des enfants qui y prennent part en riant aux éclats.

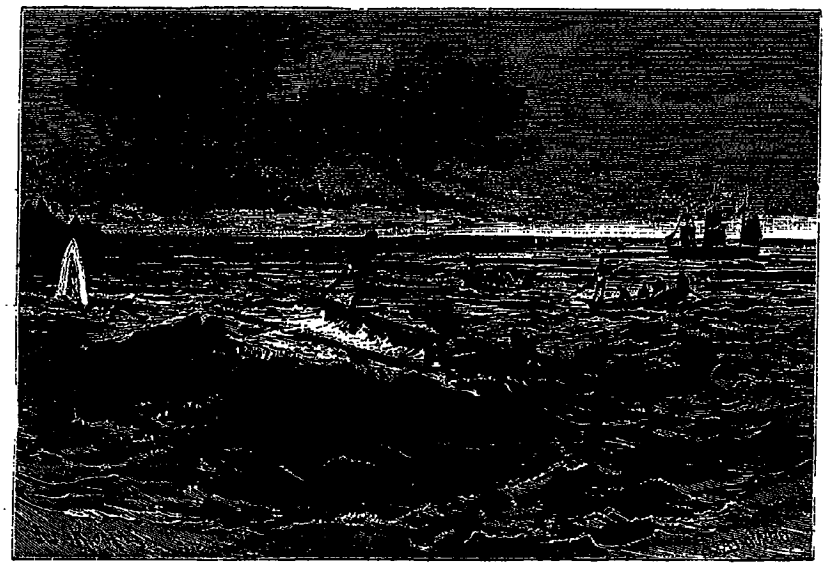
Mangia peut avoir trente milles de circuit. Cette terre fertile et très boisée est habilement exploitée par les cultivateurs indigènes, éduqués de longue main; pour rendre justice aux Européens qui les ont formés, avouons que ce résultat est d'autant plus remarquable que les Mangiens sont de pure race mahorie.

Les quatre mille habitants de cette île s'adonnent tous à l'agriculture; leurs plantations de taros, d'ignames et d'arrow-root sont bien comprises.

Les habitations des indigènes, faites en bois du pays ou avec des charpentes que les goélettes néo-zélandaises apportent toutes préparées d'Aukland, sont généralement crépies à la chaux, excellente précaution pour diminuer les brûlants effets des rayons solaires. Chacune de ces cases est isolée des autres par un mur en blocs de corail, d'une blancheur de lait tranchant sur le coloris sombre des plantes tropicales.

La propriété est ici parfaitement définie; la terre a une valeur réelle.

La demeure du pasteur protestant à Mangia réunit tous les éléments du confortable dans les pays chauds,



Pirogue à la pêche de la baleine (voy. p. 215). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

où la simplicité même du mobilier est une condition de bonne hygiène.

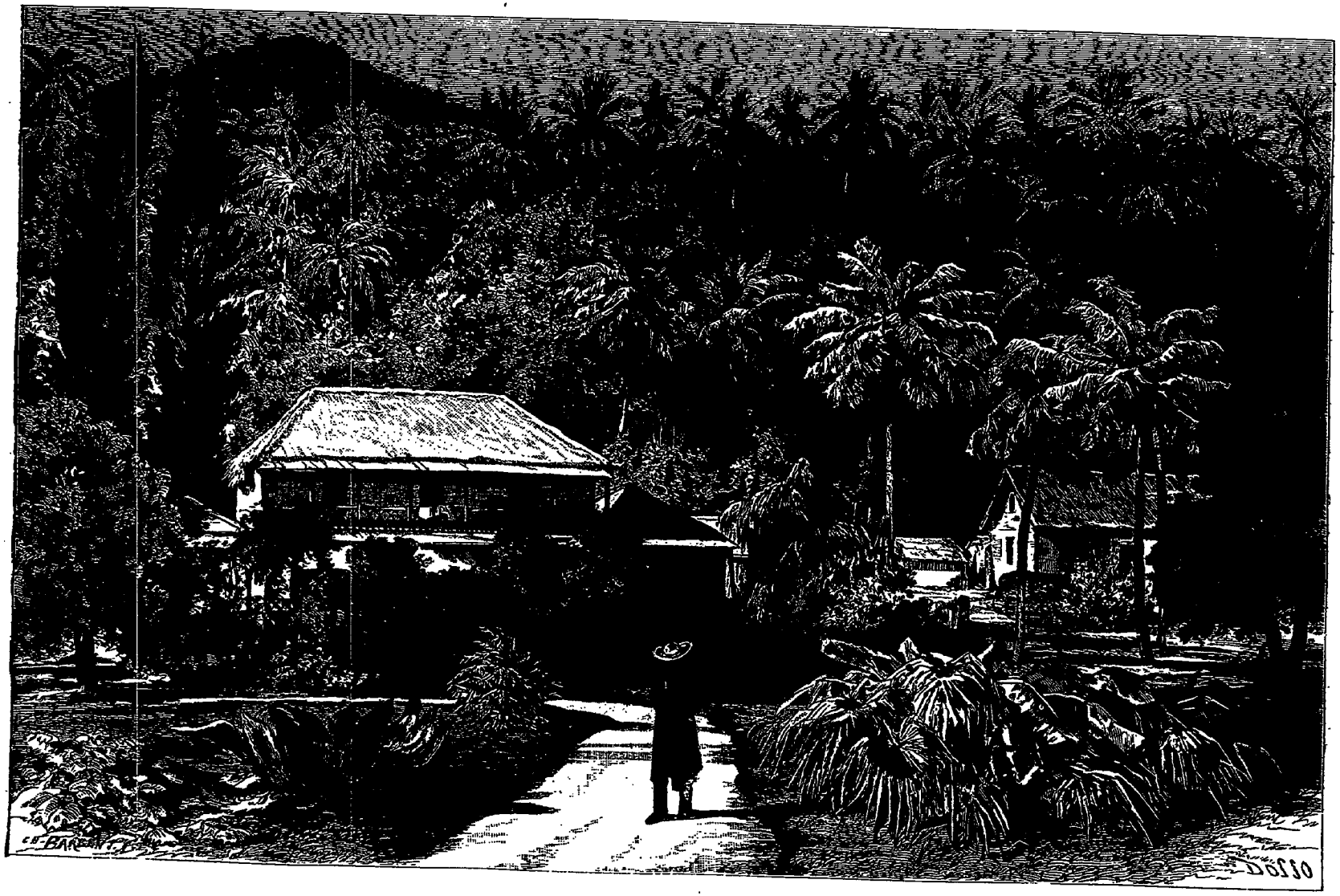
La maison est spacieuse et élevée au-dessus du sol; une véritable forêt de cocotiers, de manguiers et d'arbres à pain tapisse la colline au versant de laquelle se trouve adossée la construction. On se croirait au milieu des propriétés d'un noble lord, d'un richard tout au moins, en parcourant les allées du parc, qui servent sans doute de lieu de méditation au révérend missionnaire. Quelle différence avec les misérables habitations de certains maristes!

Ce ministre anglais fait pourtant le modeste en présence des Européens, dont il a à craindre les questions indiscrètes. Cette île où il s'est établi à demeure est devenue *sa chose*. Son installation ne lui a rien coûté: le bois coupé à son intention par les indigènes, la chaux extraite des coraux, en ont fait tous les frais; ce beau jardin où il s'adonne aux plaisirs purs de la botanique provient d'une libéralité de ses ouailles. « Je ne suis à charge à personne et cherche simplement à me rendre utile, » vous dira-t-il.

Le conseil des chefs à Mangia ne prend aucune décision sans s'inspirer des idées personnelles de cet homme doucereux et d'autant plus influent qu'il paraît moins intéressé; il en vient à voter parfois des règlements de police qui ne manquent pas d'une certaine originalité. Des juges indigènes sont chargés de les faire exécuter et personne ne peut se soustraire à leurs sentences; la bourse du missionnaire s'arrondit d'ailleurs en même temps que le trésor public, du produit des amendes ou des confiscations.

Les Européens de passage, les officiers des bâtiments de guerre, le roi et la reine de l'île eux-mêmes doivent s'incliner, en principe, devant les injonctions des mutoïs. Rien de plus despotique que ce code des pays soumis au régime protestant, dont les moindres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation du pasteur protestant. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

articles sont observés à la lettre par les naturels. Le chapitre concernant le maintien des bonnes mœurs est particulièrement curieux; quelques exemples entre cent.... « Tout homme, toute femme se promenant en dehors de l'enceinte de sa maison après neuf heures du soir payera une amende de deux piastres (dix francs) au mutoï qui les rencontrera. » — « Toute femme mariée surprise par un agent de la loi en conversation trop intime avec un voisin payera une amende de cinquante piastres, dont vingt piastres pour le pasteur et les juges, dix pour le roi ou la reine et vingt pour le mari. » Au dire des mutoïs avec lesquels je me suis entretenu de la question, le dernier désigné dans la répartition de l'amende de cinquante piastres est toujours le premier à réclamer sa part.

Dans les îles de Cook, il est défendu de se promener à la campagne le dimanche, de monter aux arbres, de pêcher et de chasser le dimanche! Des policiers indigènes me l'ont rappelé au moment où je cherchais des guides pour entreprendre une excursion. Mais j'avais dans mon porte-monnaie un argument sérieux à leur opposer, la pièce de cinq francs bien connue : aussi la transaction fut-elle facile à opérer.

Les prix de vente des denrées sont fixés à l'archipel de Cook comme aux Tubuaï par la mission. Porcs, volailles, cocos, ignames, tout ce qui se mange, est invariablement taxé sur le marché.

La police est parfaitement faite à Onéroha, capitale de l'île Mangia; les agents de la force armée dégainent sans aucune hésitation des sabres qui n'ont rien de commun avec les lardoires de nos gardiens de la paix. Ce sont bel et bien des lattes de cavalerie, sorties sans doute de la pacotille d'un navire baleinier.

J'ai vu ces mutoïs à l'œuvre quand je suis allé faire



Temple protestant à Arognani. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mon tour à terre; ils ne se gênaient pas pour rudoyer la foule des badauds qui se pressaient autour des phénomènes du jour : « les Français ».

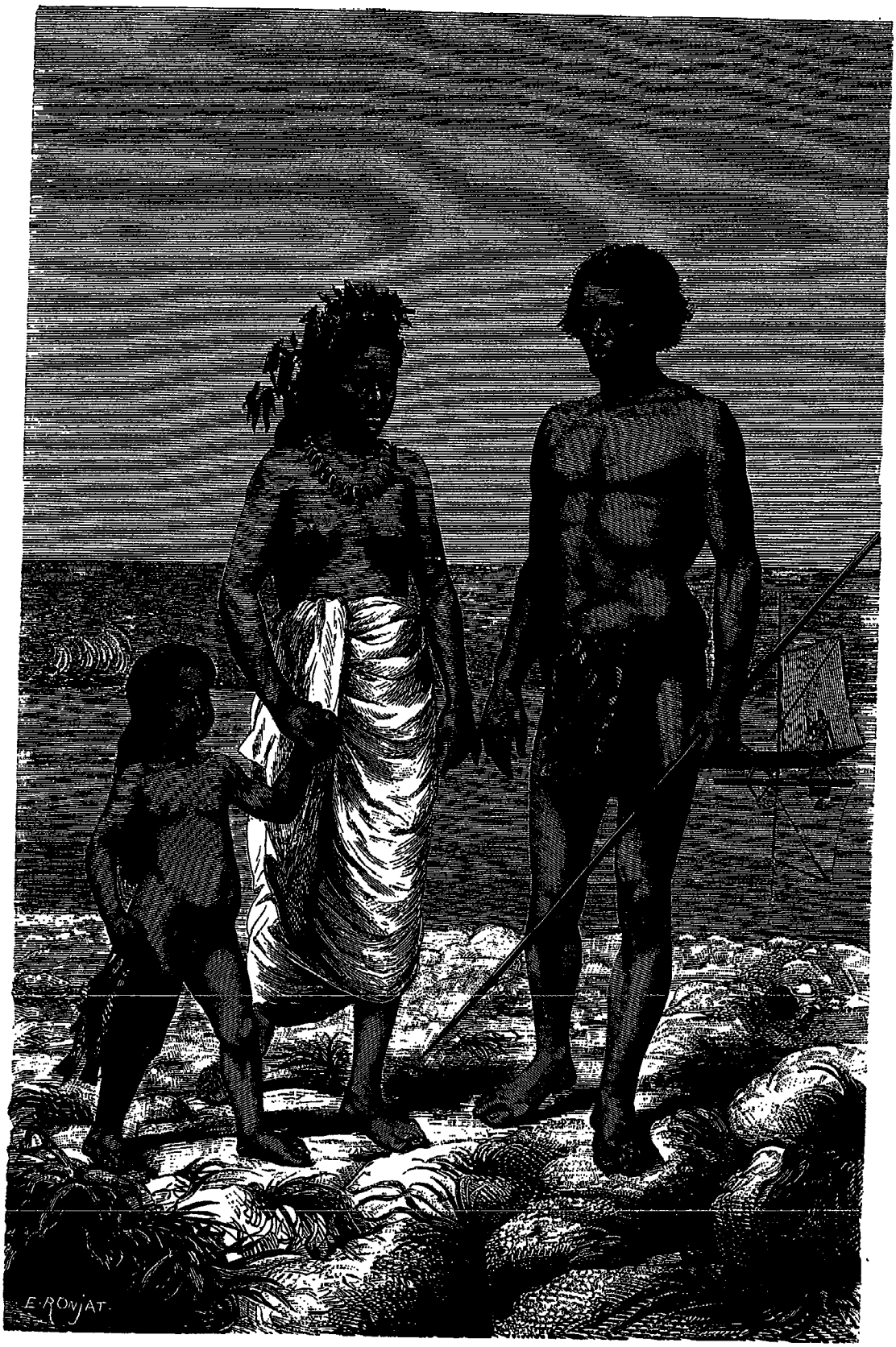
Les montagnes hardiment découpées de Rarotonga sur laquelle nous mîmes le cap en quittant Mangia, lui donnent une certaine similitude d'aspect avec Moorea, l'île sœur de Tahiti, si splendide quand on la voit des quais de Papéete sous les derniers feux du soleil couchant.

A Rarotonga les flancs des collines ne sont pas, comme dans les autres terres que nous avons déjà visitées, couverts d'une herbe fine et maigre, mais de futaies touffues, étagées jusqu'aux crêtes de la chaîne principale. Le pic le plus élevé atteint neuf cents mètres; il disparaît aux trois quarts sous un amoncellement d'arbustes de tous genres : les différentes gammes du vert, depuis les tons si tendres du bananier aux feuilles nouvelles jusqu'aux nuances foncées de l'arbre à pain, se marient heureusement dans ce luxuriant paysage.

Nous avons d'abord louvoyé devant le village d'Arognani, qui est dans le nord-ouest, sans pouvoir songer à y descendre, même en baleinière, tant la côte est d'accès difficile. A côté de la case que surmontait le drapeau de la grande chefesse du district d'Arognani (j'allais dire grande-duchesse....), se détachait, au milieu d'un bouquet d'arbres, une construction massive en corail blanc : c'était le temple protestant. On pouvait le reconnaître aisément à ses fenêtres en ogive; tous les sanctuaires océaniens sont bâtis sur le même modèle.

Deux femmes se partagent le pouvoir à Rarotonga : la première habite à Arognani, l'autre à Avarua qui est le centre de population le plus important. L'atterrissage à Avarua est assez facile, relativement; le *Manua* mit en panne et, grâce au commandant qui voulut bien m'accorder passage dans son embarcation, je trouvai enfin l'occasion de faire une excursion intéressante. Si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Famille revenant de la pêche (Rarotonga) (voy. p. 220). — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de l'auteur et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'ai pu profiter en quelque chose de ma longue campagne dans l'océan Pacifique et écrire un journal qui pourrait fournir la matière d'un gros volume, c'est à la haute bienveillance de M. M*** que je le dois; je ne saurais l'oublier.

Nous fûmes reçus à Avarua par la foule des curieux qui depuis longtemps nous attendaient au débarcadère; les femmes se faisaient remarquer par leurs robes rouges : c'est la couleur à la mode aux îles de Cook. Des tambours annoncèrent à tous les habitants du village l'arrivée du bâtiment français; les appels prolongés des canaques qui s'avertissaient de case en case, les bruyantes clameurs de leur nombreuse progéniture formèrent bientôt un tumulte des plus assourdissants.

Un de mes camarades de l'état-major m'accompagnait dans ma promenade; nous parvînmes à gagner l'intérieur du village, dont toutes les cases, semblables à celles des Tahitiens, disparaissaient à demi dans l'épanouissement d'une végétation variée. Les bouraaux étoilés de leurs larges fleurs rouges ou jaunes entrelaçaient de grosses branches noueuses au-dessus de notre tête en formant la voûte; les gardénias à l'arome si pénétrant, les pivoines, les coléas veloutés, les pimentiers couverts de fruits sanglants, ressortaient vivement au milieu des taros, dont plusieurs plants m'étonnèrent par le développement vraiment singulier de leurs feuilles. Les canaques sont grands amateurs de fleurs; le plus pauvre en a toujours dans son jardinet, autour de sa demeure. Les Polynésiennes n'ont pas d'autre parure, et le goût exquis avec lequel elles savent la disposer est une de leurs séductions particulières.

C'est le soir et aux jours de fête qu'il faut voir ces femmes; alors la grosseur des traits de leur visage s'accentue moins, leur teint cuivré ne choque pas la vue comme à la lumière du jour. Leurs grands yeux noirs brillent dans l'ombre, et l'accent si doux de leur langage où les voyelles dominent, a un charme que rien ne peut rendre. Au milieu de ces groupes de jeunes filles vêtues de mousseline blanche et couvertes de fleurs qui retombent en collier sur leur gorge arrondie ou ceignent leur front, circule un air embaumé, enivrant.

L'aspect du village, si original qu'il fût, ne nous suffisait pas; j'avais projeté une excursion avec mon compagnon de route. Ne pouvant disposer que de quelques heures, nous nous demandions de quel côté porter nos pas de préférence, quand le hasard vint nous servir à point. Un canaque qui balbutiait quelques mots d'anglais nous conseilla de suivre la route de ceinture, la plus praticable à son avis. Deux chevaux étaient attachés à l'arbre sous lequel nous nous étions arrêtés pour causer; nous les louâmes et partîmes à l'aventure sur ce chemin qui relie Avarua à Arognani et même à Atania, troisième village situé dans le sud-est. Nos coursiers, plus maigres que l'illustre Rossinante, n'avaient d'ailleurs rien de ses allures belliqueuses. Leur harnachement était d'une simplicité des premiers âges; des nattes nous tenaient lieu de selles et nous n'avions en main pour toute bride qu'un bout de corde fait en fil de coco tressé, noué par le milieu à la mâchoire inférieure de nos tristes montures. Ces philosophes à quatre pattes prirent d'abord l'allure la plus modeste, s'arrêtant obstinément aux talus qui bordaient la voie pour en tondre l'herbe tendre de la largeur de leur langue. Ne prévoyant nullement une longue promenade à cheval, nous ne nous étions pas munis d'éperons, mais les bouraaux nous fournirent des cravaches et ce fut bientôt une course effrénée à travers la brousse, un grandissime galop, une charge affolante.

Arrivés en face du temple, à Arognani, nous mîmes pied à terre et la vue du paysage qui de tous côtés se déroulait à nos yeux émerveillés nous fit oublier les cahots de cette marche vertigineuse. Derrière le temple nous apparurent la montagne et les bois au-dessus desquels planaient de lourds oiseaux de mer; nous avions devant nous, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'Océan d'un bleu de Prusse foncé et, à nous toucher, les massifs coralligènes, coupés de crevasses profondes où l'eau vert pâle et d'une transparence cristalline nous permettait de contempler la végétation sous-marine, dont le développement est si bizarre. A travers les branches de corail diversement teintées nageaient des poissons particuliers aux régions madréporiques, dont les écailles reproduisent toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Ajoutez aux éléments de ces aquariums naturels les différentes espèces d'algues qui en revêtent les parois et essayez, s'il se peut, de vous représenter cette débauche de couleurs. Le tableau est indescriptible; le peintre le plus habile renoncerait à le fixer sur la toile, car le moindre nuage qui frangera l'azur du ciel en changera la lumière, la mouette qui viendra se baigner dans la lagune troublera son onde et aussitôt les tons se modifieront. Ainsi, d'un mouvement, l'aspect du kaléidoscope peut-il varier du tout au tout.

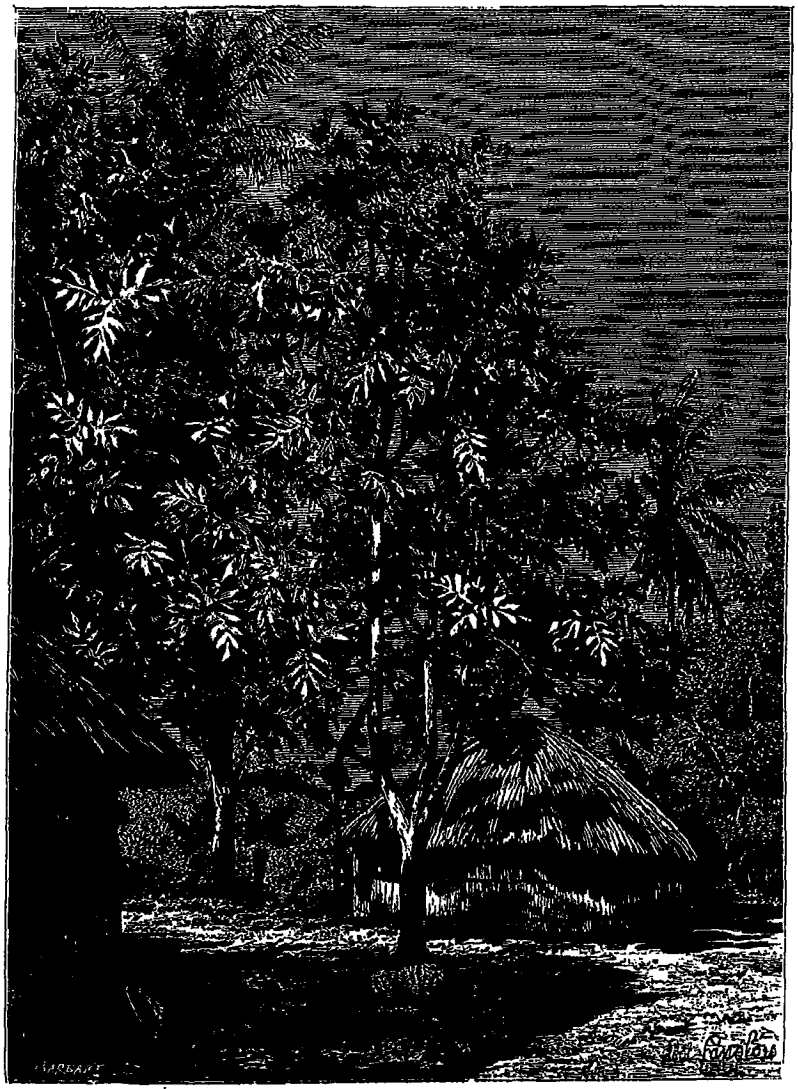
Quand la nuit est venue, ce spectacle n'est pas moins curieux; c'est l'heure de la pêche pour les naturels. Superbes en leur nudité, ces Mahoris aux proportions athlétiques semblent grandir encore à la pâle clarté de la lune. Les femmes et les enfants courent sur le récif, portant des torches enflammées dont la lueur rougeâtre se reflète dans l'eau à peine ridée par une brise légère. Les poissons, que cette lumière semble attirer, sortent des anfractuosités des rochers où ils se tenaient cachés et les pêcheurs armés de lances en bois de palétuvier les percent de part en part.

Mais revenons à notre promenade.... Après avoir admiré ce décor magique de la baie de corail, nous dûmes remonter à cheval, l'heure s'avançant, et nous fîmes majestueusement, à pas comptés, notre entrée dans le village d'Arognani. La route était si mauvaise, qu'il ne fallait pas tenter d'aller plus vite; nos rosses sauvages n'avaient aucune disposition pour le steeple et le temps nous manquait pour entreprendre leur dressage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au village, tout le monde semblait dormir, sauf une vieille femme qui lisait à haute voix, sur un ton nasillard, quelques versets de la Bible traduite en canaque. Mais les enfants donnèrent bientôt l'éveil, les chiens nous entourèrent en hurlant avec fureur, et en cinq minutes les gens d'Arognani s'arrachèrent aux douceurs de la sieste pour nous souhaiter la bienvenue. Les bidets eux-mêmes eurent à se féliciter de cette réception : ils furent attachés à des bananiers, à portée d'un buisson de goyaviers dont les fruits mûrs satisfirent leur gourmandise.

Nous nous présentâmes, sans façon, dans une case qu'abritaient des maiorés superbes; ces arbres sont assez rares dans l'archipel de Cook, d'après ce que j'ai



L'arbre à pain (*Maïoré*) (archipel de Cook). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

vu. Une dizaine de femmes de tout âge et généralement peu séduisantes étaient accroupies sur des nattes grossières et jacassaient, tout en épluchant leur féhi (*musa féhi*), grosse banane sauvage qui est à Rarotonga, comme à Tahiti, une des bases de l'alimentation des indigènes, avec la racine féculente du taro.

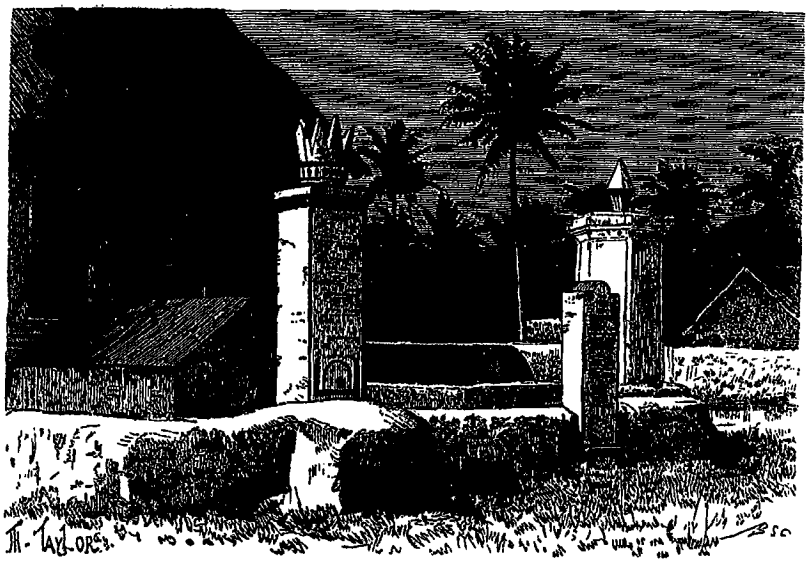
Après nous être rafraîchis, nous donnâmes aux doyennes de la société, qui paraissaient très malheureuses, quelques pièces d'argent. Le billon est inconnu en Océanie; la pièce de dix sous est elle-même si peu en usage, qu'elle sert d'ordinaire à faire des bracelets pour les enfants. La piastre ou pièce de 5 francs est pour ainsi dire l'unité monétaire; dans les archipels les moins fréquentés par les Européens c'est la seule valeur qui soit acceptée en échange. J'ai pu m'en convaincre plusieurs fois, notamment à l'île Souwarof.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les vieilles femmes avaient accepté notre offrande avec un visible plaisir, quand tout à coup, sur les représentations indignées d'une grande fille qui se leva au milieu du groupe avec le mouvement automatique du diable de la foire sortant de sa boîte, toutes ces mégères se mirent à pousser des hurlements et nous jetèrent notre argent dans la main, malgré notre insistance pour le leur laisser. Nous étions en présence d'un catéchiste du sexe faible, paraît-il; elle blâmait ses compagnes d'avoir reçu de l'argent des Français. Qui dit *français* à Arognani dit *catholique*.... Le pasteur anglais confond volontiers en ses prêches les deux qualifications, et tout catholique ici est presque un damné.

Devant ces marques significatives d'une délicatesse outrée, bien tardive en tout cas, nous prîmes congé de nos hôtesses, en leur répétant à chacune que nous étions d'excellents amis, « *meitai taïo* », et que nous les trouvions absolument charmantes, « *néhé-néhé* ». C'était une vengeance toute gauloise.

Je remarquai que ces femmes étaient vêtues de cotonnades anglaises, car l'ancienne tapa n'est plus employée ici; elle avait le grand inconvénient de ne pouvoir supporter l'humidité. Quand les envoyés de la mission de Londres parurent pour la première fois devant ces îles, la population, prévenue de leur arrivée, s'était rassemblée sur le rivage et regardait avec stupéfaction l'énorme « pirogue » de forme nouvelle qui apportait les étrangers. Plusieurs princesses, piquées par cette curiosité irrésistible assez commune à leur sexe, résolurent d'aller, sans plus attendre, voir de près la maison flottante; suivies d'un grand nombre de femmes, elles plongèrent sous la vague et, fendant l'eau de coupes vigoureuses, en vraies Océanides, ga-



Sépultures royales à Rarotonga. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

gnèrent bientôt le bâtiment, dont elles escaladèrent les bastingages pour l'envahir. Les révérends, que cet exercice de natation intéressait, suivaient du bout de leur longue-vue leurs futures ouailles. La mise des nageuses au départ de terre était irréprochable : d'amples pièces de tapa enveloppaient décemment leur taille élancée. Mais quelle ne fut pas l'indignation des ministres en les voyant apparaître sur le pont de leur navire! les jupes avaient littéralement fondu pendant le trajet du rivage à bord!

Notre retour à Avarua s'effectua sans qu'aucun incident troublât notre voyage; les chevaux sentaient l'écurie et marchaient bien. Nous traversâmes un bois de mapés, dont la lisière était baignée par les flots de la mer.

Rien de plus curieux qu'un bois de mapés. Cet arbre, dont le fruit cuit à point rappelle un peu par son goût notre châtaigne, est un des plus tourmentés, des plus capricieux qu'on puisse voir, autant par la structure de son tronc que par la conformation de ses racines. Le tronc est composé de lamelles sans épaisseur : on dirait les tendons mis à nu d'un écorché; les racines se déroulent en spirales comme des copeaux sous le rabot, minces, hautes sur terre, formant parfois des excavations où l'eau des pluies séjourne comme en des réservoirs. Le mapé est souvent d'une taille colossale, son feuillage couvre d'une ombre épaisse le terrain stérile où il se plaît davantage à pousser; comme le cocotier, il croît facilement sur le rivage de l'Océan, dans le sol sablonneux et rempli de fragments de coraux; tous deux servent d'asiles aux crabes de terre, vulgairement nommés *tourlourous*. Le tourlourou du mapé est mangé par les canaques, qui en sont assez friands dans les îles de la Société; la chair des autres (il y a plusieurs espèces de ces crustacés) est réputée mauvaise, malsaine même.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aux alentours d'Arognani, j'ai remarqué deux cimetières canaques, *Tanu raa taata*, qui ne ressemblaient en rien à ceux que j'avais déjà vus.

Les tombes étaient simplement construites, au bord du chemin, sans mur qui les protégeât. Il est vrai que le lieu de la sépulture est toujours *tapu*, inviolable pour tous. Bien insensé qui oserait profaner la terre sacrée où sont enfouis les ossements de « ces chevaliers nus d'une noblesse sauvage », comme dit lord Byron : il eût été autrefois immédiatement sacrifié aux dieux vengeurs, il serait maintenant encore regardé comme un sacrilège et le ciel l'accablerait de maladies affreuses, de la lèpre, du féfé ou éléphantiasis, de l'*érincatua*, sorte d'ensorcellement auquel succombe fatalement le coupable. Pris de ce mal imaginaire, spleen inexplicable, le Polynésien en proie à une consomption lente, attend stoïquement la mort et creuse à l'avance sa bière dans un tronc de bouraau.

Avant de partir de Rarotonga j'ai visité l'établissement de la *Société allemande océanienne*, qui monopolise le commerce de cette île et est en relations suivies avec la Nouvelle-Zélande. De toutes les marines marchandes de l'Europe, celle de l'Allemagne est la mieux représentée en Polynésie. Je le constate avec regret, quoiqu'on m'ait assuré que cette Société hambourgeoise fait d'assez mauvaises affaires.



La grande chefesse Tapuni (voy. p. 224). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Notre itinéraire nous conduisait ensuite à Uaïtutaté, au nord de l'archipel.

Avant même que les sommets de l'île nous apparussent, à mesure que le *Manua* s'avançait, les têtes des cocotiers émergeaient de la mer à l'horizon; c'était un îlot, le premier grain d'un chapelet de roches long de plusieurs lieues, et sur lequel sont échelonnées neuf oasis qui se mirent coquettement dans l'eau.

Les montagnes de la terre principale, estompées vigoureusement sur un ciel pur, dominaient l'ensemble de ce paysage marin. Des myriades d'oiseaux de mer tournoyaient en valses folles au-dessus du récif, poussant des cris stridents et plongeant par instants sous les lames déferlantes ; de larges nappes d'écume grise, des amas d'algues multicolores où fourmillaient des animalcules que le soleil faisait éclore, prouvaient la lutte incessante de l'Océan contre le corail.

Décidément toutes ces îles ressemblent fort à celle de l'Honneur, dont le vieux Boileau a bien voulu nous laisser la description allégorique.... elles sont plus ou moins *escarpées et sans bord*. Le *Manua* fut encore obligé de mettre en panne devant Uaïtoutaté.

Après une longue attente, vers cinq heures du soir, nous vîmes la baleinière du commandant venir de son voyage à terre ; deux grandes embarcations remplies par les notables du pays l'accompagnaient, formant une escorte triomphale.

Les gens de Uaïtutaté grimpèrent à bord comme des singes, chargés de sacs d'oranges ; les fruits d'or roulèrent sur le pont, si bien que les matelots en ramassèrent plus de deux mille. Les présentations faites, on fraternisa sans façon. Le roi Kuâ et son bras droit le chef Tamatoa firent honneur à l'excellente cave du commandant, voire même au champagne dont nous nous étions munis au départ de France en prévision des réceptions de ce genre.

Les canaques ont parcouru tout le bâtiment, ne laissant échapper aucun détail intéressant, questionnant longuement notre interprète. Je fus vivement frappé de l'à-propos de leurs demandes et de la finesse de leurs réflexions sur divers aménagements particuliers au *Manua;* les canons, la machine surtout, faisaient l'admiration de ces insulaires si éloignés de la civilisation et pourtant assez intelligents pour chercher à s'expliquer à première vue ses manifestations. Cette promenade instructive se termina dans les cuisines, d'où s'échappaient d'appétissantes senteurs auxquelles les narines largement développées des visiteurs ne paraissaient pas insensibles ; les matelots allèrent au-devant de ces convoitises en invitant généreusement leurs nouveaux amis à partager la *soupe aux fayols*.

Le pont présentait une animation extraordinaire : que d'effusions naïves! que de poignées de mains échangées! Beaucoup de ces canaques avaient des pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rents à Tahiti; un nom revenait souvent dans leurs conversations, celui de Tapuni. Quiconque a passé par Papéete doit avoir vu cette Tahitienne si parfaitement française, dont les conseils ne sont pas inutiles aux officiers de la station désireux de se mettre au courant de l'histoire et de l'esprit du pays; aujourd'hui mariée à un honorable négociant, elle a su plusieurs fois tirer d'embarras les immigrants de l'archipel de Cook en soulageant leur misère; reconnaissants de ces bons procédés, les protégés de Mme S*** l'ont fait proclamer grande chefesse honoraire par leurs compatriotes, simple marque d'estime n'entraînant d'ailleurs aucune prérogative spéciale.

Avant de prendre congé de nous, le pasteur et les principaux chefs s'inclinèrent pendant que tous les autres canaques s'agenouillaient, et d'une voix grave entonnèrent un psaume en langue tahitienne. Ces chants de basse, à la nuit tombante, avaient à bord du navire voguant au milieu d'un calme profond quelque chose de grand et de solennel.

Appelant enfin les bénédictions du ciel sur notre voyage, le pasteur récita avec émotion ce simple verset d'Isaïe, choisi pour la circonstance :

« Que le Seigneur soit avec ceux qui vont au loin et avec ceux qui restent en leur demeure.... »

Les adieux furent chaleureux : en s'éloignant du *Manua*, les guerriers de Uaïtutaté se levèrent dans leurs embarcations et par trois fois saluèrent de leur hurrah le pavillon tricolore. L'équipage, monté dans les haubans, répondit avec entrain à cet élan sympathique.

Nous avons vu de près les îles Hervé sans nous y arrêter; elles ne comptent qu'une dizaine d'habitants.

Fénua-iti, îlot sans importance, n'est guère fréquenté que par des pêcheurs. A Watiu nous eûmes un succès de curiosité; jamais de mémoire d'homme on n'y avait aperçu de bâtiment à vapeur.

Le lendemain c'était Mittiéro, puis Mauti, dont les rives non moins stériles se déroulaient à nos yeux. Contrairement aux indications de la carte officielle, ces îles jumelles, très rapprochées l'une de l'autre, ne sont pas entourées de récifs : basses et rongées par la lame, leurs côtes se dressent à pic.

Sur la demande de la population, avant de nous éloigner de Mauti, nous longeâmes lentement le rivage pour que les insulaires pussent admirer « le bateau de feu ». Le bouillonnement de l'eau violemment remuée par l'hélice, les spirales de blanche fumée qui s'échappaient des chaudières par le long tuyau de la cheminée, excitaient l'enthousiasme de ces sauvages, tous groupés sur une colline en mamelon. On eût dit de loin un énorme bouquet de coquelicots, tant le rouge dominait dans leurs vêtements. Grâce à ma lorgnette, les personnages m'apparaissaient nettement; la scène rappelait un tableau de l'*Africaine*. Un joli bois de palmiers alternant avec des manguiers formait la toile du fond. Ce fut notre dernier regard sur les îles de Cook; nous mettions le cap sur Tahiti, quand le ciel se chargea tout à coup d'épais nuages. Le gros temps se préparait. A travers les cordages, le vent jetait déjà, comme un bourdon de cathédrale, ses notes sourdes et lugubres, soufflant sur le pont à renverser hommes et choses; de véritables montagnes d'eau commençaient à s'élever de chaque côté du navire, et à l'arrière, dans le sillage, se jouait l'oiseau de la tempête, l'alcyon du poète.

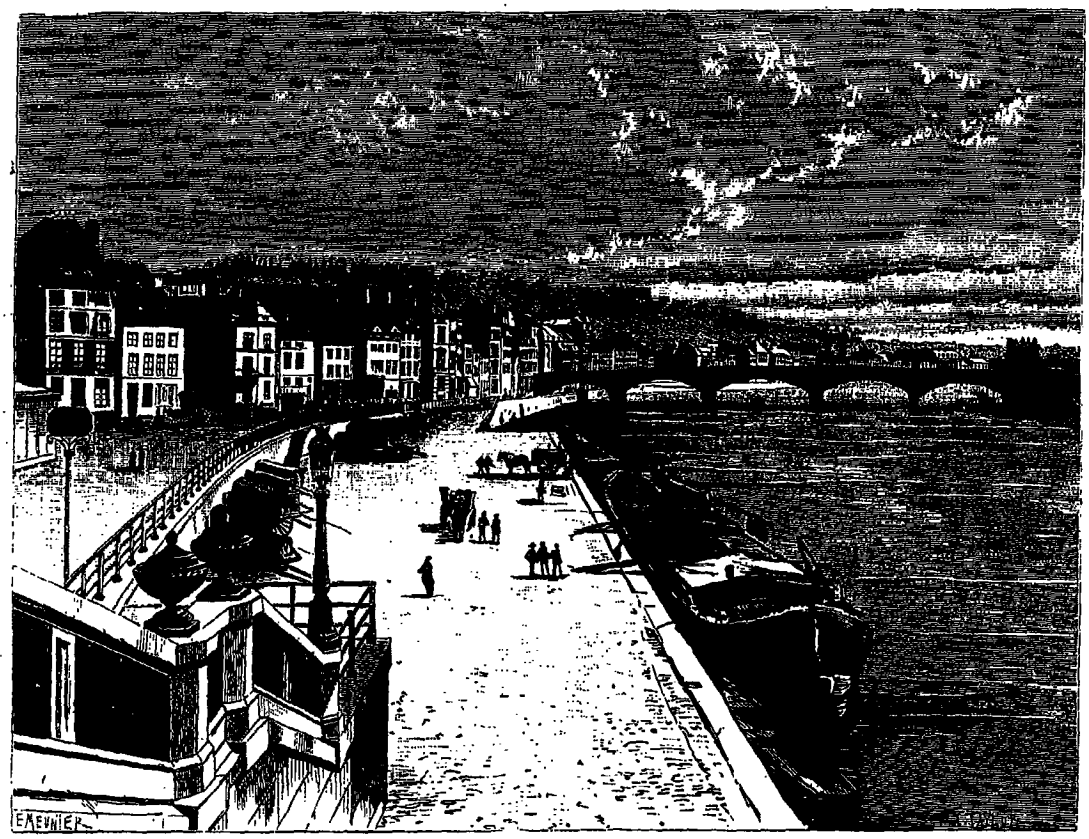


Naturels de l'île Mauti. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Aylic Marin.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Liège : quai des Tanneurs (voy. p. 240). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LIÈGE.

Les anciens bateaux à vapeur de Namur à Liège. — Huy, sa topographie, ses rues, ses industries, ses vignobles. — Notre-Dame et le petit portail. — La Méhaigne jusqu'à Fallais. — Le Hoyoux. — Modave. — Les de Marchin et les Montmorency.

Il y a une quinzaine d'années, un bateau à vapeur faisait régulièrement le trajet de Namur à Liège. C'était délicieux : la vue embrassait une suite de tableaux grandioses et charmants, que chaque coude du fleuve variait. Successivement on voyait apparaître l'énorme bloc crayeux des Grands Malades, du nom d'une ancienne léproserie installée en cet endroit ; un peu après, l'ermitage de Saint-Hubert, rustique oratoire qu'un four à chaux a prosaïquement remplacé aujourd'hui ; le vallon de Marche-les-Dames, célèbre par une abbaye qu'y fondèrent les cent trente-neuf épouses des Croisés namurois au douzième siècle ; plus loin, en face de Namêche, le rocher de Samson, une ruine féodale, un des innombrables châteaux des quatre fils Aymon, sur l'emplacement même d'un cimetière franc d'où les fouilles firent surgir en 1858 toute une légion de squelettes. Entre Sclaigneaux et Andenne, le paysage se faisait industriel ; des fumées estompaient les fuites vertes des coteaux ; partout le roc s'entaillait de larges blessures, qui étaient les carrières. Mais bientôt le bruit des marteaux, le fourmillement des ruches humaines, la mélancolie des

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305, 321, 337 ; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337 ; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321 ; t. XLIX, p. 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandes roches violées par le pic du carrier s'enfonçaient dans la reculée. On passait devant Bas-Oha, et tout à coup la silhouette d'une citadelle, en haut d'une grosse butte grise, découpait le ciel.

« Huy! » criait une voix partie du gouvernail. Puis les roues de nouveau battaient les écumes; sur les deux rives le tapage industriel recommençait; une forêt de cheminées poussait en tous sens d'Ampsin à Flémalle; par les larges baies des laminoirs et des ateliers de construction, des crinières de flammes s'échevelaient; et le ronflement des volants dans les houillères, les tonnerres des tôleries et des chaudronneries, tout un branle-bas d'outillages manœuvrant se prolongeait à travers les rares silences des étendues agricoles perdues dans les tourbillons de suie et de feu. Les roches, elles, avançaient ou reculaient comme un décor autour de cette immense animation; brusquement un piton, un contrefort, un entassement de calcaires et de grès écornait la perspective, avec des airs de donjon et de cathédrale; et quelquefois, en effet, c'était un castel qui se montrait tout au bout du roc, si petit qu'il avait l'air d'un nid de grand oiseau en haut de la paroi à pic. Ainsi en était-il du manoir de Chokier sur son altier coupeau planté en plein ciel, par delà les bruits et les fumées de la contrée. De loin ses tourelles vous suivaient; le regard escaladait les degrés du prodigieux escalier couronné par cette bâtisse, d'ailleurs sans gloire; et, dans la surprise du titanique rocher, le travail des hommes, les mugissements de la vapeur, le fracas des machines s'oubliaient, comme perdus au fond des noirs horizons. Mais à Flémalle on était repris par les enfers; là-bas charbonnaient les cheminées du Val Saint-Lambert; des houillères délinéaient leurs carcasses géométriques dans l'air; un perpétuel nuage crevait en paillettes fuligineuses sur le tillac du bateau; et Seraing, Jemeppe, Ougrée, aux approches de Liège, entre-bâillaient leurs antres qui, le soir, à l'heure de la dernière traversée, ressemblaient à des gueules flamboyantes.

A présent les « mouches » ne vont plus que de Seraing à Liège; le charme de cette longue flânerie fluviale, qui durait trois heures avec des enchantements toujours nouveaux, est perdu; c'est à peine si le train qui file à travers ce pays de nature et d'industrie laisse voir à la dérobée, dans le miroir de ses portières, l'infini déroulement des coteaux, les ressauts hardis de la montagne, la coulée vaste du grand fleuve. Au lieu de la vision lente et contemplative, on n'a plus que la sensation d'une galopée furieuse à travers des contrastes violents : ici des idylles et des bucoliques, là des coins de pays ravagés par un labeur volcanique, et des villes, des villages, des monts, des vallées tournoyants en de vertigineuses ellipses. Une imprécation contre l'hippogriffe ailé qui a tant excité la bile des poètes paraîtrait maintenant surannée : d'ailleurs il n'y a pas de pays où les lignes de chemins de fer s'entrecroisent en réseaux plus pressés qu'en Belgique; l'Amblève, longtemps respectée des ingénieurs et des compagnies, est depuis peu coupée par des ponts sur lesquels cahotent les files de wagons; avant cinq ans les gorges sauvages de l'Ourthe, dans ce coin de pays farouche qui va de la Roche à Houffalize, s'ouvriront à la ténébreuse percée des tunnels. Et qui sait si quelque jour prochain la Lesse, elle aussi, la folle et vagabonde rivière, ne répercutera pas à travers ses cavernes le grondement des locomotives fuyant à toute vapeur? Rien ne résiste à cette force terrible, l'Idée moderne; le temps ni l'espace n'existe plus pour elle; et peut-être le mieux est-il encore de s'accommoder de l'espèce de poésie nouvelle, qui s'engendre de la rapidité des antithèses et de la facilité des communications. Philosophie banale, après tout, et que démentira toujours le regret de l'artiste quand, dans les solitudes lointaines, refuge des âmes souffrantes et des fiers esprits amoureux d'idéal, la vulgaire architecture d'une gare lui révélera brusquement l'incessant passage des foules.

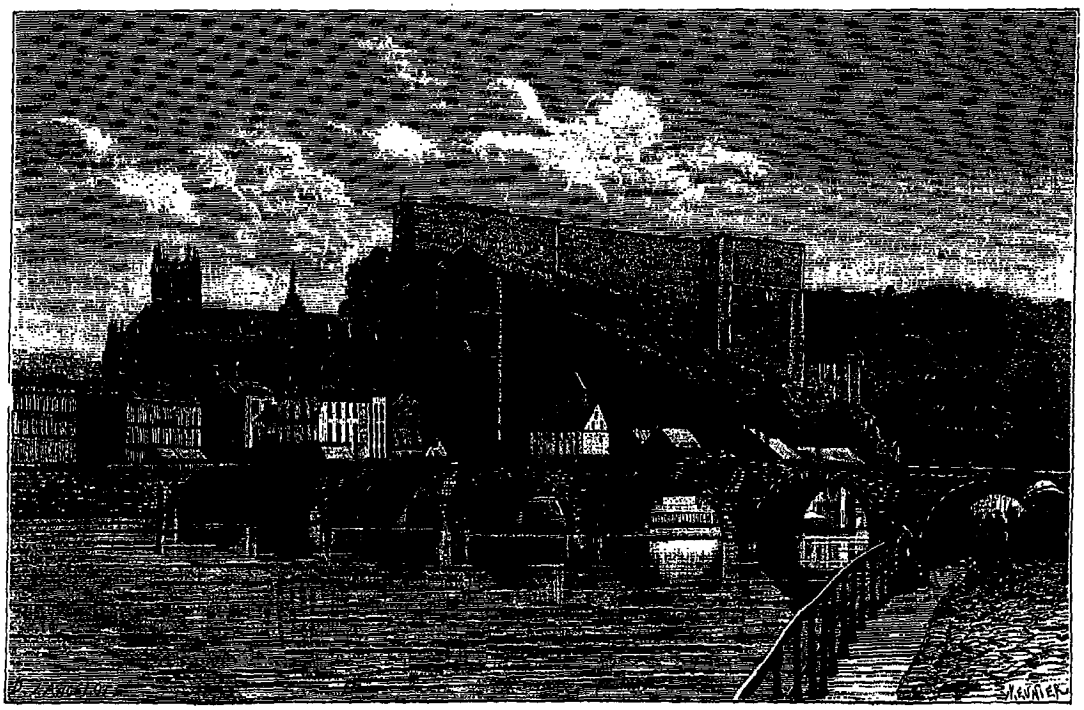
L'itinéraire suivi autrefois par les petits steamers de la ligne de Namur à Liège, c'est à présent le railway qui le suit : des stations ont poussé là où il y avait de simples escales; on voit beaucoup moins bien et beaucoup plus vite. Le temps de saluer à la volée, sur son promontoire, la fine découpure de la vieille chapelle de Statte, et déjà le train stoppe : Huy ouvre ses portes. Jolie ville et qui semble le point de départ obligé des pérégrinations à travers la province de Liège. A mi-côte se massent les maisons, dans un grand tènement pittoresque coupé par des rues et des ponts, avec des tours d'églises, de vieux toits en auvent, çà et là un pignon hors d'équerre. L'aspect général, dans sa tonalité grise, d'un gris tranquille d'ardoise et de grès, s'accorde bien avec le caractère de la contrée environnante. On se sent là déjà dans la montagne; pas de vastes quartiers nouveaux comme à Liège et à Namur; mais une vétusté rude, des façades en moellons, des chemins qui montent en biaisant, une foule de petites industries qu'achalandent les terriens, aux jours de marché. Et en même temps on se sent sur la route de Liège et des usines; l'odeur des distilleries et des tanneries se mêle dans l'air au brai et au cambouis des ateliers de construction; une grande papeterie fait vivre à elle seule la moitié des ouvriers de la cité.

Avec ses vignobles, son mont de la Sarthe, ses faubourgs, les vallons voisins de la Méhaigne et du Hoyoux, Huy offre une villégiature pleine d'imprévu. Dès l'entrée on est pris par un tableau : le roc dessine un coude brusque, tout seul par-dessus les toits de la ville, avec de puissantes assises superposées; et la citadelle bâtie à sa crête ressemble elle-même à une stratification naturelle. Comme à Dinant, une église est là, dans l'ombre de la montagne, épaulée à cette masse énorme; à distance, le temple et le rocher ne font qu'un; les hautes baies ogivales ont l'air d'avoir été taillées dans la fruste paroi; et tout le bloc s'harmo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nise dans un poudroiement gris, finement lumineux, ponctué par des taches de verdure.

De Notre-Dame de Huy, Schaeys dit qu'elle est la plus belle de toutes les églises de style ogival secondaire de la Belgique, et il admire surtout sa grande rose à meneaux flamboyants, son chœur découpé de longues fenêtres élancées, ses trois nefs partagées par deux rangs de colonnes cylindriques à bases rondes et à chapiteaux ornés de feuilles de chou frisées. Si belle qu'elle soit, la grande impression religieuse qu'on ressent à Notre-Dame de Dinant lui manque peut-être; la mesquine polychromie des voûtes nuit au recueillement, et aussi la banalité moderne du mobilier. La merveilleuse rose elle-même est gâtée par l'éclat dur des vitraux. Pour retrouver l'émotion complète du passé, il faut sortir de l'église et contempler près du chevet le petit portail de la Vierge, un bijou du treizième siècle, une pure dentelle de pierre (voy. p. 229). Toute la foi des siècles croyants est demeurée en ce délicieux édicule, composé d'une porte carrée dont le linteau, orné de quatre-feuilles encadrés, s'appuie aux angles et au centre sur des colonnettes à culs-de-lampe gothiques, supportant la statue de la Vierge, de saint Domitian et de saint Lambert. A l'intérieur du fronton, décoré de dais et de statuettes, deux sections d'axe en ogive subdivisent le tympan, encadrant de naïves et expressives sculptures la Nativité, l'Adoration des bergers et l'Offrande des



Huy : la citadelle et la collégiale. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

mages. Quand, du trottoir opposé, dans le bruit et le mouvement de la rue, ces pieuses images tout à coup s'offrent aux yeux, on a le saisissement brusque d'un chef-d'œuvre de l'art auquel le temps aurait mis la dernière main. Écornées sont les figures, limés les reliefs, à demi mangées les ciselures, et pourtant on comprend qu'aucune restauration ne vaudrait l'œuvre patiente des années. Jusqu'aux petites boutiques et aux cabarets qui emboîtent la jolie architecture rendent plus sensible sa mystérieuse beauté. Mais la main des restaurateurs aura bientôt passé par là : déjà l'une des maisons voisines est à demi effondrée; les autres ne tarderont guère; et le portail, alors, apparaîtra isolé, simple objet d'art duquel on aura enlevé cette chaleur d'humanité que les ambiances même les plus disparates laissent subsister autour des monuments d'un âge évolu.

Huy est la ruche de cette contrée de plaines et de cultures qui s'appelle la Hesbaye. A un pas de l'aride Hageland, elle offre le miracle d'une glèbe extraordinairement fertile, à base de limon quaternaire, et où poussent en abondance toutes les céréales et toutes les plantes oléagineuses du nord. Au soleil de messidor, pendant des lieues, on ne voit que d'immenses nappes blondes et des champs de blé à l'infini; tout le pays ondule en une vaste houle vermeille ; jusqu'au fond des horizons brasèent l'or et le feu des moissons. Tandis que le Condroz, dur et sec sous sa mince pellicule de terre, évoque l'idée sévère d'un labeur souvent ingrat, ici la vision est fraîche et riante. Des bois, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parcs seigneuriaux, de jolis villages jettent la vie et la couleur dans le paysage. De Statte à Fallais, le long de la Méhaigne, la vallée a des surprises incessantes. Moha, par moments, avec ses grands prés coupés de lignes de peupliers, fait penser à la rusticité douce du pays brabançon. Dans les feuillées, des eaux reluisent; des haies bornent les champs; au loin se groupent les constructions d'une ancienne abbaye, le Val de Notre-Dame. Il y a beau temps que les Bénédictines qui l'occupaient se sont dispersées par le monde; la révolution, de son coup de tocsin, a fait taire à jamais la cloche qui les appelait à matines et à vêpres; et cependant, comme en une miniature de Memling, toute fleurie de marguerites et lustrée de claires verdures, on croit voir errer encore sous les ombrages leurs robes aux plis raides. Puis Huccorgne, après cette idylle, tout à coup se bastionne de rocs, comme pour rappeler qu'on est bien sur une terre de granit. La roche Mamzelle, une plate-forme blanche d'un grain poli comme le marbre, la roche de la Marquise, de laquelle une grande dame se précipita naguère, ailleurs un bloc en surplomb, sorte d'auvent démesuré à la caverne qui, par-dessous, a évidé la montagne, puis encore la haute butte où Famelette érige ses tourelles, nous remettent sur le chemin de l'Ardenne. Maintenant la rivière, qui tout à l'heure coulait entre des berges unies, reflète la sauvagerie d'un coin de nature plus rude, s'encaisse entre des pentes boisées, lave sur ses galets l'image renversée des grands pics contemporains des bouleversements cosmiques. Mais à Fumal, de nouveau les champeaux, les peupliers, les vallonnements légers se succèdent; une paix retombe sur les méandres du joli cours d'eau; on ne songe plus qu'à la sérénité monotone des besognes agraires; et brusquement le féodal donjon de Fallais, toujours debout avec ses tours massives, son pont-levis et sa vaste cour encombrée de boulets de pierre, nous remet en mémoire les agitations humaines. Partout l'homme s'est battu ici; le sang a rougi les ondes calmes de cette Méhaigne qui ne s'empourpre plus qu'aux flammes du couchant; de château à château la guerre prenait comme une traînée d'incendie. Mais ces souvenirs sont vagues et fuyants : il faut, comme à Fallais, la soudaine apparition d'un grand fantôme de pierre pour que l'esprit s'émeuve aux résurrections du passé.

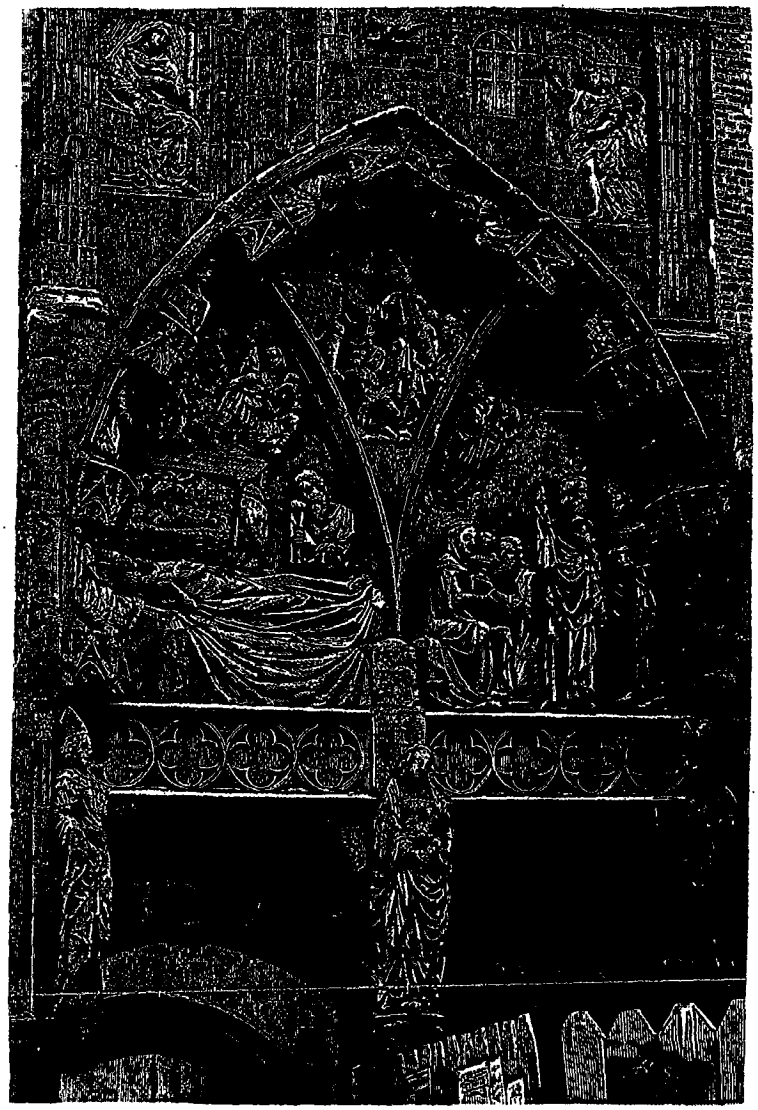
Pas plus que la Méhaigne actuelle, le Hoyoux qui, à l'autre extrémité, descend de Modave et débouche en plein milieu de Huy, n'évoque le souvenir des heures tragiques. Quelques ruines seulement demeurent comme des jalons pour marquer l'étape franchie, mais rares, débonnaires, n'engendrant point mélancolie. Une autre bataille, il est vrai, halète et gronde ici dans le silence de la vallée : celle-là met aux prises l'homme et les éléments. Jusqu'à Barse se prolonge la rumeur des industries : les marteaux battent l'enclume, les laminoirs ronflent, la vapeur mugit dans les chaudières; et par places les carriers éventrent la montagne. Toute cette activité suit le cours de la rivière et lui donne une animation particulière : de grandes roues massives fouettent l'eau de leurs palettes; ailleurs elle écume à gros bouillons sur la pente des barrages ou bien s'endort dans le chenal des abées; et parmi les verdures les frustes et vétustes installations font des trous pittoresques.

La sensation pénible des banlieues ouvrières n'est d'ailleurs pour rien dans l'impression de ce labeur tout différent, constamment poétisé par le charme du décor. En ce touffu giron des monts et des bois, le fond de tristesse que remue toujours l'idée du servage humain ne remonte pas; la nature généreuse pare d'une splendeur la geôle sombre où s'élabore le grand œuvre; on finit presque par trouver que l'antique usine, avec ses murailles verdies par l'eau, ses toits défoncés aux coups de l'ouragan, ses charpentes vermoulues et fleuries de violiers, « fait bien » dans les velours et les aubussons du pan de roche qui lui sert de cadre et de fond. Et c'est vrai, ce n'est pas une illusion : la vallée feuillue, ses pentes garnies de taillis et feutrées de mousses, les profils grimaçants que la pierre ébauche dans la vapeur d'eau montée de la rivière, le bout de forêt qui tout là-haut met sa barre noire sur le ciel, le buron de l'homme de la glèbe échoué à mi-côte, la forme et l'âme de ce fourmillant et exquis paysage s'accommodent de la bicoque délabrée et branlante, du rudimentaire outillage et de ce train-train d'industrie que les hommes ont apporté en cet endroit, mais qu'auraient pu y en apporter tout aussi bien les génies de la montagne. Véritablement, ce petit bruit humain ne dérange pas trop les mystérieuses élaborations de la nature; d'un peu loin, il accompagne comme d'une musique en sourdine le bouillonnement des chutes d'eau, le sifflotement du vent dans les arbres, la chanson profonde des sèves sous l'écorce terrestre. Et quelquefois il semble que, par places, le roc s'escarpe et escalade l'espace pour permettre au rêveur de s'isoler et de s'écouter vivre là où ne monte plus même la plainte grinçante des machines.

Du reste, passé Barse, on rentre dans la grande paix; sous Limet et Bonne, ce gai et turbulent Hoyoux, deux syllabes tombées du bec d'un merle, ce joyeux fou de Hoyoux qui, l'instant d'avant, faisait tourner des roues, jouait avec les galets de son lit et se donnait à ses barrages des airs de minuscule Niagara, prend inopinément l'allure rassise d'un cours d'eau qui a dépassé l'âge des folies. Dans son flot uni se mirent des carcasses rupestres d'un gris de craie rouillée, entre une double découpure de rives herbues, bouquetées d'aunes et de peupliers. Peut-être un peu de mélancolie fait-elle le fond de ce brusque changement : les rivières, comme les hommes, ne peuvent se résigner à la perte de la liberté; et justement, à Modave, un puissant seigneur s'est trouvé qui a contraint celle-ci à ne couler que pour lui seul, derrière les clôtures d'un parc muet comme le bois de la Belle au bois dormant, confisquant ainsi à son profit l'éclat de rire et la muti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nerie des ondes. Elle glisse à présent entre des boulingrins de ray-grass, sous l'ombre des saules chevelus; Ophélie pourrait y goûter les voluptés cruelles de l'agonie sans crainte d'être surprise par l'œil aux aguets du garde champêtre; le mystère et l'inviolabilité des allées couvertes, où nul ne met le pied, si ce n'est le maître, la défendent comme un rempart. Cependant son unique fonction ne consiste pas à désaltérer la troupe des biches et des daims dont la robe fuyante plaque de taches fauves l'épaisseur des taillis. Elle a surtout pour utilité de réfléchir dans ses miroirs le jet vertigineux d'une roche, élancée à deux cents pieds et qui forme le soubassement d'un manoir vraiment royal. L'énorme mur se dresse à pic, presque de haut



Le portail de la Vierge à Huy (voy. p. 227). — Gravure de A. Bertrand, d'après une photographie.

en bas recouvert d'une courtine de lierre, et les tourelles carrées du château semblent continuer dans le ciel l'ascension de ses contreforts (voy. p. 231).

Pour être perchée sur un si fier escarpement, l'habitation, toutefois, n'a rien de tragique; son altitude seule lui donne une ressemblance avec les nids d'aigle que les barons pillards bâtissaient sur les cimes. Modave n'est point armé en guerre : ses tours sont veuves de barbacanes; le pont-levis féodal est remplacé par un porche d'entrée aux proportions massives. Ses terrasses, ses dépendances, sa cour d'honneur, l'ordonnance de ses salles, réalisent surtout l'idée d'une résidence luxueuse, créée pour servir d'asile à une cour de ris et de grâces. Quand l'architecte français Jean Goujon en dressa les plans, il rêva d'y combiner toutes les séductions de l'art avec les ressources que lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

offrait l'admirable décor du pays environnant, et un prince du sang n'eût pas été mieux servi par ses ingéniosités que ne le fut ce comte Marchin dont le caprice et l'or firent surgir du rocher la pompeuse demeure.

Aujourd'hui encore, par une rare fortune qui atteste le respect des derniers propriétaires, le château a gardé son aspect des grands jours. Dès l'entrée on est frappé par la magnificence du vestibule; toute la généalogie des de Marchin s'y étale en couleurs chatoyantes dans les travées du plafond; et les écus d'or, de sable et de gueules y alternent avec une chevauchée volante de grandes figures aux cimiers empanachés. Puis on pénètre dans un salon tendu de gobelins, toute une épopée de scènes maritimes et guerrières déroulée dans la laine et la soie, le long des murs, sous les marbres d'une suite de bas-reliefs incrustés dans la voûte et reproduisant les travaux d'Hercule. Une porte s'ouvre : on est dans la chambre à coucher des ducs de Montmorency. Le lit, avec ses colonnes sculptées or et blanc, s'érige encore dans un des angles, près d'une couple de fauteuils d'une étoffe à fleurs divinement éteinte; et un grand portrait, une tête souriante de prélat, celle d'un cardinal de Furstemberg, encadré dans le trumeau de la cheminée, semble considérer l'éternel vide de cette couche fastueuse qu'aucune chair princière n'occupe plus.

Brusquement une coulée de lumière vive s'épand sur les roses fanées du tapis : un domestique vient d'entre-bâiller le seuil d'un délicieux cabinet, aux parois duquel le peintre Morel prodigua les paysages et les fleurs. Le temps a patiné ces floraisons et ces verdures, tandis qu'il lustre d'une jeunesse toujours neuve la gorge peu farouche qui s'échancre sous le balcon de la fenêtre, à une profondeur telle que les plus grands arbres n'apparaissent plus que comme les feuillages persillés des bergeries à quinze sous, et que la rivière diminue à la taille d'un ruban d'argent. Une petite construction qui s'aperçoit au pied de l'énorme rocher garde une importance historique dans la beauté du site : c'est là que se conserve une machine inventée par l'ingénieur liégeois Rennekin-Sualem et qui servait à alimenter les pièces d'eau des terrasses. Toute la fortune du dernier de Marchin passa à l'onéreuse dépense de ces travaux hydrauliques; leur renom s'était étendu jusqu'à Versailles, où Louis XIV manda bientôt l'habile ingénieur et qui à son tour eut sa machine, la célèbre machine de Marly. Pendant que le grand roi comblait d'honneurs le savant homme, au coup de baguette de qui les eaux jaillissantes avaient formé partout des fontaines et des cascades, Ferdinand de Marchin, celui-là même qui fut maréchal de France et reçut une blessure à la bataille de Turin, cédait son ruineux Modave au prince-évêque de Liège, Henri-Maximilien de Bavière.

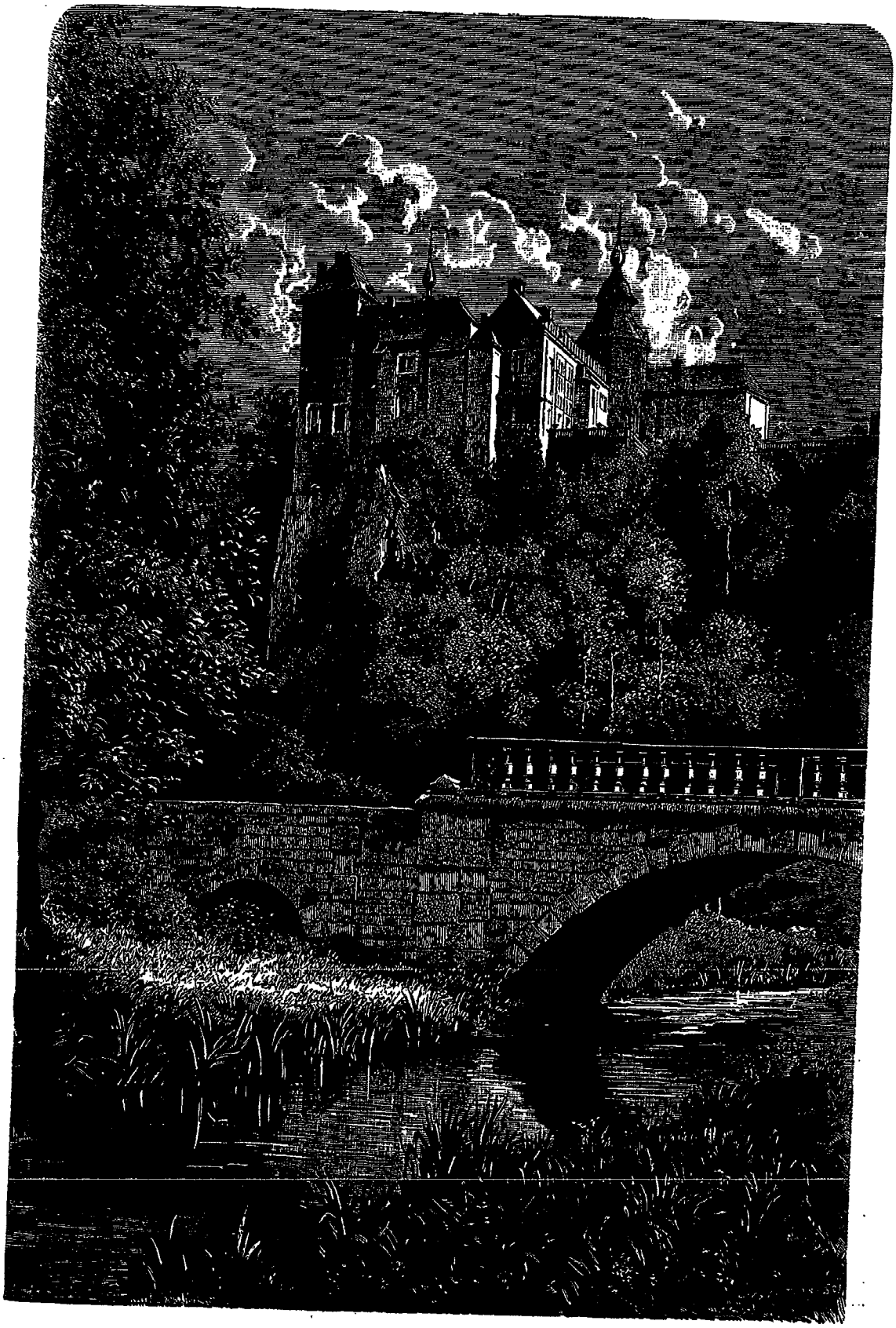
Alors commence une curieuse histoire : l'évêque à son tour abandonne le domaine au cardinal de Furstemberg, et celui-ci l'accroît en acquérant d'un sire Winand de Ville trois fermes et le petit Modave. Il n'oublia qu'une chose, ce fut de payer ses acquisitions. Il y pensa même si peu qu'il fit don du château et de ses dépendances à un sien neveu, prince de la Marck. La créance étant passée aux mains du fils de Winand, l'ingénieur Arnold, celui-ci flaire un coup, fait saisir les trois fermes et le petit Modave, et, par-dessus le marché, s'attribue le grand, pour les intérêts. Le voilà tranchant du seigneur, avec cette maison opulente que les Marchin avaient mis seize ans à bâtir. Il n'y manquait, pour l'occuper glorieusement, qu'un nom illustre; le nom se trouva, celui d'un Montmorency qui épousa le manoir et ne répudia pas la fille. Un jour, la traque révolutionnaire chassa à Modave le comte d'Artois, frère du roi. Il y eut des chasses, des dîners, des réceptions fastueuses. On attendait le roi lui-même; et tout à coup le bruit de l'arrestation de Varennes tomba à travers le bruit des fêtes. Comme un coup de vent, la nouvelle dispersa cette petite cour qui, le roi présent, fût devenue la vraie cour. Toutes les ailes se tendirent, on s'envola vers Coblentz, et Modave fut vendu comme bien d'émigré. Mais un receveur des Montmorency, brave homme, l'ayant racheté, le restitua par la suite au fils aîné du duc Anne. Signe des temps, cette grande habitation illustrée par toute une lignée de princes, de cardinaux et d'évêques est tombée en roture : ce sont des bourgeois à présent qui meurent sous les lambris qui ont vu naître les ducs.

La Meuse industrielle. — Le Val Saint-Lambert. — Une féerie. — John Cockerill. — Batailles rouges. — Seraing. — La coulée de l'acier.

Au sortir de Huy commence cette grande Meuse industrielle qui ne finit plus qu'à Liège. Nous rentrons là dans la région des flammes et des fumées : la nuit, au passage du train, les énormes carcasses noires des usines ressemblent à des chapelles allumées, avec leurs hautes baies qui ont l'air de porches et le rutilement sombre de leurs vitres pareilles à des verrières. Une messe rouge s'y célèbre, en effet, au ronflement des machines pour grandes orgues; l'autel y a pour servants une nuée d'hommes farouches, dont la barbe et les cheveux s'étoilent d'étincelles; et dans les ténèbres les immenses cheminées vomissant l'incendie font l'effet de candélabres géants, brûlant à la gloire du dieu des millions. Corphalie, Flône, Engis, de proche en proche, flambent sur l'horizon; plus loin les verreries et les houillères du Val Saint-Benoît entre-bâillent leurs gueules pourpres; Seraing ensuite remue les tonnerres et les éclairs de ses laminoirs et de ses hauts fourneaux; et la traînée s'étend, une ceinture de feu étreint le fleuve, on a la vision d'une terre volcanique en éruption.

Comme dans la zone terrible de Marchiennes, Couillet, Marcinelle et Châtelet, ce cercle d'une géhenne non prévue par Dante, un labeur sans trêve épuise ici le sang et la sueur de l'humanité. D'innombrables populations fouissent les couches profondes de la terre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Modave. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de G. Oury

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour en extraire le charbon et les métaux, attisent les fours de puddlage qui les calcinent et les consument, soufflent leur vie aux frêles parois du verre, en tous lieux et pour cent industries prodiguent les activités d'un corps qui semble de fer et de feu comme les atmosphères où ils pantèlent, meuglent, peinent et crèvent. Le travail de Sisyphe et des Danaïdes qui, aux régions boraines et carolorégiennes, prostre les échines avant le temps et laisse planer sur les foules comme le soupçon d'une fatalité inéluctable, soumet à des jougs pareils les fils de l'âpre contrée mosaine, dans tout le territoire qui s'étend entre la cité hutoise et la ville des anciens princes-évêques. Sous le coup de fouet des nécessités sociales, ces pygmées, engendrés

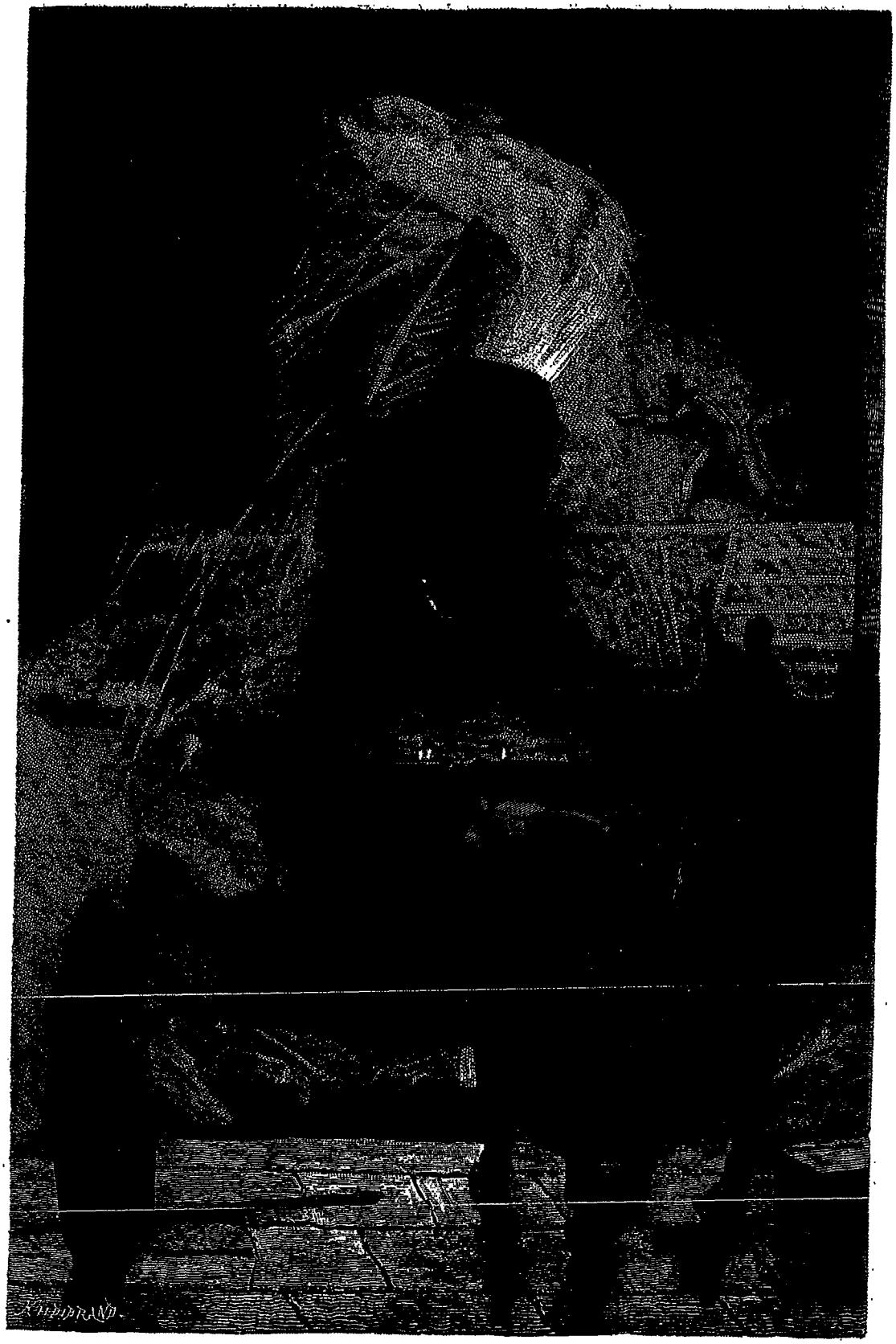


Un atelier de femmes à la verrerie du Val Saint-Lambert (voy. p. 234-235). — Dessin de C. Meunier, d'après nature.

du giron de la femme, deviennent semblables à des titans foudroyés que les vengeances célestes contraindraient à soulever des montagnes. Dans leurs rouges cavernes une lutte éternelle contre les puissances de la nature bande leurs muscles, tord leurs reins et paraît toujours sur le point de les exterminer; mais une force que rien ne peut réduire les fait sortir victorieux des épreuves et des dangers.

Autour d'eux, cependant, la terre revêt des aspects difformes; les mêmes monts de scories et de schistes que nous avons vus bosseler les farouches pays du centre se dressent en face des rocs, témoins de leur peine et de leur effort, comme des degrés par lesquels ils tenteraient de s'égaler à l'œuvre de la Genèse. Partout le sol est labouré, déchiré, excorié, balafré, avec l'aspect d'un champ de bataille; des tourbillons noirs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La coulée de l'acier aux établissements Cockerill, à Seraing (voy. p. 238). — Dessin de C. Meunier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obscurcissent le jour comme les fumées d'une canonnade, et du fond des halls, dont les charpentes et les outillages découpent leurs enchevêtrements sinistres sur le ciel, monte le cri rauque des machines. Écartez-vous d'un pas : la lumière a lavé le paysage de ses souillures; la bucolique, interrompue par les discordes polyphonies du travail, vous reprend à ses silences; les bois, les prés, les eaux continuent sous les cieux apaisés leur grande collaboration mystérieuse. C'est là le charme très particulier de ce pays de puissante industrie et de nature vigoureuse. Celle-ci n'abdique pas devant la marche envahissante de l'homme; les monts sont comme les bastions derrière lesquels son inviolabilité se cantonne. Au contraire, dans les mornes latitudes où gronde la forge boraine, une désolation met à la terre la cicatrice des irrémédiables déchéances, et la campagne par moments ne semble plus qu'un cadavre rigide, sous le suaire d'une pâle verdure.

Pour qui sait dégager la vision des choses, l'usine et ses troublantes alchimies possédera toujours d'irrésistibles attraits. Il faut pénétrer dans l'intimité de ces immenses organismes pour comprendre que le sentiment vaguement répulsif, naturel aux esprits délicats devant la rudesse et la sauvagerie des apparences extérieures, ne provient la plupart du temps que d'une idée préconçue. Le tout est de se violenter, d'étouffer en soi les appréhensions du premier mouvement : une fois dans l'antre, le monstre finit par nous conquérir à des séductions insoupçonnées. Sans grand effort les imaginations médiocres s'ouvrent alors à des perceptions singulières : l'esprit, éveillé par le chimérique et l'illusoire qui, dans les sphères de la mécanique, élargissent constamment les aspects et leur donnent des projections quasi illimitées, entrevoit dans les réalités les moins fabuleuses des configurations lointaines et captivantes, qui sont comme le songe éveillé de tout ce monde à la fois mathématique et spectral. Tout à l'heure, à Seraing, dans l'atelier où s'opère la coulée de l'acier, nous assisterons à une féerie dont le théâtre n'a jamais soupçonné les éblouissements : là s'exerce dans toute sa violence le despotisme de l'homme; c'est l'empire de la force; il y commande en maître au feu, docile instrument de ses élaborations. Mais, même dans les industries plus calmes, le spectacle n'est pas moins passionnant.

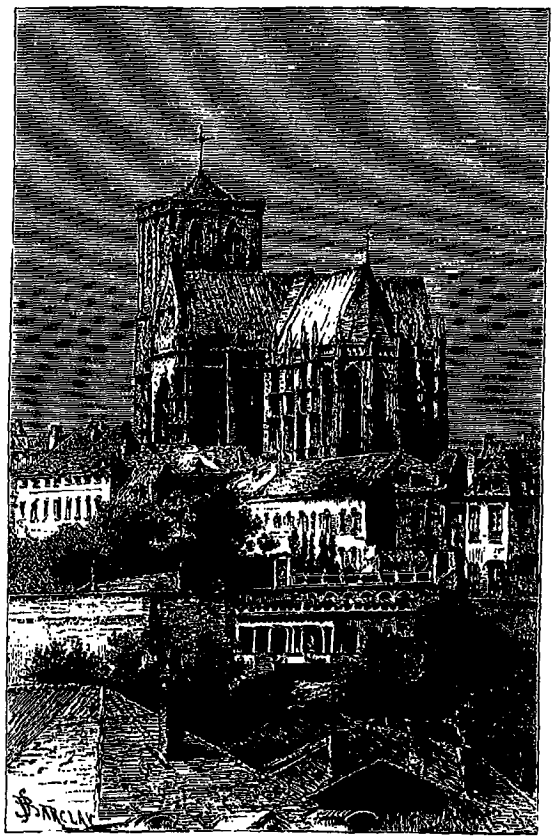
En face du pont de pierre qui coupe les eaux de la Meuse, un porche s'ouvre sur les vastes constructions d'une ancienne abbaye cistérienne, dont les jardins s'étagent à mi-côte. La maison, avec ses larges façades, ses dépendances et ses murs de clôture, a gardé l'ampleur et la magnificence du temps où les abbés ne circulaient par les routes qu'en carrosse à huit chevaux et réunissaient à leurs hallalis les plus déterminés chasseurs de la contrée. Mais, à la place des frocs errant sous le couvert des arbres, des bourgerons mouillés par la sueur se multiplient aujourd'hui en d'incessantes allées et venues, dans les cours transformées en chantiers et illuminées par la réverbération des fours. Une cristallerie, l'une des plus célèbres de l'Europe, s'est, en effet, installée dans l'austère Val Saint-Lambert du treizième siècle.

Dès les premiers pas on se sent dans un monde différent et qui n'a plus rien des aspects terrifiants de la métallurgie. Les rouges cyclopes aux gestes forcenés, galopant en de furieuses ellipses et traînant après eux des chariots enflammés parmi le grondement de tonnerre des laminoirs et les effroyables stridences des cisailles et des scies mécaniques, cèdent le pas à des travailleurs calmes, manœuvrant en des attitudes rythmées et s'appliquant à des besognes pour lesquelles l'adresse est plus nécessaire que la force. C'est toujours le feu qui est le génie de la caverne; au fond des creusets il darde en langues fourchues, s'échevèle en crinières serpentines, fulgure avec des crépitements d'éclair; les voûtes autour des fours s'enflambent de lueurs d'incendie, par grandes traînées pourpres dont le reflet s'enroule aux piliers, ensanglante les dalles du sol et plaque la pâle chair bouffie des verriers soufflant dans leurs cannes. Seulement l'élément qui, aux ateliers sidérurgiques, prend un air de révolte dans sa bataille contre les ringards et les marteaux-pilons, semble ici se prêter avec docilité à l'effort des hommes. On dirait que des paroles magiques ont dompté ses rébellions, pareillement à une hydre malfaisante que la vertu des incantations aurait soumise et qui s'allongerait en reptations inoffensives sous l'action d'un pouvoir mystérieux. Et vraiment cette délicate et aérienne industrie du verre tient par moments des sorcelleries. Les orbes décrits dans l'espace par le tube de fer, cette boule ignée qui s'enfle, rose, bleue, verte, comme un peu de l'âme et de la vie de l'homme qui l'insuffle, le miracle d'une pâte liquéfiée se durcissant en d'infinis caprices de formes, puis encore la lenteur régulière et cadencée des mouvements font venir à l'esprit le soupçon d'un enchantement pratiqué selon les règles de quelque secrète cabale. Dans le hall presque silencieux où ronfle la flamme et qui n'est troublé, en outre, que par des foulées de pieds chaussés d'espadrilles, des commandements brefs et le crépitement sec du verre brisé, les visages ont une gravité méditative. L'ouvrier, assis devant son établi, parmi le va-et-vient sourd de son équipe, reçoit des mains des servants la fragile matière qu'il façonne, garnit d'un pied, décore d'un manche. Aucun geste n'est perdu; les mains se lèvent, s'abaissent, évoluent, avec la précision d'un rouage, mais aussi avec la sensibilité d'un outil de chair et de pensée; la moindre brusquerie détruirait l'ouvrage; et tout ce monde s'absorbe dans une activité attentive, sans hâte et sans répit.

Cependant, au-dessus des têtes, des globes de feu se balancent, décrivant des paraboles; la pénombre se constelle de lumerolles vagabondes; les cannes qui ondulent ont l'air de lancer des encensoirs; et de moment en moment les buires, les coupes, les verres, les carafons, toute la série des combinaisons de la gobleterie s'épanouit en lignes flexibles et contournées,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme la fleur de cet incessant labeur. Ce n'est là toutefois encore que la fabrication initiale : d'atelier en atelier et d'étage en étage la main-d'œuvre se poursuit, se parachève et progressivement s'achemine à sa beauté définitive ; elle n'y arrive qu'après avoir passé par la filière d'un lent et complet dégrossissement. Et toujours l'impression d'un travail auquel un peu de sortilège est mêlé, se dégage des spires déliées que le geste trace dans l'air, comme s'il évoquait d'invisibles esprits. Ce verre, transparent et frêle, dont l'air a tissu la substance et qui s'évase en corolles de volubilis, s'élance en tiges d'orchidées ou s'enroule en vrilles de vigne-vierge, semble, au bout de toutes ces mains qui le modèlent, composé avec du songe et de l'illusion. Elles paraissent, ces mains, en leurs évolutions vagues et chimériques, prendre autour d'elles du brouillard et de la lumière pour en façonner la miroitante cloison où tout à l'heure s'incrustera le guillochage ou que mordront la gravure à l'acide et la gravure au sable. Pourtant l'illusion n'est que dans notre esprit ; les fées aux doigts agiles entrevues par notre rêve se réduisent à la condition de petites ouvrières accomplissant un travail mathématique et ne songeant nullement à exécuter des arpèges sur les claviers aériens (voy. p. 232). Il n'est pas moins vrai qu'une grâce résulte de leurs jolies attitudes penchées sur le tour et de l'agilité avec laquelle elles manient leurs cristaux. Le coupage à la flamme, le flettage, le rebrûlage au gaz, le guillochage forment autant de divisions distinctes où on les voit, alignées sur un rang, exécuter des travaux de précision, leur mince silhouette découpée dans la clarté des fenêtres, un scoffion de toile versicolore sur la tête pour se préserver les cheveux des poussières du verre et aussi pour ne pas être scalpées par la courroie qui active le tour. L'une d'elles, ayant négligé cette précaution, eut, il n'y a pas longtemps, la chevelure engagée dans l'effroyable rotation ; du sinciput à l'occiput tout le capillaire y passa, et la peau fut emportée du même coup.



Liège : église Saint-Martin (voy. p. 239). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Autrefois les tailleurs faisaient mouvoir eux-mêmes leur tour au pied. On imagina alors une roue hydraulique qui transmettait le mouvement à un manège ; mais l'eau manquait souvent l'été, et l'on était obligé de reprendre l'ancien procédé. Depuis, une machine à vapeur commande toute la file des tours, et rien n'est curieux comme de voir, dans le toupillement vertigineux de ces centaines de petites meules gironnant à la fois, la dextérité avec laquelle l'ouvrier multiplie les facettes de la taille, d'un frôlement plus ou moins prolongé du verre contre la pierre tourbillonnante. Dans l'atelier de la gravure à la roue, réservé aux produits de grand luxe, l'habileté va jusqu'à se jouer des entrelacs les plus enchevêtrés. Tels de ces cristaux, gravés au prix d'une application et d'une adresse extraordinaires, sont de vraies petites merveilles d'art. Pour la fabrication ordinaire on a recours à la gravure par l'acide ou par le sable : la première se fait au moyen d'impressions d'encre réserve, mordues ensuite à l'acide fluorhydrique ; la seconde s'obtient par l'action du sable, entraîné en un courant d'air forcé. Mais à quoi bon insister sur des détails techniques que l'on peut trouver dans les manuels ? Ce qui nous attire surtout, en notre qualité de peintre touriste, épris de la forme et de la couleur des choses, ce sont les significations secrètes et inattendues, les particularités peu explorées que dégage la vision de ces grands milieux humains, chargés d'une électricité différente selon les modes du travail, ici violente et orageuse, là pacifique et subtile. Au Val, dans les sourdines étouffées d'une atmosphère qui, à mesure qu'on s'écarte des fours, finit par s'endormir en des silences de laboratoire, on a presque l'impression d'un magnétisme partout répandu, circulant dans les salles et communiquant aux vivants l'enrythmie mesurée et douce des mouvements faits en songe.

Le vaste établissement des bords de la Meuse n'est qu'une des ramifications de cette immense Société anonyme des cristalleries du Val Saint-Lambert qui compte encore à Herbath, à Jambes et à Namur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois autres installations. Quelques chiffres établiront l'importance de sa production. On a calculé que les quatre usines réunies fabriquent environ cent vingt mille pièces par jour. Le sable de toute espèce consommé annuellement atteint la quantité de sept millions de kilogrammes, et la terre réfractaire un million cinq cent mille kilogrammes. Le poids des expéditions, bon an mal an, dépasse neuf millions de kilogrammes. Enfin l'exploitation occupe actuellement vingt-huit halles renfermant vingt fours, et en 1880 le chiffre des affaires se montait à cinq millions de francs.

Différentes institutions ouvrières fonctionnent avec succès au Val Saint-Lambert, siège social de la compagnie : ce sont d'abord les écoles, les logements, la caisse de secours. Il existe en outre une caisse d'épargne et une société d'économie, l'une et l'autre régies par les ouvriers eux-mêmes. Ceux-ci forment une population intéressante qui ne connaît pas le chômage du lundi, se distingue par son intelligence et son aménité et a gardé dans le milieu wallon les tournures et l'accent de l'idiome natal. Cette grande famille, en effet, suivit la fortune de ses anciens directeurs, à la suite du démembrement des verreries de Vonèche, près de Givet. Le congrès de Vienne ayant séparé Vonèche de la France, l'établissement avait été contraint de se chercher ailleurs un marché, que leur fermaient des droits prohibitifs. Le propriétaire alla porter son industrie en France ; les deux collaborateurs gagnèrent la Belgique, où ils acquirent les bâtiments de l'abbaye.

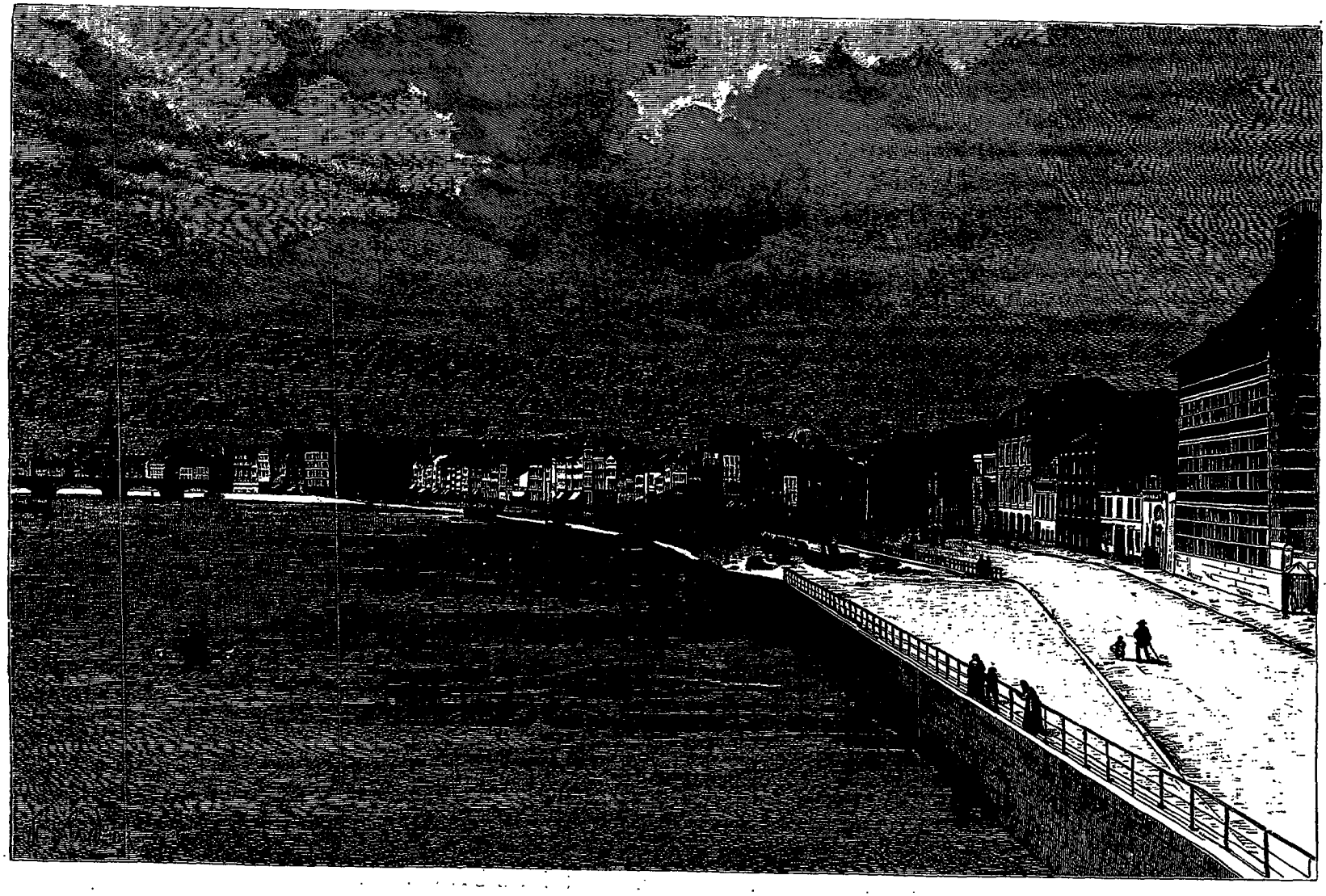
Au sortir du village, de sa grande rue animée par les boutiques et des houillères qui hérissent leurs cheminées dans le plein de l'agglomération, on longe une file de vieilles maisons en pierres et en briques, à toits en saillie; un barrage strie le fleuve de sa chute d'eau ; les rives s'animent. Des chalands amarrés au quai, un va-et-vient de bateliers, d'innombrables profils de pêcheurs à la ligne échelonnés, çà et là une enseigne maritime : « Au steamer de Seraing, A la ville de Batavia », etc., mettent en cet endroit comme un petit port en miniature. Au loin, le pont de Seraing découpe sur les collines bleuâtres son treillis métallique.

On touche ici à un centre de production formidable ; les deux mondes sont les tributaires de la prodigieuse industrie fondée en cette partie de la Meuse par l'Anglais John Cockerill ; et cependant rien tout d'abord ne fait pressentir l'énormité du monde noir dérobé derrière l'espèce de palais, à la large et décorative façade, qui s'aperçoit du quai. Il faut franchir la cour d'honneur, dépasser les bâtiments de service, laisser derrière soi les bureaux, puis s'engager dans l'effrayant labyrinthe des ateliers, des laminoirs, des hauts fourneaux et des aciéries. Alors la rue, la nature, la vie, tout s'oublie; un Tartare s'ouvre devant les pas, avec ses gouffres, ses chaudières, ses fournaises; une demi-journée suffit à peine pour parcourir au pas de course tous les cercles de cet enfer. On voudrait trouver un autre mot pour ne pas se répéter, et c'est toujours à celui-là qu'on revient. Lui seul a la vertu évocative quand il s'agit d'un lieu de supplices et d'épouvantes, avec le feu partout, des embrasements sous les pieds et sur la tête, cent tonnerres qui roulent et fulgurent, aveuglant, assourdissant, faisant pâlir l'homme d'admiration et d'effroi. Quand, après tous ces vertiges, le tympan fracassé par les artilleries des pilons et des forges, les yeux brûlés, la gorge raclée par les fumées, couvert de poudres et d'étincelles, on sort de l'antre, il semble qu'on échappe aux Typhons, à la Guerre, à la Mort.

Lequel de ces princes-évêques qui, pendant des siècles, goûtèrent là le repos, le charme des musiques et les langueurs du bien-être, eût soupçonné la métamorphose de la riante villa, avec ses jardins ombreux, ses charmilles, ses bosquets d'amour et de songe, en cette caverne des Mille et une Nuits, grouillante d'un peuple de gnomes et de kobolds qui, au soleil et dans les ténèbres, sans répit extraient l'or des métaux? Certes, ce fut un homme extraordinaire, un Napoléon de l'industrie et des affaires, ce John Cockerill qui, un jour de l'an 1817, s'en vint débarquer à Seraing avec un état-major d'ingénieurs, anglais comme lui. Il fallut dix ans à peine pour que l'Europe entière prît feu aux étincelles de la grande enclume que l'inventeur portait dans sa tête, symbole de toutes celles qui sans relâche retentissaient dans la fournaise créée par sa volonté. Chaque jour des installations nouvelles surgissaient de terre. En 1823, les grandes forges et la chaudronnerie se construisaient; les fours à puddler, à rechauffer et à souder, les laminoirs, les machines de la fabrique de fer étaient mis en service trois ans après; puis la houillère Henri-Guillaume, avec ses puits, ses galeries, ses aménagements dans des proportions encore inusitées, entrait en exploitation; et en 1828 tout à coup s'allumait le premier haut fourneau à coke du continent. Autant d'entreprises, autant de victoires. Malheureusement, au plein de ces grandes activités, une crise sévit, lourde, paralysant l'élan universel. Malgré un actif considérable, la suspension des payements parut inévitable. Marengo et Austerlitz s'effacèrent devant l'apparition de Sainte-Hélène. Et John Cockerill s'en alla mourir à Varsovie, tué peut-être par l'idée de son empire détruit. Une gloire l'éternisera dans l'histoire de la métallurgie : l'introduction sur le continent de la construction des machines à vapeur, de la production des fontes au coke et de la fabrication du fer par la méthode anglaise.

Après lui, son œuvre ne mourut pas : une société anonyme la soutint et l'étendit de ses capitaux. L'immense usine possède actuellement cinq hauts fourneaux, une fonderie de fer qui se subdivise en trois halles, quarante fours à puddler et souder, douze laminoirs, sept pilons, une aciérie Bessemer composée de deux convertisseurs, dix-huit fours, neuf laminoirs, huit pilons et soixante et un moteurs, un nombre considérable d'ateliers de construction, montage, boulon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Liège : quai de la Batte (voy. p. 240). — Dessin de Taylor, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nage, modelage, préparation des pièces mécaniques, etc., enfin un chantier de constructions navales, avec chaudronnerie, atelier des machines-outils, forges, menuiserie, cales, coulisses, darses et berceaux de lancement, toute une cité dans l'autre et qui fonctionne, celle-là, non sur la Meuse, mais sur l'Escaut, à Hoboken, près d'Anvers.

Une pareille nomenclature est déjà faite pour frapper; mais elle ne vaut surtout que par les conjectures qu'elle ouvre à l'esprit, la vision d'un pullulement humain, l'idée d'une Babel ouvrière et d'une Tyr de travail. Imaginez les ponts par centaines partis de là et jetés sur les fleuves et les rivières ; les transatlantiques, les steamers, les locomotives, ces Léviathan et ces Bucentaures, à qui furent donnés ici les ailes et les poumons et qui, depuis, lancés à tous les vents de l'espace, avec la vapeur pour souffle, fatiguent la terre et l'eau de leur course furieuse. Et ils n'en sortent pas un à un, ces monstres; ils en sortent par volées, par flottilles, par caravanes. En huit ans, cinq cent quatre-vingt-trois machines fixes, deux cent six locomotives, soixante-dix-neuf bateaux à vapeur, deux monitors de cent quatre-vingts chevaux chacun, avec tours, affûts de canons, pompes, accessoires et rechanges, une trentaine environ de barges, bateaux-phares, bateaux-pilotes et dragues sont livrés au gouvernement russe.

Alors, pendant le temps de ces fabrications l'atelier devient arsenal ; la Guerre attise les fours; sa sœur la Mort fait bouillonner les creusets avec du feu et du sang; et la géhenne est deux fois géhenne, par le travail et par le meurtre. Mais la Paix met aussi son grand souffle dans la fourmilière : la première locomotive et le premier rail sortent de Seraing en 1835, et, vingt-trois ans plus tard, les compresseurs, aéromoteurs, roues et presses hydrauliques, perforateurs, affûts, etc., du colossal matériel employé au percement du mont Cenis. Imaginez encore, d'après ces données, les branle-bas, les chassés-croisés de foule, les mugissements de ce monde de chair et de machines. Entendez l'effréné et discordant orchestre des forges, des laminoirs, des chaudronneries hurlant, grinçant, martelant, remuant les foudres dans un coup de tempête qui toujours recommence. On est dans une fournaise; un mascaret de feu écume et roule de part en part; les fours partout ouvrent des gueules d'où giclent des pluies d'étincelles; et constamment les marteaux-pilons font partir, à travers les autres fracas, leur canonnade sourde.

Mais le grandiose, c'est vraiment là-bas, du côté des aciéries. Quand s'opère l'élaboration des métaux pour la fabrication de l'acier Bessemer, le hall sombre se transfigure dans les splendeurs d'une apothéose (voy. p. 233). La féerie elle-même, avec ses trucs grossiers, ses machinations visibles, son appareil de théâtre, n'est rien en comparaison. Et bien plutôt, c'est un grand spectacle de la nature qu'on a sous les yeux, magnifique et terrible, comme si brusquement la terre ouvrait ses volcaniques abîmes et ses mamelles jaillissantes en gerbes de feux. La fonte premièrement est amenée liquide du cubilot dans une cornue chauffée à blanc. Elle arrive, coule comme un fleuve d'or et de pourpre jusqu'à l'orifice où elle s'engouffre; et lentement la cornue se relève sur ses tourillons. Alors commence le prodige. Une trombe, un ouragan part de la soufflerie, bouche d'ombre, avec un mugissement horrible et s'abat sur la fonte liquéfiée. La mer n'a pas d'autans plus furieux ; celui-ci croule du poids d'un typhon jusqu'au métal qui bouillonne, écume en vagues de feu, projette à la voûte un torrent de scories en fusion. L'émiettement d'un soleil éclabousserait l'espace de pareilles fulgurations. En un instant, l'air est rempli de pyrotechnies aveuglantes; des nuées d'étincelles éclatent, pétillent, tourbillonnent; et peu à peu une flamme, jaunâtre d'abord, blanchit dans le creuset. Cependant l'effroyable coup de vent continue à rugir; le bouillonnement s'accentue; les machines incandescentes s'élancent en fusées plus compactes; une pluie rouge bat les murs, vole au loin, embrase le hall entier. Tous les aspects en demeurent brouillés ; on est emporté soi-même dans les remous du brasier; l'incendie, comme une houle, mange le sol et l'air, monte en spirales, croule et rampe et se tord. Puis, à mesure que le carbone de la masse en réduction diminue, la cornue bleuit; la projection du laitier s'alentit; la formidable bouche cesse de souffler; l'acier s'écoule dans une poche, d'où il passe dans les lingotières. Et l'on reste aveuglé, les orbites trouées par la vertigineuse ascension du feu, sentant tourner autour de soi une roue flamboyante. L'enchantement a duré un quart d'heure.

Entrée à Liége. — Les coteaux. — Les usines. — Les tonnelles. — Les ponts. — Les quais. — Le quai de la Batte. — La Goffe. — Le Perron. — Le Mont-de-Piété.

Toutes les heures, un bateau part de Seraing pour Liége : il n'y a pas de meilleur observatoire pour assister au déroulement du superbe paysage qui borde les rives. Le léger pyroscaphe fend les eaux vertes; une fraîcheur monte du fleuve; à chaque instant les montagnes avancent ou reculent sans qu'on change de place. Seraing, sur la droite, s'enfonce dans un tourbillon fumeux, avec ses terris, ses cheminées, les flammes bleues de ses hauts fourneaux; à gauche, Jemeppe s'étage sur une butte, dans des poussières d'industrie; et les usines, les houillères, les buttes de schistes et de scories se succèdent, bouchant les perspectives de leurs amoncellements difformes.

La grande forge de ce pays du fer et du charbon bat là son plein et ne nous quittera que passé Liége. Toujours une usine, un grand bâtiment noir dans de la flamme et de la fumée se dresse à l'horizon, reflète sa silhouette lourde dans la Meuse, troue la verdure de ses enchevêtrements de charpentes ou de son cube massif, percé de nombreuses ouvertures. Mais à l'entour les jardins fleurissent, les prés étalent leurs toi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sons diaprées, des bouquets d'arbres tendent des rideaux. Et avec la montagne qui, derrière, fait de ses grès et de ses cultures une toile de fond mouvante et bariolée, on finit presque par trouver du charme à ce mélange de nature et d'industrie.

Coup sur coup, le petit vapeur rase les culées d'un pont, stoppe aux escales, longe des îlots poussés en pleine eau. Ougrée, Sclessin, les guinguettes de Petit Bourgogne, les bois de Kinkempois défilent, mettant sur la rive comme un coin d'Auteuil, d'Asnières ou de Ville-d'Avray. Et des tonnelles monte le rire trillé d'une canotière, une odeur de friture sort des cuisines, des flottilles de yoles, de périssoires et de gigs passent avec la tache éclatante des vareuses roses, bleues et blanches. La campagne s'égaye d'un air de banlieue; les usines s'espacent; on dépasse Angleur; et tout à coup les maisons de Liège se découpent sur un amphithéâtre de collines. Que le soleil du matin étende sur cette entrée de ville son poudroiement vermeil, ou que la fournaise vespérale l'enflambe de ses pourpres et de ses cuivres, le spectacle est de ceux qui ne s'oublient pas. Cependant, du bateau la vue n'embrasse qu'une partie du vaste et fourmillant tableau qui se découvre tout entier des hauteurs de Cointe; l'enfilade



Liège : le Perron (voy. p. 240). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

des ponts aux arches grises, le moutonnement des toits chevauchant les côtes, les chevets d'églises échoués comme des navires parmi l'entassement des vieux pignons demeurent perdus dans l'horizontalité de la perspective. Mais on rase des quais bâtis à grands frais; le nouveau quartier de l'île du Commerce déroule à gauche ses squares, ses fontaines, ses statues, ses hôtels d'un style précieux et tarabiscoté; de larges crevasses taillent une percée sur les coteaux d'Avroy; et les maisons de plus en plus se pressent; la rive droite se masse dans les fumées; on commence à sentir battre le pouls d'une grande ville. A l'arrière décroissent dans le lointain le Jardin d'acclimatation et son kiosque, les deux arches du pont du Commerce, le parc public aux frondaisons touffues; mais de nouvelles échappées s'ouvrent à l'avant : là-haut, dominant de sa masse énorme les façades étagées à mi-côte, Saint-Martin plante sa lourde tour carrée (voy. p. 235); la flèche aiguë de Saint-Walburge perce un instant le ciel; Saint-Jacques laisse voir un bout de son architecture guillochée. On dépasse ensuite les bâtiments de l'évêché et du séminaire, à demi cachés dans les feuilles; et le pont de la Boverie évide sur la fuite de l'eau ses cinq arches comme des porches. Bientôt après apparaît le pont des Arches, avec ses piles puissantes décorées de statues allégoriques : le fleuve semble alors

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élargir encore; un cri vous échappe; à droite et à gauche se déroulent deux lignes de quais admirables : ici le quai des Tanneurs (voy. p. 225); là ce fameux quai de la Batte, avec son fouillis de cafés-concerts, de gargotes et d'échoppes étranglés, bombant sur la rue, capuchonnés de toits en saillie; sa joyeuse maison de la Goffe badigeonnée en rose et, du côté de la petite ruelle qui longe ses petites vitrines en retrait, imbriquée d'ardoises jusqu'à la corniche; puis plus loin, à l'extrémité de la courbe que décrit la Meuse, un grand profil de maison du dix-septième siècle, en briques et en pierres, le Mont-de-Piété, anciennement résidence du munitionnaire Curtius qui, avant la destination actuelle, lui avait laissé son nom, grosse bâtisse flanquée d'une tour carrée à son pignon d'angle et historiée à la face antérieure de bas-reliefs facétieux dont l'imagier a fait une illustration au ciseau des fables de la Fontaine (voy. p. 237).

On est là au plein cœur du vieux Liège; les jours de marché, tout ce quai de la Batte s'anime d'un grouillis-grouillot de charrettes, de maraîchers, de « vendeurs d'hommes », de portefaix, d'oiseleurs et de marchands d'orviétan piaillant, hognonnant, trafiquant, mêlant des quolibets aux boniments et se démenant à travers un tohu-bohu de tréteaux, d'étalages de légumes et de fruits, de tentes et de parapluies. Débarquez à la Fonderie de canons, refaites à rebours dans le sens de notre gravure la promenade de ce quai turbulent, puis jetez-vous dans une des tortueuses et minces ruelles qui coupent par tranches ce populeux et caractéristique



La fontaine de la Vierge. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

quartier : vous ne tarderez pas à déboucher sur le grand Marché, quelque chose comme le Forum de la cité, une délicieuse place oblongue, dentelée par les pignons des hôtels des corporations et qui tire surtout sa célébrité d'une colonne annelée, en haut de laquelle s'entrelace un groupe des Grâces. La colonne elle-même repose sur un soubassement à degrés; celui-ci est supporté par quatre lions accroupis; et tout le petit édifice sert de couronnement à une fontaine. C'est le Perron, un nom qui retentit à chaque page de l'histoire liégeoise (voy. p. 239). Au même endroit se dressait au quinzième siècle la borne au pied de laquelle se promulguaient les lois : Charles le Téméraire, l'exterminateur de la cité, la fit abattre; mais elle reparut sous Marie de Bourgogne; et alors un grand vent l'emporta. Finalement on lui donna la forme d'art qu'elle a encore aujourd'hui. Delcour, qui sculpta le joli groupe, ne pensait pas à symboliser une idée patriotique; et cependant celle-ci demeure incoercible ment attachée au Perron. Ce Delcour, d'ailleurs, était un artiste d'un caprice inépuisable et un peu fou : il eût rempli le monde des floraisons de son génie; mais Liège surtout eut sa part de cette fantaisie alerte qu'il prodiguait en d'exquises statuettes, agitées et spirituelles. La Vierge de la fontaine de la rue Vinave-d'Ile, en son claquement de draperies et ses élégances rococo, donne bien la note de son facile esprit, si joliment maniéré.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Liège, vu de Cointe. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LIÈGE.

Panorama de Liège, vu des hauteurs de Cointe. — Les ponts, les rues, les églises. — La ruche en travail. — Symphonie en gris. — Le vieux Liège et la ville nouvelle. — La place Saint-Lambert. — L'ancienne cathédrale. — Le palais des princes-évêques. — Alhambras, pagodes et préaux. — Maître François Borset. — Le palais de justice et l'hôtel provincial. — Publémont. — Rue Hors-Château. — Saint-Paul. — Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Saint-Barthélemy. — Le cloître Saint-Jean et la tour de Notger. — Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy. — Activités d'art au pays de Liège.

Une rue qu'on prend près des Guillemins oblique à droite, franchit un pont, et de raidillon en raidillon achemine à une large voie, récemment pratiquée dans le coteau. A mesure qu'on monte, la vue plonge à travers des percées; les collines, en se rapprochant ou s'espaçant, diversifient les perspectives; quelquefois, par une échancrure, on aperçoit des coins entiers de la ville et de ses faubourgs, tout un entassement de toits et de pignons, coupé par les hautes cheminées des usines et des fabriques. Aux deux côtés de la route, des coudriers emmêlent leurs taillis; une odeur de mousses et de feuillages laisse moins sentir le mélange puant d'oing et de suie apporté de la vallée par le vent; et petit à petit on dépasse une laiterie, l'établissement d'hydrothérapie, les coûteuses installations de l'Observatoire. Le fleuve s'est reculé à gauche, dans les alternatives de silence et de bruit de ses rives; on n'aperçoit plus que les ondulations supérieures du défilé au fond duquel s'allonge sa grande nappe verte, et un plateau se déroule, dont la descente tout à coup ménage le panorama de Cointe, le plus saisissant dans cette suite d'échappées qui sollicitent partout les yeux.

D'ici, en effet, c'est presque Liège entier qui se développe avec ses deux rives d'une physionomie si tranchée. Une longue scintillation métallique suit la coulée de la Meuse à travers le vaste paysage d'ardoises et de briques qu'elle découpe. Quatre ponts, le pont de l'Acclimatation, le pont Neuf, la Passerelle, le pont

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321; t. XLIX, p. 337, 353, 369; t. L, p. 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Léopold, font au-dessus des eaux une enfilade d'arches s'amincissant dans la reculée, entre la ligne prolongée des quais. Tout au fond, une courbe qui ferme l'horizon se dentelle du fouillis lambrequiné des petites maisons du quai de la Batte; et le grand miroitement du fleuve se perd ensuite dans l'entonnoir de montagnes dont les cimes moutonnent au loin.

Cependant, à notre droite se déploie, touffue comme une forêt, l'agglomération des quartiers d'outre-Meuse. Une ligne d'épaisses fumées, brouillard qu'aucun soleil ne dissipe, marque la trajectoire de cette bruyante rue Grétry, dont l'harmonieuse dénomination, par une sorte d'ironie, s'attache justement à une voie constamment ronflante des furieuses et discordes musiques de la métallurgie. L'industrie, en cette active fourmilière liégeoise, ne s'arrête pas aux banlieues; comme emportée par le formidable élan qui commence dès Huy, elle traverse la ville, emplit les rues du mugissement de ses machines, et, dans la chair même du grand peuple ouvrier, assied les assises de ses flamboyants donjons. Mais le calme renaît sur la rive gauche. A l'avant-plan, les tourelles et les pignons de l'île du Commerce entremêlent le luxe et la fantaisie des styles, au bas de l'énorme butte qu'on voit se renfler ensuite, sous un dégringolement de façades et de cheminées. De proche en proche, elle monte, couverte d'une carapace toûjours plus dense de maisons, avec l'imbriquement lumineux d'une masse ininterrompue de toitures en ardoises, coniques, carrées, bossuées, effilées, penchantes, et qu'on dirait entrechoquées par des remous aux bosses et aux reliefs des pentes.

Tandis qu'à Bruges, à Gand, à Anvers, la rouge symphonie des tuiles, avec les modulations infinies qui de la pourpre sanguine se dégrade jusqu'aux pâleurs des roses éteints, allume sur l'horizon des réverbérations de couchants et d'aurores, un poudroiement gris, irisé de teintes violettes, uniformise les aspects de la ville wallonne et semble réfracter au-dessus d'elle les blancheurs et les grisailles des calcaires et des grès environnants. Mais nulle monotonie, rien de terne dans cette absence des notes piquées qui réveillent la plaine flamande. C'est un gris nuancé, transparent, infusé de lumière, dans des atmosphères fondues qui ne découpent pas les objets et les baignent au contraire en de moelleuses ambiances. La montagne qui là-bas sert de toile de fond à ce panorama de maisons, souligne en outre de ses verts vigoureux ce que la tonalité dominante paraît avoir d'un peu sec aux yeux épris d'un coloris plus épanoui; et ce mélange de la verdure avec l'ardoise, la pierre et la brique forme des harmonies particulières où se combine surtout l'accent de la contrée. Par là-dessus, une envolée de clochers et de tours, des chevets d'églises et de chapelles, de grandes lignes rigides plantées comme des équerres dans le tohu-bohu des topographies. Saint-Jacques et, plus sur la gauche, Saint-Paul, celle-ci coiffée d'une flèche, celle-là trapue et sans tour, émergent, pareilles à des promontoires, du déferlement des pignons et des toits. Et plus loin, dans la brume, la forme partout visible de Saint-Martin évoque l'idée d'un géant de pierre couvrant la colline de son ombre. A un certain moment l'agglomération s'ouvre à des percées de verdure; les maisons s'espacent sur les flancs de la cité; on est déjà dans la banlieue, et la ville n'a plus l'air que d'un contrefort à la montagne de Vivegnis qui s'escarpe et festonne le ciel des sinuosités de ses crêtes.

Ce n'est là que la connaissance extérieure et superficielle. La part faite aux yeux, il faut s'engager dans le grand madrépore percé en tous sens de rues tortueuses, les unes zigzaguant en lacets sur des côtes abordables seulement pour le piéton, les autres moins raides, montant à travers le noir des vieux quartiers, et presque toutes cassées à angles brusques par les tournants, reliées ensemble au moyen d'escaliers et par moments si encaissées que d'une fenêtre à l'autre des maisons qui les surplombent, deux bouches pourraient se joindre. Liège, d'ailleurs, a sa vieille ville et sa nouvelle ville, celle-ci correctement alignée, avec des boulevards, des squares, des fontaines, des kiosques, des terrasses, tout le riche décor d'une petite capitale de province amoureuse du faste et alimentée par une grande fortune publique. Depuis quinze à vingt ans, des travaux considérables ont transformé les abords des quais, modifié le cours du fleuve, amené la circulation et la vie dans la solitude des terrains perdus. A un pas des Guillemins, une cité magnifique a poussé par enchantement, une floraison d'architectures somptueuses et surchargées dont les minarets, les coupoles, les loggias, les colonnades et les frontons font défiler en une vision confuse les monuments de l'Orient et de l'Occident. Descendez quelques marches : la Meuse étale sa coulée chatoyante au bas des parapets, et un autre escalier vous mène à l'opposé dans des jardins plantés d'essences variées et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Bientôt s'ouvre une double allée de grands arbres; leurs branches suspendent dans l'air comme les arceaux d'une forêt; on croit traverser un coin des Champs-Élysées. Puis à cette superbe promenade du boulevard d'Avroy succèdent les frondaisons de la Sauvenière; les maisons se resserrent; à droite une place laisse voir, derrière une statue, celle de Grétry, la mesquine ordonnance d'un bâtiment à pilastres, le théâtre; et, tout de suite après, une large rue nous jette sur un vaste terre-plein, cette grande place Saint-Lambert, grande plus encore par les souvenirs du passé que par ses dimensions dans le présent.

Là un édifice merveilleux se dressait, la cathédrale du douzième siècle, avec ses énormes tours carrées, les quatorze piliers de sa nef, ses salles du chapitre, ses locaux pour la recette, son chartrier, tout l'immense agglomérat qui s'incrustait au cœur et aux pieds du colosse, vivant dans la peur et le commerce de Dieu. Pierre l'Ermite y sonna le clairon des croisades; Lambert le Bègue y anathématisa la simonie des clercs; plus tard un duc puissant, tourmenteur et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bourreau de la cité, Henri Ier, vaincu aux plaines de Steppe, s'y ploya avec humilité sous le geste de l'évêque levant les censures ecclésiastiques, pieusement ensuite ramassa le corps du Christ, ceint d'épines, qui, par ordre de Hugues de Pierpont, était demeuré sur la dalle, dans la nuit du temple, saignant de la blessure faite à ses fidèles liégeois. Le feu d'abord, puis les révolutions des hommes réduisirent en poudre le glorieux sanctuaire. Mais un palais s'élevait à côté, dans sa lumière et dans son ombre, une somptuosité de pierre, d'or et de marbre, que l'évêque Everart de la Mark, parent du farouche Sanglier des Ardennes, avait commencé et qui, lui du moins, est resté en partie debout, au haut de la place, derrière les froides symétries d'une façade plaquée au siècle dernier sur l'âme et la forme intérieures. Un incendie ayant mangé la façade primitive, on mit à l'édifice ce masque classique, par vergogne peut-être pour la licence fleurie qui égayait les cours. Or c'est en celles-ci qu'est toujours le charme, la palpitation de cette pompeuse demeure des princes-évêques, gens de guerre, mais de plaisirs aussi, qui trouvaient là comme une image du cloître, adoucie et mondanisée.

Quand on débouche dans la plus grande des deux cours, l'émotion va jusqu'à l'inquiétude. La vue, les temps, les styles se brouillent dans ce mélange de roman, d'arabe et d'hindou qui brusquement ouvre une échappée sur des alhambras, des pagodes, des préaux de monastère (voy. p. 245). Ne cherchez pas : vous êtes dans le caprice et l'imagination. Un seul homme a dégrossi ce bloc qui semble trahir de multiples collaborations, mais quel artiste et quel songeur ! Ce François Borset, d'outre-Meuse, appartenait à la race des impétueux cerveaux en qui bouillonnent toutes les formes et qui, comme la forêt, contiennent le simple et l'enchevêtré. Il sculpta dans les soixante colonnes des galeries un poème idéal et grotesque, de la grimace et de la chimère, peut-être aussi quelque évocation des féeries orientales. Chacune d'elles décèle le jeu d'un esprit infini en ses combinaisons; toutes diffèrent par un détail, une fantaisie, un mascaron, et les unes se renflent en bulbes, dessinent des tulipes, s'arabesquent de végétaux et d'animaux, les autres ressemblent à de grands candélabres montés sur des piédestaux et couronnés de corbeilles. Sur les quatre faces de la cour un portique se continue, déroulant les cintres surbaissés de ses arcades, avec ce peuple de piliers pour appuis; et le portique lui-même supporte l'ordonnance élégante et légère des façades, prolongées en travées dans l'ampleur des toitures, avec un fouillis de colonnettes, de pinacles, de rinceaux et de balustrades. Cette efflorescence déliée de l'ogival paraît presque sévère à côté des poussées folles du jardin de maître Borset. Les rocailles et les chicorées qui, deux siècles plus tard, s'épanouiront comme des végétations parasites sur l'art dégénéré, sont là en germe, dans les volutes et les astragales de cette fantaisie tarabiscotée.

Après ce coup de théâtre, la seconde cour pâlit, malgré ses prestiges : c'est que la fabuleuse invention de tout à l'heure est restée empreinte sur notre rétine. Et pourtant le fougueux Borset a passé par ici comme là-bas. Pour s'épanouir moins fantastiquement, les fûts et les chapiteaux des galeries, ceux-ci enguirlandés de feuillages, ceux-là creusés de cannelures, de losanges, d'hélices et de moulures, n'en portent pas moins la marque distinctive de ce surprenant coup de ciseau. Les portiques, en cette cour moins riche, mais d'une intimité plus silencieuse, ne règnent que sur deux faces du quadrilatère; sur les deux autres, de grands murs pleins se nervent de simulacres d'arcs dont les pieds-droits descendent jusqu'à terre. Au milieu, un jardin a poussé, près d'une vasque; les gazons sont pleins de vieilles pierres, débris d'écussons, statues, fonts baptismaux, plaques tumulaires; quelquefois un oiseau descend, vient becqueter l'herbe ou boire à la fontaine. Il n'en faut pas plus pour la rêverie; les galeries s'animent d'une traînée de pages et de favorites; des fenêtres sort une rumeur vague, troublante, mal assoupie, comme un bruit de volière; les portes ouvertes laissent soupçonner des tapis, des tentures, des statues, des escaliers de marbre. On pense à cette exclamation de Marguerite de Valois : « Il n'y a rien de plus magnifique et de plus délicieux ». Ou bien une grande silhouette se dessine, grandit, arpente les dalles, celle d'un de ces princes-évêques perpétuant la tradition d'un épiscopat temporel, querelleur, bataillant de la crosse et de l'épée, quelquefois pour et plus souvent contre le peuple. Et tout là-haut un carillon verse sa pluie de notes; elles ruissellent, larmes mélodieuses, sur les poussières où fut la gloire de Liège et que le vent balaye dans l'enclos. Mais un grincement horrible, continu, d'abord inexpliqué, rompt l'enchantement; on regarde : chaque baie de fenêtre encadre une tête de scribe égratignant du papier. Les termites se sont mis dans la tanière du lion; ce coin de l'antique résidence princière est devenu le refuge des bureaux de l'enregistrement. Arrière, illusion !

Et non seulement de là, mais de partout, les fantômes ont été délogés. Les ombres noires errantes sous le rire des mascarons de François Borset ne sont point des robes de prélats, mais des toges d'avocats. Cette toison qui se rebrousse là-bas comme la fourrure du mélancolique chat des ruines se résout en un bonnet à poil sur le crâne de Pandore, et des plaideurs contrits remplacent la vilenaille qui, les jours de largesses, arrivait gueuser aux portes de la grande maison. Après tout, celle-ci n'a guère changé sensiblement de destination. Jadis la justice des évêques s'y rendait, et c'est encore la justice qui s'y rend aujourd'hui. Mais, tandis que l'autre n'était souvent que le caprice et l'arbitraire, celle-ci s'appuie sur des codes, des lois, l'appareil rigide de la conscience moderne.

Un peuple pratique se reconnaît à ces utilisations des vieilles reliques. Des anciennes écuries du palais on a fait les bureaux de l'hôtel provincial, et le chef de l'administration a lui-même été installé dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

salle des États. Ce grand service public occupe maintenant toute la partie ouest du palais. Un artiste de talent, dont le nom restera attaché à l'œuvre de la restauration, M. Delsaux, a reconstitué sur le patron des façades intérieures le vaste développement des façades qui regardent Publémont (voy. p. 247). C'est la même disposition de travées prolongées dans le toit et reliées par une balustrade découpée à jour, avec des élancements de colonnettes et de pinacles. Un portique, en saillie dans le milieu de la construction, reproduit le délicieux motif des arcs et des piliers de la grande cour, dont deux avant-corps, partant des pignons d'angles, achèvent de dessiner en outre la configuration.

Des rampes de la grosse butte qui se dresse en face et vient mourir dans le square de la place Notger, parmi les fleurs et l'eau, on lit merveilleusement ce beau livre de pierre, où l'écriture prend le relief et l'animation d'innombrables bas-reliefs, écussons et statues, l'histoire au ciseau des prospérités et des vicissitudes liégeoises. Ce Publémont qui brusquement mure la rue, avec sa place Saint-Pierre là-haut, sa dégringolade de maisons, ses touffes de verdures, les plans géométriques du tunnel au bas de ses pentes, ébauche là l'ordonnance compliquée et savante d'une sorte d'escalier à la Piranèse. Et l'escalier existe véritablement un peu plus loin. De la rue Hors-Château on le voit monter, monter toujours, projeté de palier en palier jusqu'au plateau de la citadelle, avec l'escalade illimitée de ses marches, qui, d'en bas, finissent par s'effacer dans un gigantesque plan incliné. Cette rue vivante, décorée d'une fontaine monumentale de Delcour, un joli et tourmenté édicule à statues, piliers et bas-reliefs, mène à une chapelle d'une destination singulière : Vénus et Paphos y revivent dans la coutume qu'ont les madeleines des quartiers circonvoisins d'y entendre la messe pour l'achalandise de leur commerce. C'est comme un reste de paganisme monté du ruisseau; et le lieu, paraît-il, ne sait pas toujours contenir les fidèles qui, en priant Dieu, invoquent surtout l'Amour.

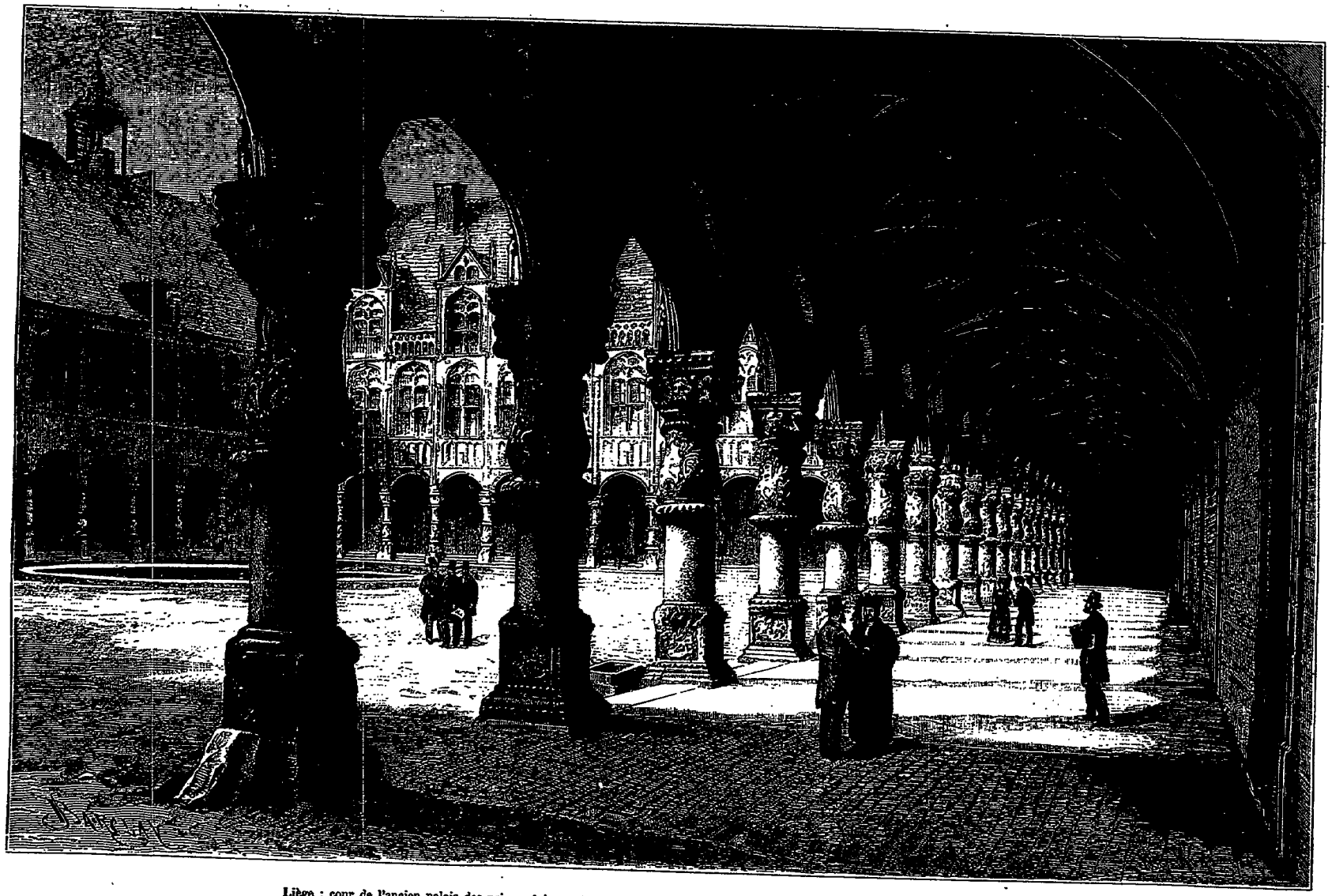
Ce culte joyeux ne s'accorderait pas avec les austérités de Saint-Martin et de Saint-Paul. La vieille foi s'y agenouille seule, humblement prosternée dans la pensée de la rédemption finale à laquelle les tombeaux, la solennité des voûtes, les éblouissants paradis des vitraux ramènent constamment l'esprit. Aucune des grandes églises liégeoises, à vrai dire, n'a les graves tristesses des sanctuaires du pays flamand; et cependant chacune d'elles possède d'inoubliables splendeurs. Saint-Paul, devenu cathédrale depuis la disparition de Saint-Lambert, s'annonce extérieurement par les nobles symétries de l'ogival primaire. Les dais, les glabres, les dentelles qui plus tard orfévreront l'armature des contreforts et des arcs-boutants, n'ont pas encore remplacé la majestueuse simplicité des belles lignes initiales : on admire la balustrade à arcatures ogivales trilobées de la grande nef, les saillies des contreforts du chœur, les belles verrières du transept; et un nombre infini de fenêtres donnent à l'édifice l'air d'une énorme lanterne. C'est à peine si les murs pèsent sur ce temple aérien et illuminé; partout les hautes baies s'ajourent, ouvrant des percées sur le ciel (voy. p. 248), et l'autre, comme si l'architecte avait rêvé de bâtir son œuvre avec du jour plutôt qu'avec de la pierre. Et l'impression demeure à l'intérieur, sous le ruissellement de toute cette clarté qui, tombée des fenêtres, coule et ondule à travers les quatorze piliers de la grande nef, piliers d'estacade battus par cette prodigieuse marée blanche entrée de partout et submergeant les voûtes et les dalles.

Au-dessus de leurs arcades lancéolées, de légers arceaux trilobés, appuyés sur des colonnettes cylindriques, prolongent les sveltes découpures d'un triforium; tout de suite après, la voûte s'élance, entre-croisant ses nervures, avec de grandes fenêtres flamboyantes dans les retombées; et des parterres, des jardins, une forêt mystique s'ouvre, se suspend en guirlandes, en végétations et en treillis de feuillages aux courbes de la sublime ogive. Là-bas, au fond de la nef, le chœur aiguise ses verrières en pointes d'épées; dans les transepts, d'autres fenêtres, immenses, découpent le mur de haut en bas, avec l'éblouissement de leurs vitraux : à droite, l'histoire de sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu, une polychromie moderne; à gauche, le couronnement de la Vierge, des émeraudes, des topazes et des saphirs plein les meneaux d'une composition renaissance. Ainsi, dans les flammes et les gemmes, la magnifique église s'épanouit, fleur composite de trois ordres différents, avec ses stalles en bois à pinacles en crosse d'évêque, ses dinanderies, son Christ au tombeau de Delcour, ses bas-reliefs, les statues et les guillochages de sa chaire de vérité.

A Saint-Jacques, on touche à la floraison suprême du style flamboyant : visiblement, avant de s'éteindre, il s'y épuise en prodigalités de rosaces et de festons (voy. p. 249). Les arcades de la grande nef, dentelées de feuillages, sous un triforium découpé de meneaux trilobés et cintrés, de rosettes, de trèfles et de quatre-feuilles encadrés; les tortis d'arabesques qui s'entrelacent autour des médaillons et des bustes dans les tympans; les meneaux des fenêtres évidés en trèfles et rosettes à six lobes, de chaque côté d'un linteau à pinacle; les arcades simulées des bas côtés, avec le motif du triforium reproduit dans une balustrade; tout un fouillis de colonnettes, de chapiteaux à crosses végétales, de figures en haut relief, de dais, de culs-de-lampe entre-bâillent sous la merveilleuse voûte taillée en nervures prismatiques, comme des coins d'Alhambra. Cette voûte, peinte en couleurs de mirliton malheureusement, est à elle seule une chose tout à fait extraordinaire; les compartiments s'enchevêtrent si étroitement qu'on dirait les mailles d'un immense filet réticulé à l'infini et torsé avec des câbles de pierre.

D'ailleurs, le caprice fleurit partout dans cette église-bijou, ciselée comme un reliquaire; il multiplie les pinacles et les statues entre les fenêtres du chœur, peuple

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Liège : cour de l'ancien palais des princes-évêques (palais de justice) (voy. p. 243). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grandes figures les archivoltes du transept, brode de bas-reliefs prestigieux comme des filigranes jusqu'aux clefs de voûte à l'intersection des nervures. Toute surface libre s'ajoure, s'ourle, et se guilloche dans ce parc luxuriant dont les colonnes sont les troncs et qui ramifie dans tous les sens, en guise de rameaux, la chimérique frondaison de ses sculptures. Après un tel effort, l'imagination de l'homme n'a plus rien à inventer; la prière et l'art ont dit leur dernier mot; le génie qui a engendré une si étonnante création périt par l'impossibilité de se dépasser lui-même. C'en est fait de l'ogive; elle meurt dans une apothéose. La renaissance qui lui succède sonne la diane d'un idéal et d'un temps nouveaux.

Cette merveille de l'ogival tertiaire à son apogée s'enveloppe de formes calmes et symétriques qui ne font pas prévoir la somptueuse fantaisie de l'intérieur. Pourtant la balustrade des hauts combles, avec ses arcatures trilobées, les très belles fenêtres maillées à mi-hauteur par les meneaux, l'admirable baie géminée des transepts et, plus haut, les entrelacs des glabres forment, derrière les minces contreforts, une architecture qui suffirait à la gloire de toute autre église. Une curieuse ordonnance de portail, du plus pur renaissance, s'est greffée, au bas côté gauche, avec sa superposition de colonnes et de niches, sur le vestibule d'entrée, éclairé par six fenêtres ogivales et couronné d'une voûte à compartiments prismatiques. Et rien n'est charmant comme cette disparate qui tout à coup accroche aux parois flamboyantes les lignes harmonieusement balancées d'un tableau de pierre, signé de la griffe d'une autre époque, et qui, par une surprise d'art, s'harmonise avec l'élancement des pinacles et des contreforts.

Moins parée, mais plus imposante en raison de l'ampleur de son vaisseau, Saint-Martin, du haut de sa butte, semble dominer toutes les autres églises échelonnées au bas de la côte. L'ogival tertiaire y garde, à travers la vastitude des proportions, une grandeur à laquelle ajoute encore la sobriété de la décoration. Deux rangs de colonnes octogonales, coupées aux angles de demi-colonnes cylindriques, espacent leurs arcatures sous le déroulement du triforium et supportent la retombée des voûtes nouées de nervures croisées. Mais au-dessus du chœur le grand arc surbaissé dessine toutes les formes du prisme, en d'infinis et radieux segments qui se ramifient à travers les floraisons de la polychromie et, comme des trajectoires de fusées, s'en viennent s'éteindre parmi l'étincellement des verrières. Comme à Saint-Paul et à Saint-Jacques, un tronçon de tour carrée, énorme, s'aperçoit à l'entrée, sans couronnement, avec la mélancolie des œuvres interrompues.

Il semble que Liège soit vouée aux églises veuves de tours; ses plus beaux temples sont dépossédés de cet appareil si éminemment religieux, dressé en plein ciel comme un flambeau, un hymne, la mystique échelle qui monte à Dieu. Alors que partout en Flandres l'église évide et cisèle ses lanternes de pierre dans le bleu de l'air, ici quelques tours romanes, vénérables et trapues, indestructibles comme le roc, lèvent seules la tête. Les révolutions humaines, l'appauvrissement de la foi, la pénurie d'argent peut-être aussi n'ont pas permis aux autres de s'achever en une ascension vers les Gloires et les Dominations. Et cependant Liège a, plus qu'aucune ville, la coquetterie de ses temples : elle les restaure, les complète, les regratte et les peinturlure à l'excès. Quelquefois, à force de peinture neuve, les voûtes finissent par prendre un air bariolé de théâtre, auquel ne manquent même pas toujours les paillons. C'est l'exagération d'une vertu.

On se repose de cette modernité battant neuf dans la contemplation des grandes aïeules rigides, comme momifiées, celles-là, dans leurs robes de pierre, Saint-Jean l'Évangéliste, Saint-Denis, là-bas Saint-Barthélemy. Tandis qu'autour d'elles les siècles ont tout emporté, leur antiquité semble défier les atteintes du temps. A Saint-Denis, comme une charnure restée à l'os, la primitive nef, austère, vide d'ornements, est restée accrochée à la tour. De même, la sombre carapace de Saint-Barthélemy, à part le portail d'entrée, a gardé l'aspect roman, fenêtres en plein cintre, superposées en un double rang, tronçons de tours auxquelles on a mis des gables et des flèches (voy. p. 251). Et Saint-Jean, lui, plonge plus avant encore dans le passé; sa tour a le pied pris dans les poussières même du farouche Notger; là fut la tombe du grand prélat violent; là sont encore ses os. Et cette masse sacrée, de tournure byzantine, avec ses deux tourelles rondes, plus petites, comme une paire de jumeaux au giron d'une bessonnière, toutes trois du reste frustes, corrodées, moussues, à jours étranglés de sarbacanes, paraît vraiment faite à la ressemblance du terrible évêque.

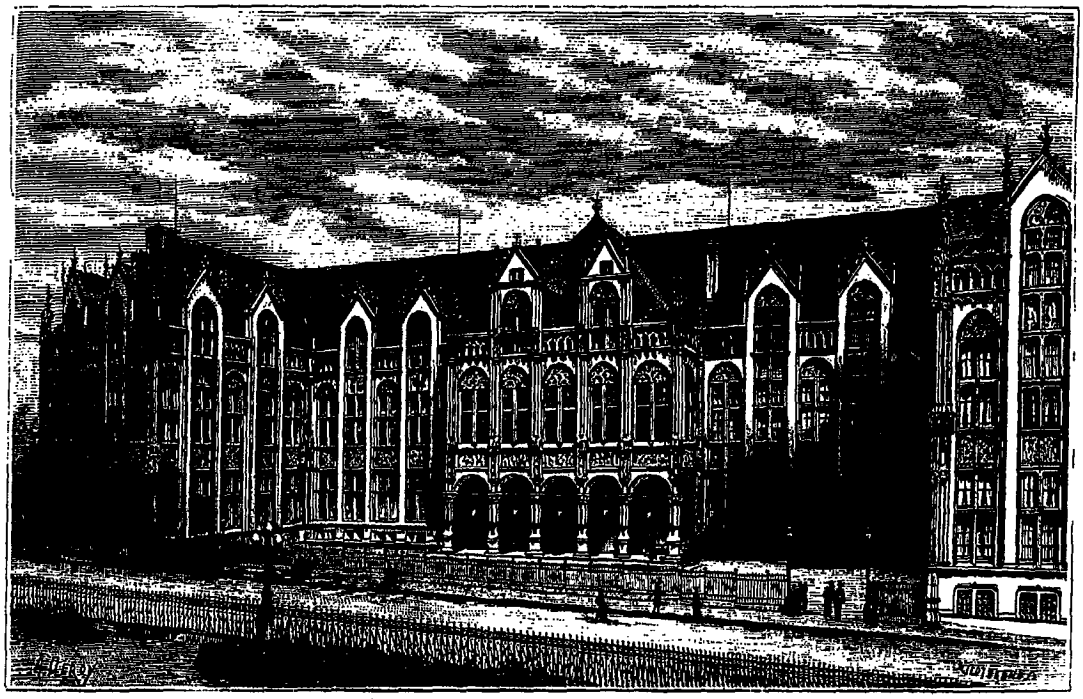
A l'ombre de ce raide profil, un petit cloître ogival a poussé, silencieux, entourant un préau plein d'herbe, avec des bas-reliefs, des plaques tombales, des inscriptions dans la pierre des murs. Tout autour, des degrés conduisent à des portes percées de judas grillagés; un bouton de sonnette pend à une tringle; des fenêtres aux rideaux soigneusement tirés s'ouvrent à côté; et par moments un homme, une femme sonne timidement. Ce sont les clients des ecclésiastiques dont la vie s'écoule là, près du sanctuaire, dans la paix moisie de ce refuge, et qu'à l'heure des offices on voit sortir des humbles petites maisons, tirant la porte sur leurs talons, la soutane battue par leur marche pressée. Liège a plusieurs de ces cloîtres; celui de Saint-Paul est cité pour son élégance; mais le cloître de Saint-Jean, plus modeste, a un charme d'oubli, tout perdu dans les gloires de la tour de Notger. On vivrait là heureux, loin de la rue, avec une œuvre longue et patiente à accomplir, comme les vieux moines.

Toutes ces églises, les très vieilles et les autres, possèdent des trésors, des reliques, des restes du vieux culte, qu'il faut étudier sur place. A Saint-Paul on vous montrera des ivoires, des triptyques, des brode-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ries d'or et de soie, un buste de saint Lambert, prodigieux de ciselure, le groupe de saint Georges, offert à l'église par Charles le Téméraire qui s'imagina ainsi expier les horreurs du sac de la ville. Mais rien ne vaut le chef-d'œuvre d'art qui se voit à Saint-Barthélemy, ces admirables fonts baptismaux martelés pour la grande Saint-Lambert et qui, depuis, servent, dans le vieux temple roman, à l'ondoiement des générations catholiques. La sainte cuve est supportée par un rang de bœufs engagés à mi-corps dans le soubassement, cornes hautes ou obliques, d'une nerveuse et puissante ossature; sur les parois cinq scènes du Nouveau Testament alignent une suite de tableaux délicieux, se rapportant aux cérémonies du baptême; et toute la construction a pour socle un entablement circulaire en saillie.

L'orfèvre qui cisela cette merveille, Lambert Patras, batteur à Dinant, était certes un grand artiste pour avoir exprimé avec un charme si expressif l'ingénuité et l'intensité du geste dans cette abondance de petits personnages d'une humanité si naturelle et si précise. On reste confondu devant cette date de 1112, dont parle Jean d'outre-Meuse et qui est le millésime de cet étonnant travail. Telles figures, les deux Éphèbes arrosés de l'eau lustrale particulièrement, ont déjà la grâce et le sentiment des précurseurs immédiats de la renaissance; les draperies ondulent autour des corps, et ceux-ci se meuvent sans lourdeur,



Liège : le palais provincial (voy. p. 244). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

avec des gestes dont la naïveté n'a plus rien de puéril.

Lambert Patras, d'ailleurs, si extraordinaire qu'il nous apparaisse dans son œuvre, ne fait que s'ajouter, tout en tête, il est vrai, par le temps et le talent, à la pléiade d'artistes magnifiques qui travaillaient au pays de Liège. Parmi ces autres centres de la dinanderie, Tournai, Bruxelles et Bruges, deux villes avaient surtout un renom : Dinant et Bouvignes, qu'une rivalité d'art et d'industrie heurta sur tant de champs de bataille. C'est à Dinant, la cité des Copères, que fondait, inventait et ciselait au quatorzième siècle ce Jehan Josès dont on admire à Notre-Dame de Bourges le lutrin et le grand chandelier pascal; et presque en même temps Nicolas Joseph (Josès?) était employé par le duc Philippe le Hardi pour les Chartreux de Dijon et les monastères de Bourgogne. Vers 1455 ou 1459, un autre batteur illustre, Jacques de Germes, élevait à des mémoires princières des monuments vantés, aujourd'hui disparus. Un siècle plus tard, deux bucoliastes, Joachim Patenier et Henri Blès, celui-là à Dinant, celui-ci à Bouvignes, créèrent le paysage animalier et rustique. Liège, de son côté, avait des émailleurs, des enlumineurs, des orfèvres, des sculpteurs réputés : tous ensemble formaient une ruche industrieuse qui ne chômait pas et dont les activités s'entendaient toujours à travers les grandes agitations politiques de l'époque. Puis l'art wallon entre dans le courant de la renaissance; ses peintres, Lambert Lombard et Gérard de Lairesse, faciles, abondants, tous deux grands assimilateurs, italianisent leur race dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des ordonnances compliquées et décoratives; et un beau sculpteur, imaginatif et de métier incomparable, cette main et ce cerveau ailés de Jean Delcour, par moments va jusqu'à refléter le style furieux de Bernin. Ce sont les étoiles vives dans ce firmament de pâles nébuleuses qui ne connut jamais les fulgurantes clartés du génie des Flandres.

Absence d'édifices glorifiant les libertés communales. — Le Liégeois dans le passé. — Une meute de carnassiers. — Le gouvernement des princes-évêques. — La vie en l'air. — Un petit Paris. — Particularités du caractère liégeois. — L'armurier — La boteresse.

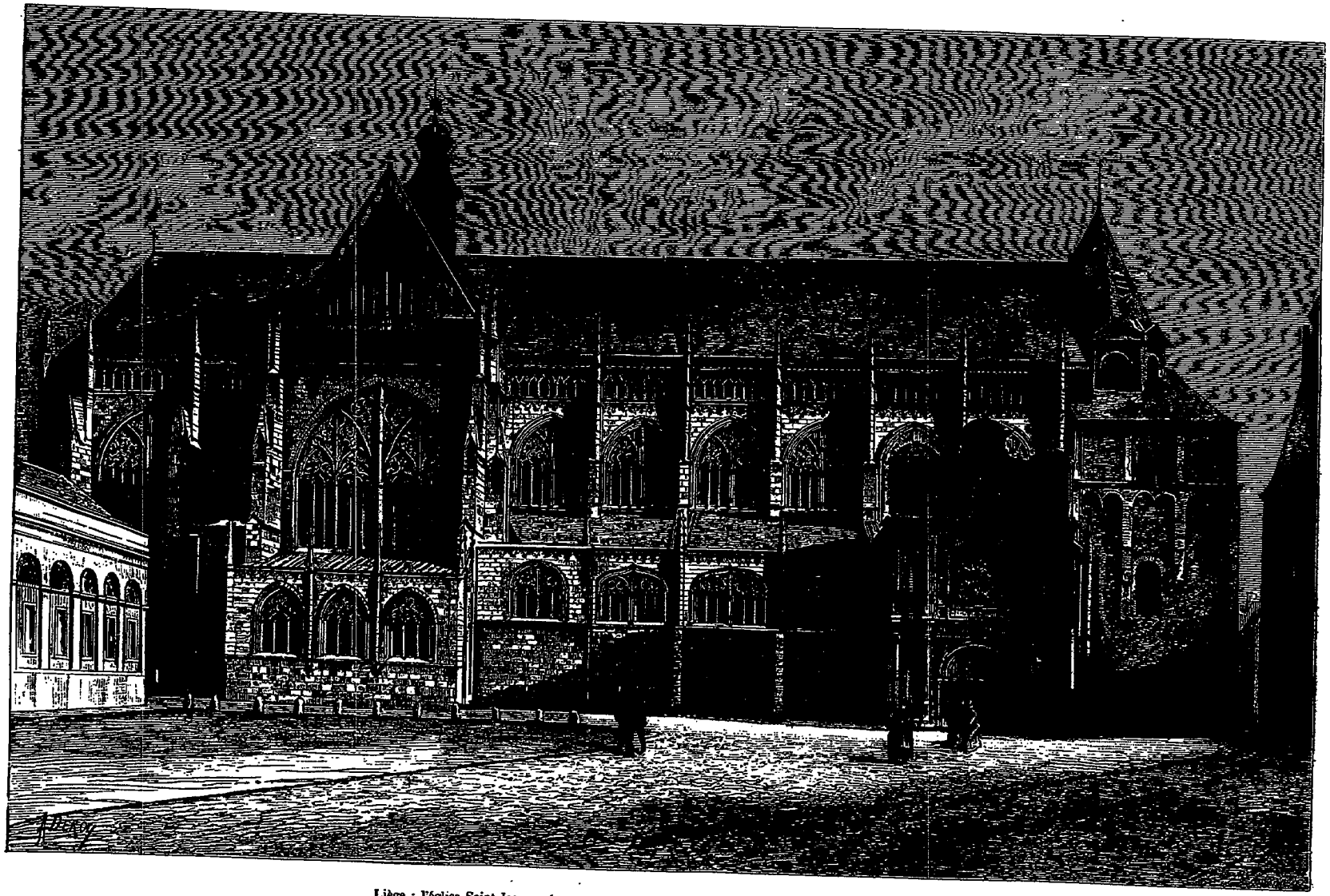
A Liège, la basilique, la maison épiscopale, Dieu et l'évêque remplacent les beffrois et les hôtels de



Liège : l'église Saint-Paul (voy. p. 244). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

ville qui, en pays flamand, magnifient l'orgueil des communes. Le peuple liégeois, toujours à l'avant-plan dans l'histoire réelle, cette grande histoire souffrante du quinzième et du seizième siècle, est à l'arrière-plan dans l'histoire en briques et en moellons que les siècles ont laissée derrière eux. Il n'a pas, comme à Bruges, à Gand, à Audenaerde, à Louvain, à Bruxelles, la grande volière où chante l'âme publique ni la cage aux rugissements tragiques, l'antre du lion. Le souffle profond de ses gaietés et de ses colères s'est perdu à travers les hosannahs de ses temples et de ses palais. Son hôtel communal serait une belle demeure privée, mais ne symbolise pas les énergies d'une race. Enfin, un groupe galant et fleuri, au haut d'une colonne, perpétue seule, en la dénaturant, la tradition d'un vieux perron.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Liège : l'église Saint-Jacques (voy. p. 244-246). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mort pour l'édifice, sans rien qui l'évoque matériellement, il ne revit que dans les chroniques, indompté, superbe, disputant à l'ogre, évêque ou duc, sa chair spirituelle et corporelle. Et le duc est tantôt ce Jean sans Peur, le vainqueur d'Othée, tantôt ce chourineur ivre de colère et de sang, ce politique des coups de folie furieuse, l'affreux Charles le Téméraire; l'évêque, tantôt cette hyène mangeuse de villes, Jean de Bavière, dit Jean sans Pitié, tantôt ce coupe-jarret et ce pince-bourse, le simoniaque Louis de Bourbon, et plus tard les Ferdinand et les Maximilien de Bavière, toute une meute de carnassiers qui s'entend pour le spolier, le tromper, lui sucer son or et ses moelles, finalement l'éventrer comme une bête de boucherie.

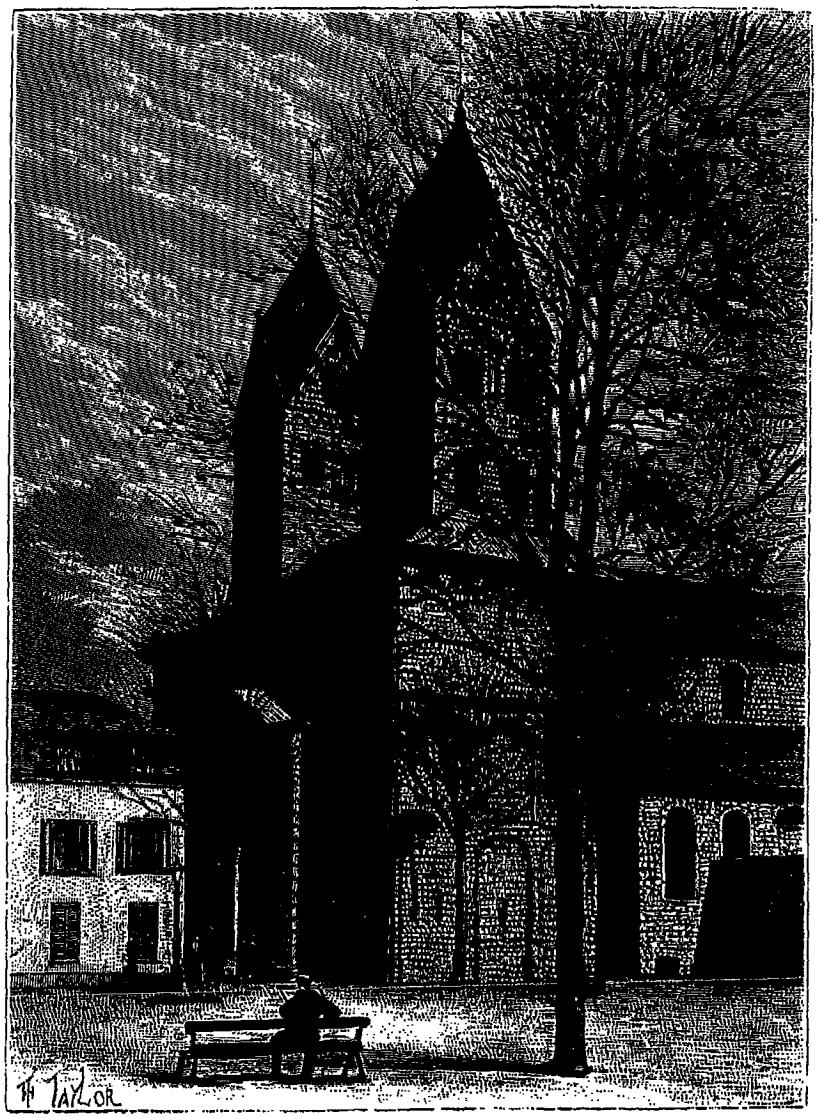
Chose admirable : à travers tout, il demeure le Peuple, celui d'alors et de plus tard, le héros et le combattant, s'immolant sur l'autel des libertés, mais toujours renaissant de son sang et de ses cendres, vrai Phénix. Peu d'annales ont plus de gloire et de vicissitudes; d'un bout à l'autre ce sont des rébellions, des défaites, de hautes vertus civiques, d'effroyables désastres, la vie humaine coulant à torrents, le miracle de la fable virgilienne : les abeilles s'engendrant de la mort. Abeilles, en effet, mais dont la cire sert à bâtir des palais de prélats et de princes. Aucun pouvoir ne ressemble d'ailleurs à celui qu'ils subissent et sapent tour à tour, cette main lourde et sacrée où la crosse est d'or, mais les doigts de plomb. Quand la notion de l'État est partout confuse, leur gouvernement s'équilibre déjà par le système des contrepoids : des chartes, des droits civils, un appareil démocratique contrebalancent l'autorité du maître, roi par les hommes et par Dieu; ils ont un réseau solide dont les mailles se replient et enferment l'évêque au bon moment. Au seizième et au dix-septième siècle, leur mécanisme gouvernemental va jusqu'à leur garantir les droits civils et politiques les plus étendus : le clergé, les nobles, le peuple prennent part aux affaires publiques; on ne vote qu'avec l'assentiment des trois états; la confiscation est prohibée; et si le souverain demeure en dehors et au-dessus de toute atteinte, un tribunal redoutable cependant connaît des agissements de ses ministres. Ce haut état social n'a rien laissé après soi, pas un édifice, ni une tour, ni un beffroi. Là-bas, vers la mer, un hymne lyrique monte des maisons du peuple, de ses donjons, de ses créneaux bâtis dans le ciel; le Flamand, race de songeurs et d'artistes, cimente la pierre avec son âme et sa chair. Mais en pays wallon l'esprit n'est plus symbolique. Même la basilique, avec sa prodigalité de fenêtres et ses flots de clarté, si merveilleux qu'y soit l'art, perd de son mystère en perdant de ses enveloppantes obscurités. Le coupant et dur silex des rocs voisins perce jusqu'en ces natures d'hommes industrieux, positifs, dédaigneux de la chimère.

De ce côté donc, point de surprises pour l'étranger. Le charme est ailleurs, dans l'assiette de la ville à mi-côte, dans l'amphithéâtre de collines qui l'enserre, dans le labyrinthe de ses petites rues emmêlées comme les tortilles d'une forêt, dans les escaliers qui vont, grimpent, biaisent à travers ses maisons (voy. p. 253), dans les vieux murs fleuris de saxifrages qui, en plein cœur de la cité, mettent un air de campagne, dans la superposition de ses terrasses étagées le long des pentes avec des rampes en bois, des pavillons chinois, des galeries et des belvédères, dans les bosquets et les parterres de ses jardins suspendus, dans cette vie en l'air et cette fraternité de la montagne et de l'habitation, si loin des banales symétries de nos capitales. Il est aussi, le charme, dans la gaieté et la vivacité du caractère, les saillies de l'esprit local, une verve gauloise et rabelaisienne qui pétille au moindre choc, le liant et l'aménité de ce peuple si vite conquis, sans morgue ni réserve, et qui se livre dès l'abord. Grand ami du plaisir, il aime les godailles, la bâfre, la noce, non par goût de la crapule, mais par un épicurisme sensuel qui lui fait exprimer les sucs de la vie. Là où un Flamand s'entonne, engoule les nourritures, lappe le vin et la bière, content de se vautrer dans une large joie animale, le Liégeois apporte une fleur de poésie : gais devis, musiques, ballades sur l'eau, la grâce d'un joli sourire de femme. Personne n'a au même degré l'art d'animer une partie; c'est un impresario de fêtes galantes, jamais à court de ressources; avec lui, la folie ne languit pas, et il improvise encore des sauteries, des pique-niques, des chansons, quand tout semble épuisé. Par là-dessus rieur, hâbleur, craqueur, la moquerie aux dents, mais le cœur sur la main, avec une finesse dans la gaudriole et peut-être une distinction plus déliée que le Wallon n'est accoutumé. A un pas de la Prusse, c'est comme le Parisien d'une petite France, parmi des vignobles, avec les « mouches » et les équipées canotières de son fleuve, et, sur les berges de Kinkempois, ses guinguettes, ses pelouses à danser et ses fritures.

Le peuple lui-même, dans son dur labeur, garde une jovialité et une insouciance bon enfant, avec une politesse accorte et familière, une complaisance qui ne marchande pas la peine. Dans le haut comme dans le bas, d'ailleurs, le plaisir ne fait pas oublier le travail : toute la semaine, la forge flambe, activée par les bras et les intelligences, et c'est par milliers que l'industrie compte ici ses capitaines et ses soldats. Houillères, verreries, usines métallurgiques ont à leur tête une élite éprouvée d'ingénieurs, comme là-bas, dans les antres enflammés du Borinage et de Charleroi. A toutes les expositions universelles, l'effort parti de ces divers points a paru reculer les limites du connu; ils appliquent, inventent, multiplient l'emploi de la mécanique; et la grande école des mines liégeoise, en outre, élabore et discipline incessamment des bataillons pour les explorations futures. Cette nombreuse et vive jeunesse, venue de partout avec des idées d'étude et de plaisir, tout à l'heure bouchera les vides dans l'armée des hommes du fer, du feu et du charbon; et en attendant elle jette dans l'air de la ville la chanson et l'éclat de rire de ses vingt ans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A côté de ces industries puissantes, Liège en possède une autre, qui l'a rendue célèbre par le monde : sa fabrication d'armes. L'armurier est ici le véritable ouvrier de la cité et le type populaire par excellence; à lui seul il ferait une armée, si les métiers se levaient encore, comme autrefois; partout son enclume retentit; des quartiers entiers se changent en un immense atelier, dont chaque maison forme une dépendance; et les femmes, les hommes, les enfants, tout s'emploie à limer, polir, ajuster, fourbir, transporter les canons de fusil, de l'aube à la nuit. Dans certaines rues, l'unique circulation se compose de leurs allées et venues; le pavé trépide sous le roulement des chariots chargés de montagnes de fusils; toute fenêtre encadre



Liège : église Saint-Barthélemy (voy. p. 246-247). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

un établi, avec de cordiales et rudes figures se mouvant autour.

A la longue, la spécialité du travail a créé des mœurs à part qui donnent à ces agglomérations ouvrières une physionomie distincte. Un armurier n'accepterait pas d'être confondu avec les artisans des autres métiers, les jugeant inférieurs dans leurs pratiques à ce que la main-d'œuvre exige de sa part d'adresse et d'ingéniosité. Et quelque chose de la vaillance et de la franchise militaires a fini par passer dans son caractère, établissant ainsi des affinités entre la destination réputée glorieuse des armes qui par milliers sortent de ses forges et son constant labeur pour leur donner leurs mortelles et secrètes vertus.

Dans ces mêmes quartiers se retrouvait encore, il y a quelque vingt ans, en son originalité bourrue, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

créature hommasse et parcheminée, la puissante, fruste et musculeuse femelle virilisée par ses coups de force, la « boteresse », comme on appelait ce véritable homme de peine de la ville. Le brûlot aux dents, une bourre de poils s'échevelant sur le front, on la voyait monter ou descendre les raidillons de la Pierreuse, la hotte ou « bot » au dos, à grandes arpentées de ses maigres tibias, sous des charges qui auraient fait ployer des bêtes de somme. Sans trébucher, d'une haleine elle faisait le trajet de Liège à Maestricht, avec un bât de cinq cents kilos, ne s'arrêtant qu'aux bouchons pour ingurgiter d'un trait de pleins verres de genièvre, agressive, haute en gueule, toujours rognonnante. Bâtie en force comme un vrai mâle, elle s'enorgueillissait de ce dicton : « un Flamand bon pour deux Wallons, mais une boteresse bonne pour deux Flamands ». Quand on éleva la butte de Waterloo, haute de deux cent vingt-six marches, elles arrivèrent en masse, s'attelèrent aux chariots, brouettèrent les terres, infatigables. En temps ordinaire elles s'employaient surtout à transporter des bottelées de fusils, qui, échafaudées en tas en travers de leurs épaules, formaient au-dessus d'elles de menaçants édifices. Les jours où chômait ce travail, elles s'occupaient à confectionner pour les citadins des boulettes mi-terre mi-charbon ; les mains sur les hanches, elles dansaient des bourrées devant les portes, à coups de talons pulvérisant la houille et rythmant leurs saltations avec des refrains burlesques ; ensuite elles pétrissaient dans leurs mains la pâte molle, l'arrondissaient, finalement la mettaient sécher sur l'aire ; et les trottoirs ressemblaient à des maies chargées de petits pains ronds, dans un fournil de boulanger.

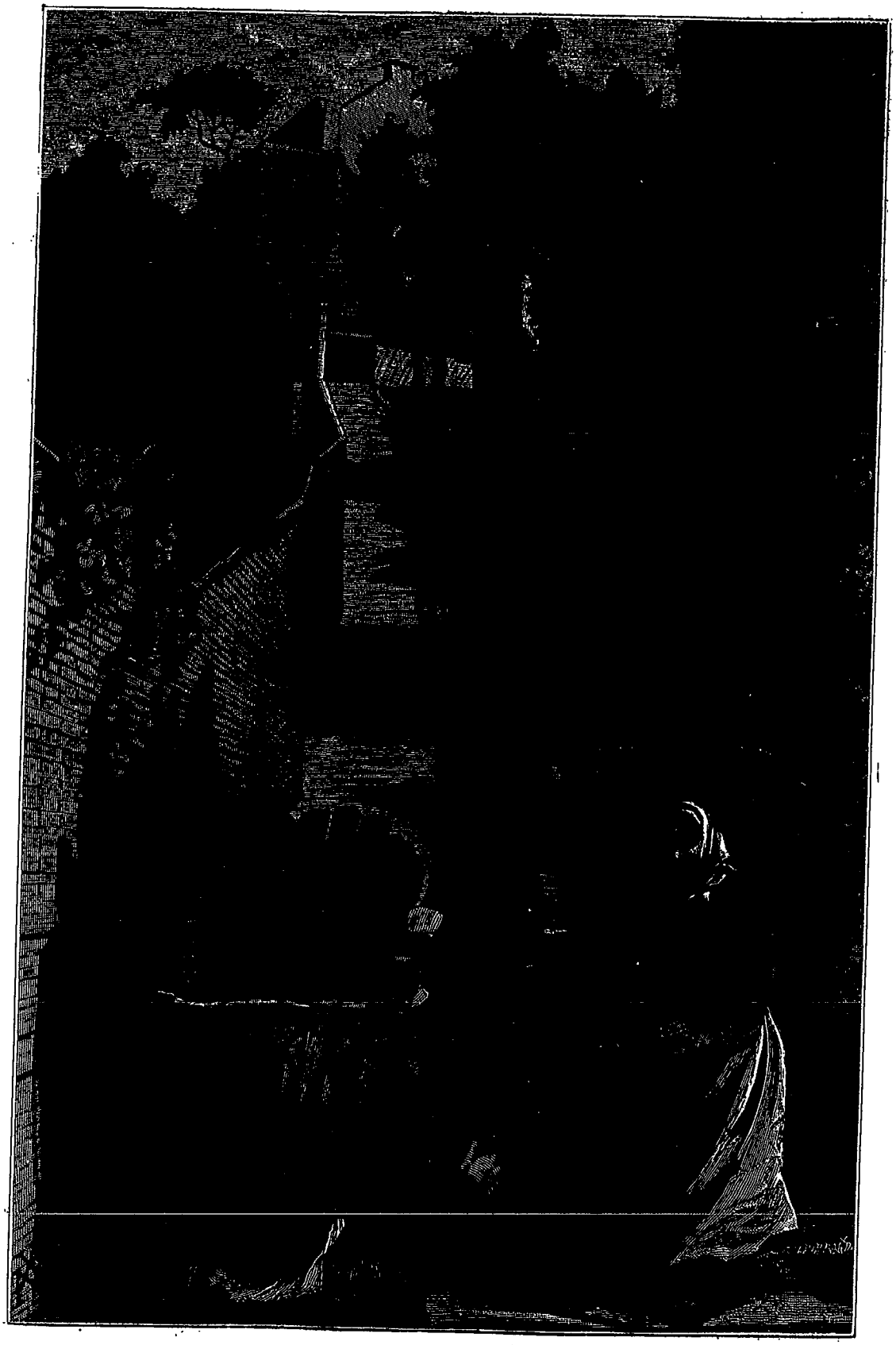
Cette habitude ne s'est pas perdue à Liège ; les gens qui n'ont ni jardin ni cour font encore fabriquer leur combustible sur la rue ; mais il manque la silhouette furieuse, les tours de reins saccadés et l'égrillarde garrulité des boteresses du bon temps. La race des terribles commères s'est abâtardie ; celles d'aujourd'hui, de portefaix qu'étaient les mères et les aïeules, sont devenues commissionnaires et messagères sur les marchés et les places publiques ; elles ont toujours les épaules sanglées des bretelles du bot, mais ne portent plus que des charges légères, denrées, légumes, petits paquets ; et, loin d'être des maugrabines, quelques-unes sont avenantes, frisques et gorgiases. Tous les matins elles se réunissent, soit place Saint-Lambert, soit en quelque autre lieu de la ville, attendant le client : c'est là qu'on vient les trouver et que se font les accords.

Le dimanche à Liège. — Les divertissements du peuple. — Le canotage, les guinguettes, les sauteries. — Le cramignon. — Excursions et promenades. — Chaudfontaine. — La ligne de l'Ourthe. — Tilff et Esneux. — Franchimont. — Spa.

Le dimanche venu, la fourmilière liégeoise fait halte, clôt ses vitrines, gagne les champs ou tumultue aux foires de paroisse. Par ribambelles, les ouvrières, les trottins, les demoiselles de magasin, comme une nuée de papillons s'abattent sur les carrousels, envahissent les embarcadères, fuient vers les tonnelles. Svelte et brune, l'œil émerillonné, la lèvre mutine, folle de musique, de bals et de friture, la Liégeoise fait alors claquer ses rubans et son rire dans de grandes parties qui battent les buissons, glissent sur l'eau, tournoient au ronflement des orchestres. De Petit-Bourgogne à Liège la campagne est prise d'assaut ; des trilles, des chants, des vols d'oiseau lâché emplissent les bois de Kinkempois ; on monte la côte de Vivegnis ; on se répand à Jupille, Herstal, Angleur ; tous les coteaux sont diaprés par la tache claire des robes et des ombrelles. Et le soir, après les galopées, les sauteries et les repas sur l'herbe, on regagne enfin la ville pour faire le « cramignon », cette farandole wallonne qui traîne par les rues, s'allonge par les places, se tord et se replie à travers des quartiers entiers, les mains enlacées, comme un gigantesque serpent. Alors les maisons se vident ; hommes et femmes se mêlent à l'énorme guirlande humaine ; on était cinquante, on est bientôt trois cents ; une voix chante une ronde populaire que la bande entière répète en courant, gambillant, fringuant, tournoyant en longues ellipses autour des passants. Puis le cercle se rompt, la file se refait, de nouveau l'air joyeux résonne, là-bas, au loin ; et jusque passé minuit, dans le noir des rues, ondule et va la folle sarabande. Un poète du cru a recueilli les lieds qu'on appelle cramignons et dont le nom a fini par s'appliquer au branle lui-même : il y en a qui ont une grâce d'idylle ; d'autres visiblement sont des satires, et presque tous ont trait à l'amour, en mal ou en bien. Mais cette veine gaillarde s'épuise, dit-on : quelquefois la ville institue un concours ; ainsi faisaient les antiques chambres de rhétorique. Seulement, au lieu de gais rimeurs, chansonnant les joies et les misères du peuple, apparaissent des rimailleurs d'odes à la patrie, au roi et à la constitution.

Tandis que les petits ménages d'artisans, les bandes d'étudiants, les équipes de canotiers et de canotières cherchent l'ombre des taillis, pêchent à la ligne sur les bords de la Meuse ou fendent l'eau à coups d'aviron, les familles bourgeoises, les riches marchands du « Quadrilatère », les smalas d'employés et de fonctionnaires s'empilent dans les trains qui sillonnent les délicieux pays baignés par la Vesdre et l'Ourthe. Un dimanche sans une redoute à Chaudfontaine, une ballade à Tilff ou une omelette aux auberges d'Esneux semblerait manqué. Dès le matin, wagons et coupés, comme de grandes volières, s'emplissent d'un froufroutement de mousselines et d'un joli cailletis de rires ; enfin la vapeur siffle, on démarre, et dans la glace des portières s'encadrent des collines, des barrages, des eaux écumantes, des villages perchés sur la côte ou couchés dans la vallée. Un roulement de tonnerre se prolonge ; la petite flamme jaune des voitures s'allume dans les ténèbres : c'est le train qui s'engouffre et plonge au creux des monts. Rien que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une ruelle à Liège : les boteresses. — Dessin de X. Mellery, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Liège à Verviers il y a onze tunnels; en tous sens la sape et la mine ont fait sauter les grands rochers farouches; on passe du jour à la nuit et de la nuit au jour coup sur coup, sans pouvoir se reconnaître, emporté dans l'enchantement et le vertige d'un tourbillon.

Brusquement un paradis de feuillages, moiré par les sinuosités de l'eau, se déroule; du haut en bas la montagne est tapissée de verdures; elle découpe ses crêtes en plein ciel, festonne au loin les horizons, étage partout ses amphithéâtres de taillis et de bois, et, comme au fond d'un entonnoir, une crique se creuse, rafraîchie par la bruine légère des cascatelles, avec des gazons, des bosquets, de roses façades de chalets égrenées sous les arbres. Alors les vitres tintent, les portières battent, le train débarque sur le quai les folles caravanes, qui, la minute suivante, se débandent sous les ombrages, escaladent les pentes vers Ninane et Beaufays ou vont tournoyer sur les pelouses du Kursaal. On est à Chaudfontaine, un Spa en miniature, comme l'autre célèbre par ses promenades, ses amusements champêtres et ses eaux thermales (voy. p. 256).

Cependant une partie de cette foule endimanchée qui encombrait la gare de Liège a envahi les voitures de la ligne de l'Ourthe. On a laissé là-bas la chaîne; on va vers la nature; l'eau, la montagne, les sentiers fleuris disent au cœur des paroles mystérieuses. Angleur s'efface dans les fumées; sur les hauteurs le manoir de Colonster effile ses tourelles; une histoire s'évoque, celle de ce Des Prez, maître du château et du pays, que l'évêque Notger promenait en Allemagne pendant qu'on rasait son donjon et qu'on bâtissait à la place une église, Sainte-Croix. La locomotive crache, souffle, stoppe. « Tilff! » crie le garde. Et les uns,



Tilff. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

plus hardis, prennent le chemin des grottes, quatre heures de parcours à travers des salles aux noms romantiques, les Harpes, les Écharpes, la Baignoire des Nymphes, le Boudoir des Muses, la Blanchisserie des Fées, quelquefois le long des précipices; les autres errent à travers les prairies, gagnent le hameau de Mery, gravissent la côte qui mène à Esneux, vrai village de montagnes et rendez-vous de villégiature encombré. C'est là tout à la fois comme une vie d'isolement et de famille : tout le monde se connaît; la table d'hôte met un lien d'une heure entre personnes qui ensuite se dispersent, courent les aventures du plein air et ne se retrouveront qu'à la chandelle, le soir, dans le coup de dents du souper. Mais le touriste du dimanche, lui, n'attend pas l'apaisement délicieux du crépuscule; un train passe; il s'y jette, heureux tout de même de cette indépendance d'un jour dans le vent grisant des monts.

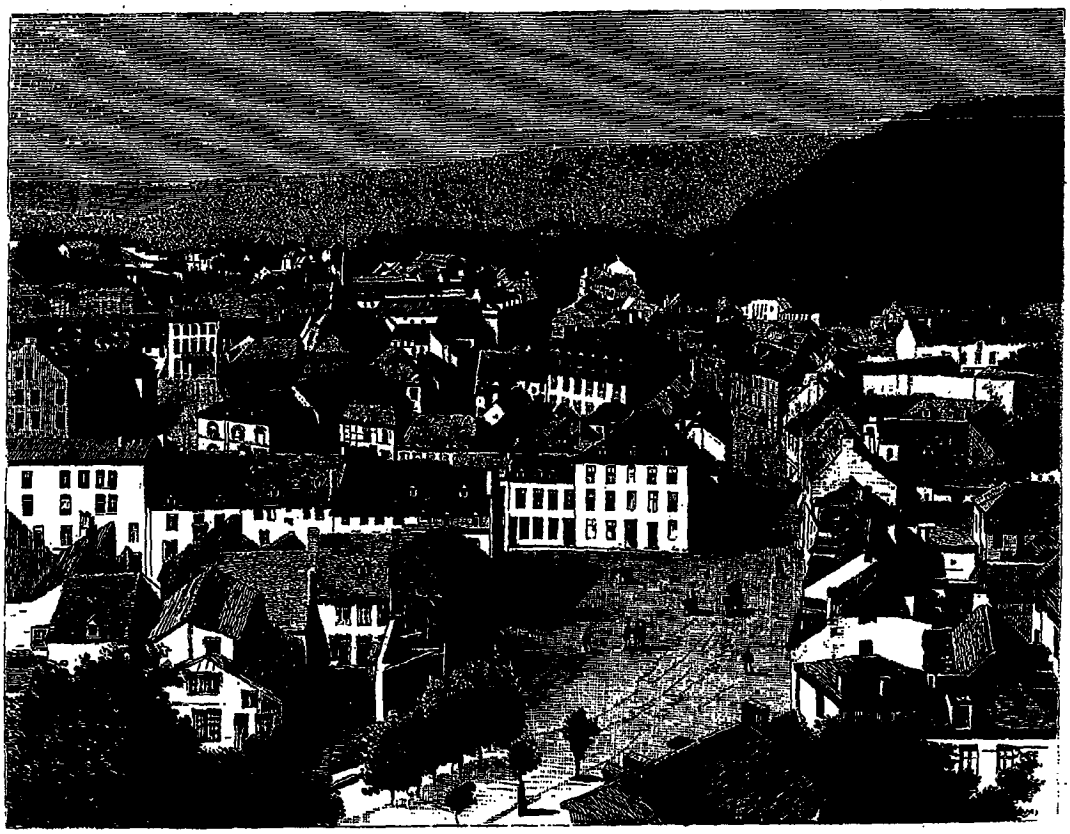
Les marcheurs se font descendre à Pepinster, pour de là pousser jusqu'à Spa, par Juslenville, proche de Sohan où Las Cases écrivit le *Mémorial de Sainte-Hélène;* Theux, une ville du quinzième siècle qui n'est plus qu'un grand village, avec une vieille église à tour trapue, curieuse à visiter pour sa voûte plane, divisée en compartiments peints, ses bénitiers, ses fonts baptismaux et ses dalles funéraires; enfin la Reid, une sauvagerie dans un désert, cinquante à soixante huttes mal hourdées autour d'une chapelle en torchis, recouverte de glui. En chemin, on fait un crochet vers Franchimont, une ruine énorme mangée par les lierres, toute une histoire sombrée là dans les ronces et les orties avec des sièges, des massacres, des incendies, des parades royales, depuis Réginard, le premier marquis, jusqu'à l'évêque Louis de Berg, son dernier hôte, presque huit siècles de deuils et de gloires. Les princes, les ambassadeurs, les gens de cour qui allaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre les eaux de Spa y faisaient étape, au temps d'Ernest de Bavière; et les cuisines flamboyaient, des tables fastueuses étaient dressées, les musiques rendaient les vins plus doux.

Passé la Reid, on est presque à destination. Bientôt une allée de grands arbres, une nef gothique bâtie avec des feuillages entrelace ses arceaux, frangée par les écumes d'un ruisseau encombré d'éboulements : c'est le vestibule d'entrée au bout duquel tout à coup la ville apparaît, fraîche, lustrée, passée au vernis qui allume et fait reluire sa trop vantée tabletterie. A chaque ouverture de saison, Spa a l'air de sortir d'une de ces petites boîtes que le commerce a répandues partout, claires comme des miroirs où se refléterait une nature pompadourée et qui lui ont fait un renom d'art à travers toute l'Europe. Les maisons, peintes à neuf, derrière leurs rideaux blancs, semblent cligner de l'œil au passant; il y a une invitation dans les seuils entre-bâillés des chambres; et, sur le pas des portes, les habitants eux-mêmes, rhabillés de frais après le grand somme de l'hiver, ont l'air de dégeler au soleil de petits sourires automatiques.

Spa, l'été, devient une grande auberge; tout y est à louer, jusqu'aux moindres recoins; le tablier du garçon



Vue générale de Spa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

servant ondule à travers les horizons comme une oriflamme. Mais on n'a pas encore taxé l'air, le ravin et la montagne; la promenade Meyerbeer, la promenade des Anglais, celle des Artistes appartiennent toujours au premier rêveur venu; à travers l'affairement du grand caravansérail, des coins d'ombre et de solitude ont la douceur des bonheurs volés. La foule et la mode, elles, vont au classique tour des fontaines : Barisart, le Tonnelet, la Sauvenière et la Géronstère, flirtent et coquettent dans les salons du Casino, une enfilade de grandes pièces superbes, salles de bal, de concert, de lecture et de spectacle, flânent aux concerts du Parc de sept heures, sous les survivants des grands ormes plantés il y a près d'un siècle et demi par l'archevêque d'Augsbourg, et régulièrement, une fois par jour, font leur dévotion au trinkall du Pouhon.

Cependant, depuis l'abolition des jeux, la haute vie mondaine, éternel regret du Spadois qui ne sait pas oublier les folies des grands seigneurs du bon temps, a fait place à un train mesuré, tranquille, un peu monotone. Les belles pécheresses qui à pleines mains gaspillaient les billets de mille envolés de la roulette, n'emplissent plus les rues du tapage de leurs toilettes et de leurs caprices. On ne voit plus passer, dans un tourbillon de crinières, les fringants équipages à la Daumont et les caracolants four-in-hand des rois du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

turf et de la gentry. Le Pactole, alimenté aux urnes mystérieuses de la chance, a cessé d'épandre par les boutiques et les magasins ses flots d'or jaune, de blanc métal et de bank-notes. Ainsi se lamente le chœur des insatiables citadins en tâtant leurs escarcelles. Et cependant Spa est toujours la grande volière ouverte à tous les vents; par milliers ses tabatières, ses étuis, ses boîtes à ouvrer, industrie d'innombrables artistes, propagent au loin le charme riant de ses paysages; et ses eaux thermales ont gardé les vertus qu'elles avaient déjà au quatorzième siècle. En ce temps-là le bourg n'était encore qu'une agglomération toute primitive, perdue dans le giron des bois; mais déjà les habitants des pays voisins y venaient prendre les eaux. Un industriel de Bréda, un Collin Wolff ayant obtenu d'Adolphe de la Marck, prince-évêque de Liège, la concession de douze bonniers, y avait bâti une maison, proche la fontaine du Pouhon; son exemple fut imité; bientôt d'autres maisons s'élevèrent près de la sienne, et toutes ensemble formèrent la place du Marché actuel. Il ne paraît pas, du reste, que le séjour y fût bien commode pour l'étranger; on était obligé d'apporter avec soi la tente sous laquelle on campait dans les prairies avoisinantes. Et deux siècles plus tard les conditions de la vie y réalisaient si mesquinement l'idée d'une villégiature confortable, que Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre, venue là sous prétexte d'une cure, aima mieux se cantonner dans Liège. « Les



Chaudfontaine (voy. p. 254). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

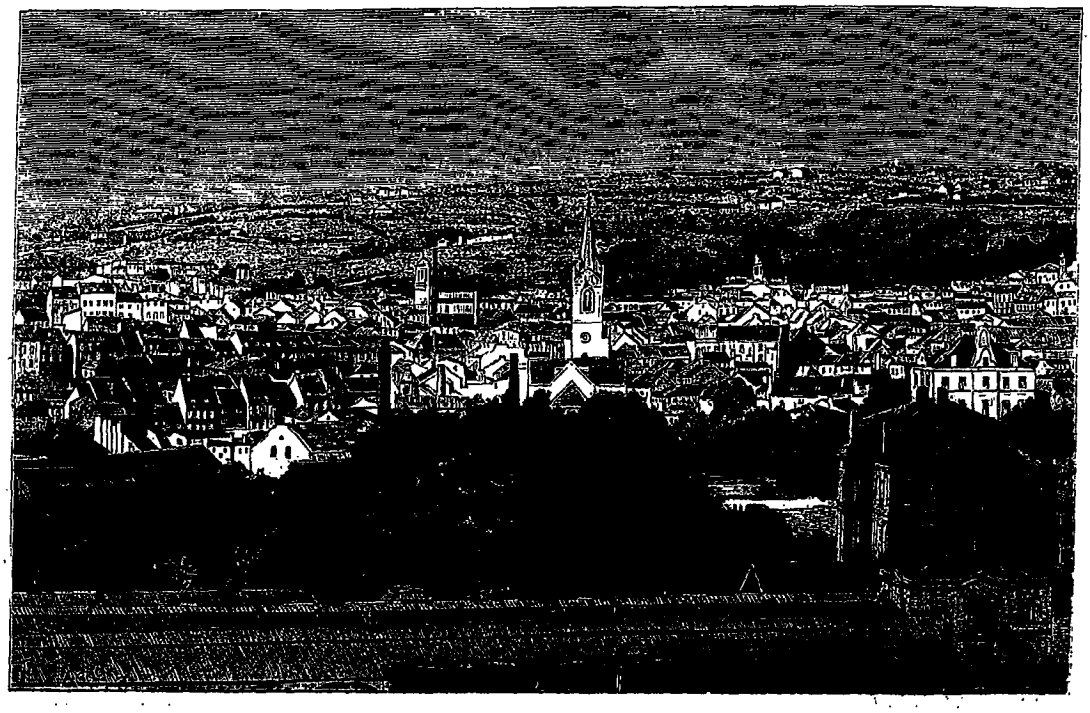
eaux de Spa n'estans qu'à trois ou quatre lieues de là, et n'y ayant qu'auprès un petit village de trois ou quatre méchantes petites maisons, Mme la princesse de la Roche-sur-Yon fut conseillée par les médecins de demeurer à Liège et d'y faire apporter son eau.... De quoy je fus fort aise, pour faire nostre séjour en lieu plus commode et si bonne compagnie. »

Cette peinture dans la manière noire aurait besoin de quelques retouches aujourd'hui, si le royal écrivain pouvait amender la pitoyable réalité d'alors par la pittoresque et fourmillante réalité actuelle. Une longue tradition de prospérité, basée sur les agréments de l'existence et les miraculeuses propriétés de ses fontaines, a fait du petit « village », où Mme de la Roche-sur-Yon ne trouvait pas à loger, une avenante cité par laquelle plus d'une autre reine depuis a passé et qui, tous les ans, voit se mêler au pâle cortège des valétudinaires la troupe volante des belles filles d'Ève pour qui les eaux bénignes de la Sauvenière et de la Géronstère ne sont que des dérivatifs du fleuve du Tendre. Et cette immuable vogue s'explique encore par le privilège d'une nature exceptionnelle. Dans son entonnoir de montagnes qui la préservent des vents du nord, Spa garde, parmi la désolation des Fagnes voisines, la fraîcheur et la grâce d'un petit paradis d'été, alternant les rumeurs de la ville avec les silences de la nature.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Verviers (voy. p. 258). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LIÈGE.

Montée aux plateaux de Herve. — Dernières échappées sur Liège. — Féeries printanières. — La vie agricole. — Réapparition des fumées industrielles. — Verviers et ses industries. — Une fourmilière. — Tunnels et viaducs.

Cette grande vue de Liège, naguère aperçue du bateau de Seraing, puis des hauteurs de Cointe, va se dérouler une dernière fois devant nous, par longues échappées, dans notre montée vers les plaines du pays de Herve qui, de rampe en rampe, nous conduiront à Verviers. Dès Angleur, le vallon de la Meuse s'élargit ; une poussée graduelle recule les montagnes de droite, tandis que celles de gauche, de leurs masses étagées, continuent à former la paroi de l'énorme vestibule empli par la coulée du fleuve ; on coupe ensuite la chaussée qui court vers Tilff, et presque aussitôt le train franchit le pont de l'Ourthe dont, à dextre, dans des lointains bleus, la vallée se creuse entre des collines ondulantes et qui, à sénestre, reflète sur ses cailloux polis un fouillis de vieilles maisons en surplomb, à l'endroit où les eaux de la rivière s'épanchent dans la large nappe fluviale. Des tourbillons fumeux obscurcissent tout à coup l'air ; les ateliers de la Vieille-Montagne (mines de zinc) poudroient dans une blancheur crayeuse ; Chênée, en contre-bas, groupe en une dégringolade de toits son agglomération ouvrière ; puis cette dernière activité de la grande industrie liégeoise s'efface dans des perspectives brumeuses : les combes de la Vesdre se dessinent au loin avec leurs bouquets d'arbres, rayées par les sinuosités de la rivière, qu'un pont enjambe sous la voie ferrée ; on rentre dans la région sereine des paysages. Vaux à présent ondule sur des pentes, laissant émerger de ses

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305, 321, 337 ; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337 ; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321 ; t. XLIX, p. 337, 353, 369 ; t. L, p. 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feuillages des clochers et de vieilles installations, sous l'énorme butte de Chèvremont, à jamais célèbre par le tour picaresque que Notger, le terrible évêque, joua au seigneur de l'endroit. Quand, après un quart d'heure d'escalade sur les bosses du mont, le long des stations d'un calvaire toujours grouillant de pèlerins, on arrive enfin à la cime, une chapelle entre-bâille son humble vaisseau encombré d'ex-voto, à un pas du fastueux couvent qui a pris la place de l'ancien manoir féodal et de la terrasse duquel s'aperçoit une étendue de pays magnifique. Cependant la vallée baignée par la Vesdre, entrevue tout à l'heure dans les fuites pâles de l'horizon, découpe maintenant, à travers l'échancrure plus vaste des avant-plans, la succession de ses croupes vertes, moutonnant à l'infini; la vue s'est élargie; en même temps on plonge de plus haut dans ce labyrinthe de collines emmêlant en tous sens leurs courbes et festonnant le ciel d'une suite d'ourlets. Et brusquement une large crevasse, à gauche, ouvre une première percée dans la direction de Liège; tandis que la machine ralentit et souffle en son ascension des côtes, la ville commence à sortir des brouillards; mais le rideau ne se lèvera tout à fait qu'après Bois-de-Breux, dans cette promenade aérienne que le train semble décrire expressément autour de la montagne pour ménager l'imprévu d'un véritable coup de théâtre. Graduellement les avant-plans s'abaissent, la déclivité des versants s'accentue, des rondeurs touffues de vergers, comme des trompe-l'œil dans les panoramas, concertent un effet de repoussoir sur l'immense lumière imprévue des fonds. Alors le tableau se déroule : Liège sort de sa cuve, gravit ses coteaux, lâche ses maisons sur les pentes; tout un coin de la perspective se peuple par surprise d'un fourmillement de toits; des clochers çà et là piquent le ciel; l'observatoire de Cointe dresse ses minarets; là-bas la citadelle aligne ses grands profils géométriques. Puis le bassin s'incurve et s'élargit encore; à chaque tour de roue la portière encadre des horizons agrandis; l'assiette de la cité se développe, s'étale, finit par se reconstituer presque tout entière, avec des imbrications de faîtes en ardoises, des surgissements de tours, une futaie de cheminées; et cela monte, s'empile, se tasse, prend la colline d'assaut, court à travers l'escarpement des banlieues. Tout en bas, la Meuse plaque ses luisants métalliques, un pont évide les trous noirs de ses arches, des quais prolongent leur grand mur gris; et de nouveau l'axe se déplace, la ligne décrit une oblique, le spectacle qu'on avait à gauche maintenant s'étend sur la droite, une longue échancrure découpe par-dessus un océan de fumées, derrière les usines et les toits de Chênée, la silhouette de la grande ville expirant dans les fluides aériens. Au printemps, quand partout les vergers étagés sur les coteaux épanouissent leurs touffes roses et blanches, l'impression tient de l'enchantement : une clarté de bouquet émaille de haut en bas les pentes des collines; le vent secoue dans l'air une pluie de neige et d'étamines qui se répand jusque sur Liège; et par moments les tours, les rues, les places ont l'air de s'engloutir sous l'écroulement des floraisons.

Chaque paysage contient d'ailleurs en soi une beauté particulière qui s'accommode d'une saison plutôt que d'une autre. De même que les blanches féeries printanières enchâssent les panoramas liégeois dans un décor plus émouvant, les immenses plaines du pays de Herve, avec leurs champs de seigles, d'avoines et de froments, s'enflambent merveilleusement aux rouges soleils caniculaires. On se croirait ici dans les riches plaines brabançonnes : les plateaux ondulent en vallonnements légers, s'abaissant et se relevant sous un déferlement ininterrompu de hautes vagues d'or; par instants un pignon de ferme est aperçu dans cette mer de céréales comme une proue de navire à demi submergée par les eaux; et tout de suite l'immense étendue jaune se referme sur lui. A Beyne, à Fléron, à Micheroux, le travail de la glèbe n'a pas de concurrence; tout le monde s'emploie à féconder les maternelles entrailles d'une terre puissante et généreuse qui paye au centuple l'homme de ses sueurs; et les cultures ne sont interrompues que par des pâturages. Herve est la capitale de cette région agricole, et, si petite qu'elle paraisse, son nom a rayonné par le monde, porté par les aromes forts d'un fromage qui lui a conquis sa célébrité. Chaque ferme contient une officine où s'élaborent et mûrissent les fameux cubes renommés tout à la fois pour leur délicatesse et leur pestilence; l'abondance et la qualité des sucs distillés par les prairies gonflent ici, dit-on, le pis des vaches d'un lait plus substantiel qu'ailleurs; et en effet les troupeaux qu'on aperçoit vautrés à pleins fanons dans l'herbe des pacages s'égalent presque, pour la beauté et la santé, aux viandes magnifiques du Furnembach.

Cependant des mouvements de terrain ne tardent pas à succéder aux faibles circonflexions de la lande; en même temps la campagne se morcelle en une infinité de clôtures; des lignes d'arbres divisent les propriétés, et la contrée prend l'aspect d'un grand échiquier losangé par les dormoirs et les enclaves maraîchères. Au loin, dans la direction du canton d'Aubel, les chaînes de collines, qui nous avaient quitté au sortir de Bois-de-Breux, recommencent à denteler le ciel; un vallon s'échancre par delà les versants qui lentement s'élèvent à notre gauche; puis le pays se creuse, la solitude des étendues agraires fait place à des agglomérations de maisons. Dison, dont les rues s'alignent dans un fond, bordées de fabriques et d'usines, nous rejette en pleines fumées industrielles. Dison et Hodimont sont les faubourgs de la fourmilière humaine qui, à travers les temps, fut renommée pour la fabrication du drap. Au douzième siècle, on estimait déjà les draps de Verviers; au treizième, le prince-évêque de Liège offrait de les mettre en vente dans son palais; un siècle plus tard, le marché de la cité attirait les marchands du continent entier; et cette fortune d'une industrie universellement connue grandit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore au seizième siècle par l'exportation dans les Indes. Au moment de la réunion de la Belgique à la France, trente mille ouvriers, répartis en vingt-cinq villages et cinq cent quatre-vingts hameaux, vivaient du travail des ateliers, chacun filant chez soi et portant ensuite le fil aux tisserands. Puis un ouvrier anglais, d'un nom aujourd'hui illustre, le père du grand Cockerill, de Seraing, passe par la ville, y installe des appareils, droussette, carde, moulins à filer en gros et en fin, et petit à petit, sous cette poussée venue du dehors, les manufactures se transforment. Successivement apparaissent la navette volante, les machines à filer, les presses hydrauliques, les tondeuses mécaniques, les fouleries à marteaux, les machines à échardonner. Il y avait dix-huit ans à partir de cette dernière création (1848) qu'une maison de Verviers fabriquait les satins clairs, et treize ans qu'une autre avait répandu dans la circulation les étoffes dites nouveautés. Et depuis, cette grande industrie de la fabrication du fil et des tissus de laine n'a fait que se développer, parallèlement avec le progrès dans l'outillage. Les trente mille ouvriers d'autrefois ont doublé, mais incorporés dans cette foule de carderies, de lavoirs, de filatures, de tisseranderies, d'ateliers d'épaillage chimique qui sont les casernes du travail. Ajoutez les établissements de construction de machines, les teintureries, les corroieries, les fonderies de fer et de cuivre, etc. : vous aurez l'idée d'une petite cité américaine ou anglaise et d'un admirable organisme économique (voy. p. 257).



Limbourg (voy. p. 260). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

Cependant le pressoir industriel n'a pas étouffé, comme on le croirait, l'homme intérieur en cet homme de la mécanique et du *Times is money :* la musique, le spectacle, la lecture lui ont donné des goûts et des habitudes de dilettantisme ; une société du cru, le Caveau verviétois, est tout entière composée de membres auteurs, chanteurs et musiciens, dont les talents s'emploient pour les plaisirs communs. Nulle part en Belgique la librairie n'a une vente plus constante qu'auprès de cette population curieuse de science et de littérature ; un éditeur a trouvé le moyen de former une bibliothèque déjà considérable ; et même l'ouvrier, l'auxiliaire de la machine, en son âpre servage, lit, médite, apprend, cite couramment les maîtres de la sociologie contemporaine.

Tout autour de Verviers, le coup de talon de cette race volontaire et conquérante s'est imprimé dans la terre ; comme le Protée antique, la nature, Protée aussi avec ses monts, ses rocs, ses eaux et ses ravins, a été enchaînée ; et ce que l'esprit a rêvé, l'argent l'a réalisé. Il fallait se tailler un passage vers Dolhain, Aix-la-Chapelle, Cologne : on a fait sauter des montagnes, on a foré le rocher, on a bâti des viaducs. Entre Dolhain et Verviers, sur un parcours de cinq kilomètres, il n'y a pas moins de neuf tunnels ; et le viaduc de Dolhain enjambe l'espace sur vingt et une arches dont chacune a dix mètres d'ouverture et vingt mètres de hauteur. Tout ce travail de géant est comme la préparation au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand œuvre titanique de la Gileppe : les vingt et une arches ouvrent leurs porches sur l'immense lac taillé là-bas dans les terrains dévoniens.

Une grande ville mangée par une petite. — Dolhain. — Le fantôme de Limbourg. — La Vesdre. — Un travail de géants. — Le barrage de la Gileppe. — L'Hertogenwald. — Jalhay. — Adieux aux vivants. — Les Fagnes. — Un Sahel noir. — La Baraque Michel. — Malmédy.

Dolhain n'est qu'un faubourg au pied d'une ville : Limbourg (voy. p. 259). Mais tandis que celle-ci se desséchait, comme un tronc mort, sur ses racines qui vont à travers les siècles, avec le deuil d'un grand passé irrécupérable, l'autre, l'agglomération d'en bas, ce ramassis d'hommes du fil et de la laine, constamment lui prenait sa sève, pompait les restes de son antique vitalité. Maintenant la vraie ville est en bas, dans la vallée; elle fait, le long de la Vesdre, son bruit d'active ouvrière, avec l'indifférence des illustres fantômes rôdant là-haut sur les remparts; à peine sait-elle encore que des empereurs, ces maîtres de l'Allemagne, les Henri VII, les Charles VI, les Wenceslas et les Sigismond, sortirent des ramifications de l'arbre des Limbourg et des Luxembourg, poussé dans cette terre et ces poussières. Elle carde, elle tisse, elle graisse ses machines et ne se tourmente point d'autre chose. Cependant la solitude et la mort vident un peu plus chaque jour, au profit de cette sangsue gorgée, le nid d'aigles et de vautours, la vieille capitale qui commandait à tout un duché, s'étendait par la vallée de Dolhain, guerroyait contre les Brabançons, les Hollandais, les Espagnols et les Français, et faisait ses dévotions dans une cathédrale et six églises. L'une d'elles, un vaisseau de l'ogival primaire, est demeurée accrochée au roc et plonge à pic sur le trou par où a coulé la vie d'en haut pour former le train d'en bas, toute isolée, sombre et triste parmi l'écroulement du reste, regardant par ses hautes fenêtres, comme par des orbites de pierre, se hausser à son pied l'orgueil de la cité de bruit et de fumée, oublieuse de la cité de ténèbres et de silence. Des arbres ont mis leur ombre sur cette ombre ; et ailleurs l'herbe, l'herbe grasse des cimetières, recouvre la pierre des remparts, pour que la destruction soit complète et que rien ne subsiste du passé, pas même la mémoire. Du pont de Dolhain on aperçoit une promenade bouquetée d'arbres; elle s'étage sur le flanc de la montagne ; au-dessus se dresse une butte que dentellent des toits ; l'endroit s'appelle toujours l'Esplanade, comme si des hommes d'armes allaient y paraître; et une ironie rend plus sensible encore la tristesse de ce lieu qui mena son tapage par le monde, celle d'une grande maison à tourelles plus haute que la ruine et la mort et l'église. Avec trois assises de tours encore visibles au-dessus des cailloux de la rivière, débris d'une enceinte fortifiée, c'est tout ce qui, de la ville, de son château fort et de ses gloires, a passé à travers le tamis des siècles et ne s'est pas émietté en poudre.

Dès le premier pas dans Dolhain, le passant devient la proie d'une meute de voituriers; une concurrence pour le prix et la qualité des attelages les rend harcelants et tenaces. Nous étions quatre, à une traversée récente, qui, pour échapper à leurs obsessions, acceptâmes d'être menés au barrage par l'un d'eux; mais ce cocher extraordinaire ne voulut nous quitter qu'au bout de deux jours; et peut-être voyagerions-nous encore dans sa calezine, sans les arguments que nous fîmes valoir pour le convaincre de la nécessité d'une séparation. Cependant un affreux bancroche, entre les jambes excurvées en cerceau duquel un caniche eût très bien fait la parade, nous insinuait d'une voix melliflue que la bête osseuse attelée aux limons de cette barque roulante nous culbuterait inévitablement dans la première ornière : il n'en fut rien, Dieu merci ! et nous fîmes une des plus délicieuses excursions dont tous les quatre nous ayons gardé le souvenir.

Le temps de nous accorder avec l'automédon, et nous enjambons le marchepied. Bientôt Dolhain, sa rue en dos d'âne, son pâté de vieilles maisons portées en avant-corps sur des modillons, ses fabriques ronflantes du toupillement des navettes, décroissent au tournant du chemin. Tandis que la Vesdre file là-bas, reflétant dans son flot érugineux de frustes parois rocheuses, un ruisselet tout à coup se met à couler à notre droite, entre des rives bordées d'arbustes. Une échancrure de gorge se dessine ensuite; nous nous engageons sur des rampes qui, d'étage en étage, acheminent à l'énorme nappe suspendue de la Gileppe; et petit à petit le site s'ensauvage, le filet d'eau bouillonne parmi des blocs de pierre sous des frondaisons plus touffues, nous apercevons à travers les feuilles un haut mur gris, sur lequel se détache la silhouette d'un gigantesque lion assis, la face tournée vers le défilé où nos ressorts cahotent et gémissent. Puis la côte monte en obliquant, on dépasse une première auberge, le bourdonnement d'une chute d'eau roule et se répercute de roc en roc. Maintenant le formidable môle se voit tout entier, barrant de sa crête rectiligne l'espace compris entre les pentes du ravin et croulant à pic d'une hauteur de quarante-sept mètres jusqu'aux appareils d'alimentation et de distribution établis à sa base (voy. p. 261). Aux extrémités, deux déversoirs, taillés dans la montagne, ont l'air de grands escaliers, avec des gradins qui défient l'escalade et sur lesquels, à l'époque des échappements, les cataractes rebondissent en mugissant. Avant même qu'on ait atteint la jetée, d'où la vue embrasse dans son ensemble le prodige de ce travail humain, une émotion indéfinissable prend à la gorge, dans l'attente et l'anxiété de la lutte qui va s'engager là-haut entre la science et les puissances de la nature. Lentement le coche gravit la dernière montée; à droite, de rugueux pans de roche suspendent leurs profils écorchés par le passage de la route; et brusquement une ligne scintillante s'allonge parallèlement à la digue; les yeux s'emplissent de l'étendue d'une mer dormante; on est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le barrage de la Gileppe (voy. p. 260-262). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur la chaussée, large de sept mètres, avec accotements et voie carrossable, qui couronne le barrage. Alors l'esprit demeure confondu tout à la fois par la magnificence du spectacle, la pensée de la vierge et primordiale genèse si audacieusement transgressée, le souffle profond des solitudes qui, dans l'air pacifié, a fini par succéder au tumulte des batailles entre l'homme et la terre. Les antiques gigomachies, les révoltes de la race mortelle contre l'Olympe, symbole des lois éternelles, la marche en avant des civilisations culbutant les barrières réputées intransgressibles de la création, se résument ici dans le miracle des eaux soumises et tenues captives entre les limites de cet immense bassin artificiel. Douze millions de mètres cubes pèsent de leur poussée continue contre le môle jeté en travers des montagnes, comme la démarcation entre les révoltes et les caprices des éléments et la volonté souveraine des hommes. Dieu disait autrefois à la création : Tu n'iras pas plus loin; et les montagnes, les torrents, les cratères défendaient les accès du redoutable mystère où se dérobait son impénétrabilité. Aujourd'hui la science a interverti les rôles : c'est elle qui, après avoir abattu les portes des noires enceintes derrière lesquelles se retranchait le secret des éternités, fait entendre le grand commandement; et elle déplace les monts, entrave les fleuves et les rivières, à son tour délimite l'orbe où tourne la nature enchaînée.

Notre pressentiment ne nous a pas trompé : nous sommes réellement devant un de ces grands labeurs qui, à travers les siècles, honorent ceux qui en sont venus à bout. Le lac de la Gileppe s'étend sur une superficie de huit cent mille mètres carrés; son barrage n'a de comparable en Europe que les puissantes digues du Furens, dans le département de la Loire, et du Tibi, près d'Alicante; encore les dépasse-t-il par l'énormité de ses proportions; et cette cuve prodigieuse sert à alimenter l'industrie verviétoise, pour laquelle elle a été créée. Verviers, presque toujours à sec pendant les étés sans pluie, malgré la Vesdre et le Mangombroux, laissait chômer ses machines; pendant la période des grands soleils, un seau se vendait jusqu'à six centimes, dépense ruineuse quand on considère que pour la manipulation d'un mètre de laine il faut environ un mètre cube d'eau. En outre, l'avare filet de la Vesdre, à sa descente d'Eupen, n'arrivait que chargé des impuretés de cette ville d'usines, et le lavage des laines, la teinture, le rinçage exigeaient un filtrage constant. Alors naquit l'idée hardie d'un réservoir dans la montagne; on mit dix ans à en étudier la réalisation, et dix années encore furent employées à la mettre à exécution. Dans un temps où les questions économiques ont remplacé pour les villes les dissensions intestines et les démêlés avec les voisins, les luttes de toute nature pour vaincre les résistances qui entravèrent d'abord les travaux demeureront une des pages mémorables de l'industrieuse petite cité. Le grand lion de pierre symbolise donc avec raison la force triomphante et reposée, en même temps que l'orgueil de la tâche accomplie. Mais le décor et les apparences sensibles, cette fruste et massive architecture du barrage, l'immense plaine liquide accumulée et contenue entre les rives, n'offrent que la beauté extérieure de cette œuvre incomparable. Tout un colossal appareil hydraulique fonctionne dessous, comme le système artériel, le poumon et l'âme de cet organisme, avec puits, galeries, conduites d'eau, vannes, soupapes, tuyaux de décharge, chambres de raccordements, cuves d'alimentation et de distribution, déversoirs, bassins; et l'aqueduc qui charrie les eaux à la ville, d'une hauteur de deux mètres cinquante sur deux mètres de largeur, n'a pas moins de deux lieues de longueur.

Du milieu de la chaussée, on est bien placé pour contempler les sévères magnificences de ce grand tableau dont les bois et les rochers ont fourni l'ordonnance, mais qui porte partout la griffe victorieuse de l'homme. Entre les parois curvilignes, le lac s'allonge, uni, métallique, à peine ridé de légers frissons, terrifiant à force de silence et d'immobilité; sa nappe rigide n'a point les transparences des eaux vives et à distance se plombe même de teintes foncées, comme les espaces liquides suspendus sur des gouffres; on croirait voir en cette grande paix morte la sournoise rancune des torrents domptés, rongeant leur peine et complotant des cataclysmes. Çà et là des criques échancrent la rive qui recule jusque dans la montagne; un plan général du lac, dans le café voisin, dessine vaguement la silhouette d'un monstrueux saurien, la tête formée par le barrage et les prises d'eau, la queue se fourchant en deux tronçons inégaux, le corps allongé et sinueux; et, pour compléter la ressemblance, les petits golfes entaillés dans le roc simulent à la partie antérieure la projection des pattes. La vaste étendue va, s'étend, creuse au loin l'horizon des bois, dont les coupes se superposent en un amphithéâtre de dômes et finalement se perdent dans les fuites bleues de l'Hertogenwald. Le même silence qui règne sur les eaux s'appesantit à travers l'air; on n'entend au-dessous de soi que l'éternel roulement étouffé de la chute d'eau, qui, selon le vent, expire dans la profondeur de la vallée ou s'élève comme une plainte; et cette douceur muette des étendues rend plus pénétrante l'impression des solitudes.

Notre voiturier s'impatiente : il fatigue l'écho d'une pétarade nourrie de coups de fouet; nous reprenons place dans le véhicule. Le chemin qu'enfile l'attelage monte à présent à la droite du lac; l'escalade est rude; devant nous l'empierrement s'allonge, toujours plus haut, et semble se perdre dans le ciel; nous sommes dans l'Hertogenwald. Là-bas, à perte de vue, moutonne l'énorme et mystérieuse forêt, avec ses masses dorées par le soleil de l'après-midi, ses taillis impénétrables et qu'aucune laie ne sillonne, ses chênes, ses sapins et ses hêtres qui, pareils à des colonnes, soutiennent le poids de la voûte verte. Après le turbulement fiévreux des villes, le grondement des industries, l'âpre et anhélant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

effort des machines, après Seraing, Liège et Verviers, évanouis dans la reculée des horizons, la nature enfin va nous reprendre et nous bercer en son giron. Le vent qui souffle du large et remue les espaces comme d'une palpitation visible sera, pendant des lieues, la seule voix dont le chuchotement descendra dans nos oreilles. A mesure que nous nous élevons, en ce pays des altitudes, il augmente comme la sourde rumeur des halliers dévastés par les hardes vagabondes, et comme l'haleine même de la ténébreuse forêt. Un instant encore, nos regards embrassent le déroulement des eaux du lac; le barrage a l'air d'une borne que les rochers, ces autres bornes plus hautes, dominent et diminuent; maintenant la grandeur de l'œuvre des hommes décroît dans l'immensité du cadre où elle finit par s'engloutir. Et toujours les horizons s'approfondissent : derrière les croupes de bois, d'autres croupes émergent, touffues, massives, comme les vagues figées d'une mer. Une dernière côte, puis nous roulons sur un plateau qui met un arrêt momentané dans les interminables rampes au bout desquelles s'érige la Baraque Michel. Graduellement, l'épais rideau forestier s'est reculé; des cultures, des zones de trèfle, de betterave et de blé losangent la lande; et ces défrichements qui, dans la rude terre où s'emmêlaient les broussailles, ont fait passer le tranchant du soc, révèlent l'existence d'un village prochain. A notre doite, en effet, dans le vaste pays de Suryster qui rejoint les fagnes spadoises, des maisons pointent leur pignon, mais disséminées, comme perdues à travers ces étendues de plaines ondulées. L'agglomération est un peu plus loin, à Jalhay, que notre route traverse et dont les fermes, au tournant, tout à coup nous apparaissent, échelonnées sur des bosses. Une épaisse toison de lierres et de clématites les défend presque toutes, du côté de l'ouest, contre les vents et les pluies; quelquefois ce revêtement, juxtaposé au mur en briques, a une profondeur de plus d'un mètre; et les ramicules et les vrilles ont fini par s'accrocher au glui des toits et s'enrouler autour des cheminées. Comme nous passons, des chaumiers rempaillent les vieux faîtes défeutrés, lissant et râtissant les torsades de chaume avec leurs pignes. Bien qu'on touche à peine aux grandes chaleurs d'été, l'habitant de ce nid des plateaux, toujours exposé aux coups d'aquilon, se prémunit déjà contre les rafales qui s'abattent là, terribles, dès octobre, en tourbillons descendus des hautes fagnes et qui menacent de tout entraîner : il se hâte de profiter de la saison clémente pour défendre son logis contre le retour des intempéries; demain il ne serait peut-être plus temps. Et, malgré les ardeurs d'un soleil encore jeune, on pense aux âpretés de l'hiver qui tout à l'heure recommenceront, fouettant la petite bourgade de leurs lanières blanches, bouchant les avenues avec des montagnes de neige et ensevelissant les toits dans le froid et la solitude d'une Sibérie. Maintenant, dans le poudroiement vermeil, les pauvres bicoques ont presque un air riant; des femmes, le barada sur la tête, vaste chapeau de paille oblong, à galerie d'étoffe flottant dans le cou, la plupart sèches, couleur de vieux buis, la gorge plate et les tibias écharnés, achèvent la fenaison; toutes les portes sont ouvertes, celles des maisons et celles des étables; et les vaches une à une s'en viennent boire à la grande auge de pierre qu'une pompe alimente d'une eau rare. Nous dépassons la mairie, qui sert aussi d'école communale et où nous nous figurons un bon vieux maître chenu, le même depuis un demi-siècle, enseignant la lecture et l'arithmétique à une ribambelle de petits morveux en sabots, tout noirs de la poudre des chemins, avec des joues mangées de hâle et des yeux de jeunes loups sous l'ébouriffement des tignasses. Cet homme simple ne sait rien de nos agitations; en septembre il récolte lui-même ses pommes de terre après les avoir binées et mises en sillons; peut-être n'est-il descendu dans les villes que deux ou trois fois, avec l'étonnement de cette vie fiévreuse qu'on ne connaît pas dans la montagne et qui ne rend pas plus heureux. Puis les toits en chaume se clairsèment; la côte grimpe entre des friches incultes et des étendues de bruyère; une grosse ferme, que le caprice de son propriétaire a nantie de créneaux et de tourelles, singulière ambition à ces approches du grand désert, se cache à demi derrière une palissade d'arbres, entaillée de baies qui correspondent à l'ouverture des fenêtres. En décembre, quand mugissent les ouragans et que les volées de flocons empêchent d'ouvrir les portes, la fermière peut surveiller par ces échancrures de l'épaisse courtine la noire silhouette des loups rôdant à la lisière des bois. Un peu au delà, des femmes entament à coups de hache des troncs abattus; leurs mouvements sont saccadés et furieux; celles-là travaillent comme des hommes, virilisées par leur dur labeur journalier; mais, dans l'immense paysage, leur forme grêle semble se dissoudre, toute petite et lointaine.

Jalhay n'est plus qu'un point derrière nous, sous le planement immobile des fumées montées des âtres çà et là; la vie va s'arrêter à cette limite passé laquelle l'infinie mélancolie des solitudes ne s'interrompra pas; une maison de cantonnier, au bord de la route, et plus loin, à l'embranchement de la chaussée d'Eupen, l'habitation d'un sabotier, seules nous diront que, même aux extrémités de la vie, dans la mort et la désolation de tout, la vaillance humaine peut encore se créer un toit. Maintenant la Fagne — la Fange comme ils disent de cette terre pourrie et spongieuse — nous entoure en tous sens, prolongée à travers les horizons. Aux deux côtés de la voie, des tiges de sorbiers, minces comme des baliveaux, essayent vainement de pousser. La fureur du vent les casse à mesure qu'on les plante; il faut sans cesse les remplacer; et ils ont l'air triste et résigné d'un cordon de sentinelles montant une consigne sous les boulets. Ce sont, en effet, les sentinelles de l'énorme lande; autrefois, quand le chemin n'était pas tracé, le voyageur qui s'égarait risquait de périr dans les fondrières;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils jalonnent la route, et par les hautes neiges, alors que la plaine et la chaussée elle-même ont sombré sous les vagues blanches, leur mince dentelure qui dépasse l'universel niveau sert à guider le passager de ces mornes régions.

La chaussée monte, monte toujours. Aussi loin que va le regard, il n'aperçoit que le moutonnement d'une herbe courte et drue, une terre mangée d'immenses plaques de mousses et de touffes de bruyère crespelée qui, même sous le soleil, demeurent sombres. Un deuil s'appesantit visiblement sur cette contrée que les floraisons joyeuses n'émaillent pas et qui, l'hiver comme l'été, toujours noire, hirsute, sévère, avec ses eaux croupissantes, ses marais qui ne cessent un moment que pour se reformer plus loin, les rouilleuses cavités de ses tourbières, absorbe la lumière au lieu de la réfracter. La mer et le désert, cette autre mer, sont les seules images qui viennent à la pensée, devant cette monotonie et cette grandeur. Aucun oiseau, hormis la bécassine, la gelinotte, le courlis et la poule d'eau, ne fait entendre ici son coup d'ailes; l'air et la terre sont muets; l'éternelle plainte du vent, aigre et sifflante, rompt uniquement l'accablement sourd du silence. Ce qui tantôt n'était qu'une brise souffle à présent sur nous des haleines glacées; les soirées de novembre ont à peine cette frigidité dans les villes; et, sous les brusques rafales, les herbes et les petits arbres de la route se tordent, entrechoqués. Cependant, à l'extrême horizon, sur notre gauche, l'Hertogenwald se déploie toujours avec l'ondulement de ses noires masses immobiles, pareilles à l'entablement de la vaste coupole aérienne; comme une borne gigantesque, la forêt semble là-bas indiquer le déferlement de la fagne; et, toute vide, barrée seulement par la grande



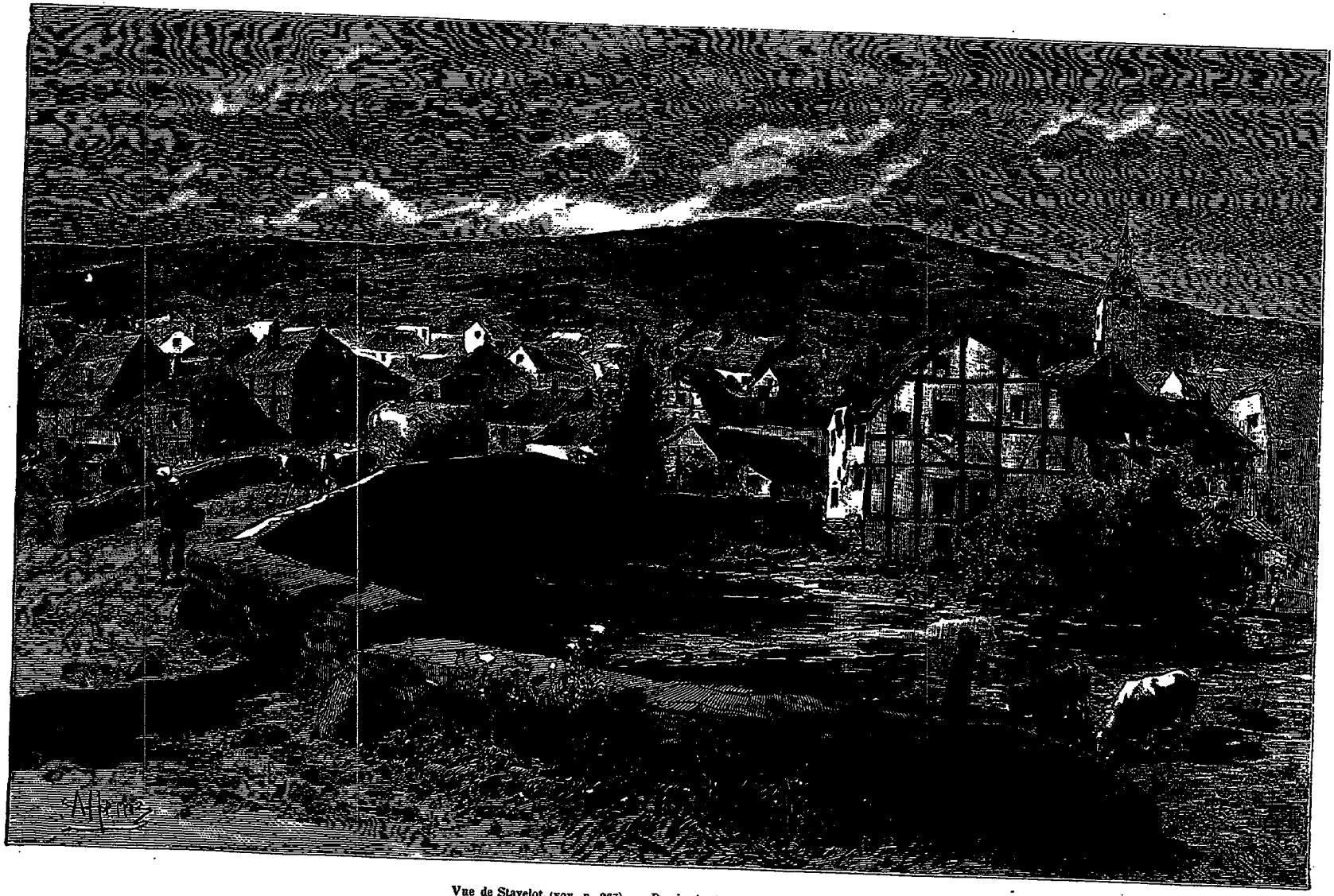
La Baraque Michel. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

route d'Eupen, avec les six à huit maisons d'Estreux perdues dans la mêlée de ses frondaisons, l'imagination la peuple de monstres chimériques, comme cette forêt des Ardennes où Shakespeare mettait des lions et des palmiers.

Enfin nous touchons au point culminant de cette suite de plateaux qui nous ont élevé à six cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer; la montée faiblit; devant nous un bouquet d'arbres laisse passer la pointe d'une flèche.

Il y a quelque quatre-vingts ans, un tailleur de Herbiester, du nom de Michel Schmidt, égaré parmi les marécages et les tourbières, promit au ciel de bâtir une hutte pour servir d'asile aux voyageurs, s'il échappait à la mort et retrouvait son chemin. Sa prière fut entendue; il se construisit un abri surmonté d'un petit clocher; et le reste de sa vie, de moment en moment, agitait une cloche dont les sons se prolongeaient à travers les dangereuses solitudes. Surtout les nuits de tourmente, il ne cessait de sonner, et souvent des voix appelaient, gémissantes, de pauvres diables s'en venaient frapper au seuil de sa cabane, guidés par le hèlement de la cloche secourable. Cette touchante et miséricordieuse pensée d'un brave homme a fini par donner naissance à la petite station de Fischbach, que, par un pieux hommage à la mémoire du vieux tailleur, on continue à appeler la Baraque Michel. Le hameau ne se compose en réalité que d'une seule maison, une pauvre maison basse et trapue, que trois chambres enfumées divisent au rez-de-chaussée; en face, de l'autre côté de la route, s'alignent un hangar et une écurie où relayent les chevaux de la malle-poste d'Eupen à Malmédy; un peu sur la droite du corps de logis une chapelle, dédiée à la Vierge et construite par un Henri Fischbach de Stavelot, chevalier, — d'où le nom réel du hameau — érige cette flèche que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Stavelot (voy. p. 267). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apercevions il y a un instant; enfin, à quelques pas plus loin, le Dépôt de la Guerre a fait construire une chambre pour la triangulation du sol belge. Toute la vie de cet humble endroit se concentre là; autrefois un fanal s'allumait, dès le crépuscule, dans le petit clocher; mais ni la cloche du bon Michel ni le fanal n'existent plus; le buron hospitalier est lui-même devenu une modeste auberge où, en attendant que notre limonier achève de broyer son picotin, nous avalons des beurrées fourrées de tranches de jambon. Le froid nous a pénétré; nous nous chauffons à un maigre feu de tourbe que la maîtresse de la maison, une figure triste, pâle, la tête enveloppée d'une capeline, vient de recharger pour nous; et l'homme, petit, rude, tanné, la mine sérieuse et lasse, avec un flot de barbe fauve sur la poitrine, nous parle des Fagnes, de l'hiver qui les sépare du reste du monde, d'un pauvre couple de fiancés ensevelis dans les neiges, de bien d'autres demeurés là, perdus et engloutis, pour s'être aventurés dans l'obscurité ou n'avoir pas suivi les sentes frayées, si vagues elles-mêmes, bientôt effacées. Il n'est pas rare qu'en juin l'eau gèle dans les seaux de la maison; les arbres se dentellent alors de congélations; et une couche de givre suspend à travers la plaine une fine guipure blanche, dont on ne voit pas la fin.

Notre repas terminé, nous risquons une course le long des fondrières d'une lisière exploitée pour l'extraction de la tourbe. A tout instant le sol se dérobe sous nos pieds; nous enfonçons jusqu'à la cheville dans des bourbiers noirs; l'eau, aux endroits les moins spongieux, rejaillit en éclaboussures et en fusées sous nos semelles. Mais un merveilleux tableau nous paye de nos courtes peines : là-bas, dans la reculée, quinze lieues du pays, visibles par les midis secs, se déroulent en vagues vertes et bleues. Toujours derrière les lignes de bois, d'autres croupes se massent et ondoient, par zones interminables qui dessinent au bas du ciel comme des degrés géants et vont se perdre ensuite dans les lacs gris-perle, azurés et roses des vapeurs suspendues par l'air. Et quand nous ramenons nos regards autour de nous, les Fagnes, tristes, solennelles, incultes, sans un crécellement d'insecte ni un battement d'ailes, nous paraissent plus désolées encore, après cette lumière des espaces. En tous sens elles s'étendent trouées d'excavations noires, hérissées de petits tas de tourbes séchant au soleil et barrées par les grands miroirs sombres des eaux mortes.

Nous saluons d'un mélancolique adieu la baraque et nous remontons en voiture. Une borne de pierre se dresse à notre gauche; elle enchâsse une plaque de fer rouillée sur laquelle un aigle à demi effacé profile son rostre; et l'héraldique roi des accipitres nous ouvre le seuil de la Prusse. Tout de suite l'aspect de la contrée change. Ce sont les Fagnes encore, mais transformées déjà par les plantations de sapins : alors que la Belgique se résigne à ne rien tenter pour combattre la stérilité de cette région perdue, le gouvernement prussien défriche et amende graduellement la grande terre revêche; et les sombres lisières de bois entre lesquelles commence à se dérouler la route qui descend vers Malmédy sont comme la prise de possession définitive d'un sol qui semblait fermé pour l'agriculture. Au bout d'une demi-heure les premières cultures apparaissent, tigrant de carrés verts et jaunes les houles noires de la bruyère; un troupeau de vaches paît une herbe encore rare, mais qui se multiplie de proche en proche; et la musique des clarines qu'elles balancent à leur cou nous suit à travers le bourdonnement des roues. Puis une métairie hourdée en torchis se quadrille de lambourdes; d'autres maisons, d'un aspect terreux, sortent des massifs d'arbres qui les ombragent; une bande d'oiseaux piaille dans un buisson; et la route dévale plus rapide, décrivant des lacets repliés autour d'un ravin profond, dont les végétations touffues s'échevellent sous nous, éclaboussées d'une pluie de clartés. La procession rabougrie des pauvres sorbiers qui depuis Jalhay n'a pas cessé de défiler au bord du chemin, maintenant s'égaye de feuillages nourris; à notre droite, le sol s'accidente de masses rocheuses que la tranchée a entaillées; en même temps le vent se lénifie, nous passe sur la peau avec des chatouilles, et tout à coup, au bas de l'entonnoir, Malmédy groupe ses tanneries, ses usines et ses maisons dans le crépuscule qui tombe, allumé par les visions du couchant. Pendant qu'à l'auberge, une vieille et appétissante hôtellerie de province, on nous prépare la truite et la côtelette que nous arroserons d'une fiole de Moselle, nous vaguons un instant par les rues; un ruisselet les longe et par endroits les coupe diagonalement, sous des planches aboutées qui permettent la circulation du roulage; le bruissement de l'eau, le cornement des bœufs qui rentrent du pâturage, les commérages traînant de porte en porte font une sourdine assoupie au silence de la petite ville engourdie par les approches du sommeil; et un personnage ragot, bedonnant, barbu comme un fleuve, en uniforme bleu turquin à boutons d'argent, nous croise, une ligne sur l'épaule, donnant le bras droit à une grande femme sèche et portant à l'autre bras un corbillon. Ce digne gendarme prussien, car c'en est un, regagne pacifiquement sa caserne, après une partie de pêche dont il fera grésiller tout à l'heure le produit à la poêle.

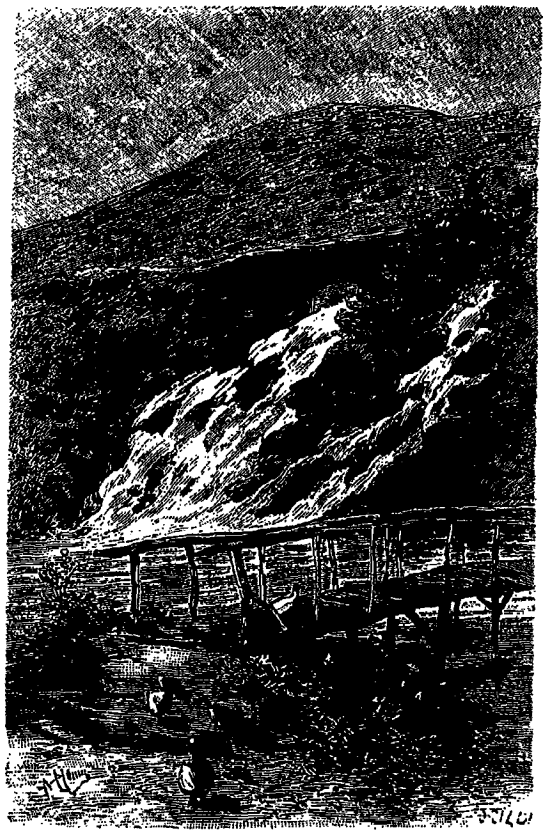
Malmédy ne nous écarte pas sensiblement de la Belgique; autrefois elle faisait partie du pays de Stavelot; et le jargon tudesque n'y a pas tué le dialecte wallon. Tout en dépeçant les chairs savoureuses de notre truite, nous nous réjouissons d'entendre sonner à nos oreilles les rudes consonances du rouchi; et c'est l'esprit satisfait, l'estomac apaisé, que nous reprenons notre berlingot et que, dans la nuit tiède, parfumée par les fragrances aromatiques des bois et des prés, nous roulons vers la frontière où, au bout d'une couple d'heures, les gabelous brusquement surgissent de l'ombre, le mousquet en bandoulière; mais rien ne trahit dans notre extérieur la maraude et le dol; un mutuel bonsoir s'envole dans le claquement du fouet,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous gravissons paisiblement la dernière côte, au bout de laquelle l'hôtellerie met en travers de la ruelle son panonceau peinturluré.

La diane des bœufs. — Stavelot. — Hier et aujourd'hui. — L'Amblève. — La Gleize. — Stoumont. — Targnon. — Le Fond de Quarreux. — Sauvageries. — Montjardin. — Remouchamps. — Aiwaille. — Un château des quatre fils Aymon. — Amblève. — Arrivée à Comblain-au-Pont.

Le meuglement des bœufs sonne pour nous la diane; nous nous éveillons à Stavelot, dans une chambrette tendue de papier à bouquets roses; une lumière déjà haute, vannée par des rideaux de mousseline, glisse sur les courtines miraculeusement blanches de notre chevet; un dortoir de demoiselles ne caresse pas les yeux de plus almes clartés; et des armoires entre-bâillées s'exhale une senteur vague de pommes mûres, les pommes d'antan qu'à table d'hôte les voyageurs croquaient à longues dents rêches. L'échappée qui s'encadre dans nos fenêtres, un bout de rue cabossée et flanquée d'amusants profils de maisons, avec de grands toits en auvent et des façades faisant ventre par-dessus l'ourlet mince des trottoirs, nous donne l'envie de déambuler par la ville. Une venelle que nous enfilons d'abord nous conduit à une petite place en pente, décorée d'une fontaine dont l'entablement s'ornemente de frustes silhouettes de loups, par allusion sans doute aux origines de Stavelot (*Stabulum*), bâtie dans un lieu sauvage hanté par les hardes errantes. Puis nous tombons sur une file de petites figures furtives et pressées, en qui nous devinons des dévotes matinales, et qui nous acheminent à leur suite vers une affreuse église rose, l'église paroissiale. Nous n'ignorons pas que le trésor de ce sanctuaire possède deux admirables reliquaires; et le sacristain, que nous allons dénicher au fond d'une chandellerie, nous exhibe successivement la châsse de saint Remacle, une merveille de l'orfèvrerie du quatorzième siècle, et le buste en argent de saint Poppo, à mi-corps posé sur un socle historié de curieuses et délicates ciselures. Ces pieux édicules nous reportent au temps où Stavelot, siège de l'antique abbaye fondée par saint Remacle, avec ses gouverneurs abbés, princes du Saint-Empire et comtes de Logne, ses vingt lieues de tour, ses trente mille habitants et sa « postellerie » de Malmédy, formait la capitale d'un petit État. Plus rien n'évoque cette lointaine grandeur : le palais des abbés a disparu dans les reconstructions de l'abbaye, au siècle dernier, et celle-ci s'est changée en un hospice; la puissante tour carrée de la vieille église abbatiale, avec son écusson constellé par les saxifrages, elle-même a fini par servir de magasin d'écorces. Mais, dépossédée de ses gloires, la cité des fastueux prélats s'est recomposé, avec les calmes activités de son industrie, une physionomie originale; la montagne lui fournit en abondance les écorces dont elle a besoin pour ses tanneries; et jusqu'au cœur de la ville se déroulent les grandes cours feutrées et fauves, entourées de séchoirs aux claires-voies desquels d'innombrables peaux de bête conservent la forme animale. De bosse en bosse, par des rampes cailloutées de caboches, le réseau des étroites et torves rues dégringole les pentes et va déboucher à l'Amblève, qui dans ses eaux brunes réfléchit des plans superposés de maisons, des pignons hors d'équerre, le joli fouillis des façades et des toits étagés sur le versant, parmi les touffes fleuries des vieux jardins. Nous musons dans ces tortilles d'impasses et de ruelles, quelquefois nous effaçant pour livrer passage à une file de vaches conduites par un petit pâtre et tendant leurs naseaux à l'odeur des pâturages voisins, d'autres fois admirant le caprice des architectures en retrait ou en saillie, bossues, déjetées, tassées, capuchonnées de toits à lucarnes et la plupart abritées contre le vent et l'averse par des revêtements d'ardoises ou des lamelles de bois juxtaposées (voy. p. 265).



Cascade de Coo (voy. p. 268). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

En route! En route! L'étape est longue d'ici à Barvaux où nous coucherons ce soir; mais la rivière nous tiendra compagnie, tout au moins jusqu'à Comblain-au-Pont, nous faisant trouver brèves les heures. C'est elle en effet, c'est l'Amblève, tour à tour riante ou morose, qui va nous servir de guide dans cette excursion nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

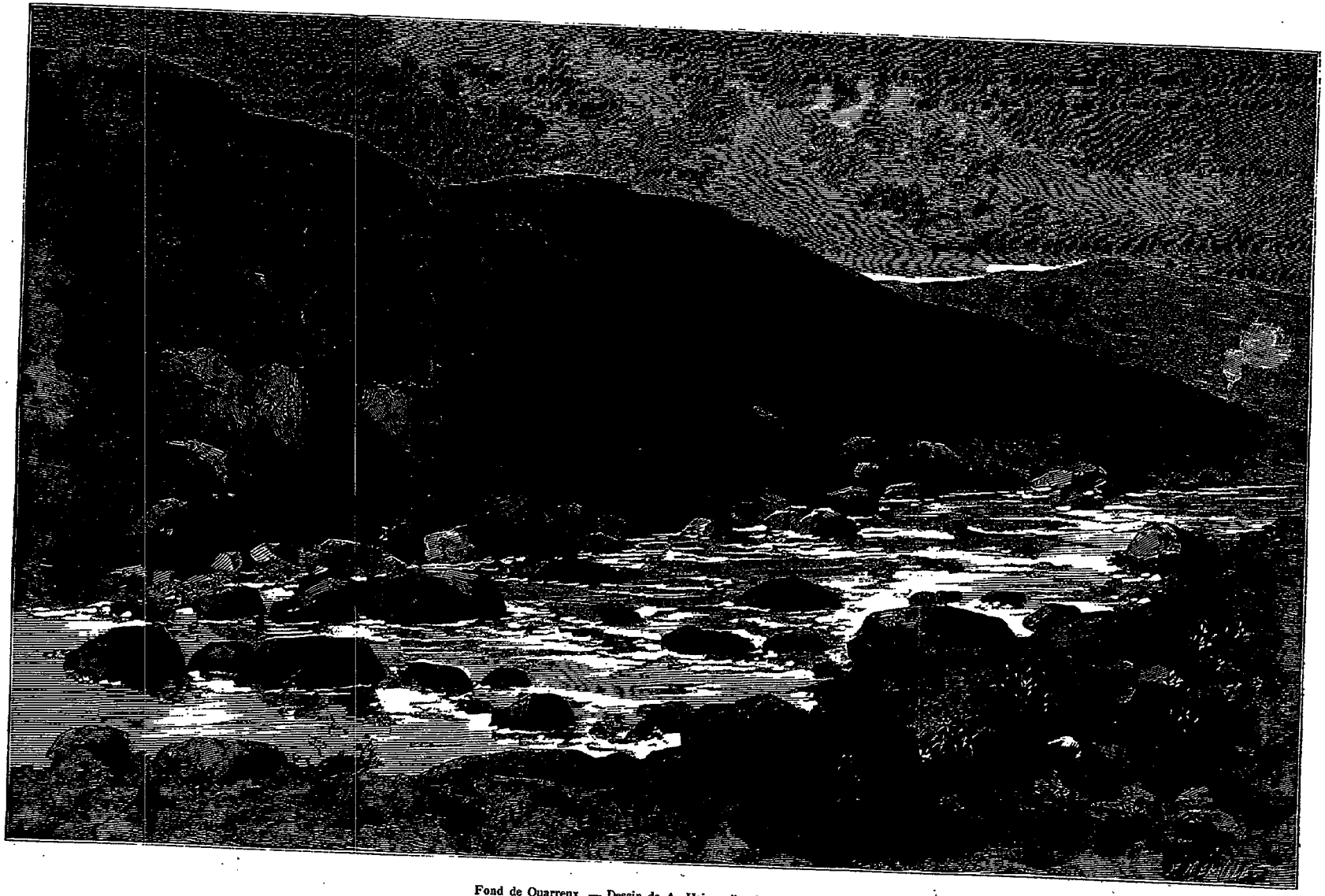
velle et dont les capricieuses sinuosités nous révéleront des enchantements toujours variés. D'abord elle serpente dans des fonds, se perd en des crochets, miroite à travers des défilés dont les crêtes festonnent le ciel, à notre gauche; puis la route s'abaisse : nous longeons la berge; les pentes boisées que nous dominions naguère, maintenant s'étagent au-dessus de nous; et des prés, de larges nappes étoilées de marguerites, déclinent jusqu'aux galets découverts par l'abaissement des eaux. En automne, après les grandes pluies qu'amènent les vents d'ouest, le flot, sans cesse grossi par les alluvions de la montagne, bouillonne avec impétuosité à travers ce large couloir, barrant de ses écumes tout l'espace compris entre les deux rives et souvent escaladant les prairies ourlées par la route. Mais, pour le moment, les urnes du ciel semblent taries; l'air sec brûle et poudroie par-dessus les ondes claires et moirées qui ne parviennent pas à gagner les bords.

Bientôt de nouvelles collines évasent leurs cols; la Salm glougloute au goulot d'un ravin et vient s'unir à l'Amblève; comme des paliers qui feraient se rejoindre les roches, des ponts ouvrent leurs arches grises dans l'ensauvagement du paysage, donnant à la gorge sa dénomination de Trois-Ponts. Cette Salm est, avec l'Aive et le Héblon, une des grandes rivières à truites du pays; une chasse sans trêve traque le frétillant poisson à travers les cailloux frôlés par son ventre argenté; on le pêche à la mouche ou avec des filets dont les mailles ont l'espacement réglementaire d'un pouce. Puis le tableau change; par moments la rivière se dérobe; des taillis profonds en interceptent la vue; on la voit luisarner derrière les bouquets de chèvrefeuilles, les hautes fougeraies, les chênes et les bandes de cytises qui garnissent la rive. Tout à l'heure elle va prendre son élan pour franchir le saut de cette cascade de Coo, créée par les moines de Stavelot, et qui demeure toujours une des célébrités de la contrée (voy. p. 267). Un pont l'enjambe en cet endroit, du haut duquel les féroces ripuaires lançaient autrefois dans les écumes de malheureux chiens qui souvent allaient se fracasser sur les roches du fond et qu'on regardait tournoyer à travers le cabrement des eaux. Pour avoir été entaillée dans la montagne par la main des hommes, la chute, surtout après un de ces fréquents orages qui font rouler les avalanches le long des pentes, n'en reste pas moins un saisissant spectacle. La vaste nappe s'écroule d'une hauteur de vingt mètres, brisée en deux tronçons par la pile qui soutient la double arche du pont; mais, tandis que l'un de ces tronçons se rue comme une trombe, avec un grondement de tonnerre, l'autre ne forme plus qu'une cascatelle qui divise la force du courant; puis tous deux se rejoignent dans les bouillons de la cuve creusée par l'éternelle retombée de la gerbe principale.

Nous traversons la Gleize, groupé sur un mamelon autour d'une humble et vieille église, dont le clocher, mi-décoiffé par le vent, se penche sur les herbes et les fleurs d'un de ces inoubliables cimetières de campagnes, tout noyé d'ombre, avec des croix mangées de mousses et des tertres engloutis sous les lierres. Maintenant l'Amblève coule là-bas, entre des monts verts dont les coupes bossellent l'horizon; une côte s'escarpe à travers bois, puis décroît sous le couvert d'une allée; et jusqu'à Stoumont les talus s'enfleurissent des casques pourprés de la digitale. Tandis que la voiture continue seule par la grande route et va nous attendre à une demi-lieue de là, nous arpentons les ruelles du joli village, gravissant et dégringolant les bosses sur lesquelles s'espacent ses petites bordes, squamées de larges dalles de schiste. L'industrie locale a donné ici aux habitations une physionomie particulière : presque toutes appuient leurs toitures sur des piliers en bois, chantournés à la base, avec la maison en retrait entre deux avant-corps qui servent pour l'étable et pour la grange; et les murs, faits de bardeaux recouverts de bousillage, avec une couche de plâtre par-dessus, entrecroisent extérieurement leurs palançons, comme les pièces d'une armature. Dans un fond, par delà un vieux moulin dont la roue sème dans l'air l'éclaboussement d'une pluie de pierreries, les huttes en torchis de Targnon, un pauvre hameau du bord de l'eau, tout délabré et moisi de vétusté et de misère, semble faire de ses toits défoncés un rempart à la petite chapelle chétive qui a poussé là son clocher de travers, comme un chapeau de pierrot ivre, si basse d'ailleurs qu'on voit s'encadrer, à travers ses vitres poudreuses et tapissées de toiles d'araignée, l'argile éraflée et croulante des maisons rangées à l'entour.

A peine a-t-on quitté les solitaires chaumines, qu'une trépidation secoue le sol; le stridement d'un sifflet déchire l'air; un train passe en soufflant des flocons de vapeur; et la première station d'un embranchement de ligne nouvelle (de Stoumont à Rivage) découpe sa silhouette rouge sur les vertes perspectives de la vallée. Un remblai prolonge à présent sa crête rectiligne, parallèlement à la route, à travers le pittoresque diminué des rives, dont naguère encore les ressauts et les ondulations accompagnaient si délicieusement la sauvagerie de cette partie de l'Amblève. Cependant l'autre rive dresse toujours son grand versant boisé, aux parois duquel s'emmêlent des taillis si touffus que leurs végétations ne laissent point apercevoir l'ossature du roc, et que la montagne a l'air de balancer par-dessus les miroirs de l'eau les profonds roulis d'une forêt suspendue. Plus bas le Fond de Quarreux, un amoncellement de blocs éboulés, comme des margelles de puits, des tables de menhirs ou des chapiteaux de colonnes qu'un cataclysme aurait confondus, obstrue la rivière d'une miniature de chaos, parmi les écumes et le bouillonnement du flot; l'hiver surtout, au bas des roches dépouillées, sous l'aigre clarté des cieux lourds, le paysage se fait dramatique, avec l'inquiétant profil des énormes pierres qui, dans les batailles du jour et de l'ombre, prennent des apparences monstrueuses; et, un peu plus loin, cette rudesse de nature brusquement recommence dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fond de Quarreux. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bouleversements d'un lit de torrent, le ru Donneux, grossi par le ruissellement d'une quantité de petits affluents et qui descend des hauteurs de Vert-Bouhon. Les quartiers de rocs partout entassent des barrages entre ses bords; mais, à mesure qu'on se rapproche de la « chaudière » creusée par les eaux à l'endroit où elles s'écroulent de la montagne, leurs masses finissent par se superposer comme des embâcles. Cette chaudière, ainsi baptisée par l'imagination populaire, forme une vasque profonde, au bas d'une écorchure entaillée par le cours constant du ruisseau et qui petit à petit s'est émaillée de tons de velours, de marbre et de métaux, dans un caprice éblouissant de colorations.



Le ru Donneux — Dessin de A. Heins, d'après nature.

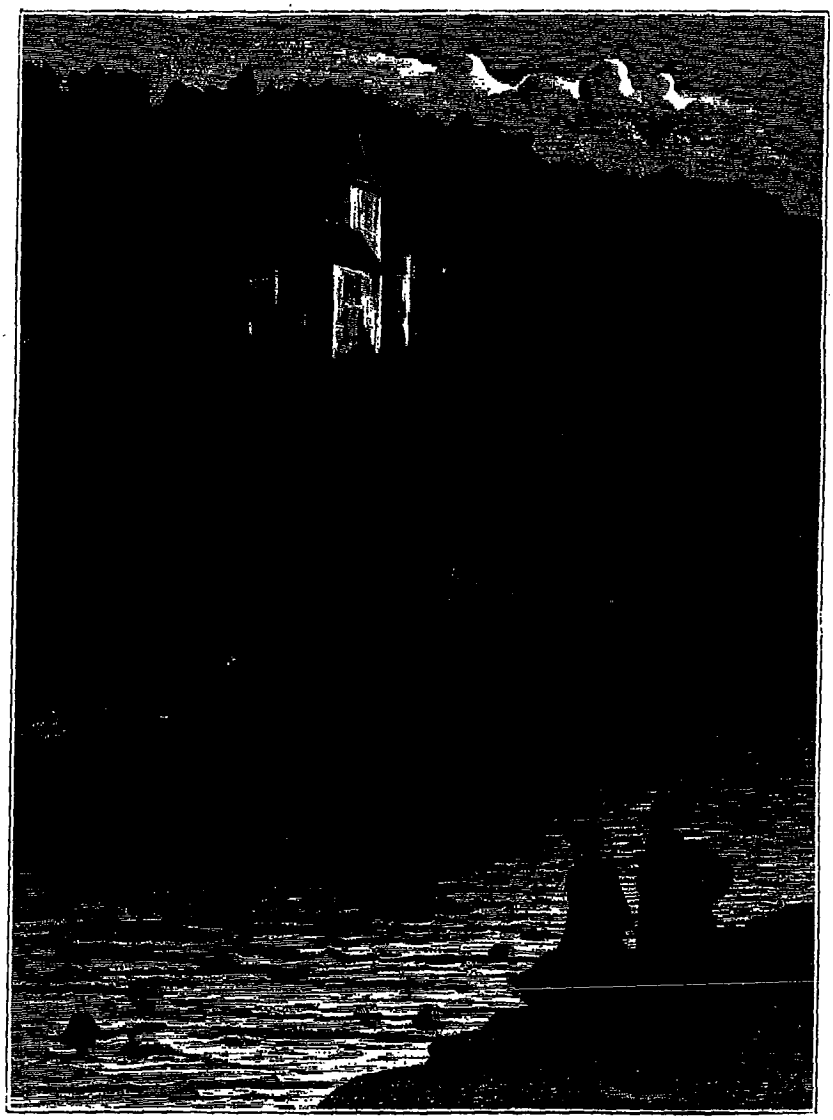
Nous dépassons Nonceveux; au loin se découpent, dans l'ombre et le verdoiement des pentes, les façades blanches de Montjardin, avec leurs toitures effilées, leur tourelle d'angle aiguisée en poivrière et le petit donjon débonnaire qui se hausse par-dessus les cheminées, délicieux motif pour une aquarelle romantique et dont la rivière reflète dans ses demi-teintes chatoyées les épaisseurs touffues et les aériennes transparences.

Puis Remouchamps aligne le long de sa jetée en pierre, dans une anfractuosité de montagne, la file inégale de ses maisons; trois grottes étagées l'une au-dessus de l'autre ont donné au village un renom que suffirait à justifier l'avenante rusticité de sa physionomie; et tout à coup la vallée s'élargit; le mur rocheux qui régnait à gauche faiblit et recule; les monts de droite, au contraire, commencent à dessiner la superbe saillie de leurs contreforts; et nous gagnons Aiwaylle, les yeux emplis par les magnifiques architectures de ces grands blocs superposés. Des ballades d'ombrelles et de chapeaux de paille dans la grande rue bordée d'auberges cossues, un flot d'enfants et de jeunes filles qui jouent à la raquette ou au cerceau et, sur le seuil des hôtelleries, de grosses dames lasses, emplissant de leur carrure la largeur des bancs, nous dénoncent un pays de villégiature. Toutefois nous résistons aux séductions de ce séjour civilisé pour nous replonger dans le charme et les surprises de la vallée et goûter jusqu'au bout les enchantements de cette Amblève ensorcelante qu'il nous faudra quitter bientôt ou plutôt qui nous quittera pour former sa jonction avec l'Ourthe.

D'ailleurs la journée s'achève; au-dessus de nous, les corneilles déploient leur grand éventail noir dans l'or roux du crépuscule; et comme des fantômes, les brumes vespérales commencent à flotter entre les arbres; il nous faut rivaliser de vitesse avec la nuit, qui tombera dans une heure. Et, d'un trot soutenu dont l'allongement rythmique résonne dans la paix du paysage, notre carrossier arpente le ruban de route grise qui côtoie la rivière allumée par les flammes roses du couchant. Sur l'autre rive court sans interruption l'énorme muraille du roc, lambrequinée de crêtes dentelées ou taillée à profils droits, avec ses calcaires gris saillants comme des vertèbres, ses stratifications superposées comme des tables de pierre, ses brusques ressauts à forme de bastions et de terrasses, ses vagues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

silhouettes d'animaux chimériques en surplomb sur le vide, et ailleurs ses parois boisées, ondulant de proche en proche sous la toison des végétations. Dans la région des grands vols, si haut qu'une chaleur de soleil la fait encore flamboyer par-dessus les horizons assombris, une carcasse de château fort, un hautain pan de mur, dont les ouvertures ont l'air de porches ouverts aux houles du vent, se tient suspendu comme le tablier d'un pont-levis qui, pour s'abaisser par l'espace et laisser s'écouler le tourbillon des spectres, attendrait l'heure fatidique des minuits. Non loin, un reste de tour s'accroche au roc, parmi les éboulements et la déchiqueture des ruines. C'est tout ce qui reste de la sombre demeure du Sanglier des Ardennes, sur

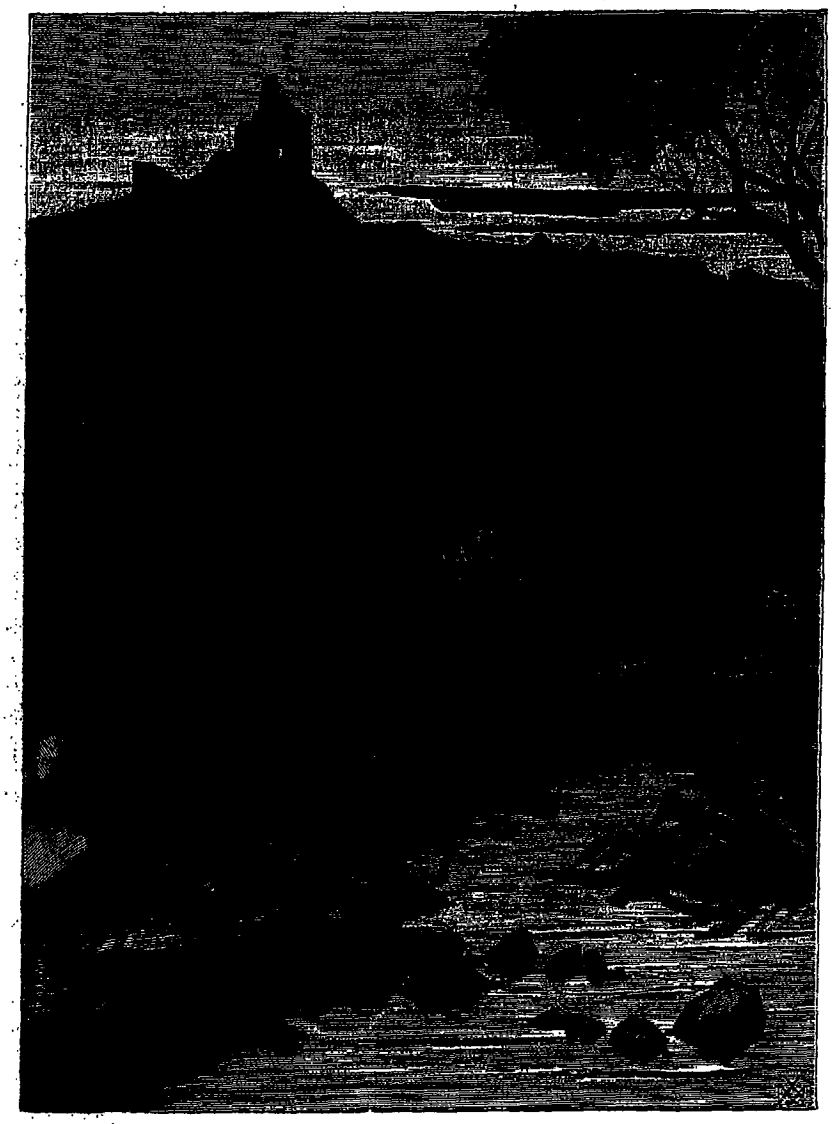


Montjardin. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

laquelle plane aussi, comme un reflet d'épopée, le souvenir plus lointain des quatre fils Aymon. Mais cette vision héroïque à peine a remué dans le cerveau la poussière des vieilles légendes, qu'elle se dissout parmi les riantes magies des feuillages et des eaux. Un petit village, Amblève, brouille dans le soir ses toits d'ardoises, desquels monte la rumeur des ménages; et les derniers bruits de la journée se mêlent au clapotement de la rivière le long des barrages. Toutes les gloires de là-haut ne valent pas le reste d'activité qui, chez ces humbles riverains, accompagne la rentrée au foyer, après le labeur lourd de la carrière et des champs. Et, autour d'eux, les grands rideaux d'arbres, les îlots fleuris, la musique des cascatelles encadrent d'un décor d'idylle les approches lentes du sommeil. Maintenant la roche s'escarpe à notre gauche,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute droite par moments, avec de grands blocs demi-détachés ; et, dans le noir des verdures, de puissantes masses crayeuses semblent réverbérer encore les flammes solaires qui les ont brûlées tout le jour. Au loin les maisons de Comblain-au-Pont se piquent de lumières ; on allume les lampes ; il règne juste assez de jour pour nous permettre de saluer d'un dernier regard les soubresauts d'un énorme promontoire rocheux



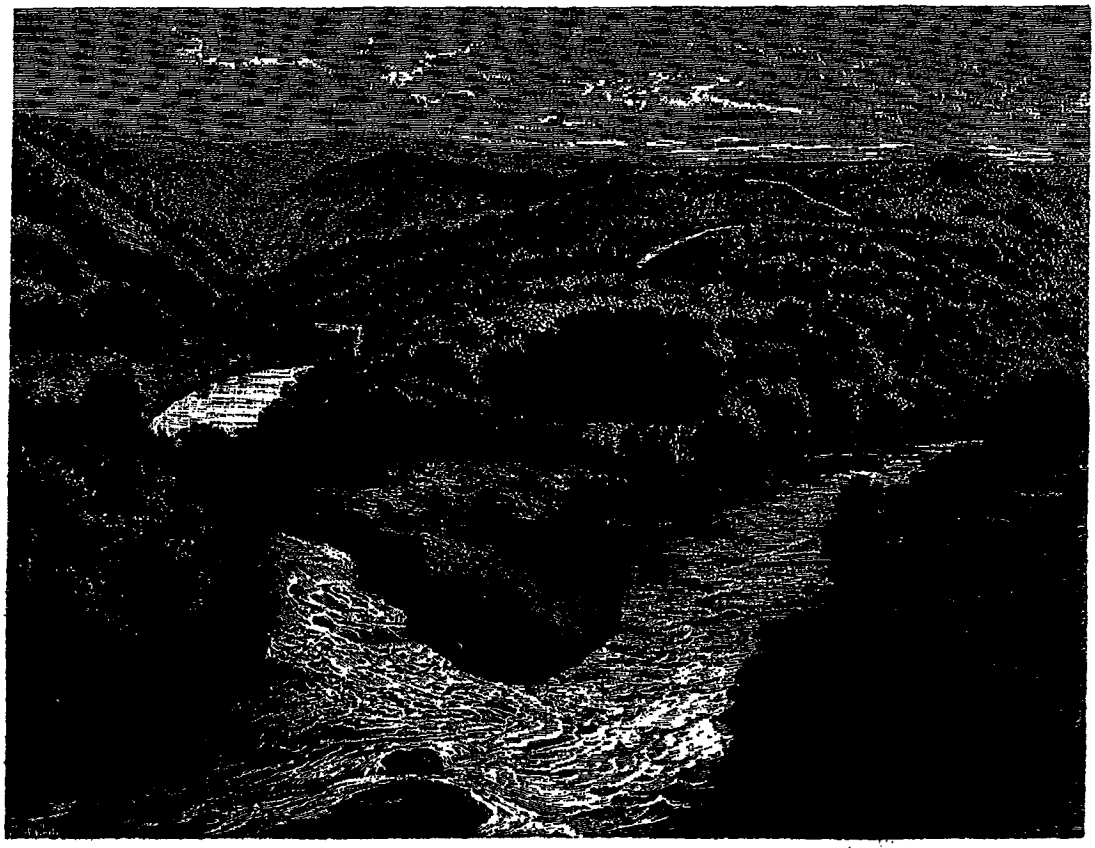
Château des Quatre Fils Aymon (voy. p. 271). — Dessin de X. Mellery, d'après nature

en saillie par-dessus les toits qui avoisinent la gare ; et, tandis que notre voiture regagne avec son attelage par Sprimont et Louveigné son écurie de Dolhain, nous nous jetons dans un train qui passe et qui au bout d'une demi-heure nous débarque à Barvaux, cette première étape des excursions dans le Luxembourg.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Confluent des deux Ourthes (voy. p. 278). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LUXEMBOURG.

Barvaux. — Une ville dans un trou : Durbuy. — De Melreux à La Roche. — Un burg. — Visite aux ruines. Hallali de fantômes. — Le veilleur de nuit.

Barvaux est la première marche de la rude contrée luxembourgeoise quand on l'aborde par l'Ourthe, la sœur de cette autre sauvage et folle rivière, la Semoys, cavales échappées du giron des monts et qui piaffent et se cabrent, écumantes et noires, dans la nuit des défilés. L'endroit sent la grange et la métairie, cette sèche et piquante odeur de paille et d'avoine digérées qui particularise l'air en ces plaines où les végétations grasses ne poussent pas, mais seulement les chaumes et les poudreuses graminées. Un peu en dehors du gros des maisons, presque toutes carrées, massives, bâties en moellons, sous la retombée des lourds toits de schistes, une côte se dessine, au pied d'une butte ronde et lépreuse, ravinée de pierrières, sans arbres, et dont les contreforts s'épaulent à l'Ourthe, dans la direction de Durbuy. On peut gagner par là, en escaladant, cette étonnante petite ville, encaissée dans la montagne comme en un puits; mais l'abord est plus brusque par la route qui, toujours montante, finit par surplomber le trou même, un sombre et grêle enton-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321; t. XLIX, p. 337, 353, 369; t. L, p. 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noir au fond duquel inopinément, à cent pieds sous soi, on voit des toits, des ponts, un château, une église et, coupant en deux la rue, le bleuissement gris de l'eau. Avec les versants du fond, les terrasses en gradins, les plaques violettes des faîtes en ardoises, les bossellements gris du pavé, les minuscules silhouettes des hommes et des vaches, grosses fourmis noires et lentes, c'est comme l'illusion d'un coin de terre et d'humanité, perdu loin dans l'espace et dans le temps. Une rampe descend au cœur de l'agglomération, comme une échelle de corde jetée d'en haut pour rattacher la petite vie intermittente de l'habitant au reste du monde. Par là passe la circulation, vont les attelages à bœufs, pénètrent le bien et le mal de nos civilisations qui, même en cette cuve à ciel ouvert, avec un demi-crépuscule pour couvercle, sèment la fièvre et la folie. Durbuy a une justice de paix, une école, une mairie, des promenades, une ou deux hôtelleries et des cafés. Durbuy exploite même des mines de fer et de plomb aux alentours. Et pourtant ce rien de ville, ancienne prévôté et châtellenie des ducs d'Ursel, qui y ont toujours leurs tourelles, mais arrangées au mauvais goût moderne, tiendrait à l'aise dans la place du Carrousel.

Nous gagnons par la chaussée Petit-Han et Monteuville; l'Ourthe tout à l'heure nous rejoindra à Deulin, d'où nous nous dirigerons sur Monville et Melreux, en laissant à droite les grands horizons monotones de Marche. A Melreux, la malle-poste qui dessert La Roche n'attelle que deux fois le jour : l'après-midi s'avance; et nous ne voudrions pas manquer l'entrée de la ville avant la tombée du jour. Nous prêtons donc l'oreille aux offres d'un gamin huché sur le siège d'une carriole et qui, moyennant dix francs, prix fixe, à ce que nous dit l'aubergiste, maître de l'équipage, nous mettra au pied des ruines, avant le coucher du soleil. A peine installés sur la moleskine des banquettes, le rubican s'allonge d'un trot serré, ruant par moments dans les brancards aux anguillades du petit cocher, qui, d'un « hue, Louis! » corroboré encore les cinglades du fouet. Ce bout d'homme, quinze ans à peine, brûlé comme un moricaud, la mine hardie, a vraiment le diable au corps; son unique préoccupation est de dépasser la concurrence, un cabriolet qui va devant nous, avec une charge de voyageurs; et nous dansons sur les caillasses comme une barque à la pointe des vagues. Le drôle, en outre, crache, chante, lampe aux cabarets des rasades de péquet. En moins d'une heure il vide six verres; il rendrait des points aux femmes de Coo, connues pour leur goût du genièvre; et nous dépassons Hotton, l'Ourthe à notre gauche, coulant entre des roches et des prés; Hampteau et ses bois décroissent dans la poussière des roues; le traditionnel relais de Rendeux nous débarque pour dix minutes parmi un grouillis-grouillot de voitures et de diligences. Jusque-là le paysage est une idylle dans du grès et de la verdure; les roches du bord de l'eau, droites, peu tourmentées, d'un gris bleuté d'ardoise, s'entrecoupent de bois; la rivière, moirée d'or par les feuillages ensoleillés, roule de l'ombre et du silence. Et, pour ajouter à ces délices champêtres, le baume des foins coupés monte des rives; des femmes, le harada sur la tête, fanent les flouves grillées; ailleurs on charge les chariots. Puis la vallée s'échancre; Marcourt, en face de nous, étage à mi-côte ses deux files de maisons; et un énorme promontoire boisé fait obliquer la route, reliée au village par un pont. Tout là-haut, dans les chênes, une chapelle aiguise sa flèche; c'est Montaigu, célèbre pour les dévotions à Saint-Thibaut, un saint du onzième siècle, grand guérisseur de maux, mais surtout grand retapeur d'appétits. (Li miâ d'Saint Thibâ qui beu bin et qui n'mange nin miâ.) Une fois l'an les pèlerins, en longue file, gravissent le petit sentier qui court au flanc des monts et aboutit à l'oratoire, sur ce coupeau qu'une forteresse commandait, au temps du comté de Montaigu. A présent il n'y a plus dans cette ruine et cette solitude qu'un vieil homme, nourri par la charité des fidèles; tout seul, en plein ciel, il vit là les hivers et les étés, perpétuant la tradition des ermites du lieu, sans barbe blanche ni bure, car tout s'en va, même ces attributs essentiels des primitifs anachorètes. D'où vient-il? Personne ne le sait. L'autre ermite étant mort, celui-ci apparut, misérable, en souquenille, l'air paterne. Quelquefois, quand ses provisions sont à bout, on le voit descendre la montagne; la faim seule le chasse vers la vallée; et le reste du temps il prie pour les infirmités du monde, expiant peut-être aussi quelque ancien péché.

Cette singularité d'un ermitage s'ajoute, pour ce pays de Marcourt, à une autre sorte d'illustration; c'est ici, sur la bosse peuplée de chaumines et de petites métairies, que fut engendrée la citoyenne Théroigne de Méricourt, dans le nom de laquelle se sont oblitérées les syllabes du village natal. Un jour, déjà nimbée de la rouge auréole, elle revint au toit paternel, pour en repartir bientôt et se faire arrêter à Liège. La petite baie rose des bruyères, cueillie en courant par la pauvre folle, folle de son corps, de son âme et de tout, n'eut pas le temps de sécher à son corsage : le vent d'exil l'emporta.

Le grand éperon de Montaigu dessine l'extrême saillie d'un long mur rocheux, à ras duquel la route développe son lacet gris et qui partout porte la déchirure des coups de mines. Devant nous, la perspective s'accidente; par delà les croupes vertes des cimes, d'autres crêtes montent, festonnent, semblent capitonner les horizons; des combes touffues s'ouvrent aux eaux scintillantes pour se refermer ensuite sur leur fuite assombrie. Par moments l'Ourthe n'est plus qu'un trou clair dans l'approfondissement de la gorge; déjà s'annoncent les soubresauts violents des sites du Hérou et de Maboge; et une grandeur vient à cette nature que l'homme n'a pas désensauvagée et qui retourne aux sévérités de la Genèse. Après Jupille et Queue-de-Vache, la montagne, sur l'autre rive, fait un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bond énorme, mouchetée sur le plateau par les maisons de Cielle, le hameau bien nommé, perdu dans les plaines de l'air; puis le roc, au bord de la route, s'avance en un dernier ressaut; une crevasse fend le bloc, comme un porche; et brusquement, par un coup de théâtre que rien n'égale, La Roche apparaît dans un fond, avec la coulée lumineuse de la rivière, la grande échine pelée de la côte du Gravier et, sur une butte croulant à pans droits, les parapets et les tours d'un vieux burg lambrequiné, merveilleusement damasquiné par le vert des lierres et l'or bruni des mousses. Un cri nous échappe : debout dans la carriole, nos regards embrassent cette ordonnance superbe d'une petite ville blottie dans son entonnoir de montagnes, au pied des ruines que les flammes déclinantes du soleil empourprent sombrement. Une lumière tranquille, légèrement assourdie déjà par les approches du crépuscule, qui en ce profond ravin tourne rapidement à la nuit, baigne la bousculade de petites maisons bariolées de rose et de pistache, dont les toits d'ardoises ont l'air de tentes déployées et s'empanachent de volutes de fumée. Du côté de l'eau, des balcons en bois, des clôtures de jardins, de frustes murailles bombantes, des logettes en surplomb, des bouts de courtils animent la perspective d'un fouillis de lignes heurtées. Et tout de suite, aux enseignes dont les gigantesques lettres noires enjambent les pignons, aux bâches vertes et grises tendues sur les patios d'hôtellerie, à un certain mouvement de la rue constellée de toilettes voyantes, on a l'impression d'un séjour de villégiature. Une rumeur vague, le bruit des ménages, des meuglements d'étable, des voix piaillantes d'enfants, montent du fond de la vallée, dans la chaleur de ce dernier rayon qui lentement décroît sur le vieux château et l'une après l'autre quitte ses tours déchiquetées. Bientôt la cime des montagnes demeure seule éclairée par-dessus la ville; une ombre de moment en moment plus grise brouille les profils solennels de la ruine; les maisons s'enfoncent dans les houles du soir; et au tintement d'une cloche qui sonne l'heure de la table d'hôte nous franchissons enfin le pont suspendu, trait d'union entre les deux tronçons de la pittoresque bourgade.

A La Roche fleurit encore la patriarcale auberge, relais des diligences, comme au vieux temps. Celle que nous avons choisie s'ouvre à l'angle de deux rues, près du pont, propre, petite, accorte, exhalant par ses cours une odeur de longues mangeailles. L'hôte, une bonne figure matoise et joviale, en sarrau bleu, s'interrompt dans un marchandage de gorets grouillant sur le seuil, pour nous souhaiter la bienvenue, son chapeau de paille à la main; et sa corpulente silhouette se détache sur l'enflambement des cuisines, battues par le galop des maritornes, rouges et les bras nus.

La bienveillance réjouie du brave homme nous promet un plat de venaison pour notre souper, et, tandis qu'on nous accommode cette nourriture privilégiée, nous profitons de la splendeur de cette fin de jour pour nous mettre à la disposition d'un certain barbier, qui cumule avec l'escrime du rasoir les fonctions de gardien du château, devenu propriété de l'État, il y a quelques lustres, moyennant la minime somme de mille francs. Une grille s'ouvre; nous franchissons un porche épaulé à des restes de tours crénelées, sur l'emplacement de la primitive herse; et au bout de la rampe qui nous livre l'accès des cours et des salles, il semble que les siècles eux-mêmes sortent de la poussière pour nous accueillir et nous guider. Un puissant donjon carré est, parmi les autres tours, comme un ancêtre de briques et de moellons; il appartient, celui-là, à cette forteresse du quinzième siècle devant laquelle l'évêque de Liège vint mettre le siège et qu'illustra le plaisant stratagème d'un des comtes de La Roche. La lutte s'éternisait de part et d'autre; mais la famine commençait à ravager les gens du château; et tout à coup, sur l'ordre du comte, un porc fut lâché, énorme, qu'on avait repu. La graisse de cet animal extraordinaire fit soupçonner des vivres en abondance derrière les remparts; on désespéra de réduire des hommes si bien approvisionnés, et le Tribunal de paix, une noble ligue contre le viol, le meurtre, le dol et les querelles de seigneur à seigneur, et qui s'était armée pour châtier le comte Henri, rebelle à ses idées de pacification, en fut pour sa peine inutile.

Les guerres, la foudre et le temps ont taillé leurs coupes sombres dans cette hautaine demeure; des salles d'armes, des chemins de ronde, des logis il ne subsiste que des pans de voûte, des trous d'ombre et de feuillage, des tronçons de murs sur lesquels le lierre a tissé d'épais manteaux; mais le songe du passé s'évoque, d'autant plus obsédant, de ces réalités lointaines au bout desquelles les yeux de l'esprit, à défaut des yeux du corps, perçoivent une humanité violente et fruste avec des passions plus cruelles, mais aussi des énergies plus hautes que les nôtres. Nous escaladons les marches éboulées d'escaliers disparus, nous grimpons sur des plates-formes qui finissent dans le vide, nous errons dans le labyrinthe des salles, des couloirs, des souterrains, les artères et les poumons du vieil organisme anéanti. Brusquement le sol manque sous nos pieds; une baie s'est ouverte et découpe, comme en un cadre, les maisons de la ville, la rivière, les monts au loin, déjà lourds de nuit. L'Ourthe va et vient, noire, dans l'assombrissement des rives, fait le tour de la ville, se boucle par delà la côte du Gravier, finalement prend son élan vers Queue-de-Vache. Même dans le soir, l'ossature du pays se dessine, puissante, hérissée, bifurquée en deux grandes arêtes, cette côte du Gravier, avec ses éboulis de schistes, ses assises parallèles, sa chape de mousses veloureuses, et, à l'opposé, la côte de Distere étagée en gradins sous la superposition de ses murs de terrasse. A gauche, Corumont dresse sa masse, entaillée à sa base par les rampes de la route et plus haut par une tranchée, la route d'autrefois, que les morts de Harzé, un hameau de La Roche, suivent encore dans leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

funèbre voyage au cimetière de Beausaint. D'où le nom : chemin des morts. Nous sommes là en pays de légende et d'histoire : en contre-bas de la route actuelle, le roc s'écorche de crevasses bizarres qui chacune a son nom; mais la plus célèbre est l'excoriation en forme de siège où, prétend-on, le roi Pépin tenait son lit de justice, indice probable de quelque villa carlovingienne dans ce pays de forêts et de chasse où plus tard devait s'élever la forteresse du onzième siècle.

Cependant, autour de nous, dans la nuit plus dense, les objets commencent à dessiner des aspects chimériques; une à une, les lampes s'allument derrière les vitres des maisons; tout là-haut, vers Cielle, un banderolement rose se dissout dans un reste de clarté. Nous regagnons l'hôtel; du chevreuil et des truites nous font trouver savoureuses les fatigues de la journée; mais il nous tarde de nous replonger dans la nuit et le silence des rues. La senteur de moyen âge, montée des ruines, nous a rempli le cerveau de coquecigrues; il nous semble, grâce aux ténèbres complices, que les siècles se sont immobilisés sur la petite cité momifiée, qu'elle s'est endormie il y a très longtemps derrière ses maisons à auvent, ses pignons découpés par les lambourdes, ses balcons fenestrés faits pour les mystérieuses escalades; et que tout à coup le son lointain de quelque trompe, parti des tours, va la réveiller dans la grande nuit des monts. Et, en effet, comme nous étouffons le bruit de nos pas pour mieux savourer l'immense douceur du silence, en cette folle illusion de poète où se berce notre imagination, une corne, embouchée par quelqu'un d'invisible, souffle par trois fois un rauque appel au bout de la rue pleine de songe. Cependant le pavé bruit sous un pied lent, appesanti, lui aussi, par le sommeil; une forme grandit entre le noir espacement des maisons; et au prochain carrefour, de nouveau la corne retentit, sourde, profonde, sonnant le hallali des ombres pardessus l'ombre où, depuis une éternité, s'est englouti le La Roche des comtes et des hauts faits d'armes. Alors, obéissant à cette injonction de rentrer en nos draps, pour ne point déranger par notre présence de vivants la muette assemblée des fantômes, nous regagnons sur la pointe des pieds l'hôtellerie muette, où tout dort comme dans le reste de la ville. Et seulement le lendemain, à notre réveil, après une nuit traversée par l'écho de la trompe cornant d'heure en heure, nous apprenons que la silhouette spectrale aux lourds pas errants était celle du veilleur qui l'été comme l'hiver, par les trombes de neige aussi bien que par les minuits étoilés, rôde de quartier en quartier, l'œil aux aguets, comme le bon ange protecteur des chevets.

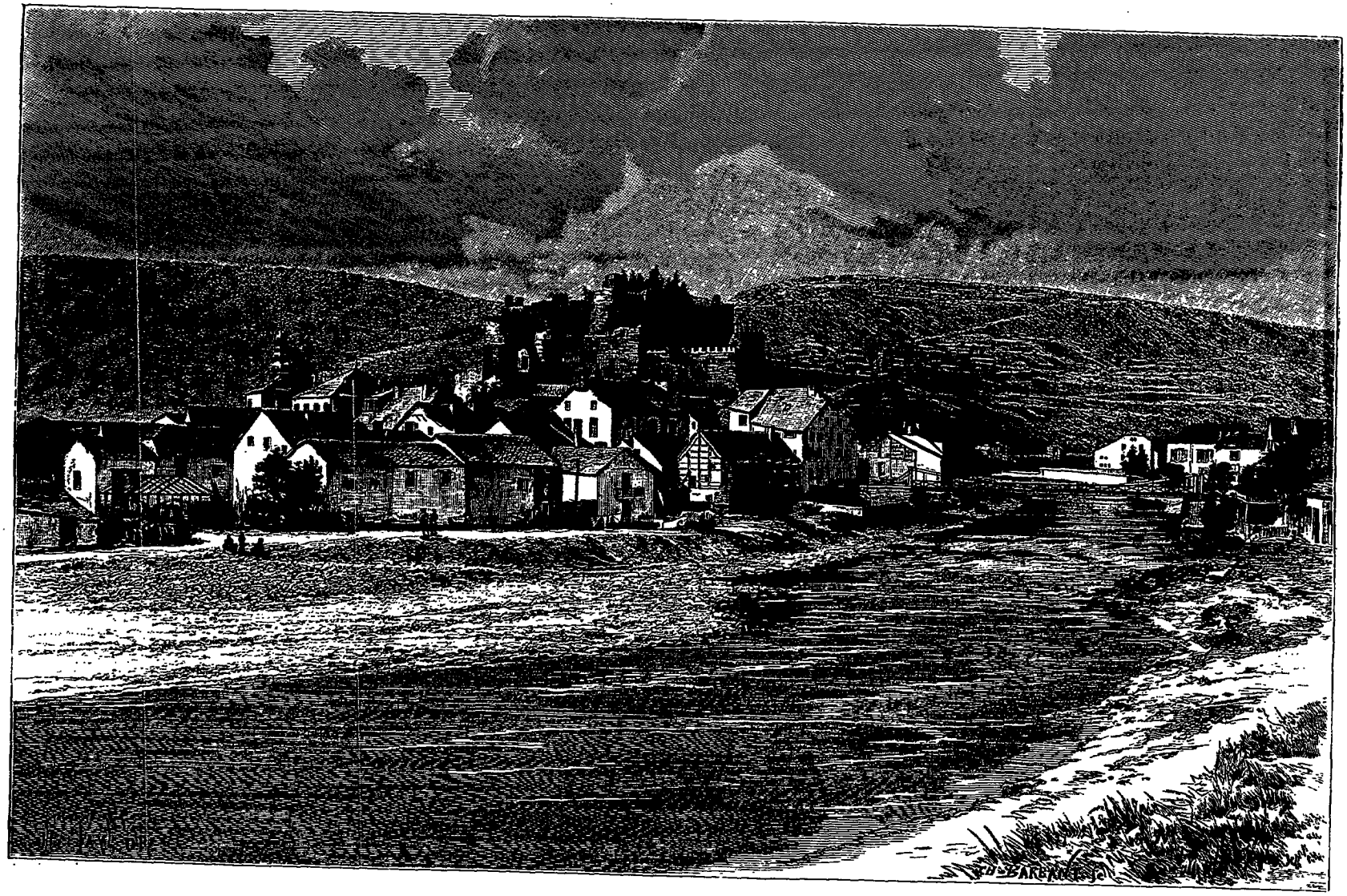
Les environs de La Roche. — Une promenade accidentée. — Les rochers du Hérou. — Confluent des deux Ourthes. — Houffalize. — Bastogne.

Par les pics et les combes, par les fourrés qui, l'automne, s'emplissent du hognement des sangliers, les sentes aériennes où galopent les hardes de chevreuils et les ravines que le moindre orage transforme en lits de torrents, nous allons, en ce pays des grandes eaux, des grands vents et des grandes solitudes. Chaque promenade ici, qu'on la dirige à n'importe quel point des horizons, prend des airs d'expédition, surtout si, chasseur d'impressions aventureuses, on dédaigne les pulsations du baromètre, quitte à affronter en chemin la bourrasque, les guilées et les crues soudaines, dans un pays où les voies tracées sont rares et où, à travers l'interminable embroussaillement des halliers, il faut marcher quelquefois pendant trois ou quatre heures avant de rencontrer un hameau.

Il nous en cuisit un jour que, partis par un ciel gris, d'où filtrait une bruine légère, nous enfilâmes la route montante qui va vers Fraiture, côtoyant d'une part les grands chênes moussus des bois de La Roche et, d'autre part, une gorge dont à peine on voit le fond à travers les vertes vagues d'une mer de feuillage si dense et si touffue qu'elle rejaillit jusque par delà la crête de la route. A mesure que se déroulait derrière nous la côte, des brouillards s'élevaient de ces combes, en fuyantes et pâles écharpes qui flottaient à la dérive du vent, par moments se condensaient pour former de croulantes architectures et d'autres fois se dissolvaient en flocons à la pointe des arbres. Puis toutes ces nuées éparses finirent par s'amonceler en lourdes masses planantes qui graduellement bouchèrent les perspectives; et l'humide brouillard, que nous avions bravé jusque-là, bientôt se changea en une pluie serrée dont les lances nous transperçaient. Cependant, à notre droite, la forêt, puissante, élançant ses troncs comme des colonnes dans le bleuissement des clairières, nous mettait dans l'âme de telles joies que nous ne désespérions pas d'aller jusqu'au bout. Des troubles réseaux de l'averse s'évoquait pour nous la vision des grands bois druidiques, où, pareillement à ces torves et ondulantes buées, rampaient les fumeuses émanations des sacrifices; et nous pensions aussi à l'antique renom d'impénétrable horreur qui fit rêver le divin Shakespeare de bêtes farouches, de lions et de tigres rôdant dans les halliers de l'Ardenne, parmi le hérissement des palmiers.

D'ailleurs, une éclaircie pouvait trouer la sombre carapace du ciel; et nous regretterions alors la pusillanimité qui nous eût fait battre en retraite. Malheureusement cette espérance d'une embellie fut déçue; l'averse s'obstinant, nous naviguions à travers des trombes d'eau qu'aggravaient encore les cataractes épanchées des arbres; et une certaine mélancolie nous envahissait quand, après une heure, nous entrevîmes enfin le salut sous les apparences d'une vaste métairie isolée au bout de la route, dans une échancrure des taillis. Une jeune fermière au profil aiguisé de jeune louve ne consentit à aucun prix à nous allumer le feu de brandes dont nous aurions eu si grand besoin pour sécher nos vêtements, mais, après nous avoir seulement permis de nous asseoir dans la froide cuisine où elle épluchait des légumes, s'offrit à nous ouvrir les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Roche. — Dessin de Taylor, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

barrières de l'enclos pour nous accourcir le chemin qui devait nous ramener à La Roche. Cette maison peu hospitalière, silencieuse et morne en ses larges cours, nous laissa, depuis, l'impression de quelque château de la famine, perdu loin des villes et habité par des êtres cupides qui en défendaient les approches au voyageur. Alors commença pour nous, à travers de boueuses ornières et des sentes quasi impraticables, une bataille furieuse contre les fourrés dont les ronces s'accrochaient à nos jambes comme des reptiles et dont les arbustes nous fouettaient de leurs branches. Parfois nous roulions parmi des éboulis de pierres, battus jusqu'aux chevilles par l'écume des ruisselets qui, de moment en moment, sourdaient, plus nombreux, des fentes de la montagne. De partout à présent jaillissaient ces filtrations; une rumeur d'eaux bruissantes, à chaque halte, nous emplissait les oreilles d'un long bourdonnement; et nous avions la sensation d'un complot mystérieux de la forêt ouvrant ses secrets réservoirs pour nous barrer la route par des lacs et des mares où, en poussant un peu les choses à l'extrême, nous devions infailliblement trouver la mort.

A mesure que nous dévalions, ce bouillonnement de cascatelles augmentait, finissant par former des rapides qui emportaient la terre et les cailloux; et un petit frisson délicieux, sous le froid de nos habits devenus spongieux, nous parcourut la peau quand brusquement, d'un ravin encore invisible, monta le grondement d'un torrent, roulant avec un bruit de tonnerre lointain. Enfin, une tranchée s'ouvrit qui, obliquant dans la direction de la ville, bientôt déboucha sur une côte d'où, en peu de temps, nous eûmes dégringolé jusqu'au cœur de l'agglomération, trempés, la chemise collant aux os, et, de plus, tout couturés d'érosions, mais emportant de cette course accidentée comme la joie d'avoir surpris en leurs élaborations ténébreuses les génies cachés de la montagne.

La Roche, pour le touriste vraiment épris de nature et de solitude, multiplie, d'ailleurs, les enchantements. Quand, après d'âpres passages et des alternatives d'escalades et de descentes, on voit enfin se dessiner les profils déchiquetés des célèbres rochers du Hérou, dans les sauvageries d'un site sans routes pratiquées, embroussaillé de taillis profonds et perpétuant en tous sens le désordre des cataclysmes originels, il y a comme une vanité de prise de possession dans le charme et l'horreur de se sentir oublié et perdu, loin des vivants, parmi ces sombres grandeurs d'un lointain chaos que ne déshonorent pas les foules banales et qui bien plutôt semblent réservées aux œuvres sacrilèges d'un sanhédrin de sorcières. Ici les noires magiciennes de Shakespeare pourraient faire bouillir dans leur chaudron, sans crainte d'être dérangées, les herbes desquelles s'engendrent les maléfices. Immobile sur une patte, le mélancolique héron s'allonge au bord des eaux, comme l'âme et la songerie de ces lieux convulsés. Aucune rumeur n'y trouble le silence lourd des midis; et seulement au crépuscule, à l'heure où la faim réveille les hôtes des fourrés et des rocs, on entend monter dans l'air le clapissement d'un renard, le cri aigre de l'épervier ou le métallique hullulement du chat-huant.

Au pied de cette échine brisée du Hérou, l'Ourthe, ramassée sur elle-même en un de ces tordions fantasques qui redoublent à mesure qu'on se rapproche du confluent, sortes de spirales tirebouchonnées à tous les horizons et décrivant par les vallées comme les ellipses d'un immense coup de fouet, l'Ourthe, naguère silencieuse et limpide, lustrant sur ses galets les tranquilles beautés des paysages, devient inquiète, s'assombrit entre les parois surplombantes, de bloc en bloc roule, écumante, parmi les déchirements du défilé. « Les fonds de l'Ourthe exercent une attraction mystérieuse, inspirent le sentiment de l'indépendance entière, farouche, indomptable », a dit quelqu'un qui les connaît bien (Léon Dommartin, *l'Ardenne*). Et ce sentiment grandit encore quand on aborde la gorge profonde où s'opère la jonction des deux branches de la torrentueuse rivière, cette énorme crevasse des monts en travers de laquelle s'avance la pointe de la presqu'île longée par les eaux, les courbes irritées des criques qui de loin figurent les mouvements d'une bête chimérique, et là-bas, partout, les bonds désordonnés du roc sous la toison des bois (voy. p. 273). Oui, l'âme, à ces approches d'une nature cyclopéenne, théâtre d'on ne sait quels combats des éléments, dont l'histoire se lit encore dans la tourmente pacifiée des choses, s'exalte réellement ici au rêve d'une vie héroïque qui accorderait ses épopées aux barbares et épiques splendeurs de cette contrée faite pour des exploits de paladins et des batailles de fauves.

Les points de vue, les surprises, les pittoresques échappées abondent du reste dans toute la région de rocs, de bois et d'eaux qui a pour centre La Roche. Une infinité de routes et de sentes, suspendues au flanc de la montagne, ont l'air d'échelles de corde flottantes et mènent à Cielle, à Beausaint, à Amberloup, ailleurs à la Baraque Fraiture, à Hives, à Houffalize. Quelques endroits sont célèbres, les Cailloux de Mousny sur le plateau de ce nom, et dans la vallée de la Bronze, un amas de larges dalles plates, les Tombes, comme on les appelle, dominées par une roche lambrequinée et moussue (voy. p. 280). Ici, surtout, le charme est vif; on longeait une paisible et jolie vallée, tapissée de prés fleuris, et ces blocs, ces éboulis, ces vagues formes d'autels et de pierres sacrées brusquement proposent à l'esprit des conjectures. Cependant suivez par les crêtes, tout en haut des ravins et des précipices, le ruban de chemin qui va de La Roche à Houffalize; sous les ponts de la jolie petite ville une eau passe, lente, silencieuse et rare au bas de vieilles rues en pente, de maisons à hauts toits, de murs en moellons rouillés par les pluies; c'est encore l'Ourthe, mais jeune fille, avant son hymen avec la branche de Sainte-Marie-Chavigny, une Ourthe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maigre épanchant son urne en des douceurs d'idylle.

Houffalize, comme Durbuy, La Roche, Bouillon, a en outre cette étrangeté de se présenter inopinément au voyageur des plateaux dans un trou de montagnes, chaudement tapie entre ses rocs et ses bois. Quand on vient par Tavigny, une succession de rampes ondule à travers un large pays de plaines qui tout à coup s'échancrent aux approches de la ville ; et le ravin du Cowan, où plonge la route, tortueux et barré par des redans magnifiques, est comme la préparation à la gorge tourmentée au fond de laquelle se blottit l'ancienne petite baronnie de Luxembourg. Au crépuscule, l'impression tient du prestige : la dernière côte franchie, on dévale rapidement dans une mer de brumes violettes où les grands rochers semblent eux-mêmes du brouillard solidifié. En contre-bas de la chaussée, dans des criques d'ombre, des eaux s'allument de luisants d'acier ; au loin des pignons font des taches grises, confuses, sur le noir des fuites ; et petit à petit les énormes blocs qui bosselaient la perspective se haussent, grandissent, finissent par suspendre des bastions et des cathédrales par-dessus le renfoncement graduel de la route. Puis la rue se dessine, le pavé s'étrangle entre deux rangs de maisons disloquées,

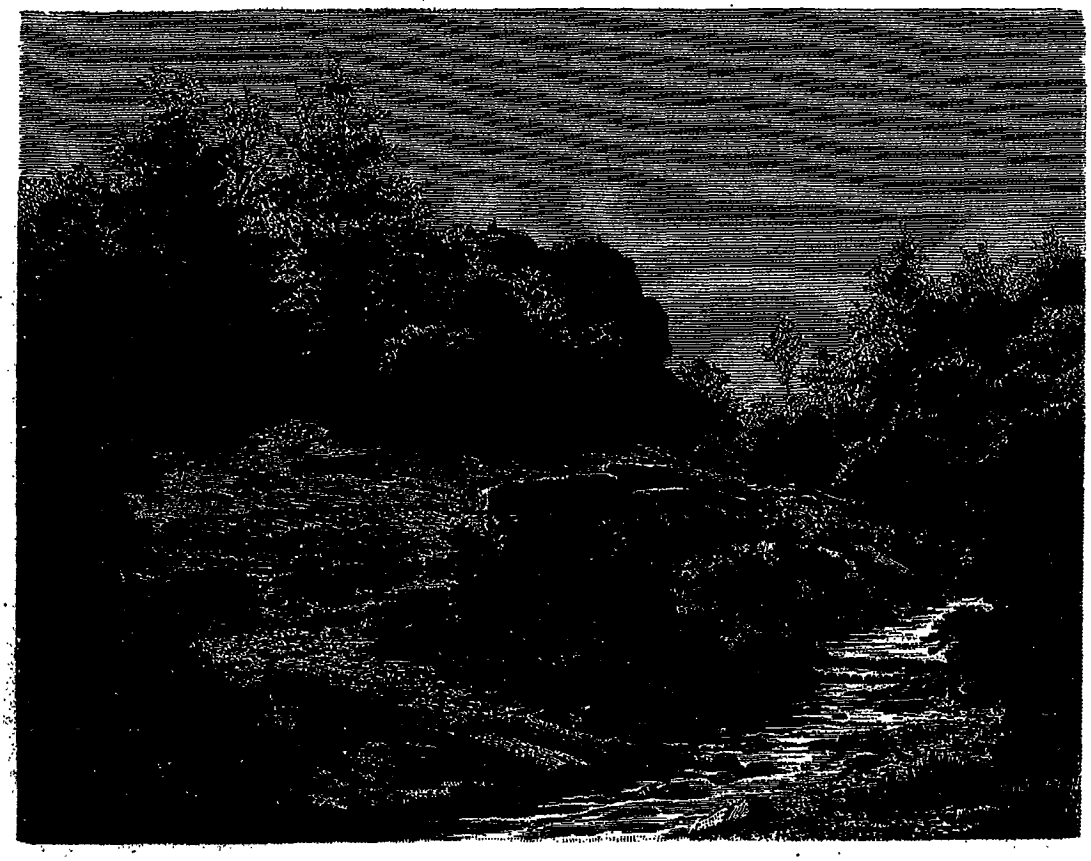


Les rochers du Hérou. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Arm. Dandoy.

et une tour carrée, un reste de forteresse, lourde architecture du dix-septième siècle, fait un coude violent, comme pour fermer le passage. En face, à l'angle d'une affreuse bâtisse moderne, servant d'école communale, un segment d'enceinte ruinée découpe sa demi-lune, débris informe d'un vieux château qui, d'après la légende, remonterait au temps de Charlemagne. Et, toujours descendant, on arrive enfin à un tournant ; la ville oblique à droite, passe un pont, remonte de l'autre côté ; et du versant la vue embrasse, en amont et en aval, les arches noires de deux autres ponts, le chevet d'une antique église, dépendance de l'abbaye du val Sainte-Catherine, fondée par Thierry, sire d'Houffalize, et plus à gauche, sur les pentes, la dégringolade des toits en schiste, pareils dans le soir aux dalles d'un immense et mystérieux escalier. L'une après l'autre, les lampes brasillent ; des voix montent, sourdes, des fonds ; une paix de sommeil flotte déjà sur la vallée ; on est pris soi-même d'un assoupissement à cette douceur égale d'une vie qui, même le jour, fait encore ronron. A neuf heures, toutes les portes sont closes ; un ronflement sort des maisons ; çà et là seulement une vitre demeure éclairée, avec d'immobiles ombres tombées des plafonds, silhouettes ventrues de guitares et de mandolines où, après réflexion, on découvre des formes de jambons. La sa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laison et le fumage du porc sont à peu près, en effet, l'unique industrie de ce coin perdu. De grand matin, la corne du pastoureau appelle au gagnage les troupeaux disséminés; des hangars et des huttes s'échappent par bandes, à ce signal, des groins rosés; et la grotesque procession grossit à mesure que se prolongent les bourdonnements de la trompe. Tout le jour, la bande pâture sur les hauteurs l'herbe sèche, les glands et les chatons; quand le soir les ramène enfin dans la ville, grognant et se bousculant pêle-mêle, chacun regagne de soi-même la litière, lâchant le reste de la troupe; et celle-ci de seuil en seuil se fond, sur les talons du petit pâtre, qui, sa dernière ouaille disparue, reprend enfin, lui aussi, sa corne en sautoir, le chemin de la soupente où jusqu'à l'aube il dormira du bon sommeil stupide des bêtes. Ce grouillement de verrats, de porcelets et de truies s'ajoute, pour l'animation de la ville, au roulement des malles-postes qui, trois ou quatre fois le jour, débarquent les passagers et emportent les courriers. Et la monotonie de cette existence loin des capitales et des chemins de fer, au fond d'une conque habitée par de braves gens simples, a un charme d'apaisement qui, tous les étés, rappelle en cet endroit une petite



Les Tombes (voy. p. 278). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

colonie de fidèles. Mais, l'hiver, les neiges, chassées des crêtes, s'abattent en rafales par les rues, obstruant les portes et les fenêtres. On s'acagnarde alors près des feux de tourteau et de bois, dans l'odeur des jambons séchant au pendoir; au matin seulement, quand tinte la cloche des messes basses, des formes encoquelluchonnées se coulent le long des maisons et croisent en chemin un pauvre cavalier tout blanc qui, en l'absence des malles-postes bloquées, va, par monts et par vaux, chercher à la gare de Tavigny la correspondance.

Cette pauvre gare, isolée loin du village, a son importance : c'est elle qui, par l'embranchement de Bastogne, met en communication Houffalize et ses environs avec la grande ligne de Libramont et de Namur. Bastogne, qui se découvre au sortir des bois et des landes de Bourcy, dans un pays de sapins et de bruyères, aux immenses horizons nus, est un peu comme la capitale de la contrée. Elle l'était à un degré supérieur au seizième siècle, quand Guiccardin l'appelait emphatiquement un Paris en Ardennes : en ce temps il n'y avait pas de plus grand marché aux alentours; et, par surcroît, la bombance y tenait table ouverte. Cette lointaine prospérité s'est aujourd'hui localisée dans une foire aux bestiaux qui, tous les samedis, fait affluer les gros herbagers de dix lieues à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bouillon (voy. p. 282). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Arm. Dandoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la ronde et dans un considérable commerce de jambons, les fameux jambons de Bastogne, d'une chair plus parfumée que même les jambons d'York. Toute la ville tient d'ailleurs dans une grande rue en pente, très spacieuse, bordée de maisons en briques, en bois, en torchis, minces, étranglées, diversement peinturlurées, avec d'étroites boutiques au rez-de-chaussée. Derrière, entre des murs de vieux jardins et des restes de remparts, courent les ruelles, encombrées de fumiers, plaquées de bouses séchées, angulées de vieux pignons à lambourdes. Et brusquement le pavé se resserre, la dégringolade des maisons s'arrête au pied d'une massive tour romane coiffée d'une cage en bois à toiture quadrangulaire, et, la rue bifurquant, un des tronçons remonte vers le remblai du chemin de fer, tandis que l'autre file sous une voûte rugueuse, une très vénérable porte d'enceinte, garnie encore de ses mâchicoulis. Les paroissiens de Bastogne affirment qu'autrefois la tour de l'église servait pour la défense de la ville; les Templiers auraient ensuite accroché une église à ce donjon guerrier; et ainsi le primitif édifice, toujours visible sous les empiétements de l'ogive, en ses piliers trapus, son porche d'entrée et d'autres parties basses, garderait l'ambiguïté d'un ouvrage à la fois militaire et religieux. Quoi qu'il en soit, la fruste et vieille basilique, avec ses nefs d'inégale longueur, quatre colonnes d'un côté et trois seulement de l'autre, ses fenêtres à meneaux et à verrières, sa voûte enchevêtrée de nervures prismatiques et historiée de rinceaux et de personnages peints, plonge avant dans les siècles, symbole éternisé d'une religion tourmentée, variable en ses formes sensibles.

A Bastogne nous sommes au plein cœur de l'Ardenne pouilleuse et grièche qui, pour quelques auteurs, réalise le type de l'Ardenne véritable. Écoutez les graves et belles paroles d'un homme qui, mieux que personne, a su évoquer leur austère grandeur : « L'Ardenne n'offre rien qui soit doux et joyeux. Mais ses grands paysages muets et souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères et tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge surtout, quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes et la nature, quand avec amertume et inquiétude on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus aisément la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides et frissonnantes, ces habitations pauvres et rares, ces bois rabougris et silencieux, ces brumes qui se prolongent longtemps dans la matinée et reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides retenant les gelées blanches jusqu'en juin et les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de félicité, et, la mettant en harmonie avec leur sombre décor, la consolent en lui persuadant par un invisible accord que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes. » (Edmond Picard.) La contrée qui va de Bastogne à Neufchâteau, avec un crochet sur Houffalize, cette vaste tristesse d'une terre stérile comme les dunes et prolongeant à l'infini, pareillement aux vagues d'une mer immobilisée, le déroulement de ses courtes ondulations, revit en ce tableau d'un accent si humain. Il ne faudra rien moins que le mouvement et les séductions de la Semoys, dans l'Ardenne méridionale, pour en faire oublier la grande note persistante et monotone, comme un de ces traînants accords voilés qui, dans les polyphonies de Wagner, finissent par énerver délicieusement l'âme et la plonger au rêve des apaisantes ténèbres.

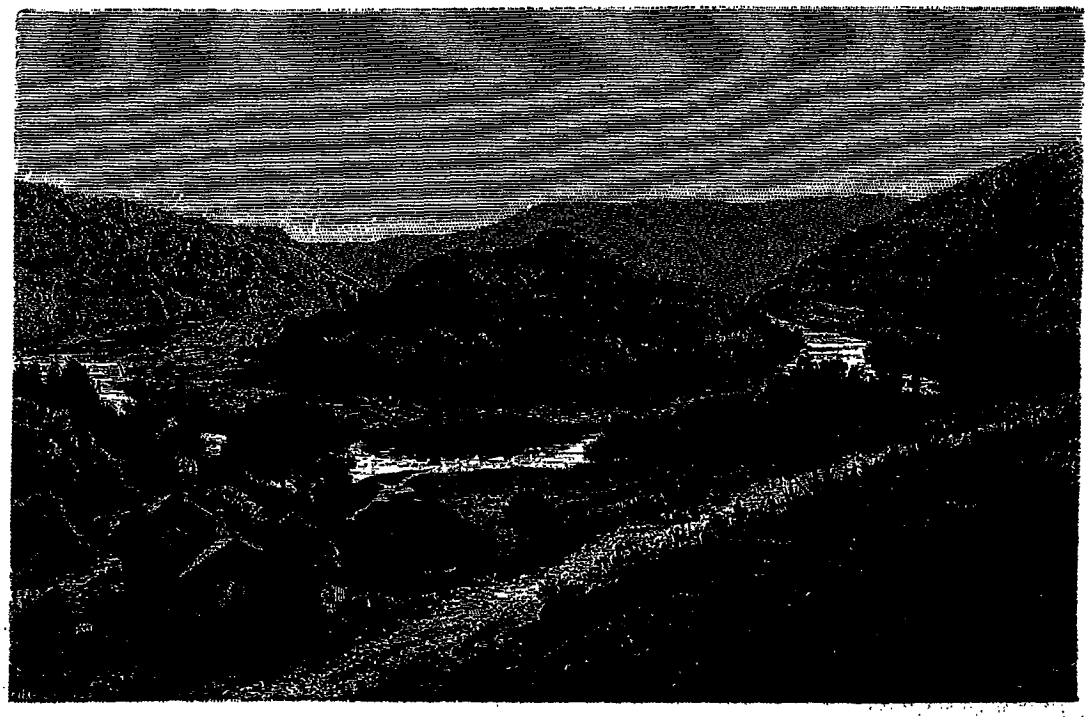
De Paliscœul à Bouillon. — Un dernier chapitre à l'histoire de Bouillon. — Une Babel souterraine. — Le château de Bouillon. — La Semoys de Bouillon à Rochehaut. — Botassart. — De Bouillon à Florenville. — La Forge Roussel. — L'abbaye d'Orval.

A la descente de Paliscœul, une malle-poste attend le voyageur. Quand la charge est complète et que colis et passagers se sont empilés dans le caisson et sur l'impériale, un coup de fouet prend en flanc les deux bidets, et cahin-caha, au drelin-drelin des sonnailles, l'attelage enfile la longue chaussée poudreuse qui, de bosse en bosse et de rampe en rampe, entre des plaines violacées de bruyères, des étendues de genêts plus hauts que des hommes et de sombres chênaies embroussaillées de taillis, mène à Bouillon (voy. p. 281). A mesure qu'on approche, la déclivité de la côte s'accentue, la route décrit des sinuosités plus rapides, des masses rocheuses s'étagent à droite et à gauche comme les gardiens du défilé, et tout à coup le grincement des roues contre le frein grandit dans l'encaissement d'une rue étranglée entre deux files de murs et de maisons, bâtis en grès, trapus, patinés par l'averse et le temps. On est dans la ville. Aux rez-de-chaussée se succèdent de petites boutiques ajourées de vitrines à carreaux menus, des échoppes de taillandier, de ferronnier, de boisselier, de noirs couloirs ouverts sur des intérieurs délabrés, quelquefois un escalier en pierre de trois ou quatre marches, le tout culotté d'une brunissure de jambon fumé; puis la rue débouche sur une place, se divise en deux branches dont l'une monte vers La Chapelle et l'autre passe le pont, s'enfonce dans les quartiers de la rive gauche; et une large échancrure s'ouvre, dans le creux de laquelle se blottit en amont, sous les feuillages, au bord de l'eau, un fouillis de toits et de pignons, dominé par les grands profils abrupts du château, au haut de l'énorme roche qui à droite bouche le ciel. En aval, les parois de l'entonnoir se resserrent, avec un coude brusque par où disparaît la rivière, dans une solitude qui commence tout de suite après les dernières maisons; et, repliée sur elle-même, en une longue courbe qui la fait remonter vers son cours supérieur, elle tourne autour de la ville et va baigner l'autre versant du promontoire couronné par les donjons et les remparts de la vieille forteresse. A l'abri des grands vents dans son puits de montagnes, Bouillon, le glorieux duché du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douzième siècle, aujourd'hui déchu à la médiocrité d'une vie sommeillante et casanière, s'enveloppe de silence et de mélancolie, à travers le lourd manteau d'ombres que les cimes environnantes lui coulent aux épaules, comme un drap mortuaire aux grands plis immobiles. A peine une rumeur d'industrie, le battement des marteaux sur le fer s'entend dans la quiétude assoupie de ses quais ; le meuglement des bœufs qui deux fois le jour traversent la rue pour monter aux pâturages ou regagner l'étable domine, avec les sons de la corne du pâtre, tous les autres bruits; et toutefois, à des intervalles réguliers, une sonnerie de trompette, venue de l'école régimentaire, se répercute en éclats cuivrés par les rocs, puis va mourir dans les espaces sourds, après avoir éveillé les échos de la citadelle.

La mort et l'abandon, depuis deux siècles, ont touché au cœur cette grosse bourgade qui, s'il fallait en croire les gens de l'endroit, ne demanderait pourtant qu'à revivre. Entourée, sur la hauteur, de vastes étendues de pays, exercée à l'élevage du bétail et au défrichement des terres incultes, possédant une race de chevaux qui n'a pas sa pareille pour la vigueur du jarret et la résistance à la fatigue, elle se plaint d'être abandonnée à elle-même, au fond de son trou d'isolement et de tristesse, sans chemin de fer qui la relie aux marchés du pays et la fasse participer à la circulation des affaires. Peut-être a-t-elle raison : la solli-



La Semoys à Botassart (voy. p. 286). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

citude de l'État, qui presque toujours s'exerce dans le rayon limité des grandes villes et délaisse les extrémités du territoire, semble ignorer les muettes souffrances de ces agonies de petites cités lointaines qui, pour refleurir, n'auraient souvent besoin que d'être rattachées par une voie plus rapide que les interminables grandes routes, au mouvement des artères urbaines.

Cependant, si effacée de l'histoire que soit depuis tant de temps l'ancienne place forte démantelée, un matin elle s'est réveillée au grondement des canons de Sedan pour assister, après tant d'autres cataclysmes où elle s'était fondue elle-même, à la disparition d'un empire. L'effroyable tourmente de 1870 passa dans ses murs comme un ouragan, balayant tout et semant sur la route des mourants et des blessés. J'étais là, tournoyant moi-même dans la débâcle, l'âme ulcérée, sans pouvoir me reconnaître; et, dans le vide et l'horreur des jours, ma main traçait ces notes funèbres : « Un va-et-vient furieux emplissait les rues. Nous gagnâmes la place, toute comble de bourgeois, de paysans, de lanciers, de prisonniers, de blessés se démenant à travers les pieds des chevaux, les roues des voitures et les porteurs de civières. Et cette cohue faisait un brouhaha terrible, dans le noir de l'après-midi. Une sueur montait des dos, flottait dans le brouillard du ciel rampant et lourd ; et les uns couraient sans but, les yeux élargis, soudainement revenaient sur leurs pas, les autres piétinaient sur place, attendant on ne sait quoi, perdus dans des angoisses. Une stupeur s'était appesantie sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les cervelles. Et la petite place avait l'air d'un cuveau bouillonnant, regardé par les maisons vertes d'humidité, avec le scintillement inquiet de leurs vitres. »

Une de ces maisons, celle du coin, à la gauche du pont, l'hôtel de la Poste, eut toute une nuit, sur ses rideaux blancs, l'inquiétude et la grimace d'une ombre. En soulevant le store, Napoléon III, blême d'épouvante et de honte, put voir rouler sur la place les épaves françaises. Bouillon, après cette vision tragique d'un règne finissant au pied de son château, dans la parabole enflammée des boulets et les éclaboussures d'un sanglant bourbier, replongea en sa nuit. Rien ne dit plus aujourd'hui la désolation de ces jours horribles, si ce n'est l'incessant pèlerinage qui, de tous les points, pousse sur la ville, première étape des champs de bataille de Bazeilles, de Givonne, de Gravelotte et de Sedan, les familles amputées d'un de leurs tronçons et venant s'emplir les yeux de la contemplation de cette terre nourrie de la cervelle et des viscères de ceux qu'elles ont perdus.

Le hasard a de ces rencontres macabres : un empire, un prodigieux organisme, une dynastie échoués en ce cul-de-sac de montagnes, sous le coup de balai d'Attila et périssant misérablement, d'une mort ignoble, loin des capitales, dans cette obscurité d'une humble ville hantée par des fantômes ! Les ombres des grands capitaines de Bouillon présidant, du haut des donjons, à cet écroulement dans les gouffres du temps de la postérité napoléonienne ! Ce prodigieux cadavre d'une forteresse reprenant un instant souffle et vie, par-dessus l'affreux paysage en feu, dans des allées et venues de patrouilles et de prisonniers ! Les massives portes cuirassées de fer brusquement grincèrent sur leurs pentures mangées par la rouille ; les énormes clefs pendues dans l'âtre du gardien plongèrent au fond des palastres ; le morne colosse sentit passer en soi une palpitation d'humanité. Puis, la guerre finie, casemates, corps de garde, cour d'enceinte, poternes et pont-levis retombèrent à leur lourd silence de nécropole. C'est en effet comme une cité de la mort que cette vaste maison féodale, minée par l'enchevêtrement de ses catacombes, avec l'infini dédale de ses corridors, de ses galeries, de ses passages dans le roc, en pleines ténèbres. Et jusqu'aux caveaux où l'on descendait les ducs, large trou de nuit aujourd'hui vide de ses ossements et de ses poussières, tout y évoque la sévère pensée des gloires accomplies.

L'endroit était bien gardé si l'on en juge par les ponts, béants sur le vide, qu'il faut franchir avant de pénétrer au cœur de cet immense entassement de tours et de courtines encastrées dans les pointes du roc, de telle manière que le château a l'air d'une prodigieuse échine collée à l'ossature du puissant bloc sur lequel il est bâti et formant avec ce dernier un tout indestructible. A la seconde passerelle seulement, on est vraiment dans la forteresse ; une porte s'ouvre au bas de deux tours semi-circulaires, les molosses de cette caverne bâtie dans le giron de la montagne, deux monstrueux bastions du neuvième siècle, frustes et trapus comme les culées de quelque gigantesque pont que les eaux du temps auraient emporté ; et quand les battants se sont refermés, interceptant la communication avec le monde des vivants, une indicible oppression s'abat sur les épaules, de tout le poids de cette Babel d'escaliers et de souterrains où l'on se sent un instant muré.

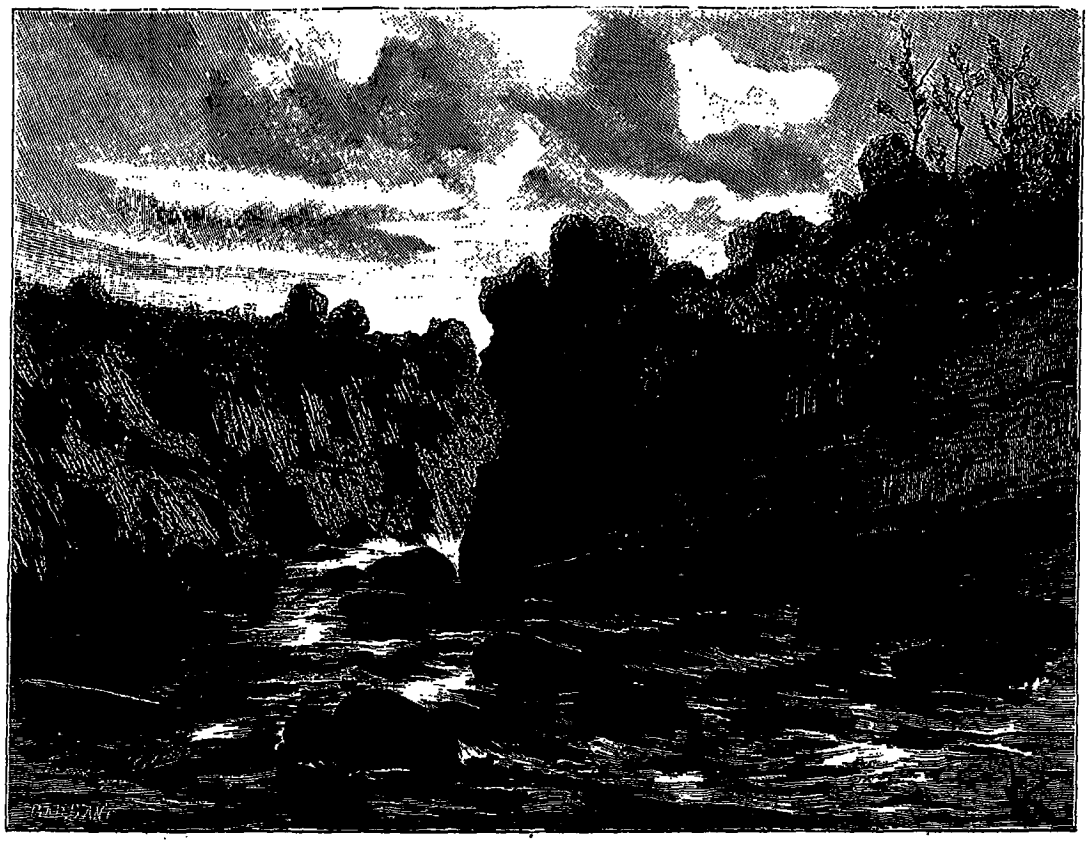
Alors commence un émouvant tête-à-tête avec les siècles prisonniers sous les voûtes. On monte, on descend, on descend surtout, on descend toujours. Derrière soi on a laissé la tour d'Autriche, une construction de 1551, aux armes de Charles-Quint, grattées par la Révolution, les cours des poudrières et des batteries, les pitoyables casernes que le gouvernement hollandais édifia sur l'emplacement de la chapelle Saint-Jean et de l'habitation des gouverneurs, toute la banale et stupide architecture d'un temps qui n'entendait plus rien au formidable appareil de la guerre ; et par des escaliers mystérieux, aux degrés entaillés dans la roche, par un lacis de couloirs sans jour, où, de pas en pas, l'inexprimable angoisse de l'entrée redouble et qui quelquefois se resserrent comme les parois d'un sarcophage, par des ouvertures aiguisées en fer de lance et des spirales de ténèbres, on va, on erre en d'extraordinaires labyrinthes de casemates, d'oubliettes, de basses-fosses, de salles, de réduits : ici la cour de justice, une cave profonde, noire, oblongue ; là la chambre des supplices avec ses crochets demeurés dans le mur ; ailleurs la cage étroite par où les cercueils glissaient jusqu'au caveau sépulcral, mille conjectures à défaut de réalités patentes et qui aident l'imagination à reconstituer l'approximative et toujours chimérique vision de cet âpre et farouche moyen âge. Puis à ce dédale d'angusties succèdent des souterrains plus spacieux, les passages s'éclairent d'une clarté brouillée, on longe des soutes à provisions, et le guide ne manque jamais de tirer un coup de pistolet dans le puits vertigineux dont les ellipses s'enfonçaient, dit-on, à plus de quinze mètres au-dessous de la rivière et qui répercute encore avec d'effroyables tonnerres la déflagration de cette pincée de poudre. Quand enfin on respire, au lieu de cet air moisi, vaguement saturé de relents de décomposition, les émanations salubres de l'herbe et des feuillages, on éprouve la sensation d'une délivrance.

L'histoire de ce fantasque château, plus semblable à un madrépore qu'à une demeure des hommes et compliqué de si étonnantes superpositions de styles et d'époques, est d'ailleurs aussi déroutante que les profils de ses différentes architectures : les Godefroid, ducs de Basse-Lorraine et seigneurs de Bouillon, y défilent d'abord, puis les princes-évêques de Liège, en vertu de la cession du duché à l'évêque Albert par Godefroid de Bouillon, le héros de Jérusalem, et plus tard les La Marck jusqu'au moment où les La Tour d'Auvergne entrent en scène, tout cela embrouillé de querelles de famille, de disputes entre les d'Auvergne et les évê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques, d'interventions royales et d'incessantes complications politiques.

Il fut un temps où la Semoys baignait les assises du rocher de Bouillon; mais des murs de rempart, construits par la suite, ont obligé la rivière à reculer. Un sentier longe actuellement les contreforts de la montagne, tout fleuris de cœdums, de mille-pertuis et d'œillets sauvages dont les taches vives constellent la grande chape sombre des mousses et des lichens tendue du haut en bas de l'escarpement. C'est le chemin par lequel on gagne Corbion, Poupehan et Rochehaut, dans la direction de l'embouchure, avec retour par Botassart, le moulin Drumont et la ferme Cordemois. Au bout de quelques cents mètres, le mince ruban de route escalade la roche sous une voûte de taillis, contourne l'eau qu'il est impossible de suivre autrement, laisse à droite un pic chenu, le rocher du Pendu (voy. p. 288), énorme coin de schiste enfoncé dans la perspective, biaise, plonge à travers des combes, remonte vers les plateaux et, passé Corbion, vrai village de montagnes, tiré à hue et à dia sur des bosses, se bifurque en un ravin profond, au bas duquel Poupehan, sur la rive droite, groupe ses toits plats à mi-côte. Agenouillées dans leurs baquets, des files de lavan-



La Semoys entre Chiny et la Cuisine (voy. p. 286). — Dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.

dières, vieilles et jeunes, les bras nus, coiffées du barada de jaconas, se penchent sur l'eau, activant le bruit des battoirs et lessivant à pleins poings, parmi les blanches écumes de savonnée qui frangent le courant. Poupehan est la patrie des lavandières; le hameau n'a pas d'autre industrie; et celle-ci est surtout alimentée par le linge venu de par delà la frontière.

Après une heure d'escalade, une pointe de clocher pique le bleu du ciel et signale Rochehaut, une cinquantaine de maisons massées à la crête d'un piton, si haut que le hameau poussé en bas, à l'extrémité de la presqu'île qui coupe en cet endroit la Semoys, l'humble et solitaire Frahan, avec sa chapelette blanche à toit d'ardoise, ses petites fermes clôturées de haies et sa mince passerelle de planches étayée sur des X, ne semble pas dépasser sensiblement les dimensions d'une grande boîte de bergerie. Rochehaut est d'ailleurs un des points de vue célèbres en cette contrée de la Semoys, où les points de vue se multiplient à chaque pas. Du bord de la route le regard étreint un merveilleux horizon de montagnes; d'infinies ondulations mamelonnent en tous sens dans la reculée, superposant leurs croupes vertes, lilas ou indigo selon la lumière; à droite une grande chaîne dentelée s'allonge, toute pâle, où d'étage en étage vient se fondre la succession des collines : c'est la France. Et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juste en dessous de soi Frahan forme la pointe d'un promontoire, d'abord sec et pelé, qui s'exhausse et se couvre ensuite de bois, avec des arêtes, des redans, des boursouflures, comme les pattes et les nageoires d'un monstrueux crocodile dont l'échine s'élargirait à travers l'espace. Cette bizarre et symbolique configuration est non moins sensible quand, après être descendu dans les fonds de la Liresse et avoir remonté pendant quelque temps la Semoys, dans la direction de Bouillon cette fois, on regarde s'allonger des hauteurs de Botassart, au bas d'un immense paysage panoramique, la crête déchiquetée d'une sorte de houleuse épine dorsale s'évasant à l'avant en un renflement imitant la tête plate des sauriens et tortueusement bifurquée à l'arrière avec des ramifications d'appendice caudal (voy. p. 283).

Ce ne sont là, du reste, que les singularités fortuites de cette admirable vallée dont les insinuantes et variables beautés n'ont pas besoin de fantasmagories pour s'éterniser dans l'esprit et qui, par le scintillement de ses eaux, le caprice tourmenté de ses roches, les fuites de ses chemins creux serpentant à mi-côte sous bois, les surprises toujours renaissantes de ses sinuosités et de ses replis, ses criques, ses îlots en fleur, ses rives ourlées de prés ou bordées de pentes arborées, ses percées sur les lointains vaporisés, rend inoubliable l'enchantement de ses solitudes. Et cet enchantement ne cesse pas un instant, à travers les trente-cinq ou quarante lieues de circuits, de serpentaisons et de crochets que la décevante et insidieuse Semoys parcourt dans un espace qui, pour une rivière moins turbulente, en exigerait à peine la moitié. Alors que l'Ourthe et l'Amblève, entamées par l'exploitation et barrées par le railway, ont perdu en tant d'endroits leur fière sauvagerie, elle a gardé l'indépendance et par moments l'impénétrabilité des eaux vierges, à travers des défilés souvent inaccessibles et dont il faut longer les tortueux détours par les hauteurs. A tout instant elle se dérobe, s'enfonce entre des parois à pic, s'engouffre dans des goulets où on cesse de la voir, toute noire de l'ombre des monts qui la regardent tournoyer au fond de leurs entonnoirs; et les lacis qu'elle décrit dans ses spirales sans fin, allant et venant par sauts et par bonds, s'emmêlent comme les tortis des orfèvreries de filigranes sur la veste pasquillée d'un torrero.

Après l'avoir descendue jusqu'à Rochehaut, il faut la remonter par Dohan, Auby, Cugnon, Herbeumont et Florenville, toute une suite de caractéristiques bourgades, échelonnées sur des pentes, les maisons basses et rencognées crénelant inégalement, avec des creux et des saillies, la route qui les traverse, celle-ci obstruée de fumiers noirs, de brandes pourries, de tas d'émondes et de billettes, produit des affouages, dans l'air une senteur de fumée de bois, aux seuils des hommes et des femmes fendant des bûches à coups de hache, les uns et les autres terreux, secs, mangés par les hâles, çà et là des porcs débandés le long des haies, des attelages de petits chevaux maigres, la crinière et la queue longues, arrêtés devant un cabaret, des files de vaches et de bœufs lapant l'eau en de grandes auges en pierre où les ménagères viennent aussi laver leurs légumes. Presque toujours la rivière encadre ces pastorales de ses eaux couleur d'or bruni, égratignées de miroitements de soleil, moirées de grandes plaques crayeuses ou vertes au passage des roches et des bois, ailleurs marbrées par la tache splendide des bestiaux passant les gués.

A Florenville surtout, on touche à la plus belle partie de la Semoys. Des passeurs de barques, comme ils s'appellent, vous font naviguer sur des bachots plats à travers les gorges encaissées qui se prolongent de Chiny à la Cuisine (voy. p. 285). Debout à l'arrière, ils plongent la gaffe dans les cailloux du lit et d'une poussée dirigent l'esquif parmi les éboulements qui en tous sens barrent le courant.

Quelquefois l'eau est insuffisante pour le maniement de cet aviron : l'un tire alors à la chaîne, du côté de la proue, tandis que l'autre, au moyen d'un levier, imprime des secousses à la poupe pour la faire glisser sur les pierres; et tous deux marchent dans les écumes et les remous, baignant jusqu'à la ceinture. Encore n'est-ce pas sans peine qu'ils se frayent un passage à travers ce labyrinthe de blocs, tellement pressés qu'on n'en peut sortir qu'en louvoyant et en cherchant les goulets où le tirant d'eau est plus fort. A droite, à gauche, en amont, en aval, les roches s'étagent, s'escarpent, dressent de prodigieux escaliers, le rocher du Négé, le rocher de la Goffe Louis, le rocher de la Goffette, le rocher Pircot, les grands rochers du Hat, plus loin le Rehat et le Rocher fendu, énormes masses en surplomb, à pic, de guingois, dont les profils écornés et grimaçants évoquent l'horreur des animalités fabuleuses et qui se lustrent de merveilleuses chasubles d'or, de pourpre et de vermillon sous les mousses, les camomilles, les eupatoires, les digitales et les millepertuis moutonnant à l'infini comme une toison. A la fonte des neiges, des quartiers de schiste et de quartz, ceux-là rouilleux et sombres, ceux-ci veinés et polis comme des marbres, se détachent des crêtes et, dégringolant de degré en degré, rebondissent jusqu'au milieu de la rivière, où, parmi tout cet entassement de banquises, leur forme tourmentée leur donne des airs d'hippopotames et de cachalots échoués. Partout, en effet, l'illusion ici multiplie ses prestiges; des îlots neigeux de reines-des-prés semblent voguer comme des corbeilles fleuries; l'eau, pailletée d'un fourmillement lumineux, creuse des cavernes éblouissantes où s'écaille d'argent, comme une épaule de naïade, le ventre scintillant des poissons; et tout en haut, à la cime des rocs, les bois ondulent comme un grand sourcil irrité. Sur les rives, derrière les roseaux et les joncs, au pied des rouvres accrochés dans la pierre, des édens de floraisons et de verdures font des taches splendides, étoilées de corolles et panachées d'ombelles. Le soleil, bluté par les feuillées, n'y descend

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

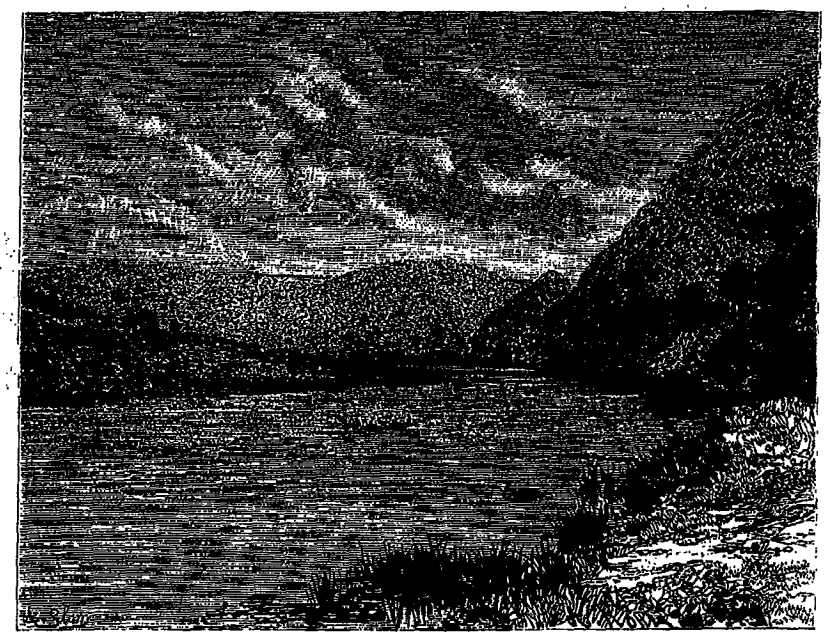


Ruines de l'abbaye d'Orval (voy. p. 288). — Dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'en fines et minces poussières, comme la criblure tombée d'un van; et cette lumière qui glisse, s'enroule et par places perce d'une flèche l'épaisseur des fourrés, semble faite exprès pour allumer, dans le crépuscule des hautes herbes, la robe fauve d'un renard, d'un chat sauvage ou d'une fouine, qui, à l'abri d'inaccessibles remparts, pullulent là librement et troublent seuls de leurs chasses et de leurs amours le bruissant silence des eaux et des bois. Quand, après une heure et plus de cette navigation rudimentaire dans les émerveillements d'une nature primitive, on débarque enfin à la Cuisine, le petit hameau poussé à la sortie des défilés du Rehat, il semble qu'un rideau vient de retomber sur un coin vierge de la Genèse et que toute cette féerie qui, à certaines heures, dans les vapeurs rosées du matin et les houles violettes du soir, tient plus du songe que de la réalité, s'est évanouie en des lointains chimériques.

Florenville, la bourgade au nom poétique, se déploie là-haut sur les raidillons d'un vaste cône, avec son église dont la flèche s'aperçoit à plusieurs lieues à la ronde, perchée au bord même de la crête, sur un terre-plein d'où s'étend un spacieux paysage de plaines et de bois, sillonné par les méandres de la rivière. Parmi tant d'autres étapes recherchées des touristes, celle-là est peut-être la plus séduisante; dès l'aube, le cornement des bœufs allant à la pâture remplit les rues du mouvement et de la rumeur d'une bucolique; on s'éveille en pleine pastorale; et la journée ensuite ne paraît jamais trop longue pour arpenter les routes



Le rocher du Pendu (voy. p. 285). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

qui mènent soit aux Amerois, soit à la Forge Roussel, soit aux ruines d'Orval (voy. p. 287). Ici, dans le vide des enceintes, la solitude des forêts voisines semble redoubler par le contraste de cette puissante maison déchue, où des âmes priaient et sur les ruines de laquelle le sifflotement moqueur du vent semble tourner en dérision l'éphémère vanité de l'existence. Cependant, la nature n'a pas entièrement repris possession de ces masses de pierres éboulées; une sollicitude veille à la conservation de ce qu'elle aurait bientôt fait de noyer sous les végétations et de desceller sous la poussée des racines; et ce qui subsiste encore, les énormes et mystérieux couloirs s'entre-croisant dans les demi-ténèbres du sous-sol, les fines ogives des arceaux d'un cloître tout emmaillées de vrilles et enchevêtrées de ramuscules, les piliers d'une église du dix-huitième siècle et non loin un admirable fragment de transept, à triple baie surmontée d'une rose à six lobes, restes du temple primitif, ces vertèbres toujours existantes du squelette effondré révèlent, dans la nudité du grand cimetière, la grandeur et la magnificence de cet ordre des Cisterciens qui, pendant près de sept cents ans, déploya là sa pompe et avait fait de l'abbaye et de ses dépendances une véritable cité où les arts et les lettres étaient cultivés, à l'égal des campagnes tributaires de l'autorité des abbés et nourricières du vaste troupeau humain parqué sous leur crosse.

Camille LEMONNIER.

(La fin à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Oua-Nyika (voy. p. 292). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

AU PAYS DES MASSAÏ[1]

(AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. THOMSON.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

INTRODUCTION.

Le pays des Massaï. — Voyages de Rebmann. — Krapf. — Von der Decken. — La nouvelle expédition.

L'histoire des découvertes sur les côtes orientales de l'Afrique centrale commence avec Vasco de Gama, qui aborda, par accident, à Mombâz, son navire ayant failli se briser sur les récifs qui l'entourent. Pendant de longs siècles nul n'osa s'aventurer à l'intérieur du pays. Ce n'est qu'en 1847 que commencent les tentatives sérieuses d'exploration. Rebmann, le premier, avec huit hommes d'escorte, révéla au monde les remarquables montagnes isolées et les chaînes pittoresques du Teita. L'année suivante, *armé d'un parapluie*, et accompagné de neuf indigènes, il voit pour la première fois les neiges éternelles de l'Afrique centrale. Pour donner une idée des difficultés d'une pareille campagne, il suffira de dire qu'une mission de naturalistes, dans les mêmes contrées, a nécessité dernièrement une escorte de cent quarante hommes. A la fin de la même année, Rebmann entreprend un nou-

1. Le pays des Massaï, où m'ont conduit les voyages qui forment le sujet de ce récit, occupe une bande diagonale de terrain, circonscrite par le premier degré de latitude nord et le cinquième degré de latitude sud, et par les trente-troisième et trente-neuvième degrés de longitude est.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veau voyage, avec quinze porteurs. Il semble, cette fois, avoir perdu sa confiance première dans la vertu de son parapluie, car ses hommes sont armés de fusils, d'arcs et de flèches. Le 6 avril 1849 il se remet en route. Pour mieux accentuer le contraste entre l'équipage qu'on croit indispensable dans notre époque dégénérée et le modeste bagage du missionnaire, disons que la place d'honneur y était encore occupée par le légendaire riflard. « Presque toutes les nuits, écrit « le Révérend, les averses se succédaient du soir au « matin, et moi-même et mes gens nous couchions en « plein air, sans autre abri que mon seul parapluie. »

Après lui, Krapf tenté de pénétrer à l'intérieur du Continent Noir. Un premier voyage, entrepris avec onze hommes seulement, en 1849, l'avait conduit à travers l'Ou-Kambani jusqu'à Kitoui. Deux ans plus tard, en 1851, il reprend le chemin de l'Ou-Kambani. Il n'y peut arriver, et est obligé de revenir à la côte, après une longue série de souffrances et d'incidents extraordinaires, dans lesquels, chose curieuse, un parapluie figure encore au premier rang des armes défensives. La petite troupe fut attaquée par des brigands ; une décharge de mousqueterie ne les décida point à montrer les talons ; mais le *gamp*, ouvert brusquement, produisit l'effet désiré[1].

Ce n'est qu'en 1862 que le baron von der Decken visita le lac Djipé et le Kilimandjaro, et en publia, pour la première fois, une carte ayant quelque prétention à l'exactitude scientifique. Dans un second voyage il ne put atteindre le pays des Massaï, le but principal de ses efforts. A la frontière même, des milliers de guerriers l'assaillirent, et le contraignirent de regagner la côte. Le chef de la caravane était un certain Sadi-ben-Ahedi. J'ai toute raison de croire que l'insuccès de cette expédition est dû, en grande partie, aux machinations de ce personnage, dont je connais, par expérience, les petits talents en ce genre. Nous le retrouverons dans la suite de ce récit.

Quelques années plus tard, M. New, qui se rendait au Tchagga, escorté du même interprète, fut complètement dépouillé, grâce aux instigations de Sadi, par Mandara, chef du district des Moschi. Il quitta le Tchagga, brisé de corps et d'esprit, et mourut en chemin. Mandara assure que son truchement l'avait empoisonné. Lui-même — il me l'a dit dans un de ses jours d'épanchement confidentiel — pensa un moment à faire assassiner New ; mais sa mère l'empêcha d'exécuter ce projet.

En janvier 1882, à la suite d'un voyage au Nyassa, entrepris en 1877 sous les auspices de la Société royale de géographie de Londres, et que j'eus à diriger après la mort de Keith Johnson, enlevé par la dysenterie dès le début de la campagne, j'eus le très vif plaisir d'être chargé par cette Société de lui présenter un travail sur la possibilité de faire passer une caravane par le pays des Massaï, sur la route à choisir et les dépenses probables. Celles-ci furent évaluées à quatre mille livres sterling (cent mille francs), dans la prévision de l'adjonction d'un naturaliste à l'expédition. La Société décida d'envoyer une mission purement géographique. J'en fus nommé le chef, à ma fort grande joie. On m'assignait un viatique de deux mille livres sterling, augmenté ensuite de six cents, puis de quatre cents, ce dernier subside obtenu après les réclamations qu'il me fallut faire, une fois rendu à Zanzibar. Mille livres de plus ne m'auraient certes pas gêné.

1. C'est ainsi que Charles Didier raconte qu'il mit en fuite des molosses dans son livre de la *Campagne romaine*.

I

EN RECONNAISSANCE.

A Zanzibar. — Un concurrent. — Mes chefs de caravane. — James Martin. — Mombâz. — Frère-Town. — Derniers préparatifs.

Une traversée aussi agréable qu'on la peut désirer m'amena (le 26 janvier 1883) à l'île de Zanzibar.

Je fus vite au courant des nouvelles locales. On m'apprit, à mon grand contentement, que le gouvernement m'avait recommandé aux bons offices du sultan, avec lequel un regrettable malentendu m'avait autrefois quelque peu brouillé, et dont j'aurais pu redouter le mauvais vouloir.

Les nouvelles de l'intérieur n'offraient aucun intérêt particulier. Mais les faits et gestes d'un voyageur germanique, le naturaliste Fischer, me préoccupaient. Il avait reçu de la Société géographique de Hambourg la mission de pénétrer dans les régions mêmes sur lesquelles je comptais me diriger. Il travaillait mystérieusement depuis plusieurs mois à ses préparatifs ; mais, jusqu'à l'heure du départ, nul ne connut au juste ni son plan ni son but.

Mon premier soin devait être de me procurer des chefs de caravane, de qui dépend à un si haut degré le succès d'une expédition africaine.

A ma grande satisfaction, je retrouvai Makatoubou, homme digne de toute confiance, laborieux, vigoureux, énergique, intelligent, mais sans tact dans ses rapports avec ses subordonnés ; jamais il n'a su les tenir en main. Il fut relégué au second plan, avec les bagages sous sa juridiction spéciale.

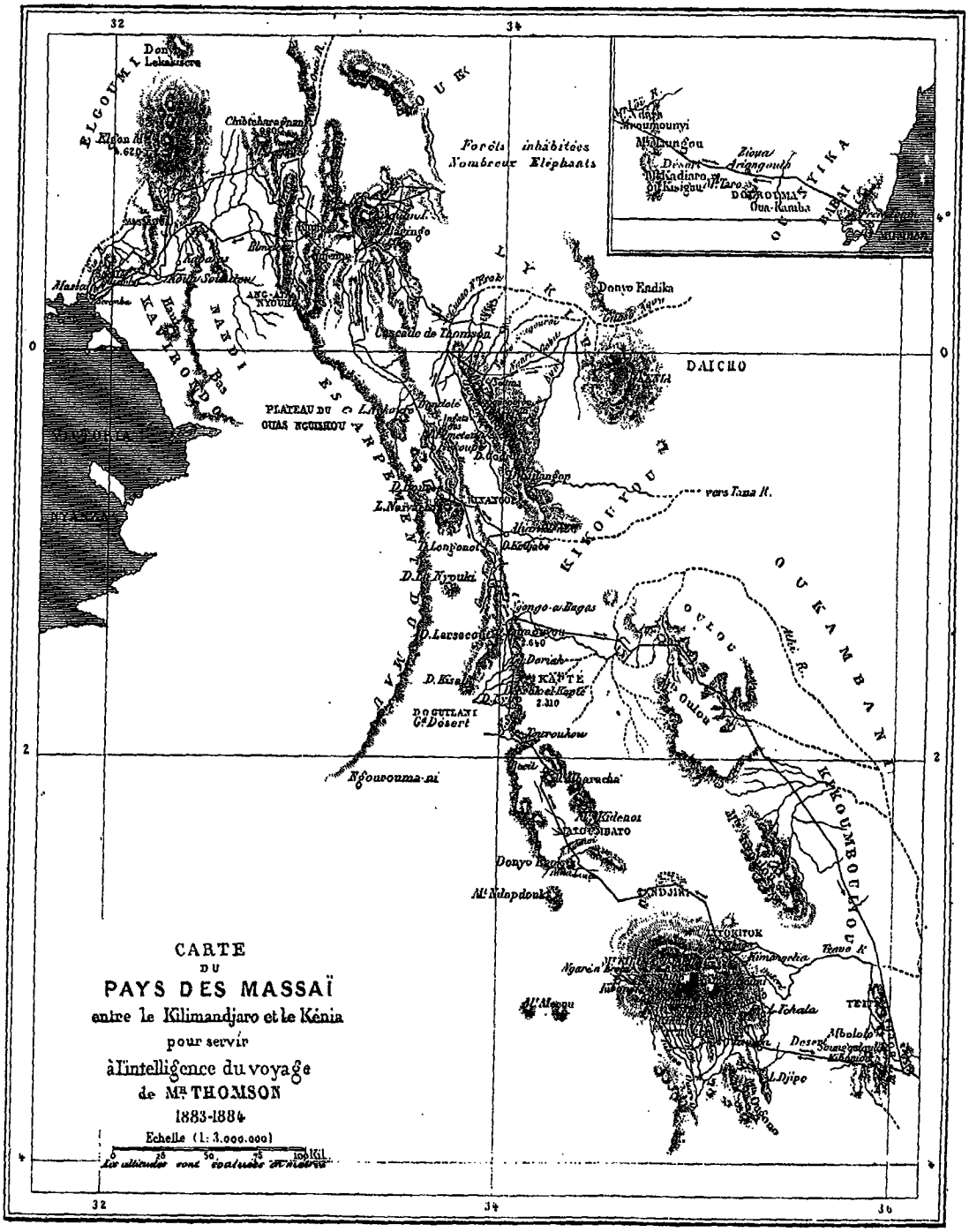
Je m'étais imaginé que Mouinyi Séra ou Manoua Séra, qui avait accompagné Stanley dans son fameux voyage à travers le continent[1], aurait un peu du nerf de son énergique maître. Hélas ! il devait se montrer le plus fainéant, le plus improfitable des serviteurs. Par la force des choses, sa place devint purement honorifique, et il s'en contenta : raison d'âge, sans doute.

Katchétché, à son tour, le *détective*, dont se loue tellement Stanley, ne se distingua guère dans ses fonctions de maître de police. Mais il se révéla le plus habile des dépensiers. Je le mis à la tête du commissariat et du département des éclaireurs.

1. *Le Tour du Monde*, vol. XXXVI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Venait ensuite Brahim ou Ali-Ngombè (Ali le Taureau). Puissamment charpenté, la physionomie effrayante de férocité au moindre bouillonnement de colère, Brahim était le beau idéal du sauvage, le matamore de la caravane, l'idole de ses compagnons. En peu de jours Brahim acquit sur mes engagés une influence


CARTE
DU
PAYS DES MASSAÏ
entre le Kilimandjaro et le Kénia
pour servir
à l'intelligence du voyage
de Mr THOMSON
1883-1884
Echelle (1: 3.000.000)
Les altitudes sont évaluées en mètres
Forêts inhabitées
Nombreux Eléphants
DAICHO
PLATEAU DU OUAS NGUISHOU
KIKOUYOU
OUKAMBANI
KIKOUMBOULOUDOU
DOGUILANI
Cte Désert
Donyo Endika
vers Tana R.
Donyo Ngare
Donyo Rabai
Ngourouma-ni
Mt Kidenoi
DALO-DIDATO
Mt Ndapdouki
KONDJIRI
KONYOK
Mt Mangu
Mt Tchala
Mt Djipe
Mbololo
Taave R.
Kimangelia
Ngare-n
Ziqua
Ariangulo
Mt Lungou
Mt Kadinaro
Mt Kasigau
DOGRODUMA
Gua-Kamba
KABAI
Mt Kinyangalau
Mt Mbuyuni
Mt Lungu
Mt Taro
Mt Kasigau
Mt Kadinaro

m'étais bien promis de n'admettre aucun blanc dans ma troupe; mais, dès mon arrivée à Zanzibar, Martin vint me trouver avec d'excellents certificats. Il connaissait le dialecte ki-souahili et savait pratiquer à fond les naturels; sans place en ce moment, il se déclarait prêt à accepter n'importe quels gages; je me laissai persuader et n'ai pas eu à m'en repentir un seul instant. Je n'éprouvai pas le moindre scrupule à le traiter plutôt en camarade qu'en inférieur. Il n'en abusa jamais, et du commencement à la fin se conduisit avec un tact surprenant. Enfin, chose peut-être sans précédent dans les annales des voyageurs africains, jamais le moindre nuage ne s'est élevé entre nous.

Cette affaire importante terminée, je dus me rendre à Mombâz pour choisir ma base d'opérations. Je m'embarquai donc sur une *daou*, une daou de l'Afrique orientale, le plus atroce des moyens de transport. J'y arrivai après la plus détestable traversée du monde, ayant failli voir mon embarcation brisée sur les récifs, et moi-même noyé en débarquant sur la rive.

L'île de Mombâz occupe une anse pittoresque dont la pointe entaille profondément les terres à la base des monts Rabaï. Le paysage n'est guère attrayant. La ville, à demi ruinée, ne se compose plus que de quelques huttes de boue.

Frère-Town, la cité des esclaves libres, est située de l'autre côté de la crique. L'aspect de cette station est vraiment enchanteur à voir de la rive monbazienne du golfe minuscule profondément serti dans les terres; à gauche, au milieu d'un bosquet de mangoustans magnifiques, une maison au toit de fer, aux murs blancs comme neige se détache en vigueur sur la puissante verdure. A droite, une autre habitation, surmontée d'une terrasse, s'abrite sous de grands arbres au feuillage délié et sous des palmiers balançant leur panache à la brise; nombre de bâtisses moins grandes témoignent de la prospérité de l'établissement. Il est habité par d'anciens esclaves, qui sont d'un comique achevé, avec leur défroque européenne.



James Martin. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Une daou repartait le lendemain matin. Le temps était beau, la mer belle, et en moins de vingt-quatre heures nous étions de retour à Zanzibar après une absence de onze jours.

Tout bien pesé : Mombâz devenait ma tête de ligne. Je me décidai à prendre à Zanzibar le gros de ma troupe de porteurs, sauf à y adjoindre une poignée d'hommes de la côte. Mais ce ne fut pas chose facile de les recruter. L'Association internationale africaine du Congo avait drainé la ville de ses meilleurs porteurs. Un flot de vagabonds vint s'arrêter à ma porte; le borgne et le boiteux, toute la basse pègre zanzibarienne, voleurs et assassins, écumeurs de plage, esclaves marrons, la plupart littéralement pourris par une vie de débauche. Que faire? sinon m'en contenter. Enfin, le 2 mars, grâce à l'aide de Martin et de mes chefs de caravane, j'eus l'indicible satisfaction de voir la mission au Victoria Nyanza et au mont Kénia, tout entière, sauf son chef qui restait provisoirement en arrière, monter sur une daou que j'avais louée, et, poussée par une fraîche brise, gagner le large sous la conduite de Martin.

II

DE ZANZIBAR A TAVETA.

La mission de Rabaï. — Les Oua-Nyika. — Le personnel de l'expédition. — Le Dourouma. — Le désert. — Les oungouroungas. — De Maungou à Ndara. — Le Teita et ses habitants. — Toilette d'une demoiselle M'teita.

Le 6 mars, comme je descendais sur la plage, les vœux des amis que je quittais me furent manifestés à la *mode de chez nous*, par nombre de vieux souliers lancés sur les pas de celui qui s'éloignait. Le 7, après une traversée de vingt-quatre heures, pendant laquelle je fis tous mes efforts pour être *terriblement jovial* dans les intervalles de mes tête-à-tête avec la mer, ou de mes plongeons dans les vagues qui embarquaient sur le pont, nous entrions, à bord du remorqueur numéro 11 de la marine britannique, dans le port de Mombâz. Grâce aux bons offices de M. Wakefield, je m'assurai les services de Mouhinna, guide et interprète, le fonctionnaire le plus important d'une caravane. Ce personnage avait trafiqué en ivoire dans les hautes terres et pénétré une trentaine de fois chez les Massaï; il connaissait tous les sentiers de leur pays, et en possédait à fond le langage.

Le lendemain, dimanche, je me rendis à la mission de Rabaï, charmant petit *cottage* situé dans un paysage agréable et varié, semé de bouquets de cocotiers aux têtes bercées par le vent, de massifs de broussailles vert sombre, de clairières herbues de coloration plus gaie; partout des signes de culture; le village, habité par des Oua-Nyika, se cache à demi sous l'ombre des mangoustans. Les huttes, s'ouvrant par une toute petite porte à un bout, sont oblongues, sans murs et en forme de meules de foin. Les hommes sont maigres et faibles; leur visage bistré est hâve. Pour tout vêtement ils ont un simple pagne; pour principales armes offensives et défensives, l'arc et les flèches et le *simè* ou épée, de forme spatulée, plus large à la pointe et se rétrécissant peu à peu jusqu'à la poignée. Les femmes portent un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vêtement qui rappelle le jupon des highlanders d'Écosse; leur parure favorite consiste en une sorte de bas composé de verroteries et moulant exactement la jambe, et en nombreux cordons peu serrés autour du cou et des bras. C'est à elles qu'incombent les travaux, même les plus pénibles.

Avant de prendre définitivement congé de la civilisation, il est bon de passer définitivement en revue le personnel de l'expédition. D'abord, le premier en rang, James Martin, mon camarade, les cheveux et les yeux noirs, le teint basané, les membres écourtés, le torse trapu. Vient ensuite Mouhinna, dont la physionomie matoise ne prévient pas en sa faveur. Puis, Mouinyi Séra, petit et d'âge plus que mûr; Makatoubou, élancé, bien musclé; Katchétché, d'une taille au-dessous de la moyenne et à l'expression cauteleuse; Brahim, fidèle comme le bouledogue, et Mzi-Ouledi, flegmatique et hardi, mais solide. Après eux, Bédoué (le Rôdeur), un géant, fort, fainéant à l'excès, le capitaine de mes dix *Askaris* ou soldats; le cuisinier, Mark Wellington, honnête et bien intentionné, mais lent et stupide; Songoro, une vraie perfection, un valet de chambre idéal. Enfin, la plèbe, la canaille innommée de mes engagés, cent treize en tout: vingt-neuf portent des perles; trente-cinq, les fils de fer, de laiton ou de cuivre; quatorze, les cotonnades; neuf, mes bagages; cinq, les munitions; six, les instruments scientifiques; quinze, les tentes, la batterie de cuisine, et divers autres objets; une trentaine de Oua-Teita portent les provisions; deux ânes et un demi-sang noir complètent la caravane.



Maison d'un néophyte à la mission de Rabaï. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le 15 mars 1883, le signal du départ est donné: chacun s'élance vers la tête de la colonne; tous s'époumonent à crier: En avant! ho! Un feu roulant d'adieux s'échange, et, précédée du pavillon anglais, la longue file d'hommes traverse le village de Rabaï.

Deux étapes à travers le pays des Oua-Kamba amènent la caravane au Dourouma, sorte de hallier impénétrable, dont la brousse est un musée de monstruosités végétales, de longues épines y remplaçant presque partout le vert feuillage. Puis l'expédition traverse un vaste désert au sol de grès, creusé de trous produits par l'action des éléments naturels, sorte de puits de cinquante à soixante centimètres de diamètre sur une profondeur de deux mètres quarante, nommés *oungouroungas* par les naturels, et seuls réservoirs d'eau dans cette région. Mais cette eau est caractérisée par un tel *corps*, par un *bouquet* si pénétrant, que les angoisses de la soif seules avaient pu me décider à l'avaler, même après l'avoir fait bouillir et passer à travers des linges. Je buvais cette décoction, mais l'idée d'y laver même mes pieds m'eût semblé une plaisanterie. A l'oungourounga de Taro, quelquefois nommé Zioua d'Ariangoulo, succède une immense plaine où les roches métamorphiques remplacent le grès, où l'eau fait totalement défaut, où la sécheresse règne en souveraine; étape pénible, où les porteurs ahanant et suant, défaillant de soif et de fatigue, se laissent choir à tout instant sur le sol aride et brûlant; la caravane s'allonge, s'égrène, s'éparpille le long du sentier bordé de halliers impénétrables où rôdent les grands fauves. Tel est le vrai *Nyika* de l'Afrique orientale. On gagne enfin le mont Maungou, à la cime évidée en selle, et dont il faut faire l'ascension avant de trouver l'aiguade, un vaste oungourounga qui ne tarit jamais. Le Maungou fait partie de cette rangée de mornes et de pitons isolés qui court presque du nord au sud, et, dans cette dernière direction, se termine par le mont Kisigau. A cinq heures de marche du Maungou se dresse la pittoresque montagne du Ndara, dont la base est couverte de plantations magnifiques. La caravane pénètre dans cette fertile région, accompagnée des cris d'admiration des femmes et des jeunes filles Oua-Teita, accourues à nos côtés, nous regardant de tous leurs yeux et riant bruyamment. Les flancs de la montagne, arrosés par une multitude de ruisselets, sont couverts de plantations cultivées par les femmes. C'est à ce travail, sans doute, qu'elles doivent le développement harmonieux du corps et cet air de santé qui contraste avec la mine chétive des hommes, maigres et mal musclés. Leurs huttes, à parois très basses, ressemblent à des ruches d'abeilles; la lumière du jour en est entièrement exclue grâce à une palissade qui contourne en spirale l'intérieur de la case, pour former un corridor étroit, partant de la porte et empêchant le courant d'air de frapper directement sur le foyer; celui-ci, qui brille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuit et jour, est leur seul luminaire. On empile le bois de chauffage dans ce vestibule. Les provisions d'hiver sont appendues aux solives dans de nombreuses calebasses. Poules, chèvres, brebis se choisissent des coins à leur convenance et, fraternisant avec les maîtres, font du logis, au goût des indigènes, l'intérieur le plus confortable et le plus intime.

Trois heures de rude labeur nous amènent sur le sommet du Ndara, le Mroumounyi, qui domine tout le pays environnant d'une hauteur de quinze cent cinquante mètres, et d'où l'on jouit d'une vue admirable et étendue. La masse cylindrique et grandiose, coupée par des lignes de stratus, ou le cône tronqué du Kadiaro (Kisigau), les montagnes de l'Ou-Sambara, du Parè et de l'Ougono, la superbe chaîne de Boura, avec ses contours déchirés et ses trois grands massifs, le Kibomou, le Soungouloulou et le Mbololo, surgissent à mes regards comme un archipel d'îlots s'élevant à pic sur des flots verts grisâtres. Les Oua-Teita sont de taille un peu au-dessous de la moyenne; maigres, les membres grêles, ils supportent pourtant des fatigues considérables, et chez eux la force nerveuse semble de beaucoup supérieure à la force musculaire. Leurs traits paraissent tenir le milieu entre les linéaments à peine ébauchés du vrai nègre et ceux des Gallas ou des Somalis : la mâchoire est quelque peu prognathe, le crâne étroit. Ils n'ont d'autre vêtement qu'une cotonnade écourtée, nouée au hasard autour des reins, ou attachée à une épaule et flottant à la brise. Au cou et aux bras, quelques joyaux de laiton, des verroteries, des chaînettes fabriquées dans le pays. Pour armes, un couteau, une épée longue et spatulée, un arc et des flèches, mais tout cela mal travaillé, mal fini, et ne dénotant pas que le guerrier mette le moindre orgueil à son équipement. Accoutumés à leurs montagnes escarpées et coupées de précipices, ils ne se servent guère de lances et préfèrent les flèches, qu'ils lancent de derrière les roches. Les Massaï, chargés de lourdes piques et habitués aux plaines, ne se hasardent guère à les troubler.



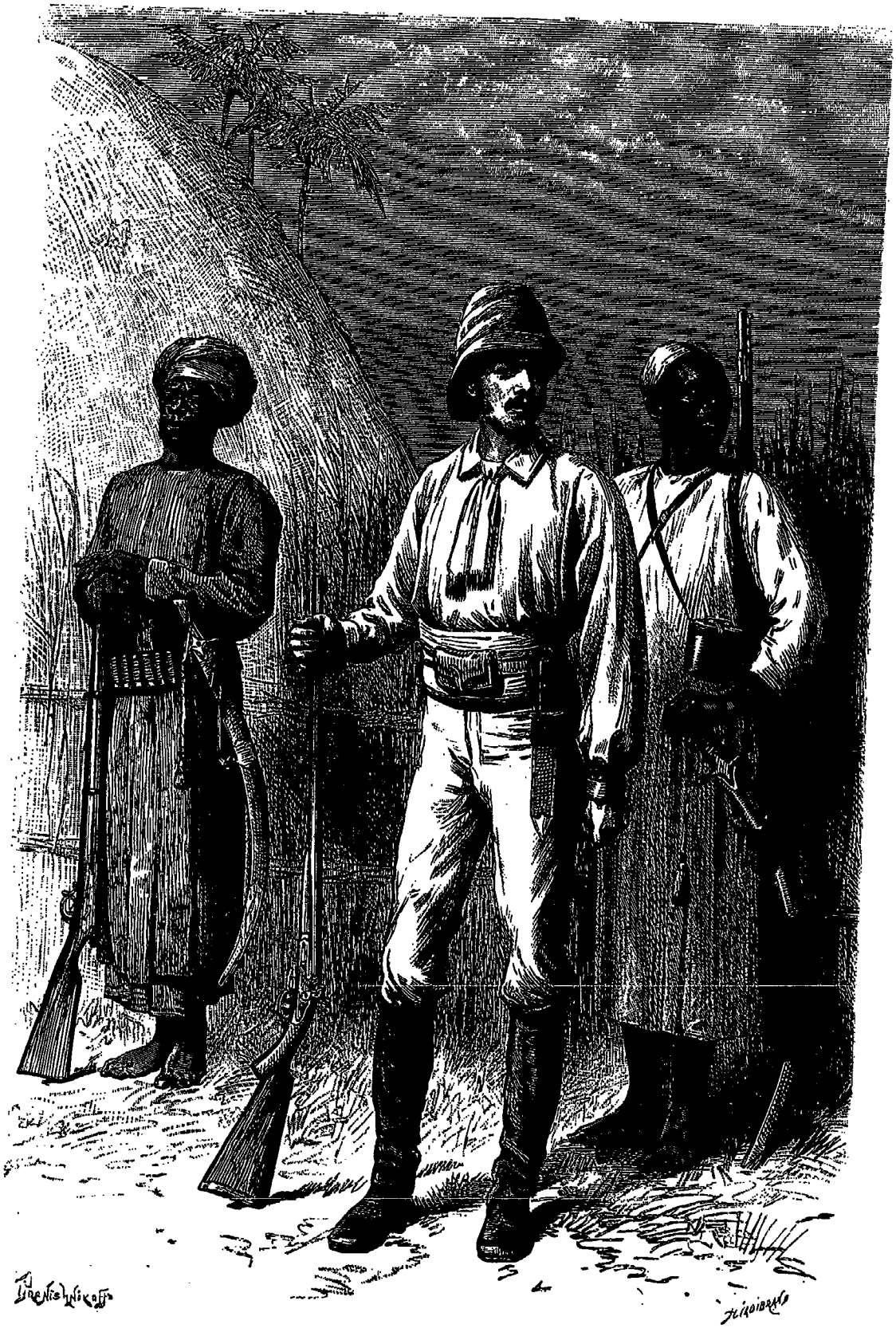
Femmes Oua-Nyika écrasant les grains (voy. p. 293). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Et maintenant, lectrice aimable, je vous invite à assister avec moi à la toilette d'une M'teita du beau monde. Pour calmer vos scrupules, imaginez que la personne en question est déjà revêtue d'une « cuirasse » ou d'un « étui » en peau de Suède brun-rouge et taillé par la meilleure faiseuse. Quant à la belle elle-même, la simplicité de son costume ne lui cause aucun embarras; elle sourit avec non moins de gaieté et de coquetterie que la plus charmante des Européennes; du reste, quels mystères aurait-elle à cacher? Nul besoin de « tournure »; la ouate lui est inutile. Entrons dans la hutte circulaire et basse; malgré la chaleur suffocante et la fumée qui vous prend à la gorge, vous finirez bien par distinguer, à la lueur du feu, notre gracieuse amie. La jeune personne est de taille fort petite, visage rond, comme la plupart de ses compagnes, avec un soupçon de prognathisme à l'angle facial. Le galbe pas trop mal, pour une négresse, quoiqu'il n'offre pas à la ceinture cette ligne sinueuse qui s'accorde davantage avec nos idées sur la beauté féminine. Les membres sont admirablement découplés; le corps est agile et souple comme celui d'une couleuvre; son œil lance des feux; on voit à son sourire qu'elle n'a pas un doute sur le pouvoir de ses charmes.

La demoiselle a déjà revêtu, ou, pour mieux dire, elle n'avait pas quitté « le simple appareil » d'une beauté M'teita. C'est un épais badigeon de noir de fumée et d'huile de ricin. Elle y ajoute une couche nouvelle pour les conquêtes de la journée, puis, aux flammes incertaines du foyer, elle reluit comme un escargot sortant de sa coquille, pimpant et frais, en route pour la promenade du soir. Rien d'hygiénique comme ce vernissage qui protège seul les montagnardes du Ndara contre les chaleurs extrêmes du jour et le froid de la nuit. Il écarte les rhumes et prévient une transpiration excessive.

Avant de recevoir ses visiteurs, notre hôtesse s'était aussi parée de son tablier, un petit carré de peau de la grandeur d'un mouchoir de poche de dame et en entier couvert de perles; derrière, on dirait qu'elle porte les pans de l'habit du missionnaire, mais un peu allongés et tout brodés de verroteries formant des dessins variés; les deux lourdes basques frappent les jambes d'une façon sans doute agréable quand il fait chaud. Cette mode, du reste, n'est pas absolument rigoureuse, et d'autres M'teita du bon ton se contentent de la moitié

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Thomson et son état-major. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

postérieure d'un minuscule jupon. La chevelure est rasée tout autour des tempes; on en garde sur le sommet une couronne de dix ou douze centimètres de diamètre. A grand labeur, on la sépare en mèches, on la roule en cordons très serrés et très nombreux, qui donnent à la tête l'aspect d'un plumeau de lisières. Sur chacune des torsades on fixe des files de perles de diverses couleurs; autour de la partie rasée on attache un bandeau de verroteries large de cinq centimètres, de chaque côté duquel trois longs cordons tombent en liberté jusqu'au-dessous des épaules. L'oreille, toute percée de trous, chargée de gros anneaux de verre et distendue par le poids, devient un objet sans forme, hideux à contempler. Les paupières ont été soigneusement dépouillées de leurs cils. La belle n'a plus à présent qu'à donner, au moyen d'une lime, une pointe plus aiguë à ses longues dents de crocodile : sa tête est faite et parfaite. Elle retire alors, d'une cheville avoisinante, une trentaine de grands colliers, qu'elle passe par-dessus l'épaule droite et par-dessous l'aisselle gauche; ils pendent jusqu'à la ceinture, se croisant, au milieu d'une poitrine pleine et bien formée, avec une autre série de colliers partant de l'épaule opposée. Au cou, cent cinquante à deux cents rangs de perles servent de base à un carcan monumental composé d'une solide masse de verroteries, haute de huit à dix centimètres, et qu'on fixe de manière à relever le menton et à remplir toute la dépression du dessous. Au torse, maintenant! et, avec une admiration profonde pour la vigueur physique et le courage qu'il lui faut pour suivre la mode à tout prix, nous la voyons prendre successivement deux ou trois cents autres fils de perles, des ceintures, des bandeaux, toujours bardés de grains de verre, et en bastionner la région autour de laquelle, en nos pays, le valseur arrondit son bras.



Huttes de Oua-Teita (voy. p. 293). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Il ne reste plus qu'à emmailloter bras et jambes de bandes très serrées. Ayant ainsi chargé sa personne d'un poids de douze à quinze kilogrammes, la dame se retourne complaisamment pour recevoir un tribut de louanges, puis s'accroupit sur le sol afin de se remettre d'une si dure corvée.

N'ayant plus de prétextes pour prolonger l'entrevue, nous déposons nos offrandes à ses pieds et prenons congé, baignés de sueur, noircis de fumée comme des ramoneurs.

Ainsi armée en guerre, notre M'teita remplit son sac de maïs et descend au campement pour y exciter l'admiration générale, et se livrer à l'occupation si chère au cœur de toutes les femmes.... débattre à outrance le prix de ses denrées.

Une halte prolongée au milieu de cette peuplade aux mœurs primitives ayant réparé les forces de la caravane, celle-ci reprend sa route vers l'ouest, contourne l'extrémité sud de la chaîne de Boura par des chemins difficiles, campe au pied du majestueux cône du Kilima-Kibomou, et, après une nouvelle marche de deux jours à travers une zone dépourvue d'eau, atteint, dans la soirée du 31 mars, les ombrages et les eaux limpides d'une des plus charmantes régions forestières de l'Est africain : Taveta.

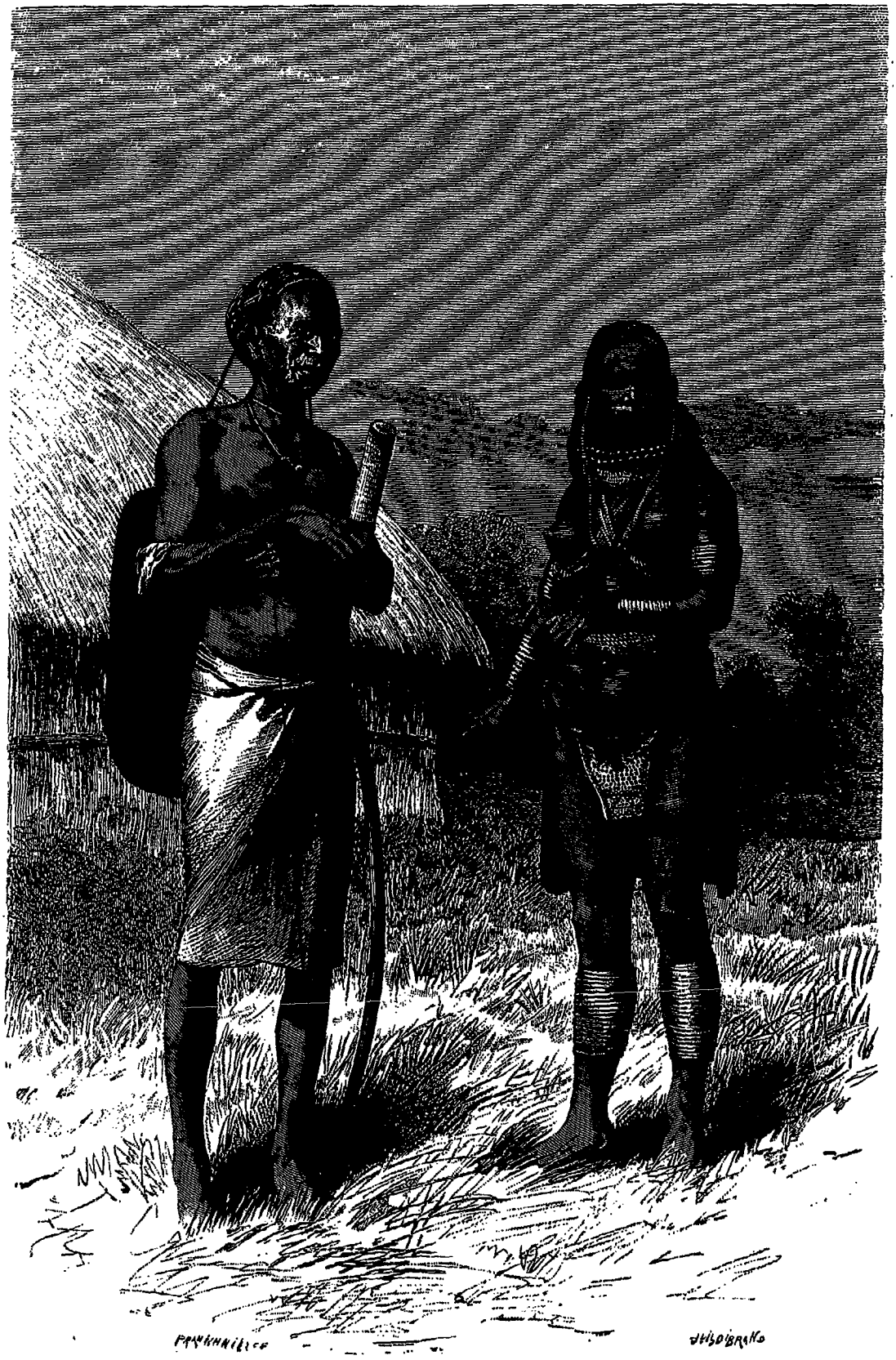
III

QUINZE JOURS EN FORÊT.

Une question de probité. — Vie à Taveta. — La forêt. — Villas indigènes. — Une personne intéressante — Les danseurs. — Le Kilimandjaro. — Une acquisition douteuse.

Après avoir cheminé sous bois par une sorte de trouée étroite et sinueuse, percée au travers de l'impénétrable forêt, nous entrons, par une porte minuscule, dans l'enceinte des retranchements. Ici nous donnons la parole à nos carabines; elles disent aux naturels, en une langue comprise là-bas de toutes les tribus, qu'une caravane fatiguée vient leur demander l'hospitalité. Nous avançons au milieu de plantureuses bananeraies; de nombreuses décharges de poudre nous répondent d'un accueil cordial. Les naturels commencent à paraître, confirmant leurs salves de bienvenue par des *Yambo! Yambo!* répétés. Des trafiquants Oua-Souahéli, conduits par un certain Dougoumbi, célèbre *mkouginzi* et *mganga*, les suivent, et, beaucoup plus démonstratifs, saisissent et baisent mes mains en me saluant de leur *sabalkheir*, et ouvrent un feu roulant de questions, tout surpris qu'ils sont à la vue d'un homme blanc et de sa caravane dont personne ne leur avait parlé. Le bivouac établi dans une vaste clairière, il fallut entreprendre une besogne très longue, très minutieuse : enfiler toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M'teita de Ndara et jeune fille M'teita (voy. p. 294-296). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes verroteries en cordons de la dimension requise au pays des Massaï. Soixante mille longueurs; je dis soixante mille, rien que cela! En outre, lesdits personnages n'acceptent la cotonnade que déjà confectionnée en un vêtement de guerre, le *naïbéré*, c'est-à-dire deux mètres d'étoffe, traversée dans le sens de la longueur par une bande rouge ou à damiers dont on effile les bouts pour en former une frange. Nous avons à en confectionner trois cents. Je me résigne donc à une halte assez prolongée. Mais quand on me rapporta l'ouvrage, quelle déception! Je m'étais bercé du doux espoir que la régénération morale de ma troupe avait fait quelque progrès depuis notre départ de la côte. Pas un seul de mes hommes ne rapportait la quantité de perles qui lui avait été confiée; sur trente ballots de verroteries, deux, à peu près, me furent subtilisés pendant l'enfilage, en dépit de toutes les précautions et des corrections nombreuses infligées aux larrons.

La vie matérielle à Taveta offrait, il est vrai, quelques compensations à ces ennuis. Les vivres, poissons, volailles, œufs, moutons ou chèvres, tomates, ignames, patates douces, cassaves, maïs vert, cannes à sucre, bananes dorées, nombre de légumes, paraissaient sur notre table avec une profusion dont je n'ai pas vu d'autre exemple en Afrique. La forêt était un but de charmantes promenades. Le Taveta occupe au pied du versant sud-est du Kilimandjaro une dépression entièrement couverte par une inexpugnable forêt; elle mesure onze kilomètres du nord au sud et moins de deux en largeur; elle a la forme d'un triangle dont le sommet se dirige vers le nord et dont la base est sous-tendue par le lac Djipé.



Femmes Oua-Teita (voy. p. 294-296). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

La ligne de démarcation est absolue entre la zone plantureuse et la stérilité du désert; nulle transition graduelle; d'un pas à l'autre la scène change brusquement. Ici la nature a prodigué une végétation magnifique dont la ramure feuillue, enguirlandée de lianes, forme à vingt-cinq ou trente mètres de hauteur un dais assez épais pour adoucir et tamiser la lumière. Des singes qui sautent de branche en branche, des bandes de calaos qui volent d'arbre en arbre, d'agiles écureuils animent cette scène. Un aimable murmure d'eau courant sur les rochers annonce le voisinage d'un fleuve : c'est le Loumi, formé par les neiges du Kimaouenzi, une des cimes du puissant Kilimandjaro, qui court en se pressant vers le lac Djipé.

Tentés par l'admirable limpidité de ses eaux, nous nous plongeons dans leurs profondeurs cristallines. Le bruit de branches écartées attire notre attention. Voyez-vous ces yeux noirs, étonnés, fixés sur les étrangers? Un *nani oueoué?* (qui va là?) un peu vif fait tressauter les belles Tavetanes. Elles prennent la fuite comme des biches épeurées. Près de là se trouvent deux ou trois cases en forme de ruches et recouvertes de feuilles de bananier; pénétrons à l'intérieur : une forte odeur nous fait d'abord reculer; deux vaches y habitent, belles et grasses, qui ne sortent jamais; on leur porte l'herbe nécessaire. Presque à les toucher, des pieux soutiennent une peau de bœuf bien tendue; c'est le lit de la dame du lieu et de son seigneur quand il lui prend fantaisie de coucher dans sa villa, car, possédant d'autres huttes et d'autres épouses, chacune avec ses génisses, il mesure la longueur de son séjour au plus ou moins d'affection que lui inspire la ménagère.

Presque rien dans la demeure, sauf la série ordinaire d'ustensiles de cuisine : pots à bière et à eau; calebasses pour le lait, petits cylindres de bois creux pour le miel, corbeilles contenant diverses sortes de grains. Dans les coins, des cachettes pour les perles et la cotonnade. On cuisine dehors.

Mais voici un bruit de clochettes et d'anneaux de fer tintant l'un contre l'autre. Une vieille femme à l'aspect rébarbatif sort lentement d'une bananeraie, brandissant une baguette destinée à tenir en respect les gamins malicieux. Derrière cette ruine vénérable avance, en se dandinant sur ses hanches, une jeune femme, grasse et rondelette, d'une vingtaine d'années au plus. Autour de son front, un bandeau de cuir orné de cauris soutient « un voile » de jaseron de fer qui couvre presque complètement le visage et descend sur la poitrine. Sur le cou, sur le buste, des perles et des chaînettes de métal. Elle a une robe de peau soigneusement chamoisée; ses bras et ses jambes disparaissent sous des fils de fer et de laiton, aussi gros que celui des télégraphes; toute sa personne est chargée de verroteries et de ferrailles. — Qu'est-ce donc?

La jeune dame est dans un état intéressant : voilà le grand secret; elle chemine à pas comptés, faisant tinter ses sonnettes, dans tout l'orgueil permis à sa situation, enchantée d'annoncer « ses joyeuses attentes » au monde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en général, et peut-être à quelque rivale en particulier; on l'engraisse, on la gave, comme une poularde pour le marché. La belle ne fait œuvre de ses dix doigts; et quand elle va querir les félicitations de ses amies, un chaperon d'âge mûr la précède et veille à ce que rien sur la route ne vienne l'effrayer ou l'incommoder. Pour ces occasions solennelles, la future matrone accumule sur elle tous les ornements possibles : le voile de chaînettes et les petites cloches sont un privilège distinctif, mais pour le premier-né seulement; l'annonce d'un second bambin n'excite plus le moindre intérêt. Il est juste d'ajouter que si la fiancée n'a la permission de causer avec aucun homme, le mariage accompli, la femme n'est plus tenue à grand'chose. Le relâchement des mœurs est ici phénoménal; la fidélité conjugale n'existe pas, ou, du moins, on l'exige aussi peu d'un côté que de l'autre; ce sont presque les unions libres.

Écoutez! des voix sonores et bien timbrées s'élèvent des profondeurs de la forêt. Des ho-ho! ho-ho! mélodieux vibrent en cadence. Un groupe de jeunes gens et de jeunes filles dansent au milieu d'une jolie clairière. Voyez ces athlètes aux proportions splendides, la chevelure roulée en torsades minces et serrées qui hérissent leur tête, un carré de peau de chevreau jeté sur l'épaule ou battant sur les hanches; et les danseuses, badigeonnées de graisse ou d'argile, une ceinture autour des reins, chargées de perles, vernissées à neuf, ajoutent au piquant de la scène.



Oua-Teita, village ndara (voy. p. 294-296). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Quelle rude besogne que ce divertissement! Un des jeunes hommes se présente, une baguette en main, les bras collés le long du corps; il s'avance en sautillant comme un oiseau; arrivé au centre de la pelouse, il commence une série de sauts en hauteur, sans plier les jambes ni remuer les bras; de temps à autre, et par saccades, il lance la tête en avant, de manière que les longs tortillons qui couvrent l'occiput retombent sur son visage. Après une douzaine de ces figures, il recule en sautant toujours; un autre prend sa place, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous y aient passé.

A l'orée de la forêt, l'Olympe de l'Afrique orientale, le Kilimandjaro, apparaît brusquement dans toute sa gloire. Voici l'immense dôme ou cratère du Kibo, coiffé de neige, étincelant comme de l'argent bruni sous les rayons du soleil, et à l'est, formant avec lui un saisissant contraste, se dresse le pic anfractueux du Kimaouenzi.

Mais revenons aux prosaïques labeurs de la vie journalière. Mieux éclairé par mes conversations avec Dougoumbi et les autres trafiquants, dont quelques-uns revenaient du pays des Massaï, sur les difficultés que j'aurais à surmonter, je pris la très importante décision d'engager un autre guide et interprète dans la personne de Sadi. J'ai déjà parlé de cet individu. Il avait, par ses perfides intrigues, causé l'insuccès de la mission du baron von der Decken, et contribué, pour une forte part, aux malheurs du pauvre New. Depuis, endetté de très fortes sommes chez les marchands hindous de la côte, ne trouvant plus ni patron ni crédit, il s'était sauvé à Taveta pour éviter la geôle, et y vivait en mendiant. Mais il a une belle prestance, un aspect vénérable et possède la langue des Massaï mieux que n'importe qui; les Massaï eux-mêmes, ces orateurs nés, avouent qu'en matière de palabre, nul d'entre eux ne lui saurait tenir tête. Tel est l'homme que, après des négociations très épineuses, j'engageai à raison de soixante-quinze francs par mois.

Ce fut à Taveta que j'entrai, pour la première fois, en relations avec Mandara. Ce puissant chef m'avait fait inviter à l'aller voir dans le haut pays. Je lui fis reporter avec divers présents l'expression de mon regret que le manque de temps me privât du plaisir de monter le saluer.

La situation, telle qu'elle ressortait des derniers renseignements que j'avais recueillis, peut se résumer ainsi :

J'étais à la porte même du pays des Massaï, avec une caravane des deux tiers plus faible qu'il n'eût fallu, n'ayant pour guides et interprètes que deux individus d'assez méchant renom, et une provision de fil de fer (senengé) notoirement insuffisante. Et c'est avec tous ces désavantages que je vais me lancer dans une entreprise des plus périlleuses, au milieu d'une peuplade dont le nom seul éveille la terreur dans l'âme de tous ceux qui la connaissent, et chez laquelle de nombreuses caravanes de trafiquants ont été anéanties.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

SUR LE SEUIL MÊME DU PAYS.

Une ridicule méprise. — En route. — Visite à Mandara. — Mandara et sa résidence. — Ascension du Kilimandjaro. — Une imprudente invitation. — Libéralités forcées. — Mauvaises nouvelles. — Les premiers Massaï. — Les premiers pas dans un nouveau pays. — Le partage du tribut. — Indiscrète curiosité. — Impatience. — Retraite inévitable. — Retour à Taveta et à Rabaï.

Le soir du 17 avril, j'ajoutais à mes lettres un dernier paragraphe, le paragraphe « des adieux », et le lendemain, à l'aube, nous quittions les Tavetans au milieu d'unanimes expressions de regret. Nous passons le Loumi et je donne l'ordre de camper. Pour me détendre, je longe les bords de la rivière, la carabine sur l'épaule. Mais le pays est trop découvert, le gibier trop farouche. Enfin, j'aperçois sous la brousse quelque animal qui, dans l'ombre grandissante, me paraît être un rhinocéros. J'avance à pas de loup, ayant bien soin de marcher sous le vent de la bête. J'arrive enfin, non sans égratignures, près du gibier, tenu en haleine à la fois par la prévision du péril et l'espérance de la victoire. Soudain, un formidable hi-han! éveille les échos de la forêt. Mon prétendu rhinocéros n'est que le plus vulgaire des bourriquets. C'est moi qui ne trouvai pas la chose drôle et qui maudis à plein cœur le vénérable animal. Et lui, sans se soucier de mes imprécations, saluait amicalement ma présence, redressant les oreilles, enflant les côtes et faisant retentir l'air de son braiment le plus sonore. Que de gorges chaudes on en fit au camp!



Quartiers à Taveta (voy. p. 296-300). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Prenant le sentier qui conduit au Tchagga, et de là au pays des Massaï, en contournant le versant méridional du Kilimandjaro, nous traversons une zone pierreuse où affleurent çà et là des laves trachytiques. Les hommes marchent avec une lenteur excessive. Enfin on arrive sur les bords du Habali, à l'endroit où ce torrent forme une jolie cascade déterminée par la présence d'une coulée de lave fort dure. A peine campés, on vient m'apprendre qu'un parti de Massaï, deux mille hommes, assure-t-on, se trouve à peu de distance, précisément sur la route à suivre : je suis consterné. La seule chance qui me reste est de tâcher de lier amitié avec Mandara, le grand chef. La chose n'est point sans péril; mais entre plusieurs maux je choisis le moindre.

Le lendemain matin, précédés d'éclaireurs qui ont ordre de se replier sur nous en cas d'alerte, nous arrivons sur le bord du Himou, à un endroit où cette belle rivière se creuse un lit profond dans des blocs de lave vomis par le volcan et dont quelques-uns doivent peser plusieurs tonnes. Un peu plus loin, nous passons le Mto-Kilema, plus étroit, et près duquel on remarque trois petits cônes parasites. Puis on traverse le Kiroua, on franchit une forêt, coupée de très grandes clairières, et nous gagnons le Tchora, le quatrième cours d'eau de la journée. Le campement établi, je me décide à rendre visite à Mandara.

Escorté de Mouhinna et de Brahim, nous gagnons l'appentis d'un forgeron, près duquel nous tirons les trois coups de fusil réglementaires, puis nous attendons que le chef soit prêt à nous recevoir. Bientôt il me fait appeler. Nous arrivons en présence d'un groupe de Oua-Tchagga, à tournure élégante et aristocratique. Ils étaient assis sous un hangar, vêtus de longues pièces de cotonnade teinte en jaune d'ocre. Personne ne m'adressa la parole, personne ne se leva pour me tendre la main; je fis une salutation générale et, sans y être invité, je pris place sur un tronc d'arbre. Pour me remettre de ce glacial début, je demande lequel d'entre eux est le grand chef : on me montre un homme à puissante carrure, à mine vraiment royale. Sur son visage, intelligent pour un nègre, et capable de réfléchir toutes les émotions, étincelle un œil d'aigle, *un* seulement; l'autre est éteint pour toujours.

Je prends alors la parole, mais, au milieu de mon éloquente harangue, je suis quelque peu déconfit de voir faiblir l'attention du prince; son œil se fixe sur un de mes pieds; sa bouche se fronce, et le royal personnage se met à siffler comme un simple gamin.

Redoutant le voisinage de quelque serpent, je me hâte de retirer le pied, regardant tout autour avec une certaine anxiété. Je relève les yeux : nous partons à la fois d'un long éclat de rire. Pourquoi? je n'en sais rien, mais la glace était rompue. Mandara m'accabla de questions sur mes bottes, car ce sont elles qui lui avaient arraché ce témoignage d'étonnement. Notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entrevue, devenue très amicale, fut agrémentée de sa part par une incessante projection de salive pointée d'entre ses dents avec adresse et entretenue au moyen de nombreuses rasades de bière.

La résidence de Mandara se compose d'un certain nombre de huttes coniques où logent ses épouses, au nombre de cinquante et plus. Sa demeure privée est un bâtiment quadrangulaire, revêtu d'un torchis de bouse et d'argile. Il y reçoit ses hôtes favorisés et y conserve ses « valeurs ».

Tout autour règne une triple palissade de troncs d'arbres; en dehors, huit autres grandes cases renferment chacune huit jeunes femmes que le chef tient sous sa main pour les vendre aux marchands d'esclaves, ou les octroyer à ses soldats en récompense de leurs faits de guerre. Quand la lune brille au ciel et que Mandara se sent l'esprit libre et le cœur gai, ces demoiselles dansent devant lui sur l'herbe; la nuit, une centaine de soldats montent la garde autour du retranchement, toujours prêts à pousser le cri de guerre et à courir sus aux gens trop curieux.

Les environs de cette résidence réunissent à la fois la fertilité luxuriante du Taveta et les beautés grandioses d'un paysage de montagnes.

Le lendemain, je me prépare à l'ascension du Kilimandjaro; je veux essayer d'en voir en un jour tout ce qu'il sera possible. Guidés par un M'Tchagga procuré par Mandara, une couple d'heures nous conduit à



Campement près de Mandara. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

la limite des plantations. On traverse un petit ruisseau et l'on entre dans la région des forêts, ou plutôt des lianes, emmêlées, enchevêtrées, exaspérantes. A neuf heures du matin, et par une altitude de moins de seize cents mètres, il faut s'escrimer, tantôt horizontalement, tantôt en ligne presque verticale, sur un vaste bastion à la cime duquel je m'arrête pour reprendre haleine. Nous sommes sur un épaulement d'où on domine à merveille le piédestal de la montagne, la grande plate-forme du Tchagga. A neuf heures et demie, un très rude effort nous amène sur un plateau étroit où commence la région des brumes presque continuelles. On traverse ensuite une forêt presque impraticable où se trouvent les sources du Himou. Enfin, à une heure du soir, et à environ deux mille sept cent cinquante mètres d'altitude, après sept heures de la plus rude escalade que j'aie jamais accomplie, je me décide, bien à regret, à renoncer à monter au-dessus de la zone forestière.

Au retour, nous attaquâmes, avec énergie, un banquet de chair de chevreau, œufs, bananes et lait que Mandara, avec une louable prévoyance, avait fait préparer. Ses façons princières m'enthousiasmaient et je ne sus pas résister au désir de lui témoigner en retour quelques égards. Avec une légèreté sans excuse, je l'engageai à venir voir mes trésors, ces objets européens qu'il aimait tant. Il vint, en effet, accompagné d'une escorte de guerriers. Leurs armes sont sembla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bles à celles des Massaï : longues lances ou javelots à large pique, simè, grand bouclier elliptique en peau de buffle, orné de figures héraldiques diversement coloriées, superbes spécimens du travail indigène. Comme forgerons, du reste, les Oua-Tchagga du Moschi n'ont pas de rivaux en Afrique.

A son arrivée, je lui montre mes armes, mes instruments. Son œil d'aigle étincelle de convoitise ; il siffle, il crache jusqu'à extinction, ingurgite libations sur libations de *pombé*. J'aurais dû réfléchir qu'une semblable exhibition éveillerait sûrement la cupidité de Mandara : il fallut, en effet, compter avec mon hôte. J'avais mis à part pour lui : une carabine Snider, un revolver, quatre poires à poudre, une pièce de cotonnade américaine, une de cotonnade bleue, des étoffes aux vives couleurs. Au moment de les lui offrir, une expression méprisante se répandit sur ses traits : « Voilà sans doute, fait-il avec dédain, les présents que tu as préparés pour mes Askari? » Puis il me tourne le dos et sort majestueusement de la tente. Mouhinna et Brahim, dépêchés après lui, avec de nouveaux présents, ne purent réussir à l'apaiser. Il fallut me séparer, le cœur gros, de ma carabine à deux canons rayés, la fidèle compagne de mes deux précédentes expéditions, d'un *complet* en lainage écossais, d'une paire de souliers, et de divers autres objets. Grâce à ces sacrifices nous nous quittons les meilleurs amis du monde; j'emporte même sa propre lance, son simè et nombre de menus objets, tous échantillons splendides de l'habileté des ouvriers Oua-Tchagga.

Après avoir perdu quatre grands jours, la caravane reprend sa marche sous une pluie battante, au travers d'une forêt criblée de trous creusés par les chasseurs pour la capture du gibier et dont il eût été impossible de sortir sans l'aide des guides fournis par Mandara. On atteint les rives du Kahé, formé, ici même, par la réunion du Rau, descendu du nord du Moschi, et de l'Ourarou, qui prend sa source au pied de la montagne.

Le jour suivant, nous franchissons le Karanga à l'endroit où il reçoit à l'est l'Oukambari, à l'ouest l'Oumbo, puis, dix minutes après, le Shili, qui vient du Kindi, puis le Seri, assez large, et, quelques pas plus loin, l'Ouéri-ouéri, la rivière la plus importante que nous eussions encore rencontrée. Deux heures de marche sur un terrain parsemé de prodigieux blocs de trachyte qui rappellent le porphyre nous conduisent au Kikavo, torrent-rivière de dimensions considérables.

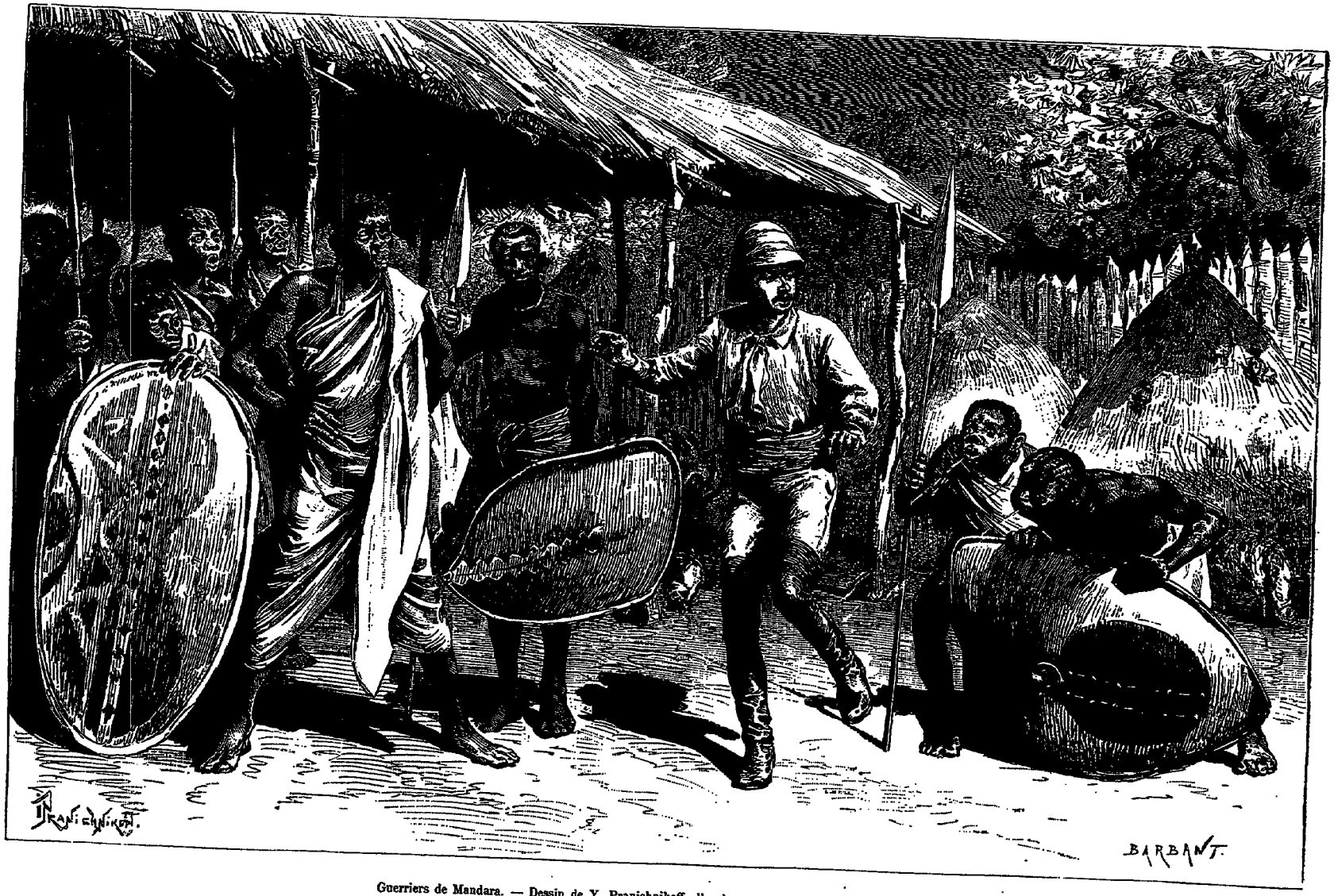
Le 28 avril, nous touchions à l'épaulement oriental du Kibo, qui forme le district du Shira; la partie méridionale en est occupée par l'important état du Matchamé. Ce jour-là nous traversons deux torrents, et, après sept heures de marche, nous campons sur le bord d'un troisième, le Fouoko. Le lendemain, près de Kibonoto, nous arrivons au camp où toutes les caravanes allant au pays des Massaï ou s'en retournant s'arrêtent pour se procurer des vivres, qu'on trouve ici en quantité et à bas prix. J'appris, à ma grande contrariété, que je me trouvais suivre maintenant la route de Fischer, et que, peu de jours auparavant, il y avait eu lutte à main armée entre sa troupe et les Massaï : des deux côtés le sang avait coulé; le pays tout entier était en effervescence. Mes gens en furent consternés. La perspective, en effet, n'était pas réjouissante. Comment passer la frontière avec cent cinquante hommes, quand Fischer, à la tête de plus de trois cents, avait dû en venir aux mains? Le soir du troisième jour, des femmes Massaï, venant de Kibonoto, passent au camp. Elles entrent, sautillant à petits pas, le corps ondulant d'une façon toute particulière, et chantant la longue salutation d'usage. La cantilène terminée, elles nous disent que les Massaï ont déjà tenu plusieurs palabres à notre sujet, et qu'après maintes querelles on a décidé de m'envoyer une députation le lendemain. Un chant harmonieux qui vient de la forêt annonce l'arrivée des délégués. Ils sont splendides! ne puis-je m'empêcher de penser en les voyant. Après un salut cérémonieux exécuté avec une dignité et une aisance tout aristocratiques, ils plantent en terre leurs lances à pique évasée, puis, leurs boucliers de peau de buffle appuyés contre les flancs, les guerriers s'asseyent à terre, les genoux au menton, frais enduits de terre grasse et d'huile, et vêtus de jolis petits manteaux de peau de chevreau. Chacun d'eux se lève et parle à son tour; de leurs longs discours il ressort que leurs compatriotes les ont dépêchés pour nous donner la bienvenue, et nous conduire à leurs kraals.

Le 3 mai enfin, nous franchissons le seuil du dangereux territoire, et nous nous trouvons tout à coup sur une immense plaine, aussi verte, aussi fraîche que les belles prairies de nos climats tempérés, et que parcourent en liberté des troupeaux de buffles, des hordes énormes de gnous, des compagnies de zèbres et des troupes de gracieuses hartebeest. Pour cadre à ce tableau nous avons le vaste cercle des montagnes; à droite, le Mérou, aux proportions simples et grandioses; à gauche, le gigantesque Kibo.

Nous approchons des kraals; les *El-Moran* (guerriers, célibataires) apparaissent en petits groupes. Avant midi la caravane entière arrivait aux eaux glacées du Ngaré N'Erobi, nourri des neiges du Kibo, et qui sort, tout formé, du pied de la montagne. La nouvelle de notre arrivée se répand partout : naturels et naturelles se présentent en foule au camp. Les femmes Massaï n'ont pas moins de cachet que les hommes : taille élégante et bien prise, œil brillant et noir, type mongol, un peu étroit et oblique : positivement très distinguées pour des Africaines.

J'avais tout fait préparer pour la redevance obligée, ce qu'on nomme ici le *tchango*, et dans le sud le *hongo*. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Un chant de guerre nous annonça l'arrivée d'une bande d'El-Moran; les guerriers posent à terre lances et boucliers et se placent en rond, laissant un passage ouvert; nos hommes s'avancent portant le hongo, qu'ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerriers de Mandara. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jettent tout à coup au milieu du cercle, et détalent à toutes jambes. Poussant un hurlement formidable, les guerriers s'élancent sur le butin. « Chacun pour soi, le diable au dernier », comme dit un proverbe. Cette scène sauvage ne se termine pas toujours sans effusion de sang. Après les guerriers, ce fut le tour des *El-Mouroua* (gens mariés), des *Lybons* (sorciers), des *Lengobé, Mbaratien* et *Lambarsacout*. Puis il fallut subir l'indiscrète curiosité de la populace, des *Ditto* (jeunes filles), les plus hardies, les plus effrontées de la bande; me soumettre à leurs écœurantes investigations, me laisser tâter la figure, les cheveux, relever la manche de mon veston, examiner mes bottes. Agacé, à la fin, des tentatives réitérées d'un guerrier de méchante mine qui retournait le bas de mon pantalon pour s'assurer de la couleur de ma peau, je repousse le Massaï du pied. En un clin d'œil ce fut un tumulte indescriptible, et ce fut miracle que la bataille ne s'ensuivît pas immédiatement. Le lendemain, je fus atterré d'apprendre que tout le pays prenait les armes pour s'opposer à notre marche et se venger sur nous de l'échauffourée Fischer. Un soupçon m'envahit, bien près de devenir une certitude, que Mouhinna et Sadi faisaient, en dessous, tout leur possible pour ruiner mes plans.



Mission de Rabaï. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Non sans un amer chagrin et un désappointement indicible, je dus m'avouer qu'il fallait au plus tôt regagner le Taveta.

On décampa donc de nuit, pour plus de sûreté, et l'on revint tristement en arrière, trébuchant dans l'obscurité, sur les cailloux, et se déchirant aux buissons; mais personne ne se souciait de s'attarder, encore moins d'attendre la clarté du jour. Il n'y eut heureusement, dans cette retraite hasardeuse, d'autre incident qu'un tête-à-tête désagréable avec un rhinocéros, qui n'en fut pas lui-même le moins surpris.

Le 12 mai, enfin, l'expédition rentrait, sans nouveaux encombres, dans la forêt de Taveta.

Malgré mon cruel désappointement, je croyais en mon étoile. A l'œuvre donc, et sans perdre une minute : il me faut d'autres marchandises; il me faut plus de porteurs. Mouhinna, qui, j'en suis sûr, m'a trahi, m'accompagnera à la côte, et je m'empresserai de m'en défaire, si je trouve à le remplacer. Laissant ma troupe aux ordres de Martin, je repartis donc le 15 mai pour Mombâz. Cette traite à marches forcées fut des plus pénibles; la chaleur était étouffante; le soleil avait desséché les oungouroungas qui se trouvent entre le Maungou et Taro. Nous mettions dans nos bouches des balles ou des cailloux, pour tâcher de diminuer les tortures que nous faisait endurer la soif. Mes pieds étaient en ébullition, par cette chaleur intense, et souffraient du poids de la chaussure et du frottement incessant. Poussés par la soif, on ne marche plus, on court; on ne s'arrête même pas la nuit; s'attarder, c'est s'exposer à la mort la plus horrible; à tout prix il faut atteindre Taro, ce Taro que je n'aurais jamais cru si loin! A trois heures du matin je trébuche dans une fissure, me cassant presque la jambe; je boitille en avant, et tombe encore, mais, cette fois, dans un trou plein d'eau, où je bois avec délices, et jusqu'à être sur le point d'éclater. Puis je me jette sur le roc nu, où je m'endors, sans souci de la pluie qui tombe à torrents, ni des bêtes sauvages. Le matin, à mon grand étonnement, je ne me trouvai pas plus mal, et le surlendemain nous gagnons Rabaï, où l'on nous voit arriver avec surprise, après avoir franchi en six jours environ trois cent trente kilomètres.

Traduit et condensé par Frédéric Bernard.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nouveaux quartiers à Taveta (voy. p. 306). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

AU PAYS DES MASSAÏ

(AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. THOMSON [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

NOUVEAUX PRÉPARATIFS.

Second départ de Rabaï. — Ce qui s'appelle l'échapper belle. — Nos nouveaux quartiers à Taveta. — Aspect du pays : le Dourouma; le climat; le Kilimandjaro. — Le lac-cratère de Tchala.

Mon premier soin, en arrivant à Mombâz, fut d'expédier une lettre à Zanzibar par Brahim. Le 5 juin, le remorqueur numéro 11 de la marine britannique mouillait dans le port, avec la réponse à mon message. Surprise extrême, le sultan de Zanzibar m'envoyait ses salâms, un cadeau de trois caisses de poudre, plus une lettre pour Dougoumbi de Taveta, dont voici la traduction :

« De par Sa Hautesse Seyid Bargash ben Saïd, à Dougoumbi, l'esclave de Sali ben Salem.... Notre ami M. Thomson voyage dans l'intérieur et passera sans doute par ton district : je désire que tu sois prêt à le servir et à le traiter avec un respect parfait. Ne permets à personne de le contrarier, et prends soin qu'aucun mal ne lui arrive, car il est notre ami respecté. Salâms, » etc.

Grâce aux sourdes intrigues de Mouhinna, les difficultés furent encore plus grandes que la première fois pour trouver des porteurs. Enfin, malgré des déboires multiples, je me trouvai pour la seconde fois à Rabaï, passant en revue une caravane encore moins présentable que la précédente : vingt-cinq porteurs de Mombâz, huit de la mission de Frère-Town, dix de celle de Rabaï, sept Oua-Dourouma, sept Oua-Teita, un M'Nyika, plus les huit hommes que j'avais amenés avec moi. En fait de bagages, nous avions vingt et un ballots de *senengé*, dix de cotonnade, cinq de verroterie, trois caisses de poudre, deux de marchandises diverses, sans compter nombre d'autres colis.

Je ne demanderai pas au lecteur de me suivre sur la route de N'dara; à peu de chose près, nous eûmes les mêmes aventures, sauf une alerte causée par le voisinage d'un lion près de Lanjora. Nous étions égarés au milieu d'un fouillis de plantes épineuses, et, malgré la difficulté de ramasser du bois, on réussit tant bien que mal à allumer un petit feu. Le lion

1. Suite. — Voy. page 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rugissait par intervalles; il rôdait évidemment autour du bivouac; le feu était des plus humbles et des plus mal nourris; tant qu'il durerait, toutefois, nous nous savions relativement en sûreté. Les rugissements s'interrompirent; le brasier ne jetait plus que d'intermittentes lueurs; mais, tous, nous nous sentions trop las, trop somnolents, trop indifférents pour nous aventurer en quête d'autre bois, besogne des moins aimables, au milieu de ces ténèbres et de ces solitudes. Pourtant, la situation devenant trop tendue, il fallut se décider à bûcheronner de conserve; Brahim et Songoro cherchaient à tâtons dans la brousse, tandis que, debout près d'eux, le fusil à la main, je tâchais de percer du regard l'obscurité de la nuit. Toby, un petit terrier demi-sang, cadeau de M. Taylor, se collait sur mes talons, en proie à une terreur mortelle. A peine mes camarades avaient-ils glané quelques bûchettes, que nous retournions au foyer, secoués de frissons, comme si nous eussions été saturés d'électricité. Il fut convenu que chacun à son tour ferait sentinelle, tandis que les autres essayeraient de fermer les yeux. Songoro se chargea du premier quart, et l'extrême fatigue nous endormit bientôt.

Mais, en pareille situation, on ne sommeille point comme dans un lit de plume, et bien nous en prit de ne dormir que sur une oreille. Une plainte étrange, prolongée, étranglée par l'épouvante, nous fit soudain sauter sur nos pieds et, poussés par la même impulsion, tourmenter le feu jusqu'à ce qu'une gerbe d'étincelles jaillît dans les airs. Les fusils, qui, même pendant le sommeil, ne quittaient jamais nos mains, furent prêts aussitôt, et, le dos tourné au brasier, retenant notre souffle, le corps penché, la tête en avant, nous nous efforcions de voir dans les ténèbres. Un faible bruissement parmi les buissons nous avertit du départ de quelque visiteur nocturne, le lion, sans nul doute. Le cri qui nous avait réveillés venait évidemment de Toby, car il tremblait de tous ses membres et poussait encore un gémissement bizarre, tout pénétré de terreur. Il nous avait ainsi arrachés à une mort horrible, car Songoro, accablé de lassitude, était tombé de sommeil, laissant tomber le feu. Brahim se chargea de veiller, et, par bonheur, rien ne troubla notre repos jusqu'à l'aube.

Quelques heures après, nous rentrions pour la troisième fois dans les profondeurs ombreuses de la forêt. Je fus aussitôt entouré de nos porteurs et de traitants souahéli, qui couraient comme des fous; de tous côtés on me criait que tout allait bien. Martin s'avança à ma rencontre, pâle et maigre et trop ému pour faire autre chose que me donner une chaude étreinte; puis il me conduisit à nos quartiers. Étonné, admirant, je m'arrêtai au centre d'un joli hameau rustique qui remplaçait notre ancien campement dans la jongle touffue, entre une gracieuse *baraza* (la case à palabres des Arabes) et, vis-à-vis, une demeure construite avec soin. Le drapeau britannique flottait fièrement au sommet d'un mât de pavillon; à peine en pouvais-je croire mes yeux: cette transformation magique était l'œuvre de mon lieutenant. J'entrai dans ma charmante et confortable paillote, et, tout en me rafraîchissant au dedans et au dehors, j'écoutai avec un profond intérêt l'histoire des soucis et traverses de Martin.

Mais jetons auparavant un regard d'ensemble sur les contrées déjà parcourues. Sur tout le littoral du sud de l'Afrique orientale on voit la bande étroite de basses terres côtières se relever brusquement à l'ouest en une majestueuse chaîne de montagnes ou, pour mieux dire, un escarpement de plateau. De Mombâz au Taveta tout autre est la physionomie de la contrée. Point de terres basses et marécageuses : c'est, au contraire, une région aride, où le manque d'eau se fait plutôt sentir, même pendant la saison des pluies. Nulle rampe de plateau à escalader, nulle chaîne de montagnes à franchir : une pente si peu accusée que l'œil ne la saurait percevoir nous a menés, par un terrain presque toujours uni ou à peine ondulé, jusqu'aux sept cents mètres d'altitude du Taveta. A Rabaï, il est vrai, on s'élève brusquement de quelque deux cents mètres; mais ces collines se réduisent à une sorte d'intumescence locale, sans la moindre analogie avec les montagnes qui, ailleurs, prennent soudain la place du bas pays. Sauf une nouvelle ligne de hauteurs peu importantes, au delà du Dourouma, on s'élève par une pente très douce et continue jusqu'aux Oungouroungas, et le Zioua Ariangoulo ou Taro n'est qu'à six cents mètres d'altitude. Puis on quitte le grès et la surface presque plane qui représente géologiquement les basses terres de la côte méridionale; on pénètre sur le terrain métamorphique que révèle à l'œil la teinte rouge du sol stérile et brûlé. On est alors à six cent trente mètres, et, pendant les cent trente-cinq kilomètres qu'il reste à parcourir encore avant d'atteindre le Taveta, la pente est si peu accusée qu'il faut recourir aux instruments pour constater un gain de moins de cent mètres. Ce n'est cependant point le désert nu et plat; les montagnes du Teita qui s'élèvent au-dessus de la plaine en massifs isolés en rompent heureusement la ligne; les pics du Boura dépassent deux mille deux cents mètres; le Kisigau ou Kadiaro atteint seize cent quarante, le N'dara plus de deux mille vingt-cinq. De Rabaï au Taveta, sur une distance de deux cent vingt kilomètres à vol d'oiseau, on ne rencontre que deux ou trois cours d'eau : le Mataté, qui, dans la saison sèche, n'a guère plus de trois mètres de large sur un mètre vingt de profondeur; il sort des flancs du Boura et coule vers le sud, sans qu'on sache exactement ce qu'il devient. Un second torrent, un peu plus considérable, le Voï, prend sa source non loin des eaux supérieures du Mataté, et, se dirigeant à l'est, effleure la pointe septentrionale du N'dara; pendant la saison des pluies, seulement, il se jette à la mer, un peu au nord de Takaungou. Un autre ruisseau, venant du Gnamboua, s'achemine vers l'ouest, où il est bientôt bu par les sables arides. Cette rareté de l'eau est la grande épreuve du voyage, mais elle contribue d'autre

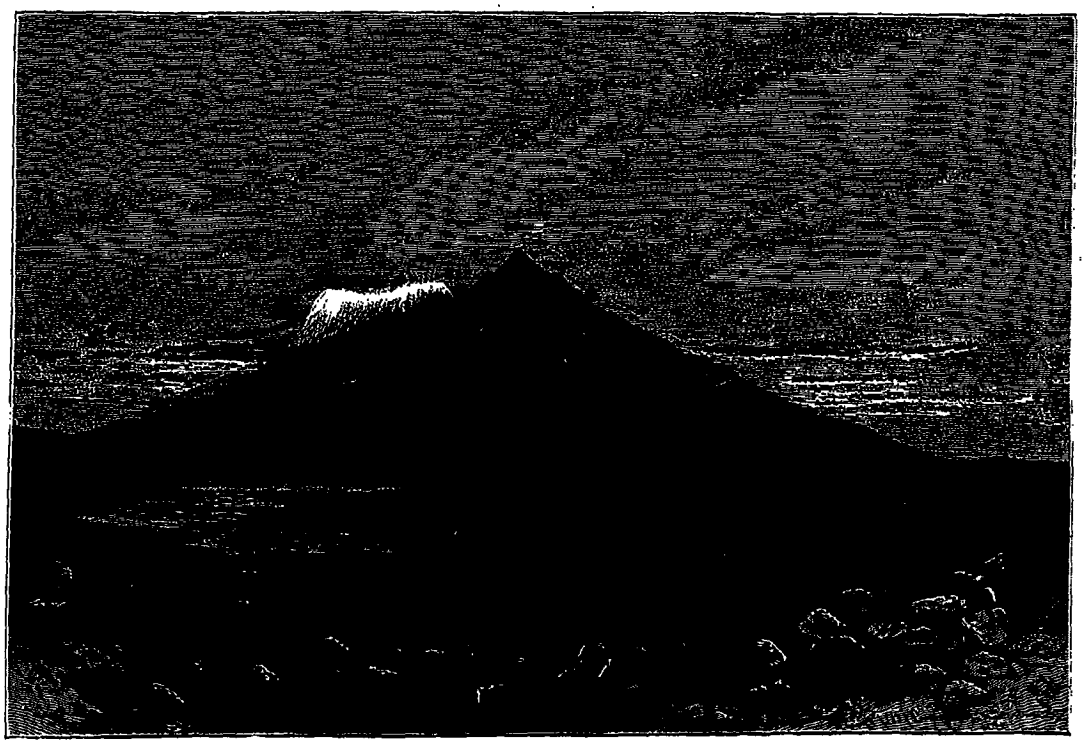
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part à éloigner les fièvres et les autres maladies si fatales aux expéditions africaines. Enfin, pour compléter le portrait de ces contrées, il faut ajouter qu'il existe une ligne de démarcation très tranchée entre les régions de la côte et celles sur lesquelles tombent les pluies de l'intérieur.

Et maintenant passons à « l'Olympe » de l'Est africain. Dès l'abord je confesse que je ne saurais, en aucune façon, essayer de décrire cette montagne colossale. Pour moi, comme pour le guerrier massaï, frappé de stupeur devant ce spectacle sublime, c'est la « Maison de Dieu », Ngajé Ngai.

Le nom de Kilima-Ndjaro signifie, dit-on généralement, « Montagne de la Grandeur »; cette étymologie en vaut une autre; toutefois il me semble probable que ce serait plutôt « Montagne Blanche », le terme Ndjaro ayant été jadis employé pour indiquer la blancheur, acception tombée en désuétude sur la côte, mais que l'on retrouve encore chez quelques tribus de l'intérieur. Les Oua-Tchagga désignent séparément les deux pics qui composent la montagne : le Kibo et le Kimaouenzi. Les Massaï l'appellent *Donyo Ebor*, « Montagne Blanche », à cause des neiges éternelles qui couronnent le dôme ou cratère du Kibo.

Le Kilimandjaro, dans son expansion verticale et horizontale, est une énorme masse irrégulière et pyriforme, dont le grand diamètre court du nord-ouest au sud-est, entrant par sa pointe la plus aiguë jusqu'au



Vue du Kilimandjaro, près du lac Tchala. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

cœur du pays des Massaï. Dans ce sens elle mesure cent kilomètres; le petit axe, à angle droit avec le premier, n'en a qu'une cinquantaine. Vers le nord-ouest, la montagne se rétrécit peu à peu en un long éperon qui s'effile en hauteur et en largeur pour finir par se confondre avec la plaine massaï. Elle atteint environ cinq mille huit cents mètres au point culminant du Kibo. Du côté du midi s'étend la vaste plate-forme du Tchagga, formée sur une longueur de quinze à seize kilomètres de pentes arrondies, entaillées de combes profondes et qui s'élèvent graduellement de douze à dix-huit cents mètres. Au large du vaste épaulement occidental on voit le pur contour du volcan se dessiner dans toute sa grandeur de la base au sommet; le contrefort lui-même montre une succession de gorges sombres, de roches noires, sculptées par l'érosion incessante du Kikayo, du Ouéri-Ouéri, du Karanga. Le Kibo se présente ici sous son aspect le plus imposant : il se dresse si rapidement au-dessus du rempart du Shira, qu'à peine les neiges peuvent s'accrocher sur sa pente occidentale.

Mais c'est au nord que le Kilimandjaro se montre dans sa colossale majesté. Du grand marécage sableux et saumâtre du Ndjiri on embrasse d'un coup d'œil le massif tout entier. Il surgit de l'arène presque plane qui a déjà une altitude d'environ mille mètres, et s'élève au-dessus d'elle avec une inclinaison d'une régularité parfaite, dont le profil n'est interrompu par aucun ressaut à la hauteur de plus de quatre mille sept cents mètres. Nul cône, nulle pointe n'en accidente la sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

face; ni gorge ni vallée n'en entaille les flancs. A gauche seulement, le grand pic du Kimaouenzi montre, près du sommet, une ou deux échancrures formant une dépression circulaire d'où s'élève une pyramide arrondie aux proportions parfaites. De ce côté se montre dans toute sa gloire le casque de neige sous lequel se dérobe la tête massive du Kibo.

Un trait physique des plus remarquables se dégage de l'étude du massif : aucun cours d'eau ne naît sur ses flancs, sauf au Tchagga, sur le versant méridional, où l'on en compte une vingtaine, dont quelques-uns d'un volume considérable; ils se réunissent plus bas, dans la plaine, pour former le fleuve Pangani. Le Loumi et le Tzavo sourdent, il est vrai, à l'est de la montagne, mais à la base seulement, et déjà tout formés. A l'ouest, un tout petit ruisseau, le Ngaré N'Erobi, surgit de même au pied de la montagne. Au nord on n'en trouve pas un; mais en différents points du désert du Ndjiri on rencontre des sources qui forment de petits étangs ou alimentent les lagunes du district.

Le Tchagga est la seule partie habitée de l'immense pourtour du Kilimandjaro; sa plateforme offre à l'agriculture un sol extrêmement fertile, et ses nombreux cours d'eau se prêtent à l'irrigation. Les Oua-Tchagga du Rombo, de l'Ouseri, du Kimangelia, s'en partagent l'étendue. Tous ces peuples vivent en guerre perpétuelle. Mandara, le plus fameux des chefs de la contrée, aspire à les dominer tous.



Lac Tchala. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

L'origine volcanique du Kilimandjaro est attestée par la multitude de cônes qui occupent tout le versant méridional. Le plus intéressant de ces témoins est l'admirable lac-cratère de Tchala, à peu de distance de la base orientale du Kimaouenzi et à quelques kilomètres seulement au nord du Taveta. Il a la forme d'un polygone irrégulier de trois kilomètres et demi de diamètre et d'un peu moins de onze en circonférence. Il occupe le centre d'une petite colline à crête fort accidentée, et les berges du lac sont absolument verticales. Mes yeux ne se sont jamais arrêtés sur un spectacle plus charmant que sur ce petit lac qui dort à de vertigineuses profondeurs dans les entrailles de la colline. Des masses de verdure, jetées artistement sur les falaises âpres et nues, se suspendent en festons, abritant de nombreux oiseaux qui égayent les échos de leurs chansons, ou se lancent comme des flèches sur les eaux noires. Au delà se dresse le pic basaltique du Kimaouenzi, dont les flancs sont creusés de profondes cicatrices, rayonnant du sommet, tandis que plus bas, sur le versant méridional, de nombreux petits cônes nous remettent en mémoire les dernières manifestations de l'activité volcanique.

Tels sont les principaux traits de la puissante montagne : la grandeur du sujet m'oppresse et je le quitte sans regret, sachant mieux que personne combien je suis resté au-dessous de ma tâche.

VI

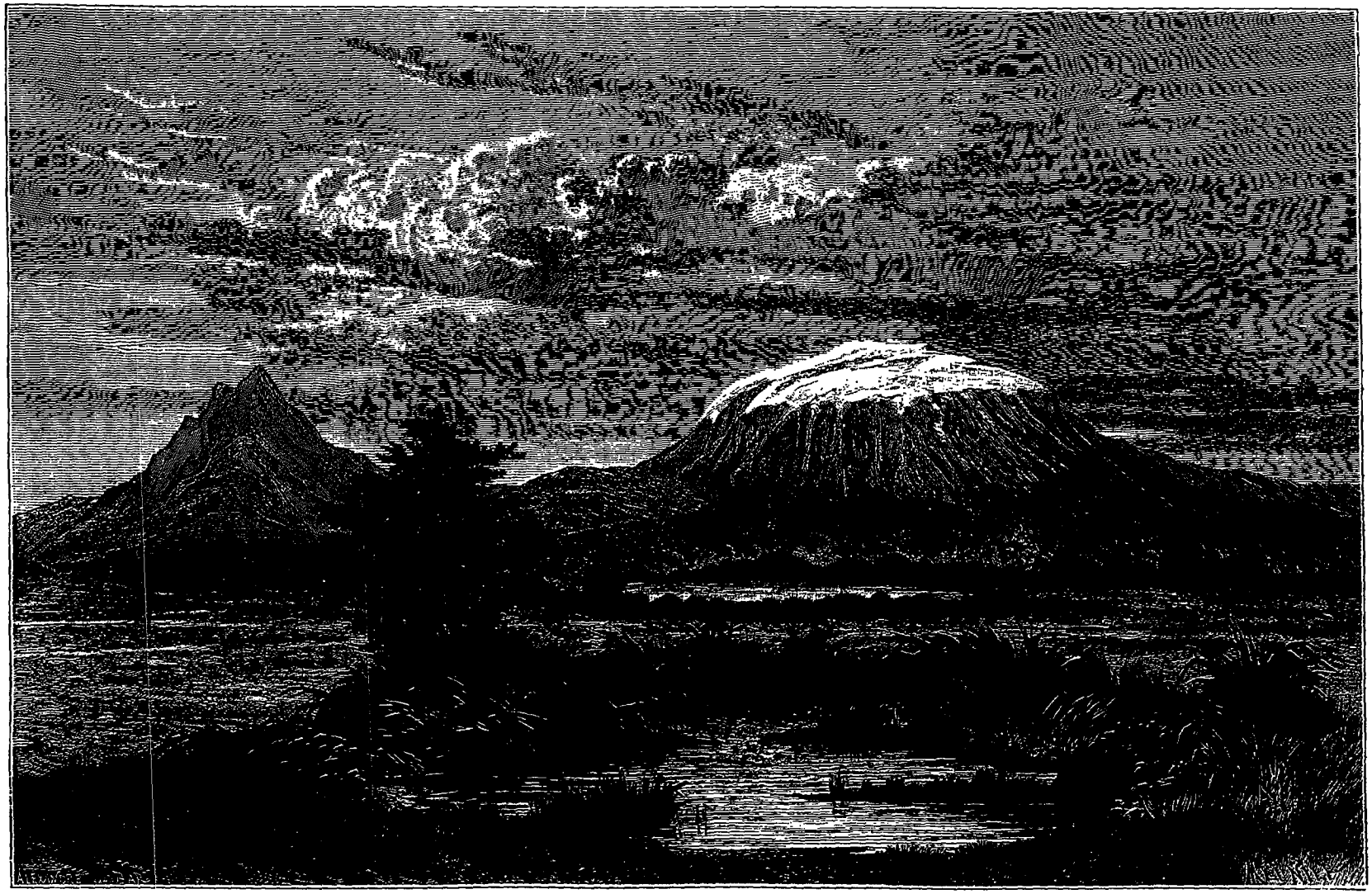
EN MARCHE DE NOUVEAU!

Une alliance imprévue. — Adieux à Taveta. — Aventure avec un rhinocéros. — Terriblement émotionnant. — Moment critique. — En route! — Nouveau danger. — Panique. — La prairie en flammes. — Une chasse difficile. — Un vieux solitaire.

Revenons à Martin et à ses travaux pendant mon absence. Son premier soin avait été de réorganiser le campement. Mandara lui envoya messagers sur messagers et présents sur présents, si bien que Martin ne put se dispenser de l'aller voir, comme il l'y invitait. Il fut reçu dans le Moschi avec une somptueuse hospitalité, et Mandara daigna lui faire des confidences, qui cadraient, du reste, fort bien avec mes pires soupçons au sujet de Mouhinna. Ce misérable avait inventé la nouvelle qu'un parti de Massaï se trouvait sur notre route, pour nous jeter entre les mains de Mandara, dont il excitait la cupidité et qu'il engageait à piller la caravane. Mandara prêta d'abord l'oreille à ces ouvertures, mais de meilleurs conseils prévalurent. A Ngaré N'Erobi, Sadi et Mouhinna, secrètement ligués contre moi, avaient réussi à me faire dépenser en énormes « hongos » presque toute ma pacotille; ils excitaient sans relâche les défiances des Massaï et, comme on l'a vu, furent sur le point de culbuter entièrement mes espérances.

Mais la chance commençait à tourner en ma faveur. Une grande caravane de Pangani, conduite par un fameux *mganga* (magicien) de la côte, Jumba Kimameta, était arrivée depuis quelques jours au Taveta, où le chef cherchait des recrues avant de se mettre en route pour le pays des Massaï. Je ne perdis point une minute et m'abouchai avec Jumba, un individu tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plaine du Kilimandjaro (voy. p. 307, 308 et 315). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petit, tout gravé de petite vérole, borgne par-dessus le marché; mais son œil unique y voyait à merveille. Nous nous entendîmes sur tous les points, et, déjouant une nouvelle tentative de Mouhinna qui cherchait encore à faire échouer mes projets, il fut convenu que je me joindrais, avec mes hommes, à la caravane des traitants. La route que l'on décida de suivre conduisait par le Kimangelia, le Ndjiri et le Donyo (Mont) Erok à Ngongo et au lac Naïvacha. Enfin, après avoir passé la revue de ma troupe, je constatai qu'il ne me restait plus que cent quarante hommes, quarante-quatre charges de fil de fer, de cuivre et de laiton, vingt-deux de perles, onze d'autres marchandises, huit de cotonnade, huit de munitions et vingt ballots d'objets divers. C'est à peu près la proportion requise pour le nombre d'hommes que j'emmenais.

Le soir du 16 juillet, les caravanes célébrèrent les dernières heures de leur séjour au pays de cocagne de Taveta par une *ngomma*, danse autour de deux bannières. Le lendemain, après nous être dirigés vers le nord, nous campions sur les rives du Loumi, près de la base du cratère de Tchala. Notre route est orientée presque vers le nord vrai, sur une vaste savane qui descend par une pente très douce de la base du Rombo, vers lequel nous nous dirigeons. En approchant du lieu marqué pour notre bivouac, nous arrivons soudain sur deux cents indigènes du Rombo qui remontaient de la plaine, chargés d'herbes très artistement bottelées, qu'ils avaient coupées pour la nourriture de leurs bestiaux. Notre vue les épouvanta; sans nos signes et nos paroles d'amitié, ils eussent jeté leurs fardeaux pour se sauver à toutes jambes. Ils ne portaient d'autre vêtement qu'une bande de cuir large de cinq centimètres et très serrée autour de leur corps. A midi, après une marche très dure, on campe de nouveau à un coude du Loumi. Ici ma patience devait être mise à une rude épreuve; les trafiquants décidèrent d'y faire une halte de quelques jours pour acheter des vivres avant d'entrer chez les Massaï et attendre l'arrivée de deux marchands de Mombâz qu'on disait avoir déjà dépassé le Teïta. Au matin, je sortis dans l'espoir de mettre à mal quelqu'un des rhinocéros qui abondent dans la région. Bientôt mon attention fut attirée par les cris émus et à demi étouffés de Brahim : « Kifarou! Kifarou! » Je me retourne en toute hâte, ma carabine déjà prête, et, dans la direction indiquée, je vois en effet la forme monstrueuse d'un rhinocéros qui s'avance à loisir, au milieu des hautes herbes. Après un rapide regard circulaire où je me rends compte des accidents du terrain et de la direction du vent, nous nous lançons tous les deux, le corps penché, le cœur palpitant, pour arrêter la bête au passage. Bientôt nous ne sommes plus qu'à cinquante mètres du colosse; il approchait toujours, le mufle presque à toucher terre, et, certainement, ne nous avait pas encore aperçus. Mais, il faut l'avouer, je commençais moi-même à éprouver certaines sensations peu plaisantes et à me demander qui du gibier ou du chasseur était en plus mauvaise passe. Le chasseur! répondais-je, et je me préparais à faire feu, afin d'avoir au moins le temps de prendre la fuite. Brahim, par bonheur, ne lisait point mes pensées; et comme il avait une foi inébranlable dans mes talents de tireur, il me supplia d'attendre : l'animal était encore trop loin! Secoué par un tremblement nerveux, en dépit de mon humiliation d'être surpassé en sang-froid par un de mes engagés, je m'arrête, avec une anxiété indicible : mon cœur bat à se rompre; je sens des picotements dans les doigts; de grosses gouttes de sueur ruissellent sur mon visage, toute mon énergie s'est évaporée dans les airs; stupidement, je compte les pas du monstre. Si un œil flamboyant peut fasciner un animal, certes ce rhinocéros l'eût été par le mien! Dix mètres tout au plus. Il me voyait maintenant, et son regard exprimait une férocité brutale. Cette fois je perdais toute confiance en moi-même; le rhinocéros semblait jouir de mon effroi et le prolonger sans merci. Je n'y pouvais plus tenir! Assurant sur mon genou ma bonne petite carabine, je tire. Un bruit sourd me répond que la balle a touché. Je rassemble mes esprits : la pesante créature tournoie sur elle-même, étourdie sans doute par la détonation; presque aussitôt elle se remet et s'éloigne d'un pas tranquille et majestueux. En voyant la queue de mon adversaire se dandiner à la brise, je redeviens aussi crâne que j'avais été poltron, et, mes nerfs merveilleusement calmés, je dépêche à l'ennemi deux balles de mon « express ». Je crie à Brahim de me suivre, et nous voilà détalant follement après la bête, que je ne quittais plus des yeux. Patatras! je suis au fond d'un trou, le nez en compote, une jambe toute meurtrie. Je m'extrais de la fondrière avec une imprécation bien sentie, pour tomber une seconde, puis une troisième fois; mais le rhinocéros montre bientôt des signes de lassitude, je parviens à le dépasser, et dans mon exaltation présente, ayant oublié toute prudence, je vire de bord en plein et lui adresse un quatrième projectile. Irrité tout de bon, l'animal court sur moi à pas de charge; j'étais précisément en droite ligne devant lui. L'idée que, cette fois, je vais être tué me traverse l'esprit comme la foudre; je saute en arrière et me retrouve les quatre fers en l'air, et, quoiqu'il fît grand jour, je vois briller dans le ciel des millions d'étoiles inconnues. Le rhinocéros avançait toujours. Oubliant de me dégager du buisson qui m'avait ainsi fait perdre l'équilibre, je songeai qu'il était grand temps de dire adieu à la vie et de pardonner à mes ennemis : le sol tremble, j'entends un bruit de brousse brisée; un corps noirâtre passe à me toucher et je me relève sans blessure, mais ne respirant plus, tout heureux de revoir une queue houppée s'agiter à l'arrière de mon adversaire; il avait dédaigné de frapper un ennemi par terre. Bientôt il tombe à son tour, et moi de prendre alors une attitude héroïque, et, le pied sur ma proie, de donner à ma physionomie une expression digne d'un homme habitué à ces triomphes. Au reste,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faut-il le dire, j'étais en ce moment dans les meilleurs termes avec moi-même : je venais de tirer la grosse bête pour la première fois. Brahim s'attardait sur le champ de bataille à découper les parties les plus succulentes de la victime, et je rentrai en flânant comme si je n'eusse fait rien que de très ordinaire, quoique je fusse tout oreilles pour entendre le récit de mes prouesses, qui, très exagéré, courait déjà le camp.

Enhardi par ce premier et brillant succès, je repartis sur le soir pour essayer derechef la force de mon bras. Ce fut une journée de chasse miraculeuse : une antilope, deux rhinocéros, un zèbre allaient fournir une chère abondante à toute la caravane. Je me fis un devoir de goûter à mes victimes : la soupe de rhinocéros est excellente, le bouilli pas bon du tout, le rôti de zèbre un peu meilleur.

Les Oua-Tchagga descendaient en grand nombre, comme des gens inquiets, prêts à se sauver à la première alerte; les femmes ont autour des reins de petits morceaux de cuir très joliment brodés de perles du plus petit modèle: en fait d'ornement, elles ont au cou des cordons de verroterie et des chaînettes de métal; aux jambes et aux bras, des anneaux de fil de laiton et de fer; peu de bracelets et de chevillères de perles. Ils tannent et préparent le cuir de chèvre mieux que partout ailleurs, le rendant aussi souple que de la peau de chamois ; par endroits ils y laissent adhérer les poils, de manière à former des dessins variés.



Hommes et femmes andorobbo (voy. p. 312). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Je passai les deux jours suivants à prendre des observations et à surveiller nos achats de vivres; mais l'inaction me devenait insupportable, et je ne tardai pas à repartir en quête d'aventures. Martin, enflammé par mes succès et désireux de partager ma renommée, réclama le privilège de m'accompagner. En quittant le bivouac, nous apercevons au loin un rhinocéros, et, en contournant une colline pour le rejoindre, nous en découvrons deux autres, endormis dans la savane et beaucoup plus près. Je m'avance à pas de loup, armé de mon fusil huit Bore; Martin me suit avec la carabine. Nous nous coulons entre les hautes graminées; mon Maltais travaille de son mieux à rester en arrière; d'après l'expression de son visage, il doit avoir l'estomac aux talons. Mais je suis trop généreux pour me réserver tous les honneurs de la journée : je veux qu'il prenne sa part de cette périlleuse gloire et lui donne par suite l'ordre de se presser. Lentement, prudemment, je me glisse vers notre proie toujours endormie, retenant mon haleine, envahi par une émotion sans cesse grandissante et tous mes sens en éveil; l'herbe même me semblait faire trop de bruit, tandis que je l'écartais à droite et à gauche. Nous sommes à soixante, à cinquante mètres, Martin essayant de lambiner encore, et moi de moins en moins désireux de me trouver seul face à face avec les ennemis. A quarante mètres les rhinocéros sommeillent paisiblement; le soleil descend sur l'horizon. Les ombres s'allongent de plus en plus. Sommes-nous assez près? Un craquement m'arrête : Martin, le maladroit! vient de casser une branche sèche; les dormeurs se réveillent; ils se redressent sur leurs pieds, tout attention. Nous y voilà, pensai-je, et je m'aplatis dans les herbes. Tournant la tête, je vois Martin se relever, dans l'intention évidente de prendre la poudre d'escampette ; je lui fais des yeux terribles, le menace du poing pour qu'il ait à se recoucher. Mais il était trop tard : ils l'avaient aperçu, et, avec un ronflement sonore, comme la locomotive qui vomit sa fumée, ils se campent dans une attitude de défi, essayant de flairer nos émanations, car ces animaux paraissent ne jamais se décider à rien sans l'aide de leurs organes olfactifs. Mais le vent est en notre faveur; pourtant ils se dirigent de notre côté, trottent pesamment quelques secondes, puis s'arrêtent. Que faire? Leurs mufles orientés droit sur nous ne me laissent viser aucune partie vulnérable, et tirer au hasard, ce serait peut-être sacrifier notre vie. Je m'abandonne alors à de très sages réflexions sur la folie de me jeter ainsi tête baissée dans le guêpier ; je me sens prêt à jurer solennellement de ne plus m'y laisser prendre si je puis en sortir les braies nettes. Il me semblait être cloué sur place, quoique conservant encore assez de présence d'esprit pour calculer toutes nos chances. Un de ces colosses était maintenant à moins de dix mètres et trahissait une vive curiosité à mon endroit. A quoi bon serrer de plus près l'ennemi? Il faut vaincre ou mourir! Tirons! Tout d'un coup une carabine part derrière moi; une balle siffle à toucher

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon oreille. Et presque simultanément, et sans effort volontaire de ma part, les deux canons de mon fusil se vident, et je me trouve ignominieusement renversé sur le dos, non par ma victime projetée, heureusement, mais par le recul de mon arme. Recouvrant mes esprits, je me relève, m'attendant à battre bientôt un entrechat dans les airs. Poum! un autre coup de feu! Mes yeux se reportent sur les rhinocéros, et j'ai la douleur, fort mélangée de satisfaction à vrai dire, de voir les deux colosses s'éloigner, la queue vaillamment dressée, indemnes de toute blessure. Je me retourne alors, jette mon chapeau sur la terre et gesticule frénétiquement, accablant d'anathèmes l'infortuné Martin, qui, pâle comme un cadavre, tremble de tout son corps.

Ces incidents me remettaient quelque peu de l'ennui profond causé par un si long séjour dans le même campement. Nos traitants ne se pressaient guère de rassembler les provisions. Le mois de Ramadan avait commencé, et, en dévots sectateurs de l'Islam, ils consacraient le jour au jeûne, pour festoyer la nuit avec la plus sincère ferveur. Les victuailles abondaient : des grains de toutes sortes, des bananes délicieuses, des ignames; la rivière fournissait des poissons exquis; chèvres et moutons gras, lait, beurre, arrivaient quotidiennement du Rombo. Les habitants de ce district portent aux oreilles, au cou et au poignet des anneaux d'un métal fort lourd, qu'au poids et à la couleur on pourrait prendre pour de l'or. Un examen subséquent me montra que c'est tout simplement un bronze natif d'une densité exceptionnelle.



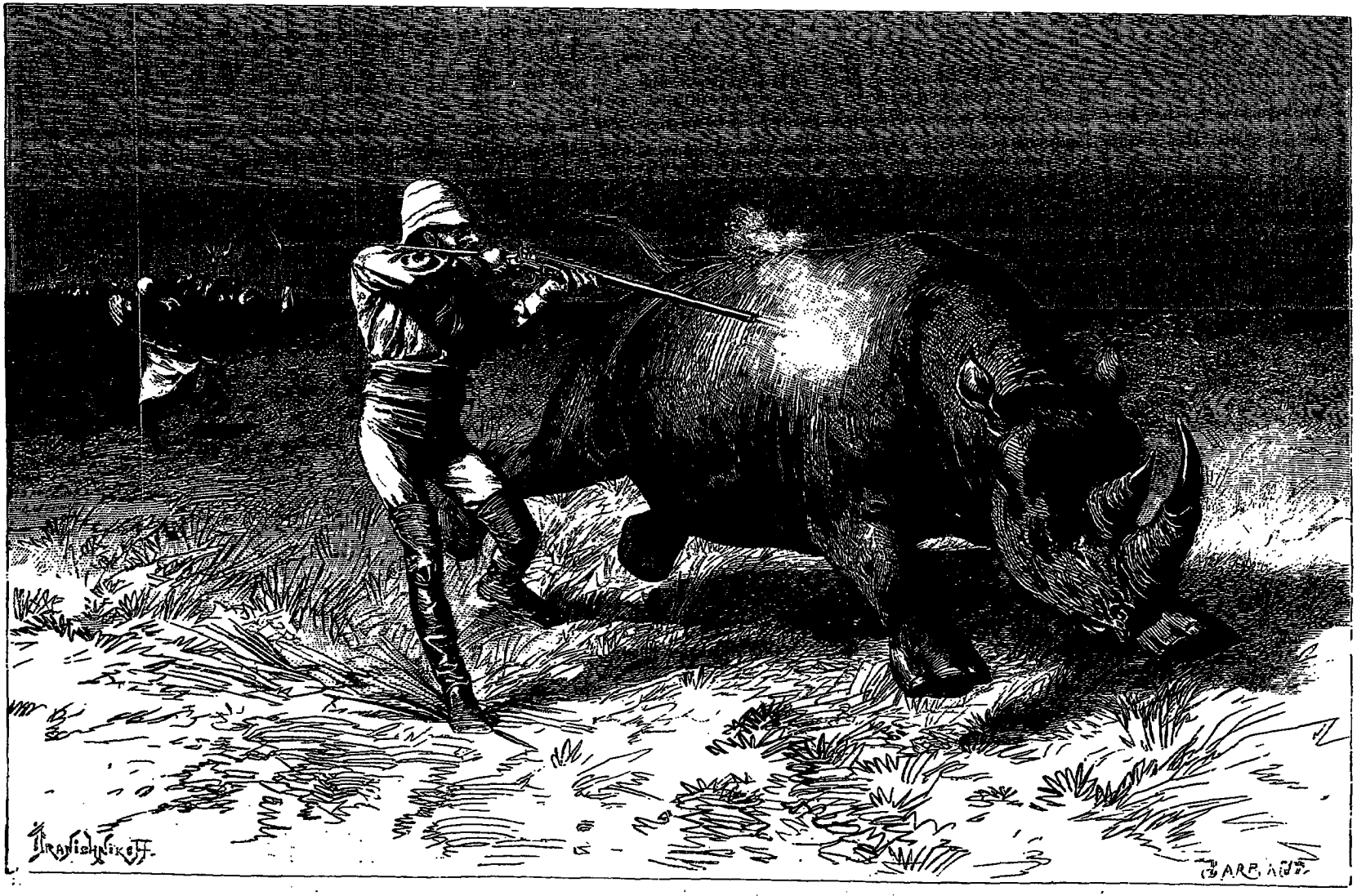
Source de l'Ouseri. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Malimia, sultan de l'Ouseri et du Rombo, m'envoya quelques messagers andorobbo pour m'inviter à l'aller voir. Ces hommes m'intéressèrent beaucoup; l'attitude calme et indifférente qu'ils conservèrent en traversant le camp contrastait singulièrement avec les démonstrations bruyantes des Oua-Tchagga. Leur principale occupation est la chasse à l'éléphant; plus braves et plus fidèles que les Oua-Tchagga, ils jouissent du privilège de servir d'ambassadeurs au sultan.

Le soir du 25, enfin, j'eus la satisfaction d'entendre le premier serviteur de Jumba Kimameta réclamer le silence et prévenir la caravane de se tenir prête à partir dans deux jours. Le matin du 27, par conséquent, je reprenais mon voyage. La contrée avait encore le même caractère : de plantureux pâturages, sans arbres, au milieu desquels broutaient de grandes hardes d'hartebeest. Cette marche fut accidentée par la rencontre d'un rhinocéros; il sommeillait dans les herbes et ne s'était aperçu de notre présence qu'après le défilé de la majeure partie de la troupe. Réveillé en sursaut, il se préparait à nous charger, et nos gens commençaient à lâcher pied en poussant des hurlements. Au milieu de cette débandade, je reste avec ma carabine vide, et j'aperçois Songoro qui détale avec mes cartouches; je le rappelle, et le brave garçon revient sur ses pas m'en apporter une. Je la saisis avec une hâte fiévreuse et fais volte-face vers le rhinocéros, maintenant si près qu'il me touchait presque. Mes doigts tâtonnent nerveusement autour de la platine; un siècle s'écoule avant que la cartouche soit placée, la carabine épaulée. Le rhinocéros est à cinq mètres seulement; l'imminence du péril me rend tout mon sang-froid, m'enlève tout tremblement; je remarque même que les cris des hommes ont cessé; ils restent immobiles, attendant de me voir ballotté dans les airs.... Il s'en faut de l'épaisseur d'un cheveu; mais j'ai fait un saut de côté; l'ennemi passe tout contre moi; je lui décharge dans l'épaule le contenu de ma carabine. Le colosse abandonne la partie; le trot se change peu à peu en pas; le pas devient de plus en plus lent, et, harcelée par la caravane entière, devenue subitement brave, la bête finit par succomber. Je n'ai jamais vu de si belles cornes : celle de devant est longue de soixante-sept centimètres et présente une courbe admirable. A midi nous arrivions aux bouquets d'arbres énormes qui abritent les sources de l'Ouseri, où mes compagnons de route avaient décidé de faire une nouvelle halte interminable pour attendre la fin du Ramadan.

Notre séjour fut marqué par un incident qui, dans tout autre lieu, aurait eu les suites les plus désastreuses. Les grandes herbes, déjà rôties par le soleil, furent incendiées à quelque distance au sud de notre camp, sans doute par les Oua-Seri. Le vent soufflait du midi avec une violence inaccoutumée; les flammes arrivaient vers nous avec une vitesse terrifiante et un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre d'un rhinocéros. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ronflement épouvantable. Avant même que nous nous fussions rendu compte du péril, le camp, du côté du terrain découvert, était complètement entouré; le ciel tout entier s'embrasait de lueurs livides. Les singes hurlaient, les oiseaux criaient, affolés de frayeur. Nos hommes, par centaines, couraient çà et là, dans une exaltation frénétique, arrachant des branches d'arbre, chargées de ramée, et se précipitant, pour écarter les flammes, au milieu même de l'élément destructeur : on eût dit l'incarnation des esprits infernaux. D'autres, se rappelant les ânes qui pâturaient au dehors, s'élançaient à la rescousse de leurs montures; mais celles-ci, déjà frappées de panique, s'enfuyaient pêle-mêle au travers du bivouac, leurs longues oreilles redressées et se heurtant aux hommes et aux choses qui se trouvaient sur leur chemin. En quelques secondes la terrible conflagration passe tout près de nous. La caravane est sauvée!

Le 6 août, enfin, on se remettait en marche; l'étape ne fut pas longue; nous marchions vers le nord-ouest, sur un terrain mieux boisé, fort accidenté et montant considérablement; puis nous fîmes halte près de superbes bouquets d'arbres. Ce lambeau de forêt abrite les sources du Kimangelia, qui va rejoindre l'Ouseri, à l'est, et former le fleuve Tzavo.



Les cornes du vieux solitaire. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Tandis qu'on dressait le campement, des cris extraordinaires me firent soudain sauter sur mes pieds et saisir d'instinct ma fidèle carabine. Nos gens s'enfuyaient éperdus, qui escaladant les arbres, qui se cachant sous la brousse, sous les buissons, n'importe où. Presque paralysé moi-même par ce danger inconnu, je ne savais où courir. Un des hommes me crie : Bouana, bouana, mboga! (Maître, maître, un buffle!) — Un buffle, et où? Je me glisse prestement derrière un arbre, car il n'y a pas, en Afrique, d'animal plus redoutable, ou du moins plus redouté. Je regarde avec précaution dans la direction indiquée. Un long hurlement d'épouvante vient retentir au plus profond de mon être : un homme est lancé dans les airs comme une fusée par un vieux taureau qui brise les halliers dans sa course furibonde; l'homme retombe, les branches crépitent et cassent sous sa chute, et le buffle allait fondre de nouveau sur lui, quand une décharge de mousqueterie le fait fuir du côté du camp.

Le tumulte est à son comble; les ânes affolés galopent au hasard, brayant de tous leurs poumons; un bourriquet chargé de *senengé* passe devant le buffle, qui fonce sur la pauvre bête : une seconde après, l'âne, fardeau et tout, était empalé sur ses cornes et tournoyait dans les airs comme un rat peloté par un terrier. Il retombe par terre; le buffle se précipite de nouveau sur l'infortuné, qui se tordait en convulsions, ses entrailles traînant sur le sol; il lui broie le crâne d'un coup de tête qui termine ses souffrances.

Le taureau s'enfonce alors dans un épais fourré, que nous cernons aussitôt, donnant de la voix comme une meute de chiens. Mais chacun se tient sur ses gardes, car on connaît là-bas les ruses étonnantes de ces bêtes vindicatives. Les fusils de nos chasseurs augmentent encore le danger; ils tirent sans cesse et sans but vers l'intérieur de la brousse; l'animal ainsi harcelé se présentait furieux aux ouvertures du hallier et s'y réfugiait de nouveau après avoir vu ses tourmenteurs prendre la fuite, épouvantés.

Il fallait en finir pourtant, et je me portai près de l'endroit d'où, le plus probablement, il s'élancerait pour une charge définitive : mon attente ne fut pas longue : un beuglement, un bruit de broussailles écrasées, puis le colosse arrive vers nous comme la foudre; à moins de dix mètres, je le salue de ma carabine : le coup a porté, le buffle chancelle, mais il ne tombe pas et retourne dans sa forteresse, non sans y emporter une seconde balle.

A peu près sûrs maintenant que l'affaire est bâclée et que la mort n'est plus qu'une question de temps, nous devisions à loisir, quand un cri effroyable vint nous arracher à notre satisfaction. Un de mes engagés se débattait sur le sol, et le taureau donnait sur lui tête baissée. Makatoubou, qui était le plus rapproché, eut la bravoure extrême de s'élancer au-devant de la bête et de lui dépêcher une balle, qui la décida à rentrer sous le couvert. Laissant Brahim et Makatoubou, hardis jusqu'à la témérité, poursuivre la bête sous le fourré, je regagnai le camp pour m'occuper des blessés. Tandis que l'on procédait au pansement, on entendit plusieurs coups de feu, et l'on vit, bientôt après, Makatoubou et Brahim s'avancer triomphalement portant la tête du taureau trépassé à la fin des fins. C'était évidemment un vieux solitaire, expulsé du troupeau, et devenu misanthrope en conséquence. Les cornes massives et raboteuses disaient son grand âge; sans doute aussi il devait être presque sourd, car il resta couché dans la brousse, au centre même du bivouac, avant que son réveil en sursaut causât la panique que je viens de raconter.

Il fallait maintenant se débarrasser des malades et les expédier à Taveta, c'est-à-dire attendre bon gré mal gré à Kimangelia le retour du peloton d'ambulance. Le pays, qui est à une altitude de douze cent vingt mètres, est plus boisé et a plus de relief que tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux que nous eussions traversés encore ; un vrai brouillard d'Écosse nous enveloppait ; il bruinait presque toujours ; les hommes de la côte, très sommairement vêtus, se pressaient autour des feux ou grelottaient piteusement. Pendant ces quatre jours le thermomètre dépassa à peine dix-huit degrés, descendant à dix degrés avant l'aube.

Nous étions maintenant sur les confins du territoire des Massaï, Kimangelia formant au nord la limite de la partie peuplée du Kilimandjaro.

VII

DE KIMANGELIA A KIKOUYOU

La plaine de Ndjiri. — Le Donyo Erok. — Visiteurs massaï. — Requête flatteuse mais embarrassante. — Les bonnes manières dans la société massaï. — Duel de rhinocéros. — Le désert du Doguilani. — Le plateau de Kapté. — Le Kikouyou et ses habitants.

Le 10 août nos ambulanciers revinrent de Taveta, et le 11 nous nous mettions en route, pour la quatrième fois, vers le pays de mes désirs, à travers des landes très buissonneuses. Puis, au bout de deux heures, après avoir traversé un terrain herbeux, doucement ondulé, borné à l'est par de nombreuses collines, nous arrivions sur les pâturages massaï, dans le district redouté du Lyto-Ki-Tok. La caravane chemine avec des précautions infinies ; à chaque pas des bandes de guerriers peuvent tomber sur nous. Après deux ou trois alertes causées par des rhinocéros surpris dans leur sommeil, nous traversons un petit cours d'eau près d'un vieux kraal. Un peu plus loin on campe près d'un autre ruisseau, le Kamanga ou Ngarè Rongei (rivière étroite). Le gibier abonde ; le soir je réussis à tuer deux buffles, ne m'aventurant toutefois qu'avec les plus grandes précautions.



Femmes massaï de Ndjiri. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le Kamanga coule vers l'est et contourne de loin les monts du Kyoulou, pour rejoindre le Tzavo ; notre bivouac est à quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous avons atteint le point culminant du contrefort qui part de la base du Kimaouenzi et va mourir au nord du bassin du Tzavo ; il s'étend au nord-est avec ses mornes coniques, ses savanes, ses traînées de forêt, jusqu'à la belle chaîne du Kyoulou dans l'Ou-Kambani. Le vent glacé qui vient de la montagne fait descendre le thermomètre à dix degrés centigrades.

A l'étape suivante on gagne, en cinq heures de descente, le terrain plat qui s'étend à perte de vue dans la direction du nord-est. Nous passons brusquement de la lisière de la forêt qui couvre les bases de l'éperon, aux rives d'un petit étang.

Ici nous entrons de nouveau en rapport avec les Massaï, et je ne saurais dire toute mon admiration pour le sang-froid avec lequel trois ou quatre de leurs anciens font leur entrée dans nos quartiers.

Les jours suivants, notre route nous conduisit à travers la vaste plaine du Ndjiri, qui est, de toute évidence, le lit d'un ancien lac ; elle est située à une altitude de mille mètres, et s'étend du Kilimandjaro, au sud, jusqu'au Matoumbato, au nord ; des monts Kyoulou, à l'est, jusqu'aux collines du Guaso N'Ebor (rivière blanche), à l'ouest. Au milieu de cette plaine, pas un arbuste, pas une graminée ne vient reposer vos yeux de la vue monotone du sable humide et boueux, imprégné de sels et réfractaire à toute végétation. Çà et là, dans l'enceinte de ce vaste horizon, quelques nappes miroitantes s'entourent d'une étroite bordure d'herbe, ou donnent la vie à une poignée d'arbres malingres et d'arbustes épineux. D'autres taches vertes indiquent des marais formés par des sources qui surgissent du sol, chargées de matières salines qu'elles laissent déposer par évaporation. De vastes espaces se recouvrent d'une croûte de natron et de salpêtre d'un blanc éclatant. On croirait voir de loin des tapis de neige éblouissants, des lacs d'eau cristalline ; sous les rayons du soleil, ils étincellent comme de l'argent bruni ; une brume spectrale traîne sur cette terre les longs plis de son voile ; le mirage y projette ses fantasmagories. Le gibier pullule sur cette terre, pourtant si aride et si désolée. Pendant la traversée du Ndjiri nos hommes épuisèrent complètement leurs vivres, et sans ma bonne carabine il aurait fallu se serrer le ventre. Mais, en trois jours, je tuai trois zèbres, trois rhinocéros, quatre pallahs, un waterbock, deux chacals et plusieurs pintades.

Le 17 août nous campons près d'un étang saumâtre où jaillissait une source d'eau pure. Je vis là, pour la première fois, un assez grand nombre de Massaï : des vieillards, des femmes et des enfants conduisant à l'aiguade de grands troupeaux de bêtes grasses. Je me divertis fort des façons insolentes avec lesquelles les gamins massaï, même les plus petits, chassaient les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porteurs de la caravane, les obligeant à s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent fini. A force de dextérité, je parvins à photographier quelques femmes; mais ce triomphe faillit exciter une échauffourée : on crut que je voulais les ensorceler. Le soir, tous les hommes regagnèrent leurs kraals; les femmes restèrent en grand nombre au campement, sans que leurs maris parussent en éprouver la moindre inquiétude.

Le lendemain, au bout de deux heures de marche, la contrée commence à s'élever; des roches de gneiss rouge affleurent le sol dans la direction du nord; les strates se redressent presque verticalement. Il est clair que nous quittons l'aire d'éruption dont le Kilimandjaro est le centre pour rentrer sur les terrains métamorphiques. Le changement de végétation eût suffi pour nous en avertir : nous retrouvons la maigre flore du Nyika. Le soir, pas d'aiguade; on campe dans un kraal abandonné. La caravane repart avant le coucher du soleil, franchit un éperon peu élevé, et débouche dans la petite plaine marécageuse du Ngaré na Lala (eau grande ou marécage), qui occupe la base méridionale du Donyo Erok (montagne noire), et va se perdre dans le désert. Le Donyo Erok est une masse imposante dont le versant sud se dresse par une muraille abrupte; celui du nord est beaucoup moins escarpé. Le Ndapdouk, que d'ici on voit à l'est, paraît autrement pittoresque sous le double piton qui le termine.

Nous voici maintenant dans la partie la plus dangereuse du pays des Massaï; plus que jamais il faut se tenir sur ses gardes. On entoure le camp de la plus formidable des *bomas;* on distribue les sentinelles; nul ne doit sortir seul et sans armes ni s'éloigner du bivouac. Cette halte dura plusieurs jours, les traitants ayant à acheter des bouvillons pour leur cuisine, et des ânes pour emporter leurs provisions et l'ivoire qu'ils comptaient acheter. Mouhinna et Sadi remplissaient leurs fonctions avec tant de négligence que la famine aurait décimé ma troupe, si, dès le moment même où nos deux caravanes s'étaient réunies, je n'avais lié amitié avec Al-Héri, un traitant d'origine massaï, et son confrère Moran, Massaï comme lui, dont les services obligeants me permirent de me passer de nos deux coquins. Ils me donnèrent, en outre, sur leurs compatriotes, de nombreux renseignements.

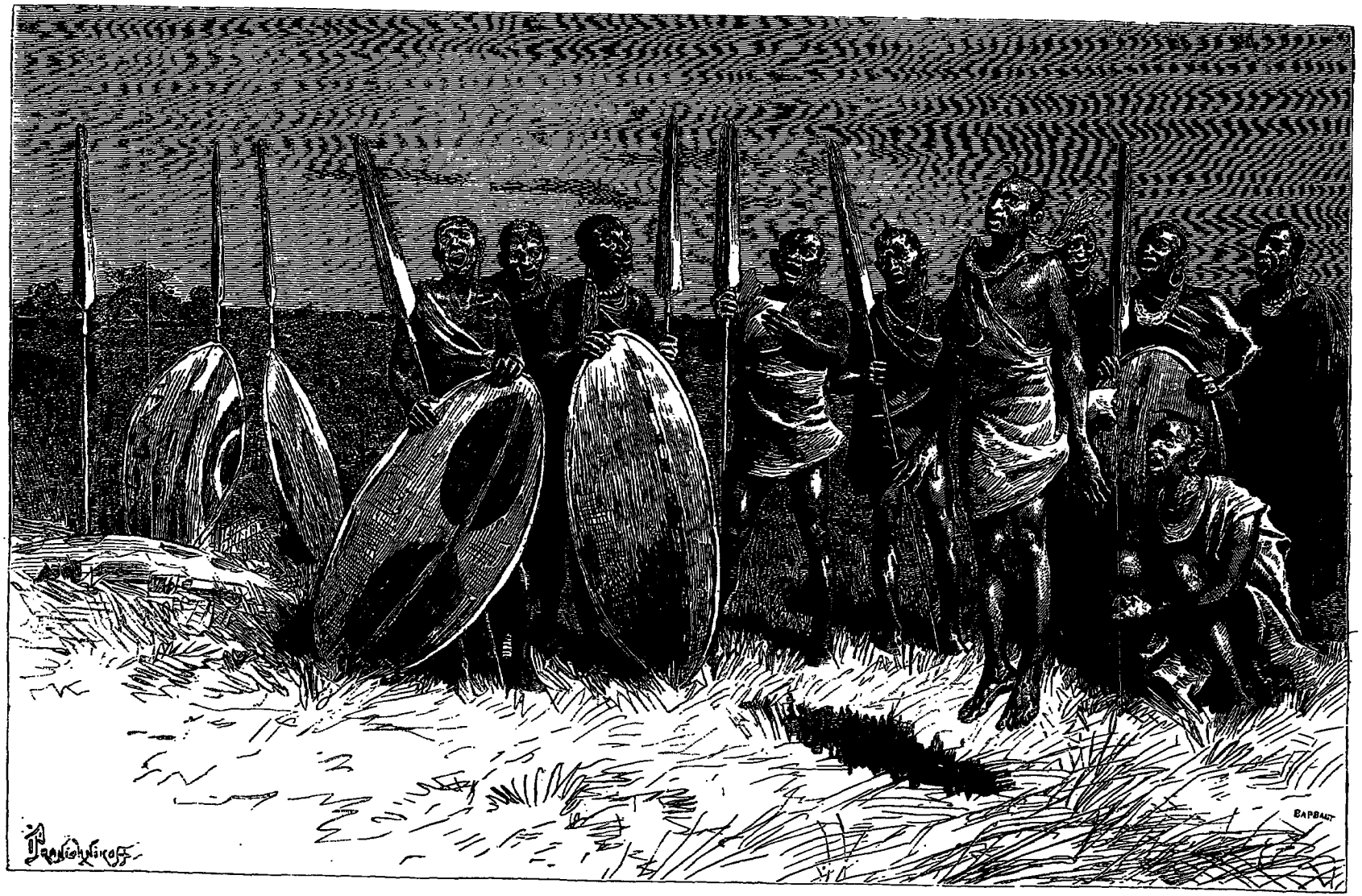
Deux jours après, je gravis le Donyo Erok, dont la cime doit s'élever à près de dix-huit cents mètres. La partie supérieure de la montagne est couverte de bons pâturages où les Massaï mènent leurs bestiaux; çà et là seulement on voit des lambeaux de forêt.

Le 24 août la caravane se remet en marche vers le nord, passe au pied du versant est du Donyo Erok, sur une terre aride couverte d'épaisses forêts d'acacias aux formidables épines. Les Massaï se font de plus en plus nombreux, et nous avançons avec des précautions infinies. Après une courte étape, on campe sur les berges d'un ruisseau, le Ngaré Kidenoï, où la précédente caravane avait été presque entièrement anéantie. Nous sommes maintenant dans le Matoumbato. Les naturels qui l'habitent donneraient une très fausse idée de la superbe race à laquelle ils appartiennent; ils louchent presque tous, ce qui donne à leur physionomie une expression cauteleuse, singulièrement répugnante. Vols ou tentatives de vols deviennent des incidents de toutes les heures. En pleine marche, au milieu même de la caravane, un guerrier s'empare de la charge d'un porteur ou d'un paquet posé à terre et s'enfuit à toute vitesse. Je ne me lassais point d'admirer l'humilité des trafiquants en présence de ces larcins. Règle absolue, le larron pris sur le fait n'a rien à redouter; on lui retire simplement l'objet dérobé et il s'éloigne sans autre punition que les rires de ses camarades ou les railleries des porteurs.

A Ngaré Kidenoï j'eus à rester perpétuellement en scène comme le plus grand, le plus puissant des *lybons,* tenant entre ses mains les clefs de la vie et de la mort. Cette renommée me préservait de beaucoup d'ennuis, — certes il en demeurait bien assez, — mais aussi me plaçait quelquefois dans les positions les plus comiques et les plus embarrassantes. Un jour, par exemple, un Massaï de fort grand air, déjà sur le retour, se présente accompagné d'une femme jeune et fort jolie. Après m'avoir gratifié d'une œillade amicale, il appelle Sadi et m'annonce par son entremise qu'il vient me consulter pour une affaire des plus graves. Me demandant ce que cela peut bien être, je les introduis chez moi et ferme la porte. La physionomie du personnage se fait de plus en plus solennelle, la dame baisse les yeux en minaudant; Sadi riait sous cape; je commençais à me sentir mal à l'aise : allait-il me proposer une de ses épouses? Voici de quoi il retournait. Le vieillard avait été vivement impressionné par ma vue, ravi de ma couleur; sa femme, elle, était absolument sous le charme.... Comme faire se devait, je regarde la dame : elle rougit, moi de même. Mon visiteur continue : N'ayant pas de secrets l'un pour l'autre, ils s'étaient confié leur admiration pour ma personne. Quelle joie s'il leur naissait un fils qui ressemblât au sorcier ! J'étais un grand lybon, expert en œuvre de haute magie, je saurais bien leur donner une médecine qui produisît cet effet !

Je fus, on peut le croire, aussi surpris qu'amusé par cette requête extraordinaire : je parvins cependant à garder mon sérieux. « Satisfaire ces vœux, lui répondis-je gravement, était au-dessus de mon savoir; c'était au Dieu du ciel qu'il fallait demander une semblable faveur ! Le vieillard ne se laissait point convaincre : sa femme contemplait le sol d'un air fort contrarié; moi-même je me sentais perdre patience. « Certainement, disait-il, prier le Ngaï de là-haut, cela ne peut faire de mal ! » Mais dans le cas présent le lybon leur inspirait encore plus de confiance ! Ils avaient des ânes et des taurillons pour me payer cette précieuse médecine, mais, si je n'accédais pas à leur désir, on verrait bien que le lybon blanc n'était qu'un méchant petit sorcier, et madame, bien sûr, ne me pardonnerait jamais. La situation devenait ridicule; je consentis à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerriers massaï — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise

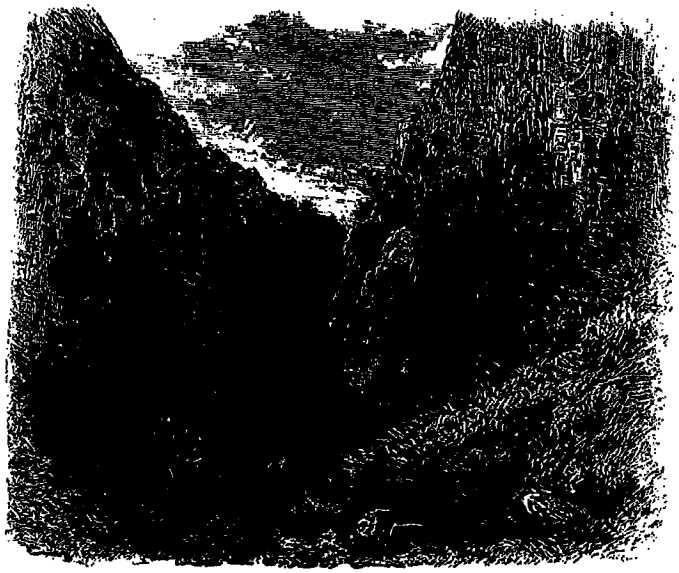
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cracher sur eux libéralement et abondamment, ma salive passant ici pour douée des vertus les plus souveraines. Sous cette pluie de faveurs ils commencent à se dérider, tout en réclamant avec insistance quelque charme spécial. Une idée lumineuse me traverse le cerveau : justement, ma santé laissant fort à désirer, je m'étais prescrit un verre de sels laxatifs d'Eno : un spécifique unique ! Je triple la dose, je prépare le breuvage pétillant : ils l'ingurgitent avec une religieuse émotion, et pour dissiper tous leurs doutes je m'empresse de recracher sur eux avec une généreuse condescendance, et les reconduis poliment, après avoir gratifié la belle solliciteuse de mes plus jolies perles pour le futur bambin blanc. Puis je prends congé et regagne ma tente, me soulageant enfin par des accès de rire frénétiques et par quelques pas de gigue écossaise, à la grande épouvante de Songoro, qui me croyait devenu fou.

La contrée que nous traversons après avoir quitté le Ngaré Kidenoï se montre de plus en plus tourmentée et stérile ; à notre gauche se pressent les nombreux petits mornes du Mbaracha. Il faut, pour se procurer à boire, creuser des trous profonds dans le lit desséché des torrents. Le gibier avait presque entièrement disparu ; il me fallait acheter trois bouvillons par jour. Ce n'était pas chose facile ; ces marchés sont une éreintante corvée : on ne vous livre un bœuf qu'après deux heures de discussions enragées, suivant la règle qui préside ici à toutes les transactions commerciales. Enfin le Massaï crache sur sa bête ; nos gens accomplissent la même cérémonie sur les rouleaux de fil de métal ou les paquets de perles : l'affaire est conclue, on n'en dit plus un mot.

L'expectoration, il faut le dire, joue chez les Massaï un rôle très différent de celui qui lui est assigné ailleurs : c'est une marque de grande estime, d'affection, de profond respect ; elle remplace avec avantage les discours les plus éloquents : cracher sur une jeune fille est autrement flatteur pour elle que l'embrasser ; vous crachez sur votre visiteur quand il se présente ; vous l'honorez d'un jet nouveau quand il va prendre congé. En ma qualité de lybon de la plus belle eau, les Massaï accouraient vers moi comme de pieux pèlerins autour d'une source vénérée, et, avec l'aide de quelques lampées, j'étais toujours prêt à les satisfaire ; plus copieuse la fusée, plus profonde leur joie : ils rapportaient avec orgueil à leur famille les preuves indubitables de l'honneur que leur avait fait le magicien blanc. Parfois, quand les clients se multipliaient par trop, ma gorge se desséchait, et je devais garder dans ma bouche des cailloux ou des balles pour stimuler la sécrétion du précieux fluide ; mais leur foi dans l'efficacité du remède me donnait le courage de surmonter mon ennui. Comment, par exemple, résister aux prières muettes des beaux yeux d'une *ditto* (jeune fille massaï) ? et n'étais-je pas bien récompensé par le regard brillant de gratitude lancé par la brune beauté quand je réussissais à atteindre le petit nez présenté si gentiment ?

Le 30 août nous sommes à Becil, près d'une chaîne peu élevée, derrière laquelle apparaissent les monts Oulou. Je fus témoin, en route, d'un duel entre deux rhinocéros : ils courent l'un sur l'autre à la manière des taureaux. L'un finit par prendre la fuite, poursuivi par son adversaire, dont il recevait à l'arrière de terribles coups de tête qui le soulevaient en l'air, et lui faisaient pousser des cris semblables à ceux d'un porc.



Gorge de Ngaré-Suré. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Becil est situé à une altitude de quatorze cent cinquante mètres, et sert de frontière entre le Matoumbato au sud et le Kapté au nord.

L'étape suivante nous conduit vers le nord, à la noullah de Touroukou, sur des pâtis onduleux presque dégagés d'arbres, parsemés de kraals, déserts maintenant, par suite des récentes incursions des Oua-Kamba ; ceux-ci commencent à prendre l'offensive et à razzier à leur tour le bétail des Massaï. Puis la caravane pénètre dans un défilé qui descend au ruisseau de Tourouka. Le lendemain on continue de remonter cette gorge, et, une heure après, la caravane émerge sur un immense désert qui déroule son énervante monotonie jusqu'aux collines du Ngourouma-ni et du Mosiro ; en arrière de celles-ci s'élèvent les masses formidables et noires du Maù, le rempart des hautes terres du Guas-Nguishou ; à l'est on n'aperçoit qu'un sombre escarpement de lave, courant du nord au sud

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en ligne à peu près droite, et formant une muraille parallèle au Maù. Le désert qu'on nomme le Doguilani est presque partout privé d'eau; le rempart de droite est le Donyo Erok el-Kapté (le mont noir du Kapté). Il nous fallut pour trouver de l'eau pénétrer entre deux murailles de lave, au fond de la gorge pittoresque de Ngaré-Suré.

Deux étapes nous amènent au district de La Doriak, dont l'aspect fait songer à la plus superbe des baies; l'aire, plate et unie, est partout entourée, sauf à l'ouest, par un splendide amphithéâtre de montagnes. Le Donyo Kisali en défend l'entrée d'un côté; le Donyo Nyiro, de l'autre. Nous faisons ensuite l'ascension de la chaîne latérale, dont le sommet s'élève à plus de dix-huit cent cinquante mètres; on descend dans l'étroite vallée d'un ruisseau, qu'on remonte jusqu'aux sources; puis, à la nuit tombante, nous campons au fond d'une combe, au pied du Lamouyou, un des monts du Kapté. Le jour suivant, on se dirige vers le nord, pour gagner le plateau du Kapté, dont les grandes lignes rappellent presque un paysage européen. Au campement on signale un rhinocéros paisiblement endormi : je me coule vers la bête avec les précautions accoutumées et en repassant par ma série habituelle de sensations désagréables. Il me semble que des mille-pattes rampent le long de mon épine dorsale; mon cœur bat la chamade; mes yeux sont près de sortir de leur orbite; mon souffle s'arrête; je me sens suer du sang. Puis, à l'instant même où commence le danger réel, mes nerfs redeviennent d'acier et mes muscles de fer. A quelques mètres du gibier, je vise en silence et rapidement : le coup éveille les échos; je m'allonge dans les herbes comme un lièvre. L'énorme bête se ranime, se dresse sur ses pieds, ouvre des yeux hagards; un jet de sang coule de ses narines comme l'eau d'une fontaine; elle fait quelques pas pour tomber raide morte : la balle avait traversé le poumon.



Camp sur le plateau du Kapté. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Une heure de marche nous amène ensuite à un charmant réduit entouré de crêtes couronnées de bois, et au fond duquel bouillonne une source fraîche; plus loin elle s'épanche en un étang où nagent des canards : c'est Ngongo-a-Bagas (l'œil du Bagas), un des ruisseaux dont la réunion forme la rivière Athi de l'Ou-Kambani; un second, plus important encore, le rencontre vers l'est; comme le Bagas, il est déjà dans toute sa force quand il jaillit de la base du versant oriental du Donyo Lamouyou. Ngongo-a-Bagas marque la limite méridionale du pays de Kikouyou, dont les habitants passent pour les plus incommodes et les plus intraitables de la région. Leur territoire occupe un triangle dont la base a près de soixante-quinze kilomètres et s'étend depuis l'œil du Bagas jusqu'au point du plateau qui domine le lac Naïvacha. Sa plus grande longueur est d'environ cent trente kilomètres, le sommet du triangle s'appuyant sur le versant méridional du mont Kénia de Kikouyou. Il forme une grande ondulation du plateau de Kapté et du Lykipia, son prolongement septentrional, et embrasse une région forestière s'élevant à une altitude de dix-huit cent cinquante à deux mille huit cents mètres; les sécheresses y sont inconnues; le sol y est étonnamment fertile. Les nombreux ruisseaux qui l'arrosent vont former le Kilaloumi ou rivière de Tana. Les Oua-Kikouyou sont apparentés aux Oua-Kamba par le dialecte et par les mœurs; mais la race est loin d'être aussi belle.

Au campement de Ngongo nous avions à nous mettre en défense contre les Oua-Kikouyou, d'un côté; de l'autre, contre les Massaï du Kapté, presque aussi redoutables. Les deux peuplades sont en guerre perpétuelle. Il fallut préparer, autour du camp, un solide rempart de troncs d'arbres, et faire une expédition en règle dans la forêt, où s'abritent les villages des Oua-Kikouyou, pour se procurer des vivres.

Le 8 septembre j'apprends qu'on a entendu des cris d'éléphant dans une partie assez rapprochée de la forêt; et, afin de m'essayer à cette chasse, je pars, emmenant pour escorte une petite bande d'hommes éprouvés. Nous enfilons une coulée ouverte dans le sous-bois par ces colosses; la plus extrême circonspection est de rigueur : si nous avons quelque remarque à nous communiquer, un léger sifflement appelle l'attention des camarades, puis on télégraphie par signes ou par clignements. Le demi-jour de la feuillée, nos mouvements silencieux et furtifs, le soin que nous mettons à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écarter la brousse, notre sensitivité morbide à chaque vibration de l'air, à chacune des formes entrevues, une tension nerveuse excessive, les périls de l'entreprise, nous donnent une fièvre ardente, nous fascinent singulièrement. On cheminait ainsi depuis une demi-heure, quand nous fûmes électrisés soudain par un bruit étrange qui semblait partir de notre voisinage immédiat. Immobiles comme des statues, retenant notre souffle, la main levée pour enjoindre le silence, l'oreille tendue du côté d'où vient le son, nous échangeons des regards anxieux : pas n'est besoin d'un « liseur de pensées » pour voir le mot « tembo » (éléphant) jaillir à la fois sur toutes les physionomies. On redouble de précaution, on inspecte les fusils; chacun se prépare à l'épreuve. Impossible de rien distinguer à un mètre en avant; l'ouïe seule pouvait nous guider, mais la forêt se taisait de nouveau; nous ne devions pas être loin de la bête, pourtant! Tout attention, nous cherchons à saisir quelque indice de sa présence; puis nous nous reglissons au milieu des foulées; l'œil en feu, nous arrêtant de temps à autre pour tâcher d'apercevoir dans la pénombre la victime tant désirée. Ce bruit, encore! tout près, semble-t-il, et cependant on n'entend pas se briser les branches, ni se relever en sifflant les gaules recourbées. L'attente est insupportable; après un nouvel échange de grimaces et de gestes, on se remet à ramper; pouce à pouce, on se coule sur la sente : le cri se répète, à moins de quelques mètres cette fois; nul autre signe ne nous vient éclairer. Nos yeux, agrandis par l'inquiétude, essayent de pénétrer les fourrés; nous prêtons de nouveau l'oreille, mais pour percevoir seulement les battements précipités de nos artères; de grosses gouttes de sueur nous ruissellent du front et des joues. Soudain un horrible miaulement me fait monter le cœur aux lèvres : un léopard bondit, presque sous notre nez. Avec une exclamation de fureur, et aussi de soulagement, car je ne pouvais plus tenir à cette incertitude, je me relève vivement, mais trop tard; le félin avait déjà disparu dans la brousse. D'éléphant, il n'en fut plus question ce jour-là.



Femmes massaï du Kapté (voy. p. 319). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Un repos de deux semaines avait refait ma troupe; nos préparatifs étaient terminés. Les traitants de Pangani, pourvus de trois mois de vivres, les chargeaient sur les nombreux ânes achetés aux Massaï. Ma modeste douzaine de bourriquets ne me permettait pas d'en prendre pour plus d'une vingtaine de jours. Le 20 septembre, enfin, après les sacrifices propitiatoires ordinaires, il fut décidé que le vendredi (le jour sacré des musulmans) on se mettrait en route à la quatrième heure, et les hommes de Jumba vocalisèrent à la ronde le Ky-niamouézi (avertissement) d'usage, afin que chacun eût à se tenir prêt.

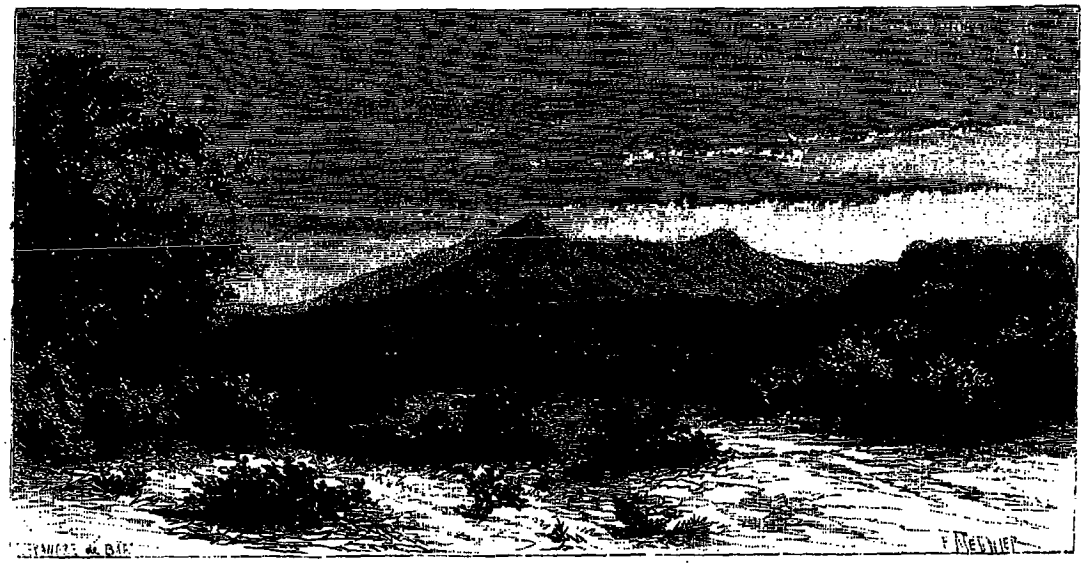


Campement à Ngongo (voy. p. 319). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Traduit et condensé par Frédéric Bernard.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Donyo Longonot (voy. p. 322). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

AU PAYS DES MASSAÏ

(AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. THOMSON[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

LE LAC NAÏVACHA.

Panique causée par les lions. — Ma première chasse à l'éléphant. — Une montagne extraordinaire. — Le Donyo Bourou. Le lac Naïvacha. — La plaine du bois à brûler.

A l'heure propice, le signal du départ est donné et la caravane se met en marche vers le lac Naïvacha. Nous nous dirigeons au nord-nord-ouest, par un sentier des plus agréables, battu par les pieds du bétail à travers l'immense forêt. Il s'élève par une pente assez raide jusqu'au sommet d'une chaîne ondulée, d'où la vue s'étend au loin à notre droite sur la plaine de l'Athi que ferment les monts Oulou.

Déjà les Oua-Kikouyou se montraient dans les fourrés, espérant nous dérober quelque ballot, ou faire goûter notre sang à leurs bonnes lances. Nous marchions l'oreille au guet, l'œil ouvert. Toutes les demi-heures l'avant-garde s'arrêtait pour permettre au gros de la troupe de la rejoindre. L'aiguade à laquelle on arrive dans l'après-midi est à sec. Tout désappointés, il fallut donc nous résoudre à quitter la route directe, pour gagner, au cœur même de la forêt, un étang, qui, circonstance fâcheuse, était voisin d'un campement de Oua-Kikouyou. Dans la crainte de ne pas l'atteindre avant le coucher du soleil, chacun s'empresse, on court, et la débandade se met dans la caravane. A la nuit tombante, nous sommes sur les rives d'une charmante nappe d'eau, couverte de frais ombrages et alimentée par de nombreuses fontaines. Malheureusement, le désordre qui a prévalu pendant la marche n'a pas cessé au bivouac ; on néglige de prendre les plus simples mesures de prudence. La règle générale et dont, sous aucun prétexte, on ne devait s'écarter, est que tous les marchands et chefs de caravane se placent avec leurs hommes de manière à former une enceinte complète, au centre de laquelle on réunit les bœufs, ânes, etc. Au lieu de cela, nos gens s'échelonnent en deux lignes divergentes, et, la base du triangle restant ouverte, nos bêtes et nos bagages se trouvent à découvert. Enfin, les feux sont allumés, et nos hommes commencent à s'épanouir devant la

1. Suite. — Voy. pages 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flamme. Une volée de mousqueterie les arrache soudain à leur bien-être; ils empoignent leur arme, toujours placée sous la main, mais n'osent quitter les feux. Le bétail mugit et s'ébranle ; la confusion et la terreur sont telles, que personne n'eût songé à arrêter les troupeaux, si, donnant à mes hommes l'ordre de me suivre, je ne me fusse élancé à la rescousse avec mes deux fidèles, Brahim et Makatoubou. Enfin nous réussîmes à dépasser les fuyards et à les rabattre sur le bivouac : vingt mètres de plus seulement, et nous ne les eussions jamais revus; de tous les halliers on nous lançait des flèches; deux des bœufs que nous ramenions furent atteints. Les assaillants avaient commencé par se glisser près d'un petit groupe, qu'ils comptaient égorger à la sourdine; mais les cris d'un des porteurs, grièvement blessé d'un coup de simé, donnèrent l'éveil aux autres; ils dirigèrent sur les brigands cette fusillade qui nous avertit. Les Oua-Kikouyou décampent emportant en souvenir quelques balles et laissant un mort.

Il était déjà tard quand on se remit en route le lendemain. Les naturels, au nombre de plusieurs milliers, nous harcelaient incessamment, et de temps à autre il fallait faire halte pour leur montrer nos fusils. Nous réussissons de cette manière à franchir la partie la plus dangereuse de la forêt; nos assaillants comprennent qu'ils n'auront pas le dernier mot, et détalent les uns après les autres; nous respirons en paix.

Nous sommes maintenant à une altitude de plus de dix-huit cents mètres et nous marchons au milieu de massifs de très beaux conifères qui s'élancent à une trentaine de mètres, de calodendrons du Cap et d'arbrisseaux couverts de fleurs charmantes aux parfums exquis, quoique trop capiteux. Vers trois heures nous sommes sur l'arête du plateau, d'où nous surplombons le désert du Doguilani, morne étendue qui se déroule jusqu'au mur sombre du Maü, où l'on ne distingue que deux masses isolées, le Donyo-la-Nyouki au sud, et le Donyo Longonot au nord. De ce côté, la vue est bornée par l'escarpement de notre plateau, qui s'infléchit en ligne courbe vers l'ouest sur une longueur de seize à dix-huit kilomètres. C'est là que se trouve le Mianzi-ni, le district des Bambous, en souahéli. Nous descendons l'escarpement par un très bon sentier tracé en ligne diagonale sur la paroi presque verticale par les pieds des bestiaux. Mais la marche est pénible; les hommes sont éreintés; la soif nous tourmente et chacun presse le pas pour atteindre plus tôt l'aiguade.

Des cris effroyables nous arrêtent soudain : des lions viennent de se jeter sur les ânes et d'en tuer plusieurs. Les porteurs jettent brusquement leurs fardeaux et tirent au large; les bourriquets essayent, à force de contorsions et de coups de pied, de se débarrasser des leurs ; brayant d'épouvante, ils se lancent au travers des halliers, pour être abattus par les hommes, qui, dans leur affolement, les prennent pour des lions; les bestiaux échappent à leurs gardiens et, galopant au hasard dans la brousse, augmentent le tohu-bohu. La fusillade, les clameurs effarées de la caravane, le rugissement des lions, les cris des ânes retentissent de tous côtés sous les dernières lueurs du crépuscule. Je parviens à maintenir l'ordre dans ma section : deux heures après le coucher du soleil, j'arrivais à Guaso-Kidong, sans avoir égaré un homme ni un ballot, plus heureux en cela que les marchands de la côte. Plus d'un quart de la caravane, perdant la tête à la vue des fauves, croyant l'avant-garde attaquée par les indigènes, n'avait plus osé bouger; pressés les uns contre les autres comme un troupeau de moutons, les hommes prenaient pour un lion chaque touffe de brousse agitée par la brise, chaque tronc d'arbre pour un Oua-Kikouyou. Toute la nuit le bruit des décharges de mousqueterie nous apporta l'écho de leurs terreurs. Trois jours de halte suffirent à peine pour rallier tout notre monde et réparer les effets du désordre.

Le Guaso-Kidong est un cours d'eau charmant, qui jaillit d'un petit bassin rocheux à la base de la falaise; nous y prîmes un bain tiède des plus agréables; le thermomètre marquait 28°,50, tandis que la température ambiante ne montait qu'à 21 degrés.

En quittant le bivouac, nous nous dirigeons vers le nord-ouest, en suivant la base du plateau; la caravane traverse un autre bras du Guaso-Kidong, plus large et plus profond; puis nous gagnons la forêt, que traverse un admirable sentier de bétail. Escorté de Songoro, je marchais assez loin en avant; soudain je tressaillis comme au contact d'un courant électrique : une dizaine d'éléphants traversaient paisiblement le chemin; c'était la première fois que j'en voyais à l'état sauvage. Ordonnant à Songoro d'aller à toute vitesse chercher Brahim et ma bonne « casseuse d'os », je me hâte de poursuivre, de peur de perdre mon gibier. Je me plonge dans la brousse épaisse, j'en suis les labyrinthes, n'osant respirer, le cœur battant à coups pressés : bientôt je trouve la foulée des colosses et me glisse parallèlement à leur route; ils marchent à loisir, écrasant les arbrisseaux sous leurs énormes pieds et occupés à brouter les rameaux feuillus. A moins de dix mètres je vise un de ces animaux, qui, par malheur, ne se présente pas comme je le voudrais : la balle touche derrière l'épaule, mais à un angle tel qu'elle ne peut atteindre le cœur. Un bruit terrible de branches cassées, puis le troupeau entier disparaît comme un éclair. Seul, et à plusieurs milles de la route, je me vois forcé de revenir sur mes pas, sans même connaître le résultat de mon coup.

A midi, après une marche rapide, nous campons aux sources du Mkouboua, cours supérieur du Guaso-Kidong qui jaillit au pied même de l'escarpement. C'est ici que je compte m'assurer si le Donyo Longonot (le mont du Grand Puits) est bien un cratère. Donc, sans perdre une minute et suivi de mes quatre meilleurs piétons, je me mets en route pour la montagne : l'étape sera dure. On s'élève peu à peu à travers la brousse; deux heures et demie d'un fort rude trajet nous amènent à la base du Longonot : une pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Des lions se jettent sur les ânes de la caravane. — Composition de Y. Pranisbnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonde crevasse s'étend à nos pieds, comme pour me séparer du but de mon ambition. Brahim, Songoro et moi ceignons nos reins pour une escalade des plus ardues : il faut gravir d'abord une suite de banquettes ou marches de lave scoriacée recouvrant des cendres très fines, puis monter, suants et pantelants, au travers de buissons aux formidables épines, trébuchant sur les pierres branlantes vomies par le volcan et dissimulées sous les herbes. A mi-chemin, Songoro s'arrête épuisé, Brahim semblait l'incarnation même de la sauvagerie, tandis que, les dents serrées, il s'acharnait à me suivre, ne voulant point s'avouer vaincu.

Nous voici à la base du vrai cône : je contemple avec stupéfaction la pente escarpée et raide qui se dresse devant moi. Allons ! un suprême coup de collier ! et des mains et des genoux je m'attaque au géant. Une seule glissade, et je dégringolais jusqu'au milieu de la montagne. Enfin je pose le pied sur le faîte ; je me trouve à l'orée même d'un gouffre immense, descendant, autant que j'en puis juger, à cinq ou six cents mètres de profondeur. Ce n'est point un cône renversé, comme la plupart des autres cratères, mais une cavité cylindrique, d'au moins cinq mille cinq cents mètres de circonférence, aux parois absolument verticales et sans la moindre brèche, quoique vers le sud-ouest un piton s'élève à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau général des bords. Cette formidable muraille est si bien coupée à pic, qu'immédiatement sous mes pieds je ne puis la suivre des yeux, à cause d'une légère saillie de la paroi; et si étroite était l'arête de ce merveilleux cratère que je m'y tenais à califourchon, une jambe au-dessus de l'abîme, l'autre sur le talus extérieur. Le fond me paraît uniformément plat; il est recouvert d'acacias dont les cimes, à cette profondeur, ont l'aspect d'une prairie verdoyante. Ni touffe de buissons, ni guirlande de lianes sur les parois, sinistres et sombres, composées de couches de lave et de conglomérats. Cette scène grandiose me fascinait; je sentais le besoin presque irrésistible de me lancer à corps perdu dans l'abîme qui m'appelait, et, pour m'arracher au vertige, je dus me retourner brusquement.

Mes observations indiquent une altitude de deux mille cinq cents mètres; le point culminant du piton doit dépasser deux mille sept cents.

Nous revenons sur nos pas aussi lestement que possible; le soleil est près de se coucher. Courant plutôt que marchant, nous retrouvons Songoro et les autres; à mi-chemin les ténèbres nous environnent; la brume nous pénètre de part en part, on n'avance plus que d'instinct. Enfin, deux heures après le coucher du soleil, nous rentrons au campement, accueillis par les cris de joie de la caravane.

Le lendemain, nous continuâmes notre marche vers le Naïvacha. Entre le Donyo Kedjabé (mont d'Or) et le Donyo Longonot, nous franchîmes la chaîne de hauteurs qui réunit les deux montagnes ; le lac splendide se déroula en entier sous nos yeux.

Quelques heures de marche sur un gazon frais et vert nous amènent, le jour suivant, à la plaine qui s'étend entre le lac et l'escarpement du plateau, et où galopent des milliers de zèbres. Quel merveilleux spectacle que de voir ces superbes animaux groupés en larges escadrons, s'allongeant comme des chevaux de course, quand ils passent trop près de nous, puis se massant pour nous faire face, en agitant et en relevant la tête, trottant à une allure splendide, comme s'ils mettaient le chasseur au défi de les approcher!

Le lac lui-même est couvert d'une troupe mouvante de canards, d'ibis, de pélicans et d'autres oiseaux d'eau. Nous en contournons la pointe nord-ouest, et pénétrons dans un bosquet d'acacias épineux où, sans perdre une seconde, on se met en devoir de construire une *boma*, car nous voici dans un des lieux du plus mauvais renom de la route entière. Tous travaillent avec énergie, et quand les guerriers commencent à se montrer en nombre respectable, nous sommes en sûreté derrière une inexpugnable barrière d'épines. J'appris que le docteur Fischer n'avait pu dépasser le lac Naïvacha; affaibli par la maladie, il avait dû retourner sur ses pas, à quelques journées seulement de son but, le grand lac Baringo. Certes il n'y a point de quoi s'en étonner quand on connaît la vie atroce que vous font mener ces Massaï ! Ils nous donnaient des ordres comme si nous eussions été leurs esclaves, et chaque jour il me fallait monter sur les tréteaux et jouer mon petit rôle pour leur bon plaisir : « Ote tes bottes ! Montre tes orteils ! Quels drôles de cheveux ! Quels vêtements ridicules ! » Ils me tournaient et retournaient, passaient sur ma figure leurs pattes malpropres, leur « shoré (ami), donne-moi un cordon de perles ! » résonnant à mes oreilles avec une persistance affolante.

Chose étrange, tous ces ennuis ne m'empêchèrent pas de lier grande amitié avec quelques-uns des anciens qui, dans leurs expéditions, avaient acquis une connaissance admirable d'une vaste étendue de pays, et répondaient sans réserve à toutes mes questions.

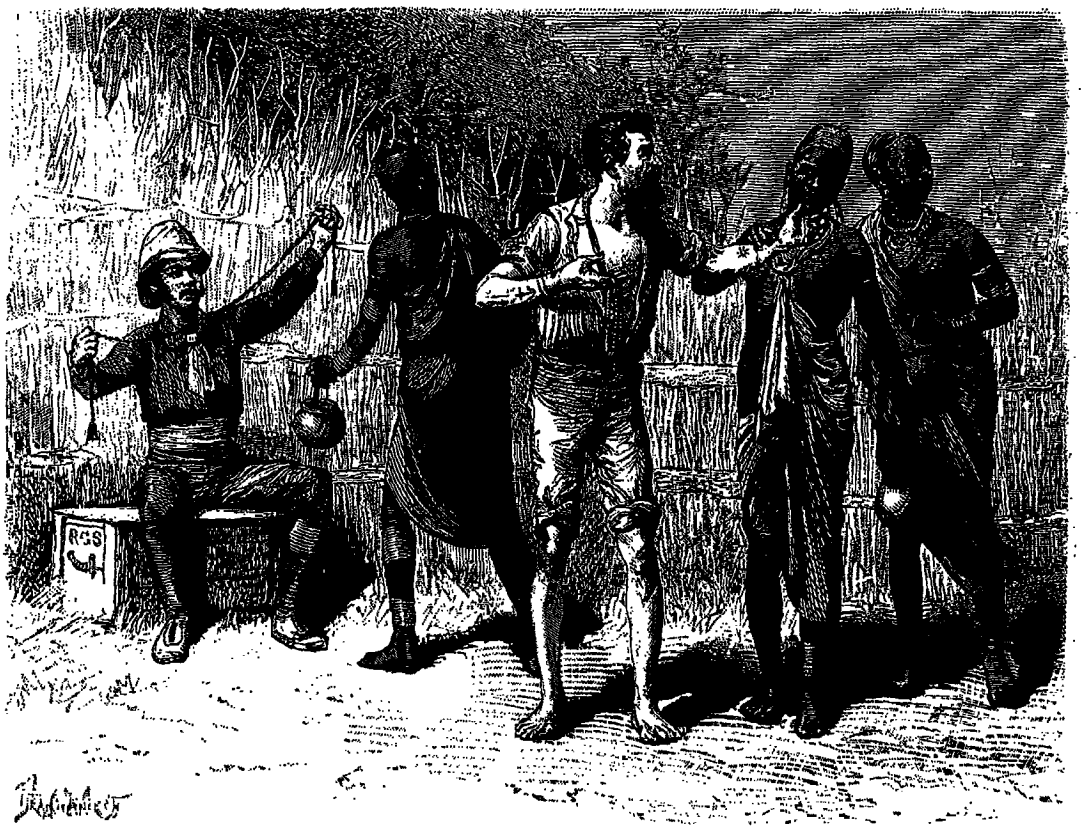
Les femmes nous apportaient du lait en quantité, secrètement, car il ne leur est pas permis de trafiquer de cette précieuse denrée, friandise que l'on garde pour les jeunes guerriers. Mais d'aimables compliments, une caresse sous le menton, l'exhibition de mes plus jolies perles, nous gagnèrent leur cœur et des vivres à foison. La galanterie m'oblige à dire que les jeunes filles massaï seraient sans défaut, si elles consentaient à échanger l'usage de l'argile et du saindoux pour celui de la savonnette.

A l'ouest du Naïvacha, et formant un éperon de l'escarpement du Maü, se dessine la silhouette arrondie du Donyo Bourou (la montagne des vapeurs), tout enveloppé de nuées de vapeurs qui s'échappent par bouffées intermittentes, mais avec une régularité singulière, d'une cavité profonde où l'on entend résonner tantôt un bruit de gargouillement, tantôt un roulement comme celui du tonnerre. Elle est située sur une ligne de dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chirure que l'œil peut suivre à une distance considérable jusqu'à la base du talus. Plus loin nous nous trouvons à la lisière d'une muraille de lave; ici l'émission des vapeurs est beaucoup plus abondante; elles sifflent à coups pressés : on dirait la soupape de sûreté d'une locomotive. Si chaude était cette roche que mes hommes n'y pouvaient marcher; sous l'influence de ces vapeurs, elle se décompose en une argile d'un rouge cramoisi, à laquelle on attribue les plus grandes vertus curatives. La montagne elle-même est une masse irrégulière qui doit à peine atteindre deux mille huit cents mètres d'altitude. Je ne regagnai le bivouac qu'à la nuit close, après être resté onze heures sur mes jambes, à marcher ou à grimper avec acharnement, sans m'accorder un instant de repos.

Le lac Naïvacha couvre un carré irrégulier long de vingt-deux kilomètres et large de seize; il est assez peu profond, autant que j'ai pu m'en assurer, et situé à une altitude de dix-huit cent cinquante mètres. Les trois îlots qu'on voit au centre ne sont peut-être que des bas-fonds couverts de papyrus. Il est alimenté au nord par le Guaso Guiliguili et le Mouroundat, dont les apports doivent considérablement le réduire, à en juger par les couches épaisses d'alluvions qui forment



Jeunes filles peintes et femmes massaï apportant du lait. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après les gravures de l'édition anglaise.

la grande savane; on y voit de nombreux hippopotames, mais pas du tout de poisson; à certaines époques de l'année les canards recouvrent littéralement une notable partie de sa surface.

Le Naïvacha a été formé sans doute par l'amoncellement, en travers de la cuvette méridionale, de débris volcaniques qui ont endigué deux torrents descendant du plateau de Lykipia.

Le 4 octobre, après cinq jours de repos, nous franchîmes le Mouroundat, qui s'ouvre dans les alluvions une profonde tranchée; plus tard on remonta les rives du Guaso Guiliguili. Nous campons sur la berge; mais nous ne trouvons pas le bois épineux qu'il faudrait pour construire une *boma*, et nous passons une nuit blanche, les maraudeurs ne nous laissant pas de repos. Le lendemain, nous continuons vers le nord, sur un terrain agréable, au milieu de buissons de *laleshoua* aux feuilles argentées. Une quantité merveilleuse d'arbres secs dont la mort semble due à des causes naturelles parsèment ce pays. C'est la plaine du « bois à brûler » (Angata Elgek).

Après une longue étape, la caravane descend au fond d'une grande faille, et campe dans une combe charmante de l'escarpement du Lykipia; un joli torrent, le Ngaré Kékoupé, se précipite des hauteurs et va se jeter plus bas, dans le lac salé d'Elmeteita. Ici

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous dédoublons notre bivouac, afin de ne pas perdre de temps le lendemain matin, et de ne rien oublier d'indispensable, Kékoupé étant le lieu où je devais quitter mes compagnons pour me diriger sur le Lykipia et le mont Kénia.

Il n'y avait point à se le dissimuler : cette course était des plus hasardeuses, et dans l'éventualité d'une retraite précipitée je ne pouvais emporter que le strict nécessaire. Je pris une trentaine d'hommes, les meilleurs de ma troupe; j'avais si bien réussi à gagner leur respect et à les habituer à la discipline, que pas un d'eux ne protesta. Le reste de mes porteurs devait gagner le lac Baringo sous la conduite de Martin et de Jumba Kimameta, en qui j'avais toute confiance. Quelques-uns des plus aventureux parmi les trafiquants, me voyant bien décidé à partir, demandèrent à me suivre jusqu'au mont Kénia, et j'en fus enchanté, car je me souciais de moins en moins de me trouver à la merci de maîtres Sadi et Mouhinna. En somme, notre détachement finit par compter plus d'une soixantaine d'hommes résolus.

IX

AU LAC BARINGO PAR LE MONT KÉNIA.

La chaîne des monts Aberdare. — Épizootie. — Chasse au buffle. — Représentation de haute sorcellerie. — Le mont Kénia. — Le lac Baringo. — Perdu ! — Un délicieux campement.

Le 6 octobre, après une nuit sans sommeil, j'étais debout avant l'aurore et prêt à m'élancer avec mes gens à la conquête de l'inconnu. Nous gravissons pendant une heure les pentes ardues et boisées du Kékoupé et traversons le torrent qui sautille à petit bruit : des vapeurs s'en élèvent, à ma grande surprise; je mets la main dans l'eau : elle est en effet très chaude. Ma curiosité fort excitée, je continue à monter, et bientôt je suis ravi au delà de toute expression à la vue d'un petit bassin charmant entouré de précipices pittoresques et de blocs à demi cachés sous une végétation luxuriante, au fond duquel bouillonnent les eaux vives de la source; le thermomètre indique une température de 40°,5.

Après avoir longé dans la direction du nord un escarpement au pied duquel le Kékoupé prend sa source, nous gravissons ses flancs déchirés vers le milieu du jour, et nous nous trouvons sur la surface accidentée du plateau, à une altitude de deux mille six cents mètres. On campe dans un grand bois de genévriers; nous y trouvons un village désert, autrefois occupé par des Andorobbo (une tribu chasseresse de Massaï). La possession de ce district, le Dondolé, « la terre de tout le monde », fait l'objet de luttes perpétuelles entre les Massaï du Kinangop et ceux du Lykipia.

L'étape du jour n'était pas sans me causer grand souci : je craignais quelque rencontre avec les Massaï au début même de notre entreprise, car le passage du *mlango* (porte) d'un district à un autre est ici chose fort délicate. Nous cheminions avec une prudence extrême; il était de toute importance de gagner un bon lieu de campement et d'y construire notre *boma* avant que la nouvelle de notre voyage se fût répandue par le pays. A notre grande surprise, la route était semée de cadavres de bestiaux; ils ne semblaient point avoir péri de mort violente; quelques parties seulement en avaient été touchées par les hyènes ou autres carnivores. Nous comprîmes qu'une terrible épizootie devait ravager la contrée. On signale un kraal dans la direction à suivre : la marche se fait de plus en plus circonspecte. Près du lieu redouté, nous arrivons à un des ruisseaux qui forment le Mouroundat; en un rien de temps notre *boma* est prête. Une fois installés, je notifie notre présence par un coup de fusil. Nous apprenons avec une vive satisfaction que le susdit kraal est habité par la gent paisible des El-Morüü. Hélas ! notre joie n'est pas de longue durée, car dans le voisinage un autre plus grand sert de demeure à de nombreux El-Moran, qui ne tarderont pas à nous réclamer leur hongo. Presque aussitôt, en effet, commence à se montrer cette jeunesse, toute bouffie d'orgueil. D'abord ils me saluent très cérémonieusement, et en quelques minutes ma main se recouvre d'une couche fétide d'argile et de graisse. L'étranger ne semble point trop rébarbatif, on se lance à le questionner : « Où vas-tu? — D'où viens-tu? — Que veux-tu? — Pourquoi as-tu si peu de marchandises? » Et des milliers d'interrogations analogues. « Je suis, leur répondais-je, le lybon blanc des Ladjomba (Oua-Souahéli); les traitants m'envoient pour découvrir par mes pouvoirs secrets les endroits où on leur vendrait de l'ivoire. Qu'était, près de moi, leur fameux M'baratien ! Qu'il montrât une peau blanche, des cheveux semblables aux miens ! — Toi, là-bas ! continuai-je, approche ! Je vais te sortir le nez et te le remettre ensuite ! Tu vois mes dents? elles tiennent solidement, n'est-ce pas? (et je les frappe du nœud de mes phalanges), pas de fraude, tu vois ! attends que j'aie tourné la tête ! — Regarde ! elles n'y sont plus ! » Toute l'assistance recule, épouvantée. Je les rassure, me retourne encore; en un clin d'œil j'ai remis tout en ordre, et, m'inclinant avec grâce devant mes spectateurs pétrifiés de surprise, je tape de nouveau sur mes incisives. Ai-je besoin d'avouer, cher lecteur, — prière de ne point l'ébruiter — que je possède une couple de dents artificielles qui m'ont valu bien au delà de leur pesant d'or? Et ces braves Massaï, n'ayant pas le moindre doute que je n'en pusse faire autant de leur nez ou de leurs yeux, reconnaissaient que nul de leurs sorciers n'oserait entrer en lutte avec le « lybon n'ebor », le grand magicien blanc.

En conséquence ils exigèrent des « médecines » avec la même importunité que des présents, ma renommée, par malheur, ne me dispensant pas de payer le hongo.

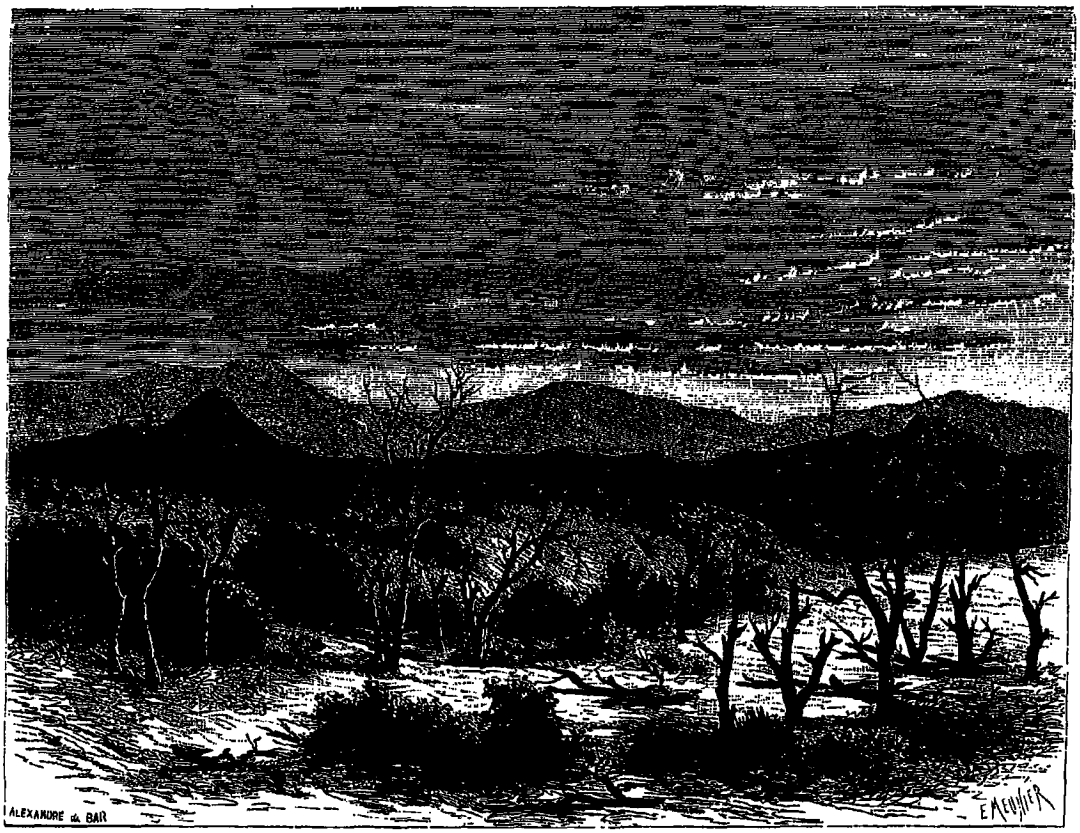
Lorsque je fis mine de partir, ils s'y opposèrent d'abord sous le prétexte que la présence du grand sorcier était indispensable pour vaincre le fléau de l'épizootie. Mais, voyant à la fin que ma détention n'améliorait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas la situation, ils nous donnèrent la clef des champs.

Nous entrons dans une région montueuse, aux contours mollement arrondis; les pentes, plus raides, se revêtent de bois au feuillage sombre; sur les sommets et dans les combes s'étend un tapis du plus luxuriant gazon. Une chaîne splendide traverse le plateau et dresse vers le ciel ses masses imposantes. Elle n'a point encore de nom géographique; les indigènes se contentent d'en désigner les différentes cimes. Ainsi, au sud, une belle montagne, le Donyo Kinangop, porte celui du district qui s'étend autour de ses pentes occidentales; plus près de nous, une vaste coupole très boisée est le Soubouyou (vêtu de forêt) la Poron; un contrefort moins élevé est dirigé vers le nord-est : c'est le Settima, nom que les géographes connaissent depuis longtemps; le Godjeta s'articule sur le versant ouest. Il me semble donc permis de baptiser à ma guise cette superbe barrière : ce sera la chaîne des monts Aberdare[1]. L'altitude de leurs cimes varie entre trois mille sept cents et quatre mille trois cents mètres; ils ont, du sud au nord, une longueur totale de cent dix kilomètres.

Le lendemain, au réveil, je constate que la terre est couverte de givre; il a gelé blanc pendant la nuit. Il



La plaine du « bois à brûler » (voy. p. 325). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

fallut attendre une couple d'heures que le soleil vînt attiédir l'atmosphère : à un kilomètre de l'Équateur, je chauffais mes pieds bottés, les mains dans les poches et blotti sous mon pardessus.

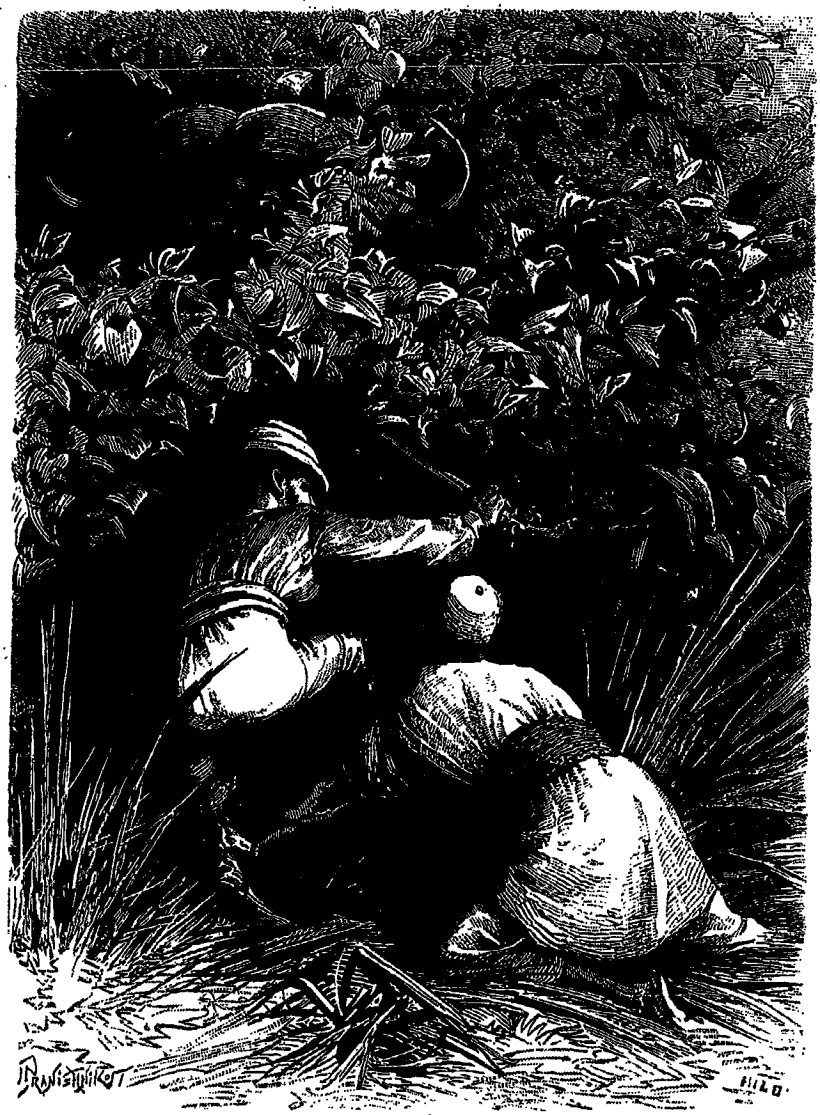
Ayant entendu dans le fourré près du bivouac un bruit semblable au mugissement d'un buffle, je pars, le fusil sur le bras, cherchant partout mon gibier. Un grondement sauvage s'élève d'un épais buisson de hautes herbes et de bambous; je me jette vivement en arrière; à quelques pas de moi, un beau léopard me montre ses dents féroces, pelotonné sur lui-même comme s'il allait bondir sur l'intrus ; je n'avais pas encore visé qu'il disparaissait dans la brousse. En le poursuivant, j'atteins le sommet de la colline, d'où je découvre une vue splendide : au delà de la chaîne des monts Aberdare s'élève dans l'azur un pic tout blanc de neige, scintillant au soleil comme un diamant colossal; à la base de cette superbe pyramide, deux petites saillies, et, s'éloignant à un angle très obtus, une longue ligne d'un blanc éclatant. Ce pic, cette nappe de neige, ce sont les sommets du Kénia !

Le jour suivant, pendant la marche, je réussis à tuer un buffle; nos hommes y viennent découper leur provision de viande et nous entrons dans une forêt de

1. C'est le nom du président de la Société de géographie de Londres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

superbes conifères, par un sentier de bétail, jonché de charogne en décomposition. Après avoir marché pendant plus d'une heure, nous entrons dans le grand Angata-Bous, savane qui s'étend à perte de vue au pied du versant occidental des monts Aberdare et va rejoindre les bamboulaies du Ki-Kouyou. On construisit la *boma* sur la lisière de la forêt, et les Massaï ne tardèrent pas à paraître, plus désagréables que jamais. Quoique cette fois les El-Moran ne fussent pas en grand nombre, ils se mirent en tête de s'opposer à notre départ; ma petite pacotille diminuait à vue d'œil; les vivres étaient épuisés. Le buffle nous dura deux jours; après cela, plus un atome de viande au bivouac. J'essayai d'acheter un bœuf ou



M. Thomson et Brahim guettant un buffle (voy. p. 330). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

une chèvre. On ne consentit à me vendre qu'une vache qui était sur le point de crever de maladie. Règle sévère et qu'on ose rarement enfreindre : il est interdit de chasser dans le voisinage des Massaï. Mais les hommes mouraient de faim; je me décidai à tenter la chance, sans autre résultat que de blesser deux buffles qu'il fut impossible de poursuivre et d'achever. Le lendemain il m'est interdit de chasser; les Massaï se montrent irrités de mes coups de fusil, et l'on en profite pour me vendre à un prix fou un bœuf à demi décomposé.

Le 14 octobre, enfin, on nous donne la permission de partir. Nous traversâmes l'Angata-Bous pour gagner les rives de l'Ourourou (tonnerre), ainsi nommé d'une chute splendide qu'il forme un peu plus loin. Au point où nous le passons à gué, il s'étend en un vaste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Regarde ! elles n'y sont plus ! » (voy. p. 326). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marais, le Kopé-Kopé, au travers duquel nombre de ruisseaux rapides courent sur des lits encombrés de galets, que nous franchissons non sans peine.

Les vivres tirant à leur fin, je pris mon fusil tandis que les autres s'affairaient à la *boma*. Brahim m'accompagnait. Presque aussitôt un buffle se montre à l'orée d'une sente de la forêt; je me faufile à moins d'une quarantaine de mètres, je tire et l'atteins au côté. Il prend la fuite en chancelant; une seconde balle le frappe à la hanche au moment où il allait disparaître sous les arbres. Je me lance à sa poursuite; un de ces animaux, le même, me semble-t-il, sort du couvert en courant : j'emboîte le pas après lui. Je rasais un épais fourré, lorsque, tout d'un coup, je perdis mon équilibre, physique et mental; un mugissement furieux retentissait à mes oreilles : mon premier buffle arrivait sur moi, tête baissée. La gloire de me voir lancé dans les airs comme une fusée n'enflamma point mon courage, et, afin de me garder vivant pour d'autres triomphes, je détalai de toute la vitesse de mes jambes. Satisfait sans doute de m'avoir mis en désarroi, le taureau regagne à loisir les profondeurs du hallier.

Je crie à Brahim, qui avait imité son maître, d'interrompre sa course désespérée. Le garde-manger est vide; bien sots serions-nous d'aller chercher au loin ce qui est près de nous! Le buffle, qui le remplirait si avantageusement, est là dans la brousse, et déjà touché par deux fois! Nous examinons le hallier : une seule coulée se présente, encore faudra-t-il s'y traîner à quatre pattes : c'est la mort, à coup sûr, si nous nous laissons charger dans un pareil boyau! Mais la faim nous poussait aux actes les plus téméraires. Nous respirons longuement, et, échangeant des regards qui disaient des volumes, nous nous courbons sur les genoux. Je m'introduis sur la foulée avec des précautions infinies, retenant mon souffle, l'oreille au guet, essayant de distinguer quelque chose dans la pénombre : je ne vois que la brousse tachée de sang; je n'entends que les battements de mon cœur. Je pousse d'abord mon fusil, et ma personne ensuite. Nous franchissons ainsi quelques mètres; l'obscurité se faisait plus épaisse; tous mes sens étaient tendus aux dernières limites, les angoisses de l'attente devenaient insupportables; nul ennemi ne paraissait. Soudain un frisson glacé me parcourt de la tête aux orteils : mon compagnon me saisissait nerveusement par la jambe; reprenant mes esprits, je tourne la tête; les yeux de Brahim brillent d'un éclat démoniaque; de grosses gouttes de sueur perlent sur sa peau basanée; je suis la direction de son regard : il est rivé sur un fouillis de branches. Le taureau est certainement là, à moins de trois mètres! Mais j'ai beau écarquiller les yeux, je ne le vois pas. Je les reporte sur Brahim, qui, affolé par la peur et la surexcitation, maudissait tout bas ma stupidité, de toutes les forces de sa sauvage nature. Revenant à la brousse, je concentre sur elle toute l'intensité de mon regard : il me semble que mon cœur va se rompre; je finis par distinguer quelque chose de noir : est-ce la tête, est-ce la queue ? Mais le moment était venu, et, allongeant à Brahim un coup de pied pour l'avertir d'avoir à se reculer pour me laisser le passage libre, j'empoigne fiévreusement ma carabine; je la relève, et, sans oser respirer, je tire sur la masse sombre. La détonation résonne dans le silence avec un bruit formidable, je laisse tomber mon arme, et à quatre pattes, avec une célérité merveilleuse, je regagne la clairière, où je me relève aussitôt. Presque simultanément les buissons craquent, s'entr'ouvrent et nous montrent un énorme taureau noir; je prends ma course vers la plaine, Brahim se sauve dans la forêt. Par bonheur, c'est notre premier buffle; en terrain découvert, je saurai bien me garantir de ses cornes; et je retrouve en même temps le souffle et le sang-froid.

Le buffle était blessé à mort, j'en étais sûr; il ne fallait pas qu'il fût perdu pour ma troupe. Nous distinguons sans peine les traces de son sang dans le broussis moins épais; bientôt nous le voyons lui-même, debout, l'œil en feu, prêt encore à charger l'ennemi. Il s'élance de nouveau, de nouveau nous fuyons à toutes jambes. Mais il semble ne s'aventurer qu'avec répugnance plus loin du couvert; pour la troisième fois il tourne tête sur queue et réintègre son abri; nous le suivons comme des limiers. Renonçant au combat, il se dirige maintenant vers les profondeurs de la forêt; nous nous pressons en silence sur ses foulées; d'un coup d'œil, d'un mouvement du doigt, nous nous montrons une goutte vermeille, une empreinte toute récente. La première partie de la route était comparativement libre de sous-bois, nous marchions assez vite, sans crainte de nous trouver inopinément nez à nez avec notre gibier; mais au bout de deux heures de chasse, pendant lesquelles nous l'avions parfois serré de très près, nous arrivons à des fourrés épais. L'animal, très affaibli sans doute, s'y cantonnera pour reprendre haleine; les taches de sang sont tout à fait fraîches. Nous poursuivons notre route sinueuse, courbés en deux, souvent à quatre pattes. Dans un petit tunnel, ou plutôt à l'entrée de ce qui ressemblait à un tunnel, la position devint assez difficile. Brahim, cette fois, avait pris les devants; nous nous glissions sans bruit, comme de noirs fantômes, quand je vis son corps se raidir, son oreille s'incliner légèrement, sa pose tout entière dénoter la plus profonde attention : je regarde, j'écoute, sans percevoir le moindre signe de la proximité du taureau; mon imagination avait toute carrière de se représenter celui-ci dans les attitudes les plus effrayantes. Je me rendais bien compte que nul pouvoir humain ne saurait nous sauver si l'animal prenait ce moment pour nous courir sus. Brahim, enfin, donna signe de vie. Avec les plus minutieuses précautions il se coule en arrière, me laissant la place d'honneur, et me disant des yeux que la bête n'était pas loin. Je me sentais terriblement surexcité. Où était le taureau? Devant? à droite? à gauche? Pouce par pouce je rampais sur le sol, me préparant du mieux que le permettait ma posture; de temps à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autre, mes yeux essayaient de percer les ténèbres et la feuillée épaisse; j'écoutais le silence. Soudain, comme Brahim, je reste pétrifié : un son prolongé, comme un soupir de souffrance, arrive à mon oreille; mon cœur cesse de battre, à suffoquer, je retiens mon haleine pour tâcher d'entendre encore les vibrations de l'air. Encore! les voilà; je ne réussis pas à les localiser, mais, je n'en doute pas, quelques pieds seulement me séparent de ce plus redouté des adversaires. Est-il en face de moi? debout à mes côtés? Je n'osais plus bouger; tournant un peu la tête, je regardai Brahim, et le sourire lugubre que nous échangeâmes disait clairement notre opinion au sujet du guêpier où nous étions : cette courte minute nous sembla durer des heures. Il fallait pourtant se décider à quelque chose! J'écarte une petite branche : un mugissement me répond, tout près; la brousse craque, le taureau se redresse; je me précipite au beau milieu d'un buisson, pour me garantir du premier choc. Mais le bruit de rameaux cassés dans la direction opposée nous remet le cœur au ventre : on s'essuie le visage, on reprend haleine, nous voilà repartis!



Cascade de l'Ourourou. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Je commençais à croire mon honneur attaché à ce succès, et j'étais prêt à jurer par toutes les choses sacrées qu'il fallait, ou périr, ou rejoindre le buffle. Peu à peu nous nous en rapprochons encore; Brahim, dont l'ouïe et la vue ont une merveilleuse acuité, le signale derrière un broussis très épais; je parviens à en découvrir la tête; je vise, je fais feu; dès que la fumée se dissipe, nous voyons le taureau s'élancer avec une impétuosité terrible au centre du fourré : je tire encore; il lutte de plus belle pour traverser le hallier. Paralysé par ce spectacle, j'oublie de recharger ma carabine; mais la résistance du sous-bois, mais ses énormes cornes s'opposent à ses furieux efforts; il recule; sans doute il va tourner l'obstacle et arriver sur nous! Non : il se retourne et s'éloigne à grands pas; je le salue d'un autre coup de feu dans le flanc; il pirouette sur lui-même; nous disparaissons derrière un arbre. Il reprend sa course, et nous après lui, une fois même presque à le toucher; mais au bout d'une demi-heure de ce nouvel exercice il fallut, à ma grande mortification, penser à regagner le bivouac, car la nuit allait tomber.

Si j'ai conté avec tant de détails une aventure de si minime importance, c'est pour donner au lecteur quelque idée des chasses au Lykipia, et de la ténacité de vie des buffles africains : je ne plaçai pas moins de six balles, dont quatre presque à bout portant, dans le corps de notre animal; pourtant, après quatre heures de poursuite, je dus revenir bredouille.

Le lendemain je descendis le cours de l'Ourourou pour en visiter la cascade. Elle m'impressionna vivement par le bruit formidable de ses eaux, dont la masse superbe plonge par une chute de plusieurs centaines de pieds au fond d'une gorge sinistre et noire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le jour suivant, dissimulés sous l'ombre protectrice de la forêt, nous arrivons à midi près des pâturages massaï sans avoir été signalés. Mais bientôt les guerriers accourent de tous côtés, seuls ou par couples, plus insolents que jamais, et se dispensant même des salutations habituelles à leur peuplade.

Leur impudence ne connaissait pas de bornes : appuyant leurs piques sur ma poitrine, ils réclamaient à grands cris des paquets de verroterie ; puis, comme des hyènes, se battaient pour leur possession ; les fils se rompaient, les perles s'égrenaient sur le sol. Escortés de leurs troupes, et le cœur plein d'inquiétude, nous traversâmes une contrée bien arrosée, les pentes inférieures de l'épaulement nord des monts Aberdare, pour camper sur les rives du Ngaré Sougouroi.

Les Massaï étaient ici en fort grand nombre, impudents, nauséabonds à nous rendre fous : sans cesse il me fallait m'asseoir sur la sellette, serrer leurs mains sales, exhiber mon dentier, cracher généreusement sur eux.

Ces jeunes héros me demandèrent une « médecine » afin de les rendre braves. Donc je fis leur photographie : le plus puissant de mes « daouas » (sortilèges), excellente, unique occasion d'enrichir ma collection de la portraiture d'un certain nombre de Massaï.

Médecine aussi contre la peste : pour ce, j'ouvre ma petite boîte à médicaments, laissant voir la rangée de fioles ; je sors mon sextant ; je mets une paire de gants de chevreau, conservés par je ne sais quel hasard, et qui produisirent une profonde impression sur les naturels ; faisant ensuite semblant d'examiner les flacons avec le soin le plus minutieux, je choisis deux d'entre eux, en verse le contenu dans un verre, puis, des « sels d'Eno » sous la main, je marmonne mon incantation : n'importe quoi. Mes préparatifs terminés, et Brahim ayant épaulé son fusil, je laisse tomber le sel dans le mélange. Brahim tire : ô prodige ! le gaz acide carbonique monte dans l'eau en milliers de petites bulles et s'élance en sifflant dans les airs : les naturels reculent épouvantés. Puis je plonge dans le liquide de petits bouts de papier, je crache à la ronde sur tous les spectateurs et leur distribue les papiers : remède infaillible et garanti comme ne ratant jamais.

Troisième médecine, cette fois pour le lybon du lieu, messire Lekibès, qui veut devenir plus puissant ; quatrième, pour accroître la fécondité des femmes, car le pays se dépeuple rapidement par suite des guerres et des famines. Les dames au teint brun, les matrones et celles qui demandent à l'être, défilent devant moi, et, avec toute la grâce dont je suis capable, je crache sur chacune d'elles, avec le secours de quelques gorgées d'eau.

En dépit de ces triomphes à la Cagliostro, ma grandeur ne me rend pas heureux : impossible de prendre congé ; impossible même d'aller en chasse ; il faut se contenter de la plus écœurante des nourritures, et me voir dépouillé presque jusqu'à mon dernier fil de perles. Les guerriers se querellent du matin au soir, et le plus chétif incident pourrait causer notre perte. Les Massaï qui habitent plus loin ne veulent pas nous livrer passage avant d'avoir longuement discuté le pour et le contre de la chose. Quelques milles seulement me séparent de la base du mont Kénia, mais ces quelques milles, vont-ils nous les laisser franchir ?

Enfin, après quatre jours de geôle, on finit par lever l'écrou. Nous traversons une chaîne d'où l'on a une vue splendide de la grande montagne, et vers midi la caravane atteint le Ngaré Gobit qui descend du Poron ; nous en suivons le cours pour pénétrer dans une combe très profonde, toute brillante de magnifiques calodendrons et d'arbustes aux fleurs exquises, le *mourdjou* entre autres, « l'arbre à poison » du pays. L'air est chargé de parfums.

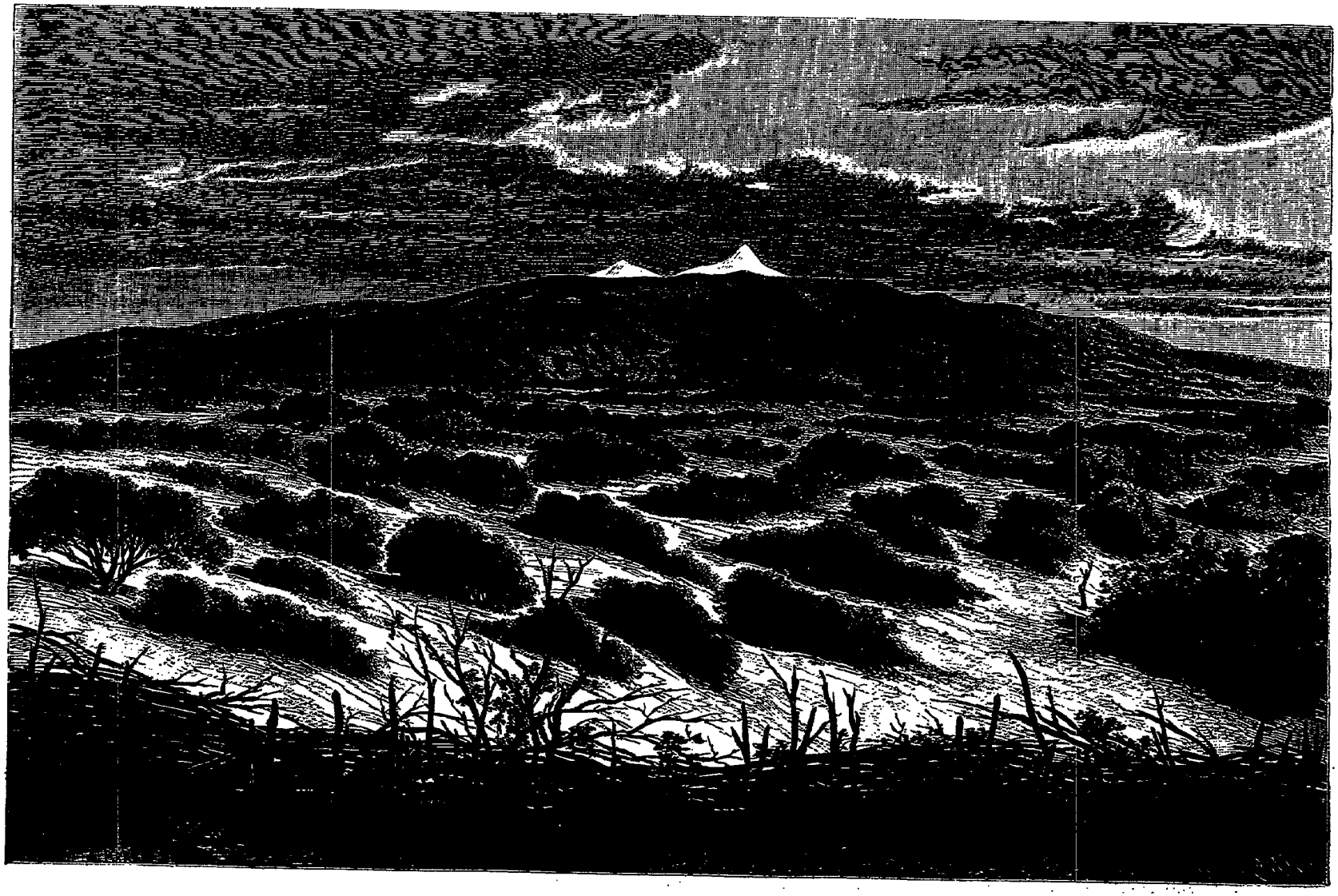
Au Ngaré Gobit le sol devient plus léger, plus friable et plus sec ; nous redescendons à dix-huit cents mètres, et la végétation se transforme en conséquence ; au lieu des genévriers, podocarpus, bambous et bruyères du district de Dongoli, on voit les calodendrons, les arbustes à fleurs et les autres plantes qui caractérisaient le Ngongo-a-Bagas.

A l'orée de la vallée du Gobit, dans les plaines du Guaso Nyiro, nous faisons halte près d'un village andorobbo. Nous dûmes y passer un jour ; le lendemain, le cœur débordant de gratitude et d'orgueil, je donne l'ordre de camper dans un coude du Guaso Nyiro : j'avais enfin atteint la base du mont Kénia. Mon œuvre était accomplie, et maintenant, jetant un long regard sur la terrible route qui m'avait mené au but, et me remémorant la façon dont je m'étais ouvert une voie à travers tant d'obstacles, je n'accordai plus à toutes ces épreuves qu'un sourire presque dédaigneux.

Nous sommes maintenant à une altitude de dix-sept cents mètres, qu'on peut considérer comme l'élévation moyenne de la plaine au milieu de laquelle se dresse le Kénia. Le mont lui-même est évidemment d'origine ignée, et la contre-partie du pic Kimaouenzi du Kilimandjaro. Mais ici le cône est resté simple et parfait de formes ; jusqu'à la hauteur de quatre mille six cents mètres, deux mille neuf cents au-dessus de la base, l'angle d'inclinaison est extrêmement obtus : dix à douze degrés. A quatre mille six cents mètres, le cône jaillit soudain à une hauteur qui dépasse mille mètres. On distingue à la base deux petits renflements et, plus au nord, une bosse massive. Les flancs de la pyramide supérieure sont tellement escarpés, que, dans plusieurs endroits, la neige ne s'y peut maintenir ; çà et là les roches noires semblent percer le blanc manteau, d'où son nom massaï de Donyo Egèrè (mont gris ou tacheté). A part ces légères déchirures, il recouvre le pic tout entier, et s'étend à quelque distance au delà, y compris la protubérance arrondie du nord. On dirait une énorme stalagmite blanche posée sur un large soubassement noir dont les flancs vont se perdre dans le vert intense des forêts étendues à ses pieds.

Le versant ouest, le côté d'où nous regardons le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le mont Kénia vu de l'ouest (voy. p. 332 et 334). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coule ici dans une vallée profonde, flanquée à l'est par une région élevée et montueuse, continuation des hautes terres du Dondolé.

La marche du lendemain fut terrible, sous la pluie et au travers de la plus inextricable des forêts. A midi nous arrivons cependant à la petite et marécageuse vallée de Marmoset, où le chemin devient un peu meilleur. A l'étape suivante nous descendons le versant ouest du plateau du Lykipia; l'espoir me revient au cœur à la vue d'un petit ruisseau et de sa vallée, qui, évidemment, vont nous conduire au lac Baringo : le Guaso Tin, sans doute. Nous dévalons d'abord une étroite gorge, puis nous en trouvons une seconde, coupant la première à angle droit, et dans laquelle le torrent se précipite d'une hauteur de cent vingt mètres par une série des plus jolies cascatelles qui soient au monde.

Un peu plus loin, le Kénia apparaît un instant; puis, avec une joie sans bornes, nous émergeons subitement de l'épaisse forêt pour nous trouver sur le rebord même de la grande crevasse que nous avions quittée à Kékoupé : le Baringo miroite presque sous nos pieds, mais à plus de mille mètres de profondeur. Il se trouve au centre d'une longue dépression élevée de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, large de près de quarante kilomètres, bordée de formidables remparts qui s'élèvent à une hauteur de deux mille sept cents mètres. Au milieu du lac, qui a la forme d'un



Femmes de Ndjemps (voy. p. 336). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

ovale irrégulier, émerge au-dessus de l'eau une île pittoresque, entourée de quatre jolis îlots.

Tels le lac et ses alentours; plus loin, les montagnes qui forment le rebord opposé de la cuvette constituent une chaîne étroite et dentée en scie, le Kamasia. Il s'éloigne sous un angle assez aigu de l'escarpement du Maü : celui-ci est la vraie contre-partie des hauteurs d'où nous le regardons aujourd'hui. Sous le nom d'Elgueyo, le Maü se prolonge derrière le Kamasia, puis, semblable à une vague énorme qui se dresse avant de déferler sur la rive, elle monte encore et forme un vaste et puissant bastion, les massifs du Maragouet et du Chibtcharagnani, qui s'articulent à angle droit sur la chaîne primitive. L'auge étroite au fond de laquelle brille le Baringo s'évase considérablement vers le nord; pourtant, à quelque distance, la pittoresque barrière des monts Souk est jetée en ravers et semble la barrer presque entièrement. Çà et là au nord du lac se montrent nombre de collines moins apparentes; là-bas, dans l'horizon lointain, se dessinent divers massifs isolés qu'on m'a dit être les monts du Tourkan (Elgoumi), du Nyiro et du Lorian.

Il ne restait plus qu'à descendre au Baringo : deux heures y suffiraient, pensai-je. Hélas ! à nos pieds la falaise plongeait à pic; le plus audacieux n'aurait osé en tenter l'aventure. Nous suivons la lisière du précipice, et, après une heure de recherches, nous découvrons une ligne sinueuse et à peine marquée, le passage de quelque animal se rendant à l'aiguade. Brahim, Songoro et le cuisinier m'accompagnaient. Je leur donne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kénia, est complètement inhabité. Seuls les Andorobbo errent dans les forêts désertes à la poursuite du buffle et de l'éléphant, leur principale nourriture; ils vendent l'ivoire aux traitants et se procurent ainsi les perles et le fil de métal dont ils aiment à se parer. Les pentes méridionales sont occupées par les Oua-Kikouyou, les pentes orientales par les Oua-Daicho, une tribu dangereuse et de difficile abord dans ses forêts épaisses.

Au nord du Kénia, un contrefort peu élevé court dans une direction septentrionale, séparé du grand mont par le Guaso Nyiro : c'est le Donyo Endika; autrement dit : « en queue de cochon », à cause de la façon dont il s'éloigne du Kénia et qui rappelle aux Massaï les mèches très tordues de la chevelure de leurs guerriers.

Quelques méchants ruisselets sourdent à l'est et au nord; mais, comme au Kilimandjaro, il s'en écoule sur le versant sud un très grand nombre qui portent un énorme volume d'eau au Kilaloumi ou fleuve Tana : celui-ci prend sa source sur la lisière des hautes terres du Kikouyou, au-dessus du lac Naïvacha.



Escarpement du Lykipia. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le Guaso Nyiro, sur le bord duquel nous campions, est un torrent assez considérable, qui égoutte presque en entier le district du Lykipia, les monts Aberdare, le nord et l'ouest du Kénia et coule vers le nord-est dans le pays des Gallas jusqu'au Lorian, que les uns disent être un lac, les autres un pays.

J'étais donc arrivé au pied même de la glorieuse montagne, mais je dus renoncer à tout espoir de la gravir : il fallait au plus tôt en finir avec ces Massaï. Mes marchandises étaient à bout, et, par suite, les guerriers absolument réfractaires; les poudres effervescentes n'avaient plus le charme de la nouveauté; mes deux fausses dents ne leur suffisaient plus : ils voulaient maintenant me voir accomplir la même opération sur mon nez. Un des guerriers s'aventura même à le saisir, croyant qu'il allait céder sous sa main : je pris une physionomie sévère et indignée, menaçant le coupable d'appeler sur sa tête la colère des dieux; il s'empressa de déguerpir, et moi d'enlever la marque graisseuse de ses doigts. Du reste, on venait de m'apprendre que le pays est désert entre le mont Kénia et le lac Baringo : une fois hors des griffes de ces aimables Massaï, nous n'aurions plus rien à craindre.

Impossible de retarder le départ : les traitants qui m'avaient suivi jusque-là s'étaient arrangés avec les Andorobbo pour disparaître dans la forêt, où ils seraient en sûreté; ils tâcheraient ensuite de regagner Mianzi-ni et d'y attendre le passage de Jumba. Mais j'eus le bonheur de trouver au Guaso Nyiro un frère de mon excellent ami Al-Héri. Nous liâmes connaissance tout de suite; il me conseilla, pour peu que je tinsse à la vie ou à ma liberté, de ne pas rester un jour de plus, mais de m'esquiver cette nuit même, promettant, pour l'amour de son frère, de me conduire une partie du chemin. Nous partîmes à l'heure dite; mais l'obscurité était si épaisse, le sentier tellement encombré de plantes épineuses, que, arrivés à une certaine distance, nous dûmes faire halte jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Ma petite troupe, alors, s'éparpilla un peu, pour ne pas laisser de traces trop distinctes, et nous arpentâmes le terrain à longues enjambées. Nous avions passé la contrée découverte et enfilions un sentier de forêt, où nous reprîmes haleine, sans pourtant oser nous arrêter. Nous fîmes ainsi, d'une traite, une quarantaine de kilomètres, jusqu'à un ruisseau ou plutôt un chapelet de petites mares, Elgejo-lé-Sikira (le ruisseau des Gauries), le mieux approprié des noms, ces minuscules étangs rappelant fort bien un cordon de ces coquilles.

Ici je dus prendre congé de mon généreux guide, qui, pour nous venir en aide, s'exposait aux plus grands périls. Il eut la précaution d'aller d'un autre côté, en visite chez des parents, afin de faire perdre la piste aux gens de sa tribu. Il nous laissait dans une position singulière : dans une contrée déserte, infestée par des rôdeurs Oua-Souk et Massaï, nous dirigeant presque au hasard vers le lac Baringo, au milieu d'une forêt où il n'existait pas de sentiers, et sans avoir absolument rien à nous mettre sous la dent. Il est vrai que le gibier ne manquait pas, et l'idée seule d'avoir échappé à ces terribles Massaï suffisait à nous tenir en joie.

Notre troisième étape nous amena au Guaso N'Erok (la rivière noire). C'est l'Ourourou dont j'avais déjà fait connaissance et qui change de nom au-dessous de la gorge où se précipite la cascade de Thomson. Elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ordre d'attendre Makatoubou et les autres retardataires, et je pars en avant, pour explorer le sentier : la descente fut extrêmement hasardeuse, mais j'y mis toute la prudence possible et réussis à atteindre le fond sans accident. Makatoubou me héla du sommet, et je crus comprendre à ses signes qu'il avait trouvé une autre route. J'étais seul et sans armes, mais parfaitement tranquille, car je m'attendais à recueillir mes hommes un peu plus loin, au bas de quelque coulée de bête sauvage; mais j'eus beau explorer le terrain bouleversé, où la marche était extrêmement difficile, je ne découvris pas le moindre sentier par lequel mes gens pussent descendre. La journée s'avançait, et je commençais à me sentir mal à l'aise. J'avais beau appeler mes camarades, l'écho railleur me répondait seul; mon assurance m'abandonnait, il me semblait que la peur allait m'envahir; tout espoir de rencontrer Makatoubou s'était évanoui, et je retournai en toute hâte sur mes pas. Peut-être, après tout, mes trois autres compagnons m'avaient-ils suivi. Je pousse des cris avec un renouveau d'énergie; je n'y gagne que de redoubler mon excitation nerveuse. Mourant de faim et très las, je me voyais égaré pour tout de bon, sans moyen de défense, sans rien pour me restaurer. Je cherchais des yeux quelque arbre où je pusse brancher pour la nuit. Avant de m'y décider, pourtant, je réunis toutes mes forces pour pousser un formidable ohé! L'un après l'autre les échos du lac me rapportent les vibrations de ma voix. J'écoute; j'écoute longtemps sous ce grandiose silence; je sens le cœur me manquer. Un coup de fusil résonne à mes oreilles comme la plus douce des musiques, et tout joyeux je m'élance dans la direction du bruit. Une autre détonation frappe l'air, et quelques minutes après, grimpé sur une éminence, j'appelais éperdument Brahim, Songoro, le cuisinier, que je venais enfin d'apercevoir; ils avaient suivi le même sentier que moi, mais je ne sais comment nous ne nous étions pas retrouvés.

Quoique très fatigués et les pieds tout en sang, nous faisons les plus énergiques efforts pour sortir de ce défilé, où la marche déjà pénible est rendue plus difficile encore par la pluie qui tombe à torrents. Mais la nuit vient : il faut camper où nous sommes; il ne nous reste plus que trois allumettes; Brahim est assez heureux ou assez adroit pour faire prendre la troisième, et dans notre dénûment nous avons la consolation de pouvoir nous réchauffer à un feu vif et pétillant.

Le lendemain, nous repartons dès l'aube.

Il fallut marcher pendant six heures sur le plus détestable terrain que j'aie jamais traversé, avant d'atteindre les pâturages des Oua-Kouafi de Ndjemps, où nous trouvâmes quelques pâtres qui nous mirent dans le bon chemin. Traversant une jolie rivière sur un pont de construction primitive, nous atteignîmes Ndjemps Mdogo (le petit), où Mouhinna rencontra d'anciennes connaissances. Une heure après, nous approchions des confins de Ndjemps Mkouboua (le grand). Nous tirons notre dernière cartouche, nous passons ensuite le Guaso Tiguirish, et nous faisons enfin notre entrée dans notre campement. Sous un frais sycomore s'élevait une jolie petite cabane près de laquelle nous attendaient Martin et ses hommes, tous dispos et bien portants, mais tourmentés par de cruelles inquiétudes sur notre compte. Il y avait trente-quatre heures que nous n'avions rien mangé; mais nous sûmes bientôt prendre notre part de ce qui était pour nous un festin de rois, car on nous servit de succulents plats de « vase animée » (ce que Burton dit de certain poisson peut aussi bien s'appliquer à ceux du lac Barir go), et d'une soupe faite d'une espèce particulière de millet. C'était en vérité un royal régal, après les biftecks de buffle, coriaces et secs comme des semelles de bottes, et les rosbifs plus juteux que savoureux des bœufs malades des Massaï, dont nous avions dû nous contenter pendant tout le dernier mois. Quant à Makatoubou et à ses trente hommes, égarés dans la solitude et presque morts de faim, épuisés par leurs efforts à chercher un chemin, ils ne nous rejoignirent que deux jours plus tard. Après m'avoir quitté, ils s'étaient trouvés dans une impasse.

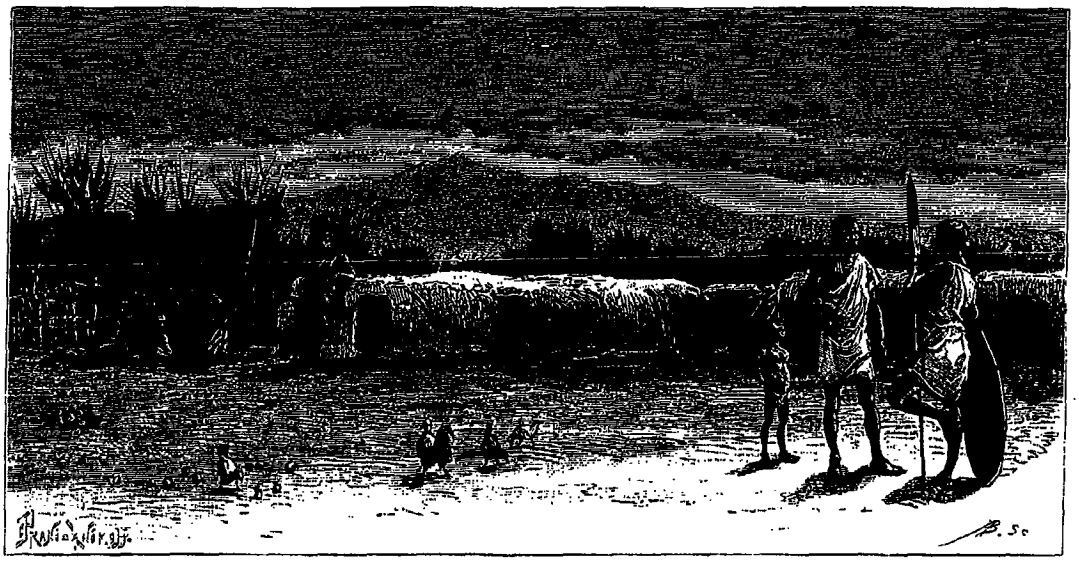


Notre campement à Ndjemps. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Traduit et condensé par Frédéric Bernard.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kraal massaï (voy. p. 338). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

AU PAYS DES MASSAÏ

(AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. THOMSON[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

LA MASSAÏE ET LES MASSAÏ.

Le désert. — La région fertile. — Climat. — Race. — Habitations des Massaï. — Enfance d'un guerrier massaï. — Sa jeunesse. — Son éducation. — Ses débuts de guerrier. — Chez les guerriers. — Les bijoux d'une demoiselle. — L'équipement de guerre. — La razzia. — Partage du butin. — Un homme rangé. — Les Massaï sédentaires. — Les Andorobbo. — Chasse à l'éléphant.

Après tant de semaines de fatigues, de dangers et d'ennuis, je savoure un repos bien gagné. Nous sommes au milieu d'indigènes dont l'honnêteté, l'absence de toute prétention et les mœurs paisibles rappellent ceux du Taveta, leurs cousins éloignés. Enfin, et j'apprécie vivement ce bonheur, nous reprenons haleine à l'abri des guerriers massaï, de leur arrogance et de leurs exactions. Je vais et viens sans fusil, sans escorte; je m'endors sous les sycomores ombreux, bercé par le babil du Guaso Tiguirish. Ces circonstances se prêtent merveilleusement à la méditation. Je m'imagine planer en ballon au-dessus du pays et tâche de me rendre compte de sa physionomie générale; ou bien ma rêverie se porte sur les mœurs étranges de la peuplade qui l'habite. Le lecteur voudra bien me permettre de lui donner ici le résumé de ces réflexions.

Le pays des Massaï est nettement partagé en deux régions absolument distinctes : au sud, le désert; au nord, le plateau. Le premier, comparativement bas, bien que l'altitude y varie entre neuf cents et douze cents mètres, est stérile à l'extrême; non que le sol y soit plus ingrat qu'ailleurs, mais les pluies y sont rares. L'acacia et le mimosa croissent seuls dans ces tristes plaines, à peine arrosées par de petits ruisseaux bientôt perdus dans les sables. Nulle rivière ne le traverse. Des inflorescences salines, laissées par l'évaporation des sources salées, y recouvrent d'immenses surfaces : tels la plaine du Ndjiri et le formidable désert du Doguilani. Qu'on n'aille pas se figurer cependant une plaine uniforme et monotone : le regard y rencontre la masse énorme du Kilimandjaro et le cône du mont Mérou, puis l'amphithéâtre des collines du Guelei et du Guaso N'Ebor, qui se rattachent au Ndapdouk et au Donyo Erok. Enfin plus loin, vers l'ouest et vers le nord, apparaissent le Donyo-la-Nyouki, le Donyo Longonot et les collines du Ngourouma-ni.

1. Suite. — Voy. pages 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette contrée a la forme d'un triangle, dont le sommet, dirigé vers le nord, se trouverait à une cinquantaine de kilomètres de l'équateur ; au delà elle se prolonge vers le lac Baringo par une dépression profonde et irrégulière. Elle est presque tout entière inhabitée, sauf à la base des montagnes.

De chaque côté de cette profonde dépression, où s'égrènent les charmants lacs de Naïvacha, d'Elmeteita, de Nakouro et de Baringo, s'étendent les deux versants du grand plateau du pays des Massaï. D'une altitude de plus de deux mille sept cents mètres sur les bords de cette fissure médiane qui les sépare précisément suivant leur ligne de faîte, ils s'inclinent progressivement de chaque côté jusqu'à celle de quinze cents mètres, qu'ils atteignent sur les bords extérieurs. A l'orient se dressent le pic neigeux du Kénia et la chaîne pittoresque des monts Aberdare, celle-ci presque parallèle à la ligne de dépression.

Il n'y a peut-être pas dans toute l'Afrique, et même en Abyssinie, de plus admirable région. Quoique à une altitude moyenne de dix-huit cents mètres, ce n'est pas encore la montagne, mais une suite d'ondulations harmonieusement rythmées. Rien n'y manque de ce qui peut constituer le plus gracieux des paysages : massifs d'arbrisseaux fleuris, bouquets de grands arbres, traînées de forêt; tantôt on traverse un vaste parc dans les clairières duquel errent des hardes de gibier; tantôt, de riches pâturages où de grands troupeaux de bœufs, chèvres et moutons plongent jusqu'au genou dans l'herbe savoureuse. Toute la contrée est enserrée entre les mailles d'un véritable lacis de ruisseaux : ceux du Lykipia, qui forment le mystérieux Guaso Nyiro; ceux du Kikouyou, le Tana qui coule vers l'océan Indien par le pays des Gallas; plus au sud, les eaux réunies de ceux du Kapté, qui prennent le nom d'Athi, et, à travers l'Ou-Kambani, vont rejoindre le Sabaki.

Le Kikouyou occupe les plus hautes terres de la moitié orientale du plateau, qu'il coupe diagonalement au sud même de l'équateur. Quelques-unes des régions élevées se recouvrent de bamboulaies épaisses : de là le nom souahéli d'un des lieux de ravitaillement des caravanes, Mianzi-ni, le pays des bambous.

Les pluies sont très rares dans toute la région occupée par le pays des Massaï; elles ne tombent guère que pendant les mois de février, de mars et d'avril.

Le reste de l'année, les plaines se transforment en aride désert. On n'y rencontre pas un seul de ces marécages où, en même temps que les exhalaisons pestilentielles, on respire les maladies et la mort. L'air est sec et salubre, en dépit de l'ardeur du soleil ; les brises rafraîchissent le voyageur; la température très basse, parfois le froid piquant de la nuit, le remettent des fatigues d'une journée de marche sous l'éclat flamboyant du soleil. Le contraste semble même un peu violent : à l'aube, on se lève tout grelottant; autour de la tente, l'herbe est pailletée de gelée blanche; quelques heures après, et fondant en eau sous le plus léger des costumes, on se réfugie au plus épais d'un fourré, le thermomètre montant au-dessus de trente-deux degrés. Mais l'atmosphère est tellement sèche que ces brusques écarts de la température ne m'ont jamais nui.

Voilà pour le pays; passons à ceux qui l'habitent.

Les Massaï, ainsi que de savants philologues l'ont déduit de l'étude de leur langue, voisine de celles que parlent les tribus du Nil et du nord de l'Afrique, paraissent appartenir à la grande famille chamite. Ils ne sont, en tout cas, ni nègres ni alliés des peuplades Bantou avec lesquelles nous ont familiarisés les récits des grands voyageurs africains. Le développement de leur crâne, non moins que leur langage, leur assigne un rang plus élevé dans la série humaine.

La tribu des Massaï est partagée en une douzaine de clans, dont quelques-uns ont plus de « sang bleu » et sont tenus pour être de meilleure naissance que les autres. Les plus aristocratiques de ces clans sont ceux des Ngajé-Massaï, Molilian, Lyséré et Leteyo. Ce sont ceux dont le développement physique est le plus harmonieux, et chez eux la tête est sans contredit beaucoup mieux faite, le nez est moins déprimé et les lèvres moins épaisses. S'il n'y avait une légère tendance au prognathisme, et une obliquité des yeux qui rappelle le type mongol; si la peau n'avait pas revêtu une teinte d'un brun chocolat, et si les cheveux étaient moins disposés à friser, ils pourraient vraiment passer pour de très respectables Européens d'un type ordinaire. Les Ngajé-Massaï occupent le premier rang dans cette hiérarchie; on les trouve principalement aux environs du Kilimandjaro. La tribu qui offre la dégradation physique la plus marquée est connue des traitants sous le nom d'Oua-Kouafi. Ils paraissent être des métis de nègres, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en examinant la photographie des Massaï du Lykipia. On se fera au contraire une idée de la belle prestance des Ngajé-Massaï en regardant la photographie d'une dame de haut parage du Ndjiri. Il n'existe pas la moindre cohésion entre ces divers clans; souvent en guerre les uns avec les autres, ils vivent cependant dans les meilleurs termes, tant qu'elle n'est pas déclarée. Leurs querelles n'engendrent point ces inimitiés profondes que nourrissent les nations demi-civilisées.

De la peuplade entière passons maintenant aux individus et à leurs mœurs. Mais, au lieu de les décrire en manière de catalogue, on me permettra de prendre un couple massaï à sa naissance et de le suivre à travers les diverses phases de son existence.

Pénétrons dans le kraal, entouré d'une forte enceinte d'épines pour le défendre de la visite des bêtes sauvages ou d'un coup de main de l'ennemi. Le bétail est parqué la nuit dans un vaste espace au centre et que l'on n'a jamais songé à nettoyer. Tout autour se pressent les huttes des habitants. Ces abris, à peine suffisants pour les protéger contre l'ardeur du soleil ou le froid des nuits, ne supporteraient pas l'examen d'une commission sanitaire. Chacun est long de trois mètres, à peine large d'un mètre cinquante centimètres et n'at-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teint pas un mètre dix centimètres en hauteur; les parois sont faites de branches croisées et entrelacées, qu'on courbe et qu'on relie dans le haut de manière à former un toit plat à coins arrondis; une couche de bouse de vache, plaquée d'une main généreuse, en exclut l'air et le vent. Cela suffit pour la saison sèche; pour celle des pluies, on la recouvre de peaux de bœuf. La porte, des plus étroites, s'ouvre en manière de porche sur le grand côté de la hutte. Mais voici des commères affairées qui se dirigent vers l'une d'elles. Suivons-les. La maîtresse de céans est dans un état intéressant, et le dénoûment approche. Autour de son lit — une peau tannée étendue sur la terre nue — s'empressent les matrones, autant du moins que le leur permet la présence des veaux et des chèvres. Dans un coin, des calebasses; dans un autre, une grande marmite de terre grossière; les puces sautillent par milliers, et des myriades de mouches cherchent à cultiver l'intimité particulière des visiteuses.

L'événement s'est heureusement passé; l'affaire, du reste, n'est pas considérée comme bien importante, sauf par la mère, qui vient d'apprendre avec une joie profonde que « c'est un garçon »! Les filles ne sont pas en hausse chez les Massaï. Le lendemain la mère vaque comme de coutume aux devoirs du ménage, portant sur le dos son mioche, chaudement blotti sous la peau de bouvillon dont s'habillent ici les femmes.



Femme mariée massaïe du Ndjiri. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Notre futur guerrier passe ses deux premières années comme tous les autres bambins du globe : il tette le sein de sa mère; il parle; il trouve ses jambes. Le voilà lancé dans le monde : il lui faut maintenant autre chose que du lait. On lui donne, pour s'exercer les dents, une grosse chique de chair de bœuf. Les gencives sont encore molles, la viande est dure comme du cuir, la ferveur du marmot extrême : les incisives cèdent sous l'effort, s'inclinent au dehors, et, pis encore, se séparant les unes des autres, ressemblent bientôt à des crocs; les gencives prennent une teinte d'un bleu très foncé. Tout cela, il faut le dire, passe pour autant de beautés.

Notre Moran — pour l'appeler tout de suite par son titre de futur guerrier — est, au moins quand il ferme la bouche, un superbe garçonnet. Armé d'une flèche et d'un arc minuscules, il déserte déjà le tablier de sa mère et s'efforce de « singer » les grands. S'il rentre couvert de boue, sa mère se contente d'en rire; jamais elle ne lui a infligé le supplice d'un récurage à l'eau froide et au savon. Parfois, dans un élan d'orgueil maternel, elle l'enduit d'une odoriférante mixture de graisse et d'argile; et il sort de ses mains brillant d'une splendeur dont il est aussi fier que le moindre de nos gamins de sa première culotte.

Ainsi s'écoulent les années de l'enfant. Il monte d'un degré dans la vie et s'enrichit d'un arc réel, de flèches pour de bon : un carré de peau de brebis flotte sur son épaule gauche, laissant le corps entièrement nu; il commence à cultiver, non pas sa moustache, mais les lobes de ses oreilles : il les étire, il les étend, il les distend tellement qu'il pourrait presque passer le poing par l'ouverture dont ils sont percés : ils finissent par lui toucher presque l'épaule. D'abord il y a inséré un fétu, puis un mince bâtonnet, peu à peu remplacé par de plus gros, jusqu'à ce qu'un cylindre d'ivoire de quinze centimètres pour le moins puisse y être introduit dans le sens de la longueur, et faire du lobe de son oreille une sorte d'étrier.

En attendant l'heureux jour où il entrera dans la classe des guerriers, notre héros mène paître chèvres et brebis; il apprend la géographie pratique de la contrée, car les Massaï sont presque nomades et vont de lieu en lieu, en quête de pâturages pour leur bétail. Les ânes portent les pénates de la famille; la mère suit, presque aussi chargée, et ayant, en outre, à construire la hutte quand on arrive. Durant cette paisible période, Moran n'a d'autre souci que d'écouter, le cœur palpitant, le récit des exploits de ses ancêtres, des légendes auxquelles se rattache l'origine de sa race; celle-ci par exemple : Le premier ancêtre des Massaï fut un certain Kidenoï qui habitait le Donyo-Egèrè (mont Kénia); il était tout poilu et avait une queue. Tourmenté du démon des voyages, il quitta ses amis et marcha vers le sud. Les gens du pays, lui voyant agiter quelque chose dans une calebasse, en éprouvèrent tellement d'admiration qu'ils lui firent cadeau d'une épouse. Il en eut des enfants glabres et sans queue, d'où sont descendus les Massaï.

Enthousiasmé par ces récits, Moran s'exerce déjà à manier la lance. Mais il ne lui est encore permis que de s'escrimer contre les buffles et les antilopes. Malgré le mépris qu'elle lui inspire, il est encore obligé de se contenter de la pitance des femmes et des enfants : du lait caillé, du maïs, du millet et des pâtes insipides. Vers quatorze ans il commence à se donner une physionomie féroce et sanguinaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

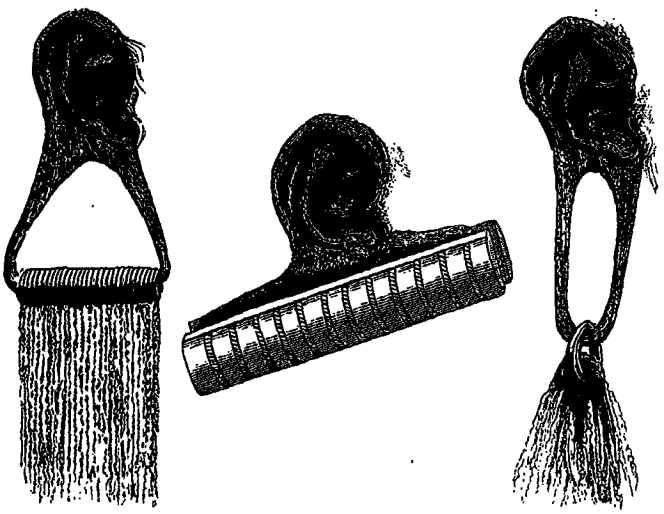
Enfin l'enfant devient homme : la circoncision lui confère la dignité de guerrier; désormais c'est un vrai El-Moran. Son père, un homme cossu, veut l'équiper suivant toutes les règles : ils se rendent ensemble à quelque station d'Andorobbo, des gens de rien, qui chassent pour gagner leur vie, et sont, en conséquence, tenus en piètre estime par les Massaï, leurs aristocratiques cousins; la vue de leurs nobles parents les fait trembler dans leurs sandales; ils leur présentent quelque superbe bouclier de peau de buffle, admirablement travaillé, de forme elliptique, garanti soutenir le choc des lances. Le prix! Le vendeur assure que c'est à peine si un taurillon gras le défrayerait du temps mis à le parfaire; mais il lui faut se contenter d'un mouton maigre et d'un coup de pied. Les Massaï ne fabriquent eux-mêmes ni bouclier ni épée, quoiqu'il n'y ait rien au monde dont la possession les enorgueillisse davantage.

Puis nos gens retournent au kraal et mandent un El-Konono : ce sont de misérables ilotes tenus en dure servitude par la tribu, qui les emploie à forger ses armes. Ils ne vont jamais à la guerre et ne peuvent se marier dans la classe supérieure. Tous parlent la langue massaïe, quoiqu'ils se servent peut-être de quelque autre idiome pour converser entre eux. Un de ces malheureux à mine famélique paraît, portant toute une collection de formidables engins. Moran les examine avec un soin minutieux et se choisit une sorte de lance ou hallebarde dont le fer a plus de soixante-quinze centimètres de long, sur une largeur à peu près uniforme de cinq ou six centimètres, jusqu'au sommet, où il se termine en pointe très obtuse; on le tient par une hampe de bois, de quarante centimètres, à l'extrémité inférieure de laquelle s'emmanche une pique longue de quarante-cinq centimètres. Une épée et le terrible casse-tête complètent la liste de ses armes.

Ces importantes emplettes terminées, notre héros s'occupe de se costumer d'une façon digne de son nouveau caractère. Il tortille d'abord toute sa chevelure en cordons très serrés, ceux qui retombent sur le front coupés plus court que le reste. Au lieu de l'extenseur en ivoire dont il se contentait pour ses lobes d'oreille, il y passe un ornement plus crâne, un gland de chaînettes de fer; autour de son cou il met un large rouleau de fil de métal; autour de ses poignets, de très jolies manchettes de perles; à ses chevilles, une bande de fourrure de *colobus;* une brillante couche de graisse et d'argile recouvre sa tête et ses épaules; puis il revêt son manteau, ou plutôt son petit collet, une peau de chevreau très proprement chamoisée, de dimension fort exiguë, qui abrite le haut du torse et descend à peine au-dessous de la ceinture : voici notre Moran passé

« Franc militaire,
Prêt à l'amour, prêt à la guerre ».

Il ne lui reste qu'à franchir le pas le plus important de la vie d'un Massaï. Jusqu'à présent il habitait avec son père et sa mère dans le kraal des gens mariés, où on le regardait comme un jouvenceau sans conséquence. Aujourd'hui on le dirige sur une station éloignée, exclusivement réservée à la jeunesse des deux sexes. Pour tenir son rang et lui donner de quoi vivre, son père le pourvoit d'un certain nombre de bouvillons. Bientôt il fait son entrée dans son nouveau séjour, au milieu d'une foule de jeunes sauvages aux formes les plus belles qui soient au monde.



Extenseurs d'oreilles des Massaï. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

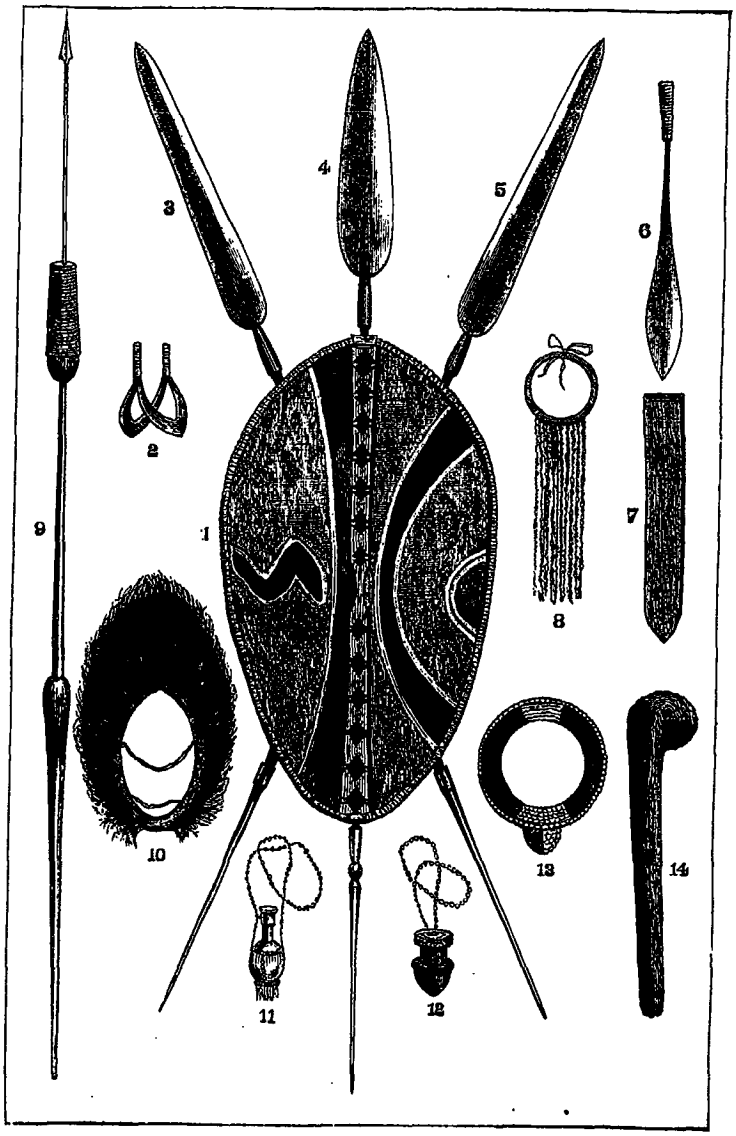
Règle générale, je parle ici d'un des clans supérieurs, aucun des El-Moran n'a moins d'un mètre quatre-vingts. Leur aspect ne semble pas annoncer une très grande vigueur physique; ils n'ont point les muscles charnus de l'athlète; c'est plutôt le type apollonien : une mollesse de contours qu'on pourrait trouver presque efféminée. La tête est étroite du haut et du bas, les pommettes saillantes, le nez bien formé et d'un profil assez régulier, les lèvres sont minces et bien dessinées, les yeux brillants, étroits et allongés comme ceux des Mongols. Les mâchoires sont rarement prognathes; la chevelure tient le milieu entre celle de l'Européen et celle du nègre; de poil ou de barbe, presque jamais; les deux incisives médianes de la mâchoire inférieure sont arrachées; point de tatouages, sauf cinq ou six raies tracées au feu sur la cuisse.

Tels sont les traits principaux des El-Moran. Passons aux demoiselles qui vont bientôt faire les yeux doux à notre héros.

Je n'ai certes pas vu de plus belles filles en Afrique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elles sont véritablement distinguées de manières et de tournure; minces et bien découplées, elles n'ont pas le développement anormal de la région des hanches, si caractéristique des négresses; malheureusement, leurs dents sont aussi mal rangées, leurs gencives aussi bleues que celles de leurs frères ou cousins. La tête, toute rasée, laisse voir un péricrâne reluisant. Leur costume est très décent, si cela peut se dire du cuir puant la graisse rance; la robe est faite d'une peau de bœuf tannée et dont on a soigneusement enlevé le poil; elle passe sous l'aisselle gauche et vient se fixer au-dessus de l'épaule droite; un baudrier perlé la retient autour du corps, laissant ainsi un des bras nus; souvent on la laisse glisser jusqu'à la taille et elle devient une sorte de jupon, découvrant entièrement la poitrine. Leurs atours mériteraient une description moins sommaire; des fils de métal, de la grosseur de ceux du télégraphe, sont enroulés en spires serrées depuis le genou jusqu'à la cheville. Même ornement pour les bras, au-dessus et au-dessous du coude; autour du cou, encore, mais cette fois les tours de fils s'étalant sur un plan horizontal : on dirait que la tête est posée sur un plat. La dame ainsi attifée doit l'être pour longtemps, car il faut bien des journées du plus pénible des labeurs pour tourner et mettre en place cette armature. Les femmes se l'infligent presque depuis l'enfance; le mollet ne peut se développer, et, dans l'âge adulte, la jambe conserve un diamètre uniforme de la cheville au genou : des échasses vivantes. Le poids total de ces brassards, cuissards et carcans varie suivant les moyens de celle qui les porte, et dépasse souvent une douzaine de kilogrammes, sans compter les quantités énormes de perles et de chaînettes de fer, disposées d'autre façon autour du cou.



Armes des Massaï. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

1. Bouclier. — 2. Bracelet de corne. — 3, 5. Lances des Massaï du Nord. — 4. Lance des Massaï du Sud. — 6. Simé ou sabre. — 7. Fourreau de cuir. — 8. Collier. — 9. Arme des Andorobbo pour chasser l'éléphant. — 10. Coiffure de guerre en plumes d'autruche. — 11. Tabatière en ivoire. — 12. Boîte à tabac en corne. — 13. Collier de perles. — 14. Massue.

Toute cette jeunesse vient entourer Moran, qui, en qualité de « béjaune », se verra exposé à de nombreuses brimades; mais il ne se laisse pas troubler, et bientôt le kraal des guerriers n'a plus de mystères pour lui. En entrant, il a dû se soumettre à un régime très strict : de la viande ou du lait. Tabac à priser ou chiquer, bière et spiritueux, légumes et grains de toute sorte; la chair de tous autres animaux que bœufs, moutons ou chèvres lui est absolument interdite; en introduire la moindre bribe dans sa bouche serait perdre sa caste; nulle offense plus sanglante que de lui en offrir. Et cette viande qui lui est permise, il ne doit jamais la manger dans le kraal, ni sous aucun prétexte la mêler avec le lait. Aussi, les premiers jours, se contente-t-il de cette boisson; et, quand le besoin de nourriture animale devient par trop irrésistible, il se rend avec une demi-douzaine de camarades dans un lieu désert,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

emmenant un de ses bœufs; une « ditto » les suit pour faire la cuisine. Au moyen d'un purgatif très énergique, ils s'assurent d'abord que leur estomac ne contient plus une parcelle de lait, puis ils tuent le taurillon d'un coup de roungou, ou en lui plongeant leur lance dans la nuque; ils ouvrent une veine et boivent le sang chaud : coutume aussi sage que répugnante, car ce sang fournit à l'économie des éléments qui lui sont nécessaires, les Massaï ne se servant jamais de sel pour assaisonner leurs mets. Après s'être largement abreuvés à cette rutilante cascade, ils se gorgent de chair du matin au soir, sans laisser à la ménagère le temps de se croiser les bras. En quelques jours l'animal tout entier y passe, puis ils retournent au kraal, reprendre leur diète lactée.

Sauf cette réglementation sévère en matière de nourriture, tout le reste est permis, tout le reste est licite, et ces kraals de jeunes guerriers pourraient, comme tel village des États-Unis, se réclamer du nom de « cités des libres amours ». Quoiqu'il ne soit nullement tenu à toujours porter ses attentions sur le même « objet », en général chacun se choisit une amie; quelquefois une jeune fille a plusieurs galants, et, chose surprenante, la légende ne parle ni de jalousie ni de querelles : la plus parfaite égalité règne entre les El-Moran et les ditto.

Donc, jusqu'à ce qu'on organise quelque coup de main, notre néophyte n'a d'autre souci que de lier connaissance avec ses camarades et de se divertir de son mieux. Son bétail est soigné par quelque misérable El-Konono, et, quoique le kraal soit situé à peu de distance de voisins non moins belliqueux, il est rare qu'on en vienne aux coups. Ces nids de guerriers n'ont point de clôture : ce qui les oblige à la plus stricte surveillance. Moran monte la garde à son tour, et se met au fait des devoirs d'une sentinelle. Le jour, après ses divers exercices militaires, il s'exerce les muscles par des danses laborieuses, semblables à celles que nous avons décrites lors de notre visite au Taveta. Sous certains rapports même, sa façon de vivre pourrait passer pour austère. Les Massaï ne connaissent pas les amusements bruyants, les sauteries au clair de lune, les chansons joyeuses, les tambours retentissants qu'affectionnent les tribus nègres : ils n'ont pas d'instruments de musique, pas d'autres chants que leurs invocations au Ngaï, ou ceux qu'on entonne au retour d'une razzia fructueuse : dès que les ténèbres s'abaissent, on place les veilleurs, on s'occupe de traire les vaches, puis le silence règne au campement.

Enfin on vient de décider une razzia vers la côte : un mois entier s'écoule en préparatifs. Par petites escouades les guerriers se retirent dans la forêt, et se gorgent de bœuf, dans l'espoir d'emmagasiner ainsi la plus grande provision possible de muscle et de férocité. Les mangeries terminées, le jour du départ choisi, les jeunes filles du kraal sortent avant l'aurore, portant des touffes d'herbe trempées dans de la crème de lait. Elles dansent en l'honneur du Ngaï, que les jeunes gens implorent de leur côté en braillant de temps à autre : « Aman Ngaï-aï ! » Elles le prient de donner à l'entreprise une issue favorable, et jettent les brins de gazon dans la direction du pays ennemi. Mbaratien, lybon en chef des Massaï, a, de son côté, envoyé de puissantes médecines : c'est le moment d'entrer sur le sentier de la guerre. Moran procède ensuite à son équipement. Une ditto enthousiaste le seconde. D'abord elle lui fixe au cou, de manière qu'il puisse flotter au vent dans toute sa longueur, le *naibéré*, la pièce de cotonnade décrite plus haut et que traverse une bande vivement colorée. Sur les épaules il met une cape bien fournie de plumes de milan; la mante de peau de chevreau qui lui couvre ordinairement le torse est étroitement pliée et passée autour de la taille en guise de ceinture, lui laissant les bras libres; la chevelure se partage en deux cadenettes, l'une tombant sur le front, l'autre sur le dos; des plumes d'autruche plantées dans un bandeau de cuir forment une sorte de coiffure elliptique, qui fait le tour du visage, du sommet du crâne au-dessous de la lèvre inférieure, et cachant les oreilles; aux jambes, des bandes flottantes de fourrure de *colobus*, qui, pendant la course, ressembleront à des ailes déployées. Le guerrier se barbouille ensuite d'une épaisse couche d'huile; il fixe solidement sur le flanc *droit* sa fidèle simé (ici il n'est pas d'usage de laisser pendre les épées), et passe à sa ceinture le redoutable casse-tête avec lequel il brisera le crâne de l'assaillant ou donnera le coup de grâce à l'ennemi déjà blessé. Le vaste bouclier à la main gauche, la lance à la main droite complètent l'équipement.

Moran et ses camarades ainsi armés en guerre se dirigent, avec une étonnante audace, vers la terre des Souahéli. Ils enfilent des sentiers dont seuls ils savent l'existence, et, arrivés près du but, se dissimulent dans les broussis. La razzia a réussi; nos jeunes héros retournent en triomphe; mais, avant de regagner les kraals, il faut partager le butin. On commence par prélever tant de têtes de bétail, la part du lybon Mbaratien, dont les conseils ont été si précieux et les médecines si efficaces; l'attribution du reste occasionne des rixes sanglantes. Les bravaches, les bretteurs, les matamores, ne consultant que leur avidité, s'emparent de tous les bestiaux à leur convenance et défient tous les autres de les leur venir disputer. La règle est que si, envers et contre tous, ils réussissent à défendre leur prise trois jours durant, elle leur est définitivement acquise. C'est alors que se livrent les vraies batailles de la campagne; il succombe plus de guerriers dans ces échauffourées que pendant la course en terre ennemie. Mais le bétail ainsi capturé ne reste point la propriété de celui qui s'en empare : un El-Moran n'a le droit de rien posséder; tout son butin appartient au père. On s'occupe alors des devoirs à remplir envers ceux qui ont péri dans la campagne. Les braves qui s'élancent au combat et tombent à la tête de leurs camarades sont seuls dignes des honneurs funèbres; aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerrier massaï. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

morts de maladie suffit l'ignoble sépulture que leur donnent les vautours. On crie, on saute, on se trémousse, on bat des entrechats à la mémoire des héros.

La vie de Moran s'écoule ainsi, partagée entre la gloire et l'amour. Son port devient plus majestueux, sa physionomie plus féroce; tout, jusqu'à la curiosité, est grave et digne chez lui.

Mais Moran vieillit à son tour; la dose purgative qui sert de prélude aux mangeries commence à le fatiguer; décidément son estomac baisse, il doit songer à la retraite. Il a jeté sa gourme; il ne lui reste qu'à prendre femme et à devenir un respectable El-Morüü.

Il cherche autour de lui, se choisit une épouse à sa convenance et paye le nombre requis de bouvillons. Les voilà fiancés; mais le mariage n'aura lieu que dans la saison où naissent les veaux : boire du lait à cœur joie étant une des conditions essentielles de la lune de miel. En attendant, la belle laisse croître sa chevelure, et bientôt son crâne ressemble à une vieille brosse à souliers tout imprégnée de cirage. Autour de la tête elle place un diadème de cauris d'où pendent nombre de cordons : c'est le voile nuptial de là-bas. Enfin le grand jour arrive : les deux conjoints ôtent leurs boucles d'oreilles de métal et y substituent un double disque de fil de cuivre retourné en spirale. La dame rase à nouveau sa chevelure, quitte sa robe de ditto, pour la remplacer par deux peaux tannées, dont l'une est suspendue autour de la ceinture. Usage très bizarre, et sans doute établi pour notifier à tous présents qu'il échange la lance contre la quenouille : l'époux doit porter un mois durant le costume des jeunes filles.



Femme mariée massaïe. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Désormais l'occupation seule et unique du brillant guerrier d'autrefois sera d'élever le plus grand nombre possible de jeunes voleurs de bétail. Qu'il y en ait beaucoup à la case, cela lui suffit; il ne sera pas trop curieux des voies et des moyens. Point jaloux, point faiseur de questions indiscrètes, il n'a pas d'espions à ses gages. Si un ami vient lui rendre visite, il se montre hospitalier à un point qui nous semblerait dépasser les bornes. Nous imiterons ici son exemple, car les affaires de son ménage pourraient bien ne pas supporter un examen trop minutieux.

Il est devenu un tout autre homme : il ne vit plus de régime, et se repose parfois du lait et de la viande de ses troupeaux avec les légumes et les grains que sa femme va querir chez les tribus agricoles du voisinage. Il se permet certain luxe : il a sa tabatière pour le tabac à priser, pour le tabac à chiquer, — jamais là-bas on ne fume — il a sa boîte d'ivoire ou de corne de rhinocéros, et en râpe lui-même le contenu, toujours mélangé de nitre, avant de le passer aux amis; il lui plaît par-dessus tout de boire gaiement avec ses voisins coupe sur coupe de bière ou d'hydromel.

Cette transformation de son mode de vivre amène un changement analogue dans sa manière de juger les choses. Il aime à causer avec les traitants, que naguère il se glorifiait de percer de sa lance ou d'accabler d'avanies, et, en signe de bon vouloir, pointe sur eux des jets de salive nombreux et abondants, politesse que les autres lui rendent de tout cœur. Il va jusqu'à exercer une tutelle amicale sur les trafiquants de passage, et, plus d'une fois, ses avis judicieux ont pu prévenir un désastre. Il donne à main ouverte, et souvent plus qu'il ne reçoit. On l'a vu même secourir des porteurs égarés ou soigner des malades que les caravanes avaient laissés sur leur route. L'adoucissement de ses mœurs réagit sur sa physionomie; son habituel froncement de sourcils disparaît peu à peu, pour être remplacé par une expression plus agréable et plus naturelle.

L'existence de Moran se passe maintenant en interminables palabres sur les plus triviales questions. Quand son épouse est devenue vieille et laide, il la dépouille sans pitié de tous ses ornements de métal pour en revêtir une plus jeune femme. Enfin l'échéance fatale finit par mettre un terme à leur existence. Le fils aîné de Moran est venu, a chargé les cadavres sur ses épaules et a été les jeter en dehors du kraal, les abandonnant en pâture aux hyènes, aux vautours et aux marabouts. Pour les Massaï, enterrer leurs morts serait empoisonner le sol : mieux vaut les livrer aux bêtes sauvages. Qu'importe d'ailleurs! Si les Massaï croient à l'existence d'un Être suprême, qu'ils appellent Ngaï, ils n'ont aucune notion d'une vie future.

Telle est l'histoire d'un El-Moran, telle que je l'ai extraite des conversations de ses camarades.

Avant de terminer ce chapitre, disons quelques mots d'une peuplade dont j'ai eu souvent à prononcer le nom, celle des Andorobbo. Cette tribu, les Oua-Ndorobbo des Oua-Souahéli, se compose d'un petit nombre de gens dispersés çà et là dans le pays des Massaï et qui trouvent dans la chasse leurs moyens d'existence; ils ne cultivent point la terre et ne possèdent pas de bétail. L'antilope, le buffle, l'éléphant leur donnent la chair dont ils vivent ou qu'ils échangent avec les produits des peuplades agricoles voisines. Les Massaï, pour lesquels ils sont une source continue de richesse, en attirant les trafiquants de la côte, leur accordent une sorte d'immunité, tout en s'arrangeant de façon à se faire une part considérable dans leur récolte d'ivoire. Les Andorobbo servent aussi d'intermédiaires pour procurer aux El-Morüü les grains et légumes qu'ils consomment.

Ils construisent de véritables villages et, sous le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeunes filles oua-kouafi (voy. p. 346). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rapport physique, rappellent les clans inférieurs de la grande tribu. Ils fabriquent les superbes boucliers de cuir des guerriers et les marmites grossières dont les femmes font usage pour la cuisine.

Dans leurs chasses à l'éléphant, les Andorobbo emploient une arme particulière, qui rappelle de loin le refouloir d'un canon, la lourde tête servant à augmenter par son poids la force de projection. Dans la tige se place une sorte de flèche épaisse et courte, longue de trente-sept centimètres, et dont la pointe est enduite du poison mortel du *mourdjou*. La lance tout entière a près de deux mètres quarante-cinq. Avec ce javelot le chasseur attaque presque corps à corps le formidable gibier; il lui plonge la pique dans la chair, et la flèche, n'étant pas solidement fixée au manche, reste dans la plaie lorsqu'on retire l'arme pour la remplacer par une autre et recommencer l'opération. Un éléphant, paraît-il, ne saurait survivre longtemps à ces blessures.

XI

AU LAC NYANZA PAR LE KAVIRONDO.

Villages oua-kouafi. — Les rats. — Paysage du Kamasia. — L'Elgueyo. — Le Nandi et ses habitants. — Le Kavirondo en vue. — Aimables familiarités. — Les Oua-Kavirondo. — L'idéal du confort indigène. — Danse de jeunes filles. — Une riche contrée. — Koua-Soundou.

Les Oua-Kouafi de Ndjemps sont de race massaïe; mais, violemment séparés de leurs frères, la perte de leurs bestiaux les a forcés de rompre avec d'antiques usages, pour se vouer à la culture du sol. Cette colonie se compose de deux villages : Ndjemps du Guaso Tiguirish, près duquel nous campions, et Ndjemps du Guaso-na-Nyouki.



Matrones du Ndjiriv (voy. p. 338 et 344). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Les cases, très petites et mal construites, sont en forme de meule de foin; le plancher est au-dessous du niveau du sol. On les entoure d'une double palissade d'épines, source de dangers plutôt que de protection, car, dans ce climat absolument dépourvu d'humidité, elles sèchent comme de l'amadou et s'enflammeraient en un clin d'œil. Si l'assiégeant s'avisait de mettre le feu sur plusieurs points à la fois, les assiégés seraient bien vite rôtis.

Ils essayent vaguement encore de conserver quelque distinction entre les gens mariés et ceux qui ne le sont pas; en effet on n'exige guère de travail des jeunes hommes; chacun d'eux se choisit sa belle avec l'aimable laisser-aller permis en Massaïe, mais ils n'ont plus de kraal distinct et il leur est impossible de se nourrir exclusivement de chair : pour peu qu'il en paraisse au village, ils savent pourtant s'attribuer la part du lion, et le bouvillon traditionnel sert à leur donner du cœur avant le départ d'une de leurs troupes pour la maraude.

L'existence de ces Oua-Kouafi est assez misérable. Le sol pourrait se prêter à n'importe quelle culture, sans l'extrême sécheresse de l'air et la très petite quantité de pluie, restreinte à une couple de mois. Pour y remédier autant que possible, les naturels ont établi un système d'irrigation merveilleusement ingénieux pour des sauvages : ils barrent par des digues le lit très encaissé du Guaso Tiguirish et en élèvent ainsi le niveau à celui de la plaine; un vaste réseau de rigoles répand l'eau précieuse sur leurs champs de millet et de melons, leur seule nourriture avec le peu qu'ajoutent la chasse et la pêche; si la viande se fait par trop rare, on ne dédaigne point les rats, qui pullulent ici par myriades.

Ainsi que les Oua-Taveta, les Oua-Ndjemps sont singulièrement probes et dignes de toute confiance. On met sous leur garde des marchandises coûteuses, des vivres non moins précieux, sans qu'on ait jamais à s'en repentir. Rien ne me surprenait plus que l'absence chez leurs jeunes filles de toute frayeur de l'homme blanc, la foi inébranlable qu'elles avaient en lui. Elles prirent possession de mes quartiers avec un sans-gêne absolu, se couchant sur le plancher comme une nichée de petits chiens, ou, curieuses comme des singes, furetant à l'envi dans toutes mes appartenances. D'aucunes, sans le moindre scrupule, venaient se percher sur mon genou, afin de me séduire par leurs caresses juvéniles : il s'agissait pour elles de me faire recommencer sans cesse ni trêve le divertissement aussi varié qu'agréable de sortir et remettre mes fausses dents, à leur étonnement toujours nouveau et toujours accompagné des marques les plus flatteuses de leur admiration. Martin, désireux de se rendre populaire à si bon marché et de gagner à son tour les attentions du beau sexe, voulait leur persuader que, non moins habile que le grand lybon, se couper un doigt et le replanter ensuite, était pour lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'affaire d'un instant. Une des jeunes filles le prit au mot, et, sans l'avertir, au moment où il étendait le doigt pour le montrer à l'assistance, faillit le lui trancher d'un coup de couteau; Martin n'y revint plus.

Après l'intérêt qu'elles portaient à mes dents, venait le plaisir de se regarder au miroir. Les premiers jours, elles n'en comprenaient pas l'usage, mais, l'instinct féminin aidant, elles surent bientôt le consulter pour voir si colliers et pendants d'oreilles étaient à la place marquée.

Au milieu de ces gens simples le temps passait bien vite.

Avant mon arrivée au Baringo, mon ami Jumba Kimameta était parti pour le pays des Engobot, à deux cents kilomètres environ dans la direction du nord-nord-ouest; mais il avait laissé au camp plusieurs vieillards, beaucoup de vivres, des ânes, etc., qu'il devait reprendre lors de son retour au sud; il m'octroyait même, en qualité de guide, un vieux réjoui, toujours de bonne humeur, mais qui n'en savait pas plus que moi-même sur la région à parcourir : on pense si je voulus m'en embarrasser.



Paysage du Kamasia : le mont Lobikoué (voy. p. 348). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Car il me restait à tenter la dernière partie du voyage, la plus incertaine et la plus difficile : les trois précédentes caravanes avaient perdu chacune par mort violente plus d'une centaine de leurs membres; la plus récente de ces catastrophes datait seulement de l'année dernière, et cependant j'allais traverser cette contrée avec moins de cent hommes. Comme pour le voyage au Lykipia, les traitants soutenaient que j'y laisserais ma peau. Quant à mes engagés, ils avaient appris à me connaître, et pas un n'osa élever la voix.

Donc, le 16 novembre, après les cérémonies propitiatoires de rigueur, nous franchissons le Guaso Tiguirish. Nous marchons vers l'ouest-nord-ouest, dans la direction du Kamasia. Au pied du plus bas des larges gradins de la chaîne, nous campons sur le Tiguirish. L'après-midi je pêchai, en très peu de temps, trois douzaines et demie de superbes poissons.

Le lendemain, la caravane fait l'ascension de la première des terrasses, puis s'escrime de son mieux sur l'abominable plateau, encombré d'épines féroces et de blocs à arêtes aiguës. Au delà du second gradin on descend dans le lit du Guaso Kamnyé, un petit torrent qui tombe des montagnes et n'arrive au Baringo que dans la saison des pluies. On le remonte pour pénétrer dans une combe pittoresque qui traverse le troisième gradin et nous conduit au cœur même de la chaîne du Kamasia.

L'apparition de la caravane est annoncée de colline en colline par les cris des naturels, qui, vivant dans des huttes isolées, perchées sur les flancs des monts, n'ont pas d'autre moyen de se faire savoir les nouvelles. J'étais émerveillé de la facilité avec laquelle ils se hèlent les uns les autres à des distances énormes : j'ai vu un homme parler au-dessus d'une profonde vallée à un autre qu'on distinguait à peine, et n'ayant pourtant pas l'air de projeter sa voix plus que si son interlocuteur eût été placé à quelques mètres. La réponse du second arriva étonnamment distincte. A la suite de ces appels, hommes et femmes descendent en troupes de tous côtés, les uns pour lever le « hongo », les autres pour nous vendre chacun son petit lot de vivres.

Ces naturels ont la physionomie générale des Massaï. Ils portent la lance particulière au Souk, longue de plus de deux mètres, et dont la pointe est assez petite; on l'emploie comme arme de jet ou pour lutter corps à corps; ils ont aussi l'arc et les flèches. Le costume des hommes consiste en un carré de peau de chevreau qui leur pend sur la poitrine, pas plus grand qu'une bavette; les femmes mariées sont vêtues de deux longueurs de cuir souple, l'un autour des épaules, l'autre de la ceinture. Ils cultivent le millet et surtout le grain connu sous le nom de *uülizé* (élusino).

Le lendemain matin, nous quittons notre camp du Mkouyou-ni (lieu des sycomores), et nous gagnons le col par un dangereux casse-cou enchevêtré du plus abominable broussis. Le paysage est superbe : à nos pieds la vallée que nous venons de quitter se creuse entre deux versants que leur végétation buissonneuse recouvre d'un sombre manteau : peu à peu ces teintes foncées font place au vert bigarré des terrasses de lave; celui-ci, à son tour, va s'évanouir dans la plaine de Ndjemps, jaune et brûlée. Au nord-ouest miroite le lac Baringo, ses charmantes petites îles découpées en vigueur sur la silhouette fantastique des monts du Souk et du Lykipia, qui apparaissent au loin dans

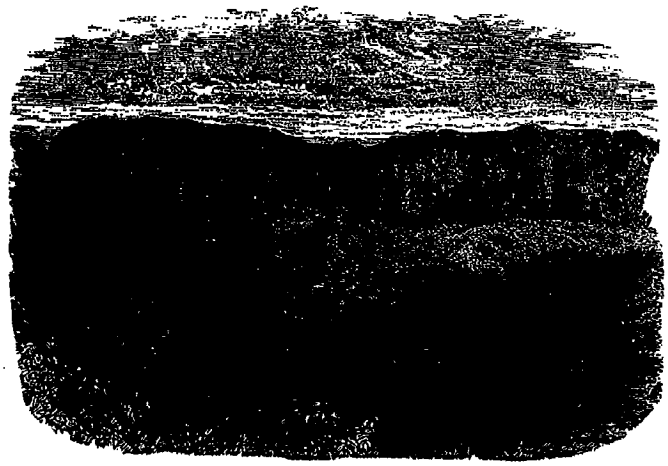
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la brume. Au sud-ouest le sommet de la combe, puis un déploiement pittoresque de prés et de masses anfractueuses, de chaînes aux profils anguleux et dentées en scie, et dont les flancs rayés de cicatrices rappellent des limes gigantesques, tout cela revêtu d'une riche verdure sur laquelle chatoie le plus vaporeux des voiles, un tissu d'air et de légers fils d'argent.

Après avoir repris haleine et photographié l'entrée de la combe, je descends dans la gorge profonde qui partage le Kamasia en deux chaînes latérales ; nous gravissons l'autre versant et je ne saurais décrire l'émotion presque religieuse qui me saisit à la vue des monts Elgueyo dressant à pic leurs roches sourcilleuses à plus de deux mille quatre cents mètres au-dessus de la vallée du Ouei-ouei qui nous sépare de cette falaise grandiose.

Nous campons sur le talus occidental, et, le lendemain, nous descendons la montagne par une pente moins rocailleuse que celle du versant est.

Le Kamasia, dont les pics les plus élevés montent de deux mille quatre cents à deux mille sept cents mètres, est un rameau de l'escarpement du Maü qui, sous le nom d'Elgueyo, court vers le nord en ligne presque parallèle. Le Kamasia est excessivement abrupt sur sa face orientale ; la déclivité s'accuse beaucoup moins sur l'autre revers ; partout il se recouvre de broussailles épaisses qui deviennent forêts dans les parties les plus hautes : malgré sa stérilité relative, il nourrit une assez nombreuse population, souvent exposée à de terribles famines pendant les périodes de sécheresse. On y élève de grands troupeaux de moutons et de chèvres, quelques têtes de bétail seulement.



Escarpement de l'Elgueyo. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le jour suivant, nous traversons l'étroite vallée qui sépare les deux grandes chaînes et où courent les eaux supérieures de l'Ouei-ouei, rivière qui, après avoir filé au nord vers les monts du Souk, en baigne l'extrémité nord-est et s'ouvre une voie vers le Sambourou.

A Elmetei la caravane s'arrête un jour, afin de se procurer des vivres pour la marche à travers l'Angata Nyouki (plaine rouge du Guas 'Nguishou). Vu d'ici, l'Elgueyo est merveilleusement escarpé, et je me demande comment nous réussirons à l'escalader : la partie supérieure est comme taillée à pic.

En dépit d'une rude journée d'efforts, nous ne pûmes réussir qu'à grimper aux trois quarts de la montagne ; nous campons à la base même du précipice. Le spectacle est admirable : une cascade bondit de la cime, et tombe d'une hauteur de plus de trois cents mètres ; nous sommes sur une sorte de terrasse qui s'étend au pied même de la muraille protectrice ; au milieu des roches buissonneuses se blottissent de jolies huttes, se montrent de petites plantations.

Reprenant notre escalade, nous nous ceignons les reins pour un terrible coup de collier : en levant les yeux vers la masse formidable et sombre qui se dresse presque à pic au-dessus de nos têtes, il faut une dose considérable de confiance pour s'imaginer qu'on finira par l'atteindre. Pourtant, conduits par un guide, pantelants, hors d'haleine, nous cramponnant en désespérés à toutes les branches, nous grimpons, nous grimpons toujours. Au moment où j'allais me déclarer battu, une fissure se montre dans ces roches qui nous semblaient inexpugnables ; on y rampe, on s'y accroche, on s'y hisse pied à pied.

La cime de l'Elgueyo est couronnée d'une forêt de genévriers touffus, au sous-bois presque impénétrable. Des bancs de brumes épaisses semblent reposer continuellement au-dessus de ces hautes régions.

Un sentier de chasseur nous conduisit en une demi-heure sur l'autre lisière de la forêt : devant nous s'étendaient les vastes savanes de la plaine rouge du Guas 'Nguishou.

Le 24 novembre on pliait ma tente et nous allions partir, quand une pluie horriblement froide, fouettée par un vent furieux, vint rendre toute marche impossible et nous força, par une température de quinze degrés environ, de rester blottis devant les feux, derrière un coin de forêt. Si la tempête nous eût surpris sur la plaine découverte, j'aurais perdu la moitié de mes hommes, faute d'abri et de bois.

Vers dix heures du matin, le temps fit mine de s'éclaircir ; nous levâmes aussitôt le camp, car il y avait à traverser la partie la plus exposée pour arriver à une dépression où nous trouverions des arbres et de quoi nous chauffer. Comme à l'ordinaire, je marchais en tête avec mon avant-garde, allongeant le plus possible le pas dans les hautes herbes qui me montaient au genou, quand les cris de « Kifarou ! Kifarou ! » me firent soudain tressaillir ; mon égalité d'âme fut quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



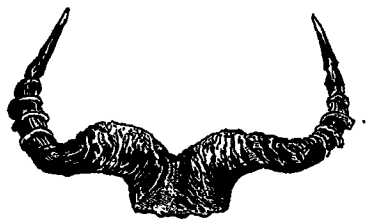
Val du Guaso Kamnyé (voy. p. 347). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que peu troublée à la vue d'un rhinocéros énorme qui courait sur nous, à quarante mètres tout au plus. Mes vaillants camarades s'éparpillent comme des biches effarouchées : jusqu'à Brahim qui me montre le dos ! Par malheur il emportait aussi mon fusil ; je lui vocifère de me le retourner en toute hâte ; à peine le lui arrachai-je des mains, que le rhinocéros arrivait à dix pas ; je tire droit sur son mufle. Ce fut assez sinon pour l'abattre, du moins pour le faire obliquer : il passe, soufflant bruyamment. A la distance de trois mètres une balle l'atteint au cou ; il tombe comme une masse, poussant des grognements qui me parurent singulièrement comiques, tant ils me rappelaient ceux du porc. Mon guide andorobbo reste un instant immobile, pétrifié par la surprise ; il se met en devoir de fuir le plus loin possible de cette arme redoutable : je m'empresse de le rassurer.

Un peu plus loin je découvris une veine de quartzite, et près de là je tuai trois hartebeests (*Alcelaphus caama*), les premières que je voyais de cette espèce, différente de celle que l'on trouve plus au sud, et qui porte le nom du colonel Coke, le premier qui en ait tué quelques individus.

Nous traversons de nombreux et jolis ruisseaux qui tous s'écoulent vers le grand lac, et, au coucher du soleil, ma caravane gagnait un ancien campement, où nous avions la chance de trouver un coin abrité et un peu de bois sec. D'ici la vue s'étend sur la haute région forestière du Nandi, qui semble être la contrepartie même du Kikouyou. Elle paraît au sud comme un long et sombre rempart orienté du sud-est au nord-ouest. Les Oua-Nandi ont à peu près le langage et les coutumes des Oua-Kamasia et des Oua-Elgueyo, mais ils sont autrement braves et amis des combats. Leur caractère indomptable rappelle celui des Oua-Kikouyou, et jusqu'à présent les caravanes de la côte n'y ont pas plus pénétré par la séduction de leurs marchandises que les Massaï par la force de leurs armes. Au nord, et dans l'horizon le plus lointain, se montre le très haut pic conique du Donyo-lé-Kakisera, qu'on dit parfois strié de neige.



Cornes de hartebeest. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le lendemain, à l'approche des collines orientales, le pays se fait plus mouvementé et se déroule en molles ondulations émaillées d'arbrisseaux en fleur.

Le jour suivant, nous entrons dans une contrée montagneuse, où nous eûmes l'agrément de traverser trois fois la même rivière. Les pâtis sont couverts d'innombrables animaux de toute sorte. Le campement établi, je chargeai Makatoubou et Mansimba de battre nos alentours. Le rapport un peu vague de nos éclaireurs me fit présumer que nous arriverions le lendemain à la partie peuplée du Kavirondo.

De bon matin, nous gravissons la chaîne de collines qui nous barrait la route ; puis viennent une vallée étroite et une nouvelle rangée de montagnes basses ; au sommet de la seconde chaîne, nous eûmes enfin la joie de voir le Kavirondo s'étendant à nos pieds. Les colonnes de fumée qui montent vers le ciel, des carrés de différents verts nous parlent d'habitants et de cultures. Avec les précautions les plus minutieuses, la caravane franchit la seconde arête et dévale le talus, au pied duquel nous nous hâtâmes de construire une solide *boma*.

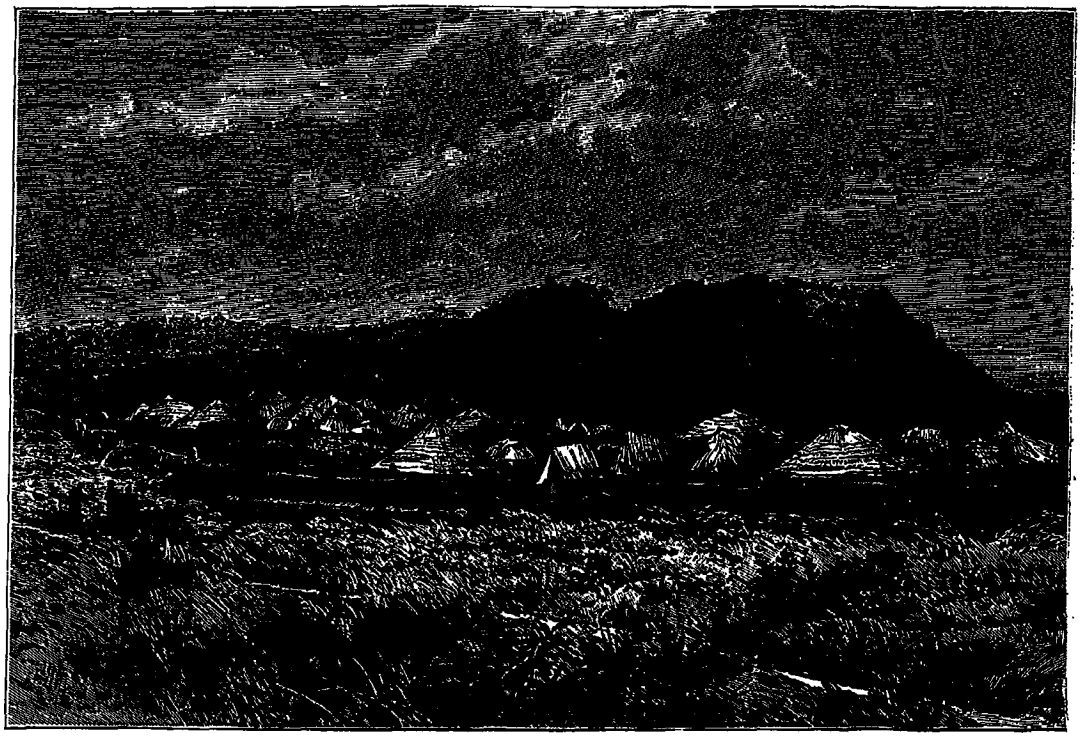
Le lendemain matin, 28 novembre 1883, nous nous acheminions vers le village de Kabaras, entouré de plantations charmantes, et pittoresquement campé sur le versant d'une colline parsemée de blocs erratiques. Ce n'était pas sans une certaine émotion que je me préparais à affronter ces Oua-Kavirondo qu'on m'avait dépeints comme si sanguinaires. Mais, à mesure que mes hommes émergeaient de la jungle, je fus très agréablement surpris de les entendre accueillir de tous côtés par le « Yambo » (Comment va?) des gens de la côte, si familier à mes oreilles. Le blanc parut alors, et la scène changea comme par enchantement. Saisis d'étonnement et de terreur, ils battirent aussitôt en retraite derrière les murs de terre qui défendent le village, et, s'y sentant plus en sûreté, montèrent sur le sommet pour demander une explication. Nous pouvions voir à l'intérieur les hommes courir de hutte en hutte au milieu d'un remue-ménage général et reparaître aussitôt avec le manteau de guerre et la lance à la main, prêts pour le combat. J'ordonnai à mes gens de faire halte, et, posant ma carabine, je m'avançai avec un des miens, et leur dis qui j'étais et ce que je venais faire dans leur pays. Un brouhaha de surprise s'éleva de l'assistance : je me rassurai peu à peu à la vue des femmes, qu'amenait sur le rempart l'ingouvernable curiosité de leur sexe. Mes protestations eurent l'effet désiré : un certain nombre de vieillards, presque tous des Andorobbo fixés dans le village, s'aventurèrent en dehors des poternes, et, bientôt rassurés, hommes, femmes et enfants sortirent en foule pour contempler le phénomène.

Ce fut à mon tour d'être embarrassé, gêné, ébaubi, en me trouvant au beau milieu d'une nuée de jeunes demoiselles, dont toute la toilette se réduisait à un cordon de perles. J'eus fort à faire pour conserver mon sérieux et oser seulement regarder autour de moi ; mais, m'accoutumant par degrés à ma nouvelle position, je cessai de bayer aux corneilles, et bientôt il me parut que se vêtir, se dévêtir, veux-je dire, de cette façon est la chose la plus naturelle du monde ; les cruautés de la mode dans nos pays ultracivilisés devinrent le sujet de mes sages méditations, et pour la première fois je compris dans toute sa portée la phrase : « parée seulement de ses charmes ». Dès le début la caravane fut dans les meilleurs termes avec les indigènes : on nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conduisit dans le village ; on m'y assigna un lieu pour planter ma tente, tandis que nos hommes s'installèrent sous les pignons des cases, ou dans les cases mêmes, partout où ils trouvaient un abri à leur guise. Je m'assis sur mon pliant et savourai ma tasse de thé, tout en travaillant à m'habituer au grand « invêtu », et à familiariser ces enfants de la nature avec ma remarquable personne.

Les Oua-Kavirondo n'ont point la haute mine et le galbe apollonien du Massaï : la tête, surtout, appartient chez eux à un type décidément inférieur : œil terne et chassieux, mâchoires quelque peu prognathes, bouche fendue jusqu'aux oreilles; lèvres épaisses, en saillie et retournées : la tête du vrai nègre, en un mot. La forme du corps est un peu moins incorrecte; les très jeunes filles rappellent même de loin l'élégance de leurs belles voisines ; mais, chez les femmes mariées, le ventre, grossièrement tatoué de lignes irrégulières, se projette en avant de la façon la plus disgracieuse. Elles, du moins, ont quelque idée de la décence et portent un essai de costume : puisant leurs inspirations dans la nature, elles font pendre au bas de leurs reins une houppe de cordelettes ; cette queue ridicule est le principal article de leur vêtement; le reste se réduit à une frange de ficelles d'un décimètre carré. Les hommes vont absolument nus; ils sont remarquables par leur carrure athlétique et surtout par une disproportion bizarre entre le torse et les jambes. Leurs



Village de Kabares dans le Kavirondo. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

armes suffiraient pour prouver que les Oua-Kavirondo ne sont pas une peuplade guerrière : leurs lances, très rudimentaires et à pointe fort petite, ont une hampe de deux mètres quarante au moins, comme s'ils ne se souciaient pas de serrer l'ennemi de trop près. Ils ont des boucliers de toute forme et de toute grandeur : le type dit *kavirondien* est énorme de dimensions et de poids. C'est une peau de buffle presque entière, longue et large d'un mètre vingt, et courbée de manière à former une sorte d'angle qui abrite toute la face antérieure du guerrier : quand il s'avance pour l'attaque, sa tête seule paraît. Mais si lourd et si incommode est ce rempart ambulant que, sauf au moment même du combat, on le porte attaché sur le dos, et qu'on s'empresse de le jeter lorsqu'il s'agit de prendre la fuite.

Les Oua-Kavirondo mettent leur orgueil à se parer des coiffures les plus bizarres. Cornes d'antilope, plumes de coq, ouvrages de cuir ou de rotin, tout est combiné de façon à porter l'épouvante dans l'âme de l'ennemi. Leurs huttes, genre ruche d'abeilles, ont leur toit à peine relevé, comme à Kabaras, ou conique et très pointu. La propreté de l'intérieur est en raison inverse de la richesse des propriétaires. Chez les gens pauvres, qui n'ont ni chèvres ni bétail, le sol est uni, soigneusement battu d'argile; on a un foyer construit exprès ; nulle ordure n'y traîne, nul débris de ménage. Ce qui attire le plus l'attention, c'est une for-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

midable rangée de pots de *pombé*, dont la taille varie de quelques centimètres à près d'un mètre; la base étant de forme conique, on les pose chacun sur un socle d'argile creusé au milieu.

Quant aux paillotes « cossues », on ne saurait en approcher que le nez protégé par un mouchoir arrosé de senteur. Une couple de vaches, trois ou quatre chèvres et brebis, un chien, des coqs et des poules sur les solives, la dame de la maison, son seigneur quand il lui plaît de la venir visiter, une masse d'enfants, y vivent dans la plus touchante union. Le feu est allumé au milieu de la case; la fumée pourrait bien sortir par la porte, mais on la tient scrupuleusement fermée. Les charmes de ce séjour, que n'a pas encore « contaminé la lèpre de la civilisation », sont rehaussés par la présence de légions de poux, de myriades de puces, etc., etc., etc.



Femmes mariées du Kavirondo (voy. p. 351). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Quel souper que celui qui suivit notre arrivée dans ce pays de cocagne! La maigre chère de nos trois semaines de route fut bien vite oubliée, tandis que nous nettoyions les os des volailles grasses et que nous faisions disparaître les uns après les autres les plats d'arachides, de maïs, de patates douces. Avec quel appétit goulu nous nous appliquâmes à savourer ces mets exquis, jusqu'à ce que des soupirs de satisfaction vinssent nous avertir que même l'élasticité des organes digestifs a des bornes!

Des jeunes filles dansaient devant ma tente; je fis miroiter à leurs yeux des fils de perles brillantes; elles vinrent exécuter devant nous et m'amusèrent fort par la façon dont elles comprennent « la poésie du mouvemen' ». Graves, timides, sans doute rougissant sous leur peau bronzée, les deux mains rapprochées à la hauteur de la ceinture, elles marchaient à la mesure indiquée par les chants de la foule ou le claquement de deux paumes frappant l'une contre l'autre. Chacune à son tour jeta un pied en avant; puis vint une secousse soudaine des épaules, comme si une boulette de dynamite eût fait explosion sous leur omoplate. Cette figure fut répétée avec une rapidité croissante, culminant en un trémoussement grandiose; bras et épaules semblaient sur le point de prendre la volée, si merveilleuse était la vitesse avec laquelle s'agitaient les muscles de la partie supérieure du corps.

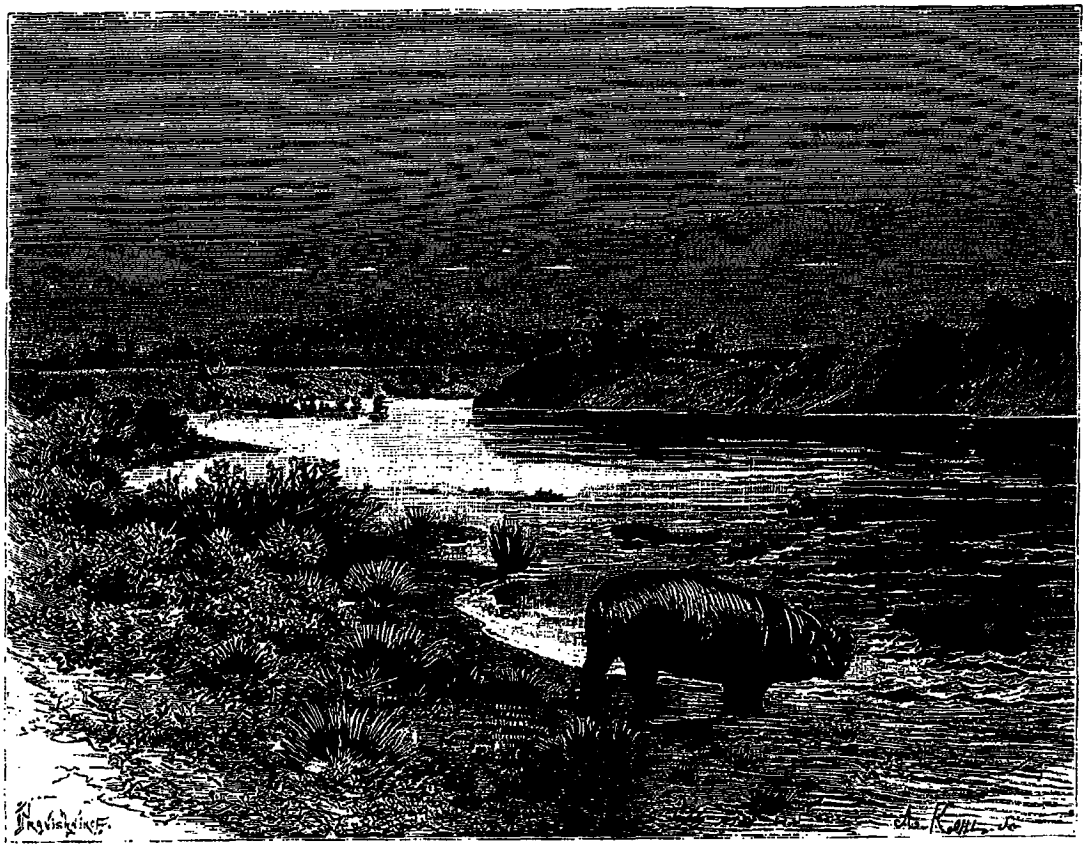
Le lendemain matin, on m'apporte un grand bol de lait; mais à peine y ai-je mis le nez que je suis pris d'insurmontables nausées. Enquête faite, j'apprends que les Kavirondiens se servent pour traire les vaches de vases enduits de bouse à l'intérieur, et que, non contents de cela, ils relèvent le goût de la douce boisson en le coupant avec un autre liquide animal qui ne sert pas d'ordinaire à cet usage et qu'ils conservent au préalable pendant quelques jours, pour en développer le « corps » et le « bouquet ».

Après une journée entière passée à Kabaras, nous reprenons notre marche vers Koua-Soundou, la principale ville du Kavirondo supérieur. La contrée, ondulée et fertile, est arrosée par un nombre étonnant de ruisselets; les villages y sont très nombreux, et l'aspect de la population indique le bien-être. Nous cheminons au milieu d'une véritable haie de naturels, tous portant des paniers d'œufs, de volailles, de fèves, du lait, du miel, qu'ils mouraient d'envie de troquer contre nos verroteries. Le lendemain, nous faisons notre entrée dans la bourgade du chef Sakoua, un des hobereaux du pays. Il nous témoigna son bon vouloir en mettant le plus grand zèle à courir sus à ceux de ses sujets qui se montraient indiscrets et incommodes, les chassant lui-même à coups de poing, et ne dédaignant pas de ramasser des cailloux et de les lancer sur les fuyards.

Traduit et condensé par Frédéric BERNARD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Nzoïa près de Seremba (voy. p 354). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

AU PAYS DES MASSAÏ

(AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. THOMSON [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI (suite).

Koua-Soundou. — Les Oua-Kavirondo. — L'habit ne fait pas la moralité. — Séquestrés. — Le Nyanza. — Justice expéditive.

Le 3 décembre, nous arrivons à Koua-Soundou. Sous le gouvernement du père du présent souverain, cette ville était importante et très peuplée; depuis sa mort, elle est déchue considérablement, et ses murs renferment moins de huttes que de pâturages et de champs de matamma.

Koua-Soundou est assise sur une hauteur qui domine le Nzoïa. Cette superbe rivière porte au lac Nyanza toutes les eaux du plateau et celles qui descendent de l'Elgon et du Chibtcharagnani.

Le Kavirondo est loin d'occuper la place qu'on lui assignait jusqu'à présent, c'est-à-dire la partie moyenne de la rive orientale du Nyanza. Il se trouve à l'angle nord-est du lac, et s'étend sur une centaine de kilomètres, coupé au milieu par l'équateur. Koua-Soundou n'est pas aussi rapproché du lac que l'indiquent certaines cartes; car, monté sur une haute colline, je ne voyais jusqu'à l'horizon qu'une vaste étendue d'ondulations cultivées : de lac, nul indice.

Je pus constater que les Oua-Kavirondo qui, au premier abord, semblent être une race homogène, ayant mêmes mœurs et mêmes coutumes, parlent cependant deux langues absolument différentes. Les habitants des régions riveraines du lac que nous nommerons le

1. Suite. — Voy. pages 289, 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bas-Kavirondo se servent d'un idiome rappelant ceux des tribus du Nil, tandis que dans le haut pays on fait usage d'un dialecte bantou, si proche voisin du ki-souahéli, que mes gens le comprenaient sans difficulté. Les coutumes, les croyances religieuses de ces peuplades diffèrent à peine de celles qu'on regarde comme caractéristiques des nègres de l'Est Africain.

J'eus l'occasion d'assister aux funérailles d'un enfant. Un matin, près de ma tente, un petit garçon mourut. Pendant de longues heures le père et la mère poussèrent une plainte continue, interrompue de temps à autre par des hurlements ou des cris aigus. Les amis, les passants y ajoutaient leur voix, et exprimaient leur sympathie par une danse funèbre. Dans l'après-midi on creusa une fosse devant la porte même de la hutte, sous les larmiers; puis le pauvre mignon fut porté dehors, et chacun vint le regarder pour la dernière fois. Tous sanglotaient, tous se pâmaient quand le père le saisit avec une énergie convulsive et le déposa dans sa tombe; la mère se jeta sur le sol, se roulant dans les angoisses du désespoir. Le père, à peine moins affecté, et gémissant tristement, fut interrompu soudain par les reproches indignés de quelques barbes grises : il avait couché le corps dans une position néfaste! Il répond qu'il a suivi la bonne coutume, et les cris de douleur font place à une violente querelle sur le point en litige : faut-il que la face du mort soit, ou non, tournée vers la case? A la fin il reconnaît son tort, retourne le petit cadavre, et les lamentations reprennent de plus belle. On met une feuille d'arbre au-dessous du lobe de l'oreille, une autre sur l'ourlet supérieur; dans sa main une touffe d'herbe; puis les hurlements grandissent et deviennent une tempête, pendant que le père et la mère font pleuvoir, avec une activité frénétique, les mottes de terre sur le pauvre petit corps nu. Puis un long mugissement d'adieu, puis une danse, et les assistants se séparent jusqu'au lever de la lune, où, leur chagrin entretenu par des libations de *pombé*, ils recommencent leur chorégraphie, ou, pour mieux dire, leurs trémoussements d'épaules, afin d'adoucir la douleur des parents et de consoler l'ombre du défunt.

Le premier qui trépasse dans une hutte neuve est enterré à l'intérieur; le second, en dehors.

Les Oua-Kavirondo, je ne veux point oublier de le dire, justifient éloquemment une assertion que d'aucuns ne sauraient admettre : la moralité n'est point une question de toilette. Nulle tribu de la région n'a de mœurs plus régulières; les femmes y sont des anges de pureté en comparaison des matrones massaï au costume si convenable pourtant et parmi lesquelles le vice règne et gouverne.

A Koua-Soundou les vivres sont à très bas prix et semblent inépuisables : un fil de perles me donnait de la farine pour quatre hommes, ou bien des patates douces pour huit; un mouton vaut quinze fils; une chèvre, vingt. Le poisson du Nzoïa variait notre menu.

Mais j'étais trop impatient de voir le lac pour goûter ce bien-être. Aussi, ne m'attardant qu'une couple de jours à Koua-Soundou, je partis avec cinquante hommes, laissant les autres sous les ordres de Makatoubou. La contrée qu'il nous restait à traverser passait pour fort dangereuse; Mansimba le savait si bien qu'il s'arrangea pour être introuvable au moment du départ. Nous franchissons le Nzoïa par un gué long de cent mètres et profond de trois pieds; les eaux courent sur le lit rocheux avec une impétuosité terrible.

Nous dirigeant vers l'ouest, nous approchions d'un village, quand soudain le cri de guerre vint nous faire tressaillir. La contrée tout entière emblait donner naissance à des multitudes d'hommes armés. Des centaines d'indigènes nous environnèrent bientôt : je les rassurai, sans trop de peine; mais, pendant plusieurs heures encore, nous vîmes accourir de nombreuses troupes, prêtes à se précipiter sur l'ennemi. Certes je ne m'étonne plus que les caravanes aient été si souvent arrêtées dans un pays où en un clin d'œil on peut ainsi réunir plusieurs milliers de guerriers. En revanche, il n'y a pas d'arbres dans cette région; c'est à peine si chaque hameau en possède quelques-uns; aussi le besoin d'ombre et de combustible s'y fait-il vivement sentir.

Je m'étonnais de plus en plus de constater l'extrême densité de la population dans ce pays, et je m'en inquiétais à mesure que je voyais ces indigènes se montrer plus insolents et faire mine de nous barrer la route. La colère m'envahissait peu à peu tandis que je redoutais de les voir s'opposer à mes desseins, et je me jurais de marcher en dépit de tous les obstacles. Nous pûmes heureusement atteindre, sans incidents bien sérieux, le village de Seremba, où sont établies de nombreuses fonderies alimentées par du minerai provenant d'une chaîne de montagnes située plus au nord; on le prépare dans des fourneaux à ciel ouvert, où se trouve au-dessus le charbon amoncelé contre une muraille basse; au fond, un trou et un canal par où s'écoulent les scories. Le courant d'air est assuré par un double soufflet, qu'un homme manœuvre debout et avec une dextérité surprenante. Toute une journée de travail est nécessaire pour produire une masse pesant de sept à huit kilogrammes. Dès qu'on la croit en état, on la retourne, et, aussi promptement que possible, on la coupe au moyen de haches maniées avec une vigueur herculéenne. Ce fer est de première qualité. Les Oua-Kavirondo, ceux du Samia surtout, savent en tirer un excellent parti. Ils le martèlent admirablement, non pas en fil rond, comme le senengé de la côte, mais en tiges tétragones, d'un doux éclat argenté. Les élégants du pays les portent autour du cou, du bras, des jambes, à la façon des femmes massaï; seulement on ne le dévide pas en spires continues; il est disposé en anneaux distincts, qu'on rive ensuite les uns aux autres. Leurs armes et leurs outils sont en usage dans tout le Kavirondo. Je regardai leurs marteaux avec le plus vif intérêt : des pierres pour les travaux plus grossiers; puis, une fois la première façon donnée, à une bêche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par exemple, ils prennent une sorte de lourde flèche et frappent avec le rebord de la pointe; pour le fil carré, ils tapent avec l'extrémité d'un cylindre, en fer, comme l'outil précédent.

A l'heure que j'avais fixée pour le départ, le village entier s'assemble : « Pourquoi traversais-je leur pays sans leur congé avec mon cri de Nyanza ! Nyanza ! Que voulais-je à ce lac? Sans doute y accomplir quelque œuvre d'outchaoui (magie noire) ! » Ces braves gens avaient la prétention de nous mettre sous séquestre. Je descendis sur les rives du Nzoïa, chasser les hippopotames, pour faire diversion à ma colère; en mon absence, le chef fit poster des sentinelles à toutes les portes du village. Le lendemain il fallut enlever le passage de vive force pour pouvoir en sortir.

Une demi-heure après, nous arrivions au sommet d'une chaîne de petites collines : j'étais enfin au terme de mon pèlerinage ! Une baie du grand lac étincelle au soleil, entourée de plages basses, close au sud par plusieurs îles, et mollement voilée par la brume. Après une heure de marche ou plutôt de course fiévreuse, j'étais sur la plage du Victoria Nyanza, je me désaltérais à ses eaux pendant que les hommes y entraient jusqu'au genou, tirant des coups de fusil, sautant, gambadant,



Le Nyanza vu de Massala. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

s'éclaboussant comme des insensés. Le premier débordement de leur enthousiasme calmé, ils accoururent se grouper autour de moi, et ces braves camarades, me voyant maintenant au but de tous mes efforts, me serrèrent la main avec une joie si franche, une cordialité si parfaite, que les larmes me vinrent aux yeux.

Tout près de là se trouvait le village de Massala, le second chef du Samia, le district où nous nous trouvions actuellement; nous y allâmes camper. Je pus alors me reposer de mes travaux avec la conscience d'avoir accompli ma grande œuvre; désormais c'était dans la patrie que je devais chercher le phare qui allait guider mes pas. Le lendemain, pour n'être pas en reste de bonne grâce avec mes hôtes, j'organise des danses. Martin essaye d'initier les jeunes filles aux charmes mystérieux de la valse, et moi je leur enseigne les évolutions fantastiques et rapides d'une gigue écossaise. Cet accès de bonne humeur avait si bien convaincu de ma bonhomie les habitants, qu'ils n'hésitèrent pas, la nuit même, à me dérober toute ma batterie de cuisine. Me passer de vaisselle, de couverts, était un sacrifice au-dessus de mes forces. Je fis preuve d'énergie. Mes hommes rassemblés autour de moi, armés de leurs fusils, je fais poster des sentinelles à toutes les issues. Puis, leur ordonnant de saisir des brandons enflammés, je déclare que je vais mettre le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feu au village si tous les objets volés ne me sont pas rendus. Il y avait bien dans la bourgade quatre cents hommes en état de porter les armes : mon audacieux coup de force leur fit perdre la tête. Toute la population étant plus ou moins complice du larcin, Massala, le grand chef, le premier, se mit en quête des objets dérobés, et le soleil se montrait à peine au-dessus de l'horizon, que j'avais déjà récupéré presque tout.

Chose curieuse, cette aventure me plaça très haut dans l'estime des naturels, et dans l'après-midi nous étions en si bons termes, qu'ils m'accordèrent gracieusement la permission de les photographier. Les jeunes filles sont grandes et bien découplées, sans avoir les hanches très développées.

Nous n'étions plus qu'à soixante-quinze kilomètres du Nil; mais j'avais la fièvre; ma pacotille était déplorablement réduite; nous nous trouvions maintenant sur les frontières occidentales du Kavirondo, et les tribus limitrophes étaient en guerre avec les habitants du pays. Cettefois, comme tant d'autres, je compris que prudence est mère de sûreté, et je me décidai à reprendre la route de la côte.

XII

AU LAC BARINGO PAR L'ELGON.

Terrassant la fièvre. — Première journée de retraite. — L'Elgon et ses caves. — Dans les bras de la mort. — Les Oua-Souk. — Le lac Baringo.

La réception qu'on nous avait faite sur la route du Nyanza ne m'encourageait guère à retourner par Seremba, et je préférai couper à travers la chaîne voisine. Cette contrée, jadis peuplée, mais souvent visitée par les guerriers de Mtésa[1], dans leurs fréquentes incursions sur la côte du Samia, est aujourd'hui déserte.

Le 15 décembre nous nous dirigions au nord vers Mzemba, la ville d'Ouchem, le principal chef du Samia.

Le 14 je gisais sur ma couchette, en proie à un accès de fièvre paludéenne et me sentant près de délirer. Il me restait pourtant assez de mémoire pour me rappeler qu'il n'est remède plus efficace que de « faire marcher sa fièvre ». Donc le lendemain je fis sans broncher une étape de six heures.

1. Voy. les tables du *Tour du Monde*.

Vers midi nous entrions dans une sombre forêt au milieu de laquelle coulait un ruisseau. En choisissant un terrain pour le bivouac, je faillis tomber sur un python, que tuèrent mes gens; il mesurait trois mètres soixante-cinq centimètres de long et trente-sept centimètres de « tour de taille » : c'est le *tchato* des Oua-Souahéli. Une fois sous ma tente, je m'affaissai comme une machine montée pour faire un certain nombre de tours et qui s'arrête lorsque le ressort est détendu.

La marche suivante fut très pénible, vu le nombre de ruisseaux marécageux qu'il fallut traverser : le Sio les draine tous.

Le village où nous passâmes la nuit est noté dans mon carnet, pour son excessive propreté d'abord, ensuite parce que nous y vîmes certaine demoiselle, en costume d'Ève, qui avait bien sept pieds de haut (deux mètres cent trente-cinq millimètres). Un de mes hommes, dont la taille mesure six pieds trois pouces (un mètre neuf cent cinq millimètres), semblait un nain à côté d'elle.



Filles du chef de Massala. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le lendemain nous repassions le Nzoïa, et arrivions à Koua-Soundou dans la matinée. Makatoubou et ses gens étaient en parfaite santé; ils avaient acheté quantité de vivres pour notre voyage à travers le désert.

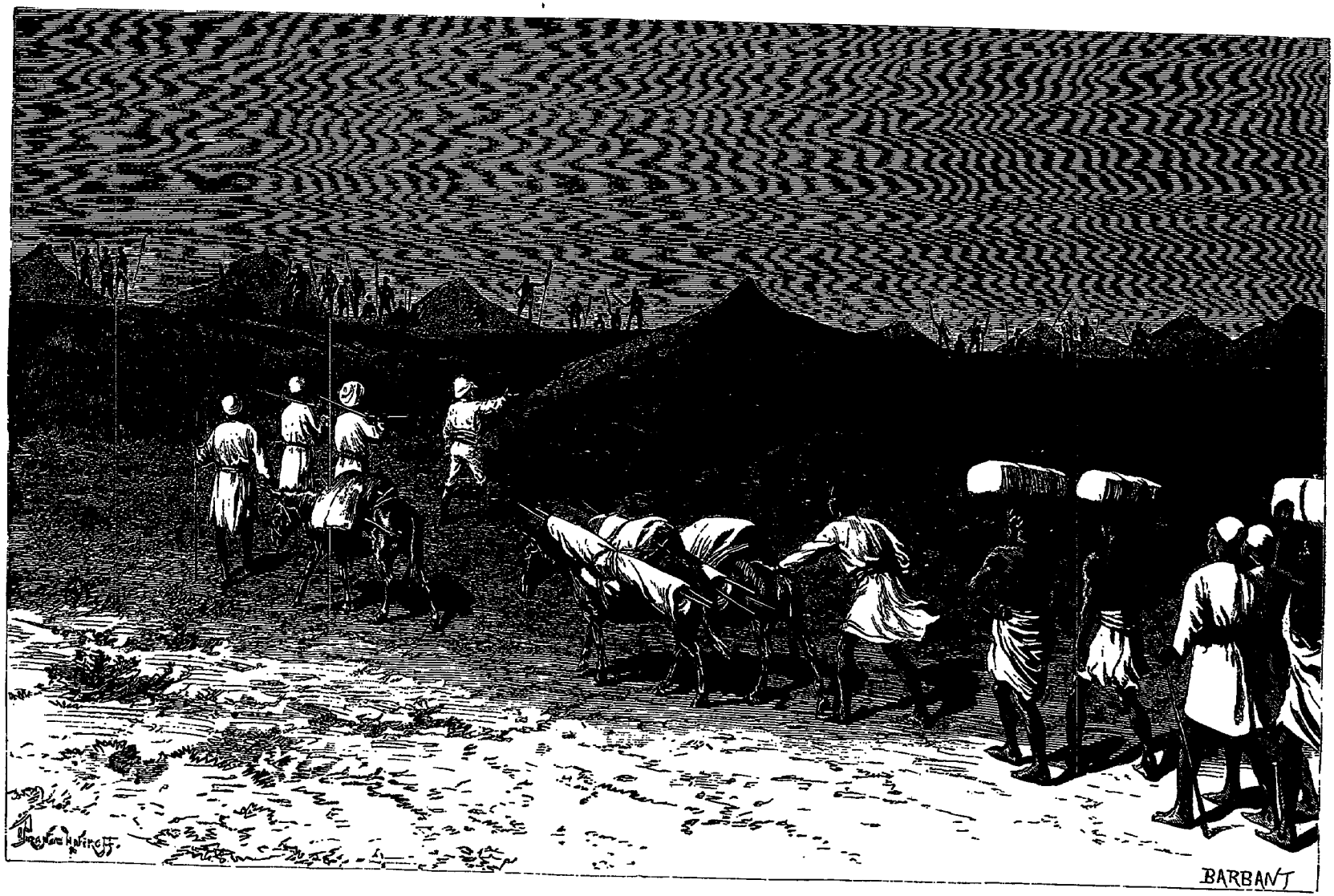
Le 24 décembre, un peu remis de ma fièvre, j'entreprends la première étape de notre marche de retraite. En sus de sa charge, composée principalement de grains, chaque homme portait pour douze jours de vivres. Nous en avions, en somme, à peu près pour un mois.

Je désirais vivement visiter les cavernes de l'Elgon et faire connaissance avec leurs habitants, et nous prîmes la route du nord. Il fallut pour cela gagner l'autre rive du Nzoïa. Le passage nous prit deux heures, mais s'accomplit sans accident.

Nous marchâmes d'abord au nord, puis à l'est, au milieu d'une contrée absolument déserte, une vraie « terre sans maître »! (*No man's land*).

Le 26 nous arrivions aux frontières de Massaoua; il y avait guerre entre les habitants et leurs voisins de l'Elgon, et personne ne voulut me servir de guide. La semaine même qui suivit notre départ de cette portion merveilleusement populeuse du district, les Massaï y firent une descente et razzièrent tout le bétail.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

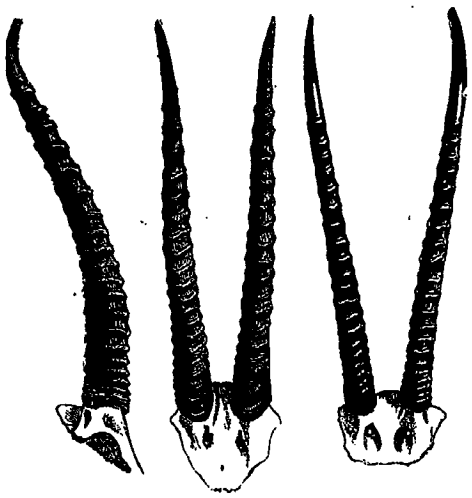


Murs et portes de Massala (voy. p. 355). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, la caravane se remit en marche; nous n'avions que notre bonne étoile pour nous conduire à travers les dédales de la forêt, où viennent mourir les pentes inférieures de l'Elgon.

A midi passé nous étions au pied de la montagne et campions sur un tributaire du Guaso Lodo. Nul indigène ne paraissait. Après avoir inutilement tiré les trois coups de fusil réglementaires, j'envoyai en éclaireurs Makatoubou et quelques hommes; ils revinrent dire que, autour d'un épaulement du mont et sur l'autre versant d'une petite vallée, on voyait de la fumée sortir d'un trou noir; plusieurs orifices semblables se montraient à la base d'une ligne de falaises. Le lendemain matin, escorté de Sadi et de quelques-uns de mes meilleurs engagés, je me dirigeai vers les cavernes. La montagne, composée de couches énormes de conglomérats alternant avec des nappes de lave, se dresse au milieu des roches métamorphiques qu'on voit affleurer à ses pieds. Quelques indigènes se montrent à la cime de roches qui nous paraissent inaccessibles; mais nous découvrons un sentier des plus escarpés qui conduit au village. Après de longs pourparlers, les indigènes nous permettent de monter avec eux, et nous nous trouvons bientôt sur une sorte de banquette vis-à-vis d'un énorme trou béant dont l'entrée est défendue par une forte palissade de troncs d'arbres. Cette caverne, longue de trente mètres, large de huit, haute de dix, abrite tout un village. Tout autour de la montagne il s'en trouve un grand nombre d'autres semblables; quelques-unes s'enfoncent si loin dans les entrailles de la terre, que les naturels n'en ont jamais trouvé le bout. Quant à leur origine, les habitants de ces curieuses excavations n'en ont pas la moindre idée; et cependant un rapide examen a suffi pour me convaincre qu'elles ont été taillées de main d'homme. Dans quel but? Je ne le sais. Peut-être faut-il voir là d'anciennes galeries, percées, il y a un temps immémorial, par un peuple d'une civilisation avancée, pour l'extraction de pierres fines et de métaux précieux.



Gazella Thomsoni. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Quoi qu'il en soit, mon éloquence fut impuissante à tirer des indigènes aucun éclaircissement à ce sujet, ni les amener à me procurer un guide pour me conduire à l'Elgueyo. En redescendant, fort désappointé, j'aperçus encore nombre de cavernes creusées dans le conglomérat. L'une d'elles était inoccupée. C'était une très vaste chambre, haute de plus de quatre mètres; j'essayai d'en explorer les profondeurs; mais, au bout d'une centaine de mètres, je dus revenir sur mes pas: l'obscurité ne me permettait plus d'y rien distinguer. Les abords de cette caverne étaient assez difficiles, et près de l'ouverture une cascade pittoresque y faisait couler de l'eau en abondance. La mauvaise volonté des habitants de l'Elgon nous mettait dans l'obligation de traverser sans guide ni boussole, et sans autres indications que de très vagues renseignements, une vaste contrée que ne sillonne aucun sentier. Pendant notre première étape nous suivîmes la base de la montagne, où les ouvertures des cavernes se montraient nombreuses. La caravane dut franchir quatre torrents profonds, dont une végétation touffue rendait les abords difficiles, avant d'arriver au campement, où un commencement d'incendie, rapidement éteint d'ailleurs, nous causa une vive alarme.

Je voulus célébrer le dernier jour de l'année 1883, qui m'avait été jusque-là si favorable, en offrant à ma troupe une pièce de gibier. Suivi de Brahim, je m'escrimai pendant trois heures dans les hautes herbes avant de distinguer un couple de buffles paissant à quelque distance. Nous nous glissons à une cinquantaine de mètres. Je tire, et atteins l'un d'entre eux au côté gauche, pas au cœur malheureusement, car l'animal décampe à grands pas; je me faufile à sa suite, le serrant toujours de plus près. Une nouvelle balle de mon express lui traversa l'épaule, mais, grâce à la ténacité de vie si caractéristique de cette espèce, il continuait à marcher. Je visai encore, la tête cette fois. Mon troisième projectile toucha le cerveau, car, après s'être débattu convulsivement pendant quelques secondes, le buffle se coucha, évidemment pour mourir. Mais j'eus l'inexcusable imprudence de troubler ses derniers abois. Impatient de prendre possession de ma conquête, je m'avance, l'air dégagé, la carabine sous le bras. Brahim, plus avisé, m'avertissait de tirer au large. Vraiment, si je n'eusse eu un instant de folie — les gens les mieux portants ont leurs accès de fièvre — je n'aurais point oublié là-bas un fait connu de tous : tant qu'il reste un souffle de vie à ces brutes, il leur reste aussi la volonté de se venger et la force de vous jouer quelque mauvais tour. Le buffle ne pouvait nous voir; il tenait encore la tête haute et fière, mais tournée d'un autre côté. Sans prêter attention aux signes de Brahim, je marche sur la bête pour lui donner le coup de grâce à bout portant. J'étais à moins de six mètres, et cependant elle ne m'apercevait point; je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me glissais sans bruit dans les herbes. Un ou deux pas : je frôle quelques feuilles sèches ; le buffle tourne la tête ; le beuglement féroce qui soudain me glace le sang dans les veines me fait comprendre en un clin d'œil que l'ennemi va fondre sur moi : il se dresse sur ses jarrets. Absolument saisi par la surprise, sans pensée, sans pouvoir de réflexion, et poussé seulement par l'instinct, je fais un demi-tour et commence à battre en retraite. Si ma mémoire est fidèle, je ne sentais aucune frayeur : il me semble me rappeler même que je courais fort à loisir, plutôt comme par divertissement, divertissement toutefois qui ne devait pas longtemps durer. Brahim, il m'en souvient, fendait les airs à toute vitesse.... Puis un bruit derrière moi, comme d'un écrasement de branches ; quelque chose me touche à la cuisse, et je me sens lancé dans les airs ainsi qu'une fusée.

Puis je me rappelle m'être trouvé par terre contusionné, étourdi, avec la sensation indéfinie de quelque chose d'inaccoutumé, avec la vague idée qu'il me fallait prendre garde : à quoi ? Je ne le savais plus ; lentement et péniblement je rouvre les yeux : voici la bête colossale à moins de trois mètres : elle surveille sa victime, mais semble dédaigner de charger un ennemi sans mouvement.



Cornes de mon buffle. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

J'étais étendu dans les herbes, la tête tournée vers le buffle. Chose étrange ! en ce moment, et pour ainsi dire dans les bras même de la mort, je n'éprouvais pas la moindre angoisse ; seulement une idée jaillit à travers mon cerveau comme une décharge électrique : « S'il se jette encore sur moi, je suis un homme mort ! » On eût dit que le buffle lisait dans ma pensée. Voyant quelques signes de vie dans un corps immobile jusque-là, il fit entendre un ébrouement formidable et se ramassa sur lui-même pour se ruer contre moi. Brisé, paralysé comme je l'étais, je ne pouvais songer à défendre ma vie : je cachai ma figure dans l'herbe, espérant vaguement que de cette façon elle ne serait pas mise en capilotade. Tout d'un coup, la détonation d'une carabine ébranle la forêt. Je relève la tête : à ma joyeuse surprise le buffle me présentait maintenant la queue. Profitant instinctivement de ce répit momentané, et rassemblant mes forces avec une énergie désespérée, je parviens à me traîner un peu plus loin. Ma main, par hasard posée sur ma cuisse, perçoit quelque chose d'humide et de chaud ; une exploration plus précise permet à mes doigts de pénétrer dans un trou profond. Puis j'entends une volée de coups de fusil, et le taureau tombe, bien mort cette fois.

Alors une sensation de calme, comme s'il m'était permis enfin de trépasser en paix, s'empare de moi : mes yeux se voilent, je vais m'évanouir. Mais l'idée me poursuit que mon sang coule toujours, et, par des efforts presque surhumains, je réussis à baisser mon pantalon et à bander étroitement de mon mouchoir la profonde blessure ; puis je souris à Martin pour le rassurer, et me laisse doucement aller dans ses bras. Un moment après, je reprends mes esprits, ce qui relève merveilleusement ceux de mes camarades ; l'hémorragie a beaucoup diminué ; ils retirent mes bottes pleines de sang. Pour leur montrer que l'accident n'aura point de portée, j'essaye de marcher un peu ; tout danse, tout tourne, et je m'étends de nouveau sur le sol. Plus tard on m'apprit que j'avais été lancé vers le ciel de la façon la plus correcte possible ; mon chapeau tombant d'un côté, ma carabine de l'autre, comme si, voltigeant dans les airs, je faisais pleuvoir des cadeaux sur les bancs de quelque hippodrome. J'avais dû m'abattre sur le côté, car j'étais sérieusement contusionné à l'une des joues et sur un des côtés de la poitrine ; les premiers jours, je croyais même avoir une ou deux côtes rompues ; il n'en fut rien, par bonheur. Et je ne me souviens nullement de ce voyage dans l'espace ni de la chute qui suivit.

Ma plaie était peu douloureuse. La corne avait pénétré de quinze centimètres dans les chairs, rasant l'os et venant ensuite effleurer l'épiderme au-dessus. La blessure ressemblait plutôt à une section des tissus qu'à une déchirure ; avec mon excellente constitution je pouvais espérer la voir guérir.

Ainsi finit l'année 1883, et en souvenir de ce jour je présente au lecteur le portrait de ces cornes, massives et superbes ; la courbe en est d'une grâce exquise ; d'une extrémité à l'autre elles mesurent, en ligne droite, près d'un mètre douze centimètres. Je lui présente également celles d'une gazelle à laquelle j'ai donné mon nom.

Tous mes membres étaient perclus de douleurs ; il m'était impossible de me remuer sans aide ; on dut même me faire manger. Mais ce n'était pas le moment de me laisser dorloter : il fallait, à tout prix, franchir les immenses solitudes où nous nous trouvions engagés. Martin me construisit une sorte de litière, et pour la première fois de ma vie je me soumis à l'humiliation d'être charroyé comme un ballot. Mes gens se disputaient l'honneur de me porter. Quel changement avait transformé ce rebut de la population de Zanzibar, depuis le temps où il ne formait qu'un vil troupeau d'esclaves dont on n'aurait pu venir à bout sans l'aide du bâton ! C'étaient maintenant « des hom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes », « des frères »; il fallait même modérer l'ardeur avec laquelle ils chargeaient sur leurs épaules la civière de « Nos dollars », sobriquet dont ils m'avaient affublé en souvenir d'un incident fâcheux pour l'honneur du nom anglais, rarement terni jusqu'alors dans l'Est Africain. Au cours d'une précédente exploration, la mort du chef de l'expédition avait entraîné, pour les porteurs, la perte de gages gagnés honorablement par un très rude labeur.

La caravane contourna la base des monts Chibtcharagnani, opération rendue très pénible par l'obligation de franchir les nombreux torrents qui s'écoulent vers le Nzoïa. Cependant, grâce à l'immobilité que je gardais, ma blessure se fermait rapidement, sans autre remède que l'eau fraîche : il n'y eut ni suppuration ni inflammation.

Le 7 janvier nous atteignîmes la zone des forêts qui couronnent le rebord du plateau du Guas 'Nguishou. Je savais déjà qu'il n'existe, pour descendre des falaises de l'Elgueyo, que deux passes, deux échancrures de l'arête, dissimulées par l'impraticable forêt au travers de laquelle j'hésitais à m'aventurer. Un chasseur andorobbo qui avait promis de nous y guider disparut après nous y avoir égarés. Il fallut nous frayer à la hache une trouée sur les traces d'un ancien sentier; à midi enfin nous étions sur les bords de l'escarpement, et nous commencions à dévaler. A une heure nous campions dans une bananeraie, près d'un ruisseau babillard, et le lendemain je m'arrêtais au bivouac de deux trafiquants que j'avais connus à Mombâz et qui achetaient de l'ivoire dans les environs. Après avoir accordé à ma blessure un repos nécessaire, nous recommençons à descendre la montagne, par un talus presque vertical, puis nous suivons la base de l'escarpement à travers la plus acérée des brousses épineuses, jusqu'au Ouei-ouei. Enfin, nous dirigeant vers le versant occidental du Kamasia, nous atteignons, à la fin de l'étape suivante, notre ancien campement de Kaptè. Impatient de savoir ce qu'était devenu le noyau de ma caravane, je pris les devants, laissant derrière moi Makatoubou et le gros de ma troupe. Une première marche nous fait traverser la montagne; la seconde nous amène au quartier général, où, sauf la mort d'un de nos porteurs, tout s'était assez bien passé pendant mon absence. Mais, dans l'intervalle, la chaleur avait tout desséché aux alentours, et les moustiques rendaient le pays presque inhabitable.

J'eus comme distraction la bonne fortune de voir plusieurs membres d'une tribu du nord, les Oua-Souk. Ils vont absolument nus, si j'en excepte un très petit morceau de peau de chevreau brodée de perles que l'un d'eux avait sur la poitrine comme une bavette ; un ornement de laiton plat pendait de leur lèvre inférieure, embarrassant, sans nul doute, et douloureux à porter. Mais leur coiffure est surtout remarquable. Au moyen de quelque procédé, que je ne pus découvrir, ils arrangent leur chevelure en une sorte de sac un peu pointu en arrière ; un long « bigoudi » de corne en fait le tour et se relève sur le sommet du crâne; une préparation glutineuse colle les cheveux en une masse solide, qui les fait ressembler à un morceau de bois d'ébène brut. L'ouverture de cette façon de cornemuse est en dessous, la main s'y introduit en remontant derrière le dos ; ils y placent divers petits objets, leur verroterie, etc., etc.

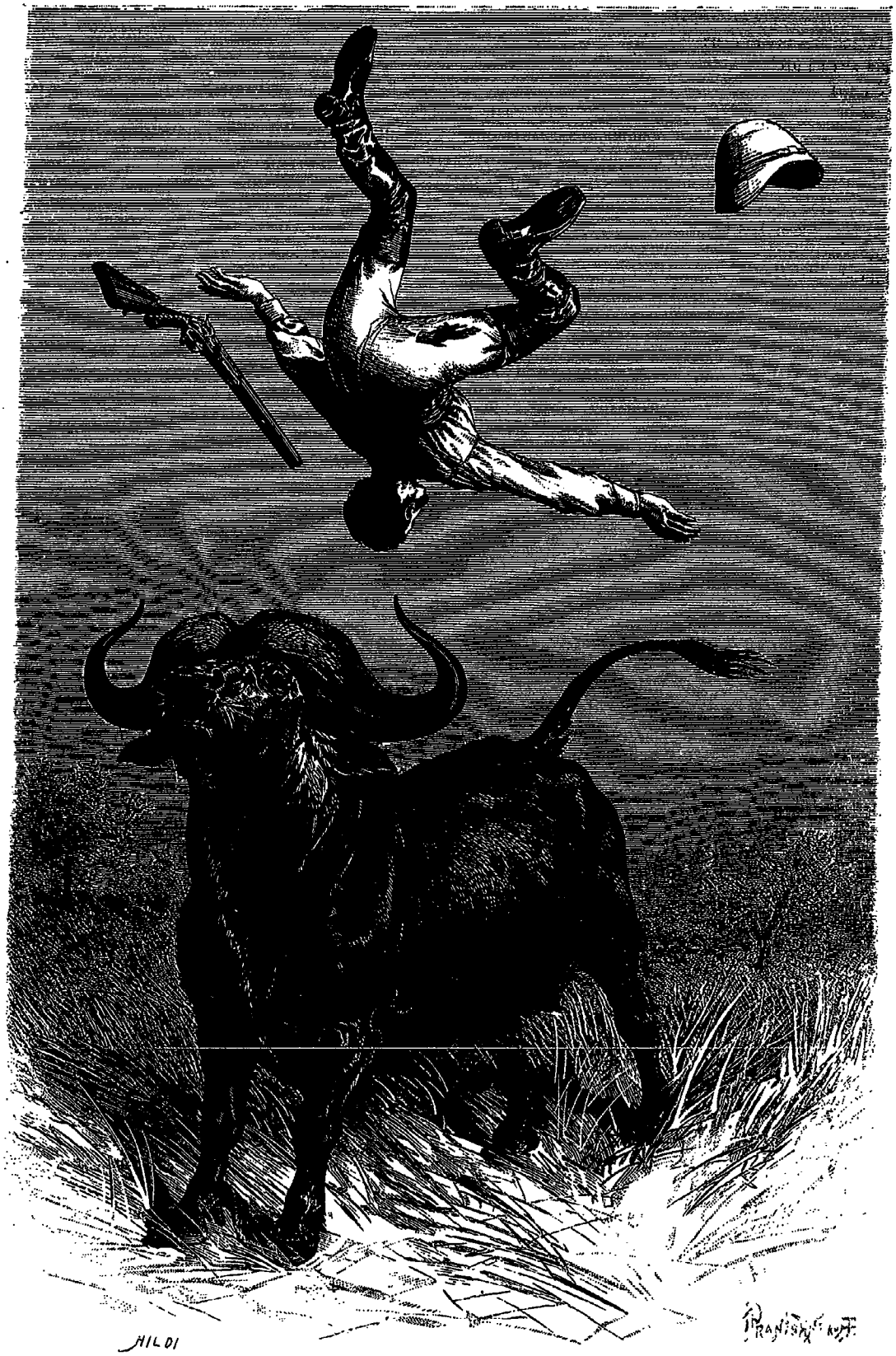


Naturels de Souk. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Les Oua-Souk sont, dit-on, fort batailleurs et en remontreraient aux Massaï, chez lesquels ils se permettent de faire de nombreuses incursions; ils ont même forcé ces guerriers redoutables à se retirer des parties septentrionales du Lykipia. Ils occupent une superbe et pittoresque chaîne de montagnes qui traverse la grande dépression longitudinale à quelque cinquante kilomètres au nord du Baringo, élèvent bétail, moutons et chèvres, et cultivent aussi le sol. Ils ne se construisent pas de huttes, à moins qu'on ne donne ce nom à une grossière enceinte de pierre assez large pour contenir deux personnes ; s'il pleut, ils s'accroupissent dans ces bouges sans toit, s'abritant sous des peaux de bœuf tannées.

Au delà du pays des Souk on trouve l'Engobot, depuis quelques années seulement ouvert au trafic de la côte; ensuite viennent environ cent trente kilomètres de forêt, inhabitée par les hommes, mais où, dit-on, de nombreuses troupes d'éléphants vivent dans une profonde paix; leur ivoire pourrit sur le sol, car les gens de la région avoisinante n'ont aucune relation avec les traitants et ne connaissent pas la valeur de ce précieux article : une défense vendue en Angleterre trois ou quatre mille francs coûte là-bas la peine de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lancé dans les airs (voy. p. 359). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la ramasser, ou les deux sous de verroterie qu'on octroie aux naturels.

Jumba Kimameta, nous l'apprîmes plus tard, traversa le premier ce pays inconnu et gagna l'Elgoumi, qu'il trouva extraordinairement populeux; les habitants lui vendaient des ânes pour quelques fils de perles, une chèvre pour un seul, une défense d'éléphant pour deux ou trois, de grandes corbeilles de vivres pour des prix analogues. Les naturels ont des atours de perles tout à fait différents de ceux que vendent les traitants et qui doivent avoir été importés à une période fort ancienne; les femmes mettent un minuscule tablier de peau, les hommes, une étroite ceinture de verroterie. Près du point le plus éloigné qu'atteignit Jumba, on lui parla d'un très vaste lac salé où voguent des bateaux.

Quant au Baringo, sur les bords duquel nous étions revenus, il a trente kilomètres de long sur seize de large. Pendant la saison des pluies il reçoit sept ou huit gros torrents, sans que cette énorme masse de liquide fasse monter son niveau de plus de soixante centimètres : phénomène énigmatique, si l'on n'admet pas l'existence d'un émissaire souterrain. L'eau n'a pas la moindre salure, et nourrit un nombre incalculable de poissons. Kirouan, l'île centrale, est habitée par des Oua-Kouafi, qui cultivent le sol, et possèdent des bœufs, des brebis et des chèvres. Ils vont et viennent dans de jolies nacelles, faites de troncs assemblés d'une légumineuse aussi légère que le liège, suffisantes pour contenir un homme. Mais aucun d'eux ne voulut me passer dans l'île, craignant que ma présence ne suffît pour l'ensorceler.

XIII

NOS CHASSES A BARINGO. — LE RETOUR A LA CÔTE.

Sous les pieds d'un éléphant. — Terrible anxiété. — Ma première conquête d'ivoire. — Chasse au lion.... pour rire. — En route pour Naïvacha. — Symptômes inquiétants. — En détresse. — Six semaines de lutte contre la mort. — Retour à Rabaï.

Makatoubou revint du Kamasia à la fin de janvier, avec beaucoup moins de vivres qu'il n'en eût fallu pour un séjour prolongé au Baringo et le voyage de retour par la terre des Massaï. Ma blessure était bien guérie et je ne demandais qu'à repartir; mais comment abandonner les vieux traitants que Jumba avait laissés à Ndjemps? Ils commençaient à être fort inquiets de la longue absence de leur chef; de sinistres rumeurs couraient la contrée; on ne parlait plus que de combats, que de massacres, et je me vis forcé d'attendre encore, malgré l'épuisement de nos pacotilles et provisions.

Donc je me décidai à visiter la région nord du district, et à prendre, si possible, un peu de bon temps à la chasse.

Nous nous dirigeâmes à l'est, vers la base des monts Lykipia, à travers un terrain bouleversé où la marche était des plus pénibles. Le lendemain on signale un troupeau de buffles, que je jugeai prudent de ne pas attaquer. J'allais montrer le même respect pour un rhinocéros, mais il se permit de nous courir sus, il le paya de sa vie; son camarade, à son tour, reçut une balle dans le cœur; un troisième, traversant notre route, fut salué de la même façon; nous le croyions bien mort, Brahim sauta sur lui, et en un clin d'œil son couteau disparaissait dans la gorge du colosse; mais, juste à l'instant où le sang jaillissait en un torrent vermeil, la bête se releva brusquement et d'un coup de tête se débarrassa de son bourreau; nous nous éparpillons à corps perdus; elle s'assure sur ses jarrets et nous charge, le cou entièrement ouvert; mais sa vie s'écoulait avec son sang, et en quelques minutes ce fut fini. J'aperçus aussi, de loin, une antilope, différente de toutes celles que j'avais vues jusqu'alors, probablement le plus petit des coudous.

Le lendemain je tirai un buffle, dont je faillis recevoir un nouvel et sérieux avertissement : j'étais presque entre les cornes de l'animal, altéré de vengeance, que je regardais encore ailleurs, prenant pour ma victime un autre buffle qui détalait à toutes jambes.

A quelque distance de là, Brahim me signale un éléphant. Enfin j'en tenais donc un! Mais comment l'approcher : ni arbre, ni fourré dans le voisinage du noble animal. Un ravin nous permet de gagner du terrain sans risquer d'être vus; mais il se termine à moins de cinquante mètres de la bête; ici commencent les difficultés réelles. L'éléphant broutait sans se presser, mais de temps à autre il se tournait à demi pour tondre quelque arbrisseau; nous nous aplatissions sur le sol pour nous relever ensuite et nous glisser en avant, prêts à nous dissimuler encore quand il faisait mine d'allonger le cou de notre côté. Mes sensations, toutes piquantes qu'elles étaient, devenaient de moins en moins agréables; je me trouvais sur un terrain découvert à quelques mètres seulement du Goliath des quadrupèdes.

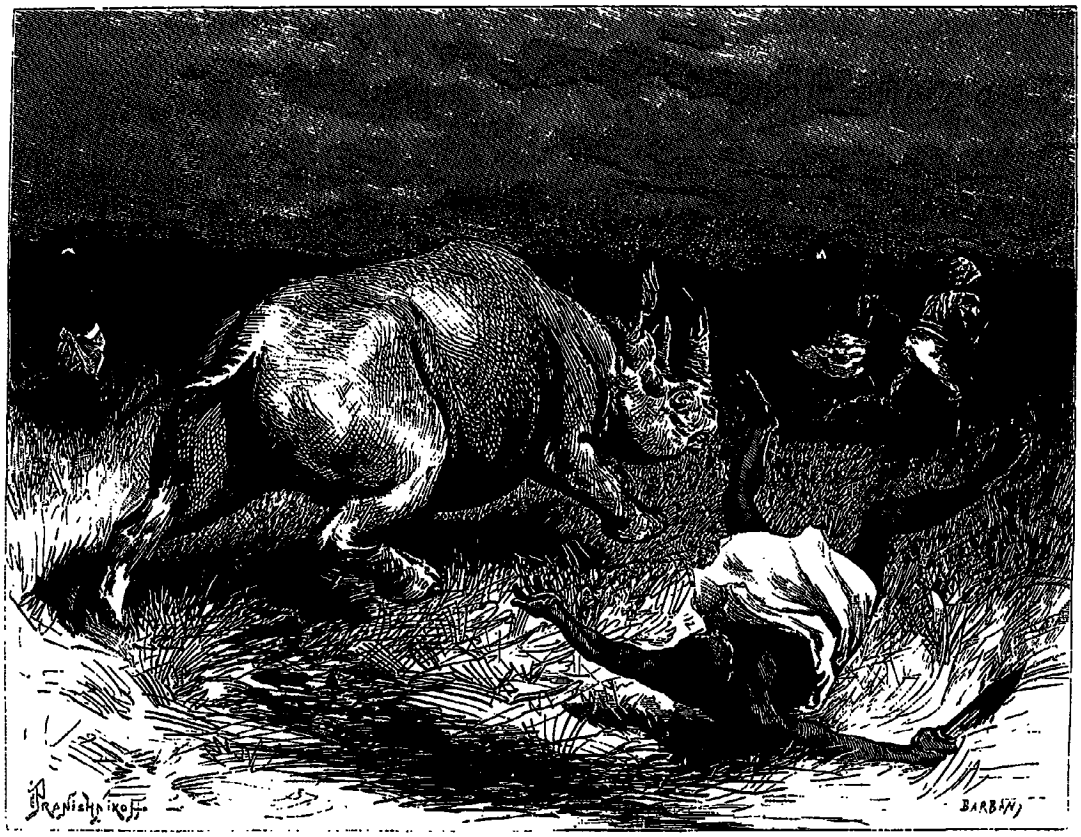
Dix mètres! nous étions à la distance voulue : non sans une certaine trépidation, je pose un genou en terre, je lève mon fusil; enfin la bête fait le mouvement que j'attendais et se présente presque à angle droit. Une balle de mon 8-bore l'atteint, mais un peu diagonalement, car elle manque le cœur. L'animal pousse une sorte de grognement et s'éloigne d'un trot rapide; je lui dépêche le contenu du second canon, puis je saisis ma carabine express, dont je tire les deux coups. Au quatrième l'animal fait entendre un cri éclatant comme celui de la trompette; il vire de bord et s'élance de notre côté. « Cette fois, c'est pour tout de bon! » me dis-je; pourtant il me reste assez de présence d'esprit pour tomber derrière une touffe d'herbes et, d'une voix tour à tour furieuse et suppliante, intimer à mes compagnons l'ordre de faire de même, car ils se mettaient en devoir de prendre la fuite, ce qui les eût voués à une mort certaine. Brahim avait rechargé mon fusil avec des cartouches, oubliant d'abattre le levier. Rectifiant cette dangereuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

méprise, je me tortille dans une position convenable pour voir quand viendrait le moment.

On s'imaginera plus aisément que je ne puis décrire mon émotion à la vue de ce monstre avançant avec une vitesse terrible, animé du désir de la vengeance. La gorge douloureusement contractée, je comptais tous ses pas. Quoique celui-ci dût être grièvement blessé, il lui restait évidemment assez de force pour nous écraser tous. Il accourait, droit sur notre retraite; il ne pouvait tarder à nous découvrir, et alors!... L'espace qui nous séparait de lui s'amoindrissait avec une effroyable rapidité; une transpiration profuse découlait de mon front et me voilait les yeux, et cependant je devenais plus calme à mesure que s'accroissait le danger.

Une seule chose me préoccupait maintenant : faut-il attendre? L'éléphant approchait toujours. Mes gens me suppliaient de faire feu; je répondis par un coup de pied, leur donnant l'ordre de ne pas bouger. Mon fusil était épaulé; mon regard glissait le long du canon. Dix mètres! à l'instant même où j'allais presser la détente, l'éléphant obliqua un peu de côté : grâce à Dieu, il ne nous avait pas vus; nous étions sauvés! Comme il passait tout près de nous, je me préparais à tirer,



Rhinocéros se débarrassant de Brahim. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

quand une main étreignit nerveusement ma jambe; une voix étranglée par la terreur me conjura de n'en rien faire; je me sentais tout étourdi, tout ébranlé. Notre anxiété avait été terrible, courte aussi, par bonheur; il s'écoula à peine deux minutes entre mon premier coup de feu et le retour de l'éléphant.

L'animal blessé disparut dans le lit desséché d'un torrent.

Mes gens s'étaient lancés avec ardeur à sa poursuite. J'avais les pieds endoloris; je marchais difficilement; je fus bientôt distancé et finis par perdre de vue le gibier et les chasseurs. Le soleil se coucha; j'étais à plus de seize kilomètres du camp, sans armes, dans un district hanté par les lions. L'obscurité se faisait de plus en plus épaisse; je me sentais tout étrange, un peu troublé même, quand un coup de feu retentit dans les brousses lointaines. Bientôt, à ma très grande joie, je vis deux formes humaines se dessiner dans les ténèbres. Brahim et Bédoué avaient tiré presque à bout portant sur l'animal, mais la nuit vint les forcer à abandonner la partie. Nous arrivâmes au camp moulus, éreintés, mais heureux de nous y retrouver sains et saufs.

Le lendemain nous reprenions la piste de la veille. Presque aussitôt un de nos hommes accourt, hors d'haleine : il a vu des éléphants. Mon ardeur se ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veille, et, m'équipant à la hâte, je m'élance vers l'endroit désigné. Ils étaient trois : le mâle, la femelle, un petit. Malheureusement mes hommes se firent voir trop tôt, et les nobles animaux, après avoir fait mine de nous charger, s'enfoncèrent dans un épais hallier où ils disparurent bientôt. Nous réussissons cependant à en suivre la piste; une demi-heure après, nous les avions presque rejoints dans la brousse, où nous avancions avec des précautions infinies.

En tournant autour d'un fourré, j'en vis un à trois mètres; je fis feu et me glissai prestement sous un buisson; d'abord les oreilles étendues, l'animal court droit sur moi; j'allais lui expédier le contenu de l'autre canon, quand, apercevant mes vaillants camarades qui s'enfuyaient à toutes jambes, il parut, lui aussi, contracter la même panique et, pirouettant sur lui-même, rentra sous le hallier. Je m'élançai pour le suivre, croyant, d'après le bruit de branches écrasées, qu'il continuait de l'avant. Quelle fut mon épouvante quand, sortant à grand'peine d'un épais buisson, je me trouvai presque sur lui : un seul mouvement de sa queue eût pu me lancer à terre sans connaissance. Ayant retrouvé mon aplomb, je vis l'animal assis, oui, assis sur son séant, dans une posture pleine de dignité; ne m'arrêtant point à contempler cet étrange spectacle, je dépêchai une balle dans la colonne vertébrale de l'éléphant, qui, solennel jusqu'au bout, s'affaissa peu à peu, ses pieds de devant repliés. Puis, fier comme Nemrod, je me redressai pour me mettre aussi en scène dans ce tableau grandiose. Le premier projectile aurait suffi; l'animal tomba à moins de dix mètres de l'endroit où il l'avait reçu. Les défenses, quoique de petite taille, étaient admirablement belles et pesaient ensemble une quinzaine de kilogrammes.

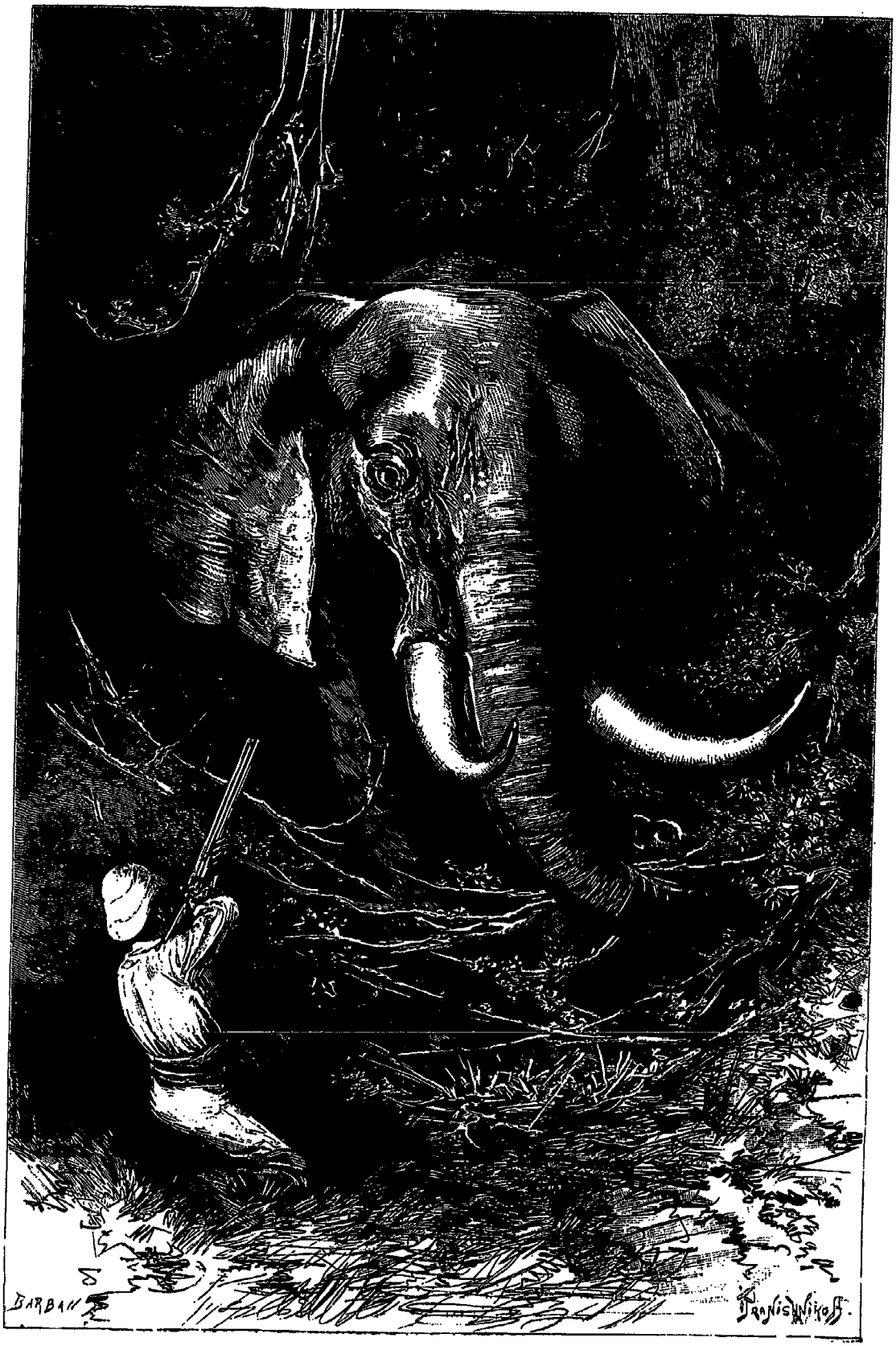
Le lendemain nous nous mettons derechef en quête. Nous entrons sous la feuillée et marchons en silence; un bruit d'éléphants attire notre attention. J'aperçois bientôt un de ces colosses; je tire à moins de dix mètres : l'éléphant, quoique touché, décampe aussitôt, et moi, surexcité, oubliant tout le reste, je m'élance à sa poursuite. Bientôt je le rejoins; sa blessure saignait abondamment; un second projectile l'atteint dans le flanc opposé. Mais, à l'instant même où je tirais, j'entends à ma gauche, et presque à me toucher, un écrasement de sous-bois; il semble qu'on me verse un seau d'eau froide dans le dos; vivement je me retourne : la tête d'un éléphant sort du hallier; le colosse entre dans ma petite clairière, je tombe prestement derrière un méchant broussis, me disant que, pour peu que l'animal ait l'humeur querelleuse, j'en ai tout au plus pour cinq minutes de vie. J'étais seulement abrité par un squelette de buisson, contemplant de bas en haut l'énorme bête, dont la tête me surplombait presque. A droite s'enfuyait un autre éléphant; quatre ou cinq brisaient les branches derrière moi; à gauche, je ne sais combien. De fait, je me trouvais au beau milieu d'un troupeau; tous, il est vrai, tirant au large, sauf celui-ci, qui regardait à la ronde d'un air stupide, comme pour demander ce que signifiait tout ce tapage. Il ne me voyait pas : j'étais trop immédiatement au-dessous. Mais je tenais mon fusil braqué, visant une des dépressions du front, et, s'il avait fait un pas de plus, mon projectile se logeait dans quelque coin de son crâne. J'étais courbé en avant, immobile comme une statue; pas un de mes muscles ne bougeait; dans une anxiété indicible, j'attendais l'occasion d'agir : brusquement l'éléphant se tourne; ma balle lui traverse le cœur. Il beugla, il hurla plutôt un long cri d'agonie et disparut dans le fourré. Quelques instants après accouraient mes compagnons, qui, inutile de le dire, m'avaient planté là au moment du danger. J'en pris un ou deux avec moi, et me remis à suivre la trace de la première de mes victimes. Ce ne fut pas difficile : le sang jaillissant des deux côtés avait aspergé les buissons d'une rosée vermeille. Peu à peu les taches se montrèrent plus espacées et moins visibles; les halliers se faisaient plus épais; il devenait impossible de suivre la piste, et je dus me contenter de retrouver le cadavre du premier éléphant, tombé à moins de cinquante mètres du lieu où je l'avais tiré.

Le soleil descendait sur l'horizon; le camp était fort loin et je dus battre en retraite, après avoir extrait les défenses, de même taille à peu près que celles de la journée précédente. Le lendemain nous nous acheminâmes droit vers la région forestière supérieure : à peine en route, nous signalons une femelle de rhinocéros accompagnée de son petit : m'approchant à quarante mètres, je fais feu de ma carabine express et la touche à l'épaule, un peu trop haut pourtant. Avant qu'elle ait pu recouvrer ses esprits, je l'atteins une seconde fois, au cou; une troisième fois, au côté; elle revient à elle, et, apercevant son nourrisson, semble croire qu'il est la cause de son mal; stupidemen elle se rue sur lui : le pauvre innocent, éperdu de surprise et d'anxiété, présente un spectacle aussi piteux que comique. Sans doute la mère finit par comprendre l'absurdité de son idée, car elle renonça à faire voyager sa progéniture dans les airs, et s'enfuit précipitamment. Je courais après elle, quand un bruit vint m'électriser : je croyais entendre le clairon d'un éléphant, et, laissant le rhinocéros à mes hommes, je m'élance à la poursuite de plus noble gibier : c'était un buffle, dont je me gardai bien de troubler le repos.

Cette existence de fatigues et d'émotions perpétuelles avait mis mes hommes sur les dents; je finis moi-même par m'en ressentir. Bref, je me décidai à retourner à Ndjemps, abandonnant, non sans regret, une partie de chasse qui, en une quinzaine de jours, aurait pu me procurer pour vingt-cinq mille francs d'ivoire.

Le lendemain, par une route très difficile, nous arrivions au lac; de loin je vis un lion, et tuai une antilope, d'espèce nouvelle pour moi, peut-être pour la science. Ce jour-là, avant de gagner le bivouac, je m'escrimais péniblement au milieu des pierres et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Contemplant de bas en haut l'énorme bête. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au travers des épines, sans armes, mon porteur de fusil était assez loin en arrière; soudain mes yeux s'arrêtent sur un spectacle bien fait pour me glacer le sang dans les veines; je prends une attitude qui m'eût valu des tonnerres d'applaudissements sur les planches d'un théâtre d'outre-mer. Un lion superbe était couché à une cinquantaine de mètres au plus, s'abandonnant aux douceurs de la sieste. Je regarde autour de moi; mes hommes sont à peine en vue! Il me faut ma carabine pourtant, et, m'allongeant dans les herbes, je commence à me couler en arrière, gardant toujours mon œil sur la royale bête; lentement, pas à pas, je finis par rejoindre mes gens, qui, d'après mes gestes et mon exaltation, devaient me croire insensé. Je me saisis d'un snider; en proie à la fièvre des « glorieuses attentes », je me vois déjà racontant la mort du lion à une assistance palpitant d'émoi; je lui exhibe la robe du roi des animaux.... Revenu à mon premier point d'observation, je constate avec bonheur que Sa Majesté sommeille encore, et je me glisse vers lui avec tout le stoïcisme d'un fakir indien. Les épines avaient beau pénétrer dans ma chair, ma peau être enlevée des mains et des genoux, rien ne m'arrachait une plainte, rien ne détournait mes regards de ma future conquête. Pouce par pouce je m'en approchais; mon espoir, ma surexcitation grandissaient à chaque seconde : l'émotion me serrait à la gorge. La distance n'était plus que de trente, de vingt mètres; l'animal ne bougeait pas. Voici le moment! Je tirai. — Un terrible tapage — du fusil, pas du lion. Il me souvient qu'en même temps mon genou reculait vivement, au contact d'une grosse épine. Je m'attendais à voir ma victime bondir dans les airs avec un effroyable rugissement d'agonie : il ne remua pas. « Je l'ai tué raide! pensai-je, mais assurons-nous-en! » et je tire de nouveau. — « Rien! il est bien mort! Hourra! un lion! » Je me relève, je le crie à mes hommes; ils accourent, remplissant les airs de leurs acclamations, tandis que je m'avançais vers ma proie. A peine avais-je franchi quelques mètres, que je recevais en plein une terrible douche.... mentale. Ah! dieux! quel âne stupide!! Oui, le lion était mort et bien mort! J'avais fait feu sur une roche!! Je ne m'arrêtai point à expliquer l'affaire à mes suivants étonnés, et m'esquivai prestement : une petite plaisanterie, leur dis-je plus tard, pour les distraire des ennuis de la marche.

Lorsque je fus de retour au camp, j'appris que la famine sévissait à Ndjemps! impossible de s'y procurer des vivres. Attendre plus longtemps, c'était consumer nos provisions en pure perte, et compromettre notre retraite. Je décidai de partir le 17 février. Les nouvelles contradictoires que l'on avait de Jumba me rendaient fort perplexe. Son guide était revenu, disant que toute la caravane avait été massacrée dans l'Elgoumi et que seul il avait pu échapper au désastre. Le lendemain, un autre indigène qui revenait du pays des Souk nous assura qu'il n'en était rien. Sur la foi des premières nouvelles, j'avais offert aux trafiquants laissés par Jumba à Ndjemps, de les rapatrier avec moi, malgré l'excessive exiguïté de mes provisions. Mais, je le dis à leur très grand honneur, ils se montrèrent résolus à ne pas abandonner leur patron, ni forfaire à la confiance qu'il leur avait témoignée. Ils attendraient, au risque de mourir de faim.

Le 22 février je quittais ma petite hutte à l'ombre du sycomore du Guaso Tiguirish, et nous vînmes camper à Ndjemps du Guaso-na-Nyouki. Le 24 nous reprenions notre marche vers le lac Naïvacha, le long d'une lagune qu'alimentent deux ruisseaux et nombre de sources à la température de trente-deux degrés. On remonta ensuite la vallée du Ngaré Rongei (rivière étroite), charmant cours d'eau, formé, lui aussi, par une foule de fontaines chaudes que l'on voit sourdre en bouillonnant le long d'une ligne de fracture. On établit le bivouac près d'une lagune formée par les sources supérieures du Guaso Rongei, et nous dûmes nous contenter de boire de l'eau chaude.

Depuis quelques jours, certains symptômes dysentériques, causés, sans nul doute, par mon mauvais régime des deux derniers mois, commençaient à m'inquiéter. A notre départ du Ngaré Rongei, j'étais si faible que je me vis forcé d'enfourcher une bourrique. Après une étape de huit heures, sans eau, je me trouvais fort mal et ne pus ni manger ni dormir. La journée suivante, mes souffrances augmentèrent, et cependant, sous peine de mourir de faim, j'étais obligé, ayant à peine la force de soulever ma carabine, de poursuivre encore le gibier, pour alimenter ma troupe.

Le 27 j'étais hors d'état de marcher; mais il fallait aller de l'avant. Nous arrivâmes à un kraal où des El-Moran de fort haute mine habitaient avec leurs ditto; cette fois ils se montrèrent bons princes. La nature de mon mal ne faisait plus de doute; j'avais une dysenterie de la pire espèce, et pas le moindre remède pour la combattre : rien que du thé; tout avait disparu, jusqu'au sel de cuisine.

Nous n'atteignîmes notre campement au nord du lac El-Meteita qu'après une terrible course sous un soleil torride. On devait me soutenir sur mon âne.

L'étape suivante nous conduisit à Kékoupé. Plus mort que vif, étançonné sur l'âne plutôt comme un cadavre que comme un être vivant, on m'emporta de Kékoupé. Je n'avais plus qu'une idée fixe : « Arrivons à Naïvacha, le lait me guérira », et malgré mes souffrances, malgré l'ardeur du soleil, je pressais la marche des hommes. Un d'entre eux mourut de la dysenterie; on n'avait pu le cacher aux Massaï, et il fallut, en conséquence, abandonner son cadavre aux hyènes.

Le 4 mars nous regagnions notre ancien campement à Mesguina, au nord du Naïvacha; là je me laissai entièrement aller : je ne pouvais plus me tenir ni debout, ni assis; mon estomac ne pouvait plus même supporter le lait. Je redoutais une perforation du côlon, qui eût amené un prochain dénouement; mais le repos fit merveille. Du reste je ne perdis jamais espoir; je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne me permis pas un instant de penser que mon corps pût servir de pâture aux bêtes sauvages. Depuis sept jours je n'avais eu pour m'alimenter que quelques tasses de potage maigre ; car, par suite de l'épizootie, on ne pouvait acheter de bétail sain, à quelque prix que ce fût. Me trouvant un peu moins mal après deux jours de complet repos, je décidai que nous nous rendrions à Mianzi-ni, la bamboulaie du plateau, pour entrer en communication avec les Oua-Kikouyou, et essayer de nous procurer des vivres ; on me hissa dans un hamac amarré à une perche. Le soir, un autre de mes gens mourut de la dysenterie et, comme le premier, dut être jeté aux hyènes. Martin, qui redoutait pour moi le même sort, ne me l'apprit que bien des jours après. Le pauvre garçon était désespéré.

Mianzi-ni est à une altitude de deux mille sept cent cinquante mètres ; nous nous trouvions dans des quartiers aussi misérables que possible. Le froid était excessif ; l'humidité, le vent, la pluie, la grêle y faisaient rage. J'y souffris, en conséquence, d'une rechute des plus graves. Voici ce que je trouve dans mon carnet, à la date du 12 mars : « Trois journées des plus critiques, où je chancelai sur les bords de la tombe ; j'ai réussi à faire un saut en arrière et à narguer la



Massaï tuant un porteur (voy. p. 368). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

camarde ; l'appétit revient, et, après une quinzaine de famine, je vais pouvoir manger. » Suit un « blanc » de six semaines qui tient lieu de tout commentaire.

Le 13 on m'avait transporté de ma tente dans une hutte faite de chènevottes d'herbe. Immédiatement après, un terrible orage de tonnerre et de grêle se déchaîna sur le Mianzi-ni. Pendant des heures entières, de gros boulets de glace mitraillèrent le sol au milieu des roulements de la foudre et du jaillissement des éclairs. Le pays était blanc de grêlons, du moins dans les lieux découverts. On eût dit un paysage d'hiver en Angleterre. Pour mon compte, je fus trempé de part en part.

Le résultat en fut encore une rechute, et dans les plus misérables conditions. Six semaines durant, comme je l'ai dit plus haut, je restai gisant aux portes de la mort : jamais je n'eus plus de quinze minutes de sommeil de suite. Ma case — de simples paquets de graminées — était sans fenêtres, et le froid obligeait à en tenir la porte fermée. Impossible d'allumer du feu ; nous n'avions point de suif pour fabriquer des chandelles ; Martin, pauvre garçon ! était trop inquiet de mon sort pour être un camarade agréable ; moi-même, je n'avais pas la force de parler, et plus d'une fois je crus toucher à mes derniers moments. Pendant les longues et lugubres nuits d'insomnie, où le vent gé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

missait à travers la bamboulaie, comme je remerciais Dieu quand le coq (nous en avions apporté un du Kavirondo), quand le coq, dis-je, jetait aux échos sa première fanfare! Alors je reprenais patience, et je prêtais l'oreille pour entendre les gazouillis des oiseaux s'éveillant les uns après les autres, jusqu'à ce que, par les interstices du paillis, on pût voir filtrer de faibles faisceaux de lumière : une autre et triste journée avait commencé! Songoro apparaissait avec le potage; un peu plus tard, Martin et ses questions anxieuses. Je devins affreux à contempler : mes yeux s'enfonçaient au plus profond de leurs orbites; un sac de peau tiré sur un squelette et renfermant les organes indispensables à la vie pourrait seul représenter mon individu. Mais laissons là ces tristes souvenirs.

Les Massaï du pays environnant étaient exaspérés par la persistance de l'épizootie qui décimait leurs troupeaux, et de la sécheresse qui, rendant les plaines inhabitables, les retenait malgré le froid dans le haut pays. La moindre contrariété les mettait hors d'eux. Un jour, un de mes porteurs ayant déclaré qu'il n'avait plus une enfilade de perles à offrir en présent, un guerrier lui démontra qu'un être réduit à une si misérable condition n'avait plus aucun droit à l'existence, en l'embrochant sur sa terrible lance d'abord, et en lui ouvrant le crâne ensuite. Ceci se passait aux portes mêmes du camp, et, pour mettre le comble à la mesure, nous dûmes payer une indemnité aux Massaï, en compensation du sang qui avait souillé leur territoire.



Mianzi-ni vue du sud (voy. p. 367). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Vers la fin d'avril, à notre très joyeuse surprise, Jumba Kimameta et les siens nous rejoignirent sains et saufs, chargés de l'ivoire qu'ils rapportaient de régions où jamais n'avaient pénétré les caravanes de la côte. Nous fîmes route ensemble, moi plus mort que vif, jusqu'à Ngongo-a-Bagas, où nous trouvâmes une caravane montant de la côte, qui nous ravitailla. Ce fut là que je me séparai de Jumba, qui retournait à Pangani; c'est certainement un des meilleurs camarades que j'aie rencontrés.

Je me repris à la vie en traversant le district montagneux d'Oulou, fertile, bien cultivé et très peuplé. Puis nous franchîmes à marches forcées les solitudes affreuses du désert qui s'étend vers le Kikoumbouliou. Nos marchandises étaient épuisées; mais les hommes, réduits à demi-ration, ne murmuraient pas; nul reproche ne sortait de leurs lèvres; bravement ils arpentaient le sol depuis la fraîcheur de l'aube jusqu'à la rosée du soir, la gorge contractée par la soif, la faim leur tordant les entrailles; mais ils voyaient les dollars d'argent reluire au bout de la course, et courbaient avec bonheur leurs épaules sous le poids de celui qui représentait leurs espérances. Mon vœu se trouvait accompli : je les avais ramassés à Zanzibar l'écume de la basse pègre, je les ramenais hommes, délivrés de leurs plaies physiques et morales, les qualités ayant décidément pris le dessus. Ils se raillaient de leurs souffrances, et faisaient des mots sur leurs ventres vides.

Nous retrouvons le Nyika et ses inévitables horreurs; on traverse le Kikoumbouliou, décimé par la famine, puis la rivière Tzavo pour rentrer dans le Teita. Nos vivres étaient tout à fait épuisés. Le 21 mai nous étions à Ndara; partout on bramait la faim; mes hommes ne purent y glaner que des cannes à sucre, nourriture plus agréable que réconfortante.

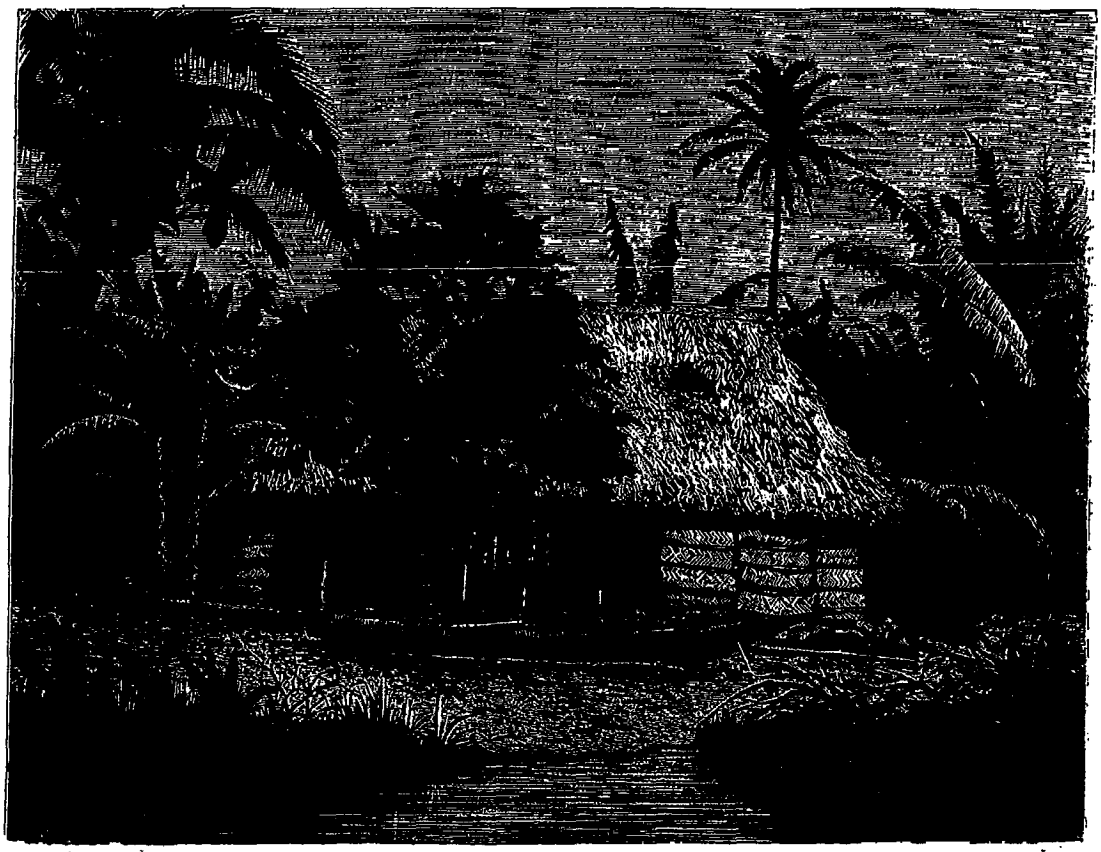
Trois jours après, nous épouvantions les habitants de Rabaï par les volées de coups de fusil dont nous les saluâmes. Mais ils furent bientôt rassurés en m'apercevant à la tête de ma petite troupe : c'était la première fois que je marchais depuis tantôt trois mois.

De Zanzibar, où je n'ai pas besoin de dire que mes amis me firent fête, je me rendis à Bombay sur un des navires du sultan, qui m'avait fait offrir d'y prendre passage, et de là je regagnai l'Écosse, *viâ* Brindisi.

Je terminerai par un mot à la louange de James Martin. Intelligent, empressé, toujours gai, rempli de tact, je n'en saurais avoir trop d'estime. Le fait seul que, du commencement à la fin, nous avons vécu en constante harmonie et sans la moindre querelle, en dit plus que des volumes.

Traduit et condensé par Frédéric BERNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une case dans la baie de Pago-Pago (voy. p. 370). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

PROMENADES EN OCÉANIE.

LES ARCHIPELS SAMOA ET TONGA,

PAR M. AYLIC MARIN [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Les Samoa. — Le *Manua* dans la baie de Pago-Pago (Tétuila). — Invasion de Canaques. — Excursion à travers l'île França. — Pêche sans ligne ni filet. — Une soirée chez le chef Moïses. — Apia. — La mission. — L'influence allemande aux Samoa. — Dans les montagnes d'Upolu. — Exploration rapide de l'archipel.

Le 29 juillet 1882, le *Manua*, chargé de visiter les différents postes occupés par les missionnaires français dans l'Océanie centrale, arrivait devant l'île Tétuila, que précède comme une sentinelle avancée la petite terre de Anuu.

La nature tropicale se plaît à étaler aux Samoa toutes ses splendeurs; je fus enthousiasmé à la vue de leurs montagnes se dressant devant moi couvertes d'une végétation chatoyante, sous les joyeux rayons du soleil levant. Il semble que l'homme ne puisse pas être malheureux sur cette terre radieuse, et la légende des Mahoris qui en fait le berceau de la race polynésienne, l'Éden de ses demi-dieux et de leurs belles compagnes, me revenait à la pensée dans toute la fraîcheur de son expression naïve.

L'île de Tétuila est une forêt qui embaume l'Océan; le parfum si doux du *moussooi* m'était apporté par la brise jusqu'au milieu de la baie de Pago-Pago, où mouilla le bâtiment.

Ce port naturel est un asile sûr et d'accès facile;

1. Suite. — Voy. page 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi les navires de guerre s'y arrêtent-ils toujours, de préférence à Léone, la capitale, qui se trouve placée au centre de l'île et où sont établis quelques négociants européens.

Le havre de Pago-Pago est peu fréquenté ; la visite d'un croiseur français fait encore événement dans cette région qui a conservé son cachet de sauvagerie primitive. A peine le *Manua* avait-il laissé tomber son ancre dans les eaux calmes de cette baie où se reflètent par grosses masses les arbres dont les montagnes sont tapissées jusqu'à leur crête extrême, que de trois villages différents se détachaient une quantité de pirogues aux formes élégantes, chargées de naturels. Hommes et femmes, nus jusqu'à la ceinture, ramaient en mesure, réglant leurs mouvements sur le refrain d'une chanson cadencée.

Les hommes étaient tatoués sur les cuisses ; les femmes portaient sur les mains et la poitrine des dessins en relief obtenus par suite de brûlures. Je trouvai, pour ma part, ces singuliers ornements du plus mauvais goût.

Le costume était le même pour les deux sexes : une ceinture d'herbe marine ou de feuilles retombant en forme de jupe sur les jambes. Une particularité m'a frappé tout d'abord quand les habitants de Tétuila ont envahi le navire : les Samoans se teignent les cheveux en blanc en les imprégnant de chaux ; on les croirait poudrés à frimas. Cette préparation a surtout pour but de rougir la chevelure léonine des guerriers, d'une luxuriance extraordinaire ; ils sont très fiers de cette manière de crinière longue et ébouriffée qui leur donne une apparence terrible.

Les fleurs d'hibiscus rouge, les guirlandes de gardénias qu'ils se mettent sur la tête et autour du cou, produisent un joli effet.

Les jeunes filles se font remarquer par la régularité et la beauté de leurs formes ; La Pérouse et Bougainville en ont parlé avec une admiration sans bornes, il faut apporter un correctif à leurs appréciations. Ces sauvagesses n'ont que la *beauté du diable*. Chez elles les lignes arrondies perdent trop vite leurs proportions gracieuses. Dès vingt ans la Samoanne gagnerait à être un peu moins décolletée.

Les allures des filles de Tétuila contrastent absolument avec celles des vierges folles de la Nouvelle-Cythère ; elles affectent une pruderie britannique, naïves en leur nudité superbe, comme Ève avant le péché.

Je les voyais monter à bord portant des corbeilles remplies de cocos, d'oranges, d'ananas ou des simples produits de leur industrie peu variée, écrans en paille d'un minutieux travail, peignes en bois ou en fines ramures de feuilles de palmier, nattes de toutes dimensions.... Chacune se choisissait un ami parmi les officiers ou les hommes de l'équipage et le comblait de présents, acceptant sans se faire prier tout ce qui lui était offert en échange, étoffes ou bibelots. Si l'ami, le *taïo*, venait à descendre à terre, il était fidèlement accompagné dans ses promenades.

Savali, ma camarade, a garni d'une collection de casse-tête étranges la chambre si étroite que j'occupais sur le *Manua ;* son père, ses frères, ses cousins, toute la petite famille, ont mis au pillage certaine planche de mon armoire où je tenais en réserve un lot de vieux effets destiné à des trocs avec les marchands de curiosités du pays ; mais je n'ai pas eu à le regretter : toutes les armes, les nattes, les curieuses tapas que j'ai rapportées des Samoa me viennent de leurs générosités. Ces *richesses*, pour traduire l'expression des indigènes, n'avaient que l'inconvénient d'encombrer outre mesure ma cabine, où l'air respirable vint à manquer absolument après quelque temps de séjour à Pago-Pago.

Dès le lendemain de mon arrivée j'allai visiter, de l'autre côté de l'île, la baie de França, voisine de celle d'Aasu, où furent massacrés le 11 décembre 1787 le commandant de l'*Astrolabe*, de Langle, le naturaliste Lamanon et neuf marins qui tous faisaient partie de l'expédition de La Pérouse.

Les matelots français, venus à terre dans une chaloupe pour s'approvisionner d'eau douce, furent victimes d'une imprudence de leur chef vénéré qui distribua des verroteries à quelques guerriers influents du pays, excitant sans le savoir la jalousie de certains autres.

L'anse d'Aasu, où l'on ne peut guère aller qu'en embarcation, sera bientôt dotée d'un monument destiné à perpétuer la mémoire du savant capitaine de l'*Astrolabe* et de ses compagnons[1].

Cette excursion à França me fournit l'occasion de traverser Tétuila en franchissant la chaîne centrale de l'île ; les Canaques ont tracé au milieu de la forêt qui couvre plantureusement les deux versants de la montagne un petit sentier aux capricieux méandres. Je le suivis, tout en remontant un torrent qui coulait sur un lit de roches brillantes, fraîchement encadré de mousses et de graminées. Au-dessus de ma tête, les longues palmes des cocotiers, agitées par le vent de la mer, bruissaient comme ses vagues quand elles s'étendent sur la plage ; des arbres de toutes espèces, dont les branches servaient de point d'attache à des lianes pendant jusqu'à terre, se tordaient, s'enchevêtraient dans un désordre inexprimable. Pour la première fois j'ai vu, au milieu de la vallée, des fougères arborescentes très vigoureuses ; on ne les rencontre d'ordinaire que sur les hauteurs, dans la région des bananiers sauvages ou féis. Du côté de França, à l'opposé de Pago-Pago, le sentier est plus raviné et plus rapide ; je le descendis au pas de course, effleurant les plantations de taros qui couvraient tout le versant de la montagne. J'arrivai impromptu dans la case commune, au centre du village ; là se tenaient assis, les jambes croisées, quatre vieillards et une belle jeune fille, qui me salua du bonjour de rigueur, « *Kalofa!* » tout en

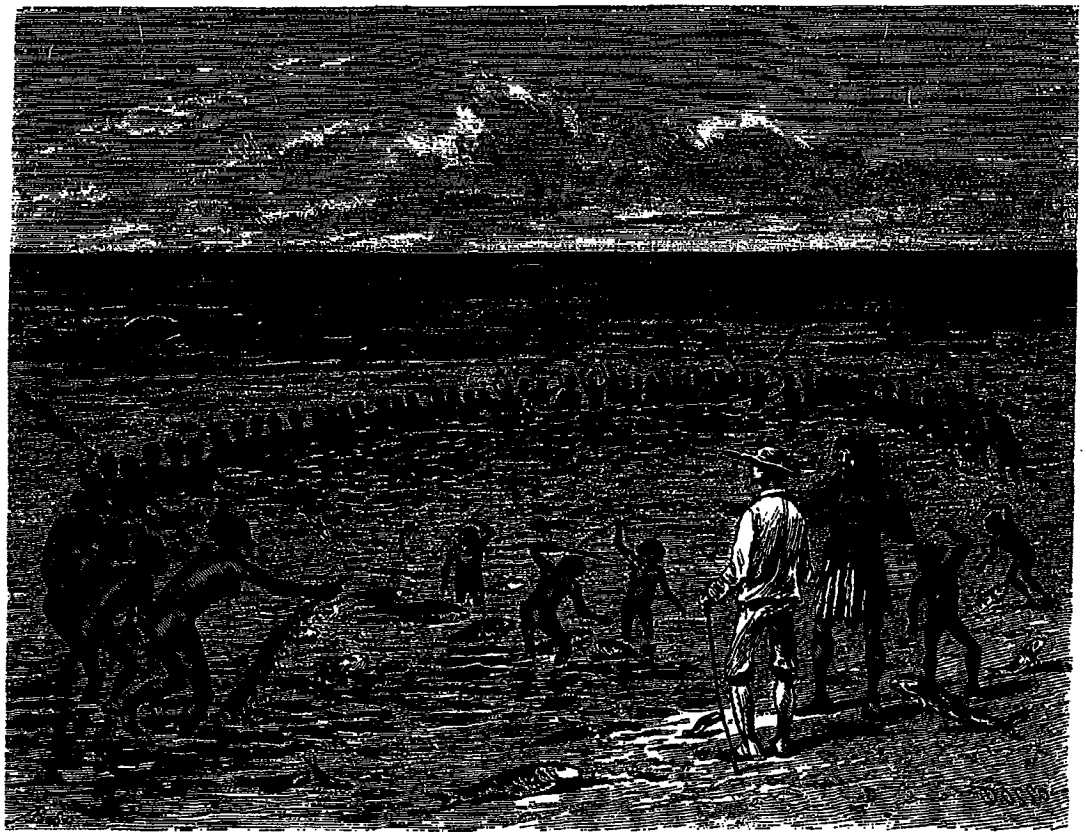
1. L'inauguration de ce monument, qui affecte la forme d'un parallélépipède en corail blanc, a eu lieu le 16 juillet 1884, en présence de l'évêque de l'Océanie centrale, de l'état-major du *Kerguelen* et de toute la population de Tétuila. Les noms des victimes sont gravés sur une plaque en bronze mesurant un mètre soixante centimètres de longueur sur un mètre de largeur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'examinant curieusement. Le chef Kalo, l'un des vénérables dont je troublai la conversation, était prévenu de l'arrivée du *Manua* au mouillage de Pago-Pago et me fit bon accueil en m'invitant immédiatement à aller me reposer dans sa demeure. Pour reconnaître tant d'amabilité j'offris à ce dignitaire un paquet de tabac français; depuis ce moment nous fûmes les meilleurs amis du monde.

Kalo me fit les honneurs d'une partie de pêche fort attrayante. Aux cris rauques de trois vieilles mégères, la population entière se rassembla au bord de la mer. Deux cents personnes environ, hommes et femmes mélangés, se débarrassèrent du costume assez léger qui pouvait entraver leurs mouvements et se mirent à l'eau, traînant à la remorque une branche de cocotier. Arrivés à une certaine distance du rivage, tous les nageurs firent volte-face, se rapprochèrent les uns des autres en ligne serrée et formèrent le demi-cercle, en tenant immergées perpendiculairement les palmes, dont l'ensemble constituait ainsi une manière de seine.

A un signal donné par le chef, qui était resté près de moi sur la côte, ce filet humain se rapprocha peu à peu de terre dans un ordre parfait, pourchassant une bande de poissons qui sautillaient follement et fuyaient



Une pêche dans la baie de França (Samoa). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

effarés devant l'ennemi. Cernés par la muraille vivante, pris dans les ramures des cocotiers, les plus petits vinrent s'échouer sur la plage, où les femmes en remplirent des paniers; les gros cherchèrent à rompre la ligne qui leur interceptait le passage, mais furent bientôt assommés à coups de bâton.

On apporta dans la case de Kalo la part revenant de droit au chef du village, et une femme fit immédiatement cuire sur la braise du menu fretin, qu'elle m'offrit sans aucun assaisonnement; un morceau de maïoré bouilli, des bananes et de l'eau de coco bien fraîche complétèrent ce déjeuner. Puis vinrent s'asseoir en rond, autour de moi et de mon hôte, les anciens de la tribu conviés à prendre part au kava traditionnel, en l'honneur du *noble étranger*, qui s'en serait volontiers passé. Je dus m'enfuir, pour n'être pas obligé d'avaler certain breuvage dont la recette seule ferait horreur aux gens les moins dégoûtés.

Une surprise m'attendait à mon retour à Pago-Pago. Par un beau clair de lune, comme la brise commençait à faire sentir sa bienfaisante influence dans la baie, où le *Manua* semblait endormi au milieu d'un calme profond, alors que tout le monde à bord savourait silencieusement les délices du crépuscule après une chaude journée, de joyeux refrains vinrent tout à coup rompre le charme de cet assoupissement géné-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ral : c'était l'équipage d'une lourde embarcation qui s'encourageait à la nage en venant chercher les officiers conviés à un festival par le chef Moïses.

Ces bateaux ont de telles proportions que cinquante personnes peuvent y tenir à l'aise ; on comprend en les considérant l'étonnement des premiers explorateurs européens, qui donnèrent aux îles Samoa le nom d'*Archipel des Navigateurs*.

La pirogue, montée par vingt-quatre rameurs d'une force athlétique, me conduisit au rivage où la foule attendait l'arrivée des « Falani » (Français).

Le chef m'introduisit sous un hangar où les danseuses faisaient leurs derniers préparatifs de toilette. Trempant leurs mains dans une calebasse remplie d'huile de coco parfumée au moussooi, ces femmes se couvraient les épaules, la poitrine et les cuisses du liquide onctueux. Une ceinture en feuilles également huilées entourait simplement leur taille ; autour de leur cou se déroulait un collier de piments longs ou ronds, alternant entre eux et imitant le corail ; une défense de cochon sauvage, singulier joyau, pendait sur leurs seins, une couronne de fleurs variées ceignait enfin leur front en relevant une chevelure longue, épaisse, d'un noir de jais, qui flottait librement sur le dos.

Les danseurs se groupèrent derrière leurs comparses, assises sur une même ligne, et se livrèrent à une sorte de pantomime, à laquelle succédèrent des mouvements de bras exécutés avec un ensemble parfait. Les mains, dans ce concours de gestes, ont une délicatesse prodigieuse : tantôt c'étaient les passes de la somnambule qui endort un sujet, tantôt des gammes vertigineuses sur le sol comme sur le clavier d'un piano. Pendant que la main et les bras agissaient, le haut du corps seul se balançait, les jambes restant croisées à la manière turque.

Puis vinrent les danses debout. Ces exercices chorégraphiques, suivant la figure que se proposent de rendre les danseuses, sont aussi gracieux pour célébrer la paix et l'amour que terrifiants quand il s'agit d'exprimer des idées de guerre ou de mort.

J'ai vu chez le premier chef de Pago-Pago cinq femmes jeunes et jolies exécuter *la danse du supplice*. C'était à faire dresser les cheveux sur la tête, tant les contorsions de leur corps étaient horribles, tant elles arrivaient à contracter les muscles de leur visage dans des grimaces de damnées. Ces physionomies, si souriantes et si douces au repos, me rappelaient alors les funèbres fantaisies de Goya l'halluciné, le peintre de la mort hideuse.

Rien ne nous retenait à Pago-Pago ; le missionnaire français, M. Vidal, pour lequel nous avions des lettres de Tahiti, était alors absent. L'évêque de l'Océanie centrale venait de convoquer à Apia (île Upolu) tous les Maristes qui se partagent les stations catholiques de l'archipel ; nous nous dirigeâmes sur ce point.

Il est nécessaire que la marine entretienne des relations suivies avec les missionnaires français, seuls compatriotes que nous ayons dans ces parages et dont la haute influence balance heureusement celle des pasteurs wesleyens, tous d'origine anglaise.

Les Américains ont un dépôt de charbon à Pago-Pago, mais leurs prétentions sur les Samoa ne paraissent pas très sérieuses ; ils se réservent les Sandwich, dont la proximité relative les attire et où ils se posent absolument en maîtres.

Les Allemands ont obtenu du gouvernement samoan une concession à Saluafata, non loin d'Apia, dans l'île Upolu, la plus considérable de toutes ; ils se trouvent ainsi propriétaires d'un port assez sûr, où ils ont accumulé des éléments de ravitaillement pour leurs navires, en cas de guerre avec une nation européenne....

Les navires de la Société commerciale de Hambourg forment une flotte qui exploite tous les produits agricoles de l'archipel. Sur cinq mille acres de terres cultivées aux Samoa, quatre mille cinq cents appartiennent aux immigrants allemands ; sur deux mille travailleurs engagés aux Salomon, en Nouvelle-Zélande et aux Gilbert pour le défrichement des terres de l'archipel, dix-huit cents sont au service de ces planteurs qui, tout en usant de procédés peu avouables, arrivent à accaparer les ressources du pays.

A Apia les consuls résidents d'Allemagne, d'Angleterre et des États-Unis se sont constitués avec trois assesseurs en une sorte de municipalité qui veille aux intérêts des Européens et tient en respect le gouvernement du pays, dont le siège est à Malinuu, sur la pointe occidentale de la baie d'Apia.

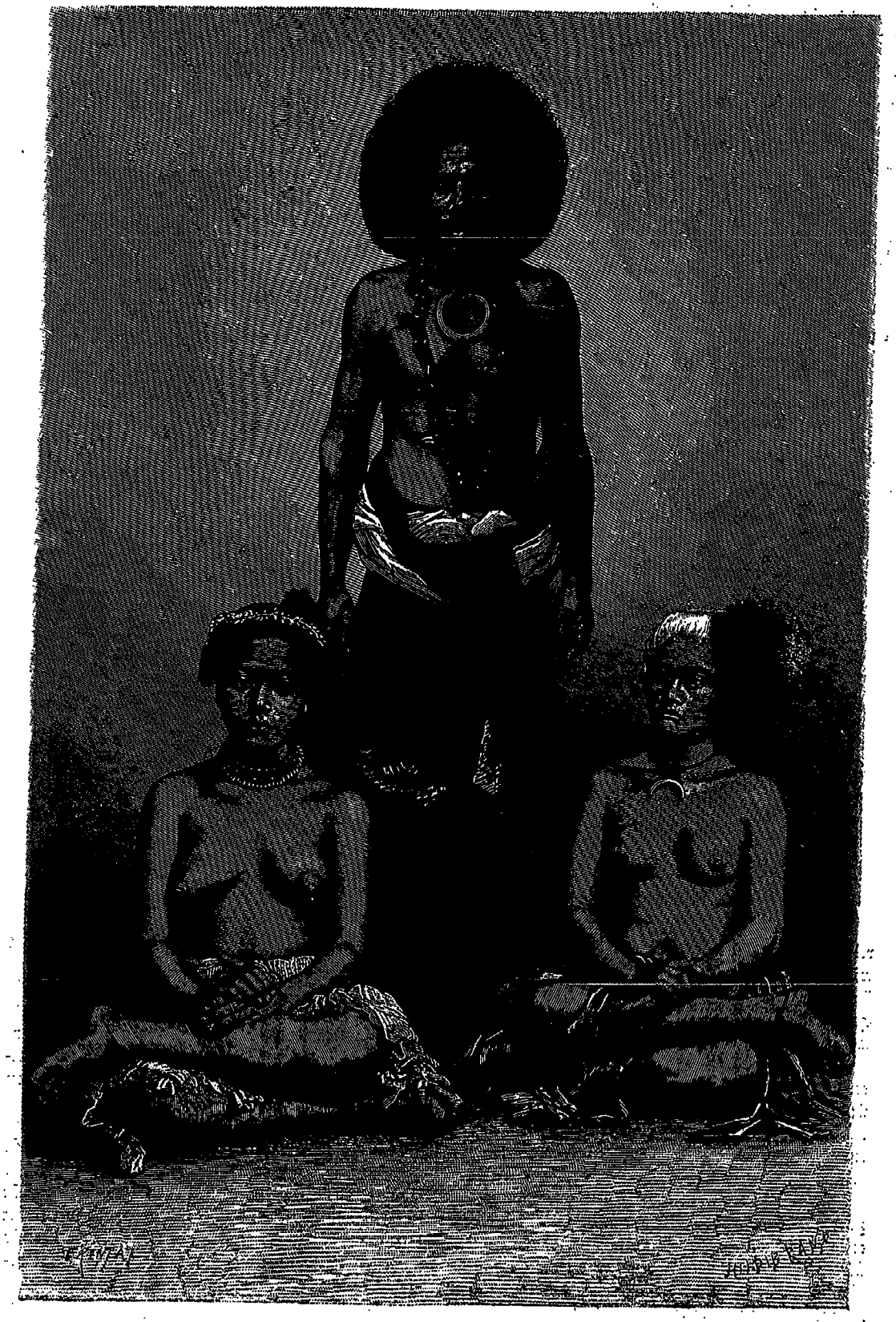
Deux familles royales se disputent le pouvoir : les Tupua, descendants des anciens rois, sont à la tête du parti des patriotes ; les missionnaires catholiques français les comptent parmi leurs néophytes les plus dévoués. Les Maliétoa, appuyés par les Anglais et les Allemands, sont protestants wesleyens.

La différence de religion est la principale cause des guerres meurtrières que les Samoans se font d'île à île ou plus souvent de tribu à tribu. Les Allemands ont répandu dans l'archipel une quantité considérable d'armes à feu, chassepots ou fusils à tabatière, dont nous ne connaissons que trop la provenance ! J'ai vu dans la case d'un chef samoan, cachés sous les lattes du plancher, jusqu'à six chassepots et des paquets de cartouches fabriquées par les Canaques.

Le roi actuel, Maliétoa Laupépa, n'est pas l'élu de la nation, mais bien la créature des résidents étrangers. Son père d'adoption, feu William, était à la fois pasteur protestant et vice-consul d'Angleterre.

La population reconnaît nominalement l'autorité de ce prince, en attendant qu'une révolution mette à sa place le prétendant préféré. Elle se compose de plus de trente-cinq mille âmes, ainsi réparties : cinq mille habitants à Tétuila et Manu ; seize mille à Upolu ; onze mille à Savaï ; deux cent cinquante à Apolina ; mille à Manono, petite île dont les guerriers sont d'une bravoure devenue proverbiale dans l'archipel ; enfin deux mille à Manua. L'île Rose est inhabitée. Six mille Sa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pendant la danse (Samoa). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

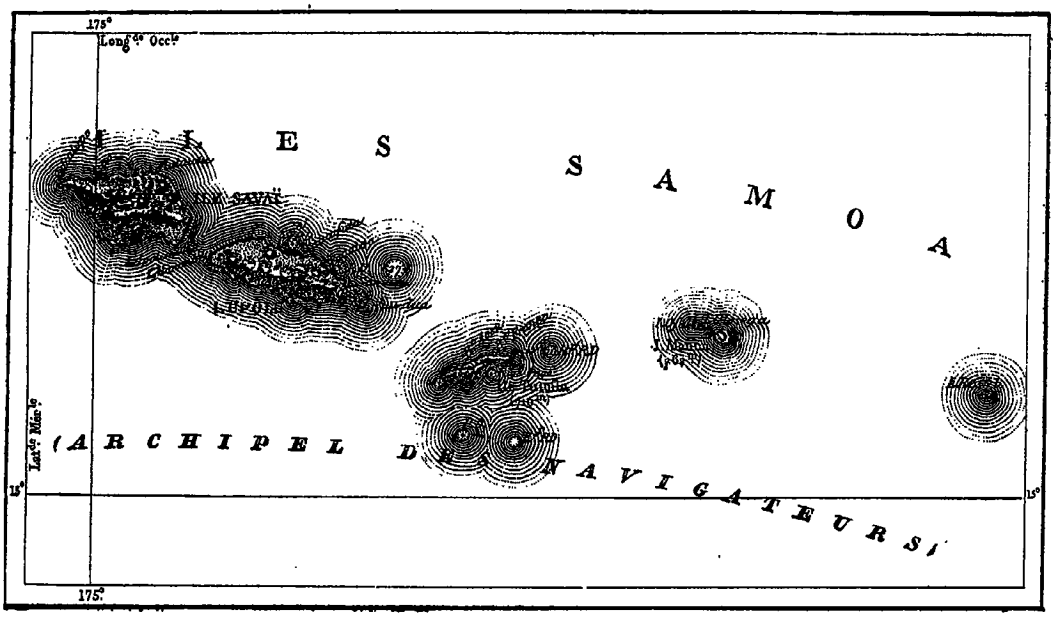
moans sont convertis à la foi catholique, les autres sont wesleyens, sauf deux cents Mormons établis à Tétuila.

En 1882 on établissait comme suit la statistique de l'immigration dans l'archipel : trois cents Allemands, cent Anglais, quarante Américains, vingt Français, dont seize missionnaires, cinquante Européens de diverses origines, cinquante Chinois, enfin deux mille Océaniens engagés aux Salomon et aux Gilbert comme travailleurs.

Le port d'Apia est le centre commercial le plus important de l'archipel des Navigateurs. Figurez-vous une petite ville cosmopolite, dont les éléments hétérogènes forment un ensemble aussi varié que possible, contraste de civilisation et de barbarie, intéressant à étudier; à côté des boutiques des marchands européens s'élèvent les huttes de l'ancien village canaque, que leurs propriétaires n'ont pas voulu abandonner.

Le panorama que l'on découvre de la rade d'Apia est absolument différent de celui de Pago-Pago; le regard, accoutumé à rencontrer en Océanie des montagnes coupées par de profondes vallées et entourant la baie où s'est arrêté le navire, s'étonne des larges perspectives de l'île Upolu, couverte de plaines fertiles qu'une éminence unique, le *mont de la Mission*, sépare en parties à peu près égales. Les chaînes élevées du centre de l'île s'estompent en masses bleuâtres à l'horizon, au dernier plan du tableau, tandis qu'au premier, sur le rivage, les maisonnettes de la colonie se détachent nettement sous le soleil.

Les Maristes français ont à Apia un établissement prospère. Autour de l'église, trop petite pour contenir les catholiques qui assistent en foule aux cérémonies



Carte des îles Samoa.

religieuses, et sur la colline, s'élèvent la maison des missionnaires et les écoles des garçons et des filles. Le fondateur de la mission d'Upolu, vénérable vieillard qui depuis 1847 s'est dévoué en cette île à la cause de la civilisation et n'a pas peu contribué à y faire respecter et aimer le nom de la France, a bien voulu me servir de cicérone pendant ma visite aux écoles. Sur sa demande, j'ai interrogé au hasard plusieurs élèves des deux sexes, et j'avoue qu'ils m'ont surpris par la netteté et l'exactitude de leurs réponses, en géographie et en arithmétique surtout.

J'ai profité de mon séjour à Apia pour faire de longues excursions dans l'intérieur de l'île. Entre le rivage et la zone montagneuse je suivais un chemin qui se déroulait entre des haies d'orangers à travers les vastes plantations de la Société commerciale allemande, dont les principales productions consistent en coprah, café et coton. Des sentiers en pente douce me conduisaient ensuite insensiblement jusqu'aux crêtes de la chaîne principale; les flancs de la montagne, dans ce merveilleux pays, disparaissent complètement sous des forêts épaisses animées par les chants de jolis oiseaux : perroquets de toutes espèces, cardinaux, merles, tourterelles vertes et grises, s'envolaient effarouchés à mon approche. Parfois les murailles de verdure qui s'élevaient de chaque côté du chemin s'entr'ouvraient brusquement, et j'apercevais alors, à plusieurs centaines de mètres au-dessous de moi, de splendides vallées au fond desquelles bouillonnaient cascades et torrents. Je revenais habituellement de ces promenades en suivant le cours d'une petite rivière qui va se jeter à l'est du mouillage d'Apia; ses ondes rafraîchissantes me remettaient bien vite des fatigues de la marche.

Si je faisais à pied ces explorations, ce n'est pas que

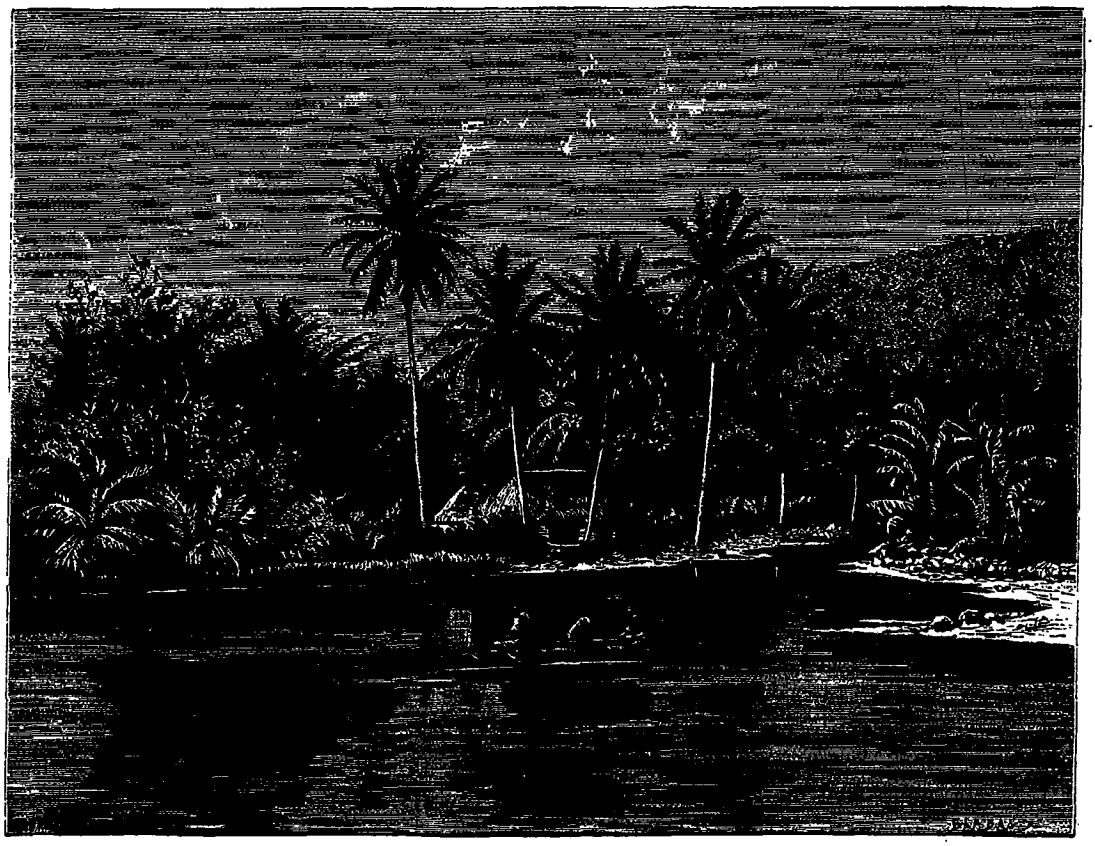
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les chevaux manquassent à Upolu ; ces animaux, importés de Nouvelle-Zélande, y sont au contraire fort nombreux.

Nous sommes partis d'Apia emmenant comme passagers l'évêque de l'Océanie centrale, Mgr Lamaze, et un de ses collaborateurs, M. Delahaye, dont la haute taille et les allures martiales faisaient l'admiration de l'équipage.

Mgr Lamaze, évêque *in partibus* d'Olympium, est un homme aimable qui a su conquérir toutes les sympathies de l'état-major par le charme de sa conversation et sa parfaite franchise.

Nous avions aussi, momentanément, o[illegible] hospitalité aux religieuses d'Apia, dont deux Françaises, une Irlandaise et quatre Samoannes, qui allaient passer un mois de vacances à Savaï. Malgré le beau temps, la vieille supérieure, étendue inerte sur le pont, à l'abri d'une tente improvisée, dut passer par toutes les phases du mal de mer.... Ses deux subordonnées européennes, ex-femmes du monde, dont l'abnégation au milieu des peuplades sauvages des Samoa est vraiment admirable, furent plus heureuses dans leur navigation et nous contèrent de curieuses anecdotes sur le pays, pendant que les diverses îles de l'archipel pas-



Embouchure de la rivière d'Apia. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

saient devant nos yeux. Ce furent d'abord Manono et Apolina, situées dans le canal qui sépare Upolu de Savaï, puis enfin cette dernière, dont le *Manua* se rapprocha assez pour que nous puissions distinguer avec nos jumelles tous les détails des côtes.

Les vallées et les plaines de la grande île de Savaï, légèrement inclinées vers la mer, sont d'une luxuriance splendide. L'ensemble forme une forêt vierge entourant un énorme amas de roches, montagne creusée de cratères insondables, couverte de chutes d'eau dont les filets argentés scintillent sur le granit.

Du milieu des bois de palmiers et d'arbres à pain surgissaient à nos yeux des villages abrités des mauvais vents par des murailles naturelles tapissées de fougères, pendant que la mer brisait avec furie sur les falaises, élevant ses lames à une hauteur prodigieuse. Cette côte sapée par l'Océan, fendillée par les éruptions volcaniques, présente des excavations d'où les flots s'élancent en gerbe avec le bruit d'un coup de canon. Ce sont des *trompettes de marée* de première force, pour employer le terme nautique.

Deux Maristes français sont établis à Savaï : l'un réside à Alatèle, l'autre, qui nous avait demandé le passage, M. Delahaye, à Salélavalou. Le *Manua* stoppa devant la baie de Mataoutou, où descendirent, avec le missionnaire, les six religieuses d'Apia, dont la supé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rieure, plus morte que vive. Je regrettai vivement de ne pouvoir m'arrêter à Savaï.

II

Vavao et Tonga-Tabou. — Accident de machine. — Le mouillage de Nu-Ofa. — Tongiens et Tongiennes. — Histoire de Malohi. — Maofaga. — La mission catholique. — Le roi Georges et William Baker. — Nukualofa. — Dans le domaine des Tui-Tonga. — Toujours des ballets. — La main de l'évêque.... — Curieux monuments. — Le sosie de Gambetta.

Après avoir visité les îles Wallis, le *Manua* se rendit aux Tonga. Un des condensateurs de la machine ayant éclaté, en rade d'Ouvéa, il fallut marcher à la voile avec vent debout et louvoyer pendant six longues journées avant d'arriver à Vavao. Mgr Lamaze était contrarié des rigueurs du ciel. « Vilaine brise !... disait-il en souriant; messieurs les officiers vont croire que je leur porte malechance. Un *curé* à bord ! Quel guignon ! »

Nous aperçûmes avec un certain plaisir les premières terres du royaume de Georges Ier, le souverain des Tongiens; après Boscawen, qui rappelle par sa forme le bicorne de nos gendarmes, et Keppel, îles peuplées et riches en coprah, les rochers déserts d'Amargura et de Toko nous apparurent successivement; puis vint le dédale des Vavao, groupe septentrional de l'archipel Tonga, qui se distingue des deux autres (Hapaï et Tonga-Tabou) par sa nature volcanique. Les îles Hafulu-Hu ou Vavao atteignent généralement deux cents mètres d'élévation, tandis que leurs voisines sont très basses sur l'eau.

Il est nécessaire, pour parvenir au mouillage de Nu-Ofa, capitale des Vavao, de s'engager, au milieu d'une vingtaine d'îlots, dans des passes qui m'ont rappelé les canaux latéraux de Patagonie. Si l'on pouvait faire abstraction des cocotiers, qui semblent dépaysés dans ces parages, l'illusion serait complète.... le ciel est gris, le vent froid, les vêtements de drap deviennent indispensables.



Mgr Lamaze. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

L'aspect de Vavao n'est cependant pas toujours aussi triste; le soleil y brille parfois de tout son éclat, mais les pluies rafraîchissent alors la terre pendant la nuit. L'eau de pluie est la seule que puissent boire les habitants; ils la conservent dans des citernes. On chercherait en vain à Vavao un ruisseau ou un lac.

De chaque côté du canal qui nous conduisit à Nu-Ofa étaient échelonnés des villages canaques; çà et là des habitations européennes surmontées du pavillon anglais ou allemand tranchaient par leur aspect confortable sur l'ensemble des cases tongiennes.

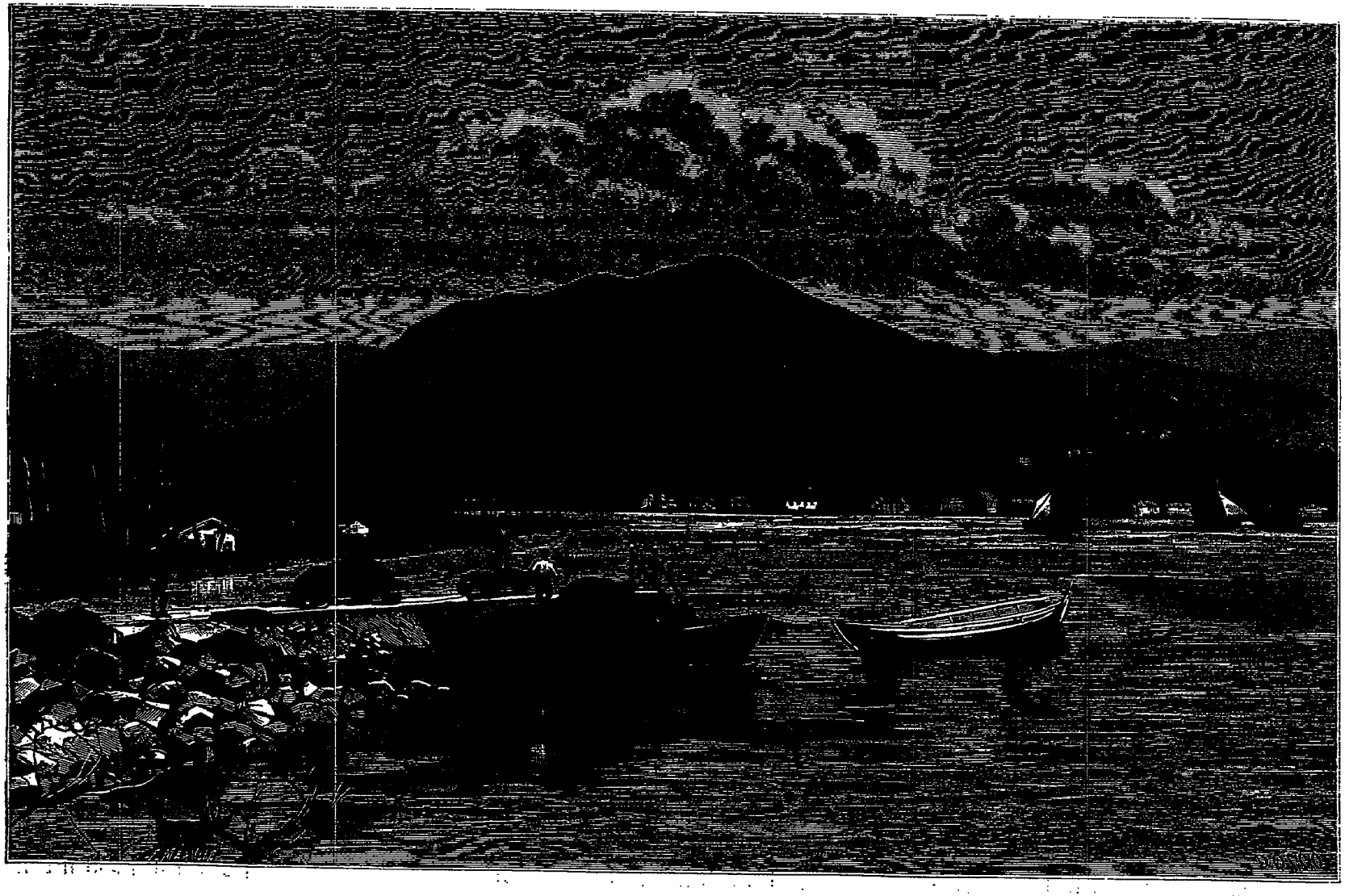
Le mouillage de Nu-Ofa est magnifique; le bourg paraît important, vu du bord; la maison du roi Georges, qui vient souvent à Vavao, et quatre petits warfs destinés au chargement et au déchargement des bateaux ont un air de civilisation en opposition frappante avec les constructions des autres parties de l'île.

La mission française, où je fus reçu par un Mariste breton, est un établissement actuellement peu prospère; le terrible cyclone qui ravagea l'île au mois de mars 1882 l'a ruiné. La petite église, jolie construction tongienne, a été renversée; le toit s'est complètement effondré, et beaucoup de cases d'indigènes ont eu le même sort aux alentours. Des arbres au tronc superbe mais creusé par la foudre gisent encore, déracinés, sur le sol.

Je me suis promené pendant trois jours dans les campagnes de Nu-Ofa; des routes nombreuses, faciles à faire d'ailleurs dans un pays généralement peu accidenté, les sillonnent en tous sens, desservant des hameaux très rapprochés les uns des autres.

Les habitations du pays sont remarquables par leur propreté; leurs murs, simples cloisons en joncs dont les torchis se croisent symétriquement en biais, et surtout la charpente de leur toiture, ont de tout temps fait l'admiration des voyageurs. Ce toit est de forme ovale, comme la case elle-même, ou tout au moins arrondi à chaque extrémité du parallélogramme; deux troncs d'arbres supportés par quatre piliers en bois dur en constituent la base à l'intérieur. La couverture

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



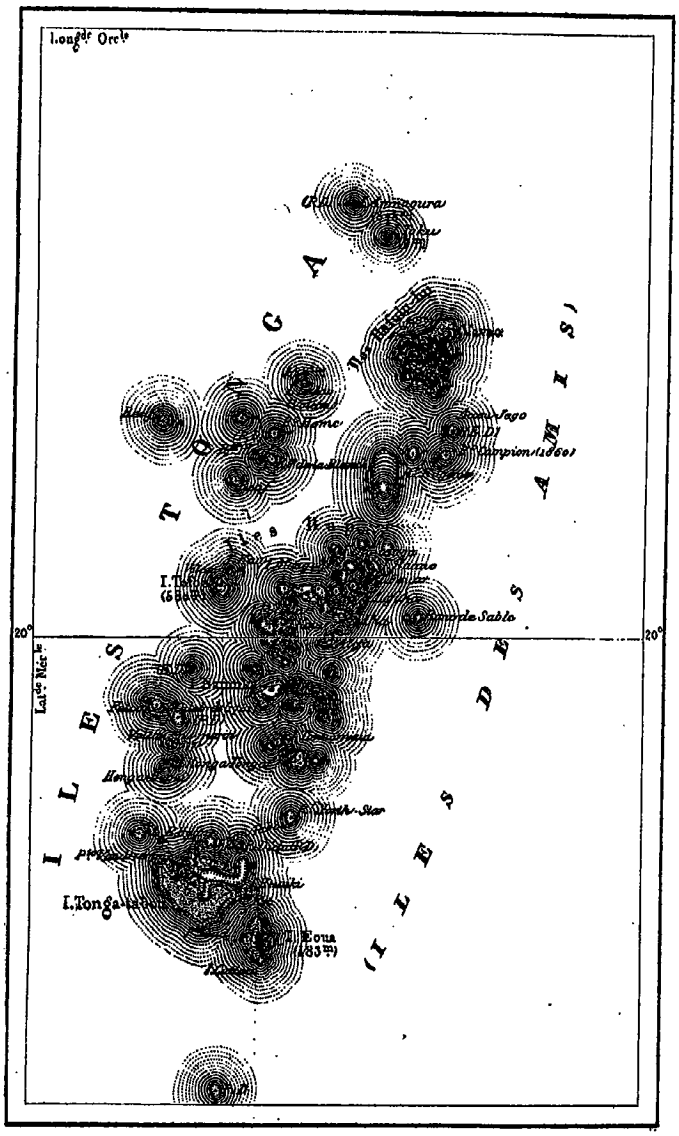
Vue d'Apia et de la mission française (voy. p. 374). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même de la maisonnette se compose d'un réseau de petites lattes en bois de cocotier, réunies entre elles par des amarrages élégants et d'une solidité à toute épreuve. Pas un clou dans toute cette construction! on s'explique aisément comment elle peut résister aux secousses des tremblements de terre : l'élasticité même de ses jointures lui permet de suivre les mouvements d'oscillation sans se rompre. Un jardinet rempli de fleurs entoure chaque case, dont les diverses dépendances sont comprises dans une enceinte formée par une haie d'orangers très dense.

A Vavao, où il fait froid, les hommes s'habillent presque tous à la manière européenne; à Tonga-Tabou, au contraire, le pantalon est encore un vêtement peu à la mode, auquel supplée ordinairement un simple pagne ou même une ceinture de feuillage. Les hommes des Tonga pourraient fournir à nos statuaires des modèles superbes : leur port est imposant. D'un courage et d'une force exceptionnels, ils aiment la guerre et ont étendu au loin leurs conquêtes.

Les Tongiennes sont généralement belles et gracieuses en même temps; elles ont les épaules bien faites, la poitrine d'une remarquable pureté de lignes, les traits du visage aussi variés que ceux des Européennes. Les femmes de la caste noble, qui travaillent peu et ne sont pas exposées aux brûlants rayons du soleil comme celles qui s'occupent de culture, m'ont paru presque blanches; j'en ai vu plusieurs se servant très adroitement de la machine à coudre, en manière de passe-temps.



Carte des îles Tonga.

Très coquettes, les filles de Vavao et de Tonga-Tabou cachent une partie de leur poitrine sous un caraco court qui laisse les bras à découvert, et pour cause.... car ils sont de forme irréprochable. La jupe qui recouvre le reste du corps jusqu'aux genoux, sauf à la maison, où le laisser-aller le plus complet est autorisé, consiste habituellement en une ceinture d'étoffe du pays recouverte de brindilles en écorce desséchée ou même en papier frisé, diversement colorées. Les toilettes de danse ressemblent par leur étrangeté à celles des bohémiennes; je n'entrerai pas dans le détail sur ce point, chaque costume dépend absolument des fantaisies du moment. Dans ces îles le soin de la chevelure fait l'objet des préoccupations journalières des deux sexes; les femmes portent leurs cheveux relevés sur le front et fixés en touffe au sommet de la tête au moyen d'un peigne en fibres de cocotier; des petites nattes extrêmement fines et multiples retombent sur les seins, de chaque côté du cou. Un jour d'averses, j'ai rencontré à quelque distance du village un groupe de jeunes femmes que la pluie avait surprises aux champs; plutôt que de laisser mouiller leurs nattes, elles avaient pris le parti extrême de relever leurs jupes de façon à s'en envelopper la tête comme dans un capuchon.

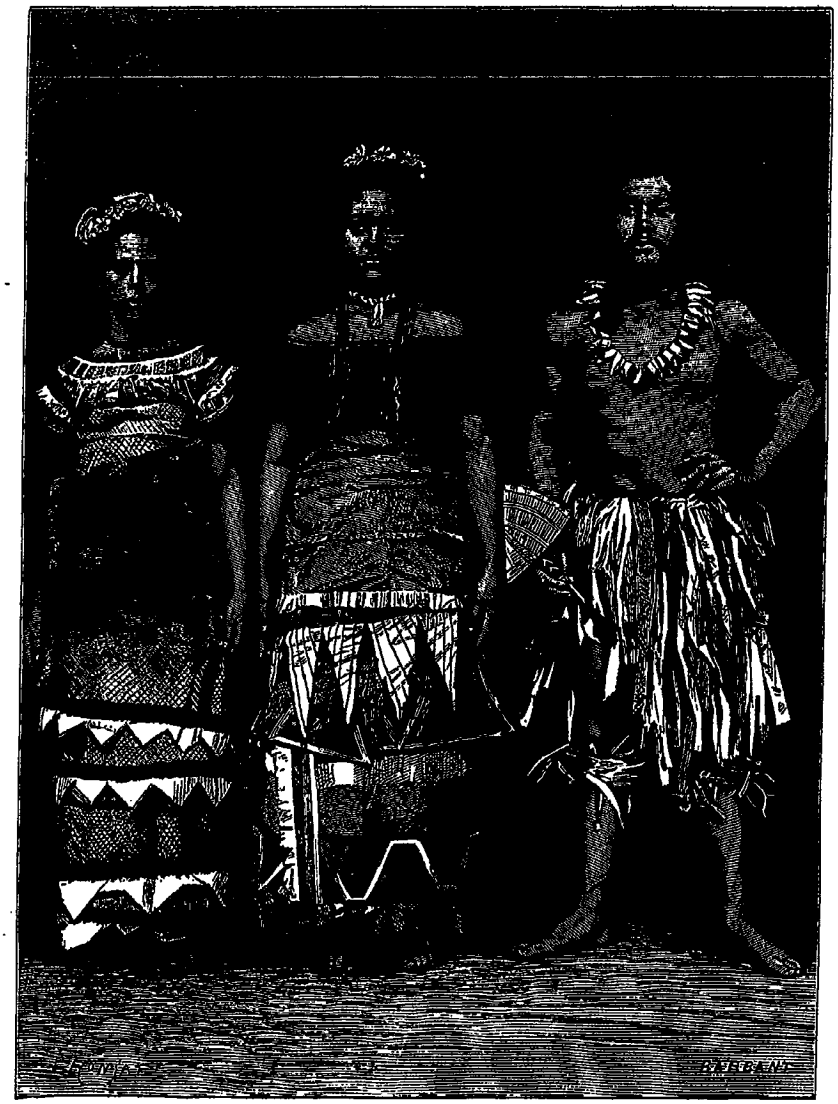
Les missionnaires m'ont appris qu'aux Tonga la jeune fille est absolument libre jusqu'à son mariage; après la célébration de l'hymen, la plus grande réserve lui est au contraire imposée. L'adultère est puni par la loi des châtiments les plus graves; autrefois c'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la mort. Comme tempérament à ces mœurs trop sévères pour des Polynésiennes, paraît-il, le divorce est fréquemment accordé.

L'évêque de l'Océanie centrale n'a jamais vu d'union vraiment bien assortie et heureuse entre Européen et Tongienne; la femme ne peut jamais se plier aux usages du *blanc* et surtout à sa cuisine.

Quoique déjà à demi civilisés, les naturels des îles Tonga ressentent toujours un irrésistible besoin de jouissances bestiales; il leur faut des *kavas* et des *sivas*, repas, danses et chants, à propos du moindre événement qui accidente la vie de la famille. La naissance d'un enfant, sa circoncision, les cérémonies du tatouage, les fiançailles ou les funérailles d'un proche,



Tongien et Tongiennes. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

sont autant de prétextes à de monstrueuses ripailles dont l'importance se mésure au nombre et à la grosseur des cochons tués et dévorés. Les missionnaires s'efforcent de faire interdire ces massacres de porcs, qui, si l'on n'y prenait garde, auraient infailliblement pour résultat l'anéantissement d'une race comestible précieuse pour l'alimentation des indigènes. Les Océaniens vivent au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain, et cette insouciance enfantine fait l'infériorité de leur race; la nature les a trop favorisés.

La cuisson du cochon est une opération des plus importantes en Polynésie, les chefs eux-mêmes ne dédaignent pas de s'en mêler. L'animal, soigneusement préparé et bourré d'herbes aromatiques, est couché en entier au fond d'un trou creusé assez profondément dans le sol et garni de cailloux rougis au feu; des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fruits de maioré, des taros, des patates douces entourent le *pua* (porc), recouvert bientôt d'une seconde couche de pierres brûlantes. Ce four improvisé est enfin comblé avec de la terre amassée en monticule. La viande cuit ainsi à l'étouffée, et les invités attendent patiemment qu'elle soit à point, tout en se racontant des histoires abracadabrantes.

Avant de m'éloigner de Vavao j'ai eu le plaisir de recueillir une assez jolie légende relative à de merveilleuses grottes de corail creusées par l'Océan dans les flancs de cette île. En voici la traduction :

« Il y a bien longtemps, à côté de la cave de corail où l'on pénètre en pirogue, un jeune guerrier trouva par hasard l'antique demeure du Dieu de nos côtes. C'est un antre fantastique, dont les plongeurs peuvent seuls découvrir l'ouverture dans les profondeurs de la mer. La voûte de ce souterrain, toute resplendissante de brillantes stalactites, est soutenue par des piliers naturels; la lumière qui l'égaye vient d'en haut, par un trou de la falaise.

« Malohi chassait la tortue avec ses camarades, quand il vit pour la première fois ce mystérieux réduit; la tortue y entra, il la suivit en plongeant et fut confondu d'admiration.

« Malohi garda le secret sur sa découverte, car il pensait à l'abri qu'il pourrait avoir au fond des eaux si jamais il était vaincu et poursuivi par ses ennemis.

« Malohi devint plus tard follement amoureux de la fille du roi de Vavao, qui refusa de la lui donner pour compagne. Les amants s'enfuirent ensemble dans le palais des dieux et y vécurent plusieurs mois, dormant sur un lit de goémons, se nourrissant de poisson; la jeune fille passait pour morte, mais l'imprudent guerrier allait chaque jour au village pour ne revenir qu'à la nuit.

« Pauvre Malohi! Ses camarades remarquèrent sa chevelure humide (grand ridicule aux Tonga) et l'épièrent. On dépista bientôt le couple.... La belle fut ramenée de force à son père, qui se montra inexorable : le ravisseur mourut sacrifié aux divinités vengeresses. »

Le *Manua* ne fit point escale dans l'archipel Hapaï, qu'il traversa avant d'arriver devant la ligne de brisants qui entoure les îles Tonga proprement dites. Parmi les Hapaï je remarquai deux volcans en activité.

L'île Tonga-Tabou est si uniformément plate qu'on ne peut l'apercevoir à plus de deux ou trois milles au large, suivant le temps; le point culminant de cette terre ne dépasse pas vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous avons jeté l'ancre devant Maofaga, où est située la mission catholique, résidence de Mgr Lamaze. L'évêque de l'Océanie centrale choisit l'endroit où il veut habiter de préférence, mais il n'en est pas moins continuellement en voyage pour inspecter les divers établissements de son vicariat apostolique.

La mission de Maofaga comprend : une maison où demeurent l'évêque, le supérieur M. Ollier, et M. O'Doyeur, d'origine irlandaise; une école de garçons, plusieurs magasins d'approvisionnements, la maison des Sœurs et l'église. Cinq religieuses européennes, dont deux fort jeunes et une indigène de Futunah (île Horne), dirigent une école de filles tongiennes et une école de *demi-blanches*.

Ces deux dernières institutions sont tout à fait à leurs débuts, mais la patience des éducatrices est inépuisable. Les enfants tongiens, remarquablement intelligents pour la plupart, paraissent reconnaissants de leurs bons soins.

Les *Sœurs d'Océanie* sont obligées d'user d'expédients pour nourrir leurs élèves; la supérieure, qui se connaît un peu en médecine, a imaginé de se faire payer en nature ses consultations et les médicaments qu'elle distribue; tout est rigoureusement tarifé.... une purgation vaut trois ignames.

Un malade parvint un jour à attraper la pauvre femme en lui faisant accepter des ignames qui étaient pourris à l'intérieur. « J'ai appris depuis ce temps-là à connaître les ignames, me disait-elle en souriant, et maintenant, avant de tâter le pouls, je tâte l'igname; j'enfonce au besoin mon pouce dedans! »

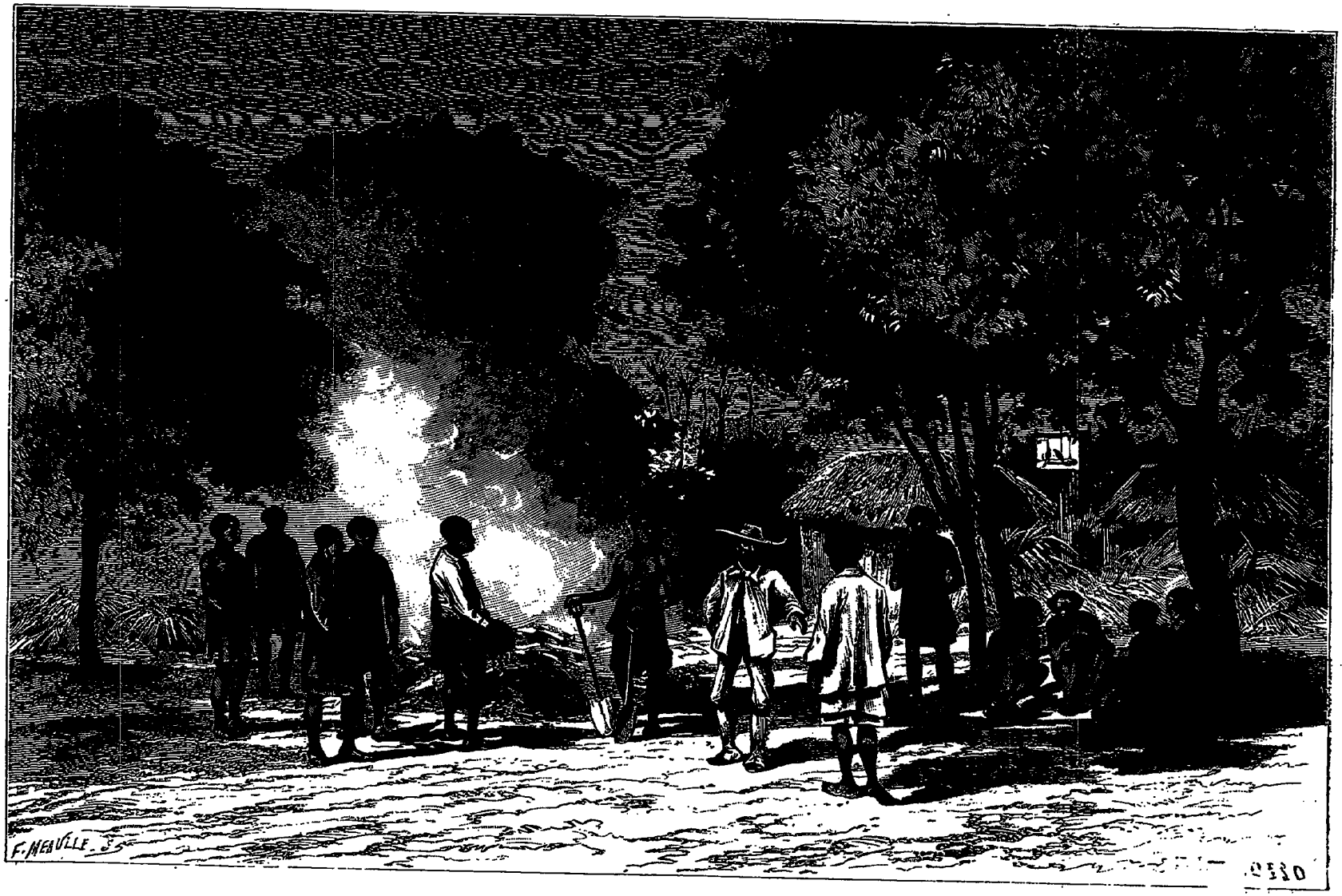
Les premiers négociants anglais qui ont émigré dans l'Océanie centrale s'érigeaient tous en évangélisateurs. On s'explique ainsi la supériorité numérique des protestants sur les catholiques dans cette partie du Pacifique.

Ces pasteurs improvisés ne se sont pas établis sans difficultés dans l'archipel Tonga. Les indigènes tenaient beaucoup à leur religion païenne et se montraient très fiers de leur mythologie, une des plus compliquées de l'Océanie. Ils avaient, outre les bons et les mauvais esprits (Atouas, Psôs), au nombre de plus de quatre cents, un *Dieu supérieur*, le Dieu des rois, dont le Tuï-Tonga, souverain spirituel, sorte de mikado, était le représentant sur la terre. Puis venaient : Toubo-Taï, Dieu des voyageurs; Alo-Alo, qui présidait aux éléments; Kala-Foutanga, la gracieuse déesse des mers; Maoui, qui portait Tonga-Tabou sur ses épaules et la secouait de temps en temps quand le fardeau lui pesait trop; Higouléo, souverain d'un Éden ressemblant fort au paradis de Mahomet, etc., etc.

Les prêtres de cette légion de dieux ont opposé la plus vive résistance à l'invasion du protestantisme dans leur pays; après plusieurs massacres de pasteurs wesleyens, tous venus d'Angleterre, une mission s'établit pourtant avec succès à Tonga en 1827, et en 1850 le roi Tongi renonçait lui-même aux superstitions païennes. Nous verrons que le Tuï-Tonga, dont la haute influence s'exerçait sur les esprits dans le domaine religieux, ne se convertit que beaucoup plus tard, mais à la foi catholique.

Ce Tuï-Tonga était ordinairement héréditaire, et sa famille tenait le premier rang dans la noblesse de l'île sacrée (Tonga-Tabou), où la distinction des classes était vraiment très marquée. On n'approchait le souverain spirituel qu'en rampant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cuisson d'un cochon à Nu-Ofa (Vavao). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

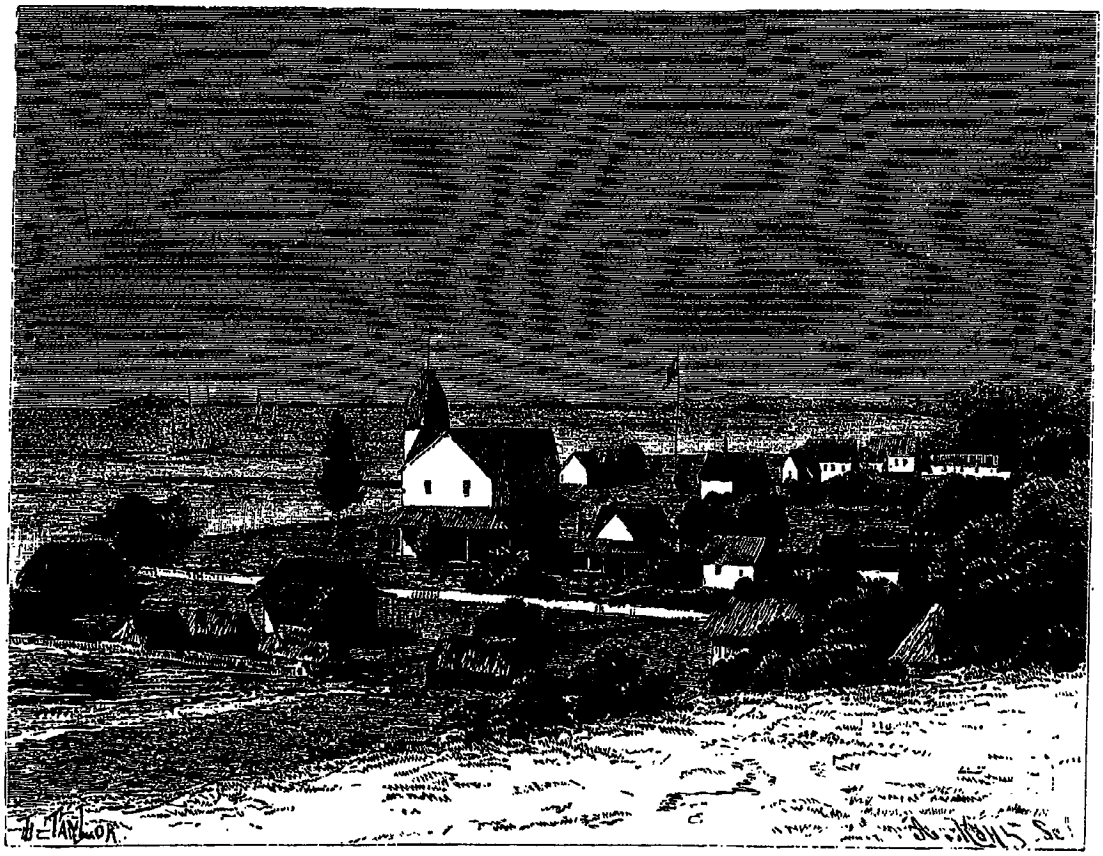
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le dernier des Tuï-Tonga a laissé deux fils, qui sont dans la misère ; leurs compatriotes ne les vénèrent pas moins comme les premiers chefs du pays, et dans les solennités publiques la coupe de kava est présentée à ces nobles déclassés immédiatement après le roi Georges lui-même.

Georges Ier est un despote qui n'a rien du roi d'Yvetot, malgré le peu d'étendue de ses domaines. En Océanie les rois ne sont pas rares, mais parmi eux celui de Tonga-Tabou a une originalité qui le distingue à son avantage de ses nombreux cousins ; il a souvent étonné les Européens par la justesse de ses vues militaires et s'appuie quant à la politique générale sur son premier ministre, l'adroit William Baker, qui mène à la baguette les ministres indigènes, une *chambre des nobles* et une *assemblée législative*.

Ce Baker est Anglais de race, mais Allemand de cœur.

Envoyé aux Tonga par la Conférence des missionnaires protestants de Sydney *pour y porter le flambeau de la vérité*, et fonder en même temps une maison de commerce, le révérend Baker oublia les engagements qu'il avait pris et garda la totalité des



Vue de Nukualofa (Tonga-Tabou). — Reproduction par Taylor d'un dessin fait d'après nature par M. J. Laurent.

bénéfices de la nouvelle exploitation. La Société de Sydney, qui lui avait prêté des capitaux, déposa cet agent infidèle et le remplaça. Baker, pour se venger du procédé qu'il qualifiait de *peu délicat*, passa dans le camp allemand aux Tonga et devint le représentant de la Compagnie Godefroy de Hambourg.

L'influence des commerçants européens et colons établis à Tonga-Tabou commence à devenir inquiétante pour le roi Georges et l'indépendance de ses compatriotes. Ces étrangers ne craignent pas de braver le climat des îles basses qui renferment des marais aux effluves malsains ; la valeur des importations à Tonga atteint déjà quarante mille livres sterling ; les produits exportés consistent en café, maïs, coton, fungus et coprah. Les chargements de coprah varient par an entre trois mille et quatre mille cinq cents tonnes. Le cabotage dans l'archipel est fait par des goélettes battant pavillon allemand ou tongien ; le temps des pirogues doubles est passé.

Nukualofa, où habite le roi Georges, est la capitale officielle de ses États ; j'y ai remarqué de nombreuses maisons européennes, entre autres celle des missionnaires protestants, d'un confortable tout britannique. Mais ne nous arrêtons pas dans ce centre à demi civilisé, et transportons-nous à Mua, au milieu de l'ancien domaine des Tuï-Tonga.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mgr Lamaze désirait beaucoup faire les honneurs de cette station de Mua, la plus importante de sa mission, à l'état-major du *Manua*. Tous les officiers du bâtiment français répondirent à son appel.

Au petit jour, le 27 août, les deux baleinières partaient du bord, chargées de passagers. Après de nombreux zigzags entre les bancs de coraux, nous longeâmes l'île de Panghaï-Modou, que l'amiral Jurien de la Gravière a poétisée dans son idylle avec la chaste Véa, pour arriver enfin au fond de la grande baie de Mua, séparée du mouillage où s'était arrêté le *Manua* par une chaîne d'îlots couverts de cocotiers.

Trois missionnaires français résident à Mua. Le supérieur, M. Chevron, qui a converti au catholicisme le dernier Tuï-Tonga, est âgé de plus de soixante-quinze ans ; son affabilité est extrême, son intelligence n'a rien perdu en vivacité, malgré le grand âge qui encadre son front de cheveux blancs. Le souvenir de sa réception ne s'effacera jamais de la mémoire de ses hôtes.

Les quatre cents habitants du village de Mua sont maintenant tous catholiques ; les wesleyens ont dû former une bourgade à part, en dehors des fortifications de l'antique résidence des Tuï-Tonga.

Malgré la fierté des hommes, qui est excessive, et la grande liberté d'allures des femmes, les catholiques de Mua ont un profond respect pour leurs mission-



Paysage des environs de Mua (Tonga-Tabou). — Rèproduction par Dosso d'un dessin fait d'après nature par M. J. Laurent.

naires. L'église, merveille d'architecture tongienne, et l'habitation des Maristes ont été bâties gratuitement par les indigènes.

Après nous avoir offert un copieux déjeuner dans la mission, Mgr Lamaze acquiesça fort gracieusement aux désirs de la population canaque, qui avait revêtu ses costumes de fête et voulait nous offrir le spectacle d'une danse tongienne.

Les danses des Tonga ont beaucoup d'analogie avec celles que j'ai vues à Pago-Pago, dans l'archipel Samoa : je ne les décrirai pas ici.

Pendant ces divertissements, l'état-major du *Manua* entourait sous la véranda de la mission son commandant et l'évêque, qui tous deux présidaient à la fête. Gu-Wellington, fils aîné du roi Georges, ne tarda pas à rejoindre ce groupe, au grand dépit d'un nouvel arrivant, l'héritier de Tongi, ancien chef de la partie orientale de l'île.

Le fils de Tongi, qui se prétend de race royale, ne voulut point céder le pas au descendant de ce souverain dont la main de fer a brisé la haute aristocratie de son pays, et, plutôt que d'avoir la seconde place au kava parmi les indigènes présents, il sortit de l'enceinte où la foule était rassemblée. Suivant la coutume des grands chefs il était venu en retard pour se faire remarquer davantage, mais avait maladroitement dépassé son but.

J'ai rarement vu d'aussi beaux hommes que celui-là ; sa démarche nous frappa tous par sa noblesse naturelle. D'une taille peu commune, il marchait lente-

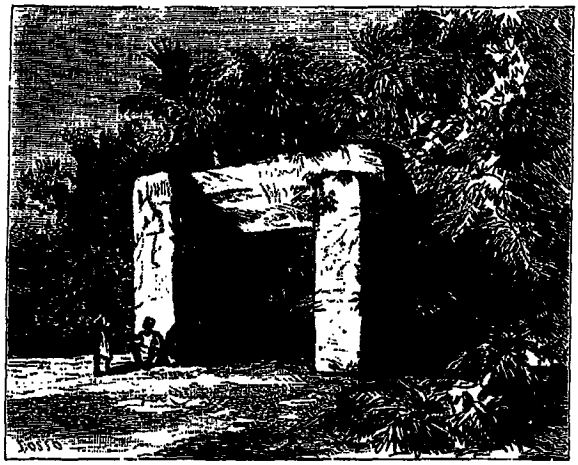
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, drapé à la romaine dans une large pièce de tapa, suivi de dix serviteurs en file indienne.

Tous ces sauvages d'hier ont gardé à l'égard des Européens le respect des devoirs de l'hospitalité, mais ne les méprisent pas moins comme hommes. Ils estiment que notre race est inférieure à la leur.... L'histoire du baise-main de Mgr Lamaze, quand il revint de Rome où il était allé se faire sacrer, est caractéristique.

Le lendemain de cette cérémonie, un catholique de Maofaga rendit visite à l'évêque et lui dit avec amertume que les wesleyens se moquaient beaucoup de ses coreligionnaires qui avaient baisé la main du premier pasteur.

Le dimanche suivant, l'évêque monta en chaire et s'exprima à peu près en ces termes : « Autrefois vous baisiez le pied du Tuï-Tonga, les catholiques embrassent celui du Pontife souverain : c'est donc là un usage naturel pour tout le monde. Maintenant encore, vous baisez la main du roi Georges, qui venait après le Tuï-Tonga dans la noblesse de votre pays ; les évêques viennent après le pape : les catholiques en baisant leur anneau ne font donc rien de ridicule.... Les wesleyens sont en vérité des gens bien inconséquents... »



Troglodyte de Mua. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Après le sermon, le mécontent de la veille retourna à la mission et dit à Mgr Lamaze :

« Vous n'avez pas compris ma question, monseigneur.

— Comment cela? repartit l'évêque.

— Mais ce n'est pas parce que nous avons touché votre bague de nos lèvres que les wesleyens se moquent de nous..., c'est parce que votre main est *blanche* ! »

Aux environs de Mua j'ai vu plusieurs sépultures de Tuï-Tonga, vastes tertres entourés de pierres plates énormes que les Tongiens allaient chercher jusqu'aux Wallis. En se glissant au milieu des broussailles qui recouvrent à dessein ces éminences de terrain, on arrive devant un tas de sable mélangé de petits morceaux de corail rouge et de schiste : c'est l'emplacement de la tombe.

Parmi les antiquités de Mua je dois signaler encore ces banians gigantesques qui mesurent de soixante à soixante-cinq mètres de circonférence. Les baobabs, géants hideux de la végétation africaine, les cèdres, etc., ne peuvent être comparés aux *méas* ou banians océaniens, dont les racines, capricieusement enroulées les unes dans les autres à une dizaine de mètres de hauteur, pourraient soutenir une maison. A une lieue à l'est de Mua, des indigènes m'ont montré un monument de dimensions énormes, formé de trois pierres, comme nos dolmens, et dont l'origine est un mystère pour les missionnaires eux-mêmes.

Avant mon départ de Tonga, j'ai obtenu une audience du roi Georges, qui pour la circonstance avait mis en sautoir le grand cordon de l'aigle noir de Prusse, un cadeau de l'empereur Guillaume. Les souliers, que Sa Majesté n'a jamais pu supporter, le gênaient ce jour-là visiblement; j'eus la charité d'abréger ma visite.

Je vis aussi en particulier le prince Gu-Wellington, dont la ressemblance physique avec Gambetta est frappante. Sa maison est une boutique de bric-à-brac; on ne voit que portraits le long des murs, armes, cornets à piston, colifichets de toutes sortes.... Où va se nicher la manie des bibelots!...

Gu s'exprime facilement en anglais. Il m'a longuement interrogé sur notre chère France, pour laquelle il professe une sincère admiration, ne se laissant pas influencer par toutes les calomnies que les résidents allemands lui débitent à nos dépens.

Cette sympathie de prince-héritier des Tonga pour les *Falani* est partagée aux Samoa par les chefs les plus influents. J'ai exposé avec impartialité les prétentions de diverses puissances maritimes sur ces archipels océaniens; il était de mon devoir, en terminant, de dire quelles sont les tendances vraies des populations intéressées.

En quittant Maofaga, le *Manua* se dirigea sur les Fidji, où j'allais étudier le régime d'une colonie anglaise toute récente et déjà en voie de prospérité.

Aylic Marin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La flambée du soir (voy. p. 386). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Kairouan à Djilma.

Tout est prêt, le clairon a sonné le départ; quelques amis nous reconduisent jusqu'aux portes. Nous quittons enfin Kairouan, non sans regarder souvent en arrière. D'abord les maisons se confondent : la masse blanche de la ville se silhouette avec ses minarets et ses dômes; peu à peu les ombres bleuissent, les derniers détails s'effacent, et nous ne voyons plus derrière nous qu'une longue ligne grisâtre au-dessus de laquelle se distingue encore nettement le minaret de la mosquée d'Okba. Enfin la ville disparaît à son tour; le minaret n'est plus qu'un point, qui se rapetisse de plus en plus; le voilà perdu dans l'horizon. Derrière nous, la plaine jaune; devant nous, la compagnie qui nous escorte, le convoi, le troupeau et nos compagnons topographes caracolant à droite et à gauche pour trouver un point qui leur permette de faire une visée à la boussole dans la direction de Kairouan.

Une heure après notre départ, nous rencontrons l'oued Zeroud, dont le lit sablonneux est complètement à sec : quelques pieds de tamaris, quelques touffes de lauriers-roses y ont poussé comme à regret. Les chameaux qui portent les bagages et les provisions de la brigade topographique s'y engagent en bon ordre, excités par les cris de leurs conducteurs, et remontent

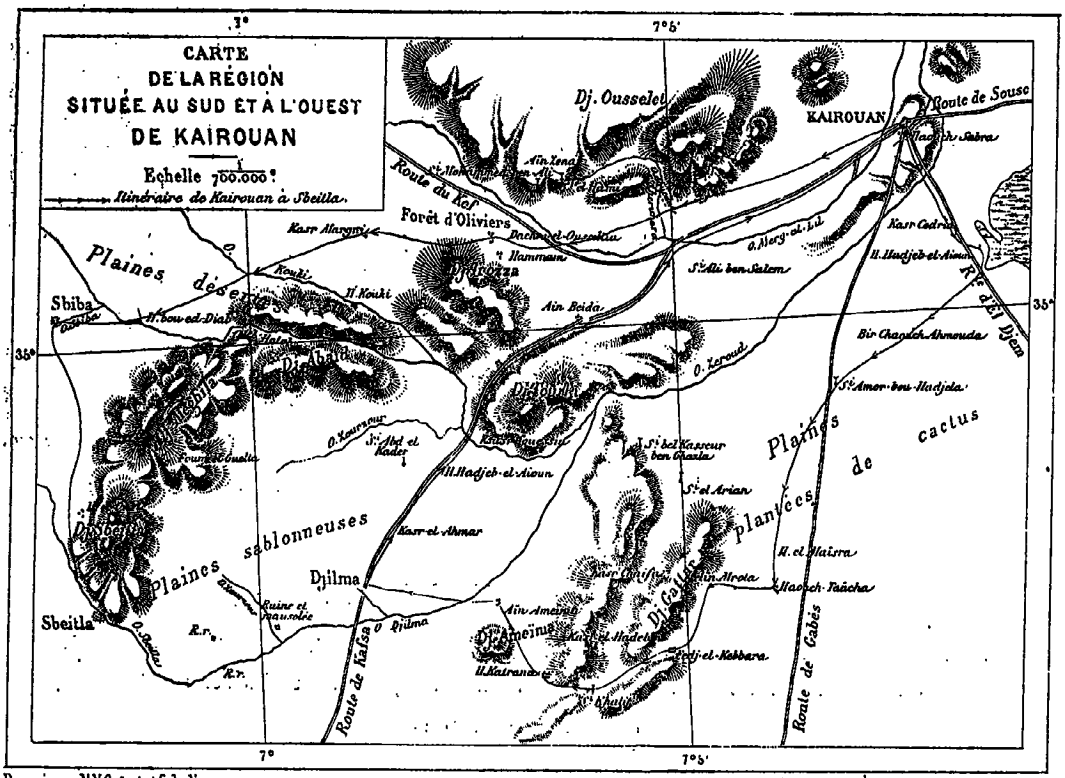
1. Suite. — Voy. t. XLVII, p. 353, 369; t. XLIX, p. 273, 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

majestueusement le talus opposé; il ne nous reste plus qu'à continuer notre route. La piste que nous suivons est tracée au milieu de broussailles, jujubiers dépouillés de leurs feuilles, paquets d'herbes jaunâtres de toute sorte; de temps à autre on aperçoit à quelque distance de la route un mur en blocage à demi écroulé; nous nous dirigeons de ce côté au galop; mais ce ne sont que des débris insignifiants de ferme ou d'habitation rurale sans intérêt. A deux heures de l'après-midi nous arrivons à l'henchir Hadjeb el-Aïoun, où nous devons passer la nuit. On n'y voit qu'un mausolée, tout en blocage, écroulé en partie, et des bassins à moitié ruinés. Plus loin, une construction en blocage dresse encore au-dessus de la plaine quelques pans de murs grossièrement construits. Les sources qui donnent son nom à cette localité sont peu nombreuses, et leur eau légèrement saumâtre est loin d'être agréable à boire.

Le lendemain nous continuons notre route dans un pays en tout semblable à celui que nous avons parcouru la veille; heureusement nous rencontrons une voie romaine dont les traces sont parfaitement distinctes : c'est celle qui menait du Kef à El-Djem, et que personne encore n'avait reconnue; c'est un premier résultat d'exploration, un peu maigre sans doute.

A une demi-heure de la route romaine, au sud-ouest, on trouve un puits dont la maçonnerie est faite de fragments antiques, de sarcophages, de chapiteaux



Dressée par MM. Cagnat et Saladin — Gravé par Erhard Fres 35bis rue Denfert-Rochereau Paris

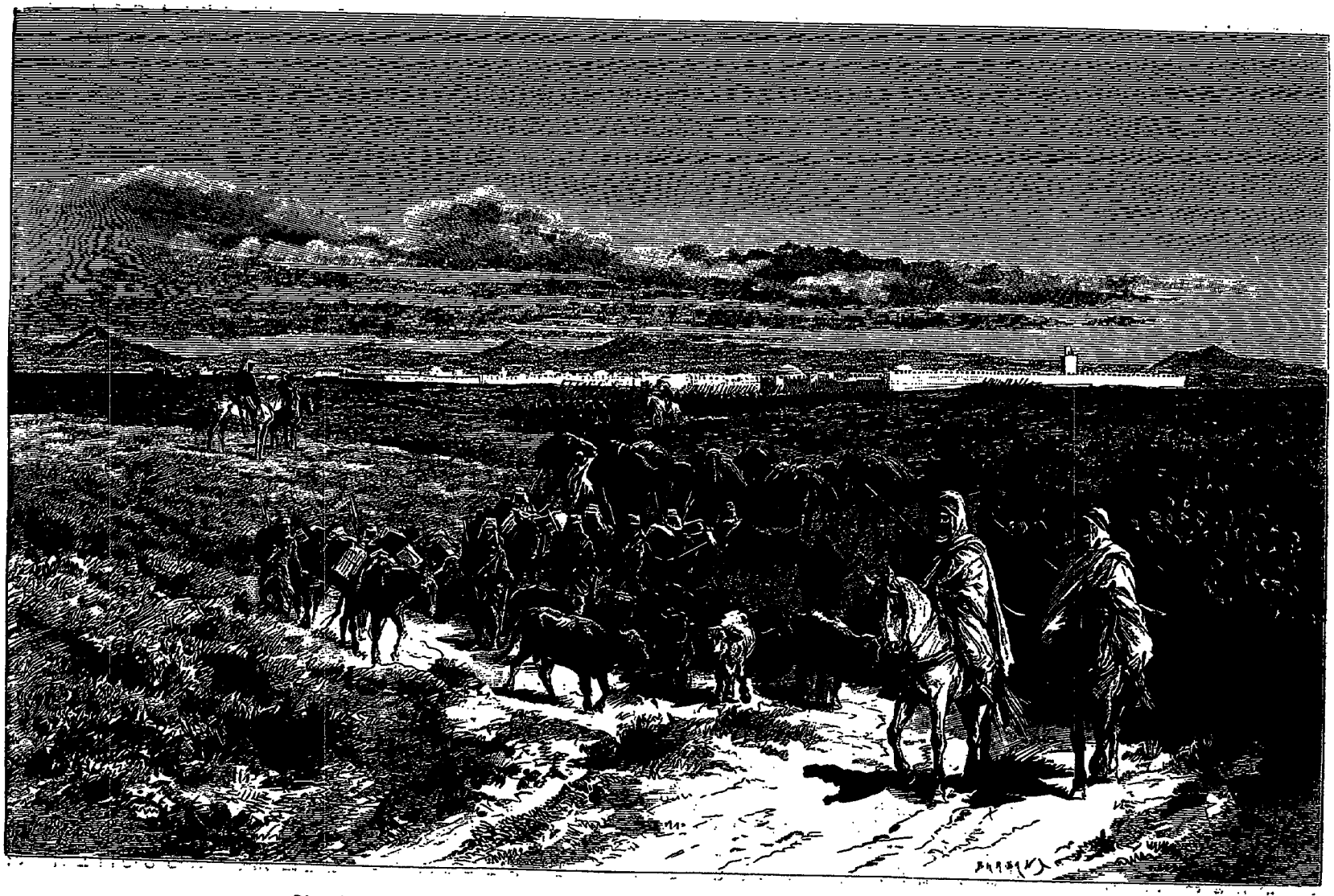
brisés. Où a-t-on pu aller les chercher? car, aussi loin que l'œil peut atteindre, il n'aperçoit aucune trace de ruines.

Bientôt nous entrons dans la région des cactus; d'immenses jardins de ces arbustes bizarres s'étendent devant nous, à la grande joie des chameaux, qui se régalent de leurs raquettes piquantes

Nos Arabes, friands des fruits qu'ils portent (nous les trouvons un peu fades), s'attardent dans les plantations, et c'est avec peine qu'on les empêche de trop s'éloigner du convoi.

Le soir nous nous arrêtons auprès du marabout de Sidi Amor-bou-Hadjela, sur un petit plateau couvert de vestiges antiques. Le lendemain nous ne faisons qu'une petite étape et campons auprès de plusieurs « oglets ». On appelle oglets des trous creusés peu profondément jusqu'à la couche aquifère : ce ne sont pas, à proprement parler, des puits. L'orifice en est consolidé au moyen de branchages. La nuit tombe assez rapidement, et le froid se fait vivement sentir; aussi les soldats sont-ils allés prendre des broussailles de tous côtés, et une flambée magnifique illumine le campement. Pendant que nous nous chauffons avec délices, les soldats forment le cercle autour du brasier, et un de leurs camarades, le loustic de la compagnie, leur récite les nombreuses plaisanteries qui font le bonheur des chambrées. Nos Arabes au dernier plan ont fait accroupir leurs chameaux, pendant que le bach-amar

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de Kairouan (la colonne en marche) (voy. p. 385). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou chef des chameliers, qui veut à toute force fraterniser avec les sous-officiers, chante en même temps qu'eux à pleine gorge le chœur de la *Dame blanche :* « Les montagnards sont réunis ». Mais ici on dit « les bach-amars sont réunis », et notre homme est flatté de voir qu'en France on a mis en musique les bach-amars.

Voilà l'heure de la retraite. Chacun regagne sa tente, les sentinelles, baïonnette au canon, montent la garde devant les faisceaux; peu à peu le bruit se calme; les derniers ordres sont donnés; tout dort.

Nous avons fait avec Ali et deux hommes une excursion dans les environs. On nous a menés à une ruine nommée Zaouïa Sidi-Mohammed-el-Gebiouï : c'est une triple abside en blocage, une petite basilique des bas temps de l'empire. Les Arabes en ont fait une chapelle, consacrée à Sidi-Mohammed-el-Gebiouï.

Le lendemain, le jour se lève à peine que la diane nous réveille ; tout le monde est debout, et, pendant que nos hommes réunissent nos bagages et sellent les chevaux, nous regardons le lever du soleil. Au loin la plaine noire s'éclaire graduellement de reflets bleus, violets, roses. Un brouillard s'élève pendant que le ciel se colore, et devient plus transparent. Le vert, le bleu tendre, le rose se succèdent; enfin le soleil apparaît au loin dans un rayonnement éclatant. C'est l'heure la plus agréable de la journée; car, bien que nous soyons en hiver, la chaleur de midi est un peu trop forte; maintenant, au contraire, une douce tiédeur succède à la fraîcheur du matin, et la température est vraiment délicieuse. Nous nous mettons en route pour l'henchir Maïsra, où nous arrivons à onze heures.



Zaouïa Sidi-Mohammed-el-Gebiouï. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

L'henchir Maïsra est un petit fortin en ruine élevé sur un monticule entouré de décombres. Il a été construit probablement à l'époque de la conquête de l'Afrique sur les Vandales. Tout auprès se trouve un puits antique, où nous trouvons l'eau à quarante mètres de profondeur!

A peine notre tente est-elle dressée, que nous partons avec Mohammed et Ali pour une excursion dans la direction du sud. Bientôt au-dessus des buissons qui couvrent la plaine nous distinguons un grand nombre de constructions en forme de tours carrées. C'est Haouch-Taâcha, vaste nécropole où nous retrouvons des tombes comme celles que nous avons vues à Sidi el-Hani, et des mausolées analogues à Kasr Talga.

Ces tombes, faites exclusivement en blocage, ont la forme d'une demi-colonne posée, dans le sens de la longueur, sur un, deux ou trois gradins : il y en a de toutes les tailles. Ces sépultures ont été violées depuis longtemps, mais il se pourrait qu'il y eût encore des trouvailles à faire dans la plupart d'entre elles. Quant aux mausolées, construits sur plan carré, ils comprennent généralement deux étages : l'étage inférieur contenait la chambre sépulcrale; l'étage supérieur, ouvert en forme de niche, renfermait la statue du défunt, qui aujourd'hui a disparu. Le blocage qui les compose est recouvert d'un enduit grisâtre où sont simulés des pilastres, des corniches et même des ornements d'architecture.

A deux cents mètres de cette nécropole se voient les restes d'un grand village, un vaste bassin demi-circulaire de trente mètres de rayon, deux ou trois puits assez profonds et une grande enceinte rectangulaire. Les restes de constructions épars de tous côtés témoignent d'un établissement assez important. Nous n'avons pas retrouvé d'inscription qui nous indiquât le nom antique de Haouch-Taâcha.

De retour au camp, nous faisons un relevé du fortin, et nous assistons à la rentrée de nos compagnons, qui, leur besogne terminée, n'ont pas voulu laisser finir la journée sans rapporter à la « popote » un peu de gibier. Ils ont fait une hécatombe de perdreaux; aussi fêterons-nous demain dignement le premier jour de l'année 1883.

Cependant Mohammed, absorbé par les récits attachants de Baba Ali, oublie complètement de faire boire nos chevaux. Il nous faut aller par la nuit noire secouer sa paresse, lui mettre la lanterne à la main et l'escorter jusqu'au puits, qui est un peu loin du camp; car Mohammed, quoique taillé en hercule, est peureux « comme une vieille femme » : il craint de s'éloigner seul dans la nuit, avec les chevaux, et n'est pas fâché de nous avoir avec lui.

L'étape suivante est Aïn Mrota. Nous y arrivons de bonne heure. Nous campons au pied du Djebel Mrota, montagne qui s'étend devant nous; à droite du camp s'ouvre une gorge resserrée et abrupte au fond de laquelle coule un filet d'eau saumâtre; tout autour de nous, des champs de cactus au milieu desquels on distingue quelques huttes de branchages occupées par de misérables Arabes. Le torrent qui s'est ouvert un passage dans les flancs de la montagne a sa source à deux kilomètres plus haut, à peu près, mais, au moment où nous sommes, il donne si peu d'eau que tous les soldats sont forcés de construire un petit barrage pour faire un abreuvoir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est ici que nous saluons joyeusement le 1er janvier, en tuant l'oie grasse que nous traînons après nous depuis Monastir; mais nous pensons cependant, chacun de notre côté, à tous ceux que nous avons laissés si loin de nous et qui attendent anxieusement notre retour. Allons, souhaitons-nous bon courage pour mener à bien le travail que nous avons entrepris, et pour dissiper un peu ces pensées dont personne ne parle, et que tout le monde a si fort à cœur. Le mieux est de s'occuper de ceux qui nous entourent. Les soldats reçoivent une distribution supplémentaire: on leur donne des moutons; ceux d'entre eux qui ont un peu d'argent vont faire des folies chez le mercanti qui suit la compagnie depuis Kairouan et qui tire d'un tonneau unique des quantités de vin tout à fait incroyables. Pour nous qui connaissons les ressources de la chimie moderne, nous nous contentons de comprendre.

Nos Arabes, oubliant que l'année musulmane ne commence pas en même temps que la nôtre, mais se rappelant parfaitement que les étrennes se donnent le 1er janvier, nous accablent de leurs souhaits les plus ardents. Nous sommes obligés de les récompenser de leur aimable attention.



Mausolée à Haouch-Taâcha. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

La source dont nous avons parlé plus haut avait été captée par les Romains au moyen d'un conduit d'un mètre de large creusé dans le roc; derrière un petit barrage composé de trois murs parallèles en moellons, grossièrement construits et remblayés en blocage, s'amassait l'eau de la source; de là elle montait jusqu'au petit aqueduc, qui l'amenait, en franchissant les ravins sur de petits ponts, jusqu'à l'henchir el-Hamel.

C'est ainsi qu'on avait pu s'établir au milieu d'un pays qui semble, au premier abord, complètement dépourvu d'eau. Il est même vraisemblable que le village de Haouch-Taâcha, bien que plus éloigné, était approvisionné en partie par la même source. On comprend, quand on rencontre ces travaux d'eaux de toute espèce, dont il ne reste plus aujourd'hui que les débris, comment ces contrées jadis si fertiles ne sont plus maintenant que de vastes étendues de terrain frappées de stérilité. Par suite de l'invasion vandale, les colons furent chassés, les fermes abandonnées ou brûlées; les aqueducs tombèrent d'eux-mêmes en ruine s'ils ne furent coupés par la main des hommes; et cette eau qui donnait la vie aux habitants comme la fécondité au sol se perdit avant d'arriver aux terrains qu'elle pouvait fertiliser. Dès lors il n'y eut plus de moissons; il ne resta que des pâturages qui verdissent après les pluies d'hiver pour se sécher aux premières chaleurs. Mais le sol n'a pas perdu sa force productrice, et, du jour où les sources des montagnes seront utilisées avec méthode, le pays redeviendra ce qu'il était jadis, susceptible de culture et de prospérité.

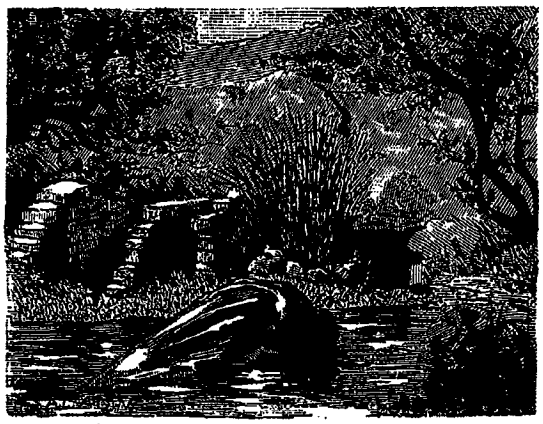
Le 3 janvier nous plions bagages au lever du soleil et la colonne s'ébranle. Le pays présentant toujours autant de variété, nous ferons grâce au lecteur de plus amples détails. Nous campons le soir dans un lieu appelé Fedj el-Kebbara, près d'une sorte de citerne naturelle, pour en repartir le 4 janvier et nous arrêter non loin d'une koubba consacrée à Sidi-Khalif. Là s'ouvre un défilé assez étroit que nous devions franchir le lendemain. Les Byzantins avaient élevé, pour défendre ce passage, une sorte d'enceinte construite à la hâte dont les murs, épais d'un mètre dix centimètres, se sont désagrégés par l'effet du temps. Le site est des plus sauvages; un ruisseau assez abondant coule dans une gorge resserrée; le lit en est obstrué par des arbustes de toute sorte au milieu desquels se dressent deux palmiers, séjour chéri d'une bande d'étourneaux. L'abondance du feuillage qui garnit le fond de la gorge ne fait que mieux ressortir la nudité sauvage des hauteurs environnantes. Comme presque toutes les eaux que nous avons rencontrées dans les mêmes parages, celle du ruisseau est chargée de magnésie; or le potage à la magnésie manque de charme, on peut nous en croire. Où est l'eau de la grande mosquée de Kairouan? mais où sont les neiges d'antan?

Pour sortir du défilé il nous faut prendre un chemin assez raide qui serpente, à gauche, sur les flancs de la montagne; on ne peut guère y passer que deux de front; encore faut-il une grande attention pour ne pas faire un faux pas, sous peine de descendre dans le ravin. Aucun accident, pourtant, ne signale notre passage, et au bout d'une heure les hommes, les chevaux, les mulets et les chameaux débouchent sur un vaste plateau qui descend en pente douce vers la plaine. Plaine immense, semée çà et là de touffes de jujubiers où l'on entrevoit quelques ruines. Aussi laissons-nous la compagnie d'escorte continuer tranquillement sa route

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour piquer en avant vers une construction assez élevée, éloignée de deux ou trois kilomètres environ à gauche. Bientôt nous nous trouvons en présence d'un mausolée accolé à une autre construction qui ressemble à une petite maison. Au pied du tombeau gisent des fragments d'une statue en pierre : elle est malheureusement très mutilée et d'un travail très barbare qui accuse une époque assez basse. Tout auprès s'étendent les ruines d'un établissement agricole; cette ruine se nomme Henchir Katrana. Une heure plus tard nous avions rejoint la compagnie au pied du djebel Ameïma, que nous laissions à notre droite; la plaine est à cet endroit absolument dénudée. Nous devions nous arrêter seulement près d'une source appelée Aïn Ameïma; notre guide nous la montrait devant nous avec le geste familier aux Arabes lorsqu'ils veulent désigner un objet éloigné dont ils connaissent l'emplacement, mais qu'on ne peut distinguer; et comme nous savions qu'en pareil cas on est exposé à marcher plusieurs heures avant d'arriver au but du voyage, nous commencions à nous impatienter.

Tout à coup, dans un pli de terrain qui les avait dérobées à nos yeux, nous apercevons deux gazelles; notre premier mouvement est d'arrêter nos chevaux pour ne pas les effrayer et les garder à portée de nos fusils; mais elles sont déjà bien loin, fuyant à travers les rares buissons qui se voient au loin à notre droite, grises comme la terre sur laquelle elles bondissent! Nous ne pouvons plus en douter, nous sommes presque sur la limite du désert. Et notre esprit s'échauffe, et notre imagination nous fait entrevoir des chasses inconnues.



Source d Aïn Mrota (voy. p. 388). — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

Nous arrivons enfin à la source appelée Aïn Ameïma, si impatiemment attendue. Elle n'est pas abondante et dort tranquillement au milieu de quelques joncs rabougris; mais au moins l'eau en est pure et l'on peut y boire sans danger comme sans dégoût.

C'est la dernière étape que nous ferons avec la brigade topographique du capitaine Besson. Demain matin nous la laisserons continuer sa route et nous gagnerons le camp de Djilma, tout voisin de nous.

Au lever du jour nous serrons la main de tous ces messieurs, dont nous n'oublierons pas la bonne et franche camaraderie, et nous nous mettons en route avec nos trois Arabes.

Nous voici en présence d'une rivière à traverser; mais, quoiqu'elle soit à sec, le fond en est fait d'une boue liquide dont nous ignorons la profondeur; Mohammed et Ali, qui ont vécu depuis quelque temps en compagnie, ont perdu l'habitude de l'initiative et paraissent embarrassés pour passer: ce n'est pas de la peur, c'est un excès de prudence. Les Arabes sont tous faits de la sorte; chaque fois qu'il y a un pas difficile, ils hésitent et ne se hasardent à le franchir qu'à bon escient. Cette fois encore, c'est nous qui choisissons le passage, à un endroit où nous remarquons les traces récentes d'une caravane; nous avons à peine franchi le lit de l'oued que nos bagages et nos gens nous rejoignent. Notre route ne sera pas de longue durée, car nous apercevons au loin le caravansérail de Djilma; du moins Ali nous affirme qu'il en est ainsi; pour nous, nous voyons devant nous une sorte de temple avec fronton triangulaire que nous prenions pour une ruine; mais nous sommes sûrs qu'il n'y a aucune ruine à Djilma. Et de fait nous ne nous trompons, ni Ali, ni nous : un officier dont nous avons toujours ignoré le nom, trop amoureux de la couleur locale, et, le dirons-nous, trop peu soucieux des traditions antiques, a fait transformer l'entrée du caravansérail en une entrée triomphale; les colonnes ont été prises aux ruines voisines, les chapiteaux qui les surmontent également. Mais quelle malencontreuse idée de mettre une colonne dans l'axe du fronton, à moins que ce ne soit pour fermer le passage!

Néanmoins nous sommes fort heureux de mettre pied à terre devant cet édifice et de serrer la main du brave commandant Villot, qui commande le camp. Ancien chef de bureau en Algérie, il connaît à merveille les mœurs des indigènes, sur lesquels il a écrit un livre fort estimé et très attrayant; il fait plus; il aime ce peuple, méconnu suivant lui. Il est essentiellement artiste, il dessine et peint aussi aimablement qu'il cause. Bientôt nous sommes au courant des moindres détours du camp; tous ces messieurs de l'infanterie et de la cavalerie nous reçoivent à bras ouverts, et nous nous laissons inviter de tous côtés comme par de vieux amis que nous retrouverions après une longue absence.

Le site de Djilma est peu intéressant. Placé au centre d'une grande plaine semée de brousses de jujubiers et fermée au nord-est par le Touila et le Trozza, au nord-ouest par le Meghila, le caravansérail que remplace maintenant le camp français serait le séjour de l'ennui le plus absolu, si la bonne humeur du troupier ne venait en égayer la monotonie. Les hommes y sont, au reste, suffisamment bien installés. Un hôpital en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

planches où l'on dort très bien, nous le savons par expérience personnelle, est disposé pour recevoir les malades; il n'y en avait pas à notre passage. Un immense jardin potager, entretenu par la troupe, fournit des légumes frais aux soldats comme aux officiers; des baraques se sont établies auprès du camp, dans lesquelles on trouve tout ce qui peut être désiré par le troupier pour agrémenter son ordinaire.

Dès le lendemain nous commençons à parcourir les environs. On nous signale de tous côtés des ruines : notre devoir nous oblige à les visiter, mais ce ne sont que des fermes, des établissements agricoles; quelques-uns, sans doute, ont été très importants, mais il n'en reste plus rien que le souvenir marqué par quelques pierres éparses çà et là. Toujours la même nature de terrain, toujours la même pauvreté de restes antiques.

Au bout d'une semaine nous sommes prêts à partir pour Sbeitla, la grande et belle ville que nous nous sommes promis d'étudier à fond : elle est située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Djilma. Mais, avant de nous y installer, il nous faut parcourir encore bien du pays; nous devons retourner à Kairouan pour chercher l'argent nécessaire au reste de notre voyage et, traversant de là un pays maussade, nous rendre à Sbiba, où nous attendent les outils nécessaires à nos fouilles. Notre mission consistant à explorer une région peu connue avant nous, nous n'hésitons pas à faire tous ces détours qui, somme toute, nous permettront de visiter plus d'un point intéressant. Nous quittons donc le camp de Djilma et ses aimables habitants, nous dirigeant vers le nord-est

Il fait encore nuit; mais nous tenons à atteindre de bonne heure Aïn Beïda, où nous coucherons; or nous avons quarante-six kilomètres à faire pour y arriver. Outre notre personnel ordinaire, nous emmenons quatre spahis de Djilma pour nous assurer le respect des populations; Baba el-Hadj, que nous remercierons à Kairouan de ses aimables services et que nous remplacerons par un chamelier, suit avec nos bagages; Mohammed le surveille monté sur son âne. Nos chevaux, excités par l'air piquant du matin, allongent le pas sans qu'il soit besoin de les éperonner; tout nous fait espérer un bon et rapide voyage. Cependant la température est assez basse; nous sommes au milieu de janvier, et le vent qui souffle violemment s'engouffre dans nos burnous. Nous sommes alors à quatre ou cinq kilomètres du camp, en face d'une ruine assez étendue que nous connaissions déjà; un fortin à moitié écroulé en occupe le centre; le reste n'est qu'un amoncellement informe. Nous nous engageons dans une petite vallée creusée entre deux collines et nous débouchons dans une grande plaine



Kars el-Ahmar. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

au centre de laquelle nous apercevons à notre gauche un édifice rectangulaire; il se nomme *Kasr el-Ahmar*, le « Château rouge », nom sous lequel on désigne aussi la ruine environnante. Ce monument, long de vingt-cinq pas et large de quinze, est soutenu par des contreforts extérieurs de chaque côté; au fond on remarque une abside. Il est donc naturel d'y voir une petite église. Ailleurs nous remarquons des bassins voûtés à moitié écroulés. Notre petite caravane a gagné du terrain pendant que nous visitions la ruine; nous la rattrapons au moment où elle entre dans des bois d'oliviers sauvages, tristes et rabougris. Il y a si longtemps que nous n'avons vu d'arbres qu'ils nous semblent agréables à regarder, et pourtant quelle différence avec les vergers verdoyants de Souse et de Monastir!

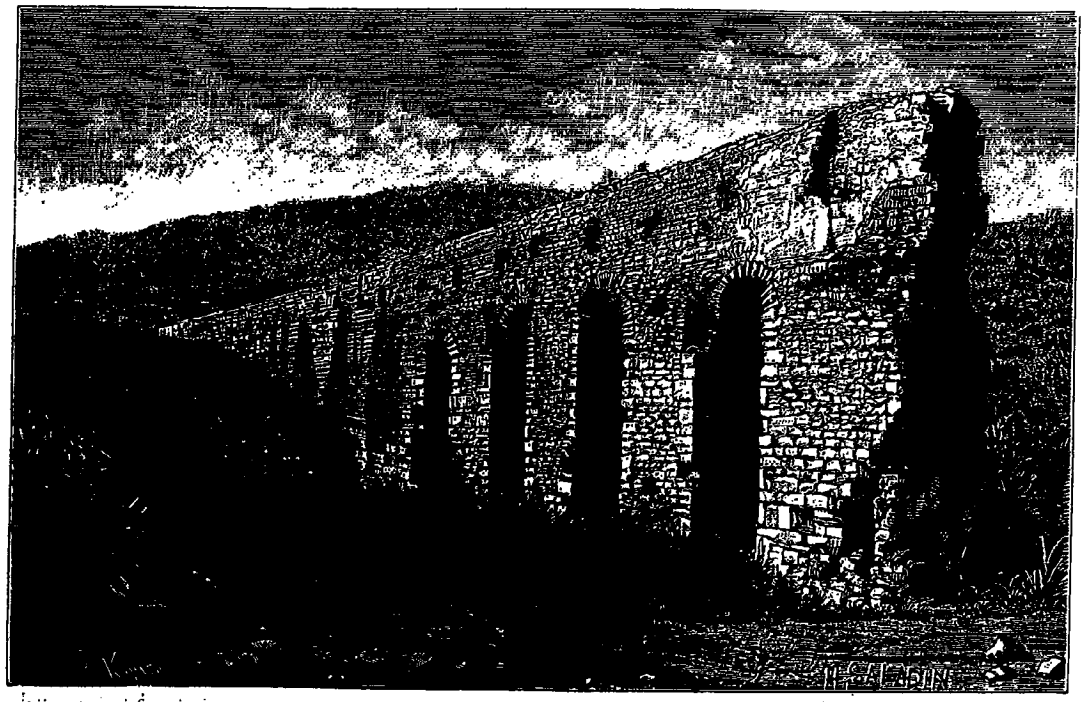
La source appelée Hadjeb el-Aïoun, où nous nous arrêtons pour déjeuner, est d'une grande limpidité; son débit est assez abondant : aussi a-t-elle été enfer-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mée tout récemment dans un bassin, d'où elle s'échappe en un ruisseau qui ne tarit jamais. Un petit plateau d'une cinquantaine de mètres domine le ruisseau et est entouré de quelques oliviers sauvages et de buissons épais. Là s'élevait à l'époque romaine un bourg, actuellement presque détruit : un petit fortin est le seul édifice dont il reste encore des traces distinctes. Le soleil, que nous avions appelé de nos vœux le matin, commence maintenant à nous importuner, et nous sommes bien heureux de trouver un abri derrière une touffe de lauriers-roses pour nous garantir de ses ardeurs pendant notre repas. Nos spahis se sont étendus dans leur burnous et dorment sur la route, le bras passé dans les rênes de leurs chevaux, également endormis; notre âne est couché tout chargé près de la source, et Mohammed le contemple avec attendrissement.

Allons ! en route; nous sommes encore loin d'Aïn Beïda. Le quatuor de nos spahis remonte à cheval, et nous recommençons à arpenter le terrain, devisant et fumant.

Le pays est moins désert; nous apercevons quelques douars; des troupeaux paissent tranquillement à droite et à gauche sous la garde de jeunes pâtres en burnous. L'un d'entre eux a une petite flûte dont il tire des sons perçants et monotones. Tels étaient ces bergers que faisait chanter Virgile et dont nous avons tous expliqué autrefois les dialogues champêtres ; comme eux



Aqueduc de Chorichera (voy. p. 394). — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

nos jeunes Arabes célèbrent sans doute quelque beauté du voisinage, facile ou rebelle :

« La terre est desséchée; pas un souffle d'air qui vienne rafraîchir l'herbe altérée ; Bacchus refuse aux coteaux l'ombre des pampres. Mais vienne ma chère Phyllis et tout reverdira ! »

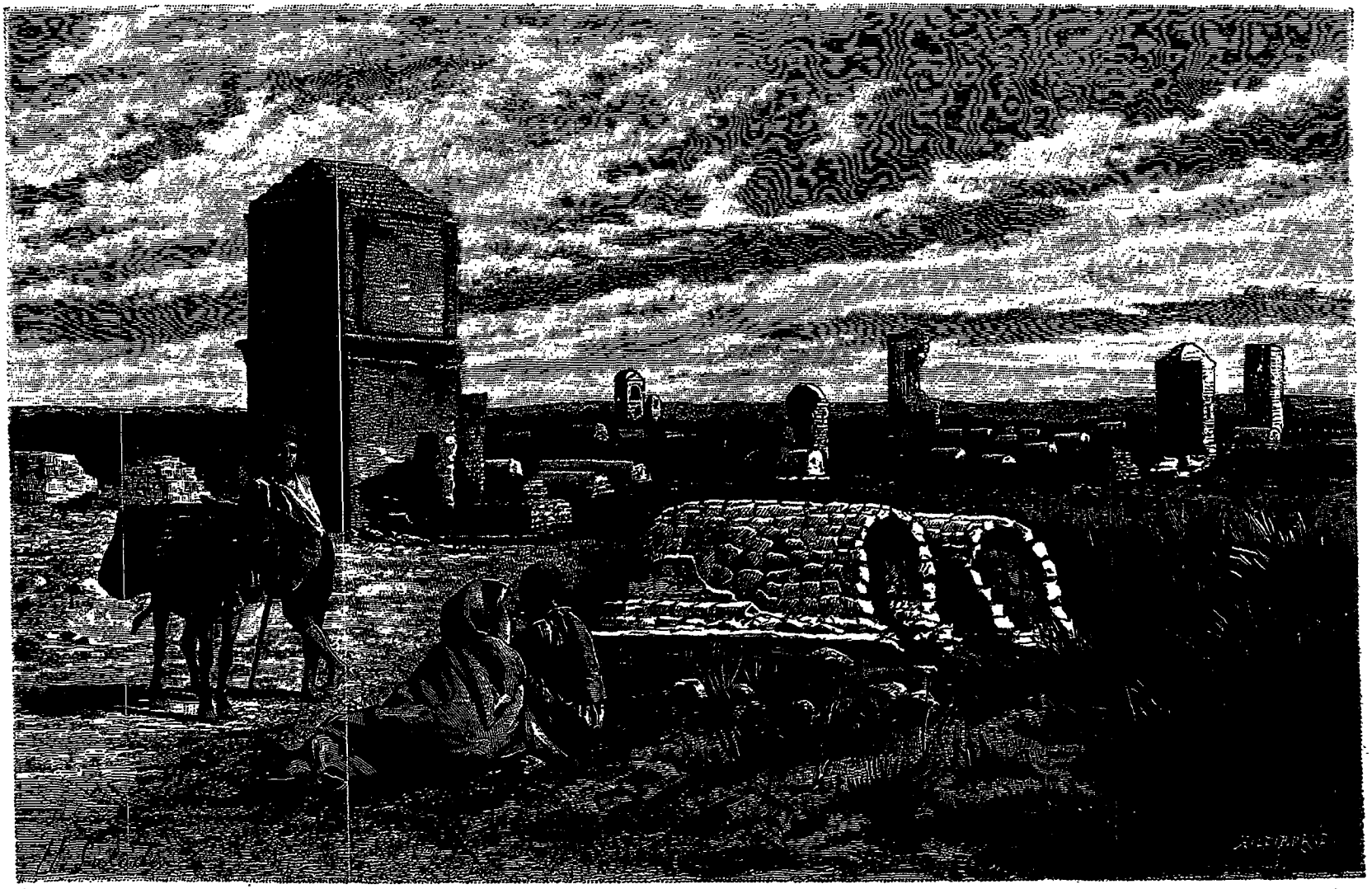
Ici Phyllis s'appelle Saadia ou Mabrouka : c'est la seule différence.

Ces pensées poétiques nous conduisent jusqu'au bord de l'oued Zourzour, rivière de cent cinquante mètres de largeur dont le lit sablonneux est encaissé entre deux berges hautes et escarpées : ce qui n'empêche pas qu'on le traverse avec autant de facilité qu'une grande route. Trois kilomètres plus loin, nous rencontrons un nouveau fleuve : c'est l'oued Zeroud, que nous avons déjà passé en allant de Souse à Kairouan et ensuite de Kairouan à Djilma; il a à cet endroit près de trois cents mètres de large.

De l'autre côté la route devient moins unie; elle suit le lit de petits ravins ; il faut à chaque instant monter et descendre, mais nos chevaux sont tellement habitués à passer par tous les chemins, que nous nous en apercevons à peine. De ruines, il n'en est guère question. Le Kasr Souessin, que nous venons de laisser à notre droite, sans prendre le temps de le visiter, tellement nous sommes pressés d'arriver au port, semble une construction fort peu importante : elle gardait la vallée de l'oued Zeroud de ce côté.

Bientôt nous commençons à longer les pentes du djebel Touila, que nous voudrions voir loin derrière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La nécropole de Haouch-Taïcha (voy. p. 383). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous, car la nuit ne tardera pas beaucoup à venir. Aussi faisons-nous hâter le pas à tous les nôtres. Il est encore jour quand nous arrivons en vue d'une autre ruine insignifiante sur notre gauche ; puis nous entrons dans un petit bois de cactus et d'oliviers sauvages ; au delà, paraît-il, est Aïn Beïda.

En effet nous y voici ; nous plantons notre tente sur un plateau étroit, auprès d'une sorte de mare peuplée de grenouilles qui coassent à qui mieux mieux ; et, assis sur notre lit, nous regardons la lune se lever pendant que notre dîner se prépare. Nos hommes ont trouvé une citerne romaine qui leur sert de cuisine et de chambre à coucher ; ils auront moins froid qu'en plein air ; nos chevaux ont reçu leur ration d'orge, qu'ils n'ont jamais si bien méritée, et s'absorbent dans leur repas. Nous voudrions bien en faire autant ! Mais Mohammed n'est pas vif à faire la cuisine, nous le savons par expérience et nous nous résignons.

Le lendemain matin, pendant qu'on selle nos bêtes et qu'on charge les bagages, ce qui est toujours beaucoup plus long que nous ne voudrions, nous examinons la ruine. Elle n'offre point grand intérêt, mais, comme certains auteurs l'ont identifiée à une ville antique assez importante dont on ignore la position exacte, *Aquæ Regiæ*, nous tenons à nous faire une opinion à ce sujet. Nous ne tardons pas à acquérir la conviction que, si le bourg en présence duquel nous nous trouvons est assez étendu relativement, il n'a jamais été bien prospère et il faut renoncer à y chercher Aquæ Regiæ.

Nous ne sommes qu'à vingt-quatre kilomètres de Kairouan. Au bout d'une heure de marche nous traversons sur un petit pont arabe une dérivation de l'oued Merg el-Lil. On s'aperçoit qu'on approche d'un centre habité. A droite et à gauche de la route sont des champs labourés où l'orge commence à pousser ; nous croisons de temps à autre un Arabe, ce qui ne nous est pas arrivé depuis longtemps, et nos hommes, qui n'aiment pas beaucoup la solitude, ne manquent pas de le saluer au passage. Nous avons encore pourtant bien du chemin à faire avant d'arriver à la ville sainte. Au bout de trois heures de marche, nous traversons le lit de l'oued Merg el-Lil, qui à cet endroit est à sec. Les puits de Chebika, que nous rencontrons à quatre ou cinq kilomètres au delà et auprès desquels nous faisons halte quelque temps, sont assez profonds ; c'est avec une certaine difficulté que nous y puisons l'eau qui nous est nécessaire pour notre déjeuner.

De là à Kairouan le chemin est court et facile ; d'ailleurs la monotonie en est variée par des rencontres agréables : un mulet mort, un chameau à moitié mangé par les chiens des douars, qui sont rarement appelés à un régal aussi délicat. Le grand amusement d'Ali est de familiariser son cheval avec la vue de ces cadavres ; il le mène dessus en droite ligne et au galop ; mais, au lieu de sauter l'obstacle, la bête se cabre et fait un écart ; Ali est si content du résultat que les spahis se hâtent d'imiter son exemple.

Enfin nous arrivons aux cimetières de Kairouan ; nous les traversons et pénétrons dans la ville. Nous y retrouvons notre chambre près du bureau des renseignements. Dès le jour même nous avons mis nos affaires en ordre et sommes en mesure de pouvoir repartir le lendemain [1].

De Kairouan à Sbeïtla par Sbiba.

Nous nous mettons en route vers huit heures du matin : notre objectif est la grande ville de Sbiba, reliée autrefois à Souse par une voie romaine qui ne devait pas passer loin de Kairouan : c'est cette voie qu'il s'agissait pour nous de retrouver et que nous sommes destinés à chercher inutilement pendant trois jours. Après avoir traversé les cimetières, dont la blancheur se colore au soleil du matin, nous sommes bientôt en présence de la maison de plaisance appelée Dar Farik, dont nous avons déjà parlé plus haut ; nous la laissons à notre gauche en jetant un regard d'adieu sur les beaux arbres qui l'entourent. Vers onze heures du matin, nous arrivons au pied d'une petite montagne, qui forme, pour ainsi dire, le premier échelon du djebel Ousselet, le djebel Gourin Ouled-Zeïr. Au lieu de gravir cette hauteur, nous la contournons ; nous voilà bientôt engagés dans une vallée arrosée par un oued, où coule un filet d'eau, l'oued Cherichera. Nous remontons cette vallée pendant une demi-heure et nous nous arrêtons enfin pour déjeuner au pied d'un aqueduc jeté sur l'oued : quatre arches en plein cintre étaient destinées à donner passage aux eaux de la rivière qui, en temps ordinaire, n'en occupent que deux. Les restes de l'aqueduc s'étendent encore sur une grande longueur, sur trois kilomètres au moins ; le canal mesure un mètre de profondeur sur quatre-vingt-cinq centimètres de largeur ; il amenait les eaux de la montagne dans la plaine de Kairouan. Au moment de notre passage le commandant de cette ville se proposait de le faire restaurer et prolonger, pour alimenter d'eau potable la cité sainte, qui en est complètement dépourvue au moment des sécheresses ; nous ignorons s'il a été donné suite à ce projet.

La source qui serait ainsi exploitée est l'Aïn Cherichera, la même qui était utilisée autrefois. Nous y arrivons en remontant pendant quelques kilomètres le bras principal de l'oued. De temps à autre on retrouve quelques traces plus ou moins apparentes de l'aqueduc ; à un certain endroit même il était taillé dans le roc. Notre guide, un vieux chaouch de Kairouan qui connaît le pays mieux que personne, nous fait chevaucher toute la journée dans de petites vallées qui se coupent l'une l'autre et dans lesquelles nous ne rencontrons que des traces de fermes romaines plus ou moins grandes. Cependant le soir approche et nous sommes en pleine montagne ; mais nous n'avons point d'inquiétude : nous savons que notre conducteur ne se

1. Voyez la description de Kairouan, tome XLIX (1885), de la page 314 à la page 336.

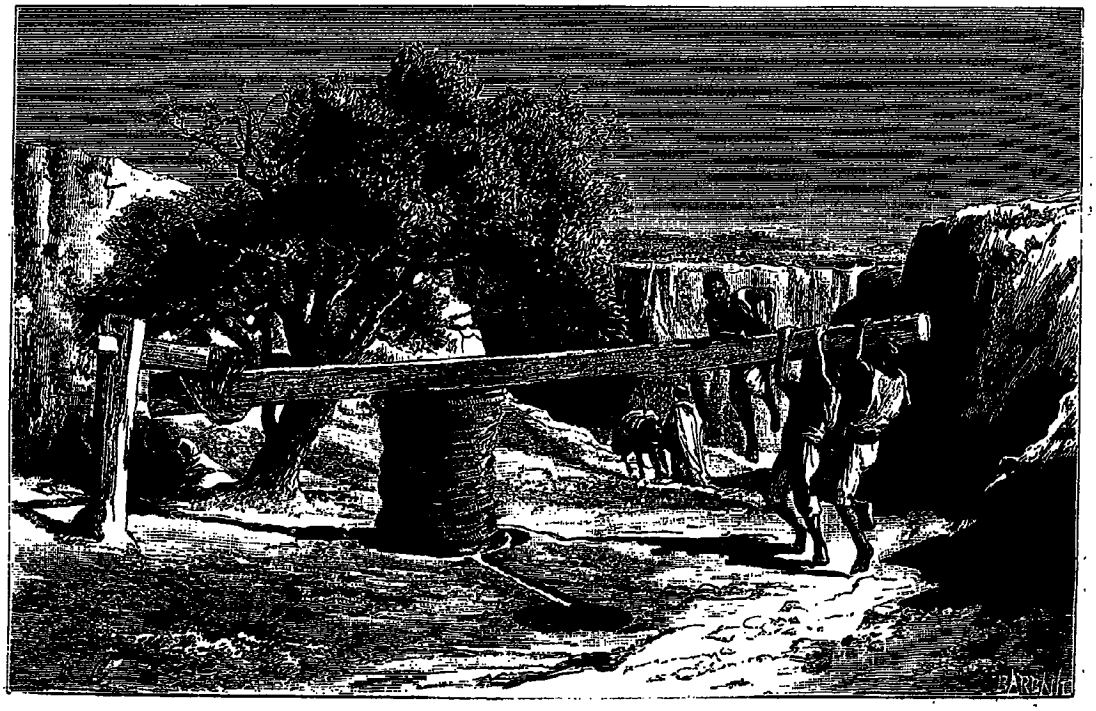
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passera pas de dîner et qu'il nous trouvera un gîte pour la nuit. En effet, à un détour du chemin, nous nous trouvons en présence d'un douar : on nous entoure ; on nous souhaite la bienvenue. Une tente se dresse pour nos hommes ; nos bêtes sont abondamment pourvues de paille et d'orge, et le couscous est apporté dans un grand plat de bois, à la grande joie de toute notre escorte.

Le lendemain il nous faut sortir de cette broussaille où le chaouch nous a conduits, car il n'y a guère d'espoir d'y rencontrer une voie romaine ; c'est ce que nous lui expliquons et il veut bien le comprendre. Aussi dirige-t-il notre marche vers le djebel Trozza, dont nous apercevons à notre gauche la bosse gigantesque ; nous cheminons à travers des taillis de lentisques et de tuyas, où les pieds de nos chevaux s'embarrassent, où s'accrochent nos vêtements, sans rien apercevoir qui nous apporte quelque distraction. Pourtant le terrain devient plus plat ; les arbustes moins serrés : nous approchons de la plaine.

Enfin nous quittons les pentes du djebel Ousselet et nous arrivons sur les bords de l'oued Merg el-Lil, dont le bras principal est rempli d'eau toute l'année ; il nous faut le passer à gué, sans aucune difficulté d'ailleurs.

Devant nous s'élève le djebel Trozza. A mi-côte nous apercevons une grande fente, qui est, paraît-il, l'entrée d'une grotte toujours pleine de vapeur d'eau et



Pressoir à Dachra el-Ousseltia. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

que les Arabes ont appelée naturellement « hammam ».

Il nous fallait maintenant contourner le djebel Trozza, soit par le nord, soit par le sud ; nous choisîmes la première de ces deux alternatives et commençâmes à gravir les pentes de la montagne, ayant à notre droite un ravin profond ; au bout de deux heures de marche, la piste arabe que nous suivions descend dans ce ravin par une pente douce très bien ménagée. Le flanc opposé est couronné par un petit village appelé Dachra el-Ousseltia.

Ce hameau est dans une situation très pittoresque ; il est, pour ainsi dire, perché sur un îlot, où l'on ne peut arriver, d'où l'on ne peut sortir qu'en franchissant une large crevasse qui l'entoure de toutes parts. Il s'ensuit qu'au moment des grandes pluies les habitants sont emprisonnés chez eux.

En attendant le dîner, nous nous promenons dans le village ; nous n'y voyons rien qui mérite d'être signalé, sinon un pressoir à olives qui, pour être primitif, n'en est pas moins ingénieux. Il se compose d'un levier en bois, engagé par une de ses extrémités dans une traverse qui est elle-même maintenue à chaque bout entre deux arbres solidement fixés en terre. L'extrémité libre du levier, sur laquelle on peut faire pression, sert à broyer les olives entassées dans d'étroits paniers. L'huile suinte au travers de ces paniers et est recueillie dans une grande cuve en pierre.

Nous quittons le hameau au point du jour pour marcher vers Sbiba. Mais une agréable surprise nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attendait. Autant le pays que nous venions de traverser était aride et ingrat, autant les alentours de ce village et la région située au nord du Trozza, entre cette montagne et l'oued Merg el-Lil, sont gracieux et verdoyants : c'est une véritable forêt d'oliviers. Tantôt le chemin est garni à droite et à gauche de grands arbres qui étendent au-dessus leur feuillage mobile et transparent, tantôt il traverse de vastes jardins plantés d'orge ou de fèves, et défendus contre la cupidité des passants par des haies de cactus ; on se croirait dans le Sahel, sur le bord de la mer, auprès de Souse ou de Hammamet! La route est très fréquentée, relativement : il y a même deux fondouks, où nous prenons, en passant, une tasse de café maure. La vallée de l'oued Gattar, affluent du Merg el-Lil, est moins fertile, mais elle n'est point absolument stérile, comme tant d'autres du voisinage; nous la laissons à notre droite, et bientôt nous nous retrouvons au pays désert. D'immenses crevasses, que l'on pourrait prendre pour des oueds, mais qui ne sont en réalité que des ravins larges mais sans longueur, nous barrent la route par trois fois à dix minutes d'intervalle ; il nous faut y descendre pour en ressortir à grand'peine.

Le Kasr Margni, auprès duquel nous déjeunons, a dix mètres carrés : c'est une petite construction forte, élevée à la hâte aux derniers temps de l'occupation romaine, par les colons du voisinage. Il n'avait guère plus de quatre mètres de haut : aujourd'hui on appellerait ce genre d'édifice un « bordj ».

Nous arrivons vers deux heures de l'après-midi à l'oued Kouki, dans le lit duquel est établi un douar fort important. Nous campons tout auprès. Mais nous nous demandons ce qu'il adviendrait de nous et de nos hôtes si, au beau milieu de la nuit, il venait à pleuvoir assez fort pour qu'il y eût de l'eau dans l'oued.

Non loin du point où nous campions, on nous signale une ruine : nous nous y rendons. C'est encore un fortin bâti précipitamment; il est précédé d'une cour entourée d'un mur d'enceinte; on y pénètre par une porte dont le linteau sculpté est décoré de figures et d'ornements divers remontant à l'époque chrétienne. Un lion occupe le centre de la composition, le lion qui symbolise la force divine de Jésus-Christ, *vicit leo de tribu Juda;* à droite se voit un chien poursuivant un lièvre, peut-être l'image du fidèle poursuivi par le démon tentateur; à gauche, un autre lièvre, au repos, entouré d'un cep de vigne chargé de fruits : c'est le fidèle s'abreuvant du vin de l'Eucharistie. De chaque côté de ces sujets principaux on distingue



Linteau chrétien à Henchir Kouki. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

d'autres figures, moins importantes, entre autres un paon, emblème de l'immortalité de l'âme et de la félicité éternelle, la chair de cet oiseau ayant été regardée jadis comme incorruptible par la croyance populaire, et des épis, rappelant le pain eucharistique, que viennent manger les animaux représentés sur le linteau : c'est la seule représentation aussi complète que nous ayons rencontrée pendant notre voyage. Le reste de la ruine n'est qu'un amas de pierres sans forme et de pans de murs éboulés.

De l'oued Kouki nous continuons notre route vers le sud-ouest et ne tardons pas à atteindre les bords de l'oued el-Hatob, dont nous suivons le lit pendant assez longtemps. Ce nom d'oued el-Hatob a été aussi donné à une autre rivière que nous trouverons plus loin, à l'ouest de Sbeitla. Nous laissons à notre droite une ruine curieusement perchée sur un mamelon, au confluent de l'oued et d'un ruisseau qui s'y jette, l'henchir bou-ed-Diab, et, après deux heures de marche à travers de vastes plaines sans végétation, nous arrivons en vue de l'henchir Sbiba.

La grande ville qui s'élevait autrefois sur cet emplacement portait le nom de Sufes, qui figure sur les itinéraires romains et sur des inscriptions de l'endroit. Comme tant de villes de la province d'Afrique, elle n'a pas d'histoire jusqu'à l'époque chrétienne ; on peut dire pourtant qu'elle existait déjà au commencement de notre ère et était habitée par des Romains, puisque l'on a déterré au milieu des ruines une base de statue portant une dédicace à Auguste. Au temps de saint Augustin elle trouva moyen de faire parler d'elle d'une façon peu avantageuse. Vers l'an 398, l'empereur Honorius rendit une ordonnance par laquelle il attribuait aux églises les temples et les enclos qui en dépendaient et donnait aux chrétiens le droit de briser toutes les statues qu'ils y rencontreraient. Cet édit fut appliqué presque partout : on renversait les temples, on mettait en pièces les « idoles », et l'on punissait ceux qui les voulaient encore honorer. Or il y avait à Sbiba un dieu particulièrement honoré : c'était Hercule, qu'une inscription appelle « le génie de la patrie », c'est-à-dire de la ville de Sufes, et dont la fête tombait le 12 des calendes de novembre (21 octobre). Ce jour-là il y avait dans la ville de grandes réjouissances, et grâce à des donations particulières on faisait aux conseillers municipaux et au peuple des distributions de vivres et d'argent. Or, au mois d'août 399, pour appliquer l'édit d'Honorius, des fidèles zélés se mirent en devoir de briser la statue d'Hercule. Les adorateurs du dieu, de leur côté, prirent la défense de leur protecteur : il s'ensuivit une rixe dans laquelle périrent soixante chrétiens. Quand la nouvelle de ce massacre parvint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Djama Sidi Okba à Sbiba (voy. p. 398). — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux oreilles de saint Augustin, celui-ci écrivit aux notables de Sufes une lettre indignée :

« Votre soudaine cruauté et le crime odieux qui vous rend désormais célèbres a ébranlé la terre et fait horreur au ciel (*terram concutit et percutit cœlum*) : sur vos places, dans vos temples on voit l'éclat du sang et l'on entend des cris de mort. Ainsi vous violez les lois romaines ; ainsi vous foulez aux pieds la crainte de la justice. Assurément vous ne savez ni respecter ni redouter les empereurs. Oui, chez vous, on a fait couler le sang de soixante innocents, vos frères ; et ceux d'entre vous qui se sont le plus distingués par leur ardeur au meurtre ont été admis dans votre sénat ! Mais arrivons à la cause de tout ce mal. Vous réclamez votre Hercule : nous vous le rendrons. Il y a des mines ; la pierre ne manque pas ; nous avons des marbres de toute sorte et de bons ouvriers : nous vous sculpterons, tournerons et décorerons votre dieu. Nous y ajouterons un peu du rouge dont on peint la rougeur[1], et vous pourrez alors lui adresser vos saintes prières. Car enfin, pourquoi faire tant de bruit à propos de votre Hercule ? On peut se cotiser pour vous en acheter un autre ! Mais les existences que votre main a brisées sont à jamais perdues. Pouvez-vous nous rendre tant de vies précieuses comme nous vous rendrons un Hercule ! »

On ne sait pas quelle fut la suite donnée à cette affaire. L'église honore à la date du 30 août la mémoire des « martyrs de Sufes ».

Sbiba retombe dès lors dans l'oubli le plus complet. Il en est question une fois seulement encore dans l'histoire : les auteurs arabes nous apprennent que Mems, l'endroit où Kocéila, le roi berbère, défenseur de l'indépendance nationale, fut défait par Zohéir ben Khaïs, n'était pas très éloigné de Sbiba.



Nymphée de Sbiba. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

On remarque à Sbiba, en premier lieu comme dans presque toutes les grandes ruines du pays, un certain nombre de vastes enceintes fortifiées qui datent des derniers temps de l'occupation romaine ou même de l'époque byzantine, c'est-à-dire qui remontent à une époque où le pays était devenu peu sûr, parcouru qu'il était par des bandes de pillards ; tous les points occupés auparavant par des populations stables se sont alors transformés en autant de postes fortifiés où les habitants se réfugiaient en cas d'alerte.

Outre ces fortins on peut signaler aussi d'autres monuments plus intéressants : c'est d'abord un édifice construit en blocage, comme le sont généralement les thermes ; il ne reste plus debout qu'un certain nombre de pans de murs ; dans l'un d'eux étaient disposées des niches cintrées, destinées sans doute à recevoir des statues.

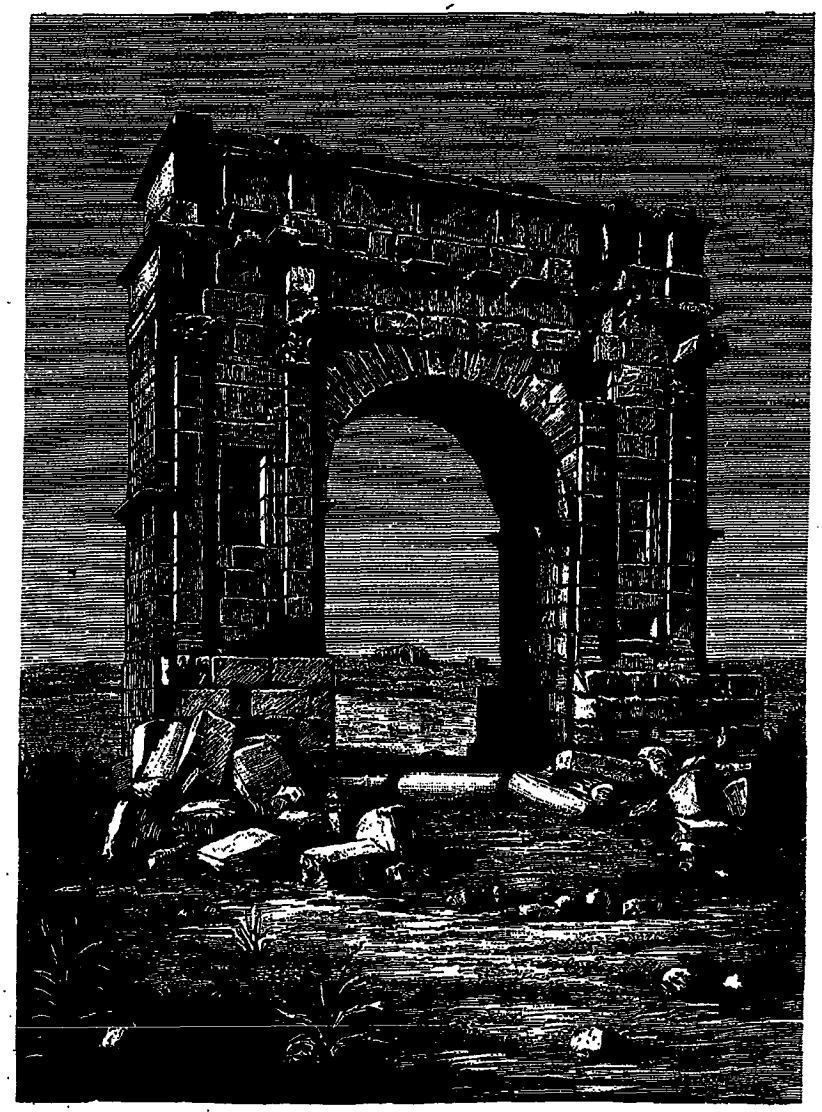
Plus loin on voit un château d'eau ou nymphée en forme de fer à cheval, dont la carcasse est faite en blocage et recouverte de magnifiques blocs de pierre de taille. Extérieurement la façade était ornée de statues et de colonnes d'ordre corinthien ; intérieurement on distingue la trace du réservoir carré où venait s'amasser, au moyen d'un petit aqueduc, l'eau dont la fontaine était alimentée. De là, par des trous qui sont encore visibles, elle s'échappait pour se répandre au dehors.

Mais l'édifice le plus curieux est celui que les Arabes appellent, en souvenir du fondateur de Kairouan, Djama Sidi Okba. L'aspect extérieur de cette construction est peu intéressant : c'est une enceinte rectangulaire dont les murs sont très élevés. Intérieurement on est en présence d'une petite salle où sont

1. Les statues des dieux étaient souvent peintes de vermillon. Il y a ici un jeu de mots, *rougeur* étant pris par saint Augustin à la fois dans son sens véritable et dans le sens de honte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disposées parallèlement six rangées de colonnes. Les chapiteaux de ces colonnes sont d'ordre corinthien et gisent à terre. Il est bien probable que cet édifice est une petite mosquée construite au moyen de colonnes empruntées à un édifice antérieur : l'appareil des murs accuse une époque de barbarie, à laquelle il est impossible d'attribuer la sculpture des chapiteaux cités plus haut. De plus, nous remarquons à gauche de la porte, en entrant, une console sculptée où sont représentées des grappes de raisin et des pampres, représentation essentiellement chrétienne. Or cette console a été employée dans la construction, non comme console, mais comme pierre de taille. La reconstruction de ce petit édifice doit donc être reportée aux



Arc de triomphe de Sbeitla (voy. p. 400). — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

premiers temps de l'occupation arabe : son nom, Djama Sidi Okba, l'indique bien.

C'est très probablement la mosquée ou Djamé mentionnée par El-Bekri dans le passage rapporté plus haut.

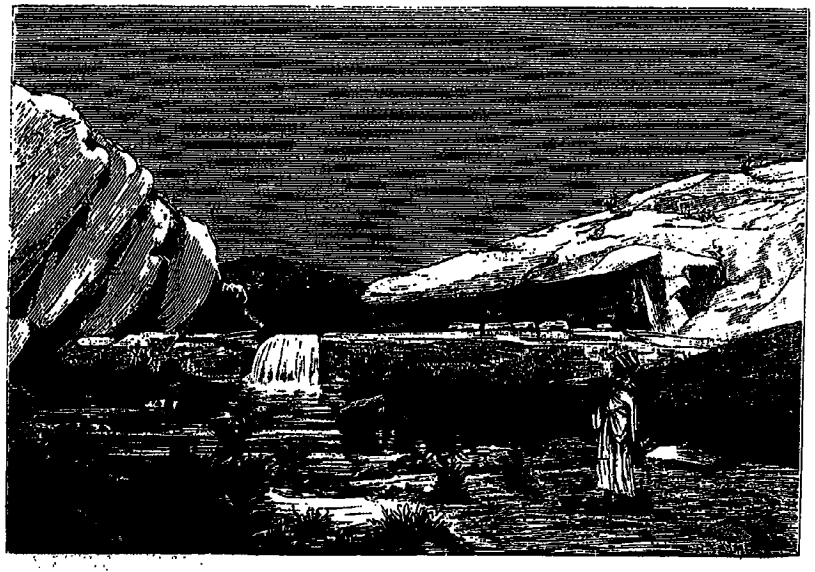
Nous restons deux jours à Sbiba, où nous n'avions pas l'intention de demeurer longtemps : il nous paraissait préférable d'arriver rapidement à Sbeitla, où la besogne, nous le savions, ne nous manquerait pas.

Nous voilà donc de nouveau en marche, cette fois vers le sud. La route suit ou plutôt doit suivre une ancienne voie romaine dont toute trace semble avoir disparu. D'ailleurs on n'y rencontre rien de particulièrement intéressant. Nous arrivons le lendemain à Sbeitla, que nous traversons rapidement pour nous diriger du côté des contreforts méridionaux du djebel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Meghila. Nous ne donnerons aucune description de Sbeitla pour le moment, car nous allons bientôt y revenir et y faire un long séjour.

Après avoir passé sous l'arc de triomphe qui termine la ville au sud, nous franchissons l'oued Sbeitla, et nous nous engageons dans une série de petites vallées qui séparent entre eux les derniers contreforts du djebel Sbeitla. Nous arrivons ainsi sur un plateau qui longe deux montagnes et forme comme un long gradin continu entre elles et la plaine. Au bout de plus d'une heure de route, nous rencontrons les traces de la voie romaine qui allait de Sbeitla à Aquæ Regiæ, route encore inexplorée, et nous en reconnaissons les traces sur une grande longueur. Après avoir suivi quelque temps la piste arabe qui conduit de Sbeitla à Djilma en longeant les flancs de la montagne, nous commençons à tourner à gauche et à gravir les premières pentes afin d'arriver à Foum el-Guelta, le point intéressant de notre excursion. Tout à coup, au détour d'une petite colline, nous apercevons devant nous des roches élevées dont une énorme fissure divise la masse; nous avançons encore et arrivons enfin devant deux grands bassins naturels formés par le soulèvement qui a barré la petite vallée; au-dessus de ces deux bassins qui surplombent le torrent d'une dizaine de mètres, s'élèvent deux grandes murailles de rochers, continuation du même soulèvement. Au milieu, une échancrure a été creusée de main d'homme pour livrer passage aux eaux qui s'accumulent sur la montagne; elle aboutit à un aqueduc taillé dans le roc et bordé



Foum el-Guelta. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

de plaques de pierre destinées à retenir les eaux. Nous le suivons quelque temps; il aboutit à un énorme réservoir rectangulaire qui mesure trente mètres sur trente-huit et est encore presque intact. Des contreforts intérieurs contrebutent les murs de distance en distance, et, quoique comblé par la terre et les débris de toute sorte qui s'y accumulent, il a encore près de deux mètres de profondeur. Ce réservoir servait à concentrer une réserve d'eau qui devait, en cas de besoin, suppléer au débit insuffisant du torrent; il alimentait probablement les citernes des villages dont les ruines sont visibles un peu plus bas dans la vallée.

Actuellement l'aqueduc antique a été détruit, et les eaux de la montagne, après avoir rempli les deux bassins naturels que nous avons décrits plus haut, forment une cascade dont les eaux bouillonnantes se perdent après une centaine de mètres dans une épaisse couche de sable.

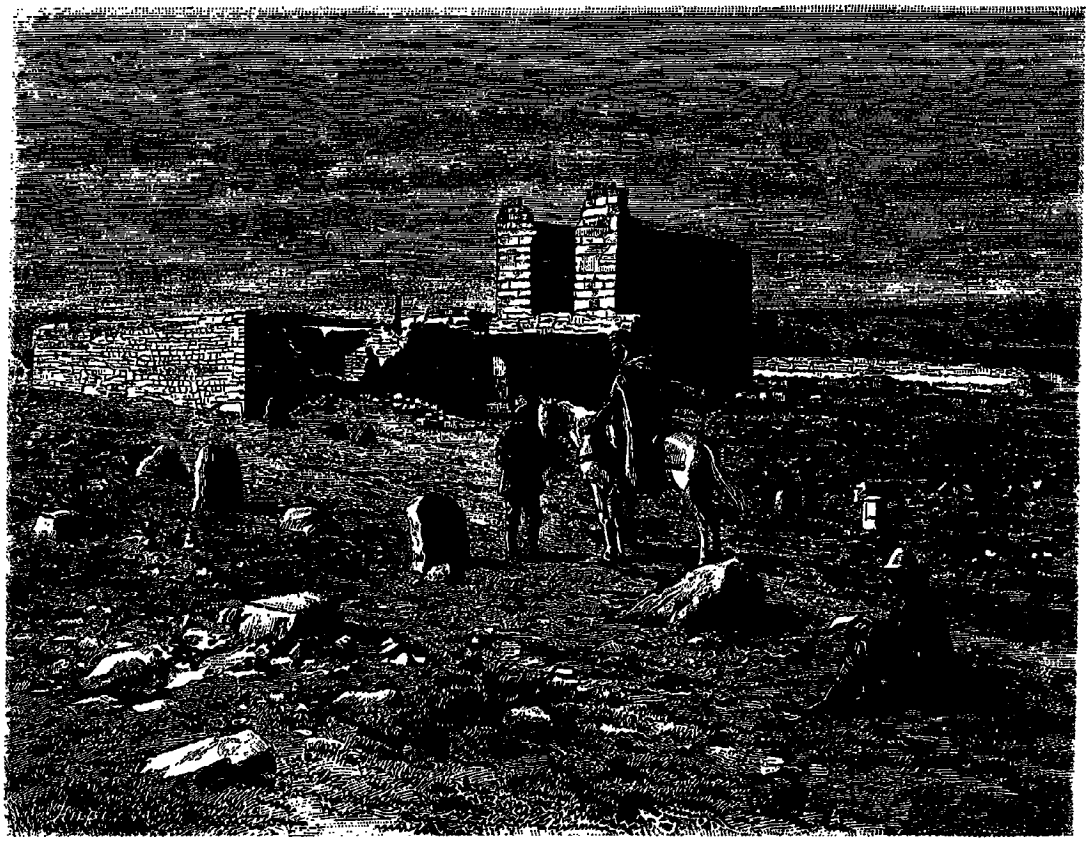
Ce point est très pittoresque et diffère complètement de tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici: les bassins sont entourés de lauriers-roses et d'arbres de toute espèce; sur la montagne, au delà des rochers, s'étend une véritable forêt, et dans la direction du sud-est nous apercevons de nombreux bosquets de genévriers, parmi lesquels les pins d'Alep élèvent leurs cônes sombres.

Nous campons à Foum el-Guelta, d'où nous repartons le lendemain pour regagner Sbeitla.

R. Cagnat et H. Saladin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre maison à Sbeitla (voy. p. 402). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sbeitla.

Quelques minutes avant d'apercevoir Sbeitla, nous descendons dans une petite vallée encaissée, au fond de laquelle murmure un ruisseau, appelé oued Sbeitla. Des bosquets de lauriers-roses y croissent à droite et à gauche et en obstruent même le lit à quelques endroits. Nos chevaux s'y font un passage, non sans peine. Tout à coup, au moment où nous contournons un massif rocheux qui borde la rivière, nous découvrons le plateau qui porte les restes de la ville antique : c'est d'abord, en face de nous, au-dessus d'une pente peu escarpée que nous gravirons tout à l'heure, l'arc de Constantin. Au delà s'élève une ruine considérable, les trois temples et leur péribole; au delà encore les murs du théâtre.

Aussi loin que la vue s'étend, les ruines se succèdent : pierres debout, murs à moitié écroulés, fragments de toutes sortes au milieu desquels de maigres herbes ont poussé; de distance en distance s'élève soit un buisson épineux, soit un pin d'Alep tout rabougri, soit un chétif olivier sauvage.

Bientôt nous sommes près de l'arc de triomphe; quelques pas encore, et nous arriverons en vue des temples. Nous nous arrêtons un peu pour jeter un premier coup d'œil sur ces belles ruines que dore le soleil couchant

1. Suite. — Voy. t. XLVII, p. 353, 369; t. XLIX, p. 273, 289, 305, 321; t. L, p. 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et dont l'ensemble produit un effet extraordinaire, autant par leur étonnante conservation que par la coloration admirable que le temps leur a donnée.

A notre arrivée à Sbeitla, où nous devions faire un séjour prolongé, notre premier soin fut de chercher à nous assurer un gîte plus vaste et plus commode que notre petite tente. Deux constructions faites par les Arabes, au milieu même des ruines, pouvaient nous abriter. La première, élevée autrefois par un marabout, Sidi Ibrahim, à côté des restes d'un temple antique, nous servit pendant quelques jours; puis nous nous installâmes définitivement dans la seconde, plus grande et mieux disposée pour notre usage. Cette dernière a été construite par Sidi Mustapha ben Azouz, originaire de Nefta, oasis au sud de Kafsa. Ce riche Arabe, séduit par la position de Sbeitla auprès d'une rivière, avait eu, il y a une vingtaine d'années, l'idée fort juste (elle sera un jour reprise et mise à exécution par des colons) de fonder une petite ville sur les ruines de l'ancienne. Les gens qu'il envoya afin de commencer les constructions s'occupèrent d'abord à réunir des matériaux pour bâtir des maisons et brisèrent à plaisir soffites, corniches, chapiteaux et frises, dont ils voulaient faire des moellons ou de la chaux. Par-ci par-là on rencontre encore à Sbeitla de ces débris disposés en tas réguliers et prêts à être utilisés.

Avant tout, ils se mirent à élever une grande maison, celle dont nous parlons plus haut; mais l'humeur tracassière des tribus voisines vint si souvent troubler les travailleurs, que l'entreprise fut abandonnée, et la bâtisse fut laissée inachevée.

Précédée d'une grande cour où nos bêtes pouvaient être mises à l'abri, cette habitation, s'il est permis de se servir d'un terme aussi ambitieux, se compose de deux pièces séparées l'une de l'autre par une chambre dont le toit est éventré; dans l'une nous établîmes nos gens, et l'autre fut immédiatement appropriée à notre usage. Notre tente servit de porte; nous fîmes boucher tant bien que mal les ouvertures du mur avec les sacs et les menus bagages qui nous devenaient inutiles pour un séjour prolongé, et nous fûmes en possession d'un gîte assez chaud pendant la nuit, assez frais pendant le jour. Nous étions donc suffisamment bien installés pour pouvoir examiner les ruines à loisir.

Dans l'autre maison s'installèrent huit soldats qui avaient été mis à notre disposition; c'est grâce à eux que nous pûmes faire quelques sondages et étudier avec fruit les monuments que nous décrirons dans les pages suivantes.

La ville antique est située sur un plateau assez élevé que contourne en partie l'oued Sbeitla, profondément encaissé. Celui-ci prend sa source dans une vallée très escarpée, au nord-ouest de la ville. Cette vallée, fort étroite, est formée par une énorme crevasse qui sépare des masses de rochers à pic de près de soixante mètres de hauteur; elle s'étend pendant un kilomètre dans la direction nord-ouest et aboutit à une sorte de muraille qui, au temps des grandes pluies, forme une très belle cascade. C'est à ce point que viennent se réunir les eaux des plateaux supérieurs.

Les sources qui alimentent en toute saison la rivière de Sbeitla sont en assez grand nombre. La plus abondante d'entre elles a été entourée par les Arabes d'un mur peu élevé et devait être captée pour aller arroser les jardins de la future ville; ce travail a été abandonné comme le reste. L'eau de l'oued est légèrement thermale; elle est d'une température assez élevée pour que nous ayons pu, en plein mois de janvier, prendre un bain agréable dans les baignoires naturelles creusées par les eaux au milieu des roches qui forment en partie le lit de l'oued.

Cette gorge sauvage où commence l'oued Sbeitla est d'une grandeur imposante; les deux murailles de rochers qui la bordent sont uniformément droites et fendues de place en place par des failles verticales d'une grande profondeur. A peine quelques petits bosquets de lauriers-roses au fond de la vallée; sur les rochers, quelques genévriers; çà et là quelques touffes de halfa tranchant par leur teinte verte plus ou moins foncée sur la blancheur des sables et le ton doré des roches. De temps en temps, une petite vallée latérale vient rompre la monotonie des murailles gigantesques entre lesquelles l'oued est emprisonné. De nombreuses perdrix y courent à travers les herbes et les arbustes, tandis que des vols de pigeons bleus traversent alternativement dans les deux sens la vallée resserrée qui leur sert de demeure.

En se rapprochant de la ville, l'oued devient plus étroit et coule entre des rochers qui font saillie sur le lit de la rivière; près de là se trouve la maison que nous occupons. C'est à cet endroit que les anciens habitants de Sbeitla ont construit un pont dont les piles reposent sur le roc lui-même et supportent un aqueduc qui menait à Sbeitla les eaux des montagnes (djebel Sbeitla).

Puis la rivière continue sa course entre des berges assez escarpées en certains endroits, d'une pente plus douce à d'autres places; elle longe ainsi pendant un kilomètre environ le plateau où s'élevait Sbeitla; au delà elle incline un peu vers l'est, et va se perdre dans le sable à quelque distance en aval.

La ville antique, dont les ruines couvrent la rive droite, se nommait Sufetula. Il n'en est pas parlé une seule fois dans les auteurs anciens; elle n'est mentionnée que par les *Itinéraires* et par la *Liste des évêchés d'Afrique*. On sait seulement, par des inscriptions trouvées en Algérie, à Lambèse, quartier général de la troisième légion, dite Auguste, qu'il y était levé des recrues pour la légion, ce qui indique que les habitants jouissaient du droit de cité romaine. Les auteurs arabes nous apprennent quelques détails intéressants sur cette ville. C'est ainsi qu'on lit dans Édrisi : « Sobeitla était, avant l'islamisme, la ville de Gergès, roi des Romains d'Afrique; elle était remarquable par son étendue ainsi que par la beauté de son aspect, par l'abondance de ses eaux, par la douceur de son climat et par ses richesses; elle était entourée de jardins et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vergers. Les Musulmans s'en emparèrent dès les premières années de l'hégire et mirent à mort le grand roi nommé Gergès. » Ce Gergès n'est autre que le patrice Grégoire, gouverneur de la province byzantine d'Afrique (préfet du prétoire d'Afrique) à l'époque de la première invasion des Sarrasins, en 647. Avec l'aide des Maures, il s'était révolté contre son souverain, et s'était déclaré prince indépendant; il faisait même frapper des monnaies à son effigie. Sbeitla était devenue sa capitale. Dès qu'il apprit que les Musulmans venant d'Égypte avaient mis le siège devant Tripoli, il marcha à leur rencontre. Ceux-ci, de leur côté, abandonnant l'attaque de la place, n'hésitèrent pas à lui livrer bataille. Le combat eut lieu en avant de Sbeitla suivant les uns, dans un lieu appelé Yacoubé suivant les autres. Toujours est-il que pendant plusieurs jours les deux partis luttèrent avec acharnement depuis le lever du soleil jusqu'à midi; à ce moment, accablés par la chaleur, ils se retiraient chacun dans leur camp pour se reposer de leurs fatigues.

On dit que la fille de Grégoire, jeune personne d'une incomparable beauté, combattait à côté de son père. Or celui-ci avait promis de la donner en mariage, avec une dot de cent mille pièces d'or, à celui qui lui



Pont-aqueduc à Sbeitla. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. H. Saladin.

apporterait la tête du général arabe Abdallah. Aussi, malgré le courage qu'ils déployaient, les Musulmans ne pouvaient arriver à décider la bataille en leur faveur. Mais la face des choses allait bientôt changer.

Un jeune Arabe de noble famille, nommé Zobéir, qui avait autrefois combattu avec Abdallah en Égypte, mais l'avait ensuite abandonné, arrive à la tête de douze guerriers seulement, brûlant de partager les périls de ses frères. Quand il apprend le prix proposé par Grégoire à quiconque aura tué le chef ennemi, il s'écrie : « Emploie toi-même contre les infidèles ce moyen honteux. Fais proclamer dans les rangs que quiconque apportera la tête du patrice obtiendra la main de sa fille et cent mille pièces d'or. » Abdallah se hâte de suivre les conseils de Zobéir et lui confie le soin de commander les Sarrasins le lendemain. Sur l'ordre de celui-ci une partie de l'armée musulmane se tient cachée dans les tentes, tandis que l'autre occupe les Africains par des escarmouches irrégulières, jusqu'au moment où le soleil arrive au point le plus élevé du ciel. Alors, comme de coutume, chaque parti rentre dans son camp, épuisé de fatigue; on débride les chevaux, on se dépouille des armures. Tout à coup Zobéir fait sonner la charge; la partie des Arabes qui n'avait pas donné dans la matinée envahit les lignes ennemies et porte partout la terreur et le carnage. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fille de Grégoire voit tomber son père à ses côtés, frappé par la main de Zobéir; elle-même, après avoir immolé sur le cadavre du patrice plusieurs Musulmans, est prise les armes à la main. On la conduit à Abdallah, qui lui demande en raillant des nouvelles de Grégoire : « Il est plus heureux que moi, répond-elle. Je l'ai vu mourir en homme de cœur, et moi je suis captive. Une seule espérance me console : je vais sans doute trouver ici la mort que j'ai cherchée en vain dans la bataille. » Elle se trompait; on l'offrit à Zobéir, mais, lui, voulut à peine la recevoir au nombre de ses esclaves, déclarant qu'il avait consacré sa gloire au service de la religion, et qu'il travaillait pour mériter un prix bien supérieur aux charmes d'une mortelle.

Après leur défaite, les Africains se réfugièrent à Sbeitla, qu'ils mirent en état de défense; les Arabes les y poursuivirent; la ville fut prise d'assaut et pillée. Le butin qu'on y fit en or et en argent est porté par les historiens à une somme tout à fait incroyable. On en préleva, dit-on, la cinquième partie pour le trésor public; le reste fut distribué aux troupes. Chaque fantassin eut mille dinars, et chaque cavalier trois mille, dont un tiers pour lui-même et les deux autres pour son cheval. Le peu d'habitants qui échappèrent au massacre se réfugièrent dans les places fortes des environs, où ils ne purent tenir longtemps contre les attaques des envahisseurs.

Sbeitla pillée et mise à sac fut probablement incendiée; les tremblements de terre ont achevé dans la suite l'œuvre de destruction que les Arabes avaient commencée. Seuls les temples, les arcs de triomphe, quelques pans de murs et de nombreux débris attestent la splendeur passée de cette cité, relativement peu étendue, mais que sa position au point de croisement des routes les plus fréquentées avait dû rendre rapidement riche et prospère.

Commençons par dire que le sol de la ville antique, nous entendons par là de la ville romaine, est, en moyenne, à un mètre soixante-dix centimètres au-dessous du sol actuel, ainsi que nous nous en sommes rendu compte par des fouilles. Quant au sol tel que le laissèrent les Arabes après la défaite de Grégoire, il n'est pas à plus d'un mètre de celui qu'on foule aujourd'hui.

La ville s'étend sur la rive droite de l'oued. Sur la rive gauche on ne distingue plus guère que les soubassements de constructions peu importantes, de petites villas, qui, situées au pied de la montagne, offraient à leurs habitants un air plus pur et un séjour plus paisible au milieu de jardins ombragés. Une d'entre elles avait été déblayée peu avant notre passage, et l'on avait mis à jour des mosaïques assez curieuses. Un aqueduc venant de la montagne traversait ce faubourg, et, franchissant l'oued sur le pont dont nous avons parlé plus haut, amenait jusqu'au centre de la cité, sur la rive droite, l'eau nécessaire aux besoins des habitants.

C'est sur la rive droite, en effet, que s'étendait presque toute la ville de Sufetula. En arrivant du sud, c'est-à-dire en suivant les voies romaines qui venaient soit du littoral oriental de la Tunisie, de la petite Syrte, soit au contraire du Sahara par Kafsa, et Fériana, on devait d'abord passer sous un arc de triomphe dont il existe aujourd'hui encore des restes imposants. La longueur totale du monument est de onze ou douze mètres, l'ouverture de l'arcade de six mètres et sa hauteur de sept à huit mètres. Au-dessus de la corniche règne un attique où se lit une inscription en l'honneur de Constantin et de ses collègues. Par une disposition spéciale aux arcs de triomphe africains, que nous avons eu l'occasion de constater en plusieurs endroits, sur chacune de ses faces s'élevaient quatre colonnes, deux à droite et deux à gauche. Ces colonnes, complètement dégagées du monument, s'y reliaient par un entablement complet, soutenu de part et d'autre de l'arc par des pilastres et par des colonnes d'ordre corinthien.

Entre chaque groupe de deux colonnes, par conséquent de chaque côté de l'ouverture, une niche était pratiquée dans l'épaisseur du monument, mais si peu profondément qu'elle n'a guère pu être destinée à recevoir une statue.

A peine a-t-on franchi cette porte de la ville que l'on se trouve sur une voie pavée de larges dalles par endroits; on la dirait faite d'hier. Puis on rencontre à sa gauche les restes d'un petit fortin mesurant une quinzaine de mètres de côté; les murs en sont écroulés, et les pierres qui les formaient gisent à terre tout à l'entour dans un désordre indescriptible. Quelques-unes de ces pierres portent des inscriptions funéraires ou votives, ce qui prouverait, à défaut d'autres indices, que les fortins ont été construits à une époque relativement récente, avec des matériaux empruntés aux cimetières ou aux édifices de la cité. Nous dirons la même chose de quatre constructions analogues, un peu plus grandes que la précédente, et que l'on rencontre successivement à mesure qu'on pénètre dans la ville.

A l'époque de l'occupation byzantine, où, ainsi que nous l'expliquerons plus loin, on avait converti les temples et leur péribole en une forteresse qui défendait la partie nord-ouest de Sbeitla, ces fortins en protégeaient le sud et le sud-est, tandis que la rivière avec ses berges escarpées formait la défense des autres côtés.

La rue dont on foule encore le pavé à l'entrée de la ville n'est plus visible à cet endroit; elle devait être légèrement en pente; car, près des temples, nous l'avons retrouvée à deux mètres sous terre.

Les ruines qui se remarquent ensuite à gauche et à droite de la rue principale ne sont pas reconnaissables aujourd'hui; il faudrait un déblayement complet, méthodique, pour se rendre compte de leur nature. Nous ne mettons pas en doute qu'on retrouve ainsi des restes assez distincts pour dresser le plan des édifices qu'on rencontrerait. Actuellement on ne voit qu'un éboulis de pierres de taille écroulées les unes sur les autres, d'où sortent de temps à autre des pans de murs plus ou moins considérables. Des oliviers et des arbrisseaux de toute sorte, qui ont poussé au milieu de ces débris, en rendent l'aspect encore plus confus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arc de triomphe devant les temples de Sbeitla. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'édifice était surmonté de deux statues aux extrémités et d'un quadrige au-dessus de la partie centrale. Cette hypothèse n'est pas admissible. En effet la disposition postérieure de la porte indique qu'elle n'a jamais été plus épaisse qu'aujourd'hui. Or elle ne mesure qu'un mètre cinquante centimètres d'épaisseur; il aurait donc été impossible de faire tenir un quadrige dans un espace aussi exigu. Quant aux deux statues, qui ont sans doute existé, leur place est tout indiquée sur les décrochements extrêmes de l'attique.

Cet arc était relié à des murs latéraux; il devait faire partie d'un portique entourant le parvis du temple. Ce portique est entièrement détruit. Les seules parties qu'on puisse y rattacher sont les colonnes qui se trouvent derrière cette porte triomphale et dont les fûts à moitié enterrés sont encore visibles au milieu des broussailles.

La cour dans laquelle l'arc triomphal donne accès a cent soixante mètres de long sur soixante-dix de large; elle est entourée d'un mur qui mesure une hauteur moyenne de quatre mètres. Ce mur a été remanié à différentes époques et en dernier lieu au moment de la lutte suprême dont Sbeitla a été le théâtre. On y a fait entrer des pierres de tous les temps et presque de toutes les formes; on y voit notamment des fragments d'inscriptions qui proviennent, pense-t-on, de l'amphithéâtre, et de bien d'autres édifices encore. Quelques-unes même sont écrites en lettres si mauvaises qu'elles doivent appartenir à l'époque de l'occupation vandale et de la conquête byzantine. Ce qui n'était primitivement que le mur du péribole des temples était devenu à cette époque une enceinte fortifiée. On se représente aisément la lutte que cette forteresse improvisée dut jouer dans la prise de la



Chapiteau à Sbeitla (voy. p. 408). — Gravure de Kohl, d'après une photographie de M. H. Saladin.

ville par les Arabes; ce fut assurément le dernier refuge des habitants aux abois.

L'intérieur de la cour est encombré de débris de toute nature, accumulés là évidemment au moment où il fallut installer des demeures temporaires pour abriter les défenseurs de la place; cette cour était autrefois pavée de larges dalles épaisses de dix centimètres, qui sont encore en place aujourd'hui. Au-dessous se remarque un égout qui suivait presque la diagonale et que des fouilles antérieures à notre passage avaient mis à découvert. Il conduisait probablement à la rivière les eaux de la ville.

Au fond de la cour et au sud-ouest, du côté des petits temples de gauche, on remarque les restes de deux édifices très ruinés. Les parties qui en subsistent permettent néanmoins de reconnaître que c'étaient une église et une assez grande salle voûtée; elles furent probablement bâties au moment où Grégoire se fixa à Sbeitla pour en faire sa capitale, et où il convertit en citadelle les temples et leur péribole.

Arrivons maintenant à ces trois temples dont la réunion forme un ensemble véritablement imposant.

On sait que les temples antiques étaient généralement composés d'un portique, vrai ou simulé, entourant une *cella*. La *cella*, demeure du dieu, consistait en un édifice rectangulaire s'ouvrant par une porte sur une plate-forme extérieure. La plate-forme, à laquelle on accédait par un escalier de plusieurs marches, soutenait un portique orné d'un entablement (corniche, frise et architrave) plus ou moins richement sculpté.

Les temples de Sbeitla étaient tous trois tétrastyles et pseudo-périptères, c'est-à-dire qu'ils étaient décorés de quatre colonnes en façade, et que, au lieu d'être en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En continuant toujours dans la même direction, on ne tarde pas à se trouver en présence du monument le plus intéressant de Sbeitla; nous voulons parler des trois temples juxtaposés dont tous les voyageurs qui ont visité le pays ont parlé avec enthousiasme. Au risque de fatiguer le lecteur par des détails trop techniques, nous insisterons un peu longuement sur ce bel édifice; car c'est sur cet ensemble de constructions que se sont portées surtout nos études. Grâce à la bienveillance et à l'appui que nous avons rencontrés dans le commandant du camp voisin de Djilma, M. le commandant Villot, nous avons pu faire quelques fouilles autour des temples et de leurs annexes, et nous rendre compte de bien des détails qui sans cela nous auraient échappé.

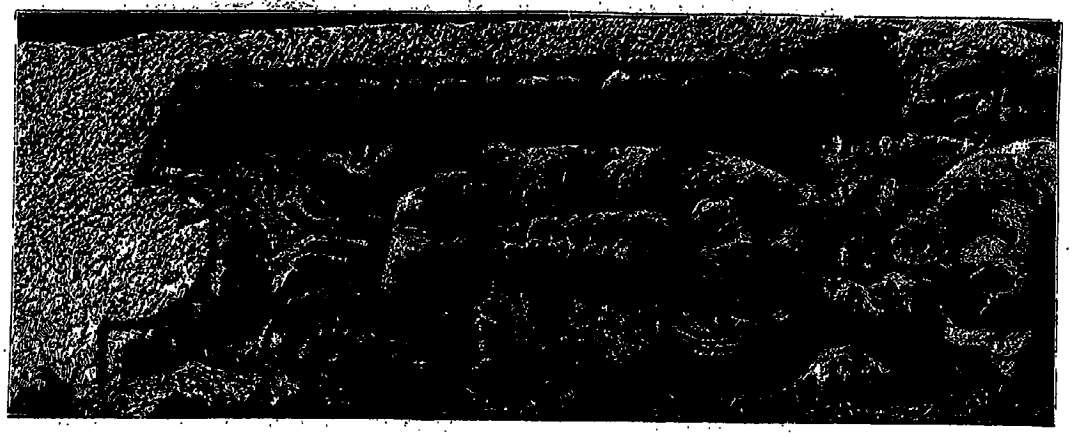
Dans l'état actuel, cette partie des ruines se compose d'un grand temple accosté de deux petits, et précédé d'une vaste enceinte murée où l'on pénètre par un petit arc de triomphe, moins imposant comme masse que le premier, dont nous avons parlé plus haut, mais d'une architecture et d'un style bien supérieurs.

Cet arc se compose de trois portes cintrées, l'une au milieu, qui fait face au temple central sans néanmoins être dans son axe, et deux plus petites de chaque côté. La porte principale est surmontée de l'inscription suivante :

IMP · CAES · DIVI · HADRIANI · FIL · DIVI · TRAIANI
NEPOTI · DIVI · NERVAE · PRONEPOTI · T · AELIO · HADRI
ANO · ANTONINO · AVG · PIO · PONT · MAX · TRIB · POT · ///COS II · P · P
D · D · P · P

c'est-à-dire : « A l'empereur Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trajan, arrière-petit-fils du divin Nerva, grand pontife, revêtu pour la (?) fois de la puissance de tribun, consul pour la deuxième fois, père de la patrie. Par décret du conseil municipal, aux frais de la ville. »

Au-dessus de chacune des colonnes extrêmes, sur les



Soffite à Sbeitla (voy. p. 408). — Gravure de Kohl, d'après une photographie de M. H. Saladin.

décrochements de l'attique, on en lisait deux autres.

A droite :

M · A E L I O
AVRELIO VERO
C A E S A R I
IMP · CAES · T · AE
L I · H A D R I A
N I · A N T O N I
N I · A V G · P I I
P · P · F · D D · P · P

ce qui signifie : « A Marcus Aelius Aurelius Verus César, fils de l'empereur Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, père de la patrie. Par décret du conseil municipal, aux frais de la ville. »

A gauche :

L · A E L I O
AVRELIO · COM
M O D O · I M P
CAES · T · AELI
H A D R I A N I
ANTONINI · AVG
PII · P · P · F · D · D · P · P

« A Lucius Aelius Aurelius Commodus, fils de l'empereur Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, père de la patrie. Par décret du conseil municipal, aux frais de la ville. »

Ainsi qu'on le voit, cet arc de triomphe, dont la date n'est pas inutile pour déterminer celle des temples auxquels il conduisait, a été élevé sous le principat de l'empereur Antonin le Pieux, père adoptif de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, dont les noms figurent à droite et à gauche.

La face de l'arc de triomphe est décorée de quatre colonnes corinthiennes dont les chapiteaux et les entablements sont d'un assez bon travail; elle est ornée de deux niches qui surmontent les deux petites arcades. Le monument était profondément enterré quand nous sommes arrivés à Sbeitla. Nous en avons fait dégager les abords et avons reconnu qu'il était précédé d'un escalier de quatre marches, destiné à racheter la différence de niveau entre le sol intérieur de la cour et le sol extérieur. La façade de l'arc est couronnée par un attique à moitié détruit où se lisent les inscriptions que nous avons citées. On a supposé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tourées d'un portique continu, les faces latérales et postérieure en étaient ornées de pilastres pour les temples latéraux, de colonnes engagées pour celui du milieu. Aujourd'hui les colonnes des portiques antérieurs et les frontons sont tombés, les murs antérieurs des *cella* se sont écroulés, et parmi tous ces décombres entassés surgissent des arbrisseaux et des buissons d'épines.

Le temple du milieu, décoré d'un ordre composite d'une grande élégance, mesure douze mètres de longueur sur huit de largeur. Les temples adjacents sont d'ordre corinthien. Extérieurement l'appareil de la construction se compose de beaux blocs en pierres de taille superposées sans adjonction de mortier; la sculpture des chapiteaux, des soffites et des entablements qui gisent pêle-mêle au pied de ces édifices et cachent les degrés qui y donnaient accès est d'un beau caractère; on peut en juger par les deux spécimens que nous en donnons, qui rappellent beaucoup par leur style la sculpture des temples de Balbeck.

Mais, fait curieux à noter et qui se présente dans quelques constructions romaines de Tunisie, les colonnes engagées du grand temple ne sont qu'épannelées, comme si l'édifice était resté inachevé; dans les



Vue latérale des temples de Sbeitla. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

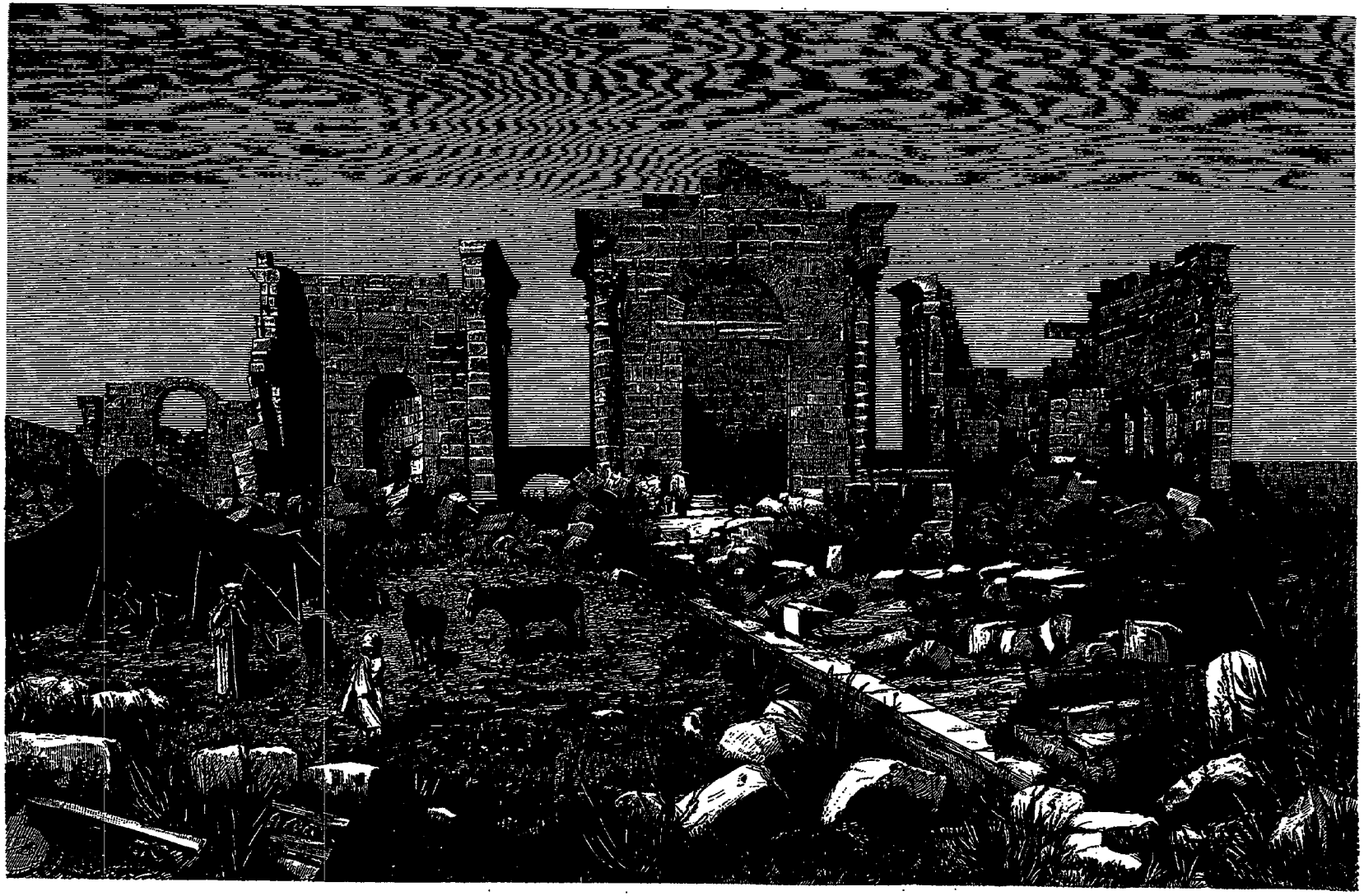
temples latéraux, au contraire, les pilastres ont été soigneusement achevés.

Intérieurement la *cella* des deux temples latéraux était décorée de six niches rectangulaires, trois de chaque côté. Au fond une grande niche demi-circulaire était sans doute destinée à recevoir une statue.

Vers le soir, le soleil couchant n'éclaire les temples que d'un côté, et leur masse se détache en vigueur sur la lumière dorée qui embrase tout l'horizon. C'est un des plus beaux aspects sous lesquels on puisse voir les ruines.

Les façades postérieures des trois temples sont d'un très bel effet; elles sont réunies par des arcs qui décorent l'entrée de passages ménagés entre les temples; car ces trois monuments étaient séparés l'un de l'autre par deux intervalles de quatre mètres formant couloir. Nous avons en partie dégagé celui de gauche : il était obstrué par quantité de matériaux qu'on y avait entassés à dessein, pour en fermer l'entrée. Si l'on pouvait arriver à déblayer l'ensemble de ces édifices et à atteindre partout alentour le sol antique, on ménagerait aux futurs voyageurs un spectacle imposant. Mais cette opération offrirait de grosses difficultés à cause de la masse énorme des blocs accumulés sur les degrés des temples. Les Arabes de Sidi Mustapha ben Azouz ont voulu entreprendre ce travail, et, pour arri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale des trois temples de Sbeïtla. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ver plus vite à leur fin, ils n'ont pas craint de creuser des trous de mine dans les colonnes, et même dans les fragments de sculpture de trop gros volume pour être remués aisément. Après avoir fait ainsi éclater plusieurs morceaux intéressants, ils ont été obligés d'abandonner leur œuvre, faute de moyens suffisants pour enlever les blocs qu'ils avaient brisés.

A quelles divinités étaient consacrés ces trois sanctuaires? On connaît des exemples de monuments ainsi conjugués et dédiés à une triade divine; c'est ainsi que dans le grand temple du Capitole à Rome la *cella* du milieu était consacrée à Jupiter, celle de droite à Minerve, celle de gauche à Junon. On a retrouvé de même à Lambèse, au pied de l'Aurès, un temple où ces trois mêmes divinités étaient adorées ensemble. D'un autre côté on pourrait être tenté d'établir une corrélation entre les noms des trois empereurs gravés sur l'attique du petit arc de triomphe et les trois temples auxquels cette porte donnait accès, et de supposer qu'ils étaient dédiés à trois princes de la même famille. En effet, Antonin le Pieux, aussi bien que ses deux fils, Marc-Aurèle et Lucius Verus, reçurent après leur mort les honneurs de l'apothéose. Malheureusement le caractère des sculptures et des détails d'architecture ne permet pas de faire descendre aussi bas la construction de ces édifices; ils semblent antérieurs à la construction de l'arc qui précède le péribole.

L'incertitude disparaîtra le jour où l'on aura déblayé les façades des temples et retrouvé les inscriptions qui devaient se développer sur la frise des monuments.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls temples qui existaient à Sbeitla; nous avons déjà parlé plus haut de celui qui avait été converti en maison par le marabout nommé Sidi Ibrahim. M. Guérin a raconté tout au long dans son *Voyage en Tunisie*[1] la visite qu'il fit à ce saint homme et le tour qu'il lui joua. Sidi Ibrahim avait pour domestique un nommé Ahmed : c'était un insurgé de 1848 qui avait été arrêté, puis transporté à Belle-Isle et de là à Lambèse; il avait trouvé moyen de s'échapper en 1851 et avait gagné les frontières de Tunisie. Il avait été reçu assez peu aimablement par les Fraichich, qui l'avaient obligé à se faire musulman et l'avaient donné comme domestique — le mot est poli — à un marabout, lequel, en échange de ses services, devait le nourrir et lui apprendre la loi musulmane. Il paraît qu'il lui avait imposé des jeûnes fréquents, sans doute pour lui faire expier ses péchés du temps passé. Au bout d'un certain temps, le marabout l'avait cédé à un de ses confrères, Sidi Ibrahim, qui lui avait fait construire la maison de Sbeitla; un vieux burnous avait été le prix de ce labeur M. Guérin s'apitoya sur le sort du déporté et, en quittant Sbeitla, il le fit monter, à la barbe de Sidi Ibrahim, en croupe de son cheval, et l'emmena avec lui, au grand ébahissement du marabout. Il le présenta au consul de France à son retour à Tunis et le fit renvoyer en France, où, nous a dit depuis M. Guérin, il ne tourna pas très bien.

Pour revenir aux ruines de Sbeitla, nous emmènerons le lecteur à deux cents mètres environ des temples, sur les bords de l'oued. Là nous remarquâmes les restes d'un édifice entièrement enterré. Quelques colonnes seulement et un fragment d'inscription sur un long bloc gisaient à terre à moitié cachés dans les herbes. Nous y installâmes les quelques soldats que nous avions à notre disposition, et, quelques jours après, un plus grand nombre d'hommes, que le commandant Villot avait eu l'amabilité de nous envoyer pour nous porter des vivres. Nos fouilles mirent à nu un stylobate assez élevé, de trois mètres de haut, portant à sa partie supérieure des bases de colonnes encore en place. La forme de la construction ne laissait aucun doute : nous étions en présence d'une scène de théâtre; l'aspect du terrain environnant et des traces de mur recourbé qui se trouvaient à quelque distance venaient confirmer notre conclusion. Le théâtre de la ville était donc situé à peu près au milieu de sa longueur, vers la partie occidentale. Les spectateurs faisaient face à la montagne, qui est sur la rive gauche de l'oued Sbeitla. Une inscription trouvée dans les fouilles apprend que l'édifice fut construit ou plutôt probablement réparé après Dioclétien.

Quant à l'amphithéâtre, qui, comme partout ailleurs, était bâti en dehors de la ville, il en subsiste des traces très apparentes à l'extrémité septentrionale des ruines; l'arène mesurait environ soixante mètres sur cinquante. Il est rasé au niveau du sol actuel. On y a fait dernièrement des fouilles, qui ont amené la découverte d'inscriptions intéressantes : elles avaient servi à la réparation du mur extérieur de l'édifice à une très basse époque.

Nous avons aussi remarqué dans les ruines de Sbeitla deux églises, qui ne sont pas, au reste, bien importantes. La plus grande des deux mesure au plus une vingtaine de mètres en longueur. L'absides, construite en blocage, est aux trois quarts écroulée, mais il en reste assez pour qu'on en puisse distinguer nettement la forme et reconnaître les dimensions. Nous avons dégagé une partie de l'intérieur de l'absides et mis à jour le sol, sur lequel des bases de colonnes étaient encore en place. Nous ne citons, du reste, cet édifice que pour mémoire, car nous aurons l'occasion d'en décrire d'analogues, mais de bien plus importants, dans la suite de notre voyage.

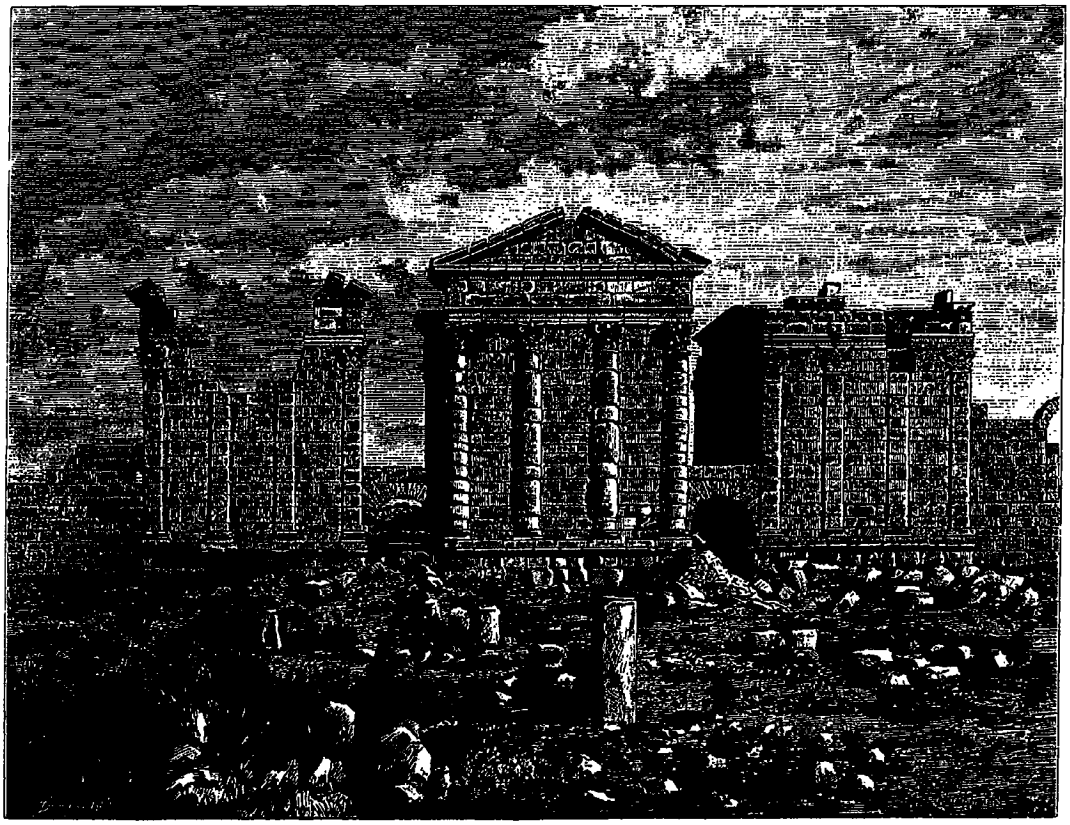
Il ne nous reste plus à parler que des cimetières de la ville. Nous en avons rencontré deux bien distincts. Le premier était situé de chaque côté de la route qui menait à Sbiba et de là dans le nord de la Tunisie. On ne remarque pas, dans cette nécropole, de ces monuments riches et élégants comme on en rencontre dans la plupart des ruines du pays; on n'y trouve même pas de mausolées en blocage tels que ceux que nous avons décrits à Haouch-Taâcha. Quelques tombes demi-cylindriques et de rares épitaphes sont aujourd'hui

1. Tome I, pages 385 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les seuls souvenirs qui en subsistent, au moins à la surface du sol. Le second était traversé par la voie qui se dirigeait vers Tébessa; il semble avoir été réservé aux enfants, car la plupart des épitaphes que nous y avons recueillies se rapportent à des petits êtres qui n'avaient pas encore trois ans.

Par tous les détails dans lesquels nous sommes entrés, on voit que nous avons eu le temps d'examiner tout à loisir les ruines de Sbeitla. Le lecteur se demandera peut-être comment nous avons pu séjourner aussi longtemps dans un endroit qui est aujourd'hui absolument désert et sans ressources. Par ordre du commandant Villot, trois ou quatre tentes arabes avaient été installées dans la montagne, sur la rive droite de l'oued. A notre arrivée nous les cherchâmes vainement pendant un jour, tant elles s'étaient habilement dissimulées au fond d'une petite vallée; car les malheureux qui les habitaient avaient beaucoup plus peur que nous de demeurer dans ces lieux déserts. Le fait est qu'un groupe de maraudeurs serait venu la nuit leur enlever leurs poules et leurs brebis, que personne, absolument personne, ne s'en serait aperçu. Si, au contraire, un pareil accident nous était arrivé, c'est-à-dire si l'on nous avait volé la moindre chose, nous



Vue des façades postérieures des temples de Sbeitla (voy. p. 412). — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie.

l'aurions fait savoir le jour même à Djilma par Ali ou un autre des spahis qui nous accompagnaient. Une fois que nous fûmes entrés en relation avec nos voisins, ils se montrèrent très complaisants à notre égard et, chaque matin, nous apportèrent des œufs frais et du lait, autant que nous voulions; c'était déjà quelque chose. De plus, tous les trois ou quatre jours nous voyions arriver vers le soir un cavalier du bureau de renseignements de Djilma; les sacoches de son cheval étaient bondées : c'était de la viande fraîche, des bouteilles de vin, du pain surtout, qui nous était plus nécessaire encore que tout le reste, car nous n'en étions pas encore arrivés à être boulangers. Parfois aussi Mohammed enfourchait un de nos chevaux — nos gens n'avaient rien à faire pendant que nous étudiions les ruines — et poussait jusqu'à Djilma, où il se fournissait de pommes de terre et d'oignons. Il n'est pas très commode d'aller faire son marché à trente kilomètres de distance, et plus d'un de nos domestiques de France n'aurait pas eu la bonne volonté de Mohammed. Mais celui-ci trouvait moyen de se distraire pendant le chemin. Un certain soir qu'il n'était pas encore revenu à minuit, nous commencions à être inquiets de son sort, lorsque nous l'aperçûmes au loin chevauchant tranquillement, sous la clarté de la lune, à travers les ruines. Arrivé près de nous, il sauta à terre et nous remit un panier fermé;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous l'ouvrîmes aussitôt, croyant à quelque bonne aubaine. Quel ne fut pas notre étonnement en nous trouvant en présence de deux hérissons! Sans nous laisser le temps de revenir de notre surprise, Mohammed nous expliqua qu'il en avait cherché tout le long de la route, que c'était en vue de cette chasse qu'il avait quitté Djilma seulement à la tombée de la nuit; il ajouta que le lendemain il nous ferait manger son gibier accommodé à sa façon. Ce qui fut fait d'ailleurs, et nous devons avouer que, contre toute vraisemblance, le ragoût de hérissons fut un de nos régals de Sbeitla.

Ajoutons pour terminer que, lors de notre arrivée, les ruines de Sufetula étaient littéralement peuplées de perdreaux et de pigeons sauvages, tandis qu'au moment de notre départ nous avions tellement effrayé les oiseaux par nos exploits cynégétiques, qu'ils s'étaient réfugiés au plus profond de la montagne voisine.

Après avoir pris un plan général de la ville, nous nous décidâmes à nous remettre en route. Le commandant Villot nous avait envoyé, pour nous conduire jusqu'à Kafsa, une escorte de cinq spahis et de quatre chameaux; ce n'était pas trop pour transporter à travers un désert, pendant les cinq jours de marche qui nous séparaient de cette oasis, la nourriture de nos hommes et celle de nos chevaux; nous eûmes soin de prendre avec nous une provision de la belle eau de l'oued Sbeitla; nous savions que cette précaution ne serait pas inutile.

Un matin donc, au lever du soleil, nous quittâmes la maison qui nous avait abrités pendant trois semaines et ces magnifiques ruines où, malgré notre travail assidu, nous laissions encore tout à faire à ceux qui y retourneront après nous. On eût dit que le soleil, ce jour-là, s'était réservé de nous faire voir Sbeitla dans toute sa splendeur. Il inondait les façades postérieures des temples de rayons éclatants qui en éclairaient jusqu'aux moindres détails, et profilait en traits hardis, sur le ciel d'un bleu intense, leur élégante silhouette. C'est à regret que nous nous arrachons à la vue de ces grandes ruines.

Cependant nos spahis ont décidé nos deux chameliers à presser l'allure de leurs bêtes; notre caravane nous a déjà devancés de plusieurs centaines de mètres et chemine lentement dans la plaine. Un dernier regard sur Sbeitla et nous nous mettons en route vers ce sud étrange où nous devons rencontrer plus de bizarres choses que de monuments antiques, vers ce pays mystérieux, au delà duquel s'étend l'inconnu, le grand désert dont nous verrons les premiers sables à Tozeur.

De Sbeitla à Kafsa.

Il serait contraire à la vérité de dire que la route de Sbeitla à Kafsa offre quelque intérêt : elle n'est ni variée ni pittoresque; tout au plus, avec beaucoup d'indulgence, pourrait-on accorder qu'elle n'est pas insupportable.

En effet, à peine est-on sorti des ruines de Sufetula que l'on entre dans une vaste plaine sablonneuse où s'élèvent à peine par-ci par-là quelques touffes de halfa, quelque chétif buisson de jujubier sauvage, et cette plaine s'étend jusqu'à Kafsa! Le seul changement que l'on puisse remarquer est que, plus on avance, plus les arbustes deviennent rares et les sables abondants. Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, c'est que, au moins jusqu'à moitié route, nous avons rencontré des troupeaux.... qui broutaient, ou du moins semblaient brouter; car il faut des yeux véritablement exercés pour apercevoir le duvet pâle et court dont ils se régalaient. Leur vue nous jetait toujours dans l'étonnement, et nous nous demandions comment ils pouvaient trouver, sur ce sol ingrat, de quoi, nous ne dirons pas se nourrir, mais se soutenir.

Naturellement, dans une contrée de cette nature, il ne fallait guère nous attendre à trouver de ruines romaines, et pourtant nous en avons rencontré quelques-unes; le pays était habité autrefois et même cultivé probablement, comme le prouvent les restes de fermes et d'exploitations agricoles qui jonchent le sol en certains endroits. D'ailleurs il y avait certainement une route ancienne entre Sufetula et Kafsa. Un peu avant la tombée de la nuit nous arrivâmes à l'oued Fekka. D'ordinaire il coule en cet endroit un tout petit filet d'eau; aussi le lieu est connu bien loin à la ronde non seulement des hommes, mais aussi des oiseaux; par malheur, ce jour-là, il n'y avait pas une goutte d'eau dans le lit de l'oued : les douars campés en amont avaient détourné la rivière (!) pour arroser leurs orges, de sorte que nous nous trouvâmes bien du précepte de l'Arabe : « Ne jette pas l'eau avant d'avoir trouvé la source ». Heureusement pour nos spahis, qui, comme d'ordinaire, espérant se faire nourrir par nous, n'avaient emporté aucune provision, il y avait quelques tentes dans le voisinage. Ils purent donc ce soir-là manger et boire, et cela aux frais des autres, deux aubaines qui n'étaient pas à négliger pour eux.

Pendant qu'on charge nos bagages le lendemain matin, nous nous mettons à l'affût derrière les lauriers-roses qui bordent la rivière, et bientôt nous entendons les cris perçants que poussent les kangas ou perdrix jaunes, qui arrivent à tire-d'aile pour se désaltérer dans les eaux de l'oued Fekka.

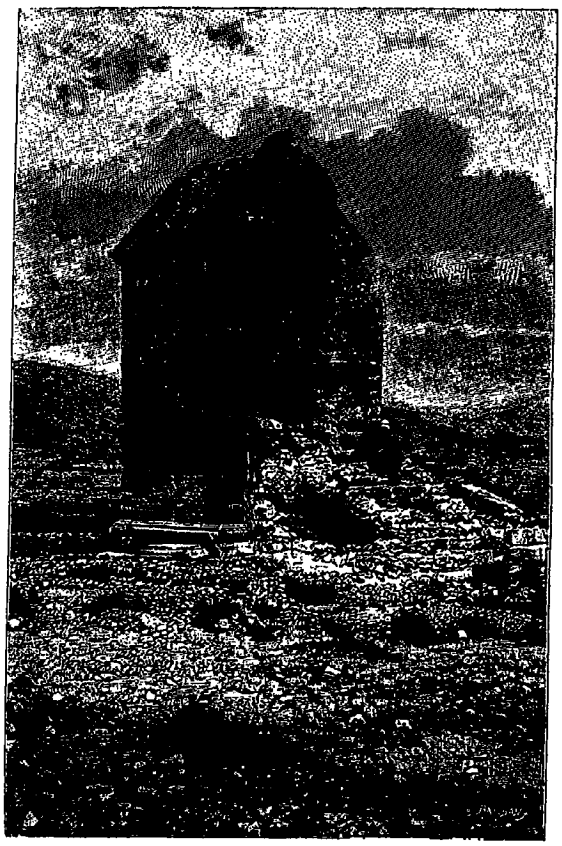
Elles se succèdent par vols de trois ou quatre, et s'élèvent aussitôt qu'elles aperçoivent nos hommes. Nos coups de fusil en abattent quelques-unes, et nous avons notre dîner et notre déjeuner pour le lendemain.

Ce gibier, nouveau pour nous, ressemble beaucoup, pour le goût, à la perdrix, quoique d'une chair un peu plus coriace. Le plumage, jaune et noir, est très joli, et la forme de l'oiseau assez élégante. Les kangas fréquentent généralement les pays arides et se réunissent en bandes, qui vont, à des heures régulières, s'abreuver aux rares sources du pays. Les Arabes, qui connaissent les mœurs de ces animaux, se construisent, près de l'eau, des niches en pierres sèches, derrière lesquelles ils se cachent et attendent en silence

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que ces oiseaux viennent boire; ils les prennent alors au trébuchet.

Après notre chasse nous sommes témoins d'un curieux spectacle, qui nous montre une fois de plus combien la femme pour l'Arabe est un être inférieur et bon à servir de bête de somme. Nos voisins du douar, pour rentrer un peu dans les frais que nos spahis leur avaient occasionnés la veille, et sans même attendre notre départ, avaient envoyé trois de leurs rejetons recueillir le crottin de nos chevaux. Le jeune trio était composé de deux petites filles qui pouvaient avoir de quatre à cinq ans et d'un petit garçon à peu près du même âge. Celui-ci était vêtu d'un burnous convenable et portait une paire de babouches; les petites, au contraire, à peine couvertes d'une méchante étoffe bleue, marchaient pieds nus devant lui. Arrivées sur le lieu de leur opération, elles se mettent à la besogne, ramassant l'objet de leur désir, le secouant dans un tamis pour en enlever la poussière, et l'enfermant précieusement dans une sorte de sac. Pendant ce temps le jeune Bédouin, fier de sa supériorité, les regardait faire comme un surveillant qui dirige des travaux importants. Quand l'ouvrage fut achevé, les deux petites chargèrent le paquet sur leur dos et se mirent en marche, tandis que l'autre, allant gravement derrière elles, les ramenait à la tente. Rien n'était plus comique et plus révoltant à la fois que ce mentor de quatre ans.



Mausolée à Bir el-Hafei. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie de M. Cagnat.

Le second jour, la route fut agrémentée par une chasse d'un nouveau genre. Tandis que nous marchions tranquillement côte à côte, essayant de diminuer la longueur de l'étape en devisant de choses et d'autres, nous aperçûmes tout à coup nos quatre spahis qui s'arrêtaient court. A quelque distance de nous un lièvre s'enfuyait de toute la vitesse de ses jambes; au-dessus de lui voltigeait un immense oiseau de proie, cherchant à le fasciner. La bête poursuivie ralentissait sensiblement sa course, tandis que son ennemi, se laissant glisser dans l'air suivant une ligne horizontale, guettait le moment favorable pour l'attaquer de près. Ce moment ne se fit pas attendre Nous vîmes l'oiseau monter d'abord lentement pendant quelques secondes, puis, changeant subitement de direction, fondre, rapide comme l'éclair, sur sa proie épuisée. Il y eut une lutte terrible; le bec, les serres, les ailes, tout fut mis en œuvre pour achever le lièvre, qui se débattait encore vigoureusement. Alors nos spahis, qui jusqu'à ce moment avaient regardé immobiles la bataille qui se livrait devant eux, s'élancèrent au galop de leurs chevaux en poussant de grands cris et piquèrent droit sur les combattants. Naturellement tous les deux prirent peur. L'aigle, qui n'avait reçu aucune blessure dans la lutte, s'enfuit aussi vite qu'il le put, et nul ne songea à le retenir; le lièvre se traîna quelques pas encore; mais il était mortellement atteint, et nos hommes n'eurent qu'à sauter de cheval pour le ramasser. C'est ainsi que chassaient nos pères au beau temps de la fauconnerie!

A midi nous arrivâmes auprès d'un puits qui contient de l'eau excellente en abondance; c'est le Bir el-Hafei. Deux Arabes y faisaient la lessive; ils puisèrent aimablement de l'eau pour nous et nos chevaux, qui n'avaient pas bu la veille et ne devaient pas boire le soir. Après un déjeuner sommaire nous visitons la ruine. Elle est située sur un petit mamelon, près de la route; tout y est complètement bouleversé, sauf les nécropoles, où il subsiste encore quelques mausolées en blocage semblables à ceux que nous avons décrits à Haouch-Taâcha. Un seul porte une inscription; elle est gravée sur une grosse pierre quadrangulaire encastrée dans le blocage, au-dessous de la niche destinée à recevoir la statue; encore est-elle plus qu'à moitié effacée. Un autre mausolée, que nous reproduisons, se compose d'une *cella* rectangulaire couverte en berceau et précédée d'un escalier ruiné en partie. L'étage inférieur contient une toute petite chambre carrée où se voient des trous dans lesquels étaient déposées les urnes cinéraires.

Le fond de la *cella* supérieure, creusée en niche, était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décoré d'une coquille renversée en stuc; il y avait probablement quelques peintures dans cette cella et une statue sur la partie antérieure.

L'importance de cette nécropole, comparée au peu d'étendue du village, pourrait peut-être faire supposer qu'ici à l'époque romaine, tout comme à Haouch-Taâcha, il y avait une nécropole servant aux nomades qui parcouraient avec leurs troupeaux ces vastes régions arides. Nous trouverons plus loin, à Sidi-Ali-ben-Aoun, un cimetière arabe où toutes les tribus de la région venaient naguère ensevelir leurs morts.

Nous quittons Bir el-Hafei vers deux heures. Un peu plus loin, nous apercevons, au milieu de la plaine, de longs murs, comme aux environs de Djilma : ce sont des restes d'exploitations agricoles. Puis nous suivons pendant quelques instants le cours de l'oued Sila, que nous traversons à l'endroit où les eaux ont complètement dégagé un roc énorme, poli par leur frottement. Au bas du rocher, une faille remplie de sable absorbe les eaux de l'oued.... quand il en a.

Le soir nous campions à Sidi-Ali-ben-Aoun. Ce lieu tire son nom d'une koubba qu'on y remarque. Elle se cache au milieu d'un épais fourré de cactus et est entourée d'un grand nombre de tombes. Deux tentes sont chargées de veiller sur le marabout et sur ceux qui reposent auprès de lui. A quelques pas se remarque un édifice que nous avions aperçu de bien loin en arrivant, une sorte de grosse tour construite sur un monument d'époque romaine ruiné qui lui sert de base. Il n'offre absolument aucun intérêt; c'est un minaret comme celui que nous avons déjà signalé à Beled Djedeïda[1]. Nous nous établîmes non loin des tentes arabes, où nous trouvâmes l'eau et le bois qui nous étaient nécessaires pour notre repas.

Le jour suivant, nous entrâmes véritablement dans le désert. Après avoir traversé quelque temps une plaine couverte de halfa dont les touffes serrées gênaient la marche de nos chevaux, nous arrivâmes dans une région encore plus désolée que les précédentes; l'horizon s'étend à perte de vue devant nous, sans même qu'un arbuste vienne en marquer la monotonie d'une tache un peu plus sombre. Pas d'habitants; ceux qui, au moment des pluies, viennent se fixer pour quelque temps sur ce terrain de passage, apportent avec eux leur provision d'eau. Pas d'animaux non plus, si ce n'est de temps à autre une alouette jaunâtre comme le sol où elle se repose, ou une outarde qui s'envole lourdement en poussant un long cri.

Au milieu de la plaine l'henchir Merkab nous montre les ruines d'un village antique, avec ses montants de pressoir encore debout. Là sont enterrés plusieurs marabouts, dont les tombes grossières ont été fraîchement blanchies à la chaux, amas informes de moellons et de terre; sur quelques-unes, des parcelles de fer-blanc ou des chiffons témoignent que la tombe a été récemment visitée: car on sait que les musulmans ont l'habitude d'attacher aux tombeaux des derviches et des marabouts des rubans ou des objets quelconques comme ex-voto.

On nous avait dit que nous ne rencontrerions de l'eau pour abreuver nos chevaux que dans le lit d'une rivière, l'oued Merethba; encore cette eau se trouve-t-elle, non à la surface même du sable, mais à cinquante centimètres de profondeur. Arrivés à cet endroit vers trois heures de l'après-midi, nous fîmes creuser le sol par nos Arabes. Ce fut une véritable fouille. Quand elle fut terminée et que nous fûmes en présence d'un trou d'un mètre environ de diamètre à la partie supérieure, nous nous mîmes en devoir de faire boire nos bêtes. Mais jamais elles ne voulurent descendre dans l'abreuvoir qu'on leur avait préparé; leurs pieds de devant enfonçaient dans le sable humide, et, prises de peur, elles reculaient aussitôt. Il fallut puiser l'eau dans des seaux et les leur présenter ensuite. Ce fut en cette circonstance l'âne de Mohammed qui se montra le plus rétif. A peine arrivé dans le lit de l'oued, il s'était pris à se rouler avec bonheur, sans souci des bagages qui lui avaient été confiés et qu'il aplatissait impudemment. Nous nous indignions de cette manœuvre :

« Vois-tu, monsieur, nous répondait Mohammed pour nous calmer, besoin quand n'âne fatigué qu'il se couche.

— Oui, mais, Mohammed, il va tout casser.

— N'as pas peur, monsieur, ça ne fait rien. »

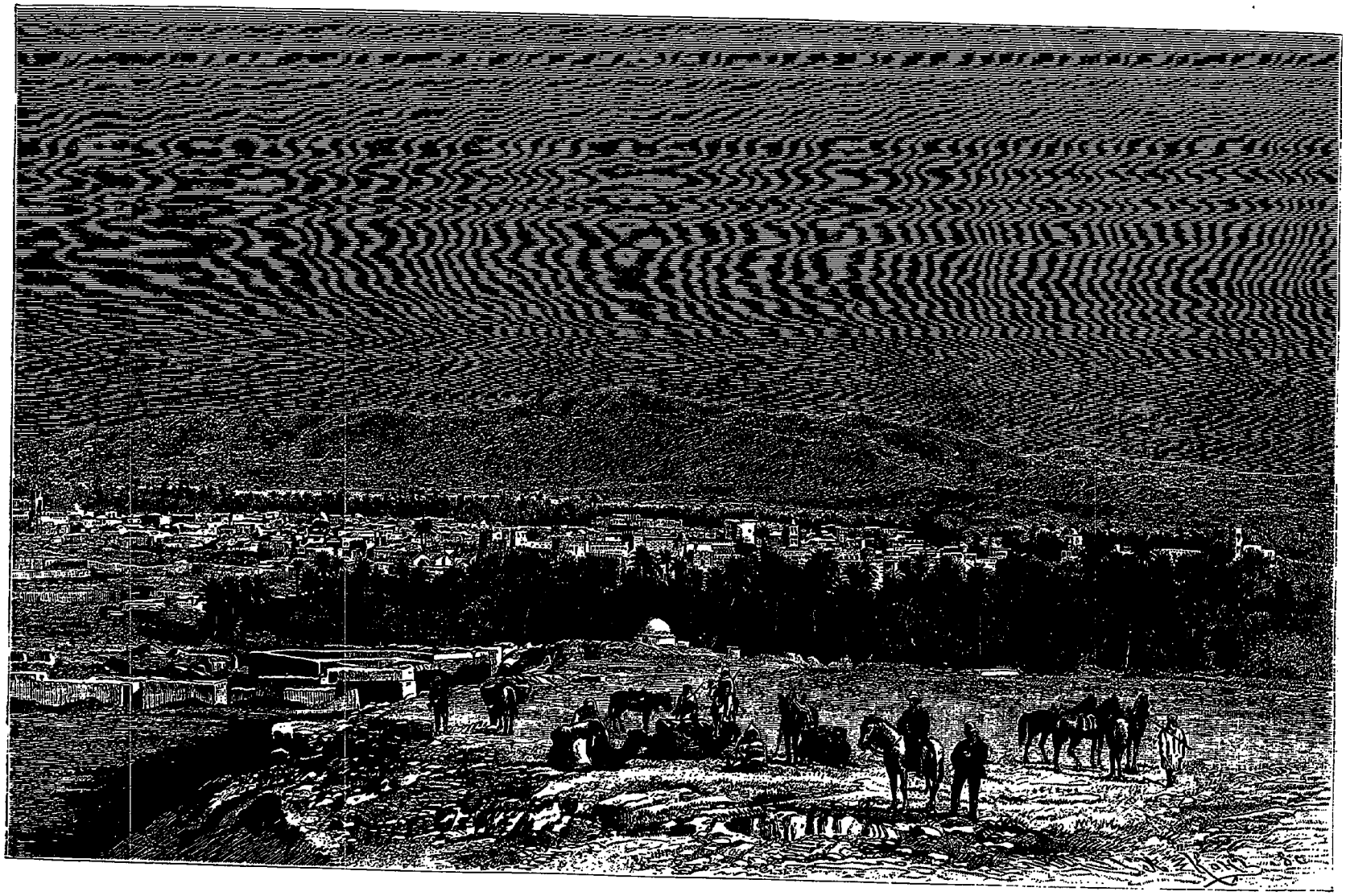
Et philosophiquement il le regardait faire. L'un de nous le força à se relever et, le prenant par la bride, voulut le faire descendre dans le trou d'eau, mais ce fut une lutte inutile. L'âne ne voulut rien entendre, ni la violence ni la douceur; il refusa toutes les offres et s'en alla sans boire.

Il nous restait deux heures de jour : autant valait marcher encore pour nous rapprocher de Kafsa. Au dire de nos guides nous y serions arrivés le lendemain pour le déjeuner. Nous montâmes à cheval et ne nous arrêtâmes que lorsque la nuit fut tombée. Nous nous installâmes tant bien que mal pour dormir après avoir pris un repas frugal dont nous avons gardé le menu par curiosité : Thon mariné; riz au goudron (l'eau qui avait servi à le cuire avait été conservée longtemps par les Arabes de Sidi-Ali-ben-Aoun dans des outres goudronnées); fromage à moitié pourri; confitures fades; pain dur; thé au goudron.

Que ce campement était pittoresque! La lueur incertaine des étoiles éclairait discrètement notre petite tente entourée de nos bagages; à quelques pas, les chevaux entravés étaient serrés les uns près des autres, de peur des voleurs; à leurs pieds on distinguait à peine un gros point blanc qui poussait de temps à autre un grognement : c'était notre chienne de garde, couchée en rond et l'oreille toujours au guet. Nos hommes étaient établis en plein air, afin d'éviter toute surprise. Ils avaient bien un peu peur, quoiqu'ils ne l'avouassent pas; ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit et pas-

1. Voy. le *Tour du Monde*, t. XLVIII, p. 358.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Kafsa (voy. p. 416). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sèrent leur temps à deviser à voix basse autour d'un petit feu qu'ils dissimulaient de leur mieux. Pour nous, harassés de fatigue, nous ne tardâmes pas à nous endormir.

Le lendemain matin, au point du jour, nos bêtes étaient sellées et nous repartions à travers des dunes de sable où la marche était pénible; nos malheureux chiens avaient les pattes brûlées par la chaleur du sol et ne nous suivaient qu'en boitant. Ah! que Salluste a bien décrit le pays quand il a dit : « Au milieu de vastes solitudes était une ville grande et forte nommée Capsa et dont Hercule Libyen était le fondateur.... Les habitants en étaient protégés contre l'ennemi par leurs fortifications, leurs armes et le nombre de leurs combattants, mais encore plus par d'affreux déserts; car, excepté les environs immédiats de la ville, tout le reste de la contrée est inhabité, inculte, privé d'eau et infesté de serpents dont la férocité, comme celle de toutes les bêtes sauvages, devient plus terrible encore par le manque de nourriture. » Nous devons pourtant rendre justice aux serpents que nous avons rencontrés; ils n'ont rien de la férocité que leur prête l'historien de la guerre de Jugurtha. Nous en avons tué un de grande taille, malgré la frayeur de nos Arabes, qui n'osent toucher aux reptiles, et nous avons constaté que c'était une vulgaire couleuvre, mais d'une belle dimension.

A huit heures du matin nous rencontrions sur la route une forteresse de quarante mètres de côté, construite en gros appareil, et datant de l'époque by-



Notre campement devant Kafsa (voy. p. 414). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

zantine : elle gardait la route de Kafsa à Theveste (Tébessa). Notre seule vue met en fuite un chat sauvage qui avait élu domicile dans ces ruines. Puis nous continuons notre route vers l'oasis, que nous apercevons au loin, et nous arrivons enfin vers onze heures auprès d'une magnifique source appelée « Aïn Bidoua », où nous mettons pied à terre pour déjeuner. Nous étions aux portes mêmes de la ville, où nous avions bien mérité de nous reposer un peu.

Aux premiers pas que nous faisons ensuite vers Kafsa, nous traversons un faubourg avec quelques maisons misérables et de petites zaouïas aux coupoles blanches; au delà nous voyons les premières maisons de la cité, les murs crénelés de la kasbah et ses tours imposantes; d'élégants minarets s'élèvent au-dessus de la ville, que le feuillage sombre des palmiers entoure comme d'une épaisse ceinture verte. A droite se dressent les hauteurs escarpées du djebel Guettar, à gauche la longue chaîne du djebel Arbata, montagnes désolées, roussies, où chaque rayon du soleil du matin met des étincelles sur les moindres rochers qu'il frappe. Le ciel d'un bleu profond, limpide, couronne le tableau. Étrange et magnifique spectacle! Mais pourquoi faut-il que nous soyons si vite désenchantés, en pénétrant dans l'intérieur de la ville, par la saleté des rues, où s'amassent depuis un millier d'années les ordures des habitants et les décombres de leurs maisons!

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1885

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

Les faits principaux à signaler pour ce semestre. — La géographie politique. — Aperçu des événements qui s'y rattachent en Asie et en Afrique. — II. Excursions de M. Charles Rabot au Store Börgefjeld. — Double traversée de la presqu'île de Kola. — III. Voyage du colonel Prjévalski. — Le Lop Nor et les habitants des rives du lac. — Études aux environs du lac. — M. Prjévalski se rend à Tchertchen. — Nature du pays traversé. — L'oasis de Tchertchen. — Curieux restes de cités ensevelies aux environs de l'oasis. — La chaîne des Montagnes Russes. — Le voyageur n'a pu pénétrer au Tibet par Kiria. — Son retour. — IV. M. Potanine se rend de Pékin à Lantchéou. — Ses dernières nouvelles étaient datées de Sining-fou. — Travaux de la mission de M. Potanine. — V. M. Jourghens se rend au delta de la Léna. — Difficultés de la navigation sur la Léna. — Études sur le delta. — Caractères physiques du delta. — VI. La part de l'Afrique dans les événements cités par la Revue du semestre. — VII. Mission de M. Féraud au Maroc. — Première détermination de l'altitude de Fez par M. Duveyrier. — VIII. Voyage de M. Teisserenc de Bort au Sahara. — Dépressions de fleuves morts. — Régions nouvelles. — IX. M. Guiral sur le San-Benito ou Eyo. — X. Traversée de l'Afrique par MM. Capello et Ivens. — Zone où elle s'est effectuée. — Difficultés du voyage. — Nature des pays traversés. — Arrivée sur le haut Zambèze. — Le Loualaba. — Ligne de partage du Zambèze et du Congo. — Marche vers le sud. — Arrivée à Tété. — Pertes de l'expédition. — Résultats. — XI. Retour de M. de Brazza. — La Société de Géographie se dispose à lui faire une chaleureuse réception. — XII. M. Wissmann constate que la Kassaï chemine dans l'ouest. — Les lacs Sankourou et Léopold II sont des déversoirs de la Kassaï. — XIII. Explorations de MM. Schulze, Wolff, Kund, Tappenbeck et Büttner sur des affluents du Congo. — XIV. Découvertes de M. Grenfell sur les affluents du Congo, entre Stanley-Pool et les Watomba. — La N'kenyé, la Lefini, la Mobangui, la Sankourou, l'Oukéré, la Lomami. — XV. Un vapeur navigue sur le Tanganyka. — XVI. MM. Böhm et Reichard sur le Tanganyka et le haut Congo. — Ils arrivent au Louapoula. — Découverte du lac Oupémba. — Mort de M. Böhm. — XVII. M. A. Aubry en mission du ministère de l'Instruction publique au Chôa. — Résultats géologiques et géographiques. — XVIII. Le cours du Rovouma exploré par M. Angelvy. — XIX. Reconnaissance du Pilcomayo par le major Feilberg. — Elle s'arrête à un rapide. — M. Thouar reprend l'étude du fleuve. — Son départ de l'Assomption. — Importance du Pilcomayo comme voie de communication. — Danger de la mission de M. Thouar. — XX. L'exploration de la presqu'île Cumberland par le docteur Boas. — Les meutes de chiens. — Relations avec les indigènes. — Conditions de voyage dans ces régions. — La température.

I

Elles n'abondent pas pour ce semestre les explorations à signaler dans la Revue géographique. Sans doute de très nombreux voyageurs sont en route, mais les dernières nouvelles qu'ils aient envoyées n'ont pas le caractère voulu pour figurer dans un aperçu général.

Il faut cependant signaler les nouvelles du colonel Prjévalski et de M. Potanine, voyageurs russes en Asie, les voyages de M. Wissmann et ceux de M. Grenfell sur les affluents du Congo, le retour en Europe de trois explorateurs africains, MM. Capello et Ivens, officiers de la marine portugaise, et M. de Brazza, enfin le départ de M. Thouar pour le Pilcomayo, et les explorations du docteur Boas à la Terre-du-Roi-Guillaume.

En revanche, ceux que préoccupe la géographie politique trouveront encore, sur la carte du monde, des points trop nombreux où les États européens ont engagé des luttes, opéré des prises de possession ou élevé des revendications.

A nos antipodes, les Allemands ont décidément partagé avec les Anglais la partie orientale de la Nouvelle-Guinée; un peu plus au nord, les Carolines, émiettées dans l'immensité des mers, ont soulevé une tempête diplomatique.

En Asie, la France, dont le conflit avec la Chine est réglé entre les ministères des Affaires étrangères de Paris et de Pékin, est toujours aux prises avec l'Annam; l'occupation de Hué n'a pas amélioré la situation; nous n'en avons point fini non plus avec le Tongking. L'Angleterre se prépare à envahir ce qui reste de Birmanie indépendante, et par là elle étendra son influence sur Siam, c'est-à-dire à proximité des pays où la nôtre prédomine. Le différend entre la Russie et l'Angleterre aux confins de l'Afghanistan et du territoire des Tourkmens achève de se régler en ce moment; on aura, jusqu'à nouvel ordre, l'« État tampon », les « frontières scientifiques », et la ville de Hérat restera à l'émir afghan.

Du côté de l'Afrique, tandis que les prises de possession continuent sur le littoral, les forces du défunt Mahdi continuent à s'avancer vers l'Égypte. A Madagascar notre action subit un temps d'arrêt, mais il faudra prochainement sortir de l'inaction.

Tous ces événements, en sollicitant très puissam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment l'attention publique, provoquent aussi des études sur les contrées où ils se produisent. Il est incontestable, par exemple, que les préparatifs de lutte entre Russes et Anglais dans l'Asie centrale auront très largement contribué au progrès de la géographie de ces contrées.

II

Comme dans la presqu'île des Balkhans, il reste encore, dans les hautes régions de l'Europe, de grands territoires insuffisamment connus des géographes. Pour la cinquième ou sixième fois M. Charles Rabot est retourné étudier quelques-unes de ces régions excentriques. Cette année il a étudié le Store Börgefjeld, massif énorme situé sur le territoire norvégien, non loin et à peu près au milieu du long parcours de la frontière entre la Suède et la Norvège. La superficie du massif, évaluée à trois cents kilomètres carrés, passait pour être en partie couverte d'immenses glaciers. Après avoir parcouru le Store Börgefjeld en tous sens, M. Rabot n'y a découvert que sept petits glaciers secondaires, plutôt même des névés que des glaciers, et dont la superficie n'excède pas six kilomètres carrés. Au lieu d'amoncellements de glace, il a trouvé un beau massif alpin dont les sommets arrivent à dix-huit cents mètres. Les vallées forment des gorges grandioses ou des bassins verdoyants qu'égayent de jolies nappes d'eau. La végétation est belle et les sapins de deux mètres et demi de circonférence ne sont pas rares dans cet Éden boréal.

A la fin d'août M. Rabot a parcouru une partie fort rarement visitée de la Laponie russe. Chacun sait que la presqu'île scandinave se prolonge au nord-est en une autre presqu'île, celle de Kola, dont le littoral nord est tourné vers la mer de Barentz, tandis que ses côtes orientales et méridionales sont baignées par la mer Blanche. De bien peu s'en faut que cette presqu'île de Kola ne soit tout à fait une île ; en effet, des lacs successifs reliés par de petits cours d'eau la coupent du nord au sud, sauf sur un ou deux intervalles de peu de largeur. C'est par cette voie que M. Rabot, partant du village de Kola, est arrivé à Kandalashka, à l'extrémité du bras de la mer Blanche qui échancre profondément les terres laponnes. Tout le pays est couvert de forêts encore vierges, et quelques chaînes de montagnes inexplorées en rompent l'uniformité. Le trait caractéristique de la contrée est le vaste lac Imandra, dont les rives sont très découpées et qui renferme une multitude d'îles. Autour du lac s'élèvent, à une certaine distance, des sommets qui atteignent mille mètres.

Pour regagner Kola, M. Rabot, qui ne put trouver de porteurs, partit avec un guide et un interprète et, par un détour dans le nord-ouest, il rejoignit la rivière de Tulom, sur laquelle est bâti Kola. Chacun des trois voyageurs était chargé de six jours de vivres, et le trajet exigea huit jours ; on passait les nuits sous un sapin, par une température qui descendait jusqu'à zéro, tandis que, pendant le jour, le thermomètre atteignait vingt degrés à l'ombre. Les journées étaient rudes et longues ; il fallait tantôt haler le canot, tantôt traverser de vastes marais ou des montagnes. Les provisions emportées par les voyageurs ont été leurs seules ressources, et, comme l'a dit M. Rabot dans une correspondance, un mauvais ruisseau, en les arrêtant vers la fin de leur course, les eût obligés à refaire deux cent cinquante kilomètres vers le sud pour aller chercher un morceau de pain.

Cette excursion va certainement apporter à la carte de la Laponie russe des additions imprévues et d'heureuses modifications.

III

Il a été dit dans la précédente Revue que le colonel Prjévalski se trouvait, en février 1884, au Lop Nor. Parti du Tsaïdam, c'est-à-dire d'une contrée relativement basse qui succède assez brusquement aux plateaux élevés du Tibet septentrional, il avait traversé, se dirigeant vers Tchertchen, la Ciarcian de Marco-Polo, les vallées et les chaînes comprises entre le Kuenluen et l'Altyn Tagh ; puis il avait gagné le Lop Nor. Effrayés d'abord, les habitants des rives de ce lac avaient fini par faire bon accueil au voyageur. Ils ne sont guère qu'au nombre de quatre cents, habitent des cases de jonc et vivent de la pêche ou de la chasse au canard. Leur chef, fort aimé de ses administrés, est un vieillard qui vit dans la misère depuis que les Chinois l'ont dépouillé de quelques bestiaux et de son numéraire, composé de huit cents roubles, fruit d'une longue administration. Les Chinois, paraît-il, voulaient contraindre les gens de Lop Nor à porter des tresses de cheveux, et la somme enlevée au chef de la petite tribu fut comme une rançon moyennant laquelle cette exigence ne fut pas suivie d'effet.

M. Prjévalski avait passé deux mois sur les rives du lac, à étudier les migrations des oiseaux. Dès la seconde moitié de février le printemps fit son apparition, mais le Lop Nor ne fut entièrement dégagé de glaces que vers le milieu de mars. Avec le printemps s'élèvent de fortes tempêtes qui durent jusqu'en juin et soulèvent des nuages de poussière de *loess*. L'air, dans la vallée du Tarim, en est du reste toujours chargé, et les journées claires sont fort rares.

C'est le 20 mars que le colonel avait pris la route de Tchertchen, situé à environ quatre cents kilomètres dans le sud-ouest de Lop Nor, au pied des continuations occidentales de l'Altyn Tagh. Le Tchertchen Daria, qui se rend au Lop Nor et dont l'expédition suivit le cours, roule des eaux troubles et rapides sur un lit de sable à peine creusé. Les végétaux qui croissent sur ses rives sont recouverts d'une couche de poussière de loess. Dans une atmosphère torride et toute chargée de cette poussière, le soleil n'apparaît que comme un disque rouge. De même que la flore, la faune de la vallée du Tchertchen est assez pauvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'oasis de Tchertchen fut atteinte au milieu d'avril. Située à une altitude de onze cent cinquante mètres, elle rompt, par sa verdure, la monotonie du désert qui l'entoure. Il n'existe pas de village proprement dit dans le Tchertchen.

Non loin de l'oasis dorment ensevelies, sous une épaisse couche de sable et de loess, deux cités, dont l'une fut détruite, au dire des indigènes de Tchertchen, il y a environ trois mille ans, et l'autre vers la fin du dixième siècle. Toutes réserves faites au sujet de la chronologie indigène, voilà des données d'une haute valeur pour les géographes aussi bien que pour les archéologues. En attendant que des fouilles profondes puissent être entreprises, les indigènes découvrent des briques cuites, des restes de murailles, des monnaies de cuivre et d'or, des bijoux ornés de pierres précieuses, et, fait curieux à constater, des morceaux de verre se rencontrent sur l'emplacement de la plus ancienne des villes. On a trouvé aussi des tombeaux. Il est à remarquer que le sol de la contrée a cette propriété de conserver admirablement les corps. Ceux qu'on a retrouvés révèlent une population de haute stature. Les hommes portaient de longs cheveux, et les femmes deux tresses. Sur tout le cours moyen du Tchertchen, disent les habitants, et à une distance moyenne de cinq à seize kilomètres, on trouve des traces de villes.

A partir de Tchertchen, c'est sur le Kiria que se dirigea M. Prjévalski, en longeant les pieds méridionaux de la partie des montagnes du Tibet à laquelle le voyageur a donné le nom de Montagnes Russes. Cette chaîne est à versants fort raides du côté nord; elle présente des sommets neigeux dont l'explorateur évalue l'altitude de six mille à sept mille mètres. Entre Tchertchen et Kiria est une petite localité appelée Yassoulgoun, où l'expédition resta plusieurs jours. Elle ne mérite d'être signalée ici que pour le caractère particulièrement affable de ses habitants, au milieu desquels l'expédition se trouva comme dans un village russe. A partir de l'oasis de Kiria, que le colonel Prjévalski quittait au mois d'août, pour reprendre le chemin de l'Europe, toute une série d'oasis semblables entre elles s'échelonnent à travers le Khotan et le Yarkand jusqu'aux pieds méridionaux du Thian Chan.

M. Prjévalski avait projeté de pénétrer au Tibet en partant de Kiria, mais les autorités chinoises, pleines de courtoisie extérieure, prirent toutes les mesures nécessaires pour empêcher la réalisation de ce projet.

Une dépêche télégraphique annonçait récemment que M. Prjévalski était parvenu à Aksou le 29 octobre dernier et que le 19 novembre il serait au Karakoul. Au moment où paraîtront ces lignes, le grand voyageur sera sans doute de retour en Europe.

IV

Le 24 mai 1884, un explorateur russe bien connu des géographes, M. Potanine, quittait Pékin en compagnie de Mme Potanine, d'un topographe, M. A.-J. Skassi, et de M. Bérézovski, naturaliste. Cette petite expédition a décrit un long itinéraire, qui, après quelques marches au sud, franchit les monts Outaï, pour s'élever dans le nord jusqu'à Kou-Kou-Khoto. A partir de ce point le voyage prend un intérêt particulier, car M. Potanine gagne l'angle nord-est de la double courbe que forme le Hohang-ho, et, s'engageant dans le territoire Ordos qu'enveloppe cette courbe, il le traverse en écharpe, du nord-est au sud-ouest, pour venir aboutir à Lantchéou-fou, puis à Sining.

Bien qu'assez sommaires, les lettres de l'explorateur russe nous donnent quelques informations d'où il est permis de conclure que le voyage produira des résultats importants pour la carte de cette partie de l'Asie centrale. L'Ordos, dit M. Potanine, nous apparut sous un jour plus favorable que ne le représentaient les descriptions. Entre le fleuve Jaune et Borobolgoussoun, dans le sud-est de l'Ordos, la région, bien que très sablonneuse, offre cependant des points cultivés, et le sable mouvant est relativement rare. L'eau se trouve, sur ces points, à la profondeur de soixante-dix centimètres. La partie orientale de l'Ordos est même très riche en pâturages; à Lantchéou-fou, au milieu de novembre, le thermomètre descendit seulement à zéro, vers sept heures le soir et le matin, au soleil, il s'élevait jusqu'à quatorze degrés.

Aux dernières nouvelles les voyageurs étaient arrivés à Sining-fou, aux confins de la Chine proprement dite et du Tibet, non loin du Koukou-Nour.

M. Potanine, en qualité de naturaliste, a fait des observations et des collections nombreuses, tandis que le topographe, M. Skassi, a relevé soigneusement l'itinéraire considérable du voyage, en déterminant, pour appuyer ce travail, une quinzaine de positions astronomiques.

V

La Revue semestrielle a cité en leur temps les expéditions chargées de faire pendant une année, et sur divers points de hautes latitudes du globe, des observations météorologiques. Le Recueil de la Société Impériale géographique de Saint-Pétersbourg vient de nous apporter un premier aperçu des travaux accomplis par la mission russe établie à Ssibir, dans le delta de la Léna. Les lecteurs se rappellent peut-être que, par suite de circonstances spéciales, cette mission, dirigée par M. Jourghens, dut prolonger son séjour dans le delta bien au delà du terme réglementaire. Nous n'avons pas à parler ici des travaux météorologiques exécutés par le savant russe et par ses compagnons de travail, mais nous devons enregistrer le fait que ces travaux ont été complétés par des recherches qui intéressent la géographie. Rappelons d'abord les difficultés contre lesquelles eut à lutter la mission pour se rendre à son poste. Elle avait complété à Tomsk, sur le haut Obi, à Irkoutsk, sur l'Angara, non loin du lac Baïkal, puis à Iakoutsk, sur la Léna, les appro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visionnements nécessaires à son installation. Jusque-là le voyage avait été relativement aisé; mais quatorze ou quinze cents kilomètres de fleuve séparent Iakoutsk du delta sur lequel devait être établi l'observatoire. De chétives embarcations devaient servir à ce trajet. De Iakoutsk à Djigansk la Léna présente des largeurs variables de dix-sept à trente kilomètres; son cours est encombré de grandes îles couvertes de forêts, et des bancs à fleur d'eau rendent la navigation dangereuse. A partir de Djigansk le lit du fleuve se rétrécit jusqu'à six kilomètres et sa profondeur est d'une trentaine de mètres. Au mois de juillet, c'est-à-dire au moment où M. Jourghens gagnait son poste, des vents du nord déchaînèrent sur le fleuve de véritables tempêtes qui arrêtèrent l'expédition. Ce ne fut que le 3 août 1882 qu'elle abordait enfin l'un des bras du delta. Elle avait quitté Saint-Pétersbourg au milieu de décembre 1881. La station fut établie sur l'île Sagastir, où les travaux scientifiques commencèrent seulement le 20 octobre. Sept jours plus tard survint la nuit polaire, qui dura jusqu'au 22 janvier et pendant laquelle toutes les observations, tous les calculs durent être faits à la lueur d'une lanterne. Les froids furent intenses, comme on devait s'y attendre. En janvier 1883 la température se maintint, quinze jours durant, à environ cinquante degrés au-dessous de zéro.

Le delta de la Léna, qui nous apparaît tout petit sur nos cartes de l'Asie ou même de la Sibérie, n'a pas moins de deux cents kilomètres sur cent cinquante. Il est composé de nombreuses îles élevées de trois mètres à six ou sept mètres au-dessus du niveau des eaux. La plupart de ces îles renferment des lacs ou des marais, et le nombre des bras du fleuve est évalué par les Yakoutes à quarante-cinq, si bien, dit M. Jourghens, que la superficie totale de la terre ferme du delta est inférieure à la superficie occupée par les eaux. De loin en loin seulement on rencontre des *tumuli* de vingt à trente mètres de hauteur. Le sol du delta est composé de tourbe et recouvert de sable ou de glace. La végétation y est fort maigre; elle se compose de rares saules d'une hauteur de deux pieds et dont la taille diminue encore en avançant vers le nord ; les végétaux dominants sont une herbe dure, quelques mousses et des lichens. La carte du delta de la Léna sera très perfectionnée grâce aux levés et aux déterminations astronomiques exécutés par les soins des membres de la mission russe.

VI

Pour le deuxième semestre de 1885, c'est encore à l'Afrique que nous devons les événements géographiques les plus considérables. Entre tous il faut signaler les résultats des voyages de M. Wissmann sur le Kassaï, de M. Grenfell sur les affluents de droite du Congo, l'achèvement du voyage de MM. E. Brito Capello et Robert Ivens, enfin le retour de M. de Brazza.

Avant de parler de ces faits, nous devons signaler, dans les parties du continent africain qui intéressent plus particulièrement la France, deux voyages qui pour n'avoir pas couvert de vastes étendues de pays n'en apporteront pas moins à la géographie des données de quelque importance scientifique.

VII

Au commencement de ce semestre rentrait la mission diplomatique française au Maroc, avec son chef, M. Ch. Féraud, ministre de France à Tanger. Cette mission a été, de la part de M. Duveyrier, l'occasion de travaux relatifs à la géographie, à la météorologie et à l'histoire naturelle. Mais la mise en œuvre de ces éléments exigera encore plusieurs mois. Dès maintenant, cependant, nous pouvons inscrire comme acquise à la géographie une altitude de la ville de Faz ou Fez, déterminée barométriquement, par M. Duveyrier, à trois cent cinquante-deux mètres.

VIII

La grande région des sables du nord du Sahara est, au point de vue géographique comme à quelques autres, un champ de travaux à peine entamé. M. Teisserenc de Bort, chargé de mission du ministère de l'Instruction publique, vient de projeter un faisceau de lumière sur ce pays, sur la géographie physique, la formation des dunes, la géologie, la météorologie, le magnétisme terrestre et l'histoire du sol de cette partie du Sahara.

L'itinéraire de M. Teisserenc de Bort entre, au puits de Hâssi Oulâd Mîloûd, où le voyageur arrivait de Biskra, dans une région absolument inexplorée. M. Duveyrier avait le premier visité et placé sur la carte le Hâssi Oulâd Mîloûd, que, vingt ans après, le colonel Flatters avait relié directement à Tougourt. Jusqu'à la hauteur du puits d'El-'Aouïdef, M. Teisserenc a fait des levés qui préciseront le tracé de l'Igharghar. Au puits d'El-Ma'atoûb il atteignait le point le plus sud de son nouveau voyage. A l'ouest et à l'est de ce puits il a traversé des dépressions allongées du nord au sud, qui renferment des coquilles fossiles et des silex façonnés. Dans ces dépressions nous serions tentés de voir soit des bras du delta de l'Igharghar, soit les tronçons d'autres fleuves, morts comme le précédent. Plus loin, à Jerhetmi, à Bir el-Djedid et à Berreçof, le voyageur a coupé les anciens itinéraires du capitaine de Bonnemain et de MM. Duveyrier et Largeau. Au delà de Berreçof il plonge au nord en terrain tout à fait vierge, atteint le rivage sud du chott El-Djerid à El-Focowâr, traverse le Nefzâwa et va gagner la Méditerranée à Gâbès.

L'exploration de M. Teisserenc de Bort comptera certainement parmi les plus utiles de celles qui aient été accomplies en Afrique cette année-ci par nos compatriotes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IX

En nous approchant du Congo, signalons la présence sur la côte ouest d'Afrique, au nord du mont de la Mitre, d'un explorateur français modeste et zélé, M. Guiral; il a repris son exploration du bassin d'un petit fleuve côtier, l'Eyo ou San-Benito, qui se jette dans l'Océan entre la pointe et le poste français de Campo et nos possessions du Gabon. Tout restreint qu'est sur la carte d'Afrique le théâtre de ce voyage, il n'en présente pas moins un champ nouveau pour la géographie et promet surtout de riches collections d'histoire naturelle.

M. Guiral, naguère l'un des compagnons de M. de Brazza, s'est avancé à travers la forêt vierge jusqu'aux montagnes où naît l'Eyo, montagnes qui doivent être le prolongement nord de la Serra do Cristal, visitée, il y a une vingtaine d'années, par P. du Chaillu, et où M. Guiral a trouvé plusieurs petits lacs, entre autres le lac Ediba, d'où sort l'Eyo.

X

Voici un exposé sommaire du grand voyage accompli par MM. Capello et Ivens, et des résultats géographiques dus à ces deux officiers distingués de la marine royale portugaise. Nous l'avons extrait des communications adressées à la Société de Géographie de Lisbonne et à la Société de Géographie de Paris.

Si le lecteur veut bien prendre une carte d'Afrique, sans laquelle toute explication resterait obscure, il verra, sur la côte occidentale du continent, presque sur le parallèle de quinze degrés de latitude sud, la colonie portugaise de Mossamèdes. A la côte opposée, à trois degrés environ plus au sud et près du delta du Zambèze, il trouvera une autre colonie portugaise, celle de Quilimane. La traversée de l'Afrique par MM. Capello et Ivens s'est effectuée entre ces deux points, que sépare une distance de deux mille huit cents kilomètres, comptée à vol d'oiseau. Mais on comprend que les explorateurs n'ont point cheminé en droite ligne de Mossamèdes à Quilimane. Leur itinéraire, très sinueux, se développe sur environ sept mille sept cents kilomètres.

Ce fut aux premiers jours de mars de l'année dernière que l'expédition quitta Mossamèdes pour marcher vers l'intérieur, et un mois plus tard, ayant achevé ses études sur la côte, elle abordait les hauts plateaux de l'intérieur. Le premier grand fleuve qu'elle franchit fut le Counené; une semaine après, elle se trouvait dans une région humide, fangeuse et presque déserte, où commencèrent les privations et les embarras du voyage : c'était la vallée du Coubango et de ses hauts affluents, le Couita et Couando. Plusieurs mois durant il fallut traverser, les pieds dans l'eau et la tête sous un soleil ardent, des plaines immenses, couvertes d'une herbe verdoyante qui cachait de vastes étangs. A la mi-septembre on passait le haut Zambèze, sur un point où il a près de trois cents mètres de largeur.

Les habitants de ces contrées sont doux et même industrieux. Ils se livrent au commerce de l'ivoire, dont ils envoient vers la côte dix à quinze mille kilogrammes par année. En quittant le Zambèze, MM. Capello et Ivens marchèrent dans la direction du lac Mœro, « afin de couper par le milieu la zone blanche des cartes et de visiter les marchés de Garanganja, de Catanga et de Cazembé, tout en cherchant les sources du Loualaba ». Dans cette contrée ce sont les forêts vierges qui opposent de sérieux obstacles à la marche de la caravane; là est le domaine des éléphants, là aussi vit la mouche *tsé-tsé*, si connue des explorateurs à la côte orientale d'Afrique. « Notre voyage à travers ce pays, a dit M. Ivens à la Société de Géographie de Paris, ne fut qu'une affreuse déroute, une véritable marche funèbre. Les cadavres de seize d'entre nous restèrent sur cet abominable chemin, abandonnés par les survivants, qui se traînaient en proie au vertige, à la faim, et ne continuaient à marcher que mus par cet instinct de la conservation qui oblige l'homme à lutter jusqu'au dernier moment. »

Ces rudes marches conduisirent la caravane au pays de Garanganja, c'est-à-dire aux têtes du Loualaba. Là règne un souverain cruel, nommé Muchiri, qui apporta toutes les entraves possibles à la marche des blancs. Il contraignit les explorateurs à revenir vers le sud, à traverser le Loufira et à se diriger vers le Louapoula, afin de gagner le Cazembé. Le Louapoula fut atteint non sans peine au mois de février 1885. Ce fleuve, l'une des têtes du Congo, a déjà cinquante mètres de largeur au point où l'aborda l'expédition portugaise qui venait de traverser toute la région de partage entre les eaux du Zambèze et celles du Congo. Les deux canots qu'on avait convoyés jusque-là durent être brûlés, faute de bras pour continuer à les transporter. On était encore à sept cents kilomètres de l'océan Indien. Abandonnant la région des lacs, MM. Capello et Ivens se mirent en route vers le sud, à travers une région couverte de forêts épaisses qu'habitent les plus gros représentants de la faune africaine. M. Ivens a donné des détails navrants sur l'état des hommes de l'expédition pendant cette partie du voyage; l'épuisement les avait rendus à peu près fous. Enfin, à Ohou, près de Zimbo, on atteignit le Zambèze, qui fut salué par des hourras frénétiques. Le 7 juin les hardis voyageurs étaient accueillis à Tété, poste portugais sur le Zambèze. L'expédition en avait fini avec les fatigues et les souffrances qui n'avaient cessé de l'accompagner depuis son départ de la côte occidentale, c'est-à-dire depuis dix-huit mois. Elle avait perdu en route près de la moitié de son effectif.

Il n'est pas possible d'exposer, dans un cadre aussi restreint que celui de la Revue semestrielle, tous les résultats de ce remarquable voyage. Nous nous bornerons à dire qu'ils entraîneront des modifications profondes et des additions considérables à la carte de l'Afrique intérieure. Les deux savants officiers ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soigneusement relevé leur ligne de marche, dont le tracé s'appuie sur des observations astronomiques; ils apportent à l'étude du relief de l'Afrique de nombreuses altitudes, et, continuant leurs recherches antérieures, ils ont recueilli des données précieuses au point de vue du magnétisme. MM. Capello et Ivens ont commencé la relation de leur voyage, dont il serait à désirer qu'une édition française pût être publiée, comme il en sera publié une édition anglaise.

S'il est permis d'ajouter un mot d'ordre politique, nous dirons que MM. Capello et Ivens, partis d'une colonie portugaise et arrivés à une autre colonie portugaise, ont conquis à leur patrie un territoire que nul ne lui contestera, surtout si elle prend soin d'y établir les éléments d'une occupation effective.

XI

La Revue semestrielle a tenu le plus possible ses lecteurs au courant des travaux scientifiques et des résultats politiques de la mission de l'ouest africain dirigée par M. de Brazza. L'éminent voyageur est actuellement en France, et les géographes vont enfin connaître d'une façon complète, précise, l'ensemble des travaux par lesquels les membres de la mission ont contribué au progrès de la carte de cette partie de l'Afrique.

Notre Société de Géographie se dispose à faire à M. de Brazza une réception chaleureuse et à le remercier des longues années d'efforts qu'il a consacrées à doter la France d'une colonie immense, sans que le pays ait eu à s'imposer de lourds sacrifices en hommes ou en argent. On ne saurait trop faire de vœux pour que le voyageur, auquel ses procédés tout pacifiques ont donné une influence considérable sur les indigènes, soit appelé à poursuivre son œuvre.

XII

Dans le bassin gigantesque du Congo sur lequel se porte l'attention avide des géographes, deux autres voyages méritent une mention toute particulière : ce sont ceux de M. Wissmann et de M. Grenfell, missionnaire anglican.

Si nous jetons un coup d'œil sur une carte de l'Afrique, nous voyons le Congo décrire, vers le nord, entre le haut et le bas de son cours, une courbe immense dont l'inflexion n'est, à vrai dire, pas encore bien connue. Dans la partie concave, comme au-dessus de la partie convexe les cartes esquissent en prudents pointillés des rivières qui, partant de sources plus ou moins connues, marchent droit au fleuve. L'un de ces affluents hypothétiques, la Kassaï, sera bientôt indiqué par un trait plein, autant du moins qu'un tracé de rivière peut résulter d'une rapide reconnaissance. Mais la Kassaï véritable ne se conforme point à celle de l'hypothèse; au lieu de cheminer perpendiculairement au Congo, elle se dévie rapidement à l'ouest.

Il y a un an environ, M. Wissmann rétablissait à Louboukou, résidence du Moukengué, la station allemande fondée sur la Kassaï par M. Pogge, et il en créait une deuxième, Loulouabourg, sur la Louloua. Pendant qu'un membre de la mission, le docteur Wolff, allait dans le nord-est faire connaissance avec un grand sacrificateur d'hommes, le chef des Bakouba, le charpentier se hâtait de construire un bateau sur la Kassaï.

Ce travail achevé, le lieutenant Wissmann, avec MM. Wolff, von François, Müller, Gunsmitto et Schneider s'embarquaient sur la Kassaï et, descendant cette rivière, ils allèrent, après un long trajet, déboucher dans le Congo, non pas par la rivière Ikelemba, comme l'indiquait la carte de Stanley, mais trois cent trente kilomètres plus au sud, par la rivière Ibari-N'koutou. Du même coup les voyageurs allemands refaisaient plusieurs degrés de la carte d'Afrique; ils avaient découvert que la Kassaï ou Ibari-N'koutou était navigable sur cinq à six cents kilomètres, et que la Kwango avec ses dépendances, les lacs Sankourou et Léopold II, ne sont que des affluents et des réservoirs de la grande Kassaï.

XIII

Simultanément deux autres voyageurs allemands, chargés d'une exploration du Kwango, le lieutenant Schulze et le docteur Wolff, publiaient un itinéraire fort utile, partant du Noki, sur le Congo, et allant atteindre le Kwango en passant par San-Salvador. La mort avait déjà enlevé le lieutenant Schulze. Les autres membres de cette mission allemande se sont partagé la tâche : tandis qu'on annonçait le départ de MM. Kund et Tappenbeck pour Stanley-Pool et Kiva Mouth, où débouche l'Ibari-N'koutou, un membre de la mission allemande, le docteur Büttner, allait se diriger de San-Salvador sur la résidence du Mouéné Pouto Kasongo, un autre Kasongo que l'empereur d'Ouroua, et qui règne à l'est du Kwango. Enfin le docteur Wolff partait de Ndambo pour s'avancer vers le même but que le docteur Büttner.

XIV

C'est en remontant une rivière affluent de droite du Congo, que M. Grenfell a fait une constatation d'une importance égale à celle qu'avait faite M. Wissmann en descendant un affluent du fleuve. Il a poursuivi ses explorations des affluents du Congo entre Stanley-Pool et le territoire des Watomba, c'est-à-dire sur quinze cent soixante kilomètres du cours du fleuve. Les indications relatives à cette magnifique navigation de découverte, dont il a été dit un mot au précédent semestre, sont encore tellement sommaires et laconiques que c'est tout au plus s'il est possible aujourd'hui d'en entrevoir les résultats. Prenant le fleuve à l'embouchure, nous coordonnerions comme suit les conséquences du voyage de M. Grenfell. Sur le terri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire français, rive droite du Congo, le missionnaire anglais aurait remonté d'abord la N'kenké, N'kió ou N'kenyé, sur cent dix kilomètres; puis la Lefini, pendant cinq kilomètres. Arrivé à la Mobangui, rivière qui, d'après M. Grenfell, débouche encore sur le territoire français, il la remonte jusqu'à 4°30′ de latitude nord, c'est-à-dire sur près de cinq cents kilomètres. La Mobangui, qui se joint au Congo vis-à-vis de la station de l'Équateur, n'était annoncée nulle part sur les cartes. Plus loin encore il remonte, pendant cent quatre-vingt-dix kilomètres, l'Ikelemba ou Rouki, affluent de gauche; la Sankourou, autre affluent de gauche, qui n'a pas l'importance que la découverte de M. Stanley lui attribuait; l'Oukéré ou Loika, affluent de droite, sur la partie la plus boréale du cours du fleuve, et dans laquelle M. Grenfell retrouverait le Ouêllé du pays des Monbouttou, indentifiée à tort avec l'Arouwimi de M. Stanley; par son débit l'Oukéré serait le principal tributaire du Congo dans la partie explorée par M. Grenfell. Dépassant la dernière station de l'Association internationale du Congo, M. Grenfell remonte enfin la Lomami jusqu'à 1°50′ de latitude sud. Quand une carte aura représenté ces découvertes, nous aurons sous les yeux un tableau un peu moins incomplet de l'immense bassin du Congo, dont l'artère mère nous a été révélée tout d'une pièce par M. Stanley, mais dont les rameaux — et il en est de très considérables — restent dans l'inconnu.

XV

Un fait important pour les destinées futures de l'Afrique australe doit avoir ici sa mention : un navire à vapeur en fer, le *Good News*, a été lancé sur ce lac Tanganyka dont on ignorait la forme il y a seulement neuf ans. C'est une société de missionnaires protestants, la London Missionary Society, qui a l'honneur d'avoir ouvert le Tanganyka à la navigation à vapeur.

XVI

Depuis deux ans, des voyageurs allemands, le docteur Böhm et M. Reichard, parcourent le bassin du Tanganyka et du haut Congo. Nous indiquerons à grands traits leur part dans l'exploration de ces contrées. Partis en 1883 de la station internationale de M'pala, sur le rivage ouest du Tanganyka, ils arrivaient au mois de septembre de la même année sur la Louapoula, rivière qui joint le lac Bangouéolo au lac Mœro. Poussant à l'ouest, en terrain vierge, ils traversent le pays de Katanga, dont la seule richesse minière (cuivres excellents) nous avait fait connaître le nom, et ils coupent la Loufira, qui est, suivant eux, le principal tributaire du Loualâba. Ils s'arrêtent à Kagoma, sur le Likoulwé, affluent ouest de la Loufira, et au sud-est du lac Kassali. Au mois de janvier 1884 MM. Böhm et Reichard faisaient route vers le pays d'Ouroua et ils découvraient le grand lac Oupèmba, probablement identique avec le lac Lohemba de Cameron, que le voyageur anglais n'avait indiqué sur sa carte que d'après les dires des naturels.

C'est sur le rivage du lac Oupèmba que la mort a surpris le docteur Böhm. Son compagnon, s'efforçant de découvrir les sources du Loualâba et de la Loufira, s'était enfoncé dans la direction du sud, mais il avait été arrêté en Iramba, province de l'empire du Kazembé, hors de laquelle il a heureusement pu s'évader pour revenir à la côte.

XVII

Depuis deux ans et demi M. A. Aubry, ingénieur des mines, parcourait, avec une mission du ministère de l'Instruction publique, le royaume de Chôa, pour étudier la géologie et la géographie de cette partie de l'Éthiopie, ainsi que des pays oromo ou gallas, qui y touchent. Malgré l'hostilité des habitants et les dangers du climat, M. Aubry a réussi à explorer les très profondes vallées de l'Adabaï, du Zego Wodem, de la Djamma, de l'Abbâï et de la Mougueur. Il a pu rectifier le figuré du cours de plusieurs de ces rivières, et il a rencontré dans leurs bassins la formation crétacée et jurassique dont l'infortuné ingénieur italien Chiarini avait nié l'existence en Chôa. M. A. Aubry, après avoir traversé, au prix de réels dangers, le pays des Çomali 'Isâ, était revenu en passant par les possessions françaises de Sagallo, Toûdjoûrra et Oboq.

M. A. Aubry, qui rapporte de son voyage une abondante moisson de données, recueillies avec autant de savoir que de zèle, ajoute un nom à la liste déjà longue des explorateurs français dont les travaux ont si largement contribué à faire connaître la haute Éthiopie et les contrées voisines. En lui le ministère de l'Instruction publique a trouvé l'un de ses missionnaires les plus distingués.

XVIII

Chargé par le sultan de Zanzibar d'étudier les gisements de houille du bassin du Rovouma, dans l'est de l'Afrique équatoriale, M. Angelvy a mené de front l'exploration minéralogique et l'exploration géographique. Parti de Lindi, il a touché le Rovouma au confluent de la Rienda, dont il a remonté le cours inconnu, puis, revenant à la côte en longeant le fleuve, M. Angelvy a ajouté cent nouveaux kilomètres de son cours aux deux cent trente kilomètres que nous devions aux travaux de Livingstone.

XIX

Le désastre sanglant de la mission du docteur Crevaux a fixé dans la mémoire de tout le monde le nom du Pilcomayo, qui en a été le théâtre. Ce fleuve, s'il est navigable, ce dont nous doutons un peu, ouvrirait une précieuse voie commerciale entre la Bolivie et le Paraguay. Des missions ont été, à diverses reprises,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chargées de reconnaître à ce point de vue le cours du Pilcomayo. En dernier lieu, le major Feilberg, envoyé du gouvernement argentin, remonta le Pilcomayo sur deux cent cinquante-cinq milles à partir de son embouchure. Il fut arrêté par des rapides où le fleuve n'avait plus que deux pieds d'eau. La question paraissait résolue, mais notre compatriote M. Thouar, considérant que ces rapides ne sauraient être un obstacle, a voulu les aller visiter, déterminer leur étendue et la nature du lit à l'endroit où ils se produisent. Le gouvernement argentin lui a fourni tous les moyens nécessaires, et M. Thouar s'est mis en route. Son programme est de remonter depuis l'embouchure du Pilcomayo jusqu'au point atteint par le major Feilberg dans son expédition; d'examiner la nature des rapides; d'unir le terme de la reconnaissance de M. Feilberg au point atteint par M. Thouar lui-même il y a deux ans, et de rechercher dans le delta du fleuve le canal le plus facilement navigable.

C'est le 28 septembre dernier que M. Thouar a quitté l'Assomption, accompagné par M. Mariani, consul de France, et de quelques-uns de nos nationaux. Son escorte se compose de vingt-six hommes d'élite, sous les ordres d'un capitaine et d'un lieutenant. Un jeune Français, M. Wilfrid Gillibert, accompagne M. Thouar. L'expédition, qui emporte pour deux mois de vivres, fera son trajet par terre sur la rive droite du Pilcomayo. La saison sèche sera favorable à la traversée des *bañados*, ces marais immenses qui par endroits bordent le fleuve.

Malheureusement, une expédition militaire argentine ayant récemment mis en déroute et fort durement traité des Indiens riverains du Pilcomayo, il est à craindre que, par esprit de représailles, les vaincus n'attaquent la petite colonne de notre explorateur. M. Thouar compte avoir terminé dans deux mois sa reconnaissance, et la prochaine Revue aura sans doute à donner des nouvelles de cette entreprise.

XX

Une contribution importante à la géographie de l'Amérique subpolaire nous viendra de trois années de voyages du docteur Boas, qui, parti d'Europe en juin 1883, n'y revenait qu'en mai 1885. Pour préciser davantage le terrain étudié par le jeune savant allemand, disons qu'il occupe l'extrémité méridionale de la Terre de Baffin, notamment le Cumberland, l'un des trois immenses promontoires qui terminent cette terre du côté du sud. En d'autres termes, c'est entre le nord du détroit de Davis et le détroit d'Hudson que se trouve le terrain des travaux du docteur Boas.

Loin de nous en vouloir, le lecteur nous saura gré de ne pas chercher à condenser en une cinquantaine de lignes les phases de trois années de voyage, les tours et détours, les longues attentes imposées au voyageur par l'état des glaces, les études variées sur les éléments, les particularités, les habitants de ces parages étranges et sévères qui ont leurs splendeurs.

L'exploration de la contrée parcourue par M. Boas présente des difficultés considérables, d'un genre tout spécial. Elle ne peut être effectuée qu'en hiver et au printemps. Il faut même attendre que la glace, débarrassée de toute cristallisation saline à sa surface, soit recouverte de neige. En d'autres conditions, les chiens traîneurs se coupent les pattes. L'achat des chiens fut l'une des difficultés auxquelles se heurta M. Boas. Parfois des maladies endémiques dont les causes sont encore inexpliquées, font de grands ravages dans les meutes. Ces animaux ne sont pas utiles seulement comme attelages : ils ont aussi leur rôle de chasseurs. En certains cas la neige vient subitement recouvrir la glace, et le voyageur serait exposé à mourir de faim s'il n'avait avec lui des chiens capables de découvrir les trous où viennent respirer les phoques. Le cas s'est produit, il y a quelques années, pour un groupe de baleiniers.

Les relations de l'explorateur avec les indigènes furent généralement bonnes. Une fois cependant, son séjour dans une localité se trouva coïncider avec les débuts d'une grave épidémie de diphtérie qui frappait surtout les enfants. Les prêtres indigènes, à bout de ressources, ne manquèrent pas d'accuser l'étranger de tout le mal. Une attitude fort calme et des explications ingénieuses triomphèrent des mauvaises dispositions auxquelles avait donné lieu l'accusation.

Dans le nord-est du cap Mercy, qui termine au sud la presqu'île de Cumberland, M. Boas visita une tribu d'Esquimaux qui voyaient pour la première fois un Européen et accueillirent l'homme blanc, le *Kodlunarn*, avec de grandes démonstrations de joie. Il n'eut d'ailleurs qu'à se louer du dévouement des Esquimaux qui l'accompagnèrent pendant la plus grande partie de ses rudes voyages.

Une petite île située sur la côte orientale du détroit de Cumberland, l'île Kekerten, qu'il ne faut pas chercher sur les cartes ordinaires, avait été la base d'opération du docteur Boas. C'est de là qu'il était parti pour rayonner en diverses directions. Son voyage se termina par la traversée de la presqu'île de Cumberland, en pénétrant dans le plus grand des deux fiords qui l'entaillent profondément.

Le récit du docteur Boas offrira un véritable intérêt par l'étrangeté des contrées qu'il décrira; nous croyons savoir qu'il paraîtra dans l'un des intéressants cahiers supplémentaires de la publication de l'Institut géographique de Gotha. Un grand fait relevé par le voyageur est que la Terre de Baffin doit s'étendre sans interruption depuis le détroit de Lancaster jusqu'au détroit d'Hudson, et former ainsi une île plus grande que Madagascar.

Les observations et les levés du docteur Boas vont modifier notablement le tracé des côtes de la presqu'île de Cumberland.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
VOYAGE DANS LE HAUT LAOS. — Sauvages Moïs	E. Burnand. . .	1
Le voyageur et ses compagnons	E. Burnand. . .	3
Sala à Bassac	E. Burnand. . .	5
Entrevue avec les esclaves annamites	E. Burnand. . .	7
Le roi de Bassac	E. Burnand. . .	8
Le Mékong pendant le choléra	E. Burnand. . .	9
Entrevue avec la sœur du roi des Phoueuns	E. Burnand. . .	11
Rapides du Nam Chane	E. Burnand. . .	13
Végétation du Nam Chane	E. Burnand. . .	15
Campement sur le sable	E. Burnand. . .	16
Village de Meuong Nhiam	E. Burnand. . .	17
Rencontre dans la montagne	E. Burnand. . .	21
Case des missionnaires à Meuong Ngan	E. Burnand. . .	23
Détail des fortifications de la citadelle de Meuong Ngan	E. Burnand. . .	24
Citadelle de Meuong Ngan	E. Burnand. . .	25
Une alerte	E. Burnand. . .	27
Une nuit dans la montagne	E. Burnand. . .	29
Préparatifs pour la descente du Nam Chane	E. Burnand. . .	30
Un voleur audacieux	E. Burnand. . .	31
Coupe d'un silo	E. Burnand. . .	32
Éléphants du Laos avec leur harnachement	E. Burnand. . .	33
En route dans la forêt	E. Burnand. . .	35
Passage à gué du Nam Houng	E. Burnand. . .	37
Ma case à Luang-Prabang	E. Burnand. . .	39
Le tombeau de Mouhot	E. Burnand. . .	40
Régates à Xieng-Ngoun	E. Burnand. . .	41
Village de Khas Thié	E. Burnand. . .	43
Chute du Nam Sé	E. Burnand. . .	45
Radeau de bambous	E. Burnand. . .	47
Pêcheries sur le Nam Kan	E. Burnand. . .	48
Campement à la porte d'une pagode	E. Burnand. . .	49
Rochers sculptés au Nam Ou	E. Burnand. . .	53
Arbres ayant des formes d'animaux	E. Burnand. . .	55
Une nuit près du Nam Bac	E. Burnand. . .	56
Meuong Ngoï	E. Burnand. . .	57
Grotte de Tam Krung	E. Burnand. . .	59
Marché des Khas	E. Burnand. . .	61
Meuong Koua	E. Burnand. . .	63
Entrevue avec les Paï Pou noï	E. Burnand. . .	64
Départ des hommes de Pak Ta	E. Burnand. . .	65

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La ville de Xieng Haï	E. Burnand. . .	69
Éléphant traînant une bille de tek	E. Burnand. . .	71
Forêt de tek	E. Burnand. . .	72
Rencontre d'une caravane de bœufs	E. Burnand. . .	73
Les éléphants effrayés par les chevaux	E. Burnand. . .	75
Ville de Xieng-Maï	E. Burnand. . .	77
Chaussée de Xieng-Maï à Lam Poun	E. Burnand. . .	78
Un train de bois de tek	E. Burnand. . .	79
Un bœuf porteur	E. Burnand. . .	80
A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE. — Colmar vu de la Lauch.	D. Lancelot . .	81
Maison Pfister	D. Lancelot . .	83
Statue du Vigneron	Thiriat	85
Statue de Bruat	Thiriat	87
Portail de Saint-Nicolas	Bertrand . . .	88
Cathédrale de Colmar	A. Deroy . . .	89
Maître-autel de la cathédrale	Chapuis	91
Colmar au dix-septième siècle, d'après une gravure de l'époque	. . . . .	93
Balcon du commissariat de police	Kohl	94
Commissariat de police	Kohl	95
Maison des Têtes	Hildibrand . . .	96
Halle aux grains	D. Lancelot . .	97
Cloître des Unterlinden	A. Deroy . . .	99
Autel des Antonites	C. Barbant. . .	101
Vierge adorant l'Enfant. — La Nativité	Froment. . . .	103
Saint Antoine tourmenté par les démons	Goutzwiller . .	104
La Vierge aux rosiers	Froment. . . .	105
Saint Antoine. — L'Annonciation	Froment. . . .	107
Saint Jérôme	Thiriat	109
Le Kaufhaus	C. Barbant. . .	111
Portail de la tribu des Laboureurs	Kohl	112
Vieux-Brisach	Taylor	113
Forêt de la Hart	Niederhaeuser.	117
Paysanne de la plaine de l'Ill	Lix	119
Traque aux lièvres	Lix	120
Chevreuils et jeunes filles dans les îles du Rhin	C. Barbant. . .	121
Départ pour la chasse	Lix	123
Iles du Rhin, près Biesheim	Schiffer	124
Batelière du Rhin	Lix	125
Pêche au saumon	Lix	127
Iles du Rhin	Hildibrand . . .	128
VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS. — Coiffures des gens d'une noce à Guélidi	Pranishnikoff .	129
Toilette du café	Riou.	131
Fumigations et toilette des femmes	Pranishnikoff .	133
Supplice des esclaves chez les Mombelines	Pranishnikoff .	135
Esclaves enchaînés revenant des champs	Riou.	136
Rencontre désagréable dans les jungles	Riou.	137
Mésaventure avec un aigle pêcheur	Riou.	139
Comédie du poison	Riou.	141
Terreur des Çomalis devant le soleil rouge	Riou.	143
Mon arme s'abattit	Riou.	144
Bédouins potier et sculpteur	Riou.	145
Une scène de la fête du Id Neyrouse à Guélidi	Pranishnikoff .	147
Poteries et objets d'art en bois faits par les Bédouins	Mlle Lancelot. .	149
Danse des abeuches	Riou.	151
Un heureux coup de fusil	Riou.	152

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Caravane passant la Ouébi à Guélidi	Riou	153
Type de Guecerkoudeh	Riou	155
Type de Gogohouine	Riou	157
Chasse aux marabouts	Riou	159
Le premier archer du Guélidi	Riou	160
Poursuivi par les guêpes	Riou	161
Moulin pour triturer le sésame	Pranishnikoff	163
Hétérocéphale	Riou	164
Chasse aux hétérocéphales	Riou	165
École du Coran	Pranishnikoff	167
Un barde çomali	Pranishnikoff	168
Un après-midi chez la favorite du cheik des Gobrons	Riou	169
Juma se jetant aux pieds d'Omar Yousouf	Riou	171
Deux Bédouines affolées se précipitent vers nous	Riou	172
Une femme s'accroche à mes vêtements	Riou	173
De Belgab à Ouarman; la caravane dans la forêt	Riou	175
Bédouin gardant ses troupeaux	Riou	176
Caravane venant puiser de l'eau, près Ouarman	Pranishnikoff	177
Notre tente et nos amis	Pranishnikoff	179
Manière de traire les vaches	Pranishnikoff	181
Bédouins Garès allumant du feu	Riou	183
Le « moôr » de Ouarman	Pranishnikoff	184
Tentative d'assassinat	Pranishnikoff	185
Garès menaçant le camp	Pranishnikoff	187
Maman Yousouf chasse la foule	Pranishnikoff	189
Fuite du Guélidi	Riou	191
Abdi Abdikero, notre sauveur	Thiriat	192
Mansour et les Abgals	Riou	193
Bracelets, plats, poteries, lampes, etc., trouvés à Moguedouchou	Mlle Lancelot	195
Restes de sépultures sur les collines de Bet-Fras	Barclay	197
Grottes à Moguedouchou	Riou	199
Bataille de Chingani	Pranishnikoff	200
Les Etnachar	Riou	201
Marché d'Hamarhouine	Pranishnikoff	203
A la recherche des crânes	Riou	205
Notre départ de Moguedouchou	Riou	207
Coiffure des femmes de Moguedouchou	Thiriat	208
PROMENADES EN OCÉANIE. — LES TUBUAÏ ET L'ARCHIPEL DE COOK. — Naturels des Tubuaï	E. Ronjat	209
Ile Rurutu : la case du roi et le temple	Taylor	211
Jeune fille de l'île Rimatara	E. Ronjat	213
Pirogue à la pêche de la baleine	Dosso	216
Habitation du pasteur protestant	Dosso	217
Temple protestant à Arognani	Taylor	218
Famille revenant de la pêche	E. Ronjat	219
L'arbre à pain « maïoré » (archipel de Cook)	P. Langlois	221
Sépultures royales à Rarotonga	Taylor	222
La grande chefesse Tapuni	Thiriat	223
Naturels de l'île Mauti	E. Ronjat	224
LA BELGIQUE. — Liège : quai des Tanneurs	Taylor	225
Huy : la citadelle et la collégiale	D. Lancelot	227
Le portail de la Vierge à Huy	A. Bertrand	229
Château de Modave	D. Lancelot	231
Un atelier de femmes à la verrerie du Val Saint-Lambert	C. Meunier	232
La coulée de l'acier aux établissements Cockerill, à Seraing	C. Meunier	233
Liège : église Saint-Martin	Barclay	235

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Liège : quai de la Batte	Taylor	237
Liège : le Perron	Barclay	239
La fontaine de la Vierge	H. Chapuis	240
Liège vu de Cointe	A. Heins	241
Liège : cour de l'ancien palais des princes-évêques (palais de justice)	Barclay	245
Liège : le palais provincial	A. Deroy	247
Liège : l'église Saint-Paul	Barclay	248
Liège : l'église Saint-Jacques	A. Deroy	249
Liège : église Saint-Barthélemy	Taylor	251
Une ruelle à Liège : les boteresses	X. Mellery	253
Tilff	Slom	254
Vue générale de Spa	Taylor	255
Chaudfontaine	Slom	256
Vue générale de Verviers	Taylor	257
Limbourg	A. Heins	259
Le barrage de la Gileppe	Taylor	261
La Baraque Michel	A. Heins	264
Vue de Stavelot	A. Heins	265
Cascade de Coo	A. Heins	267
Fond de Quarreux	A. Heins	269
Le ru Donneux	A. Heins	270
Montjardin	X. Mellery	271
Château des Quatre Fils Aymon	X. Mellery	272
Confluent des deux Ourthes	A. de Bar	273
La Roche	Taylor	277
Les rochers du Hérou	Taylor	279
Les Tombes	A. de Bar	280
Bouillon	Taylor	281
La Semoys à Botassart	A. de Bar	283
La Semoys entre Chiny et la Cuisine	Eug. Verdyen	285
Ruines de l'abbaye d'Orval	Eug. Verdyen	287
Le rocher du Pendu	Slom	288
AU PAYS DES MASSAÏ (AFRIQUE CENTRALE). — Village de Oua-Nyika	A. de Bar	289
James Martin		292
Maison d'un néophyte à la mission de Rabaï		293
Femmes Oua-Nyika écrasant les grains		294
M. Thomson et son état-major	Pranishnikoff	295
Huttes de Oua-Teita		296
M'teita de Ndara et jeune fille M'teita	Pranishnikoff	297
Femmes Oua-Teita		298
Oua-Teita, village ndara		299
Quartiers à Taveta		300
Campement près de Mandara		301
Guerriers de Mandara	Pranishnikoff	303
Mission de Rabaï		304
Nouveaux quartiers à Taveta	A. de Bar	305
Vue du Kilimandjaro, près du lac Tchala		307
Lac Tchala		308
Plaine du Kilimandjaro	A. de Bar	309
Hommes et femmes andorobbo		311
Source de l'Ouseri		312
Rencontre d'un rhinocéros	Pranishnikoff	313
Les cornes du vieux solitaire		314
Femmes massaï de Ndjiri		315
Guerriers massaï	Pranishnikoff	317
Gorge de Ngaré-Suré		318
Camp sur le plateau du Kapté		319

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Femmes massaï du Kapté	. . . . .	320
Campement à Ngongo	. . . . .	320
Le Donyo Longonot	A. de Bar. . . .	321
Des lions se jettent sur les ânes de la caravane	Pranishnikoff .	323
Jeunes filles peintes et femmes massaï apportant du lait	Pranishnikoff .	325
La plaine du « bois à brûler »	A. de Bar . . .	327
M. Thomson et Brahim guettant un buffle	Pranishnikoff .	328
« Regarde ! elles n'y sont plus ! »	Pranishnikoff .	329
Cascade de l'Ourourou	. . . . .	331
Le mont Kénia vu de l'ouest	A. de Bar . . .	333
Escarpement du Lykipia	. . . . .	334
Femmes de Ndjemps	. . . . .	335
Notre campement à Ndjemps	. . . . .	336
Kraal massaï	Pranishnikoff .	337
Femme mariée massaïe du Ndjiri	. . . . .	339
Extenseurs d'oreilles des Massaï	. . . . .	340
Armes des Massaï	. . . . .	341
Guerrier massaï	Pranishnikoff .	343
Femme mariée massaïe	. . . . .	344
Jeunes filles oua-kouafi	Pranishnikoff .	345
Matrones du Ndjiri	. . . . .	346
Paysage du Kamasia : le mont Lobikoué	. . . . .	347
Escarpement de l'Elgueyo	. . . . .	348
Val du Guaso Kamnyé	Taylor	349
Cornes de hartebeest	. . . . .	350
Village de Kabaras dans le Kavirondo	. . . . .	351
Femmes mariées du Kavirondo	. . . . .	352
Le Nzoïa près de Seremba	Pranishnikoff .	353
Le Nyanza vu de Massala	Pranishnikoff .	355
Filles du chef de Massala	. . . . .	356
Murs et portes de Massala	Pranishnikoff .	357
Gazella Thomsoni	. . . . .	358
Cornes de mon buffle	. . . . .	359
Naturels de Souk	. . . . .	360
Lancé dans les airs	Pranishnikoff .	361
Rhinocéros se débarrassant de Brahim	Pranishnikoff .	363
Contemplant de bas en haut l'énorme bête	Pranishnikoff .	365
Massaï tuant un porteur	Pranishnikoff .	367
Mianzi-ni vue du sud	. . . . .	368

PROMENADES EN OCÉANIE. — LES ARCHIPELS SAMOA ET TONGA.

— Une case dans la baie de Pago-Pago	A. de Bar. . .	369
Une pêche dans la baie de França (Samoa)	Dosso	371
Pendant la danse (Samoa)	E. Ronjat. . . .	373
Embouchure de la rivière d'Apia	A. de Bar. . . .	375
Mgr Lamaze	Thiriat	376
Vue d'Apia et de la mission française	Dosso	377
Tongien et Tongiennes	E. Ronjat. . . .	379
Cuisson d'un cochon à Nu-Ofa (Vavao)	Dosso	381
Vue de Nakualofa (Tonga-Tabou)	Taylor	382
Paysage des environs de Mua (Tonga-Tabou)	Dosso	383
Troglodyte de Mua	Dosso	384

VOYAGE EN TUNISIE. — La flambée du soir	Eug. Girardet .	385
Départ de Kairouan (la colonne en marche)	Eug. Girardet .	387
Zaouïa Sidi-Mohammed-el-Gebiouï	H. Saladin . . .	388
Mausolée à Haouch-Taâcha	H. Saladin . . .	389
Source d'Aïn Mrota	H. Saladin . . .	390

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Kasr el-Ahmar	H. Saladin . . .	391
Aqueduc de Cherichera	H. Saladin . . .	392
La nécropole de Haouch-Taâcha	H. Saladin . . .	393
Pressoir à Dachra el-Ousseltia	Eug. Girardet .	395
Linteau chrétien à Henchir Kouki	H. Saladin . . .	396
Djama Sidi Okba à Sbiba	H. Saladin . . .	397
Nymphée de Sbiba	H. Saladin . . .	398
Arc de triomphe de Sbeitla	H. Saladin . . .	399
Foum el-Guelta	H. Saladin . . .	400
Notre maison à Sbeitla	Eug. Girardet .	401
Pont aqueduc à Sbeitla	Hildibrand . . .	403
Arc de triomphe devant les temples de Sbeitla	H. Saladin . . .	405
Soffite à Sbeitla	Kohl.	406
Chapiteau à Sbeitla	Kohl.	407
Vue latérale des temples de Sbeitla	H. Saladin . . .	408
Vue générale des trois temples de Sbeitla	H. Saladin . . .	409
Vue des façades postérieures des temples de Sbeitla	H. Saladin . . .	411
Mausolée à Bir el-Hafei	Ch. Barbant . .	413
Vue générale de Kafsa	Barclay.	415
Notre campement devant Kafsa	Eug. Girardet .	416



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Itinéraire du voyage du docteur P. Neis dans le haut Laos. 2
Carte du pays des Phoueuns 19
Carte du Nam Ou. 51
Itinéraire du retour. 67
La Haute Alsace, d'après la carte de France au 1/500 000e dressée au Dépôt des fortifications sous la direction du commandant Prudent. 115
Cours de la Ouébi Doboï, de Galouine à Chidlé. 154
Campements des nomades, de Guélidi à Boûr. 186
Carte de l'archipel de Cook 215
Carte du pays des Massaï, entre le Kilimandjaro et le Kénia, pour servir à l'intelligence du voyage de M. Thomson 291
Carte des îles Samoa 374
Carte des îles Tonga 378
Carte de la région située au sud et à l'ouest de Kairouan. 386

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R. F.
IMPRIMÉS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS, par M. le docteur P. NEIS. — 1880. — Texte et dessins inédits.

Premiers voyages en Indo-Chine chez les sauvages Moïs. — Préparation du voyage dans le haut Laos. — Mes instructions. — Composition de ma petite troupe. — De Phnompenh à Bassac 1

Bassac. — Les esclaves annamites. — Kemarat. — Bane-Mouc. — Saniaboury. — Une épidémie de choléra dans le moyen Laos. 4

Je quitte le Mékong pour remonter son affluent le Nam Chane. — Rencontre de la sœur du roi des Phoueuns 12

Le Nam Chane. — Molican. — Arrivée dans le pays des Phoueuns 14

Meuong Nhiam. — Traversée du Pou-Some 17

Arrivée à Meuong Ngan. — Les missionnaires. — Le plateau des Phoueuns 22

Une invasion de Hôs. — Fuite dans la montagne. — Retour sur le Mékong 26

Séjour à Nonkay. — Le chemin de fer de Xieng-Cang. 33

De Paklay à Luang-Prabang. — Voyage à éléphant 34

Séjour à Luang-Prabang. — La fête du 14 juillet. — Visite au tombeau de Mouhot. 37

La saison des pluies à Luang-Prabang. — Un vol audacieux. 40

Exploration du Nam Kan. — Comment voyagent les mandarins. — Les Khas Thié. — Fêtes et régates à Xieng-Ngoun 43

Le Nam Sé. — Pêcheries sur le Nam Kan. — Retour à Luang-Prabang 46

Départ pour le Nam Ou 49

Le Nam Ou. — Les rochers sculptés 50

Meuong Seun. — Le Nam Bac. 52

Meuong Ngoï. — Un mandarin malade. 54

Excursion chez les Khas. — Les Méos. — Les Leues 58

Meuong Koua. — Les Paï Pou noï. — Retour à Luang-Prabang 60

Départ de Luang-Prabang. — De Luang-Prabang à Xieng Kong. 65

Xieng Kong. — Xieng Sen. — Le Nam Kok. 66

Xieng Haï. — Les Ventres-Noirs. — La chique de mian 68

De Xieng Haï à Xieng Maï. — Les forêts de tek. — Meuong Paprao. — Les caravanes de bœufs. 70

Passage du Pou Pi Pannam. — Panique des éléphants. — Arrivée à Xieng Maï. 72

Xieng Maï. — Réception du roi. — Le marché. — Une fête chez le roi. 76

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Xieng Maï à Bangkok. 70

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE, par M. Charles GRAD, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins inédits.

Colmar aujourd'hui et autrefois. 81

Anciennes institutions 93

Le musée des Unterlinden 97

Galerie Schœngauer : l'art allemand au moyen âge 102

Comment on mange en Alsace. 113

La plaine de l'Ill 118

Traque au lièvre : loi sur la chasse 123

Dans les îles du Rhin. — Brisach. 125

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS, par M. G. RÉVOIL, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

Cantonnement forcé. — Les *tarches*. — Études dans Guélidi. — Scènes d'intérieur. — Les esclaves. — Conciliabules en vue de notre départ. — Nouveaux déboires. — Révélation du caractère du cheik des Gobrons 129

Fêtes du Id Neyrouse. — Menaces d'Hadji Ali. — Nouvelles exigences d'Omar Yousouf. — Fourches caudines. — Courrier d'Europe. — L'*Émile-Héloïse* sur rade de Moguedouchou. — Chasse nocturne. — Obsessions constantes. — Révélation d'un complot. — Une légende çomali. 145

Une aventure désagréable. — Commencement des pluies. — Les Hétérocéphales. — Conciliabules interminables. — Menaces continuelles et stériles. — Faux départs. — Délicatesse d'Omar Yousouf. — Scènes de la dernière heure. — En route. — Alerte de Belgab. — Marche forcée pour atteindre Ouarman. 161

Première nuit à Ouarman. — Attitude hostile des gens de Dafit. — Gaspillage des vivres. — Le *moôr* de Ouarman. — Les Bédouins menacent. — Murmures dans mon escorte. — Comment Omar Yousouf tenait ses promesses. — La discorde au sein de mon escorte. — Sourdes menées. — Tentative d'assassinat. — Les Bédouins marchent sur le camp. — Retraite forcée sur Guélidi. — Attitude révoltante d'Omar Yousouf. — Derniers jours dans le Guélidi. — Fuite de Guélidi. — Rentrée à Moguedouchou. . 177

Arrivée du *Héros* sur la rade de Moguedouchou. — Mansour et les Abgals. — Moguedouchou en état de siège. — Honteuses négociations. — Recherches archéologiques. — Les habitations primitives du littoral. — La tête du Sphinx. — Bataille entre les deux quartiers de Moguedouchou. — Anniversaire de la mort du cheik Aouès el-Garni. — Les Etnachar. — Audace des Bédouins — Nouvelles du Guélidi. — Départ de Moguedouchou. 193

PROMENADES EN OCÉANIE. — LES TUBUAÏ ET L'ARCHIPEL DE COOK, par M. Aylic MARIN. — Texte et dessins inédits.

L'archipel Tubuaï. — Parages dangereux. — Rurutu. — Visite dans la case royale. — Les indigènes et leur village. — Rimatara. — Pandore moralisateur. — Tubuaï. — Une race qui s'en va. .. Laïvavaï. — Un chef canaque et ses administrés 209

Conversions au protestantisme. — Le *goruć*. — Mangia; ses cultures. — Habitation d'un pasteur wesleyen. — Lois bizarres. — Rarotonga; promenade sur la côte. — Les chevaux du pays. — Un catéchiste du sexe faible. — Cimetières. — La Société allemande océanienne. — Uaïtutaté et les autres îles de l'archipel. 214

LA BELGIQUE, par M. Camille LEMONNIER — Texte et dessins inédits.

Les anciens bateaux à vapeur de Namur à Liège. — Huy, sa topographie, ses rues, ses industries, ses vignobles. — Notre-Dame et le petit portail. — La Méhaigne jusqu'à Fallais. — Le Hoyoux. — Modave. — Les de Marchin et les Montmorency 225

La Meuse industrielle. — Le Val Saint-Lambert. — Une féerie. — John Cockerill. — Batailles rouges. — Seraing. — La coulée de l'acier. 230

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Entrée à Liège. — Les coteaux. — Les usines. — Les tonnelles. — Les ponts. — Les quais. — Le quai de la Batte. — La Goffe. — Le Perron. — Le Mont-de-Piété 233

Panorama de Liège, vu des hauteurs de Cointe. — Les ponts, les rues, les églises. — La ruche en travail. — Symphonie en gris. — Le vieux Liège et la ville nouvelle. — La place Saint-Lambert. — L'ancienne cathédrale. — Le palais des princes-évêques. — Alhambras, pagodes et préaux. — Maître François Borset. — Le palais de justice et l'hôtel provincial. — Publémont. — Rue Hors-Château. — Saint-Paul. — Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Saint-Barthélemy. — Le cloître Saint-Jean et la tour de Notger. — Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy. — Activités d'art au pays de Liège. 241

Absence d'édifices glorifiant les libertés communales. — Le Liégeois dans le passé. — Une meute de carnassiers. — Le gouvernement des princes-évêques. — La vie en l'air. — Un petit Paris. — Particularités du caractère liégeois. — L'armurier. — La boteresse 248

Le dimanche à Liège. — Les divertissements du peuple. — Le canotage, les guinguettes, les sauteries. — Le cramignon. — Excursions et promenades. — Chaudfontaine. — La ligne de l'Ourthe. — Tilff et Esneux. — Franchimont. — Spa. 252

Montée aux plateaux de Herve. — Dernières échappées sur Liège. — Féeries printanières. — La vie agricole. — Réapparition des fumées industrielles. — Verviers et ses industries. — Une fourmilière. — Tunnels et viaducs. 257

Une grande ville mangée par une petite. — Dolhain. — Le fantôme de Limbourg. — La Vesdre. — Un travail de géants. — Le barrage de la Gileppe. — L'Hertogenwald. — Jalhay. — Adieux aux vivants. — Les Fagnes. — Un Sahel noir. — La Baraque Michel. — Malmédy 260

La diane des bœufs. — Stavelot. — Hier et aujourd'hui. — L'Amblève. — La Gleize. — Stoumont. — Targnon. — Le Fond de Quarreux. — Sauvageries. — Montjardin. — Remouchamps. — Aiwaylle. — Un château des Quatre Fils Aymon. — Amblève. — Arrivée à Comblain-au-Pont 267

Barvaux. — Une ville dans un trou : Durbuy. — De Melreux à La Roche. — Un burg. — Visite aux ruines. — Hallali de fantômes. — Le veilleur de nuit. 273

Les environs de La Roche. — Une promenade accidentée. — Les rochers du Hérou. — Confluent des deux Ourthes. — Houffalize. — Bastogne. 276

De Paliseul à Bouillon. — Un dernier chapitre à l'histoire de Bouillon. — Une Babel souterraine. — Le château de Bouillon. — La Semoys de Bouillon à Rochehaut. — Botassart. — De Bouillon à Florenville. — La Forge Roussel. — L'abbaye d'Orval. 282

AU PAYS DES MASSAÏ (AFRIQUE CENTRALE), par M. THOMSON. — Texte et dessins inédits.

Le pays des Massaï. — Voyages de Rebmann, Krapf et Von der Decken. — La nouvelle expédition 289

A Zanzibar. — Un concurrent. — Mes chefs de caravane. — James Martin. — Mombâz. — Frère-Town. — Derniers préparatifs 290

La mission de Rabaï. — Les Oua-Nyika. — Le personnel de l'expédition. — Le Dourouma. — Le désert. — Les oungouroungas. — De Maungou à Ndara. — Le Teita et ses habitants. — Toilette d'une demoiselle M'teita 292

Une question de probité. — Vie à Taveta. — La forêt. — Villas indigènes. — Une personne intéressante. — Les danseurs. — Le Kilimandjaro. — Une acquisition douteuse 296

Une ridicule méprise. — En route. — Visite à Mandara. — Mandara et sa résidence. — Ascension du Kilimandjaro. — Une imprudente invitation. — Libéralités forcées. — Mauvaises nouvelles. — Les premiers Massaï. — Les premiers pas dans un nouveau pays. — Le partage du tribut. — Indiscrète curiosité. — Impatience. — Retraite inévitable. — Retour à Taveta et à Rabaï. 300

Second départ de Rabaï. — Ce qui s'appelle l'échapper belle. — Nos nouveaux quartiers à Taveta. — Aspect du pays : le Dourouma ; le climat ; le Kilimandjaro. — Le lac-cratère de Tchala 305

Une alliance imprévue. — Adieux à Taveta. — Aventure avec un rhinocéros. — Terriblement émotionnant. — Moment critique. — En route ! — Nouveau danger. — Panique. — La prairie en flammes. — Une chasse difficile. — Un vieux solitaire 308

La plaine de Ndjiri. — Le Donyo Erok. — Visiteurs massaï. — Requête flatteuse mais embarrassante. — Les bonnes manières dans la société massaï — Duel de rhinocéros. — Le désert du Doguilani. — Le plateau de Kapté. — Le Kikouyou et ses habitants. 315

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Panique causée par les lions. — Ma première chasse à l'éléphant. — Une montagne extraordinaire. — Le Donyo Bourou. — Le lac Naïvacha. — La plaine du bois à brûler 321

La chaîne des monts Aberdare. — Épizootie. — Chasse au buffle. — Représentation de haute sorcellerie. — Le mont Kénia. — Le lac Baringo. — Perdu ! — Un délicieux campement 326

Le désert. — La région fertile. — Climat. — Race. — Habitations des Massaï. — Enfance d'un guerrier massaï. — Sa jeunesse. — Son éducation. — Ses débuts de guerrier. — Chez les guerriers. — Les bijoux d'une demoiselle. — L'équipement de guerre. — La razzia. — Partage du butin. — Un homme rangé. — Les Massaï sédentaires. — Les Andorobbo. — Chasse à l'éléphant. 337

Villages oua-kouafi. — Les rats. — Paysage du Kamasia. — L'Elgueyo. — Le Nandi et ses habitants. — Le Kavirondo en vue. — Aimables familiarités. — Les Oua-Kavirondo. — L'idéal du confort indigène. — Danse de jeunes filles. — Une riche contrée. — Koua-Soundou 346

Koua-Soundou. — Les Oua-Kavirondo. — L'habit ne fait pas la moralité. — Séquestrés. — Le Nyanza. — Justice expéditive. 353

Terrassant la fièvre. — Première journée de retraite. — L'Elgon et ses caves. — Dans les bras de la mort. — Les Oua-Souk. — Le lac Baringo. 356

Sous les pieds d'un éléphant. — Terrible anxiété. — Ma première conquête d'ivoire. — Chasse au lion.... pour rire. — En route pour Naïvacha. — Symptômes inquiétants. — En détresse. — Six semaines de lutte contre la mort. — Retour à Rabaï 362

PROMENADES EN OCÉANIE. — LES ARCHIPELS SAMOA ET TONGA, par M. Aylic MARIN. — Texte et dessins inédits.

Les Samoa. — Le *Manua* dans la baie de Pago-Pago (Tétuila). — Invasion de Canaques. — Excursion à travers l'île França. — Pêche sans ligne ni filet. — Une soirée chez le chef Moïses. — Apia. — La mission. — L'influence allemande aux Samoa. — Dans les montagnes d'Upolu. — Exploration rapide de l'archipel 369

Vavao et Tonga-Tabou. — Accident de machine. — Le mouillage de Nu-Ofa. — Tongiens et Tongiennes. — Histoire de Malohi. — Maofaga. — La mission catholique. — Le roi Georges et William Baker. — Nukualofa. — Dans le domaine des Tuï-Tonga. — Toujours des ballets. — La main de l'évêque.... — Curieux monuments. — Le sosie de Gambetta 376

VOYAGE EN TUNISIE, par MM. R. CAGNAT, docteur ès lettres, et H. SALADIN, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

De Kairouan à Djilma 385

De Kairouan à Sbeitla par Sbiba 394

Sbeitla 401

De Sbeitla à Kafsa 412

REVUE GÉOGRAPHIQUE 417

TABLE DES GRAVURES 425

CARTES ET PLANS. 431

12 505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1278e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage dans le haut Laos, par M. le docteur P. Neis. 1880. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Sauvages Moïs, dessin de E. Burnand, d'après une photographie.
Itinéraire du voyage du docteur P. Neis dans le haut Laos.
Le voyageur et ses compagnons, dessin de E. Burnand, d'après une photographie.
Salu à Bassac, dessin de E. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.
Entrevue avec les esclaves annamites, dessin de E. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.
Le roi de Bassac, dessin de E. Burnand, d'après une photographie.
Le Mékong pendant le choléra, dessin de E. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.
Entrevue avec la sœur du roi des Phoueuns, dessin de E. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.
Rapides de Nam Chane, dessin de E. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.
Végétation de Nam Chane, dessin de E. Burnand, d'après une photographie.
Campement sur le sable, dessin de E. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

FAITS DIVERS.

ASIE.

Tonkin. — A la suite des traités qui ont ouvert le Tonkin et la voie du fleuve Rouge au commerce international, le port de Haï-Phong fut créé, une concession française et une douane y furent installées.

Ce qui fit qu'à cette époque on choisit Haï-Phong pour y établir le seul port qui devait être ouvert au commerce, c'est sa situation exceptionnelle qui commande les deux seules routes communiquant avec le fleuve Rouge et tout le Delta.

Jusqu'à ce jour, Haï-Phong a pu suffire à un commerce peu considérable, qui est fait généralement par des navires d'un faible tirant d'eau ou des jonques chinoises venant de Canton. Ce qui était suffisant dans le passé ne le sera plus dans l'avenir.

Voici en quelques mots ce qu'est Haï-Phong aujourd'hui.

Haï-Phong est construit au confluent du Cua Cam et du Song-Tam-Bac, sur des terrains d'alluvion constamment inondés par les marées ou bien par les pluies torrentielles de la saison chaude. La ville se compose actuellement d'une douzaine de maisons en brique occupées par des négociants qui sont venus s'y fixer, les uns depuis quelques années, les autres récemment, et d'une vingtaine de maisons en torchis, qui sont en grande partie occupées par des marchands au détail ou des restaurateurs. Autour de cet embryon de ville est groupée une population de cinq à six mille Annamites qui vivent, les uns dans de misérables paillottes en bambous, et les autres dans leurs jonques. De rues, il n'en existe point, et ce qui en tient lieu est à la moindre pluie transformé en un cloaque boueux au milieu duquel il est souvent imprudent de s'aventurer, car le sol, une fois détrempé, est très glissant, et ce n'est que par une merveille d'équilibre que l'on peut se tenir debout.

Sur la rive gauche du Cua-Cam est la concession française entourée d'un magnifique jardin ; aujourd'hui, les différents services civils et militaires, ainsi que l'hôpital, y sont établis.

De port, il n'en existe point : les navires viennent simplement mouiller en face de la ville de Haï-Phong et au milieu du Cua-Cam, qui, en cet endroit, a environ cinq cents mètres de largeur; les marchandises sont débarquées dans des jonques, qui les transportent à terre, où elles sont déchargées quelquefois avec beaucoup de peine, car nulle part il n'existe de quais de débarquement.

Voilà ce qu'on est convenu d'appeler la ville et le port de Haï-Phong; c'est là que des personnes peu prévoyantes veulent que soit créé le port du Tonkin....

D'abord, il faudrait faire plus de trois à quatre millions de mètres cubes de remblais pour élever suffisamment la future ville et la préserver des inondations. De plus, la construction de quais, de ports, de docks, de bassins à flot, de bassins de radoub, et, en un mot, de tout ce qui constitue l'outillage d'un port, serait presque impossible, car n'oublions pas que nous sommes sur des terrains d'alluvion et que l'établissement d'un port dans ces conditions nécessiterait des dépenses beaucoup trop considérables ; ajoutez à cela que l'eau douce fait complètement défaut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qu'actuellement on va la chercher à Quang-Yen avec des jonques.

A part ces considérations, il en est une beaucoup plus importante, qui devrait faire écarter toute idée de construire ce port : le Cua-Cam, comme tous les fleuves du golfe du Tonkin, a une barre qui ne permet pas le passage, même dans les circonstances les plus favorablement exceptionnelles, à des navires de plus de six mètres de tirant d'eau.

Draguer cette barre et le fleuve, qui en certains endroits est peu profond, serait faire un travail de Pénélope, et les résultats obtenus jusqu'à ce jour sur d'autres fleuves ne permettent pas de donner suite à ce projet. La construction de digues et de bassins de retenue pour draguer un chenal et creuser la barre ne donnerait point de meilleurs résultats, car ici les marées ne sont point assez fortes et n'ont lieu qu'une fois toutes les vingt-quatre heures. Au point de vue de la navigation, ce port aurait un grand inconvénient, car il ne serait accessible qu'à la marée haute, et, celle-ci n'ayant lieu qu'une fois toutes les vingt-quatre heures, un vapeur qui arriverait trop tard pour en profiter et remonter jusqu'à Haï-Phong serait obligé de mouiller au large en attendant la marée suivante : ce qui serait dangereux pendant les mauvais temps, à moins qu'on n'aille se réfugier à la baie d'Allong....

D'autres personnes sont d'avis que le port du Tonkin doit être établi à Quang-Yen ; je ne vois pas quels en seraient les avantages, car on y trouverait pour la construction d'un port les mêmes inconvénients qu'à Haï-Phong, et le Lach-Huyen comme le Cua-Cam a une barre qui ne laisse aux fortes marées qu'un tirant d'eau de 6 m. 50, ce qui est aujourd'hui loin d'être suffisant pour la navigation, laquelle exige des tirants d'eau de 7 et 8 mètres.

Donc ni Haï-Phong ni Quang-Yen ne sont susceptibles de devenir de grands ports de commerce. Ce qu'il faut au Tonkin, c'est un port vaste et profond, construit de façon à recevoir tous les navires, même les plus grands, en leur donnant tous les avantages d'un port de premier ordre, et puisque tout est à faire, faisons-le bien, pour ne pas être obligé de revenir dans quelques années sur ce que nous aurons fait.

Sur tout le littoral du golfe du Tonkin, un seul endroit, la baie d'Allong, se présente comme réunissant tous les avantages pour l'établissement d'une grande ville maritime avec un vaste port.

Cette baie, qui est une des plus belles du monde entier, avec ses sites magnifiques et pittoresques, est accessible par tous les temps, et suffisamment grande pour abriter toute une flotte, avec des fonds de 8 à 10 mètres au minimum. C'est là que les grands transports qui ne peuvent remonter à Haï-Phong vont débarquer leurs chargements. Par un arroyo abrité des mauvais temps, assez profond pour la navigation des plus petites jonques, la baie d'Allong communique avec le fleuve Rouge et avec tout le Delta.

La construction d'une ville et d'un port n'offrirait aucune difficulté sérieuse; les matériaux y sont en abondance, ainsi que l'eau douce, qu'on trouve dans les collines qui avoisinent la baie.

La voie ferrée qui devrait relier ce port avec Hanoï serait d'une construction facile : elle n'aurait qu'à longer les collines de la province de Quang-Yen pour gagner Hanoï en passant par Bac-Ninh; un embranchement pourrait être construit sur Lang-Son, pour desservir la province chinoise du Quang-Si.

Le port de la baie d'Allong aurait cet énorme avantage de se trouver au milieu du bassin houiller de la province de Quang-Yen, ce qui lui donnerait une importance considérable comme port charbonnier, en offrant constamment un fret de sortie à la navigation.

Un jour viendra, qui n'est pas loin, où les grands paquebots des Messageries maritimes feront escale au Tonkin. Ce n'est certainement pas à Haï-Phong qu'ils pourront aller, leur tirant d'eau ne le leur permettrait pas; ils seront donc forcés, si le port est Haï-Phong, d'aller débarquer leurs passagers et marchandises à la baie d'Allong : c'est encore une raison de plus pour y créer le port.

D'ici peu, il faudra construire au Tonkin un arsenal et un port militaire : il n'y a qu'un endroit où l'on puisse le faire, c'est à la baie d'Allong ; et, dans l'intérêt général, il est important de créer le port militaire auprès du port de commerce.

Le gouvernement de la colonie devrait immédiatement nommer une commission d'ingénieurs hydrographes pour étudier la baie d'Allong et reconnaître exactement l'endroit le plus favorable à la création d'un vaste port de commerce et d'une grande ville maritime, et en établir les plans, pour se mettre immédiatement à l'œuvre. (*Temps.*)

Japon. — De Nikko à Yumoto, il nous fallut recourir au cango, un instrument de supplice qui rime avec lumbago. C'est une espèce de panier pendu à une perche dont deux hommes prennent les bouts sur leurs épaules. Le Japonais habitué à s'accroupir y tient à l'aise, mais l'Européen, qui ne sait que s'asseoir, y est ramassé, les genoux à la hauteur du menton : ce qui est bien vite insupportable pour ses jointures sans souplesse.

On est là sur l'épine dorsale du Japon, à la partie la plus élevée de la chaîne centrale. La végétation, les racines nourries par une éternelle fraîcheur, y est touffue, grasse et luisante comme dans le bas pays. Les eaux, cette vie du paysage, qui donnent un mouvement et une voix à la nature immobile et muette, jaillissent, poudroient et grondent de toutes parts au milieu des accidents variés à plaisir de la montagne qui s'effile en pics abrupts escaladés par la troupe noire des pins, s'arrondit en dômes sur lesquels les bois ont le touffu d'une fourrure bouclée, se rompt en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brusques ressauts tapissés de larges feuilles dures à liséré blanc et se creuse en abîmes où les torrents se laissent tomber.

Les cascades étincellent à travers les buissons comme une chute de neige en poussière : à Ourami-Gataki, il y en a trois qui se jettent dans le même cirque, et les arbres attirés par le gouffre, après s'être penchés sur le trou noir, se redressent convulsivement vers le ciel.

Quand ils ont bien écumé sur les rochers, bien bondi sur les pentes, les ruisseaux se reposent dans des lacs d'une inimaginable transparence Celui de Tsusendji dort sur des cailloux de la grosseur d'un œuf de pigeon, auxquels pas un grain de sable n'est mêlé, et l'eau en est si pure qu'on dit que les poissons, n'y trouvant pas à manger, n'y peuvent vivre.

Au moment où nous passions, ce grand miroir enchâssé dans la montagne reflétait une exposition comme nos horticulteurs n'en réuniront jamais. Les azalées, qui sont ici de grands arbustes, étaient en fleurs et leurs buissons bariolaient les bois de massifs blancs, blanc lavé de violet, violet, rouge incarnat, rouge pourpre, panachés blanc et rouge, au-dessus desquels des glycines aux lianes aussi vigoureuses que de vieux ceps de vigne suspendaient du haut des arbres leurs lourdes grappes violettes.

Mais même dans ces montagnes, même dans la belle gorge du Wataseragava que nous redescendîmes ensuite, les aspects ont toujours on ne sait quoi de restreint; les abîmes sont abrupts avec grâce, les arbres ont des échevèlements bien peignés, les torrents gardent une secrète correction dans leurs plus impétueuses violences. Je me sentis lassé un jour de ce perpétuel joli qui ne s'élève jamais jusqu'à l'émotion forte. Je visitais Mississipi-Bay, près de Yokohama, une miniature precieuse parmi tant d'autres miniatures. J'avais le village à mes pieds, les petites falaises roses devant moi, la baie bleue à ma droite; le spectacle coquettement exposé semblait me dire : N'est-ce pas que je suis bien gentil? Et j'avais envie de lui crier : « Oui, oui, bien gentil, mais je sais ton secret. On t'a bien brossé en te sortant de ta boîte, mais tes maisonnettes sont en carton, tes falaises ont été visiblement taillées dans des bouchons de liège, tes bois viennent d'être repeints et tu n'es qu'un joujou. »

Tout d'un coup je me retournai et j'aperçus en plein ciel, suspendu dans l'air bleu, pareil à une apparition magique, un cône qui étincelait comme un gigantesque casque fraîchement fourbi. Le soleil frappait le Fusiyama, et la glorieuse montagne, grandie par son isolement, détachée de la terre par les vapeurs qui se traînaient à son pied, parfaite dans son profil architectural, immense, sublime, resplendissait d'un rayonnement d'apothéose sous sa coiffure de neige. Ma mauvaise humeur se fondit subitement en admiration. Allons, rien ne manque à ce bienheureux pays, pas même le grandiose.

(Paul Bourde : *le Temps*.)

Formose. — En réalité une petite partie du nord et de l'ouest de Formose appartiennent seuls au Céleste Empire. A l'endroit où cesse leur domination, les Chinois ont tracé sur leurs cartes une raie avec cette mention : « *Ici finit la Chine* ».

(E. Raoul : *Formose la Belle*).

AMÉRIQUE DU SUD.

Argentine. — Nous avons sous les yeux le résumé du mouvement de l'immigration en 1884, comparé à celui de l'année précédente.

En 1883, il est entré 422 vapeurs avec 9967 passagers et 63,273 immigrants : ce qui donne un total de 73,940 personnes.

En 1884, il est entré 470 vapeurs avec 24,778 passagers et 67,556 immigrants : ce qui donne un total de 91,724 personnes.

Il faut ajouter à ces derniers chiffres 7025 immigrants qui se trouvent à bord des navires en quarantaine, et 6960 qui sont actuellement en voyage.

On peut donc dire que le mouvement de l'immigration de l'année 1884, sans distraire de ces chiffres le nombre des passagers, atteint un total de 106,316 personnes. Ce total eût été bien plus élevé sans la fermeture des ports argentins pendant les deux mois les plus favorables à l'immigration.

(*Économiste Français*.)

— A quel degré l'immigration dans l'Argentine est maintenant presque exclusivement italienne, les chiffres suivants vont le dire :

L'hôtel des immigrants de Buenos-Ayres a reçu en janvier 1885 un total de 9721 personnes, ainsi réparties :

Italiens.	8957
Autrichiens (en partie Italiens). .	495
Français	89
Espagnols	75
Grecs.	43
Allemands	33

Etc., etc.

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1279e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage dans le haut Laos, par M. le docteur P. Neis. 1880. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur et des photographies.

Village de Meuong Nhiam.
Carte du pays des Phouéuns.
Rencontre dans la montagne.
Case des missionnaires à Meuong Ngan.
Détail des fortifications de la citadelle de Meuong Ngan.
Citadelle de Meuong Ngan.
Une alerte.
Une nuit dans la montagne.
Préparatifs pour la descente du Nam Chane.
Un voleur audacieux.
Coupe d'un silo.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Le *Journal officiel* publie le tableau des lignes algériennes ouvertes, concédées ou déclarées d'utilité publique en 1884.

Ce tableau comprend :

Chanzy à Magenta, 32 kilomètres; La Sénia à Lourmel, 41; Ghardimaou à la frontière algérienne, 5; Souk-Ahras à Sidi-el-Hamessi, 53; Bougie à Beni-Mansour, 87; Aïn-Thizy à Mascara, 11; Batna à Biskra, 121 kil.

La longueur exploitée au 31 décembre 1884 est de 1688 kilomètres; la longueur concédée et déclarée d'utilité publique est de 2195 kilomètres.

(*Petit Algérien.*)

— On remarque un très notable accroissement des naturalisations d'indigènes musulmans.

Sur 275 naturalisations récentes, 45 concernent des indigènes, presque tous dans la province d'Alger, notamment en Grande-Kabylie, dans la commune mixte du Fort-National.

En tête de la liste viennent les Italiens (85), puis les Espagnols (79); les Indigènes ont le troisième rang (45), les Allemands le quatrième (25) : ceux-ci seraient de beaucoup les premiers si nous ajoutions à cette liste les très nombreuses naturalisations dans la Légion étrangère.

— Nouvelle commune dans la province d'Oran. C'est l'Oued-el-Hammam, sur le cours de l'Oued-el-Hammam, plus bas Habra, quelque peu en aval de la Guetna où naquit Abd-el-Kader, à quelques kilomètres en amont du fameux barrage-réservoir de Perrégaux. L'Oued-el-Hammam est à 19 kilomètres N. O. de Mascara, sur le chemin de fer d'Arzan à la mer d'Alfa.

— Il y a deux Aïn-Sfisifa dans la province d'Oran, ou plutôt deux Aïn-Sfisifa d'une certaine importance, car ce nom, qui veut dire : *Source du tremble, du peuplier blanc*, est fort commun sur la carte d'Afrique.

L'un de ces Aïn-Sfisifa est une oasis proche de la frontière actuelle du Maroc; l'autre est aussi une oasis avec source très abondante, à 906 mètres d'altitude, au bord du Grand Chott oriental, sur les hauts plateaux oranais, route de Saïda à Géryville.

Pour qu'il n'y ait plus confusion l'Aïn-Sfisifa, voisin du Maroc, garde son nom; celui des Hauts-Plateaux s'appellera dorénavant : les Saules.

— Azeffoun, jeune mais prospère bourgade de la province d'Alger, au pied des montagnes de la Kabylie, sur le rivage de la mer, à l'est de Dellis, à l'ouest de Bougie, prend le nom de Port-Gueydon, en souvenir de l'amiral gouverneur général qui a le plus fait pour la colonisation de l'Algérie.

— On trouve sur la route d'Alger à Laghouat, en plein désert, après qu'on a déjà pendant longtemps perdu de vue toute végétation et que l'esprit s'est accoutumé à la morne nature qu'on parcourt, on trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout à coup près du caravansérail d'Aïn-el-Ibel une vigne splendide qu'un vieux colon est fier de montrer et dont il fait déguster avec plus de fierté encore le produit un peu vert aux voyageurs que le hasard conduit jusqu'à lui. Perdu dans ce lieu éloigné, dans l'impossibilité presque complète de tirer par l'échange parti des produits du sol qu'il exploite, ce hardi pionnier a surmonté tous les obstacles et, s'il mène, il est vrai, une existence comparable à celle d'un cénobite, du moins a-t-il pour lui la satisfaction d'avoir mené à bien une entreprise qu'on pourrait considérer comme téméraire s'il n'était la preuve vivante de la possibilité de sa réussite. (*Petit Algérien.*)

— L'arrêté du gouverneur-général prescrivant l'obligation de l'enseignement primaire aux Indigènes a été mis en vigueur à l'école nationale de Mira (Kabylie).

L'impression produite par cette mesure a été tout d'abord un très vif mécontentement qui disparaîtra avec le temps et qui, du reste, s'est déjà beaucoup atténué, grâce aux dons en nature qui ont été votés par le comité de la caisse des écoles.

L'école de Mira est fréquentée régulièrement aujourd'hui par 172 élèves, alors que précédemment une douzaine seulement suivaient les cours.

(*Petit Algérien.*)

— La Commission municipale de la commune mixte de Sétif a demandé que le centre européen de Beni-Fouda, dépendant de ladite commune, porte à l'avenir le nom du général Sillègue, qui a commandé la place de Sétif de 1841 à 1844 et a laissé les meilleurs souvenirs dans cette région.

Il a été fait droit à cette demande.

— Dans le cours de l'année 1884, l'état civil de Constantine s'est comporté comme suit :

Mariages : Chez les Européens, 89, dont 70 mariages français, 18 mariages étrangers et 1 mariage entre Musulman et Européenne ; — chez les Juifs naturalisés Français, 50.

Naissances : Chez les Européens, 449 dont 322 fournies par les Français, 53 par les Italiens, 45 par les Maltais, 17 par les Espagnols, 10 par les Suisses, 2 par les Allemands ; — chez les Juifs naturalisés Français, 284.

Décès, militaires non compris : Chez les Européens, 375, dont 274 fournis par les Français, 53 par les Italiens, 21 par les Maltais, 16 par les Espagnols, 4 par les Allemands, 3 par les Suisses, 3 par les Belges, 1 par une nationalité non spécifiée ; — chez les Juifs naturalisés français, 217.

Le tableau ci-dessus donne le gain des naissances sur les décès dans la population « coloniale » de Constantine.

Nationalités.	Naissances.	Décès.	Gains.
Français.	322	274	48
Juifs naturalisés . . .	284	217	67
Citoyens français . . .	606	491	115
Italiens	53	53	0
Maltais	45	21	24
Espagnols	17	16	1
Suisses	10	3	7
Allemands.	2	4	—2
Belges.	0	3	—3
Non spécifié	0	1	—1
	733	592	141

Quant à la population musulmane, l'année se résume pour elle par 445 mariages, 230 divorces, 629 naissances, 1057 décès, et une perte de 428 existences. (D'après l'*Indépendant de Constantine.*)

— M. Florian Pharaon a eu l'idée d'organiser une souscription pour offrir une carabine d'honneur à Ahmed-ben-Amar, grand chasseur devant l'Éternel.

M. Pharaon a connu personnellement le grand tueur de lions, de la province de Constantine, dont les exploits égalent ceux de Bombonel, s'ils ne les surpassent. Ahmed-ben-Amar est un mulâtre de taille élevée, sec et nerveux, à l'œil vif, au geste prompt, très populaire dans la région de Souk-Ahras, admiré par les indigènes et estimé par les Européens. Il porte à sa ceinture un *tezdam* où ses archives sont précieusement enfermées et religieusement conservées.

M. Pharaon cite le texte de l'une de ces pièces glorieuses, qui en dit plus long dans sa simplicité même que la plus élogieuse biographie.

« Nous, maréchal de France, gouverneur-général de l'Algérie,

Vu la décision impériale du 17 décembre 1862, etc., décernons une médaille d'or de première classe au sieur Ahmed-ben-Amar, cultivateur, domicilié à Souk-Ahras, département de Constantine.

Motifs :

Pour avoir souvent exposé sa vie dans la lutte contre les bêtes féroces et avoir bien mérité de la colonie en tuant 40 lions et 19 panthères dont il a reçu 23 blessures.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent brevet.

Fait au palais du gouverneur-général, à Alger, le 17 janvier 1863. »

Signé : *maréchal Pélissier*,
duc de Malakof.

Et, depuis l'époque où lui fut décerné ce brevet de courage, le vaillant chasseur constantinois n'a pas cessé ses exploits. A l'heure qu'il est, Ahmed-ben-Amar a tué 90 lions et 39 panthères !

M. Florian Pharaon nous initie à l'intrépide et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loyale façon dont ce grand tireur fait la guerre aux fauves.

Il ne ruse pas et va droit à eux. Posté aux environs du fourré qui est le repaire de la bête, il attend qu'il plaise au « Seigneur à la grosse tête » ou à la « Grande rampeuse » de sortir et de venir à lui. C'est ordinairement par les nuits sombres, sans lune, qu'il se livre à ce périlleux exercice, dédaignant les abris, attendant le terrible animal en face, prêt à faire feu à son approche.

Quant la bête apparaît, il la laisse avancer, retenant sa respiration ; il fait un appel de la langue qui immobilise l'animal pendant une seconde. Le coup part et, le plus souvent, le lion s'abat avec un bruit sourd pour ne plus se relever. Mais si, par aventure, la blessure n'est pas mortelle, une lutte s'engage, pendant laquelle Ahmed livre son bras gauche au lion et le poignarde de la main droite.

On comprend que Ben-Amar soit couvert de blessures et qu'il ait à peine figure humaine. Ses exploits de chasseur ne sont pas les seuls, d'ailleurs, qui lui aient valu les félicitations de l'autorité, car pendant toute la durée de l'insurrection de 1871 il fit l'office de courrier à travers les lignes ennemies et donna la preuve d'un courage et d'un dévouement sans bornes.

(*Vigie Algérienne.*)

— L'*Officiel tunisien* publie, avec un décret beylical portant concession en faveur de la Compagnie Bone-Guelma d'un embranchement de chemin de fer entre Beja-gare et Beja-ville, la convention passée entre le gouvernement et la Compagnie. Celle-ci a un délai de dix mois pour présenter les projets définitifs et un an pour exécuter les travaux. Le gouvernement tunisien fournit gratuitement les terrains nécessaires et une zone de cinquante mètres de largeur sur toute la ligne pour faire des plantations d'arbres.

(*Petit Algérien.*)

— Dans les fouilles faites à Carthage on a découvert un aqueduc souterrain de 500 mètres de longueur en parfait état, très large et très haut, vingt-deux tombeaux phéniciens de la première époque, des vases phéniciens et des poteries étrusques bien conservées et une grande inscription latine fixant l'emplacement des Thermes. (*Petit Algérien.*)

— Les dimensions de l'ancienne mer africaine ont été indiquées, et cela d'une manière mathématique, par Scylax; celles du lac de Triton, avec une précision suffisante, par Hérodote; et les dimensions données par ces auteurs correspondent à celles de la nappe d'eau formée par le lac Kelbiah et la sebkh Djériba au nord de Sousa, et à celles du lac Kelbiah actuel, et nullement à celles du chapelet de sebkhas qui s'étend de Biskra à Gabès et à celles du chott Djérid.

D'après Scylax, la mer antique avait seulement mille stades, c'est-à-dire 185 kilomètres : c'est exactement la longueur du pourtour de la cuvette circonscrite par les collines des Souatirs et les falaises du plateau d'El-Homk, cuvette où se trouvent le lac Kelbiah et la sebkha Djériba. Au contraire, la mer intérieure formée par la réunion des chotts Melrhir, Rharsa et Djérid aurait couvert une surface trente-cinq ou quarante fois plus considérable que la surface indiquée par Scylax.

D'après Hérodote, les vierges libyennes, montées sur des chars à l'époque des fêtes de Minerve, faisaient en une promenade le tour du lac Triton. Le fait est très vraisemblable, appliqué au lac Kelbiah, mais tout le monde comprendra, ainsi que l'a déjà sagement fait remarquer M. Pomel, ce qu'il y aurait d'absurde dans une promenade en chars autour d'un chott, le chott Djérid, qui couvre toute l'épaisseur de la Tunisie.

En résumé, telle que nous l'ont décrite les anciens auteurs, la mer intérieure africaine n'a jamais été une petite Adriatique, un immense bras de mer ayant plus de 300 kilomètres de long et couvrant tout le sud de la Numidie et de la Byzacène, comme ont pu le croire beaucoup d'archéologues. Ce bras de mer n'a été qu'un étang semblable à tous les étangs qui bordent les rivages du bassin occidental de la Méditerranée. Seulement, il a attiré plus spécialement l'attention des auteurs, parce que de tous ces étangs il a été le plus vaste, qu'il a pénétré jusqu'à une profondeur de 50 kilomètres dans l'intérieur des terres, et qu'il en a été aussi le plus considérable, puisqu'un grand fleuve, que nous ignorions hier encore, venait y aboutir.

(Rouire : *Bulletin de la Société de Géographie.*)

— Les Français viennent de creuser à l'Oued-Melah, dans l'oasis de Gabès, un puits artésien d'une profondeur de 91 mètres : « l'eau jaillit en abondance et s'élève à 5 mètres au-dessus du sol. »

— Déjà l'on rencontre partout, dans le sud de la Tunisie, des indigènes qui parlent français.

Le contrôleur civil de Gafsa, M. Hartmeyer, vient de fonder à ses frais, dans cette ville, une école française qui réunit déjà 50 élèves.

12 05. — Imprimerie A. Labure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1.280e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage dans le haut Laos, par M. le docteur P. Neis. 1880. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur et des photographies.

Éléphants du Laos avec leur harnachement.
En route dans la forêt.
Passage du Nam Houng à gué.
Ma case à Luang Prabang.
Le tombeau de Mouhot.
Régates à Xien Ngoun.
Village de Khas Thié.
Chute du Nam Sé.
Radeau de bambous.
Pêcheries sur le Nam Kan.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

L'Angleterre paraît n'avoir eu que des succès très médiocres dans la colonisation de l'Afrique Australe.

Pour que l'Anglais réussisse, il lui faut des terres inhabitées ou peuplées seulement de quelques chasseurs errants qu'il extirpe, comme aux États-Unis, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande; ou bien encore il lui faut des populations sédentaires, nombreuses, déjà pliées au joug, qu'il dirige seulement et qu'il exploite, comme aux Indes. Mais là où la race britannique se trouve en présence soit de peuplades belliqueuses fortement constituées, soit de groupes européens compacts, elle ne réussit pas; elle est inhabile à s'assimiler et à s'incorporer des sociétés déjà formées.

Les Canadiens-Français, les Boers, les Irlandais mêmes en sont la preuve. Au bout de plusieurs siècles d'union, les Irlandais restent aussi irréconciliables que jamais.

Qu'on ne nous dise pas que c'est une question de religion, car la France catholique s'était admirablement assimilé les protestants d'Alsace.

Sur les autres points de l'Afrique, la colonisation britannique n'a pas non plus de bien grands succès à enregistrer.

Les Anglais occupent depuis longtemps sur la côte occidentale d'Afrique des postes importants : les embouchures du Niger, la Côte des Esclaves, la Côte d'Or, Sierra-Léoné et la Sénégambie sont semés de leurs établissements; mais le commerce qu'ils y font, sans être négligeable, n'a pas une énorme importance.

Les statistiques anglaises répartissent sous trois rubriques le trafic de l'Angleterre dans cette partie du monde : Lagos, la Côte d'Or et Sierra-Léoné. Le commerce entre Lagos et l'Angleterre montait en 1882 à 547,000 liv. st. (14 millions de francs), se divisant par moitié entre l'importation et l'exportation. Avec la Côte d'Or, le commerce anglais atteint 564,000 liv. st., soit un peu plus de 14 millions de francs, dont 305,000 livres à l'exportation d'Angleterre; enfin, à Sierra-Léoné, le commerce avec la Grande-Bretagne monte à 461,000 liv. st., 11 millions et demi de francs, dont 272,000 liv. st. à l'exportation d'Angleterre. Ce serait en tout pour l'année 1882 un commerce de 40 millions de francs environ. Nous ne trouvons dans le *Statistical Abstract for the Colonial and other possessions of the United Kingdom* aucun chiffre relatif à la Gambie proprement dite. On donne seulement la superficie des territoires occupés par l'Angleterre dans ce pays, à savoir 69 milles carrés, et le chiffre de la population qui monterait à 14,190 âmes. L'ensemble des établissements anglais sur la côte occidentale d'Afrique, à savoir Lagos, la Côte d'Or, Sierra-Léoné et la Gambie, figurent dans les documents officiels britanniques pour une étendue de 6610 milles carrés, soit approximativement 15,000 à 16,000 kilomètres carrés, et pour une population de 521,000 âmes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si l'on consulte, d'autre part, les documents britanniques sur le commerce anglais avec toutes les parties du monde (*Statistical abstract for the United Kingdom*), on y voit que, en 1880, le trafic de l'Angleterre avec la côte occidentale d'Afrique, moins les possessions françaises et espagnoles, a atteint 3 millions 048,000 liv. st. (76 millions de francs), dont 1,891,000 liv. st. à l'importation en Angleterre et 1,158,000 liv. st. seulement à l'exportation de Grande-Bretagne. Ces chiffres, qui sont d'ailleurs si modestes, représentent le trafic de l'Angleterre, non seulement avec ses colonies de la côte d'Afrique, mais aussi avec les territoires indépendants et avec les colonies portugaises.

Nous avons donc le droit de dire que l'Angleterre, malgré ses prétentions et son parti pris d'exclusion à l'égard des autres puissances, n'a que très médiocrement réussi en Afrique. Cet exemple prouve d'ailleurs que le commerce du continent africain, en dehors des riches contrées comme l'Égypte et l'Empire du Maroc, restera très peu important aussi longtemps que l'influence européenne ne se sera pas étendue dans l'intérieur du pays pour y créer des voies de communication, pour y faire régner la paix parmi les habitants, pour susciter, chez eux des goûts et des besoins nouveaux. L'insignifiance des résultats obtenus par les Anglais sur la côte de Guinée en est la preuve.

Les Français, nous croyons pouvoir le dire sans emphase ni chauvinisme, ont fait jusqu'ici en Afrique une œuvre plus civilisatrice que les Anglais et y ont obtenu des résultats plus importants. Quoique plus jeune de deux siècles que la colonie du Cap, notre colonie algérienne est dans une situation plus avantageuse....

Le commerce de la colonie du Cap monte à 9,660,000 liv. st. à l'importation (soit 242 millions de fr. en chiffres ronds) et à 4,568,000 liv. st. à l'exportation (140 millions de fr.) en 1882. L'Algérie supporte la comparaison avec ces chiffres. En effet, dans l'année 1882, l'importation en Algérie s'est élevée à 412 millions de francs et l'exportation à 150 millions. La colonie de Natal, distincte de celle du Cap, a eu en 1882 un commerce extérieur de 2,213,000 liv. st. à l'importation (soit 55 millions de francs) et de 731,000 liv. st. à l'exportation (18 millions et demi de francs). Or, on estimait en 1882 à 44 millions de piastres, soit à une trentaine de millions de francs, l'importation, et à 19 millions de piastres, soit 12 millions et demi à 13 millions de francs, l'exportation de notre nouvelle possession, la Tunisie.

Depuis lors, ces chiffres ont dû notablement s'accroître. Et certainement, tels qu'ils sont, ils nous permettent de dire que l'ensemble des établissements français du Nord de l'Afrique, l'Algérie et la Tunisie, jouissent d'un commerce au moins égal à celui de l'ensemble des établissements anglais du Sud de l'Afrique. Dans l'un et l'autre cas d'ailleurs, comme c'est naturel pour des pays neufs, les importations dans les colonies dépassent de beaucoup les exportations.

Au Sénégal, notre occupation est plus ancienne. Mais il n'y a guère qu'une trentaine d'années que nous étendons notre domination loin des côtes et que nous la rendons effective sur une zone d'une assez grande étendue. La politique inaugurée il y a plus d'un quart de siècle par le général Faidherbe a été suivie avec persévérance depuis lors. Nous voici sur le Niger, à Bammakou, depuis hier seulement. Nous n'avons pu encore retirer de résultats sérieux de cette entreprise audacieuse. Le chemin de fer qui devait aller de Médine à Bafoulabé et servir d'amorce à la ligne entre le Sénégal et le Niger a donné lieu à des mécomptes. Il y a eu beaucoup de gaspillage, suite de l'inexpérience. Par contre, la ligne qui, traversant le Cayor, doit joindre Saint-Louis à Dakar, et qui vient d'être en partie inaugurée, donne dès maintenant des produits, et cette œuvre apparaît comme devant être promptement rémunératrice. Nos efforts au Sénégal ne restent donc pas stériles. Le développement du commerce y a été considérable depuis une vingtaine d'années.

Dans l'année 1865, le mouvement des importations et des exportations réunies n'atteignait pas, pour les deux arrondissements de Saint-Louis et de Gorée, 29 millions de francs, dont 17 millions à l'importation dans ces établissements et moins de 12 millions à l'exportation. En 1882, au contraire, d'après les statistiques récentes que publie le Ministère de la marine et des colonies, le commerce extérieur, tant à Saint-Louis qu'à Gorée, a dépassé 50 millions de francs, dont 29 millions représentent le commerce avec la France. Si l'on se rappelle que dans la même année le commerce de l'Angleterre avec l'ensemble de ses colonies de Lagos, de la Côte d'Or et de Sierra-Léoné n'a pas dépassé 40 millions de francs, on voit que nous n'avons ni à nous plaindre ni à rougir.

(Paul Leroy Beaulieu : *Économiste Français.*)

Tripolitaine. — Depuis que l'Italie affecte ouvertement des prétentions ambitieuses sur la Tripolitaine, elle ne s'est guère mise en frais pour les justifier. Malgré la faible distance maritime qui sépare la Sicile et le Napolitain du port de Tripoli, le commerce italien est loin d'y jouer un rôle prépondérant.

A l'importation, la valeur des produits italiens ne figure qu'au 5e rang, après l'Angleterre, la Turquie, la Tunisie, la France. De 1882 à 1883, l'importance du commerce italien a notablement baissé; jadis supérieur au commerce de la France proprement dite, il lui a cédé la priorité et ne représente plus que 645,000 francs, soit un vingt-cinquième de l'importation.

Nos voisins ne font pas meilleure figure à l'exportation. Ils recevaient de Tripoli en 1882 pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

205,420 francs de marchandises, et en 1883 le total des exportations tripolitaines à destination de l'Italie est tombée à 147,300 francs, c'est-à-dire à un peu plus de *un pour cent*.

Les intérêts français-tunisiens sont beaucoup plus considérables et accusent un progrès sensible : en voici le résumé :

	Importations.	Exportations.	Totaux.
1883.	3,128,000	4,687,200	7,815,200
1882.	3,089,170	3,829,830	6,919,000
Augmentation. .	38,830	857,370	896,200

Relativement à l'ensemble du mouvement commercial de Tripoli, la part de la France a passé de 25 0/0 à 27 0/0. Nos relations commerciales avec Tripoli sont dépassées par celles de l'Angleterre, grande importatrice d'alfa, mais elles sont dix fois supérieures à celles de l'Italie si l'on confond le commerce tunisien avec celui de la France, et sept fois plus considérables en ne comptant que les importations et les exportations purement françaises.

(*Économiste Français.*)

Afrique française. — Les Européens ont récemment acheté 23,000 hectares de terre, rien que dans la contrée environnant Tunis, terrains qui sont répartis entre une vingtaine de propriétaires presque tous Français. D'autres achats d'exploitations ont également été faits dans la vallée de la Medjerda, ainsi qu'à Hammamet, Zaghouan, Sousse, etc. Ces vingt-trois mille hectares ont été convertis en vignobles, prairies ou plantés en légumes, asperges, pommes de terre, amandiers.

Dans les derniers mois, dit *Tunis-Journal*, il est entré en Tunisie par la voie de Ghardimaou 925,000 ceps à planter; d'autre part, les sarments tunisiens ont fourni 250,000 pieds : ce qui fait qu'en chiffres ronds, 1,200,000 pieds ont été plantés depuis le 1er janvier 1885.

Le vignoble tunisien actuel peut s'évaluer au moins à 500 hectares en ce printemps de 1885. Le vignoble algérien, qui est aujourd'hui de 60,000 hectares, n'était que de 7000 hectares en 1870.

Cette année, les vins tunisiens figureront à l'exposition d'Anvers. Ils proviennent de vignes de Bizerte ayant donné seulement leur deuxième feuille. Espérons qu'ils y feront bonne contenance.

(*Petit Algérien.*)

— La section de la ligne de Dakar à Saint-Louis actuellement ouverte à l'exploitation se compose de 182 kil., dont 90 kil. de Saint-Louis à Goumba-Guéoul et 92 kil. de Dakar à Tivaouane. — Le trafic se développe, notamment sur cette dernière section, dans des proportions importantes. — Le chemin de fer transporte chaque jour 2000 à 2500 sacs d'arachides et des bois destinés à la construction de baraques aux abords des stations récemment ouvertes.

A Thiès et à Tivaouane il se forme des centres commerciaux très importants. — Ces villages où il n'y avait, il y a quelques jours seulement, qu'une cinquantaine d'indigènes avec quelques cases, sont maintenant animés toute la journée par trois ou quatre mille noirs qui viennent de tous les points du Cayor apporter et acheter des marchandises aux négociants qui y ont installé des succursales de leurs maisons de commerce. — Les files de chameaux chargés d'arachides se succèdent sans discontinuer; toutes ces arachides sont expédiées à Rufisque. (*Temps.*)

Afrique australe. — Un journal bilingue vient de faire son apparition dans la Cafrerie anglaise, à King Williams Town : il est publié en anglais et en cafre.

— Voici un exemple admirable de la pureté de l'anglais qu'emploient certains journaux anglais de l'Afrique du Sud : anglais presque aussi hollandais qu'anglais :

" Wy understand dat Professor van den Burg has kindly promised om 'Balladen' to play on the pianoforte. Balladen is van Chopin also een Sonata of Weber. We hoopen that a large audience zullen come and hear this geleerde Professor wems antecedents hebben for him so great a name gekrijgen wherever hy has played. Wy understand oook dat there will be a groote concert in the Town Hall at a laag charge for admission. — Kinders half prys. "

— En 1884, les pays du Cap de Bonne-Espérance ont reçu des îles Britanniques 4699 immigrants, Anglais, Ecossais, Irlandais, Allemands, Hollandais, etc.

— On estimait à 25,000 le nombre des Barolongs habitant l'enclave qui vient d'être réunie à l'Etat Libre de Orange, enclave dont la capitale était Thaba-Nchou. Le recensement exact qui vient d'en être fait nous apprend qu'ils ne sont que 6726 dont 3054 hommes et 3672 femmes, dans 3776 cabanes, 192 maisons et 1633 kraals en pierre; ils ont construit 79 réservoirs d'eau; ils possèdent 8031 chevaux, 50 mules, 35,489 bêtes à cornes, 175,130 moutons, 404 porcs; ils cultivent beaucoup de terres et leurs jardins sont très bien tenus.

(*Colonies and India.*)

12 865. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1281e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage dans le haut Laos, par M. le docteur P. Neis. 1880. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur.

Campement à la porte d'une pagode.
Carte du Nam Ou.
Rochers sculptés au Nam Ou.
Arbres ayant des formes d'animaux.
Une nuit près du Nam Bac.
Meuong Ngoï.
Grotte de Tam Krung.
Marché des Khas.
Meuong Koua.
Entrevue avec les Païs Pou noï.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — L'article suivant, dû à un Canadien, donne une idée exacte de l'avenir qu'espèrent les Canadiens-Français sur le continentd'Amérique. Nous l'empruntons à M. Sylva Clapin, qui s'exprime ainsi dans le dernier chapitre de sa *France transatlantique :*

« Depuis des années, loin des agitations de la vieille Europe, il se poursuit là-bas, sur le Saint-Laurent, toute une épopée : c'est à travers les forêts et les prairies du Nouveau Monde, la montée sûre et silencieuse de la France transatlantique.

« Si rien ne vient entraver le mouvement de la population du Canada, les Canadiens-Français compteront à la fin du siècle prochain quarante millions d'âmes sur les cent millions que contiendra alors le Dominion. Selon toute probabilité, le nouveau peuple franco-américain occupera en entier à cette époque, outre le bassin du Saint-Laurent, ceux de l'Ottawa, du Saint-Maurice et du Saguenay, soit en tout quelque cinquante millions d'hectares; plus la péninsule du Labrador, les immenses territoires situés au nord des lacs Huron et Supérieur et la plus grande partie des riches et plantureuses prairies qui de là se déroulent jusqu'à la Rivière Rouge en Manitoba. Il y a aussi de fortes raisons de croire que les deux provinces maritimes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse seront englobées tôt ou tard par la race française, et même que l'Etat limitrophe du Maine, appartenant aux Etats-Unis, n'échappera pas à cette invasion. En jetant un regard sur la carte d'Amérique, on verra que la région en question — région au moins trois fois aussi considérable que la France elle-même — occupe toute la partie nord-est du Nouveau Monde septentrional comprise entre l'Atlantique, la baie d'Hudson et les Grands lacs.

« Selon le cours naturel des choses, et d'après ce que nous savons déjà des phénomènes ethnologiques du pays, c'est ainsi que devra se constituer et se localiser la France américaine de l'avenir. Un seul fait pourrait, sinon réduire à néant tous ces pronostics, du moins quelque peu les modifier, et ce fait, c'est l'éventualité d'un conflit de races entre les deux groupes principaux de la population canadienne, l'anglais et le français, conflit auquel viendraient s'ajouter par la suite toutes les fureurs d'une véritable guerre de religion. Or, on sait par expérience que celles-ci sont les plus longues et les plus meurtrières. La foule aura beau se dire que ce sont là autant de fantômes évoqués par l'imagination, un gros point d'interrogation ne s'en pose pas moins, hérissé et menaçant, devant tous les Canadiens qui veulent regarder en avant, et ce point d'interrogation, le voici :

« Qu'arrivera-t-il au Canada lorsque ce pays, ainsi qu'un fils parvenu à l'âge d'homme, aura été émancipé par l'Angleterre, avec la liberté de se frayer à son tour un chemin dans le monde?

« Eh bien, il devra survenir une chose très simple et dont on a de fréquents exemples lors des distributions d'héritages : une querelle. Tous les efforts des hommes d'État de l'époque devront tendre à l'empêcher de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'envenimer outre mesure. Mais sera-ce bien possible? Les Anglo-Canadiens voudront dominer, cherchant à attirer à eux les meilleurs morceaux et travaillant à organiser un empire quelconque — république ou royaume, il n'importe — qui soit exclusivement anglais; et Canadiens-Français de regimber alors tout naturellement et de refuser de se laisser dépouiller. On criera, on s'injuriera de côté et d'autre, les uns agitant, comme sous Cromwell, pour mieux parvenir à leurs fins, le spectre de la domination papiste, et les autres sentant se réveiller leur vieille haine, un instant endormie, contre les conquérants de leurs pères. Et d'ailleurs, comment imaginer que la population anglaise puisse voir sans défiance grandir tout près d'elle et prendre d'énormes proportions cette descendance des premiers colons de Champlain qui, en dépit de tout, a toujours fait maison à part; sans compter que très probablement celle-ci pourra bien à son tour éprouver le besoin de se tailler, comme dernièrement la Roumanie et la Serbie, une patrie qui soit bien à elle dans le grand domaine américain? Bref, à moins d'un miracle, ambitions, rancunes et préjugés auront alors merveilleusement préparé le terrain du Canada pour un gigantesque Pré aux Clercs. Les mains se porteront d'elles-mêmes aux gardes des épées, et un beau matin l'on se réveillera en pleine guerre civile.

« Et qu'on ne vienne pas dire, encore une fois, que ce ne sont là que des hypothèses. C'est une loi inéluctable, maintes fois constatée dans l'histoire, que les peuples se rassemblent, se groupent, se forment en faisceau suivant des tendances et des affinités naturelles contre lesquelles la raison même reste bien souvent impuissante. Or quoi de plus dissemblable que l'Anglais et le Français? La langue, la religion, les mœurs, c'est-à-dire autant d'abîmes, les séparent à tout jamais. Penser constituer en Amérique, une seule et même nation avec cet amalgame, est un rêve aussi chimérique que celui de la paix universelle du grand Hugo, une de ces utopies monstrueuses comme seule la fin de ce siècle hardi en a pu concevoir.

« Mais la nature humaine, elle, ne change pas. Ce qui est déjà arrivé arrivera encore, fatalement. Sophocle, Euripide, Shakespeare, sont tout aussi vrais et vivants aujourd'hui que lorsqu'ils écrivaient leurs immortelles tragédies. A travers les siècles qui roulent péniblement les uns après les autres dans le gouffre de l'éternité, à travers les splendeurs, les tumultes et les bouleversements des empires, l'âme humaine seule reste immuable, toujours avec les mêmes passions, toujours et quand même vibrante à travers le temps et l'espace sous le souffle des mêmes joies et des mêmes emportements. Quand il sera devenu assez puissant, c'est-à-dire quand il aura atteint le chiffre de seulement dix millions — ce qui, au train dont vont les choses, ne saurait tarder bien longtemps — le peuple canadien-français devra proclamer son droit à s'affirmer, lui aussi, à la face du soleil et à jouer son rôle dans la marche du monde. Ce sera tout simple, et la France, la première, tressaillera d'allégresse alors que flottera au grand mât de la citadelle de Québec le drapeau neuf de ceux qui par delà l'Atlantique entendent renouveler et continuer ses glorieuses traditions. Fasse seulement le ciel, que cette révolution s'opère sans coup férir et que ce nouvel empire ne se voie pas forcé de préluder comme partout ailleurs à sa consolidation par des amoncellements de ruines et des flots de sang!

« Et quel empire! De l'Atlantique au Manitoba l'on compte en ligne droite six cents lieues, dont à peine un cinquième est aujourd'hui en état d'exploitation! Le désert commence à peu de distance au nord de Montréal : un désert admirable, celui-là, et qui à mesure qu'on avance se fait plus profond, plus illimité; un désert aux superbes forêts, aux lacs enchâssés comme des joyaux, aux belles rivières innombrables, aux cascades bondissantes, aux immenses prairies dont les hautes herbes bleuissent au loin sous la brise comme les flots de l'Océan. C'est là le désert, en effet, puisque jusqu'à cette heure l'homme y a manqué; c'est le chaos terrestre dans toute sa beauté à la fois sauvage et vierge; c'est la création toute brute aux âcres émanations s'épandant inutilement dans l'infini, car les fleurs y naissent y et meurent sans que jamais personne soit là pour en respirer avec délices les parfums captivants ou pour saluer d'un dernier adieu les tiges et les corolles déjà mordues par les cruelles gelées d'automne. Et tout cela, pourtant, depuis des siècles, verdoie comme partout ailleurs en germinal, se dore ensuite sous les chauds baisers de thermidor, puis éclate et s'épanouit en vendémiaire pour s'endormir enfin dans les blancs enveloppements de nivôse. »

— Nous avons au Canada au moins 50,000 hommes dont la principale, et quelquefois l'unique industrie, est la pêche.

Pour ne parler que du Labrador, il y a sur cette côte ignorée, que la plupart de nos hommes publics croient déserte, quelque chose comme huit mille pêcheurs. Cette population, privée de tous moyens d'instruction et laissée à peu près sans protection d'aucune sorte, est devenue, en bien des endroits du littoral, un objet, une chose d'exploitation pour les industriels jersiais et américains.

Les Jersiais (gens des îles Normandes, Jersey et Guernesey), les Jersiais asservissent les pêcheurs en leur faisant escompter, ou plutôt — si je puis appliquer cette expression à une chose aussi essentiellement meuble que la morue ou le flétan — hypothéquer, au moyen d'avances faites pendant l'hiver, le produit de la future saison de pêche; une fois engagé dans ces sortes de dettes, le pêcheur n'en sort plus : c'est un véritable réseau, aussi fatal que celui où le poisson lui-même vient se prendre.

A cet abus il ne peut être porté remède, sauf par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une législation spéciale, fort délicate en principe, qui serait rigoureusement appliquée.

Le Jersiais a ceci de moins funeste qu'il laisse vivre le pêcheur; comme il a constamment besoin de son travail et du travail de sa famille, il lui donne juste assez pour qu'il ne périsse pas de faim et de misère.

L'Américain, lui, en use autrement. Il paye bien son monde, quelquefois même avec largesse; mais là où il a passé, c'est comme le simoun dans les déserts d'Afrique ou les grands feux dans nos prairies : n'y cherchez plus rien de vivant. Il ne pêche pas, il dévaste ; il n'épuise pas, il fait table nette. Aussi le pêcheur qui a fait avec lui une bonne saison de gages se trouve-t-il à la saison suivante en face d'une mer absolument épuisée où pas un poisson ne vient remuer une ouïe.

Mais l'Américain ne prend que les grosses pièces, me direz-vous, le maquereau, la morue, le saumon, le flétan? Erreur profonde! Il sale et emporte les gros poissons, il détruit et laisse pourrir sur place les petits. Rien de destructeur comme les engins de pêche dont il se sert.

Ses trap-nets, espèces de parcs immenses à fond mobile où les plus gros aussi bien que les plus petits habitants de la mer viennent s'emprisonner, ses filets mouvants de quinze, vingt et quelquefois de trente brasses en hauteur, et d'une longueur indéfinie, au moyen desquels il seine net toute une étendue du littoral, ses lignes dormantes (trolls) armées de milliers d'hameçons, particulièrement fatales aux gros poissons, sont de véritables engins de destruction : ce sont les mitrailleuses de la mer.

Avec leur ligne à la main et leur filet simple, nos pêcheurs ne peuvent pas plus lutter contre les Américains qu'un soldat d'un autre âge, quelque brave fût-il, ne pourrait, muni d'une flèche ou d'une fronde, tenir contre un soldat moderne armé d'un fusil Gras ou d'un Remington. C'est la concurrence inégale, ruineuse, fatale. A ce métier-là, l'Américain s'enrichit en tuant la poule aux œufs d'or et nos pêcheurs qui n'ont pas la possibilité de se procurer d'engin de pêche perfectionné, végètent, et quelquefois — cela s'est vu l'automne dernier encore — périssent littéralement de misère après avoir assisté à la destruction de leurs bancs de pêche.

Ce qu'une de ces goëlettes américaines prend et détruit de poisson dans un été suffirait à faire vivre cent, deux cents familles des nôtres pendant toute une année. (Pascal Poirier : *Minerve.*)

— Stoke Centre, dans le comté de Richmond, n'a que 733 habitants, et cependant sa population procède de *cent treize* lieux différents du Canada, des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Belgique. Malgré cela cette paroisse est presque exclusivement canadienne-française; elle s'est accrue en 1884 de 120 personnes, dont 51 Franco-Canadiens revenus des États-Unis.

— Saint-Télesphore, comté de Soulanges, jadis lieu mixte avec beaucoup d'Écossais, est maintenant tout à fait canadien et son conseil municipal vient de s'adresser au lieutenant-gouverneur pour obtenir l'autorisation de ne plus se servir que du français pour tous avis, réglements, procès-verbaux de la municipalité.

— Le premier convoi de colons parti de Montréal pour le Manitoba, le 18 mars, comprenait 60 Canadiens-Français, 27 Californiens, 20 Anglais; il a pris en route de nouveaux passagers, notamment des familles franco-canadiennes de North-Grafton, Massachusetts.

On ne nous dit pas la composition des autres convois spécialement destinés au Manitoba qui sont partis depuis de Montréal à des intervalles à peu près réguliers.

— Trois à quatre cents familles se préparent à quitter les divers cantons situés entre Arthabaska et le lac Mégantic pour aller se fixer au pied des Rocheuses, vers Calgary. La plupart de ces familles sont anglaises et seront aussitôt remplacées par des françaises, comme c'est assez l'usage au Canada.

— L'envahissement de la région du lac Nipissingue par les Canadiens-Français continue avec plus d'intensité que jamais. Rien que dans une semaine du mois d'avril trois convois sont partis de Montréal pour mener des colons sur d'excellentes terres de la rive septentrionale du lac assez vastes pour l'établissement d'une trentaine de paroisses. La plupart de ces colons étaient des environs de Joliette : on remarquait parmi eux M. Levesque, l'un des apôtres de la colonisation du Nipissingue, et M. Dieudonné, accompagné de ses neuf garçons.

De tous les coins et recoins du Bas-Canada l'on se dirige vers cette contrée fertile; on va surtout se fixer aux alentours de Sturgeon Falls, ville naissante ainsi nommée des chutes de l'affluent principal du lac Nipissingue. Incessamment une colonie entière y est attendue, qui va partir des environs de Rigaud (comté de Vaudreuil) sous la conduite d'un député au Parlement.

12 505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1282e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage dans le haut Laos, par M. le docteur P. Neis. 1880. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur.

Départ des hommes de Pak Ta.
Itinéraire du retour, carte.
La ville de Xien Haï.
Éléphant traînant une bille de tek.
Forêt de tek.
Rencontre d'une caravane de bœufs.
Les éléphants effrayés par les chevaux.
Ville de Xien Maï.
Chaussée de Xien Maï à Lam Poun.
Un train de bois de tek.
Un bœuf porteur.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Terre-Neuve. — D'après une quinzaine d'années d'observations, la hauteur annuelle des pluies a été comme suit à Saint-Jean, la capitale de l'île de Terre-Neuve.

Hiver. . . .	339 millimètres	en 62 à 63	jours.
Printemps. .	325 —	53 à 54	—
Été	293 —	42	—
Automne. .	367 —	52	—

En tout, dans l'année, 1324 millimètres en 210 jours.

Année moyenne, l'hiver a compté 42 à 43 jours de neige, le printemps 23, l'automne 8 à 9 jours. En tout, 74 à 75 jours de neige par an.

(D'après les *Mittheilungen*.)

—

Puissance du Canada. — Les patineurs canadiens ne craignent guère de rivaux ; ainsi, dans une joute récente, le vainqueur, suivi de près par ses concurrents, a parcouru 15 milles anglais, soit plus de 24 kilomètres en 59 minutes 1/2.

(Sylva Clapin : *la France Transatlantique*.)

— Hélas ! pourquoi faut-il qu'il en soit des huîtres du Saint-Laurent comme de mille autres bonnes et excellentes choses? Elles s'en vont, et rapidement. Aujourd'hui les bancs en sont presque épuisés, faute d'intelligence dans la mise en exploitation, et si l'on ne s'avise pas au plus vite de pratiquer au Canada l'ensemencement et l'élevage, comme on fait en Europe, la « caraqette » et la « bouctouche » auront bientôt vécu. Il faut espérer pour les Canadiens que ce malheur leur sera évité, et qu'il leur naîtra avant peu des *amareilleurs* habiles qui conjureront le désastre. La même remarque s'applique à la pêche du homard, dont le rendement toujours décroissant chaque année est à cette heure un grave sujet d'alarmes. On sait en quelle estime sont tenus les homards de ces parages, surtout ceux de la Baie des Chaleurs, au sud de la Gaspésie. Leur disparition pleine et entière ne saurait être envisagée sans frémir. Ce ne serait ni plus ni moins qu'une calamité, presque universelle celle-là, puisque tous les vrais Brillat-Savarin de notre époque en seraient consternés. En attendant que cette heure néfaste ait sonné, ce qu'à Dieu ne plaise ! constatons, en passant, que la pêche du homard au Canada a encore produit en 1883 la jolie somme, suffisamment consolante, de 1,949,254 dollars, soit environ 9,950,000 francs.

(Sylva Clapin : *la France transatlantique*.)

— La largeur du Saint-Laurent atteint 25 kilomètres au confluent du Saguenay, 50 kilomètres à Rimouski, pour s'évaser brusquement, peu après avoir contourné la Pointe de Monts, en une immense nappe d'eau de 150 kilomètres. Les gens d'« en bas de Québec », comme on les appelle communément dans le pays, ont là-dessus un mot bien significatif, et qui en dit plus que tout un chapitre sur cette grandeur si imposante du Saint-Laurent. Chaque fois qu'il leur arrive de parler de leur fleuve, ils disent tout simplement : la mer.

(Sylva Clapin : *la France Transatlantique*.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Le maskinongé a donné son nom à des rivières, à des lacs, à un beau comté du Canada. D'après le P. Lacombe, auteur du *Dictionnaire et Grammaire de la langue des Cris*, missionnaire d'ailleurs fort habile en plusieurs langues « sauvages », d'après le P. Lacombe, disons-nous, « le mot *maskinongé* — qu'on devrait écrire *mâskinongé* — vient de mâsk — qui veut dire difforme, et de *kinongé*, poisson, en langue sauteuse. Ce n'est pas cela : car le maskinongé est un de nos plus beaux poissons d'eau douce.

Nous avons cru trouver l'étymologie de maskinongé dans les deux mots knistineaux *masqua*, qui veut dire ours, et *anongé*, qui veut dire brochet. Pour les indigènes, l'ours étant l'animal le plus redoutable de leurs forêts, il était naturel qu'ils prêtassent son nom au poisson le plus redoutable de leurs eaux.

Entre les sources de l'Ottawa et celles des grands tributaires du lac Saint-Jean, il existe des milliers de lacs dans lesquels le Montagnais, le Tête-de-Boule, le trappeur et quelquefois le bûcheron ont seuls pu jeter la ligne, en passant et au hasard. Le plus grand nombre de ces lacs est peuplé de brochets, de dorés, de maskinongés, de gros chevesnes et autres poissons blancs qui n'ont jamais été troublés dans leur résidence séculaire ; — en sorte qu'ils ont pu s'y développer jusqu'aux extrêmes de leur croissance — dans une liberté entière et à l'abri des poursuites de l'homme.

Durant l'été, ces poissons se répandent dans les rivières dont le lac est le réservoir pour y frayer, ou à la recherche d'une proie plus abondante ou plus facile. L'auteur de cette esquisse a capturé en 1866 en moins d'une heure, avec du gras de lard et une ligne de rebut, quatre brochets et deux maskinongés au confluent des rivières du Milieu et du Poste, branches de la Mantawa qui est un grand affluent du Saint-Maurice. L'un des maskinongés pesait quinze livres, l'autre huit; et les brochets, de cinq à sept livres chacun. Ayant épuisé ma provision de lard je fixai un grain de pembina (espèce de fruit indigène, de la grosseur d'une cerise, que je trouvai au fond du canot) à la pointe de mon hameçon, et à peine cet appât improvisé avait-il atteint une profondeur de quatre à cinq pieds, que je retirai un doré (sandre) du poids de plusieurs livres.

« Par le simple récit de cet exploit, on peut se faire une idée de la quantité prodigieuse des poissons nommés plus haut que nourrissent les lacs de cette région. Au dire des trappeurs, les maskinongés y atteignent des proportions énormes. Notre guide, Simon O'Bomsaging, Abénaki de Saint-François-du-Lac, défendit à son fils de se baigner dans le lac Lambert, craignant, disait-il, qu'il ne fût saisi et noyé par un de ces monstres. Néanmoins, nous n'en avons jamais vu du poids de plus de cinquante livres.

« Le maskinongé habite également les grands lacs de la province d'Ontario, à l'embouchure des rivières du Nord. Il abonde dans les lacs du Manitoba et du Nord-Ouest. (A. N. MONTETIT : *Canadien.*)

— En un seul jour du mois d'avril 200 Canadiens-Français ont quitté les fabriques de Lowell, Massachusetts, pour regagner définitivement le vieux pays.

— Il s'est fondé à Lawrence, Massachusetts, un cercle de colonisation ayant pour but de réunir tous les Canadiens-Français qui n'ont aucun espoir d'avenir aux États-Unis et de les mettre à même d'aller se fixer dans les cantons du Nord, vallée de l'Ottawa. Cette société, régulièrement organisée, comprend 40 chefs de famille, tous sérieusement décidés. Plusieurs nouveaux membres ont été admis et le jour n'est pas éloigné où nous verrons une colonie surgir du milieu de nous pour aller grossir l'armée agricole de la province de Québec.

(*Indépendant de Fall River.*)

— C'est cette année qu'a été prononcé le premier discours français à la législature d'Augusta (Maine) ; l'orateur était le docteur Martel, l'un des quatre députés acadiens ou Canadiens de l'État.

— Les familles de diverses contrées du Canada se dirigent en ce moment vers le lac Témiscamingue, devenu l'avant-poste de la colonisation canadienne-française sur la route de la baie d'Hudson : cinq de ces familles, que doivent suivre cinq autres, sont venues du lointain Saguenay.

— Nouvelle paroisse canadienne-française dans l'est de l'Ontario, comté de Russell, à Casselman, près de Saint-Albert, sur la rivière Petite-Nation du Sud.

— Le Manitoba continue à recevoir des jeunes gens de la noblesse française qui viennent s'y fixer en qualité de colons ou d'éleveurs : au duc de Blacas, au comte de Simencourt, ont succédé récemment le comte Bernard de Bréda, le comte Jacques de Porel, le baron de Cayrol.

— De tout soulèvement sérieux parmi les sauvages de notre Nord-Ouest, la faute retomberait en partie sur certains agents du gouvernement. Un homme de Winnipeg qui se dit bien informé écrit à ce sujet :

« On m'assure que pour chaque 810,000 dollars votés aux sauvages, environ 87,500 vont aux officiers du gouvernement, et 92,500 aux sauvages. Ceux-ci ont beaucoup souffert de la faim cet hiver, et il est fort peu suprenant qu'ils s'agitent maintenant. »

Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce renseignement. Nous craignons néanmoins qu'il ne soit fondé jusqu'à un certain point. De tout temps, aux États-Unis et au Canada, il y a eu de graves déprédations commises dans cette branche du service. Il est de fait que de là sont nées la plupart des guerres indiennes. Comme ces officiers demeurent loin du gouvernement, dans des postes souvent à peine habités, et qu'ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ent a traiter avec des gens ignorants, on comprend que la tentation de s'enrichir est grande et qu'il est difficile d'exercer sur eux un contrôle salutaire.

Il est d'autant plus important que ce service se fasse avec une scrupuleuse honnêteté que les sauvages dépendent aujourd'hui presque entièrement du gouvernement pour leur subsistance. La pêche et la chasse ne rendent plus comme autrefois, on le sait. Et c'est le mouvement colonisateur qui en est la cause.

Le général Sheridan, qui a eu fort à faire avec les combats de sauvages, disait dernièrement : « Tant que vos sauvages canadiens du Nord-Ouest auront suffisamment d'espace pour faire la chasse, tant que le buffle abondera, vous n'aurez aucun trouble avec eux. Mais quand vous aurez commencé à les confiner sur leurs réserves et que le buffle se fera rare, alors attendez-vous à des soulèvements. »

Il est évident que nous sommes arrivés à la phase prédite par le général Shéridan.

Mieux vaut assurément nourrir les sauvages que leur faire la guerre. C'est la politique que nous avons adoptée, et cette politique est sage, chrétienne, humanitaire. Elle est aussi indispensable au développement de nos vastes domaines de l'Ouest. Une sécurité parfaite, voilà ce que recherche d'abord l'émigrant, et voilà souvent ce qui lui manque dans le pays qu'il quitte. (*Minerve.*)

— Un délégué du gouvernement fédéral canadien, le colonel de Salaberry, qu'on avait envoyé au Manitoba en 1870 pour s'enquérir de quelques plaintes des Métis qui paraissaient mériter considération, a raconté ce qui suit à l'auteur de cet article. Pour visiter les différents postes de ces immenses solitudes — il y était au cœur de l'hiver — il se faisait transporter sur une traîne sauvage attelée d'une douzaine de chiens, ayant toujours avec lui une escorte de Métis. Il eut souvent à faire des étapes de 60 ou 70 kilomètres dans une journée. Eh bien, les chiens parcouraient au galop cette longue distance, et l'escorte de Métis, au nombre de 8 ou 10, courait toute la journée derrière la traîne du colonel et ne se laissait jamais devancer. Pendant une quinzaine de jours consécutifs, le colonel faisait en moyenne 50 kilomètres par jour, et pas un seul des Métis de son escorte n'a renoncé à la terrible tâche. Les Indiens n'en pouvaient faire autant.

La traîne sauvage n'est pas le traîneau ordinaire, supporté par une membrure qui l'élève de 20 à 40 centimètres au-dessus du sol. La traîne sauvage, étroite et longue, n'est qu'une planche très mince dont le dessous traîne sur la neige. Elle est relevée à son extrémité antérieure. (*Paris-Canada.*)

— Deux voiliers visitent chaque année la baie d'Hudson ; l'un s'arrête à Moose, l'autre va approvisionner les forts de Churchill et d'York. Le vaisseau jette l'ancre à huit milles en aval, le chenal n'étant pas assez profond pour lui permettre de monter jusqu'à la « capitale ». Pendant une quinzaine de jours, tous les bateaux de l'établissement, montés par des sauvages, sont occupés à faire les transports des bâtiments aux magasins, des magasins aux bâtiments : c'est le beau temps de l'année à Moose, jours d'activité, de joie et d'abondance.

Comme la cargaison de pelleteries se trouve trop légère, on est obligé d'entasser dans le fond de la cale quantité de cailloux pour lester le navire. Dans deux siècles les savants de ce temps-là, ignorant ce petit détail, se creuseront le cerveau et imagineront les théories les plus ingénieuses pour expliquer sur les côtes d'Angleterre la présence des cailloux de la baie d'Hudson. (J. B. Proulx : *Minerve.*)

États-Unis. — M. Miller Christy écrit du Nord-Ouest au *Field* (de Londres) :

Je pense que l'on ne se fait ici aucune idée de la rapidité avec laquelle l'extinction du bison a marché depuis quelques années. On peut sans doute trouver encore quelques animaux de cette espèce, mais il est certain qu'on ne les rencontre plus en grandes troupes comme il y a seulement dix ans. J'ai parcouru de longues distances sur les chemins de fer Pacifique des États-Unis et Pacifique du Canada, et je n'en ai jamais aperçu un seul.

Je n'accepte pas l'explication dernièrement offerte que le troupeau principal a traversé la rivière Saskatchewan, venant des États-Unis, car il lui fallait pour cela franchir la ligne du chemin du Pacifique, et l'on m'assure que depuis deux ans on n'a pas vu un seul bison dans le voisinage de cette ligne. Je regarde comme certain qu'il n'y en a plus entre la ligne du Pacifique et la frontière américaine. On prétend qu'il en reste encore quelques troupes dans la partie nord des plaines formant la vallée de la rivière de la Daise, mais rien ne le démontre. On a commencé à recueillir les ossements du bison pour faire de l'engrais artificiel. On en voit des amas assez considérables à plusieurs stations du chemin de fer. (*Paris-Canada.*)

— Depuis 1837, le lac Itasca passe pour la source du Mississippi, mais le capitaine W. Glazier a reconnu qu'il n'en est pas ainsi dans un voyage en canot datant de 1881. La véritable origine du grand fleuve, c'est un lac plus vaste que l'Itasca, situé plus au sud, sous 47°13'25" de latitude N., à l'altitude de 481 mètres. Ce lac a été nommé d'après l'explorateur : lac Glazier.

12505. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1283e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Colmar vu de la Lauch, dessin de D. Lancelot, d'après une aquarelle de Hertrich.
Maison Pfister, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Meyer.
Statue du vigneron, de Bartholdi, gravure de Thiriat, d'après une photographie de Koch.
Statue de Bruat, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Portail de Saint-Nicolas, gravure de Bertrand, d'après une photographie de Koch.
Cathédrale de Colmar, dessin de Deroy, d'après une photographie de Meyer.
Maître-autel de la cathédrale, dessin de Chapuis, d'après une photographie de Meyer.
Colmar au dix-septième siècle, d'après une gravure de l'époque.
Balcon du commissariat de police, gravure de Kohl, d'après une photographie.
Commissariat de police, gravure de Kohl, d'après une photographie.
Maison des Têtes, gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

États-Unis. — On admettait universellement qu'il n'y a pas de glaciers au sud du 43e degré de latitude dans les monts de l'Amérique occidentale. Mais voici que Russell en a découvert dans les montagnes du lac Mono, sous le 38e : glaciers fort petits sans doute, celui du Mont Dana, par 3500 mètres d'altitude, n'ayant que 760 mètres, et celui du Mont Lyell n'étant guère plus long, mais ce sont bien des glaciers, avec toutes leurs caractéristiques.

(Supan : *Mittheilungen.*)

AMÉRIQUE DU SUD.

Guyane anglaise. — L' « inaccessible » Roraima, qui se dresse aux frontières de la Guyane anglaise et du Venézuéla, vient d'être enfin gravi pour la première fois, à la fin de janvier 1885, par le naturaliste Everard F. im Thurm. L'ascension s'est faite du sud, à partir du village de Toorarking, désigné jusqu'ici sur les cartes par le nom d'Ipelemonta. (*Mittheilungen.*)

Le fond du caractère péruvien est une combinaison de la morgue espagnole et des principes libéraux du républicanisme moderne; des élans de la race rouge et de la fanfaronnade de la race noire : en un mot, c'est à la fois les vices et les vertus de Sem, de Cham et de Japhet. Dans les classes dirigeantes on trouve une verve charmante, une élocution facile, des saillies abondantes, un esprit de raillerie, un entrain endiablé qui a fait surnommer les habitants de Lima les « Parisiens de l'Amérique du Sud ».

Malheureusement, à côté de toutes leurs qualités d'esprit, les Péruviens manquent souvent de sincérité. En résumé, sans abandonner leurs anciens usages, les Liméniens ont adopté les coutumes nouvelles et ont fait du tout un ensemble hétérogène. A Lima la société offre un mélange agréable de ce qu'on glanerait d'aimable à Paris et à Madrid amalgamé avec un naturel séduisant.

Qui n'a entendu parler de la réputation de beauté des Péruviennes, et surtout des Liméniennes? Généralement petite et bien proportionnée la Liméña est svelte et jolie — *bonita.* — Les traits du visage sont réguliers et fins, le teint est blanc et pâle sans avoir rien de maladif. Les yeux, grands et noirs, sont d'un éclat extraordinaire et leur puissance d'œillades — ojeadas — est sans égale au monde. Ses cheveux, toujours noirs, sont généralement longs et d'une belle teinte bleutée, mais, le plus généralement, ils sont un peu gros. Elle trouve surtout son triomphe dans ses mains qui, comme ses pieds, sont d'une petitesse inouïe et douées de toutes les perfections désirables.

L'architecture au Pérou, uniforme en apparence, est agrémentée par de gracieux détails. Les maisons ont un étage, rarement plus, et sont couronnées d'un toit plat; enfin les façades sont égayées par des balcons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saillants fermés, souvent très ouvragés et généralement peints de couleurs éclatantes. Il n'est pas jusqu'aux *gallinazos* — sorte de vautour domestique, agents principaux de la voirie dans toute l'Amérique australe — qui, se tenant immobiles et par troupes sur l'entablement des habitations, ne semblent faire partie de leur décoration.

(A. Bresson : *Revue Sud-Américaine.*)

Chili. — M. A. Bresson, dans la *Revue Sud-Américaine*, nous donne un portrait peu flatté des Chiliens, au milieu desquels il a beaucoup vécu.

Le Chili, dit-il, est une république démocratique représentative et les Chiliens paraissent jouir de toutes les libertés imaginables ; cependant le pays n'est qu'une oligarchie organisée par une coterie : le peuple souverain est un troupeau que dirigent quelques princes du dollar, comme on dit aux États-Unis. La République chilienne, qu'on a spirituellement nommée l'internationale des millionnaires, est un État organisé militairement, avec une sévère discipline, de la hiérarchie, et surtout beaucoup d'autorité. Pour employer un mot de Gambetta : C'est une république qui vaut un empire!

Le Chilien en général, et les Santiagueños en particulier, sont des patriotes exagérés, des chauvins qui aiment leur pays et s'en montrent très fiers, mais.... ils sont négociants avant tout.

Leur caractère peu expansif et leur impassibilité se démentent rarement. Ils sont doués d'une excessive défiance et semblent animés d'une vieille haine contre les étrangers, qu'ils désignent sous l'appellation méprisante de *Gringos*, à laquelle les gens du peuple ajoutent encore un qualificatif à la Cambronne.

Le Chilien est doué d'un esprit plus positif que brillant; les intérêts mercantiles absorbent toutes ses pensées et tous ses moyens intellectuels. Il est vrai qu'en affaires il est d'une probité relative, et qu'utilisant les nombreuses équivoques de la langue espagnole, il cherche sans cesse à tourner à son profit les clauses d'un contrat, à esquiver l'esprit de la loi.

Le Chilien prétend être l'Anglais de l'Amérique méridionale. L'exagération du sentiment national, l'instinct commercial et l'esprit d'accaparement qui le distinguent, l'adoption rapide des usages britanniques, le peu de sympathie qu'il montre pour les Français justifient pleinement cette prétention....

Il me suffira, je pense, de rappeler que le gouvernement de la République Chilienne déclina l'invitation qui lui fut faite, au nom de la France, de prendre part à l'Exposition Universelle de 1878. De sorte que ce pays qui se targue d'être la plus riche, la plus éclairée et la plus puissante des Républiques hispano-américaines ne fut pas même représenté au Champ-de-Mars.

Mais il peut se faire que l'orgueil chilien craignît un échec semblable à celui qu'il venait d'essuyer à Santiago même, où l'Exposition internationale ne donna qu'un résultat piteux. Si telle est la véritable cause de l'abstention de 1878, nous pouvons espérer que le Chili, engraissé des dépouilles des Péruviens et des Boliviens qu'il a vaincus dans une guerre fratricide (1879-1884) et dont il occupe encore les plus riches provinces, voudra bien nous faire l'honneur de nous envoyer les matières premières extractives dont son sol est riche, avec les produits de son industrie encore naissante.

Si toutes les Républiques sud-américaines ressemblaient au Chili, ce serait peu encourageant pour le succès de notre Exposition dans le Nouveau Monde ; mais je dois le dire tout de suite, les Chiliens constituent une exception unique, car, ainsi qu'on le verra par la suite de cette étude impartiale, la France et les Français sont très sympathiques aux Hispano-Américains en général.

Paraguay. — Malgré la distinction que font les habitants entre l'été et l'hiver, on peut affirmer qu'au Paraguay il fait chaud lorsque souffle le vent du nord, et que la température baisse quand le vent vient du sud.

Il est cependant certain que dans les mois dits d'hiver, mai, juin, juillet et août, la température est moins élevée qu'en été, c'est-à-dire de septembre à avril. Mais il n'est pas rare qu'en plein hiver, au mois de juin par exemple, et surtout du 18 au 25, époque appelée *Verano de San-Juan* (été de Saint-Jean), on éprouve des chaleurs aussi grandes qu'au plus fort de l'été.

Malgré ces différences, et quoique la température soit très variable et d'une marche irrégulière, on divise l'année en deux saisons, été et hiver : sept à huit mois pour la première et quatre ou cinq mois pour la seconde.

L'aspect du ciel est toujours très beau et rappelle celui du sud de l'Italie et de la Grèce.

En règle générale, on doit dire que le climat du Paraguay est chaud et sec. Les vents étant très variables, les écarts de température sont très brusques. Il arrive souvent qu'il fait très chaud dans le milieu de la journée, et que le thermomètre présente une diminution de 10 à 12 degrés le soir du même jour. Il y a d'habitude une grande différence entre les journées et les nuits, qui, même en été, sont presque toujours fraîches. Les nuits de lune sont très claires.

La différence de la longueur des journées entre l'été et l'hiver est de trois heures environ. En décembre, le soleil reste 13 heures 34 minutes sur l'horizon, et, à la fin du mois de juin il n'y reste que 10 heures 26 minutes. Le crépuscule est court et la nuit succède immédiatement au coucher du soleil.

La température la plus élevée dans la journée s'observe entre onze heures du matin et quatre heures du soir, et la plus basse à trois heures du matin. Du reste, elle varie beaucoup, suivant les localités : à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Assomption, par exemple, qui est bâtie sur un sol sablonneux et s'échauffant facilement, les chaleurs de l'été, surtout en décembre, janvier et février, sont quelquefois insupportables, surtout dans le milieu de la journée. Il y a une différence notable entre les points situés au bord des fleuves et ceux qui sont dans le centre du pays et près des Cordillères. Près des montagnes, l'été est bien moins chaud, et, en hiver, les gelées y sont fréquentes.

Dans les mois d'été, la température moyenne varie suivant les heures de la journée; mais elle est, en général, de 28 à 30 degrés centigrades; très souvent elle atteint 35° et même 40°. La santé publique ne se ressent pas beaucoup de ces chaleurs, la fraîcheur de la nuit neutralisant les effets débilitants de la chaleur du jour.

Pendant les mois d'hiver, le thermomètre descend rarement au-dessous de zéro; en général, il se maintient entre 15 et 20 degrés centigrades. Je répéterai que lorsque souffle le vent du nord, même en cette saison, on a des journées très chaudes.

M. Mangels, négociant allemand, vice-consul de l'Allemagne à l'Assomption, a fait pendant quatre ans des observations sur la température de cette ville. En voici les résultats principaux : 42 jours de froid par an, 95 jours de fortes chaleurs et 228 jours tempérés. Pour l'année 1880 spécialement, il a constaté un minimum absolu de 6°,9 un maximum absolu de 36°,25 et une moyenne de 24°,90. La hauteur des pluies a été de 1574 millimètres. Le vent du sud a soufflé 141 jours; l'est, 42 jours; le nord, 80 jours; l'ouest, 2 jours; il y a eu 101 jours de calme (l'année ayant 366 jours). Il y a eu dans l'année 58 tempêtes, 10 vents forts (ventarrones) 10 jours de grêle, 2 jours de brouillard, 3 jours de gelée, 48 jours de froid, 91 journées très chaudes et 227 tempérées.

Les observations de M. Mangels constatent que pendant 1880 les tempêtes ont été plus fréquentes que dans les autres années.

Les orages éclatent avec force au Paraguay, et leur longueur est variable : il en est qui durent des journées et des nuits entières; ce sont alors plusieurs orages qui se succèdent; d'autres fois, les tempêtes sont de courte durée et cessent après une heure ou deux. Ces orages, qui ont lieu surtout en novembre, en décembre et en juin, sont accompagnés de pluies torrentielles, d'éclairs et de coups de tonnerre qui se succèdent avec peu d'interruption. La foudre tombe fréquemment pendant ces orages.

L'année 1880 a été exceptionnelle à ce point de vue. En 1877, par exemple, il n'y a eu que 26 tempêtes; il y en a eu 36 en 1878 et 34 en 1879.

Il pleut beaucoup plus en été qu'en hiver. Ainsi, en 1878, il est tombé 984 millimètres d'eau depuis octobre jusqu'en mars (été), et depuis avril jusqu'en septembre (hiver) il n'en est tombé que 59 millimètres.

C'est en mai, en juin, en août surtout, qu'il gèle le plus fréquemment. Dans les quatre années que j'ai énoncées plus haut (1877-1880), il a gelé quarante fois : dix gelées par année en moyenne. On peut admettre, en règle générale, que les gelées sont possibles en mai, qu'elles sont certaines en juin, exceptionnelles au mois de juillet. Elles ont lieu sûrement et avec plus de fréquence en août. En septembre et octobre, elles se produisent quelquefois.

(Mancini : *Revue Sud-Américaine.*)

Argentine. — Rien qu'en février de notre année 1885, l'Argentine a reçu 11,122 immigrants, dont 8858 arrivés directement d'outre-mer et 2274 venant de Montévidéo.

Cette immigration semble devenir presque exclusivement italienne. Ainsi, sur les immigrants venus directement d'outre-mer, il n'y avait pas moins de 7671 Italiens, sans compter 367 Autrichiens qui sont probablement des Tiroliens italianophones, tandis que l'on ne comptait que 471 Espagnols, 149 Français, 118 Suisses, 88 Allemands, 73 Portugais, 58 Anglais, etc., etc.

OCÉANIE

Queensland. — On s'agite vivement dans le nord du Queensland pour obtenir la séparation de cet immense État en deux parties indépendantes l'une de l'autre : un Queensland méridional et un Queensland septentrional (ou tout autre nom); un comité directeur, siégeant à Townsville, rassemble tous documents utiles et envoie des pétitions à la reine et au gouvernement. (*The Colonies and India.*)

Nouvelle-Zélande. — D'après des estimations récentes, Auckland est redevenue la plus peuplée des villes néo-zélandaises. Elle a (fin février) 28,158 habitants, Dunédin n'en comptant que 24,802, Wellington 22,808, Christchurch 16,362. (*Colonies and India.*)

12 505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1284e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Halle aux grains, dessin de Lancelot, d'après une aquarelle de Hertrich.
Cloître des Unterlinden, dessin de Deroy, d'après une photographie de Meyer.
Autel des Antonites, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.
Vierge adorant l'Enfant, — *La Nativité*, musée des Unterlinden à Colmar, galerie de Schœngauer, dessins de Froment, d'après une photographie.
Saint Antoine tourmenté par les démons, dessin de Ch. Goutzwiller, d'après un tableau du musée de Colmar.
La Vierge aux rosiers, dessin de Froment, d'après un tableau attribué à Schœngauer.
Saint Antoine, — *L'Annonciation*, musée des Unterlinden, galerie Schœngauer, dessins de Froment, d'après une photographie.
Saint Jérôme : sculpture de l'autel des Antonites, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Le Kaufhaus, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.
Portail de la tribu des Laboureurs, gravure de Kohl, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — Voici, quel a été en France, de 1801 à 1883, l'accroissement annuel de population provenant des naissances sur les décès.

			Excédent des	
	Années.	Population.	Naissances.	Décès.
	1781	24,688,365	89,268	»
	1782	24,777,633	27,201	»
	1783	24,804,264		4264
	1784	24,800,000	78,493	»
An IX.	1800-01	27,349,003	141,875	»
X.	1801-02	27,490,878	146,645	»
XI.	1802-03	27,637,523	37,128	»
XII.	1803-04	27,674,651	9,571	»
XIII.	1804-05	27,865,180	79,175	»
	1806	29,107,425	134,352	»
	1807	29,241,777	121,943	»
	1808	29,363,720	139,067	»
	1809	29,502,787	184,736	»
	1810	29,687,523	201,517	»
	1811	29,889,040	160,629	»
	1812	30,049,669	114,414	»
	1813	29,924,767	120,654	»
	1814	29,799,865	121,102	»
	1815	29,574,963	190,192	»
	1816	29,250,061	245,235	»
	1817	29,539,587	193,842	»
	1818	29,[illegible]3,429	159,030	»
	1819	29,992,[illegible]0	201,571	»
	1820	30,294,030	199,681	»

			Excédent des	
	Années.	Population.	Naissances.	Décès.
	1821	30,461,875	224,062	»
	1822	30,758,550	195,595	»
	1823	30,954,151	219,860	»
	1824	31,274,111	220,020	»
	1825	31,595,031	173,428	»
	1826	31,858,937	154,656	»
	1827	31,994,633	188,570	»
	1828	32,183,200	139,433	»
	1829	32,322,633	162,846	»
	1830	32,485,479	159,600	»
	1831	32,569,223	186,413	»
	1832	32,831,247	3,654	»
	1833	32,834,881	157,700	»
	1834	32,992,581	68,462	»
	1835	33,261,043	177,420	»
	1836	33,540,910	232,078	»
	1837	33,751,227	90,670	»
	1838	33,841,897	145,598	»
	1839	33,987,495	186,330	»
	1840	34,173,825	143,398	»
	1841	34,250,178	181,843	»
	1842	34,457,282	157,05[illegible]	»
	1843	34,614,334	179,[illegible]68	»
	1844	34,793,722	19[illegible],458	»
	1845	34,985,180	[illegible]40,542	»
	1846	35,401,761	144,948	»
	1847	35,521,7[illegible]	52,807	»
	1848	35,5[illegible],553	103,463	»
	1849	[illegible]5,678,016	12,377	»

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Années.	Population.	Excédent des Naissances.	Excédent des Décès.
1850	35,690,293	192,630	»
1851	35,763,170	172,154	»
1852	35,958,984	154,222	»
1853	36,108,206	141,360	»
1854	36,249,566	»	69,818
1855	36,180,248	»	35,606
1856	36,189,364	115,034	»
1857	36,288,793	81,924	»
1858	36,350,717	95,157	»
1859	36,445,874	38,563	»
1860	36,484,437	175,240	»
1861	37,366,313[1]	138,481	»
1862	37,517,752	162,189	»
1863	37,699,941	165,877	»
1864	37,865,818	145,550	»
1865	38,011,368	83,866	»
1866	38,067,064	121,695	»
1867	38,188,749	140,868	»
1868	38,329,617	62,102	»
1869	38,855,678	84,206	»
1870	36,965,212[2]	»	103,394
1871	36,544,067	»	444,889
1872	36,102,921	172,936	»
1873	36,281,335	101,776	»
1874	36,450,740	172,943	»
1875	36,638,163	105,913	»
1876	36,905,788	132,606	»
1877	37,059,040	142,628	»
1878	37,212,292	98,141	»
1879	37,365,544	96,647	»
1880	37,518,796	61,940	»
1881	37,672,048	108,229	»
1882	37,769,075	97,027	»
1883	37,865,918	96,843	»

— Voici les excédents des naissances sur les décès rangés par périodes quinquennales, toujours à partir de 1801 :

Périodes.	Population.	Naissances.	Décès.	Excédent des naissances sur les décès.
1801-1805	138,017,235	4,561,629	4,140,935	414,894
1806-1810	146,903,232	4,619,326	3,837,711	781,615
1811-1815	149,238,304	4,653,652	3,946,661	706,991
1816-1820	148,809,557	4,775,534	3,786,175	990,359
1821-1825	155,043,618	4,858,983	3,826,018	1,032,965
1826-1830	160,844,882	4,882,820	4,077,715	805,105
1831-1835	164,888,975	4,874,276	4,281,149	593,649
1836-1840	169,295,354	4,797,162	3,999,088	798,074
1841-1845	173,100,696	4,830,150	3,929,805	950,285
1846-1850	177,866,469	4,747,971	4,241,746	506,225
1851-1855	180,375,174	4,698,994	4,336,202	362,792
1856-1860	181,689,185	4,836,939	4,331,021	505,918
1861-1865	188,481,192	5,024,672	4,308,709	715,963
1866-1870	186,425,820	4,890,194	4,584,727	305,467
1871-1875	182,017,226	4,644,112	4,535,433	108,679
1876-1880	186,061,460	4,705,281	4,173,325	531,956

1. Augmentation que n'expliquerait pas le seul appoint des naissances : elle provient surtout de l'annexion de la Savoie et du comté de Nice.

2. Diminution due surtout à la perte de l'Alsace-Lorraine.

Voici maintenant le tableau des 26 départements dont la population a décru de 1836 à 1881 :

	1836.	1881.	Différence en moins.
Basses-Alpes . . .	159,045	131,918	27,127
Orne	443,688	376,126	67,562
Eure	424,762	364,291	60,471
Haute-Saône . . .	343,298	295,905	47,393
Calvados	501,775	439,830	61,945
Manche	594,382	526,3767	68,005
Tarn-et-Garonne.	242,184	217,056	25,128
Gers	312,882	281,532	31,350
Lot-et-Garonne. .	346,400	312,081	34,319
Cantal	262,117	236,190	25,927
Jura	315,355	285,263	30,092
Meuse	317,701	289,861	27,840
Ariège	260,536	240,601	19,935
Hautes-Alpes. . .	131,162	121,787	9,375
Sarthe	466,888	438,917	27,971
Mayenne	361,765	344,881	16,884
Puy-de-Dôme . .	589,438	566,064	23,374
Hautes-Pyrénées .	244,170	236,474	7,696
Basses-Pyrénées .	446,398	434,366	12,032
Lot.	287,003	280,269	6,734
Eure-et-Loir. . .	285,058	280,097	4,961
Vosges.	411,031	406,862	4,172
Vaucluse	246,071	244,149	1,922
Côte-d'Or	385,624	382,819	2,085
Haute-Marne. . .	255,969	254,876	1,093
Somme.	552,706	550,837	1,869
	9,187,411	8,539,384	648,027

Parmi les 26 départements que nous avons vu avoir une population décroissante de 1836 à 1881, huit seulement doivent la totalité ou une portion grande ou minime de cette diminution à l'excédent de la mortalité sur la natalité. De ces 8 départements, un seul, celui de Lot-et-Garonne, qui de 1836 à 1879 a perdu 12,02 sur 100 de sa population, le doit exclusivement à l'excédent de la mortalité sur la natalité; les sept autres doivent la diminution de leur population en partie à cet excédent, mais en partie aussi à l'excédent de l'émigration sur l'immigration. Ces sept autres sont les départements de l'Eure, du Calvados, du Gers, de l'Orne, du Tarn-et-Garonne, des Basses-Alpes et de la Manche. Si l'on considère la répartition de ces départements, on voit que sept d'entre eux constituent deux groupes : l'un normand, composé de l'Eure, du Calvados, de l'Orne et de la Manche; l'autre garonais, composé du Lot-et-Garonne, du Tarn-et-Garonne et du Gers. L'excédent de la mortalité sur la natalité en Normandie a depuis longtemps été remarqué par les démographes. M. le docteur Aubert, en étudiant par cantons la décroissance de la population du Calvados de 1806 à 1881, a reconnu que certains cantons comme ceux de Cambremer et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Blangy ont perdu jusqu'à 38 et 41 pour 100 de leurs habitants.

(*Bulletin de l'Académie de Médecine.*)

L'émigration britannique n'a pas été aussi forte en 1884 qu'en 1883 : il s'en est fallu de 78,427 personnes, 1884 n'ayant donné que 241,691 émigrants « bretons » et 1883 en ayant fourni 320,118.

31,182 Anglais, 4975 Écossais, 8271 Irlandais sont allés en Australie : en tout 44,428 personnes, contre 71,264 en 1883; 31,163 sont allés dans la Puissance du Canada, contre 44,185 en 1883; et 154,493 aux États-Unis, contre 191,573 en 1883.

(*Colonies and India.*)

Allemagne. — En 1883, l'empire allemand a enregistré 352,999 mariages, 1,749,874 naissances, 1,256,177 décès : soit un gain de 493,697. L'année précédente avait donné 1,244,006 décès, 1,769,501 naissances, et le bénéfice avait été de 525,495.

En comparant cette année à la moyenne de dix années précédentes, on voit que 1883 n'a eu que 7,70 mariages sur mille habitants, contre 8,05 annuellement dans la période 1874-1883; 38,16 naissances contre 40,34; 27,39 décès, contre 27,78; et que l'excédent des naissances n'a été que de 10,77 (toujours sur mille) contre 12,56. (*Allgemeine Zeitung.*)

Suisse. — Les progrès de l'alcoolisme préoccupent la plupart des gouvernements d'Europe. A l'exemple des gouvernements de Belgique et d'Allemagne, le Conseil national helvétique s'en est ému et il vient de consacrer cinq séances à cette question. Invité par les Chambres à étudier les moyens propres à restreindre la consommation croissante, excessive des spiritueux, le Conseil s'est d'abord livré à une enquête approfondie dont les résultats ont été consignés dans un volumineux rapport. Les relevés statistiques ont établi que la consommation de l'eau-de-vie est plus forte en Suisse que dans tous les autres pays d'Europe, les Pays-Bas et le Danemark exceptés. Les deux millions et demi d'habitants de la Confédération helvétique consomment annuellement vingt-sept millions de litres d'eau-de-vie.

Les conséquences funestes de l'alcoolisme ne sont que trop connues. En Suisse, les effets sont les mêmes qu'ailleurs; la race dégénère et le nombre des hommes impropres au service militaire augmente d'année en année; sur 100 aliénés, 44 le sont devenus par abus des spiritueux; sur 100 criminels, 45 sont adonnés à l'ivrognerie; 254 décès en moyenne par an sont causés par l'alcoolisme, et c'est encore à ce vice qu'il faut attribuer la majeure partie des 600 suicides annuels.

Le Conseil fédéral, à la suite de son enquête, est arrivé à la conviction que l'augmentation du nombre des auberges est plutôt l'effet que la cause de l'accroissement de la consommation des spiritueux. La véritable cause réside dans les conditions économiques du pays : l'eau-de-vie est devenue partie intégrante de la nourriture des classes peu aisées. L'ouvrier et le petit agriculteur boivent l'eau-de-vie au logis, pour le moins autant qu'au cabaret, depuis le renchérissement de toutes les denrées alimentaires.

(*Temps.*)

Laponie. — M. Charles Rabot vient de parcourir les vallées du Pasvig et de Talom, ainsi que le lac Enara.

Toute cette région est une immense forêt, semée de lacs et de tourbières, découpée par de nombreux cours d'eau. Ces rivières sont les seules voies de communication du pays, encore leur navigation n'est-elle pas sans présenter de grandes difficultés. Ainsi le Pasvig ne forme pas moins d'une trentaine de cascades et de rapides. Le lac Enara, qui s'écoule par le Pasvig, est une véritable mer intérieure, avec des milliers d'îlots, tous couverts de magnifiques bois de pins. Le climat est pourtant très rigoureux. L'hiver débute en septembre, et au commencement de juin il y a encore des glaces sur le sol. Mais, si l'été est court, il est relativement chaud : toutefois, il n'est pas rare de voir des gelées au mois d'août.

Le pays autour du lac Enara est peu accidenté et forme une dépression entre le plateau du Finmark et les massifs de collines qui parsèment la Laponie russe. Cette dépression est très importante au point de vue politique : elle permet à la Finlande de communiquer facilement avec la côte de l'océan Glacial. Dans un avenir prochain, le chemin de fer qui atteint Uleaborg sera poussé jusqu'à l'océan Glacial. La Russie pourra alors utiliser les excellents ports qu'elle possède sur cette côte, ports qui ne sont jamais obstrués par les glaces et qui jusqu'ici n'ont pu servir faute de communications faciles avec l'intérieur de l'empire.

(*Temps.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1285e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par **M. Charles Grad**, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vieux-Brisach, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Larmoyer.
La Haute Alsace, d'après la carte de France au 1/500 000e, dressée au Dépôt des fortifications sous la direction du commandant Prudent, carte.
Forêt de la Hart, dessin de **Niederhaeuser-Koechlin**, d'après nature.
Paysanne de la plaine de l'Ill, dessin de **Lix**, d'après un tableau de **Pabst**.
Traque aux lièvres, dessin de **Lix**, d'après un tableau de Jundt.
Chevreuils et jeunes filles dans les îles du Rhin, gravure de **Barbant**, d'après un tableau de Jundt.
Départ pour la chasse, dessin de Lix, d'après une photographie.
Iles du Rhin, près Biesheim, dessin de **Scheffer**, d'après une photographie de M. Larmoyer.
Bateliers du Rhin, dessin de Lix, d'après une peinture de Schützenberger.
Pêche au saumon, dessin de **Lix**, d'après nature.
Iles du Rhin, gravure de **Hildibrand**, d'après une photographie de M. Larmoyer.

FAITS DIVERS

Asie russe. — En 1807, le nombre des déportés en Sibérie fut de 2035; en 1823, de 6667; en 1827, de 11,000; en 1856, de 11,000 également; en 1876, de 19,063; en 1884, il a été de 21,014.

(*Mittheilungen.*)

— Le Balkach a 607 kilomètres de long, mais il est relativement étroit : sa plus grande largeur, 84 kilomètres, est un peu au nord de l'embouchure de l'Ili, sa plus petite en face de l'embouchure de la Lepsa.... Entre Karatal et l'Ili, sa profondeur va de 6 à 28 mètres, et, dans les environs du rivage, de 3 à 8; de l'Ili jusqu'au débarcadère de Bertys, la carte de Bobkof donne des sondages de seulement 4 à 21 mètres. Malgré cette faible profondeur,... on y a constaté des vagues de 3 mètres et plus de hauteur.... Le nivellement de Morochnitchenko lui donne une altitude (probablement exagérée) de 270 mètres. Au printemps l'eau s'élève à 1 mètre et demi au-dessus du niveau d'hiver et inonde au loin les rivages. La teneur en sel est faible; même, dans toute la partie sud-ouest, la plus vaste, l'onde, presque tout à fait douce, va parfaitement aux hommes et aux bêtes; dans la partie nord-est, la plus étroite, elle est salée, impotable; encore plus dans l'Alakoul dont les Kirgkises disent qu'un chien n'en boit pas (*it itch-mess*). Le Balkach, très poissonneux, a beaucoup d'espèces communes avec la Caspienne et l'Aral; grande est aussi la richesse de ses rives en oiseaux, notamment en oies et en canards. On dit que son niveau a beaucoup baissé depuis 1852; sur la rive sud il a depuis lors abandonné une bande de terrain de 3 à 4 verstes de largeur.

(*Mittheilungen.*)

Perse. — Nul doute qu'à l'époque de sa grandeur, la Perse ne possédât une étendue de cultures autrement considérable; les nombreuses rigoles d'irrigation que le voyageur rencontre dans des régions aujourd'hui stériles sont la preuve de ce fait. La religion de Zoroastre faisait figurer la fertilisation du sol au nombre de devoirs qu'elle imposait à ses adeptes. Mais il est arrivé en Perse ce que l'histoire constate chez tous les peuples qui ont subi le fléau de l'islam : c'est une loi de conquête, non une loi de travail, et le Coran ne bénit point « la maison où entre la charrue ». Toujours occupés à défendre leur couronne contre d'audacieux compétiteurs et bien plus soucieux de spolier leurs sujets que de les enrichir, les monarques persans ont négligé la protection de l'agriculture; l'incurie de leurs sujets et leur résignation fataliste ont fait le reste. C'est ainsi que petit à petit les vieux systèmes d'irrigation ont été abandonnés, et que des barrages qui retenaient jadis des masses d'eau capables de fertiliser de populeux districts couvrent aujour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hui le sol de leurs débris sans que personne songe le moins du monde à les réparer ou les entretenir.

Une des causes de ce déplorable état de choses est à coup sûr le défaut de voies de communication : ce qu'on appelle une grande route est parfaitement inconnu en Perse : même les *routes du Roi*, celles qui sont jalonnées par des relais de poste, ne sont ni bien établies, ni suffisamment entretenues. « *Si les Européens avaient des chevaux comme les nôtres*, disent les habitants, *ils n'auraient pas besoin de chemins* »....

C'est à peine si le cinquième du sol persan est cultivé. Il suffit d'une mauvaise récolte pour amener une disette d'autant plus terrible que, même en temps ordinaire, le froment et le riz sont quatre ou cinq fois plus chers dans certains grands centres populeux, Téhéran et Méched par exemple, que sur les lieux de production. En 1860, une famine générale éclata et Téhéran devint le théâtre de troubles sanglants; à dix ans d'intervalle, le fléau reparaissait, et Méched, sur 120,000 habitants, en perdait 80,000 par la faim. Les emblavures diminuent, alors que l'opium envahit de vastes espaces jadis couverts de céréales. Au dix-huitième siècle, Nadir-Chah avait voulu arrêter l'extension continue des wakoufs ou biens de mainmorte, et à cette fin il en avait confisqué un grand nombre au profit du domaine public. Mais la mainmorte s'est vite reconstituée grâce à la protection dont le clergé couvre les propriétaires, ou plutôt les usufruitiers....

La grande, pour ne pas dire l'unique préoccupation du fonctionnaire persan, grand ou petit, est de se procurer des moudakkels, de faire « son beurre », comme dirait notre troupier dans son pittoresque argot. Qu'il ne soit pas très scrupuleux sur le choix des moyens, c'est ce que chacun comprendra sans peine, et deux anecdotes, que nous empruntons au livre de M. Orsolle, sont à cet endroit plus qu'édifiantes. « Un voyageur, témoin des exactions d'un gouverneur, lui disait un jour : « Ne craignez-vous pas de tarir la source de vos « revenus en pressurant ainsi vos administrés? Un « âne chargé d'un fardeau convenable vit et travaille « longtemps; il crèverait vite sous des charges « extraordinaires. — Que l'âne crève si cela lui fait « plaisir, telle fut la réponse de ce fonctionnaire mo- « dèle; je m'en soucie fort peu et ce n'est pas pour son « bien-être que je me suis chargé du fardeau d'un « gouvernement. Que je m'enrichisse, et crèvent les « ânes, les ânesses et les petits ânons ! » — Tel était aussi, sans doute, le sentiment de Zill-i-Sultan, gouverneur de plusieurs provinces et frère puîné de l'héritier présomptif de la couronne, lorsqu'il tendit le plus abominable guet-apens aux chefs des Bakhtyaris. Ce nomade énormément riche s'était rendu à Ispahan pour présenter ses hommages au prince. Zill-i-Sultan le reçut à merveille, le fit asseoir à sa table et finalement joua une partie de dames avec lui. Le jeu fini, l'amphitryon avertit le chef nomade qu'il avait reçu l'ordre de le mettre à mort, parce que le chah s'était alarmé de ses grandes richesses et de ses velléités d'indépendance; il voulut bien ajouter cependant que si son hôte lui signait une obligation de quatre millions de francs, il croyait pouvoir se porter garant de sa vie et de sa liberté. Le Bakhtyari signa et se retira dans sa chambre, s'estimant fort heureux, *in petto*, d'en être quitte à si bon marché. Quelques instants après, un serviteur lui apporta une tasse de café de la part de Zill-i-Sultan. En Orient, ce breuvage, généralement anodin, a, dans certains cas spéciaux, des effets foudroyants assez analogues à ceux d'une forte dose de strychnine. Le nomade refusa le café : « Libre au « prince, dit-il, de me faire tuer à coups de sabre; « mais je serais un lâche de couvrir son crime par un « empoisonnement volontaire. — Qu'il soit fait comme « il le désire », répondit Zill-i-Sultan, et le Bakhtyari fut haché sur place.... »

En principe, depuis 1875, l'armée régulière est recrutée par voie de tirage au sort avec remplacement. En fait, l'ancien système est resté en vigueur : chaque district doit fournir un nombre d'hommes déterminé; les mollahs, les marchands et les artisans sont exemptés, et à plus forte raison tous ceux qui payent une somme suffisante aux officiers chargés du recrutement. Les charges militaires pèsent ainsi sur les paysans et les gens les plus pauvres; souvent les habitants d'un village se cotisent pour réunir une somme d'argent qu'ils offrent aux plus mauvais sujets de la commune pour les décider à se laisser inscrire sur les rôles. Excellent moyen de se débarasser des mauvais drôles, d'autant plus employé que les villages sont responsables des délits commis sur leur territoire, et tenus d'indemniser ceux qui en ont souffert.

La solde est payée d'une façon très irrégulière, et quelquefois même pas du tout; alors les infortunés soldats se rattrapent de leur arriéré en pillant un district, surtout s'ils sont Turcs. Parfois un régiment se mutine; alors on le licencie, et tout le monde est content : les soldats parce qu'ils sont libérés du service, les officiers parce qu'ils gardent l'argent. En campagne, le sort des soldats persans est des plus pénibles : il n'y a ni intendance, ni approvisionnements; les troupes vivent comme elles peuvent, et c'est sans doute pour se faire la main qu'elles pillent indifféremment tous les districts qu'elles traversent, amis ou ennemis. Il est vrai que leur détresse est quelquefois effroyable : on a vu des bataillons réduits à brouter l'herbe, et il n'y a pas bien longtemps, tout un corps expéditionnaire envoyé contre les Turkomans périt d'inanition. Ces malheureux, mal payés, mal nourris, se battent toutefois avec courage, et l'on doit se rappeler à leur honneur qu'en 1857 des régiments auxquels on avait oublié de donner des cartouches attaquèrent à la baïonnette les retranchements anglais.

Actuellement la Russie est toute puissante à Téhéran : c'est ce que prouve le rejet de la convention Reuter, l'accueil fait aux fugitifs afghans, le traité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

délimitant le Turkestan et la Perse, conclu en 1882, tout à l'avantage de la Russie et lui cédant les prétentions du chah sur Merv et Sarakhs. « La Perse, s'écrie M. Orsolle, se russifie lentement et sûrement; satisfait de jouir des avantages de la conquête sans en subir les charges, le gouvernement impérial est prodigue d'attentions envers le Roi des Rois. Cependant le véritable souverain n'est pas celui qui demeure dans l'Ark et qu'on n'aborde qu'à genoux, mais le diplomate dont le palais disgracieux, gardé par les Cosaques, se cache dans un coin de l'enceinte royale tout près du Bazar; c'est de là que viennent des conseils, toujours exécutés comme des ordres. Le chah règne et ne gouverne pas; *le Roi des Rois, élevé comme la planète Saturne, Pôle de l'Univers, Puits de Science, Marchepied du Ciel, Souverain sublime à qui le Soleil sert d'étendard et dont la magnificence est semblable à celle des Cieux, Monarque dont les armées sont nombreuses comme les étoiles, Distributeur des couronnes aux princes qui règnent par sa permission sur les trônes de la Terre*, bref *l'Idole du Monde et l'ombre de Dieu*, n'est plus que le vice-roi d'une province russe. »

(Ad.-F. de Fontpertuis. *Économiste Français.*)

Inde. — Dans ses *Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'extrême Orient*, sir Alfred Lyall, gouverneur général des provinces du Nord-Est de l'Inde, attaque vivement une assertion de M. Max Muller, qui a dit un jour que le Brahmanisme était en voie de disparition. Loin de là, au fur et à mesure que les tribus anaryennes de l'Inde centrale s'élèvent dans l'échelle sociale, elles entrent dans ses cadres et acceptent les services des Brahmanes comme pour consacrer leur *respectability* de fraîche date. Des mouvements religieux constants, des sortes de « réveils » se produisent parmi ces 240 millions d'habitants, sur lesquels la minorité musulmane est seulement de 50 millions; ils donnent naissance à de nouvelles castes, tandis que celles fondées sur l'origine ethnologique et la profession sont en voie de dissolution.

Les principales places de commerce au Cambodge, dit l'*Économiste français*, sont Pnôm-Penh, la capitale, dont la situation aux Quatre-Bras devait faire un entrepôt important, Banam pour le riz, Kâmpot pour l'exportation du cuivre, Kâmpong-Luong et Pursat pour la cardamome, Kâmpong-Luong pour la gomme-gutte; Kâmpong-Chuang pour les poteries et le sel; l'île de Khnoc-Tru à l'entrée du Grand-Lac, dépôt de marchandises pour les pêcheurs; Cua-Sutin, marché de coton, et Kratié où se font les échanges avec le Laos. Les marchands chinois ou indigènes apportent à Kratié la laque, la cire, l'ivoire, les cornes, les peaux, la cardamome et l'ortie de Chine. Les importations européennes portent principalement sur le fer, les armes, la poudre, le plomb, la quincaillerie, les outils, les draps, les cotonnades, la mercerie, la parfumerie, les alcools et les liqueurs. Les importations chinoises comprennent des feuilles d'or, des fruits, des confitures, des drogues et des plantes médicinales, des coffres laqués, des cuirs vernis. L'Inde autrefois envoyait de l'opium au Cambodge par Singapour; depuis l'introduction de la régie française, cette marchandise est importée par Saigon.

Quant aux exportations, qui se font toutes par l'intermédiaire de la Cochinchine française, elles consistent en poivre, en peaux et en cornes de bœuf et de buffle, en bœuf pour l'approvisionnement de Saigon, en coton, en riz, en feuilles de bétel fraîches, en nattes, en bois de construction, d'ébénisterie et de teinturerie, en résines, en poissons salés, etc., etc. Elles représentent aujourd'hui une valeur de 6 à 7 millions de francs; mais il y a plusieurs autres produits, tels que le vermicelle fait avec de la farine de riz, les légumes, les fruits, les fers de Kâmpong-Soai, le bambou, le rotin, les briques, les tuiles, etc., qui sont aujourd'hui peu ou point exportés, et qui pourraient l'être, quelquefois sur une assez grande échelle, si les voies de communication du pays étaient plus développées.

Actuellement, ces voies font tout à fait défaut au Cambodge; les anciennes routes, ouvertes autrefois par le prédécesseur de Norodom entre Pnôm-Penh, Oudong et Kâmpot, ne sont plus entretenues; les quelques voies susceptibles de rendre des services sont celles qui sont établies sur les travaux des anciens Khmers.

Pour le moment, le meilleur et le plus simple moyen de transport, c'est l'éléphant; il franchit la plupart des obstacles qui interdisent aux charrettes l'accès de nombreux points, et parmi beaucoup d'avantages sur les autres modes de locomotion il possède, grâce à sa haute taille, celui d'éviter au voyageur la poussière du chemin et de lui permettre d'embrasser de l'œil le terrain qu'il parcourt. Sa marche n'excède guerre d'ordinaire quatre kilomètres et demi par heure; mais s'il développe tous ses moyens, les emjambées s'agrandissent rapidement, sans que l'allure soit changée. C'est toujours le pas, mais un pas accéléré et gigantesque qui défie le galop du cheval. La valeur d'un éléphant est calculée sur sa taille; il vaut un certain nombre de dollars la coudée (40 centimètres). Le mâle a plus de valeur que la femelle, et l'on achète difficilement un bon éléphant à moins de 6 à 8 barres d'argent, soit 450 à 600 francs. Les propriétaires d'éléphants les louent ordinairement 5 francs par jour pour des courses fatigantes et de peu de durée; s'agit-il d'un voyage de longue durée, où un long séjour au point d'arrivée donne du repos aux bêtes, ce prix est bien inférieur.

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1256e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage chez les Bénadirs, les Çomalis et les Wagogouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Coiffures des gens d'une noce à Guélédi, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des photographies et des documents fournis par l'auteur.

Toilette du café, dessin de Riou, d'après les photographies et des documents fournis par l'auteur.

Fumigations et toilette des femmes, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis de l'auteur.

Supplice des esclaves chez les Mombelines, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Esclaves enchaînés revenant aux champs, dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.

Rencontre désagréable dans les jungles, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Mésaventure avec un aigle pêcheur, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Comédie du poison, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Terreur des Çomalis devant le soleil rouge, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

Mon arme s'abattit, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.

FAITS DIVERS

EUROPE

Espagne. — M. Cuervo est en train de publier à Paris un ouvrage monumental, ayant pour titre :

Diccionario de construccion y regimen de la lengua castellana, por R. J. Cuervo — Roger y F. Chernovicz, 1884.

On calcule que l'ouvrage comprendra 12 grands volumes de mille pages chacun.

Webster, Freund, Littré, seront dépassés par M. Rufino Cuervo, à ce qu'il paraît.

M. Cuervo est dignement connu par ses travaux littéraires. (*Revue Sud-Américaine.*)

Grèce. — Vingt-trois ans d'observations (1859-1882) donnent pour le climat d'Athènes (altitude : 103 mètres), une moyenne de 17°,4, la moyenne de janvier étant de 8°,2, celle d'avril de 15°, celle de juillet de 27°, celle d'octobre de 18°,8. La hauteur des pluies y est de 408 millimètres en 72 à 73 jours, l'hiver donnant 160 millimètres en 28 à 29 jours, le printemps 80 millimètres en 19 à 20 jours, l'été 29 millimètres en 5 à 6 jours, l'automne 139 millimètres en 18 à 19 jours. (*Mittheilungen.*)

ASIE.

Chine. — Dans un article publié par la *Osterreichische Monatschrift für den Orient*, M. de Richthofen dit que la houille ne fait défaut à aucune des provinces de la Chine.

Les gisements les plus importants de tous se trouvent dans la moitié sud du Chan-si, dans le sud du Hou-nan, et dans l'ouest du Chan-toung. Le gisement du sud-est du Chan-si est d'une étendue immense, 14,000 milles carrés (mesure anglaise); sa contenance est de 730 milliards de tonnes métriques. En calculant l'exploitation annuelle du charbon de terre dans le monde entier à 300 millions de tonnes (du moins c'était le chiffre en 1878), ce gisement pourrait suffire aux demandes durant une période de 2433 ans, à supposer que toute la masse puisse être exploitée.

Cette houille du Chan-si est de l'excellent anthracite, bien supérieur même à celui de la Pennsylvanie, l'endroit le plus renommé pour la richesse et la bonne qualité de sa houille.

Dans le sud-ouest de la même province, se trouve un gisement d'une étendue aussi considérable, mais ici c'est de la houille bitumineuse. L'extraction en est des plus faciles; M. de Richthofen cite à l'appui le fait suivant.

Les missionnaires catholiques de Taiyouen, qui est la capitale de la province, ont coutume d'envoyer aux mines, situées à 20 kilomètres dans la montagne, un chariot attelé de deux chevaux qui ramènent un chargement du poids d'une tonne à une tonne un tiers de houille pour le prix de 100 *sien* ou 18 kreutzer seulement (le kreutzer = 0 fr. 04). Il est vrai que, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette faible distance, le transport coûte 3 florins ou 7 fr. 50 (le florin autrichien = 2 fr. 50).

L'extraction annuelle de la houille en Chine, l'auteur l'évalue à 2,965,000 tonnes, ou à peu près 3 millions de tonnes pour les dix-huit provinces, y compris la Mandchourie méridionale.

Que ces mines de houille soient exploitées, comme elles le seront sans doute bientôt, et grâce à l'abondance du produit et au bon marché de la main-d'œuvre, il pourra se créer en Chine, sous la direction d'étrangers, des installations industrielles de premier ordre.

Les étoffes tissées pourront y être produites à un prix défiant toute concurrence. Il pourra donc arriver que l'Occident soit obligé de payer en argent effectif le thé et la soie qu'il demande aujourd'hui à la Chine, en sorte que c'est à elle surtout que profitera l'essor de l'industrie houillère ainsi que l'établissement de voies ferrées sur son territoire.

(*Comptes rendus de la Société de Géographie de Paris*).

AFRIQUE.

Afrique Australe. — Pendant son séjour au pays des Damaras, le Dr Pechuel-Losche a eu diverses occasions de s'entretenir avec des traitants venant de l'intérieur et ce qu'ils lui ont raconté nous apprend que l'hydrographie de l'Afrique australe a subi de grandes modifications dans ces derniers temps. Le lac Ngami est à sec, il a disparu, les animaux ont émigré, la végétation est anéantie. (*Mittheilungen.*)

OCÉANIE.

Mégalonésie. — Un réseau assez serré de stations pluviométriques s'étend maintenant sur les Indes Hollandaises. En 1883 leur nombre était déjà de 181, dont 82 à Java, 28 à Sumatra, 9 à Bornéo, 16 à Célèbes.

Pour un grand nombre de ces stations il y a déjà des moyennes de cinq ans (1879-1883) dont M. Woeikof (*Osterreichische Zeitschrift für Meteorologie*) a tiré un tableau très intéressant de la répartition des pluies dans la contrée qui est, dans l'ensemble, la grande région la plus humide au monde. Sans doute il n'y a pas en Mégalonésie d'abats d'eau comparables à ceux de l'Inde, puisque le maximum de Buitenzorg n'est que de 499 centimètres, mais aussi aucune station n'y descend au dessous de 109 centimètres, et de vastes étendues en reçoivent de 200 à 300.

La plaine septentrionale de la portion occidentale de Java reçoit 215 centimètres par an, quantité qui augmente à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur, et dans la montagne de l'ouest la moyenne de 16 stations est de 317 centimètres : moyenne atteinte ou dépassée par 11 de ces stations sur 16. Dans les montagnes centrales de l'île, la moyenne annuelle est de 288, mais au sud-ouest de ces monts la plaine boisée du Seraju et le littoral près Tjilatjap en donnent 385. Dans l'est du Java (à partir du 111 méridien) la côte, y compris celle de Madoura, reçoit 148 centimètres et l'intérieur 220. Bima, sur l'île de Soumbaya, a 109 pour moyenne, Koupang, sur l'île de Timor, 145....

A Sumatra, les stations du sud-ouest, sur le littoral, donnent 467 centimètres, celles de la montagne 271, celle de la côte et de la plaine du nord-est 241.

Dans la partie néderlandaise de Bornéo, il tombe en moyenne 280 centimètres, le maximum (363) est dans l'intérieur, à Sintang ; le minimum (235) sur la côte du nord, à Bandjermassing. Il n'y a malheureusement pas de stations sur le rivage oriental de l'île.

A Célèbes, grand contraste entre la côte tournée vers la mousson du nord-ouest et celle qui ne l'est pas : celle-ci nous donne, à trois stations 254, 117, 163 centimètres, celle-là 346, 230, 312.

Ternate, près de la côte E. d'Halmahéra (Célèbes), dans une situation abritée de la mousson du nord-ouest, justement comme Menado sur Célèbes même, a une moyenne de 240 centimètres, celle de Menado étant de 279.

Dans les Moluques méridionales, la côte du sud est plus mouillée que celle du nord : ainsi, à Amboine, le littoral du midi reçoit 375 millimètres, celui du nord 251 ; Sérang (Céram) donne respectivement 297 et 215, la côte méridionale de Saparua 342, le littoral oriental de Bourou 168....

(Supan : *Mittheilungen.*)

Nouvelle-Guinée. — D'après une convention passée entre l'Allemagne et l'Angleterre, les limites communes des possessions respectives de ces deux pays ont été fixées dans l'est de la Nouvelle-Guinée, l'ouest étant depuis longtemps chose hollandaise.

La portion néderlandaise de la grande île embrasse 38,214,000 hectares, auxquels on suppose environ 250,000 habitants.

La portion anglaise, sud-est et est extrême, a 22,157,000 hectares auxquels on suppose 133,000 habitants ; plus en dehors de la partie continentale, 753,000 hectares et 4500 habitants pour les îles devant la pointe du sud-est : îles d'Entrecasteaux, Woodlark, Laughlan et l'archipel des Louisiades — soit en tout, 22,910,000 hectares et 137,500 âmes.

La portion allemande, au nord-est de l'île, a pris le nom (peu géographique et sans aucune saveur) de Kaïser Wilhelms Land, Pays de l'empereur Guillaume. Elle couvre 18,165,000 hectares avec 109,000 habitants. En lui ajoutant ses dépendances pour 4,710,000 hectares et 188,000 habitants, cette nouvelle colonie allemande a 297,000 personnes sur 22,875,000 hectares. Ces dépendances, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Irlande, Nouveau-Hanovre, îles de l'Amirauté, des Anachorètes, de l'Ermite, île Longue, îles Rook, îles Dampier, ont pris depuis l'annexion à l'Allemagne le nom d'archipel Bismark. (D'après les *Mittheilungen*).

Australie. — Depuis le voyage du docteur R. von Lendenfeld dans les Alpes australiennes en janvier 1885, il n'y a plus lieu de regarder le Kosciusko comme le plus haut mont d'Australie. Des nivellements ont appris au docteur que la royauté de ces montagnes n'appartient pas au Kosciusko, qui ne s'élève qu'à 2186 mètres, mais bien au mont Clarke, qui se dresse plus au sud, à la hauteur de 2212 mètres.

(D'après les *Mittheilungen*.)

Nouvelles-Hébrides. — La conquête pacifique de l'archipel des Nouvelles-Hébrides est, comme on a pu le voir à propos de l'île de Mallicolo, en bonne voie d'exécution.

Après l'île Sandwich, l'île Mallicolo. La conquête se fait peu à peu, non par la force, mais simplement au moyen de contrats passés d'un mutuel accord entre la Compagnie calédonienne, dont M. Higginson est le directeur, et les grands et petits chefs sauvages des îles qui forment l'archipel des Nouvelles-Hébrides.

Voici comment, à la suite de quelle résolution rapide, les indigènes de l'une des principales terres des Nouvelles-Hébrides viennent d'être placés, et cela de leur propre mouvement, sous notre protection. Tout le mérite de cette affaire revient à M. Higginson, qui, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, a témoigné de son ardente affection pour son pays d'adoption.

Le 26 octobre, à Nouméa, à l'arrivée de la malle d'Australie, la Compagnie calédonienne et son directeur apprenaient que le Parlement de la Nouvelle-Zélande avait favorisé la création d'une société ayant pour objet de pousser à l'extension de l'influence anglaise aux Nouvelles-Hébrides. Le capital souscrit devait s'élever à vingt-cinq millions de francs, avec jouissance d'un intérêt annuel de 5 pour 100 garanti par le Parlement néo-zélandais.

Pour étouffer dans son germe une création qui ne pouvait être que nuisible aux intérêts de la Nouvelle-Calédonie, il fut décidé qu'on arriverait avant les Néo-Zélandais à Mallicolo, et tout fut mis en œuvre pour cela.

Dès le 3 novembre, MM. Higginson, Legros, capitaine d'infanterie de marine en congé, Violette, Dubuisson et quelques employés de la Compagnie calédonienne quittaient Nouméa à bord du bateau à vapeur français, le *Ne Oblie*, capitaine Martin.

Le 9, après avoir touché à Port-Villa, puis à Port-Havannah de l'île Sandwich, l'expédition jeta l'ancre devant l'île Mallicolo, dans la baie admirable à laquelle Cook a donné le nom de Port-Sandwich. La baie, parfaitement abritée, entourée d'une végétation magnifique, ne peut être comparée qu'à celle de Sydney par son étendue et sa beauté.

Le lendemain de l'arrivée du *Ne Oblie* à Port-Sandwich, presque dès l'aurore, la plage se couvrait d'indigènes, très intrigués, paraît-il, par la forme bizarre du *Chevert*. Après quelques heures d'hésitation, des pirogues se dirigèrent vers le bateau français et déposèrent sur le pont une cinquantaine de Néo-Hébridais, la fine fleur de Mallicolo, et dont les plus marquants étaient Néam Bangéré, grand chef; Naim Macoré, petit chef; Tambou, grand chef de la tribu des Bengao; des guerriers, etc.

Tous ces personnages, après avoir reçu quelques cadeaux d'une insignifiance par trop grande, demandèrent la faveur de trafiquer avec la Compagnie calédonienne, de se considérer comme des sujets français et, en outre, d'être autorisés à arborer nos couleurs.

C'était le programme attendu, désiré, et on promit de l'exécuter.

Un contrat au bas duquel M. Higginson mit sa signature fut aussitôt rédigé; les chefs y mirent tous à côté leurs croix, mais leurs mains ne les tracèrent qu'après avoir entendu un interprète bien connu d'eux en faire la traduction.

Si l'on cherche l'île Mallicolo sur les cartes, elle se rencontrera par 16° 15′ latitude sud et 165° 11′ longitude est. Son circuit est de 160 kilomètres environ. Sa population est évaluée à 6000 individus. Cook compare les naturels à des orangs-outangs. Les femmes se teignent les cheveux en rouge, non par coquetterie, mais parce que la chaux dont elles les saupoudrent tue la vermine. Contraste singulier! Ces êtres réellement hideux vivent pourtant au milieu de la végétation la plus belle du monde: là se trouvent en effet les ébéniers, le bois de santal et des forêts immenses de cocotiers. (*Temps*.)

Iles Sandwih. — L'émigration des Japonais pour les îles Sandwich a commencé. 850 personnes sont parties en bateau à vapeur pour Honoloulo, la capitale de l'archipel. (*Japon Hérald*.)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1287e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage chez les Bénadirs, les Çomalis et les Bayouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Bédouins potier et sculpteur, dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.
Une scène de la fête du Id Neyrouse à Guélidi, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des photographies et des documents fournis par l'auteur.
Poteries et objets en bois faits par les Bédouins, dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après nature.
Danse des Abeuches, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Un heureux coup de fusil, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Caravane passant la Ouébi à Guélidi, dessin de Riou, d'après des photographies et des documents fournis par l'auteur.
Cours de la Ouébi Doboï, de Galouine à Chidlé, carte.
Type de Guecerkoudch, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.
Type de Gogohouine, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.
Chasse aux marabouts, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Le premier archer du Guélidi, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Quatre importants chemins de fer viennent d'être déclarés d'utilité publique, dont deux dans la province d'Oran, la première qui aura son réseau achevé.

L'une, c'est la ligne de Mostaganem, port de mer, à Tiaret, ville au seuil des Hauts Plateaux, à 1083 mètres d'altitude.

La seconde, c'est la ligne de la Tabia à Tlemcen : la Tabia est une station du chemin de fer d'Oran à Ras-el-Ma, au sud de Sidi-bel-Abbès, dans la vallée de la Mekerra ou Sig.

La troisième, c'est, à l'autre extrémité de l'Algérie, la ligne de Souk-Ahras à Tébessa, qui reliera Bône et la haute Medjerda avec la place forte de l'angle sud-est du Tell algérien, Tébessa, destinée à être avant longtemps reliée, d'une part au port de Gabès, d'autre part à Constantine.

La quatrième, qui est justement un tronçon du futur chemin de fer de Tébessa à Constantine, mènera de la petite ville d'Aïn-Beïda aux Ouled-Rahmoun, station de la ligne de Constantine à Biskara.

— Au commencement de juin a été ouvert le tronçon de Ménerville à Palestro par les gorges de l'Isser : c'est là une portion de la grande ligne, du Grand Central de Tunis à Tlemcen, qui ne tardera guère, on l'espère, à être prolongée jusqu'à Fès.

— Les habitants de Kerrata, village de la province de Constantine à l'entrée des fameuses gorges du Chabet-el-Akhra, viennent de demander à changer ce nom de Kerrata en celui de Victor Hugo.

Mais il y a lieu de remarquer qu'un autre village de la même province a fait depuis longtemps la même demande bien avant la mort du poète.

— L'Oued-el-Hammam, commune située sur le chemin de fer d'Arzeu à Méchéria, en même temps que sur la route d'Oran à Mascara, sur le cours de l'Oued-el-Hammam, plus bas Habra, portera à l'avenir le nom de DUBLINEAU, en mémoire de l'ex-chasseur d'Afrique de ce nom, qui, avec un seul compagnon, a soutenu, en 1845, dans le blockaus d'Oued-el-Hammam, un siège de 7 jours, contre plus de 10,000 Arabes révoltés.

En même temps ce village, qui relevait de la commune de Mascara, est devenu le chef-lieu d'une nouvelle commune de plein exercice, celle de Dublineau.

De nombreuses communes sont projetées dans ce même département d'Oran : Aïn-Sidi Chérif, Bou-Khanéfis, Sidi-Khaled, Hammam-bou-Hadjar, Saint-Lucien, Oued-Imbert, Bosquet, les Trembles, Franchetti, Mercier, Lacombe, Ain-Trid, Ténizah, Aïn-Fékan, Aïn-Soffra, Chabat-el-Leham, l'Hillil, Ben-Farréa.

— Le village de Merdès, commune de Zérizer, arrondissement de Bône, au pied de la montagne, près de l'Oued-bou-Namoussa, branche du fleuve Mafrag, à la lisière de la plaine de Bône, prend le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nom de COMBES, « en vue de perpétuer la mémoire du colonel Combes, mort à la tête des troupes sur la brèche de Constantine. »

— Nouvelle commune dans la province de Constantine, dans la plaine de Bône, qu'on range parmi les plus fécondes en Algérie, sur le cours de la Bou-Namoussa ou rivière aux Moustiques. C'est MORRIS, qui comprend les villages de Morris et de Zérizer et la tribu des Béni-Urgine.

— En 1884, la province d'Alger possédait 21,007 hectares de vignes, répartis comme suit entre les divers arrondissements :

Alger.	16,609	hectares
Miliana.	1,432	—
Médéa.	1,299	—
Tizi-Ouzou. . . .	1,274	—
Orléanville. . . .	392	—

Les communes ayant plus de 1000 hectares étaient :

Chéragas.	1,749	hectares
Blida.	1,285	—
Boufarik.	1,272	—

Les communes ayant de 500 à 1000 hectares étaient :

Coléa.	966	hectares
L'Arba.	703	—
Marengo.	662	—
Draria.	540	—
Guyotville.	500	—

La province d'Oran, où l'on plante encore plus de vignes que dans la province d'Alger, ne tardera à atteindre cette dernière : l'étendue de son vignoble était de 15,060 hectares en 1882, de 17,875 en 1883.

— A Aïn-el-Hadjar, se trouve une famille ainsi composée : Gimenès, Simon-Lucas, 108 ans, sans profession, père de 1° Gimenès François, âgé de 78 ans, employé à l'usine; père de 2° Gimenès Lucas, âgé de 46 ans, employé à l'usine; père de 3° Gimenès François, âgé de 26 ans, employé à la gare; père de 4° Gimenès Lucas, âgé de 1 an, marmot. Et tous ont bon pied, bon œil.... (*Petit Algérien.*)

— El Amri, où l'on voit encore les traces des batailles de 1871, est une oasis assez petite et où l'eau n'abonde pas. Les Arabes qui l'habitent passent pour singulièrement indociles et pillards. Les crimes contre les personnes y sont fréquents aussi bien que les vols. La plus grande partie des palmiers d'El Amri appartiennent à MM. Treille et Forcioli, et leur intendant, M. Mersebille, dirige avec intelligence et adresse cette remarquable exploitation.

Depuis quelques année l'eau a été aménagée avec plus de soins; de jeunes palmiers ont été confiés aux sables et l'oasis grandit comme à vue d'œil.

J'en dirai autant de Foukala, qu'ont achetée MM. Fau et Foureau. Je conseille à ceux qui médisent de notre aptitude à coloniser, de venir ici: ils verront si nous manquons de la hardiesse nécessaire pour concevoir un grand dessein, du courage et de la persévérance qu'il faut pour l'accomplir. Qu'on suive l'exemple donné par ces jeunes gens, de Paris ou de Constantine, et bientôt se fera la lente et fructueuse conquête de l'Extrême Sud.

(E. CAT. : *Bulletin de la Société de Géographie de Constantine.*)

— Au détour d'une série de petites collines, le terrain devient argileux et l'on aperçoit la longue ligne de palmiers des Ouled-Djellal, orientée dans le sens de l'Est à l'Ouest, parallèlement au cours de l'Oued-Djédi.

Une mosquée dont le minaret aigu se lève très haut dans les airs domine tout cet ensemble; puis on voit la masse confuse des constructions et des jardins.

Tout cela, d'un vert sombre ou d'un blanc sale émergeant au-dessus du sol rouge, produit un très grand effet, surtout à l'heure du soleil couchant.

Cette impression ne se dément point lorsqu'on arrive sur la grande place des Ouled-Djellal.

L'aire en a environ 300 mètres de côté, et elle est ornée d'une grande mosquée et de plusieurs belles maisons. De larges files de chameaux sont couchés çà et là, attendant qu'on les charge ou qu'on les décharge, et toute une foule bariolée s'agite et se démène pour vendre et pour acheter les choses les plus étranges.

Tout le monde semble y porter beaucoup d'entrain et de vie, et l'aspect général est celui d'une grande ville au milieu du Désert. Les villes de Sahara, comme Aïn-Salah et Ghadamès, doivent avoir une physionomie à peu près semblable. Ce qui ajoute à la ressemblance c'est que les Ouled-Djellal ne voient pas souvent d'Européens dans leurs murs. Seuls les officiers du Bureau Arabe de Biskra y viennent de temps à autre.

Aussi notre arrivée produisit-elle une certaine émotion dans l'endroit, et une troupe d'enfants, qui allait grossissant à chaque rue, nous fit escorte jusqu'à la maison du cadi, Si-Brahim, où nous reçûmes une large hospitalité.

La ville des Ouled-Djellal est vraiment une des plus importantes de l'Extrême Sud, car l'oasis compte 45,000 palmiers et le cheik accuse 1400 maisons ; la plupart sont très bien bâties et on peut voir, dans l'intérieur, de nombreuses colonnes en grès ou en marbre provenant des carrières de l'Oued-Djédi. Chacune a des murs élevés d'environ de 4 à 5 mètres et est entourée d'un jardin de palmiers.

Une chose à remarquer, c'est que cette ville ne s'est point formée sur un point où l'eau abonde ; il n'y a point de source sur tout le territoire; il n'y a pas non plus de puits distribuant l'eau dans toute l'oasis comme cela se voit dans l'Oued-Rir, mais chaque mai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son a son puits spécial d'où l'eau est tirée par des procédés très divers.

Ici ce sont des mulets ou des chameaux faisant tourner une noria ou tirant une corde qui s'enroule et se déroule sur un treuil ; ailleurs ce sont des enfants.

Même, autrefois, le gouvernement français avait procuré à l'oasis une quarantaine de pompes aspirantes et foulantes; mais les habitants ne surent pas les réparer lorsqu'il était nécessaire, et une seule est aujourd'hui en usage, encore est-elle en très mauvais état. Ainsi les habitants entretiennent leurs palmiers par un travail de tous les jours, bien moins favorisés en cela que les autres Sahariens, qui ont dans l'année de très long loisirs.

Disons, toutefois, qu'ils se déchargent des travaux les plus durs sur leurs enfants et sur leurs femmes, et que, laissant à ceux-ci la part la plus rude, beaucoup vivent en grands seigneurs. Je pus le constater lorsque je demandai aux cheiks et aux k'bars assemblés s'ils voulaient avoir une école française chez eux.

Après s'être concerté et avoir comploté quelques heures, celui qui portait la parole me dit : « Nous voudrions pouvoir aller à l'école, mais ne pensez pas à nos enfants ; ils travaillent toute la journée et nous avons bien besoin d'eux. » Un autre ajouta : « Si c'est écrit dans la volonté de Dieu et dans celle du gouvernement, nous irons à l'école et nos enfants aussi, mais si nous ne sommes pas forcés nous ne les enverrons pas. »

Ils me dirent encore qu'ils n'avaient point de rapports fréquents avec nous et que si quelques-uns d'entre eux s'éloignaient du pays, ils allaient ordinairement à Alger pour vendre leurs dattes : ils y trouvaient toujours quelque Arabe pour leur servir d'interprète et n'avaient pas besoin de savoir notre langue.

Je compris même que, dans leur pensée, savoir un peu de français c'est commencer à prendre nos habitudes, qu'ils regardent comme des vices.

Je livre ceci aux réflexions des personnes qui s'occupent de l'instruction des Indigènes ; il en ressort, suivant nous, que l'obligation est le vrai moyen pour triompher des résistances de nos Indigènes, l'Arabe est toujours l'homme qui ne fait volontiers que ce qu'on lui commande.

Les environs de Ouled-Djellal sont vraiment assez curieux.

D'abord, on peut voir l'Oued-Djédi qui passe au sud du village et qui a, en cet endroit, au moins un kilomètre de large ; mais le lit est encombré et aucune goutte d'eau n'indique qu'on est en face d'une grande rivière saharienne ; pourtant, en quelques années exceptionnelles, le fleuve se remplit tout à coup jusqu'au bord. Les habitants m'ont dit avoir vu l'Oued-Djédi franchir ses deux rives, inonder la plaine tout autour, déraciner et emporter des centaines de palmiers.

J'avais peine à croire ce dire des Indigènes, mais justement, dans ces derniers temps, une crue terrible de l'Oued-Djédi a détruit une partie de Laghouat, et dans les Zibans, toutes les portions basses du pays sont restées plusieurs jours sous les eaux.

Sur la rive droite du fleuve se trouvent de belles carrières de marbre et de pierre, que les Indigènes exploitent tant bien que mal.

A quelques kilomètres des Ouled-Djellal, nous pûmes visiter aussi une oasis de 20.000 palmiers appelée Sidi-Khaled.

L'oasis de Sidi-Khaled est grande et animée, presque tout autant que la précédente ; les maisons y sont bien construites et un grand nombre de mosquées s'élèvent sur divers points de la ville. La plus grande a un minaret assez élevé, au sommet duquel on monte par un escalier d'une quarantaine de marches d'où l'on découvre une très belle vue sur la plaine.

Les habitants ont été longtemps en guerre avec leurs voisins les Ouled-Djellal et ils gardent toujours une certaine hostilité les uns vis-à-vis des autres. L'on m'a dit que le caïd actuel, qui administre à la fois les deux oasis, avait seul réussi à éviter des conflits, auxquels les esprits des uns et des autres sont toujours disposés.

Au-delà de Sidi-Khaled, nous n'avions plus devant nous, vers l'Ouest, que le Désert presque à l'infini. Il faut six jours de marche à travers un pays absolument inhabité et stérile pour arriver à quelques villages voisins de Laghouat.

(E. Cat. : *Bulletin de la Société de Géographie de Constantine.*)

Sénégal. — La réception de la ligne du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis a été prononcée par un arrêté du gouverneur en date du 3 juillet et la mise en exploitation a compté à partir du 6 juillet.

L'inauguration a été l'occasion de fêtes qui avaient attiré une affluence considérable de noirs accourus de tous les points du Cayor. La plupart des colons de Saint-Louis et de Dakar avaient tenu à assister à cet événement qui, on ne peut en douter, aura la plus grande influence sur la prospérité du Sénégal. Après la cérémonie officielle, pendant laquelle de nombreux discours ont été prononcés, un grand dîner a réuni les invités de la Compagnie et des toasts ont été portés à la prospérité de l'entreprise, à l'avenir du Sénégal et à la mère patrie.

Au lendemain de l'inauguration, paraissait le premier numéro du *Réveil du Sénégal*, le premier journal publié dans cette colonie. Nous faisons tous nos vœux pour la prospérité de cette petite feuille qui rendra, nous l'espérons, de grands services, en donnant des renseignements complets sur nos vastes possessions de l'Afrique occidentale. (*Temps.*)

12 505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1288e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage chez les Bénadirs, les Çomalis et les Bayouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Poursuivi par les guêpes, dessin de Riou, d'après le texte et les documents fournis par l'auteur.
Moulin pour triturer le sésame, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie de l'auteur.
Hétérocéphale (Heterocephalus glaber), dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. (1/2 grandeur naturelle.)
Chasse aux hétérocéphales, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
École du Coran, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Un barde çomali, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis et des documents fournis par l'auteur.
Un après-midi chez la favorite du cheik des Gobrons, dessin de Riou, d'après des photographies et des documents fournis par l'auteur.
Juma se jetant aux pieds d'Omar Yousouf, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Deux Bédouines affolées se précipitent vers nous, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Une femme s'accroche à mes vêtements, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
De Belgub à Ouarman; la caravane dans la forêt, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Bédouin gardant ses troupeaux, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Ghat. — Ghat ou Rhat compte 600 maisons et 4000 personnes.

Les femmes seules y représentent la tribu primitive des Hâdjenen, et comme le droit berbère leur réserve l'administration de tout ce qu'elles possèdent, c'est elles seules qui disposent des maisons, des sources, des jardins.

Ce fait a contribué à conserver à Rhat sa physionomie, ses mœurs, son idiome particulier. Il en est résulté aussi, au profit des femmes, un développement d'intelligence et un esprit d'initiative qui étonnent au milieu d'une société musulmane. Le costume des Rhatiens est, en général, celui des Touaregs : voile, blouse, long pantalon, vêtement de couleur provenant du Soudan. La langue de Rhat, quoique étant parente de celle des Touaregs, constitue bien un dialecte à part. (H. Duveyrier.)

Togo. — Les *Mittheilungen* évaluent à 40,000 le nombre des habitants du Togo, c'est-à-dire de la zone littorale de Guinée que l'Allemagne a rangée sous son protectorat, entre les établissements anglais de la Côte-d'Or (à l'ouest) et les établissements français des deux Popos et Porto-Novo (à l'est). La surface du pays protégé est d'environ 130,000 hectares.

Congo français. — Les limites actuelles de cette nouvelle Afrique française sont :

La rivière Chiloango, depuis l'Océan jusqu'à sa source la plus septentrionale; la crête de partage des eaux du Niari-Quillou et du Congo jusqu'au delà du méridien de Manyanga; une ligne à déterminer et qui, suivant autant que possible une division naturelle du terrain, aboutisse entre la station de Manyanga et la cataracte de Ntombo-Mataka, en un point situé sur la partie navigable du fleuve; le Congo jusqu'au Stanley-Pool; le Congo jusqu'à un point à déterminer en amont de la rivière Licona-Nkoundja; une ligne à déterminer depuis ce point jusqu'au 17e degré est de Greenwich, en suivant autant que possible la ligne de partage des eaux du bassin de la Licona-Nkoundja, qui fait partie des possessions françaises; le 17e degré de longitude est de Greenwich.

Au nord, les limites restent encore à déterminer. Il me sera cependant permis de dire ici que les droits de la France sur certaines parties des côtes situées au nord du Gabon sont assez démontrés pour que notre limite se trouve portée considérablement au nord de la ligne donnée par certaines cartes publiées récemment en Allemagne et en Belgique.

Quelle est la valeur de ces nouvelles possessions? Quel intérêt y a-t-il pour la France à occuper et à coloniser ces pays nouveaux? Ce sont là des questions auxquelles les uns répondent avec trop d'enthousiasme peut-être, et les autres peut-être avec trop de dédain et de mépris.

Il est certain que l'Ogôoué ne sera jamais rendu navigable; on pourrait cependant améliorer cette voie et la rendre utile et praticable à la batellerie. Le bassin de l'Ogôoué est généralement fertile et riche en produits naturels. Au contraire, le pays qui s'étend de l'Ogôoué à la rive du Congo est généralement infertile, à quelques exceptions près, et dans cette ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gion il y a peu ou point de produits naturels en dehors de l'ivoire. Il y a donc peu de chose à espérer de ce pays par lui-même, mais il est le commencement et l'aboutissement forcé de la route navigable qui ira drainer le haut du fleuve et il est habité par des populations intelligentes, bien supérieures à celles de l'Ogôoué; aussi sa possession a-t-elle un grand intérêt pour la France.

La région de la Licona, du côté de ses sources au moins, semble, elle aussi, fertile et riche.

Enfin, il y a lieu de croire, d'après les renseignements de ceux qui ont visité le Niari-Quillou, que ce bassin vaut mieux que le plateau Batéké. Il peut être comparé au bassin de l'Ogôoué; il est riche en caoutchouc et toutes les terres de la zone maritime sont fertiles.

Mais tous les produits naturels disparaîtront bientôt : il faut se tenir prêt à les remplacer par les produits de la culture, non de la culture abandonnée aux noirs seuls, mais de la culture dans laquelle le travail des indigènes sera dirigé par l'intelligence de l'homme civilisé. Les tentatives faites jusqu'ici ont donné de bons résultats.

Depuis quelques années une fièvre coloniale ardente, exagérée peut-être, agite les diverses nations civilisées; l'Afrique, et particulièrement la région qui nous occupe, en sont le principal objectif. De tous côtés de vastes compagnies se forment; des capitaux se réunissent pour marcher à la conquête commerciale de ce pays. La France, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Italie occupent de nouveaux territoires ou fondent des comptoirs. Le Portugal, autrefois le premier peuple colonisateur du monde, l'Espagne se réveillent d'un long engourdissement. La France, qui pendant longtemps a marché l'une des premières à la tête de ce mouvement, va-t-elle s'arrêter aujourd'hui et laisser occuper par d'autres les positions qu'elle a conquises? Personne de nous ne le voudrait. Il faut savoir se garder aussi bien des réactions non justifiées que des enthousiasmes irréfléchis. Du Gabon jusqu'à Brazzaville, à part les Pahouins querelleurs, tous les peuples sont paisibles et doux. Partout où je suis passé, les populations nous aiment.

Construire des routes, fonder des écoles, établir des postes pour protéger le commerce, organiser et civiliser le pays, telle est l'œuvre dévolue à la France. Elle n'y faillira point, et ne restera pas en arrière des nations anciennes et nouvelles qu'elle aura là-bas pour voisines ».

(Docteur Ballay : *Comptes rendus de la Société de Géographie de Paris.*)

Afrique centrale. — A une époque où l'Europe entière semble convoiter le centre de l'Afrique et l'attaque dans toutes les directions, il n'est pas sans intérêt de donner un aperçu des ressources que ce grand continent pourrait fournir à l'Europe.

L'impression la plus saillante que je rapporte de mon voyage aux Grands lacs, — et dans le cours de mon récit, je suis revenu souvent sur ce point, — c'est l'état de misère extrême dans lequel vit l'indigène du centre de l'Afrique, misère provenant de son apathie naturelle, et aussi, il faut le dire, de la stérilité du sol. Il habite de préférence un petit hameau d'une centaine de huttes au maximum : dans un grand village, il lui faudrait obéir à l'autorité tyrannique d'un chef. Son isolement ne lui permet pas, à vrai dire, de se défendre contre ses voisins, mais pour lui le grand chef dont il serait l'esclave est cent fois plus redoutable que des voisins qui se contenteront de piller ses cultures. En décembre, l'indigène défriche avec peine une petite terre qu'il ensemence en janvier et qu'il récolte en juin. Au bout de trois mois, il a mangé sa récolte, et, le reste de l'année, il vit des fruits du *puri*, de champignons, de racines, de miel sauvage....

Dans la saison maudite où les sentiers sont jonchés de cadavres, j'ai vu des noirs manger des feuilles battues et bouillies et des fruits de toute espèce dont les pourceaux ne voudraient pas chez nous.

La nourriture de ma caravane a été de beaucoup, pendant tout mon voyage, la plus grave de mes préoccupations, et sans la chasse je n'aurais jamais pu mener mon voyage à bonne fin. Que le voyageur, en règle générale, ne fonde pas du reste trop d'espoir sur son fusil : ce que j'ai fait dans des pays nouveaux pour mes Zanzibarites, je n'aurais pu le faire, par exemple, dans les environs du Tanganika; la viande compte à peine comme nourriture pour le noir : il lui faut de la farine. Mes hommes m'ont suivi parce qu'ils ne pouvaient pas déserter, mais dans les environs des routes connues je ne les aurais pas tenus trois mois avec moi.

Un autre fait remarquable en Afrique, — je ne parle ici, bien entendu, que de l'Afrique tropicale, — c'est la dépopulation croissante. Elle tient à l'état de guerre constant, à la famine, à la traite des noirs qu'on n'empêchera jamais. Quand on songe, avec cela, qu'en moyenne on ne trouve pas cent habitants mâles par 25 kilomètres, on peut se demander si vraiment, dans un siècle, les trois quarts de ces peuplades n'auront pas complètement disparu. L'Européen, d'ailleurs, ne doit guère compter sur les naturels pour faire fructifier ce sol vierge : né libre, indépendant, l'indigène du centre de l'Afrique ne nous vendra jamais sa liberté pour le morceau de pain que nous voulons lui tendre. Il n'a que faire des objets d'Europe; il les achète pour s'amuser et non par besoin. Que lui importe notre civilisation? Il est plus heureux que nous; il n'a rien et n'a besoin de rien.

Qu'on ne songe pas non plus à exploiter ces territoires. L'imagination se représente volontiers le centre de l'Afrique avec une végétation tropicale, telle qu'on la voit à la côte, et spécialement à la côte occidentale, où la marée, pénétrant loin dans l'intérieur, entretient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une fraîcheur vivifiante : palmiers de toutes espèces, cocotiers, bananiers, cactus, aloès, immenses forêts vierges.... que sais-je? Il n'y a rien de tout cela. L'Afrique centrale est toute boisée, il est vrai, mais d'arbres courts, rabougris, qui n'abritent même pas du soleil.

Par des travaux d'irrigation peut-être pourrait-on en transformer l'aspect, mais en combien d'endroits ces travaux seraient plus avantageusement utilisés!

Il ne serait guère plus prudent de compter sur les richesses naturelles. Les deux seuls métaux que j'aie rencontrés sont le fer et le cuivre — ce dernier assez abondant chez les Vouaossi où j'étais prisonnier et au Katanga, de l'autre côté de la Louapoula. Sur le Zambèse sont une ou deux mines d'or inexploitables. Quant à l'éléphant, il est aujourd'hui trop loin dans l'intérieur; le transport d'une défense à la côte coûtera à l'Européen plus que la défense elle-même. Le commerce de l'ivoire sera de tous temps réservé aux Arabes et aux métis portugais.: pour être productif, il doit être mené de front avec le commerce des esclaves.

(Victor Giraud : *Comptes rendus de la Société de Géographie de Paris.*)

Afrique australe. — Dans l'Afrique méridionale, l'expansion anglaise se trouve de plus en plus contrariée par celle des Boers, qui se montrent de plus en plus hardis depuis que l'Allemagne a pris pied en Afrique.

Le Volksraad du Transvaal a exclu dernièrement de toute fonction publique et de tout droit électoral quiconque aurait signé une pétition pour l'annexion du Transvaal à l'Angleterre. Quelques orateurs ont même demandé que les incapacités fussent étendues jusqu'à la dixième génération, ce qui fait au moins deux siècles. En l'an 2085 quel pourra être l'état de l'Afrique méridionale, et qui sait s'il existera encore un empire britannique? (*Soleil.*)

Tristan d'Acunha. — Cette petite île solitaire a pour habitants 106 personnes, 54 hommes et 52 femmes, dans 15 maisons. Ces reclus vivent de bœuf, de mouton, de poissons, de poules, de pommes de terre.

Ils ont 12 hectares en culture, tous les 12 plantés de pommes de terre, la culture du blé étant impossible depuis que les rats ont été introduits ici par les épaves d'un navire. Il y a quelques pommiers et pêchers; le nombre des bêtes à cornes est de 600 à 700, celui des bêtes ovines de 500 à 600. Le plus vieil habitant, âgé de 77 ans, Green, a été jeté dans l'île en 1836 par un naufrage et ne l'a jamais quittée depuis.

(*Mittheilungen.*)

AMÉRIQUE DU NORD.

Terre-Neuve. — On vient de faire le recensement de Terre-Neuve, et l'on a trouvé que cette grande île nourrit un peu plus de 193,000 habitants, en y comprenant la côte labradorienne du Nord-Est, laquelle est d'ailleurs à peu près vide.

Le recensement de 1874 n'avait donné que 161,374 personnes : soit, pour les dix ans, une augmentation de 32,000 individus, qui répond à un croît de 2 pour 100 par an.

États-Unis. — La plus haute maison du monde est certainement celle qui vient d'être achevée à New-York, l'Osborne House, au coin nord-est de la 57e rue. En y comprenant cave, entresol et mansarde, elle a quinze étages; elle est aussi élevée que la tour de mainte cathédrale. (*Aus allen Welttheilen.*)

Mexique. — L'état civil de la Vera-Cruz est peu réjouissant. Il se résume, pour l'année 1884, en 574 naissances contre 1266 décès.

Amérique centrale. — D'après des renseignements recueillis en lieu et place par M. Ernest von Hesse-Wartegg, voici comment se diviserait la population dans les cinq États de l'Amérique centrale, au point de vue des diverses origines, Blancs purs ou prétendus tels, Indiens, Métis d'Indiens et de Blancs. En réalité les Blancs sont bien moins nombreux que ne les fait M. von Hesse-Wartegg, et les Métis ou Ladinos le sont beaucoup plus — à part Costa-Rica, qui est vraiment un pays de Blancs.

États.	Population en chiffres ronds.	Blancs.	Indiens.	Métis.
Guatémala. . .	1,200,000	20 °/₀₀	60 °/₀₀	20 °/₀₀
Salvador. . . .	600,000	28	50	22
Nicaragua. . .	250,000	33	37	30
Honduras. . .	250,000	20	60	20
Costa-Rica . .	250,000	75	5	20
	2,550,000			

(*Allgemeine Zeitung.*)

13 505. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1289e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage chez les Bénadirs, les Çomalis et les Bayouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Caravane venant puiser de l'eau, près Ouarman, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des documents et des photographies de l'auteur.
Notre tente et nos amis, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Manière de traire les vaches, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Bédouins Garès allumant du feu, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Le moôr de Ouarman, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis de l'auteur.
Tentative d'assassinat, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Campement des nomades, de Guélidi à Boôr, carte.
Garès menaçant le camp, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Maman Yousouf chasse la foule, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Fuite du Guélidi, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Abdi Abdikero, notre sauveur, gravure de Thiriat, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD

Labrador. — Le comte de Puyjalon, Français originaire du département du Lot et devenu Canadien, nous donne, dans la *Minerve* de Montréal, des détails nouveaux, fort intéressants, sur le Labrador canadien, qui n'est point « ce qu'un vain peuple pense ».

Nous publions son rapport en entier, car c'est jusqu'à ce jour ce qui a paru de plus complet sur ce grand pays.

La côte nord du golfe Saint-Laurent est loin d'être aussi aride qu'on le croit assez généralement.

Toutes les parties du rivage appelées « les plains » se composent d'un sous-sol argileux, surmonté de sable quelquefois mélangé de matières organiques propres à la culture de toutes les graminées du nord. La plupart des plantes légumineuses réussissent même dans les terrains à sous-sol immédiatement cristallin. Ces plains sont le plus souvent couverts, à leur sommet, de petits pois sauvages et de hautes tiges d'herbes, sorte d'alfa dont les bestiaux semblent s'accommoder parfaitement.

Le rivage des baies, qui pour la plupart sont longues, étroites et profondes, est garni de foin d'excellente qualité et de la plus belle venue.

La coupe de ces foins et de ces herbages n'est réglementée que par les besoins de chacun. La quantité de nourriture herbacée qui suffit à un animal pour une saison se mesure à la bargée. On entend par bargée le volume ou le poids de foin ou d'herbe comestible nécessaire pour charger une embarcation destinée à la pêche de la morue et appelée barge. On dit : un bœuf, un cheval a consommé cet hiver une, ou deux, ou trois bargées de foin ou d'herbes des plains et des baies.

Ces conditions de culture et d'élevage naturel sont constantes sur toute la côte, mais il est des contrées plus particulièrement favorisées où la colonisation trouverait toutes les facilités nécessaires à son entier développement.

On peut diviser la région comprise entre la pointe de Monts et la baie Bradore en trois parties distinctes, caractérisées par des différences de constitution physique et par le plus ou moins de ressources qu'elles peuvent offrir aux branches variées de la culture et de l'industrie.

De la pointe de Monts à la rivière à la Truite, les hautes chaînes s'éloignent de la côte, laissant entre elles et le littoral une succession de plateaux très bien arrosés, à peine mamelonnés, couverts de bois de bonne essence qui poussent vigoureusement dans un sol argilo-marneux d'une grande richesse.

La plaine où s'écoule la rivière Pentecôte est le type le plus complet du genre de formation que je viens de décrire. Sur une étendue de 5 à 6 milles et sur une profondeur moyenne de 3 ou 4 en partant du rivage pour venir abuter aux pieds des contreforts laurentiens qui enserrent les premiers lacs des hautes terres, se développe un plateau légèrement accidenté, couvert de bouleaux et de trembles, d'épicéas et de pins,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'aulnes et de peupliers, dont les racines plongent dans le plus riche mélange d'argile marnée et de substances organiques reposant sur un sous-sol d'argiles quarternaires.

Quelques essais de culture ont été tentés par les pêcheurs de la rivière Pentecôte et le succès est venu justifier leur hardiesse. Ils ont obtenu, paraît-il, les plus heureux résultats des semis d'orge, d'avoine et de blé qu'ils avaient préparés.

De la rivière Pentecôte aux Sept-Isles, les vallées fertiles, séparées entre elles par d'étroites bandes rocheuses qui s'échappent de la chaîne principale, se succèdent sans interruption. Cette disposition des terrains du littoral n'avait point échappé à l'amiral Bayfield. Il en indique les limites orographiques dans les cartes si parfaites qu'il nous a laissées.

De la rivière à la Truite à Natachcouan, le littoral devient plus rocheux, plus découpé. Les baies et les anses, toutes étroites, toutes profondes, se multiplient et se succèdent presque sans interruption jusqu'à Magpie. De Magpie, les argiles couronnées de sable s'étendent jusqu'à Mingan, jusqu'à la Pointe-aux-Esquimaux même dont elles constituent le sol avec les calcaires siluriens de la formation. Là, elles disparaissent pour ne plus se montrer qu'à la rivière Agouamus et à Natachcouan.

Sur toute cette étendue, la terre végétale change de nature, la proportion des matières organisées augmente. Une multitude de mares et de lacs bordés de bois, à peine élevés de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, garnissent les plateaux. Les plaines ont leurs sommets parsemés de tourbières, la proportion de sable s'accentue, la couche de terre forte est moins épaisse. Quelquefois le sable s'appuie directement sur le sous-sol argileux; le plus souvent, les alluvions formées du mélange intime de particules minérales, de détritus végétaux et animalisés reposent immédiatement sur les roches de la formation.

Ces conditions nouvelles modifient nécessairement les applications du faire-valoir. Le champ des céréales est plus limité. Le drainage et les canaux d'écoulement deviennent les gages nécessaires du succès de toute culture. Les amendements minéraux, tels que la chaux, les cendres et le plâtre, s'imposent impérieusement à cause de la proportion élevée des matières organiques contenues par le sol arable. Ce sont là des travaux d'apparence onéreuse. Mais ces désavantages, plus apparents que réels, seraient largement compensés par la conquête facile des fonds immergés maintenant sous les mares et lacs. Ces fonds où s'accumulent depuis des siècles des matières organiques et des boues épaisses, se transformeraient très vite en terres alluviales sèches, de haute valeur et des plus propres à la culture des herbes comestibles et des plantes légumineuses. Nulle terre ne semblerait alors mieux disposée pour l'élevage des animaux de boucherie malgré la stabulation hivernale obligée qui deviendrait un des principaux agents de l'engraissement du bétail.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que cette région est géographiquement beaucoup plus rapprochée des marchés consommateurs que ne le sont les contrées restées jusqu'ici seules productrices, et les havres nombreux qui découpent ses côtes sont aussi sûrs que profonds et de facile accès.

De Natachcouan à Blanc-Sablon, la côte du golfe devient de plus en plus rocheuse, le bois se retire à l'intérieur et se localise sur le bord des rivières; les mousses et les lichens envahissent le littoral et nuancent des plus étranges, et quelquefois des plus riches couleurs, les croupes arrondies des collines qui viennent baigner leur base dans les eaux du golfe. J'ai vu de beaux arbres le long des rivières, j'ai vu d'excellentes cultures de salade, de choux et de patates, j'ai vu de beaux foins, des animaux robustes, dans cette partie de la province que l'on prétend si déshéritée. Cependant, je dois à la vérité de dire que ce sont là des faits isolés et qui ne peuvent en rien infirmer la règle : sur cette partie de la côte toute culture suivie devient impossible, toute tentative d'élevage un peu considérable serait fatalement, immanquablement frappée d'insuccès.

Le climat du Labrador canadien ne diffère de celui de Québec que pour certaines de ses parties beaucoup plus élevées en latitude. De Blanc-Sablon à Ouapitagun, par exemple, les hivers sont rigoureux. Presque tous les pêcheurs ont deux habitations : l'une d'été, placée sur le bord de la mer; l'autre d'hiver, bâtie dans l'intérieur et le plus rapprochée du bois qu'il soit possible.

De Ouapitagun aux Sept-Isles la température devient plus douce; l'hiver n'a plus de jours trop rigoureux; la neige est moins abondante que dans les environs de Québec. Les montagnes et les collines, qui courent parallèlement à la côte, abritent cette dernière des grandes brises de vent du nord. La mer est libre au printemps beaucoup plus tôt que dans le haut du fleuve et il est rare que les glaces se montrent avant les fêtes de Noël.

L'été est chaud, quoique les nuits soient fraîches, ainsi que l'on peut s'y attendre dans un pays placé sur le bord de la mer et tout sillonné de cours d'eau : le thermomètre centigrade s'y élève souvent jusqu'à 30 degrés pendant les journées chaudes de la belle saison.

Des Sept-Isles à la Pointe de Monts la température est sensiblement celle du fleuve, — plus élevée, peut-être, car le rivage fait face aux vents chauds et humides qui dépendent du sud.

La température normale des deux tiers du golfe Saint-Laurent n'est donc pas un obstacle à la culture et à l'élevage et ne peut nullement entraver les efforts de la colonisation.

Les bois de construction et les bois de chauffage, ces deux agents du bien-être et de la vie dans des parages où la neige règne en maîtresse absolue pendant 4 mois de l'année, croissent à peu près partout en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abondance. Les bords des rivières, les rivages des lacs sont spécialement favorisés. Les arbres y atteignent souvent de très grandes dimensions et y parviennent, en certains cas, à des hauteurs étranges si l'on les compare à l'exiguité relative de leur tronc. J'ai vu, aux pieds des falaises rocheuses très élevées, presque coupées à pic, qui entourent quelques lacs de l'intérieur, des bouleaux, des épinettes et des sapins dont toute la croissance s'est faite dans le sens de la hauteur. Plusieurs de ces arbres s'élèvent à soixante-dix et quatre-vingts pieds, et cependant le diamètre de leur tronc, à sa base, ne dépasse pas 8 pouces. Les bouleaux surtout m'ont frappé : leur tige s'élance, sans nœud, sans aucune brindille, sans une pousse folle jusqu'au couronnement de l'arbre, dont le feuillage cherche à gagner le dessus des falaises pour s'imbiber de soleil et de vie.

Comme les terres cultivables les bois ont leurs zones distinctes.

De la Pointe de Monts aux Sept-Isles, les pins et les cyprès, les épicéas et les sapins, le bouleau et le tamarac, le peuplier, l'aune et le tremble croissent avec assez de vigueur pour offrir des ressources à peu près complètes à l'industrie des bois. Les messieurs Gagnon, qui viennent de donner une existence nouvelle à la région de la rivière Pentecôte en y construisant une scierie d'un excellent modèle, paraissent satisfaits de leur entreprise et en espèrent les plus heureux résultats.

Des Sept-Isles à Natachcouan, les bois perdent en beauté, en quantité et en grandeur. Certaines essences, telles que le pin et le cyprès disparaissent sans retour ; quelques-unes, au contraire, deviennent plus abondantes et quelques autres décroissent et s'atténuent jusqu'à l'arbuste. C'est ainsi que le tamarac domine dans les bois et borde les rivages de toutes les baies ; que l'aune n'élève plus qu'avec effort ses branches amincies, au-dessus des marécages qui le voient naître, que le peuplier et le tremble aux feuilles chatoyantes s'éloignent de la mer et n'ornent plus que les bords des rivières et des ruisseaux abrités, dans les vallée et vallons de l'intérieur.

De Natachcouan à Blanc-Sablon le bois recule de plus en plus, il se localise entièrement près des lacs et des cours d'eau. Les lichens et les mousses aux riches couleurs, tout parsemés de chicoutais et de baies rouges, deviennent, avec les épinettes noires lilliputiennes et les sapins à branches rampantes, les seuls représentants de la végétation du littoral visible ; nous sommes au Grand Nord.

Pour le voyageur qui passe au large, c'est là une région pauvre, désolée, sévère, où la pierre seule a conservé son empire absolu. Pour le pêcheur qui l'habite, pour moi qui l'ai déjà parcourue plusieurs fois pied à pied, elle n'est pas si inclémente. Défendue des flots du large par de nombreuses îles rocheuses et par d'innombrables îlots dénudés qui la cachent à tous les regards, la terre ferme donne largement le combustible nécessaire aux besoins de la vie des pêcheurs, et chacun d'eux cultive près de son habitation un jardin potager où tous les légumes rustiques réussissent au gré de ses désirs.

Le récit, très exact à mon sens que je viens de faire aura-t-il le don de persuader aux incrédules que le Labrador canadien est habitable, je le souhaite sans l'espérer, et, sans doute, aurai-je, moi aussi, le sort de Cassandre, dont les accents si vrais furent toujours dédaignés.

Cependant il est habitable, non-seulement habitable, mais encore il est habité, habité par les rejetons d'une race illustrée par ses malheurs, son courage et sa vitalité. Je veux parler des Acadiens, imprévoyants quelquefois, comptant trop sur la Providence, leur seul allié, leur seul soutien depuis un siècle et demi, mais courageux pêcheurs, marins admirables, droits, loyaux et hospitaliers.

Je ne puis résister au plaisir de citer quelques lignes écrites autrefois par M. l'abbé Ferland, au sujet des Acadiens et du Labrador, leur patrie d'adoption : « Pêcheurs, agriculteurs et matelots, les Acadiens ont fait un excellent choix en transportant leur résidence en ce lieu. (La Pointe-aux-Esquimaux). Ici ils trouvent des terres cultivables, une mer abondante en poisson et en gibier ; à leur porte est le port des Esquimaux, complètement abrité par des îles et en arrière s'étend un excellent pays de chasse. »

Nous sommes loin du temps où le vénérable et savant abbé écrivait ces lignes.

Aujourd'hui la Pointe-aux-Esquimaux est un grand village de 1200 à 1500 âmes, possédant une belle église et un vicaire apostolique, une mairie, un conseil municipal provisoire, des magasins, etc., et vingt-six ou vingt-sept propriétaires armateurs de goëlettes.

Mais si le portrait n'est plus ressemblant, si le village est devenu bourg, la nature est restée la même, la terre est toujours cultivable, et, quoiqu'on dise, la chasse, la pêche surtout, peuvent encore satisfaire les plus difficiles.

(*La fin au prochain numéro*).

12 503. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1250e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage chez les Rimadirs, les Çomalis et les Bayouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Mansour et les Abgals, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Bracelets, plats, poteries, lampes, etc., trouvés à Moguedouchou, dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après les originaux.
Restes de sépultures sur les collines de Bet-Fras, dessin de Barclay, d'après une photographie de l'auteur.
Grottes à Moguedouchou, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.
Bataille de Chingani, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Les Etnachar, dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.
Marché d'Harmarhouine, dessin Y. Pranishnikoff, d'après une photographie de l'auteur.
A la recherche des crânes, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Notre départ de Moguedouchou, dessin de Riou, d'après le texte et des documents fournis par l'auteur.
Coiffure de femmes à Moguedouchou, rappelant la tête du sphinx, gravure de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Labrador. — La chasse, que l'abbé Ferland considérait comme un appoint sérieux au bien-être des Acadiens qui venaient de fonder la Pointe-aux-Esquimaux, est restée, quoiqu'on dise, une des industries de la côte Nord.

Elle n'y est plus aussi fructueuse qu'elle le fut autrefois, mais cela tient, d'abord, à des conditions de physiologie naturelle, ensuite à l'insouciance gouvernementale, qui paraît incurable quand il s'agit de cette région calomniée.

Les oiseaux qui fréquentent la côte Nord sont aussi nombreux que variés. Quelques-uns, comme les outardes, les bernaches, les huarts, les bec-scies, les crabiers et les eiders, ont une véritable importance industrielle. Le canard eider entre autres, dont le duvet est extrêmement recherché, pourrait devenir une source considérable de revenu si l'on savait protéger convenablement cet oiseau précieux. La Suède, la Norvège et l'Irlande, mieux inspirées, veillent à sa conservation avec un soin jaloux. Ces États accordent une telle valeur à son duvet qu'ils ont constitué la propriété de son nid en succession régulièrement transmissible. On lègue à ses enfants cinquante, cent, deux cents nids d'eider, et cet héritage est considéré comme l'un des plus enviables.

Ici, nous sommes loin de lois aussi sages et aussi préservatrices. A l'époque de la ponte, les nids de l'eider sont livrés au pillage. Quelques goëlettes étrangères se chargent de ses œufs et les transportent sans profit pour l'État et pour les citoyens sur les marchés de la république voisine.

Malgré tous ces crimes de lèse Saint-Hubert, le canard eider est encore assez abondant pour qu'une protection bien comprise lui permette, en peu de temps, de se multiplier et de couvrir de ses nids, comme autrefois, toutes les roches mousseuses ou boisées de la côte.

Les œufs de goëlands, de mouettes, de sternes, sont soumis aux mêmes déprédations. Les outardes, les bernaches, les canards comestibles, les canards macreuses, etc., qui nichent au loin dans l'intérieur, dans les fourrés inextricables bordant les lacs et les marécages, échappent à ce brigandage, et n'ont pas sensiblement diminué. La bécassine, le pluvier, le tournepierre abondent sur certaines plages, dans certaines prairies humides du littoral, et la côte Nord restera longtemps encore le paradis du chasseur de grève et de marais.

La chasse des animaux à fourrure a perdu de son ancienne importance. Cela tient aux feux immenses qui ont ravagé les bois et rejeté la pelleterie vers l'intérieur.

Il est assez vraisemblable que les chasseurs auront à se plaindre pendant quelques années encore de la pauvreté de leur chasse. Tant que le bois brûlé n'aura pas été remplacé par des pousses nouvelles, — et cette transformation exige beaucoup de temps, — ils ne pourront compter sur le retour des animaux à fourrure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais si la chasse des pelleteries n'offre plus les ressources d'autrefois, on ne peut en dire autant de la pêche.

Le poisson, à mon avis, est aussi abondant, plus abondant peut-être qu'il ne l'a jamais été, et, lorsque les pêcheurs obtiennent des résultats moins heureux, cela est dû à des causes multiples, indépendantes de la plus ou moins grande abondance du poisson.

Les poissons migrateurs, tels que la morue, le hareng, le saumon, la truite de mer, etc., obéissent à des lois spéciales dont les causes échappent, mais dont les effets singulièrement inattendus ne sont mis en doute par personne. J'ai vu souvent la morue se refuser à saisir les appâts les plus alléchants pendant plusieurs jours consécutifs, sans que rien pût justifier cette suspension étrange de ses habitudes de voracité bien connues. Il n'est pas douteux que le saumon a changé, dans bien des rivières, les voies qu'il avait suivies pendant de longues années. Le hareng, après avoir fréquenté certains parages avec persistance, en disparaît tout à coup, sans qu'il soit possible d'expliquer d'une manière satisfaisante les motifs de cette disparition.

Ce sont là des causes d'insuccès momentanées, faciles à combattre en étudiant les habitudes nouvelles du poisson et en modifiant, quelquefois très légèrement, les engins destinés à le prendre. Mais il est d'autres causes bien plus sérieuses et bien plus persistantes.

Ainsi, l'imprévoyance du pêcheur que nul ne guide, que nul ne conseille; la petitesse de ses embarcations forcées de havrer chaque soir; son ignorance des procédés en usage pour conserver vivants les petits poissons qui servent d'amorce; l'infériorité des moyens qu'il met en œuvre, moyens qui sont restés semblables, à bien peu de chose près, à ceux qu'employaient ses devanciers des cités lacustres; enfin sa pauvreté, soigneusement entretenue par les grands producteurs dont il n'ose, dont il ne peut secouer le joug. Le produit des pêcheries est exploité surtout par les grandes maisons de Jersey.

Quelques caboteurs viennent aussi sur la côte échanger contre du poisson des denrées de toute nature. Cependant l'action de ces derniers est fatalement limitée par le petit nombre des pêcheurs indépendants et par les difficultés de la navigation côtière. Les cartes de l'amiral Bayfield sont parfaites et rendent les plus utiles services à la grande navigation, mais elles sont insuffisantes pour le cabotage. Elles ne donnent que les approches des ports où peuvent se réfugier les navires de fort tonnage et laissent sans indications suffisamment précises la multitude de petits havres qu'il importe de connaître pour trafiquer sur cette côte accidentée. De plus, à partir de l'île de Carrouzel, aux Sept-Isles, il n'existe pas un seul phare en terre ferme sur toute l'étendue du territoire de la province de Québec.

Une autre lacune très regrettable, très nuisible, aussi bien pour les pêcheurs déjà établis que pour ceux qui songeraient à s'établir dans cette partie du golfe, c'est l'absence de toute carte indicatrice des bancs fréquentés par la morue.

Ces bancs sont nombreux et semblent disposés suivant une ligne sensiblement parallèle à la côte, mais ils n'existent pas d'une manière continue et la connaissance de leurs positions respectives exige de longs tâtonnements.

Quelques-uns de ces bancs sont encore tout à fait inconnus de la plupart des pêcheurs; quelques autres, exploités autrefois, ont été abandonnés sans causes bien appréciables et sont déjà, quoique riches en poissons, presque entièrement oubliés. Une carte qui relèverait d'une manière précise le gisement de ces bancs précieux faciliterait l'établissement de nouveaux pêcheurs et contribuerait aussi à l'expansion de l'industrie de la pêche.

Je ne puis achever cette étude, dont l'intérêt, considérable à tant de titres, exigerait de plus complets développements et une plume plus autorisée que la mienne, sans dire quelques mots des ressources minérales de la côte Nord du golfe Saint-Laurent.

De la Pointe de Monts jusqu'à la baie Bradore toute la formation appartient au système cristallin. Quelques bandes de calcaire silurien, à la baie des Homards et aux Sept-Isles, viennent seules interrompre, avec les calcaires de Mingan, cette longue suite de roches dures.

Je n'ai vu nulle part ailleurs un plus riche assemblage de pierres ornementales de haute valeur. Les granits, les porphyres et les syénites y sont souvent aussi remarquables que ceux d'Égypte et de Corse. Les labradorites à grands cristaux bleus opalisants y atteignent des dimensions restées inconnues avant mes explorations.

Les jaspes verts à taches rouges appelés jaspes sanguins s'y rencontrent souvent en filons de bonne grandeur.

Nul pays n'est plus riche en fer titané et en fer oxidulé magnétique. La pyrite de fer est partout. J'ai trouvé à Ouatchichou de sérieux indices de la présence du cuivre, retrouvé à Quitachou, le seul filon exploitable connu de sulfure de molybdène.

La pierre de lune, la tourmaline, le quartz, l'émeraude, les grenats en cristaux de grandeur inusitée, s'y rencontrent souvent dans les roches du littoral.

Il est probable que des explorations faites avec soin dans l'intérieur conduiraient à la découverte de matières plus précieuses encore.

En résumé, le Labrador canadien offre des ressources variées et mérite d'attirer l'attention du commerce, de l'industrie et de la science. Il est étrange que cette région ait été si mal vue, et l'on serait tenté de croire à un parti pris d'en céler les ressources à tous les yeux.

Puisse cette étude imparfaite et rapide lui créer quelques sympathies et lui valoir le concours des hommes entreprenants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nouveau-Brunswick. — Le nombre des ours tués pour lesquels il a été payé des primes en 1884 par le trésor du Nouveau-Brunswick a été de 1104, ainsi répartis d'après les comtés :

Northumberland	261
York	225
Queen	102
Victoria	93
Sunbury	87
Gloucester	78
Charlotte	75
Kent	43
Westmoreland	39
Ristigouche	30
Madawaska	25
Carleton	19
King	11
Albert	10
Saint-Jean	6

(*Moniteur acadien.*)

Nord-Ouest. — A l'époque de sa plus grande puissance, avant le transfert du Nord-Ouest à la Puissance du Canada, la Compagnie de la baie d'Hudson régissait en maîtresse souveraine une contrée presque aussi grande que l'Europe.

La Compagnie importait chaque année en Angleterre des pelleteries pour la valeur de 1,000,000 de piastres, sans compter celles qui étaient exportées directement en Russie et en Chine. Les profits annuels s'élevaient à 400,000 piastres sur un capital payé de 2,000,000 de dollars. Elle possédait 150 postes dont les ramifications s'étendaient de tous côtés comme une toile d'araignée, enveloppant toutes les tribus sauvages du Nord et de l'Ouest. Outre les principaux officiers qui s'appellent chief-factors, elle employait en 1860, 5 médecins, 86 commis, 67 bourgeois de poste, 1200 serviteurs permanents et 500 voyageurs, sans compter les employés temporaires de toute classe : ce qui portait le nombre de ses engagés à une petite armée de pas moins de 3000 hommes. En outre, on peut dire que toute la population sauvage de ce territoire, qui compte plus de 50,000 guerriers et trappeurs, est en réalité au service actif de la Compagnie. Près de mille hommes sont employés sur les vaisseaux, voiliers ou vapeurs, qui transportent ses pelleteries, ses marchandises et ses approvisionnements de toute sorte.

La Compagnie de la baie d'Hudson est sans contredit l'association mercantile la plus extraordinaire des temps modernes, et elle n'a pas dit encore son dernier mot dans les opérations financières. En 1869 elle cédait au gouvernement du Canada le droit qu'elle aurait pu avoir sur les terres de son domaine, et elle renonçait à ses prétentions au commerce exclusif des pelleteries, mais en revanche elle se faisait assurer la propriété personnelle, franche et libre, de la vingtième partie du sol par toute l'étendue de son ancien territoire.

Qui pouvait prévoir les sources immenses de revenu que recouvrent les clauses de ce contrat? La vente actuelle des terres le long de la ligne du Pacifique, enlevées fièvreusement par l'émigration européenne, en donne une faible idée.

Ce qui frappe l'observateur qui entre en contact avec les officiers de la Compagnie, c'est le spectacle de leur zèle et de leur dévouement inaltérable aux intérêts de leur association ; ce sont des hommes sûrs : aussi n'arrivent-ils aux différents grades qu'après les épreuves d'un noviciat, long, dur et pénible. Il s'exerce dans tous les rouages de l'administration une surveillance et un contrôle qui ne paraissent pas d'abord à la surface, mais qui sont d'autant plus sévères et serrés qu'ils sont plus cachés.

L'organisation en est vraiment parfaite. Un des principaux chiefs-factors, protestant de religion, me disait, il y a quelques années, sur un ton demi-sérieux, demi-badin : « Il y a dans le monde trois sociétés constituées pour résister aux coups du temps : l'Église, la Compagnie de Jésus et la Compagnie de la baie d'Hudson! — Mais assez sur le chapitre de la H.B.C. que des voyageurs affamés avaient baptisée dans l'ancien temps : Hungry Belly Company (Compagnie du Ventre creux) et revenons à Moose.

(J.-B. Proulx : *Minerve.*)

— Les sauvages Algonquins du pays du lac Abbitibi ont en propriété chacun leur part de la forêt sur une étendue de dix milles, vingt milles, quarante milles carrés; ils sont familiers avec les limites de leurs domaines respectifs comme un habitant de nos campagnes connaît les limites de sa ferme. La pêche, la chasse aux bêtes erranies comme l'orignal et le caribou, enfin toute chasse nécessaire au soutien de l'existence sont libres partout, mais pour la chasse des pelleteries précieuses, comme celles des castors, des martres, des visons, qui cherchent et trouvent leur vie dans un rayon assez circonscrit, personne ne doit empiéter sur le terrain de ses voisins.

(Abbé Proulx : *Minerve.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1291e LIVRAISON.

TEXTE.

Promenades en Océanie. Les Tubuaï et l'archipel de Cook, par M. Aylic Marin. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Naturels des Tubuaï, dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de l'auteur et des photographies.
Ile Rurutu : la case du roi et le temple, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Jeune fille de l'île Rimatara, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Carte de l'archipel de Cook.
Pirogue à la pêche à la baleine, dessin de Dosso, d'après une photographie.
Habitation du pasteur protestant, dessin de Dosso, d'après une photographie.
Temple protestant à Arognani, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Famille revenant de la pêche (Rarotonga), dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de l'auteur et des photographies.
L'arbre à pain (Maïoré) *(archipel de Cook)*, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
Sépultures royales à Parotonga, dessin de Taylor, d'après une photographie.
La grande chefesse Tapuni, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Naturels de l'île Mauti, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Brésil. — Le Xingú vient d'être reconnu par des voyageurs allemands qui l'ont descendu jusqu'à son embouchure, et désormais son cours aura sur la carte une toute autre physionomie.

Il se forme en un beau site, de l'union du Romero, large de 400 mètres, du Batovi que les indigènes appellent Tamitatóala, et du Culiséu, et dès lors c'est un courant de 400 à 500 et jusqu'à 800 mètres de largeur.

Plus bas, après une centaine de lieues de rapides qui interdisent toute communication facile entre la province du Matto Grosso, dont il procède, et celle de Grão Pará, où il s'achève, il devient un fleuve de 1200 à 2000 mètres d'ampleur, parsemé d'îles et d'un courant très faible.... (D'après la *Revue Sud-Américaine.*)

— Le passage gratuit d'Europe en Amérique vient d'être accordé aux frais de l'État brésilien à 6000 émigrants italiens et allemands appelés par des compatriotes déjà établis dans les provinces de Paraná et de Rio-Grande do Sul.

— Il résulte des lettres de M. H.-A. Gruber, représentant de la Société centrale d'immigration de Rio de Janeiro, que la colonie de Sainte-Isabelle compte 8540 habitants, dont 5801 Italiens et 800 Tiroliens, qui sont évidemment des Tiroliens du sud, c'est-à-dire des gens de langue italienne.

Il y a 1322 lots coloniaux occupés, ayant 1325 maisons, dont 193 construites en pierre de taille. L'exportation consiste en blé, avoine, haricots, maïs, vin. Il y a, au nord, une grande étendue de terrains avec un espace suffisant pour l'installation de 15,000 immigrants, et l'on espère les employer prochainement, attendu que beaucoup de colons ont demandé passage au gouvernement pour des parents et des amis résidant en Italie qui désirent émigrer, eux aussi, au Brésil.

Dans sa visite à la colonie Comte-d'Eu, M. Gruber a trouvé la température assez froide, ce qui ne doit pas étonner à 750 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Cette colonie possède 6236 habitants et produit annuellement 700,000 kilogrammes de froment, 1,200,000 d'avoine, 20,000 sacs de haricots, 42,000 kilogrammes de riz et environ 3,000,000 de litres de vin.

Elle compte 1075 lots occupés par 3300 Italiens, 386 Allemands et 56 Français ; le reste se compose de Brésiliens, dont 200 Italo-Brésiliens ou Brésiliens naturalisés.

La colonie de Santa-Maria da Soledade compte 2334 habitants et 341 lots. 746 Allemands, 181 Hollandais, 36 Français et 11 Suisses y sont établis. Elle exporte annuellement des produits dont la valeur est d'environ 250,000 francs.

En approchant de la rivière Cahi, M. Gruber a traversé les colonies de Marata, qui sont également très développées. C'est charmant de voir des lieues entières de terres cultivées avec tant de soin qu'elles semblent des jardins. Les maisons y sont toutes en pierre de taille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La colonie de Santa-Cruz, fondée en 1849, est habitée par 14,000 Prussiens ou indigènes des bords du Rhin; il y en a 500 qui sont maintenant naturalisés Brésiliens.

Elle a 26 écoles, 16 chapelles ou églises, plus de 2000 maisons, 28 établissements commerciaux, 10 fabriques et 19 usines. La principale culture consiste en tabac et céréales : la dernière récolte a été de 1,800,000 kilogrammes de tabac, 180,000 sacs de maïs, 23,000 de haricots, 5000 de riz, 40,000 de fuba, 900,000 kilogrammes de maté, 21,000 de beurre et 450,000 de lard.

Cette importante colonie occupe 24 lieues carrées : chaque lot de terrain est de 48 hectares 40 centiares et ceux qui restent se vendent à raison de 5000 francs environ.

Le sol est très fertile, les forêts abondent en bois de bonne qualité comme le laurier, le cèdre, le cannelier, l'aracasier, le capriuva et l'angico. La colonie a 100 lieues de chemins tracés et les colons exportent leurs produits à Rio-Pardo, ce qui est une distance de 36 kilomètres. L'immigrant qui désire aujourd'hui s'établir à Santa-Cruz doit avoir environ 1000 à 1250 francs pour payer la première échéance du lot qu'il achète et pour faire face aux premières dépenses d'établissement.

La colonie Silveira Martins, fondée en 1877, est aujourd'hui peuplée par 5000 Italiens et Autrichiens (sans doute italianophones). Elle produit annuellement 50,000 sacs de maïs, 20,000 de haricots, 5000 de riz, 5000 de froment et quantité de lard. Elle a 3 écoles, 2 églises, 1400 maisons et 16 moulins. Les produits sont transportés à Santa-Maria-da-Boca-do-Monte, à la distance de quatre lieues, par une belle route. Le sol est fertile; le climat sain; la colonie est située à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a de bonnes terres dans le voisinage et le pays deviendra une importante région agricole dès que la voie ferrée de Porto-Alegre à Uruguayana sera achevée.

(*Revue Sud-Américaine.*)

Argentine. — L'expédition dont le gouvernement argentin a confié la direction au commandant Feilberg avait pour but d'explorer le rio Pilcomayo, afin de se rendre compte de la navigabilité du fleuve et de le remonter, s'il était possible, jusque sur le territoire de Bolivie :

« .... Après un voyage de cinquante-cinq jours, cette expédition, composée de soixante-deux hommes montés sur deux petits vapeurs et deux chalands, vient de rentrer dans les eaux du Paraguay. J'ai eu occasion de causer avec M. Feilberg, qui est arrivé avant-hier à l'Assomption, et voici quels sont, en résumé, les renseignements que j'ai recueillis de la bouche de l'explorateur.

« L'expédition a remonté le Pilcomayo sur un parcours de quatre-vingts lieues environ. En tenant compte des sinuosités de la rivière, dont le cours est très tortueux, cette distance peut être évaluée à quarante-cinq lieues en ligne directe. La navigation n'a présenté que peu de difficultés pendant quarante lieues. Elle est devenue moins facile ensuite, à cause des obstacles qu'oppose la grande quantité des troncs d'arbres dont la rivière est remplie.

« A la hauteur de quatre-vingts lieues la navigation est devenue impossible à cause de plusieurs forts « rapides » qui courent sur un fond de rochers et où la profondeur des eaux ne dépasse pas 6 pouces. Le commandant s'est tenu dans ce point plusieurs jours et ne s'est décidé à redescendre la rivière qu'après avoir reconnu que ces rapides étaient tout à fait infranchissables.

Il est bon de noter que l'époque actuelle est celle des fortes crues de la rivière.

« D'après ce qu'a observé M. Feilberg, la plus forte masse d'eau du Pilcomayo lui est apportée par un affluent dont ne fait mention aucune carte et qui s'y jette à une distance de soixante lieues environ de son embouchure.

Les eaux de cet affluent, qui vient de l'ouest-nord-ouest, seraient beaucoup plus abondantes que celles du Pilcomayo lui-même; ce serait donc la branche mère. Aussi M. Feilberg a-t-il cru devoir l'explorer avant de revenir dans le Paraguay.

« La navigation de l'affluent dont il s'agit serait beaucoup plus facile que celle du Pilcomayo sans la présence d'un grand nombre d'arbres obstruant cette rivière, qu'on n'a pu remonter que pendant une dizaine de lieues et dont, du reste, on ne connaît ni la longueur, ni le parcours.

« En résumé, il résulte des dires de M. Feilberg que le rio Pilcomayo n'est pas navigable et qu'il est impossible de s'en servir pour établir une voie de communication entre la navigation du Rio Paraguay et la Bolivie.

« Les bords de la rivière, dont la largeur varie presque partout entre 70 et 90 mètres, sont élevés des deux côtés et ils sont couverts de grandes forêts et de riches pâturages; ils seraient, en conséquence, propres à l'exploitation et à la colonisation, et en tout cas, la rivière pourrait toujours servir au transport des bois dans des chalands plats, au moins sur un long parcours.

« Aucun des soixante-deux hommes de l'expédition n'est tombé malade pendant les cinquante-cinq jours qu'ils ont navigué sur les eaux du Pilcomayo, malgré les nombreux moustiques et les polverinos (insecte) de très petite dimension, presque imperceptibles, qui occasionnent des piqûres très douloureuses. Le climat serait donc très sain. »

(Rapport de M. MANCINI, consul de France à l'Assomption.)

— Des 160,000 hectares cultivés avec l'arrosage artificiel dans la province de Mendoza, 8000 seulement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont consacrés à la vigne; le reste est consacré à la luzerne qui exige des torrents d'eau inutiles à la viticulture.

Cela fait de Mendoza une région des plus favorisées de l'Argentine pour la culture de la vigne et l'élaboration du vin. Elle a compris ses avantages naturels et c'est dans cette voie qu'elle trouvera sa fortune, comme Tucuman et Santiago l'ont trouvée dans la canne à sucre.

Il ne se passera pas beaucoup d'années sans que l'on voie transformées les prairies artificielles de Mendoza en une mer de ceps et de pampres, et cette ville deviendra elle-même un grand centre industriel qui occupera et alimentera une population cent fois supérieure (?) à celle qu'elle a actuellement.

On peut assurer que Mendoza et San-Juan peuvent à elles seules pourvoir de vins, de liqueurs et d'alcools toute la République, économisant ainsi les 8 à 9 millions que nous payons aujourd'hui à l'étranger pour ces mêmes produits.

(*Discours du président de l'Argentine à l'inauguration du chemin de fer de Mendoza.*)

— Le Bureau de statistique de la province de Tucuman estime la population de ce territoire à 159,997 personnes. Il y a eu (en 1883) 663 mariages, 4750 naissances, 4117 décès.

Le bétail y comptait 376,033 têtes en 1883.

492 colons y cultivaient (en 1882) 6536 hectares de canne à sucre, le nombre des établissements sucriers étant de 38. On croit que cette culture est le meilleur avenir de la province.

OCÉANIE

Océanie. — Les Australiens sont toujours vivement irrités de l'installation des Allemands dans la partie Nord de la Nouvelle-Guinée. Les journaux de Sydney font, entre autres inconvénients, ressortir les abus de la mission allemande qui, disent-ils, aurait acheté d'énormes quantités de terres aux chefs indigènes, quand il était parfaitement avéré, au départ de leur navire, que la valeur totale de la cargaison ne dépassait pas 50,000 francs.

Les Australiens nous semblent oublier que si les marchés passés dans ces conditions onéreuses pour les indigènes pouvaient être mis en suspicion, la propriété de l'Australie tout entière et celle de toutes les terres acquises sur la barbarie courraient de sérieuses chances d'annulation.

Ils appliquent d'ailleurs les mêmes critiques à la colonisation des Nouvelles-Hébrides par nos compatriotes de la Nouvelle-Calédonie; or, comme il est parfaitement avéré que les Australiens ne veulent nous empêcher de prendre pied aux Nouvelles-Hébrides que pour pouvoir les occuper à un moment donné, nous serions curieux de savoir par quels moyens différents de ceux que nous pouvons employer ils y arriveraient eux-mêmes.

Ce sont là, comme on dit communément, des « malices cousues de fil blanc » et qui ne peuvent tromper que ceux qui ont la volonté de l'être....

Nous comprenons d'ailleurs cette animosité, et notamment celle de la Société Biblique de Londres. Cette dernière ne se fait pas faute d'avouer, en effet, que les soins chrétiens donnés par elle aux indigènes se traduisent en une redevance importante payée en nature par ces derniers, et l'on conçoit qu'il soit pénible de se voir arracher de pareilles ressources. Ainsi, d'après un rapport dressé par le R. P. J.-G. Paton, d'Andwa, une simple congrégation indigène a pu procurer une ressource de 1800 francs à l'Église anglicane en lui préparant des racines d'arrow-root. Il est telle autre île qui paye une redevance annuelle de 35,000 francs à la Société Biblique et Étrangère, redevance que cette dernière s'attribue pour frais de traduction de la Bible en langue indigène. Cette façon de mettre le Nouveau Testament en commandite n'est du reste pas dépourvue d'une certaine ingéniosité, on l'avouera, et explique suffisamment la mesure de l'intérêt que les presbytériens attachent à la conservation de leurs ouailles.

Il n'y a d'ailleurs pas que nous autres qui offusquions les missionnaires anglais, et on nous rapporte, à ce sujet, un assez curieux incident qui s'est passé à l'île Norfolk. Les habitants de cette île ont en effet profité de la présence d'un magistrat de l'île, lord Howe, envoyé par le gouvernement des Nouvelles-Galles du Sud en mission particulière, pour lui faire présider un meeting dans lequel il a été résolu et voté qu'il serait décidé désormais à la majorité des deux tiers si la présence d'un individu quelconque dans l'île est ou non préjudiciable aux intérêts de la communauté et si son expulsion peut en être décidée par le premier moyen de transport disponible. Et sur-le-champ cette aimable mesure de proscription a été appliquée à deux missionnaires évangélistes américains, coupables d'avoir amené plusieurs habitants à abandonner le service religieux de l'Église d'Angleterre.

(Paul Dreyfus : *Économiste français.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1252e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.
Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Liège : quai des Tanneurs, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Huy : la citadelle et la collégiale, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Le portail de la Vierge à Huy, dessin de A. Bertrand, d'après une photographie.
Château de Modave, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de G. Oury.
Un atelier de femmes à la verrerie du Val Saint-Lambert, dessin de C. Meunier, d'après nature.
La coulée de l'acier aux établissements Cockerill, à Seraing, dessin de C. Meunier, d'après nature.
Liège : église Saint-Martin, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Liège : quai de la Batte, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Liège : le Perron, dessin de Barclay, d'après une photographie.
La fontaine de la Vierge, dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

L'étoile fixe la plus rapprochée de la Terre serait l'étoile principale de la constellation du Centaure. Toutefois, de ce qui précède, il ne faut pas se hâter de conclure que cette étoile est quelque peu notre voisine.

En effet, si une voie ferrée pouvait relier notre Globe à cette étoile, il faudrait à un train marchant à la vitesse de 100 kilomètres à l'heure, quelque chose comme 48 millions d'années pour franchir cette distance.

Le voyageur qui voudrait s'offrir ce voyage payerait 70 milliards de francs, d'après le tarif des chemins de fer. (*Canada.*)

EUROPE.

« Au Congrès des Sociétés savantes de l'Ouest (à l'occasion du cinquantenaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest) j'ai présenté un vœu d'un intérêt géographique. Sur tous les points du Globe on rencontre des Anglais. S'ennuyant chez eux, paraît-il, ils vont se distraire chez les autres. Or, partout où ils passent, leur grande « attraction » est de briser ce qu'ils rencontrent, et principalement les objets ayant une valeur historique ou artistique. Si l'on n'y porte obstacle, ils viendront à bout des pyramides d'Égypte elles-mêmes. J'ai donc demandé au Congrès que tous les gouvernements civilisés s'entendent pour sauvegarder les monuments du monde entier contre le vandalisme des touristes anglais. »

(D'Aviau de Piolant : *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort.*)

L'accusation est évidemment trop générale et exagérée.

Islande. — Le *Journal officiel de l'Islande* vient de publier le résultat du dernier recensement, celui de 1880. La population se trouvait ainsi répartie :

Sydamtet (département du Sud) . . .	26,503 hab.
Vestamtet (département de l'Ouest). .	18,226 »
Nord et Ostamtet (département du N. et de l'E.).....	27,716 »
Total.....	72,445 hab.

Soit 1 1/3 habitant par kilomètre carré.

« L'accroissement de la population a été :

De 1810-1840.....	20,9 0/0
De 1840-1860.....	26,9 0/0
De 1860-1870.....	4,1 0/0
De 1870-1880.....	3,8 0/0

« A cette date (c'est-à-dire 1880), le nombre de familles était de 9796.

« Tous les habitants appartiennent à la religion luthérienne, excepté 3 mormons, 1 catholique, 1 unitaire, 1 méthodiste et 3 qui ne savent pas à quelle religion ils appartiennent.

« On comptait 192 aveugles et 59 sourds-muets ; 3,3 0/0 de la population, c'est-à-dire 2424, recevaient des secours publics et 12 étaient retenus dans les prisons.

« L'émigration de 1870-1880 a été de 2700, dont 2127 des départements du Nord et de l'Est. On serait tenté de croire que, par suite de cette émigration, la population de l'Islande a dû diminuer ; il n'en est rien, elle a au contraire augmenté.... »

(Em. Hansen-Blangsted : *Compte rendu de la Société de Géographie de Paris.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Angleterre. — Les touristes anglais ont donné le nom de *Snowdonia* à la région Nord-Ouest du pays de Galles dominée par le massif du Snowdon.

Le Snowdon a joué un rôle important dans l'histoire du pays. C'est sur sa cime même que les Gallois, luttant contre les forces supérieures d'Édouard Ier, avaient arboré leur étendard national, le *Dragon rouge*. Il est curieux de constater qu'après dix siècles écoulés depuis l'annexion de la principauté de Galles à l'Angleterre, le ressentiment de leur défaite semble encore subsister chez les montagnards du Snowdon. Cette persévérance singulière des rancunes nationales, que les Anglais sont obligés de reconnaître et qu'un simple incident de voyage peut trahir même aux yeux de l'étranger, ainsi qu'il est arrivé à M. Durier, ne saurait s'expliquer que par l'influence de la montagne. « Il y a deux mois, a dit M. Durier à ce sujet, M. Bourgault-Ducoudray, dans une causerie pleine d'heureux aperçus, nous disait : « La montagne est « un véritable conservatoire de musique. » Mais, en réalité, la montagne est un conservatoire universel. Elle conserve les mélodies, elle conserve la langue, elle conserve les mœurs, elle conserve les traditions patriotiques et les antipathies de race. Les souvenirs d'un peuple s'attachent toujours à certains objets : si ces objets sont des monuments, on peut les détruire; si c'est une montagne, qu'y faire? Un conquérant abattra les édifices, les statues, les colonnes, les arcs de triomphe qui remettaient sous les yeux du peuple vaincu sa gloire passée, les luttes de son indépendance; mais il ne peut raser une montagne. On incendie le temple de Minerve Poliade, mais il faut bien respecter le défilé des Thermopyles. Nos Gallois vivent au pied de ces monts qui furent la dernière forteresse de leurs libertés; et, s'ils lèvent les yeux, ils n'ont besoin que d'un peu d'imagination pour voir le Dragon rouge flotter encore au sommet du Snowdon. Voilà pourquoi, après six cents ans, ils se souviennent. »

Le massif du Snowdon (1088 mèt.) est volcanique, mais non pas à la manière de nos vieux volcans d'Auvergne. Le plateau central de la France, soubassement de nos volcans, est granitique. Il paraît avoir toujours formé une île, une terre émergée au milieu des mers géologiques. Les volcans y ont fait irruption à l'air libre, leurs cônes, leurs cratères, leurs coulées de lave sont restés tels quels, c'est-à-dire sans autre dégradation que celle du temps. Le sol fondamental du Snowdon est formé de schistes appartenant à la partie inférieure du terrain silurien, et c'est pendant que ces schistes se déposaient au fond de la mer silurienne que l'activité volcanique s'est manifestée. Le Snowdon est donc un ancien cratère sous-marin, ou, plutôt, c'est une masse de produits volcaniques qui a été remaniée par les courants et qui, lorsque le sol s'est exhaussé, lorsque le fond de la mer est devenu terre ferme, a pris, sous l'influence des agents atmosphériques, les formes escarpées, déchirées, ravinées, qu'elle présente aujourd'hui.

Le sommet du Snowdon est une pointe aiguë, facilement accessible de plusieurs côtés, mais coupée vers le Nord par un précipice abrupt de 480 mèt. de hauteur et dont le fond est occupé par un petit lac.

Tout le massif du Snowdon porte des traces irrécusables de l'existence d'anciens glaciers : moraines, blocs perchés, roches polies, moutonnées, striées.

(*Club Alpin-français.*)

— D'après une publication du Cobden-Club, 4500 propriétaires possèdent la moitié du sol de l'Angleterre, 70 la moitié du sol de l'Écosse, 744 la moitié du sol de l'Irlande.

Ainsi, ce n'est pas en Irlande, c'est en Écosse que le mal est le plus grand. Étant donné le chiffre de la population, les circonstances sont à peu près les mêmes en Angleterre et en Irlande.

Parmi les plus grands propriétaires nous citerons : lord Bute, auquel les fermages rapportent 5,700,000 francs par an, lord Queensbury (5,675,000), lord Ramsden (4,375,000), le duc de Devonshire (4,275,000), lord Derby (4,250,000), le duc de Bedford (3,550,000), le duc d'Hamilton (3,500,000), le duc de Portland (3,500,000), lord Fitz William (3,400,000), lord Sutherland (3,250,000), lord Tredeyer (3,125,000), Lord Dudley (3,075,000), lord Anglesey (2,675,000), etc., etc.

(*Allgemeine Zeitung.*)

Russie. — D'après les données officielles, il paraissait 776 journaux en Russie, la Finlande comprise, à la fin de 1882, dont 197 à Saint-Pétersbourg, 97 à Varsovie, 75 à Moscou, 36 à Helsingsfors, 23 à Riga, 21 à Tiflis, 20 à Kief, 19 à Odessa, 11 à Kazan, 11 à Charkof, 9 à Réval, 8 à Dorpat, 8 à Mitau, 7 à Uleåborg, 6 à Åbo, 6 à Vilna, 6 à Voronège, 6 à Viborg, 5 à Kichenef, 5 à Libau, 5 à Nijni-Novgorod, 5 à Saratof, etc., etc.

514 étaient en langue russe, 81 en polonais, 45 en allemand, 44 en finlandais, 30 en suédois, 13 en lette et lithuanien, 10 en ehstonien, 10 en arménien, 6 en français, 4 en géorgien, 2 en tartare, 2 en latin, 2 en hébreu, 1 en anglais, 1 en turc de l'Azerbaïdjan, 1 en russe-allemand-français, 1 en russe-allemand.

— Les rivières de Russie ont, tous les ans, de fortes crues régulières, en quoi leur régime ressemble à celui des fleuves tropicaux.

Tous les ans la fonte des neiges dans la seconde moitié du printemps y enfle démesurément les cours d'eau.

Ainsi, en 1880, la Moskva a roulé en 25 jours de hautes eaux (du 16 avril au 10 mai) 93,250,000 mètres cubes (?) tandis que les 340 autres jours de l'année n'en ont fourni que 85,390,000 (?).

Ainsi encore, sur les 312,180,000,000 de mètres cubes que la Volga roule en moyenne au pont d'Alexandro, près Sysran, 132,612,000,000 passant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant les 69 jours de hautes eaux, et 179,568,000,000 seulement pendant les 296 jours d'eaux basses.

Ce débit de 312 180,000,000 de mètres cubes, calculé sur quatre années (1877-1880) fait de la Volga le plus grand fleuve de l'Europe, voire le plus grand de beaucoup; et le Mississipi dont le bassin est plus de deux fois plus grand, ne verse pas deux fois plus d'eau, puisqu'il ne porte à la mer que 550 millions de mètres cubes par an. Durant les 296 jours d'eaux basses, le débit de la Volga est de 7008 mètres cubes par seconde, pendant les 69 jours de hautes eaux il est de 22,245 et, le jour des eaux les plus hautes de 31,728.

(SUPAN : *Mitteilungen, d'après Wocikof.*)

Allemagne. — La population de Berlin, très rapidement grandissante, était de 1,263,196 personnes au commencement de 1885.

France. — La *Presse juive* (*Die judische Presse*) publie la statistique des Israélites de France.

En 1789, dit-elle, le nombre des Israélites à Paris atteignait à peine le chiffre total de 500. En 1806, ils étaient 3000; en 1842, 12,000, et en 1872, 40,000.

On estime que la population israélite dépasse actuellement, à Paris, le chiffre de 50,000. Comme exemple du progrès que fait la race israélite dans les diverses branches des services publics, les chiffres suivants, qui sont relatifs à l'armée, peuvent suffire. En 1821, l'armée comptait dans ses rangs un seul général israélite, le baron Wolff, un chef de bataillon et trois capitaines. En 1883, il y avait sous les drapeaux français 5 généraux israélites, 5 colonels, 9 majors, 25 chefs de bataillon, 90 capitaines, 89 lieutenants et 104 sous-lieutenants.

— Il existe encore quelques castors sur les rives du Rhône, sur celles de ses affluents et particulièrement du Gardon; on en a même rencontré, quelques narrateurs l'affirment, dans les tourbières de la Picardie; cependant le naturaliste le plus répandu de Paris, M. Deyrolle, en nous montrant dernièrement la dépouille d'un des descendants de nos anciens bièvres, nous a dit que, malgré l'activité et le zèle de ses correspondants provençaux, il avait mis deux ans à se la procurer. Il est donc permis d'en conclure que ces échappés du massacre ne sont pas beaucoup plus communs que le fameux chastre dans la Camargue.

Il y a certainement bien des siècles que les castors européens ont dû renoncer à vivre en communauté; on prétend avoir trouvé en Norvège des ruines de leurs villages, mais cette indestructibilité de leurs constructions qui, comme maçons, placerait ces animaux au niveau des Romains à peu près, n'a jamais été vérifiée. Les quelques bièvres du Rhône vivent aux bords du fleuve, dans un terrier qui a ordinairement deux issues, l'une sur l'eau, l'autre sur terre, et qu'ils se pratiquent dans les berges. L'existence de ces malheureux débris de populations jadis nombreuses devrait bien plutôt lui mériter notre pitié que la légende ou l'âge héroïque de son espèce. L'isolement pour lui se traduit dans toute son horreur, qui doit primer de beaucoup la terreur des dangers dont il est entouré. Ce n'est pas lui seul qui est menacé, c'est sa race: sans doute il doit l'ignorer, mais qui sait si les difficultés qu'il doit éprouver à se pourvoir d'une compagne ne lui en donnent pas une vague prescience? Son instinct sociable, dont il est impossible qu'il ne subsiste pas un vestige, doit au moins lui rendre sa solitude bien cruelle; déshérité des joies des autres bêtes, sans autres satisfactions que celles de son appétit, sans espoir de jours meilleurs, il végète misérablement, dormant le jour dans son souterrain, ne se hasardant à en quitter les profondeurs que lorsque la nuit étoilée fait miroiter en lames d'argent la surface bouillonnante du plus grondeur de nos fleuves. Comme tous les proscrits, les ténèbres loin de le rassurer stimulent ses angoisses; sans cesse il interrompt son repas d'écorces ou de pousses tendres, croyant avoir surpris un bruit humain dans le frisson des saules secoués par le vent ou le clapotage d'une barque dans le bruissement du courant.

(G. DE CHERVILLE : *Temps.*)

AFRIQUE.

Algérie. — Nouvelle commune dans la province d'Oran, arrondissement de Sidi-bel-Abbès.

C'est MERCIER-LACOMBE, à 39 kilomètres E. de Sidi-bel-Abbès, à 54 S. O. de Mascara, à 550 d'altitude, en un lieu appelé Aïn-Sfisef ou la *Source des Trembles*. Il y a là de belles eaux, de beaux arbres, et c'est une bourgade prospère.

— Bel-Abbès est une charmante petite ville, construite par le génie, c'est-à-dire dans une forme géométrique et avec des rues tirées au cordeau. Ce qui en fait le charme, c'est le grand nombre d'arbres que l'on voit tant dans l'intérieur de la ville qu'aux environs immédiats. Quant à l'élément arabe, il est bien changé ici. Beaucoup d'indigènes revêtent la blouse bleue et le pantalon de nos campagnards; d'autres viennent en ville dans des tilburys. La majorité parle suffisamment le français. On est loin de l'époque d'Abd-el-Kader....

(PATY DU CLAM : *Compte rendu de la Société de Géographie de Paris.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1293e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.
Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Liège vu de Cointe, dessin de A. Heins, d'après nature.
Liège : cour de l'ancien palais des princes-évêques (palais de justice), dessin de Barclay, d'après une photographie.
Liège : le palais provincial, dessin de A. Deroy, d'après une photographie
Liège : l'église Saint-Paul, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Liège : l'église Saint-Jacques, dessin de A. Deroy, d'après une photographie.
Liège : église Saint-Barthélemy, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Une ruelle à Liège : les boteresses, dessin de X. Mellery, d'après nature.
Tilff, dessin de Slom, d'après une photographie.
Vue générale de Spa, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Chaudfontaine, dessin de Slom, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

ASIE

Sibérie. — On annonce le prochain départ de quatre convois d'émigrants venant du gouvernement de Tchernigof et se rendant à Odessa pour se diriger ensuite vers les contrées méridionales de la rivière Oussouri.

Les deux premiers convois seront chacun d'environ 750 émigrants venant de Gomel ; le troisième sera de 650 personnes venant de Konotop ; le quatrième sera de 550 personnes venant de Gorodni. — Les émigrants traversent la Russie en chemin de fer au tarif réduit, dit tarif militaire. Ils sont accompagnés des chefs de leurs volosts et des ouriadniks chargés de maintenir l'ordre durant le voyage.

(*Revue française de l'étranger et des colonies.*)

Asie centrale. — Les succès militaires des Russes dans l'Asie centrale sont plus ou moins connus de tout le monde. On en a parlé beaucoup, on en parle encore ; mais leurs résultats au point de vue de la civilisation et les sacrifices que la Russie s'impose pour remplir sa mission sont souvent méconnus.

L'*Annuaire du Turkestan* pour 1885 donne toute une série de faits positifs qui caractérisent les progrès des Russes sous tous les rapports : militaire, politique, économique, social et intellectuel. Faisons donc un extrait de cette table chronologique qui offre de l'intérêt non-seulement pour les historiens, mais aussi pour les géographes, car les expéditions russes sont toutes précédées ou suivies d'explorations géographiques.

Avant 1846, la Russie ne possédait pas un seul mètre carré dans tout le pays qui porte le nom de Turkestan.

Trois khanats : ceux de Boukhara, de Khiva et de Khokand ; plusieurs États secondaires : le Karatéghine, le Darwar, le Chougnan, le Rochan, le Wakhan, le Badakchan, le Koundouz, le Maïmench, etc., et quelques tribus indépendantes et privées d'organisation politique occupaient l'espace entre la mer Caspienne, le Pamir et la Dzoungarie, depuis le Balkach et la Syr-daria jusqu'aux montagnes du Khorassan et de l'Afghanistan.

En 1846, les Kirghizes de la Grande Horde se soumirent volontairement au sceptre russe.

En 1847, les Russes fondèrent leurs premiers forts à l'embouchure de la Syr-daria (Raïmsk) et au sud du Balkach (Kopal). Leurs progrès, dès lors, furent ininterrompus. Dans la même année 1847, Boutakoff et Makchéeff ont commencé l'exploration de la mer d'Aral.

En 1848, ils l'achevèrent. Le fort Raïmsk, mal situé, fut en même temps remplacé par Kazalinsk, qui existe de nos jours.

En 1849, on fonda les forts d'Irghiz et de Tourgaï dans les steppes de la Petite Horde ; quelques familles de Cosaques s'y installèrent, ainsi qu'à Kopal.

En 1851, le traité de Kouldja avec la Chine, conclu par Kowalevsky, ouvrit la Dzoungarie chinoise au commerce russe. Deux factoreries furent immédiatement fondées à Kouldja et à Tchougontchak. Leur commerce se développa promptement et, en 1855, il atteignit le chiffre de 6 millions de francs.

En 1852, le colonel Blaramberg fit une tentative

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

infructueuse pour s'emparer du fort d'Akmétchète, qui appartenait aux Khokaniens. Cette année-là les Russes, pour les besoins de la navigation sur la mer d'Aral et sur la Syr-daria, transportèrent des bords du Don plusieurs milliers de tonneaux d'anthracite, à raison de 80 francs par tonneau. On ne savait pas encore utiliser le saxaoul comme combustible pour les bateaux à vapeur.

En 1853, Pérowsky prit d'assaut Akmétchète et établit une série de forts russes sur la basse Syr-daria.

En 1854, la partie orientale de la steppe des Kirghizes fut organisée sous la dénomination de territoire de Sémipalatinsk. Les Russes traversèrent le fleuve d'Ili pour fonder Vernoï, actuellement chef-lieu du Sémirétchié.

En 1855, quelques tribus des Houroutos (Kara-Kirghizes) se soumirent à la domination des Russes, qui pénétrèrent dans le bassin du lac Issyk.

En 1856, les explorateurs russes visitèrent pour la première fois les Monts Célestes.

En 1858, une route de poste fut établie dans la steppe entre Orsk et Irghiz; une autre route postale s'étendit jusqu'à Vernoï.

En 1859, Venukoff pénétra dans le bassin du Tchouï; Dandeville dans les monts Balkan, et Ignatieff visita Khiva et Boukhara à la tête d'une ambassade.

En 1860, Venukoff explora le bassin de l'Issik; Zimmerman s'empara de Tokmak et de Pickpek, au delà du Tchouï; un port pour la flottille de la mer d'Aral fut ouvert à Kazalinsk.

En 1861, le fort khokanien Yany-Kourgan, sur la Syr-daria, fut pris par les troupes et les Russes s'établirent au delà du Tchouï.

En 1862, la forteresse khokanienne de Merké fut prise.

En 1863, le fort khokanien Din-Kourgan, sur le Naryn, fut pris et ruiné.

En 1864, Tchernaieff s'empara des forteresses Aouliéata, Tchimkent et Tchinaz, et Vérerkine de Turkestan. Les troupes venant d'Orenbourg et de Vernoï se trouvant ainsi en contact immédiat, on établit une seule ligne de forts le long de la frontière méridionale des steppes.

En 1865, Tachkent fut pris par Tchernaieff et tout le pays récemment conquis fut organisé en territoire du Turkestan. Les habitants de Tachkent proclamèrent khan Tchernaieff. Le gouvernement établit une route postale de Vernoï à Tachkent.

En 1866, les troupes boukhariennes furent battues à Irdjar par Rowanowsky; les Russes s'emparèrent de Khodjent, de Oura-Tubé et de Djizak.

En 1867, toutes les parties méridionales des possessions russes dans l'Asie centrale furent organisées en deux territoires, dont le chef commun fut nommé gouverneur général. A Tachkent, une ville russe se forma à côté de la ville indigène. Le gouverneur général Kaoufman y établit sa résidence; une bibliothèque publique fut immédiatement fondée. Un marchand russe, M. Kloudoff, fonda une fabrique de soieries à Khodjent.

En 1868, les Russes s'emparèrent de Samarkand et battirent les Boukhariens à Zéri-Boulak. La paix fut rétablie dans le Turkestan. Dans les Monts Célestes on établit une route postale et carrossable jusqu'à Narynsk, par la gorge de Bouam, la vallée de Kotchkar, etc. On chercha et on trouva des mines de charbon non loin de Turkestan.

En 1869, une communication postale fut établie entre Tachkent et Samarkand; l'administration financière des pays conquis fut organisée à l'européenne; MM. Raïewsky et Pervouchine fondèrent leurs fabriques de soieries à Tachkent et à Samarkand; on donna aux troupes une tenue en rapport avec le climat du pays, dont, à cet effet, on utilisa les produits, chose très avantageuse pour le fisc, et pour la population comme pour les soldats; enfin l'on réduisit les impôts dont la population indigène était accablée sous les khans.

En 1870, le général Abramoff s'empara de Chekhrisiebs pour le remettre à l'émir de Boukhara, qui ne pouvait lui-même lutter contre les rebelles; un journal hebdomadaire fut fondé à Tachkent, en langue russe et en langue persane.

En 1871, les Russes s'emparèrent de Kouldja et de toute sa province, qui était en proie à la révolte contre les Chinois; ces derniers n'étant pas en force pour s'y rétablir immédiatement, on organisa l'administration provisoire russe, qui dura jusqu'en 1880. A Tachkent, M. Ibrahimoff publia le premier annuaire en langue sarte (persane); M. Fedtchenko fit plusieurs explorations dans les montagnes au sud de la Ferghana; on publia le premier volume des recherches géographiques et statistiques sur le Turkestan faites par les agents russes.

En 1872, une ambassade russe pénétra à Kachgar et explora la partie méridionale des Thian-Chan. On fit plusieurs explorations dans la Turcménie, où la ville de Krasnovodsk avait été fondée en 1869.

En 1873, une brillante campagne fut entreprise contre le Khiva, dont la capitale fut prise d'assaut : quarante mille esclaves persans furent libérés et renvoyés dans leur pays; Tachkent fut relié par le télégraphe aux pays européens; dans la province de Samarkand, on diminua les impôts de 50 pour 100; la ville de Petro-Alexandrovsk fut fondée dans la nouvelle province de l'Amou-daria.

En 1874, on établit une communication fluviale et maritime entre Kazalinsk et Noukous, c'est-à-dire entre le bas Jaxartes et le bas Oxus; une pharmacie européenne fut fondée à Tachkent par les indigènes et à leurs frais.

En 1875, la paix dont jouissait ce pays fut rompue par l'invasion des Khokaniens, qui furent battus. La partie septentrionale de la Ferghana fut annexée à la Russie. — Une administration générale des écoles fut établie dans le Turkestan russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En 1876, quatre gymnases, pour garçons et filles, furent ouverts à Tachhent et à Vernoï. Le khanat de Kokhand fut conquis par Scobeleff et annexé à la Russie.

En 1877, un théâtre fut établi à Tachkent; la municipalité de cette ville fut organisée à l'européenne; MM. Lakhtine et Pastoukhoff fondèrent une imprimerie et une lithographie à Tachkent. Cinq mille Doungans, mécontents des Chinois, s'installèrent dans les possessions russes.

En 1878, des écoles furent fondées dans les villes de Khokhand, Marghilan, Och, Nanamgan, etc., et une exposition ouverte à Tachkent; le général Stoletoff fut envoyé en ambassade à Caboul; le colonel Grodekoff explora le nord-ouest de l'Afghanistan.

En 1879, une partie du Pamir fut explorée par Severtzoff et Scassy; une ambassade afghane visita Tachkent; une maison de banque fut établie à Tachkent; une description du Turkestan russe fut publiée par Kostinko.

En 1880, un musée d'histoire naturelle fut ouvert à Tachkent, où il existait déjà un observatoire; en Turcménie, le général Scobeleff entreprit son expédition contre les Turcomans Tekkès, qui aboutit à la prise de Géok-tépé par assaut et à la soumission des Turcomans à la Russie.

En 1881, la banque d'Asie centrale fut fondée à Tachkent; la province de Kouldja fut remise à la Chine.

En 1882, le général Kaoufman, décédé, fut remplacé par le général Tchernaieff; M. Politkowsky reprit l'exploitation du charbon, tombée en oubli; le personnel administratif, trop nombreux sous Kaoufman, fut diminué.

En 1883, la délimitation entre la Chine et la Russie dans l'Asie centrale prit fin; Ivanoff, Poutiata et Bendersky explorèrent le Pamir, et Régel les petits États à l'ouest de celui-ci; un journal indépendant fut fondé à Tachkent; une route carrossable entre la mer Caspienne et celle d'Aral fut ouverte par le marchand Vaniouchine et établie par le général Tchernaieff; l'émir de Boukhara exprima le désir d'avoir une station télégraphique russe dans sa capitale; la colonisation russe dans le bassin de la mer d'Aral reprit son développement.

En 1884, la station télégraphique de Boukhara commença à expédier des dépêches; l'oasis de Merv se soumit aux Russes; MM. Lessar et Alikhanoff explorèrent ce pays et les déserts environnants.

Cette table chronologique est évidemment incomplète, car elle passe sous silence plusieurs événements importants.

Mais il ne faut pas oublier qu'elle a été composée et publiée à Tachkent, où la civilisation européenne n'a pénétré qu'en l'année 1865, et que les éditeurs de l'*Annuaire du Turkestan* ne sont pas des savants, ni des personnages officiels, versés dans l'histoire du pays. (M. VENUKOFF : *Revue de Géographie.*)

OCÉANIE

Australie. — Le *Sydney Mail* a publié le résultat des observations pluviométriques pendant les dix dernières années. Son travail embrasse 57 stations, chiffre suffisant pour acquérir une notion assez exacte de la pluviométrie australienne.

Beaucoup de ces stations reçoivent vraiment bien peu de pluie : ainsi, en 1877, il n'est tombé que 106 millimètres à Bourke; l'année dernière, il n'en est tombé que 148 à Ménindie; et, telle autre année, Hay a dû se contenter de 210 millimètres. Ces stations, bien entendu, sont dans l'intérieur du pays.

En somme, quatre années sur dix ont été fort sèches dans les districts pastoraux de l'ouest.

(*The Colonies and India.*)

Taïti. — Qu'on me permette au sujet de la loi sur les boissons, de rapporter un fait qui m'a été raconté à Taïti.

Au milieu de la belle baie de Papéïti surgit un îlot de corail couvert de cocotiers et sur lequel sont bâties quelques cases.

Il paraît que le traducteur de la Bible en langage taïtien, qui n'était autre que Pomaré, le père de la célèbre reine Pomaré, venait chaque jour dans une de ces cases travailler à sa traduction. Il avait son papier sur ses genoux, la Bible anglaise d'un côté, une bouteille d'eau-de-vie de l'autre. Il travaillait jusqu'à ce que la bouteille fût vide. Inutile, je pense, de dire de quel côté il se serait rangé, s'il avait pris part à la discussion sur l'introduction dans l'île de l'eau-de-vie ou du vin!

(ÉD. JARDIN : *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1294e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.
Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vue générale de Verviers, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Limbourg, dessin de A. Heins, d'après nature.
Le barrage de la Gileppe, dessin de Taylor, d'après une photographie.
La Baraque Michel, dessin de A. Heins, d'après nature.
Vue de Stavelot, dessin de A. Heins, d'après nature.
Cascade de Coo, dessin de A. Heins, d'après nature.
Fond de Quarreux, dessin de A. Heins, d'après nature.
Le ru Donneux, dessin de A. Heins, d'après nature.
Montjardin, dessin de X. Mellery, d'après nature.
Château des Quatre Fils Aymon, dessin de X. Mellery, d'après nature.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE

Afrique française. — M. Cazès, directeur de l'Alliance israélite à Tunis, avait été envoyé au Maroc, pour inspecter les écoles de l'Alliance et pour étudier la fondation d'autres établissements d'instruction dans les villes de l'empire chérifien, c'est-à-dire du Maroc.

L'Alliance israélite, dont le siége est à Paris, a pour but de travailler, par la propagation de l'instruction, à l'émancipation de la race juive et à son assimilation au reste de la population au milieu de laquelle elle vit.

Cette société entretient aujourd'hui une cinquantaine d'écoles disséminées en Orient et dans le nord de l'Afrique, depuis Damas jusqu'à Fès, et de Bagdad à Widin et à Sofia.

En Tunisie, l'Alliance israélite entretient quatre écoles avec une population totale de 1500 élèves. L'école de garçons de Tunis, dont M. Cazès est le directeur, compte à elle seule un millier d'élèves, recrutés pour la plupart dans la partie pauvre de la population juive.

L'Alliance israélite entretient au Maroc cinq écoles, comptant ensemble 1154 élèves. Deux de ces écoles sont à Tanger, deux à Tétuan et une à Fès. D'autres villes seront bientôt dotées d'établissements similaires.

L'enseignement dans ces écoles, comme dans toutes celles de l'Alliance israélite, est fait en français; les maîtres qui les dirigent et qui y enseignent, sortent tous de l'école normale israélite de Paris et possèdent les grades académiques des fonctions qu'ils remplissent.

Les écoles du Maroc sont les plus anciennes qu'ait fondées l'Alliance israélite. Celle de Tétuan date de 1862, celle de Tanger de 1864, et l'influence que ces écoles ont exercée sur la population est très sensible.

Lors de leur fondation, la langue française était absolument ignorée au Maroc, où dominaient l'espagnol et l'anglais; aucune production littéraire française (livres, revues, journaux) n'y pénétrait, les publications espagnoles et anglaises inondaient par contre le pays, au grand avantage des relations commerciales et de l'influence politique de ces deux nations.

En 1885, au contraire, grâce aux écoles de l'Alliance israélite, la langue française prédomine à Tanger et à Tétuan : chaque courrier y apporte des ballots de journaux de France; les revues françaises y sont lues, appréciées, discutées; le nouveau volume y est connu en même temps qu'en Algérie.

Il y a mieux : depuis deux ans un journal français a été créé à Tanger. Cette feuille, dont les rédacteurs, les correspondants et les lecteurs sont pour la plupart d'anciens élèves des écoles de l'Alliance israélite, défend avec ardeur les intérêts français, tient la jeune population marocaine au courant des idées, des aspirations de la France et développe dans cette nouvelle génération les sentiments français que ses rédacteurs ont reçus sur les bancs de l'école et dont ils admirent et aiment la noblesse et la générosité.

M. Cazès conclut à la création immédiate au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maroc de six nouvelles écoles de l'Alliance israélite, toutes écoles demandées par des populations prêtes à les soutenir. (*Avenir des Colonies.*)

— Les courriers de la côte continuent à débarquer à Bône de nombreux moissonneurs Kabyles qui se rendent dans les fermes des environs et dans l'intérieur du pays.

Cette affluence est due aussi à ce que beaucoup d'entre eux prennent le chemin de la Tunisie, qui les reçoit pour la première fois.

La vigne surtout s'affirme sous les plus belles espérances et la récolte donnera comme quantité et comme qualité.

Si j'établis qu'on 1872 les plantations ne couvraient dans notre pays que 10,000 hectares, alors qu'elles en couvrent aujourd'hui plus de 40,000, et que de 1881 à 1882 la récolte s'est élevée de 280,000 à 670,000 hectolitres, je puis écrire, sans crainte d'être taxé d'orgueil, que la région de l'Est du département entre pour une bonne part dans ces chiffres, qui vont croissant chaque année.

(*Indépendant de Constantine.*)

— Les colons, comprenant que la culture de la vigne est appelée à donner un produit beaucoup plus rémunérateur que toutes les autres cultures, ne cessent d'étendre leurs vignobles; de nombreuses plantations de vignes ont été faites dans tout le département depuis plusieurs années.

L'administration a, de son côté, favorisé dans la mesure de ses moyens, le mouvement très accentué qui pousse les cultivateurs constantinois à la viticulture, en distribuant de nombreux plants de vigne aux concessionnaires admis dans les nouveaux centres fondés par elle.

491,000 plants ont été distribués en 1883 dans la région de Bougie et de Djidjeli, 165,000 dans celle de Mila, 166,000 dans celle d'Aïn-M'lila, 328,000 dans la région de Robertville et 496,000 dans celle de Sétif et de Bordj-bou-Arréridj; soit en tout 1,646,000 plants de vigne distribués rien que dans la province de Constantine.

Pour la province de Constantine, l'exportation des vins, qui avait été de 460,352 litres en 1882, s'est élevée à 2,451,375 en 1883.

(*Indépendant de Constantine.*)

— Le village arabe de Ngaous est situé à 70 kilomètres au sud-ouest de Batna. C'est là que réside l'administraton de la commune mixte des Ouled-Soltan.

Ngaous n'est autre chose qu'une charmante oasis perdue au milieu d'une immense plaine, où se dressent, tous les cinq ou six kilomètres, quelques arbres fruitiers, plus souvent même des bouquets de lauriers roses.

Cette plaine est d'un nu à faire peur, mais ne donne que plus de cachet à l'oasis.

Quelle richesse de terrain! De l'eau en quantité, dont la qualité est excellente.

Vous ne faites pas cent mètres dans le village sans être obligé de sauter une seguia, autrement dit un canal d'irrigation.

Aussi, que de beaux jardins, quels arbres fruitiers!... C'est admirable le nombre de poiriers, pommiers, abricotiers, pêchers, noyers, pruniers, figuiers, etc., etc., dont chaque indigène est propriétaire!

Les arbres sont surchargés de fruits, les feuilles ne s'aperçoivent plus. A coup sûr, le domaine le plus riche que j'aie visité est celui d'un riche propriétaire de l'endroit, nommé Si-Seddik-ben-Si-Ahmed, qui a moulin, jardin, prairies et des quantités de bestiaux. Dans le verger, d'environ 700 mètres carrés, j'ai compté approximativement près de 425 arbres fruitiers pliant sous le poids des fruits.

Combien l'on regrette de ne pas voir là un centre français, un village de colonisation. Cet état de choses est dû à la fidélité des indigènes, qui pendant la grande insurrection de 1871 ont vaillamment soutenu notre cause.

Le pays est si beau, la terre si productive, l'eau en si grande quantité, qu'on en arriverait presque à regretter cette fidélité.

(*Indépendant de Constantine.*)

— En Algérie, la question essentielle est de conserver au pays, à l'aide des forêts, les eaux atmosphériques qui lui manquent, en favorisant leur emmagasinement et en réglant leur débit. Il s'agit aussi de contrarier par des boisements rationnels, l'influence néfaste des vents du Sud et de modifier par le procédé des plantations les effets réflectifs des radiations solaires.

D'après les indications fournies par la brochure officielle qui vient de paraître, nos forêts d'Algérie atteignent sur nos versants méditerranéens la même proportion sous le rapport de l'étendue que celles de France, c'est-à-dire 17,6 pour 100 de la superficie totale du territoire.

Mais, d'autre part, il y a lieu de remarquer que, groupées par grandes masses dans certains bassins où elles atteignent jusqu'à 41,9 pour 100, elles manquent presque totalement dans d'autres. Il serait facile, sans travaux grandement coûteux, de restaurer celles de nos crêtes et ceux de nos versants dont le boisement est insuffisant, en utilisant les éléments de végétation forestière qui nulle part n'ont complètement disparu, même dans les endroits les plus dénudés.

Cependant, les forêts de l'Algérie sont loin de produire pour l'emmagasinement des eaux qu'elles devraient retenir et dont elles devraient régler le débit, les résultats que les mêmes étendues de forêts produisent en France. Elles ne fertilisent pas une étendue de culture égale à leur superficie. Au moment des grandes pluies les cours d'eau prennent tous une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allure torrentueuse. Ce n'est pas dans l'insuffisance de la superficie des massifs boisés qu'il faut chercher les causes de ce fait, mais bien dans l'appauvrissement de leur sol.

En effet, on sait que c'est par le terreau que se fait l'alimentation des sources, la puissance d'absorption d'eau de cet élément atteignant jusqu'à 190 pour 100 de son poids. Or le terreau manque dans la plus grande partie de nos forêts algériennes. Le terrain y est sec et nullement spongieux. Quelles sont les causes de la destruction ou du ralentissement de la formation de cette espèce de sol imbibable et conservateur de l'humidité?

M. l'inspecteur des forêts J. Bert, signale : « Les incendies, les délivrances usagères en jeunes bois, le pâturage immodéré qui empêche les peuplements de se compléter, les vides de se reboiser, enfin le faible couvert du pin d'Alep qui est l'essence la plus répandue dans nos forêts. »

La conséquence de ces constatations est que les mesures véritablement efficaces pour augmenter le volume des eaux utilisables dans le Tell doivent consister surtout à conserver les forêts existantes, à en améliorer les peuplements par l'introduction d'essences à couvert plus complet et surtout par la suppression des abus de jouissances usagères.

De l'absence de terreau il résulte que la plupart de nos forêts ne contribuent que dans une faible mesure à l'amélioration du régime des eaux. Le sol est desséché. La base minéralogique se montre même fréquemment à découvert, de sorte que l'écoulement des eaux de provenance pluviale s'effectue, sur ce terrain dénudé, avec une extrême rapidité. Rien n'en reste pour vivifier et renouveler les réservoirs intérieurs qui devraient donner naissance aux sources propres à rafraîchir le sol pendant la saison sèche.

La cause la plus grave de cette dessication, c'est l'incendie, affaire qui appelle essentiellement l'action administrative et judiciaire. La flamme qui dévore nos forêts dissipe entièrement les débris organiques de toute nature qui couvrent le terrain et seraient susceptibles de maintenir l'humidité. Même les résidus de la combustion sont inutilisés, car dès la première pluie qui survient ils sont entraînés dans les ravins et les ruisseaux.

Il faut ajouter à cette cause principale les abus du pâturage, l'enlèvement des perches par les usagers indigènes qui sont incapables de répartir en planches les bois de forte dimension, la clarté des massifs de la plupart des peuplements, enfin l'insuffisance du couvert fourni par le pin d'Alep, qui occupe environ le tiers de nos superficies boisées.

Les travaux réparateurs indiqués par M. J. Bert comme les plus propres à combattre les causes pour lesquelles nos forêts ne nous rendent pas les mêmes services de retenue d'eau que celles de France sont les suivants :

« Une surveillance efficace rendue possible par la construction de maisons forestières en nombre suffisant, la substitution de bois débités à la scie aux perches dans les délivrances usagères, la mise en valeur des vides existants dans les forêts, le remplacement des peuplements clairiérés par des peuplements complets et, dans certains cas, l'introduction, par voie de mélange, d'essences à couvert épais. »

A ces travaux d'amélioration, on doit ajouter l'établissement de réseaux de sentiers d'un mètre, et parfois de deux mètres de largeur en déblai. « Ces sentiers, écrit M. J. Bert, construits suivant une pente régulière, donneraient lieu à une très faible dépense et auraient pour effet de faciliter considérablement la surveillance. Ils pourraient être utilisés pour le transport à dos de mulet du produit des exploitations, et en outre, en cas d'incendie, pourraient servir de défense et de base d'appui pour les contre-feux. Enfin, plus tard, ils pourraient être élargis et transformés en chemins accessibles aux charrettes ; ils donneraient alors aux produits des forêts une plus-value élevée, dont profiteraient à la fois le propriétaire, les entrepreneurs de l'exploitation et du transport et les consommateurs. »

Ainsi c'est moins la quantité que la qualité des forêts qu'il importe de modifier. M. le Conservateur des forêts Combe conclut en insistant sur la nécessité d'augmenter les crédits affectés à la construction de nos maisons forestières et à la mise en valeur de nos forêts de chênes-lièges.

Pour les travaux de boisement proprement dits et les acquisitions, il suffira pendant les premières années de doubler les allocations inscrites au budget de 1884 en les portant de 110,000 à 200,000 francs. L'évaluation des frais d'acquisition de terrains aux particuliers pour les bassins du Sebaou, du Sahel, de l'Isser, du Mazafran et du Chélif inférieur est de 661,500 francs seulement.

Les frais de boisement proprement dit sont de 836,100 francs : en tout 1,500,000 francs pour le versant méditerranéen du département d'Alger.

On voit que la dépense ne serait pas extraordinairement considérable.

Elle serait vraiment bien minime comparativement aux avantages qui résulteraient pour l'Algérie de l'exécution de ces travaux.

(*Vigie algérienne.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fle. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1295e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.
Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Confluent des deux Ourthes, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
La Roche, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Les rochers du Hérou, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Arm. Dandoy.
Les Tombes, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Bouillon, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Arm. Dandoy.
La Semoys à Botassart, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
La Semoys entre Chiny et la Cuisine, dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.
Ruines de l'abbaye d'Orval, dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.
Le rocher du Pendu, dessin de Slom, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD

Puissance du Canada. — Sait-on, généralement, à quelle date et de quelle manière a commencé le peuplement du Canada par l'élément français?

Non.

Cette chose si facile à comprendre n'est pas comprise du tout. Le public se contente de trois ou quatre phrases toutes faites que les orateurs et les écrivains répètent comme si c'était parole d'Évangile — et personne ne conteste.

Récapitulons ce que les livres nous enseignent sur ce sujet.

La question n'est pas difficile à résoudre.

Le baron de Léry avait tenté en 1518 d'établir une colonie dans le nord de l'Amérique. Sa démarche aboutit à l'échec de l'île de Sable. L'histoire en est connue. Personne n'est justifiable de dire que peut-être certains hommes échappés de cette bande de malheureux naufragés ont pu se rendre, soit en Acadie, soit sur d'autres points des côtes du continent et y donner naissance à des métissages, dont les Français, par la suite, recueillirent les bénéfices sous formes de colons ou de coureurs de bois. L'entreprise du baron de Léry ne dépassa jamais la mesure d'une simple tentative; elle ne produisit pas le moindre résultat sous le rapport de la colonisation. Que sa troupe ait été composée de criminels, ou de pauvres diables, ou de chercheurs d'aventures, cela importe peu. L'essentiel est de savoir que personne n'a survécu à l'expédition avec chance de pénétrer au Canada. Ceux qui veulent se donner le malin plaisir de faire naître des soupçons à ce sujet seraient fort en peine d'invoquer des pièces justificatives ou même un raisonnement plausible. Ce fut un coup manqué sur toute la ligne. Il n'en reste aucune trace en Amérique — sauf les petits chevaux de l'île de Sable, et encore cela n'est pas prouvé.

Même chose pour le marquis de la Roche, qui reçut permission de fonder une colonie et ne leva pas l'ancre des ports de France.

Avec Cartier, il semble que la situation se prête davantage aux conjectures. Pourtant il n'en est rien. Lisez les narrations du découvreur du fleuve Saint-Laurent et tout ce qui peut servir à mettre ses travaux en lumière. Nulle part vous ne trouverez l'ombre d'un fait qui ouvre la porte aux suppositions des avocats de la thèse que j'attaque ici. Rien, absolument rien, n'autorise le critique à dire que notre pays a conservé des hommes de Cartier ou de Roberval (1533-1544) et lorsque les auteurs de notre temps font descendre une partie des Canadiens-Français des équipages de Cartier, ils disent une chose de pure fantaisie.

Dans l'*Histoire des Canadiens-Français*, j'ai raconté ces entreprises des Malouins et autres Français qui, de 1544 à 1608, ont tenté de faire du trafic en Canada, jamais de la colonisation. Ce sujet, si intéressant, n'a pas attiré l'attention de la presse, mais, quoique l'on affirme, les « descendants » de Cartier ne comptent que pour zéro au milieu de nous, et les Malouins, successeurs du grand homme, n'ont pas non plus laissé de traces de leurs familles sur les bords du Saint-Laur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un peu de traite de pelleteries avec les sauvages; un ou deux navires tous les trois ou quatre ans, voilà tout !

Jamais, de l'an 1544 à l'an 1608, il n'y a eu d'établissement stable dans nos parages. Les documents ne permettent pas de supposer un commencement de colonisation, fût-ce même le plus défectueux : on n'y songeait aucunement. Mon opinion n'est point basée sur ce que je ne sais pas, mais sur ce que j'ai lu, et je crois avoir lu tout ce qui concerne ce sujet.

Il y a une étude à faire des lettres, narrations et rapports de Champlain, allant de 1608 à 1629. Ces écrits démontrent clairement : 1° Que le Canada ne renfermait aucun habitant de race blanche avant 1608; 2° Que nulle colonisation antérieure n'y avait pris racine ni laissé de représentants directs ni de métis connus; 3° Que les hommes venus ici de 1608 à 1629 n'y travaillèrent que temporairement au compte des chefs de la traite; 4° Qu'à l'époque de la prise de Québec par Kerkke (1629) le pays ne renfermait qu'une seule famille et un petit nombre d'individus dont les noms ne sont pas un mystère et dont la destinée (pour la plupart) est facile à suivre. Ceux d'entre eux qui nous échappent, après cette date, n'étaient ni assez nombreux ni gens assez entreprenants pour avoir créé à côté de nous un monde de brigands ou de métis. Je dis brigands pour satisfaire les écrivains qui nous injurient, et métis pour quiconque veut nous infiltrer du sang sauvage dans les veines, sans expliquer pourquoi.

Il n'y a pas eu de colon en Canada avant Louis Hébert (1617). Il n'y a pas eu non plus avant 1644 de famille formée du mélange de blancs et de sauvages — et en tout cas, s'il y en a eu, cela ne peut compter puisque nous n'avons pas un individu provenant de cette source. A partir de 1629, *toutes* nos familles ont leur lignée parfaitement établie.

Le débat, tant pour les enfants perdus de la France que pour le métissage, doit se faire entre les deux dates 1518 et 1629. Je nie l'existence de ces deux classes, et je défie le plus savant des historiens, des chercheurs et des curieux, de mettre au jour des révélations susceptibles d'ébranler ce que je viens de dire.

Dans mes articles *Les Interprètes du temps de Champlain*, *Les premiers Seigneurs du Canada*, et *Poutrincourt en Acadie*, le lecteur des mémoires de la Société Royale peut se former une idée exacte des débuts de nos établissements.

On verra, par la suite, si la Société Royale accepte ce que j'aurai à dire, que tout est clair et lucide dans le premier chapitre de notre histoire, et que les ignorants seuls parlent de déserteurs de navires, de condamnés en cour de justice, de vauriens, d'aventuriers, de gens de sac et de corde qui auraient composé la première population de la colonie.

Mais ici je m'arrête pour faire un reproche aux écrivains canadiens-français; ce sont eux qui ont créé cette légende des métissages, des criminels, des vagabonds, des réfractaires, prétendue source première de notre population.

Oui! nos journalistes s'appliquent, sans se comprendre eux-mêmes, à faire comprendre que les premiers Canadiens étaient des misérables, des vauriens, des expulsés de France.

Messieurs de la section française de la Société Royale, si vous voulez m'adjoindre deux collègues, nous examinerons au hasard une année de nos journaux, et si nous n'y trouvons pas une fois par semaine, c'est-à-dire plus de cinquante fois durant l'année, des phrases comme celles-ci, je ferai amende honorable à la presse.

« Nous, les descendants des compagnons de Jacques Cartier. » — Pouvez-vous me désigner un seul des compagnons de Cartier qui ait laissé des descendants au Canada?

« Fils de la Bretagne et de la Normandie, les Canadiens-Français chérissent toujours la France. » — Remarquons bien que de 1632 à 1700 il n'est pas venu ici cent individus de familles bretonnes. Nos écrivains disent « Bretagne » parce qu'ils sont hantés par cette croyance que Cartier a colonisé le Canada. Les premières familles bretonnes sont arrivées sur le Saint-Laurent un siècle et plus après Cartier.

« Les pionniers de notre pays furent le marquis de la Roche, Roberval, Cartier, Chauvin, etc. » — Il faudrait dire découvreurs, afin de ne pas tromper celui qui prend le mot pionnier pour synonyme de colonisateur.

« La foi chrétienne a été implantée sur les bords de Saint-Laurent par Cartier, Roberval, Champlain. » — Oui, Champlain, mais pas Cartier, pas Roberval! Chrétiens, ne répétez plus cette phrase qui nous fait déshonneur et qui par-dessus le marché est un mensonge.

Le résultat de ces affirmations, si fréquentes dans la presse de la province de Québec, est de faire croire aux Européens, aux Américains, même aux Anglais qui nous entourent que les origines des Franco-Canadiens sont impures.

Étant donné le fait bien connu que le baron de Léry, le marquis de la Roche, Cartier, Roberval, tentèrent de fixer ici des hommes et des femmes tirés des prisons du royaume, il est tout naturel qu'en lisant dans nos journaux des déclarations de parenté comme celle que je viens de citer, les étrangers en tirent une conclusion brutalement logique et terriblement à notre désavantage.

J'ai eu plusieurs fois occasion de constater ce pénible résultat.

Mais quel plaisir singulier prenons-nous donc à dire : « Nos ancêtres étaient peu nombreux, il est vrai, mais c'était de la canaille. » Le jour viendra où des Anglais instruits en ces matières, comme MM. William Kirby, John Lespérance, John Reade, George Stewart, protesteront contre ce travestissement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'histoire et nous demanderont pourquoi nous cherchons à nous noircir nous-mêmes !

L'an dernier, après que j'eus répondu à la société historique du Wisconsin, à peu près dans les termes du présent article, le secrétaire de ce corps savant et très digne d'attention, me passa une réplique en ces termes :

« Je veux bien croire que, parvenu à 1630, au moment où, selon vous, allait commencer la colonisation du Canada, il n'existait aucune trace des hommes de Cartier, Roberval ou Chauvin — mais vous soutenez cela parce que vous n'avez pas retrouvé ces traces : elles pouvaient exister. »

Sans doute qu'elle pouvaient exister ! Mais en ce cas, c'était parmi les Sauvages et non pas parmi nous.

Si des aventuriers ont pris terre sur les bords du Saint-Laurent et y sont demeurés à une date antérieure à la fondation du petit poste de Québec (1608), ils ont dû être absorbés par les tribus indiennes de ces contrées.

En quoi cela pouvait-il avoir du rapport avec nos familles canadiennes ?

Si pour vous complaire, j'accorde que des enfants sont nés d'un fort petit nombre d'aventuriers quelconques perdus dans les forêts du Canada avant 1608 ou 1630, ceux-ci n'ont pu constituer un noyau de population blanche : leur demi-sang français a dû se perdre dans des alliances subséquentes avec les Sauvages.

Et sur quoi se fonde-t-on pour dire que nous avons, par la suite, recueilli ces cousins de la main gauche ?

Rien n'était plus défendu par les autorités, dès l'origine de la colonie française, que les mariages avec les naturels du pays. D'autre part nos archives sont tellement complètes que nous connaissons les premiers ménages comme s'il s'agissait d'événements survenus hier.

Où placerez-vous donc les métis que vous avez créés par supposition ?

C'est en raisonnant de la sorte que j'ai empêché, l'an dernier, la publication d'un article destiné à prouver aux lecteurs des États-Unis que nous descendons de repris de justice amenés ici par les découvreurs du Saint-Laurent. Fasse le ciel que je réussisse maintenant à faire comprendre aux Canadiens la nécessité de ne plus parler de ces choses sans les connaître.

Notre population descend des hommes que dirigeait Champlain — et même, il faut dire, pour être exact, que les premiers colons ne datent que de l'année 1632.

Tout ce qui s'est passé avant cette date appartient à l'histoire du pays — mais pas à l'histoire des Canadiens-Français.

(Benjamin Sulte : *Conférence faite devant la Société royale ou Académie canadienne.*)

— Le vieux soldat de Napoléon 1er, le père Lessard, âgé de 108 ans et un mois, passait ce matin devant la place Jacques-Cartier, à Montréal, quand en entendant le son du violon perpétuel de la Colonne Nelson, il pria le virtuose des rues de vouloir bien lui jouer une polka.

L'aveugle accéda à sa demande, et grande fut la surprise des spectateurs de voir le centenaire danser « comme on danse à vingt ans ».

Le vieux vétéran semble rajeunir tous les jours.

(*Presse de Montréal.*)

États-Unis. — Il y a trois journaux portugais aux États-Unis.

Deux paraissent à San-Francisco, un, *O Luso-Americano*, à New-Bedford, Massachusetts.

Haïti. — Voici quel était l'effectif des forces haïtiennes en 1867 :

Officiers généraux	6,500
Officiers régimentaires	7,000
Sous-officiers et soldats . . .	6,500
Total. . . .	20,000

L'auteur a connu un général de division qui tenait une boutique d'épicier et vendait des chandelles en grand uniforme. (*Polybiblion.*)

OCÉANIE

Tasmanie. — On admettait que le dernier des Tasmaniens, la dernière des Tasmaniennes plutôt, a été Lidouiouidgi Troucaninni, ou comme les blancs l'appelaient Lalla Roukh, morte le 23 mai 1876 à l'âge de 73 ans.

Cela n'était point exact, puisque le parlement de Tasmanie a concédé, le 7 novembre 1884, 500 acres de terrain (202 hectares) à Fanny Smith, la « dernière du peuple des Tasmaniens ».

(*Aus allen Welttheilen.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

[illegible] DE LA 1196e LIVRAISON.

TEXTE.

Au pays des Masaï (Afrique centrale), par M. Thomson. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Village de Oua-Nyika, dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Carte du pays des Masaï, entre le Kilimandjaro et le Kénia, pour servir à l'intelligence du voyage de M. Thomson; 1883-1884.
James Martin, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Maison d'un néophyte à la mission de Rabaï, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Femmes de Oua-Nyika écrasant les grains, gravure empruntée à l'édition anglaise.
M. Thomson et son état-major, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après [illegible] anglaise.
Femme de Oua-Teita, gravure empruntée à l'édition anglaise.
M'toto de Mbaru et jeune fille M'teita, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Femme de Oua-Teita, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Oua-Teita, village ndara, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Guerriers à Taveta, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Campement près de Mandara, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Guerriers de Mandara, dessin de Y. Pranisknikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Mission de Rabaï, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU NORD.

États-Unis. — Depuis le 22 juillet, l'accès des chutes du Niagara est librement ouvert au public. Les propriétaires riverains, indemnisés les uns par l'État de New-York, les autres par le gouvernement du Canada, ont été expropriés, et les deux rives du Niagara sont désormais transformées en un parc international absolument gratuit.

Un certain Rowland Hill, toutefois, propriétaire d'un moulin à pulpe à l'entrée du Prospect Parc, a refusé les offres d'achat qui lui ont été faites par l'État. Il prétend que personne au monde n'a le droit de l'exproprier et il annonce la ferme intention de continuer à exploiter son moulin.

(*Revue de Montréal.*)

— Il y a plusieurs années le Congrès Américain avait affecté aux tribus des Cheyennes et des Arrapahoes, près du fort Reno, une réserve mesurant 1,725,000 hectares. Sous l'administration de M. Arthur un ring de politiciens du Kansas résolut de s'emparer de ces terres depuis longtemps l'objet de leur convoitise. A cette fin il commença par corrompre l'agent des Sauvages établi sur la Réserve et réussit, même sans trop d'efforts, à acheter les suffrages d'un certain nombre des Peaux-Rouges intéressés auxquels il fit signer un acte de cession à peu près gratuite.

La conséquence immédiate de ces menées fut qu'en 1883, les tribus des Cheyennes et des Arrapahoes se trouvaient n'être plus propriétaires que de 200,000 des 1,725,000 hectares qui leur avaient été concédés autrefois par le gouvernement américain.

Il va de soi que nos politiciens, au fur et à mesure qu'ils acquéraient des terres aux environs du fort Reno, les convertissaient soit en pâturages pour l'élevage en grand des bestiaux, soit en exploitations agricoles affermées à des colons de bonne foi. La conséquence de cette invasion des Blancs fut d'abord l'évincement des Peaux-Rouges, puis des rixes journalières entre les contestants, et finalement le dessein bien arrêté chez les Sauvages de se soulever en corps et d'exterminer les envahisseurs.

C'est à ce moment que nous avons signalé le danger d'une nouvelle guerre indienne aux États-Unis. C'est aussi à ce moment que le président Cleveland donna l'ordre au général Sheridan de se transporter incontinent sur le théâtre des troubles pour réprimer l'insurrection et châtier ses auteurs.

Le général Sheridan n'aime pas les Peaux-Rouges plus que de raison; en plusieurs circonstances il a même prouvé qu'il ne les aime guère, mais en face des exactions commises sur eux par un ring de politiciens tarés, il a oublié son titre de soldat pour ne plus se rappeler que de sa qualité de citoyen américain. C'est sur son rapport que le président Cleveland a donné les instructions qui ont pacifié Cheyennes et Arrapahoes. Et ces instructions se résument en quelques mots. « Ordre aux envahisseurs de resp[illegible]-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ter les lois et de déguerpir de la Réserve des Sauvages dans un délai de quarante jours. »

(*Presse de Montréal.*)

— Le *San Francisco Bulletin* nous apprend que malgré les lois interdisant l'immigration chinoise, plus de 8100 Jaunés, la plupart venus de Hong-Kong, ont débarqué l'année dernière en Amérique, tous porteurs de certificats falsifiés. (*Allgemeine Zeitung.*)

Mexique. — Depuis le mois de mars 1884, époque où ont commencé les opérations de l'Agence générale de colonisation, jusqu'au départ du 30 mai 1885 inclus, il n'est parti pour le Mexique que 370 émigrants, dont 122 Italiens, 100 Belges; 88 Français, 34 Espagnols, etc. (*Revue Sud-Américaine.*)

AMÉRIQUE DU SUD.

Guyane française. — On lit dans la *Revue de géographie :*

Dans un excellent mémoire, le docteur Orgéas a étudié les résultats de la transportation à la Guyane depuis 1852.

« Six mille forçats enfermés dans les bagnes, disait le message du 18 septembre 1850, grèvent notre budget d'une charge énorme, se dépravent de plus en plus et menacent incessamment la société. Il me semble possible de rendre la peine des travaux forcés plus efficace, plus moralisatrice, moins dispendieuse et en même temps plus humaine en l'utilisant aux progrès de la colonisation française. » La loi du 8 décembre 1851 organisa le système de la transportation, mais les résultats furent déplorables; pendant six ans on fonda des pénitenciers que l'insalubrité força à abandonner. On choisissait la partie située au vent de Cayenne, la plus attrayante, la plus fertile, mais la plus malsaine. A la Montagne d'Argent, la durée probable de la vie était de huit mois quinze jours. On tenta alors un nouvel essai d'établissement au Maroni, où l'on concentra la transportation depuis 1861 et où l'état sanitaire fut plus satisfaisant, sans être bon cependant. Depuis 1867 on envoie à la Nouvelle-Calédonie tous les Français condamnés aux travaux forcés. La Guyane ne reçoit que des condamnés noirs, les Arabes, et quelques transportés européens choisis parmi les ouvriers de différents états. Tandis qu'à la Nouvelle-Calédonie la moyenne de la mortalité annuelle a été, de 1864 à 1878, de 3,15 pour 100, et la durée probable de la vie de 21 ans et sept mois, elles ont été à la Guyane, de 1852 à 1862, de 12,68 pour 100 et de 5 ans six mois et vingt-huit jours; et de 1862 à 1878 de 8,80 pour 100 et de sept ans six mois. « Or, dit M. Orgéas, tout condamné aux travaux forcés à la Guyane doit séjourner dix ans au minimum dans la colonie. Par conséquent, s'il arrive au terme de sa peine, de manière à pouvoir quitter la Guyane, c'est qu'un de ses camarades moins heureux lui a laissé le bénéfice de la part d'années qu'il avait à vivre. »

Cependant au Maroni la nourriture assignée aux transportés était excellente : ils avaient même de la viande fraîche cinq fois par semaine, tandis que les soldats et les matelots n'en ont que quatre fois. On a marié plusieurs d'entre eux et leurs enfants ont été entourés de sollicitude par l'administration. Sur 418 mariages, 215 n'ont pas eu d'enfants; 96 en ont eu 1; 55, 2; 29, 3; 11, 4; 7, 5; 4, 6; 1, 7. Mais beaucoup sont morts en naissant. Pourtant l'enfant au Maroni n'est pas une charge pour le ménage; au contraire, c'est un appui. La cause de cette faible natalité, c'est l'inaptitude de la race blanche à se perpétuer dans un climat qui ne lui convient pas.

La mortalité des enfants est deux fois plus forte qu'en France : les trois quarts de ceux qui meurent succombent à l'anémie; ceux qui survivent appartiennent pour la plupart aux transportés qui ne sont pas agriculteurs mais exercent une profession dans les villages. Ils n'ont pas de maladies graves, mais plus ils sont âgés plus la dégénérescence est visible, chez les garçons surtout; plusieurs sont idiots; d'autres après onze ans d'école savent à peine lire; à vingt ans ils ont 1m,30 et pèsent 60 livres; ils ont le teint pâle et maladif, quelques-uns mangent de la terre ou du plâtre, tous sont anémiés. Sur 106 qui sont nés de 1861 à 1867, 66 sont morts, 20 partis, 20 restent vivants, dont 10 filles. Une seule, sur 5 qui étaient à peu près bien constituées et qui ont été mariées a eu 2 enfants, dont un seul a survécu : ainsi les transportés qui se sont mariés de 1861 à 1867 ont eu 106 enfants et un seul petit enfant, et ils n'en auront point d'autres. « Un enfant né en France, dit M. Orgéas en terminant, a plus de chance d'arriver à vingt-cinq ans qu'un enfant du Maroni à l'âge de deux ans; d'atteindre cinquante-cinq ans que l'autre cinq, et de parvenir à soixante-cinq que l'autre à dix. »

Ce serait donc une folie que d'espérer que la race blanche puisse se perpétuer à la Guyane.

(L. Delavaud : *Revue géographique.*)

Brésil. — Tandis que le produit des mines d'or au Brésil n'a été en 1882 que de 4 millions de francs, et celui des fameux lavages de diamants de 2 millions, le café a produit pour l'exportation 250 millions de kilogrammes valant au port d'embarquement 238 millions de francs.

(Gorceix : *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*)

— Jusqu'en 1877, la production du caoutchouc était restée à peu près stationnaire au Brésil. Année moyenne, l'exploitation ne dépassait pas 400,000 kilo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grammes, ayant une valeur qu'on peut estimer à 3 millions de francs.

En 1877, il s'est produit une révolution complète dans l'extraction de cette substance. Par suite du développement des industries qui emploient le caoutchouc, la consommation s'est accrue considérablement et en quelques années sa valeur a plus que triplé et même quintuplé. En outre, par suite d'une grande sécheresse qui a désolé la province de Céara, un nombre considérable d'habitants de cette province se sont réfugiés dans les Amazones, cherchant des moyens d'existence ; ils se sont joints aux Indiens et aux métis qui, jusqu'à cette époque-là, avaient été exclusivement employés à l'extraction du caoutchouc.

La main-d'œuvre a donc été plus abondante ; il s'est produit alors un développement remarquable dans la récolte du caoutchouc. Ces Indiens, ces métis se sont lancés dans les forêts vierges des Amazones, jusqu'au Pérou, jusqu'en Bolivie, à la recherche de l'arbre précieux ; ils en ont découvert des forêts entières et se sont mis à les exploiter. Ces travailleurs, connus sous le nom de Syringueiros, sont tous libres, ils sont au service de maisons portugaises qui, si je ne me trompe, sont en grand nombre groupées auprès de la petite ville de Saint-Paul d'Olivença, sur les bords du Javari, un des affluents du Solimoens ; ils tracent des sentiers au milieu des forêts et s'emparent par droit de premier occupant de lots de terrain qui jusqu'alors n'avaient pas de maîtres. L'exploitation commence immédiatement ; elle est des plus simples. Les Indiens se construisent des huttes pour y demeurer et se mettent à chercher les arbres qui leur paraissent devoir donner la précieuse séve avec le plus d'avantages. Ils font des incisions d'un pouce à peine de profondeur dans le tronc ; au-dessous de ces incisions, ils ajustent avec un peu d'argile un petit vase de fer-blanc : la séve s'écoule et, en une heure, le vase est rempli ; la récolte commence à huit heures du matin, à midi elle est terminée.

J'ai puisé ces renseignements dans le livre de M. Santa Néry, livre que tous ceux qui veulent connaître l'Amazone, je le répète, feront bien de consulter.

Cette séve est ensuite réunie dans un vase plus considérable ; un des travailleurs y plonge de temps en temps une pelle en bois, expose cette pelle à la fumée produite par la combustion du fruit d'un petit palmier ; l'eau s'évapore, la gomme se condense et forme de petites couches de caoutchouc qui se collent les unes sur les autres ; au bout d'un certain temps on détache cette masse à l'aide d'un coup sec et la substance est préparée.

C'est avec raison que M. Santa Néry dit dans son livre que la préparation du caoutchouc est plus facile que celle du beurre ou du fromage.

Bien entendu, au début de cette exploitation, des gaspillages considérables ont été faits ; les siphonias, les syringas, comme on les appelle dans le pays, saignés à blanc, mouraient ; mais il y a deux ans, le gouvernement s'est ému de cet état de choses et a cherché à y remédier.

Un siphonia produit au bout de dix ans ; il peut donner du caoutchouc pendant 80 ans, s'il est soigné avec modération. Un seul ouvrier peut recueillir en une journée 32 kilogrammes de caoutchouc dont la valeur atteint certainement 200 à 250 francs. C'est donc un travail très rémunérateur.

Aussi l'exploitation a pris un développement très considérable. En 1839 elle était de 800,000 francs environ, tandis qu'en 1882 elle s'est élevée au chiffre de 87 millions de francs, d'après les documents fournis par la bourse de Pará, ville par où passe tout le caoutchouc qui est exporté aux États-Unis et en Europe. Vous voyez, par conséquent, qu'elle a centuplé en moins de cinquante ans. Ce résultat a été obtenu sans le secours de bras esclaves ; le Brésil peut parfaitement vivre et se développer sans cette triste institution, je tiens à le dire bien haut. Aucun esclave n'est employé à la recherche du caoutchouc ; d'ailleurs, depuis 1884, l'esclavage est officiellement aboli dans la province des Amazones ; le Céara avait donné l'exemple ; il a été suivi par les Amazones, puis par la province du Rio-Grande-do-Sul, à l'autre extrémité de l'empire.

(Gorceix : *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*

— Le Ministre de l'agriculture vient de supprimer les passages gratuits concédés par son prédécesseur aux immigrants européens appelés par leurs parents déjà établis dans les colonies, et il a motivé cette mesure sur l'absence de tout crédit ouvert au budget pour cette dépense.

La raison est on ne peut plus légitime. Il est toutefois à regretter, dit la *Folha Nova* du Rio, que ce soit toujours sur l'immigration que portent les économies dans les moments difficiles, tandis qu'il y a tant d'autres dépenses inutiles qui pourraient être supprimées.

La statistique mortuaire pour le Rio-de-Janeiro a donné en moyenne dans le mois d'avril 28 décès par jour : ce qui, pour une population de 420,000 habitants, ne laisse pas que d'être une preuve en faveur de l'état sanitaire de cette ville,

Il reste à diminuer la mortalité provenant d'affections pulmonaires, qui frappent principalement les nationaux, et le Rio-de-Janeiro n'aura rien à envier aux villes d'Europe les plus renommées pour leur salubrité. (P. Dreyfus: *Économiste Français.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1297e LIVRAISON.

TEXTE

Au pays des Massaï (Afrique centrale), par M. Thomson. Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Nouveaux quartiers à Taveta, dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Vue du Kilimandjaro, près du lac Tchala, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Lac Tchala, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Plaine du Kilimandjaro, dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Hommes et femmes andorobbo, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Source de l'Ouseri, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Rencontre d'un rhinocéros, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Les cornes du vieux solitaire, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Femmes massaï de Ndjiri, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Guerriers massaï, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Gorge de Ngaré-Suré, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Camp sur le plateau du Kapté, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Femmes massaï du Kapté, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Campement à Ngongo, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD

Brésil. — Une Société anglaise, dont le siège est à Londres et le directeur très riche, a passé avec le gouvernement de la province de Alto-Amazonas un contrat par lequel il s'engage à envoyer dans ce pays amazonien quelques milliers d'agriculteurs, à raison de tant par tête.

D'après ce que j'ai entendu dire, les malheureux que cette Société compte envoyer ne doivent pas être des Anglais. Si ce devaient être des Français, ce qui est très probable, il faut que la Société de géographie commerciale — et elle s'intéresse aux questions humanitaires — prenne à cœur d'empêcher, par tous les moyens possibles et imaginables, nos compatriotes de tomber dans un pareil guet-apens, attendu qu'ici, avant d'être bien acclimatés (ce qui demande au moins une année), nos ouvriers ne peuvent pas s'exposer au soleil. Ils ne peuvent pas davantage travailler avant le lever du soleil (à 6 heures toute l'année), à cause de la rosée. Puis, il fait nuit à six heures et demie du soir en toute saison et, après cette heure (coucher du soleil), l'humidité est très forte et provoque toutes sortes de maladies. Ensuite, le pain coûte 1 fr. 70 le kilo; le kilo de viande 2 francs; les œufs, 0 fr. 40 c.; le beurre en conserve, salé, 1 fr. 80 le kilo; une poule, 12 fr. 50, et ainsi de suite. Dans ces conditions, que peut faire un émigrant, surtout s'il vient accompagné de sa famille? De plus, il n'y a ici rien pour le recevoir, pas même un hangar. Le but de l'entrepreneur n'est autre que de recevoir, au débarquement du colon, une somme déterminée.

(A. JACQUOT D'ANTHONAY : *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*)

— Le Rio Negro est formé à cinq lieues environ de la petite ville de São Carlos par le confluent du rio Guaïnia, qui roule des eaux noires et qui a peu de poissons, avec le rio Casiquiaré, qui roule des eaux troubles et est « énormément » poissonneux. — Le Casiquiaré, comme on sait, est un dédoublement de l'Orénoque. — De ces deux branches, la plus importante, la branche mère, est le Guaïnia.

Le Rio Negro reçoit beaucoup d'eaux sablonneuses et beaucoup d'eaux cristallines qui se mêlent difficilement à ses ondes noires, et longtemps c'est comme si une cloison séparait ces eaux diverses dans le lit commun.

A Manaos, sa largeur est de 3 kilomètres et sa profondeur, dans la partie creuse du lit, est de 33 mètres (100 pieds) aux basses eaux. — Tous les ans le Rio Negro baisse d'environ 20 mètres, et cela graduellement pendant 6 mois, de juin à novembre; puis il monte pendant les six autres mois, alors c'est un océan d'eau douce.

Si dans le Rio Negro (dont les eaux ne sont pas potables), si dans le Rio Negro le poisson est très rare, s'il n'y en a pour ainsi dire pas, si ce n'est du fretin, par contre, il y a une quantité de crocodiles (*jacarés*), d'immenses serpents d'eau boas (*sucuripis*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et *surucucus*), ainsi que des loutres, de petits cachalots (*boot*), des gymnotes (*puraques*), et un autre petit poisson, connu sous le nom indigène de *pyranha*, qui va en bancs comme nos sardines, avec cette différence qu'il a des dents terribles : chaque morsure enlève le morceau, et, aussitôt que le sang coule, tous ces poissons se ruent sur la victime et la dépècent en quelques minutes, ce qui explique pourquoi les hommes qui tombent à l'eau parviennent très rarement à se sauver.

(A. JACQUOT D'ANTHONY : *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*)

— Ci la liste des passagers de 3e classe considérés comme immigrants entrés dans le port du Rio pendant ces trois dernières années :

	1882	1883	1884
Portugais.	9,269	11,286	8,683
Italiens.	10,562	10,698	5,933
Allemands.	1,538	1,690	1,240
Autrichiens (Italiens)	57	249	598
Espagnols (Galiciens)	3,738	2,343	576
Polonais.	—	—	359
Français	249	152	155
Anglais.	239	158	100
Russes (Mennonites).	19	20	98
Uruguéens.	10	11	90
Suisses.	30	94	70
Divers	134	98	97
Total. . . .	25,847	26,789	17,999

Durant le mois d'avril 1885, 2129 immigrants ont débarqué au Rio, et 841 à Santos, presque tous Italiens et Portugais, avec un certain nombre de Galiciens et d'Allemands. (*Revue Sud-Américaine.*)

— Les principales colonies agricoles de l'Uruguay sont les colonies Piamontesa ou Valdense, Suiza, Cosmopólita, Nuevo Berlin, Diaz, Porvenir, Paullier.

La colonia Piamontesa (département de Colonia), fondée en 1858, est surtout peuplée de Vaudois, protestants évangéliques, comme le dit son autre nom de Colonia Valdense : elle a 2200 habitants.

La colonia Suiza (Suisse), à côté de la Piamontesa, date de 1861 ; en 1878, elle avait déjà 1400 âmes.

La colonia Cosmopólita, proche des deux précédentes, avait en 1879 une population de 2540 habitants, très cosmopolite en effet, et composée d'Uruguéens, d'Italiens, d'Espagnols, de Suisses, de Français, d'Argentins, d'Anglais, de Portugais, de Brésiliens.... Vaste de 19,137 hectares, elle a de bons ports sur le Rio de la Plata.

Nuevo Berlin (400 habitants) est dans le département du Rio Negro, sur l'Uruguay, à 50 kilomètres environ de Fray Bentos.

Diaz est peu éloignée de la ville de Mercédès.

Porvenir, aux environs de Paysandú, compte, sur 6000 hectares, 585 Uruguéens, 272 Italiens, 198 Argentins, 79 Espagnols, 56 Français, 55 Suisses, 34 Brésiliens, 11 Allemands, etc.

Paullier (département de Colonia) a déjà 36 familles des Canaries, 17 de Suisse, 8 d'Urugnay, 3 d'Espagne, une d'Italie. (D'après la *Revue Sud-Américaine.*)

— Parmi les départements de l'Uruguay celui de Canelones est de beaucoup le plus important au point de vue agricole. Pour le maïs et l'orge, il l'emporte sur tous les autres réunis, et pour le blé il équilibre presque la production de tout le reste de la République. (*Revue Sud-Américaine.*)

Argentine. — Il y a dans la République Argentine 500,000 enfants pouvant assister aux écoles, mais un quart seulement jouit des bénéfices de l'instruction. (*Revue Sud-Américaine.*)

— Pendant la période décennale 1873-1882, il n'est pas arrivé dans la République Argentine moins de 482,000 étrangers, parmi lesquels 301,000 y sont définitivement restés. Sous le rapport de la nationalité ils se décomposent ainsi :

		Proportion pour 100
Italiens	336,000	70
Espagnols.	48,000	10
Français.	47,000	10
Allemands et Suisses . . .	19,000	4
Anglais	10,500	2
Divers.	21,500	4

Et l'on estime qu'en 1882, il y avait en tout dans la Confédération 339,000 Italiens ; 161,000 Espagnols ; 153,000 Français ; 54,000 Allemands et Suisses ; 51,000 Anglais et 165,000 habitants de nationalités diverses.

L'agriculture proprement dite, la culture pastorale et l'élève du bétail sont les trois grands éléments de prospérité du pays. On a calculé que dans l'espace de vingt-sept ans, la valeur totale de la propriété foncière a quintuplé et qu'elle est montée de 107 millions de pesos en 1857, à 487 millions de pesos en 1884. Dans ce même temps, la valeur de la production tant agricole que pastorale augmentait dans la proportion de 254 pour 100. Dans les dix dernières années, on a constaté que l'élève du bétail a quelque peu perdu de son importance par rapport au labourage. Ainsi, en 1857, le bétail constituait les 25 centièmes de la richesse nationale, tandis qu'aujourd'hui ce n'est plus que les 18 centièmes. Ce n'est pas que les troupeaux aient diminué soit pour le nombre, soit pour la valeur : celle-ci a presque quadruplé au contraire, et représente aujourd'hui une somme de 331 millions de pesos pour tout le territoire de la Confédération. Quant au nombre des animaux domestiques, on l'estime ainsi : bœufs et vaches, 16 millions ; chevaux, 4,186,000 moutons, 90 millions. (*Économiste Français.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Pendant l'année 1884, malgré la perturbation produite par l'apparition du choléra en Europe qui nous a obligés à fermer nos ports aux navires, le nombre des immigrants en Argentine s'est élevé à 81,541.

Dans les quatre premiers mois de cette année 1885, nous avons eu 46,415 immigrants : en calculant sur la même proportion pour les huit mois suivants, on peut espérer que nous aurons au bout de l'année un nombre d'immigrants de 139,245.

(*Discours du Président de l'Argentine*, Don Julio Roca, *à l'ouverture du Congrès.*)

— L'une des quatre colonies de Curamalan, dans la Sierra de Curamalan, traversée par le grand chemin de fer du Sud, renferme déjà 300 colons du département de l'Aveyron, chiffre qui sera sans doute doublé l'année prochaine par des familles de même provenance.

Une autre a pour habitants 200 Piémontais; la troisième ne renferme encore que 60 colons, du pays de Galles; la quatrième est le siège de la Compagnie qui a fondé ces établissements. (*Revue Américaine.*)

— Voici les caractéristiques du climat de sept stations météorologiques de l'Argentine, telles que les *Mitteilungen* les empruntent au tome IV des *Anales de la Oficina meteorológica Argentina por su director B. A. Gould :*

Tandil, par 37°,17′, à 198 mètres d'altitude : moyenne du mois le plus froid (juin) 7°,9; du mois le plus chaud (janvier) 21°,2; de l'année 14°,5. Hauteur des pluies, 958 millimètres. Durée des observations, 5 ans.

Tatay, par 34°,16′ : Hauteur des pluies, d'après 5 ans et 3 mois d'observations, 858 millimètres. Pas de documents sur la température du lieu.

Rio Cuarto, par 33°,7′, d'après 2 ans d'observations : moyenne du mois le plus froid (juillet) 8°,9; du mois le plus chaud (décembre) 23°,1; de l'année, 16°,9. Hauteur des pluies, 713 millimètres.

Rosario, par 32°,57′, à 39 mètres d'altitude, d'après 5 ans et demi d'observations : moyenne du mois le plus froid (juin) 10°,5; du mois le plus chaud (janvier) 23°,4; de l'année, 17°. Hauteur des pluies, 1168 millimètres.

Paraná, par 31°,44′, à 78 mètres d'altitude, d'après 7 ans d'observations : moyenne du mois le plus froid (février) 24°,9; du mois le plus chaud (juin) 11°,8; de l'année 18°,5. Hauteur des pluies, 955 millimètres.

La Rioja, par 29°,20′, à 540 mètres d'altitude, d'après 3 ans et demi d'observations : moyenne du mois le plus froid (juin) 12°,1; du mois le plus chaud (janvier) 27°,5; de l'année 20°,7. Hauteur des pluies, 297 millimètres.

Saladillo, à 110 kilomètres N. O. de la Rioja, par 809 mètres d'altitude : moyenne du mois le plus froid (juillet) 9°,5; du mois le plus chaud (décembre) 25,°3; de l'année, 17°,8. Hauteur des pluies, 454 millimètres.

OCÉANIE.

Nouvelles-Hébrides. — Nous avons déjà fait connaître l'initiative prise par la Société Calédonienne au sujet de l'occupation effective des Nouvelles-Hébrides, en attendant l'abrogation de l'entente au terme de laquelle l'Angleterre et la France se sont interdit de procéder à l'occupation politique de cet archipel. Le *statu quo* menaçant de se prolonger encore quelque temps, la Société Calédonienne des Nouvelles-Hébrides a jugé à propos d'entrer encore plus loin dans la voie du peuplement et de la colonisation de cet archipel à l'aide de ses propres ressources, afin d'obliger notre gouvernement à sortir de son inaction un peu forcée et de diminuer en même temps la force des raisons que nos voisins pourraient opposer à une intervention effective.

Voici les avantages que la Compagnie offre aux colons désireux de planter leurs tentes à l'île Sandwich, dans une splendide vallée intérieure, dépendant de l'établissement d'Anabrou, où existent déjà de nombreux planteurs en pleine prospérité : cinq hectares de terrain de premier choix, en location; ce terrain sera situé à proximité d'un cours d'eau, et la superficie pourra en être augmentée suivant le travail fourni par chaque colon; l'outillage indispensable et les vivres, jusqu'à la première récolte, qui devra avoir lieu au bout de six mois au plus; la durée de la location sera fixée de gré à gré; la Compagnie achète les produits des concessionnaires aux prix courants de la localité; les concessionnaires s'engagent à ne se servir des marchandises nécessaires à leurs exploitations que dans les magasins de la Compagnie; elle prélève, pour location de la terre, le huitième des produits.

Le riz, les pommes de terre, les légumes, le maïs, la canne à sucre se développent admirablement dans tous ces terrains, traversés par deux rivières. La vallée en question ne se trouve qu'à trois kilomètres environ du débarcadère de Port-Villa, l'un des principaux points de la Société Calédonienne des Nouvelles-Hébrides. J'allais oublier de dire que la volaille y réussit à merveille et que les porcs sauvages y abondent. Les indigènes se livrent à la chasse de ces animaux, dont la chair est excellente, et qu'ils cèdent à environ cinq centimes le kilogramme. Le défrichement n'offre que peu de difficulté, les essences de bois qui couvrent le sol étant d'une espèce molle. Quant au climat, il est tempéré, et si la fièvre y règne, elle n'offre aucun danger. On en a acquis la certitude par l'expérience des colons de la compagnie qui résident depuis quelque temps dans ces parages.

(*Économiste Français.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1218e LIVRAISON.

TEXTE

Au pays des Massaï (Afrique centrale), par M. Thomson. Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Le Donyo Longonot, dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Des lions se jettent sur les ânes de la caravane, composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.
Jeunes filles peintes et femmes massaï apportant du lait, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après les gravures de l'édition anglaise.
La plaine du « bois à brûler », dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.
M. Thomson et Brahim guettant un buffle, composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.
« Regarde! elles n'y sont plus! », composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.
Cavade de l'Ourourou, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Le mont Kénia vu de l'ouest, dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Escarpement du Lykipia, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Femmes de Ndjemps, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Notre campement à Ndjemps, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

EUROPE

Islande. — D'après les calculs de Helland, le Skáfandafljót, mesuré dans l'été de 1881, quand les glaciers donnent, roule 105 mètres cubes d'eau par seconde; sa longueur est de 180 kilomètres en un bassin de 2800 kilomètres carrés. Renforcé surtout par des torrents d'eau claire qui lui arrivent, sur sa rive gauche, de la lisière de l'Odádahraun, il est beaucoup moins encombré que le Jökulsá par les débris des monts à glaciers. Le Skjáfandafljót forme l'*Aldeyjarfoss*, charmante cascade, le *Godafoss* que, d'Akureyri, visitent souvent les touristes, et, près de la mer, deux grandes chutes, le *Barnafoss* et l'*Ullafoss*. — On sait que le mot scandinave *foss*, si commun en Norvège, veut dire *cascade*....

Le Jökulsa, nommé Jökulsa i Axarfirdi ou Jökulsá á Fjöllum (sans quoi l'on pourrait le confondre avec d'autres Jökulsa), a été jaugé dans l'été de 1881 par Helland, près de Grimstadir; son débit était dans cette saison de 405 mètres cubes par seconde, et le cube journalier des débris qu'il entraîne peut être évalué à 23,328 tonnes par jour. Il finit en delta. Sa première cascade, le *Dettifoss*, est la plus puissante de l'Islande : là ce torrent puissant et trouble s'abîme de plus de 100 mètres à pic dans une fissure volcanique....

— Bien que l'Islande ne soit pas grande et que la mer l'entoure, les différences de climat y sont considérables suivant les diverses contrées de l'île. Le Sud y est beaucoup moins froid que le Nord; le Sud et le Sud-Ouest y reçoivent beaucoup plus de pluie que les autres expositions.

D'après un travail qu'a bien voulu faire pour moi M. V. Willaume-Jantzen, 38 ans d'observations (1846-1883) donnent les moyennes suivantes à la station de Stykkishólmur.

Année, + 2°,8; hiver — 2°; printemps 0°,9; été 8°,9; automne 3°,6; mois le plus froid (février) — 2°,7; mois le plus chaud (juillet) 9°,6. Pendant les 38 années sus-indiquées (1846-1883), le minimum mensuel absolu a été — 13°,3 (mars), le maximum mensuel absolu 12°,4 (juillet).

D'après 10 ans d'observations (1874-1883), la station de Grimsey a une moyenne annuelle de 1°,4, un hiver de — 2°,6, un printemps de — 1°,3, un été de 6°,4, un automne de 3°.

Et aussi, d'après ces mêmes dix années, la station de Berufjördur a une année de 2°,7, un hiver de — 1°,4, un printemps de 0°,8, un été de 7°,7, un automne de 3°,8....

Il tombe annuellement 1093 millimètres de pluie à Berufjördur, 414 seulement à Grimsey, soit de deux à trois fois moins.

L'Odádahraun est le plus vaste des champs de lave de l'Islande; il a 3400 kilomètres carrés. Impossible d'imaginer rien d'aussi nu, d'aussi désert, d'aussi désolé....

Les glaciers islandais ne couvrent pas moins de 14,500 kilomètres carrés, dont 8500 appartenant au seul Vatnajökull....

(Th. Thoroddsan : *Mittheilungen.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Russie. — Le *Woschod* donne les détails suivants sur le nombre des Juifs dans seize des gouvernements de la Russie d'Europe, d'après les documents publiés par le Bureau central de statistique. Ces seize gouvernements sont : Kief, Tchernigof, Poltava, Charkof, Iékaterinoslaf, Tauride, Kherson, Bessarabie, Podolie, Volhinie, Minsk, Mohilef, Vitebsk, Kovno, Vilno, Grodno.

Dans ces seize gouvernements il y a, sur 25 millions et demi d'habitants, 2,930,639 Juifs, soit 11,5 pour cent.

Les Juifs sont proportionnellement le plus nombreux dans les gouvernements de la Lithuanie et de la Russie Blanche, et le moins nombreux dans ceux de la Petite Russie. Le gouvernement de Minsk à 20,1 pour cent de Juifs : à ce point de vue, c'est le premier de tous; tandis que dans les trois gouvernements de Tchernigof, Poltava, Iékaterinoslaf, ils ne sont que 3 à 4,4 pour cent.

La population juive de ces gouvernements plus ou moins israélites se concentre dans les villes, dans les bourgs où elle comprend parfois jusqu'à 86 pour cent de tous les habitants, mais dans les villages ils sont au plus 10 pour cent.

Les gouvernements du Sud-Ouest ont 1,048,235 Juifs sur 6,518,373 habitants, autrement dit 16 pour cent; en Podolie ils sont 18,7 pour cent; dans le gouvernement de Kief ils sont 14,6 pour cent, dans la Volhinie, 14,9 pour cent, mais au delà du Dniepr, Tchernigof n'en a que 4,4 pour cent et Poltava que 3,5 pour cent.

Le même *Woschod* nous apprend qu'en Finlande il y a 400 Juifs à Helsingfors, 162 à Åbo, 18 à Tammersfors, 8 à Tawastehus. (Pietri : *Mitteilungen.*)

Allemagne. — D'après les *Monatshefte zur Statistik des Deutschen Reichs*, n° de janvier 1885, le nombre des émigrants allemands pour les pays d'outre-mer a été de 1,309,272 dans la période 1871-1884, dont 63,163 par le Havre : c'est une moyenne annuelle de 93,520, le maximum, en 1881, ayant atteint 210,547 et le minimum, en 1877, n'ayant été que de 21,964. Ces 1,300,272 émigrants se sont partagés comme suit, d'après les divers pays de destination :

Etats-Unis	1,250,937
Canada	3,289
Mexique et Amérique centrale	444
Antilles	916
Brésil	27,128
Autres pays d'Amérique	8,524
Afrique	2,929
Asie	441
Australie	14,664

Suisse. — Il se publiait en Suisse, en 1883, 576 journaux ou périodiques se répartissant ainsi : Modes, 1; — Droit, 4; — Militaires, 9; — Sciences naturelles, 11; — Scolaires, 15; — Illustrés, 16; Agricoles et forestiers, 29; — Officiels, 37; Feuilles d'avis, 43; Religieux, 48; — Littéraires et scientifiques, 50; Commerce et Industrie, 58; — Politiques, 255.

Le plus ancien des journaux suisses remonte au dix-septième siècle : c'est la *Zürcher Freitagszeitung*, qui paraît une fois par semaine à Zurich.

Sur les 576 périodiques que nous venons de citer, 180 paraissaient de deux à cinq fois par semaine; 74 étaient heddomadaires; 152 bi-mensuels, mensuels ou trimestriels; les 70 autres étaient quotidiens.

Ajoutons qu'en 1873 la Suisse ne comptait que 411 journaux ou recueils, ce qui constitue pour une période de dix années, un accroissement de 165 publications.

(*Polybiblion.*)

France. — Les « Camps de César » sont fort nombreux en France, mais « comme tous les empereurs romains ont porté le nom de César, il faut peut-être entendre par ces mots si souvent répétés toutes les positions fortifiées, dans les campagnes, qui doivent leur origine aux divers événements militaires accomplis depuis l'arrivée des légions en Gaule, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, jusqu'à l'époque mérovingienne ».

(E. Desjardins : *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine.*)

— M. Ernest Desjardins nous explique admirablement comment s'est accomplie la romanisation de la Gaule.

Qu'on lise les pages qu'il a consacrées à l'administration provinciale et surtout à l'administration municipale, et que l'on saisisse bien cette hiérarchie savante de *coloniæ deductæ*, *d'oppidæ latina*, de *civitates fœderatæ*, *liberæ*, *stipendiariæ*. La Gaule a été romanisée ou latinisée, il n'y a pas de doute; mais dans quelle mesure, et ethnographiquement, est-elle romaine ou latine? Question qui nous intéresse, au plus haut point.

Si elle n'a pas été entièrement résolue par M. Desjardins, c'est évidemment, parce qu'elle ne pouvait l'être à l'aide des documents qui nous sont parvenus et qu'il a épuisés (je parle de ceux qu'on a exhumés jusqu'ici).

L'impression que l'on garde de cette lecture c'est que l'élément romain et latin est moins considérable qu'on ne serait tout d'abord porté à le croire. Le savant épigraphiste et géographe nous avertit justement que les cités qui portent le nom de César (*Julius*) et qui prennent le nom d'Auguste, ne sont pas, de ce fait, des *coloniæ deductæ*, c'est-à-dire des colonies composées d'éléments exclusivement romains.

De *coloniæ deductæ*, il n'y en a qu'un très petit nombre; ainsi dans la Narbonnaise, qui fut de tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps la plus romaine des provinces de la Gaule, nous ne trouvons à la mort d'Auguste, qu'une seule *colonia deducta*, à savoir Narbonne (depuis 118 avant J. C.), contre quatre colonies de vétérans et quatorze colonies nominales; dans la Lyonnaise, dans l'Aquitaine, dans la Belgique à la même époque, pas la moindre *colonia deducta*.

Lyon n'a été une *colonia deducta* (43 avant J. C.) que par ricochet, si j'ose ainsi dire. « Lepidus et L. Plancus, écrit Dion Cassius, ordonnèrent à ceux qui avaient été chassés de Vienne par les Allobroges de s'établir entre le Rhône et la Saône, et d'y fonder une ville ».

(L. Drapeyron : *Revue de Géographie.*)

— On sait que la hauteur du Vignemale est de 3298 mètres. M. le comte Russell, pensant satisfaire l'amour-propre de son cher Vignemale, qui est très ambitieux, crut devoir amener cette hauteur au chiffre rond de 3300 mètres. Dans ce but, il se mit à l'exhausser en élevant sur sa cime une tour de deux mètres, avec les rocs qui s'éboulent sur ses flancs. C'était là le travail auquel il se livrait, le 7 août, le jour où je le vis au Vignemale, et il aidait lui-même ses deux guides dans cette construction.

Cette tour fut assez rapidement achevée. Quoiqu'elle ne fût faite qu'en pierres sèches, la largeur de sa base et le soin avec lequel elle avait été construite semblaient devoir garantir sa solidité. Elle pouvait être aperçue d'assez loin.

Le 9 août, je la vis très bien à l'œil nu, du lac de Gaube, et le 10, l'un de mes compagnons d'excursions au Vignemale put la distinguer du haut du Monné, même sans lorgnette.

Mais, hélas! la foudre ne laissa pas le Vignemale jouir longtemps de sa conquête et vint apprendre aux hommes que l'on ne bâtit pas impunément à de telles hauteurs.

De fait, peu de jours, en effet, après que M. le comte Russell eût posé la dernière pierre de cet édifice, il écrivait à la *Gazette de Cauterets* ce qui suit :

« J'ai le regret de vous annoncer la destruction complète, par la foudre, de la tour monumentale, de plus de deux mètres, que nous venions de construire au sommet du Vignemale, pour lui donner 3300 mètres (il n'en avait que 3298). Nous avons voulu flatter son orgueil, et il a été cruellement puni par où il avait péché. C'est une leçon pour lui, et.... pour les hommes. — Quiconque s'élève sera abaissé! — Notre Babel n'a pas duré six jours! .... »

— Tout ce que je puis dire de la faune du Vignemale, c'est que les aigles et les vautours visitent parfois ces régions, et M. le comte Russell m'a dit y avoir vu des araignées; ce n'est déjà plus la solitude. Mais qu'il me soit permis de compléter ces indications en extrayant les passages suivants d'une lettre charmante de M. le comte Russell.

« .... Le lendemain, sur le sommet, je vis un rat! il était laid, roussâtre, mélancolique, et faisait des grimaces : puis il bâilla. C'était sans doute la faim : car, que peut-il manger à 3300 mètres?

« Une abeille mélomane vint bourdonner pendant longtemps dans ma caverne : des papillons étalaient leurs couleurs en flânant sur les *Androsace carnea* qui rougissent le col de Cerbillonas; enfin un adorable petit oiseau, léger comme le bonheur et la jeunesse, vint comme l'année dernière, sautiller sur la neige devant ma porte. Serait-ce le même? C'est bien possible, car il pencha tendrement la tête d'un côté, puis de l'autre, du plus loin qu'il me vit. Chez les oiseaux cela veut dire : « Bonjour : je vous aime, et.... j'ai « faim. » En le prenant par l'estomac et par le cœur, nous allons cultiver ce petit être; car je remonte dans quelques jours, et pour longtemps. Quant au règne végétal, il est représenté seulement par quelques maigres plantes qui croissent entre les pierres. »

(Gust. Regelsperger : *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort.*)

ASIE.

Japon. — Le premier journal japonais a paru en 1871.

Et à la fin de 1878 il y avait déjà sur toute la surface du territoire 266 journaux, parmi lesquels 8 sont publiés en langues étrangères. Le tirage total de ces feuilles atteint vingt millions d'exemplaires. — Dans le cours de la seule année 1878, les presses du royaume ont fait éclore 5317 ouvrages en volumes, plus de la moitié de ce que produit la Grande-Bretagne (9967 dans le même temps).

Du mois de juillet 1878 au mois de juillet 1879, les ouvrages publiés se sont répartis ainsi : 545 volumes de politique et de législation, 470 d'éducation, 454 de géographie, 313 de philologie, 225 de mathématiques, 180 d'histoire, 107 de religion, 2025 romans, poésies et varia.

Les éditeurs japonais font même une certaine concurrence aux grandes maisons d'exportation anglaise, par la contrefaçon de leurs publications; et profitant de l'absence de tout traité garantissant la propriété littéraire, ils ne négligent de traduire aucun des importants volumes qui paraissent en Europe.

(*Polybiblion.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1298e LIVRAISON.

TEXTE.

Au pays des Massaï (*Afrique centrale*), par M. Thomson. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vrai massaï, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Femme mariée massaïe du Ndjiri, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Extenseurs d'oreilles des Massaï, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Armes des Massaï, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Guerrier massaï, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Femme mariée massaïe, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Jeunes filles oua-kouafi, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Matrones du Ndjiri, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Paysage du Kamasia : le mont Lobikoué, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Escarpement de l'Elgueyo, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Val du Guaso Kamnyé, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Cornes de hartebeest, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Village de Kabaras dans le Kavirondo, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Femmes mariées de Kavirondo, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Du 31 mars 1884 au 31 mars 1885, le nombre des électeurs politiques, tous Français ou naturalisés, s'est augmenté comme suit, dans les trois provinces :

	1884	1885	Gain.
Province d'Alger.	20,499	22,051	1552
» d'Oran.	17,747	18,660	913
» de Constantine.	16,275	17,478	1201
Total. .	54,521	58,189	3668

Cette comparaison tend à prouver que l'élément français se consolide et s'accroît rapidement en Algérie.

Ce fait ressort encore mieux de la comparaison entre les listes du 31 mars 1885 avec celles du 31 mars 1881, qui ont précédé de quelques mois le dernier recensement officiel.

	1881	1885	Gain.
Province d'Alger.	19,347	22,051	2704
» d'Oran.	16,205	18,660	2455
» de Constantine.	14,051	17,478	3427
Total . .	49,603	58,189	8586

— M. A. Angot, sous-chef du Bureau central météorologique de France, a réuni toutes les observations météorologiques faites en Algérie, de 1860 à 1879, par les divers services de la colonie. En voici le résumé, tel que le donne le *Bulletin de la Société des sciences physiques, naturelles et climatologiques de l'Algérie :*

Noms des lieux.	Moyenne de l'année.	Jours de pluie.	Hauteur des pluies en millimètres.
La Calle.	17°7	125	809
Philippeville.	16°5	»	807
Bougie.	18°1	»	1039
Alger	18°1	106	736
Guelma	17°2	119	640
Sétif	13°5	106	442
Aumale	15°1	108	588
Staouéli	17°1	107	642
Blida	17°3	»	855
Médéa	14°9	83	850
Téniet-el-Hâd	14°1	97	596
Orléansville	18°4	86	484
Mascara	17°4	»	551
Sidi-bel-Abbès	15°3	74	377
Tlemcen	16°	68	662
Tébessa	14°2	98	350
Batna.	12°7	87	375 (?)
Biskara.	20°3	»	199
Djelfa.	12°5	90	340
Laghouat.	16°9	39	198
Géryville	13°7	76	350
Saïda.	14°9	92	471
Cap Caxine.	»	95	545
Nemours	»	63	446
Djidjelli	»	»	1024
Dellis.	»	»	996

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Noms des lieux.	Moyenne d'année.	Jours de pluie.	Hauteur des pluies en millimètres.
Cherchell	»	»	606
Ténès	»	»	530
Mostaganem	»	»	546
Oran	»	»	482
Jemmapes	»	»	716
Constantine.	»	»	573
Fort-National . . .	»	»	1243
Tizi-Ouzou	»	»	841
Drâ-el-Mizan. . . .	»	»	824
Coléa.	»	»	656
Miliana	»	»	659
Relizane	»	»	350
Saint-Denis-du-Sig.	»	»	359
Aïn-Temouchent. .	»	»	470
Boghar.	»	»	377
Aflou.	»	76	332
El-Aricha	»	72	345

— 1883 a versé sur Alger 816,3 millimètres de pluie, ainsi répartis suivant les mois :

Janvier. . .	12,8	Juillet. . . .	0,5
Février. . .	2	Août	0,2
Mars. . . .	11,4	Septembre .	0
Avril. . . .	5	Octobre . .	106
Mai	3	Novembre .	173
Juin. . . .	5	Décembre .	177

— 1884 a donné 71,4 millimètres, comme suit :

Janvier. . .	62,5	Juillet. . . .	1
Février. . .	34,5	Août	0
Mars. . . .	88,8	Septembre .	56,3
Avril. . . .	78,8	Octobre . . .	114
Mai	33,5	Novembre. .	123,4
Juin	19,1	Décembre. .	160

— Voici les principaux éléments du climat de la Calle, de 1876 à 1881 :

	1876	1877	1878	1879	1880	1881
Moyennes thermométriques.	18°06	18°12	20°38	21°	17°60	18°37
Maxima	33°	38°20	40°	38°4	40°	43°20
Minima	2°4	1°3	6°5	2°5	5°8	5°.
Hauteur des pluies.	793 millim.	339	362 (?)	637	663	963

Moyenne thermométrique des six années. . 18°92
Moyenne des maxima. . . . . 38°8
Moyenne des minima. . . . . 4°08
Hauteur moyenne des pluies. 700 millimètres (?)
(De Derazey : *Bulletin de la Société des sciences physiques, naturelles et climatologiques de l'Algérie.*)

— Depuis 1876, les colons défrichent autour de la Calle avec plus d'activité que le passé, tant pour planter de la vigne que pour agrandir leurs jardins. Voici le tableau des hectares défrichés de la fin de 1875 à celle de 1881 :

	Superficie des terrains défrichés.	
	en vignes.	en jardins.
Il y avait à la fin de 1875	400 hect.	691
On a défriché en 1876	4	8
» 1877	20	20
» 1878	22	26
» 1879	43	45
» 1880	37	61
» 1881	12	12
Totaux à la fin de 1881	558	863

(Docteur Derazey : *Bulletin de la Société des sciences physiques, naturelles et climatologiques de l'Algérie.*

— Les sources de Bou-Lifa, au nombre de 7, alimentent aujourd'hui la Calle, par le moyen d'une conduite en grès. Elles fournissent environ 600 litres par minute d'une eau douce, très propre à tous les usages domestiques. (*Idem.*)

— En six ans, de 1876 à 1881, il y a eu dans la commune de la Calle, 1086 naissances et 918 décès, soit un bénéfice de 168 personnes, dont 156 pour la ville même et 12 pour l'annexe, si malsaine, d'Ouni-Téboul.

Nous n'avons pas le gain de 1882 ; celui de 1883 a été de 39 ; celui de 1884 de 72.

— Le premier semestre de 1885 s'est résumé à Bône par 380 naissances européennes et 334 décès, soit un bénéfice de 54 existences pour les Européens ; par 114 naissances et 184 décès du côté des Musulmans, soit pour ceux-ci une perte de 70.

— Voici le tableau des naissances et des décès dans la province d'Oran au sein de la population coloniale, au cours de l'année 1883.

	Naissances.	Décès (sans les morts-nés).	Gain ou perte.
Français.	2407	1286	1120
Juifs naturalisés. . . .	968	532	436
Total des Français . .	3375	1819	1556
Espagnols.	2631	2379	252
Italiens	250	168	82
Belges.	36	7	29
Autrichiens	25	4	21
Allemands.	23	61	—38
Suisses	12	19	— 7
Maltais	4	5	— 1
Autres.	24	69	—45
Total des Étrangers. .	3005	2712	293
Total général	6380	4531	1849

— La population agricole de la province d'Oran

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était, en 1882, de 57,639 personnes; elle était de 63,538 en 1883 ; soit un gain de 5899.

Dans ce même laps de temps leurs possessions ont passé de 375,124 hectares à 404,268 (gain, 29,144 hectares); leur bétail de 162,781 têtes à 179,008 (gain, 16,227); leurs pieds d'arbres (fruitiers?) de 1,380,099 à 1,479,839 (gain, 99,740), leur vignes de 15,060 hectares à 17,875 (gain, 2815); ils ont obtenu 301,083 hectolitres de vin contre 262,991 (gain, 38,092); ils ont défriché 7589 hectares, ils ont 406 maisons et 3 moulins de plus.

(D'après le *Rapport du préfet au Conseil Général.*)

— En 1883, les Européens ont vendu aux Indigènes, dans toute l'Algérie, 3951 hectares de terres, et 1852 hectares aux Juifs : soit 5803 hectares.

Mais ils en ont acheté 3026 aux Juifs et 64,375 aux Indigènes : soit 67,401.

D'où un bénéfice de 61,598 hectares pour les Européens.

Ils ont acheté aux Musulmans 35,000 à 36,000 hectares de plus en 1883 qu'en 1882.

(D'après *l'exposé de la situation générale de l'Algérie.*)

— Nouvelle commune, dans la province et l'arrondissement de Constantine. C'est Aïn-Abid, village sous un climat assez salubre, à 800 mètres d'altitude environ, près du point de partage des eaux entre le bassin du Roumel et celui de la Seybouse.

Aïn-Abid est une station du chemin de fer d'Alger à Tunis, à 40 kilomètres sud-est de Constantine.

— Nouveau journal, dans la province d'Alger, en la petite ville de Cherchell : le *Réveil de Cherchell.*

— La société agricole et industrielle de Batna possède déjà plus de 32,000 palmiers dans l'Oued-Rir, sur 1481 hectares, dont 800 à Ourir, dans le nord de la traînée d'oasis, près du chott Melrir; et, plus au sud, dans la région centrale, 100 à El-Fadhia, 280 à Coudiat-Sidi-Yahia, 1 à Tigueddin, 100 à Ayata, 200 à Aïn-Srouna; elle plante des dattiers en nombre considérable : 15,694 pour la seule année 1884.

Elle a creusé à Ourir deux puits artésiens *Aïn-Courcival* et *Aïn Matharel*, donnant ensemble 86 à 87 litres par seconde, et elle se dispose à en forer d'autres dans cette même oasis.

A Coudiat-Sidi-Yahia, l'*Aïn-Rolland*, creusé par elle, donne 56 à 57 litres par seconde, et l'*Aïn-Guillon*, également son œuvre, exactement la même quantité d'eau.

Un cinquième puits foré ar ses soins, à Ayata, fournit 36 à 37 litres par seconde.

A cette société, qui a son siège à Paris, l'Oued-Rir est donc déjà redevable de cinq puis artésiens versant ensemble 236 à 237 litres par seconde, 14,200 par minute. Or, un mètre cube d'eau par minute entretient 3000 palmiers.

— La Compagnie de Bône-Guelma possède le long des 195 kilomètres de son réseau tunisien (frontière algérienne à Tunis) une bande de terrain de 30 mètres environ, représentant une superficie moyenne de 575 hectares, dont 500 utilisables.

La Compagnie a résolu de les utiliser pour la culture forestière.

Depuis 1880, elle y a planté les espèces suivantes : acacias, 70,000 ; casuarinas, 10,000 ; eucalyptus, 200,000; pins d'Alep, 80,000.

En tout 400,000 arbres dont, défalcation faite de la mortalité, il reste 300,000 le long de la voie.

Ce reboisement opéré dans un contrée aussi généralement dénudée que la Tunisie est une œuvre d'utilité publique qui mérite de fixer l'attention.

(*Bulletin des Colons.*)

— Le docteur Rouire évalue 2,200,000 hectares la surface du bassin qui se déverse dans le lac Kelbiah, lequel lac est, d'après lui, un reste du lac Triton, de l'ancienne « mer africaine » L'oued qui en est l'artère a 275 kilomètres de long

Quand au lac Kelbiah, « la nappe d'eau la plus importante de l'Afrique du Nord », il a 45 kilomètres de pourtour à ses basses eaux et 18 kilomètres de longueur. Il contient de l'eau en toute saison. Sa surface a été évaluée, en 1883, par un ingénieur, M. de Campou, à 13,000 hectares, sa profondeur à 3m.50, son volume à 350 millions de mètres cubes. Aux plus basses eaux son aire n'est plus que de 8000 hectares.

Le fleuve de ce bassin, l'oued Bagla, verserait annuellement une moyenne de 200 millions de mètres cubes d'eau dans le Kelbiah (soit environ 548,000 par jour, et un peu plus de 6 par seconde), débit dû presque exclusivement aux crues, car cet oued est plus ou moins sec en temps serein. Cette eau, étant fort limoneuse, exhausse incessamment le fond du lac et diminue de plus en plus sa superficie. L'apport des alluvions finira par effacer entièrement l'antique « lac Triton », qui devint lac au lieu de golfe quand un cordon littoral, apporté par le vent nord-est-sud-est, eût barré l'accès de la mer.

(D'après le Dr Rouire ; *Association française : Congrès de Blois.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleu à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1300e LIVRAISON.

TEXTE.

Au pays des Massaï (Afrique centrale), par M. Thomson. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Le Nzoïe, près de Seremba, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Le Nyanza vu de Massala, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Filles du chef Massala, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Murs et portes de Massala, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Gazella Thomsoni, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Cornes de mon buffle, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Naturels de Souk, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Lancé dans les airs, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Rhinocéros se débarrassant de Brahim, composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.
Contemplant de bas en haut l'énorme bête, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Massaï tuant un porteur, composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.
Mianzi-ni vu du sud, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Berbérie. — Veut-on savoir comment l'islamisme, et en même temps la langue et les idées arabes ont fait la conquête de l'Afrique septentrionale ? Le colonel Trumelet va nous l'apprendre dans son livre des *Saints de l'Islam*, œuvre très originale.

« De tout temps le Maroc fut la terre classique de l'Islam ; la province berbère du Sous et le pays du Draâ, au sud-ouest de cet empire, furent toujours choisis par les savants docteurs de la Loi et les hommes d'étude et de piété pour y établir leurs médraça ou leurs zaouïa. Les deux rives de l'oued Draâ surtout sont semées, en chapelets, de ces sortes d'établissements. La ville berbère de Taroudant, où Moulaï Thaïyeb fonda le célèbre collége de Dar-ed-Dahman au dix-septième siècle, était, il y a peu d'années encore, le sanctuaire de l'Islam, le grand séminaire du R'arb de l'ouest. On y formait des missionnaires qu'on lançait, dès que leur éducation était terminée, sur les populations du Maroc et de la régence d'Alger, pour y faire des adeptes à l'ordre de Moulaï Thaïyeb ; plus tard, lorsque la France se fut substituée aux Turcs en Algérie, Taroudant devint une officine d'agitateurs et de chérifs, qu'on jetait de temps à autre sur notre conquête pour en soulever contre nous les populations indigènes. Le fameux Bou-Mâza, entre autres, venait de la médraça de Taroudant, sa ville natale.

Mais bien antérieurement à la fondation de Dar-ed-Dahman, il existait, au sud de cette même province du Sous, et non loin de l'oued Draâ, dans une oasis nommée Saguiet-el-Hamra, une zaouïa célèbre par la science de ses docteurs et par les illustrations religieuses qui en étaient sorties. Saguiet-el-Hamra était surtout une école, une pépinière de saints. Comme plus tard, à Dar-ed-Dahman, on y formait des missionnaires qui, rompus de bonne heure à la vie d'ascète par la prière, les macérations, les mortifications, s'en allaient, pleins de ferveur et de foi, conquérir à la religion mahométane, par la prédication et l'exemple de toutes les vertus musulmanes, les populations berbères ou kabyles de l'empire du Maghreb (Maroc actuel), lesquelles, bien qu'ayant accepté à diverses reprises la loi du Prophète, n'en avaient cependant pris que ce qui n'était pas trop en désaccord avec leurs croyances, leurs mœurs et leurs coutumes....

L'expulsion des Maures d'Espagne donna une nouvelle force à l'université religieuse de Saguiet-el-Hamra, car beaucoup des expulsés qui choisirent cet asile étaient des hommes considérables dans les sciences et dans les lettres, des docteurs de réputation ; tous étaient des gens de prière et d'une ardente dévotion ; quelques-uns même, affirmait-on, jouissaient du don de prescience et de celui des miracles....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La zaouïa de Saguiet-el-Hamra était entièrement acquise à l'ordre de Sidi-Abd-el-Kader-el-Diljani, le saint marabout de Bagdad, et, depuis longtemps déjà, les khouan de cette confrérie avaient pu pénétrer dans les montagnes qui limitent la province du Sous au nord et au sud. Jusqu'ici ils n'avaient pas dépassé cette zone et, malgré l'ardeur et l'activité de leur propagande leurs progrès étaient restés presque insensibles; il faut dire que jaloux de leur indépendance, les Berbères n'accueillaient qu'avec méfiance, avec répugnance même, l'élément arabe dans leurs montagnes, et puis ils préféraient beaucoup plus s'occuper des intérêts de ce monde que de ceux de l'autre.

Mais les deux frères Aroudj et Keïr-ed-Din venaient de fonder la régence d'Alger, et les Turcs allaient devenir les maîtres de toute la partie de l'Afrique du nord comprise entre la Tunisie et le Maroc. Or, les Djebalia (montagnards) de cette vaste contrée n'avaient jamais fait, en définitive, que de piètres Musulmans; ils admettaient la formule des Cheadteïn, les deux témoignages : « Dieu seul est Dieu, et Mahomet est l'Envoyé de Dieu »; mais c'était là tout; de sorte que, dans toutes les Kabylies, la Loi, qui n'avait jamais été bien tenace, était, à cette époque, à toute extrémité, et c'était à ce point que les grossiers Berbères avaient oublié jusqu'à la formule de la prière, et on prétendait qu'ils en avaient d'autant plus volontiers perdu l'habitude, qu'ils se rappelaient vaguement que le Prophète exige que chacune des cinq oraisons de la journée soit précédée d'une ablution, et c'était précisément cette pratique, bien que l'eau ne manquât pas, Dieu merci! dans leurs montagnes, qui les indisposait contre la religion mahométane. Ils voyaient enfin dans les ablutions une superfluité gênante et tout à fait contraire à leurs principes en matière de propreté; car en définitive, se disaient-ils très judicieusement, on ne s'explique pas facilement pourquoi la prière manquerait d'efficacité parce qu'elle n'a pas été précédée d'un nettoyage.

Depuis longtemps les Arabes brûlaient du désir de prendre pied dans les Kabylies, dont l'accès leur était à peu près absolument interdit; il ne fallait pas songer à user de force pour arriver au but cherché; car, retranchés dans leurs montagnes, les Kabyles pouvaient y braver impunément, à cette époque, toutes les armées du monde. Ce n'était pas à ces fiers montagnards que les Arabes vainqueurs pouvaient poser comme ils le faisaient avec les gens des plaines leur impitoyable dilemme : « Devenez Musulmans ou soyez tributaires ». C'était donc à une autre tactique qu'il fallait avoir recours; une intervention individuelle et pacifique était seule capable d'amener le résultat rêvé. C'était aux marabouts de Saguiet-el-Hamra que devait revenir tout l'honneur d'une pareille entreprise; les Maures Andalous étaient, au reste, dans les conditions les plus favorables pour mener à bonne fin une œuvre qui exigeait de la science et de l'habileté, une foi ardente, la ferveur d'un apôtre, la passion du prosélytisme, l'entraînement vers la vie ascétique.

Le cheikh de Saguiet-el-Hamra envoya donc, l'un après l'autre, des bandes de marabouts pour convertir les Kabyles. Ces missionnaires, par groupes de cinq à six, se dispersèrent ensuite dans les montagnes qu'ils avaient reçu la mission de koraniser; ils se prolongèrent ainsi dans l'est par départs successifs jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le beylik de Constantine, dans lequel, du reste, ils ne pénétrèrent que fort peu, cette partie de l'Afrique du nord étant catéchisée depuis longtemps déjà, soit par des marabouts venant de l'Egypte, soit par de saints docteurs du R'arb (Maroc) rentrant du pèlerinage aux villes saintes.

La méfiance particulière aux peuples des montagnes, si jaloux de leur indépendance, ne permettait point aux marabouts missionnaires de se présenter aux Kabyles autrement que sous les dehors du fakir ou du deroueuch. Aussi est-ce sous les haillons, et le bâton de voyage à la main, qu'ils parcouraient les tribus, implorant çà et là ce qui était à Dieu, et semant sa parole sur leur passage. Arrivés sur le territoire qui leur était désigné, ils s'y choisissaient une retraite sur le point le plus sauvage et le moins fréquenté du pays, et y établissaient leurs kheloua (ermitage), soit dans une grotte, soit dans quelque anfractuosité du rocher, et se livraient à la prière et aux pratiques les plus rigoureuses de l'existence ascétique. Ils pourvoyaient aux exigences de la vie comme ils le pouvaient; le plus souvent Dieu lui-même voulait bien se charger de ce soin, en déléguant pour ce service soit un de ses anges, soit un animal quelconque.

La retraite du saint homme ne restait pas longtemps ignorée; les bergers ne tardaient pas à la découvrir, et l'on pense bien que la trouvaille des gardeurs de chèvres n'était pas longtemps un secret pour la tribu. On respectait d'abord, par une sorte de discrétion, le désir de solitude qui paraissait être dans les intentions de l'étranger; mais peu à peu, après avoir rôdé autour de sa kheloua, les Kabyles dont la curiosité était à bout de patience, s'approchaient timidement de la retraite du saint homme, qu'ils trouvaient toujours en prières ou sous l'influence d'un état extatique qui semblait le détacher entièrement des choses de la terre et ne point lui permettre de s'apercevoir des choses qui se passaient autour de lui.

Ce spiritualisme était tellement loin de la matérialité kabyle, que les gens du pays ne savaient que penser d'un homme que jamais on ne voyait ni dormir, ni boire, ni manger, ni satisfaire aux actes et obligations qui sont imposés aux hommes ordinaires. Il y avait là pour eux un mystère impénétrable, et que, pourtant, ils auraient bien voulu approfondir. En rappelant les souvenirs que leur avait laissés la tradition, il leur semblait bien que cet étranger devait être un homme de Dieu, un homme pouvant jouir de quelque influence dans ses conseils. Or, s'il en était ainsi, la présence d'un ami de Dieu devait être on ne peut plus favorable pour la tribu, car le Tout-Puissant n'a rien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à refuser, pensaient-ils, à un homme qui passait tout son temps à s'entretenir avec lui. On l'avait vu, en effet, plus d'une fois conversant à haute voix avec un être invisible vis-à-vis duquel il semblait être sur le pied de la plus parfaite amitié.

Peu à peu les Kabyles s'enhardissaient, et ils arrivaient à entrer en relation avec le saint homme. Ils avaient bientôt reconnu qu'il était d'une essence supérieure à la leur : ses conseils, son éloquente et ardente parole, l'étrangeté de son existence, quelques faits qui ne s'expliquaient pas et qui leur semblaient des miracles, la prévision de quelques phénomènes physiques qui se réalisaient exactement et qui leur faisait croire à sa prescience, quelques procédés agricoles rapportés d'Espagne et qui doublaient leurs récoltes, toutes ces choses, disons-nous, mettaient bientôt ces grossiers montagnards dans la main du saint et les disposaient admirablement à recevoir ses leçons. Il n'en voulait pas davantage.

Au bout de quelque temps, la kheloua du saint anachorète ne désemplissait plus : c'était à qui lui apporterait des bernous de fine laine, la chair de ses plus grasses brebis, les plus beaux fruits de ses jardins, le lait le plus pur de ses vaches et de ses chèvres ; tous voulaient concourir à la construction d'un gourbi, habitation tout à fait digne de lui ; la djemâa parlait même, dans le but de retenir le saint sur son territoire, de lui faire élever aux frais de la tribu une maison en boue et en bouse de vache, pareille en tous points à celle de l'amin-el-oumena, chef de la tribu. Mais le saint, qui a fait vœu de pauvreté, dit-il, repousse tous ces présents. Qu'en ferait-il, en effet, puisque Dieu — que son saint nom soit glorifié ! — pourvoit à ses besoins.

Émerveillés d'un tel désintéressement, et certains que la résolution du saint marabout est inébranlable, ils n'en insistaient pas davantage pour lui faire accepter leurs offrandes. Enfin la glace était rompue entre le marabout et les gens de la tribu : chaque jour on accourait entendre ses leçons, écouter ses conseils ; tous venaient l'entretenir de leurs affaires et solliciter son intercession auprès du Dieu unique dont ils commençaient déjà à avoir quelque idée.

Bientôt la réputation du saint homme franchissait les limites de la tribu ; on accourait des fractions voisines, soit pour le consulter, soit pour entendre ses précieuses leçons. Pour être bien certains de ne pas en perdre un mot, les jeunes tholba (aspirants à la science), qui, parfois, habitaient loin de la kheloua du savant et saint marabout, s'établissaient à proximité de son ermitage, soit sous la tente, soit sous des gourbis en branchages qu'ils se construisaient. Cette population, qui augmentait chaque jour, finissait par former un douar ou une dechera de jeunes gens avides de s'instruire dans les sciences et dans les préceptes du Livre. Du reste, le saint docteur ne se lassait pas de leur répéter cette maxime de l'iman Djelad-ed-Dines-Soyouthi : « Recherchez la science, fût-ce même en Chine, car la recherche de la science est une obligation imposée à tout Musulman. »

Mais cette population d'étudiants, qui s'accroissait sans cesse, ne pouvait passer l'hiver, toujours très rigoureux dans la montagne, sous ces frêles abris qu'ils s'étaient bâtis, et d'un autre côté, il leur en coûtait beaucoup de rester privés pendant deux mois entiers des incomparables leçons que leur donnait si volontiers le savant et saint marabout ; il fallait trouver une solution qui satisfît tout le monde. On ne la cherchait jamais bien longtemps, car il n'y avait pas trente-six moyens de la résoudre : c'était tout simplement de construire une zaouïa....

Cette zaouïa, on la construisait.... Les tribus voisines y envoyaient leurs jeunes gens.... Quelques miracles opérés opportunément achevaient d'établir la réputation de sainteté du savant marabout....

Le vénéré marabout faisait souche dans le pays et il devenait ainsi le père d'une famille religieuse arabe qui s'augmentait d'autant plus rapidement, qu'elle ne partageait jamais la misère de la tribu, et que son rôle, dans les luttes incessantes de fraction à fraction, n'avait rien de militant, puisqu'il se bornait à séparer les combattants et à les réconcilier. Donc, point de causes de déchet parmi les descendants du saint ; avec le temps, cette descendance, toujours parfaitement traitée par la tribu, qu'il arrondissait en terre au fur et à mesure qu'elle se multipliait, finit par composer une fraction religieuse plus forte, plus compacte, plus grasse, plus riche, plus influente que les fractions laïques de la tribu. Cette kharrouba, d'origine arabe, restera soudée à la tribu kabyle, dont elle fera définitivement partie, et cette tribu lui sera d'autant plus indissolublement attachée que le saint fondateur de la fraction maraboute est devenu le patron de la kabila, tout en restant son intercesseur auprès de Dieu, et que sa dépouille mortelle repose sous une koubba qui est devenue un centre religieux où se réunissent plusieurs fois chaque année les Khoddan du saint, et où les fidèles viennent en pèlerinage pour y brûler les sept parfums.

C'est de cette façon, à quelques exceptions près, que l'élément arabe s'introduisit et prit pied dans les Kabylies ; c'est par l'entremise pacifique des marabouts qu'il parvint à former dans la plupart des tribus montagnardes une fraction religieuse qui y exerce une influence d'autant plus prépondérante qu'elle se présente avec le caractère théocratique.

12503. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1301e LIVRAISON.

TEXTE.

Promenades en Océanie. Les archipels Samoa et Tonga, par M. Aylic Marin. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Une case dans la baie de Pago-Pago, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Une pêche dans la baie de Frangé (Samoa), dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Pendant la danse (Samoa), dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Carte des îles Samoa.
Embouchure de la rivière d'Apia, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Mgr Lamaze, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Vue d'Apia et de la mission française, dessin de Dosso, d'après une photographie.
Carte des îles Tonga.
Tongiens et Tongiennes, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Cuisson d'un cochon à Nu-Ofa (Vavao), dessin de Dosso, d'après une photographie.
Vue de Nukualofa (Tonga-Tabou), reproduction par Taylor d'un dessin fait d'après nature par M. J. Laurent.
Paysage des environs de Mua (Tonga-Tabou), reproduction par Dosso d'un dessin fait d'après nature par M. J. Laurent.
Troglodyte de Mua, dessin de Dosso, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Terre-Neuve. — Un recensement qui vient d'être achevé donne à la capitale de Terre-Neuve, à Saint-Jean, une population de 28,610 habitants.

Puissance du Canada. — *Nouvelle-Écosse.* — Voici bien des années qu'on discuste sur la possibilité de transporter les navires de commerce par chemin de fer.

Le Canada sera le premier pays à inaugurer cette innovation. Le capitaine Eads a été le promoteur de cette idée. Il voulait faire traverser aux clippers, barques, brigs et brigantins l'isthme de Panama ou de Téhuantepec. Les capitalistes ont reculé devant l'idée de risquer leurs capitaux dans une affaire qui les aurait engloutis si elle avait manqué.

L'idée du capitaine a été reprise au Canada. Le gouvernement a généreusement souscrit une somme de cent cinquante mille dollars de revenu net par année, somme représentant 4 pour 100 sur le prix de construction du chemin de fer.

Cette innovation se fera à Chignectou. Le chemin de fer destiné au transport des navires aura 27 kilomètres de longueur. La construction de cette nouvelle voie ferrée est déjà fort avancée. Les navires embarqués traverseront par terre le petit isthme qui sépare du Saint-Laurent l'ancienne Baie Française, aujourd'hui Baie de Fundy. Ce raccourci épargnera à la marine marchande l'immense curviligne qu'elle est obligée de faire pour aller du golfe Saint-Laurent aux rivages méridionaux de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, ainsi qu'aux ports du Nord-Est des États-Unis.

En construisant ce chemin de fer, on a perfectionné l'idée mise en pratique depuis quelques années pour le transport des navires à petites distances sur les cales sèches au moyen de la force hydraulique. Le chemin de fer de Chignectou parcourra une distance plus grande, voilà tout.

Tout le monde dans la marine suivra avec intérêt cette expérience et applaudira à son succès qui pourra amener une révolution dans la question des transports. (*Étendard.*)

— Les terrains aurifères de la Nouvelle-Écosse s'étendent le long des côtes de l'Atlantique, du comté de Yarmouth au détroit de Canso, distance de plus de 200 milles (320 kilomètres), et ont en certains endroits 40 milles (64 kilomètres) de largeur. La région qui recouvre l'or est rude, généralement impropre à la culture, de sorte qu'elle est peu explorée. On estime sa superficie à 6000 ou 7000 milles carrés (1,554,000 à 1,813,000 hectares), dont la moitié environ est occupée par le granit.

(*Moniteur Acadien.*)

Nouveau-Brunswick. — Nouveau journal français en Acadie : le *Courrier des Provinces maritimes*, paraissant à Bathurst, chef-lieu du comté de Gloucester.

(*Moniteur Acadien.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bas-Canada. — Depuis quatre ans un certain nombre de familles acadiennes et canadiennes se sont fixées en Labrador sur le bord de la rivière Pentecôte, affluent du golfe Saint-Laurent, entre la pointe, de Monts et la baie des Sept-Iles. Les Acadiens et Canadiens sont des pêcheurs, mais comme les terres de cette vallée sont bonnes, on va y tenter une colonie agricole et l'on a mis à la tête de la paroisse un ancien missionnaire, fils de cultivateur et grand amateur de culture.

— M. Timothée Pontus, de Sainte-Marie de Monnoir a 45 ans, sa femme en a 38. Le jour de leur mariage ils étaient âgés respectivement de 20 et de 16 ans. Songeaient-il alors qu'ils auraient cette année, pour célébrer leurs noces d'argent, 24 enfants autour de leur table? C'est peu probable. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont aujourd'hui 26 à table et se portent tous à merveille. (*Monde*, de Montréal.)

Ontario. — La poussée des Canadiens-Français vers le Nord-Ouest, dans la région du lac Nipissing, sur l'ancienne route des canots, est plus forte que jamais. De Mattawa, ville riveraine de l'Ottawa, jusqu'à la station de Sudbury, et au delà vers la rive nord du lac Huron, ils font main basse sur les meilleures terres colonisables dans la vallée de la Mattawa, sur la rive septentrionale du Nipissing et sur les rivières Esturgeon, Veuve, Vermillon, etc., etc. Le mois de septembre a été particulièrement remarquable par le nombre de familles françaises venues de diverses paroisses du Bas-Canada, et aussi des États-Unis, qui se sont fixées dans ce très vaste et très fertile pays dont le climat se montre favorable au delà de toute attente : on craignait les gelées précoces ou tardives et il se trouve qu'elles sont aussi rares qu'à Montréal ou qu'à Ottawa.

Déjà il n'y a plus une seule des colonies du Nipissing septentrional où les Franco-Canadiens n'aient la majorité absolue sur toutes les autres races réunies. Et dans beaucoup ils sont les seuls ou à peu près.

— Pour celui qui observe et ne se contente pas des propos de tout le monde, il est visible que la langue française fait des progrès rapides dans la province d'Ontario, la seule qui ait encore la prétention d'être tout à fait anglaise. En premier lieu, les établissements canadiens-français y sont devenus nombreux. Certains comtés et districts sont déjà plus qu'à moitié peuplés par nos gens.

L'éducation supérieure dans cette province embrasse à présent le français, et de plus en plus chaque année. Il y a trente ans, la seule idée de cet enseignement eut révolté la province entière.

Au collège militaire de Kingston, il n'y avait qu'un seul cadet de famille française lorsqu'un professeur de français y fut envoyé, ces années dernières. Tous les cadets lui demandèrent de suivre sa classe, de préférence à celle où l'on enseignait l'allemand.

Les professeurs d'Ontario impriment à présent de petits livres composés d'extraits des œuvres de nos écrivains; ces passages sont commentés par le professeur; l'élève les traduit en anglais. J'ai corrigé les épreuves de ces premiers volumes il y a huit ou neuf années à peine.

Les écrivains d'Ontario sont obligés d'étudier nos livres, attendu qu'en histoire, en littérature, nous possédons déjà une bibliothèque fort respectable, pas moins de six cents volumes, tandis que nos voisins d'Ontario viennent à peine de « mettre la main à la plume. » Pour les fins politiques, nos journaux sont lus et commentés à Kingston, Toronto, Hamilton, London; il y a vingt ans, cela ne se voyait pas. Bref, notre langue fait de rapides progrès au cœur même de la province la moins française de la Confédération. (Benjamin Sulte : *Minerve.*)

— Nouveau journal français dans la province d'Ontario : c'est la *Nation*, qui paraît à Plantagenet, comté de Prescott, à 64 kilomètres est d'Ottawa, sur la Petite Nation du Sud, affluent de droite de l'Ottawa. Cette ville fut anglaise et se nomma Hattsfield, mais elle devient de plus en plus française et les Franco-Canadiens, qui n'étaient en 1871 que les 631/1000 de la population, formaient les 716/1000 en 1881.

Manitoba. — La population de Saint-Boniface, le faubourg spécialement français de Winipeg, s'est accrue dernièrement. On l'estime à 3000 âmes.

— Le pont construit par le gouvernement fédéral sur la rivière Blanche, laquelle traverse la route Dawson, est presque écroulé.

Quels projets n'a-t-on pas formés lors de l'ouverture de cette route Dawson? A trois milles du village actuel de Sainte-Anne devait s'élever une ville qui rivaliserait avec Winipeg même. Avant sa naissance on lui avait donné le nom de Redpath. Ce n'était pas un nom historique, mais l'histoire du pays importait peu à ces aventuriers, qui, à peine arrivés, jetèrent par leur conduite la défiance et le malaise parmi la population.

Maintenant les broussailles ont poussé sur le terrain où devaient s'élever Redpath et ses faubourgs, l'herbe envahit cette route Dawson, les ponts s'en vont en ruines et s'écroulent, et le fameux canal du Fort Francis, qui a coûté plus d'un million de dollars au trésor fédéral n'a pas eu l'honneur de faire passer un seul canot d'écorce.

Çà et là, le voyageur découvre, dans quelque baie, des barques abandonnées, et ses regards tombent sur des ruines de maisons construites à grands frais par le gouvernement.

L'unique relique de la ville de Redpath est la maison

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des immigrants, qui servait en même temps de résidence au surintendant de la route Dawson. Elle a été démolie et reconstruite près de l'église Sainte-Anne et sert de couvent aux RR. SS. de la Charité. Les fondateurs de Redpath, dont quelques-uns soupiraient après le jour où ils verraient la population anglaise d'Ontario remplacer la population française de Sainte-Anne, ne pensaient pas qu'ils construisaient une maison, l'unique de Redpath, devant plus tard recevoir les enfants de ceux dont la présence leur était tellement importune.

Comme au jour où le Canada passa sous le sceptre de l'Angleterre, il se trouva à l'époque de l'entrée de notre pays dans la Confédération des hommes ennemis de notre race et de notre religion, qui proclamèrent que bientôt la population qui parle la belle langue française disparaîtrait du pays, alors appelé la Rivière-Rouge. Mais tout comme sur les bords du Saint-Laurent, la race française s'est développée et a acquis un degré tel de vitalité et de force morale et numérique, qu'il n'y a actuellement que les ignorants appartenant à la dernière classe de la société qui conservent encore l'espérance de voir disparaître du Manitoba et du Nord-Ouest la race française et la belle langue que nous parlons.

Nous devons la conservation de notre langue et de notre influence, à l'union qui a toujours régné parmi les membres de la grande famille française à Manitoba et au Nord-Ouest. Comme sur les bords du Saint-Laurent, le système paroissial a été le lien moral qui a uni entre eux tous les membres de notre société civile et religieuse.

Sous son influence salutaire la population française s'est groupée, s'est développée et a grandi comme un arbre fort et robuste qui peut actuellement braver sans crainte d'être renversé les orages soulevés par le fanatisme ignorant et stupide. Le passé renferme une espérance, une garantie pour l'avenir, mais il ne faut pas l'oublier : la lutte, le combat, est la condition d'existence des peuples, comme des individus. C'est dans la lutte qu'ils se retrempent, qu'ils se purifient et se fortifient.

Si, après la cession, l'Angleterre n'eut pas cherché à imposer aux Canadiens-Français son système d'école et par là essayé d'anglifier le pays, nous ne verrions peut-être pas toutes ces belles paroisses qui font l'honneur et la force de notre patrie. Si l'Angleterre n'out par cherché à imposer à la généreuse Irlande sa religion et ses lois, peut-être l'Irlande ne serait pas ce qu'elle est maintenant, un pays fort, plein de vie et toujours prêt à lutter pour la défense de sa foi et de sa nationalité.

Et actuellement les insultes, les attaques lancées par quelques journaux que rédigent des fanatiques ignorants, auront pour conséquence finale de resserrer de plus en plus l'union entre tous les membres de la race française dans l'Amérique du Nord. (*Manitoba.*)

— Les sauvages du Nord-Ouest, plus ordinairement les femmes, sont parfois atteints d'une maladie terrible qui semble particulière à ces tribus.

Les premiers symptômes de ce mal étrange se manifestent par la sensation d'un froid intense dans l'estomac ; la douleur augmente graduellement, au point de devenir insupportable. Alors le malheureux sauvage, arrivé au paroxysme de la souffrance, est en proie à l'idée fixe que rien d'autre que la chair humaine ne peut lui procurer du soulagement. Il est alors ce qu'on appelle *witigo*, ou comme les Blancs prononcent, *windigo*. Surexcité par sa funeste passion, puisant dans l'obsession à laquelle il est livré une force extraordinaire, il n'est pas de cruauté que le *witigo* ne puisse accomplir, pas de coups d'audace qu'il n'ose tenter. Tantôt il fondra tout à coup sur son voisin pour le dévorer sur place; tantôt, dans l'ombre de la nuit, il se glissera sous les tentes endormies pour égorger une femme, un enfant, un vieillard, un guerrier, un frère, n'importe.

La présence d'un *witigo* dans un camp répand une terreur indescriptible, d'autant plus que les sauvages attachent à cette folie l'idée d'une obsession ou autre intervention diabolique. Aussi le *witigo* est-il considéré comme un chien enragé, une bête venimeuse qui menace toute la communauté et que le premier venu peut abattre impunément.

Au reste le malheureux qui se sent graduellement envahi par la maladie, en prévient souvent lui-même ses compagnons et demande parfois d'être mis à mort, et les membres de la famille regardent cette extrémité comme une mesure de nécessité absolue.

Nous avons donné un compte rendu du procès de trois sauvages dont deux ont été condamnés à mort par la cour de Battleford pour avoir tué un *witigo*. Nous apprenons que ces condamnations ont soulevé quelques commentaires, et l'on nous assure qu'un jury composé de Métis ou de personnes connaissant les mœurs des sauvages se serait contenté d'envoyer ces malheureux au pénitencier pour la vie.

Sans doute leur action est atroce ; mais on ne peut pourtant se dissimuler que ces malheureux ont accompli ce qui est universellement regardé parmi eux comme un acte nécessaire, et même méritoire.

La justice doit réprimer tous les crimes, celui-là assurément comme tous les autres, mais nous voudrions qu'elle eût aussi quelque considération pour les coutumes, même criminelles, des malheureux que l'Évangile et la civilisation n'ont pas encore éclairés.

(*Manitoba.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1362e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La flambée du soir, dessin de H. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Carte de la région située au sud et à l'ouest de Kairouan.
Départ de Kairouan (la colonne en marche), dessin de E. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Zaouïa de Sidi-Mohammed-el-Gebiouï, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Mausolée à Haouch-Taâcha, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Source d'Ain Marota, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Kars el-Ahmar, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Aqueduc de Cherichera, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
La nécropole d'Haouch-Taâcha, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Pressoir à Dachra el Ousseltia, dessin de E. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Linteau chrétien à Henchir Kouki, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Djama Sidi Okba à Sbiba, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Nymphée de Sbiba, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Arc de triomphe de Sbeïtla, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Foum el Guelta, dessin de H. Saladin, d'après nature.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Brésil. — Un de nos compatriotes, M. Dominique Nouguez, qui possède une grande tuilerie dans la province de Pará, est allé dans la province de Maranhão pour y acheter 94 esclaves des deux sexes. Il les a emmenés dans son établissement, et leur a donné aussitôt la liberté; il a passé avec eux un contrat aux termes duquel ceux-ci s'engagent à le servir pendant cinq ans.

Il leur donne en échange une maison, la nourriture, prend à sa charge, s'ils tombent malades, les frais de médecin et de pharmacien et paye, la première année, 10,000 réis par mois aux hommes, et 5000 aux femmes, les augmentant les uns et les autres de 5000 (?) réis par mois, chacune des années suivantes.

M. Dominique Nouguez est un ancien officier du génie de l'armée française; il a fait en cette qualité la campagne du Mexique, après laquelle il vint s'établir au Brésil. Sa tuilerie, montée sur un très grand pied, occupe, dans la province du Pará, une grande île de l'Amazone. Plus de 500 travailleurs y sont constamment employés.

Nous félicitons vivement notre compatriote de l'excellent exemple qu'il vient de donner pour la solution pratique de la transformation du travail, en cet empire qui aurait si grand besoin que beaucoup de grands propriétaires imitassent M. Nouguez.

(*Sud-Américain*, du Rio-de-Janeiro.)

— Le 30 septembre 1873, il y avait dans la province du Rio-de-Janeiro 303,810 esclaves : il en est entré 90,782 depuis cette date jusqu'au 30 juin 1884; il en est sorti 72,156; il en est mort 57,768.

17,817 ont été libérés, desquels 3007 sur le fond d'émancipation, 13,137 par l'initiative particulière, et 1675 par rachat.

Le 30 juin, il n'y avait plus dans la province que 258,238 esclaves, qui se trouvaient employés : au service rural 203,903; au service urbain 17,627, et sans profession déclarée 36,708. (*Idem.*)

— Le grand plateau central du Brésil porte en tupi le nom d'Araxá, composé de *ára*, jour, et de *xá*, voir : *qui voit le jour*, parce que les montagnes qui portent ces plateaux sont illuminées avant les vallées par les rayons du soleil. (*Idem.*)

— De 1854 à 1885, le port de Rio-de-Janeiro a reçu 477.228 immigrants, savoir :

De 1855 à 1864	132,900
De 1865 à 1874	115,921
De 1875 à 1885	228,407
	477,228

On remarquera que la dernière décade a donné presque deux fois autant d'immigrants que la précédente.

— Le *Jornal do Commercio* établit la statistique des immigrants qui sont venus au Brésil pendant le premier semestre écoulé : le nombre en monte à 13,036,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans compter 1732 qui n'ont fait que toucher au Rio, se dirigeant sur Santos.

Les Italiens tiennent la tête de la liste avec 6241; puis viennent les Portugais (4551) et les Allemands (1676). De tous les peuples, ce sont les Français (62), les Anglais (57) et les Suisses (30) qui viennent les derniers.

Sur ce total de 13,036, le sexe masculin était représenté par 9236, et le sexe féminin par 3,800. Le nombre des travailleurs valides était un peu au-dessous de 9691 : car on ne peut véritablement comprendre dans cette classe tous les enfants au-dessous de 10 ans.

Il est intéressant aussi de connaître les professions. 7821 étaient agriculteurs, 828 artisans, 3275 n'avaient pas de profession connue et 1112 appartenaient à des professions diverses.

Voyons maintenant la destination de ces nouveaux venus.

4923 sont restés au Rio ou sont allés on ne sait où. Parmi les provinces, c'est celle de São-Paulo qui en a reçu le plus (2723); puis celles du Rio-Grande-do-Sul (2706), de Minas Geraes (904), de Santa-Catharina (718), du Rio-de-Janeiro (649), de Paraná (244). Celles qui en ont reçu le moins sont celles de l'Amazone (14), du Pará (9), de Bahia (7).

En l'absence de tous les documents qui seraient nécessaires pour établir une statistique sérieuse, nous ne pouvons contester le tableau statistique, évidemment incomplet, du *Jornal do Commercio*. On ne peut donc se faire qu'une idée purement approximative de l'immigration au Brésil pendant la période en question. C'est une mauvaise habitude, qui est une source d'erreurs graves, que de considérer comme immigrants tous les passagers de 3e classe; de plus, pour savoir ce que le Brésil a vraiment gagné il faudrait, en regard des entrées, mettre les sorties, qui sont très nombreuses.

Ces réserves faites, les chiffres du premier semestre de cette année, comparés à ceux des trimestres correspondants des trente dernières années, sont, comme le constate le *Jornal do Commercio*, relativement satisfaisants; ils ne se trouvent, en effet, dépassés que par ceux de 1875, année dans laquelle il est entré au Rio 30,567 passagers de troisième classe.

Il n'y a certainement pas de quoi être très fiers; mais il est pourtant bien évident que si, dans la situation actuelle, il vient spontanément au Brésil une trentaine de milliers d'immigrants, on peut être assuré qu'un réel courant d'immigration se formera quand ce pays se sera décidé à l'appeler par la série de mesures connexes que les bons citoyens du Brésil et ses amis étrangers lui ont conseillées depuis longtemps, ans réussir à s'en faire même écouter.

(*Le Sud-Américain.*)

— Il est entré dans le mois d'août écoulé, 1019 passagers de troisième classe. Ce nombre se décompose ainsi :

ENTRÉES

Nationalités. — 391 Italiens; 327 Portugais; 191 Allemands, 48 Espagnols; 22 Autrichiens; 18 Français; 7 Polonais; 5 Suédois; 3 Suisses : 2 Anglais; 2 Belges; 2 Nord-Américains; 1 Argentin.

Sexes. — 594 hommes; 425 femmes.

Destinations. — Pour São-Paulo, 157; pour Rio-Grande-do-Sul, 125; pour Santa-Catharina, 116; pour Minas-Geraes, 55; pour la province du Rio, 55; pour le Paraná, 23; pour Espirito-Santo, 6; pour Pernambuco, 2; pour le Pará, 1; pour la capitale, 502.

Il convient d'ajouter à cette liste 46 pour Santos.

SORTIES

Pendant le même mois, 744 étrangers ont quitté le Brésil :

En défalquant ce chiffre des 1065 entrées (en y comprenant les 46 passagers pour Santos), on a donc un total de 321 qui représente le nombre d'étrangers dont a augmenté la population de l'Empire pendant ce mois.

C'est peu. C'est moins que peu. Ce n'est rien.

TRANSIT

Dans le même laps de temps, 2631 immigrants ont passé par le port du Rio, venant d'Europe et se dirigeant vers la Plata : 772 ont passé par le même port, se rendant du Rio de la Plata en Europe : bénéfice en faveur du Rio de la Plata, 1865 : c'est presque six fois plus que le Brésil.

Ces chiffres sont vraiment inquiétants pour l'Empire. La question d'immigration et de colonisation se pose chaque jour avec une urgence de plus en plus impérieuse.

(*Le Sud-Américain.*)

— A l'exception de la province de Céará, de 9 municipes de la province de Pernambouc et de 7 de la province de Bahia, sur lesquels nous n'avons pas de données, le nombre des *ingenuos* ou enfants d'esclaves nés libres en vertu de la loi Rio Branco de 1871 s'élève à 403,827, ainsi répartis entre les provinces :

Alagoas	7,767
Amazonas	335
Bahia	45,871
Espirito Santo	7,338
Goyaz	1,910
Maranhão	19.299
Matto Grosso	1,280
Minas Geraes	98,824
Municipe neutre	6,195
Pará	9,872
Parahyba	7,071
Paraná	3,165
Pernambouc	19,866
Piauhy	8,114
Rio-de-Janeiro	82,787

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rio-Grande-do-Norte . . .	3,579
Rio-Grande-do-Sul	27,627
Santa-Catharina.	3,085
São-Paulo.	41,141
Sergipe	8,811

— L'état actuel du réseau brésilien est le suivant :

Lignes en exploitation . .	6,142	kilomètres
Lignes en construction. .	1,991	—
Total.	8,133	—

Paraguay. — La colonie française du Paraguay est une des plus faibles de toutes les colonies étrangères, comme nombre. Elle vient après les colonies espagnole, argentine, portugaise ou brésilienne, et même après l'italienne et l'allemande. Comme elle est disséminée sur tout le territoire de la République, et que, faute de voies de communications, il n'y a pas des rapports bien assidus entre les différents districts, on ne peut, par manque de données positives, en dresser un recensement bien exact. Les estimations les plus optimistes font flotter le nombre de nos nationaux entre 250 et 300; et la probabilité est que ce chiffre est encore quelque peu au-dessous de la vérité. A Asuncion, il y en a de 70 à 80, occupés à divers métiers et professions.

Mais si les Français ne sont en grand nombre sur aucun autre point, il n'y a peut-être point un seul *partido* où l'on n'en trouve un ou plusieurs d'établis. Fort peu d'entre eux sont venus spontanément et directement. La plupart ont été auparavant dans les provinces argentines ou à Montévidéo, et par esprit d'aventure, par curiosité, par quelque circonstance occasionnelle, ont été amenés ou poussés au Paraguay. Un grand nombre y sont arrivés à la suite des armées alliées, qu'ils suivaient comme fournisseurs ou comme commerçants, après la guerre de 1864-1870. Quelques-uns y étaient auparavant, dès le temps de Lopez, mais ceux-là sont rares, car le Paraguay, sous le despotisme des Lopez, n'avait rien de bien attrayant. La colonie de la Nouvelle-Bordeaux, fondée avec des immigrants du sud-ouest de la France, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la colonie de Villa-Hayes, a laissé aussi quelques Français dans le pays après la ruine complète dans laquelle la précipita le despotisme du dictateur, qui s'imagina pouvoir conduire et traiter des colons européens de la même façon qu'il gouvernait ses Paraguayens ou qu'il eût fait d'une troupe d'esclaves.

Nous avons déjà dit que la République du Paraguay ne compte que deux colonies nationales, celle de San-Bernardino, ainsi appelée du président de la République, le général Bern. Caballero, uniquement composée d'Allemands, et celle de Villa-Hayes, qui ne se compose guère que de Français ou de Suisses français : ces derniers sont les plus nombreux, et c'est surtout le canton du Valais qui les fournit. Le recensement fait par le bureau d'immigration accusait, au mois d'avril 1884, pour cette dernière colonie, une population de 204 individus, dont 43 Français et 82 Suisses. Le reste se répartissait entre diverses autres nationalités. Depuis cette époque jusqu'à la fin de septembre de la même année, il y était arrivé 22 nouveaux Français contre 55 Suisses. On voit que la proportion s'écarte considérablement en faveur des Suisses, lesquels, d'ailleurs, sont en grand part des Suisses français.

En prenant les données statistiques de la même période pour la colonie allemande de San-Bernardino, on trouve que les colons qui y étaient, en avril 1884, au nombre de 253, s'étaient accrus jusqu'à 332 à la fin de septembre. C'est-à-dire que, dans un même espace de temps, l'immigration germanique avait quelque peu dépassé l'immigration latine.

Le total des Français à Villa-Hayes était donc, à peu près, au commencement de cette année, de 65, et celui des Suisses de 137. Depuis, la mauvaise administration de la colonie, le *chucho* qui a sévi tout à coup avec une violence à laquelle on n'a su opposer aucun service médical ou pharmaceutique suffisant, ont réduit la colonie à un nombre de familles très restreint. Celle de San-Bernardino irait-elle mieux? En l'absence d'autres documents, on peut s'en référer à un excellent *informe* publié dans le *Boletin del departamento nacional de agricultura* de la République Argentine, par M. Vasquez de la Morena, sur la colonie argentine *Florencia*, fondée dans le Chaco Austral par M. Edward Langworthy. A la suite du recensement des colons de cette colonie, dont le nombre s'est élevé en une seule année à 220 individus parmi lesquels nous remarquons beaucoup de nos compatriotes, le rapporteur signale que 18 familles allemandes sont attendues de la République du Paraguay. C'est là un fait qui est plus qu'un fait : c'est un symptôme. (X. DE RICARD : *le Sud-Américain.*)

Bolivie. — Nous avons parlé à plusieurs reprises du projet des Boliviens d'établir sur les rives du Paraguay une colonie et un port qui se relieraient à la Bolivie, à travers le Chaco, par un chemin charretier qui recevrait bientôt les rails et la locomotive.

Ce projet entre dans sa réalisation. Les bateaux qui composent la flotille bolivienne, arrivés depuis quelque temps à Asuncion, en sont partis le 17 de ce mois, à destination du port projeté, qui sera nommé Pacheco, en l'honneur du président actuel de la République de Bolivie.

(*Le Sud-Américain.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1303e LIVRAISON

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Notre maison à Sbeïtla, dessin de E. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Pont aqueduc à Sbeïtla, gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Arc de triomphe devant les temples de Sbeïtla, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Soffite à Sbeïtla, gravure de Kohl, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Chapiteau à Sbeïtla, gravure de Kohl, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Vue latérale des temples de Sbeïtla, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Vue générale des trois temples de Sbeïtla, dessin de H. Saladin, d'après une photographie.
Vue des façades postérieures des temples de Sbeïtla, dessin de M. H. Saladin, d'après une photographie.
Mausolée à Bir el Haféi, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie de M. Cagnat.
Vue générale de Kafsa, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Notre campement devant Kafsa, dessin de E. Girardet, d'après un croquis de M. Saladin.

FAITS DIVERS.

Un écrivain allemand estime le nombre des personnes aveugles dans l'univers à environ 1,000,000, un peu plus, un peu moins.

Ce n'est point une simple devinette, mais un calcul basé sur des statistiques exactes, lesquelles montrent que, en moyenne, il y a une personne aveugle sur 1400 hommes ; et, comme notre planète a 1,400,000,000 d'habitants à peu près, cela donne 1,000,000 d'aveugles.

Les pays européens diffèrent quelque peu dans la proportion des personnes aveugles. En Autriche il y a un aveugle sur 1785 personnes; en Suède un sur 1418 ; en France un sur 1191 ; en Russie un sur 1111; en Angleterre un sur 1037. Viennent ensuite, avec une proportion encore plus grande, la Prusse, la Norvége et la Finlande.

On trouve le plus grand nombre des aveugles en Égypte. Au Caire une personne sur 20 est aveugle : le docteur Franke, de Vienne, rencontra dans une promenade, en une seule matinée, tout près de 1000 hommes et femmes aveugles. On en trouve aussi beaucoup en Chine et au Japon.

L'Allemagne possède le plus grand nombre d'asiles pour les aveugles : 35; viennent ensuite l'Angleterre avec 26, la France avec 13, l'Autriche-Hongrie avec 10, l'Italie avec 9, la Belgique avec 6, etc. L'Amérique, l'Asie et l'Afrique ensemble n'ont que 6 asiles.

(*Moniteur Acadien.*)

EUROPE.

Islande. — On prétendait que dans les régions du Nord le froid a augmenté de plus en plus depuis les temps historiques, et pour justifier cette théorie on a fait valoir, d'une part qu'il y a eu accroissement des glaces sur les plages orientales du Groenland, d'autre part que l'orge, qui s'était cultivée avec succès en Islande après la première colonisation de l'île, de 870 jusque vers le milieu du quinzième siècle, n'y est plus récoltée de nos jours.

Or, le gouvernement danois a dernièrement entrepris de faire pousser l'orge dans l'île sur une assez vaste étendue, et les résultats ont été très favorables. On a semé de l'orge norvégienne d'Alterifjord, qui croît sur l'extrême limite nord de la zone dans laquelle cette plante mûrit. Et cette orge a été bonne à couper au bout de 89 jours. (*Gazette géographique.*)

Laponie. — M. Charles Rabot a visité pour la troisième fois le Svartisen, le grand glacier de Laponie. Après avoir constaté qu'une importante vallée le sépare en deux parties distinctes, il a déterminé à 1300 mètres l'altitude moyenne du massif.

D'après M. Rabot, c'est une erreur de croire que les glaciers de la Laponie descendent jusqu'à la mer. Les courants de glace issus du Stvartisen s'arrêtent tous à une certaine distance ou à une certaine hauteur avant d'atteindre le plan de l'eau. Si le Jokülfield, dans le Finmark, paraît faire exception à cette règle, c'est par suite d'une circonstance topographique toute particulière.

(Ch. Maunoir : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Slavie. — C'est à 1840 seulement que remonte la fondation de la chaire de langues et littératures slaves au Collège de France.

Il est singulièrement curieux de lire, à 45 années de distance, l'exposé des motifs présenté à ce sujet par M. Cousin, Ministre de l'Instruction publique. « La Turquie, disait l'exposé des motifs, compte 2 millions de Slaves. » Sans doute on visait par là les Serbes et les Croates; mais les 5 millions de Bulgares étaient passés sous silence. Le polonais était cité comme le plus parlé des idiomes slaves, au détriment du russe, qui se trouvait rejeté à la deuxième place. Le ministre apprenait à nos législateurs, sans les étonner, que la langue serbe est parlée dans une partie de la Bohême. Plus loin, on citait parmi les héros slaves le Hongrois Hunyade. Jamais la création d'un enseignement nouveau n'avait été motivée par des considérations aussi inexactes, et l'exposé ministériel était à lui seul un argument décisif en faveur de la fondation de la chaire.

A cette époque les Russes et les Polonais étaient les seuls peuples slaves un peu connus dans les domaines de la politique. La Serbie et le Monténégro étaient considérés comme partie intégrante de l'empire ottoman. Les Bulgares étaient totalement inconnus. Les Croates comptaient à peine dans la Hongrie. Les Tchèques, les Moraves et les Slovènes étaient englobés dans l'Autriche allemande de M. de Metternich.

Aussi, quelle ne fut pas la stupéfaction d'abord, la haine ensuite de l'Allemagne libérale lorsque, en 1849, le grand historien tchèque Palacki refusa de siéger au parlement de Francfort parce qu'il n'était pas Allemand, mais Slave d'origine!

En France même, on fut longtemps sans comprendre comment il pouvait y avoir des Slaves dans la confédération germanique, et M. Thiers, après Sadova, comptait encore 15 millions d'Allemands en Autriche, englobant ainsi dans ce chiffre fantastique 6 millions de Slaves qui avaient salué le désastre de la monarchie autrichienne comme le premier symptôme de leur émancipation nationale.

Depuis cette époque la Serbie a été érigée en royaume, la principauté de Bulgarie et la province de la Roumélie Orientale ont vu le jour, le Monténégro a été reconnu diplomatiquement. Les progrès de la Russie ont été énormes : l'émancipation des serfs, la conquête de l'Asie Centrale, la diffusion de l'enseignement à tous les degrés, la guerre libératrice du Balkan, l'éclosion d'une littérature originale et puissante, ce sont là des titres de gloire qui recommanderont hautement à la postérité le nom d'Alexandre II. L'Europe libérale aurait été heureuse de pouvoir y ajouter une réconciliation sincère et définitive entre le grand peuple russe et cette partie de la nation polonaise que les fatalités historiques lui ont adjugée. Il faut espérer que cette réconciliation se fera un jour. La France se réjouira particulièrement de voir cesser entre les deux nations slaves un antagonisme qui profite surtout à l'Allemagne.

A la fin du siècle dernier on pouvait croire que l'idiome tchèque était destiné à périr très prochainement. Et voici qu'il est redevenu langue d'État aux Diètes de Prague et de Brünn, langue du haut-enseignement dans l'Université tchèque, où plus de 1300 étudiants sont désormais soustraits aux influences germaniques, langue de l'art et de la littérature dans ce magnifique théâtre érigé à Prague par les souscriptions de la nation tout entière.

Les Slovènes, qui défendent les abords de l'Adriatique, ont malgré leur petit nombre lutté avec succès pour le maintien de leur nationalité; leur langue s'est fait une place honorable dans l'école et dans la littérature. A côté d'eux les Croates ont su se créer une situation considérable en Hongrie. Ils ont fondé tour à tour à Zagreb un théâtre, une académie, une Université. Cette ville est devenue le premier foyer de la culture intellectuelle chez les Slaves méridionaux.

D'autres peuples subsistent encore, comme les Wendes de Lusace, les Slovaques de Hongrie, les Petits-Russiens de l'Ukraine et de la Galicie; mais leur rôle est bien effacé.

La race slave a déjà vu succomber plus d'un de ses enfants. Elle a occupé jadis toute la rive droite de l'Elbe; elle a laissé des noms slaves à la Poméranie, au Brandebourg. Les Obotrites, les Stodoranes, les Ratares, les Drévanes, les Sorabes, ne sont plus qu'un souvenir; le sanctuaire du Dieu Svatovit, dans l'île de Rugen, est aujourd'hui l'avant-poste de la marine prussienne dans la mer Baltique. Cependant notre siècle a presque vu ce miracle de la résurrection des peuples.

C'est grâce à des savants, à des philologues, que la Bohême a recommencé de vivre. Tel livre d'histoire, celui de Palacki, par exemple, a fait plus pour elle que n'avaient fait au temps des Hussites dix batailles sanglantes.

Depuis environ un demi-siècle la race germanique a vu, grâce à la renaissance du génie slave, lui échapper bien des provinces qu'elle croyait assimilées sans retour. Au lendemain de nos désastres, M. Renan, dans une de ses lettres à Strauss, signalait le danger que pouvaient faire courir à l'Allemagne les retours offensifs de l'histoire. « Chaque affirmation du germanisme, écrivait-il, est une affirmation du slavisme; chaque mouvement de concentration de la part des Allemands est un mouvement qui « précipite » le Slave, le dégage, le fait être séparément. Le Slave, dans cinquante ans, saura que c'est vous qui avez fait son nom synonyme d'esclave; il verra cette longue exploitation historique de sa race par la vôtre, et le nombre des Slaves est double du vôtre.... Sous prétexte d'une étymologie germanique, vous prenez pour la Prusse tel village de Lorraine. Les noms de Vienne, Worms, Mayence, sont gaulois; nous ne vous réclamerons jamais ces villes, mais si, un jour, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Slaves viennent revendiquer la Prusse proprement dite, la Poméranie, la Silésie, Berlin, par la raison que ces noms sont slaves, s'ils font sur l'Elbe et l'Oder ce que vous avez fait sur la Moselle, s'ils pointent sur la carte les villages obotrites ou vélètes, qu'aurez-vous à dire? »

(*Revue française de l'Étranger et des Colonies.*)

Russie. — D'après le rapport du Ministre des Domaines de Russie pour 1882, la Russie est encore très riche en forêts : 123,078,110 dessiatines, soit plus de 134 millions d'hectares, divisés en 670 forêts de dimensions variées (de moins de 2000 à plus de 3 millions d'hectares). Le nombre de gardes des forêts est de 26,456

Il n'y a encore que 17,500,000 hectares soumis au régime forestier, et cela dans les gouvernements du centre; les forêts du nord sont encore à peu près abandonnées à elles-mêmes.

Les dessèchements de marais suivent leur cours : 87,400 hectares ont été desséchés en 1882, et 852,475 depuis le commencement de ce genre de travaux en 1873. La dépense depuis lors a été de 1,320,000 roubles. Les revenus de cette administration ont atteint 14,500,812 roubles, les dépenses 7,122,397 seulement : d'où un profit de 7,378,415 roubles pour le gouvernement. (D'après l'*Allgemeine Zeitung.*)

— Les principaux centres universitaires où se trouvent les jeunes Polonais sont : Cracovie, Lemberg, Breslau, Varsovie, Dorpat, Saint-Pétersbourg. Dans ces dernières années on comptait environ :

700 étudiants polonais à l'université de Cracovie,
660 à l'université de Lemberg,
140 à l'université de Breslau,
800 à l'université de Varsovie,
150 à l'université de Dorpat,

Plus 1000 à Saint-Pétersbourg, dont 500 à l'Université, 225 à l'Institut technologique, 105 à l'École forestière, 100 à l'Académie des Beaux-Arts, 80 à l'École des Mines, etc.

(*Revue française de l'Étranger et des Colonies.*)

— On voit souvent le juif arrivé à la fortune se faire catholique et entrer dans la société polonaise. En pays polonais, il est constaté que le juif est plus porté à verser dans le slavisme que dans le germanisme.

(Marbeau : *Revue française de l'Étranger et des Colonies.*)

Autriche. — Le premier recensement fait par les Autrichiens en Bosnie-Herzégovine, en 1879, donna 1,138,440 habitants.

Celui qu'on vient d'achever, en 1885, porte la population à 1,336,091.

Ce n'est pas que les Bosniaques-Herzégoviniens aient crû de près de 200,000 en cinq années. C'est que le second dénombrement a été fait plus soigneusement que le premier.

Les plus nombreux des Bosniaques-Herzégoviniens sont ceux de la religion grecque-orthodoxe, 571,250; puis les musulmans, 492,710; puis les catholiques, 265,788; il y a 5,805 juifs.

Turquie. — Au point de vue des races, la Macédoine est la « bouteille à l'encre ». Grecs, Serbes et Bulgares y enflent à qui mieux mieux leur nombre.

D'après la *Gazette de Cologne*, la répartition la plus digne de foi est comme suit :

Bulgares, 456,000, dont 46,000 Pomakes musulmans; Albanais, 350,000; Turcs, 280,000; Grecs, 145,000; Serbes, 120,000; Macédo-Vlaques ou Zinzares, de race roumaine, 95,000; juifs, 40,000; après quoi viennent les Bohémiens, et enfin les divers étrangers.

Iles Ioniennes. — Avant l'annexion des Iles Ioniennes à la Grèce, on entendait à Zante parler l'italien presque autant que le grec; maintenant la langue nationale a repris tous ses droits. C'est qu'autrefois les gouvernements étrangers s'occupaient fort peu de répandre l'instruction parmi le peuple ionien et que les jeunes gens appartenant aux classes élevées de la société allaient pour la plupart terminer leurs études en Italie.

Mais depuis l'annexion les écoles se sont multipliées dans toutes ces îles.

Il y a des écoles primaires dans les villages; dans les villes principales, il y a des gymnases qui fournissent leur quote-part proportionnelle au nombre toujours croissant des étudiants de l'université d'Athènes.

Du reste, la presse, les tribunaux, la vie politique, tous les rouages administratifs sont autant de choses qui servent au relèvement de la langue grecque dans les Iles.

Sous ce qui reste de vernis occidental y a-t-il rien de plus grec que cette « fleur du Levant, cette Zante fertile en poètes nationaux, qui a vu naître le chantre de notre révolution, Solomos, la plus grande gloire de notre littérature naissante.

(Bikélas : *De Nicopolis à Olympie.*)

12505. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr